THE HORUS HERESY®
COLLECTION
I



L'ASCENSION D'HORUS
DAN ABNETT

LES FAUX DIEUX
GRAHAM McNEILL

LA GALAXIE EN FLAMMES
BEN COUNTER


THE HORUS HERESY®
COLLECTION
I
L'ASCENSION D'HORUS
DAN ABNETT
LES FAUX DIEUX
GRAHAM McNEILL
LA GALAXIE EN FLAMMES
BEN COUNTER

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Couverture
Page titre
The Horus Heresy
L’ASCENSION D’HORUS
Dramatis Personae
Première partie
Un
Deux
Trois
Quatre
Cinq
Six
Sept
Huit
Neuf
Dix
Deuxième partie
Un
Deux
Trois
Quatre
Cinq
Six
Sept
Troisième partie
Un
Deux
Trois
Quatre
LES FAUX DIEUX

Dramatis Personae
Première partie
Un
Deux
Trois
Quatre
Cinq
Deuxième partie
Six
Sept
Huit
Neuf
Dix
Onze
Douze
Troisième partie
Treize
Quatorze
Quinze
Seize
Dix-sept
Quatrième partie
Dix-huit
Dix-neuf
Vingt
Vingt-et-un

LA GALAXIE EN FLAMMES

Dramatis Personae
Première partie
Un
Deux
Trois
Quatre
Cinq
Six
Sept
Deuxième partie

Huit
Neuf
Dix
Onze
Douze
Treize
Troisième partie
Quatorze
Quinze
Seize
Dix-sept
À Propos des Auteurs
Un extrait de ‘The Horus Heresy : Collection Volume 2’
Une Publication Black Library

OceanofPDF.com

THE HORUS HERESY®
COLLECTION

I

Dan Abnett | Graham McNeill | Ben Counter



BLACK LIBRARY

OceanofPDF.com

THE HORUS HERESY

Nous sommes dans un temps de légende…

Des héros continuent de se battre pour régenter la portion de galaxie que les vastes armées de l'Empereur de Terra ont conquise durant leur Grande Croisade. Une myriade de races extraterrestres ont été écrasées par les combattants d'élite de l'Empereur et effacées des annales de l'histoire.

L'aube d'une ère de suprématie se lève sur l'Humanité. Des citadelles éclatantes d'or et de marbre célèbrent les nombreux triomphes de l'Empereur. Sur un million de mondes sont érigés des monuments rappelant les exploits épiques de ses plus formidables guerriers.

Premiers parmi eux, les Primarques, des héros surpuissants, imposants et magnifiques, l'aboutissement ultime des expérimentations génétiques de l'Empereur, ont mené leurs armées de space marines de victoire en victoire.

Les space marines sont les plus puissants guerriers humains que la galaxie ait jamais connus, chacun d'eux surpassant une centaine de soldats ordinaires. Organisés en légions de dizaines de milliers de combattants placés sous les ordres d'un Primarque, ils ont conquis l'immensité spatiale au nom de l'Empereur.

Le plus illustre parmi ces primarques est Horus le Glorieux, l'Astre Brillant, favori de l'Empereur. Il est le Maître de Guerre, commandant en chef de la puissance militaire impériale ayant assujetti un millier de milliers de mondes, grand conquérant, guerrier sans égal et diplomate suprême.

Horus est une étoile montante, mais jusqu'où une étoile peut-elle monter avant de retomber ?

OceanofPDF.com

L’ASCENSION D’HORUS

Dan Abnett

OceanofPDF.com

~ DRAMATIS PERSONAE ~

Primarques

HORUS, Premier Primarque et Maître de Guerre, Commandant en Chef des Luna Wolves

ROGAL DORN, Primarque des Imperial Fists

SANGUINIUS, Primarque des Blood Angels

Légion des Luna Wolves

EZEKYLE ABADDON, Premier Capitaine

TARIK TORGADDON, Capitaine de la 2^{e} Compagnie

IACTON QRUZE, “Le Mal Entendu”, Capitaine de la 3^{e} Compagnie

HASTUR SEJANUS, Capitaine de la 4^{e} Compagnie

HORUS AXIMAND, “L’Autre Horus”, Capitaine de la 5^{e} Compagnie

SERGHAR TARGOST, Capitaine de la 7^{e} Compagnie, Maître de Loge

GARVIEL LOKEN, Capitaine de la 10^{e} Compagnie

LUC SEDIRAE, Capitaine de la 13^{e} Compagnie

TYBALT MARR, “Soit l’Un”, Capitaine de la 18^{e} Compagnie

VERULAM MOY, “Soit l’Autre”, Capitaine de la 19^{e} Compagnie

LEV GOSHEN, Capitaine de la 25^{e} Compagnie

KALUS EKADDON, Capitaine, Escouade Reaver Catulan

FALKUS KIBRE, “Le Faiseur de Veuves”, Capitaine, Escouade Terminator Justaerin

NERO VIPUS, Sergent, Escouade Tactique Locasta

XAVYER JUBAL, Sergent, Escouade Tactique Hellebore

MALOGHURST, “Le Retors”, Écuyer du Maître de Guerre

Légion des Word Bearers

EREBUS, Premier Chapelain

Légion des Imperial Fists

SIGISMUND, Premier Capitaine

Légion des Emperor's Children

EIDOLON, Seigneur Commandant
LUCIUS, Capitaine
SAUL TARVITZ, Capitaine

Légion des Blood Angels

RALDORON, Maître de Chapitre

63 e Flotte Expéditionnaire Impériale

BOAS COMNENUS, Maître de la Flotte
HEKTOR VARVARAS, Seigneur Commandant de l'Armée Impériale
ING MAE SING, Maîtresse des Astropathes
ERFA HINE SWEQ CHOROGUS, Seigneur de la Navis Nobilite
REGULUS, Adepte, Légat du Mechanicum Martien

140 e Flotte Expéditionnaire Impériale

MATHANUAL AUGUST, Maître de la Flotte

Personnages Impériaux

KYRIL SINDERMANN, Premier itérateur
IGNACE KARKASY, Commémorateur officiel, poète
MERSADIE OLITON, Commémoratrice officielle, documentaliste
EUPHRATI KEELER, Commémoratrice officielle, imagiste
PEETER EGON MOMUS, Architecte concepteur
AENID RATHBONE, Haute Administratrice

Personnages non-Impériaux

JEPHTA NAUD, Commandant Général des armées de l'interex

DIATH SHEHN, Abbrocateur

ASHEROT, Kinebrach intégré, Gardien des Objets

MITHRAS TULL, Commandant Subordonné des armées de l'interex

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

LES ABUSÉS

J’étais là le jour où Horus a tué l’Empereur...

OceanofPDF.com

« Les mythes croissent comme des cristaux, selon des lois propres et constantes ; cependant, il leur faut un noyau convenable pour que cette croissance puisse commencer. »

— attribué au commémorateur Koestler (fin M2)

« La différence entre les dieux et les démons dépend pour une bonne part de la perspective de l’époque. »

— Le primarque Lorgar

« La lueur nouvelle de la science brille plus fort que l’ancienne lumière de la sorcellerie. Pourquoi, alors, ne semblons-nous pas voir aussi loin ? »

— Sahlonum, philosophe sumaturien (fin M29)

OceanofPDF.com

UN

Le sang de l’incompréhension
Nos frères dans l’ignorance
L’Empereur doit mourir

— J’étais là, dirait-il plus tard, jusqu’à ce que ce « plus tard » fût devenu une ère sombre et sans rires. J’étais là, le jour où Horus a tué l’Empereur. La licence était savoureuse et faisait toujours glousser ses camarades.

L’histoire était plaisante. Celui qui le poussait à la raconter était en général Torgaddon, le boute-en-train, un homme aux rires puissants. Et Loken racontait une fois de plus cette histoire, répétée tant de fois qu’il la narrait sans presque y réfléchir.

Loken prenait toujours bien soin d’en faire percevoir toute l’ironie à son auditoire. Probablement se sentait-il quelque peu honteux de son implication dans cette affaire où l’incompréhension avait fait verser le sang. Cette histoire de la mort de l’Empereur reposait sur une tragédie implicite, une tragédie que Loken voulait faire percevoir à son public. Mais la mort de Sejanus était d’ordinaire ce qui retenait les attentions.

Elle, et cette phrase d’accroche.

Autant que leurs horologues perturbés par le Warp pouvaient en attester, l’année était la deux cent troisième de la Grande Croisade. Loken situait toujours l’histoire à son époque exacte. Leur commandant était Maître de Guerre depuis près d’un an, depuis la conclusion triomphale de la campagne d’Ullanor, et toujours inquiet de mériter son nouveau statut,

principalement aux yeux de ses frères.

Maître de Guerre. Le titre était encore trop récent, trop peu naturel, pas encore passé dans l'usage.

Et le fait de se trouver encore au milieu de nulle part, parmi les étoiles, était devenu presque étrange. Ils faisaient pourtant ce qu'ils avaient déjà fait pendant deux siècles. C'était le début d'une époque, tout autant qu'une fin.

Les vaisseaux de la 63*e* flotte expéditionnaire impériale avaient trouvé l'Imperium par accident. Une tempête soudaine, déclarée plus tard providentielle par Maloghurst, les avait forcés à un changement de cap, et ils s'étaient translatés à l'intérieur d'un système de neuf mondes.

Neuf mondes, autour d'un soleil jaune.

Ayant détecté le banc de vaisseaux stationnés dans la bordure extérieure du système, l'Empereur demanda d'abord à connaître les raisons de leur venue. Puis, il prit le temps de longuement corriger ce qu'il considéra comme les multiples erreurs de leur réponse.

Et il exigea de recevoir leur serment de fidélité.

Lui seul était l'Empereur de l'Humanité, expliqua-t-il. Stoïquement, il avait guidé son peuple au travers de l'époque des grandes tempêtes Warp, de l'ère des Luttes, et défendu fermement sa loi. Car c'était là ce qu'on avait attendu de lui. Il avait protégé la flamme de la culture humaine durant la douloureuse isolation de cette longue nuit ; il avait entretenu ce fragment primordial, l'avait conservé intact, dans l'attente du jour où la diaspora de l'Humanité rétablirait un contact.

Il se réjouissait qu'un tel temps fût venu ; son cœur était allègre de voir les vaisseaux orphelins s'en revenir vers le berceau de l'Imperium. Tout les attendait. Tout avait été préservé.

Il serrerait les orphelins contre son cœur, alors le grand temps de la reconquête pourrait commencer et l'Imperium de l'Humanité s'étendrait à nouveau parmi les étoiles.

Dès qu'ils lui auraient témoigné leur allégeance. En tant qu'Empereur. De l'Humanité.

Le commandant, passablement amusé, envoya Hastur Sejanus rencontrer l'Empereur et lui délivrer ses salutations.

Sejanus était son favori. Pas aussi fier ou irascible qu'un Abaddon, pas aussi impitoyable qu'un Sedirae, pas même aussi endurant ou vénérable qu'un Iacton Qruze, Sejanus était le parfait capitaine, pourvu de toutes ces qualités en proportions égales, guerrier tout autant que diplomate. Ses états

de service, que seuls surpassaient ceux d'Abaddon, devenaient pourtant secondaires en présence de l'individu. Une beauté admirable, disait Loken pour étoffer son récit, un homme admirable que tous appréciaient.

— Nul ne faisait meilleure figure en armure Mk IV qu'Hastur Sejanus. Le fait que tous se rappellent de lui et célèbrent encore ses faits d'armes dit bien quelle était sa valeur. Le plus noble héros de la Grande Croisade. C'était ainsi que Loken le décrivait. Dans des temps futurs, les hommes se souviendront de lui avec une telle estime qu'ils donneront son nom à leurs fils.

Sejanus, avec une escouade des meilleurs guerriers de sa 4^{e} compagnie, pénétra dans le système sur une barge dorée, pour être reçu en audience par l'Empereur sur son palais de la troisième planète.

Et fut tué.

Assassiné. Immolé sur le sol d'onyx du palais, là où il se tenait, devant le trône de l'Empereur. Sejanus et sa glorieuse escouade, Dymos, Malsandar, Gorthoi et les autres, tous massacrés par la garde d'élite de l'Empereur, les prétendus Invisibles.

Sejanus n'avait apparemment pas fait la preuve de l'allégeance attendue. De manière assez indélicate, il avait suggéré qu'il pût en réalité exister un autre Empereur.

Le chagrin du commandant fut absolu. Il avait aimé Sejanus comme un fils. Tous deux avaient combattu côte à côte pour soumettre une centaine de mondes, mais le commandant, toujours confiant et sage malgré ces circonstances, ordonna à ses signaleurs d'accorder à l'Empereur une seconde chance.

Le commandant détestait devoir recourir à la guerre, et recherchait toujours les alternatives à la violence quand celle-ci pouvait être évitée. C'était une erreur, se convainquit-il, une terrible et funeste erreur. La paix de tous pouvait être sauvée. Cet « Empereur » pouvait être ramené à la raison.

C'était à partir de ce point, dans le récit de Loken, qu'une suggestion de guillemets commençait à s'entendre autour du mot « Empereur ».

Il fut décidé qu'une seconde délégation serait envoyée. Maloghurst se porta immédiatement volontaire. Le commandant approuva, mais en ordonnant à des vaisseaux de pointe de se placer à portée d'assaut. L'intention était claire : une main tendue en signe de paix, l'autre comme un poing fermé. Si la seconde ambassade échouait, ou rencontrait la même

agressivité, le poing serait déjà prêt à frapper. En ce jour sombre, narrait Loken, l'honneur de mener le fer de lance avait échu, par le jeu des habituels tirages au sort, aux troupes d'Abaddon, de Torgaddon et d'Aximand, l'Autre Horus. Et à celles de Loken.

Dès l'ordre reçu, les préparatifs de bataille avaient commencé. Les vaisseaux du fer de lance glissèrent vers l'avant, sous le couvert d'un arrêt de leurs émissions. À bord, les oiseaux d'assaut furent hissés sur leurs supports de lancement. Les serments de l'instant furent prêtés, les armes distribuées et vérifiées. Les armures furent assemblées autour des corps consacrés de ceux qui avaient été choisis.

En silence, tendus et prêts à être envoyés, les hommes du fer de lance regardèrent les appareils de Maloghurst et de ses émissaires amorcer leur courbe de descente vers la troisième planète. Des batteries de surface les firent exploser en pleins cieux. Alors que les débris brûlants de la flottille de Maloghurst chutaient dans l'atmosphère, les éléments de la flotte de « l'Empereur » s'élevèrent des océans, sortirent des nuages hauts, quittèrent les puits de gravité des lunes proches. Six cents croiseurs de combat, armés pour la guerre.

Abaddon brisa la couverture de son silence radio et adressa en personne une dernière supplique à « l'Empereur » pour le conjurer de revenir à la raison. Les croiseurs commencèrent à ouvrir le feu vers lui.

— Mon commandant, transmit Abaddon vers la flotte en attente, il est impossible de traiter avec cet imbécile. Il refuse de nous écouter.

Et le commandant répondit :

— Éclaire-le, mon fils, mais épargne tous ceux que tu pourras. Et si tu ne peux pas respecter cet ordre, venge la mort de mon noble Sejanus. Décime les meurtriers aux ordres de cet imposteur et amène-le devant moi.

— Et c'est ainsi, soupirait toujours Loken, que nous avons fait la guerre à ces frères perdus dans leur ignorance.

C'était le soir ; le ciel était pourtant saturé de lumière. Les tours héliotropes de la Haute Cité, construites pour suivre le soleil durant la journée, pivotaient de façon indécise vers les radiances intermittentes. Des formes spectrales nageaient en haute altitude : les vaisseaux, engagés dans un combat tumultueux, semblaient tracer des thèmes astraux fugaces avec les rayons de leurs batteries.

Au sol, sur les vastes esplanades de basalte qui composaient les alentours

du palais, les tirs fusaient dans l'air comme une pluie horizontale. De longues stries de projectiles traceurs ondulaient tels des serpents pesants, des rayons d'énergie rectilignes disparaissaient aussi vite qu'ils étaient apparus et les rafales de bolts soufflaient comme le blizzard. Des oiseaux d'assaut, pour beaucoup abattus et en flammes, jonchaient vingt kilomètres carrés du paysage.

De leur démarche lente, de sombres silhouettes humanoïdes franchissaient les limites des terrains du palais. Ils avaient l'allure d'hommes en armure, et marchaient comme des hommes, mais étaient des géants, chacun haut de cent quarante mètres. Le Mechanicum avait déployé une demi-douzaine de ses Titans. Autour de leurs chevilles noircies, les troupes s'élançaient en une lame de fond large de trois kilomètres.

Les Luna Wolves étaient l'écume de cette vague, leurs milliers de silhouettes d'un blanc lustré se déversaient sur les plates-formes des esplanades. Des obus explosaient parmi eux, soulevant des boules de feu ondoyantes et des arbres de fumée brune. Le choc graveleux de chaque détonation faisait trépider le sol et retomber la cendre comme imprécation finale. Les appareils d'assaut continuaient de passer au-dessus de leurs têtes, entre les structures des Titans espacés, et dissipaient les lents nuages de fumée ascendante dans des tourbillons soudains.

Le casque de chaque Astartes était empli de communications radio ; les voix courtes se répondaient, leurs tonalités rendues plus cassantes par la qualité des transmissions.

Loken goûtait à nouveau à la guerre pour la première fois depuis Ullanor, et toute la 10^{e} compagnie avec lui. Il y avait eu des combats, quelques accrochages, mais aucun de réellement difficile. Loken constatait avec plaisir que sa cohorte ne s'était pas rouillée. Grâce au régime d'exercices et d'entraînements en conditions réelles qu'il avait imposé, ses soldats étaient restés aussi vifs et ardents que les serments de l'instant prononcés quelques heures plus tôt.

Ullanor avait été un épisode glorieux. Ils n'avaient pas ménagé leurs efforts pour déloger et renverser un empire bestial. Les peaux-vertes s'étaient montrés des adversaires pernicieux et résistants, mais ils leur avaient brisé l'échine, et dispersé du pied leurs cendres encore chaudes. Le commandant avait vaincu par l'emploi de sa stratégie de prédilection, le coup direct à la gorge : en ignorant les masses ennemies dont le nombre surpassait celui des croisés à cinq contre un. Il avait attaqué directement le

seigneur de guerre et sa caste de commandement, afin de laisser les troupes adverses livrées à elles-mêmes.

La même philosophie était ici en œuvre ; arrachez la gorge et laissez le corps mourir. Loken et ses hommes, et les machines de guerre venues les soutenir, étaient le tranchant de la lame dégainée dans ce seul but.

Mais cette offensive n'avait rien en commun avec celle d'Ullanor. Pas de bosquets boueux et de barricades de terre, pas de forteresses branlantes de métal nu, pas d'explosions de poudre noire ni de hurlements d'ogres. Ça n'était pas une empoignade barbare, dont la brutalité des corps et des lames déterminerait l'issue.

C'était une guerre moderne, en un lieu civilisé. L'homme face à l'homme, entre les bâtiments monolithiques d'un peuple instruit. L'ennemi possédait de l'artillerie lourde, des armes antipersonnel dont la technologie égalait en tout point celle de la légion, ainsi que le savoir-faire et l'entraînement nécessaires à leur usage. Derrière l'imagerie verte de ses lentilles, Loken voyait les hommes en armure, leurs armes à énergie dirigées contre eux depuis les galeries inférieures du palais. Il voyait les affûts des armes tractées sur chenilles, les batteries automatisées ; des faisceaux de quatre, voire huit pièces reliées, montées sur des plateaux à jambes hydrauliques.

Rien de commun avec Ullanor. La bataille d'Ullanor avait été un calvaire. Celle-ci serait une épreuve, contre leurs égaux. Contre leurs semblables.

Malgré toute sa technologie martiale, une qualité essentielle faisait défaut à l'ennemi, cette qualité enfermée dans l'écrin de chaque armure énergétique Mk IV : la chair et le sang génétiquement améliorés de l'Astartes impérial. Modifiés, perfectionnés, post-humains, les Astartes étaient supérieurs à tous ceux qu'ils avaient rencontrés, et à tous ceux qu'ils ne rencontreraient jamais. Aucune force combattante de la galaxie ne pouvait espérer égaler les légions, pas tant que les étoiles ne se seraient pas éteintes, que l'aberration ne régnerait pas et que les lois de la logique n'auraient pas été renversées. Car comme l'avait dit un jour Sedirae, la seule chose capable de vaincre l'Adeptus Astartes serait un autre Adeptus Astartes, et ils avaient tous éclaté de rire. Nul n'avait à craindre l'impossible.

Leurs adversaires, dans des armures d'un magenta poli rehaussé d'argent, comme Loken le découvrirait plus tard en les voyant sans son casque, tenaient résolument les hautes portes menant au palais intérieur. Ces hommes étaient grands, robustes, larges d'épaules et de poitrine, à l'apogée

de leur force. Aucun d'eux, pas même parmi les plus élancés, n'arrivait au menton d'un seul des Luna Wolves, lesquels donnaient l'impression d'affronter des enfants.

Des enfants bien armés, il fallait le reconnaître.

À travers la fumée remuante et les détonations qui lui secouaient le corps, Loken fit gravir les marches au pas de course à la première escouade de vétérans dont les semelles de plastacier éraflaient la pierre : l'escouade tactique Hellebore, 10e compagnie, des colosses resplendissants dans leurs armures d'un blanc de perle, l'emblème de la tête de loup marqué d'un noir mat sur leurs épaulières autoréactives. L'air de la nuit vibrait sous la distorsion des décharges de chaleur. Devant Loken, un genre de grand mortier robotisé projetait son chapelet d'ogives paresseux et continu au-dessus de leurs têtes.

— Détruisez-le ! entendit-il le frère-sergent Jubal lancer sur la fréquence. L'ordre avait été donné dans le dialecte laconique de Cthonia, leur monde d'origine, une langue que les Luna Wolves avaient conservée pour en faire leur jargon de bataille.

Le frère porteur du lance-plasma de l'escouade obéit sans hésitation. L'espace d'une demi-seconde éblouissante, un ruban lumineux de vingt mètres relia la gueule de son arme à l'automortier, puis la destruction de l'emplacement baigna la façade du palais dans un gonflement de flammes jaunes.

Des dizaines de soldats ennemis furent tués dans l'explosion. Plusieurs d'entre eux, soulevés dans les airs, retombèrent brisés sur la volée de marches.

— À l'assaut ! aboya Jubal.

Des tirs nourris ricochèrent sur leurs armures et les éraflèrent. Loken en ressentait la piqûre distante. Frère Calends chancela et tomba, mais se releva presque aussitôt.

Loken voyait à présent l'ennemi se disperser devant leur charge. Il leva son bolter. Son arme arborait une entaille dans le métal de la crosse, héritée de la hache d'un peau-verte sur Ullanor, un stigmate décoratif qu'il avait demandé aux armuriers de ne pas lisser. Loken se mit à tirer, non par rafales, mais au coup par coup, en sentant à chaque fois l'arme reculer et lui buter contre la paume. La charge explosive des projectiles pénétrants faisait éclater les hommes touchés comme des fruits trop mûrs. Lorsqu'ils tombaient, une vapeur rose montait de chaque corps disloqué.

— 10e compagnie ! cria-t-il. Pour le Maître de Guerre !

Le cri n'était pas encore familier ; un autre aspect de cette nouveauté. C'était la première fois que Loken le poussait au combat. La première occasion qu'il avait eu de le faire, depuis que cet honneur avait été accordé à Horus par l'Empereur après Ullanor.

Par le seul véritable Empereur.

— Lupercal ! Lupercal ! scandèrent les Luna Wolves qui se déversèrent à l'intérieur, en choisissant de répondre par l'ancien cri de guerre, le nom affectueux que donnait la légion à son commandant. Les trompes des Titans retentirent.

Ils investirent le palais. Loken s'arrêta près d'une des portes monumentales et fit passer ses hommes les premiers, pour observer avec soin l'avancée de l'effectif principal de sa compagnie. Un déluge de tirs infernal continuait de pleuvoir sur eux depuis les balcons et les tours. Un dôme de lumière s'éleva brusquement dans le ciel lointain, étonnamment intense et éclatante. Les lentilles du casque de Loken se foncèrent instantanément. Le sol trembla et un son pareil à un claquement de tonnerre les atteignit. Un vaisseau de taille conséquente, criblé et en flammes, s'était décroché du ciel pour s'écraser sur les faubourgs de la Haute Cité. Attirées par l'éclat lumineux, les tours héliotropes pivotèrent nerveusement.

Les rapports affluèrent. La 5e compagnie d'Aximand avait sécurisé la régence et les pavillons des lacs ornementaux à l'ouest de la Haute Cité. Les troupes de Torgaddon remontaient les portions inférieures de la ville, en détruisant les blindés envoyés pour les bloquer sur place.

Loken regarda vers l'est. À trois kilomètres, de l'autre côté de la plaine de basalte et de la marée d'assaillants, de l'autre côté des Titans à la démarche lente et des tirs ininterrompus, la 1re compagnie, celle d'Abaddon franchissait les fortifications vers le flanc opposé du palais. En amplifiant cette vue, Loken put entrevoir les centaines d'armures blanches traversant la fumée et les tirs. À leur tête, les carrures sombres de l'escouade Terminator Justaerin, la première de la 1re compagnie. Leurs armures noires comme la nuit donnaient l'impression qu'ils appartenaient à une autre légion.

— Loken pour la 1re compagnie, transmit-il. La 10e compagnie est entrée.

Il y eut une pause et une brève distorsion sonore. Puis la voix d'Abaddon lui répondit.

— Loken, Loken… Vous avez été très rapide. Comme si vous cherchiez à

me mettre dans l’embarras.

— Pas un seul instant, premier capitaine, répondit Loken. Une tradition de strict respect hiérarchique était fermement établie au sein de la légion. Et bien qu’il fût lui-même un officier supérieur, Loken considérait le premier capitaine avec déférence et admiration. Loken admirait d’ailleurs de la sorte tout le reste du Mournival, même si Torgaddon lui avait toujours témoigné les signes d’une amitié sincère.

À présent, Sejanus n’était plus, songea-t-il. L’aspect du Mournival ne tarderait pas à changer.

— Je plaisantais, Loken, lui retourna Abaddon, d’une voix si profonde que certaines de ses voyelles furent avalées par la liaison. Rendez-vous aux pieds de ce faux Empereur. Le premier là-bas gagnera l’honneur de l’éclairer sur ses errements.

Loken lutta pour réprimer un sourire. Ezekyle Abaddon avait rarement plaisanté avec lui par le passé. Il se sentit presque encensé, porté aux nues. Être un des guerriers élus était une chose, mais l’être parmi la plus haute élite représentait le rêve de tout capitaine.

En rechargeant son arme, il pénétra dans le palais par l’immense porte, piétinant les dépouilles emmêlées des morts ennemis. Les enduits de plâtre des murs intérieurs s’étaient fissurés et décrochés ; sous ses pieds, leurs morceaux épars crissaient comme du sable. L’air était empli de fumée. L’affichage de son casque ne cessait de sauter d’un réglage à un autre pour chercher à compenser les fluctuations de luminosité et lui donner une lecture claire des environs.

Il s’engagea dans le hall principal en entendant l’écho d’une fusillade, plus loin à l’intérieur du complexe palatial. Le corps d’un frère gisait avachi à sa gauche dans le cadre d’une porte. Le corps en armure blanche ne paraissait pas à sa place au milieu des cadavres plus petits de l’ennemi. Marjex, l’un des apothicaires de la légion, était penché sur lui. Il leva les yeux à l’approche de Loken, et secoua tristement la tête.

— Qui est-ce ? demanda le capitaine.

— Tibor, de la 2^{e} escouade, lui apprit Marjex. Le front de Loken se plissa quand il constata quelle horrible blessure à la tête avait arrêté Tibor.

— L’Empereur se souviendra de son nom, formula-t-il.

Marjex acquiesça, et tendit la main vers son narthecium pour y prendre le reductor. Il s’apprêtait à récupérer les précieuses glandes de Tibor afin de les ramener aux banques génétiques de la légion.

Loken abandonna l'apothicaire à son devoir pour poursuivre sa progression. Devant lui, dans un vaste ensemble de colonnades, les murs élancés se couvraient de fresques, montrant les scènes familières d'un Empereur révéré assis sur un trône d'or. Ces gens sont aveugles, songea-t-il. Quelle tristesse. Une journée, une seule journée à écouter les itérateurs, et ils comprendraient. Nous ne sommes pas leurs ennemis. Nous sommes leurs prochains, et nous portons avec nous le message d'une rédemption. La Longue Nuit s'est achevée. L'homme sillonne à nouveau les étoiles, et la puissance de l'Astartes avance à ses côtés pour le prémunir du danger.

Dans un large couloir pentu aux parois gravées d'argent, Loken rattrapa des éléments de la 3^{e} escouade. De toutes les unités de sa compagnie, la 3^{e} escouade, l'escouade tactique Locasta, était celle qu'il préférait et privilégiait. Son chef, le frère-sergent Nero Vipus, était son plus ancien et plus fidèle ami.

— Comment est votre humeur, mon capitaine ? demanda Vipus, dont le plastron opalin était taché de suie et strié par endroits du sang autochtone.

— Flegmatique, Nero. Et la vôtre ?

— Coléreuse. Rageuse, en vérité. Je viens de perdre un homme, et deux autres des miens sont blessés. Quelque chose couvre la bifurcation devant nous. Quelque chose de gros. Une cadence de feu que vous n'imaginez pas.

— Vous avez essayé de la faire sauter ?

— Deux ou trois grenades, aucun effet. Et il n'y a rien à voir. Vous avez entendu parler comme moi de ces prétendus Invisibles, ceux qui ont massacré Sejanus ; je me demandais…

— C'est à moi d'y réfléchir, le coupa Loken. Qui est à terre ?

Vipus haussa les épaules en signe d'acceptation tacite. Il était un peu plus grand que Loken, et son geste fit s'entrechoquer les lourdes plaques de son armure.

— Zakias.

— Zakias ? Non…

— Déchiré en lambeaux devant mes yeux. Je peux vous jurer que je sens la main du vaisseau posée sur moi, Garvi.

La main du vaisseau. Une périphrase consacrée. Le vaisseau-amiral du commandant avait pour nom le *Vengeful Spirit* , et dans le deuil ou l'adversité, les Luna Wolves aimaient en appeler à cet esprit vengeur, comme à un symbole du châtiment à venir.

— Au nom de Zakias, poursuivit Vipus, je vais trouver cet Invisible et…

— Maîtrisez votre colère, frère, elle ne nous servira en rien, le reprit Loken. Occupez-vous de vos blessés pendant que je pars jeter un œil.

Vipus hocha la tête et redirigea ses hommes. Loken les dépassa en direction de la jonction contestée.

C'était un croisement à la voûte en ogive, où se rencontraient quatre couloirs ; d'après sa lecture de l'imagerie tactique, la zone était déserte et calme. Des volutes de fumée se dissipaient entre les arcs de la croisée. Le sol d'ouslite avait volé en éclats sous des milliers d'impacts de tirs. Le corps de frère Zakias n'avait pas encore été emporté, et gisait au centre du carrefour, en une pile de plastacier blanc fumant et de matière sanguinolente.

Vipus avait dit vrai. Aucun indice d'une présence ennemie. Pas de trace de chaleur, pas même la moindre suspicion de mouvement. Mais en étudiant la scène, Loken aperçut un tas de douilles vides, jaillies de derrière une cloison, en face de lui. Était-ce là que le tueur se cachait ?

Il se pencha pour ramasser un fragment de plâtre tombé, et le lança à découvert. Il y eut un cliquetis, puis une rafale de tirs automatisés ratissa le croisement. Durant ces cinq secondes, plus d'un millier de projectiles fusèrent. Loken voyait les douilles fumantes être éjectées de derrière la cloison.

Le bruit cessa. Une vapeur de fycélène se répandit comme une brume légère. Le tir avait approfondi le sillon moucheté sur le dallage de pierre, en déchiquetant une nouvelle fois la dépouille de Zakias. Des taches de sang et des bouts de tissus charnels avaient été dispersés.

Loken attendit. Il entendit un gémissement et le clac métallique d'un système d'autorechargement. La trace thermique qu'il lisait et qui s'estompait était celle de l'arme ; aucune chaleur corporelle.

— Ça y est, vous avez gagné une nouvelle médaille ? demanda Vipus en s'approchant.

— Ça n'est qu'une sentinelle automatisée, lui révéla Loken.

— Voilà déjà un soulagement : après les grenades que nous avons lancées, je commençais à penser que ces fameux Invisibles étaient aussi des « Invulnérables ». Je vais demander un soutien Devastator pour…

— Passez-moi une torche, demanda Loken.

Vipus en décrocha une de sa cuisse et la tendit à son capitaine. Loken alluma le bâton d'une rotation de ses poignets, puis le lança devant lui. L'objet rebondit en crépitant sa lueur incandescente et dépassa la position

supposée de l’engin de mort.

Des servomoteurs s’enclenchèrent. En éventrant le sol, le tir implacable partit à la poursuite de la torche, qu’il fit sauter et rebondir à nouveau dans la longueur d’un des couloirs.

— Garvi… commença Vipus.

Loken courait. Il traversa le croisement, plaqua brutalement son dos contre la cloison. L’arme faisait toujours feu. Il contourna la séparation et vit enfin la sentinelle, construite dans une alcôve. La machine trapue, montée sur quatre pieds et bardée de lourdes plaques, tournait son canon court et trépidant à l’opposé de lui pour continuer à mitrailler la torche distante.

Loken, en se jetant sur elle, arracha une poignée de ses câbles. Le canon toussa quelques instants encore et se tut.

— La voie est libre ! appela-t-il. L’escouade Locasta le rejoignit.

— C’est ce qu’on appelle généralement faire de l’épate, lui fit remarquer Vipus.

Loken leur fit remonter le grand couloir, au bout duquel ils pénétrèrent dans un somptueux salon d’apparat. D’autres salles aussi richement ornées s’étendaient au-delà. Tout y paraissait étrangement calme.

— De quel côté ? demanda Vipus.

— Nous devons aller trouver cet « Empereur », dit Loken. Vipus s’en amusa.

— Aussi simplement que ça ?

— Le premier capitaine m’a parié que je ne l’atteindrai pas le premier.

— Oh, le premier capitaine ? Depuis quand lui et Garviel Loken se lancent-ils des défis amicaux ?

— Depuis que la 10^{e} compagnie a pénétré dans le palais devant la 1re . Ne vous en faites pas, Nero, j’essaierai de me souvenir de vous quand je serai devenu célèbre.

Nero Vipus partit d’un rire dont le son étouffé sortit de son masque respirateur comme la toux d’un bœuf phtisique.

Ce qui arriva alors ne fit plus rire aucun d’eux.

OceanofPDF.com

DEUX

À la rencontre des Invisibles
Au pied d’un trône d’or
Lupercal

— Capitaine Loken ?

Il leva les yeux de sa tâche.

— C’est moi.

— Pardonnez-moi, dit-elle. Vous êtes occupé.

Loken posa le segment d’armure qu’il polissait et se leva. Il la dépassait en taille de près d’un mètre, et était presque nu, uniquement vêtu d’un pagne ; elle soupira intérieurement au spectacle de son physique. Les muscles noueux, les reliefs des cicatrices anciennes. Celui-là était aussi très beau de visage sous ses cheveux blonds presque argentés, coupés court, la peau pâle imperceptiblement ridée, les yeux gris comme la pluie. Un vrai gâchis, pensa-t-elle.

Même s’il était impossible d’oublier son inhumanité, spécialement dans cette tenue révélatrice. Mis à part sa carrure, il y avait le gigantisme de son visage allongé, presque équin, cette caractéristique particulière de l’Astartes. Et la carapace dure de son torse sans côtes, fondues en un seul canevas.

— J’ignore qui vous êtes, dit-il en laissant tomber son tampon de lustrage sur un petit pot, et en s’essuyant les doigts. Elle lui tendit la main.

— Mersadie Oliton, commémoratrice officielle, se présenta-t-elle. Il

regarda un instant sa main minuscule avant de la lui serrer, la faisant paraître encore plus minuscule en comparaison de son poing démesuré.

— J'oublie toujours que vous ne faites jamais ça, s'excusa-t-elle en se mettant à rire. Vous serrer la main. Je suis désolée. Une vieille habitude de Terra.

— Ce n'est rien. Vous arrivez de Terra ?

— Je l'ai quittée il y a un an. Détachée auprès de la croisade sur permission du Conseil.

— Ainsi, vous êtes une commémoratrice ?

— Vous savez ce que cela veut dire ?

— Je ne suis pas stupide, rétorqua Loken.

— Bien sûr que non, se défendit-elle immédiatement. Je ne voulais pas vous offenser.

— Rassurez-vous, ça n'est pas le cas. Il la jaugea des pieds à la tête. Petite et fragile, mais peut-être belle. Loken n'avait pas une grande expérience des femmes. Peut-être étaient-elles toutes fragiles et belles. Il en avait en tout cas vu assez pour savoir que toutes n'étaient pas aussi noires. Sa peau était d'une couleur de charbon bruni. Il se demanda s'il s'agissait d'une sorte de teinture.

Sa tête était elle aussi particulière. Son crâne était chauve, mais pas rasé, il paraissait lisse comme s'il n'avait jamais connu de cheveux. D'une manière ou d'une autre, sa boîte crânienne avait été rectifiée, et s'étendait en une courbe profilée pour former un large ovoïde derrière sa nuque. Sa simple humanité en paraissait couronnée et rendue plus royale.

— En quoi puis-je vous aider ? s'enquit-il auprès d'elle.

— Il m'a semblé comprendre que vous racontiez une histoire particulièrement divertissante. J'aimerais m'en souvenir, pour la postérité.

— Quelle histoire ?

— Celle d'Horus tuant l'Empereur.

Loken se raidit. Il lui répugnait d'entendre des non-Astartes appeler le Maître de Guerre par son nom.

— C'est arrivé il y a des mois, dit-il avec l'air de repousser sa demande. Je crains de ne pas me rappeler tous les détails.

— Il m'a été affirmé de source sûre, dit-elle, que vous pouviez être persuadé de raconter cette histoire d'une façon tout à fait experte. Elle semble même très populaire parmi vos frères de bataille.

Loken fronça les sourcils. Cette femme avait malheureusement raison.

Depuis la prise de la Haute Cité, il avait été prié en des dizaines d'occasions (le mot « forcé » n'aurait pas été exagéré) de répéter ce qu'il avait vu des événements survenus dans la tour du palais. Il présumait que cela était dû à la mort de Sejanus. Les Luna Wolves avaient besoin d'une catharsis, ils avaient besoin d'entendre de quelle façon si singulière Sejanus avait été vengé.

— Quelqu'un vous en a donc parlé, maîtresse Oliton ? demanda-t-il. Elle haussa les épaules.

— Le capitaine Torgaddon.

Loken acquiesça. Cela lui ressemblait bien.

— Et que voulez-vous savoir ?

— Je connais la situation générale pour l'avoir déjà entendue de la bouche d'autres, mais j'aimerais recevoir vos observations personnelles. Comment était-ce ? Qu'avez-vous trouvé quand vous êtes entré dans le palais ?

Loken soupira, et se retourna vers le support où reposait son armure énergétique, qu'il venait à peine de commencer à nettoyer. Sa chambre d'armement privée était une petite crypte adjacente au quai d'embarquement, aux murs de métal peints d'une laque vert clair. Un groupement de globes lumineux éclairait la pièce, où un aigle impérial avait été apposé au pochoir sur une des cloisons, et sous lequel les copies des divers serments de l'instant qu'avait prêtés Loken étaient épinglées. L'air confiné sentait l'huile et la poudre abrasive. La tranquillité poussait à l'introspection, une tranquillité que cette femme venait d'envahir.

Prenant conscience de son intrusion, elle fit une suggestion.

— Je pourrais revenir plus tard, quand le moment sera mieux choisi.

— Non, restez. Il se rassit sur le tabouret de métal où il était juché à son arrivée. Laissez-moi y réfléchir… En entrant dans le palais, nous avons trouvé les Invisibles.

— Et pourquoi s'appelaient-ils ainsi ? demanda-t-elle.

— Parce qu'on ne pouvait pas les voir…

Les Invisibles les attendaient, et méritaient amplement leur sobriquet.

Dix pas à l'intérieur du splendide salon, le premier frère mourut. Il s'entendit une explosion étrange, si forte qu'elle fut douloureuse à entendre et à ressentir, et frère Edrius tomba à genoux, puis bascula sur le côté. Une forme d'attaque à énergie l'avait atteint au visage : l'alliage plastacier-céramite de son casque et de son plastron, déformé sous le choc, comme de

la cire fondue et figée à nouveau, formait à présent un cratère d'ondulations. Un deuxième bang sonore, une onde vibratoire, et une table ornementale vola en éclats près de Nero Vipus. Un troisième fit tomber frère Muriad, la jambe gauche fracassée, brisée d'un coup comme une tige de jonc.

Les adeptes scientifiques du faux Imperium avaient maîtrisé et asservi une forme incroyable de technologie de champ, pour en armer la garde d'élite du pouvoir en place. Ces combattants entouraient leurs corps d'une application passive de cette distorsion d'énergie, pour courber la lumière autour d'eux et se rendre invisibles, mais parvenaient aussi à la projeter sous une forme active d'une puissance terrible.

En dépit de leur avancée précautionneuse, Loken et les autres avaient été totalement pris au dépourvu. Les Invisibles l'étaient même pour leurs senseurs. Plusieurs de ces adversaires s'étaient simplement trouvés là, debout devant eux, prêts à frapper.

Loken ouvrit le feu et les hommes de Vipus en firent autant. En balayant l'espace vide devant lui, et en massacrant l'ameublement, Loken atteignit une cible ; il vit une bruine rose embrasser l'air, et quelque chose tomba avec assez de force pour renverser une chaise. Vipus eut la même chance que lui, mais pas avant que frère Tarregus n'eût été touché avec une telle force que sa tête se détacha net de ses épaules et vola en arrière.

La technologie de dissimulation fonctionnait évidemment mieux si ses utilisateurs demeuraient immobiles. Quand ils se déplacèrent, leurs corps en devinrent à demi perceptibles. Face à ces indices de silhouettes s'élançant à l'attaque, Loken s'adapta rapidement et pointa son arme vers le moindre défaut de l'air. Il ajusta ses lentilles sur un réglage de contraste maximal, presque en noir et blanc, et les aperçut mieux : des contours nets sur un fond trouble. Il en abattit trois autres. Dans la mort, plusieurs perdirent leur camouflage, et les Invisibles se manifestèrent sous la forme de cadavres ensanglantés. Leur armure était d'argent, composée de façon très ornementale, avec un souci remarquable dans la gravure des motifs et symboles. Grands, enroulés dans des manteaux de soie rouge, les Invisibles rappelèrent à Loken la Garde Custodienne qui protégeait le palais impérial de Terra. Tel était donc la garde rapprochée qui, sur un simple signe de tête de son maître, avait exécuté Sejanus et son escouade d'honneur.

Nero Vipus était furieux, offensé par le coût que venait de payer la sienne. La main du vaisseau était bel et bien posée sur lui.

Il mena la progression, se fraya un chemin jusqu'à la salle immense derrière le théâtre de l'embuscade. Sa rage donna à son escouade l'ouverture dont elle avait besoin, mais elle lui coûta sa main droite, désagrégée par le tir d'un Invisible. Loken ressentait la même colère. Comme Nero, les hommes de l'escouade Locasta étaient ses amis. Des rites de deuil s'annonçaient. Même dans les heures sombres d'Ullanor, la victoire n'avait pas eu un tel prix.

Vipus, à genoux, grognait de douleur, et tentait d'enlever de sa main détruite le gantelet désarticulé. En le dépassant au pas de charge, Loken pénétra dans une salle latérale, en prenant pour cible les incohérences de l'air qui tentaient de lui faire obstacle. Un influx de force lui arracha le bolter des mains, il porta donc la main à sa hanche, et tira du fourreau son épée tronçonneuse qui s'éveilla dans un ronflement de moteur. Il frappa les contours ténus qui s'agitaient autour de lui, sentit sa lame dentée rencontrer une résistance. Quelqu'un poussa un hurlement aigu. Le sang se mit à gicler de nulle part, aspergea les murs de la pièce et l'avant de son armure.

— Lupercal ! rugit Loken, en mettant derrière son épée la pleine force de ses deux bras, des servomoteurs et polymères mimétiques intercalés entre sa peau et la paroi extérieure de son armure pour en constituer la musculature artificielle. Trois coups dévastateurs s'abattirent ainsi, davantage de sang jaillit en gerbes bien visibles. Il s'entendit un piaillement quand des vrilles de viscères humides et roses apparurent. Un instant plus tard, le champ qui dissimulait le soldat s'éteignit en clignant, et divulgua sa silhouette éventrée, qui s'éloignait dans la longueur de la salle en s'efforçant de retenir ses entrailles à deux mains.

L'énergie imperceptible poignarda à nouveau Loken, enfonça le bord de son épaulière gauche et manqua de le jeter à la renverse. Il se retourna en portant un coup horizontal ; la lame tronçonneuse toucha quelque chose, des fragments de métal volèrent. Le contour d'une figure humaine sensiblement décalée par rapport à l'espace qu'elle occupait, comme si la silhouette en avait été découpée dans l'air et légèrement bougée vers la gauche, se remplit soudain. L'Invisible, dont le champ surchargé grésillait dans son agonie, devint manifeste, et lança le fer de sa longue lance.

La pointe ricocha sur le casque de Loken ; il porta un coup bas, qui arracha la lance des gantelets argentés de son adversaire et en tordit la hampe. Au même moment, Loken se jeta sur lui, et plaqua le guerrier d'un coup d'épaule contre le mur de la chambre, si fort que le plâtre friable des

antiques fresques se fissura et tomba.

Loken recula. Les poumons et la cage thoracique enfoncés, presque aplatis, l'Invisible produisit un bruit de succion étranglé et tomba à genoux, la tête pendante. Loken abaissa son épée tronçonneuse, la releva brutalement en un coup de grâce fluide et exercé, et la tête tranchée retomba un peu plus loin.

Il se retourna doucement, la lame vrombissante à nouveau levée dans sa main droite. Le sol était maculé de sang et de lambeaux de chair plus sombres. Des tirs résonnaient dans les pièces proches. Loken traversa la salle pour aller ramasser son bolter, qu'il leva de son seul bras gauche.

Deux Luna Wolves pénétraient dans la pièce derrière lui. D'un geste sec de son épée, il les dirigea vers les colonnades sur sa gauche.

— En formation et reprenez la progression, leur jeta-t-il par la fréquence. Nero ?

— Derrière vous, à vingt mètres.

— Comment va la main ?

— Je m'en suis débarrassé, elle devenait gênante.

Loken avança à pas mesurés. Au bout de la salle, derrière le corps recroquevillé de l'Invisible qu'il avait étripé, seize larges marches menaient à une porte ; sur le splendide cadre de pierre s'étalait la sculpture complexe d'un drapé.

Loken gravit lentement l'escalier. Des mouchetures de lumière spasmodiques franchissaient le passage ouvert. Il s'était fait un silence remarquable ; même le tapage des combats qui entouraient le palais semblait avoir reflué. Loken entendait jusqu'aux infimes des gouttes de sang qui tombaient de son épée tronçonneuse sur les marches, traçant un pointillé de perles rouges sur le marbre blanc.

Il franchit la porte.

Les parois intérieures de la tour s'élevèrent au-dessus de lui. Il venait à l'évidence de pénétrer dans l'une des plus hautes et des plus massives des flèches du palais. Une centaine de mètres de diamètre, un kilomètre de haut.

Et même davantage. Il avait débouché sur une vaste terrasse d'onyx, une parmi les nombreux anneaux suspendus à intervalles réguliers dans la hauteur de la structure, mais il s'en trouvait d'autres en dessous de lui. En se penchant à la rambarde, Loken vit s'enfoncer dans les profondeurs de la terre une portion de tour aussi haute que celle qui se dressait au-dessus de lui.

Il pivota lentement, observa autour de lui. Entre les étages, des hautes fenêtres de verre ou d'une quelconque autre matière transparente jalonnaient la tour de haut en bas. Au travers d'elles flamboyaient les fulgurances et le déchaînement de la guerre. Aucun bruit, rien que cette lumière intermittente et ses intensifications soudaines.

Il suivit l'arrondi de la plate-forme jusqu'à trouver un escalier, dont la courbure épousait celle du mur et menait au niveau suivant. Il commença à escalader la tour, de niveau en niveau, aux aguets de la moindre distorsion qui eut pu trahir la présence d'autres Invisibles.

Rien. Nul son, nulle vie, nul mouvement excepté ces agitations lumineuses lorsqu'il passait près des fenêtres. Déjà cinq étages. Six.

Loken se sentit soudain idiot. La tour était probablement vide. Sa fouille et sa purge auraient dû être laissées à d'autres, et lui aurait dû guider la 10^{e} compagnie.

Si ce n'était que… Ses alentours au niveau du sol avaient été très bien protégés. Il leva les yeux, poussa ses senseurs au maximum de leurs réglages. Trois cents mètres au-dessus de lui, il crut avoir entraperçu un bref indice de déplacement, une trace thermique partielle.

— Nero ?

Un instant de silence.

— Mon capitaine ?

— Où êtes-vous ?

— À la base d'une tour. Combats intenses, nous…

Il y eut un mélange de sons distordus, ceux d'une fusillade, et de cris.

— Mon capitaine, vous êtes toujours là ?

— Au rapport !

— Une grosse résistance, nous sommes bloqués ici ! Où êtes…

La liaison fut rompue, mais Loken ne comptait de toute façon pas donner sa position. Quelque chose se trouvait dans cette tour avec lui. À son sommet, quelque chose attendait.

L'avant-dernier niveau. D'au-dessus lui parvenait un crissement doux, comme celui des ailes d'un gigantesque moulin à vent. Loken marqua un temps d'arrêt. À cette hauteur, par les immenses vitres, il disposait d'une vue sur tout le palais et la Haute Cité. Une mer de fumée lumineuse, éclairée par des tornades de feu. Certains bâtiments, qui reflétaient les échanges de tirs, étaient baignés d'une lueur rose. Les armes tiraient, les rayons d'énergie dansaient et disparaissaient aussitôt. Au-dessus, le ciel

était lui aussi empli de tirs, comme un reflet de la surface. Le fer de lance avait semé la destruction sur la ville de « l'Empereur ».

Mais la pointe de la lance avait-elle trouvé la gorge ?

Il gravit le dernier escalier, les deux poings resserrés sur ses armes.

La dernière plate-forme circulaire formait la base de la section supérieure de la tour, une vaste coupole de pétales cristallins, dont les espars d'acier incurvés se rejoignaient en un fleuron loin au-dessus de lui. La structure entière coulissait en grinçant, pivotait légèrement d'un côté, puis d'un autre pour s'aligner sur les épanouissements de lumière de la nuit extérieure. D'un côté de la plate-forme se dressait un trône d'or, tourné à l'opposé de la verrière. Une chose massive. Une estrade de trois lourdes marches dorées elles aussi ; posées sur elles, le siège à haut dossier et aux bras taillés en vrilles.

Le trône était vide.

Loken baissa ses armes. Il constata que le sommet de la tour pivotait pour que le trône fît toujours face à la lumière. Déçu, il fit un pas dans sa direction, et s'arrêta aussitôt en réalisant qu'il n'était pas si seul.

Une figure solitaire se tenait sur sa gauche à quelque distance, les mains derrière le dos, observant le spectacle de la guerre.

L'homme se retourna. Un homme d'âge estimable, vêtu d'une robe mauve dont les ourlets traînaient au sol. Ses cheveux étaient blancs et fins, son visage plus encore. Il tournait vers Loken des yeux brillants et malheureux.

— Je vous méprise, dit-il, de son fort accent antique. Je vous méprise, envahisseur.

— Nous prenons note de vos paroles, répondit Loken, mais cette guerre est perdue pour vous. Je vois que vous avez pu observer sa progression d'ici. Vous devez en être conscient.

— L'Imperium de l'Humanité triomphera de tous ses ennemis, répliqua l'autre.

— Oui, renchérit Loken. Absolument. Je peux vous en faire la promesse.

L'homme resta coi, comme s'il n'avait pas bien compris.

— Suis-je en train de m'adresser au prétendu « Empereur » ? demanda Loken. Il venait d'éteindre son épée et de la remettre au fourreau, mais continuait de braquer son bolter sur son interlocuteur.

— Prétendu ? répéta le personnage en robe. Le prétendu Empereur ? Vous blasphémez sans vergogne dans ce lieu royal. L'Empereur est l'Empereur incontesté, sauveur et protecteur de la race des hommes. Vous, vous êtes un

imposteur, quelque démon maléfique…

— Je suis un homme, comme vous.

L’autre pouffa de rire.

— Vous êtes bien un imposteur. Vous êtes fait comme un géant difforme, et aucun homme ne livrerait une telle guerre contre ses compagnons humains, dit-il en désignant du geste la scène du dehors.

— C’est votre hostilité qui a entraîné tout cela, lui rétorqua calmement Loken. Vous n’avez pas voulu nous écouter ni nous croire, et vous avez assassiné nos ambassadeurs. Vous ne pouvez vous en prendre qu’à vous-mêmes. Nous avons pour mission au nom de l’Empereur de réunifier l’Humanité dispersée parmi les étoiles. Nous cherchons à rétablir le lien avec toutes les communautés éparses. La plupart nous accueillent en frères. C’est vous qui avez choisi de résister.

— Vous arriviez en porteurs de mensonges !

— Nous venons avec la vérité.

— Votre vérité est obscène !

— La vérité ne s’encombre pas d’une morale, monsieur. Il m’attriste que nous croyions tous les deux en les mêmes mots, le même message, mais en leur donnant une valeur aussi différente. Cette différence nous a menés tout droit à ce bain de sang.

L’homme âgé s’affaissa.

— Vous auriez pu nous laisser en paix.

— Pardon ? demanda Loken.

— Si nos philosophies sont à ce point divergentes, vous auriez aussi bien pu partir et nous laisser vivre nos vies. Mais vous ne l’avez pas fait. Pourquoi ? Pourquoi avoir insisté, pourquoi nous avoir menés à notre ruine ? Représentons-nous une telle menace pour vous ?

— Parce que la vérité… commença Loken.

— Ne s’encombre pas d’une morale. Vous me l’avez déjà dit. Mais en servant votre vérité, envahisseur, vous avez abandonné votre propre morale.

Loken fut surpris de constater qu’il ne savait quoi répondre. Il fit un nouveau pas en avant.

— Je vous somme d’abdiquer votre pouvoir devant moi.

— Je suppose que vous êtes leur commandant ? l’interrogea le vieil homme.

— Je commande la 10e compagnie.

— Vous n’êtes donc pas leur commandant en chef ? J’ai pensé que vous

l’étiez, en vous voyant pénétrer dans ce palais à l’avant de vos troupes. C’est votre commandant en chef que j’attendais ici. Je me soumettrai à lui, et à lui uniquement.

— Les termes de votre reddition ne sont pas négociables.

— Ne feriez-vous pas cela pour moi ? Ne m’accorderez-vous même pas ce dernier honneur ? Je resterai là, jusqu’à ce que votre seigneur et maître vienne en personne accepter ma soumission. Allez le chercher.

Avant que Loken ne pût répondre, un sifflement sourd résonna sous le toit de verre et gagna graduellement en volume. L’homme recula de quelques pas, la peur sur ses traits.

Les silhouettes s’élevèrent du puits de la tour, lentement, à la verticale, par le centre ouvert de la terrasse. Dix Astartes, la chaleur bleutée de leurs propulseurs dorsaux faisant vibrer l’air derrière eux. Leurs armures énergétiques étaient noires, à rebords blancs. L’escouade Reaver Catulan, les vétérans d’assaut de la 1re compagnie. Premiers au front, derniers à en partir.

Un par un, ils se posèrent sur le bord de la plate-forme et désactivèrent leurs réacteurs.

Kalus Ekaddon, leur capitaine, lança à Loken un regard de biais.

— Le premier capitaine vous adresse ses compliments, capitaine Loken. Vous nous avez tous battus.

— Où est-il ? demanda Loken.

— Plus bas, il fait le ménage, lui apprit Ekaddon en réglant sa radio pour émettre à nouveau. Ici Ekaddon de l’escouade Catulan. Nous avons mis la main sur le faux empereur…

— Non, lui opposa Loken fermement.

Ekaddon le regarda à nouveau. Le verre des lentilles de son casque était austère et sans reflet. Il s’inclina imperceptiblement.

— Mes excuses, mon capitaine, dit-il d’un ton amusé. Le prisonnier et l’honneur de sa capture vous reviennent de droit, bien entendu.

— Ça n’était pas ce que je voulais dire, rectifia Loken. Cet homme demande le droit de se rendre à notre commandant en chef.

Ekaddon s’esclaffa, et plusieurs de ses hommes se mirent à rire.

— Ce vieil imbécile peut bien demander tout ce qu’il veut, mon capitaine. Mais je crains fort qu’il soit cruellement déçu.

— Nous allons démanteler un très ancien empire, capitaine Ekaddon, soutint résolument Loken. Ne pourrions-nous pas faire preuve d’une

certaine mesure de respect dans l'accomplissement de cet acte ? Ou ne sommes-nous que des barbares ?

— Il a assassiné Sejanus ! se souleva l'un des hommes d'Ekaddon.

— C'est vrai, reconnut Loken. Alors nous devrions simplement le tuer à son tour ? L'Empereur, loué soit-il, ne nous enseigne-t-il pas de nous montrer toujours magnanimes dans la victoire ?

— L'Empereur, loué soit-il, n'est pas ici avec nous, lui rétorqua Ekaddon.

— S'il n'est pas avec nous en esprit, capitaine, le rabroua Loken, je crains pour le futur de cette croisade.

Ekaddon le dévisagea un long instant, puis ordonna à son second de transmettre un signal à la flotte. Loken était presque certain de ne pas l'avoir fait céder par cet argument plein de beaux principes. Ekaddon, bien que capitaine de l'élite d'assaut de la 1*re* compagnie ayant pour lui la gloire de ses actions, devait se plier aux injonctions de Loken, un capitaine de compagnie, d'un grade supérieur.

— Le message a été transmis au Maître de Guerre, apprit Loken au vieillard.

— Va-t-il venir ici ? Maintenant ? demanda ce dernier.

— Des arrangements vont être pris pour que vous le rencontriez, le remit à sa place Ekaddon d'un ton cassant.

Ils attendirent une minute ou deux le signal de réponse. Des vaisseaux d'attaque de l'Astartes aux réacteurs éblouissants passèrent derrière les vitrages. La lumière de détonations intenses couvrit le ciel du sud et mourut lentement. Loken regarda les ombres croisées jouer sur l'anneau de la plate-forme.

Il sursauta. Il venait soudain de réaliser pourquoi le vieil homme avait tant insisté pour faire venir à lui le commandant en personne. Le bolter plaqué contre son flanc, il commença à avancer vers le trône vide.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'alarma le vieil homme.

— Où est-il ? cria Loken. Où est-il en vérité ? Il est invisible, lui aussi ?

— Reculez ! s'égosilla l'autre en se ruant sur lui pour l'agripper.

Une déflagration sonore retentit. La cage thoracique du vieillard explosa, éparpillant du sang, des mèches de soie brûlée et des lambeaux de viande devant lui. Il oscilla, sa robe déchirée et en feu, chancela sur quelques mètres, et bascula par-dessus le garde-fou de la plate-forme.

Ses membres flasques et ses vêtements battant l'air autour de lui, il chuta comme une pierre vers le pied de la tour palatiale.

Ekaddon abaissa son pistolet bolter.

— Je n’avais encore jamais tué un empereur, plaisanta-t-il.

— Ce n’était pas l’Empereur, lança Loken. Leur Empereur nous a observés pendant tout ce temps.

Il se trouvait maintenant tout près, et tendit la main pour la poser sur un des bras dorés du trône. Une forme cohérente de lumière, presque parfaite, mais pas au point que les ombres se comportaient normalement autour d’elle, recula dans le siège.

C’est un piège. Ces quatre mots étaient ceux que Loken allaient prononcer ensuite. L’occasion ne lui en fut jamais laissée.

Le trône d’or trembla et projeta une onde de choc invisible, semblable à celle que sa garde d’élite maniait, mais cent fois plus puissante. Émise dans toutes les directions, elle souleva Loken et toute l’escouade Catulan comme des arbres déracinés par l’ouragan. Le vitrage de la tour fut soufflé vers l’extérieur en une tornade de fragments.

L’essentiel des membres de l’escouade Catulan disparurent simplement, éjectés hors de la tour, portés par la vague d’énergie. L’un d’eux percuta en chemin une des armatures d’acier. Le dos brisé, son corps tomba dans la nuit comme une poupée désarticulée. Lorsqu’il fut jeté vers l’extérieur, Ekaddon parvint à se rattraper à la charpente de la verrière et s’y accrocha, les doigts de ses gantelets de plastacier enfoncés dans le métal, les jambes entraînées derrière lui à l’horizontale par le souffle.

Loken, trop proche du trône pour avoir été pris dans la pleine puissance de la vague d’air et d’énergie, fut jeté à terre et glissa vers l’ouverture centrale de la terrasse circulaire, son armure blanche laissant de profondes griffures dans la surface d’onyx. Il enfonça la balustrade, passa au-dessus du vide, mais le mur de force le porta comme une feuille morte jusqu’à l’autre côté du trou et l’envoya cogner contre le rebord opposé, auquel il se retint, le torse à l’étage supérieur, les jambes dans le vide, maintenu dans cette position autant par la pression de l’attaque que par ses bras et l’énergie du désespoir.

La force qui pesait contre lui allait le faire s’évanouir. Il lutta pour tenir bon.

Une lumière incomplète, verte et pénétrante, se manifesta devant ses bras agrippés. La lueur de téléportation devint trop intense à regarder puis s’éteignit, révélant un dieu, debout sur le bord de la plate-forme.

Le dieu était un véritable géant, aussi large d’épaules en comparaison d’un

guerrier de l’Astartes que celui-ci l’était par rapport à un homme normal. Son armure était d’or blanc comme le soleil à son lever, l’œuvre de maîtres artificiers. Des nombreux symboles qui en couvraient les surfaces, le plus grand était un unique œil grand ouvert, modelé au centre du plastron. Des robes d’étoffe blanche flottaient autour de ce personnage vénéré et terrible.

Au-dessus du gorgerin, le visage était nu, parfait en toute proportion et habité par la grâce. Si beau. Si parfaitement beau.

Pendant un instant, le dieu resta là sans ciller, debout face aux trombes d’énergie qu’il laissait passer sur lui. Puis il leva le fulgurant de sa main droite et tira au milieu de la bourrasque.

Un unique coup de feu.

L’écho de la détonation se répercuta dans la tour. Un hurlement étranglé se perdit à moitié dans le tumulte, qui lui-même se tut soudain.

Le mur d’énergie s’écroula. L’ouragan fut dissipé ; des éclats de verre projetés en l’air tintèrent en retombant.

Ekaddon n’était plus soulevé par l’onde d’énergie et revint s’écraser contre l’armature de la verrière. Resté accroché à la poutrelle, il se laissa choir à l’intérieur et se releva.

— Monseigneur ! s’exclama-t-il en mettant un genou à terre, la tête courbée.

Sans l’aide de la vague d’énergie, Loken ne pouvait plus se retenir de tomber. Les doigts crispés, il commença à glisser vers l’abîme qui l’appelait à lui. L’onyx luisant ne lui offrait aucune prise.

Il glissa du bord. Une main ferme le rattrapa par le poignet et le hissa sur la plate-forme.

Loken roula sur le dos, les bras tremblants. Il regarda de l’autre côté de la terrasse, vers le trône doré, lequel n’était plus qu’un vestige fumant dont l’appareillage secret avait explosé de l’intérieur. Au milieu des plaques tordues et des mécanismes détruits, un cadavre calciné était assis bien droit, ses dents contrastant avec son crâne noirci, ses mains squelettiques toujours crispées autour des bras de son siège.

— Tous les tyrans et les imposteurs connaîtront le même sort de ma main, annonça une voix grondante.

Loken leva les yeux vers le dieu qui se dressait au-dessus de lui.

— Lupercal… murmura-t-il.

Le dieu lui sourit.

— Je vous en prie, ne soyez pas aussi formel, capitaine, murmura Horus.

— Puis-je vous poser une question ? sollicita Mersadie Oliton.

Loken avait décroché un vêtement d'une patère fixée au mur et commençait à l'enfiler.

— Je vous écoute.

— N'aurions-nous pas pu abandonner ces hommes à leur propre destin ?

— Non. Posez-moi de meilleures questions.

— Très bien. Comment est-il ?

— Comment est qui ? demanda Loken.

— Horus.

— Si vous avez besoin de me le demander, c'est que vous ne l'avez jamais rencontré, dit-il.

— Non, je n'ai pas encore eu cette chance, capitaine. J'attends une audience. Mais j'aimerais tout de même savoir ce que vous pensez d'Horus…

— Je pense qu'il est le Maître de Guerre, la coupa Loken. Son ton était cassant. Je pense qu'il est le maître des Luna Wolves et la figure mandataire de l'Empereur, loué soit son nom, dans tout ce que nous accomplissons. Je pense qu'il est le premier et le plus grand de tous les Primarques. Et il m'offense d'entendre une mortelle prononcer son nom sans son titre, ou sans montrer davantage de respect.

— Oh ! se reprit-elle. Je suis désolée, capitaine, je ne voulais pas…

— J'en suis certain, mais il est le Maître de Guerre. Vous qui êtes une commémoratrice, tâchez de vous souvenir de ça.

OceanofPDF.com



Horus le Maître de Guerre arrive sur 63-19

OceanofPDF.com

TROIS

Intégration
Parmi les commémorateurs
Choisi comme quatrième

Trois mois après la bataille pour la Haute Cité, un premier commémorateur, arrivé directement de Terra à bord d'un convoyeur de masse, avait rejoint la flotte expéditionnaire. Divers chroniqueurs avaient bien sûr accompagné les forces impériales depuis le commencement de la Grande Croisade, deux cents années sidérales plus tôt. Mais ces témoins volontaires ou accidentels s'étaient accumulés comme la poussière sous les roues des véhicules blindés, et leurs comptes rendus avaient été inégaux et irréguliers. Ils avaient enregistré les événements au gré de nombreux hasards, parfois inspirés par leurs propres appétits artistiques, parfois encouragés par le patronage d'un Primarque, ou d'un seigneur commandant ayant jugé bon de faire immortaliser ses succès par des vers, de la prose, des images ou d'autres compositions.

De retour sur Terra après la victoire d'Ullanor, l'Empereur avait décidé qu'il était temps que la réunification de l'Humanité fut célébrée de façon plus formelle et mieux renseignée. Le Conseil de Terra encore naissant s'empressa d'approuver sans réserve, car le décret qui inaugurait la fondation et le financement de l'ordre des commémorateurs avait été contresigné par nul autre que Malcador le Sigillite, premier seigneur du Conseil. Recrutés à tous les niveaux de la société de Terra et de celles

d’autres mondes-clés impériaux, sur le seul mérite de leurs dons créatifs, les commémorateurs furent rapidement accrédités, assignés, et dépêchés vers toutes les principales flottes expéditionnaires occupées à l’expansion de l’Imperium.

Selon les chiffres du Conseil de Guerre, les expéditions principales engagées dans l’effort de croisade étaient alors au nombre de quatre mille deux cent quatre-vingt-sept, ce qui n’incluait pas presque six mille flottilles secondaires chargées des impératifs d’occupation, ni les trois cent soixante-douze flottes principales en cours de réarmement ou de réapprovisionnement dans l’attente de nouveaux ordres. Presque quatre virgule trois millions de commémorateurs furent envoyés dans les premiers mois qui suivirent la ratification du décret. « Donnez des armes à ces abrutis, avait prétendument lancé un jour le Primarque Russ. Comme ça, ils pourront peut-être nous conquérir quelques mondes entre deux poèmes. »

Le point de vue aigri de Russ reflétait celui de la classe martiale. Du Primarque au soldat de plus bas rang, la décision prise par l’Empereur de se retirer de la campagne pour s’isoler dans son palais de Terra avait suscité une incompréhension générale. Personne n’avait remis en question son choix de nommer Maître de Guerre le premier Primarque Horus, mais davantage la nécessité de désigner quelqu’un pour le remplacer à la tête des armées.

La formation du Conseil de Terra avait été une nouvelle encore plus déplaisante. Depuis le commencement de la Grande Croisade, le Conseil de Guerre, essentiellement formé de l’Empereur et de ses Primarques, avait été l’épicentre de toute l’autorité. À présent, ce nouveau conseil le supplantait en lui reprenant les rênes de l’Imperium, un conseil composé de civils plutôt que de guerriers. Le Conseil de Guerre, laissé sous la direction d’Horus, était relégué dans les faits à un rôle d’organe satellite, dont les responsabilités étaient de se focaliser sur la campagne et la campagne seule.

Ainsi, trois mois après la bataille pour la Haute Cité, les commémorateurs reçurent-ils un accueil glacial. Aucun d’eux n’avait trop su à quoi s’attendre, la plupart n’ayant jamais quitté leur monde. Ils étaient naïfs et innocents, trop impatients et gauches. Il ne leur fallut pas longtemps pour devenir cinglants et cyniques.

Lorsqu’ils la rejoignirent, la 63^{e} flotte expéditionnaire impériale encerclait toujours le monde-capitale. Le processus d’intégration de la planète avait débuté ; les forces impériales sectionnèrent « l’Imperium », démantelèrent

ses organisations et confièrent ses diverses propriétés aux commandants impériaux chargés d'administrer leur dispersion.

Des vaisseaux d'assistance descendaient de l'orbite par troupeaux entiers et des cohortes de l'Armée Impériale furent déployées pour assurer le maintien de l'ordre. Le noyau de la résistance s'était presque désagrégé au lendemain de la nuit où « l'Empereur » avait succombé, mais les combats se prolongeaient dans certaines villes de l'ouest, ainsi que sur trois autres mondes du système. Les forces armées rattachées à la flotte expéditionnaire étaient aux ordres du seigneur commandant Varvaras, un honorable vétéran de l'ancienne école, pour qui hériter des fragments d'un conflit après l'offensive de l'Astartes n'était pas une première. « Un corps continue de se débattre pendant son agonie, faisait-il remarquer avec philosophie au maître de flotte. Et nous, nous nous assurons qu'il meurt bel et bien. »

Le Maître de Guerre consentit à ce que « l'Empereur » reçut des funérailles d'État, ce qui n'était selon lui que justice, conforme aux désirs d'un peuple qu'il souhaitait accommodant plutôt qu'opprimé. Des voix s'élevèrent pour protester que les obsèques cérémonielles d'Hastur Sejanus venaient à peine d'avoir lieu, ainsi que celles des frères de bataille perdus durant l'assaut contre la Haute Cité. Plusieurs officiers de la légion, parmi lesquels Abaddon lui-même, refusèrent tout bonnement la présence de leurs hommes aux rites funéraires de l'assassin de Sejanus, ce que le Maître de Guerre comprit. Par chance, l'expédition comptait d'autres soldats de l'Astartes qui prirent leur place.

Le Primarque Dorn, escorté par deux compagnies de ses Imperial Fists, la 7^{e} légion, voyageait avec la 63^{e} flotte expéditionnaire depuis huit mois. Dorn s'entretenait avec le Maître de Guerre au sujet des politiques futures du Conseil.

Parce que sa légion n'avait pas pris part à l'annexion de la planète, Rogal Dorn accepta que ses compagnies vinssent rendre un dernier hommage à « l'Empereur » lors de son inhumation, et le fit pour que les Luna Wolves n'eussent pas à ternir leur honneur. Dans leurs armures aux plaques jaunes, les Imperial Fists silencieux bordèrent la route du cortège qui emprunta les avenues bombardées de la Haute Cité jusqu'à la nécropole.

Sur ordre du Maître de Guerre, qui se plia à la volonté de ses capitaines de plus haut rang, et plus spécialement du Mournival, aucun commémorateur ne fut autorisé à assister aux cérémonies.

Ignace Karkasy entra d’un pas errant dans la salle de repos. Le carafon de vin qu’il alla renifler lui fit faire la grimace.

— Il vient d’être tiré, lui dit Keeler, agacée.

— Ça n’en reste pas moins un vin du cru, lui renvoya Karkasy. De ce petit empire ridicule. Pas étonnant qu’il soit tombé si facilement. Une culture ayant commis un vin aussi tragique ne méritait pas de survivre très longtemps.

— Il aura survécu cinq mille ans, durant toute la Longue Nuit, lui fit remarquer Keeler. Et je doute que la qualité de son vin ait influé sur sa survie.

Karkasy se versa un verre, y but et fronça les sourcils.

— En tout cas, la Longue Nuit a dû paraître plus longue ici que n’importe où ailleurs.

Euphrati Keeler secoua la tête et retourna à son travail : nettoyer et réparer une unité d’enregistrement pictural manuelle de très haute qualité.

— Et il y a le problème de toute cette sueur, reprit Karkasy, en s’asseyant sur un canapé et en y allongeant ses jambes, le verre posé sur la poitrine. Il prit une autre gorgée, fit de nouvelles simagrées et pencha la tête en arrière. Karkasy était grand et généreusement garni de chair ; ses habits coûteux, taillés sur mesure pour sa charpente potelée. Un désordre de cheveux noirs encadrait son visage rond.

Keeler soupira et releva les yeux.

— De toute cette quoi ?

— La sueur, ma chère Euphrati, la sueur ! J’ai observé les Astartes. Ils sont immenses, n’est-ce pas ? Et je dis bien immenses dans tous les sens où un homme peut se quantifier.

— Ils sont de l’Astartes, Ignace. À quoi est-ce que tu t’attendais ?

— Pas à de la sueur, en tout cas. Pas à une odeur aussi forte et triviale. Ils sont nos défenseurs immortels, après tout, je m’attendais à ce qu’ils sentent meilleur. À ce qu’ils embaument comme de jeunes dieux.

— Des fois, je me demande vraiment comment tu as réussi à te faire certifier.

Karkasy eut un large sourire.

— Pour la beauté de ma plume, très chère, pour ma maîtrise des mots. Même si je risque d’en manquer ici. Comment pourrais-je commencer ?

Les Astartes nous viennent des nues,

Mais sur ma foi, ils puent, ils puent.

Karkasy gloussa, satisfait de lui-même. Il attendit une réaction, mais Keeler était trop prise par ses réparations.

— Quelle saloperie ! désespéra-t-elle en laissant retomber ses outils délicats. Serviteur ? Viens ici.

L'un des serviteurs qui attendaient dans la pièce la rejoignit sur ses fines pattes à pistons. Elle lui tendit son appareil.

— Le mécanisme a un problème. Porte-le à réparer. Et va me chercher mes unités de rechange.

— Oui, maîtresse, croassa le serviteur en saisissant l'objet. Il s'éloigna en dandinant. Keeler se versa un verre du vin de la carafe et alla se pencher à la balustrade. En dessous, sur le pont inférieur, la majeure partie des autres commémorateurs de la croisade se rassemblaient pour le déjeuner. Trois cent cinquante hommes et femmes groupés autour de tables bien mises, entre lesquelles passaient des serviteurs chargés de leur offrir à boire. Un gong résonnait.

— C'est déjà l'heure du repas ? demanda Karkasy depuis son divan.

— Oui, confirma-t-elle.

— Et allons-nous encore avoir droit à une lecture d'un de ces itérateurs ? s'inquiéta-t-il.

— Oui. Encore une fois Sindermann. Sujet : la promulgation de la vérité vivante.

Karkasy se rallongea et tapota son verre.

— Je pense que je vais prendre mon déjeuner ici, dit-il.

— Tu es un mauvais sujet, Ignace, s'amusa Keeler. Mais je pense que je vais rester avec toi.

Elle alla s'asseoir sur le fauteuil qui lui faisait face, et s'y enfonça. Keeler était grande elle aussi ; blonde, des bras fins, un visage hâve et émacié. Sur ses jambes, des bottes réglementaires et un pantalon de treillis, accompagnés d'une veste de combat noire ouverte sur un chandail blanc. La tenue d'un officier cadet, dont la masculinité rendait sa beauté féminine d'autant plus apparente.

— Il y aurait tout un poème à écrire sur toi, estima Karkasy en la regardant.

Keeler sourit. Ses tentatives de lui faire du charme étaient devenues une routine quotidienne.

— Je te l'ai déjà dit, tes propositions lamentables ne m'intéressent pas.

— Tu n'es pas portée sur les hommes, peut-être ? suggéra-t-il en inclinant

sa tête d’un côté.

— Pourquoi ?

— Tu t’habilles comme un homme.

— Toi aussi. Est-ce que tu es porté sur les hommes ?

Karkasy prit une expression mortifiée et s’affala de nouveau, en jouant avec le verre posé sur sa poitrine. Son regard monta vers les figures héroïques peintes au plafond de la mezzanine. Il ignorait totalement ce qu’elles étaient supposées représenter. Quelque grand acte de triomphe, qui avait impliqué de rester debout sur des piles de morts et de brandir son arme au ciel en criant.

— C’était à ça que tu t’attendais ? demanda-t-il paisiblement.

— Quoi ?

— Quand tu as été choisie, expliqua-t-il. Quand ils m’ont contacté, je me suis senti tellement…

— Tellement quoi ?

— Tellement fier, je suppose. Je m’imaginais beaucoup de choses. Je me disais que j’allais poser le pied parmi les étoiles et contribuer au plus grand âge de l’Humanité. Je croyais que j’allais être exalté. Produire mes plus belles œuvres.

— Et ça n’est pas le cas ?

— Les sublimes guerriers que nous sommes censés glorifier ne pourraient pas être moins utiles à notre inspiration, même en le faisant exprès.

— J’ai déjà trouvé de la matière, le contredit Keeler, j’étais sur le pont de rassemblement un peu plus tôt et j’ai pris d’assez bonnes images. J’ai présenté une requête pour un transit vers la surface. Je vais aller voir la zone des combats de mes propres yeux.

— Bonne chance. Ils vont certainement te la refuser. Les requêtes d’accès que j’ai déposées jusqu’à présent ont toutes été désapprouvées.

— Ce sont des guerriers, et ils le sont depuis longtemps. Ils n’apprécient pas la présence de gens comme nous. Nous ne sommes que des passagers indésirables qui leur collent au train.

— Toi, tu as eu tes images, lui rappela-t-il. Elle hocha la tête.

— Ils n’ont pas l’air de se préoccuper de moi.

— C’est parce que tu t’habilles comme un homme, insista-t-il.

La porte coulissante s’ouvrit et quelqu’un les rejoignit dans le calme de la mezzanine. Mersadie Oliton fila directement vers la table où reposait la carafe, se versa une rasade et l’avala d’un trait. Puis elle resta là,

silencieuse, à regarder les étoiles dériver derrière les vastes hublots de la barge.

— Qu'est-ce qui lui est encore arrivé ? risqua Karkasy.

— Sadie ? l'appela Keeler en se levant et en posant son verre. Qu'est-ce qui se passe ?

— Apparemment, je viens juste de froisser quelqu'un, répondit rapidement Oliton en se servant à nouveau.

— Froisser ? Qui ça ? demanda Keeler.

— Une espèce de sale con de Marine prétentieux. Un certain Loken. Sale con !

— Tu as eu du temps avec Loken ? la questionna Karkasy en se rasseyant convenablement, les deux pieds au sol. Loken, le capitaine Loken de la 10e compagnie ?

— Oui, dit Oliton. Pourquoi ?

— Parce que ça fait un mois que j'essaye de l'approcher, l'envia Karkasy. De tous les capitaines, c'est lui qui devrait prendre la place de Sejanus, à en croire les bruits de couloir. Comment as-tu eu l'habilitation ?

— Je n'en avais pas, avoua Oliton. J'avais enfin obtenu l'autorisation de m'entretenir brièvement avec le capitaine Torgaddon, ce qui était déjà un succès en soi étant donné le temps que j'ai passé à en faire la demande, mais il ne devait pas être d'humeur à me parler. Quand je me suis présentée à l'heure convenue, c'est son écuyer qui est venu à sa place et qui m'a fait savoir que Torgaddon était occupé. Torgaddon l'avait envoyé pour m'emmener voir Loken, en me disant que Loken avait une bonne histoire à me raconter.

— Et c'était le cas ? demanda Keeler.

Mersadie le lui confirma de la tête.

— La meilleure qui m'ait été racontée, mais j'ai dit quelque chose qu'il n'a pas aimé et il m'a mise dehors, en me faisant me sentir toute petite. De la main, elle précisa à quel point, puis prit une autre lampée.

— Et est-ce qu'il sentait la sueur ?

— Non. Non, pas du tout. Il sentait les huiles. Très propre sur lui.

— Tu crois que tu pourrais me présenter à lui ? s'empressa de demander Karkasy.

Il entendit des pas, puis une voix l'appeler par son prénom.

— Garvi ?

Loken s’interrompit dans son exercice à l’épée et vit Nero Vipus derrière les barreaux de la cage, encadré par la porte de la salle d’escrime. Vipus portait un pantalon noir, des bottes et une veste ouverte, dans laquelle son bras tronqué devenait particulièrement manifeste. Le moignon avait été enduit de gelée stérile, et des sérums nanotiques y avaient été injectés pour reformer le poignet afin qu’il pût accepter un implant cybernétique dans l’espace d’une semaine ou deux. On discernait encore les cicatrices là où Vipus s’était servi de son épée tronçonneuse pour amputer sa propre main.

— Qu’y a-t-il ?

— Quelqu’un pour vous.

— Si c’est encore un de ces commémorateurs… amorça Loken. Vipus secoua la tête.

— Pas du tout. Le capitaine Torgaddon.

Loken baissa son arme et désactiva la cage d’entraînement tandis que Vipus s’écartait. Les mannequins, les lames sur support s’immobilisèrent autour de lui. L’hémisphère supérieur de la cage monta vers l’espace du plafond et l’autre se rétracta dans le pont sous le tapis. Tarik Torgaddon entra dans la salle d’exercice vêtu d’un treillis et d’un long haubert de mailles argentées, la mine aussi sombre que ses cheveux. Il sourit à Vipus, qui se glissait dehors derrière lui. Le sourire de Torgaddon affichait une denture d’un blanc parfait.

— Merci, Vipus. Comment va votre main ?

— Elle s’arrange, mon capitaine. Prête à être remplacée.

— Très bien, se félicita Torgaddon. Vous n’avez qu’à vous essuyer le cul avec l’autre en attendant.

Vipus éclata de rire et disparut.

Torgaddon s’amusa de sa propre répartie et gravit les quelques marches pour venir faire face à Loken au milieu du tapis. Il s’arrêta devant le râtelier à l’extérieur de la cage, se choisit une hache au long manche et la fit frapper dans l’air en se remettant à avancer.

— Bonjour, Garviel, dit-il. La rumeur est arrivée jusqu’à vous, je suppose ?

— J’ai entendu toutes sortes de rumeurs, capitaine.

— Je parle de celle qui vous concerne. En garde.

Loken laissa tomber sa lame d’entraînement sur le pont et préleva un tabar du râtelier le plus proche : l’arme était tout en acier, hampe comprise, et le bord tranchant de sa tête avait une courbure prononcée. En la levant dans

une posture de chasse, il prit position devant Torgaddon.

Celui-ci feinta, puis enchaîna par deux coups très appuyés. Loken détourna la tête de l'arme de Torgaddon avec la hampe de la sienne, et la salle d'escrime se mit à résonner d'échos métalliques.

Son sourire n'avait pas quitté le visage de Torgaddon.

— Et donc, cette rumeur… reprit-il en tournant autour de son adversaire.

— Cette rumeur, répéta Loken. Est-elle vraie ?

— Non, dit Torgaddon. Son sourire s'élargit malicieusement. Mais bien sûr, qu'elle l'est ! Ou peut-être pas ? Si, elle l'est. Ses enfantillages le firent partir d'un grand rire.

— Très amusant, estima Loken.

— Oh, fermez-la, le rembarra Torgaddon en revenant à la charge, et il lui adressa deux coups croisés très peu académiques que Loken eut du mal à éviter. L'assaut le força à s'écarter brutalement en tournant sur lui-même. Il s'immobilisa, les deux pieds écartés.

— Très impressionnant, dit Loken quand ils recommencèrent à se tourner autour, le tabar tenu bas, les bras souples. Permettez-moi de vous poser une question : vous avez improvisé ces deux mouvements ?

Torgaddon sourit de plus belle.

— Le Maître de Guerre lui-même me les a enseignés, révéla-t-il en faisant tourner la longue hache entre ses doigts. La tête de l'arme renvoyait par saccades la lumière des projecteurs braqués sur le tapis.

Il se figea soudain, pointant sa hache vers Loken.

— Vous n'êtes pas satisfait, Garviel ? C'est moi qui vous ai proposé.

— Je suis honoré, capitaine. Et je vous en remercie.

— Et ma proposition a été appuyée par Ekaddon.

Loken dressa des sourcils interloqués.

— En fait, non, pas du tout. Ekaddon vous déteste, mon ami.

— Le sentiment est réciproque.

— Sacré vous, rugit Torgaddon en se jetant sur lui. Loken détourna brutalement le coup et contre-attaqua, forçant Torgaddon à sauter en arrière jusqu'au bord de la surface d'entraînement.

— Ekaddon est un crétin, lança Torgaddon, et il se sent humilié que vous soyez arrivé là-bas le premier.

— Je n'ai fait… commença Loken. Torgaddon leva un doigt pour lui imposer le silence.

— Vous êtes arrivé le premier, répéta-t-il posément, sans plus plaisanter. Et

vous avez vu toute la vérité de ce qui s’est passé. L’amour-propre d’Ekaddon ne le fera pas souffrir longtemps. C’est Abaddon qui a appuyé votre promotion.

— Le premier capitaine ?

Torgaddon le lui confirma de la tête.

— Il a été impressionné que vous soyez arrivé avant lui. Gloire à la 10e compagnie. Et le vote a été tranché par le Maître de Guerre.

Loken abaissa totalement sa garde.

— Il m’a dit de vous le faire savoir personnellement. Il a apprécié votre succès et votre sens de l’honneur. « Tarik, m’a-t-il dit, si quelqu’un doit prendre la place de Sejanus, ce devrait être Loken. Ce furent ses propres mots.

— Vraiment ?

— Non.

Loken releva les yeux. Torgaddon arrivait sur lui, la hache brandie. Il se baissa, fit un pas de côté et cogna de l’extrémité de sa hampe dans les côtes de son adversaire, qui trébucha dans sa course et explosa de rire.

— Mais si ! Bien sûr que si. Par Terra, vous êtes vraiment trop facile à faire marcher, Garvi. Vous devriez voir votre tête !

Loken sourit difficilement. Torgaddon regarda la hache dans sa main, et la jeta, comme si leur duel avait soudain fini par l’ennuyer. L’arme tomba bruyamment dans les ombres, en dehors du tapis.

— Alors, qu’est-ce que vous en dites ? demanda-t-il. Que dois-je leur dire ? Vous êtes avec nous ?

— Capitaine, c’est le plus grand honneur qui m’ait été fait.

Torgaddon acquiesça et sourit.

— Oui, sans aucun doute. Et voilà votre première leçon : appelez-moi Tarik.

Il se racontait que le processus de sélection des itérateurs était encore plus rigoureux que les mécanismes d’induction de l’Astartes. Un homme sur un millier aurait pu devenir un guerrier des légions, telle était du moins l’opinion répandue, mais devenir itérateur, un seul sur cent mille en était digne.

Loken pouvait souscrire à ce sentiment général. Un aspirant de l’Astartes devait être en excellente forme physique, génétiquement compatible, et mûr pour son amélioration. Un châssis de chair et d’os sur lequel le guerrier

serait construit.

Mais pour être itérateur, une personne devait posséder certains dons rares qui ne pouvaient être implantés en elle : la clairvoyance, l'éloquence, le génie politique et une intelligence aiguë. Cette dernière pouvait bien sûr être améliorée, électroniquement ou par la pharmaceutique, et un esprit pouvait être instruit en matière d'histoire, d'éthique et de rhétorique. Il était simple d'apprendre à un individu ce qu'il était autorisé à penser, et de quelle manière l'exprimer, mais on ne pouvait lui apprendre comment penser.

Loken aimait regarder les itérateurs à l'œuvre. En plusieurs occasions, il avait reculé le retrait de sa compagnie pour pouvoir les suivre dans les cités conquises et les voir s'adresser aux foules. Il lui semblait alors voir le soleil se lever au-dessus d'un champ de blé.

Kyril Sindermann était le meilleur itérateur que Loken n'eût jamais vu. Sindermann occupait la position de premier itérateur de la 63^{e} flotte expéditionnaire impériale, et avait pour responsabilité la mise en forme du message délivré. Il entretenait, le fait était connu, une amitié intime et profonde avec le Maître de Guerre, autant qu'avec le maître de l'expédition et les écuyers en chef. Et son nom était connu de l'Empereur.

Sindermann terminait un briefing au séminaire des itérateurs quand Loken s'avança dans le hall d'audience, une longue crypte logée dans le ventre du *Vengeful Spirit* . Deux mille hommes et femmes, tous habillés des robes beiges et simples de leur office, étaient assis sur les bancs des gradins, suspendus au moindre de ses mots.

— Pour conclure, car j'aurai parlé bien trop longtemps, énonçait Sindermann, ce récent épisode nous a permis d'observer un sang et une chair bien réels sous le derme verbal de notre philosophie. La vérité que nous convoyons est la vérité parce que nous disons qu'elle l'est, mais cela suffit-il ?

Il haussa les épaules.

— Je ne le crois pas. « Ma vérité est meilleure que la vôtre » est une querelle de cour d'école, non l'assise d'une culture. « J'ai raison, et vous avez donc tort » est un syllogisme prompt à s'effondrer dès qu'un certain nombre d'outils éthiques fondamentaux sont employés. J'ai raison, par conséquent, vous avez tort. Nous ne pouvons ériger une cohésion là-dessus. Nous ne pouvons et nous ne devons pas être contraints de convaincre sur cette base. Qu'est-ce que cela ferait alors de nous ?

Il parcourut son auditoire du regard. Plusieurs mains étaient levées.

— Oui ?

— Des menteurs.

Sindermann sourit. Ses mots étaient amplifiés par l'ensemble de micros vissés autour de sa tribune, son visage agrandi derrière lui sur le mur hololithique, où sa bouche enjouée mesurait trois mètres de large.

— Je pensais à des oppresseurs, ou des démagogues, cher Mehmed, mais « menteurs » me paraît juste. Ce terme va même plus loin que mes propres propositions. Des menteurs. Très bien. C'est ce que nous autres itérateurs ne pouvons jamais nous permettre de devenir.

Sindermann prit une gorgée d'eau avant de poursuivre. Loken, à l'arrière de la salle, s'assit sur un siège vide. Sindermann était un personnage grand, en tout cas pour quelqu'un qui n'appartenait pas à l'Astartes. Fier et mince, il se tenait droit, sa tête de patricien couronnée de fins cheveux blancs. Ses sourcils étaient noirs comme les marquages en chevron d'une épaulière de Luna Wolf. Il jouissait d'une prestance magistrale, mais seule sa voix importait réellement. Son timbre profond et plein, doux, bienveillant, était celui pour lequel les candidats itérateurs étaient retenus ; une voix délicieuse et claire, qui convoyait la raison, la sincérité et la confiance. Une voix qui valait la peine d'être cherchée entre cent mille autres.

— La vérité et le mensonge, continua Sindermann. La vérité, et le mensonge. Vous réalisez que vous m'avez lancé sur mon sujet favori, Mehmed ? Votre repas va être retardé.

Un murmure d'amusement courut sur la crypte.

— De grands actes ont modelé notre société, reprit Sindermann. Le plus grand d'entre eux, matériellement, a véritablement été la réunification de Terra par l'Empereur, sa suite logique ayant été cette Grande Croisade dans laquelle nous sommes maintenant engagés. Mais le plus grand des grands actes spirituels a été notre rejet de cette lourde chape appelée la religion. Depuis la superstition la plus ordinaire jusqu'aux conclaves de la foi, la religion a condamné notre espèce durant des milliers d'années. Elle nous a poussés à la folie, à la guerre, au meurtre, a pesé sur nous comme une maladie, comme un boulet accroché à nos pieds. Je vais vous dire ce qu'était la religion… Ou non, vous allez me le dire. Vous, là-bas.

— L'ignorance.

— Merci, Khanna. L'ignorance. Depuis les temps les plus anciens, notre espèce s'est inquiétée de comprendre les fonctionnements du cosmos. Là où

cette compréhension échouait, ou n'expliquait pas tout, nous comblions les vides par la foi aveugle. Pourquoi le soleil parcourt-il le ciel ? Je n'en sais rien, je vais donc attribuer ce miracle à un dieu solaire monté sur un char doré. Pourquoi les hommes meurent-ils ? Je ne saurais le dire, mais je choisis de croire qu'il s'agit là des manigances d'une faucheuse emportant leurs âmes vers quelque autre monde.

Son public se mit à rire. Sindermann descendit de son pupitre et marcha vers les premières marches du proscenium, hors de portée des micros. Bien que sa voix se fît moins forte, son timbre exercé, l'instrument de tous les itérateurs, portait ses mots dans toute la salle avec une parfaite clarté.

— La foi religieuse. La croyance en des démons, en des esprits, en une vie après la mort et en toute la pompe d'une existence surnaturelle, n'existait que pour nous apaiser, nous mettre plus à l'aise face à un univers sans limites. Elles étaient des compensations, des soutiens de l'esprit, des planches de salut pour l'aider à surmonter l'obscurité. Mais nous avons maintenant scruté le cosmos, mes amis. Nous sommes passés en son milieu. Nous avons appris et compris la trame de la réalité. Nous avons vu la face cachée des astres, et découvert qu'il ne s'y trouvait ni engrenages d'horloge, ni chars dorés. Nous avons réalisé que nous n'avions pas besoin d'un dieu, ni même de plusieurs, et par extension, plus besoin de démons, de diables ou de revenants. Le plus grand succès de l'Humanité a été de se réinventer en culture séculière.

L'assistance lui lança un tonnerre d'applaudissements, auquel se mêlèrent quelques vivats approbateurs. Les itérateurs n'étaient pas uniquement versés dans l'art des adresses à un public, ils savaient se comporter des deux côtés de la barrière. Dispersés parmi une foule, ils savaient en générer l'enthousiasme par quelques interventions bien senties, aussi bien que la retourner contre l'orateur. Il leur était fréquent de se mêler à la multitude pour renforcer l'efficacité du discours de leurs collègues en tribune.

Sindermann se retourna comme s'il en avait terminé, mais revint parler quand les acclamations se furent calmées. Sa voix était devenue encore plus douce et pénétrante.

— Mais qu'en est-il de la foi ? La foi a toujours son utilité, maintenant que la religion a disparu. Nous devons croire en quelque chose, n'est-ce pas ? Et voici en quoi. La mission véritable de l'Humanité est de brandir bien haut le flambeau de la vérité, et de la faire briller dans les recoins les plus sombres. De partager sa compréhension experte, libératrice, avec les confins les

moins éclairés de cette galaxie. D'en aider d'autres à se défaire des entraves de l'ignorance, de les libérer des faux dieux. De prendre sa place à la tête des espèces conscientes. C'est en cela… En cela seul que nous devons déverser notre conviction. À cela que nous pouvons consacrer notre foi sans limites.

Les acclamations reprirent de plus belle. Sindermann retourna à son pupitre et laissa ses mains reposer sur le rail boisé du lutrin.

— Lors de ces derniers mois, nous avons écrasé une culture entière. Ne vous méprenez pas ; nous ne l'avons pas rappelée à l'ordre poliment. Nous l'avons écrasée. Nous lui avons brisé l'échine, nous l'avons mise au bûcher. Je le sais, parce que je sais que le Maître de Guerre a lancé ses guerriers de l'Astartes dans l'opération. Ne faites pas semblant d'ignorer ce qu'ils accomplissent. Ces soldats sont des tueurs, mais des tueurs assermentés. J'en vois un alors que je vous parle, un de ces nobles guerriers, assis au fond de cette salle.

Des visages se retournèrent pour lorgner vers Loken. Quelques mains l'applaudirent timidement.

Sindermann, lui, se mit à applaudir à tout rompre.

— Mieux que ça ! Il mérite bien mieux que ça ! Une ovation grondante se mit à croître sous la voûte de la crypte. Loken se leva, gêné, et l'accueillit en s'inclinant.

Les applaudissements moururent lentement.

— Les âmes que nous avons conquises dernièrement croyaient en un Imperium, un règne de l'homme, reprit Sindermann dès que le silence fut revenu. Néanmoins, nous avons tué leur empereur et les avons forcées à se soumettre, nous avons brûlé leurs villes et sabordé leurs vaisseaux. Qu'avons-nous à offrir en réponse à leur « pourquoi » ? Un fragile « j'ai raison, et vous avez tort ? »

Il baissa les yeux, comme plongé dans ses pensés.

— C'est ainsi, pourtant. Nous avons raison. Et eux avaient tort. Cette foi simple et limpide, nous devons la leur transmettre. Nous avons raison. Et eux avaient tort ; pourquoi ? Non pas parce que nous le disons. Parce que nous le savons ! Nous ne dirons pas « Nous avons raison et vous non » parce que nous les avons vaincus au combat. Nous devons le proclamer parce que nous savons que telle est la vérité. Nous ne pouvons et ne devons pas promulguer cette idée pour une autre raison, et nous ne le ferons pas ; mais nous savons sans hésitation, sans incertitude, sans préjugé, que telle

est la vérité, et que sur cette vérité nous engageons notre foi. Ils avaient tort. Leur culture était bâtie sur une erreur. Nous leur avons apporté la vérité, nous les avons éclairés. Sur cette base, sur cette base seule, partez d'ici et répétez notre message.

Il dut ensuite attendre que cessent les acclamations de son auditoire transporté.

— Votre repas est en train de refroidir. Fin du cours.

Ses étudiants commencèrent à lentement quitter la salle à la file. Sindermann reprit une gorgée d'eau, puis monta les marches depuis l'estrade jusqu'à l'endroit où Loken était assis.

— Vous avez aimé ce que vous avez entendu ? demanda-t-il en s'installant à côté de lui et en lissant ses robes.

— Vous parlez comme un comédien, lui dit Loken. Ou comme un bonimenteur de foire occupé à vanter ses produits.

Sindermann dressa un sourcil crochu et très noir.

— Parfois, Garviel, c'est exactement ce que j'ai l'impression d'être. Le front de Loken se barra d'un pli.

— Vous ne croyez pas en ce que vous vendez ?

— Et vous ?

— Que suis-je supposé vendre ?

— La foi au moyen du meurtre. La vérité, au moyen de la guerre.

— La guerre n'a pas de sens autre que sa propre existence. Sa signification est déterminée bien avant qu'il me soit demandé de la faire.

— Ainsi, en tant que guerrier, vous n'avez pas de conscience ?

De la tête, Loken le contredit.

— En tant que guerrier, je suis un homme de conscience, et cette conscience est dirigée par ma foi en l'Empereur. Ma foi en notre cause, comme vous venez de la décrire. Mais en tant qu'arme vivante, je n'ai pas de conscience. Cette arme activée pour la guerre met de côté ses considérations personnelles. Je me contente d'agir. La valeur de mes actions a déjà été pesée par la conscience supérieure de notre commandant. Je tue jusqu'à ce que l'on me dise d'arrêter, et durant tout ce temps, je ne remets pas la tuerie en question. Ce serait une erreur, et tout à fait déplacé. Le commandant a déjà décidé de la nécessité d'une guerre, et il attend de moi que je la fasse au mieux de mes capacités. Une arme ne se demande pas qui elle tue, ni pourquoi. Les armes ne sont pas faites pour cela.

Sindermann sourit.

— Non, en effet, et il doit bien en être ainsi. Je suis toutefois surpris, je ne pensais pas que nous avions un entretien programmé pour aujourd'hui.

Outre leurs devoirs d'itérateur, les conseillers spirituels de haut rang comme Sindermann avaient à charge de mener des programmes d'éducation de l'Astartes. Un ordre du Maître de Guerre. Entre les combats, les hommes des légions passaient de longues périodes en transit spatial, et le Maître de Guerre avait insisté pour que ce temps fût employé à développer leur esprit et à étendre leurs connaissances. « Même les meilleurs guerriers doivent être éduqués dans des domaines extérieurs à l'art de la guerre, avait-il allégué. Un temps viendra où la guerre sera finie, les combats achevés, et mes guerriers doivent se préparer pour une existence de paix. Ils doivent ouvrir leur esprit à d'autres sujets que les affaires martiales, ou ils se retrouveront alors obsolètes. »

— Aucun entretien n'était prévu, confirma Loken. Je voulais vous parler de manière informelle.

— Vraiment ? Qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— Une chose bien troublante.

— On vous a offert d'intégrer le Mournival, énonça Sindermann. Loken cligna des yeux.

— Comment le savez-vous ? Est-ce que tout le monde est au courant ?

Sindermann arborait un large sourire.

— Sejanus est mort, paix à ses cendres. Le Mournival est incomplet. Êtes-vous surpris qu'ils soient venus vers vous ?

— Oui.

— Pas moi. Votre gloire talonne celle d'Abaddon et de Sedirae. Le Maître de Guerre a l'œil posé sur vous. Ainsi que Dorn.

— Le Primarque Dorn ? En êtes-vous sûr ?

— Je me suis laissé dire qu'il admire votre flegme, Garviel. Ce qui n'est pas rien, provenant de quelqu'un comme lui.

— Je suis flatté.

— Vous pouvez l'être. Qu'est-ce donc qui vous tracasse tant ?

— Suis-je vraiment digne ? Ai-je le droit d'accepter ?

Sindermann partit d'un petit rire.

— Ayez la foi, dit-il.

— Il y a autre chose, ajouta Loken.

— Je vous écoute.

— Une commémoratrice est venue me voir aujourd'hui. Et m'a dérangé,

pour être sincère ; mais elle a dit quelque chose qui me perturbe. Elle a dit : « Ne pouvions-nous pas les abandonner à leur destin ? »

— Qui donc ?

— Ce peuple. Et cet Empereur.

— Garviel, vous connaissez la réponse à cette question.

— Lorsque j'étais dans la tour, face à cet homme…

Sindermann fronça les sourcils.

— Celui qui vous a fait croire qu'il était « l'Empereur » ?

— Oui. Il m'a dit à peu près la même chose. Quartes, dans ses *Quantifications* , nous enseigne que la galaxie est vaste, et cela, je le sais pour l'avoir constaté de moi-même. Si nous rencontrons dans le cosmos une personne, une société en désaccord avec nous, mais saine et éclairée, quel droit avons-nous de la détruire ? Je veux dire… Ne pourrions-nous pas simplement partir et l'ignorer ? La galaxie est assez grande.

— Ce que j'ai toujours aimé en vous, Garviel, c'est votre compassion. C'est elle qui vous a amené à penser de la sorte. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

— Je croyais que ces pensées finiraient par me quitter, avoua Loken.

Sindermann se leva, et fit signe au capitaine de le suivre. Ils quittèrent la salle de conférence et remontèrent l'une des longues galeries vertébrales du vaisseau-amiral, une vallée aux poutrelles hautes de trois ponts, semblable à la nef d'une cathédrale de jadis étirée sur cinq kilomètres. Dans sa pénombre étaient suspendues à intervalles réguliers des bannières de légions, de compagnies et de campagnes, certaines décolorées ou endommagées par d'anciennes batailles. Les flux et les reflux du personnel de bord s'écoulaient ; leurs voix formaient un susurrement étrange sous la voûte, et Loken voyait d'autres piétons passer au-dessus d'eux sur des passerelles éclairées, là où les ponts supérieurs surplombaient cet espace.

— Le premier soin à donner à vos scrupules, dit Sindermann tandis qu'ils déambulaient, va être de leur appliquer un simple bandage. Vous m'avez entendu disserter devant toute ma classe, et d'une certaine manière, vous en avez donné votre version il y a quelques instants en évoquant le sujet de la conscience. Vous êtes une arme, Garviel, un spécimen des meilleurs instruments de destruction dont l'Humanité n'a jamais disposé. Il ne doit pas y avoir de place en vous pour le doute. Vous avez raison, les armes n'ont pas à penser, elles ne doivent qu'accepter que d'autres les utilisent, car la décision d'être employées ne leur appartient pas. Cette décision doit

être prise par les Primarques et les commandants, avec un soin extrême, et des considérations éthiques au-delà de notre capacité à juger. Le Maître de Guerre, comme notre Empereur bien-aimé l'a fait avant lui, ne vous emploie pas à la légère ; il n'envoie l'Astartes que le cœur lourd, et avec des certitudes acquises. L'Adeptus Astartes est un dernier recours, et n'est jamais employé que comme tel.

Loken hocha la tête.

— C'est de cela dont vous devez vous souvenir. Ça n'est pas parce que l'Imperium dispose de l'Astartes, et donc de la capacité de défaire et d'anéantir n'importe quel adversaire que cela doit se produire. Nous avons développé ce moyen d'anéantir, Garviel, nous avons développé des guerriers comme vous… Parce que cela est nécessaire.

— Un mal nécessaire ?

— Un instrument nécessaire. La puissance ne légitime pas le droit. L'Humanité a une grande vérité empirique à défendre, un message à apporter, pour le bien de tous. Parfois ce message tombe dans de sourdes oreilles. Parfois, il est rejeté, comme il l'a été ici. Alors, et seulement alors, loué soit le destin que nous ayons la force de le faire entendre. Nous sommes puissants parce que nous avons raison, Garviel, et non l'inverse. Maudite soit l'heure où le contraire pourrait devenir notre credo.

Ils avaient quitté la galerie centrale, et empruntaient à présent un passage latéral vers l'annexe d'archivage. Des serviteurs les croisèrent, les membres supérieurs chargés de livres et de plaques de données.

— Mais que notre vérité soit juste ou non, devons-nous toujours l'imposer à ceux qui ne la désirent pas ? Comme l'a dit cette femme, ne pourrions-nous pas les abandonner à leur propre destinée sans les faire souffrir ?

— Vous êtes en train de marcher sur les rives d'un lac, lui dépeignit Sindermann. Un jeune garçon se noie. Allez-vous le laisser se noyer parce qu'il fut assez fou pour tomber dans l'eau avant d'avoir su nager ? Ou allez-vous le lui apprendre après l'avoir repêché ?

Loken choisit la seconde option.

— Mais s'il lutte alors que vous tentez de le sauver, parce que vous lui faites peur ? Parce qu'il n'a pas envie de savoir nager ?

— Je le sauve quoi qu'il en soit.

Ils s'étaient arrêtés de marcher. Sindermann pressa sa main contre la plaque de déverrouillage encastrée dans le cadre de bronze d'une énorme porte, et laissa un va-et-vient de lumière lire l'empreinte de sa paume. La

porte s’ouvrit, en exhalant comme une bouche sa bouffée d’air conditionné et l’indice d’une odeur de poussière.

Ils pénétrèrent dans la chambre d’archivage numéro trois. Des lecteurs, sphragistes et métaphrastes travaillaient en silence à leurs écritoires, en appelant parfois les serviteurs qui leur ramenaient les ouvrages de leurs étagères fermées.

— Ce en quoi vos inquiétudes m’intéressent, dit Sindermann d’une voix basse, précisément assez basse pour que seule l’ouïe améliorée de Loken pût l’entendre, c’est ce qu’elles disent de vous. Nous sommes tombés d’accord pour dire que vous êtes une arme, et que vous n’avez pas besoin de penser à ce que vous faites, parce que cette réflexion est faite pour vous. Et pourtant, vous permettez à votre étincelle humaine de s’inquiéter et de compatir. Vous conservez la capacité à considérer le cosmos comme le ferait un homme, et non un instrument.

— Je vois, répondit Loken. Vous êtes en train de me dire que j’ai oublié quelle était ma place et que j’outrepasse les limites de ma fonction.

— Oh, pas du tout. Sindermann sourit. Je pense au contraire que vous avez trouvé votre place.

— Que voulez-vous dire ?

Sindermann lui désigna les rayonnages de livres, s’élevant comme des tours vers les altitudes brumeuses de la salle d’archive. Loin au-dessus d’eux, des serviteurs flottants cherchaient, retrouvaient d’anciens textes conservés dans des casiers de plastech, et se pressaient comme un essaim d’abeilles autour des falaises de la bibliothèque.

— Ayez foi dans les livres, lui conseilla-t-il.

— Y en a-t-il certains que je devrais lire ? Allez-vous me préparer une liste ?

— Lisez-les tous. Puis lisez-les à nouveau. Absorbez les enseignements et les idées de vos prédécesseurs, car cela ne peut que vous améliorer en tant qu’homme. Mais en le faisant, vous vous rendrez compte qu’aucun ne renferme la réponse qui apaisera vos doutes.

Déconcerté, Loken se mit à rire. Certains des métaphrastes les plus proches, importunés, levèrent le nez de leur prospection. Ils ne tardèrent pas à baisser les yeux en s’apercevant que le bruit venait d’un Astartes.

— Qu’est-ce que le Mournival, Garviel ? murmura l’itérateur.

— Vous le savez très bien…

— Faites-moi plaisir. Est-ce un groupe officiel ? Un organe de

commandement formellement approuvé, un rang des légions ?

— Bien sûr que non. Il s'agit d'un honneur informel, sans aucun poids officiel. Un Mournival a existé depuis les premiers temps de notre légion. Quatre capitaines, ceux que leurs pairs considèrent comme…

Il s'arrêta.

— Les meilleurs ? proposa Sindermann.

— Ce mot heurte ma modestie. Les plus aptes. Toujours, la légion s'est composé un Mournival, d'une manière officieuse distincte de la chaîne de commandement. Une fraternité de quatre capitaines, ayant de préférence des caractères bien différents pour agir comme l'âme de toute la légion.

— Et leur devoir est de veiller à la santé morale de la légion, n'est-ce pas ? De guider et de modeler sa philosophie ? Et, plus important encore, de se tenir auprès de leur commandant pour être les voix qu'il écoutera avant n'importe quelles autres. D'être les compagnons et les amis à qui il puisse s'adresser, et exprimer librement ses inquiétudes avant qu'elles ne concernent le Conseil.

— C'est ce que le Mournival est supposé être, reconnut Loken.

— Alors il me semble, Garviel, que seule une arme capable de remettre en doute son usage pourrait être d'une quelconque valeur dans ce rôle. Pour être un membre du Mournival, il vous faut connaître des inquiétudes. Il vous faut de l'entendement, et il vous faut très certainement connaître le doute. Savez-vous ce qu'était un négateur ?

— Non.

— Dans l'histoire ancienne de Terra, sous la domination des dynasties sumaturiennes, les négateurs étaient employés par la classe dirigeante. Leur fonction était de se montrer sceptique. De toujours tout remettre en question. De considérer un argument, une décision, et d'y trouver le défaut, ou de définir la position antithétique. Leur valeur était hautement appréciée.

— Vous me demandez de devenir un négateur ? demanda Loken. Sindermann secoua la tête.

— Je vous demande d'être vous-même, Garviel. Le Mournival a besoin de votre bon sens et de votre clarté d'esprit. Sejanus fut toujours la voix de la raison, entre l'irascibilité d'Abaddon et le dédain mélancolique d'Aximand. L'équilibre a été perdu, et le Maître de Guerre a plus que jamais besoin de cet équilibre. Vous êtes venu me trouver ce matin parce que vous vouliez ma bénédiction. Vous vouliez savoir si vous deviez accepter cet honneur. De votre propre aveu, Garviel, grâce au mérite de vos doutes, vous avez

répondu vous-même à votre question.

OceanofPDF.com

QUATRE

Convoquée
Tutoyer Ezekyle
Une main gagnante

Elle avait demandé comment la planète était appelée par ses habitants, et l'équipage de la navette lui avait répondu « Terra ». Mersadie Oliton avait passé sur Terra les vingt-huit premières années d'une vie qui en totalisait vingt-neuf et savait que ça n'était pas elle.

L'itérateur envoyé en sa compagnie ne lui fut pas beaucoup plus utile. Cet homme modeste qui avait pour nom Mehmed, en fin d'adolescence et à la peau olivâtre, présentait les signes d'un intellect effrayant et d'un génie précoce ; cependant, le violent passage suborbital ne convenait guère à sa constitution, et il avait passé l'essentiel de la descente à ne pas pouvoir lui répondre, trop occupé à vomir dans un sac.

L'appareil se posa sur une étendue gazonnée, entre des rangées d'arbres écrêtés à huit kilomètres à l'ouest de la Haute Cité. C'étaient les premières heures du soir, et déjà des étoiles scintillaient dans la flétrissure violette des bords du ciel. En haute altitude passaient les lueurs spasmodiques de vaisseaux. Mersadie dévala la rampe et posa le pied sur l'herbe, en inspirant les senteurs étrangères et l'atmosphère légèrement différente de ce monde.

Elle s'arrêta net. L'air riche en oxygène, supposa-t-elle, lui donnait le tournis, un tournis encore amplifié par l'idée de là où elle se trouvait. Pour la première fois de sa vie, elle foulait un autre sol, celui d'un autre monde.

L’instant lui paraissait d’importance, et aurait presque mérité selon elle qu’une fanfare cérémonielle fut venue jouer. Il lui semblait du moins être une des toutes premières commémoratrices à obtenir l’autorisation de rejoindre la surface du monde conquis.

Elle se tourna vers la ville distante, en contemplant le panorama et en le confiant à ses boucles mémorielles. Elle cligna des yeux afin d’enregistrer numériquement certaines vues, nota que de la fumée continuait de s’élever de la cité bien que les combats fussent terminés depuis des mois.

— Nous l’appelons Soixante-Trois Dix-Neuf, annonça l’itérateur en descendant la rampe derrière elle. Son estomac délicat s’était apparemment apaisé dès l’atterrissage. Néanmoins, Mersadie s’éloigna délicatement de l’odeur de régurgitation que portait encore son haleine.

— Soixante-Trois Dix-Neuf ? s’interloqua-t-elle.

— Car il s’agit du dix-neuvième monde que la 63^{e} flotte expéditionnaire est venue assujettir, expliqua Mehmed. Même si bien sûr, la conformité totale n’est pas encore en place. Les chartes attendent toujours d’être ratifiées ; le seigneur gouverneur-électeur Rakris a encore du mal à obtenir un consensus autour d’une alliance parlementaire. Mais c’est pour l’instant Soixante-Trois Dix-Neuf. Ses habitants appellent leur planète Terra, et nous ne pouvons pas en avoir deux, n’est-ce pas ? D’après moi, cela a été dès le départ la racine du problème…

— Je vois, dit Mersadie en s’éloignant. Sa main effleura l’écorce d’un des arbres écimés. Il paraissait… réel. Elle sourit pour elle-même et le photographia d’un clignement d’yeux. La base de son récit et l’agencement de ses clés visuelles se mettaient déjà en place dans sa tête. Une perspective personnelle, c’est cela qu’elle adopterait. La nouveauté, l’étrangeté de son premier atterrissage lui serviraient de thème autour duquel se construirait son souvenir commémoratif.

— C’est une belle soirée, estima l’itérateur en venant se tenir à côté d’elle. Il avait abandonné ses sachets au pied de la rampe, où il s’attendait à ce que quelqu’un les ramassât pour lui.

Ça ne serait certainement pas l’un des quatre soldats délégués à sa protection. Transpirants sous leur shako et dans leur manteau de velours, leur fusil en bandoulière, ils se rangèrent autour d’elle.

— Maîtresse Oliton ? l’interpella l’officier. Il attend.

Mersadie acquiesça et les suivit. Son cœur battait fort ; l’événement était d’importance. Une semaine auparavant, son amie et consœur Euphrati

Keeler, qui avait jusque-là connu beaucoup plus de réussite que tous les autres commémorateurs, se trouvait dans la cité orientale de Kaentz quand Maloghurst avait été retrouvé.

L'écuyer du Maître de Guerre, cru mort quand les vaisseaux de sa flotte diplomatique avaient été abattus, s'en était sorti en rejoignant la surface dans un module de survie. Gravement blessé, il avait été soigné et protégé par la famille d'un fermier, sur les territoires à l'extérieur de Kaentz. Keeler s'était trouvée là, par pur hasard, pour enregistrer les retrouvailles. Une sacrée exclusivité. Ses clichés, magnifiquement composés, avaient été diffusés dans toute la flotte expéditionnaire, et savourés par les mandataires impériaux. Soudain, on s'était mis à parler d'Euphrati Keeler ; soudain les commémorateurs n'étaient plus aussi importuns. De quelques clics de son appareil, Euphrati avait énormément fait progresser leur cause.

Mersadie espérait maintenant parvenir à en faire autant. Elle avait été convoquée, et ne parvenait toujours pas à s'en remettre. Elle avait été appelée à la surface. Ce simple fait aurait suffi, mais ce qui importait en vérité, était qui l'avait fait appeler. Il avait personnellement autorisé que son permis de transit lui fût délivré, en veillant à lui faire adjoindre une garde rapprochée et l'un des meilleurs itérateurs de Sindermann.

Elle ne comprenait pas. La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, il s'était montré tranchant au point de lui faire envisager la démission, et le retour chez elle par le premier convoyeur.

Il se tenait là à l'attendre, sur un chemin de gravier entre les rangées d'arbres. En approchant de lui, ses soldats autour d'elle, elle enregistra sa fascination de le voir dans son armure complète d'un blanc lumineux, une trace de noir autour des arêtes des plaques. Son casque au cimier de crin transversal était accroché à sa taille. Cet homme était un géant de deux mètres et demi.

Elle sentit autour d'elle les soldats hésiter.

— Arrêtez-vous ici, leur intima-t-elle, et ils s'exécutèrent, soulagés. Un soldat de l'Armée Impériale pouvait être aussi coriace qu'une paire de vieux bottillons, il ne se frotterait pas pour autant à un membre de l'Astartes. Spécialement à l'un des Luna Wolves, la plus crainte des légions, puissante parmi les puissantes.

— Vous aussi, rappela-t-elle à l'itérateur.

— Oh, bien sûr, s'excusa Mehmed en s'arrêtant lui aussi.

— La convocation était personnelle.

— Je comprends, dit-il.

Mersadie rejoignit le capitaine Luna Wolf. Il la dominait de plusieurs têtes, au point qu'elle dut se protéger de la main contre le soleil déclinant pour pouvoir le regarder droit dans les yeux.

— Commémoratrice, l'accueillit-il, la voix profonde.

— Capitaine. Avant toute chose, je tiens à m'excuser d'avoir pu vous offenser la dernière fois que…

— Si j'avais été offensé, maîtresse, croyez-vous que je vous aurais convoquée ici ?

— Je suppose que non.

— Vos suppositions sont justes. Vos paroles m'ont irrité lors de notre précédente rencontre, mais j'admets m'être montré trop dur envers vous.

— J'ai fait preuve d'une trop grande témérité…

— C'est cette témérité qui m'a amené à me souvenir de vous, l'interrompit encore Loken. Je ne peux vous en expliquer davantage, mais sachez que c'est précisément votre audace qui fait que je suis ici, et c'est pourquoi j'ai décidé de vous faire amener ici vous aussi. Si c'est là le rôle des commémorateurs, vous avez bien rempli votre tâche.

Mersadie n'était pas certaine de savoir quoi répondre. Elle baissa la main de devant ses yeux, que piquèrent les derniers rayons du soleil.

— Vous… souhaitez que j'assiste à quelque chose ? Que je me souvienne de quelque chose ?

— Non, répondit-il sèchement. Ce qui va arriver maintenant se déroulera en privé, mais je tenais à ce que vous sachiez que c'est un peu grâce à vous. Lorsque je reviendrai, si je l'estime approprié, je vous confierai certains souvenirs. Si vous jugez cela acceptable.

— Je suis honorée, capitaine. J'attendrai votre bon plaisir.

Le Luna Wolf hocha la tête.

— Dois-je venir avec v… hasarda Mehmed.

— Non, le tança Loken.

— Très bien, opina précipitamment le jeune itérateur en retournant à son étude captivée d'un des troncs d'arbre.

— Vous m'avez posé les bonnes questions, reprit Loken à l'attention de Mersadie, et vous m'avez montré que je me posais moi-même les bonnes questions.

— Et y avez-vous trouvé une réponse ?

— Non, dit-il. Attendez-moi là, s'il vous plaît. Il s'éloigna en direction

d’une haie carrée, taillée par les meilleurs jardiniers en l’un des murs d’un bastion vert, et disparut sous une tonnelle.

Mersadie se retourna vers les soldats.

— Vous connaissez des jeux ? demanda-t-elle. Ils haussèrent les épaules.

Elle sortit un paquet de cartes d’une poche de son manteau.

— Je peux vous en apprendre un, sourit-elle en s’asseyant sur la pelouse pour distribuer.

Les quatre hommes posèrent leurs armes et se regroupèrent autour d’elle dans les ombres bleues qui s’allongeaient.

« Les soldats adorent les cartes », lui avait dit Ignace Karkasy avant qu’elle eût quitté le vaisseau-amiral, juste avant de lui adresser un sourire en lui tendant le paquet.

Au-delà de la haie, un jardin de bassins ornementaux à l’abandon. La hauteur de la haie et des arbres voisins, tout juste devenus des formes noires et pointues sur un fond de ciel rose, arrêtait ce qu’il restait encore de lumière directe du jour. La pénombre qui régnait était presque vaporeuse.

Le jardin s’était autrefois composé de plaques rectangulaires d’ouslite, disposées comme des dalles gigantesques autour d’une série de plans d’eau carrés, où les nénuphars et des fleurs aquatiques colorées s’étaient épanouis, nourris par quelque source ou fontaine. De fragiles adiantes émaciés et des arbres pleureurs entouraient ces piscines.

Durant l’assaut contre la Haute Cité, des obus et des projectiles aéroportés avaient arrosé la zone, abattant des arbres, fracassant un grand nombre des plaques. Beaucoup d’entre elles, restées intactes, avaient toutefois été descellées, et plusieurs des bassins avaient gagné en largeur et en profondeur en empiétant sur les cratères.

Mais la source cachée avait continué d’irriguer l’endroit, rempli les trous, et fait déborder l’eau entre les blocs délogés. C’est pourquoi le jardin était à présent une immense flaque plate et frémissante, sur laquelle des branches entremêlées, des racines brisées et des fragments de pierre asymétriques composaient des archipels miniatures.

Certaines des plaques intactes, de deux mètres de long et épaisses de cinquante centimètres, avaient été réarrangées, non au hasard par les explosions, mais disposées pour former des passages au milieu des bassins, une longue jetée de pierre enfoncée, presque à niveau de leur surface.

Loken s’avança sur cette chaussée et se mit à la suivre. Dans l’air à l’odeur

humide s’entendaient les claquements de langue des amphibiens et le bourdonnement de mouches. Des fleurs d’eau dérivaient des deux côtés de son chemin. Leurs teintes délicates se perdaient dans la venue de la nuit.

Loken n’avait pas peur. Il n’avait pas été conçu pour la ressentir, mais il constata en lui une trépidation, une nervosité faisant battre ses cœurs. Il se savait sur le point de franchir un cap de sa vie, et espérait que, derrière ce cap, la fortune lui sourirait. Il lui paraissait juste que sa carrière fut sur le point de franchir une étape importante ; son monde, son existence avaient dernièrement beaucoup changé, avec l’ascension du Maître de Guerre et les changements qu’avait connus la croisade. Il n’était que justice que lui aussi dût changer avec elle. Connaître une nouvelle phase. Un nouvel âge.

Il s’arrêta, regarda les étoiles qui commençaient à s’allumer dans le ciel empourpré. Un nouvel âge, mais un nouvel âge glorieux. Comme lui, l’Humanité se tenait sur un seuil, prête à faire ce pas en avant qui la ferait accéder à la grandeur.

Il s’était enfoncé loin dans l’étendue du jardin de bassins, au-delà des lumières de la zone d’atterrissage de l’autre côté de la haie, au-delà des lueurs de la ville. Le soleil avait disparu. Des ombres bleues l’entouraient.

Le chemin de plaques posées dans l’eau s’interrompit. Devant lui miroitait le reste d’un bassin. De l’autre côté de trente mètres d’eau calme, un petit bosquet d’arbres pleureurs s’élevait comme sur un atoll.

Il se demanda s’il devait attendre. Alors un papillotement de lumière passa parmi les arbres, une flamme jaune qui s’éteignit aussi vite qu’elle lui était apparue.

Loken quitta la chaussée et mit les deux pieds dans l’eau ; celle-ci lui arriva au tibia. Des ondulations d’un noir prononcé s’étendirent sur l’eau réfléchissante. Il commença à patauger vers l’îlot, en espérant que ses pas n’allaient pas rencontrer la profondeur inattendue d’un cratère submergé, et prêter une dimension comique malvenue à ce moment solennel.

Il atteignit le banc de terre et patienta sur les hauts-fonds, en levant les yeux vers le feuillage emmêlé des arbres.

— Donne-nous ton nom, prononça une voix sortie des ténèbres. Les mots avaient été prononcés en cthonien, sa langue natale, le dialecte de bataille des Luna Wolves.

— Garviel Loken est mon nom.

— Quel est ton honneur ?

— Capitaine de la 10e compagnie de la 16e légion de l’Astartes.

— Et qui est ton maître juré ?

— Le Maître de Guerre et l’Empereur le sont tous les deux.

Le silence s’ensuivit, troublé par le clapotis de grenouilles et les bruissements d’insectes dans les fourrés inondés. La voix se remit à parler. Deux mots.

— Éclairons-le.

Il y eut un bref grincement métallique, celui d’un cache de lanterne ouvert, et la lumière de la même flamme jaune brilla. Trois silhouettes se tenaient sur le banc de terre au-dessus de lui.

Aximand. Torgaddon, la lanterne à la main. Abaddon.

Comme lui, ils portaient leur armure de guerrier dont les courbures capturaient la lueur dansante. Tous étaient tête nue, leur casque à crête accroché au côté.

— Certifies-tu que cet individu est ce qu’il prétend être ? demanda Abaddon. La question paraissait saugrenue, car tous le connaissaient bien. Loken comprit qu’elle faisait partie du cérémoniel.

— Je vous le certifie, intervint Torgaddon. Éclairons-le davantage.

Abaddon et Aximand s’éloignèrent, pour aller ouvrir les caches de dizaines d’autres lanternes suspendues aux rameaux environnants. Quand ils eurent fini, une lumière d’or les baignait tous. Torgaddon posa sa propre lanterne à ses pieds.

Le trio pénétra dans l’eau et vint se placer face à Loken. Tarik Torgaddon était le plus grand d’entre eux. Son sourire d’escroc n’avait pas quitté son visage.

— Détends-toi, Garvi. Nous n’allons pas te mordre.

Loken lui rendit un sourire furtif, mais se sentait nerveux. En partie à cause du statut de ces trois hommes, et parce qu’il ne s’était pas attendu à un tel adoubement, aussi rituel.

Horus Aximand, le capitaine de la 5e compagnie, était le plus jeune et le plus petit d’eux tous, plus petit que Loken, mais trapu et vigoureux, comme un chien de garde. Sa tête rasée était lisse, et huilée, et la lumière des lampes y brillait. Aximand, comme beaucoup parmi les jeunes générations de la légion, avait reçu ce prénom en l’honneur de leur commandant, mais lui seul en usait ouvertement. Son noble visage, aux yeux larges et assurés, au nez droit, ressemblait de manière frappante à celui du Maître de Guerre, ce qui lui avait valu pour surnom affectueux « L’Autre Horus ». Aximand,

le petit Horus, le chien fou au combat et le maître stratège. Il salua Loken d'un hochement de tête.

Ezekyle Abaddon, premier capitaine de la légion, était une brute immense, quelque part entre la taille de Loken et celle de Torgaddon. Il paraissait pourtant plus grand qu'eux deux à cause de la longue mèche d'épais cheveux noirs qui ornait son crâne chauve ; lorsqu'il ne portait pas son casque, Abaddon l'enroulait d'un manchon de ruban argenté qui la faisait se dresser droite. Avec Torgaddon, Abaddon avait fait partie du Mournival depuis sa création. Avec Torgaddon et Aximand, il partageait ce même nez droit et ces yeux espacés qui rappelaient tant ceux du Maître de Guerre, même si seuls les traits d'Aximand évoquaient une réelle similitude. Ils auraient pu être frères, de véritables frères nés de la même mère, s'ils avaient été conçus de la manière classique. Ils étaient devenus des frères en termes de patrimoine génétique et de communion martiale.

Loken devait maintenant devenir le leur.

Le nombre des Luna Wolves qui présentaient une ressemblance frappante avec leur Primarque avait de quoi surprendre. La raison en avait été rejetée sur des prédispositions à la réceptivité génétique, mais ceux dont le visage renvoyait à celui d'Horus n'en étaient pas moins considérés comme des élus, désignés par tous les hommes comme les Fils d'Horus. Le terme était une marque honorifique, et ces Fils semblaient souvent s'élever dans la hiérarchie plus vite que les autres. Le fait était connu : tous les précédents membres du Mournival avaient été des Fils d'Horus. En cela, Loken était un cas unique, lui qui devait toujours ses traits pâles et anguleux à l'héritage de Cthonia. Il allait être le premier non-Fils admis dans ce cercle prestigieux.

Loken eut l'impression d'avoir gagné cet honneur par son seul mérite plutôt que par les hasards ataviques de la physionomie, même si ce ne pouvait pas être le seul critère de décision.

— Ça n'est qu'un rite, lui dit Abaddon en le regardant. Tu as été recommandé pour cette place par l'un de nous, et proposé par d'autres hommes de valeur. Notre maître et le seigneur Dorn ont tous les deux vantés ton nom.

— Et vous aussi, mon capitaine. C'est ce qui m'a été dit.

Abaddon souriait.

— Peu sont tes égaux à la guerre, Garviel. Mes yeux étaient sur toi, et tu as justifié mon intérêt en prenant le palais avant moi.

— De la chance.

— La chance n’existe pas, lança Aximand sur un ton bourru.

— Il dit ça parce qu’il n’en a jamais eu, plaisanta Torgaddon.

— Je le dis parce qu’elle n’existe pas, insista Aximand. La science nous l’a montré. Il n’y a pas de chance. Il n’existe que le succès, ou son absence.

— La chance, reprit Abaddon. N’est-ce pas simplement un prétexte à la modestie ? Garviel est trop modeste pour dire : « Oui, Ezekyle, je t’ai battu, j’ai pris le palais, j’ai triomphé là où tu as échoué, » car il pense que cela ne lui ressemblerait pas. Et j’admire la modestie chez un homme, mais la vérité, Garviel, c’est que tu es là parce que tu es un guerrier d’un talent hors du commun. Et pour cela nous t’accueillons parmi nous.

— Je vous en remercie, mon capitaine, dit Loken.

— Une première leçon, décida Abaddon. Au sein du Mournival, nous sommes tous égaux. Devant les hommes, tu pourras parler de moi en m’appelant « le premier capitaine », mais entre nous, pas de cérémonie. Nous sommes Ezekyle.

— Horus, continua Aximand.

— Et Tarik, termina Torgaddon.

— Très bien, Ezekyle, se corrigea Loken.

— Les règles de notre fraternité sont simples, reprit Aximand, et nous nous y conformons, mais ce qui sera attendu de toi n’est pas écrit. Prépare-toi à devoir passer plus de temps avec l’état-major, et à collaborer avec le Maître de Guerre. As-tu déjà en tête qui commandera la 10^{e} compagnie en ton absence ?

— Oui, répondit Loken.

— Vipus ? lança Torgaddon en souriant toujours.

— C’est ce que je souhaiterais, mais l’honneur devrait revenir à Jubal, pour son âge et pour son grade.

Aximand secoua la tête.

— Deuxième leçon. Écoute ton cœur. Si ta confiance va à Vipus, nomme Vipus. Jamais de compromis. Jubal est un grand garçon, il s’en remettra.

— Il y aura de nouveaux devoirs et de nouvelles obligations, parfois spéciales… l’avertit Abaddon. Des escortes, des cérémonies, des missions diplomatiques, des réunions. Te sens-tu encore confiant ? Ta vie va changer.

— Je reste confiant, certifia Loken.

— Alors nous pouvons t’accepter. Abaddon passa à côté de Loken et s’éloigna à l’opposé de la lumière des lampes, en troublant l’eau du bassin.

Aximand le suivit. Torgaddon toucha le bras de Loken et lui fit signe d'avancer avec lui.

Ils s'écartèrent les uns des autres dans l'eau noire et formèrent un cercle. Abaddon leur demanda de ne plus bouger jusqu'à ce que les vagues et les ondulations eussent cessé. Lentement, la surface redevint lisse comme un miroir. Le reflet de la lune ascendante frémissait entre eux.

— Le seul témoin ayant assisté à toutes les cooptations, dit Abaddon. La lune, qui a donné son nom à notre légion. Personne n'a jamais rejoint le Mournival sans la lumière de la lune.

Loken acquiesça.

— Celle-ci n'est pas la vraie, et elle paraît bien piètre, marmonna Aximand en levant les yeux au ciel. Mais elle fera l'affaire. L'image de la lune doit toujours être reflétée. Aux premiers jours du Mournival, il y a près de deux cents ans maintenant, il était d'usage que l'image de la vraie lune soit capturée sur un plat ou un miroir poli. Nous devons faire avec ce que nous avons. L'eau suffira bien.

Loken hocha une nouvelle fois la tête ; sa sensation de nervosité lui était revenue, vive et importune. Ce rituel évoquait dangereusement des pratiques de spirites ou d'invocateurs des morts. Tout ce processus lui paraissait trop emprunt de superstition et d'occultisme, le genre de non-sens contre lequel Sindermann lui avait appris à se dresser.

Il crut bon de parler avant qu'il ne fût trop tard.

— Je suis un homme de foi, dit-il doucement, et cette foi, je la place dans la vérité de l'Imperium. Je ne m'inclinerai devant aucun fantôme et je ne reconnaîtrai l'existence d'aucun spectre, je ne crois qu'en la clarté empirique du message impérial.

Les trois autres se regardèrent.

— Je vous l'avais dit, qu'il n'est jamais content, ironisa Torgaddon.

Abaddon et Aximand se mirent à rire.

— Il n'y a aucun fantôme ici, Garviel, certifia Abaddon en posant une main rassurante sur le bras de Loken.

— Nous n'essayons pas de t'ensorceler, gloussa Aximand.

— C'est de cette façon que cela s'est toujours passé. Ça n'est qu'une vieille coutume, ajouta Torgaddon, nous ne la préservons que pour donner de l'importance à ce moment. Pour le spectacle, en quelque sorte.

— Oui, pour le spectacle, approuva Abaddon.

— Nous tenons à ce que cet instant soit mémorable pour toi, Garviel,

justifia alors Aximand. Nous pensons qu'il est important de lui donner une certaine dimension cérémonielle, c'est pour cela que nous perpétuons cette tradition. Et c'est peut-être ridicule de notre part, mais nous trouvons cela rassurant.

— Je comprends, accepta Loken.

— Vraiment ? demanda Abaddon. Tu es sur le point de t'engager envers nous. De prêter un serment aussi important que tous les serments de l'instant que tu as pu prêter. D'homme à homme. Un serment très précis et tout à fait profane, et non un pacte occulte, mais un serment de fraternité. Nous nous tenons ensemble sous la lumière d'une lune, et nous allons donner une parole dont seule la mort nous délivrera.

— J'ai bien compris, réaffirma Loken. Il se sentait stupide. Je veux prêter ce serment.

Abaddon hocha la tête.

— Alors nous allons t'accepter. Prononce les noms des autres.

Torgaddon baissa la tête et récita neuf noms. Depuis la fondation du Mournival, seuls douze hommes y avaient appartenu, et trois d'entre eux étaient présents. Loken serait le treizième.

— Keyshen. Minos. Berabaddon. Litus. Syrakul. Dera-daeddon. Karaddon. Janipur. Sejanus.

— Perdus dans la gloire, enchaînèrent Abaddon et Aximand d'une voix. Pleurés par le Mournival. Seule la mort met fin au devoir.

Une parole dont seule la mort nous délivrera. Loken repensa aux paroles d'Abaddon. La mort était le seul avenir auquel un guerrier de l'Astartes pouvait s'attendre. Une mort violente. Ça n'était pas une possibilité, mais un fait inéluctable. Au service de l'Imperium, chacun d'eux finirait par sacrifier sa vie. La chose était acceptée avec détachement. Cela finirait par arriver. Un jour, demain, dans un an, cela finirait par arriver.

Et ça n'était pas sans ironie. De tous les points de vue quantifiables connus des généticiens et de gérontologues, les Astartes, comme leurs Primarques, étaient immortels. L'âge n'avait pas prise sur eux, il ne les affaiblissait pas. Ils auraient pu vivre éternellement… Cinq mille ans, dix mille, et au-delà même, une période de temps inimaginable. S'il n'y avait eu la guerre et ses fauchages aveugles.

Immortels, mais pas invulnérables. Oui, ils auraient pu vivre à jamais, mais ils n'auraient pas cette chance… L'immortalité était un effet secondaire de leurs forces, des forces génétiquement améliorées pour le

combat. Ils étaient nés immortels pour mourir à la guerre. Tel était l'ordre des choses. Des vies raccourcies, mais intenses. Comme celle d'Hastur Sejanus, le guerrier que Loken allait remplacer. Seul leur Empereur bien-aimé, qui s'était retiré de la guerre, vivrait éternellement.

Loken tenta de s'imaginer leur futur, mais l'image refusait de se former. La mort pouvait tous les effacer de l'histoire. Pas même le premier capitaine Ezekyle Abaddon ne survivrait indéfiniment ; il viendrait un jour où Abaddon ne combattrait plus sur les territoires de l'Humanité.

Loken soupira. Ce jour-là serait bien triste, en vérité. Les hommes pleureraient pour supplier le retour d'Abaddon, et il ne reviendrait jamais.

Il essaya de se représenter sa propre mort. Des combats fictifs, utopiques traversèrent son esprit : il s'imagina au côté de l'Empereur, livrant un dernier carré héroïque contre un ennemi encore inconnu. Le Primarque Horus serait là lui aussi ; il le fallait, rien n'aurait été pareil sans lui. Loken lutterait, et mourrait, et peut-être Horus lui-même mourrait-il pour sauver l'Empereur à la dernière minute.

La gloire. Une gloire comme il n'en avait encore jamais connu. L'attente d'une telle heure était à ce point enracinée dans les esprits des hommes qu'elle devenait la pierre angulaire de toutes leurs expectatives. Celles d'une grande bataille, de laquelle dépendrait toute la culture humaine.

Puis il imagina brièvement une autre mort. Seul, loin de ses frères d'armes et de sa légion, succombant à de graves blessures sur un planétoïde anonyme. Une mort aussi mémorable que de la fumée.

Loken avala sa salive. D'une manière ou de l'autre, sa loyauté allait à l'Empereur, et sa loyauté resterait immuable jusqu'à la fin.

— Les noms ont été dits, préluda Abaddon, et entre eux tous, nous saluons celui de Sejanus, qui fut le dernier à tomber.

— Gloire à Sejanus ! crièrent Torgaddon et Aximand.

— Garviel Loken, reprit Abaddon en le regardant. Nous te demandons de prendre la place de Sejanus. Que dis-tu ?

— Je l'accepte avec joie.

— Jures-tu de perpétuer la fraternité du Mournival ?

— Je le jure.

— Acceptes-tu notre amitié et nous la rendras-tu comme un frère ?

— Oui.

— Resteras-tu fidèle au Mournival jusqu'à la fin de ta vie ?

— Je le jure.

— Continueras-tu de servir les Luna Wolves aussi longtemps qu'ils porteront ce nom ?

— Je le jure.

— Jures-tu fidélité au commandant, notre Primarque à tous ? demanda Aximand.

— Je lui jure fidélité.

— Et au-dessus de tous les Primarques, à l'Empereur éternel ?

— Je lui jure fidélité.

— Promets-tu de défendre la vérité de l'Imperium de l'Humanité, qu'importe le mal qui puisse l'assaillir ? demanda à son tour Torgaddon.

— J'en fais le serment.

— Promets-tu d'être intraitable contre tous ses ennemis, extérieurs comme intérieurs ?

— Je le jure.

— Et à la guerre, de tuer pour les vivants et de tuer pour les morts ?

— Tuer pour les vivants ! Tuer pour les morts ! reprirent en chœur Abaddon et Aximand.

— Je le jure.

— Sous cette lune qui nous éclaire, reprit Abaddon, jures-tu d'être un véritable frère pour tes frères de l'Astartes ?

— Je le jure.

— Quel qu'en soit le prix ?

— Quel qu'en soit le prix.

— Tu viens de prêter serment, Garviel. Bienvenue au sein du Mournival. Tarik ? Éclaire-nous.

Torgaddon tira une fusée de sa ceinture et la tira dans la nuit, sur laquelle elle ouvrit un parapluie de lumière blanche et intense.

Tandis que ses crépitations pleuvaient lentement sur les eaux, les quatre guerriers se donnèrent l'accolade et se réjouirent, échangèrent des poignées de mains, se tapèrent dans le dos. Chacun leur tour, Torgaddon, Aximand et Abaddon embrassèrent Loken comme un frère.

— Tu es l'un de nous, maintenant, murmura Torgaddon à Loken en le serrant contre lui.

Plus tard, sur leur îlot, à la lumière des lanternes, ils marquèrent le casque de Loken du croissant de la lune ascendante au-dessus de l'œil droit. Le symbole de son rang. Aximand arborait la marque de la demi-lune,

Torgaddon la lune gibbeuse et Abaddon la pleine. Les quatre étapes d'un cycle, que se partageaient leurs équipements. Ainsi s'affichait l'appartenance au Mournival.

Ils restèrent assis sur l'îlot, à parler et à plaisanter, jusqu'à ce que le soleil se levât de nouveau.

Ils jouaient aux cartes sur la pelouse, près de leur lampe chimique. Le jeu simple proposé au départ par Mersadie avait vite été éclipsé par le système de paris qu'avait suggéré un des soldats. Puis l'itérateur, Mehmed, s'était joint à eux, et s'était donné du mal pour leur expliquer une version ancienne du jeu des coupes.

Mehmed battit les cartes et les distribua avec une merveilleuse dextérité. Un des soldats siffla son admiration.

— C'est un vrai croupier qu'on a là, se moqua-t-il.

— C'est un très vieux jeu, annonça Mehmed, mais je suis sûr que vous allez l'aimer. Il remonte à bien longtemps, ses origines se perdent dans les débuts de la Longue Nuit. J'ai entrepris des recherches : d'après ce que j'ai cru découvrir, il était très populaire chez les peuples de la Mérique Ancienne, ainsi que chez les tribus des Francs.

Il les laissa jouer quelques tours d'essai, le temps de les laisser comprendre, mais Mersadie trouva difficile de se rappeler quelle combinaison battait quelle autre. À la septième partie, croyant avoir enfin pris la mesure de ce jeu, elle défaussa une main qu'elle pensait inférieure aux cartes de Mehmed.

— Non, non, sourit-il. Vous avez gagné.

— Mais vous avez encore un carré.

Il étala les cartes de Mersadie devant elle.

— Même si j'ai un carré. Vous voyez ?

Elle secoua la tête.

— C'est un peu trop compliqué.

— Les couleurs correspondent à l'ordre de la société d'autrefois, commença-t-il sur un ton de conférencier. Les épées symbolisent l'aristocratie guerrière, les coupes, ou les calices, représentent le clergé. Les diamants ou les pièces représentent la classe marchande, et les bâtons la classe ouvrière…

Certains des soldats se mirent à bougonner.

— N'essayez pas de tout nous expliquer, lui conseilla Mersadie.

— Désolé, grimaça Mehmed. Quoi qu'il en soit, vous gagnez. J'ai quatre cartes identiques, mais vous avez l'as, le monarque, l'impératrice et le valet. Un Mournival.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? lui fit répéter Mersadie en se redressant.

— Mournival, sourit Mehmed en se remettant à battre les vieilles cartes aux coins carrés. C'est l'ancien mot franc qui désignait les quatre figures royales. Une main gagnante.

Derrière eux, derrière le haut mur d'une haie invisible dans cette nuit tranquille, une fusée éclairante détonna soudain et rendit le ciel blanc.

— Une main gagnante, murmura Mersadie.

Une coïncidence, et autre chose en laquelle elle croyait personnellement, le destin, venait juste d'entrouvrir le futur pour elle.

Elle le trouva prometteur.

OceanofPDF.com

CINQ

Peeter Egon Momus
Lectio Divinitatus
Mécontentement

Peeter Egon Momus leur faisait un grand honneur. Peeter Egon Momus daignait partager avec eux ses projets pour la nouvelle Haute Cité. Peeter Egon Momus, architecte-concepteur de la 63^{e} flotte expéditionnaire impériale, dévoilait ses idées préparatoires pour la transformation de la ville en un monument permanent à la mémoire de son assujettissement.

Le problème était que Peeter Egon Momus ne fût qu'une silhouette au loin, et largement inaudible. Dans l'assistance rassemblée là, dans la chaleur poussiéreuse, Ignace Karkasy remuait d'impatience et se tordait le cou pour essayer de voir.

La foule s'était rassemblée sur une place au nord du palais juste après le milieu de la journée ; le soleil frappait les tours de basalte et la ville depuis son zénith. Si les murs de la place offraient un peu d'ombre, il y faisait chaud comme dans un four. Il soufflait bien une petite brise ; même si elle évoquait la vapeur d'un échappement et ne faisait rien pour améliorer l'atmosphère étouffante, sinon soulever cette fine poussière granuleuse. Ce résidu de la grande bataille était partout et troublait l'air. La gorge de Karkasy lui paraissait aride comme un lit de fleuve asséché. Autour de lui, les gens toussaient et éternuaient.

Les cinq mille personnes de la foule avaient été soigneusement triées.

Trois quarts d’entre elles étaient des dignitaires locaux : pontes, marchands, membres du gouvernement renversé, représentants de cette portion des classes dirigeantes de Soixante-Trois Dix-Neuf qui s’était pliée à l’ordre nouveau. Acceptés sur invitation pour pouvoir participer, bien que de façon très superficielle, à la renaissance de leur société.

Le reste n’était composé que de commémorateurs. Beaucoup d’entre eux, comme Karkasy, avaient enfin reçu pour l’occasion leur première autorisation de transit vers la surface. Ils auraient pu se la garder, si c’était ce à quoi il aurait dû s’attendre, pensa Karkasy. Rester debout dans une étuve bondée pendant qu’un vieux con produisait des sons incohérents en arrière-plan.

Les autres spectateurs semblaient partager son humeur. Ils avaient chaud, et l’air abattu. Karkasy ne relevait aucun sourire sur le visage des invités locaux, que des expressions d’une dureté indulgente. Le choix entre la soumission ou la mort ne rendait pas la soumission plus agréable pour autant. Ils étaient des vaincus, privés de leur culture et de leur mode de vie, placés face à un futur qu’avaient déterminé pour eux des esprits étrangers. Ils supportaient d’un air las l’indignité de cette période transitoire de réunion avec l’Imperium, et de temps à autre, applaudissaient d’une façon décousue, mais seulement quand les itérateurs dispersés parmi eux les poussaient à le faire.

L’assistance s’était rassemblée autour des tabliers d’une estrade de métal érigée pour l’occasion. Y étaient arrangées des vues hololithiques et des maquettes en relief de la ville à venir, ainsi que quelques-uns des appareils de bronze et d’acier d’une complexité extravagante dont Momus se servait dans son travail. Montés sur pivots, d’une propreté méticuleuse, ils évoquaient à Karkasy des instruments de torture.

Torture était le mot juste.

Momus, lorsqu’il pouvait être aperçu entre les têtes, était un petit homme soigné, au maniérisme exagéré. À mesure qu’il développait ses projets, l’équipe d’itérateurs présente sur scène avec lui pointait et faisait zoomer les caméras vers les zones pertinentes de ses modèles réduits. Leurs images se transféraient directement sur les écrans, accompagnées de graphiques. Mais le soleil était trop fort pour une projection hololithique décente, les images étaient laiteuses et difficiles à appréhender. Quelque chose n’allait pas dans le micro dont Momus se servait, et le peu de son discours qui filtrait des enceintes ne servait qu’à démontrer l’incapacité totale du

personnage à s’exprimer en public.

« …rester une cité héliotrope, un hommage à ce soleil, et nous profitons bien cet après-midi, je suis sûr que vous l’aurez remarqué, de sa magnifique lumière. Une cité de lumière, la lumière sortant des ténèbres est un noble thème, je veux dire par-là, bien sûr, la lumière de la vérité brillant sur les ténèbres de l’ignorance. Je m’intéresse beaucoup aux technologies héliotropes que j’ai trouvées ici, et j’ai pour intention de les incorporer dans… »

Karkasy soupira. Il n’aurait jamais cru regretter un jour les itérateurs, mais au moins ces crétins savaient s’adresser à un public. Peeter Egon Momus aurait dû laisser un des itérateurs parler à sa place et s’occuper de diriger une caméra.

Son esprit se mit à vagabonder. Les hauts murs qui les entouraient étaient des reliefs géométriques sur le ciel bleu, cuits et rosis par le jour, ou noirs là où s’inclinaient les ombres. Il vit les endroits où des impacts de bolts avaient criblé le basalte comme de l’acné. Derrière ces murs, les tours du palais étaient dans un état plus déplorable encore, leurs enduits pendaient comme la mue d’un serpent, leurs vitres manquaient, pareilles à des yeux crevés.

Dans une autre cour au sud de leur rassemblement stationnait un Titan du Mechanicum, dont la forme humanoïde revêche surplombait les remparts. Parfaitement immobile, comme un échantillon grandiose d’une statuaire martiale prête à livrer. Voilà qui était, selon Karkasy, un véritable monument à l’assujettissement de la ville.

Il continua un moment d’observer le Titan. Jamais de toute sa vie il n’avait rien contemplé de tel, sauf en images. Sa présence rattrapait presque à elle seule cette fastidieuse sortie.

Plus il l’observait, plus il se sentait mal à l’aise. La machine était si énorme, si menaçante et si immobile, mais il la savait capable de se déplacer. Il commença à le souhaiter. Il la suppliait mentalement de bien vouloir tourner la tête ou avancer d’un pas, de s’animer d’une façon quelconque. Cette fixité était insupportable.

Puis il se mit soudain à penser que si la machine se mettait à bouger, il se retrouverait très décontenancé, que sa terreur involontaire le ferait sans doute crier, peut-être même tomber à genoux.

Une salve d’applaudissements le fit sursauter. Momus avait apparemment fini par dire quelque chose de pertinent, et les itérateurs faisaient réagir la

foule. Charitable, Karkasy claqua ses paumes moites l'une contre l'autre quatre ou cinq fois.

Il n'en pouvait plus. Il ne supportait pas l'idée de rester là une minute de plus, épié par le Titan.

Il jeta un dernier regard vers le podium. Momus déblatérait toujours, depuis une bonne cinquantaine de minutes. Le seul autre intérêt de toute cette affaire, en ce qui concernait Karkasy, se tenait à l'arrière de l'estrade, derrière Momus. Deux géants en armure jaune. Deux nobles Astartes de la 7*e* légion, des Imperial Fists, les gardes prétoriens de l'Empereur, sans doute présents pour prêter à Momus un semblant d'autorité. Karkasy supposait que la 7*e* légion avait été préférée aux Luna Wolves pour leurs dons reconnus dans l'art de la fortification. Les Imperial Fists étaient des créateurs de forteresses, des guerriers bâtisseurs, dont les redoutes étaient à ce point impénétrables qu'il était aisé de les défendre une éternité contre n'importe quel ennemi. Karkasy devinait là la main propagandiste des itérateurs : les architectes de guerre, veillant sur l'architecte de la paix.

Il avait attendu de voir si l'un d'eux allait prendre la parole, ou s'avancer pour formuler une remarque sur les plans de Momus. Mais ils étaient restés là, les bolters plaqués contre leur large poitrine, aussi statiques et imperturbables que le Titan.

Karkasy se retourna et commença à fendre la foule inflexible. Il se dirigea vers le fond de la place.

Des soldats de l'Armée Impériale avaient été déployés par précaution autour du rassemblement. Ils avaient reçu l'ordre de revêtir leur uniforme complet, et avaient si chaud que leurs visages luisants de sueur viraient à un blanc-vert maladif.

L'un d'eux vit Karkasy sortir des dernières franges éparses du public, et vint à sa rencontre.

— Où allez-vous, monsieur ? lui demanda-t-il.

— Je meurs de soif, justifia Karkasy.

— On nous a fait savoir que des rafraîchissements allaient être servis à la fin de la présentation, l'arrêta le soldat. Sa voix s'attarda sur le mot « rafraîchissements », et Karkasy sut qu'il n'y en aurait pas pour la piétaille.

— Oui, mais j'en ai assez, dit Karkasy.

— Ça n'est pas terminé.

— J'en ai assez.

Le soldat fronça les sourcils. De la transpiration lui coula sur l'arête du

nez, juste sous le rebord de son shako de fourrure. Son cou et ses bajoues paraissaient en feu.

— Je ne peux pas vous laisser vous éloigner. Les déplacements sont restreints aux zones autorisées.

Karkasy eut un sourire narquois.

— Je croyais que vous étiez censé nous protéger d'un quelconque ennui, pas nous y contraindre. Le soldat ne trouva pas ça drôle, ni même ironique.

— Nous sommes là pour vous garder en sécurité, monsieur, insista-t-il. J'aimerais voir votre accréditation.

Karkasy sortit ses papiers, qui formaient une boule froissée, tiède et humide, fourrée au fond de sa poche. Il attendit, vaguement embarrassé, que l'autre eut fini de les étudier. Il n'avait jamais aimé être confronté à l'autorité, particulièrement en public, même si l'arrière de la foule ne semblait pas s'intéresser à leur échange de paroles.

— Vous êtes un commémorateur ? se fit confirmer le soldat.

— Oui. Poète, ajouta Karkasy avant que ne vînt l'inévitable seconde question.

L'homme détacha son regard des pièces officielles et le fixa droit dans les yeux, comme pour y chercher ce qu'il devait estimer être la caractéristique essentielle du sens lyrique, comparable au troisième œil d'un navigator ou au matricule de série tatoué sur un drone esclave. Sans doute n'avait-il encore jamais vu un poète de près, ce que Karkasy acceptait tout à fait. Après tout, lui n'avait jamais vu un Titan.

— Vous devriez rester ici, monsieur, décréta le soldat en lui rendant ses papiers.

— Mais ça ne sert à rien, argumenta Karkasy. J'ai été envoyé pour raconter cet événement, et je ne peux pas me rapprocher de l'estrade. On n'entend même pas ce que ce vieux bonhomme a à dire. Vous comprenez l'inutilité de tout ça ? Momus ne fait même pas partie de l'histoire, ça n'est rien qu'un mémorialiste d'un autre genre, voilà tout ; j'ai été amené ici pour commémorer son souvenir et je ne peux pas le faire dans de bonnes conditions. Je suis tellement loin de ce que je devrais décrire que j'aurais aussi bien pu rester sur Terra et le regarder au télescope.

Le soldat avait depuis longtemps perdu le fil de sa démonstration, et haussa les épaules.

— Vous devriez rester ici, monsieur. Pour votre propre sécurité.

— On m'a dit que la ville était devenue sans danger, dit Karkasy. Nous ne

sommes plus qu’à un jour ou deux de l’assimilation officielle, non ?

L’autre se pencha vers lui d’un air de confidence, si près que Karkasy put sentir l’odeur immonde que la chaleur prêtait à son haleine.

— Entre nous, c’est la version officielle, mais il y a encore des troubles de l’ordre. Quelques insurgés ; il y en a toujours dans une ville conquise, même quand la victoire a été aussi nette. Les petites rues ne sont pas sûres.

— Vraiment ?

— Ils se disent loyalistes, mais ce sont juste quelques protestataires. Vous pensez, ces connards ont tout perdu, ils ne sont pas contents.

Karkasy hocha la tête.

— Merci du tuyau, dit-il, et il fit demi-tour pour regagner la foule.

Cinq minutes plus tard, Momus discourait à n’en plus finir et Karkasy cédait au désespoir. Une femme noble d’un certain âge fut prise d’un malaise, ce qui causa une légère agitation. Les soldats se précipitèrent pour prendre en charge la situation et la porter à l’ombre.

Karkasy profita de ce qu’ils eussent le dos tourné pour quitter la place et s’enfuir vers les ruelles.

Il marcha quelque temps, traversant des cours vides, empruntant des passages où l’ombre était retenue comme de l’eau entre les hauts murs. La chaleur du jour n’en restait pas moins accablante ; marcher la rendait plus supportable. Des courants d’air périodiques soufflaient sur les allées, mais n’avaient rien de soulageant. La plupart charriaient tant de poussière et de sable que Karkasy devait leur tourner le dos, fermer les yeux et les laisser passer.

Les rues étaient vides, à l’exception d’une silhouette occasionnelle courbée dans les ombres d’une porte, ou à moitié visible derrière des volets cassés. Il se demanda si quelqu’un lui parlerait en le voyant approcher, mais n’avait pas envie d’essayer. Le silence était pénétrant, le briser lui aurait paru aussi déplacé que de perturber une veillée mortuaire.

Il se retrouvait seul, tout à fait seul pour la première fois depuis plus d’un an, et maître de ses actions. La sensation était infiniment libératrice. Il pouvait aller là où il lui plaisait d’aller, et se mit rapidement à exercer ce privilège en changeant de direction au hasard des carrefours, vers là où l’emmenaient ses pas. Pendant un temps, le Titan toujours immobile resta en vue, comme un point de référence, mais fut bientôt éclipsé par les tours et les toits. Karkasy se résigna à se perdre. Se perdre allait également être

libérateur. Il y avait toujours les grandes tours du palais, qu'il pouvait suivre jusqu'à leur pied si nécessaire.

La guerre avait ravagé de nombreux quartiers qu'il traversa. Les bâtiments s'étaient effondrés en piles de gravats blancs ou avaient été rasés jusqu'à leurs fondations. D'autres n'avaient plus de toiture, avaient brûlé, été atteints dans leur structure, transformés en simples façades plates comme des décors de théâtre, leurs entrailles affaissées les laissant vides.

Des trous d'obus parsemaient les pavages ou le revêtement métallique de certaines routes, en formant parfois des rangées, parfois d'étranges motifs. Comme si leur arrangement avait été délibéré, ou dicté par un code secret, détenteur de grandes vérités sur la vie et la mort. Une odeur dans l'air sec ressemblait à celle du sang ou des ordures sans être ni l'une ni l'autre. Une senteur mêlée. Pas celle du feu, celles de choses brûlées. Pas celle du sang, celle d'un résidu séché. Pas celles de la saleté, mais la conséquence d'un réseau d'égouts fissuré par le bombardement.

Dans de nombreuses rues, des piles de possessions s'alignaient sur le pavé, meubles, ballots de vêtements, ustensiles de cuisine. L'essentiel était en triste état et avait manifestement été récupéré dans des décombres d'habitations. D'autres tas paraissaient mieux préservés ; les objets avaient été soigneusement rangés dans des malles et des coffres. Des habitants avaient l'intention de quitter la cité, réalisa-t-il. Leurs affaires étaient prêtes et rassemblées, et ils cherchaient à se procurer un moyen de transport, ou peut-être l'autorisation appropriée auprès de l'occupant.

Dans presque chaque rue, chaque cour, un slogan avait été inscrit sur les murs, tous à la main, dans une grande variété de styles et de talents calligraphiques. Certains à la chaux, d'autres à la peinture, d'autres à la craie ou au charbon de bois – lequel abondait dans les ruines, s'aperçut Karkasy, sur des vestiges de poutres calcinées. Beaucoup de ces formules étaient indéchiffrables ou incompréhensibles. Beaucoup de graffitis directs et haineux maudissaient l'envahisseur ou proclamaient par défi la survie d'une étincelle de résistance. Ceux-là appelaient au soulèvement, à la vengeance.

D'autres étaient des listes, recensaient soigneusement les citoyens morts à cet endroit, ou demandaient des nouvelles sur les disparus nommés au-dessous. D'autres encore étaient des lamentations déchirantes, ou des extraits, transcrits avec minutie, de textes d'une quelconque importance.

Karkasy se trouva de plus en plus captivé par ces inscriptions, par leurs

variations et leurs contrastes, et l'émotion qu'elles convoyaient. Pour la première fois, la véritable première fois depuis qu'il avait quitté Terra, il sentait sa part de poète lui répondre, un sentiment qui l'exalta. Il commençait à craindre d'avoir pu laisser son lyrisme sur Terra par accident, dans son empressement à embarquer. Ou qu'il fut resté dans ses quartiers du vaisseau, mal plié au fond d'un sac avec sa moins belle chemise.

Karkasy sentait sa muse lui revenir, cela le fit sourire, malgré la chaleur et la momification de sa trachée. Il lui paraissait juste, après tout, que des mots lui ramenassent d'autres mots à l'esprit.

Il sortit son calepin et son stylo, en homme traditionaliste, convaincu qu'aucun grand poème ne pourrait jamais être composé sur l'écran d'une plaque de données. Un point de désaccord qui l'avait presque fait en venir aux mains avec Palisad Hadray, l'autre chantre de marque parmi le groupe des commémorateurs. L'épisode remontait au début de leur trajet pour rejoindre l'expédition, durant l'un des dîners informels donnés afin de permettre aux commémorateurs de mieux faire connaissance. Il aurait gagné, si la discussion s'était terminée à coups de poing. Il en était pratiquement certain. Même si Hadray était remarquablement musclée pour une femme.

Karkasy avait un penchant pour un épais papier crème, et au début de sa longue carrière, avait trouvé dans l'une des ruches arctiques de Terra un fournisseur spécialisé dans les méthodes de manufacture à l'ancienne. La firme, du nom de Bondsman, proposait un in-quarto tout à fait plaisant, cinquante feuillets dans une reliure souple de veau noir qu'une bande élastique maintenait fermée. Le Bondsman numéro 7. Karkasy était alors un jeune artiste émacié au teint maladif, et avait dépensé une portion significative de ses premiers droits d'auteur pour en commander deux cents. Les carnets étaient arrivés, dans une boîte cirée garnie de papier de soie, chargée de ce qu'il avait estimé être une odeur de génie et de chefs-d'œuvre potentiels. Il avait économisé ces carnets, sans laisser blanche aucune des précieuses pages avant d'entamer le suivant. Sa renommée et ses royautés avaient grimpé en flèche, et il avait souvent songé à en commander une autre boîte, mais en renonçant à chaque fois, considérant qu'il disposait encore de plus de la moitié de l'envoi original. Toutes ses œuvres majeures avaient été composées sur les pages d'un Bondsman numéro 7. Sa Fanfare à l'unisson, ses onze *Cantos impériaux* , ses *Océanes* , même le très méritant *Réflexions et odes* maintes fois réimprimé, écrit dans sa trentième année,

qui avait assuré sa notoriété et lui avait valu le prix des Éthiopiques.

L'année avant qu'il fût sélectionné pour le rôle de commémorateur, après ce qui avait été, en toute honnêteté, une décennie de marasme improductif, vécue aux crochets de ses précédentes gloires, il avait décidé de revigorer sa muse en plaçant une nouvelle commande. Karkasy avait eu la fâcheuse surprise de découvrir que Bondsman avait cessé ses activités.

Ignace Karkasy avait encore neuf calepins inutilisés en sa possession. Et les avait tous emmenés avec lui dans ce voyage. À l'exception de quelques mauvais griffonnages, le premier de ces carnets était encore vierge.

À un coin de rue poussiéreux de la ville meurtrie, il le tira donc de la poche de son manteau, et fit glisser l'élastique. Il retrouva son stylo (un modèle ancien à recharge manuelle, car il en allait du choix de son instrument créatif comme de ses goûts conformistes en matière de papier) et commença à écrire.

La chaleur avait presque coagulé l'encre dans son bec de plume, mais il écrivit, copiant les compositions de prose murale au gré de ses inclinations, en essayant parfois de reproduire la forme de leur tracé.

Il n'en transcrivit d'abord qu'un ou deux en progressant de rue en rue, puis devint moins sélectif, et se mit à consigner presque chaque formule qu'il vit, en y trouvant de la joie et de la satisfaction. Il sentait, incontestablement, un poème lyrique prendre forme, composé par les mots qu'il lisait et notait. L'ensemble retouché serait magistral. Après des années d'absence, la muse emplissait à nouveau son âme comme si jamais elle ne l'avait quittée.

Il réalisa avoir perdu la mesure du temps. L'heure était tardive, malgré la chaleur et l'éclat du jour, et le soleil ardent avait progressé dans sa course vers l'horizon. Lui avait noirci presque vingt pages, presque la moitié de son carnet. Il ressentit soudain un pincement au cœur. Et s'il ne restait en lui que neuf tomes de génie ? Et si cette boîte de Bondsman numéro 7 reçue il y avait si longtemps symbolisait les limites créatives de sa carrière ?

Karkasy frissonna, en dépit de la température, et rangea son carnet. Il se tenait à un coin de rue meurtri par la guerre, persécuté par le soleil, et n'arriva pas à déterminer dans quelle direction repartir.

Pour la première fois depuis qu'il s'était échappé de l'exposé de Peeter Egon Momus, Karkasy se sentit inquiet, persuadé que des yeux l'observaient depuis les ruines aveugles.

Il se mit à revenir sur ses pas, de sa démarche molle, en foulant les ombres

crissantes et la lumière poussiéreuse. À seulement deux reprises, un nouveau graffiti le persuada de s'arrêter et de ressortir son calepin.

Il avait passé un certain temps à marcher, et sans doute à tourner en rond, car toutes ces rues commençaient à se ressembler, quand il trouva la gargote. Celle-ci occupait le rez-de-chaussée et la cave d'un vieil immeuble de basalte, et n'arborait aucune enseigne, mais l'odeur de nourriture ne laissait aucun doute sur son activité. Les grands volets des portes-fenêtres étaient ouverts sur la rue où quelques tables avaient été disposées. Pour la première fois, Karkasy voyait des habitants rassemblés, protégés du soleil par des capes sombres et des châles, aussi indifférents et indolents que les rares autres qu'il avait entrevus dans les cadres de portes. Ils étaient assis aux tables, sous un auvent défraîchi, seuls ou en petits groupes silencieux, à boire des dés à coudre de liqueur ou à manger dans des bols, directement avec leurs doigts.

Karkasy eut à nouveau conscience de la sécheresse de sa gorge, et son ventre, en grognant, se rappela à son bon souvenir.

Il entra en adressant un signe de tête poli aux clients, qu'aucun ne lui rendit.

Dans la froide pénombre de l'intérieur, il trouva un bar de bois, et derrière, un buffet chargé de verres et de bouteilles à bec. La tavernière, une vieille femme au fichu kaki, lui jetait un regard soupçonneux de derrière son comptoir.

— Bonjour, salua-t-il.

Il lui fut répondu par un froncement de sourcils.

— Vous comprenez ce que je dis ?

Elle acquiesça lentement.

— C'est parfait ; on m'avait dit que nos langues se ressemblaient beaucoup, même s'il pouvait y avoir des différences d'accent ou de dialecte… Il ne termina pas sa phrase.

La vieille femme venait de prononcer quelque chose, qui aurait pu vouloir dire « Comment ? », ou être n'importe quelle autre question.

— Vous vendez à manger ? demanda-t-il. Puis il mima l'acte de porter la nourriture à sa bouche.

Elle continua de le dévisager de son regard fixe.

— Manger ? insista-t-il.

Elle lui répondit par une volée de mots gutturaux, dont il n'en reconnut pas un seul. Elle n'avait pas de nourriture, ou lui demandait quoi lui servir. Ou

peut-être n’avait-elle pas de nourriture pour les gens comme lui.

— Quelque chose à boire, alors ? essaya-t-il.

Pas de réponse.

Il mima l’action de boire, et quand cela n’eut rien donné, pointa un doigt vers les bouteilles rangées derrière elle.

Elle se retourna et prit l’une des bouteilles de verre, en en choisissant une comme s’il lui avait indiqué directement plutôt que de manière générale. La bouteille en question était aux trois quarts pleine d’un liquide clair et huileux qui tangua dans l’obscurité. Elle la posa brusquement sur le comptoir, puis ajouta à côté un des verres minuscules.

— Formidable, sourit Karkasy. Vraiment formidable. C’est parfait. Un alcool local ? Ha ha ! Évidemment, évidemment. Une spécialité ? Vous n’allez pas me le dire, pas vrai ? Parce que vous n’avez aucune idée de ce que je raconte ?

Elle le considérait toujours du même regard inflexible.

Il prit la bouteille d’alcool et s’en versa une mesure dans le verre. La liqueur coula aussi lentement que l’avait fait dans la rue l’encre de son stylo. Il reposa la bouteille et leva son verre comme pour trinquer.

— À votre santé, lança-t-il jovialement, et à la prospérité de votre monde. Je sais que les temps peuvent vous sembler durs pour le moment, mais croyez-moi, c’est pour votre bien. Tout ira bientôt pour le mieux.

Il but d’un trait. L’alcool avait un goût de réglisse et descendait très bien. Il lui humecta le gosier et diffusa un picotement plaisant dans son estomac.

— Excellent, dit-il en s’en versant un autre. Vraiment délicieux. Vous n’allez toujours pas me répondre, bien sûr ? Je pourrais vous demander votre nom, vous parler de votre famille et de n’importe quoi, et vous resteriez là comme une statue, n’est-ce pas ? Comme un Titan ?

Il engloutit le deuxième verre et s’en servit un troisième. Il se sentait bien ; se sentait mieux que depuis des heures, mieux encore que quand l’inspiration lui était revenue au milieu des rues. En vérité, la boisson avait toujours été pour Ignace Karkasy d’une meilleure compagnie que sa muse, même s’il ne l’aurait jamais avoué, ou admis le fait que ce penchant avait pesé sur sa carrière comme des pierres au fond d’un sac. La bouteille et sa muse, qu’il aimait toutes deux, le tiraient chacune dans des directions opposées.

Il vida son troisième verre et s’en prépara un quatrième. La chaleur se diffusait en lui, une chaleur biologique bienvenue après qu’il eût cuit tout le

jour. Elle le faisait sourire, lui faisait réaliser à quel point cette fausse Terra était extraordinaire, complexe et enivrante. Il ressentait de l'amour pour elle, de la pitié, et une infinie bienveillance. Ce monde, cet endroit, cette taverne, ne seraient pas oubliés.

Se rappelant soudain d'autre chose, il s'excusa auprès de la vieille dame, restée face à lui de l'autre côté du comptoir comme un serviteur en état de veille, et porta la main à sa poche. Il avait de la monnaie : des pièces et quelques lamelles de plastech, dont il fit un petit tas sur le bar moucheté et ciré.

— Des crédits impériaux, expliqua-t-il. Mais votre établissement les accepte. Je veux dire, vous êtes bien obligée, les itérateurs me l'ont dit ce matin. La monnaie impériale a cours légalement, elle va remplacer votre monnaie locale. Par Terra, vous ne comprenez même pas ce que je raconte. Combien je vous dois ?

Pas de réponse. Il siffla son quatrième verre et poussa la pile vers elle.

— Vous n'avez qu'à décider. Dites-moi. Pour la bouteille entière. Il fit tinter son doigt contre elle. La bouteille ? Combien ?

Il fit un large sourire en désignant son argent du menton. La vieille femme regarda la petite pile, tendit une main osseuse et prit une pièce de cinq aquila qu'elle étudia un instant. Puis elle cracha dessus et la jeta au visage de Karkasy. La pièce rebondit sur son ventre avant de tomber au sol.

Karkasy cligna des yeux avant d'éclater de rire, d'un rire franc et joyeux, qui jaillit de lui sans qu'il put vraiment le retenir. La vieille le regardait toujours. Ses yeux s'étaient écarquillés imperceptiblement.

Il prit la bouteille et le verre.

— Je vais vous dire. Vous n'avez qu'à tout garder.

Il s'éloigna, alla se trouver une table vide dans un des coins, s'y assit et se versa une nouvelle rasade en observant autour de lui. Certains des habitués l'observaient fixement. Il leur adressa des signes de tête enjoués.

Ils avaient l'air si humain, songea-t-il, puis il réalisa que cette idée était ridicule, parce qu'ils étaient humains. Mais en même temps, ils n'en avaient pas l'air. Leurs habits ternes, leurs manières ternes, leurs traits, leur façon de s'asseoir, de le regarder et de manger. Ils ressemblaient un peu à des animaux, des créatures à corps humains, entraînées à singer le comportement de l'homme sans avoir totalement compris sa manière d'être.

— Alors c'est ça que ça donne, cinq mille ans de séparation chez une même espèce ? demanda-t-il tout haut. Personne ne lui répondit, et certains

de ceux qui l'épiaient détournèrent le regard.

Était-ce cela que cinq mille ans de séparation provoquaient entre les branches divisées de l'Humanité ? Il prit une autre gorgée. Biologiquement identiques, à part quelques acquis de leur héritage génétique, et pourtant devenus si différents d'un point de vue culturel. Ces hommes vivaient, marchaient, buvaient et chiaient comme lui. Ils habitaient dans des maisons, dans des villes. Ils écrivaient sur les murs et parlaient le même langage que lui, à part la vieille folle. Cependant, le temps et la séparation les avaient fait se développer sur des voies différentes, Karkasy s'en rendait clairement compte. Ils étaient un greffon de la souche mère, mis à pousser sous un soleil différent. Identiques mais distincts, même dans la façon qu'ils avaient de rester posés sur leurs chaises et de consommer.

Karkasy se releva subitement. La muse venait de bousculer le plaisir de l'ivresse au sommet de ses préoccupations. Il s'inclina devant la vieille femme, son verre et sa bouteille aux deux tiers vide à la main.

— Je vous remercie infiniment, madame.

Puis il sortit en titubant rejoindre le soleil.

Quelques rues plus loin, dans un terrain vague dont les constructions avaient été rasées par les bombardements, Karkasy s'installa sur un bloc de basalte. Après avoir posé son verre et sa bouteille avec précaution, il sortit son Bondsman numéro 7 à demi rempli et se remit à écrire, pour former les premières strophes d'un poème, lequel devait beaucoup aux inscriptions des murs et aux pensées qui lui étaient venues dans la petite taverne. Sa plume courut aisément pendant un temps et finit par se tarir.

Il prit à nouveau un verre pour essayer de faire redémarrer sa voix intérieure. D'infimes insectes noirs et industrieux, sans doute cousins des fourmis, grouillaient sur les décombres autour de lui, œuvraient à reconstruire leur propre cité. Il dut en chasser un de la page de son carnet. D'autres avaient entrepris l'ascension des coques de ses bottes dans une soif d'exploration frénétique.

Des démangeaisons imaginaires le firent se relever, et il décréta que ça n'était pas un bon endroit pour s'asseoir. Il ramassa sa bouteille, et son verre, dont il prit une gorgée quand son doigt eut repêché la fourmi qui y flottait.

Un bâtiment d'une taille et d'une magnificence considérables faisait face au tapis de gravats. Karkasy se demanda de quoi il pouvait s'agir. Il traversa

le terrain vague en manquant plusieurs fois de perdre l'équilibre sur les pierres branlantes.

Qu'était-ce, un édifice municipal ? Une bibliothèque, une école ? Il flâna tout autour, en admirant l'aplomb parfait des murs et les boutisses décorées de la maçonnerie. Quoi qu'il pût être, c'était un bâtiment important, auquel la destruction infligée au voisinage avait été miraculeusement épargnée.

Karkasy trouva l'entrée, une haute arche de pierre barrée par des portes d'airain. Qui n'étaient pas verrouillées. Il en poussa une et entra.

L'air à l'intérieur de l'édifice était d'une fraîcheur si totale qu'il le fit presque s'étrangler. L'espace n'était pas divisé. Une voûte posée sur des piliers massifs en ouslite, un sol habillé d'onyx froid. Une sorte de forme en pierre qui se dressait sous les fenêtres de l'autre extrémité.

Karkasy s'arrêta. Il posa sa bouteille près de la base d'une des colonnes, et se remit à remonter le centre du bâtiment, le verre à la main. Il savait qu'un nom existait pour ce genre d'endroit, mais n'arrivait plus à se souvenir duquel.

La lumière, filtrée par du verre coloré, tombait des fines fenêtres. La forme de pierre, au bout de la salle, était un lutrin sculpté où reposait un livre épais et très ancien.

Karkasy toucha avec délice le parchemin fripé du volume ouvert, dont le contact lui procurait le même plaisir que les pages des Bondsman numéro 7. Celles-ci étaient vieilles, à moitié fanées, couvertes d'une écriture noire et d'images enluminées.

Ce pupitre de pierre était un autel, réalisa-t-il. Et cet endroit un temple. Un temple ! C'était le mot qu'il avait eu sur le bout de la langue.

« Vive Terra ! » déclara-t-il, et il se crispa en tressaillant quand l'écho de ses mots lui fut renvoyé par la voûte. Les cours d'histoire lui avaient appris ce qu'étaient un temple et la croyance religieuse, mais il n'avait encore jamais mis les pieds dans un pareil endroit. Un lieu pour les esprits, et la divinité. Il eut la sensation que les esprits considéraient son intrusion d'un œil désapprobateur, et se mit à rire de ses idioties. Les esprits n'existaient pas, nulle part dans tout l'univers. La vérité impériale le lui avait enseigné. Le seul esprit présent dans ce bâtiment était celui qui modelait ses pensées passablement embrumées.

Ses yeux se posèrent à nouveau sur les pages. La preuve était là. La marque de la différence cruciale entre son engeance humaine et la variété locale. Ces hommes étaient des païens, ils continuaient à embrasser les

superstitions que la branche fondamentale de l'Humanité avait rejetées. Là, la promesse d'une vie après la mort, et d'un autre monde, immatériel. Un peu plus loin, l'inanité d'une foi en l'intangible.

Karkasy savait que quelques-uns, peut-être beaucoup, parmi les citoyens des populations de l'Imperium aspiraient à un retour aux anciennes traditions. Dieu était mort depuis longtemps, sous toutes ses incarnations. Pourtant, les hommes se languissaient toujours de l'inénarrable et du surnaturel. Malgré les persécutions, de nouveaux credo et des religions bourgeonnantes perçaient parmi les cultures de l'Humanité unifiée. Le plus vigoureux d'entre eux n'était rien de moins que le culte impérial, pour qui les hommes devaient adopter l'Empereur comme être divin. En faire le Dieu-Empereur de l'Humanité.

L'idée était ridicule, et officiellement, hérétique. L'Empereur avait toujours formulé son refus le plus strict d'une telle vénération. Certains prophétisaient que l'Empereur ne serait béatifié qu'après sa mort ; puisqu'il était immortel, cela avait tendance à couper court à la discussion. Quels que pouvaient être ses pouvoirs et ses capacités, quels que pouvaient être sa prestance et son glorieux prestige de souverain total de leur race, l'Empereur restait un homme, qui aimait le rappeler à l'Humanité à la moindre occasion. Tel était l'édit que faisait circuler la bureaucratie de l'Imperium en expansion constante : l'Empereur est l'Empereur, et il est grand, et régnera à jamais.

Mais il n'est pas un dieu, et il refuse tous les cultes qui lui sont rendus.

Karkasy vida son verre et le posa, légèrement penché sur le bord du lutrin. Le Lectio Divinitatus, c'était ainsi qu'il était appelé ; le courant clandestin qui s'efforçait, en secret, d'établir le culte de l'Empereur contre sa volonté. Il se disait même que certains des membres les plus influents du Conseil de Terra en soutenaient les vues.

L'Empereur, un dieu. Karkasy étouffa un ricanement. Cinq mille ans de sang versé, de guerre et de flammes pour expurger la culture de ses dieux, et voilà que l'homme qui y était parvenu allait les supplanter comme nouvelle divinité.

— Où s'arrêtera la bêtise humaine ? s'esclaffa-t-il, en se délectant d'entendre ses mots résonner dans la nef vide. C'est parce que nous avons besoin du concept de Dieu pour nous sentir accomplis ? Est-ce que cela est inné chez nous ?

Il se tut, et réfléchit à la question qu'il venait de soulever pour lui seul. Un

excellent argument, fort bien raisonné. Il se demanda où était passée sa bouteille.

Un excellent argument, tout à fait. Peut-être était-ce là la faiblesse ultime de l'Humanité. Peut-être était-ce une de ses impulsions primaires ; le besoin de croire en un ordre supérieur. Peut-être la foi était-elle comme le vide, et aspirait-elle la crédulité pour tenter fébrilement de remplir sa propre inexistence. Peut-être l'humain portait-il dans ses gènes le besoin, le désir profond d'un réconfort spirituel.

— Peut-être que nous sommes maudits, annonça Karkasy devant la nef déserte. Nous désirons quelque chose qui n'existe pas. Il n'existe pas de dieu, d'esprits ou de démons, alors nous les inventons, pour nous réconforter.

La bâtisse semblait se moquer éperdument de ses élucubrations. Il récupéra son verre et retourna là où il avait laissé la bouteille. Encore une lampée.

Il abandonna l'endroit et repartit d'un pas mal assuré dans la lumière aveuglante. La chaleur était si intense qu'il dût boire à nouveau.

Karkasy descendit quelques rues en titubant à l'opposé du temple, avant d'entendre un bruit, un bruit de souffle grondant et de matière grillée. Il tomba sur une équipe de soldats impériaux, torses nus, qui usaient d'un lance-flammes pour effacer les slogans d'un mur. Eux remontaient manifestement la rue en sens inverse, car les autres murs derrière eux montraient les mêmes marques de brûlure.

— Ne faites pas ça, demanda Karkasy.

Les soldats se retournèrent vers lui ; le lance-flammes continuait de cracher. Dans ses vêtements et par son attitude, il n'avait rien d'un habitant de la planète.

— Ne faites pas ça, insista-t-il.

— Ce sont les ordres, monsieur, dit l'un des militaires.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda un autre.

Karkasy secoua la tête et les laissa tranquilles. Il emprunta des allées étroites et traversa des cours ouvertes, en buvant au goulot à bec de sa bouteille.

Il trouva un nouveau terrain à l'abandon, très similaire à celui où il s'était déjà assis, laissa tomber son postérieur sur un bloc de basalte. Il sortit son calepin et parcourut les quelques strophes qu'il avait écrites.

Toutes étaient d'une nullité atroce.

Il continua de les lire en grognant, puis devient furieux et arracha les précieuses pages de papier crème, qu'il froissa en boule et jeta sur les décombres.

Karkasy prit soudain conscience que des yeux l'observaient depuis les ombres des fenêtres et des portes. Il distinguait à peine leurs silhouettes, mais savait pertinemment que les autochtones le regardaient.

Il se releva, et alla rapidement ramasser les feuillets qu'il avait jetés, parce qu'il ne se sentait pas le droit de mettre cet endroit plus en désordre. Il regagna la rue et repartit d'un pas plus rapide quand de jeunes garçons eurent quitté leurs cachettes pour se moquer de lui et lui jeter des cailloux.

Sans s'y être attendu, il déboucha à nouveau dans la rue de la petite gargote. Plus aucun client en terrasse, mais il fut heureux de l'avoir retrouvée, car sa bouteille était d'un coup tout à fait vide, il ne comprenait pas pourquoi.

Il s'engouffra dans la pénombre. Il n'y avait plus personne. Même la vieille femme avait disparu. Sa pile de monnaie impériale était toujours sur le comptoir, là où il l'avait laissée.

Se constatant seul, il se sentit autorisé à aller prendre lui-même une autre bouteille derrière le bar ; en la gardant bien serrée dans sa main, il partit s'asseoir avec maintes précautions à l'une des tables et se versa un nouveau verre.

Il était assis là depuis une durée de temps indéfinissable quand une voix lui demanda si tout allait bien.

Ignace Karkasy cligna des yeux et releva la tête. L'escouade de l'Armée Impériale qui nettoyait plus tôt les murs au lance-flammes était entrée dans la taverne. La vieille femme était réapparue pour aller leur chercher à manger et à boire.

L'officier avait les yeux baissés sur lui alors que ses hommes prenaient des sièges.

— Vous allez bien, monsieur ? répéta-t-il.

— Oui. Oui, oui, oui, articula péniblement Karkasy.

— Ça n'a pas l'air, pardonnez-moi de vous le dire. Vous avez quelque chose à faire dans cette ville ?

Karkasy hocha obstinément la tête, en farfouillant dans sa poche à la recherche de son accréditation. Elle n'y était pas.

— Y fallait que je sois là, dit-il au lieu de la présenter. Y fallait. On m'a ordonné de venir. De venir écouter Eegon Piteur Momus. Non, merde, c'est

pas ça. De venir écouter Peeter Egon Momus, voilà. Ses plans pour la nouvelle ville. C'est pour ça que j'suis là. Y fallait.

L'officier le considéra avec circonspection.

— Si vous le dites, monsieur. Il paraît que Momus a trouvé de merveilleuses idées pour la reconstruction.

— Oh ouais, sûr, elles sont vraiment merveilleuses, répliqua le poète en tendant le bras vers sa bouteille, sans arriver à l'attraper. Vraiment merveilleuses, putain. Un monument éternel à notre victoire…

— Je ne vous suis pas, monsieur…

— Ça va pas durer, reprit Karkasy. Non, ça va pas durer. Pas possible. Y a rien qui peut durer. Vous m'avez l'air de quelqu'un d'intelligent, vous, qu'est-ce que vous en dites ?

— J'en dis que vous feriez mieux de repartir, dit l'officier sur un ton poli.

— Non, non, non… Je vous parle de la ville ! De la ville ! Toute chose retourne à la poussière. Et à ce que j'ai vu, la cité était assez belle avant qu'on arrive pour la mettre en miettes.

— Monsieur, je pense…

— Vous pensez, vous ? Non, vous pensez rien du tout, dit Karkasy en remuant la tête. Personne n'y a pensé. Cette ville aussi était censée durer pour toujours, mais on l'a foutue en l'air. Momus peut bien la reconstruire, ça arrivera encore, et encore… Tout ce que l'homme fait est condamné à disparaître. Momus a dit qu'il voulait construire une ville pour célébrer la gloire de l'Humanité pour toujours. Vous savez quoi ? Je suis sûr que les architectes qui ont construit cette ville pensaient la même chose.

— Monsieur…

— Ce que l'homme fait, finit toujours par tomber en morceaux ! Écoutez bien ce que je vous dis : cette cité, la cité de Momus, l'Imperium…

— Monsieur, vous…

Karkasy se releva d'un bond, en lui agitant sous le nez un index tendu.

— Arrêtez de me donner du « monsieur » ! L'Imperium se cassera la gueule dès qu'on l'aura construit ! Retenez bien ça ! C'est inévitable !

La douleur lui tordit soudain les traits, et Karkasy tomba à terre, hébété. Il perçut un déchaînement de cris et de mouvement, et sentit les bottes et les poings le rouer de coups, sans s'arrêter. Enragés par ses propos provocateurs, les soldats s'étaient jetés sur lui. L'officier tentait de les retenir en s'égosillant.

Des os craquèrent. Le sang coulait des narines de Karkasy.

— Retenez bien ce que je vous dis ! toussa-t-il. Tout ce qu'on construit finit par être démoli, tout ! Demandez aux connards de cette planète !

La coque d'un godillot lui cassa le sternum. Un fluide sanglant lui monta à la bouche.

— Laissez-le ! Ça suffit ! hurlait l'officier en s'efforçant de se faire obéir.

Lorsqu'il y fût arrivé, Ignace Karkasy ne discourait plus.

Pas plus qu'il ne respirait.

OceanofPDF.com

SIX

Conseil
Une bonne réponse
Deux dieux dans une même pièce

Torgaddon l’attendait dans l’antichambre immense derrière le strategium.

— Te voilà, sourit-il.

— Nous y sommes, entérina Loken.

— Il va y avoir une question, l’avertit Torgaddon à voix basse. Le sujet sera mineur, et elle n’aura pas l’air de t’être adressée directement, mais sois prêt à y répondre.

— Moi ?

— Non, j’étais en train de me parler à moi-même. Oui, toi ! Considère cela comme ton épreuve du feu. Allons-y.

Loken n’appréciait pas le ton de Torgaddon, mais lui savait gré de l’avoir prévenu. Il le suivit vers l’autre côté de l’antichambre, une salle affreusement haute et étroite dont les piliers de bois estampé, encastrés dans les murs, s’élevaient à deux cents mètres au-dessus d’eux et s’entrelaçaient comme des arbres sculptés pour soutenir un plafond de verre, au travers duquel les étoiles apparaissaient. Des panneaux d’ébène lambrissaient les intervalles entre les colonnes, et ces panneaux étaient eux-mêmes couverts de millions de lignes peintes à la main, faites de noms et de chiffres tous tracés en lettres d’or exquises. Ces noms étaient ceux des morts : tous les membres des légions, de l’Armée Impériale, des flottes et de la Divisio

Militaris tombés au combat depuis le début de la Grande Croisade, lors d'actions où le vaisseau-amiral était présent. Les noms de héros immortels étaient regroupés en colonnes sous les mondes conquis et les sites de célèbres engagements. L'antichambre devait son nom à cette parure particulière : l'avenue des Gloires et des Élégies.

Les deux tiers de l'antichambre étaient couverts de noms dorés. Lorsque les deux capitaines dans leur armure blanche se furent rapprochés du strategium, les murs se vidèrent ; ils croisèrent un groupe de nécrologues encapuchonnés, serrés autour du dernier panneau à moitié rempli, occupés à soigneusement consigner de nouveaux noms sur le bois noir.

Les dernières victimes. La liste de ceux tombés à la bataille dans la Haute Cité.

Les nécrologues s'interrompirent et se courbèrent au passage des deux capitaines. Torgaddon ne leur lança qu'un regard, mais Loken se tourna pour lire certains des noms à peine écrits. Certains étaient ceux des frères de l'escouade Locasta qu'il ne reverrait jamais plus.

Il sentit l'odeur de l'huile suspendue dans la dorure que les nécrologues employaient.

— Dépêche-toi, grogna Torgaddon.

Au bout de l'avenue, les hautes portes laquées d'or et de rouge étaient fermées. Devant elles, Aximand et Abaddon les attendaient, eux aussi en armure complète et tête nue, leur casque à cimier coincé sous le bras gauche. Sur les grandes épaulières blanches d'Abaddon était jetée une fourrure de loup noir.

— Garviel, sourit-il.

— Il n'est pas convenable de le faire attendre, grommela Aximand, et Loken n'était pas certain de savoir s'il parlait d'Abaddon ou du commandant. De quoi étiez-vous encore en train de bavarder ? Vous êtes pires que des commères.

— Je lui demandais s'il avait averti Vipus de ses nouvelles fonctions, mentit très simplement Torgaddon.

Aximand se tourna vers Loken, les paupières à moitié closes sur ses grands yeux languides.

— Et je l'ai rassuré sur ce point, compléta Loken. De toute évidence, les avertissements de Torgaddon n'étaient destinés qu'à lui seul.

— Allons-y, entrons, trancha Abaddon. Il leva son gantelet et poussa sur les portes.

Une courte allée processionnelle s’ouvrit devant eux, vingt mètres de pierre sombre aux motifs ajourés rehaussés d’argent. Le passage était bordé de quarante gardes de l’Armée Impériale, les propres Janissaires byzantins de Varvaras, vingt contre chaque mur. Dans leurs uniformes complets d’apparat : de longs manteaux crème à brandebourgs dorés, de hauts casques chromés aux visières grillagées et aux cocardes écarlates, coordonnées à leurs ceintures d’étoffe. Lorsque le Mournival eut franchi l’entrée, les Janissaires commencèrent à brandir leurs lances énergétiques ornementées. En partant des deux hommes les plus proches des portes, les lames lustrées se levèrent à la suite le long de l’allée, chaque arme se figeant au passage des capitaines, juste avant que leur procession ne rattrapât la vague.

La dernière paire de lanciers pivota pour saluer de front, dans un mouvement d’une exécution parfaite, et le Mournival les dépassa pour pénétrer dans l’espace du strategium.

L’immense avancée du strategium se projetait comme un balcon au-dessus du pont du vaisseau-amiral et de ses gradins. Loin en dessous d’elle, l’étage de commandement principal grouillait de centaines d’auxiliaires en uniforme, aussi minuscules que des insectes, et de serviteurs aux implants de métal terni. De chaque côté, les empilements de ponts secondaires habillés d’or et de fer noir s’élevaient, dépassaient la hauteur du strategium pour rejoindre le plafond, chaque alvéole encombré de personnel naval, d’opérateurs, d’officiers de cogitation et d’astropathes. La section frontale du pont, une vaste baie vitrée à étais, laissait voir les constellations et le noir d’encre de l’espace. Les étendards des Luna Wolves et des Imperial Fists pendaient de la voûte, de chaque côté de la bannière au grand œil, celle du Maître de Guerre dont le bas décrétait, brodé au fil d’or : « Je suis la vigilance de l’Empereur et l’œil de Terra ».

Loken se rappela avec fierté l’attribution de cet auguste symbole durant les célébrations qui avaient suivi Ullanor.

En plusieurs décennies de service, Loken ne s’était trouvé sur le pont principal du *Vengeful Spirit* que deux fois : la première pour accepter officiellement sa promotion au grade de capitaine, puis une nouvelle fois pour marquer son accession à la tête de la 10^{e} compagnie. Les dimensions de ce lieu lui coupaient encore le souffle, comme en chacune des occasions précédentes.

La plate-forme métallique du strategium en lui-même supportait en son

centre un cercle d’ouslite nue et non polie, d’un mètre d’épaisseur et de dix de diamètre. Le commandant avait toujours refusé toute forme de trône ou de siège. Le sol autour de cette vaste estrade était à moitié plongé dans l’ombre par le surplomb des galeries qui remontaient derrière elle les parois de la salle gigantesque. En levant les yeux, Loken aperçut par grappes des itérateurs de haut rang, des tacticiens, des notables et les capitaines d’autres engins de la flotte, rassemblés pour assister aux débats. Il chercha Sindermann sans reconnaître nulle part son visage.

Plusieurs autres individus se tenaient en silence autour des bords de l’estrade. Le seigneur commandant Hektor Varvaras, maréchal de leur armée expéditionnaire, un aristocrate au port altier et précis, vêtu de robes rouges, discutait du contenu d’une plaque de données avec deux de ses aides de camp en uniforme. Boas Comnenus, maître de la flotte, patientait en pianotant de ses doigts d’acier sur le rebord du podium de pierre. Le personnage avait une allure trapue, son corps âgé et flasque engoncé dans un splendide exosquelette de métal argenté, lui-même habillé dans un tissu d’un bleu riche et profond. Des lentilles oculaires aux mécanismes soignés bourdonnaient sur le support cybernétique qui avait supplanté ses yeux morts.

Se succédaient à sa gauche Ing Mae Sing, la maîtresse des astropathes de l’expédition, un spectre émacié et aveugle en robe blanche, et après elle, dans l’ordre, le navigator Chorogus, seigneur de la Navis Nobilite, puis le maître-compagnon des transmissions, le maître-compagnon de la lucidation, les tacticiens supérieurs, les héraldistes et divers légats de gouverneurs.

Chacun d’eux, remarqua Loken, avait posé devant lui sur le bord de l’estrade un unique objet personnel : un gant, un képi, une baguette de fonction.

— Nous, nous restons dans l’ombre, lui dit Torgaddon en le faisant reculer dans celle que jetait un balcon supérieur. C’est ici, la place du Mournival : à l’écart, mais tout de même présent.

Loken acquiesça, et resta avec Torgaddon et Aximand dans le contour obscur du surplomb. Abaddon, lui, s’avança dans la lumière et alla prendre sa place autour de l’estrade, entre Varvaras, qui l’accueillit d’un aimable hochement de tête, et Comnenus, lequel s’abstint de le saluer. Abaddon posa son casque au bord du disque d’ouslite.

— Un objet posé sur l’estrade symbolise le désir d’être entendu, expliqua Torgaddon à Loken. Ezekyle dispose d’une place grâce à son statut de

premier capitaine, mais il parlera en tant que premier capitaine, pas pour le Mournival.

— Et est-ce que je vais finir par tout comprendre à ce protocole ? demanda Loken.

— Aucune chance, exprima Torgaddon. Puis il lui sourit. Mais si, bien sûr. Évidemment.

Loken découvrit un autre personnage, à l'écart de l'assemblée. Cet homme, si c'en était un, se tenait près de la rambarde, à contempler l'activité dans l'abîme du pont principal. Il paraissait davantage une machine. Quelques vagues vestiges de peau et de muscle subsistaient dans l'armature de son corps mécanique, un fabuleux assemblage d'or et d'acier.

— Qui est-ce ? s'enquit Loken dans un chuchotis.

— Regulus, lui répondit laconiquement Aximand. Adepte du Mechanicum.

C'était donc à cela que ressemblait un adepte du Mechanicum, le genre d'être qui lançait les invincibles Titans sur le sentier de la guerre, songea Loken.

— Silence à présent, lui intima Torgaddon en lui touchant le bras.

Des portes de verre blindé coulissèrent de l'autre côté de la plate-forme, et laissèrent entendre un rire tonitruant. Une immense silhouette arriva sur le strategium, engagée dans une discussion allègre avec une autre présence plus petite qui hâtait le pas pour rester à sa hauteur.

Tous s'inclinèrent. Loken, en posant un genou à terre, entendit les spectateurs en faire de même sur les galeries au-dessus d'eux. Boas Comnenus s'exécuta plus lentement parce que son exosquelette accusait son âge, de même que l'adepte Regulus, non parce son corps mécanique était grippé, mais parce qu'il rechignait manifestement à montrer une telle déférence.

Horus le Maître de Guerre regarda autour de lui, souriant, et rejoignit l'estrade où il monta d'un bond. Il marcha jusqu'en son centre, où il se retourna.

— Mes amis, dit-il. Les honneurs sont rendus. Relevez-vous.

Lentement, ils se redressèrent et le contemplèrent.

Aussi majestueux qu'à l'accoutumée, tel était le sentiment de Loken ; massif et souple dans sa démarche, un demi-dieu incarné, enveloppé dans son armure éclatante et ses fourrures. Sa tête était nue, rasée, sculpturale. Son visage était noble, hâlé par de nombreux soleils, ses yeux espacés

brillaient autant que ses dents. Il sourit et adressa un signe de tête à chacun d'entre eux.

En lui se percevait une telle vitalité, comme celle d'une force de la nature (une tornade, une tempête, une avalanche) piégée et distillée dans une forme humanoïde, réceptacle de son potentiel. Il continua de pivoter, hochant la tête vers certains, soulignant certaines amitiés d'un regard chaleureux.

Les yeux du Primarque tombèrent sur Loken, caché par les ombres, et son sourire parut s'élargir une seconde.

Loken fut parcouru d'un frisson d'appréhension. La sensation était plaisante et vive. Seul le Maître de Guerre pouvait la susciter chez un guerrier de ses légions.

— Amis, reprit Horus. Sa voix était comme du miel, comme du fer, comme un murmure, comme toutes ces choses à la fois. Mes chers amis et camarades de la 63e flotte expéditionnaire. Nous y revoilà.

Les rires se répandirent sur la plate-forme et parcoururent les passerelles au-dessus d'elle.

— Un nouveau briefing, se moqua Horus, et je vous remercie tous d'avoir bien voulu venir ici supporter l'ennui d'une nouvelle session stratégique fastidieuse. Je promets de ne pas vous garder ici plus longtemps qu'il ne sera nécessaire. Mais avant toute chose…

Horus sauta au bas de l'estrade, et se pencha sur l'homme qui l'accompagnait au sortir de la chambre intérieure, comme un père présentant un petit enfant, en entourant d'un bras protecteur ses épaules infimes. Ainsi accolé, l'homme amena sur son visage un sourire raide et chétif, plus proche de la grimace désespérée que d'une démonstration de joie.

— Avant que nous ne commencions, je tiens à vous parler de mon ami Peeter Egon Momus. J'ignore encore ce qui m'a fait mériter… Pardonnez-moi, ce qui a fait mériter au genre humain tout entier un architecte aussi émérite et brillant. Peeter m'a parlé de ses projets pour la nouvelle Haute Cité de cette planète, et ils sont merveilleux. Proprement merveilleux.

— Vraiment, vous me gênez, monseigneur… balbutia Momus, le rictus vacillant. À devoir supporter directement autant de louanges suprêmes, l'architecte commençait à trembler.

— Peeter nous a été envoyé par notre seigneur l'Empereur en personne, développa Horus. Il connaissait sa valeur. Vous savez, je n'aime pas

conquérir ; la conquête en elle-même est très brutale, n’est-ce pas, Ezekyle ?

— Oui, seigneur, murmura Abaddon.

— Comment pourrions-nous réunir les avant-postes perdus de l’Humanité en un tout harmonieux si nous ne venions que pour les conquérir ? Nous avons pour devoir de les quitter dans un meilleur état que nous ne les avons trouvés. De les éclairer en leur communicant la vérité impériale, et d’en faire les augustes provinces de notre vaste domaine. Cette expédition, toutes les expéditions doivent être tournées vers le futur, et ne jamais perdre de vue que ce que nous laissons dans notre sillage doit témoigner fermement de nos intentions, particulièrement sur des mondes, comme celui-ci, où nous avons été contraints de prendre les armes pour promulguer notre message. Nous devons laisser un héritage derrière nous. Des cités impériales, des monuments dédiés à l’ère nouvelle, et à ceux qui sont tombés pour aider à sa fondation. Peeter, mon ami Peeter ici présent l’a très bien compris. Je vous invite tous à prendre le temps de visiter son étude et à découvrir ses projets exaltants. Et il me tarde de voir le génie de sa vision embellir toutes les nouvelles cités que nous édifierons sur la route de notre croisade.

Les acclamations fusèrent.

— T… toutes les nouvelles cités ? toussa Momus.

— Peeter est l’homme qu’il nous fallait, proclama Horus en ignorant les réserves étranglées du vieillard. Je m’associe à sa perception de l’architecture comme une célébration. Il a compris, et comme nul autre, à ce qu’il me semble, que l’esprit de la croisade peut s’inscrire dans l’acier, le verre et la pierre. Ce que nous érigeons est bien plus important que ce que nous jetons à terre. Ce que nous laisserons derrière nous, les hommes devront pouvoir l’admirer, et se dire : « Cela a été bien fait. C’est cela, l’Imperium, et sans lui, nous serions dans le noir. » Pour toutes ces raisons, Peeter est l’homme qu’il nous fallait. Applaudissons-le !

Dans toute la vaste salle résonna une ovation grondante, à laquelle se joignirent de nombreux officiers des ponts inférieurs. Peeter Egon Momus parut légèrement déboussolé, et un auxiliaire l’aida à quitter le strategium. Horus remonta sur l’estrade.

— Commençons… Vénérable adepte ?

Regulus rejoignit le bord de la tribune de pierre, où il déposa délicatement une roue d’engrenage polie. Lorsqu’il parla, sa voix était mécanique et

inhumaine, comme un vent électrique passant sur des bosquets d'acier.

— Seigneur Maître de Guerre, le Mechanicum est satisfait de ce corps stellaire. Nous continuons d'étudier avec grand intérêt les technologies recueillies ici. Les armes de phase sont soumises à un démontage analytique dans nos forges. Aux derniers rapports, trois schémas de construction standardisée qui nous étaient encore inconnus ont été récupérés.

Horus battit des mains.

— Gloire à nos frères de l'infatigable Mechanicum ! Nous rassemblons lentement les pièces manquantes du savoir de l'Humanité. L'Empereur s'en réjouira, autant, j'en suis sûr, que les seigneurs de Mars.

Regulus acquiesça, ramassa son rouage et recula de l'estrade. Horus se retourna.

— Rakris ? Mon cher Rakris.

Le seigneur gouverneur-électeur Rakris, un homme corpulent en robes gris pâle, avait déjà placé son sceptre sur l'estrade pour faire valoir sa participation ; il le tripotait à présent entre ses doigts nerveux, tout en énonçant son rapport. Horus l'entendit avec patience, en l'incitant à parler par des hochements de tête encourageants, mais Rakris ânonnait des informations d'une lenteur désespérante. Loken se sentait désolé pour lui. Rakris, un des généraux du seigneur commandant Varvaras, avait été choisi pour rester sur Soixante-Trois Dix-Neuf en tant que gouverneur, chargé de superviser les forces d'occupation le temps que la planète devint un monde impérial de plein droit. Rakris était un soldat de carrière, et même si cette nomination devait être reçue comme une distinction honorifique, la perspective d'être laissé derrière par la croisade le troublait manifestement. Pâle et hagard, il devait déjà penser à l'heure, plus si éloignée, où la croisade l'abandonnerait à la gestion de ce monde. Loken savait que quand la flotte reprendrait l'espace, Rakris, natif de Terra, se sentirait aussi seul que sur une île déserte. Le gouvernorat, supposé être la récompense ultime pour un héros de guerre, paraissait aux yeux de Loken un châtiment calme et terrible : devenir le monarque d'un monde, et s'y retrouver seul.

Pour toujours.

La croisade ne reviendrait pas avant longtemps rendre visite aux mondes conquis.

— …Et en vérité, commandant, poursuivait Rakris, il faudra peut-être plusieurs décennies pour que ce monde parvienne au stade de l'équité avec le reste de l'Imperium. Nous rencontrons une forte opposition.

— Sommes-nous très loin de nous faire accepter ? demanda Horus en se tournant.

— À des décennies d'être véritablement acceptés, monseigneur, lui répondit Varvaras, comme vous l'a dit mon ami Rakris. D'être acceptés dans les faits… C'est différent. Il subsiste un noyau de dissidence dans l'hémisphère sud que nous n'avons pas réussi à faire taire. Jusqu'à ce que ces réfractaires soient ramenés dans le rang, rien n'est vraiment certain.

Horus hocha la tête.

— Nous allons donc rester ici, s'il le faut, jusqu'à ce que cela soit réglé. Notre départ devra attendre. C'est très fâcheux… Le sourire du Primarque s'atténua un instant, le temps qu'il réfléchit. À moins qu'il n'y ait une autre suggestion ?

Il regarda vers Abaddon et laissa ses mots en suspens. Abaddon parut hésiter, et lança un bref regard dans les ombres derrière lui.

Loken réalisa que la fameuse question venait de lui être posée. Ils en étaient arrivés à un moment du conseil où leur Primarque requérait l'avis informel de son cercle d'élus en marge de la hiérarchie officielle de l'expédition.

Torgaddon le pressa d'un coup de coude, lequel n'était pas nécessaire. Loken commençait déjà à s'avancer dans la lumière derrière Abaddon.

— Maître de Guerre, dit-il, le son de sa propre voix le faisant presque sursauter.

— Capitaine Loken, lui rendit Horus, une lueur enchantée dans le regard. Les avis du Mournival sont toujours les bienvenus à ce conseil.

Plusieurs des personnages présents, y compris Varvaras, produisirent quelques bruits d'assentiment.

— Monseigneur, la phase initiale de la guerre sur cette planète a été achevée rapidement. Une frappe chirurgicale par notre fer de lance contre la tête de l'ennemi, afin de minimiser les pertes et les épreuves que les deux camps auraient subies durant un conflit prolongé. Une guérilla contre des insurgés serait inévitablement longue, ardue et coûteuse. Elle durerait des années, éroderait les précieuses ressources militaires du seigneur commandant Varvaras, et saperait les efforts du gouverneur-électeur dans ses relations au peuple. Soixante-Trois Dix-Neuf ne peut pas se le permettre, pas plus que cette expédition. Je dis, et pardonnez-moi si ça n'est pas ma place, je dis que si le fer de lance avait pour but de conquérir ce monde d'un seul coup net, il a échoué dans sa mission. Notre tâche ici n'est

pas terminée. Ordonnez à la légion de finir le travail.

Des murmures s'élevèrent tout autour d'eux.

— Vous me conseillez d'envoyer une nouvelle fois les Luna Wolves, capitaine ? demanda Horus. Loken secoua la tête.

— Pas la légion entière, monseigneur. La 10e compagnie. Nous avons été les premiers au palais de la Haute Cité, et pour cela, nous avons été loués. Mais les louanges n'étaient pas méritées, puisque notre devoir n'était pas accompli.

Horus hocha la tête, comme si cette proposition soudaine le surprenait.

— Varvaras ?

— L'Armée Impériale reçoit toujours comme un honneur le soutien de la noble légion. Les factions insurgées pourraient harceler mes hommes pendant des mois, ainsi que le capitaine l'a si justement souligné, et nous causer de sérieuses pertes avant d'être éradiquées. Une compagnie de Luna Wolves pourrait les écraser d'un coup et mettre fin à la sédition.

— Rakris ?

— Une solution expéditive ôterait un poids de mes épaules, seigneur, confessa Rakris. Il sourit. Cela reviendrait sans doute à employer une masse pour ouvrir une noix, mais la démonstration de force serait frappante. Le travail serait fait, et rapidement.

— Premier capitaine ?

— Le Mournival parle d'une seule voix, monseigneur, soutint Abaddon. Je recommande d'apporter une solution rapide à ce qui nous retient ici, pour que Soixante-Trois Dix-Neuf puisse vivre sa vie, et nous poursuivre notre croisade.

— Qu'il en soit ainsi, décréta Horus en retrouvant son large sourire. Je vous en donne donc officiellement l'ordre. Capitaine, que la 10e compagnie prête ses serments de l'instant et se tienne parée, nous attendrons avec impatience la nouvelle de votre succès. Merci d'avoir exposé votre opinion si clairement et d'avoir tranché dans le vif de cet épineux problème.

Ces paroles furent accueillies par le bruit de quelques applaudissements favorables.

— De nouvelles possibilités s'offrent donc à nous, reprit-il. Nous pouvons entamer les préparatifs de la prochaine phase. Lorsque je ferai établir un contact avec lui…

Horus se tourna vers la maîtresse aveugle des astropathes, qui hocha la tête en silence.

— …Notre Empereur bien-aimé sera heureux d’apprendre que notre bras de la croisade s’apprête à avancer de nouveau. Nous devrions maintenant discuter des options qui s’offrent à nous. Je pensais vous informer moi-même de nos découvertes, mais quelqu’un d’autre prétend avec insistance qu’il est en état de le faire.

Tous ceux présents se retournèrent pour regarder les portes de verre s’écarter une seconde fois. Le Primarque se mit à applaudir, et son geste fut repris sur toutes les galeries quand Maloghurst passa en boitillant l’accès au strategium. Cette apparition formelle était sa première depuis sa récupération à la surface.

Maloghurst était un vétéran des Luna Wolves, et un Fils d’Horus par ses traits. Il avait été en son temps capitaine de compagnie, et se serait sans doute hissé jusqu’au rang de premier capitaine s’il n’avait pas été promu écuyer d’Horus. D’un esprit sagace et expérimenté, il possédait de plus de nombreux talents pour l’intrigue, qui le prédisposaient à ce rôle et lui avaient valu son surnom de « Maloghurst le Retors ». Il n’en tirait aucune honte. La légion pouvait protéger physiquement le Maître de Guerre, mais lui le protégeait politiquement. Guidant et conseillant, prenant de court les manœuvres intestines, Maloghurst était sensible aux moindres nuances et changements dans la hiérarchie de l’expédition, de qui il n’avait jamais été aimé, car son contact était intimidant, même pour un des guerriers de l’Astartes, et jamais il n’avait consenti d’efforts pour se faire davantage apprécier. Beaucoup le considéraient comme un intervenant neutre, un coopérateur, loyal à Horus et à Horus seul. Mais personne n’avait jamais fait la folie de le sous-estimer.

Toutefois, les circonstances l’avaient soudain rendu plus populaire. Presque aimé. Il avait été retrouvé en vie après avoir été cru mort, et à la lumière du sort de Sejanus, sa survie avait été reçue comme une compensation. Le travail de la commémoratrice Euphrati Keeler avait cimenté son nouveau rôle de noble héros blessé, dont le rapatriement avait fait en images le tour de la flotte. À présent, l’assemblée l’accueillait avec un enthousiasme célébrant son endurance et sa résolution. Ses infortunes l’avaient réincarné en surhomme respecté.

Loken était certain que Maloghurst avait conscience de cette tournure ironique des événements. Et qu’il était prêt à en tirer le meilleur parti.

Maloghurst arriva en vue de tous. Ses blessures avaient été si sévères qu’il ne pouvait toujours pas revêtir à nouveau l’armure de la légion, et portait à

la place une robe blanche à l'arrière de laquelle était brodé l'emblème de la tête de loup. Une broche d'or représentant celui du Maître de Guerre, l'œil ouvert, fermait son vêtement sous sa gorge. Il claudiquait et ne parvenait à marcher qu'avec l'aide d'une canne de métal ; un désalignement cyphotique lui faisait une bosse dans le dos. Son visage, étiré et pâle depuis la dernière fois qu'ils l'avaient vu, soulignait son effort. Des cataplasmes de peau gélifiée synthétique couvraient les plaies de sa gorge et du côté gauche de sa tête.

Loken fut horrifié de se dire que Maloghurst était désormais aussi tordu de corps que le suggérait son surnom. Et que celui-ci était devenu très indélicat.

Horus descendit de l'estrade pour aller serrer son écuyer dans ses bras. Varvaras et Abaddon s'approchèrent eux aussi pour l'accueillir dans une accolade. Maloghurst sourit, puis il hocha la tête et salua vers les galeries pour remercier de l'accueil qui lui était fait.

Lorsque les acclamations cessèrent, Maloghurst était appuyé contre le côté du podium et y posait sa canne afin de respecter le cérémoniel de prise de parole. Au lieu de regagner sa place, le Maître de Guerre resta en retrait à l'extérieur du cercle pour laisser toute l'attention à son écuyer.

— J'ai eu droit à un certain luxe de relaxation ces derniers jours, commença Maloghurst, la voix ferme mais cassée. Des rires partirent de tous côtés, et les applaudissements reprirent un bref instant.

— Le repos forcé, reprit-il, ce fléau des qualités du soldat, m'a tout à fait convenu parce qu'il m'a laissé amplement le temps de consulter tous les rapports établis ces derniers mois par nos éclaireurs. Néanmoins, le repos forcé doit avoir les mêmes limites que toutes les bonnes choses. J'ai insisté pour qu'on me laisse aujourd'hui vous faire cette présentation parce que je me vois très mal mourir d'inaction, l'Empereur me pardonne.

D'autres s'esclaffèrent de plus belle. Loken sourit. Maloghurst savait réellement tirer parti de son nouveau statut parmi eux, et en était presque devenu… aimable.

— Voici donc un bilan. Trois zones principales nous intéressent. Sur ces mots, Maloghurst produisit une baguette de contrôle et l'agita brièvement. Ses gestes activèrent les projecteurs hololithiques encastrés dans le pont, et des formes de lumière solide se matérialisèrent au-dessus du strategium, assez haut pour que les spectateurs pussent les voir depuis les galeries. La première était une image en rotation de la planète, entourée des indicateurs

de leur alignement elliptique en orbite. La planète tournoyante rétrécit pour venir prendre sa place dans l'arrangement de ce système, lui aussi enveloppé de surimpressions graphiques. Le chapelet rotatif tridimensionnel resta un instant suspendu dans l'air, puis lui aussi se comprima, et ne fut plus qu'un petit composant plus clair parmi une mosaïque d'étoiles.

— Tout d'abord, celle-ci, désignation 8-58-1-7 ; l'amas adjacent à notre position actuelle. Le voisinage stellaire se mit à luire sur la carte flottante. Notre point d'escale suivant le plus évident et le plus accessible. Les vaisseaux de reconnaissance font état de dix-huit systèmes d'importance, dont douze auraient une valeur fondamentale en termes de ressources naturelles, mais aucun signe de vie ni d'habitation. Ces estimations n'ont rien de définitives, mais pour le moment, j'irai jusqu'à suggérer que cette région ne concerne pas l'expédition. Ces systèmes sujets à certification pourront être ajoutés aux manifestes d'exploration des colons qui suivront nos traces.

Il agita à nouveau sa baguette ; un groupe astral différent s'illumina.

— Cette deuxième région… Maître ?

Boas Comnenus s'éclaircit la gorge et renseigna obligeamment l'assemblée.

— Neuf semaines, écuyer. En temps de voyage standard vers l'extérieur de la galaxie.

— Neuf semaines vers l'extérieur, merci, reprit Maloghurst. Nous venons à peine de commencer à explorer ce secteur, mais les premiers rapports indiquent dans ce périmètre une ou plusieurs cultures au stade du voyage interstellaire.

— Des cultures vivantes ? demanda Abaddon. Trop souvent, les expéditions impériales ne retrouvaient dans le désert des étoiles que les traces stériles de sociétés depuis longtemps éteintes.

— Il est trop tôt pour le dire, premier capitaine, répondit Maloghurst. Certains éclaireurs rapportent que certaines reliques découvertes présentaient quelques similitudes avec celles que nous avons trouvées en 7-93-1-5 il y a cinq ans.

— Donc, ce ne serait pas des humains ? interrogea Regulus.

— Trop tôt pour le dire, vénérable adepte, répéta Maloghurst. La région a reçu un code de désignation, mais vous serez sans doute intéressé d'apprendre que Terra lui avait déjà donné un nom. Le Sagittaire.

— « L’effrayant Sagittaire terrifie nos troupes », cita Horus avec un sourire enjoué.

— Ce pourrait bien être le cas, monseigneur. La région nécessite de plus amples observations. L’écuyer à demi invalide bougea encore sa baguette et mit l’accent sur un troisième enroulement de soleils. Notre troisième option, plus loin encore vers l’extérieur de la galaxie.

— Dix-huit semaines standard, lui avança Boas Comnenus avant même d’avoir été sollicité.

— Merci, maître. Nos éclaireurs ne s’y sont pas encore rendus, mais la 140^{e} flotte expéditionnaire impériale, commandée par Khitas Frome des Blood Angels, nous a avertis que l’avancée impériale y rencontre de l’opposition. Les rapports sont assez imprécis, mais la guerre a éclaté.

— Une résistance humaine ? s’enquit Varvaras. Il pourrait s’agir d’anciennes colonies ?

— Des xenos, seigneur, résuma succinctement Maloghurst. Une présence ennemie d’une certaine ampleur. J’ai fait envoyer une missive aux commandants de la 140^{e} pour demander s’ils réclamaient notre soutien. Leur flotte est bien plus petite que la nôtre. Nous n’avons encore reçu aucune réponse. Nous pouvons considérer comme notre priorité de rallier cette région pour y renforcer la présence impériale.

Pour la première fois depuis le début du briefing, le sourire avait quitté les traits du Maître de Guerre.

— Je m’entretiendrai avec mon frère Sanguinius sur ce sujet. Je ne souhaite pas voir ses hommes périr faute de soutien, dit-il, puis il se tourna vers Maloghurst. Un grand merci, écuyer, pour vos efforts et pour la concision de votre exposé.

Ses mots déclenchèrent une salve d’applaudissements.

— Une dernière chose, monseigneur, sollicita Maloghurst. Je souhaiterais faire une mise au point personnelle. J’avais reçu pour surnom Maloghurst le Retors, pour des raisons de… de caractère, dont je sais que personne ne les ignore parmi tous ceux présents. Même si certains pourraient trouver cela étrange, j’ai toujours apprécié ce surnom. J’apprécie les arts de la politique, et je ne fais aucun effort pour le cacher. À ce qui m’a été rapporté, certains de mes aides ont fait leur possible pour que ce sobriquet soit abandonné : vu mon état, ils le considéraient comme une offense. Ils pensaient que je le trouverais cruel. Je tiens à ce que tous ceux rassemblés ici sachent que ça n’est pas le cas. Mon corps s’est brisé, mais pas mon esprit, et je serais

offensé si ce surnom ne m'était plus donné. Je n'apprécie guère la commisération et je ne veux pas de votre pitié. Je suis handicapé de corps à présent, mais mon esprit est resté le même. Vous n'avez pas à ménager mes sentiments. Je souhaite rester connu sous le même nom.

— Bien dit, lança Abaddon en commençant à entrechoquer ses paumes. L'assemblée se joignit à lui dans une acclamation aussi vive que celle qui avait accompagné Maloghurst jusqu'à l'estrade de pierre.

L'écuyer y récupéra sa canne, et en s'y appuyant, se tourna vers le Maître de Guerre. Horus leva les deux mains pour faire revenir le silence.

— Merci à Maloghurst de nous avoir énuméré les options s'offrant à nous. Nous avons maintenant beaucoup à prendre en compte. Je dissous cette assemblée pour le moment, mais je réclame que vos suggestions et vos remarques me parviennent avant demain soir, heure du vaisseau. Je vous encourage à étudier toutes les possibilités et à me présenter vos estimations. Nous nous rassemblerons à nouveau après-demain à la même heure.

La séance était close. Tandis que les passerelles supérieures se vidaient dans un bruissement de voix, les intervenants du strategium se réunissaient en groupes informels. Le Maître de Guerre conversait calmement avec Maloghurst et l'adepte du Mechanicum.

— Belle intervention, murmura Torgaddon à l'attention de Loken.

Loken souffla. Il n'avait pas encore réalisé quelle tension s'était accumulée en lui depuis la convocation au briefing.

— Joliment tournée, ajouta Aximand. Tes commentaires étaient très justes, Garviel.

— J'ai dit les choses comme elles me venaient, confessa modestement Loken.

Aximand le regardait, les sourcils froncés, comme s'il n'était pas sûr de savoir s'il plaisantait ou non.

— Tu n'es pas intimidé par ce genre de situation ? demanda Loken.

— Je suppose que je l'ai été dans un premier temps, répondit Aximand d'un ton désinvolte. On s'y habitue, après une ou deux fois. Mon astuce à moi, c'était de regarder ses pieds.

— Ses pieds ?

— Ceux du Maître de Guerre ; regarde-le droit dans les yeux, et une fois sur deux, tu oublieras ce que tu voulais dire. Aximand eut un léger sourire. Le premier véritable signe de sympathie envers lui que l'Autre Horus témoignait à Loken.

— Merci. J’essaierai de m’en souvenir.

Abaddon les rejoignit sous l’ombre des galeries en surplomb.

— Je le savais, que nous avions choisi le bon, dit-il en étreignant la main de Loken. Aller droit à l’essentiel, c’est ce que le Maître de Guerre attend de nous. Donner des estimations claires. Bravo, Garviel. Maintenant, fais en sorte de bien remplir ta mission.

— Ne t’inquiète pas.

— Tu auras besoin d’aide ? Je peux te prêter l’escouade Justaerin.

— Merci, mais la 10*e* compagnie pourra se débrouiller seule.

Abaddon hocha la tête.

— Je dirai à Falkus que ses faiseurs de veuves n’ont pas été jugés indispensables.

— Par pitié, ne fais surtout pas ça, le retint Loken, alarmé à la perspective de porter affront à Falkus Kibre, le capitaine des Terminators de la 1*re* compagnie. Les trois autres quarts du Mournival s’esclaffèrent de bon cœur.

— Tu verrais ta tête, lança Torgaddon.

— Ezekyle te mène en bateau si facilement, gloussa Aximand.

— Parce qu’Ezekyle sait que bientôt, il ne se laissera plus prendre, fit remarquer Abaddon.

— Capitaine Loken ?

Le gouverneur-électeur Rakris approchait d’eux. Abaddon, Aximand et Torgaddon s’écartèrent pour lui faire une place dans leur cercle.

— Capitaine Loken, formula Rakris. Je tenais simplement à vous dire… Je tenais simplement à vous exprimer toute ma gratitude. D’avoir pris personnellement la situation en main. De vous être prononcé sans détour. Les soldats du seigneur Varvaras font de leur mieux, mais ils ne sont que des hommes. L’implantation d’un nouveau régime sur cette planète est condamnée si des mesures fermes ne sont pas prises.

— La 10*e* compagnie va se charger du problème, seigneur gouverneur, lui assura Loken. Vous avez ma parole d’Astartes.

— Parce que l’armée n’en est pas capable ? Ils se retournèrent et découvrirent que la figure princière du seigneur Varvaras s’était elle aussi jointe à eux.

— J… je n’ai pas voulu suggérer… balbutia Rakris.

— Nous ne voulions pas vous offenser, seigneur commandant, se disculpa Loken.

— Rassurez-vous, je ne l’ai pas pris pour moi, dit Varvaras en lui tendant

la main. Une vieille coutume de Terra, capitaine Loken.

Loken la lui serra.

— On me l'a rappelée dernièrement, dit-il. Varvaras sourit.

— Je venais vous souhaiter la bienvenue dans notre petit cercle intérieur, capitaine. Et vous assurer que votre prise de parole n'avait rien de déplacé. Mes hommes se font massacrer dans le sud. J'ai à ce que je crois sous mes ordres la meilleure de toutes les armées expéditionnaires, mais je sais parfaitement qu'elle n'est composée que d'hommes. Je sais quand un soldat doit céder la place à un guerrier de l'Astartes. Et nous sommes dans ce cas de figure. Rendez-moi visite à mon cabinet quand vous en aurez le loisir, je serai heureux de vous exposer toute la situation en détail.

— Merci, seigneur commandant. Je viendrai vous voir cet après-midi.

Varvaras acquiesça.

— Veuillez nous excuser, seigneur commandant, prit congé Torgaddon. Le Mournival est attendu. Le Maître de Guerre s'est retiré et il nous fait appeler.

Le Mournival franchit derrière le Maître de Guerre les portes en vitrail de son sanctum privé, une large pièce meublée avec goût, construite sous le puits des galeries d'audience, dans le flanc tribord du vaisseau-amiral. L'un des murs était de verre blindé, ouvert sur les étoiles. Devant eux s'affairaient Maloghurst et le Maître de Guerre, et le Mournival se recula dans les ombres, attendant d'être sollicité.

Loken se raidit quand trois arrivants descendirent l'escalier de fer en colimaçon depuis la galerie supérieure. Les deux premiers étaient deux Astartes des Imperial Fists, rayonnants dans leur armure de plates jaunes. La troisième silhouette était bien plus grande. Un autre dieu vivant. Rogal Dorn, Primarque des Imperial Fists et frère d'Horus.

Dorn salua chaleureusement le Maître de Guerre et alla s'asseoir avec lui et Maloghurst sur les sofas de cuir posés face au mur de verre. Des serviteurs leur apportèrent des rafraîchissements.

Rogal Dorn était un être aussi majestueux qu'Horus en toutes proportions. Lui et son entourage d'Imperial Fists accompagnaient la flotte expéditionnaire depuis quelques mois, même s'ils ne tarderaient plus à la quitter. D'autres devoirs, d'autres expéditions les appelaient. Loken avait entendu dire que le Primarque Dorn s'était joint à eux à la demande d'Horus, afin qu'ils pussent discuter à deux des attributions et prérogatives

du rôle de Maître de Guerre. Depuis que cet honneur lui était échu, Horus avait sollicité l'opinion et les conseils de tous les Primarques sur ce sujet. Être nommé Maître de Guerre l'avait brutalement coupé d'eux et élevé au-dessus de ses frères, et il y avait eu des objections réprimées, notamment de la part de ceux qui estimaient que ce titre aurait dû leur revenir. La rivalité et la compétition sévissaient parmi les Primarques comme dans n'importe quelle fratrie.

Certainement guidé par la main habile de Maloghurst, Horus avait courtisé ses frères, calmé leurs craintes et apaisé leurs doutes, avait réaffirmé ses pactes, et s'était renouvelé l'assurance de leur coopération. Il ne voulait pas qu'aucun se sentît dépossédé, ni méprisé. Il ne voulait pas leur donner à penser qu'ils n'étaient plus écoutés. Certains, comme Sanguinius, Lorgar et Fulgrim, avaient dès le départ acclamé la nomination d'Horus ; d'autres, comme Angron et Perturabo, avaient ressassé leur amertume, et il avait fallu beaucoup de diplomatie de la part du Maître de Guerre pour calmer leur colère et leur jalousie. Quelques-uns, comme Russ et le Lion, s'étaient cyniquement résolus à cette tournure des événements, sans montrer la moindre surprise.

Mais d'autres encore, Guilliman, le Khan et Dorn avaient simplement emboîté le pas à Horus en acceptant le décret de l'Empereur comme le meilleur choix, et le plus évident. Horus avait toujours été le plus brillant, le premier d'entre eux et le favori. Eux ne doutaient pas qu'il fût taillé pour ce rôle, car aucun des Primarques n'avait jamais pu rivaliser avec ses exploits, ni accéder à la même intimité avec l'Empereur. C'était vers ces frères indéfectibles qu'Horus se tournait en premier pour demander conseil. Dorn et Guilliman incarnaient tous deux les parangons les plus dévoués des qualités impériales, commandaient leurs expéditions avec une dévotion et un génie militaire sans égaux. Horus briguait leur approbation comme un jeune homme aurait recherché celle de frères plus âgés et plus expérimentés.

De tous les Primarques, Rogal Dorn possédait peut-être l'esprit militaire le mieux aiguisé. Aussi ordonné et discipliné que celui de Roboute Guilliman, aussi intrépide que celui du Lion, mais aussi assez souple pour laisser parler l'inspiration, l'éclat de zèle qui avait valu tant de lauriers à Leman Russ, au Khan et à leurs semblables. Les états de service de Dorn dans la Grande Croisade n'étaient surpassés que par ceux d'Horus, mais Dorn était réservé quand Horus était charismatique, et c'était pour cela qu'Horus avait

constitué un choix aussi évident. En harmonie avec sa personnalité patiente et immuable, la légion de Dorn s'illustrait dans l'art du siège et les stratégies défensives ; le Maître de Guerre plaisantait à ce sujet, en affirmant que si lui savait prendre d'assaut les forteresses comme nul autre, Dorn savait les tenir. « Si je devais un jour attaquer un bastion en ta possession, avait-il lancé lors d'un récent banquet, la guerre durerait toute l'éternité : le meilleur en attaque contre le meilleur en défense ! » Les Imperial Fists n'auraient jamais pu être délogés de nulle part, même par toute la puissance des Luna Wolves.

Depuis plusieurs mois qu'il voyageait avec la 63^{e} flotte expéditionnaire, Dorn avait été un observateur tranquille ; il passait des heures en entretien privé avec le Maître de Guerre, mais Loken l'avait vu de temps à autre surveiller les exercices et les préparatifs de la guerre. Loken ne lui avait encore jamais parlé, ne l'avait encore jamais rencontré directement. Cet endroit était jusqu'à présent le plus petit où ils s'étaient retrouvés en même temps.

Il le voyait maintenant en discussion avec le Maître de Guerre. Deux êtres mythiques présents dans une même pièce. Loken ressentait comme un honneur le simple fait de se trouver en leur présence, de les voir parler, comme des hommes, d'un ton détendu. Maloghurst paraissait encore plus tassé à côté d'eux.

Face à celui d'Horus, d'un blanc éclatant, le Primarque Dorn portait un plastron d'armure décoré comme un sarcophage, de motifs rouge sombre et cuivrés. Des ailes d'aigle déployées, moulées dans du métal, faisaient un halo autour de sa tête ; d'autres ornaient son torse et son épaulière. Des motifs d'aquila et de lauriers étaient estampés sur les protections de ses bras et jambes. Les revers tressés d'or d'un manteau de velours rouge tombaient de ses larges épaules. Son visage fin et sévère ne souriait pas, même quand le Maître de Guerre lançait une plaisanterie. Ses cheveux étaient du même blanc que les ossements des morts.

Les deux Astartes qui l'avaient escorté depuis la galerie vinrent attendre auprès du Mournival. Abaddon, Aximand et Torgaddon les connaissaient bien, mais Loken n'avait fait que les apercevoir à l'intérieur du vaisseau. Abaddon les lui présenta comme Sigismund, premier capitaine des Imperial Fists, resplendissant dans une héraldique blanche et noire, et Efried, capitaine de la 3^{e} compagnie. Les guerriers de l'Astartes se saluèrent en s'adressant les uns aux autres le signe de l'aquila.

— Je souscris pleinement à vos propositions de tout à l’heure, dit immédiatement Sigismund à Loken.

— J’en suis honoré. Vous avez assisté au conseil depuis les galeries ?

Sigismund acquiesça.

— Écrasez l’ennemi, réglez cette affaire et poursuivez votre route. Il reste tant à accomplir. Nous ne pouvons nous permettre de gâcher notre temps.

— Il nous reste encore tant de mondes à rallier à nous, approuva Loken. Mais un jour, enfin, nous nous reposerons.

— Certainement pas, réfuta brutalement Sigismund. La croisade ne cessera jamais. Vous n’êtes pas de cet avis ?

Loken fut pris au dépourvu.

— Jamais, répéta Sigismund avec emphase. Plus nous nous dispersons et plus nous découvrons de nouveaux mondes. Des nouveaux mondes à conquérir. L’espace ne connaît pas de limites, pas plus que notre appétit à le dominer.

— Je ne suis pas d’accord, dit Loken. Un jour, la guerre prendra fin. Le règne de la paix totale sera établi. Tel est notre but suprême.

Sigismund eut un large sourire.

— Vraiment ? Peut-être. Mais je pense que nous nous sommes lancés dans une entreprise sans fin. C’est la nature même de l’Humanité qui la rend ainsi. Il y aura toujours un nouveau but, une nouvelle perspective.

— Vous pouvez certainement concevoir un temps où tous les mondes auront été unifiés sous la loi impériale. N’est-ce pas là le rêve que nous souhaitons tous voir se réaliser ?

Sigismund le fixa droit dans les yeux.

— Frère Loken. J’en ai tant entendu sur vous, et toujours en bien, que je ne pensais pas découvrir chez vous une telle naïveté. Nous allons passer nos vies à nous battre pour bâtir cet Imperium, puis j’ai bien peur que nous passions le reste de nos jours à combattre pour le défendre. Il règne de telles ténèbres parmi les étoiles. Même quand l’Imperium sera achevé, il n’y aura pas de paix : nous serons obligés de faire la guerre pour préserver ce que nous aurons construit de dure lutte. La paix est un vœu pieux ; notre croisade adoptera peut-être un autre nom, mais elle ne cessera jamais véritablement. Dans notre lointain futur, il n’y a que la guerre.

— Je pense que vous avez tort, réaffirma Loken.

— Vous êtes si innocent, se moqua Sigismund. Et moi qui croyais que les Luna Wolves étaient censés être les plus agressifs de nous tous. Vous aimez

que les autres légions vous considèrent ainsi, n’est-ce pas ?

— Notre réputation parle d’elle-même, capitaine, lui rétorqua sèchement Loken.

— Tout comme celle des Imperial Fists. Est-ce que nous allons nous battre pour savoir laquelle des légions est la meilleure au combat ?

— La réponse sera toujours les Loups de Fenris, intervint Torgaddon, parce qu’ils sont tous bons pour l’asile de fous. Il afficha un large sourire : conscient de la tension, il cherchait à la désamorcer. Si vous comparez les légions saines d’esprit, alors bien sûr, la question devient plus complexe. Les Ultramarines du Primarque Roboute seraient des prétendants sérieux, mais il y en aurait tellement d’autres. Les Word Bearers, les White Scars, les Imperial Fists, tous ont d’excellents résultats. Mais les Luna Wolves, ah… Les Luna Wolves… Dans un combat à la loyale, Sigismund, vous pensez vraiment que vous auriez une chance ? Sincèrement ? Vos gamins en jaune contre l’élite de l’élite ?

Sigismund se mit à rire.

— Si ça peut vous aider à dormir, Tarik. Louée soit Terra que cette hypothèse ne doive jamais être à vérifier.

— Ce que le frère Sigismund ne te dit pas, Garviel, continua Torgaddon, c’est que sa légion va passer à côté de toute la gloire. Ils vont être retirés du service. C’est ça qui le rend un peu aigri.

— Tarik voit la vérité comme elle l’arrange, corrigea Sigismund. Les Imperial Fists ont reçu l’ordre de l’Empereur de retourner vers Terra et d’y établir une garde autour de lui. Nous avons été choisis pour devenir ses prétoriens. Alors qui est aigri, Luna Wolf ?

— En tout cas, pas moi, riposta Torgaddon. J’irai gagner des lauriers à la guerre pendant que vous prendrez du gras à surveiller les fourneaux de cuisine.

— Vous allez être détachés de la croisade, compatit Loken. Il m’avait semblé entendre des rumeurs à ce sujet.

— L’Empereur nous demande de fortifier le palais de Terra et d’en garder les remparts. C’est en ce sens qu’il s’était exprimé lors du triomphe d’Ullanor. Nous venons de passer deux ans à parachever nos missions en cours et nous pouvons maintenant nous conformer à ses désirs. Oui, nous retournons sur Terra. Oui, nous allons rester assis là-bas pendant tout le reste de la croisade. Sauf que je pense qu’il restera encore de la croisade à faire une fois que nous aurons quitté Terra, notre devoir accompli. Ça n’est

pas vous qui allez la terminer, Luna Wolves. Les étoiles auront oublié ce nom depuis longtemps quand les Imperial Fists repartiront en guerre.

Par jeu, Torgaddon posa la main sur le pommeau de son épée tronçonneuse.

— Vous tenez tellement à recevoir une correction pour votre insolence, Sigismund ?

— Je ne sais pas. Et lui ?

L'immense Rogal Dorn se tenait derrière eux.

— Sigismund a-t-il mérité d'être corrigé par vous, capitaine Torgaddon ? Probablement, mais par pure amitié, renoncez-y. Il se fait des bleus très facilement.

Tous s'amusèrent des paroles du Primarque. Le plus fugace des sourires passa sur les lèvres de Rogal Dorn.

— Loken, dit-il en lui faisant signe de le suivre. Loken suivit le Primarque vers un coin éloigné de la chambre. Derrière eux, Sigismund et Efried continuaient de plaisanter avec le reste du Mournival, et quelque part, Horus était assis et conférait intensément avec Maloghurst.

— Nous devons retourner vers le monde-mère, commença Dorn sur le ton de la conversation. Sa voix basse et étonnamment douce évoquait le bruit des vagues sur une plage distante, mais il y courait une force, comme la tension dans un filin d'acier. L'Empereur nous demande de fortifier le palais impérial, et qui suis-je pour questionner les souhaits de l'Empereur ? Je suis au contraire heureux qu'il reconnaisse le talent particulier de la 7^{e} légion. Il baissa les yeux vers Loken.

— Vous n'êtes pas habitué à nous côtoyer, moi et mes frères, n'est-ce pas ?

— Non, monseigneur.

— C'est ce que j'aime en vous. Des hommes comme Ezekyle et Tarik ont passé tant de temps en compagnie de votre commandant qu'ils n'y pensent plus, mais vous, vous comprenez encore qu'un Primarque n'est pas un homme, pas même un Space Marine. Je ne parle pas de force. Je parle du poids des responsabilités.

— Oui, monseigneur.

Dorn soupira.

— L'Empereur n'a pas de semblable, Loken. Il n'existe pas de dieux dans cet univers creux pour lui tenir compagnie. Alors il nous a fait, nous, les demi-dieux, pour nous tenir auprès de lui. Je ne me suis jamais vraiment habitué à mon statut. Cela vous surprend peut-être ? Je sais ce dont je suis

capable, et ce qui est attendu de moi, et je frissonne. Ma simple nature suffit parfois à m'effrayer. Croyez-vous qu'Horus ressente la même chose parfois ?

— Je l'ignore, monseigneur, répondit Loken. Sa confiance en lui-même est une de ses plus grandes qualités.

— Je le pense également, et j'en suis heureux. Il ne pourrait y avoir de meilleur Maître de Guerre qu'Horus. Mais un homme, même un Primarque, ne peut être bon que s'il reçoit les bons conseils, particulièrement s'il croit en lui. Ses élans doivent être tempérés et guidés par ceux dont il s'entoure.

— Vous voulez parler du Mournival, monseigneur ?

Rogal Dorn hocha la tête. Son regard partit au-delà de la cloison de verre blindé, se perdre dans l'étendue scintillante du champ d'étoiles.

— Vous savez certainement que je vous avais observé, et que je me suis prononcé en faveur de votre cooptation ?

— C'est ce qu'on m'a rapporté, monseigneur. J'en suis à la fois perplexe et honoré.

— Mon frère Horus a besoin d'entendre une voix honnête. Une voix qui comprenne l'ampleur et l'importance de notre action. La voix de quelqu'un qui ne soit pas blasé en présence de demi-dieux. Sigismund et Efried sont cela pour moi. Ils sont honnêtes envers moi. Vous devez en faire de même pour votre commandant.

— Je ferai mon possible pour…

— Ils voulaient nommer Luc Sedirae ou Iacton Qruze. Vous le saviez ? Les deux noms ont été considérés. Sedirae est un tueur avide de bataille, très semblable à Abaddon, et il aurait dit oui à n'importe quoi si cela signifiait d'obtenir la gloire. Qruze… Vous l'appelez « le Mal Entendu », à ce qu'il me semble ?

— En effet, monseigneur.

— Qruze est un sycophante. Lui aurait dit oui à n'importe quoi si cela lui permettait de rester en grâce. Le Mournival a besoin d'une opinion dissonante.

— D'un négateur, dit Loken. Rogal Dorn afficha alors un véritable sourire.

— Oui, précisément, d'un négateur comme ceux des dynasties anciennes. Vous êtres très instruit. Mon frère Horus a besoin d'entendre à son oreille la voix de la raison s'il doit parvenir à maîtriser son ardeur et à agir comme le ferait l'Empereur. Nos autres frères, dont certains sont assez furieux de l'ascension d'Horus, ont besoin de constater qu'il tient les rênes d'une main

ferme. C’est donc moi qui vous ai proposé, Garviel Loken. J’ai étudié votre caractère et vos états de service, et j’ai estimé que vous étiez le métal manquant dans l’alliage du Mournival. N’en soyez pas offensé, mais pour un guerrier de l’Astartes, vous avez en vous quelque chose d’infiniment humain.

— J’ai peur que mon casque finisse par ne plus m’aller, monseigneur. Ma tête aura gonflé après tous ces compliments.

Dorn hocha la tête.

— Toutes mes excuses.

— Vous avez parlé de responsabilités. Je ressens moi aussi ce même poids, tout d’un coup.

— Vous êtes fort, Loken. Vous avez des épaules d’Astartes. Apprenez à le porter.

— Oui, monseigneur.

Dorn se détourna de la baie vitrée et baissa à nouveau les yeux vers Loken, en posant les deux mains sur ses épaules.

— Contentez-vous d’être vous-même. Exprimez vos opinions sans crainte, car vous avez reçu le droit précieux de le faire. Ainsi, je pourrais m’en retourner vers Terra en sachant la croisade entre de bonnes mains.

— Je me demande tout de même si vous ne placez pas trop de foi en moi, monseigneur, se défendit Loken. Je viens de proposer une guerre avec la ferveur d’un Sedirae…

— Je vous ai entendu parler. Vous avez parfaitement exposé votre cas. Cela fait partie de votre rôle à présent : parfois, vous devrez conseiller, et parfois, vous devrez permettre au Maître de Guerre de se servir de vous.

— De se servir de moi ?

— Vous avez compris de quoi Horus vous a chargé ce matin ?

Un silence.

— Le rôle du Mournival, à sa demande, était de le soutenir. Il cultive l’allure d’un faiseur de paix car cela lui est plus utile sur les mondes de l’Imperium. Ce matin, il souhaitait qu’un autre que lui suggère d’envoyer les légions à sa place.

OceanofPDF.com

SEPT

Serments de l’instant
Keeler prend une image
Tactiques d’intimidation

— S’il vous plaît, restez ensemble, demanda l’itérateur. Personne ne s’éloigne du groupe, et personne ne prend autre chose que des notes écrites sans permission préalable. Est-ce bien compris ?

Tous répondirent oui.

— C’est un véritable privilège. On nous a accordé dix minutes, et cette limite sera strictement respectée.

L’itérateur, nommé Emont, un trentenaire au teint jaunâtre, qui malgré son apparence possédait ce qu’Euphrati Keeler estimait être une voix magnifique, s’arrêta pour donner au groupe un dernier conseil.

— N’oubliez pas que c’est un endroit dangereux. Nous sommes en état de guerre. Faites attention à là où vous marchez.

Il se retourna et les entraîna à sa suite vers l’immense écoutille blindée. Le bruit des machines-outils résonnait autour d’eux. Les commémorateurs n’avaient encore jamais été autorisés à visiter cette partie du vaisseau. La plupart des zones martiales leur étaient fermées, sauf sur permission spéciale. La baie d’embarquement, elle, était en permanence strictement interdite d’accès.

Ils étaient six dans ce groupe. Keeler, un autre imagiste appelé Siman Sark, un peintre du nom de Fransisko Twell, un compositeur de

mouvements symphoniques, Tolemew van Krasten, et deux documentalistes, Avrius Carnis et Borodin Flora. Carnis et Flora jacassaient déjà calmement au sujet de leurs « thèmes et approches ».

Tous les commémorateurs avaient enfilé des tenues résistantes en prévision du mauvais temps et portaient des sacs à paquetage. Keeler était à peu près sûre qu'ils s'étaient préparés pour rien. La permission qu'ils attendaient ne leur serait pas donnée. Ils avaient déjà eu de la chance d'arriver aussi loin.

Elle jeta la bretelle de son sac sur son épaule, et passa la sangle de son appareil favori autour de son cou. À l'avant du groupe, Emont s'arrêta devant les deux Luna Wolves en armure complète de garde devant l'écoutille et leur montra ses pièces justificatives.

— Approuvées par l'écuyer, l'entendit-elle prononcer. Dans ses robes beiges, Emont paraissait bien fragile comparé aux deux géants et devait pencher la tête en arrière pour le regarder. Les guerriers de l'Astartes étudièrent la liasse de papiers, se transmirent l'un à l'autre quelques commentaires par une brève série de liaisons radio, puis acceptèrent d'un hochement de tête de les laisser passer.

Le pont d'embarquement (et Keeler dut se remettre à l'esprit qu'il ne s'agissait là que d'un seul de ces ponts, car le vaisseau en possédait six) se composait d'un long tunnel résonnant, dont le volume démesuré dominait les rampes de lancement et les rails qui couraient sur sa longueur. Tout au bout, à cinq cents mètres d'eux, l'espace était visible au travers des vibrations du champ d'intégrité.

Le décor était bruyant. Des instruments martelaient leur cliquetis, les palans de levage grinçaient, les chariots de chargement trépidaient sur les voies. Des trappes claquaient et des réacteurs testés à l'allumage poussaient leurs grondements. Il y avait partout de l'activité : les équipes de pont passaient d'une position à l'autre, les ajusteurs et les artificiers procédaient aux ultimes vérifications, les serviteurs décrochaient les tuyaux des pompes à carburant. Des plateaux de munitions passèrent à la file comme un long chapelet de saucisses. L'air puait l'huile chauffée et les gaz d'échappement.

Six navettes de transport étaient posées devant eux sur leurs trains de roulement. Des appareils lourds capables de supporter le vide, mais assez agiles pour les manœuvres atmosphériques, rangés par lignes de trois, les ailes déployées. Des faucons de chasse attendant de prendre leur envol et de se jeter sur la proie. Leurs coques peintes de blanc arboraient l'icône de la

tête de loup et l’œil d’Horus.

— …sont surnommés les oiseaux d’assaut, expliquait l’itérateur en les faisant approcher. La véritable désignation de ce modèle est le Warhawk VI. La plupart des armées expéditionnaires emploient désormais les modèles standardisés Thunderhawk, plus petits, que vous apercevez à notre gauche sur cette aire de stationnement, mais la légion a tenu à garder en service ces anciens appareils qui ont emmené des Luna Wolves à la guerre depuis le début de la Grande Croisade, et même en vérité depuis plus longtemps. Ils furent assemblés sur Terra par le Bloc Yndonésien pour être employés contre les tribus panpacifiques durant les Guerres d’Unification. Douze d’entre eux vont servir à l’opération d’aujourd’hui, six lancés depuis cette baie, six depuis la baie d’embarquement arrière numéro deux.

Keeler leva son appareil et prit rapidement plusieurs clichés des oiseaux d’assaut rangés devant elle. Pour la dernière de ces vues, elle s’accroupit, de façon à obtenir une contre-plongée impressionnante sur l’alignement de leurs ailes.

— J’ai dit aucun enregistrement ! fulmina Emont en s’approchant d’elle d’un pas rapide.

— Je n’ai pas cru que vous étiez sérieux, répondit-elle d’un ton suave. Nous avons dix minutes et je suis imagiste. Qu’est-ce que vous pensiez que j’allais faire ?

Emont parut tout décontenancé. Il s’apprêtait à rétorquer quelque chose quand il remarqua que Carnis et Flora s’étaient éloignés sans s’en apercevoir, accaparés par une de leurs petites divergences de vue.

— Restez avec le groupe ! leur cria-t-il en filant vers eux comme un chien de berger.

— T’as réussi à en faire une bonne ? demanda Sark à Keeler.

— S’il te plaît. Tu sais à qui tu parles, répliqua-t-elle.

Il rit et sortit un de ses propres appareils de son sac.

— J’osais pas trop, mais tu as raison. Qu’est-ce qu’on est venu faire là si on ne peut pas faire notre boulot ?

Il prit à son tour quelques photos. Keeler l’aimait bien. Sark était de bonne compagnie et faisait déjà du travail décent sur Terra. Elle doutait tout de même qu’il parvînt à faire quelque chose de bon ici. Son œil pour la composition était très exercé quand il s’agissait de visages, mais elle-même se trouvait davantage dans son élément.

Les deux documentalistes cernaient à présent Emont et l’assaillaient de

questions auxquelles il s’efforçait de répondre. Keeler se demanda où était passée Mersadie. La compétition avait été féroce entre les commémorateurs pour obtenir une de ces six places. Mersadie Oliton avait gagné la sienne grâce à une recommandation de Keeler, et soi-disant celle d’un personnage haut placé de la légion, mais elle ne s’était pas présentée à temps ce matin. Sa place avait été prise à la dernière minute par Borodin Flora.

Ignorant les instructions de l’itérateur, elle s’éloigna du groupe et se mit en quête d’images. L’emblème des Luna Wolves marqué au pochoir sur un volet de freinage levé ; deux serviteurs aux implants lubrifiés, se démenant pour réparer une arrivée défectueuse ; des techniciens hors d’haleine, essuyant la sueur de leurs fronts, près du magasin de munitions qu’ils venaient de charger ; le groin de métal nu d’une arme fixée sous une aile.

— Êtes-vous en train d’essayer de me faire muter ? demanda Emont en rappliquant à sa hauteur.

— Non.

— Je dois vraiment vous demander de bien vouloir revenir avec les autres, madame. Je sais que vous êtes actuellement bien vue par les autorités, mais il y a des limites. Après cet incident à la surface…

— Quel incident ? demanda-t-elle.

— Il y a quelques jours, vous devez sûrement en avoir entendu parler ?

— Non.

— Un commémorateur a faussé compagnie aux factionnaires durant une visite en surface et s’est attiré des ennuis. Ça a fait tout un scandale, les grands pontes ont été très importunés. Le premier itérateur a dû faire des pieds et des mains pour empêcher que tout le contingent des commémorateurs présents ne soit suspendu.

— C’était si grave ?

— Je ne connais pas tous les détails. S’il vous plaît, rejoignez le groupe. Faites-le pour moi.

— Je retourne avec les autres. Vous avez une voix tellement charmeuse. Vous pourriez me demander de faire n’importe quoi.

— Continuons la visite. Emont s’était mis à rougir.

Lorsqu’il se retourna, elle prit une autre photo, pour capturer l’image de l’itérateur, tête baissée, sur le fond des équipes en pleine activité et des engins menaçants.

— Itérateur ? l’appela-t-elle. Avons-nous reçu la permission d’accompagner la descente ?

— Je ne pense pas, avoua-t-il tristement. Je suis désolé. On ne m’a rien dit.

Un bruit de fanfare retentit sur tout le vaste pont. Keeler entendit ensuite (et sentit) un battement semblable à celui d’un tambour, comme celui d’un marteau de guerre asséné sur du métal à un rythme régulier.

— Rangez-vous sur le côté ! Dépêchez-vous ! Sur le côté, vite ! les contraignit Emont en essayant de rassembler les membres du groupe contre le mur de la baie.

Le martèlement gagnait en intensité et se rapprochait. Des pas. Des pieds chaussés d’acier foulaient le sol au pas cadencé.

Trois cents guerriers de l’Astartes, en armure complète et en rangs parfaits, entrèrent sur le pont d’embarquement entre les rangées de navettes d’assaut en attente. À l’avant de leur colonne, un porte-étendard levait la grande bannière de la 10^{e} compagnie.

Keeler retint son souffle à leur seule vue. Si nombreux, si parfaits, si colossaux et si disciplinés. Elle leva son appareil entre des mains frémissantes et se mit à photographier. Des géants habillés de métal blanc, assemblés pour la guerre, tous identiques, la démarche précise et composée.

Des ordres furent lancés et les Astartes s’arrêtèrent dans un écrasement de talons. Ils restèrent des statues immobiles tandis que leurs écuyers se pressaient entre leurs rangs et qu’ils étaient assignés à leurs transports.

Lentement, en une séquence fluide, les unités rejoignirent leurs appareils à la file.

— Ils ont déjà dû prêter leurs serments de l’instant, relatait Emont au groupe dans un murmure.

— Expliquez-nous, le sollicita van Krasten. Emont y consentit.

— Chaque soldat de l’Imperium doit proclamer sa loyauté envers l’Empereur dès le début de son service, et ceux de l’Astartes n’y font pas exception. Personne ne doute de leur dévotion perpétuelle, mais avant chaque mission distincte, ils choisissent de prêter un serment immédiat, un « serment de l’instant », qui les investit spécifiquement dans la mission en cours. Ils jurent de se plier aux impératifs particuliers de ce qui les attend. On pourrait y voir une sorte de réaffirmation, je suppose. Les guerriers de l’Astartes sont très attachés à leurs rituels.

— Je ne comprends pas, se reprocha van Krasten. Ils ont déjà prêté serment…

— De défendre la vérité de l’Imperium et la lumière de l’Empereur, précisa Emont. Mais comme son nom le suggère, un serment de l’instant

s’applique à la bataille en elle-même. À une action bien spécifique.

Van Krasten hocha la tête.

— Qui est-ce ? demanda Twell en pointant du doigt. Un officier supérieur de l’Astartes, un capitaine d’après sa cape, remontait les lignes de guerriers qui embarquaient sur les engins de descente.

— C’est le capitaine Loken, dit Emont.

Keeler leva son appareil.

Loken avait enlevé son casque à cimier. Ses cheveux blonds, coupés courts, encadraient son front pâle. Ses yeux gris semblaient immenses. Mersadie lui avait parlé de lui. Une figure importante désormais. S’il fallait en croire les rumeurs, il faisait partie des quatre.

Elle le photographia en pleine conversation avec un subordonné, puis à nouveau tandis qu’il ordonnait du geste aux serviteurs de dégager une rampe de lancement. Il était le plus extraordinaire des sujets. Elle n’avait pas à réfléchir à la composition du cadre, elle n’aurait pas plus tard à retailler l’image. Sa carrure dominait chaque cliché.

Pas étonnant que Mersadie ait été aussi loquace. Keeler se demanda à nouveau quelle raison avait pu lui faire laisser passer sa chance.

Loken s’éloignait à présent que ses hommes avaient presque tous embarqué. Il alla parler au porteur de la bannière, dont il caressa l’étoffe avec affection. Une autre belle image. Puis il se retourna pour faire face aux cinq silhouettes en armure qui approchaient sur le pont soudain devenu vide.

— C’est… balbutia Emont à voix basse. C’est assez extraordinaire. J’espère que vous avez tous conscience de ce que vous voyez.

— Et qu’est-ce que nous voyons ? demanda Sark.

— Le capitaine prête son serment de l’instant en dernier. Il va être entendu par deux de ses compagnons capitaines, mais le reste du Mournival est venu y assister.

— C’est le Mournival ? lui fit confirmer Keeler, sans cesser de mitrailler.

— Le premier capitaine Abaddon, le capitaine Torgaddon et le capitaine Aximand, et avec eux les capitaines Sedirae et Targost, souffla Emont, très inquiet d’avoir auparavant pu élever la voix.

— Lequel est Abaddon ? demanda Keeler en pointant son objectif.

Loken s’agenouilla.

— Il n’était pas nécessaire… voulut-il protester.

— Nous voulions y mettre les formes, l’interrompit Torgaddon. Luc ?

Luc Sedirae, capitaine de la 13e compagnie, leva la page sur laquelle le serment était écrit.

— Je suis venu vous entendre, dit-il.

— Et je suis venu en témoigner, intervint Targost.

— Et nous sommes venus pour que l’ambiance soit un peu moins sinistre, plaisanta Torgaddon. Abaddon et Aximand pouffèrent en silence.

Ni Targost ni Sedirae n’étaient des Fils d’Horus. Targost, capitaine de la 7e compagnie, avait un visage carré marqué d’une profonde balafre en travers du front. Luc Sedirae, héros de tant de batailles, avait un sourire canaille, les cheveux blonds et fins, les yeux d’un bleu luisant, la bouche en permanence entrouverte, comme sur le point de mordre. Il leva le fragment de parchemin.

— Acceptez-vous, frère Garviel Loken, votre rôle dans cette guerre ? Promettez-vous de mener vos hommes sur la zone de conflit, et de les conduire à la gloire, quelles que puissent être la férocité et l’ingéniosité de l’ennemi ? Jurez-vous d’écraser les insoumis de Soixante-Trois Dix-Neuf malgré tout ce qu’ils tenteront contre vous ? Jurez-vous de faire honneur à la 16e légion et à l’Empereur ?

Loken plaça la main sur le bolter que Targost présentait devant lui.

— Pour cette bataille et sur cette arme, je le jure.

Sedirae hocha la tête et lui tendit le texte de son serment.

— Tuer pour les vivants, et tuer pour les morts. Il se retourna pour s’en aller. Targost rangea son bolter à son côté, fit le signe de l’aquila et le suivit.

Loken se remit debout en accrochant le parchemin de son serment à la bordure de son épaulière droite.

— Tu dois faire en sorte que tout aille bien, Garviel, dit Abaddon.

— Je suis content que tu me le rappelles, lui renvoya Loken, impassible. Pendant un moment, je me suis dit : et si pour changer, je faisais tout de travers ?

Abaddon fut pris à contre-pied. Torgaddon et Aximand s’esclaffèrent.

— Il a déjà fait de gros progrès, Ezekyle, se moqua Aximand.

— Tu l’as bien cherché, ajouta Torgaddon.

— Je sais, je sais, se renfrogna Abaddon. Il fixa intensément Loken. Ne fais pas défaut au Maître de Guerre.

— Ça n’est pas mon genre, répliqua Loken, puis il s’éloigna vers sa navette.

— Les dix minutes sont écoulées, dit Emont.

Keeler s’en moquait éperdument. La dernière image avait été exceptionnelle. Le Mournival, Sedirae et Targost réunis en un groupe solennel. Loken à genoux.

Emont fit quitter la baie d’embarquement aux commémorateurs pour les conduire vers un pont d’observation adjacent au sabord de lancement, d’où ils pourraient regarder les oiseaux d’assaut décoller. Ils entendaient la note montante des moteurs en séquence de pré-allumage faire trembler les parois. Le rugissement s’atténua tandis qu’ils remontaient la coursive d’accès, et que les écoutilles se refermaient une par une derrière eux.

Le pont d’observation était une longue salle, dont un des flancs était comme le cadre d’un gigantesque hublot. L’éclairage intérieur avait été baissé pour mieux laisser voir l’obscurité du dehors.

La vue était impressionnante. Ils surplombaient directement la gueule béante de la baie, une ouverture démesurée encadrée de fanaux clignotants. Le corps du vaisseau-amiral s’élevait autour d’eux, semblable aux hauteurs crénelées d’une cité gothique. Au-delà s’étendait le vide.

De petits engins de service et des convoyeurs de charge voletaient tout autour, certains occupés à des tâches d’entretien, d’autres en partance vers les autres croiseurs de la flotte expéditionnaire. Cinq de ces autres vaisseaux pouvaient se distinguer depuis leur poste d’observation ; des monstres élancés, stationnés à plusieurs kilomètres. Ils n’étaient que des formes virtuelles, mais le soleil lointain les frappait de biais et donnait à leurs coques supérieures des contours nets et dorés.

En dessous s’étalait le monde dont ils occupaient l’orbite. Soixante-Trois Dix-Neuf. Ils survolaient sa face nocturne, mais un croissant de clarté grisâtre se déroulait là où le jour avançait en rampant. Sur la masse sombre, Keeler arrivait à apercevoir la lueur effacée de quelques métropoles ponctuant la surface.

Aussi impressionnante que pouvait être la vue, prendre des images aurait été une perte de temps : entre le verre, la distance et l’éclairage incertain, la résolution aurait été très mauvaise.

Elle trouva un siège éloigné des autres et commença à passer en revue les clichés qu’elle avait déjà pris, en les faisant s’afficher sur l’écran de visualisation de son appareil.

— Je peux regarder ? demanda une voix.

Elle leva les yeux, et eut à les plisser pour identifier celui qui avait parlé.

C’était Sindermann, le premier itérateur.

— Bien sûr, dit-elle. Elle se releva, et du pouce, en tenant l’appareil pour qu’il put voir les images, commença à les faire défiler une à une. Il pencha la tête.

— Vous avez un œil pour ces choses, maîtresse Keeler. Oh, celle-là en particulier est remarquable ! Une équipe en plein labeur. Je la trouve frappante parce qu’elle est tellement naturelle, candide, pourrait-on dire. On ne voit que des poses formelles et figées sur une telle portion de nos archives pictographiques…

— J’aime prendre les gens quand ils n’ont pas conscience que je suis là.

— Celle-ci est tout simplement magnifique. Vous avez parfaitement capturé le caractère de Garviel.

— Vous le connaissez personnellement, monsieur ?

— Pourquoi cette question ?

— Vous l’avez appelé par son prénom, pas par son grade ou par un titre honorifique.

— Je pense que le capitaine Loken peut être considéré comme un de mes amis, sourit-il. Quoi qu’il en soit, j’aime à le croire. On ne peut jurer de rien avec les hommes de l’Astartes. Ils établissent des relations avec les mortels de bien curieuse manière. Mais nous passons du temps ensemble et nous discutons de certains sujets.

— Vous êtes son mentor ?

— Son tuteur. La différence est grande. Je sais des choses qu’il ignore, je suis donc en mesure de l’aider à étendre sa connaissance, mais je n’ai pas la prétention d’avoir une quelconque influence sur lui. Oh, maîtresse Keeler, celle-ci est superbe ! La meilleure, dirais-je.

— C’est ce que je pense aussi. J’en étais très contente.

— Tous réunis de cette façon, Garviel dans cette posture si humble, et la façon dont la bannière de compagnie s’intègre dans le cadre…

— C’était un hasard, reconnut Keeler. Ce sont eux qui ont choisi de se tenir devant.

Sindermann plaça doucement ses mains sur les siennes. Il semblait sincèrement reconnaissant d’avoir pu regarder son travail avec elle.

— Cette image deviendra célèbre, j’en suis persuadé. Elle sera reproduite dans les ouvrages d’histoire aussi longtemps que l’Imperium vivra.

— Ça n’est qu’une image, le sermonna-t-elle modestement.

— C’est un témoignage. Et le parfait exemple de ce que vos confrères

peuvent réussir. J’ai déjà exploré une partie de la matière produite par les autres commémorateurs jusqu’à présent, celle qui a été ajoutée aux archives collectives de l’expédition. Certaines productions sont assez… parcellaires, dirons-nous. Les munitions idéales pour ceux qui clament que ce vaste projet de commémoration n’est qu’une perte de temps, d’argent et de place dans les vaisseaux. Mais certains travaux font preuve d’un talent certain, et je classerai le vôtre parmi ceux-là.

— Vous êtes trop gentil.

— Je suis sincère, maîtresse. Et je pense que si l’Humanité ne documente pas suffisamment ses succès, une moitié de sa tâche seulement aura été accomplie. À propos de sincérité… Venez avec moi.

Il la raccompagna vers le groupe près de la grande vitre. Quelqu’un d’autre s’était joint à eux sur le pont d’observation et parlait à van Karsten. C’était l’écuyer, Maloghurst, qui se retourna à leur approche.

— Kyril, souhaitez-vous leur dire vous-même ?

— Vous en êtes l’instigateur, écuyer. Le plaisir vous revient.

Maloghurst hocha la tête.

— Après négociation avec les hauts responsables de l’expédition, il a été accepté que vous six puissiez suivre le groupe d’intervention à la surface et observer la mission. Vous voyagerez à bord d’une des navettes de soutien auxiliaire.

Les commémorateurs exprimèrent en chœur leur exultation.

— L’idée de laisser les commémorateurs s’immerger dans les strates de l’activité militaire a donné lieu à de nombreux débats, ajouta Sindermann, en particulier concernant la sécurité de civils comme vous dans la zone de conflits. Nous sommes également soucieux, si je peux être franc, de ce vous pourriez être amenés à voir. L’Adeptus Astartes en guerre est un spectacle choquant et sauvage. Beaucoup pensent que de telles images ne sont pas faites pour la diffusion publique, et qu’elles pourraient donner de la croisade une image négative.

— Nous pensons tous deux le contraire, reprit Maloghurst. Même si elle peut être laide ou choquante, la vérité n’en devient pas fausse. Nous devons nous montrer sincères quant à ce que nous entreprenons, et sur la façon dont nous l’entreprenons, et permettre à des personnes comme vous d’y réagir. C’est sur cette sincérité que doit s’appuyer une culture raisonnable. Nous devons également célébrer le courage des Astartes, et comment y arriverez-vous sans l’avoir vu ? Je crois en la force de notre propagande positive,

pour une bonne part grâce à la maîtresse Keeler ici présente, et grâce à son témoignage sur mon propre calvaire. Les images et la narration des victoires de l'Imperium, comme celles de ses souffrances, ont un pouvoir fédérateur. Elles divulguent quelle est la cause commune qui porte notre société.

— Le fait qu'il s'agisse d'une action de moindre importance nous a aidés, rapporta Sindermann. L'Astartes va jouer le rôle inhabituel de ramener l'ordre public. Tout devrait être terminé dans un jour ou deux, avec peu de risques collatéraux. Néanmoins, je souhaite vous rappeler que le terrain reste dangereux. Vous vous plierez en permanence aux instructions données, sans jamais vous éloigner de votre escouade de protection. Je vais vous accompagner, car telle a été une des exigences du Maître de Guerre. Écoutez-moi et obéissez-moi à tout moment.

Nous sommes quand même contrôlés, pensa Keeler. Ils ne vont montrer que ce qu'ils veulent bien nous faire voir. Tant pis, ça reste une opportunité. Et je n'arrive pas à croire que Mersadie passe à côté.

— Regardez ! cria Borodin Flora.

Tous se tournèrent.

Les grands oiseaux de métal étaient lancés. Comme de gigantesques fléchettes, ils se catapultèrent depuis l'ouverture de la baie, la lumière du soleil s'accrochant au blindage de leur flanc. Majestueusement, ils virèrent sur l'aile, leurs réacteurs s'attisant comme des charbons bleus alors qu'ils descendaient en formation vers la planète.

En s'accrochant aux rails de maintien au-dessus de sa tête, Loken remonta l'allée dorsale de la navette de tête. Les Luna Wolves, impassibles derrière leur casque, leurs armes dans les casiers, étaient assis dans des sièges fermés tournés vers l'arrière. L'oiseau d'assaut trépidait tandis qu'il ouvrait son chemin d'entrée dans l'atmosphère haute.

Loken atteignit la section du cockpit et ouvrit l'écoutille pour y pénétrer. Deux officiers de vol étaient assis dos à dos face aux panneaux muraux de leurs consoles. Derrière eux, deux serviteurs-pilotes étaient connectés aux postes les plus avancés dans le nez de l'appareil. Il faisait sombre, malgré le halo coloré des instruments et la frange de lumière qui traversait les hublots avant.

— Mon capitaine ? s'enquit un des officiers en levant la tête vers lui.

— Que se passe-t-il avec la radio ? le questionna Loken. Mes hommes

m’ont déjà rapporté plusieurs problèmes de communication. Parasites et voix fantômes.

— Nous avons le même souci, mon capitaine, dit l’officier, ses mains pianotant sur les touches de contrôle. Et je reçois des rapports identiques depuis les autres navettes. Nous pensons qu’il doit s’agir d’un phénomène atmosphérique.

— Une perturbation ?

— Je pense, mon capitaine. J’ai appelé le vaisseau-amiral et leurs communications n’ont rien. Probablement un écho acoustique renvoyé par la surface.

— Mais les choses ont l’air de s’empirer progressivement, dit Loken. Il enfila son casque et ouvrit sa liaison personnelle. Le sifflement des parasites était toujours là, mais on y percevait à présent comme un motif.

— Est-ce que ce sont des mots ?

L’officier secoua la tête.

— Je ne peux pas vous répondre. Les consoles ne lisent que des interférences générales. Nous sommes peut-être en train de capter les émissions d’une des cités du sud. Peut-être même le trafic radio de l’armée.

— Nous avons besoin de fréquences dégagées, ordonna Loken. Faites-y quelque chose.

L’officier haussa les épaules et ajusta plusieurs cadrans.

— Je peux essayer de filtrer le signal en le faisant passer par plusieurs tampons acoustiques. Ça suffira peut-être à nettoyer le canal de transmission…

Un torrent de grésillements se déversa dans les oreilles de Loken, puis tous les bruits se calmèrent soudain.

— C’est mieux, dit-il. Puis il s’interrompit. Désormais que le sifflement s’était tu, il entendait clairement une voix. Celle-ci était distante, d’un calme singulier, mais prononçait des mots intelligibles.

« …seul nom que tu entendras… »

— Qu’est-ce que c’est que ça ? se demanda Loken. Il tendit l’oreille. La voix était si lointaine, pareille à un froissement de soie.

L’officier de bord se tordit le cou, lui aussi concentré sur ce qu’il entendait par ses écouteurs. Il procéda à quelques réglages infimes sur sa console.

— Je devrais pouvoir… amorça-t-il. Un geste de ses doigts venait brusquement de rendre le signal parfaitement audible. Par Terra, qu’est-ce que ça veut dire ?

Loken écouta. Sèche comme le vent d’un désert, la voix disait : « Samus. C’est le seul nom que tu entendras. Samus signifie la fin et la mort. Samus. Je suis Samus. Samus est tout autour de toi. Samus est l’homme à côté de toi. Samus rongera tes os. Attention ! Samus est là. »

La voix s’estompa. La fréquence redevint totalement calme et vide, à l’exception du crépitement occasionnel.

L’officier de vol retira ses écouteurs et regarda Loken. Son visage aux yeux écarquillés exprimait son angoisse. Loken eut un léger mouvement de recul ; il n’avait pas l’habitude de devoir gérer la peur. Ce seul concept le répugnait.

— Je n… n’ai aucune idée de ce que ça pouvait être, dit l’homme.

— Moi si, annonça Loken d’un ton ferme. Notre ennemi essaie de nous intimider.

OceanofPDF.com

HUIT

Guerre à sens unique
Sindermann dans l’herbe et le sable
Jubal

Au lendemain de la mort de « l’Empereur » et de la chute de l’ancien gouvernement centralisé, les insurgés avaient fui vers les massifs montagneux de l’hémisphère sud, pour y occuper une forteresse au milieu d’une rangée de sommets appelés les pics des murmures dans la langue locale. L’air y était rare, à cause de la très haute altitude. L’aube se levait, et sur la glace vert pâle des cimes brumeuses se reflétaient les rayons du jour.

Les oiseaux d’assaut tombèrent de la bordure de l’espace, de la pèlerine bleu foncé du ciel, traînant des flammes dorées derrière la surface ablative de leurs coques. Dans les habitations sobres et les villages des versants, les autochtones nés d’une culture de mythe et de superstition virent comme un présage les marques ardentes dans l’aurore montagnarde. Beaucoup se laissèrent aller aux plaintes et aux lamentations, ou se précipitèrent vers leurs chapelles.

La foi religieuse de Soixante-Trois Dix-Neuf, forte dans la capitale planétaire et les cités majeures, s’était distillée en un philtre encore plus puissant dans ces régions reculées où les croyances anachroniques étaient portées par une faible éducation et la nécessité de subsister au quotidien. Les troupes de l’Armée Impériale avaient déjà dû lutter pour endiguer la vague de fanatisme primitif au début de l’occupation. Tandis que les

traînées de feu traversaient les nues, il leur redevenait difficile de contrôler l'agitation matinale des hameaux.

Les navettes de descente se posèrent sur un plateau aride de roche volcanique blanche, cinq mille mètres sous les plus hauts sommets, là où se trouvait la bastide des rebelles. Des nuages tourbillonnants de poussière de pierre ponce furent écrasés par le hurlement de leurs turbines.

Le ciel était blanc, et sur ce fond, les sommets paraissaient plus blancs encore, et des nuages laiteux tamisaient l'atmosphère. Une série de précipices et de canyons de glace s'ouvraient à pic au bord du plateau, à moitié cachés par la brume, d'où les pitons les plus bas s'élevaient dans la lumière du levant.

La 10*e* compagnie se déploya, bolters armés, dans l'air glacial. Les frères se rangèrent en ordre de bataille aussi efficacement que Loken aurait pu le souhaiter.

Mais les liaisons étaient toujours perturbées. Toutes les quelques minutes, la voix de « Samus » jacassait de plus belle, pareille à un soupir porté par le vent.

Loken appela à lui les principaux chefs d'escouade dès qu'il eut posé pied à l'extérieur : Vipus de l'escouade Locasta, Jubal de l'escouade Hellebore, Rassek de l'escouade Terminator, Talonus de l'escouade Pithraes, Kairus de l'escouade Walkure, et huit autres.

Tous se regroupèrent autour de lui, en manifestant la même déférence pour Xavyer Jubal.

Loken, qui avait toujours su lire l'attitude de ses hommes, n'avait pas besoin d'un talent très exercé pour constater que Jubal n'avait pas bien pris la promotion de Vipus. Comme ses frères du Mournival le lui avaient conseillé, Loken avait suivi son instinct et fait de Nero Vipus le chef de compagnie en son absence, quand des affaires politiques le retiendraient. Vipus était populaire, mais Jubal, en tant que sergent de la 1*re* escouade, avait subi un affront. Aucune règle ne spécifiait que le sergent de la 1*re* escouade d'une compagnie en était de fait le commandant en second. La séquence numéraire des escouades n'était pas un ordre de mérite. Jubal ne s'en estimait pas moins lésé. Et il le lui avait fait savoir, plusieurs fois.

Loken se rappela les mots de l'Autre Horus. « Si ta confiance va à Vipus, nomme Vipus. Jamais de compromis. Jubal est un grand garçon, il s'en remettra ».

— Nous allons faire vite, eh bien, dit-il à ses officiers. Les Terminators en

tête. Rassek ?

— Mon groupe est prêt, mon capitaine, répondit ce dernier sans ambages. Comme tous les membres de son escouade spécialisée, le sergent Rassek portait la titanesque armure Terminator, une variante qui n'avait été que récemment introduite dans l'arsenal de l'Astartes. Grâce à leur prééminence et au fait que leur Primarque fût le Maître de Guerre, les Luna Wolves avaient été parmi les premières légions à recevoir de ces armures d'un genre nouveau ; certaines n'en avaient pas encore la moindre. Le modèle était conçu pour l'assaut direct. Bardée de plaques plus épaisses, et donc de dimensions plus conséquentes, une armure Terminator transformait un guerrier de l'Astartes en blindé humanoïde, lent et pesant, mais impossible à arrêter. Un homme en armure Terminator sacrifiait toute sa célérité, sa dextérité et sa liberté de mouvement. Ce qu'il y gagnait en retour était l'invulnérabilité contre pratiquement toute attaque balistique.

Rassek culminait au-dessus d'eux, les dominait de sa taille comme eux auraient dominé le commun des mortels. Des systèmes d'armement massif étaient intégrés à ses épaules, ses bras et ses gantelets.

— Ouvrez la marche vers les ponts et dégagez-nous le passage, demanda Loken. Il marqua un temps. Le moment était venu de faire preuve de diplomatie. Jubal, je tiens à ce que votre escouade suive les Terminators pour peser dans l'engagement initial.

Jubal hocha la tête, indubitablement ravi. La moue de déplaisir qu'il avait arborée depuis des semaines s'atténua un instant. Tous les officiers assistaient à ce dernier briefing tête nue, malgré un air pauvre en oxygène, presque irrespirable selon les standards humains. Leur système pulmonaire amélioré n'en ressentait pas même de gêne. Loken vit Nero Vipus sourire, et montrer ainsi qu'il comprenait la portée de cet ordre. Leur capitaine offrait à Jubal une mesure supplémentaire de gloire pour lui assurer qu'il n'était pas oublié.

— Allons-y ! cria Loken. Lupercal !

— Lupercal ! reprirent les sergents. Puis ils coiffèrent leurs casques et en fermèrent les fixations.

Des portions de la compagnie se mirent à progresser vers les ponts naturels et les passerelles de roche qui reliaient le plateau à la chaîne de montagnes.

Des régiments de l'Armée Impériale, équipés de leurs lourds manteaux et de respirateurs pour lutter contre l'air froid, étaient montés à leur rencontre depuis la ville de Kasheri, au bas de la gorge.

— Kasheri est sous contrôle, mon capitaine, dit un officier à Loken d'une voix étouffée par son masque, le souffle saccadé. L'ennemi s'est retiré vers sa forteresse dans les hauteurs.

Loken acquiesça, les yeux levés vers les flancs abrupts dressés dans la clarté blanche.

— Nous prenons le relais, déclara-t-il.

— Ils sont bien armés, l'avertit le militaire. Chaque fois que nous avons tenté une poussée pour prendre les ponts de pierre, ils nous ont pilonnés au canon. À notre avis, ils ne sont pas très nombreux, mais ils ont l'avantage de la position. C'est un vrai champ de mort, mon capitaine, leurs pièces sont braquées par ici depuis deux directions ; nous avons cru comprendre que les insurgés étaient menés par un Invisible appelé Rykus ou Ryker, et…

— Nous prenons le relais, l'arrêta Loken pour la deuxième fois. Je n'ai pas besoin de connaître le nom de mon ennemi pour le tuer.

Il lui tourna le dos.

— Jubal, Vipus. En formation et avancez.

— C'est tout ? Vous y allez comme ça ? demanda l'officier avec une certaine amertume. Ça fait six semaines qu'on est là à ramasser des tirs, avec des pertes que vous n'imaginez même pas, et vous…

— Et nous, nous sommes l'Astartes, termina Loken. Vous êtes relevés.

La tête du soldat fut secouée par un rire triste. Il marmonna quelques mots à peine audibles.

Loken se retourna et fit un pas vers lui, ce qui eut pour effet de le faire sursauter. Aucun homme n'aimait voir les lentilles du casque impassible d'un Luna Wolf se fixer sur lui.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ? lui fit répéter Loken.

— Je… rien, mon capitaine…

— Qu'avez-vous dit à l'instant ?

— J'ai dit… « Et cet endroit est hanté. », mon capitaine.

— Si vous croyez vraiment que cet endroit est hanté, mon ami, vous admettez que l'on puisse croire aux esprits et aux démons.

— Pas du tout, mon capitaine ! Je vous assure !

— Je préférerais, dit Loken. Nous ne sommes pas des barbares.

— Ce que je voulais dire, se justifia l'homme, le visage empourpré et en sueur derrière son masque respiratoire, c'est que le coin a quelque chose de bizarre. Ces montagnes, là, on les appelle les pics des murmures, et j'ai

discuté avec quelques habitants de Kasheri ; elles portent ce nom depuis longtemps, mon capitaine. Très longtemps. Les gens de la région croient que ceux qui viennent peuvent entendre des voix leur parler, alors qu'il n'y a personne autour d'eux. C'est une de leurs vieilles légendes.

— Superstition. Nous savons que ce monde possède des temples. Ses croyances sont rétrogrades. Faire briller la lumière sur cette ignorance fait partie des raisons de notre présence.

— Mais ces voix, mon capitaine, qu'est-ce que c'est ?

— Que voulez-vous dire ?

— Depuis que nous sommes ici et que nous combattons pour remonter les montagnes, nous les avons tous entendues. Moi aussi, je les ai entendues. Des murmures, la nuit, et parfois en plein jour, quand j'étais seul. Et sur la radio. C'était un Samus qui parlait.

Loken dévisagea l'homme. Le serment accroché à son épaulière flottait dans le vent des hauteurs.

— Qui est ce Samus ?

— Pas la moindre idée, expliqua l'officier. Tout ce dont je suis sûr, c'est que les fréquences radio n'ont pas arrêté ces derniers jours. Les voix qu'on entendait répétaient toujours la même chose. Des menaces.

— Ils essaient de nous faire peur, jugea Loken.

— Ben ça marche, alors, pas vrai ?

Loken traversa le plateau dans le vent mordant entre les navettes posées. Samus avait recommencé à parler. Sa voix était un raclement sec en arrière-fond de la fréquence ouverte.

« Samus. C'est le seul nom que tu entendras. Je suis Samus. Samus est tout autour de toi. Samus est l'homme à côté de toi. Samus rongera tes os. »

Loken était forcé d'admettre que la propagande ennemie était bonne, perturbante par son mystère et son ton murmuré. Sans doute s'était-elle avérée hautement efficace par le passé contre les autres nations et cultures de Soixante-Trois Dix-Neuf. « L'Empereur » avait sans doute atteint la domination globale de la planète sur la base de ces chuchotements détestables, aidé de ses guerriers invisibles.

L'Astartes de l'Empereur véritable ne serait pas dupé et dérouté par des moyens aussi simples.

Certains des Luna Wolves autour de lui se tenaient immobiles, à écouter les marmonnements dans les écouteurs de leurs casques.

— Ignorez-les, leur dit Loken. Ça n’est qu’un petit jeu psychologique. En route.

Les Terminators pesants de Rassek approchaient des ponts de pierre, des arches de granite et de lave refroidie qui liaient le plateau à la quasi-verticalité des versants. Ces viaducs naturels avaient été laissés derrière eux par l’action de glaciers disparus.

Des cadavres, certains d’eux réduits par l’altitude à l’état de momies desséchées, encombraient le bord du plateau et l’accès aux ponts. L’officier n’avait pas menti. Des centaines de simples soldats avaient été fauchés lors des diverses tentatives faites pour atteindre les redoutes des sommets. Le tir avait été si intense que leurs camarades n’avaient pas pu rapatrier leurs corps.

— En avant ! ordonna Loken.

Levant ses fulgurants, l’escouade Terminator se mit à emprunter les ponts d’un pas lourd, ses pieds immenses délogeant des ossements blanchis et des lambeaux de tunique figés contre la pierre. Des tirs les accueillirent immédiatement, tombés de positions invisibles parmi les sommets découpés. Les projectiles tintèrent et ricochèrent sur les armures ; les Terminators traversèrent le rideau de rafales sans en souffrir, comme d’autres auraient traversé une bourrasque de vent. Ce qui avait retenu l’Armée Impériale pendant des semaines et lui avait tant coûté chatouillait à peine les guerriers de la légion.

Ce serait vite terminé, calcula Loken en déplorant le sang loyal versé en vain. Cette mission aurait dû dès le départ revenir à l’Astartes.

Arrivés à la moitié des ponts, les premiers rangs de l’escouade Terminator ouvrirent le feu. Les fulgurants et les systèmes d’armes lourdes intégrés déchargèrent leurs munitions vers l’autre côté du gouffre, envoyant leurs puissantes décharges de laser et leurs grêles de têtes explosives vers le haut des pentes. Des positions cachées explosèrent. Des dépouilles inertes dégringolèrent les parois de roche et de glace et furent précipitées vers l’abîme.

Samus reprit son harcèlement. « Samus. C’est le seul nom que tu entendras. Samus signifie la fin et la mort. Samus. Je suis Samus. Samus est tout autour de toi. Samus est l’homme à côté de toi. Samus rongera tes os. Attention ! Samus est là. »

— Avancez ! beugla Loken. Et par pitié, que quelqu’un fasse taire ce Samus !

— Mais qui c’est, ce Samus ? demanda Borodin Flora.

Les commémorateurs, bordés d’une escorte de soldats et de serviteurs, venaient de débarquer de leur transport dans le froid mordant d’une bourgade appelée Kasheri. Le relief, devant eux, s’élevait dans la brume.

Le secteur avait été sécurisé, puis occupé par l’infanterie et les machines de Varvaras. Le groupe s’avança dans la lumière, en ce lieu où l’altitude faisait tourner la tête et entravait le souffle. Keeler calibrait son appareil en fonction de la lumière intense, s’efforçant de ralentir la cadence effrénée de ses inspirations. Tout cela était contrariant : ils s’étaient posés en terrain sûr, très loin de la zone avérée des combats. Ici, il n’y avait rien à voir. Ils étaient maintenus à l’écart.

La petite ville était posée sur une saillie terne au fond de la gorge, entre les pics. Peu de choses semblaient avoir changé ici depuis des siècles. Les alentours offraient bien des opportunités d’images de l’habitat rustique, ou de véhicules de guerre parqués, mais rien de très éloquent. La lumière avait néanmoins une qualité bien particulière ; il y tombait une petite pluie fine. Certains des serviteurs avaient reçu pour instructions de transporter les sacs des commémorateurs, le reste se débattait pour maintenir des parasols géants à l’horizontale dans un vent de travers. Pour Keeler, ils devaient tous avoir l’air d’une bande d’aristos en visite guidée, qui s’exposaient non pas au danger, mais à leur propre conception très vague du risque.

— Où sont les Astartes ? demanda-t-elle. Quand est-ce que nous allons approcher de la zone des combats ?

— On s’en moque, l’interrompit Flora. Qui est Samus ?

— Samus ? répéta Sindermann, interloqué. Il s’était éloigné d’eux et de la navette d’une courte distance, pour gagner une étendue de sable et d’herbe d’où il pouvait observer la profondeur brumeuse de la gorge battue par le crachin. Il paraissait infime, comme s’il s’apprêtait à prendre la parole devant le paysage encaissé.

— Je n’arrête pas de l’entendre, insista Flora en le rejoignant. L’itérateur avait du mal à retrouver son souffle. Flora portait une oreillette pour pouvoir suivre les communications militaires.

— Je l’ai entendu, moi aussi, dit l’un des fantassins de l’escouade de protection derrière son respirateur.

— La radio nous a fait des siennes, annonça un autre.

— Pendant toute la descente en surface, intervint l’officier en charge. Laissez tomber. Interférences.

— On m’a dit que ça durait depuis des jours, s’étonna van Krasten.

— Ce n’est rien, trancha Sindermann, l’air pâle et fragile, et sur le point de s’évanouir par manque d’oxygénation.

— Le capitaine dit que ce sont des tactiques d’intimidation, rapporta l’un des soldats.

— Le capitaine a sûrement raison, entérina Sindermann. Il prit sa plaque de données, et se connecta à la banque d’archivage de la flotte. Après coup, il décrocha le masque de son respirateur et se le posa sur le visage, afin d’aspirer l’oxygène de la bouteille compacte sanglée sur sa hanche.

— Voilà qui est intéressant, marmonna-t-il après une courte consultation des données reçues.

— Quoi donc ? demanda Keeler.

— Rien du tout. Ça n’est rien ; le capitaine a raison. Je vous en prie, séparez-vous et profitez des environs. Les soldats seront heureux de répondre à vos questions. Vous êtes également libres de vous approcher des engins de guerre.

Les commémorateurs s’observèrent un instant avant de commencer à se disperser. Chacun fut suivi d’un serviteur prévenant et de son parasol, et d’une paire de soldats peu enjoués.

— On aurait aussi bien pu ne pas venir, critiqua Keeler.

— Les montagnes sont splendides, commenta Sark.

— Rien à carrer ; il y en a sur d’autres planètes, des montagnes. Écoute.

Ils écoutèrent. Un tumulte distant roulait sur la gorge. Le son de la guerre, qui survenait autre part.

Keeler désigna du menton la direction du bruit.

— C’est là-bas qu’il aurait fallu être. Je vais aller demander à l’itérateur pourquoi nous sommes coincés ici.

— Bonne chance, ironisa Sark.

Sindermann était parti à l’opposé du groupe pour aller attendre sous l’avant-toit d’une des demeures grossières de la localité montagnarde. Il poursuivait l’étude de sa plaque. Le vent des montagnes faisait pencher les touffes d’herbe jaillies du sable blanc à ses pieds. La pluie s’était accentuée.

Keeler marcha vers lui. Deux soldats et un serviteur à parasol commencèrent à la suivre ; elle se retourna vers eux.

— Pas besoin, merci, leur dit-elle. Ils s’arrêtèrent net et la laissèrent s’éloigner seule. Quand elle eût rejoint l’itérateur, elle aussi avait ouvert sa propre réserve d’oxygène. Sindermann était toujours entièrement accaparé

par sa plaque de données. Curieuse, elle garda un instant sa requête pour elle.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, n’est-ce pas ? s’enquit-elle posément.

— Non, pas du tout, démentit Sindermann.

— Vous avez découvert qui est Samus, avouez.

Il releva la tête et sourit.

— C’est vrai. Vous êtes très tenace, Euphrati.

— Je suis née comme ça. Alors, qu’y a-t-il ?

L’itérateur haussa les épaules.

— C’est idiot, dit-il en lui montrant l’écran de sa plaque. Ce que nous avons déjà pu absorber de l’histoire de ce monde mentionne le nom de Samus, et les pics des murmures. Cela semble être un lieu sacré pour la population de Soixante-Trois Dix-Neuf. Un endroit saint, hanté, où la barrière entre la réalité et le monde des esprits est la plus perméable. C’est intriguant. Les systèmes de croyances et les superstitions des mondes primitifs exercent sur moi une fascination sans limite.

— Et qu’est-ce que vous apprend votre plaque ? demanda Keeler.

— Elle dit… C’est assez amusant ; je suppose que cela pourrait amener à avoir peur, si quelqu’un devait véritablement croire en ces choses. Il est dit ici que les pics des murmures sont l’endroit de ce monde où les esprits parlent et marchent librement. Ma plaque cite Samus comme le chef de ces esprits. Une légende locale très ancienne raconte comment un des empereurs affronta ici une armée cauchemardesque de la gent démoniaque. Le diable s’appelait Samus. Cela fait partie de leurs mythes ; nous en avions un, nous aussi, en des temps très reculés, appelé Sathan. Samus est son équivalent.

— Donc, Samus est un esprit ? murmura Keeler, en sentant sa tête tourner.

— Oui. Pourquoi cette question ?

— Parce que je l’entends parler depuis que nous avons atterri. Et je n’ai pas de radio.

Au-delà des ponts rocheux, les insurgés avaient érigé des barrières de pierre et de métal. Ils disposaient de pièces lourdes pour couvrir les voies d’approche de leur forteresse, de charges explosives à déclenchement à distance, posées dans les goulots resserrés, de barbelés électrifiés, de cloisons rivetées et de blocs de rocbéton. Quelques sentinelles automatisées,

et l’avantage d’être entourés de tous côtés par de la pente abrupte, de la glace impossible à escalader. La foi en leur dieu était dans leur camp.

Ils avaient repoussé les régiments de Varvaras pendant six semaines.

Désormais, ils n’avaient pas la moindre chance.

Rien de ce qu’ils firent ne retarda seulement l’avance des Luna Wolves. Méprisant les tirs de canon et le souffle des explosifs, les Terminators ouvrirent un chemin au travers des obstacles et jetèrent les cloisons à bas. Ils écrasèrent entre leurs doigts l’étincelle de vie des sentinelles électriques et firent s’écrouler les barricades à coups d’épaule. La compagnie se déversa derrière eux en tirant au travers de la fumée montante.

La forteresse en elle-même avait été taillée dans le sommet de la montagne. Certaines sections de toit et de rempart étaient visibles de l’extérieur, mais l’essentiel de la structure s’étendait au-dedans, sous des centaines de mètres de roche. Les Luna Wolves s’y ruèrent par les portes fortifiées. Des escouades d’assaut rasèrent le flanc de la montagne, portées par leurs réacteurs dorsaux, pour se poser comme des nuées d’oiseaux blancs sur les toits exposés, qu’ils détruisirent pour investir la place forte par le haut. Des explosions parcoururent les salles intérieures, les ouvrirent au grand air, et envoyèrent des pans de glace délogée s’écraser au fond de la gorge.

L’intérieur formait un labyrinthe de tunnels aux parois noires et humides, aux dallages anciens, dans lesquels le vent s’engouffrait avec tant de force qu’il les ventilait à l’excès. Les corps des tués gisaient partout, ramassés sur eux-mêmes, tordus, étendus et brisés. En les enjambant, Loken les prenait en pitié. Leur culture les avait abusés, et leur résistance avait amené sur leurs têtes la colère de l’Astartes. Cette fin catastrophique, ils l’avaient appelée de leurs vœux.

D’atroces hurlements humains résonnaient dans les galeries venteuses, ponctués par les détonations des bolts, sèches comme des claquements de porte. Loken ne s’était pas donné la peine de garder le compte de ses victimes. Il n’y avait d’autre gloire à trouver ici que celle du devoir accompli, de se faire l’instrument de l’Empereur dans une frappe chirurgicale.

Des projectiles tintèrent contre son armure ; il se retourna, sans vraiment y réfléchir, et abattit ses assaillants. Deux hommes désespérés en chemise de mailles se désintégrèrent sous ses tirs et maculèrent un mur. Il ne comprenait pas pourquoi ils s’acharnaient à lutter. S’ils avaient proposé une

reddition, celle-ci aurait été vite acceptée.

— Par-là, désigna-t-il, et une escouade le dépassa pour explorer la série de pièces suivantes. Tandis qu'il les suivait, un corps bougea sur le sol, à ses pieds, et gémit. L'insurgé, couvert de son propre sang et gravement blessé, leva vers Loken des yeux vitreux. Il marmonna quelque chose.

Loken s'agenouilla et passa doucement sa main immense sous la tête de son ennemi.

— Répétez ?

— Bénissez-moi… murmura l'homme.

— Je ne peux pas.

— S'il vous plaît, dites une prière. Recommandez mon âme aux dieux.

— C'est impossible. Les dieux n'existent pas.

— Pitié… L'autre monde me rejettera si je meurs sans une prière.

— Je suis désolé, expliqua Loken. Vous allez simplement mourir.

— Aidez-moi…

— Bien sûr. Loken tira son épée de combat à courte lame standard et en activa la cellule d'énergie. Le tranchant gris se mit à luire. Loken la lui glissa sous le cou, puis leva la main avec force, et posa doucement la tête tranchée de l'homme sur le sol.

La salle suivante était grande et irrégulière. L'eau de la fonte des neiges gouttait du plafond noir, et traçait des gouttières minérales argentées sur la roche où elle s'écoulait. Une cuve avait été creusée au centre de cet espace, pour récolter ces gouttes et sans doute constituer une des réserves d'eau principales de la forteresse. L'escouade qu'il avait envoyée au-devant de lui s'était arrêtée autour du bord.

— Au rapport, exigea-t-il.

L'un des Luna Wolves se tourna vers lui.

— Qu'est-ce que c'est que ça, mon capitaine ?

Loken avança jusqu'à eux et constata qu'un grand nombre de bouteilles et de flacons de verre avaient été disposés autour du bassin, dont beaucoup sur le chemin des ruissellements venus d'au-dessus. Il supposa d'abord que ces bouteilles attendaient d'être remplies, mais d'autres objets se trouvaient là : des pièces de monnaie, des broches, d'étranges figurines de glaise et les crânes de lézards ou de petits mammifères. L'eau dégoulinante tombait sur eux, et l'avait manifestement fait depuis un certain temps, car Loken remarqua que nombre des bouteilles et des bibelots avaient été rendus luisants par des dépôts minéraux. Sur le surplomb de roche au-dessus de la

cuve, des lettres érodées avaient été ciselées. Loken n'arrivait pas à déchiffrer les mots, et réalisa qu'il ne le souhaitait pas. Certains des symboles qu'il voyait le mettaient curieusement mal à l'aise.

— C'est un temple, dit-il simplement. Vous savez comment sont les habitants de ce monde : ils croient aux esprits. Ces objets sont des offrandes.

Ses hommes s'interrogèrent mutuellement du regard, sans vraiment comprendre.

— Ils croient en des choses qui ne sont pas réelles ? demanda l'un d'eux.

— Ils ont été abusés, déclara Loken. C'est pour cela que nous sommes ici. Détruisez cet endroit, laissa-t-il pour instruction avant de s'éloigner.

L'assaut dura soixante-huit minutes. Au bout de ce laps de temps, la bastide n'était plus qu'une ruine fumante, dont de nombreuses sections éventrées étaient exposées à la lumière féroce. Pas un seul Luna Wolf n'était tombé.

Pas un seul rebelle n'avait survécu.

— Combien ? demanda Loken à Rassek.

— Nous sommes toujours en train de compter, mon capitaine, répondit Rassek. Neuf cent soixante-douze pour le moment.

Au cours de l'offensive, une trentaine de temples dédiés à l'eau des fontes avaient été découverts dans le dédale de la forteresse. Les mêmes bassins entourés d'offrandes. Loken avait ordonné que tous fussent enterrés sous les décombres.

— Ils protégeaient le dernier bastion de leur foi, estima Nero Vipus.

— Je suppose, répondit Loken.

— Ça ne vous a pas plu. N'est-ce pas, Garvi ?

— Je déteste que des hommes aient à mourir en vain. Je déteste que des hommes sacrifient leur vie de la sorte, sans raison justifiée. Pour leur croyance en ce qui n'existe pas. Cela me répugne. C'est cela que nous avons été autrefois, Nero. Des mystiques, des spiritualistes, adeptes de mensonges que nous avions forgés nous-mêmes. L'Empereur nous a montré la voie qui a sorti l'Humanité de cette folie.

— Alors réjouissez-vous plutôt que nous ayons pris cette voie, le rasséréna Vipus. Et même si nous répandons leur sang, songez que nous apportons du moins la vérité à nos frères égarés.

Loken hocha la tête.

— Je me sens désolé pour eux, dit-il. Ils doivent avoir tellement peur.

— De nous ?

— Oui, bien entendu, mais ça n'est pas ce que je voulais dire. Peur de la vérité que nous amenons avec nous. Nous essayons de leur enseigner qu'il n'existe pas dans cette galaxie de forces plus grandes que la lumière, la gravité et la volonté humaine : rien d'étonnant à ce qu'ils s'accrochent à leurs dieux et à leurs esprits quand nous abattons les piliers de leur ignorance. Ils se sentaient en sécurité jusqu'à notre arrivée. Ils pouvaient honorer les esprits dont ils pensaient qu'ils veillaient sur eux. Ils pouvaient croire à l'idée d'une vie après la mort de la chair. Ils se croyaient immortels.

— Et maintenant, ils ont rencontré de vrais immortels, ajouta Vipus de façon sarcastique. La leçon est dure, mais elle leur profitera sur le long terme.

Loken haussa les épaules.

— Je compatis, sans doute. Le mystère les confortait dans leurs existences, et nous leur avons enlevé ce confort. Nous ne pouvons leur offrir qu'une réalité cruelle, dans laquelle leurs vies sont courtes et ne servent aucun grand but.

— En parlant de grand but… l'interrompit Vipus. Vous devriez faire prévenir la flotte que nous en avons terminé. Les itérateurs nous ont contactés. Ils demandent la permission d'amener les observateurs ici.

— Permission accordée. Je vais contacter la flotte et leur annoncer la bonne nouvelle.

Vipus fit demi-tour, puis s'arrêta.

— Au moins, cette voix s'est tue, dit-il.

Loken acquiesça. Même si l'assaut n'avait pas réussi à trouver de système d'émission vocale, ce « Samus » avait cessé ses divagations pathétiques depuis près d'une demi-heure.

La fréquence grésilla.

— Capitaine Loken ?

— Jubal ? Je vous écoute.

— Mon capitaine, je…

— Quoi ? Répétez, Jubal.

— Désolé, mon capitaine. Je voudrais vous montrer quelque chose. Je suis… Il faut que je vous montre quelque chose. C'est Samus.

— Quoi ? Jubal, où êtes-vous ?

— Suivez ma balise. J'ai trouvé quelque chose. Je… J'ai trouvé quelque chose. Samus signifie la fin et la mort.

— Qu’avez-vous trouvé, Jubal ?
— Je… J’ai trouvé… Mon capitaine, Samus est là.

Loken laissa à Vipus le soin de superviser le nettoyage et redescendit dans les entrailles de la bastide, en suivant le blip de la balise de Jubal avec la 7e escouade. L’escouade tactique Brakespur, commandée par le sergent Udon, l’un des combattants les plus fiables de Loken.

Le signal les mena dans les fondements même de la forteresse, au cœur de la montagne, jusqu’à un grand puits de pierre auquel ils accédèrent par une porte de fer corrodée, sertie dans une niche de la pierre noire.

Derrière la porte s’ouvrait une gigantesque fente verticale naturelle ; là, un sol en pente douce donnait sur un précipice où seules les ténèbres pouvaient être décelées. Quelques marches de vieille pierre s’étendaient au-dessus de l’abysse, lequel aurait pu se prolonger jusqu’au fond de la planète. L’eau de la fonte des glaces ruisselait sur les murs luisants.

Le vent sifflait au travers de fissures indécelables.

Xavyer Jubal se tenait seul au bord du gouffre obscur. Alors que la 7e escouade et lui se rapprochaient, Loken se demanda où était passé le reste de l’escouade Hellebore.

— Xavyer ? appela-t-il.

Jubal se retourna.

— Mon capitaine, dit-il. J’ai trouvé quelque chose d’extraordinaire.
— Quoi donc ?
— Regardez, lui montra Jubal. Vous voyez ce qui est écrit ?

Loken regarda l’endroit que Jubal lui indiquait. Ce qu’il voyait se résumait à de l’eau dégoulinant sur une paroi calcifiée.

— Je ne vois rien.
— Là, regardez !
— Je ne vois que l’eau qui tombe.
— Oui, exactement ! C’est écrit dans l’eau ! Dans l’eau qui tombe ! Ça apparaît, puis ça disparaît, vous voyez ? Les mots se forment, et puis ils coulent, mais ils finissent par revenir.
— Xavyer, êtes-vous sûr que tout va bien ? Vous me…
— Mais regardez, Garviel ! Regardez ces mots ! Vous n’entendez pas l’eau vous parler ?
— Me parler ?
— Plic plic ploc. Cela forme un nom. Samus. C’est le seul nom que tu

entendras.

— Samus ?

— Samus signifie la fin et la mort. Je suis…

Loken tourna la tête vers Udon et ses hommes.

— Maîtrisez-le, ordonna-t-il calmement.

Udon acquiesça. Lui et quatre de ses hommes mirent leur bolter en bandoulière pour s'avancer.

— Qu'est-ce que vous faites ? se mit à glousser Jubal. Est-ce que vous me menacez ? Mais enfin, Garviel ! Samus est tout autour de toi !

— Où sont vos hommes, Jubal ? réclama Loken d'un ton sec. Où est le reste de votre escouade ?

Celui-ci haussa les épaules.

— Eux non plus, ils ne le voyaient pas, dit-il en baissant les yeux vers le bord du précipice. Ils ne pouvaient pas le voir, je suppose. Mais tout est si clair pour moi. Samus est l'homme à côté de toi.

— Udon, réitéra Loken. Udon avança vers Jubal.

— Venez, frère, dit le sergent sur un ton courtois.

Il n'y eut pas d'avertissement. Jubal leva très brusquement son bolter. Il atteignit Udon en plein visage, dispersant les fragments de son crâne pulvérisé au travers de son casque. Udon tomba la tête en avant. Deux de ses hommes s'élancèrent, et le bolter tira à nouveau, perça des trous dans leur plastron et les fit basculer sur le dos.

Les lentilles du casque de Jubal se tournèrent vers Loken.

— Je suis Samus, prononça-t-il d'une voix jubilante. Attention ! Samus est là.

OceanofPDF.com



Le Sergent Rassek mène son escouade au combat

OceanofPDF.com

NEUF

L’impensable
Les esprits des Pics des Murmures
Esprits compatibles

Deux jours avant l’assaut de la légion contre les pics des murmures, Loken accordait un nouvel entretien privé à la commémoratrice Mersadie Oliton ; le troisième depuis son accession au Mournival, après laquelle son attitude envers elle semblait s’être substantiellement modifiée. Bien que le sujet n’eût pas été réellement évoqué, Mersadie commençait à penser que Loken l’avait choisie pour devenir sa mémorialiste attitrée. Il lui avait dit, au soir de son élection, qu’il déciderait peut-être de partager ses souvenirs avec elle ; à présent, elle s’étonnait sans mot dire de sa volonté à le faire. Elle avait déjà enregistré près de six heures de réminiscences : des exposés de batailles et de stratégies, des descriptions d’opérations militaires particulièrement ardues, des réflexions sur les vertus comparées de certains types d’armes, les faits d’armes notables et les triomphes de ses compagnons. Entre leurs conversations, elle retournait vers sa cabine et passait en revue toute la matière obtenue pour en tirer la charpente d’un long récit fluide. Elle espérait à terme consigner une histoire complète de l’expédition, et une vision plus générale de la Grande Croisade telle que l’avait vécue Loken auprès des expéditions qui avaient précédé la 63^{e} .

La somme d’anecdotes qu’elle avait collectées était considérable, mais il y manquait un élément important : Loken lui-même. Leur nouvel entretien

était pour elle une nouvelle occasion d'essayer de l'amener à parler de lui.

— D'après ce que je crois savoir, dit-elle, vous ne ressentez rien que nous, les simples mortels, nous pourrions comparer à la peur ?

Loken s'arrêta et fronça les sourcils. Il polissait encore une plaque de son armure, ce qui paraissait être sa distraction favorite lorsqu'il se trouvait en sa compagnie. Il la faisait venir à sa chambre d'armement privée et restait assis là, à astiquer son équipement de combat tandis qu'il lui parlait et qu'elle écoutait. Pour Mersadie, l'odeur particulière de la poudre abrasive était devenue synonyme du son de sa voix et de ses histoires. Bien plus d'un siècle d'histoires à raconter.

— Question étrange, jugea-t-il.

— Et à quel point la réponse est-elle étrange ?

Il haussa imperceptiblement les épaules.

— Les Astartes n'ont pas peur. Pour nous, cela est impensable.

— Parce que vous êtes entraînés à la maîtriser ? demanda Mersadie.

— Non. Nous sommes entraînés à être disciplinés, mais la capacité à avoir peur nous a été retirée. Nous y sommes immunisés.

Mersadie prit mentalement note d'approfondir plus tard ce dernier commentaire, qui lui semblait anéantir un peu du mythe de l'Astartes. Surmonter la peur était le propre d'un héros, mais il n'y avait rien de courageux dans le fait d'être insensible à l'émotion. Était-il vraiment possible de tronquer une émotion entière de ce qui était au départ un esprit humain ? Cela ne laissait-il pas un vide ? Les autres émotions étaient-elles compromises par ce manque ? La peur pouvait-elle être excisée proprement, ou son ablation entraînait-elle avec elle des lambeaux d'autres qualités ? En tout cas, cela contribuait à expliquer pourquoi les Astartes étaient démesurés de tous points de vue, sauf celui de la personnalité.

— Bien, continuons, dit-elle. La dernière fois, vous alliez me parler de la guerre contre les superviseurs ; c'était il y a vingt ans, n'est-ce pas ?

Il la fixait toujours, les yeux légèrement plissés.

— Comment ça ? demanda-t-il.

— Excusez-moi ?

— Vous n'avez pas aimé la réponse que je vous ai donnée la dernière fois ?

Mersadie s'éclaircit la gorge.

— Non, non, ça n'est pas ça du tout. J'aurais simplement aimé…

— Quoi donc ?

— Puis-je être sincère ?

— Bien sûr, dit-il, son chiffon de fibre lustreuse toujours à la main, en raclant patiemment à l'intérieur des bords de son pot.

— J'aurais aimé obtenir de vous quelque chose d'un peu plus personnel, capitaine. Vous m'avez déjà fourni énormément de détails authentiques et de faits qui permettraient à n'importe quel texte historique de faire autorité. Par exemple, la postérité connaîtra avec précision de quelle main Iacton Qruze maniait son épée, la couleur du ciel au-dessus des cités-monastères de Nabatae, la méthode de l'assaut en tenailles exécuté par les White Scars, le nombre de rivets sur une épaulière de Luna Wolf, et le nombre de coups de hache, portés depuis tel angle, qu'il aura fallu pour faire tomber le dernier des princes ommakad. Elle le regarda droit dans les yeux. Mais rien sur vous, capitaine. Je sais ce que vous avez vu, pas ce que vous avez ressenti.

— Ce que j'ai ressenti ? Qui cela pourrait bien intéresser ?

— L'Humanité est une race d'êtres sensibles. Les générations futures à qui sont destinées nos commémorations apprendront davantage des faits s'ils sont baignés dans un contexte émotionnel. Elles s'intéresseront moins aux détails de la bataille d'Ullanor, par exemple, qu'à ce que cela pouvait être d'y avoir participé.

— Vous êtes en train de me dire que je vous ennuie ?

— Non, pas du tout, commença-t-elle, avant de réaliser qu'il souriait. Certaines choses que vous m'avez dites paraissent extraordinaires, mais vous n'avez pourtant pas l'air de vous en émerveiller. Vous ne connaissez pas la peur, êtes-vous capable de ressentir de l'admiration, de la surprise ? De la majesté ? N'avez-vous rien vu de si bizarre que cela vous a laissé sans voix, ou vous a choqué ? Peut-être même rendu nerveux ?

— Ça m'est arrivé, dit-il. L'étrangeté de l'univers m'a surpris plusieurs fois.

— Parlez-moi de ces choses qui vous ont surpris.

Il fit une moue et réfléchit.

— Des chapeaux énormes, lança-t-il pour commencer.

— Je vous demande pardon ?

— Sur Sarosel, après son inféodation, les citoyens ont organisé un grand carnaval de réjouissances. Leur intégration dans l'Imperium s'était faite sans heurt et sans une goutte de sang. Le carnaval a duré huit semaines. Dans les rues, les danseurs portaient des chapeaux gigantesques faits de

rubans, de tiges et de papier, chacun d'une forme différente : un vaisseau, une épée dans un poing, un dragon, un soleil. Ils étaient aussi larges que mes bras étendus, expliqua-t-il en joignant le geste à la parole. J'ignore comment ils réussissaient à les faire tenir en équilibre ou à supporter leur poids, mais nuit et jour ils remontaient en dansant les rues intérieures de la cité principale, et ces formes sautaient et tournaient sur elles-mêmes comme si elles étaient portées par un lent torrent. On ne voyait plus les personnes qui les portaient. C'était un spectacle assez étrange.

— Je vous crois.

— Cela nous faisait rire. Horus a ri en les voyant.

— Est-ce la chose la plus étrange que vous ayez connue ?

— Non, laissez-moi réfléchir… La méthode de guerre sur Keylek nous a tous interloqués. C'était il y a quatre-vingts ans. Les keylekides étaient une espèce extraterrestre que l'on pourrait décrire comme reptilienne. Ils étaient très doués dans l'art du combat et se sont montrés hostiles dès les premiers contacts pris avec eux. Leur planète était très inhospitalière ; je me souviens de sa roche rouge et d'une eau indigo. Le commandant (c'était bien avant qu'il ne devînt le Maître de Guerre) s'attendait à une guerre brutale et prolongée, car les keylekides étaient des créatures grandes et fortes. Il fallait au moins trois ou quatre bolts pour abattre même le plus petit de leurs guerriers. Nous sommes descendus sur leur monde pour y faire la guerre, mais ils ont refusé de nous combattre.

— Comment cela se fait-il ?

— Nous ne comprenions pas les règles de leurs conflits. Comme nous l'avons appris plus tard, les keylekides considéraient la guerre comme l'activité la plus dégradante à laquelle une race intelligente pouvait se livrer, ils lui appliquaient donc des restrictions sévères. Il y avait à la surface de leur planète de grandes structures rectangulaires de plusieurs kilomètres de côté, des grands toits plats à murs ouverts. Nous les avions surnommés les « abattoirs », et il s'en trouvait un à peu près tous les trois cents kilomètres. Les keylekides n'acceptaient de combattre que sur ces sites réservés aux combats. La guerre était interdite à tout autre endroit de la surface. Ils nous attendaient dans leurs abattoirs pour y résoudre le conflit.

— C'est assez surprenant. Et qu'avez-vous fait ?

— Nous les avons massacrés, annonça-t-il comme une évidence.

— Bien sûr, répondit-elle en inclinant de côté sa tête anormalement allongée.

— Certains avaient suggéré que nous pussions aller à leur rencontre pour les affronter selon leurs règles, continua Loken. Il y aurait eu un certain honneur dans cette façon de procéder, mais Maloghurst… Il me semble que c'était lui, a avancé que nous nous battions aussi selon des règles, que l'ennemi avait choisi de ne pas reconnaître. De plus, ils étaient des adversaires incroyables. Si nous n'avions pas agi, ils seraient restés une menace. Combien de temps leur aurait-il fallu pour se donner de nouvelles règles et abandonner les anciennes ?

— Des images d'eux ont-elles été enregistrées ? voulut savoir Mersadie.

— Beaucoup, il me semble. Le cadavre préservé d'un de leurs combattants est exposé dans le musée de conquête de ce vaisseau. Et puisque vous voulez savoir ce que je ressens, c'est parfois de la tristesse. Vous avez mentionné les superviseurs. J'allais vous raconter cette histoire ; cela a été une longue campagne, qui m'a empli de chagrin.

Tandis qu'il lui narrait cet épisode, elle s'inclina en arrière contre le dossier de son siège, à cligner occasionnellement des yeux pour enregistrer son image. Loken se concentrait toujours sur le lustrage de son armure, mais elle percevait en lui le malaise caché derrière cette application.

— Les superviseurs, expliqua-t-il, formaient une race d'êtres conscients mécanisés, et en tant que tels, transgressaient largement les limites autorisées par la loi impériale. La vie artificielle sans aucun composant organique avait depuis longtemps été interdite par le Conseil de Terra et le Mechanicum. Les superviseurs, aux ordres d'une machine supérieure appelée l'Archidroïde, habitaient un ensemble de cités délabrées sur la planète Dahinta, des villes aux mosaïques fines qui avaient jadis été splendides, mais dont l'âge extrême avait érodé les charmes. Les superviseurs trottaient parmi les édifices en ruine, pour y livrer une bataille de réfection perdue d'avance, mus par l'obsession de préserver ces villes négligées.

Les machines avaient fini par être détruites au terme d'une guerre lente et brutale, au cours de laquelle les savoirs du Mechanicum s'étaient avérés d'une grande valeur. Ce ne fut qu'alors que le triste secret fut découvert.

— Les superviseurs étaient le produit de l'ingéniosité des humains, dévoila Loken.

— Des humains les avaient construits ?

— Oui, des milliers d'années plus tôt, peut-être même dans les derniers temps de l'ère de la Technologie. Dahinta avait été une colonie humaine, où

une branche perdue de notre race avait édifié une grande culture et des cités magnifiques, avec des machines pensantes à son service. À un point donné, et pour une raison qui nous est inconnue, les humains se sont éteints en laissant leurs cités vides derrière eux, exception faite des gardiens immortels auxquels ils avaient donné vie. C'était assez poignant, et passablement étrange.

— Ces machines n'ont pas reconnu les hommes ?

— Elles n'ont vu que les guerriers de l'Astartes et nous ne ressemblions pas aux hommes qui étaient leurs maîtres.

Elle hésita un moment, puis hasarda :

— Je me demande si nous aurons autant de motifs de nous étonner durant cette expédition.

— Vous en aurez, et j'espère que beaucoup vous empliront de joie et d'émerveillement plutôt que de détresse. Je vous raconterai un jour la grande célébration triomphale donnée après Ullanor. C'est un événement qui mérite d'être retenu.

— J'ai hâte de vous entendre m'en parler.

— Je n'en ai pas le temps maintenant. Mes devoirs m'appellent.

— Une dernière histoire, peut-être ? Suffisamment courte ? Une chose qui vous ait émerveillé.

Il se rassit et réfléchit.

— Il y en a bien une. Ça n'a pas plus de dix ans. Nous avons trouvé un monde mort où s'était jadis trouvé de la vie. Une espèce vivante avait vécu là et avait disparu, ou était partie vers une autre planète, en laissant derrière elle une myriade d'habitats souterrains totalement déserts. Nous les avons soigneusement fouillés, chaque grotte, chaque tunnel, et nous n'y avons trouvé qu'une seule chose remarquable, au plus profond de ce complexe, dans un bunker de pierre, à dix kilomètres sous la surface. Une carte. Une grande mappemonde, en vérité, de vingt mètres de diamètre, où se lisait tout le relief géographique d'une planète, à un niveau de détail inimaginable. Nous n'avons pas tout de suite compris de quoi il s'agissait, mais l'Empereur l'avait reconnue.

— Quoi donc ? demanda-t-elle.

— C'était Terra. Une représentation complète de Terra, parfaite dans le moindre détail. Mais cette carte datait d'une ère très ancienne, avant l'édification des cités-ruches et les dégradations de la guerre. Les lignes côtières, les océans et les montagnes avaient depuis longtemps changé

d’aspect.

— C’est… c’est incroyable, lâcha-t-elle dans un souffle. Il approuva de la tête.

— Tant de questions sans réponses enfermées dans une seule salle. Qui avait réalisé cette carte, et pourquoi ? Quelles raisons avaient amené ce peuple sur Terra, il y avait si longtemps ? Pourquoi avait-il fait traverser à cette carte la moitié de la galaxie, pour la cacher, comme le plus précieux des trésors, au fin fond de sa planète ? C’était impensable. Je ne connais pas la peur, maîtresse Oliton, mais si je le pouvais, je l’aurais sans doute ressentie à ce moment-là. Je n’imagine pas que quelque chose puisse perturber mon âme autant que cette carte l’a fait.

Impensable.

Le temps s’était ralenti, se réduisait à une tête d’épingle sur laquelle semblait peser toute la gravité de l’univers. Loken se sentait lourd, apathique, inutile, incapable de formuler une réponse ou de seulement commencer à réagir à ce qu’il voyait.

Était-ce de la peur ? Avait-il fini par y goûter malgré tout ? Était-ce ainsi que la terreur paralysait les mortels ?

Le sergent Udon, le casque déformé en un anneau de céramite sanglante, gisait mort à ses pieds. Près de lui étaient tombés deux autres frères de bataille, atteints à bout portant en pleins cœurs : s’ils n’étaient pas encore morts, leurs blessures leur seraient bientôt fatales.

Devant lui se tenait Jubal, le bolter entre les mains.

C’était impensable. Cela ne pouvait être. Un Astartes venait de se tourner contre d’autres Astartes. Un Luna Wolf avait assassiné les siens. Toutes les lois de la fraternité et de l’honneur que Loken tenait pour acquises venaient d’être emportées avec autant d’aisance qu’une toile d’araignée. La folie de ce crime résonnerait à jamais.

— Jubal… Qu’avez-vous fait ?

— Pas Jubal. Samus. Je suis Samus. Samus est tout autour de toi. Samus est l’homme à côté de toi.

La voix de Jubal convoyait une émotion curieuse, une gaieté aride. Loken le savait sur le point de faire feu à nouveau. Le reste de l’escouade d’Udon, aussi médusée que Loken, avançait à pas lents, mais nul ne leva son bolter. Malgré ce que Jubal venait de commettre, aucun d’entre eux ne pouvait briser le code de l’Astartes et tirer sur un de ses frères.

Loken, en tout cas, en était incapable. Il jeta son bolter derrière lui et se rua sur Jubal.

Xavyer Jubal, chef de l'escouade Hellebore, l'un des meilleurs parmi les hommes du rang, s'était déjà remis à tirer. Les bolts traversèrent la caverne en sifflant et allèrent frapper l'escouade hésitante. Un autre casque éclata dans une gerbe de sang, d'éclats d'os et de fragments de métal ; un autre frère de bataille s'effondra sur le sol rocheux. Deux autres furent jetés à côté de lui par les projectiles qui détonèrent contre leur torse.

Loken le percuta et le fit reculer en cherchant à immobiliser ses bras ; Jubal se débattit, ses membres animés d'une fureur soudaine.

— Samus ! brailla-t-il. Samus signifie la fin et la mort ! Samus rongera tes os !

Ils s'écrasèrent ensemble avec force contre la paroi de pierre, qui se fendilla sous le choc. Jubal refusait de lâcher son arme meurtrière ; Loken le plaqua à nouveau contre la roche. Le ruissellement des eaux pleuvinait sur eux.

— Jubal !

Loken lui décocha un coup de poing qui aurait décapité un homme. Son gantelet fermé percuta le casque de Jubal, et il répéta son geste, à quatre ou cinq reprises, contre son visage ou sa poitrine. La visière de céramite se fissura. Un autre direct, appuyé de tout son poids, et Jubal chancela ; chaque coup de poing résonnait dans cette grotte comme un marteau de forgeron, l'acier contre l'acier.

Quand Jubal oscilla sur ses jambes, Loken attrapa son bolter et le lui arracha des mains pour le jeter dans l'abîme.

Mais Jubal n'avait pas encore renoncé ; il attrapa Loken et le précipita de côté contre la paroi. Des fragments infimes de la montagne fusèrent de l'endroit de l'impact. Il l'envoya cogner une deuxième fois comme un sac pesant, en y mettant tout son poids. La sensation de douleur monta droit à la tête de Loken, qui sentit sur la langue le goût du sang. Il chercha à se dégager, mais Jubal lui assénait à son tour une série de coups de poing. L'arrière de sa tête percuta plusieurs fois la paroi.

Les autres arrivèrent sur eux en criant et se saisirent de Jubal pour les séparer.

— Tenez-le ! rugit Loken. Maintenez-le à terre !

Ils étaient de l'Astartes, aussi forts que de jeunes dieux dans leur armure énergétique, mais ne purent réussir ce que leur capitaine leur ordonnait.

Jubal frappa de son poing encore libre et souleva l'un d'eux du sol. Deux des trois autres s'accrochèrent à son dos tels des lutteurs, telle une cape vivante, essayant de l'entraîner à terre, mais il se débattit et les força à lâcher prise.

Une telle force. Une force inimaginable, capable de faire céder des Astartes comme les mannequins des cages d'entraînement.

Le forcené se tourna vers le dernier frère qui s'élançait pour venir le plaquer au sol.

— Attention ! l'avertit Jubal en jubilant. Samus est là !

Sa main droite rencontra en pleine course la tête du frère. Jubal avait frappé la main ouverte, les doigts tendus, et ses doigts traversèrent le gorgerin de son assaillant aussi nettement que la pointe d'une lance. La vie se mit à gicler au travers de l'armure percée. Jubal retira sa main d'un geste vif, et le frère tomba à genoux, s'étrangla dans un gargouillis, le sang jaillissant à gros bouillons de son cou dévasté.

Furieux au-delà de toute raison, Loken se jeta sur Jubal, mais le sergent enragé pivota et le cueillit en pleine course d'un revers de la main.

La puissance du coup fut invraisemblable, bien supérieure à ce dont même un guerrier de l'Astartes était capable ; si grande que le gantelet de Jubal se fissura, comme le fit le revêtement de l'épaulière de Loken, qui avait reçu le choc. Tout fut noir l'espace d'un quart de seconde devant les yeux de Loken, avant qu'il ne prît conscience qu'il volait. Jubal l'avait frappé si fort qu'il l'avait projeté vers le grand vide abyssal.

Loken percuta la volée de marches étendue au-dessus du néant. Il faillit y rebondir et finir sa chute, mais parvint à s'y rattraper, les doigts crispés sur les blocs, les pieds balançant au-dessus du gouffre. L'eau tombait sur lui en une bruine légère, les dépôts minéraux et la moisissure rendaient la pierre poisseuse. Loken se sentit glisser. Il se souvint de lui, suspendu de la même manière dans la tour du palais de « l'Empereur », et grogna d'une rage dépitée.

Cette rage le fit garder prise. Cette rage, et la volonté intense de ne pas faire défaut au Maître de Guerre. Pas maintenant. Pas devant cette infamie terrible.

Il se hissa d'un coup sur la jetée étroite, pas plus large qu'un pont où deux hommes n'auraient pas pu se croiser. L'abîme, noir comme le vide de l'espace, béait en dessous de lui. Ses muscles tétanisés tremblaient.

Il le vit. Jubal chargeait vers le pied des marches en tirant sa lame de

combat. Activée, la courte épée d'estoc se mit à luire.

Loken tira sa propre épée. L'eau de la fonte des glaces s'évapora en sifflant au contact du métal parcouru de courants d'énergie.

Jubal monta les marches d'un bond en tailladant l'air devant lui. Il continuait à délirer, d'une voix qui n'était plus la sienne ; il porta un large coup vers Loken, qui remonta les marches à reculons, puis commença à détourner les attaques suivantes avec sa propre arme. Des étincelles fusèrent, les lames s'entrechoquaient dans un tintamarre de cloche dissonante. La hauteur n'était pas un avantage dans ce combat, car Loken devait se tasser sur lui-même pour tenir sa garde.

Les épées de combat standard n'étaient pas des instruments de duel. Malgré leur double tranchant, ces armes étaient faites pour frapper de la pointe, au cœur de la mêlée, et n'offraient pas plus d'allonge qu'elles ne permettaient de subtilité. Jubal l'abattait comme une hache, forçant Loken à rester sur la défensive. Leurs lames cisaillaient les quelques ruissellements d'eau et les dispersaient dans l'air en volutes fumantes.

Loken se faisait fort de conserver la maîtrise de tous les types d'armes et enchaînait régulièrement de six à huit heures d'affilée dans les cages d'entraînement. Il attendait de tous les hommes de sa compagnie qu'ils en fissent de même. Xavyer Jubal, il le savait, était avant tout habile à la dague et à la hache, mais n'était pas maladroit à l'épée.

Excepté aujourd'hui. Jubal avait perdu tout son talent, ou l'avait peut-être oublié dans la vague de folie qui s'était déversée sur son esprit. Il attaquait à la manière d'un dément, dans une frénésie de taillades sauvages. Loken était de même forcé de mettre de côté une bonne part de son habileté pour contrer et parer ses coups. Trois fois, il réussit à le faire reculer de quelques marches, mais toujours Jubal reprenait le dessus et le forçait à monter encore plus haut. Loken eut à sauter pour éviter un coup porté très bas et faillit perdre l'équilibre en retombant. Dans la bruine argentée, les marches étaient traîtresses, et il lui fallait lutter tout autant pour y conserver pied que pour résister face à tant d'agressivité inflexible.

L'assaut prit fin brusquement quand Jubal passa la garde de Loken et lui enfonça la pleine longueur de sa lame dans l'épaulière gauche.

— Samus est là ! beugla-t-il de satisfaction. Mais son arme, logée trop profondément, s'était coincée.

— Plus pour longtemps, lui répliqua Loken en poussant la pointe de son épée dans le plastron exposé de son adversaire, qu'elle transperça dans un

élan fluide pour ressortir au travers de sa plaque dorsale.

Jubal vacilla. Ses doigts lâchèrent son arme, qui demeura fichée dans l'épaulière. Ses deux mains à demi ouvertes, il tendit les bras vers la tête de Loken : sans violence, mais presque avec douceur, comme s'il implorait sa pitié, ou de l'aide. L'eau dégoulinait sur les plaques blanches de leurs armures.

— Samus… hoqueta-t-il. Loken retira son épée d'un coup sec.

Jubal chancela et oscilla, le sang s'écoulant de son plastron perforé pour être aussitôt dilué par la bruine. Son ventre et ses cuisses se voilèrent d'une nuance rose.

Il s'effondra en arrière, dégringola de marche en marche dans un tourbillon de membres avachis et lourds. À cinq mètres du bas des marches, la vitesse de sa chute faillit le faire basculer dans le vide ; il s'arrêta là, les jambes ballantes, à moitié suspendu au-dessus du précipice, mais commença à glisser peu à peu, entraîné par son propre poids. Loken entendit le lent grincement de l'armure sur les blocs humides.

Il descendit les marches quatre à quatre pour se précipiter vers Jubal, et arriva près de lui au moment où ce dernier allait glisser dans le néant. Loken le rattrapa par le bord de son épaulière gauche et se mit à lentement le ramener sur l'avancée de pierre. Il n'allait pas y arriver. Jubal semblait peser un million de tonnes.

Les trois survivants de l'escouade Brakespur se tenaient au pied des marches et le regardaient lutter.

— Aidez-moi ! leur cria-t-il.

— À le sauver ? demanda l'un d'eux.

— Pourquoi ? s'étonna un autre. Pourquoi voulez-vous faire ça ?

— Aidez-moi ! grogna-t-il à nouveau. Ils ne bougèrent pas. De désespoir, Loken leva son épée et frappa violemment pour clouer aux marches l'épaule droite de Jubal. L'ayant ainsi empêché de glisser davantage, il put mieux le saisir et le hissa à lui.

Le souffle pantelant, Loken décrocha son casque cabossé pour cracher une gorgée de sang.

— Amenez-moi Vipus, ordonna-t-il. Qu'il vienne immédiatement.

Il n'y avait plus de combats à voir lorsqu'ils finirent par être amenés sur le plateau, et la lumière n'était plus bonne. Euphrati prit au hasard quelques clichés des navettes posées et du cône de fumée qui s'élevait de la

montagne escarpée, sans en espérer grand-chose. Tout paraissait terne et mort à cette hauteur. Même le panorama était insipide.

— Pouvons-nous aller voir la zone des combats ? demanda-t-elle à Sindermann.

— On nous a demandé d'attendre.

— Il y a un problème ?

Il secoua la tête, de l'air de dire « Je ne sais pas ». Comme chacun d'eux, l'itérateur avait sanglé son masque respiratoire autour de sa tête, mais ses traits paraissaient tirés.

Le calme était angoissant. Des groupes de Luna Wolves revenaient à pas pesants de la forteresse vers les oiseaux de métal, et les soldats de l'Armée Impériale occupaient tout le plateau. Les commémorateurs avaient été avertis que la victoire était totale ; autour d'eux, aucun signe de réjouissance.

— Oh, c'était une formalité, répondit Sindermann quand Keeler l'eut interrogé à ce sujet. Presque un exercice de routine pour la légion. Une offensive mineure, comme je vous l'ai dit avant de nous mettre en route. Je suis désolé que vous soyez déçue.

— Pas du tout, dit-elle ; en vérité, la journée lui faisait un peu l'effet d'une douche froide. Elle n'était pas certaine d'avoir su à quoi s'attendre, mais le frisson de la descente et les circonstances étranges avaient commencé à la faire vibrer. À présent, tout était terminé, et elle n'avait rien vu.

— Carnis voudrait questionner certains des guerriers revenus de là-haut, vint dire Siman Sark, et il m'a demandé de les prendre en photo pendant qu'il leur parle. Ce serait possible ?

— Je suppose que oui, soupira Sindermann. Il appela un des officiers d'infanterie pour emmener Sark et Carnis auprès des Astartes.

— La forme du poème symphonique me paraît la plus appropriée, envisagea Tolemew van Krasten à haute voix. Une composition symphonique entière risquerait de trahir l'atmosphère.

Euphrati acquiesça sans vraiment comprendre.

— Un accord mineur ; un mi, je pense. Ou peut-être un la. J'ai déjà un titre : « Les esprits des pics des murmures », ou alors « La voix de Samus ». Qu'est-ce que vous en pensez ?

Elle le fixait avec des yeux ronds.

— Je plaisante, dit-il avec un sourire triste. Je n'ai aucune idée de la façon dont je suis censé répondre à cet endroit. Tout paraît si austère.

Si au départ Euphrati Keeler avait pris van Krasten pour un compositeur du type pompeux, elle commençait maintenant à l'apprécier. Cette pensée la prit tandis qu'il tournait un regard pensif vers le sommet fumant. Elle leva son appareil.

— Vous venez de faire une image de moi ? s'étonna-t-il. Elle hocha la tête.

— Ça vous dérange ? Vous aviez une façon de regarder la montagne qui résumait assez bien notre état d'esprit à tous.

— Mais je suis un commémorateur, lui rappela-t-il. Ai-je vraiment une place dans vos travaux ?

— Témoins ou pas, nous sommes tous ici, lui répondit-elle. Je prends ce que je vois. Qui sait, vous pourrez peut-être me retourner la faveur ? Un petit refrain à la flûte dans votre prochaine ouverture ?

Ils se mirent tous les deux à rire.

Un Luna Wolf approchait de leur petit groupe restreint.

— Nero Vipus, dit-il en faisant le signe de l'aquila. Le capitaine Loken vous présente ses respects et requiert l'attention de maître Sindermann.

— C'est moi, répondit l'itérateur. Y aurait-il un problème, sergent ?

— Il m'a été demandé de vous conduire au capitaine, répondit Vipus. Par ici, s'il vous plaît.

Ils s'éloignèrent à deux. Les grandes enjambées de Vipus contraignirent Sindermann à forcer l'allure.

— Qu'est-ce qui peut bien se passer ? s'interrogea van Krasten à voix basse.

— Je n'en sais rien. Allons voir, proposa Keeler.

— Vous voulez les suivre ? Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Je suis partant, intervint Borodin Flora. Personne n'est vraiment venu nous dire de rester ici.

Ils regardèrent autour d'eux. Twell s'était assis près du patin du train d'atterrissage avant d'un des oiseaux d'assaut et démarrait une esquisse au fusain sur un petit bloc de feuilles. Carnis et Sark étaient occupés autre part.

— Allons-y, décréta Keeler.

Vipus guida Sindermann dans la place forte dévastée, où le vent gémissait de tunnels en chambres. Les soldats de l'Armée Impériale dégageaient les cadavres par les accès pour les balancer dans la gorge ; Vipus dut pourtant faire contourner à l'itérateur de nombreux corps démembrés, en lui répétant des choses telles que « Je suis désolé que vous deviez voir ça » et « Ne

regardez pas ».

Mais Sindermann n'arrivait pas à détourner le regard. Il avait loyalement itéré pendant des années, néanmoins, pour la première fois, il traversait le terrain d'une bataille récente. Ce qu'il vit l'horrifia et s'imprima dans sa mémoire. Les effluves du sang et de la crasse l'assaillaient ; les formes humaines étaient démembrées, brûlées au-delà de tout ce qu'il avait imaginé possible. Il vit les parois rendues collantes par le sang et la matière cérébrale, la moelle suinter d'os éclatés, des membres et des organes joncher le sol détrempé.

— Terra, balbutia-t-il, encore et encore. C'était là l'ouvrage de l'Astartes, et la réalité de la croisade de l'Empereur. La souffrance des mortels, infligée à une échelle qui dépassait son entendement. Terra, continua-t-il de marmonner. Quand il fut arrivé devant Loken, qui l'attendait à un des étages supérieurs de la forteresse, le mot qu'il répétait était devenu « Terreur », sans qu'il s'en fût rendu compte.

Loken se trouvait dans une grande chambre obscure, près d'une sorte de bassin. L'eau coulait en gargouillant le long d'un des murs humides, l'air sentait les oxydes. Une douzaine de Luna Wolves solennels entouraient Loken, dont un en armure Terminator géante. Loken lui-même était tête nue, le visage recouvert de bleus. Il avait détaché son épaulière gauche, laquelle reposait par terre près de lui, traversée par une épée courte.

— C'est un tel massacre, confia Sindermann d'une voix ténue. Je n'envisageais pas véritablement de quoi les guerriers de l'Astartes étaient capables, mais à présent, je…

— Silence, le coupa abruptement Loken. Il regarda les Luna Wolves présents autour de lui et leur donna congé d'un signe de tête. Ils sortirent à la file en ignorant Sindermann.

— Nero, restez dans les parages, appela Loken. Sur le point de franchir le seuil, Vipus acquiesça.

Désormais que la salle était presque vide, Sindermann s'aperçut qu'un corps était étendu près du bassin. C'était celui d'un Luna Wolf, inerte, mort, le casque enlevé, l'armure blanche tachée de sang. Ses bras lui avaient été attachés au torse avec du câble d'escalade.

— Je… commença Sindermann. Je ne comprends pas, capitaine. On m'a dit qu'il n'y avait pas eu de pertes.

Loken hocha lentement la tête.

— Et c'est ce que nous allons affirmer. Ce sera la version officielle. La 10^{e}

a pris cette forteresse et a mené une attaque nette sans subir de pertes. Ce qui est assez vrai. Aucun des insurgés ne nous a infligé une seule perte. Pas même une blessure. Nous en avons tué près d'un millier.

— Mais cet homme… ?

Loken se tourna vers Sindermann. Son visage était troublé, plus que l'itérateur ne l'avait jamais vu.

— Qu'y a-t-il, Garviel ?

— Quelque chose s'est produit, lui apprit Loken. Quelque chose de… de si impensable que je…

Il se tut et regarda à nouveau la dépouille ligotée de Jubal.

— Je dois faire un rapport, et j'ignore quoi dire. Il n'y a aucun précédent en la matière. Je suis soulagé que vous soyez là, Kyril, vous plus que tout autre. Vous avez su me guider toutes ces années.

— J'aime à penser que…

— J'ai besoin de votre conseil. Maintenant.

Sindermann fit un pas et vint placer sa main sur le bras du guerrier colossal.

— Vous pouvez me faire confiance, en quelque circonstance que ce soit, Garviel. Je suis là pour servir. Loken baissa les yeux vers les siens.

— Tout ceci doit rester hautement confidentiel.

— Je comprends.

— Il y a eu des morts aujourd'hui. Six frères de l'escouade Brakespur, incluant Udon. Un autre s'accroche difficilement à la vie. Et l'escouade Hellebore… L'escouade Hellebore a disparu. Je crains qu'ils soient tous morts.

— C'est impossible. Les insoumis n'ont pas pu…

— Ils n'en sont pas responsables. Xavyer Jubal a tué nos hommes, dit Loken en désignant du doigt le corps allongé.

Ces mots firent à Sindermann l'effet d'une gifle ; il recula brutalement.

— Comment ? Pardonnez-moi, Garviel, j'ai cru un instant que vous aviez dit…

— C'est lui qui les a tués. Jubal a tué nos hommes. Avec son bolter, de ses mains, il a tué six membres de l'escouade Brakespur juste devant mes yeux. Et il m'aurait tué moi aussi, si je ne lui avais pas passé mon arme au travers du corps.

Sindermann sentit ses jambes trembler. Il trouva pour s'asseoir un rocher proche et s'y laissa tomber.

— Par Terra, s’étrangla-t-il.

— L’Astartes n’affronte pas l’Astartes. L’Astartes ne tue pas les siens. C’est contre toutes les lois de notre nature. Cela est même contraire au patrimoine génétique de l’Empereur qu’il a placé en nous quand il nous a créés.

— Il doit y avoir une erreur, rejeta Sindermann.

— Non. Je l’ai vu faire. Il avait perdu la raison. Il était possédé.

— Garviel, reprenez-vous. La possession est une notion spiritualiste qui…

— Il était possédé. Jubal prétendait être Samus.

— Oh.

— J’en déduis que vous avez entendu ce nom ?

— J’ai entendu des murmures, mais ce n’était que de la propagande ennemie, n’est-ce pas ? Une stratégie d’intimidation ; c’est ce qu’on nous a dit.

Loken effleura les meurtrissures de son visage et sentit la douleur le lancer.

— C’est ce que je croyais. Je ne vous poserai la question qu’une seule fois, itérateur. Les esprits existent-ils ?

— Non, capitaine. Absolument pas.

— C’est ce qu’on nous apprend et nous sommes affranchis de cette notion, mais est-ce qu’ils pourraient exister ? Cette planète est couverte de temples et ses habitants sont superstitieux : est-ce qu’ils pourraient exister ici ?

— Non, réaffirma Sindermann avec davantage de fermeté. Il n’existe pas d’esprits, de démons ou de fantômes, pas même dans les recoins les plus sombres de cette galaxie. C’est la vérité qui nous a été montrée.

— J’ai étudié les archives, Kyril, répliqua Loken. Samus est le nom que les gens de ce monde donnaient à leur figure du mal, qui est emprisonnée dans ces montagnes ; c’est ce que leurs légendes disent.

— Ce ne sont que des légendes, Garviel. Des mythes. Nous avons appris beaucoup de choses depuis que nous explorons les étoiles, et la plus pertinente de toutes est qu’il existe toujours une explication rationnelle, même aux événements les plus mystérieux.

— Un Astartes a levé son arme contre les siens en se proclamant être un démon de l’enfer. Rationalisez-moi ça.

L’itérateur se leva.

— Calmez-vous, Garviel. Je vais vous donner une explication.

Loken ne répondit pas. Sindermann alla jusqu’au cadavre et l’observa. Les yeux de Jubal étaient grand ouverts, révulsés et injectés de sang. La chair de

son visage était racornie, comme âgée de dix mille ans. D'étranges traces, semblables en apparence aux taches brunes de la vieillesse, étaient apparues sur sa peau tendue.

— Ces marques, signala Sindermann. Ces traces de décrépitude. Pourraient-elles être les signes d'une maladie, ou d'une infection ?

— Pardon ? demanda Loken.

— Un virus, peut-être ? Un choc toxique ? Une infection ?

— Les Astartes sont résistants, asséna Loken.

— À la plupart des contagions, mais pas à tout. Ce pourrait être une réaction à un agent si virulent qu'il aura corrompu l'esprit de Jubal en même temps que son corps. Les maladies peuvent rendre les hommes fous.

— Alors pourquoi lui et aucun autre ? argumenta Loken.

— Peut-être une faille indécelable dans son patrimoine génétique.

— Mais il se comportait comme s'il était possédé, soutint Loken, en réemployant le mot avec une emphase brutale.

— Nous avons tous été exposés à la propagande ennemie. Si l'esprit de Jubal était dérangé par la fièvre, sans doute ne faisait-il que répéter les mots qu'il avait entendus.

Loken médita un instant ces paroles.

— Ce que vous dites me paraît sensé, Kyril.

— Comme à chaque fois, je l'espère.

— Une infection, agréa Loken. Cela semble être une explication rationnelle.

— C'est une véritable tragédie que vous avez connue aujourd'hui, capitaine, mais les démons ou les esprits n'y ont joué aucun rôle. Il nous faut réagir. Vous devez faire placer cette zone en quarantaine et demander la venue d'une équipe de medicae. D'autres cas pourraient se déclarer. Le personnel non Astartes tel que moi risque de se montrer moins résistant, et la dépouille du pauvre Jubal pourrait devenir un vecteur de propagation.

Le regard de Sindermann se porta à nouveau vers le cadavre.

— Par la grande Terra. Quels ravages cela aura causé sur lui. Je pleure de constater un tel gâchis.

Dans un craquement de tendons raidis, Jubal redressa la tête et le fixa de ses yeux rougis.

— Attention, grogna-t-il dans un souffle.

Euphrati Keeler avait cessé de prendre des images. Elle rangea son appareil.

Les scènes qui s’offraient à eux dans les tunnels confinés de la forteresse outrepassaient les limites de la décence. Jamais elle n’aurait imaginé que la charpente humaine pouvait être disloquée de la sorte, aussi totalement. L’odeur marquée du sang, emprisonnée dans l’air entre les murs froids, arrivait à l’atteindre malgré son masque respiratoire.

— Je veux ressortir, tout de suite, se plaignit van Krasten, contrarié, presque tremblant. Il n’y a pas la moindre note de musique ici. Je vais me sentir mal d’ici peu.

Euphrati aurait eu tendance à se ranger à son avis.

— Pas question, dit Borodin Flora d’une voix basse mais déterminée. Nous devons tout observer. Nous sommes des commémorateurs, c’est notre devoir.

Euphrati était certaine que Flora produisait lui-même un grand effort pour réprimer ses haut-le-cœur, mais elle adhéra à sa perception des choses. C’était leur devoir. C’était pour cette raison qu’ils avaient été amenés ici. Pour dépeindre et commémorer la Croisade de l’Humanité. Malgré ce qu’ils voyaient.

Elle reprit l’appareil dans son sac et essaya quelques vues timides. Non pas des morts, car cela aurait été obscène, mais de leur sang sur les murs, de la fumée répandue par le vent dans les galeries, des piles de douilles dispersées sur le sol taché de noir.

Des soldats emmenant des corps passèrent près de leur groupe par équipes de deux. Certains leur jetèrent des regards curieux.

— Vous êtes perdus ? demanda l’un des militaires.

— Pas du tout. Nous avons obtenu la permission de venir ici, avança Flora.

— Je ne vois pas l’intérêt, estima l’homme.

Euphrati prit une série de plans larges où les soldats, presque réduits à des silhouettes, ramassaient les morceaux humains à une intersection. Elle frissonna, et espéra que ces photos n’auraient pas le même effet sur son public.

— Je veux ressortir, supplia à nouveau van Krasten.

— Restez avec nous, vous allez vous perdre, l’avertit Keeler.

— Je crois que je vais vomir, prévint-il.

Il était sur le point de le faire quand un long hurlement déchirant retentit dans les couloirs.

— Qu’est-ce que c’était ?

Jubal se leva. Les câbles qui l'entravaient s'effilochèrent et se rompirent, et libérèrent ses bras. Il poussa un grand cri, puis cria de plus belle. Ses braillements frénétiques résonnèrent entre les murs de la salle.

Sindermann recula en titubant dans une panique totale. Loken s'élança pour tenter de maîtriser à nouveau le dément revenu d'entre les morts.

Celui-ci frappa du poing et l'atteignit à la poitrine. Loken se sentit projeté en arrière et s'écrasa dans le bassin avec un grand bruit d'eau.

Jubal se retourna, le dos courbé. La salive coulait de sa mâchoire pendante. Ses yeux toujours aussi rouges roulaient comme des boussoles posées sur un pôle nord.

— Pitié… Par pitié… bredouilla Sindermann.

— A… tten… tion. Les syllabes tombèrent lentement de la bouche de Jubal quand il avança d'un pas lourd. Quelque chose lui arrivait. L'infection maligne le faisait enfler, avec tant de fureur que son armure commença à se disloquer. Des sections de plaques se décrochèrent, tombèrent, exposant des bras boursouflés par la gangrène et les excroissances fibreuses, dont la peau tendue virait au bleu pâle. Son visage se déforma, devint livide, une longue langue serpentine se déroula sous sa bouche craquelée.

Il leva dans une posture triomphante ses mains étirées, révélant des ongles devenus des crochets noirs et psoriasiques.

— Samus est là, lança-t-il de sa voix languissante.

Sindermann tomba à genoux devant la brute difforme. Jubal traînait avec lui une odeur de chair corrompue et de blessures suintantes. Il continua d'avancer ; son corps, sur lequel dansait une lumière jaune, semblait devenir transparent par intermittence comme s'il n'était pas tout à fait en phase avec le présent.

Un tir de bolter le toucha à l'épaule droite et explosa contre les téguments croûteux qu'était devenue sa peau. Des fibres de chair et des gouttelettes de pus giclèrent dans toutes les directions. Dans le cadre de la porte, Nero Vipus visa à nouveau.

La chose qui avait été Xavyer Jubal attrapa Sindermann et le jeta sur Vipus. Tous deux s'écrasèrent contre le mur du couloir, Vipus ayant lâché son arme pour amortir le choc et épargner les os fragiles de l'itérateur.

Jubal s'échappa dans le couloir sans se préoccuper davantage d'eux, en laissant dans son sillage une traînée de sang visqueux et de fluides décolorés.

Voyant l’abomination arriver sur eux, Euphrati hésita brièvement entre hurler et lever son appareil, et finit par faire les deux. Van Krasten perdit le contrôle de lui-même et s’effondra au sol dans une mare de ses propres productions corporelles. Borodin Flora se contenta de reculer, la lèvre inférieure tremblant en silence.

La chose-Jubal qui descendait le corridor dans leur direction était atroce et difforme, si gigantesque que ce qu’il lui restait d’armure blanche traînait derrière elle comme des haillons de métal. D’étranges taches noires parsemaient sa peau distendue par les bosses et les bubons. La tête de Jubal s’était étirée en une gueule d’aspect canin, d’où ses dents restées humaines dépassaient comme des carrés d’ivoire, écartés par la profusion de fins crocs transparents qui avait investi ses gencives. Tant de crocs que sa bouche ne pouvait plus se fermer. Ses yeux étaient des billes de sang. Des éclairs de lumière spasmodique l’entouraient en formant de vagues motifs. Les mouvements de Jubal ne paraissaient pas corrects, comme ceux d’un mauvais montage vidéo joué légèrement trop vite.

Mais le mauvais montage agrippa Tolemew van Krasten et l’écrasa comme un jouet contre le mur du tunnel, de plus en fort, dans une succession d’éclaboussures, tant et si bien que quand il le lâcha, très peu de van Krasten existait encore au-dessus du sternum.

Keeler cria, l’estomac brusquement contracté. Borodin Flora la laissa derrière lui pour se planter face au monstre en faisant le signe de l’aquila.

— Arrière ! lui commanda-t-il. Arrière !

La chose-Jubal se pencha en avant, écarta ses mâchoires d’une largeur inimaginable en révélant un nombre incalculable de crocs effilés, et croqua le torse de Borodin Flora sous la hauteur des épaules. Le reste du corps s’écroula en répandant le sang comme un tuyau haute pression.

Euphrati Keeler tomba à genoux. L’épouvante lui avait coupé les jambes. Elle accepta son destin, principalement parce qu’elle ne se figurait pas encore ce qu’il allait être, mais en trouvant rassurante la pensée qui lui vint : dans les ultimes moments de sa vie, face à l’horreur incompréhensible, elle n’avait pas ajouté à une mort brutale l’indignité de s’uriner dessus.

OceanofPDF.com

DIX

Le Maître et son fils
Quelles que puissent être la férocité et l’ingéniosité de l’ennemi
Démenti officiel

— Tu l’as tué ?

— Oui, répondit Loken, le regard rivé sur le sol terreux, l’esprit ailleurs.

— Tu es sûr ?

Loken fut tiré de sa rêverie.

— Quoi ?

— J’ai besoin que tu en sois certain, demanda Abaddon. Tu l’as tué ?

— Oui.

Loken était assis sur un tabouret de bois grossier, dans l’une des maisons de Kasheri. La nuit était tombée au-dehors, amenant avec elle un vent agressif, malveillant, qui hurlait autour de la gorge et des pics des murmures. Une dizaine de lampes à huile jetaient sur l’intérieur leurs faibles auras orangées.

— Je l’ai tué. Avec Nero, au bolter. Il a fallu quatre-vingts bolts en rafale. Il a éclaté de partout, et nous l’avons passé au lance-flammes pour incinérer ce qui en restait

Abaddon hocha la tête.

— Combien de personnes savent ?

— À propos de ce qui lui est arrivé ? Moi, Nero, Sindermann et la commémoratrice, Keeler. Nous l’avons abattu juste avant qu’il ne la morde.

Tous les autres à l’avoir vu sont morts.

— Tu as raconté ça à quelqu’un ?

— Je n’ai rien dit.

— Bien.

— Je n’ai rien dit parce que je ne savais pas quoi dire.

Abaddon ramassa un autre tabouret et vint s’asseoir devant Loken. Tous deux étaient en armure complète, leurs casques posés plus loin. Il baissa la tête pour attirer son regard.

— Je suis fier de toi, Garviel. Tu t’en es bien occupé.

— De qui ? demanda Loken, la mine sombre.

— De la situation. Dis-moi, quand Jubal était déjà censé être mort, qui savait pour les meurtres ?

— D’autres frères ; ceux de l’escouade Brakespur qui avaient survécu. Et tous mes officiers. Je voulais leur avis.

— J’irai leur parler, marmonna Abaddon. Ça ne doit pas se savoir. Notre version va être celle que tu as déjà donnée : une victoire, écrasante, mais rien d’exceptionnel. La 10^{e} compagnie a écrasé les insurgés, deux escouades ont subi des pertes. C’est la guerre. Tout le monde s’attend à des pertes. Les insurgés se sont battus férocement jusqu’au dernier. Les escouades Hellebore et Brakespur ont essuyé l’essentiel de leur colère, mais Soixante-Trois Dix-Neuf est enfin totalement conquise. Gloire à la 10^{e} compagnie, et aux Luna Wolves, gloire au Maître de Guerre ; le reste ne sortira pas du cercle intérieur. Pouvons-nous faire confiance à Sindermann pour qu’il ne dévoile rien ?

— Bien sûr. Même s’il a été très commotionné.

— Et cette commémoratrice ? Keener, c’est bien ça ?

— Keeler. Euphrati Keeler. Elle est en état de choc. Je ne la connais pas, j’ignore ce qu’elle fera, mais elle n’a aucune idée de ce qui l’a attaquée. Je lui ai dit que c’était une bête sauvage. Elle n’a pas vu Jubal… changer. Elle ne sait pas que c’était lui.

— C’est un bon point. Je demanderai un arrêt de suspension contre elle, si nécessaire. Il suffira sans doute d’aller lui parler. Je répéterai l’histoire de la bête sauvage, et je dirai que nous tenons à taire l’affaire pour le moral des hommes. L’histoire ne doit pas s’ébruiter parmi les commémorateurs.

— Deux d’entre eux sont morts.

Abaddon se leva.

— Une erreur humaine tragique lors du déploiement. Un incident à

l’atterrissage. Ils étaient avertis des risques qu’ils prenaient. Ça ne sera qu’une annotation vite oubliée en marge de leur collaboration exemplaire.

Loken leva les yeux vers son premier capitaine.

— Est-ce que nous allons faire semblant que tout ça n’est jamais arrivé, Ezekyle ? Parce que j’en suis incapable. Et que je ne le souhaite pas.

— Je dis simplement qu’il s’agit d’une affaire militaire. C’est une question de sécurité et de moral, Garviel. Tu es perturbé, je le vois bien, mais pense à tout le mal inutile que cela provoquera si d’autres l’apprennent. La confiance en nous serait ébranlée, l’expédition douterait d’elle-même. La croisade entière serait ternie, sans parler de la réputation honorable de notre légion.

La porte de la maison s’ouvrit à la volée et le vent s’y engouffra un instant avant qu’elle ne fut refermée. Loken ne leva pas les yeux. Il s’était attendu au retour de Vipus avec les rapports de rassemblement.

— Laisse-nous, Ezekyle, prononça une voix.

Ça n’était pas Vipus.

Horus ne portait pas son armure. Il s’était vêtu de simples habits pour mauvais temps, d’une chemise de mailles et d’une cape de fourrure. Abaddon courba la tête et se hâta de quitter la demeure.

Loken s’était mis debout.

— Assieds-toi, Garviel, dit Horus sur un ton doux. Assieds-toi. Pas de cérémonie.

Loken se rassit lentement et le Maître de Guerre s’agenouilla près de lui. Son corps était si immense que même dans cette posture, la tête de Loken se trouvait au niveau de la sienne. Il retira ses gants de cuir noir et lui posa sa main nue sur l’épaule.

— Je veux que tu oublies tes inquiétudes, mon fils, dit-il.

— J’essaye, mon commandant, mais elles refusent de me laisser en paix.

Horus hocha la tête.

— Je comprends.

— J’ai fait de cette mission un grave échec, continua Loken. Ezekyle dit que nous devons faire bonne contenance, pour sauver les apparences. Mais même si ces événements restent secrets, je porterai sur moi la honte de vous avoir failli.

— Et en quoi m’as-tu failli ?

— Des hommes sont morts. Un frère s’est tourné contre les siens, c’est un tel péché. Un tel crime. Vous m’aviez chargé de prendre ce nid de résistance

; les conséquences sont telles que vous avez été forcé de venir ici en personne, et…

— Ne dis plus rien, murmura Horus. Il tendit la main et décrocha de l'épaulière de Loken le texte froissé de son serment de l'instant.

— « Acceptez-vous, frère Garviel Loken, votre rôle dans cette guerre ? » Le Maître de Guerre lisait à voix haute. « Promettez-vous de mener vos hommes sur la zone de conflit, et de les conduire à la gloire, quelles que puissent être la férocité et l'ingéniosité de l'ennemi ? Jurez-vous d'écraser les insoumis de Soixante-Trois Dix-Neuf malgré tout ce qu'ils tenteront contre vous ? Jurez-vous de faire honneur à la 16^{e} légion et à l'Empereur ? »

— C'est un beau serment, apprécia tristement Loken.

— J'espère bien. C'est moi qui l'ai écrit. L'as-tu fait, Garviel ?

— Fait quoi, mon commandant ?

— As-tu écrasé les insoumis de Soixante-Trois Dix-Neuf malgré ce qu'ils ont tenté contre toi ?

— Eh bien, oui, mais…

— Et as-tu mené tes hommes sur la zone de conflit, les as-tu conduits à la gloire, quelles qu'aient été la férocité et l'ingéniosité de l'ennemi ?

— Oui…

— Alors je ne vois pas en quoi tu as pu me faillir, mon fils. Considère cette dernière phrase en particulier : « quelles que puissent être la férocité et l'ingéniosité de l'ennemi. » Quand le pauvre Jubal s'est tourné contre toi, as-tu abandonné ? As-tu fui ? As-tu perdu ton courage ? Ou t'es-tu soulevé contre sa folie et son crime, malgré ce qu'ils inspiraient en toi ?

— Je me suis battu contre lui, mon commandant, se désola Loken.

— Par le Trône de Terra, oui, tu l'as fait. Tu l'as fait, Garviel. Tu t'es battu. N'aie pas de honte. Je ne l'accepte pas. Tu m'as bien servi, mon fils, et je regrette seulement que la valeur de tes actes ne puisse être clamée haut et fort.

Loken commença à envisager une réponse, mais finit par se taire. Horus se remit debout et se mit à faire les cent pas dans la pièce. Il trouva une bouteille de vin parmi le désordre d'une étagère murale et se versa un verre.

— J'ai parlé à Kyril Sindermann, débuta-t-il avant de prendre une première gorgée. Comme surpris de sa qualité, il hocha la tête pour lui-même. Pauvre Kyril. C'est pour lui une chose terrible à endurer. Il parle même de l'existence d'esprits ; Sindermann, le porteur de la vérité

séculière, se mettait à croire aux esprits. Je lui ai naturellement assuré le contraire. Et il a dit que les esprits te préoccupaient, toi aussi.

— Kyril m'a d'abord convaincu qu'il devait s'agir d'une infection. Mais j'ai vu un esprit… Ou un démon… s'emparer de Xavyer Jubal et remodeler sa chair pour faire de lui un monstre. J'ai vu un démon s'emparer de l'âme de Jubal pour le tourner contre les siens.

— Non, ça n'est pas ce que tu as vu, Garviel.

— Mon commandant ?

Horus lui sourit.

— Permets-moi de t'éclairer. Je vais te dire ce que tu as vu, Garviel. C'est un secret connu de bien peu de gens, même si l'Empereur aimé de tous en sait davantage que n'importe lequel d'entre nous. C'est un secret, Garviel ; plus secret que tous ceux que nous gardons. Es-tu capable de le garder toi aussi ? Je souhaite le partager avec toi pour apaiser ton esprit, mais il me faut être sûr que tu sauras le taire.

— Je vous le promets, certifia Loken.

Le Maître de Guerre prit une nouvelle gorgée.

— C'était le Warp, Garviel.

— Le… le Warp ?

— Tu m'as bien entendu. Nous connaissons le pouvoir du Warp et le chaos qu'il renferme. Nous l'avons déjà vu transformer des hommes. Nous avons vu les créatures horribles qui infestent ses dimensions. Et je sais que toi aussi. Sur Erridas. Sur Syrinx. Sur la côte sanglante de Tassilon. Il existe dans le Warp des entités que nous pourrions aisément prendre pour des démons.

— Mon commandant, je… intervint Loken. J'ai été formé au sujet du Warp. Je suis préparé à faire face à ses horreurs ; j'ai combattu les choses atroces qui se déversent des portes de l'Empyrean, et oui, le Warp peut se déverser dans un homme et le transmuter. Je l'ai déjà vu se produire, mais uniquement chez des psykers. Jamais au sein de l'Astartes.

— Comprends-tu pleinement les mécanismes du Warp, Garviel ? lui demanda Horus. Puis il éleva le verre de vin vers la plus proche source de lumière pour en étudier la couleur de la robe.

— Non, mon commandant. Je n'en ai pas la prétention.

— Moi non plus, mon fils. Ni l'Empereur aimé de tous. Pas entièrement. Il me coûte de l'admettre, mais c'est la vérité, et nous ne traitons qu'avec la vérité. Le Warp est un outil vital pour nous, un moyen de communication et

de transport. Sans lui, il n’y aurait pas d’Imperium de l’Humanité, car il n’y aurait pas de passerelles entre les astres. Nous l’utilisons, et nous le maîtrisons, mais nous n’en avons pas le contrôle absolu. Il est une force indomptée qui ne fait que tolérer notre présence. Le Warp renferme la puissance, une puissance fondamentale, ni bonne, ni mauvaise, élémentaire, et c’est un outil dont nous nous servons à nos risques et périls.

Le Maître de Guerre termina son verre et le reposa.

— « Esprits », ou « démons » ; ces mots impliquent une puissance supérieure, une volonté malintentionnée et un but. Un archétype du mal avec ses projets et ses stratagèmes. Ils impliquent un dieu, ou des dieux, à l’œuvre derrière le rideau de la scène ; ils impliquent le surnaturel, dont nous avons eu bien du mal à prouver l’inexistence à la lumière de la science. Ils impliquent la sorcellerie et une cruauté palpable.

Il regarda vers Loken.

— Les esprits, les démons, le surnaturel et la sorcellerie sont des mots tombés hors de l’usage courant parce que nous ne reconnaissons plus les notions qu’ils définissaient. Mais ils ne sont que des mots. Ce que tu as vu aujourd’hui… Tu es libre de l’appeler un démon, Garviel. Ou un esprit. Ces mots peuvent être employés. Les employer ne nie pas la vérité clinique de l’univers tel que l’homme le perçoit à présent. Il peut y avoir des démons dans un cosmos séculier, tant que nous comprenons l’usage que nous faisons de ce mot.

— Pour désigner le Warp ?

— Pour désigner le Warp. Pourquoi inventer de nouveaux noms à ces horreurs quand nous disposons d’une profusion d’anciens mots qui leur iraient tout aussi bien ? Nous continuons d’employer le terme « extraterrestres » pour désigner les xenos inhumains que nous rencontrons dans toute la galaxie. Les créatures du Warp ne sont que d’autres xenos, mais pas des espèces vivantes au sens où nous l’entendons. Ils ne sont pas organiques, ils sont « extradimensionnels ». Et ils influencent la réalité d’une façon qui nous semble anormale. Surnaturelle, pourrait-on dire. Alors utilisons les anciens mots pour pouvoir les désigner… Démons, esprits, métamorphes. Il nous suffit de ne pas oublier qu’il n’existe aucun dieu dans l’univers, pas de démons supérieurs ni de monopole du mal. Il n’existe nulle part de mal fondamental et immuable. Le cosmos est trop grand et trop stérile pour un tel mélodrame. Il n’existe que des choses non humaines qui s’opposent à nous, et nous avons été créés pour les combattre et les

détruire. Les orks. Les gykons. Les tushepta, les keylekides, les eldars, les jokaero… Et les créatures du Warp, plus étranges que toutes les autres parce que leurs pouvoirs nous sont étrangers et parce que leur nature est différente.

Loken se releva. Il observa la longue pièce plongée dans la lueur des lampes et entendit dehors la plainte du blizzard.

— J'ai vu des psykers succomber au Warp, mon commandant, dit-il. Je les ai vus se métamorphoser et se corrompre, mais jamais je n'ai vu cela arriver à un homme sain d'esprit. Jamais je n'ai vu un Astartes à qui cela est arrivé.

— Cela était déjà arrivé, répondit Horus. Il sourit. Cela te choque ? J'en suis désolé. Mais nous n'en faisons pas étalage. Le Warp peut s'infiltrer où il le veut si l'envie lui en prend ; aujourd'hui aura été un triomphe pour lui. Ces montagnes ne sont pas hantées comme le prétendent les mythes, mais le Warp y est plus proche de notre réalité. C'est cet état de fait qui a donné naissance à ces légendes. De tout temps, les hommes ont trouvé moyen d'utiliser le Warp. C'est précisément ce qu'ont fait ces insurgés : ils ont lâché le Warp sur vous, et le brave Jubal en a payé le prix.

— Mais pourquoi lui ?

— Pourquoi pas lui ? Il était en colère que tu l'aies lésé au profit de Vipus, et sa colère l'a rendu vulnérable. Les bras du Warp sont toujours prêts à exploiter de telles fissures de l'esprit. J'imagine que les insoumis espéraient voir des dizaines de tes hommes succomber à la puissance qu'ils avaient libérée, mais la 10^{e} compagnie est plus opiniâtre qu'ils ne s'y attendaient. Samus n'était qu'une voix sortie du chaos du Warp, et qui s'est brièvement ancrée à la chair de Jubal. Tu as fait ce qu'il fallait. C'aurait pu être bien pire.

— Vous croyez vraiment, mon commandant ?

Horus lui sourit une fois encore. La vue de ce sourire emplissait Loken d'une chaleur soudaine.

— Ing Mae Sing, la maîtresse des astropathes, m'a informé d'un bref pic d'activité Warp dans cette région, juste après votre embarquement. Vos adversaires ont fait usage de leur connaissance limitée du Warp, qu'ils considèrent probablement comme de la magie, pour se servir de l'Empyrean comme d'une arme contre vous.

— Pourquoi ne nous a-t-on pas dit toutes ces choses au sujet du Warp, mon commandant ? Tandis qu'il posait cette question, Loken regardait droit dans les yeux écartés d'Horus.

— Parce que nous en savons si peu, lui fut-il répondu. Sais-tu pourquoi je suis le Maître de Guerre, mon fils ?

— Parce que vous en étiez le plus digne, mon commandant.

Horus se mit à rire, et en se versant un second verre de vin, il fit non de la tête.

— Je suis le Maître de Guerre, Garviel, parce que l'Empereur est occupé. Il ne s'est pas retiré sur Terra parce qu'il était las de la croisade. Il y est reparti parce qu'il avait plus important à faire.

— Plus important que la croisade ? se déconcerta Loken. Horus acquiesça.

— C'est ce qu'il m'a dit. Après Ullanor, il a estimé que le temps était venu pour lui de laisser la croisade entre les mains des Primarques, pour être libre de se consacrer à une entreprise plus grande.

— Laquelle ? Loken attendit d'entendre la réponse, et qu'une vérité transcendantale lui fut révélée. Ce que le Maître de Guerre lui répondit fut :

— Je n'en sais rien. Il ne me l'a pas dit. Il ne l'a dit à personne.

Horus n'ajouta rien. Pendant ce qui parut un siècle, le vent fit battre les volets de la maison.

— Pas même à moi, murmura-t-il. Loken sentit son commandant terriblement blessé. Une blessure à l'amour-propre : même lui n'avait pas été digne de partager ce secret.

Une seconde après, le Maître de Guerre souriait à nouveau à Loken et son humeur sombre s'était dissipée.

— Il n'a pas voulu me faire porter ce fardeau, dit-il, mais je ne suis pas idiot. Je peux toujours spéculer. Comme je te l'ai dit, l'Imperium n'existerait pas sans le Warp, nous sommes obligés de nous en servir, mais nous en savons très peu à son sujet. Je pense être devenu le Maître de Guerre parce que l'Empereur est occupé à percer ses mystères. Il consacre son esprit unique à la maîtrise ultime du Warp, pour le bien de l'Humanité. Il a réalisé que sans la compréhension pleine et entière du Warp, la croisade finira par échouer, qu'importe le nombre de mondes que nous parviendrons à conquérir.

— Et s'il échoue ? hasarda Loken.

— Il n'échouera pas, rétorqua le Maître de Guerre sur un ton abrupt.

— Et si nous, nous échouons ?

— Nous n'échouerons pas non plus, dit Horus, parce que nous sommes ses fils et ses loyaux serviteurs. Parce que nous ne pouvons pas lui faillir. Il contempla son verre à moitié vide, et le reposa. Je suis venu chercher des

esprits, je n’ai trouvé que les spiritueux, plaisanta-t-il. Voilà une vraie leçon à méditer.

De leur démarche cadencée, les guerriers de la 10e compagnie descendirent des oiseaux d’assaut dont les réacteurs refroidissaient et quittèrent la baie pour rejoindre les baraquements. Sans un mot, sans un son, que celui de leurs pas et des plaques d’armure entrechoquées.

Au milieu de leurs rangs, des frères portaient en bière les morts de l’escouade Brakespur, avec pour linceuls les bannières de la légion. Quatre autres emmenaient les corps des commémorateurs Flora et van Krasten, dont les cercueils n’étaient recouverts d’aucun voile solennel. La cloche du retour sonna sur tout le vaste pont. Les hommes firent le signe de l’aquila et retirèrent leur casque.

Loken s’éloigna vers sa chambre d’armement privée en demandant par radio la présence de ses artificiers. Il portait entre ses mains son épaulière gauche, où l’épée de Jubal était toujours fichée.

En pénétrant dans la petite pièce, il fut sur le point de lancer violemment ce triste souvenir dans un des coins, mai se ravisa de justesse, réalisant qu’il n’était pas seul.

Mersadie Oliton se tenait dans l’ombre.

— Maîtresse, la salua-t-il en posant la protection au sol.

— Capitaine, je suis désolée. Je ne voulais pas vous surprendre. Votre écuyer m’a laissé attendre ici, car vous étiez sur le point de revenir. Je tenais à vous voir et à vous présenter mes excuses.

— Pour quelle raison ? demanda Loken en posant son casque bosselé au sommet du râtelier de son armure.

Elle s’avança et la lumière fit luire la peau noire de son long crâne.

— Pour avoir raté la chance que vous m’avez donnée. Vous aviez eu la gentillesse de me proposer comme candidate au suivi de la mission et je ne me suis pas présentée à l’heure.

— Vous pouvez vous en féliciter, lâcha-t-il. Elle fronça les sourcils.

— Je… Il y a eu un problème, voyez-vous. Avec un de mes amis, un compagnon commémorateur. Le poète Ignace Karkasy. Il se trouve en situation difficile, et j’ai voulu essayer de l’assister. Cela m’a tellement accaparée que j’ai raté le rendez-vous.

— Vous n’aviez rien raté, maîtresse, lui assura Loken en commençant à retirer son armure.

— J’aimerais parler avec vous de la situation d’Ignace. J’hésitais à vous le demander, mais je pense que quelqu’un d’aussi influent que vous pourrait l’aider.

— Je vous écoute.

— Moi aussi, capitaine, dit Mersadie. Je suis là pour vous écouter. Elle s’avança pour venir placer une main délicate sur son bras et le retenir avec douceur. Loken s’était débarrassé de son armure avec des gestes trop vigoureux, des gestes de colère.

— Je suis une commémoratrice, capitaine, reprit-elle. Je dirais même : votre commémoratrice, si cela n’est pas trop audacieux de ma part. Voulez-vous me parler de ce qui s’est passé à la surface ? Y a-t-il un souvenir que vous aimeriez partager avec moi ?

Loken baissa les yeux vers elle, ses yeux couleur de pluie. Il se déroba au contact de sa main.

— Non, dit-il.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

SUR LA TERRE DES ARAIGNÉES

OceanofPDF.com

UN

Amour et haine
Ce monde est Meurtre
Un appétit de gloire

Après en avoir tué un bon nombre, Saul Tarvitz était toujours incapable de dire avec certitude où s'arrêtait la biologie des arachnides et où commençait leur technologie. Ces êtres constituaient la fusion parfaite, sans soudure apparente, entre l'artificiel et l'organique. Ils ne portaient pas leur armure ou leurs armes. Leur armure était une peau, posée sur leur carapace d'arthropode, et ils possédaient des armes comme un homme possédait des doigts ou une bouche.

Tarvitz les exécrait, et les aimait dans le même temps. Il les détestait pour leur jalousie abominable de la perfection humaine ; il les aimait parce qu'ils étaient des adversaires véritablement coriaces, et parce qu'en prenant le dessus sur eux, les Emperor's Children se rapprocheraient encore d'un pas de leur plein potentiel. « Nous avons toujours besoin d'un rival, avait une fois déclaré le seigneur Eidolon, et les mots s'étaient imprimés à jamais dans l'esprit de Tarvitz, d'un véritable rival, à la force considérable. Nos prouesses ne peuvent être proprement mesurées que contre de vrais adversaires. »

L'enjeu dépassait toutefois les prouesses de la légion, et Tarvitz le comprenait. Des frères de l'Astartes connaissaient des ennuis, et même si personne n'avait osé employer le terme, cette mission était une mission de

sauvetage. Mais il aurait été inconvenant de suggérer ouvertement que les Blood Angels avaient besoin d'être sauvés.

De renforts. Les Blood Angels avaient besoin de renforts. C'était le mot qu'ils devaient employer ; mais difficile de venir en renfort de ceux qu'ils ne parvenaient pas à trouver. Les Emperor's Children étaient à la surface de Meurtre depuis soixante-six heures, et n'avaient aucun signe des forces de la 140^{e} flotte expéditionnaire.

Ni même les uns des autres.

Le seigneur commandeur Eidolon avait engagé la compagnie entière dans la descente en surface. Celle-ci avait été pire que ce que prévoyaient les avertissements reçus avant largage, et ces avertissements étaient déjà alarmistes. Des conditions atmosphériques cauchemardesques avaient dispersé leurs modules de descente comme de la paille, en les écartant largement de leurs vecteurs d'atterrissage prévisionnels. Tarvitz savait que beaucoup de modules n'avaient probablement pas atteint le sol intacts. Il était l'un des deux capitaines en charge de seulement trente hommes parvenus à se regrouper après l'assaut planétaire. À cause de la tempête au-dessus d'eux, ils ne pouvaient pas solliciter la flotte en orbite, pas plus qu'ils ne pouvaient joindre Eidolon ou un quelconque autre élément de la force d'intervention.

En présumant qu'Eidolon ou un quelconque autre élément de la force d'intervention eut survécu.

Toute cette situation prenait des allures d'échec abject, et l'échec n'était pas une perspective que les Emperor's Children appréciaient. Pour transformer l'échec en quelque chose d'autre, il n'y avait guère d'autre choix que de respecter leurs attributions ; ils s'étaient donc dispersés en formation de recherche pour tenter de trouver les frères qu'ils étaient venus aider. Peut-être parviendraient-ils en route à rejoindre d'autres éléments de leurs troupes dispersées, ou même à définir des éléments géographiques de référence.

Les environs du site d'atterrissage étaient déconcertants. Sous un ciel blanc émail, terni par les orages-boucliers des arachnides, le paysage était celui d'une plaine ondulante de poussière rouge, où poussait une mer d'herbes gigantesques, grises comme de la neige sale. Les brins d'herbe, aussi épais que sa jambe en armure, se dressaient tout droit à une hauteur de vingt mètres, secs et cassants. Ils oscillaient doucement dans le vent radioactif, mais telle était leur taille que l'air était empli de leurs

craquements perpétuels. L'Astartes faisait mouvement au travers de cette forêt gémissante comme des poux auraient traversé un champ de blé.

La visibilité latérale était mauvaise. Loin au-dessus de leurs têtes, les tiges ondoyantes pointaient à la verticale comme pour incriminer l'éclat de lait caillé du ciel. Autour d'eux, les herbes avaient poussé si près les unes des autres qu'on n'y voyait que sur quelques mètres dans toutes les directions.

Le pied de la plupart des brins était épaissi par les larves noires et gonflées : des sacs gros comme la tête d'un homme, groupés comme une tumeur sur le mètre de tige le plus proche du sol. Les larves ne faisaient rien d'autre que s'accrocher, et sans doute boire. Elles tétaient en produisant un sifflement qui ne faisait que rendre l'acoustique de cette forêt encore plus étrange.

Bul avait suggéré que ces larves pouvaient être la forme primaire de l'ennemi, et durant les premières heures, ils avaient systématiquement brûlé au lance-flammes ou transpercé de leurs lames toutes celles qu'ils avaient trouvées. Mais ce travail n'aurait jamais cessé. Il y avait des larves partout, et ils avaient fini par choisir de les ignorer, d'oublier les sacs vivants. Qui plus était, les fluides répugnants qui giclaient des larves tuées émoussaient le tranchant des armes et commençaient à ronger les armures là où ils les éclaboussaient.

Lucius, le compagnon capitaine de Tarvitz, avait trouvé le premier arbre, et les avait tous appelés pour l'inspecter. C'était une structure curieuse, apparemment faite de pierre blanche calcifiée, qui ridiculisait les herbes alentour. Cet arbre avait la forme d'un champignon à large chapeau : un dôme large de cinquante mètres, soutenu par un tronc épais de dix mètres de diamètre. Le dôme était un hémisphère d'épines entremêlées, d'un blanc d'os et très pointues. Certaines d'elles devaient atteindre les trois mètres de long.

— Qu'est-ce que ça fait là ? se demanda Tarvitz.

— Rien, répondit Lucius. C'est un arbre. Ça ne sert à rien de précis.

En cela, Lucius se trompait.

Lucius était plus jeune que Tarvitz, bien qu'ils fussent tous deux assez âgés pour avoir vu bien des choses mystérieuses durant leur vie. Ils étaient amis, mais la balance de leur amitié penchait abruptement dans un sens. Saul et Lucius représentaient à eux deux l'aspect bipolaire de la légion. Comme tous les Emperor's Children, ils se dédiaient à la recherche de la perfection martiale, mais Saul était diligent, quand Lucius était ambitieux.

Saul Tarvitz avait depuis longtemps réalisé qu'un jour, les honneurs et le grade de Lucius dépasseraient les siens. Lucius deviendrait peut-être l'un des seigneurs commandeurs et rejoindrait leur cercle distant au cœur du noyau hiérarchique de la légion. Tarvitz n'en avait cure. Il était un guerrier du rang, né au sein de la troupe, et n'avait aucun désir d'élévation. Tarvitz, qui ne demandait qu'à œuvrer à la gloire du Primarque et de l'Empereur aimé de tous, savait quelle était sa place, et la conservait avec une dévotion sans réserve.

Lucius se moquait parfois de lui, en prétendant qu'il courtisait les guerriers du rang parce qu'il n'aurait pas pu gagner le respect des officiers. Tarvitz se contentait d'en rire parce qu'il savait que Lucius ne pouvait pas comprendre. Saul Tarvitz suivait le code à la lettre et y trouvait de la fierté.

Son destin rêvé était celui d'un officier de la troupe. Désirer plus aurait été présomptueux. Il avait des principes, et méprisait ceux qui oubliaient les leurs dans la poursuite de buts inappropriés.

Tout n'était que question de loyauté, non de supériorité. Les autres légions ne l'avaient jamais compris.

À peine un quart d'heure après la découverte de l'arbre (le premier de tous ceux qu'ils allaient trouver, dispersés au milieu des herbes) ils eurent leur premier contact avec les arachnides.

Trois signes avaient annoncé l'arrivée imminente de l'ennemi. Les larves des environs s'étaient arrêtées de siffler ; une vibration soudaine s'était répandue parmi les brins géants, comme s'ils s'étaient électrifiés. Puis les Astartes avaient entendu se rapprocher une succession de cliquètements.

Tarvitz aperçut à peine les combattants ennemis lors de ce premier engagement. Ceux-ci sortirent de la forêt d'herbes, si vite qu'ils ne furent que des formes confuses. Le combat dura douze secondes chaotiques, emplies jusqu'au summum de leur capacité par les détonations et les cris, et les chocs inattendus. Puis l'ennemi se volatilisa, aussi vite qu'il était apparu. Les herbes retrouvèrent leur relative immobilité. Les larves s'étaient remises à siffler.

— Vous les avez vus ? demanda Kercort en rechargeant son bolter.

— J'ai vu… quelque chose, admit Tarvitz qui en faisait de même.

— Durrelen est mort. Martius également, annonça Lucius d'un ton calme en approchant d'eux, quelque chose à la main.

Tarvitz ne parvenait pas à croire ce qu'il venait d'entendre.

— Ils sont morts ? Juste… ? demanda-t-il à Lucius. Les combats n'avaient

certainement pas duré assez longtemps pour permettre le trépas de deux vétérans de l'Astartes.

— Morts, confirma Lucius. Vous pouvez aller inspecter leurs corps si vous le souhaitez ; ils sont par-là. Ils ont été trop lents.

L'arme levée, Tarvitz traversa les tiges ondoyantes, certaines brisées par les tirs impétueux des bolters. Il vit les deux dépouilles, affalées au milieu des herbes tombées sur la terre rouge, leurs splendides armures violet et or fendues, dégoulinantes de sang.

Consterné, il détourna les yeux de cette boucherie.

— Trouvez Varras, dit-il à Kercort, et le guerrier partit localiser l'apothicaire.

— Avons-nous tué quelque chose ? demanda Bul.

— J'en ai touché un, révéla fièrement Lucius, mais je n'ai pas réussi à trouver son cadavre. Il a laissé ça derrière lui. Il leva ce qu'il tenait à la main.

C'était une patte, ou un tronçon de patte longue, fine et dure. La plus grande partie, longue d'environ un mètre, était une lame légèrement courbe, apparemment faite de zinc brossé ou de fer galvanisé. La pointe en était incroyablement effilée. Cette lame n'était pas plus épaisse que le poignet d'un homme adulte, mais s'élargissait vers une articulation plus grosse, qui la reliait à une section du membre plus épaisse. Celle-là aussi était revêtue de métal gris, mais s'arrêtait abruptement là où le tir de Lucius l'avait fait exploser. En vue transversale, l'extrémité éclatée révélait un derme de métal posé sur un manchon de chitine naturelle, autour d'une masse centrale de fibres roses et humides.

— C'est un bras ? proposa Bul.

— Plutôt une épée, corrigea Katz.

— Une épée avec une articulation ? le railla Bul. Et de la chair à l'intérieur ?

Lucius attrapa le membre juste au-dessus de l'articulation, pour le brandir comme un sabre. Il frappa vers le brin d'herbe le plus proche, qu'il faucha proprement ; avec un grognement plaintif de tronc abattu, la tige massive bascula, en brisant d'autres dans sa chute.

Lucius se mit à rire, puis il cria de douleur et lâcha prise. La base du membre, de l'autre côté de l'articulation, avait elle aussi un tranchant, si aiguisé que la seule force de ses doigts avait suffi à lui faire mordre au travers de son gantelet.

— Ça m’a coupé, se plaignit-il en inspectant sa main. Tarvitz baissa les yeux vers la patte repliée, immobile sur le sol écarlate.

— Rien d’étonnant à ce qu’ils puissent nous tailler en pièces.

Une demi-heure plus tard, quand les herbes tremblèrent à nouveau, Tarvitz rencontra son premier arachnide face à face. Il le tua, mais leur affrontement se joua de peu, en à peine trois secondes.

À partir de ce moment, Saul Tarvitz commença à comprendre pourquoi Khitas Frome avait baptisé ce monde Meurtre.

Sans un bruit, semblable à une baleine d’acier, le grand croiseur de guerre surgit de la tache d’anti-lumière qui était son point de retranslation et fit l’expérience de son retour à la dimension physique dans une série de trépidations. Son voyage avait débuté douze semaines plus tôt d’après les horloges de bord, quand il aurait dû lui en prendre dix-huit. Une grande mobilisation d’énergie avait été mise en jeu pour accélérer le transit ; une mobilisation à laquelle seul un Maître de Guerre pouvait en appeler.

La nef se laissa entraîner par sa vitesse sur environ six millions de kilomètres, étirant derrière elle comme des algues lumineuses les dernières franges de ses traînées plasmiques. Des flashs d’anti-lumière perçus à la poupe annoncèrent l’arrivée de ses vaisseaux consorts : dix croiseurs légers et cinq convoyeurs de charge remplis de troupes. Les retardataires allumèrent leurs moteurs spatiaux et se hâtèrent de s’aligner en formation autour du vaisseau-amiral. Quand ils se furent approchés telle une meute de chiots autour de leur père, celui-ci enclencha à son tour sa propulsion et les guida.

Vers Cent Quarante Vingt. Vers Meurtre.

Les détecteurs engendrèrent des échos radar quand ils eurent capté les profils magnétiques et énergétiques des autres vaisseaux, ancrés en orbite haute autour de la quatrième planète du système, à quatre-vingt millions de kilomètres droit devant. Le soleil local avait une lumière chaude et s’enflait de langues de particules.

En tête de sa flottille, le vaisseau-amiral diffusa son manifeste de salutation standard, sous forme de signal radio, d’image radiodocumentée, de code du Conseil de Guerre et de signal astrotélépathique.

« Ici le *Vengeful Spirit* , de la 63^{e} flotte expéditionnaire impériale. Notre vaisseau approche avec des intentions pacifiques, en tant que plénipotentiaire de l’Imperium de l’Humanité. N’amorcez pas de geste

belliqueux à notre encontre. À vous. »

Sur la passerelle principale du *Vengeful Spirit* , le maître Comnenus était assis à sa station, et attendit. Autour de lui, considérant ses dimensions et sa quantité de personnel, le pont était curieusement calme. Il ne s'entendait qu'un murmure de voix basses et le bruit ténu des instruments. Le vaisseau en lui-même protestait bruyamment. Des grincements indignés et une plainte séismique montaient de l'immense coque tandis que la superstructure se remettait des forces de torsion que lui avait fait subir le Warp.

Boas Comnenus connaissait la plupart de ces sons comme de vieux amis, et parvenait presque à les anticiper. Il faisait depuis longtemps partie intégrante de ce vaisseau, qu'il connaissait de manière aussi intime que le corps d'une amante. Il attendait, à l'affût d'un crissement erroné, du déclenchement soudain des alarmes d'intégrité.

Jusqu'ici, tout allait bien. Il lança un regard au maître-compagnon des transmissions, qui secoua la tête ; reporta son regard vers Ing Mae Sing qui, bien qu'aveugle, savait très bien qu'il la consultait.

— Aucune réponse, maître, dit-elle.

— Transmettez à nouveau, la pria-t-il. Il voulait ce signal de réponse ; plus exactement, il attendait la mauvaise nouvelle. La réaction à leur propre signal prenait trop de temps. Comnenus pianota de ses doigts d'acier sur le rebord de sa console centrale. Tout autour, les officiers se raidissaient. Ils connaissaient et redoutaient ce signe d'impatience.

Finalement, un adjudant de bord arriva au pas de course de la fosse de navigation avec un feuillet de papier fin. L'homme était peut-être sur le point de s'excuser du retard, mais Comnenus leva le regard vers lui dans un bourdonnement de ses lentilles optiques, et ce bourdonnement signifiait : « Ne dites pas un mot ». L'adjudant se contenta donc de lui tendre sa feuille.

Comnenus la lut, acquiesça, et la lui rendit.

— Faites enregistrer, dit-il. L'adjudant resta à sa place, le temps qu'un autre officier de pont put copier le contenu du feuillet pour le journal de transit principal, puis monta rapidement l'escalier arrière qui menait au pont du strategium. Là, avec un salut, il tendit la feuille au maître officier de service, qui la lui prit, se retourna, et fit vingt pas jusqu'aux portes de verre du sanctum, où il la transmit à son tour au maître de la garde rapprochée. Celui-ci, un guerrier de l'Astartes en armure custodienne dorée, lut rapidement, hocha la tête et ouvrit les portes. Puis il tendit la feuille à un

personnage en robes : Maloghurst, qui attendait de l’autre côté.

Maloghurst lut à son tour, acquiesça lui aussi de la tête, et referma les portes.

— Localisation confirmée et inscrite dans le journal de bord, annonça-t-il à l’intérieur du sanctum. Cent Quarante Vingt.

Assis dans un fauteuil à haut dossier, qui avait été rapproché des vitres blindées pour offrir une meilleure vue du champ d’étoiles, le Maître de Guerre prit une longue et régulière inspiration.

— Accomplissement avéré du transit, répliqua-t-il. Qu’il soit fait mention de mes remerciements. Les vingt scribes qui attendaient plume levée consignèrent ce détail dans leurs rapports, s’inclinèrent et se retirèrent.

— Maloghurst ? Le Maître de Guerre tourna la tête vers son écuyer. Fais parvenir mes compliments à Boas, je te prie.

— Oui, monseigneur.

Horus se leva. Il avait revêtu son équipement complet, d’un blanc de givre rehaussé d’or luisant, une large cape de peau écailleuse pourpre drapée sur les épaules. L’Œil de Terra observait depuis le centre de son plastron. Le Maître de Guerre se tourna face aux dix officiers de l’Astartes rassemblés au milieu de la salle, et il sembla à chacun d’eux que l’œil le fixait en particulier, cet œil attentif qui jamais ne cillait.

— Nous attendons vos ordres, monseigneur, dit Abaddon. Comme les neuf autres, il avait agrémenté son armure d’une cape arrêtée au ras du sol, son casque à cimier coincé sous le bras gauche.

— Nous sommes arrivés là où nous devions arriver, intervint à son tour Torgaddon. Et vivants, ce qui est toujours un bon début.

Un large sourire éclaira le visage du Maître de Guerre.

— C’est exact, Tarik. Il regarda tour à tour chaque officier dans les yeux. Mes amis, il semble que nous ayons une guerre xenos à disputer, et j’en suis très heureux. Aussi fier que je puisse être de notre intervention sur Soixante-Trois Dix-Neuf, les combats y ont été pénibles à livrer. Je ne peux pas tirer satisfaction d’une victoire obtenue contre nos semblables, qu’importe que leur philosophie ait été fausse et leur résistance bornée. Cela contrarie le soldat qui est en moi et inhibe mon plaisir de faire la guerre. Nous sommes tous des soldats, vous comme moi. Faits pour le combat. Entraînés et disciplinés. Excepté vous deux, se moqua Horus en désignant Abaddon et Luc Sedirae. Vous n’arrêtez pas de tuer jusqu’à ce que je vous le dise.

— Et encore, vous êtes obligé de parler fort, ajouta Torgaddon. La plupart d'entre eux s'en amusèrent.

— Je suis donc heureux de combattre l'extraterrestre, continua le Maître de Guerre en conservant le même sourire. Un ennemi tout désigné ; une opportunité de faire la guerre sans restrictions, regrets, ou remords. Nous allons pour un temps être des guerriers, purs d'esprit et libres de cœur.

— Entendez ! Entendez les paroles du Maître de Guerre ! lança Iacton Qruze l'ancien, toujours très sérieux, et manifestement agacé par la légèreté de Torgaddon. Les neuf autres furent plus sobres dans leur assentiment.

Horus prit le premier la direction du strategium, suivi des quatre capitaines du Mournival, puis des commandants de compagnie : Sedirae de la 13^{e} , Qruze de la 3^{e} , Targost de la 7^{e} , Marr de la 18^{e} , Moy de la 19^{e} , et Goshen de la 25^{e} .

— Encore une petite séance stratégique, minimisa le Maître de Guerre.

Maloghurst se tenait prêt. Lorsqu'il eut agité sa baguette de contrôle, des vues hololithiques détaillées se mirent en place au-dessus de l'estrade de pierre, montrant un profil général du système où certaines voies étaient tracées, celles de la progression de plusieurs croiseurs. Horus étudia ces images et tendit la main. Des senseurs d'activation intégrés au bout des doigts de ses gantelets lui permirent de faire pivoter les affichages géants et d'augmenter la taille de certains éléments.

— Vingt-neuf vaisseaux, dit-il. Je croyais que la 140^{e} n'en comptait que dix-huit.

— C'est ce que nous pensions, monseigneur, répondit Maloghurst. Dès leur sortie du sanctum, ils s'étaient mis à converser en cthonien afin de préserver la confidentialité tactique malgré la proximité du personnel du pont. Horus n'avait pas grandi sur Cthonia, le monde natal de sa légion, ce qui n'était pas courant pour un Primarque. Mais il parlait le cthonien couramment. En vérité, il le parlait avec la tonalité palatale particulière et les voyelles appuyées d'un ganger de l'hémisphère ouest, la plus basse des castes de Cthonia. L'entendre s'exprimer avec cet accent avait toujours amusé Loken. Il avait autrefois supposé que c'était parce qu'Horus l'avait appris ainsi, auprès d'un précepteur qui parlait de cette façon, mais il en doutait désormais. Horus ne faisait jamais rien par hasard. Selon Loken, l'accent prononcé du Maître de Guerre était une manière délibérée de le faire paraître d'extraction aussi basse et aussi honnête que la leur aux yeux des hommes.

Maloghurst avait consulté une plaque de données obligeamment apportée par un officier de quart.

— Je confirme que la 140e flotte expéditionnaire s'était vue attribuer dix-huit vaisseaux.

— D'où viennent les autres, dans ce cas ? formula Aximand. Ce sont des vaisseaux ennemis ?

— Nous attendons l'analyse des données captées par les senseurs, capitaine, l'informa Maloghurst. Nos signaux n'ont pas encore reçu de réponse.

— Dis au maître Comnenus de se montrer plus… emphatique, prescrivit le Maître de Guerre à son écuyer.

— Dois-je lui ordonner de faire arranger les composants de la flotte en ordre de bataille, monseigneur ?

— Je vais considérer la question, le remercia le Maître de Guerre. Maloghurst descendit en boitant les escaliers de la plate-forme pour aller s'entretenir avec Boas Comnenus sur le pont principal.

— Devrions-nous former une ligne de bataille ? demanda Horus à ses commandants de compagnie.

— Ces échos en surnombre pourraient-ils être des vaisseaux ennemis ? s'interrogea Qruze.

— Leurs positions ne ressemblent pas à une formation de combat, répliqua Aximand, et Frome n'a rien dit au sujet de vaisseaux ennemis.

— Ce sont des vaisseaux impériaux, intervint Loken. Le Maître de Guerre se tourna vers lui.

— C'est ce que tu penses, Garviel ?

— Cela me paraît évident, mon commandant ; les échos radar montrent une dispersion de vaisseaux en haute orbite. Formation d'ancrage impériale. D'autres doivent avoir répondu à la demande de soutien… Loken laissa sa phrase suivante en suspens, et réprima soudain un sourire gêné. Mais vous le saviez, bien sûr, monseigneur.

— Je me demandais simplement qui verrait suffisamment clair pour reconnaître leur disposition dans l'espace, sourit Horus. Qruze secoua la tête avec un sourire, penaud de s'être laissé prendre.

Le Maître de Guerre ramena l'attention vers l'affichage.

— Alors, celui-là, le gros, qui saurait me dire ce que c'est ? C'est une barge.

— Le *Misericord* ? suggéra Qruze.

— Non, le *Misericord* est là. Qu'est-ce que c'est que ça ? Surpris, Horus se pencha en avant et fit courir ses doigts sur la lumière solide. On dirait… de la musique. Quelque chose qui ressemble à de la musique ; qui transmet de la musique ?

— Des postes de relais extérieurs, lança Abaddon en consultant sa propre plaque. Des balises d'ancrage orbital. La 140^{e} rapporte trente balises xenos dans la grille du système ; elles émettent en boucle, et c'est intraduisible.

— Vraiment ? Ces xenos n'ont pas de vaisseaux, mais ils ont des balises d'ancrage ? Horus tendit encore une fois la main et changea l'affichage en une décomposition agrandie des motifs sonores. C'est intraduisible ?

— C'est ce que la 140^{e} a dit.

— Et nous l'avons crue sur parole ? demanda le Maître de Guerre.

— J'imagine que oui, dit Abaddon.

— Il y a une logique dans ces séquences, décréta Horus en scrutant les graphiques. Je veux une analyse, que nous allons réaliser nous-mêmes. En commençant par la dissociation des blocs numériques standard. Sans vouloir manquer de respect à la 140^{e} , je n'ai pas l'intention de prendre leur parole pour argent comptant. Jusque-là, ça n'est pas ce que j'appelle du bon travail.

Abaddon hocha la tête, puis s'écarta du groupe pour aller parler à l'un des officiers à disposition et lui répercuter les ordres.

— On dirait de la musique, répéta Loken.

— Pardon ?

— Vous avez dit que cela ressemblait à de la musique, monseigneur. C'est une comparaison intéressante.

Le Maître de Guerre se justifia.

— C'est une séquence mathématique, qui contient un rythme séquentiel. Ça n'a rien d'aléatoire. La musique et les mathématiques, Garviel : les deux faces d'une même médaille. Ce signal est délibérément structuré. Je me demande quel idiot de la 140^{e} a pu estimer que ça n'était pas traduisible.

Loken hocha la tête.

— Vous parvenez à le savoir rien qu'en regardant ce graphique ? demanda-t-il.

— Cela ne te semble pas évident ? répondit Horus.

Maloghurst revint.

— Le maître Comnenus confirme que tous les contacts radar sont impériaux, dit-il en tendant une nouvelle feuille imprimée. D'autres

formations sont arrivées durant les dernières semaines, en réponse aux appels à l'aide. La plupart ont été des transports de l'Armée Impériale en route pour l'étoile de Carollis, mais le plus gros vaisseau est le *Proudheart* . 3^{e} légion, les Emperor's Children. Une pleine compagnie sous le commandement du seigneur commandeur Eidolon.

— Ils nous ont battus. Et comment s'en sortent-ils ?

Maloghurst mit un instant pour répondre.

— Il semble… Pas extrêmement bien, monseigneur.

La désignation officielle de la planète pour les registres impériaux était Cent Quarante Vingt : le vingtième monde soumis par la 140^{e} flotte expéditionnaire. Cela était néanmoins inexact, car la 140^{e} n'en avait manifestement pas obtenu la soumission. Les Emperor's Children avaient tout de même usé de ce matricule ; l'inverse aurait été un affront fait à l'honneur des Blood Angels.

Avant leur arrivée, le seigneur commandeur Eidolon avait présenté à ses guerriers un exposé complet de la situation. Les transmissions initiales de l'autre flotte avaient été claires et succinctes. Khitas Frome, capitaine des trois compagnies de Blood Angels qui formaient l'ossature de la 140^{e} , avait rapporté des contacts hostiles quelques jours après l'arrivée de ses forces à la surface, et décrit les xenos en ces termes : « Des choses très habiles, qui ressemblent à des cafards dressés sur deux jambes, mais faits de métal, ou recouverts de métal. Chacun fait deux fois la taille d'un homme et se montre très belliqueux. De l'assistance pourrait devenir nécessaire si leur nombre s'accroissait. »

Après quoi ses communiqués s'étaient faits moins fréquents. Les combats étaient devenus « plus intenses et plus sauvages » et les formes de vie xenos semblaient « présentes en effectif très important ». Une semaine, et ses transmissions étaient devenues insistantes. « Il y a sur cette planète une race qui nous résiste, et que nous ne parvenons pas à vaincre facilement. Ils refusent toute communication ou tous pourparlers avec nous. Ils n'arrêtent pas de se déverser de leurs tanières. J'en suis arrivé au point de les admirer, même s'ils n'ont rien de commun avec nous ; leur entraînement martial est excellent. Ce sont de dignes ennemis, qui auront certainement mérité leur place dans nos annales. »

Une semaine après cela, les messages de l'expédition étaient devenus plus simples, envoyés par le maître de la flotte plutôt que par Frome. « L'ennemi

que nous rencontrons est redoutable, et il nous domine. La prise de ce monde nécessite l'implication pleine et entière de l'Astartes. Nous soumettons humblement une demande de renfort. »

Le dernier message relayé depuis la surface quinze jours plus tôt se bornait à une confusion rauque de sons largement indéchiffrables ; l'énonciation de Frome et le sens de ses paroles avaient été noyés par les distorsions de la transmission. Les seuls mots cohérents à leur être parvenus étaient les derniers, chacun prononcé dans ce qui paraissait être un effort surhumain.

« Ce… Monde… Est… Meurtre. »

Et c'est ainsi qu'ils l'avaient nommé.

La force d'intervention des Emperor's Children était comparativement plus réduite en taille : une unique compagnie, convoyée par la barge de bataille *Proudheart* , sous les ordres du seigneur Eidolon. Après une brève tournée d'inspection et de maintien de la paix des nouveaux mondes ralliés à l'Imperium dans la ceinture de Satyr Lanxus, ces hommes étaient en route pour rejoindre leur Primarque et leurs frères de bataille autour de l'étoile de Carollis, avant d'opérer une progression en force dans l'amas inférieur de Bifold. La 140^{e} avait alors commencé à émettre ses requêtes d'assistance. La force d'intervention avait été la plus proche des formations impériales à répondre. Le seigneur Eidolon avait demandé à son Primarque la permission de modifier sa feuille de route pour venir en aide à la flotte demandeuse.

Fulgrim la lui avait immédiatement accordée : les Emperor's Children n'abandonneraient jamais leurs frères de l'Astartes à un sort périlleux. Eidolon avait ainsi reçu la bénédiction sans réserve de son Primarque pour changer de cap et aller assister la flotte en difficulté. D'autres forces prenaient le même chemin. Un détachement de Blood Angels était supposé être en route, ainsi qu'un autre de la 63^{e} flotte expéditionnaire, mandaté par le Maître de Guerre lui-même.

Au mieux, le plus proche de ces soutiens se trouvait encore à des jours de distance.

La barge de bataille d'Eidolon avait rejoint les vaisseaux de la 140^{e} flotte expéditionnaire en orbite haute autour de Cent Quarante Vingt. La 140^{e} était une petite force compacte, constituée de dix-huit transports, convoyeurs de charge et escorteurs naviguant de conserve avec le *Misericord* . La composition militaire de l'expédition comptait les trois compagnies de Blood Angels du capitaine Frome, quatre mille hommes de l'Armée

Impériale et leurs blindés, mais aucune présence du Mechanicum.

Mathanual August, maître de la 140e flotte expéditionnaire, avait accueilli Eidolon et ses capitaines à bord de la barge. L'individu, grand et maigre, à la barbe blanche fourchue, leur avait paru nerveux.

— Je suis honoré que vous ayez répondu si vite à notre demande, monseigneur.

— Où est Frome ? avait demandé Eidolon sans ambages.

August avait haussé les épaules, impuissant à lui répondre.

— Où est le commandant en chef des divisions de l'Armée Impériale ?

Un second haussement d'épaules mortifié.

— Ils sont tous en bas.

En bas. Sur Meurtre. Un orbe brumeux et gris, moucheté par les motifs d'orage. Attirée par les transmissions indéchiffrables de ses balises extérieures, indice manifeste d'une présence vivante, la 140e flotte expéditionnaire avait focalisé son attention sur la quatrième planète, la seule en orbite autour de l'étoile à posséder une atmosphère. Des balayages avaient détecté d'abondantes traces vitales, même si personne n'avait répondu à ses signaux.

Les cinquante Blood Angels descendus les premiers dans des navettes avaient tout bonnement disparu. Des cycles météorologiques auparavant calmes s'étaient mués en violentes tempêtes à l'instant même où les appareils avaient pénétré dans les nuages, qui les avaient avalés, comme par réaction allergique. Aucune communication avec la surface n'avait été possible. Cinquante autres avaient suivi, pour disparaître de la même manière.

C'était alors que Frome et les officiers de la flotte avaient commencé à suspecter que les formes de vie présentes sur Cent Quarante Vingt parvenaient, ils ne savaient comment, à contrôler le climat pour en faire une défense. Les immenses fronts dépressionnaires, plus tard surnommés les « orages-boucliers », qui s'étaient amassés en réponse à l'arrivée des navettes, les avaient probablement anéanties. Après quoi Frome avait fait usage des modules d'atterrissage, les seuls véhicules qui semblaient survivre à la descente. Frome avait mené en personne la troisième vague, et seuls des messages fragmentaires avaient été reçus de sa part, bien qu'il eût emmené un astrotélépathe avec lui pour contourner les interférences radio.

Une sale histoire. Section par section, August avait procédé au largage par modules des forces armées de l'expédition, dans une tentative vaine de

répondre aux demandes de soutien intermittentes de Frome. Tous avaient été détruits dans les tempêtes, ou se trouvaient maintenant quelque part sous le maelström impénétrable. Les boucliers de nuages, une fois apparus, n'avaient pas voulu se dissiper. Ils ne disposaient d'aucune image précise de la surface, d'aucun scan topographique décent, d'aucune ligne de communication fiable. Cent Quarante Vingt était un abysse d'où nul ne remontait.

— Nous y allons en aveugle, avait dit Eidolon à ses officiers. Modules d'atterrissage.

— Peut-être devriez-vous patienter, monseigneur, avait suggéré August. On nous a avertis qu'un bataillon de Blood Angels était en chemin pour assister le capitaine Frome, et les Luna Wolves ne sont qu'à quatre jours d'ici. Ensemble, vous auriez peut-être plus de…

Et ces mots avaient décidé de tout. Tarvitz savait que le seigneur Eidolon n'avait pas l'intention de partager la gloire avec l'élite du Maître de Guerre. Son commandant y avait vu la perspective de démontrer l'excellence des hommes de sa compagnie, en sauvant les cohortes d'une légion rivale… Que le mot de « sauvetage » fût utilisé ou non. La nature de cette action, et les comparaisons qui seraient faites, parleraient d'elles-mêmes.

Eidolon avait décrété la descente immédiate.

OceanofPDF.com

DEUX

La nature de l’ennemi
Une trace
La raison d’être des arbres

Les guerriers arachnides mesuraient trois mètres de haut et possédaient huit membres. Ils avançaient, à une vitesse sidérante, sur leurs quatre pattes postérieures, et se servaient des quatre autres comme armes. Leur torse, proportionnellement plus massif de trente pour cent que celui d’un humain, était segmenté comme celui d’un insecte : un petit abdomen compact, pendu entre les quatre membres écartés dédiés à la marche, un thorax cuirassé d’où sortaient les huit membres. Une tête ramassée, large, en forme de coin, dotée de courtes mandibules responsables de ce cliquètement constant et caractéristique ; un épais front cténoïde et aucun œil apparent.

Les quatre membres antérieurs correspondaient au trophée que Lucius avait récupéré du premier affrontement : des griffes plaquées de métal, longues de plus d’un mètre au-delà de l’articulation. Chaque partie d’un arachnide semblait recouverte d’un épais blindage gris, presque fibreux, excepté la crête de leur tête, laquelle paraissait être une excroissance naturelle ; rugueuse, osseuse, ivoirine.

Tarvitz crut y voir une marque de statut à mesure que les combats se prolongèrent. Plus la crête chitineuse était grande, plus le guerrier était à maturité. Et plus il était donc énorme.

Tarvitz avait tué son premier arachnide au bolter quand celui-ci fut sorti

d’entre les herbes qui avaient recommencé à vibrer devant eux, pour décapiter Kercort d’un geste vif de sa griffe gauche supérieure. Même stationnaire, la bête paraissait hyperactive, comme si son métabolisme, et son existence elle-même obéissaient à une cadence bien supérieure à celle des Astartes de Chemos génétiquement améliorés. Tarvitz avait ouvert le feu et criblé de trois tirs l’arête centrale de la carapace thoracique, avant que le quatrième ne fît éclater la tête dans une gerbe de pâte blanche et de fragments de crête. Les jambes de la chose vacillèrent, les lames de ses bras fouettèrent l’air, puis elle tomba. Mais il y eut juste avant un autre bruit de chute.

Celui du corps décapité de Kercort, qui avait fini par percuter la poussière rouge, la pression artérielle faisant jaillir le sang de son cou tranché.

C’était ainsi que le combat s’était déroulé. Aussi vite. Du premier coup à la neutralisation de l’ennemi, à peine le temps pour le malheureux Kercort de s’écrouler.

Un deuxième arachnide était apparu derrière le premier. Ses membres impossibles à suivre du regard avaient arraché le bolter des mains de Tarvitz et lui avaient creusé un profond sillon sur le plastron, en travers de l’aquila qui s’y déployait. C’était un grand crime. De toutes les légions, seuls les Emperor’s Children avaient reçu le droit, par la grâce de l’Empereur, d’arborer l’aquila sur leurs torses. En reculant, tandis que tout autour de lui les autres bolters tiraient et ses frères criaient derrière les bosquets de tiges, Tarvitz s’était senti victime d’une véritable insulte. Il avait dégainé son épée à deux mains, avait alimenté l’arme et frappé. La longue et lourde lame avait glissé sur la crête de l’extraterrestre en lui arrachant quelques copeaux d’un jaune osseux, et Tarvitz avait dû s’écarter de la riposte des quatre longs membres.

Son second coup avait été meilleur. Son épée avait raté la tête et s’était à la place enfoncé profondément dans la peau à nu, à la jonction entre la tête et le thorax, et celui-ci s’était fendu jusqu’en son centre dans une gerbe d’humeurs blanches. L’arachnide avait frissonné, toujours avec cette même agitation nerveuse, en appréhendant lentement l’idée de sa propre mort. Tarvitz tirait sur sa lame. Il fallut un moment à la bête pour mourir. Ses membres effilés caressaient sa plaie fatale, puis ils s’étaient lentement tendus vers le visage de Tarvitz, deux de chaque côté de ses oculaires. Le contact avait presque été doux. Quand l’arachnide était tombé en arrière, les quatre pointes produisirent un crissement aigu en raclant les côtés du

casque, laissant quatre stries de métal éraflé dans la laque violette.

Quelqu'un hurlait. Un bolter tirait à plein régime, et les débris de tiges d'herbe criblées voletaient dans l'air.

Un troisième adversaire s'était précipité sur lui, mais les esprits de Tarvitz s'étaient échauffés. Il frappa de taille en faisant pivoter tout son corps, et le tranchant traversa proprement la jointure intermédiaire du corps, entre les bras à lames et les pattes inférieures.

Une gerbe du liquide pâle s'était répandue dans l'air et toute la partie supérieure du xenos était tombée. L'abdomen et la portion restante du thorax avaient abondamment répandu le même fluide laiteux, en continuant d'avancer sur les quatre pattes postérieures avant d'aller heurter une des herbes et de se renverser.

Et le combat avait été terminé. Les herbes avaient cessé de frissonner, et les conglomérats de lentes s'étaient remis à téter en sifflant.

Lorsqu'ils eurent été en surface depuis quatre-vingt-dix heures et affronté les arachnides vingt-huit fois dans l'épaisseur de la forêt d'herbes géantes, les pertes s'élevèrent à sept membres de leur maigre groupe de combat. Le procédé de progression devint mécanique, presque un état de transe, sans guidage extérieur, sans souci stratégique. Ils n'avaient établi aucun contact avec les Blood Angels, ni avec leur seigneur ou d'autres éléments des sections de leur compagnie. Ils avançaient, et tous les quelques kilomètres, les combats éclataient de nouveau.

C'était une guerre presque parfaite, médita Saul Tarvitz : simple et absorbante. Un manque de talent aux armes ou de prouesses physiques amenait la mort immédiate. Une sorte de régime d'entraînement poussé à l'extrême. Tarvitz n'apprécierait pleinement que quelques jours plus tard à quel point ses instincts s'étaient aiguisés, autant que les membres tranchants de l'ennemi. Il se tenait sur ses gardes à tout instant, sans se laisser distraire de sa vigilance, car les arachnides jaillissaient de nulle part, et leurs embuscades étaient féroces. Le groupe avançait, combattait, faisait à nouveau mouvement, sans intervalle laissé au repos ou à la réflexion. Tarvitz n'avait jamais connu, et ne connaîtrait plus jamais une implication martiale d'une telle pureté, qui ne serait pas compliquée par les jeux de pouvoir ou les convictions. Lui et ses compagnons étaient les armes de l'Empereur, et les arachnides, la quintessence sans nom du cosmos hostile dressé devant l'homme.

De moins en moins nombreux, presque tous les Astartes avaient opté pour leurs épées. Abattre une de ces cibles réclamait trop de munitions. Une lame était plus sûre, pour peu qu'on fût capable de porter le premier coup, et un coup suffisamment fort pour être décisif.

Avec une certaine surprise, Tarvitz constata que Lucius, son comparse capitaine, pensait différemment d'eux tous. Tandis qu'ils progressaient, Lucius clamait à qui voulait l'entendre que lui se distrayait face à cet ennemi.

— C'est un peu comme affronter quatre épées à la fois, compara-t-il. Lucius était un escrimeur. Autant que Tarvitz le sut, Lucius n'avait jamais été battu au maniement des armes blanches. Quand des hommes tels que Tarvitz enchaînaient les exercices pour accroître leur habileté avec toutes sortes d'armes, Lucius avait élevé sa maîtrise au rang d'art singulier et, chose assez agaçante, possédait un tel savoir-faire au bolter qu'il ne semblait pas non plus devoir le perfectionner sur les pas de tir. La prétention la plus orgueilleuse de Lucius était d'avoir « usé à lui seul » quatre cages d'entraînement. Quelquefois, les autres meilleurs bretteurs de la légion, des guerriers comme Ekhelon ou Brazenor, croisaient le fer avec Lucius pour améliorer leur propre technique. Le bruit circulait même qu'Eidolon le choisissait parfois comme partenaire d'entraînement.

Lucius maniait une longue épée très antique, une relique des Guerres d'Unification, façonnée dans les forges des Ourals par les artisans du clan Terrawatt ; un chef-d'œuvre d'équilibre et de trempe. D'ordinaire, il l'utilisait à la manière ancienne, un bouclier de combat fixé sur son bras gauche. Sa poignée d'une longueur inhabituelle lui permettait se modifier sa prise, de la manier à deux mains ou de faire tournoyer son arme comme une simple matraque, et de faire glisser sa saisie : près du pommeau pour un coup large, près de la garde pour un coup d'estoc précis.

Son bouclier était pour l'heure jeté en travers de son dos, et Lucius avait en main gauche, en guise de seconde arme, le membre sectionné d'arachnide dont il avait enveloppé la base de feuille d'acier arrachée au revêtement de son bouclier, pour empêcher le tranchant de lui entailler les doigts une nouvelle fois. La tête légèrement courbée, il remontait les interminables avenues bordées de tiges, impatient de pouvoir à nouveau semer la mort.

Durant la douzième attaque, Tarvitz put observer Lucius dans ses œuvres pour la première fois. Il le vit rencontrer de front les assauts d'un arachnide

et résister à la pluie de coups résonnants, ses deux lames contre les quatre de la créature. Tarvitz compta trois opportunités de porter le coup fatal. Lucius ne les avait pas tant manquées qu'il avait choisi de ne pas les saisir ; il s'amusait trop et ne voulait pas que le jeu s'arrêtât trop vite.

— On en prendra un ou deux vivants, dit-il à Tarvitz après le combat, sans la moindre ironie. Pour les enchaîner dans les cages d'exercice. Ils seront très utiles aux frères.

— Ce sont des xenos, le railla Tarvitz.

— Si je veux encore pouvoir m'améliorer, il me faut des exercices décents. Des exercices qui me mettront à l'épreuve. Connaissez-vous un seul homme qui pourrait me mettre en difficulté ?

— Ce sont des xenos, réitéra Tarvitz.

— Peut-être est-ce la volonté de l'Empereur, suggéra Lucius. Peut-être ces choses ont-elles été placées dans l'univers pour nous permettre de progresser.

Tarvitz se faisait une fierté de ne pas essayer de comprendre comment pouvait fonctionner l'esprit d'un xenos, mais il était également certain que le but ineffable et suprême de ces arachnides, s'ils en avaient un, n'était pas d'offrir à l'Humanité des partenaires d'entraînement. Il se demanda brièvement s'ils avaient un langage, ou une culture, semblable à ce que l'homme reconnaissait comme une culture. Un art, des sciences ? Des émotions ? Toutes ces disciplines s'étaient-elles fondues dans ces bestioles, comme leur technologie, au point que l'homme ne parvenait pas à les dissocier ?

Étaient-elles poussées par quelque motif émotionnel à attaquer les Emperor's Children, ou ne faisaient-elles que répondre à une intrusion, comme une fourmilière agressée par un bâton ? Il lui vint à l'esprit que les arachnides les attaquaient peut-être parce que, pour eux, les humains étaient d'hideux xenos.

Le concept était horrible. Les arachnides devaient bien se rendre compte de la supériorité de la morphologie humaine comparée à la leur ? Peut-être alors les combattaient-ils par jalousie.

Lucius était occupé à continuer de parler : il lui expliquait avec satisfaction une nouvelle finesse de mouvement du poignet que le combat contre les arachnides lui avait déjà révélée, et démontrait les mérites de sa technique contre le fût d'une des herbes.

— Vous voyez ? Un mouvement vers le haut, rotation. Vers le haut,

rotation ; le coup descend et pénètre. Ce serait une technique inutile contre un homme, mais elle est essentielle contre eux. Je pense qu'il faudra que je la couche par écrit. Ce coup pourrait être baptisé « un Lucius », vous ne croyez pas ? Cela sonne bien, qu'est-ce que vous en dites ?

— Excellente idée, répliqua Tarvitz.

— J'ai trouvé quelque chose ! s'exclama une voix sur la fréquence de liaison. C'était celle de Sakian, qu'ils se hâtèrent de rejoindre. Sakian avait rencontré une soudaine et étonnante clairière. Les herbes s'étaient arrêtées net, pour laisser place à une large étendue de terre rouge et nue sur plusieurs kilomètres carrés.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? s'interrogea Bul.

Tarvitz se demanda si cet espace avait été dégagé délibérément, mais rien ne semblait indiquer que des herbes n'y avaient jamais poussé. La haute forêt murmurante cernait la zone de tous côtés.

Un par un, les Astartes se risquèrent à découvert. Dans la forêt d'herbes, où toutes les tiges se ressemblaient, ils n'avaient pas eu l'impression de progresser vers quelque part. Cette trouée était un repère marquant et leur faisait sentir une différence déconcertante.

— Venez voir. Sakian avait avancé de vingt mètres sur la plaine dépouillée et s'était agenouillé pour examiner quelque chose. Tarvitz réalisa qu'il les avait appelés par radio pour une raison plus spécifique que ce seul changement d'environnement.

— Qu'y a-t-il ? demanda Tarvitz en pressant le pas pour le rejoindre.

— Je crois savoir ce que c'est, mon capitaine, lui répondit Sakian, même si c'est horrible à dire. Je l'ai vue sur le sol.

Il lui tendit l'objet pour que Tarvitz puisse l'inspecter.

C'était un segment de verre teinté, vaguement triangulaire, vaguement concave, aux angles arrondis, avec un côté long d'environ dix centimètres. Ses bords avaient été taillés par une machine. Tarvitz lui aussi le reconnut aussitôt, parce qu'il regardait au travers de deux objets similaires.

C'était une lentille de casque d'Astartes. Quel genre de force avait bien pu la faire sauter de son cadre en céramite ?

— C'est bien ce que vous pensez, dit-il à Sakian.

— Elle n'était pas à l'un des nôtres.

— Non. Sa forme n'est pas la bonne. C'était une armure Mk III.

— Les Blood Angels ?

— Oui. Les Blood Angels.

La première preuve physique que quelqu’un avait été là avant eux.

— Inspectez les environs ! ordonna Tarvitz aux autres. Creusez dans la poussière !

La troupe passa dix minutes à chercher. Rien d’autre ne fut découvert. Au-dessus d’eux, un orage-bouclier particulièrement violent commençait à approcher, comme attiré par leur prospection. Des bandes d’éclairs striaient les nuages lourds. La lumière devint grise, et les perturbations aériennes s’invitèrent sur les fréquences radio.

— Nous sommes à découvert, marmonna Bul. Retournons dans la forêt.

Tarvitz s’en amusa un instant : Bul paraissait suggérer que les bosquets de tiges constituaient un endroit sûr.

Les fourches de la foudre, d’un jaune phosphorescent, s’abattirent sur la clairière en faisant éclater la terre. Même si chacune d’elle n’exista qu’une nanoseconde, elles parurent solides et réelles, telles des structures fondamentales de la planète, telles des arborescences épineuses et retournées. Trois Astartes dont Lucius furent frappés. À l’abri de leurs protections Mk IV, ils encaissèrent sans dommage les impacts bruyants, et se mirent à rire quand les subsistances électriques dansèrent sur leurs armures comme des guirlandes lumineuses pendant quelques instants.

— Bul a raison, dit Lucius, son signal radio temporairement brouillé par la décharge que finissait de dissiper son armure. Je veux retourner dans la forêt. Je veux chasser. Cela fait vingt minutes que je n’ai rien tué.

À cette annonce belliqueuse, plusieurs des hommes autour de lui rugirent leur approbation, et cognèrent du poing contre leurs boucliers.

Tarvitz avait à nouveau essayé de contacter le seigneur Eidolon, ou quiconque d’autre, mais la tempête continuait de le tenir en échec. D’après lui, le peu qu’il restait de leur groupe ne devait pas se séparer, et les bravades de Lucius n’allaient pas les aider.

— Faites comme vous l’entendez, capitaine. Pour ma part, je veux découvrir ce que c’est que ça, dit-il sur un ton agacé, le doigt pointé. De l’autre côté de l’espace nu, à trois ou quatre kilomètres de là, de grandes taches blanches se distinguaient parmi la haute végétation.

— D’autres arbres, dit Lucius.

— Peut-être, mais…

— Oui, bon, très bien, lui fut-il concédé.

Il ne restait plus à présent que vingt-deux guerriers sous les ordres de Lucius et Tarvitz. Ils formèrent une longue ligne dispersée et commencèrent

à remonter la clairière. Celle-ci leur accordait au moins le temps de voir les arachnides approcher.

L'orage gagna en brutalité. Cinq autres hommes furent atteints par la foudre ; l'un d'eux, Ulzoras, en fut jeté à terre. Ils virent des cratères là où la foudre avait frappé le sol avec la force de missiles perforants. Le bouclier de nuages qui recouvrait l'air comme un opercule semblait presser l'air sur eux et les coincer dans un étau atmosphérique.

Les arachnides apparurent en ne se montrant d'abord que par un ou deux. Katz fut le premier à les apercevoir et avertit les autres. Les choses grises grouillaient à la lisière de la forêt de tiges. Puis elles se mirent à en émerger en masse, et commencèrent à se précipiter vers le petit bataillon de l'Astartes.

— Par Terra ! jubila Lucius. Nous allons enfin avoir droit à une vraie bataille.

Les xenos étaient plus d'une centaine, qui se rapprochaient d'eux par tous les côtés ; un anneau de métal gris empressé, qui accéléra, se referma de plus en plus vite, sur un tapis de pattes véloces.

— Mettez-vous en cercle, ordonna calmement Tarvitz. Bolters.

Lui-même planta son épée lourde la pointe en bas dans la terre rouge et récupéra son arme passée en bandoulière. D'autres en firent de même, mais Tarvitz remarqua que Lucius conservait en main sa paire de lames.

La vague des arachnides géants avalait la distance, en cercle concentrique autour de la formation des Emperor's Children.

— Parés à tirer, annonça Tarvitz. Lucius, les deux épées levées aux côtés, lui abandonnait avec joie le commandement de cette action.

C'était à présent le claquement des mandibules fébriles qu'ils entendaient se rapprocher. Et le martèlement trépidant de quatre cents pattes.

Tarvitz se tourna vers Bul, le meilleur tireur de leur groupe.

— Je vous laisse donner l'ordre, lui céda-t-il.

— Merci, mon capitaine. Bul leva son bolter et cria : à dix mètres ! Tirez jusqu'à ce qu'à être à sec !

Quand le raz-de-marée de guerriers arachnides fut parvenu à dix mètres et demi, Bul hurla :

— Feu ! Et le cercle fermement ancré des Astartes se mit à tirer.

Leurs armes firent entendre malgré l'orage un long roulement de tonnerre. Tout autour d'eux, les ennemis des premiers rangs se tordaient et basculaient, certains démembrés par les détonations, d'autres le corps

ravagé. Des fragments pointus couleur de zinc sifflaient dans l'air.

Comme Bul l'avait décrété, les Astartes continuèrent de faire feu jusqu'à avoir vidé leurs chargeurs, puis ils levèrent leurs lames à temps pour accueillir leurs adversaires. La charge des arachnides se brisa sur eux comme la houle autour d'un rocher. Lames humaines et extraterrestres se heurtèrent, et les multiples tintements du métal contre le métal se mêlèrent en une cacophonie effrénée. Tarvitz avait vu Lucius s'élancer vers l'avant à la dernière minute, les épées taillladant et sabrant à la rencontre de la horde.

La bataille dura trois minutes quand son intensité aurait dû se diluer sur une heure ou deux. Cinq autres Astartes moururent. Des dizaines d'atrocités insectoïdes tombèrent, le corps brisé, sur le sol ferreux. En essayant trois minutes plus tard d'y repenser, Tarvitz s'aperçut qu'il ne se rappelait d'aucun détail. Il avait lâché son bolter, tiré son épée, et tout n'avait plus été qu'un empilement d'instants. Il s'était ensuite retrouvé là, toujours debout, les membres endoloris par l'effort, l'épée et l'armure dégoulinantes de substance fibreuse et blanche. Les arachnides se repliaient, semblait-il en désordre, aussi vite qu'ils avaient avancés.

— Regroupement ! Rechargez vos armes ! s'entendit-il hurler.

— Regardez ! lança Katz. Et Tarvitz regarda.

Il y avait quelque chose dans le ciel ; des objets sortaient de l'air fondu et fracturé.

Les arachnides existaient sous plusieurs formes biologiques.

Les choses volantes descendaient vers eux, portées sur de longues ailes diaphanes aux battements si rapides qu'on n'en voyait qu'un flou au bourdonnement strident. Leurs corps étaient d'un noir laqué, leurs abdomens plus pleins et plus longs que ceux de leurs cousins terrestres. Leurs fines pattes sombres traînaient derrière elles tel un train d'atterrissage en fer forgé.

Les spécimens ailés emportèrent des hommes dans les airs, en se jetant sur eux pour saisir leurs armures dans l'étreinte crochue de leurs pattes. Les Astartes résistèrent, se débattirent, firent feu de leurs armes, mais en quelques secondes quatre ou cinq d'entre eux avaient été enlevés vers le ciel tumultueux où ils disparurent en criant.

La cohésion d'unité était rompue. Les hommes se dispersèrent en cherchant à échapper à ces nouveaux dangers venus des nuages. Tarvitz réclamait la discipline en lançant des ordres qu'il savait futiles ; il fut forcé de s'accroupir quand une forme ailée fondit sur lui dans un vrombissement

saccadé, et ne fit qu'entrapercevoir la crête de cet ennemi, étirée en un long crochet malveillant.

Un deuxième insecte passa tout près. Les bolters s'étaient remis à tirer sans retenue. Tarvitz porta un coup d'épée assez haut, pour tenter de repousser son assaillant, dont le bourdonnement d'une intensité pénible lui faisait vibrer le diaphragme. Il frappa et piqua à nouveau ; la chose échappait sans difficulté à ses coups, virevoltante et légère. Dans un mouvement soudain, elle fit volte-face, partit se cramponner à un autre homme et l'emporta avec elle.

Un autre des insectes ailés avait agrippé Lucius par le dos et lui soulevait les pieds de terre. Lucius gesticulait comme un forcené, ses épées cherchant à frapper derrière lui, sans succès.

Tarvitz s'élança et attrapa Lucius quand celui-ci quitta le sol pour de bon. Il piqua le plus haut qu'il le put de sa lourde épée, mais une patte noire le frappa et la lui fit lâcher. Il resta accroché à Lucius.

— Lâchez-moi ! Laissez-vous tomber ! lui hurlait ce dernier.

Tarvitz s'aperçut que l'insecte tenait Lucius par le bouclier sanglé dans son dos. En oscillant dangereusement, il tira son couteau de combat et se mit à tailler les lanières, qui cédèrent. Lucius et Tarvitz s'échappèrent des griffes de la chose et firent une chute de huit mètres.

Les ravisseurs ailés s'enfuirent en emportant neuf des Astartes avec eux. Ils prenaient la direction des taches blanches aperçues de l'autre côté de la plaine. Tarvitz n'eut pas même à donner un ordre. Ses guerriers restants partirent à la poursuite des petits points volants aussi vite qu'ils le purent.

Ils les rattrapèrent à l'orée de la clairière. Les taches blanches étaient bien d'autres arbres, trois exactement. Et Lucius découvrit que ces arbres servaient bien à quelque chose.

Les corps des Astartes emportés, et sans doute propulsés là à pleine vitesse, étaient empalés sur les épines de ces arbres, leurs silhouettes en armure fermement clouées pour permettre aux arachnides volants de se repaître d'eux. Leurs ailes étaient à présent immobiles et calmes, longues et fines, repliées derrière leur dos comme des plaques de vitrail. Les insectes géants qui se pressaient sur les arbres de pierre se servaient de leur crête pour élargir les trous des armures transpercées afin d'atteindre la chair.

Tarvitz et les autres s'arrêtèrent, et regardèrent avec une consternation révoltée. Le sang coulait des échardes blanches le long des troncs crayeux.

Leurs frères n'étaient pas les seuls parmi les épines. D'autres cadavres y

étaient suspendus, décomposés, réduits à des squelettes garnis de quelques derniers filaments desséchés. Des plaques d'armures rouges s'y accrochaient encore, mais pour la plupart, jonchaient le sol au pied des arbres.

Ils avaient du moins découvert ce qui était advenu des Blood Angels.

OceanofPDF.com



Bataille contre les guerriers arachnides

OceanofPDF.com

TROIS

Durant le voyage
De la mauvaise poésie
Secrets

Durant le voyage entre Soixante-Trois Dix-Neuf et Cent Quarante Vingt, Loken était arrivé à la conclusion que Sindermann l'évitait.

Il le retrouva finalement parmi les rayonnages sans fin de la chambre d'archivage numéro trois. L'itérateur, assis sur une chaise à échasses, consultait les textes anciens confinés sur l'une des plus hautes étagères, dans l'une des annexes les plus sombres, là où il n'y avait pas d'agitation, pas de serviteurs aux bras chargés des livres réclamés. Loken présumait que le matériel catalogué dans cette zone n'avait que peu d'intérêt pour les visiteurs habituels de l'endroit.

Sindermann ne l'entendit pas approcher. Il étudiait avec application un manuscrit fragile, la lampe de son siège penchée au-dessus de l'épaule gauche pour éclairer les pages.

— Bonjour, lança Loken à voix basse.

Sindermann baissa les yeux. Il sursauta comme s'il venait d'être tiré d'un profond sommeil.

— Garviel, murmura-t-il en retour. Un instant. Sindermann remit le volume à sa place sur l'étagère ; plusieurs autres s'empilaient dans un casier grillagé accroché à son siège. Ses mains semblaient trembler. Il tira sur un levier de son accoudoir d'airain et les pieds télescopiques de sa chaise le

ramenèrent lentement au niveau du sol dans un sifflement de vérins.

Loken tendit la main pour aider l'itérateur à sortir de son fauteuil.

— Merci, Garviel.

— Que faites-vous ici ? demanda Loken.

— Oh, rien de bien précis. Je lisais.

— Que lisiez-vous ?

D'après Loken, Sindermann posa sur les livres de son casier un regard presque coupable. Coupable, ou gêné.

— Je veux bien l'avouer, confessa-t-il. Je cherchais le réconfort dans des écrits très anciens et tout à fait passés de mode. Des ouvrages de fiction datant d'avant l'époque de l'Unification, et de la poésie. Juste quelques fragments, car si peu est arrivé jusqu'à nous. Mais j'y trouve une certaine consolation.

— Puis-je ? se fit autoriser Loken en désignant le casier.

— Bien sûr.

Loken s'assit dans le fauteuil d'airain, qui crissa sous son poids et prit quelques-uns des livres de la corbeille latérale pour les examiner. Leurs pages étaient cornées, tachées de roux, même si certains avaient de toute évidence été reliés et réparés avant leur stockage.

— *L'Âge d'or de la poésie sumaturienne* ? lut Loken. *Légendes populaires des anciens Muscovites* ? Et cela, qu'est-ce ; *Les chroniques d'Ursh* ?

— De la prose tapageuse, des histoires sanglantes, avec l'apparition occasionnelle de quelques lignes excellentes.

Loken prit un autre tome, plus pesant.

— *La tyrannie panpacifique* , annonça-t-il, puis il ouvrit la couverture pour exposer la page de titre. « Un poème épique en neuf cantos, exaltant le règne de Narthan Dume »… Peu engageant, à première vue.

— Celui-là est plutôt corsé, avec même par moments quelques passages franchement égrillards. Le travail de poètes surexcités qui ont essayé de transformer en mythe les sujets banals de leur propre temps. J'aime assez cet ouvrage. Quand j'étais petit garçon, j'avais pour habitude de lire les contes de fées d'une autre époque.

— D'une époque meilleure ?

Sindermann parut se dérober.

— Oh, non, par Terra ! Une époque terrible. Une période assassine, où nous glissions sur la voie de l'extinction, sans savoir que l'Empereur viendrait et mettrait un frein à notre chute libre culturelle.

— Mais ces lectures vous réconfortent ?

— Elles me rappellent mon enfance. C’est en cela qu’elles me réconfortent.

— Avez-vous besoin de réconfort en ce moment ? demanda Loken en remettant les livres dans leur corbeille et en levant les yeux vers le vieil homme. Je vous ai à peine vu depuis…

— Depuis les montagnes, termina Sindermann avec un sourire triste.

— Précisément. Je suis passé plusieurs fois à votre école pour vous entendre faire la leçon aux itérateurs, mais vous étiez à chaque fois remplacé par quelqu’un. Comment allez-vous, Kyril ?

— Je vous avoue m’être déjà senti mieux, dit Sindermann, les épaules tombantes.

— Vos blessures vous font-elles…

— Je suis rétabli de corps, Garviel, mais… Sindermann posa un doigt sec contre sa tempe. Je suis perturbé. Je ne me suis pas senti l’humeur à parler ces derniers temps ; la flamme n’était pas là. Elle reviendra ; je me suis tenu compagnie à moi-même, et je suis en voie de guérison.

Loken regardait fixement le vieil itérateur, qui paraissait si fragile, un oisillon pâle et maigrelet. Neuf semaines s’étaient écoulées depuis le massacre aux pics des murmures, et ils avaient passé l’essentiel de ce temps en transit dans le Warp. Loken sentait que lui-même commençait à mieux accepter les choses, mais en voyant Sindermann, il réalisait à quel point le traumatisme affleurait sous leur peau. Lui pouvait le contenir ; il était de l’Astartes. Mais Sindermann était un mortel, et en aucun cas aussi endurant que lui.

— J’aimerais pouvoir… Sindermann leva une main pour l’arrêter.

— S’il vous plaît. Le Maître de Guerre a eu la bonté de s’entretenir avec moi en privé à ce sujet. Je sais ce qui est arrivé, et j’en suis devenu plus instruit.

Loken abandonna son siège pour le céder à Sindermann. L’itérateur reconnaissant accepta de bonne grâce.

— Il me surveille de près, dit Loken.

— Qui donc ?

— Le Maître de Guerre. Il m’a emmené avec lui dans cette mission, et toute la 10e compagnie avec moi, pour m’avoir à ses côtés. Pour pouvoir garder un œil sur moi.

— Et pourquoi, à votre avis ?

— Parce que j’ai vu ce que très peu ont vu. Parce que je sais ce que le Warp peut faire de nous si nous ne prenons pas garde.

— Alors notre bien-aimé commandant est très sage, Garviel. Non seulement vous donne-t-il de quoi vous occuper l’esprit, mais il vous offre une chance de reforger votre courage au combat. Il a toujours besoin de vous.

Sindermann se releva et partit un instant longer les rayonnages, en laissant courir sa main sur le dos des livres alignés. À sa démarche mal assurée, Loken devinait que l’itérateur n’avait pas aussi bien guéri qu’il le prétendait.

Les ouvrages semblaient à nouveau avoir accaparé son esprit. Loken attendit un moment.

— Je dois y aller, finit-il par annoncer. Il me faut remplir mes obligations.

Sindermann sourit, et du mouvement de ses doigts fins, il l’encouragea à partir.

— J’ai été heureux de vous parler, confia Loken. Cela faisait trop longtemps.

— C’est vrai.

— Je reviendrai vous voir bientôt. D’ici un jour ou deux. Pour venir écouter une de vos leçons, peut-être ?

— Je serai peut-être à la hauteur.

Loken prit un des livres du casier.

— Vous dites qu’ils vous réconfortent ?

— Oui.

— Puis-je vous en emprunter un ?

— À condition de le ramener. Qu’avez-vous pris ? Sindermann revint vers lui et lui prit le volume des mains. La poésie sumaturienne ? Je ne pense pas que ce soit votre genre. Essayez plutôt ceci… Il choisit un des autres livres. *Les chroniques d’Ursh* . Quarante chapitres détaillant le règne sauvage de Kalagann. Celui-là devrait vous plaire. Très sanglant, un grand nombre de tués. Laissez-moi la poésie.

Loken feuilleta le vieil ouvrage et le referma.

— Merci pour ce conseil. Et si vous aimez la poésie, j’en ai pour vous.

— Vraiment ?

— Un des commémorateurs…

— Ah oui, comprit Sindermann. Karkasy. J’ai appris que vous vous étiez porté garant de lui.

— Pour rendre service à une amie.

— Et par « amie », vous entendez Mersadie Oliton ?

Cette phrase fit rire Loken.

— Vous vous êtes tenu compagnie à vous-même ces derniers mois, selon vous, et vous avez pourtant l'air de tout savoir.

— C'est mon devoir. Mes subalternes m'ont tenu informé. J'ai cru comprendre que vous lui avez permis de devenir votre commémoratrice attitrée, en quelque sorte.

— Est-ce mal ?

— Pas du tout ! s'égaya Sindermann. C'est ainsi que leur mission est censée fonctionner. Servez-vous d'elle, Garviel. Et laissez-la se servir de vous. Un jour, il y aura peut-être dans les archives impériales de meilleurs ouvrages que ces mauvais vestiges du passé.

— Karkasy allait être renvoyé. J'ai arrangé sa probation, dont une partie consiste à me soumettre toute sa production, mais je n'arrive pas à y trouver le moindre sens. Je n'y connais rien à la poésie. Puis-je vous charger de lire ce qu'il écrit ?

— Bien entendu.

Loken se tourna pour prendre congé.

— Et le livre que vous avez rangé, qu'était-ce ? demanda-t-il.

— Pardon ?

— Quand je suis arrivé, vous aviez déjà ces tomes dans votre corbeille, mais vous étiez en train d'en lire un, très attentivement, à ce qu'il m'a paru. Vous l'avez remis à sa place sur son étagère. Qu'était-ce ?

— De la mauvaise poésie, dit Sindermann.

La flotte s'était mise en route pour Meurtre moins d'une semaine après l'épisode des pics des murmures. Les requêtes de soutien étaient devenues si insistantes que le débat sur ce que la 63^{e} flotte expéditionnaire devait entreprendre passa au second plan. Le Maître de Guerre avait ordonné le départ immédiat de dix compagnies placées sous son commandement personnel, en laissant derrière lui le gros de la flotte, et à Varvaras le soin de superviser le retrait général de Soixante-Trois Dix-Neuf.

Une fois que la 10^{e} compagnie avait été choisie pour faire partie du contingent d'assistance, Loken s'était retrouvé trop accaparé par les préparatifs pour laisser ses pensées revenir sur l'incident. Il était apaisant d'être occupé. Des escouades devaient être reconstituées, les remplaçants

choisis parmi le noviciat de la légion et les auxiliaires scouts. Il devait trouver les hommes pour combler les vides des escouades Hellebore et Brakespur, ce qui signifiait pour lui de filtrer les jeunes candidats et de prendre les décisions qui changeraient des vies à jamais. Qui étaient les meilleurs ? Qui allait recevoir la chance de faire partie de l'Astartes à part entière ?

Torgaddon et Aximand l'assistèrent dans cette tâche solennelle, et il leur savait gré de leur contribution. L'Autre Horus, en particulier, faisait preuve d'une extraordinaire clairvoyance concernant les candidats ; il discernait en eux de véritables atouts que Loken aurait laissé passer, et des défauts chez certains autres qui lui avaient plu. Loken commençait à percevoir qu'Aximand devait sa place dans le Mournival à son sens de l'analyse d'une incroyable précision.

Loken avait décidé de vider lui-même les cellules de repos des défunts.

— Je peux m'en occuper avec Vipus, proposa Torgaddon. Inutile de te donner cette peine.

— Je tiens à le faire moi-même, insista Loken.

— Laisse-le s'en charger, Tarik, appuya Aximand. Il a raison. C'est à lui de le faire. Loken ressentait pour la première fois de la sympathie envers l'Autre Horus. Il ne s'était pas imaginé qu'ils deviendraient si proches. Tout ce qu'il avait d'abord cru être calme, réservé et austère chez Aximand se révélait être sincère, empathique et sage.

Quand vint le moment de vider les modestes cellules, Loken fit une découverte. Les guerriers de la légion n'avaient que peu d'effets personnels : quelques habits, quelques trophées, et les petits parchemins roulés de leurs serments de l'instant, généralement rangés dans des sacs de toile sous leur couchette spartiate. Parmi les maigres possessions de Xavyer Jubal, Loken trouva une petite médaille d'argent, sans chaîne ni cordelette. Le bijou était de la taille d'une pièce de monnaie : une tête de loup posée sur un croissant de lune.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Loken la montra à Nero Vipus, venu lui prêter main-forte.

— Je ne saurais le dire, Garvi.

— Je crois savoir de quoi il s'agit, légèrement agacé par la réponse fuyante de son ami, et je pense que vous le savez aussi.

— Pas la moindre idée.

— Alors essayez de deviner, s'impatienta Loken ; Vipus paraissait se

préoccuper soudain de la manière dont sa chair cicatrisait autour de la main artificielle qui lui avait été greffée.

— Nero…

— Ça pourrait être un médaillon de loge, Garvi, répondit Vipus d'un ton dédaigneux. Je n'en suis pas sûr.

— C'est aussi ce que je pense, confirma Loken. Il retourna la médaille dans sa main. Alors comme ça, Jubal était membre d'une loge ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Vous connaissez très bien mon opinion sur la question, le tança Loken.

Officiellement, il n'existait pas de loges guerrières, ou aucune autre sorte de fraternités secrètes au sein de l'Adeptus Astartes. Il était su de tous que l'Empereur réprouvait l'existence de telles sociétés confidentielles, en clamant qu'elles se rapprochaient dangereusement des cultes, et davantage encore du credo impérial, le Lectio Divinitatus, qui défendait l'adoption de l'Empereur comme dieu tutélaire.

Mais les loges confraternelles, occultes et privées de l'Astartes existaient bel et bien, et selon les rumeurs, avaient longtemps été actives au sein de la 16^{e} légion. Soixante ans plus tôt, les Luna Wolves, en collaboration avec la 17^{e} légion, celle des Word Bearers, avaient obtenu la soumission d'un monde nommé Davin. Planète sauvage, Davin était sous le contrôle d'une remarquable caste guerrière, dont la noblesse avait gagné le respect de l'Astartes envoyé intervenir dans leurs querelles. Les guerriers davinites dirigeaient leur monde grâce à une structure complexe de loges, des sociétés quasi religieuses qui vénéraient divers prédateurs locaux. Par osmose culturelle, les pratiques des loges avaient été naturellement absorbées par les légions.

Loken avait jadis questionné son mentor à leur sujet. « Elles ne représentent pas un grand danger, lui avait répondu Sindermann, les guerriers recherchent toujours la fraternité de leurs semblables. De la façon dont je perçois les choses, elles cherchent à promouvoir la camaraderie entre les échelons de la hiérarchie, sans considération de grade ou de position. Une sorte de lien interne, un réseau de loyautés perpendiculaires à la chaîne de commandement. »

Loken n'avait jamais était certain de savoir à quoi pouvait ressembler une loyauté perpendiculaire à la chaîne de commandement, mais l'idée lui paraissait malsaine. Malsaine, sinon pire, du fait que cette loyauté fut secrète, et par conséquent trompeuse. Malsaine en cela que l'Empereur

aimé de tous la désapprouvait.

« Évidemment, avait ajouté Sindermann, rien ne prouve que ces loges existent réellement. »

Réelles ou pas, Loken avait ouvertement fait savoir que tout guerrier servant sous ses ordres ne devait pas chercher à se rapprocher d'elles.

Jamais aucun signe n'avait laissé penser à une quelconque implication d'un membre de la 10e compagnie dans l'activité d'une loge. C'était avant que ne surgît cette médaille. Un insigne de loge, ayant appartenu à l'homme qui s'était changé en démon et avait tué ses frères.

La découverte troubla véritablement Loken. Il dit à Vipus vouloir faire passer ce message : tout homme de sa compagnie en possession d'informations concernant l'existence des loges devrait venir les lui transmettre, en privé si nécessaire. Le lendemain, quand Loken vint trier les effets personnels qu'il avait rassemblés, la médaille avait disparu.

Dans les derniers jours qui avaient précédé le départ, Mersadie Oliton était venue plusieurs fois plaider devant lui la cause de Karkasy. Loken se souvenait qu'elle lui en avait parlé à son retour des pics des murmures, mais son esprit avait été ailleurs ; il se souciait peu du destin d'un commémorateur, surtout si celui-ci était assez stupide pour se mettre à dos les autorités de l'expédition.

Mais son cas constituait une autre distraction de l'esprit, et il lui en fallait autant qu'il pouvait s'en trouver. Après avoir consulté Maloghurst, il assura à Oliton qu'il intercéderait en sa faveur.

Ignace Karkasy était un poète, et manifestement, un crétin, incapable de savoir quand se taire. Lors d'une visite en surface de Soixante-Trois Dix-Neuf, il s'était éloigné des zones de visite autorisées, s'était enivré, et avait débité tant de propos licencieux qu'une escouade de soldats l'avait presque battu à mort.

— Il va être renvoyé sur Terra, augura Mersadie, tomber en disgrâce, et son assermentation va lui être retirée. Ce n'est pas juste, capitaine. Ignace est une personne digne…

— Vraiment ?

— Non, d'accord. Il est pénible. Mal élevé, borné, et désagréable. Mais c'est un grand poète, et il dit la vérité même quand elle n'est pas agréable à entendre. Ignace n'a pas été frappé parce qu'il mentait.

Suffisamment remis de son passage à tabac pour avoir été placé en confinement dans l'infirmerie du vaisseau-amiral, Ignace Karkasy se révéla

être un individu ébouriffé, sans rien d'édifiant.

Il se leva quand Loken pénétra dans la pièce, déclenchant l'allumage des lampes.

— Capitaine, commença-t-il. Je suis honoré que vous ayez daigné vous pencher sur mes pathétiques histoires.

— Vous avez des amies persuasives, expliqua Loken. Oliton, ainsi que Keeler.

— J'ignorais totalement avoir des amies persuasives, capitaine Loken. Pour être tout à fait exact, j'ignorais même avoir des amis. Vous l'avez sans doute remarqué, Mersadie est très attentionnée. Et Euphrati… J'ai entendu dire qu'elle a été prise dans une vilaine affaire.

— C'est le cas.

— Est-ce qu'elle va bien ? A-t-elle été blessée ?

— Elle va bien, le rassura Loken, bien qu'il ignorât totalement dans quel état pouvait se trouver Keeler. Il ne l'avait pas vue. Elle lui avait fait parvenir un mot, pour solliciter son intervention dans les démêlés de Karkasy. Loken soupçonnait là encore l'influence de Mersadie Oliton.

Ignace Karkasy était un homme de grande taille, mais avait subi une attaque en règle. Son visage était toujours gonflé, et les ecchymoses avaient fait virer la couleur de sa peau mieux que la jaunisse. De petits vaisseaux sanguins avaient éclaté dans ses yeux de chien battu. Chacun de ses mouvements semblait le faire souffrir.

— J'ai cru comprendre que vous aviez la langue trop pendue, reprit Loken. Des prétentions iconoclastes ?

— Oui, oui, dit Karkasy en faisant pourtant signe que non de la tête, mais je vais essayer de me tenir. Je vous le promets.

— Les instances veulent se débarrasser de vous. Elles veulent vous renvoyer chez vous, exposa Loken. Les commémorateurs estiment que vous donnez une mauvaise image de votre organisation.

— Capitaine, je pourrais donner une mauvaise image de quelqu'un rien qu'en m'asseyant à côté de lui.

Cette remarque fit sourire Loken. Il commençait à apprécier le personnage.

— Je me suis entretenu avec l'écuyer du Maître de Guerre à propos de vous, Karkasy. Vous pourriez prétendre à une probation. Si un officier de l'Astartes tel que moi se portait garant de vous, il vous serait accordé de continuer à suivre l'expédition.

— Il y aurait des conditions ? demanda Karkasy.

— Bien évidemment. Mais tout d'abord, j'aimerais vous entendre me dire que vous désirez rester avec nous.

— Je veux rester. Par la Grande Terra, capitaine, j'ai commis une erreur, mais je veux réellement rester avec l'expédition. Je veux faire partie de tout ça.

— Mersadie pense que vous le devriez. L'écuyer Maloghurst est lui aussi bien disposé à votre égard. Je pense qu'il aime prendre le parti des plus faibles.

— Comme vous le voyez, capitaine, je me suis rarement senti plus faible.

— Voilà les conditions : respectez-les à la lettre, ou je vous retirerai mon soutien et vous passerez quarante mois à attendre que vos fesses soient ramenées sur Terra. Premièrement, corrigez votre attitude.

— Absolument, je vous le promets, capitaine.

— Deuxièmement, venez me trouver tous les trois jours selon mes disponibilités et remettez-moi une copie de tout ce que vous écrivez. Absolument tout, vous m'avez compris ? Des œuvres destinées à la publication jusqu'à vos gribouillis. Rien ne devra passer au-dessus de ma tête. Votre âme sera mise à nu devant moi.

— Je vous le promets, capitaine, mais je vous avertis que j'ai l'âme affreuse ; elle louche, elle a le dos voûté et un pied-bot.

— J'ai vu le pire, le rassura Loken. La troisième condition… En vérité, c'est une question. Est-ce que vous mentez ?

— Non, capitaine.

— C'est ce qu'on m'a dit. Vous dites toujours la vérité, sans vernis et sans retouches. Vous êtes tenu pour un vaurien. Vous dites les choses que les autres n'osent pas dire.

Karkasy haussa ses épaules endolories, ce qui lui tira un grognement.

— Je ne sais pas quoi vous répondre, capitaine ; si je vous réponds oui, cela va-t-il compromettre mes chances ?

— Répondez.

— Capitaine Loken, je dis toujours la vérité telle que je la vois, même si cela me vaut d'être tabassé dans les bouges que fréquente l'armée. Et de tout mon cœur, je condamne ceux qui mentent ou maquillent délibérément les faits.

— Qu'avez-vous dit, maître ? Qu'avez-vous dit pour provoquer d'honnêtes soldats au point qu'ils vous ont roué de coups ?

Karkasy se racla la gorge, les yeux plissés de douleur.

— J’ai dit… J’ai dit que l’Imperium ne durerait pas. J’ai dit que rien ne résiste éternellement, même ce qui a été érigé avec le plus de soin. J’ai dit que nous devrions nous battre à jamais, simplement pour défendre nos vies.

Loken ne répondit pas. Karkasy se leva de son lit.

— Était-ce la bonne réponse à vous donner, capitaine ?

— Y a-t-il des bonnes ou des mauvaises réponses, maître ? lui renvoya Loken. Un officier des Imperial Fists m’a tenu le même discours il n’y a pas si longtemps. Il n’a pas employé les mêmes mots, mais leur signification était identique. Et il n’a pas été renvoyé sur Terra. Loken se mit à rire pour lui-même. Pour être exact, il a été renvoyé sur Terra, mais pas pour cette raison.

Son regard se riva sur Karkasy.

— Dans ce cas, voici la troisième condition. Je vais me porter garant pour vous. En retour, vous devrez continuer de dire la vérité.

— Vraiment ? Vous en êtes certain ?

— La vérité est tout ce que nous ayons pour nous, Karkasy. La vérité est ce qui nous distingue des espèces xenos et des traîtres. Et comment l’histoire pourrait-elle nous juger si ce qui lui est soumis n’est pas la vérité ? On m’a dit que l’ordre des commémorateurs avait été instauré dans ce but. Continuez de dire la vérité aussi cruelle soit-elle, et je continuerai de vous soutenir.

Après la conversation déconcertante que Kyril Sindermann et lui avaient eue dans les archives, Loken s’était dirigé vers le milieu du vaisseau-amiral, et la grande galerie où les commémorateurs avaient pour habitude de se rassembler.

Comme de coutume, Karkasy l’attendait sous la grande arche de l’entrée, leur point de rendez-vous régulier. Venus de la large salle qui s’étendait au-delà, les sons des rires, des conversations et de la musique flottaient vers lui. Des individus, pour la plupart des commémorateurs, mais aussi du personnel de bord et des auxiliaires militaires, ne cessaient de franchir l’arche dans les deux sens en petits groupes bruyants.

La grande galerie, l’une des nombreuses de ce vaisseau-amiral gigantesque pensées pour accueillir les assemblées importantes, les discours et les cérémonies militaires, avait été allouée aux commémorateurs une fois établi qu’ils ne pouvaient se passer de rassemblements et de convivialité. L’endroit était indiscipliné au possible, comme si le vaisseau avait laissé un

carnaval s’introduire dans ses entrailles austères. Dans tout l’Imperium, d’autres vaisseaux s’étaient adaptés à la nouveauté incongrue de devoir transporter de grandes communautés d’artistes et de libres-penseurs. Par nature, les commémorateurs ne pouvaient pas être enrégimentés ou contrôlés de la même façon que les composantes militaires de la flotte : ils avaient ce désir intarissable de se rencontrer, de débattre et de festoyer ensemble. En leur accordant un espace réservé à leur seul usage, les hautes instances de l’expédition pouvaient du moins cantonner leurs activités à un périmètre.

Cette salle était à présent connue comme la Retraite et avait acquis une réputation sordide. Loken ne souhaitait aucunement devoir y pénétrer et avait toujours arrangé ses rencontres avec Karkasy à l’entrée. Il lui paraissait paradoxal d’entendre des rires non réprimés et des mélodies désinvoltes dans les profondeurs solennelles du *Vengeful Spirit* .

Karkasy s’inclina avec respect à l’approche du capitaine. Sept semaines de voyage avaient permis à ses lésions de bien se remettre, et ses ecchymoses s’étaient presque effacées de son visage. Il tendit à Loken une version imprimée de ses dernières œuvres. D’autres commémorateurs, qui passèrent près d’eux en petites bandes, épièrent le capitaine Loken avec surprise et curiosité.

— Mes vers les plus récents, énonça le poète. Comme convenu.

— Merci. Je vous reverrai ici dans trois jours.

— Je dois vous parler d’autre chose, capitaine, dit Karkasy en lui tendant une plaque de données. Loken l’alluma du pouce. Des images apparurent à l’écran, des images magnifiquement composées de lui-même et de la 10^{e} compagnie, rassemblés pour l’embarquement. La bannière, les rangées nettes ; sur une suivante, il prêtait son serment de l’instant devant Targost et Sedirae. Le Mournival.

— C’est Euphrati qui m’a demandé de vous les donner, révéla Karkasy.

— Où est-elle ?

— Je n’en sais rien, capitaine. On ne la voit plus beaucoup, elle est devenue très renfermée depuis…

— Depuis ?

— Depuis les pics des murmures.

— Que vous a-t-elle dit à propos de ça ?

— Rien du tout, capitaine. Elle dit qu’il n’y a rien à raconter. Elle dit que le premier capitaine lui a dit qu’il n’y avait rien à raconter.

— Elle a raison. Ces images sont excellentes. Merci à vous, Ignace, et remerciez Keeler de ma part. Je les conserverai précieusement.

Karkasy s'inclina à nouveau avant de repartir vers la Retraite.

— Karkasy ?

— Capitaine ?

— Prenez soin de Keeler, s'il vous plaît. Faites-le pour moi. Vous et Oliton ; assurez-vous qu'elle ne reste pas seule trop souvent.

— Oui, capitaine. C'est entendu.

Six semaines après le début du voyage, alors que Loken formait les nouvelles recrues, Aximand vint le trouver.

— *Les Chroniques d'Ursh* ? lut-il en remarquant le livre que Loken avait laissé ouvert près du tapis d'entraînement.

— J'aime assez, justifia Loken.

— Il m'avait bien plu quand j'étais enfant, renchérit Aximand. Mais ça n'est pas d'un très haut niveau.

— Je pense que c'est pour ça que je l'apprécie autant, répliqua Loken. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Je voudrais te parler. En privé.

Loken fronça les sourcils. Aximand ouvrit la main et révéla un médaillon de loge argenté.

— Je voudrais que tu acceptes de m'écouter, dit Aximand une fois qu'ils se furent retirés dans la chambre d'armement de Loken. Fais-le pour moi.

— Tu sais quelle est mon opinion sur l'activité des loges ?

— Cela m'est parvenu aux oreilles ; j'admire ta pureté d'esprit, mais la loge ne recèle aucune malice. Tu as ma parole, et j'espère qu'elle commence à vouloir dire quelque chose pour toi.

— Qui t'as dit que je m'intéressais aux loges ?

— Je ne saurais le dire. Garviel, nous avons une réunion de loge prévue pour ce soir, et j'aimerais que tu y assistes, en tant qu'invité. Nous aimerions t'intégrer au sein de notre fraternité.

— Je ne suis pas sûr de le vouloir.

Aximand hocha la tête.

— Je comprends. Mais tu n'y serais pas obligé. Accompagne-moi, assiste à la séance et décide de toi-même. Si ce que tu découvres ne te plaît pas, tu seras entièrement libre de partir et de te dissocier de nous.

Loken ne répondit rien.

— Nous ne sommes qu’un groupe de frères, se disculpa Aximand. Un cercle de guerriers fidèles les uns aux autres, sans considération de grade entre nous.

— C’est ce que j’ai entendu dire.

— Depuis les pics des murmures, nous avons une place vacante. Nous aimerions te la donner.

— Une place vacante ? comprit Loken. Tu veux dire Jubal. J’ai vu sa médaille.

— Acceptes-tu de venir ? lui redemanda Aximand.

— C’est d’accord, consentit Loken. Mais seulement parce que c’est toi qui me le demande.

OceanofPDF.com

QUATRE

Abattre les arbres meurtriers
Industrie arachnide
Ravi de faire votre connaissance

Rien ne pourrait plus sauver leurs frères cloués dans l'arbre, mais leur mort ne devait pas rester impunie. Le traitement infligé à leurs corps fiers et parfaits offensait les yeux de Tarvitz et l'honneur de sa légion.

Il rassembla tous les explosifs que portaient sur eux les survivants de son groupe et fit mouvement vers les arbres avec Bul et Sakian.

Lucius resta avec les autres.

— C'est complètement idiot de votre part, dit-il à Tarvitz. Nous pourrions avoir besoin de ces charges.

— Pour en faire quoi ? l'interrogea Tarvitz.

— Nous avons encore une guerre à gagner.

Cette remarque fit presque rire Saul Tarvitz. Il aurait voulu répondre qu'ils étaient déjà condamnés. Meurtre avait englouti les compagnies Blood Angels, et maintenant, à cause du désir de gloire d'Eidolon, la planète les dévorait eux aussi. Il n'y avait pas d'échappatoire. Tarvitz ignorait combien de membres de leur compagnie étaient encore en vie à la surface, mais si les pertes subies par les autres groupes étaient comparables aux leurs, leur effectif complet ne devait pas dépasser les cinquante.

Cinquante hommes, même cinquante Astartes, contre tout un monde de créatures hostiles et innombrables. Ce n'était pas une guerre à gagner ; et

par la grâce de l’Empereur, ils emporteraient avec eux dans la mort autant d’ennemis qu’ils le pouvaient.

Tout cela, il ne le cracha pas au visage de Lucius, uniquement parce que les autres l’auraient entendu. Les bravades de Lucius n’admettaient pas la réalité, et si Tarvitz avait aussi clairement exposé leur situation, la dispute aurait éclaté. La dernière chose dont les hommes avaient besoin, était de voir leurs officiers se quereller.

— Je ne tolérerai pas que ces arbres restent debout, dit-il simplement.

Avec Sakian et Bul, il approcha des arbres de pierre blanche en courant tête baissée, jusqu’à ce qu’ils fussent arrivés sous les ombres de leurs canopées morbides. Les arachnides ailés perchés parmi les épines les ignorèrent. Ils percevaient les claquements du repas de ces insectes. Des épanchements occasionnels de sang noir dégoulinaient autour d’eux.

Ils se répartirent les charges en trois quantités égales et allèrent les fixer aux troncs des arbres. Bul régla un détonateur sur quarante secondes.

Ils se remirent à courir vers là où Lucius et le reste du groupe attendaient à couvert, à la lisière de la forêt de tiges.

— Dépêchez-vous, Saul, lui intima par radio la voix de Lucius.

Tarvitz ne répondit pas.

— Dépêchez-vous. Plus vite, Saul, et ne regardez pas derrière vous.

En continuant de courir, Tarvitz regarda par-dessus son épaule. Deux des bêtes ailées s’étaient détachées du festin de groupe pour prendre les airs. Leurs ailes étaient à nouveau des flous vitreux dans le jour terne, et les lueurs des éclairs se réfléchissaient sur leurs corps noirs. Elles contournèrent les arbres à épines et foncèrent vers les trois silhouettes, dans un bourdonnement d’ailes semblable à celui d’un moucheron, mais au volume de basses ralenties et amplifiées des milliers de fois.

— Plus vite ! ordonna Tarvitz.

Sakian jeta un regard en arrière, trébucha et s’étala. Tarvitz s’arrêta net et repartit en arrière l’aider à se remettre debout. Bul avait continué à courir.

— Douze secondes ! hurla-t-il en se retournant, le bolter levé. Il continua de s’éloigner à reculons, mais garda son arme pointée sur les formes en approche.

— Allez ! cria-t-il. Puis il se mit à tirer. À terre ! À terre !

Sakian les entraîna tous deux au sol, lui et Tarvitz, au moment même où le premier spécimen volant passait au-dessus d’eux, si bas que ses battements d’ailes soulevèrent la poussière rouge.

Il les dépassa et fonça droit sur Bul, mais vira en plein vol, atteint par deux projectiles de bolter.

Tarvitz leva les yeux et vit le second arachnide ailé fondre droit sur lui, dans le genre de plongeon qui avait surpris plus tôt tant de ses compagnons.

Il voulut rouler de côté. La chose noire emplissait déjà tout son ciel.

Un bolter donna de la voix à côté de lui. Sakian, qui avait détaché la bandoulière de son arme, tira vers le haut, à bout portant. Les tirs perforèrent le thorax du monstre ailé dans une violente pétarade de fumée et de chitine, et la chose tomba en les écrasant tous deux sous son poids, agitée par des spasmes d'agonie.

Tarvitz entendait Sakian crier de douleur. Il fit son possible pour soulever l'insecte, les mains poissées par ses fluides.

Les charges explosèrent.

L'onde de flammes balaya le sol rouge dans toutes les directions. Elle calcina et ravagea tout un pan de la forêt d'herbes, et souleva Tarvitz, Sakian, la chose qui les emprisonnait sous elle. Elle souleva Bul de terre et le fit retomber en arrière. Elle frappa en plein air le second spécimen volant, lui arracha les ailes et le jeta quelque part dans les taillis.

La déflagration faucha les trois arbres de pierre, qui s'effondrèrent comme des bâtiments, comme des tours démolies, se fracturèrent en éclats calcifiés et en poudre blanche soufflés par la sphère de feu. Deux ou trois des arachnides ailés posés sur les épines s'envolèrent, mais ils étaient en flammes, et le phénomène de succion d'air les aspira à nouveau dans l'explosion.

Tarvitz se releva. Les arbres étaient réduits à une pile de déchets laiteux, en pleine combustion. Un épais brouillard de poussière et de fumée roulait sur la zone. Des flocons fumants, qui lui évoquaient ceux d'une éruption volcanique, neigeaient lentement au-dessus de lui.

Il remit Sakian sur ses pieds. La chute de la créature sur eux lui avait brisé l'avant-bras droit, et cette fracture avait empiré quand l'onde de choc les avait projetés ; Sakian était secoué, mais son métabolisme amélioré atténuait déjà sa souffrance.

Bul n'avait rien et se redressa de lui-même.

La radio grésilla. C'était Lucius.

— Vous êtes content de vous ? demanda-t-il.

Outre les considérations de revanche et de l'honneur, l'action de Tarvitz eut

deux conséquences inattendues. La seconde ne se manifesta pas immédiatement, mais la première devint évidente en moins de trente minutes.

Là où les fréquences radio n'avaient pas permis aux troupes dispersées en surface de se localiser, l'explosion avait réussi. Deux autres troupes, l'une commandée par le capitaine Anteus, l'autre par le seigneur Eidolon lui-même, avaient entendu la détonation considérable et suivirent la colonne de fumée jusqu'à sa source. Réunies, les sections comptaient presque cinquante hommes à elles trois.

— Faites-moi votre rapport, sollicita Eidolon. Ils avaient pris position à limite de la clairière, à cinq cents mètres des arbres détruits. Le terrain dégagé leur offrait une vue sur l'approche éventuelle de spécimens terrestres des arachnides, et si les formes ailées réapparaissaient, ils pouvaient rapidement se replier sous couvert des herbes immenses pour y organiser leur défense.

Tarvitz retraça toutes les péripéties survenues à son détachement depuis l'atterrissage, aussi clairement et succinctement qu'il le put. Le seigneur Eidolon était l'un des commandeurs les plus proches de leur Primarque, le premier qui avait été choisi pour tenir ce grade, et ne tolérait aucune familiarité, même de la part d'officiers aussi estimés que Tarvitz. À ses manières, Saul comprenait qu'Eidolon bouillait de colère. La mission ne s'était pas déroulée selon ses attentes. Tarvitz se demanda si Eidolon admettrait jamais avoir eu tort d'ordonner la descente. Peu probable : Eidolon, comme toute l'élite de la hiérarchie des Emperor's Children, tenait l'orgueil pour une vertu.

— Répétez ce que vous venez de dire à propos de ces arbres, réclama-t-il.

— Les spécimens ailés s'en servent pour immobiliser leurs proies avant de s'en nourrir, répéta Tarvitz.

— Je le savais déjà, le récrimina Eidolon ; ces choses volantes ont emporté certains de mes hommes et j'ai vu ces arbres de près, mais vous avez dit qu'il y avait d'autres corps ?

— Les dépouilles des Blood Angels, monseigneur, confirma Tarvitz, ainsi que des soldats de l'Armée Impériale.

— Nous n'en avons pas vu, signala le capitaine Anteus.

— Cela pourrait expliquer ce qui leur est arrivé, trancha Eidolon. Anteus faisait partie du cercle d'élus qui côtoyait Eidolon, et pouvait se targuer d'entretenir avec lui une relation bien plus cordiale que Tarvitz.

— Avez-vous des preuves ? demanda Anteus à Tarvitz.
— J’ai détruit ces arbres, comme vous le savez, capitaine.
— Vous n’avez donc aucune preuve matérielle ?
— Ma parole fera foi.
— Et elle me suffit, s’empressa d’ajouter courtoisement Anteus. Je ne voulais pas vous offenser, mon frère.
— Rassurez-vous, capitaine.
— Avez-vous employé toutes vos charges ? s’enquit Eidolon.
— Oui, monseigneur.
— Du gaspillage.
Tarvitz commença à répondre, mais ravala ses mots avant de les avoir prononcés. Sans son usage des explosifs, ils n’auraient pas été réunis. Sans son usage des explosifs, les cadavres outragés de bons serviteurs de l’Empereur seraient restés accrochés à leurs pals de pierre dans l’ignominie.
— Je le lui ai dit, monseigneur, intervint Lucius.
— Dit quoi ?
— Qu’il gaspillait nos charges en les utilisant toutes.
— Qu’avez-vous à la main, capitaine ? demanda Eidolon.
Lucius leva la lame d’arachnide.
— Vous nous souillez, déclara Anteus. Honte sur vous. Se servir d’un bras de l’ennemi comme d’une épée…
— Jetez-moi ça, capitaine, résolut Eidolon. Vous me surprenez.
— Pardon, monseigneur.
— Tarvitz ?
— Oui, monseigneur ?
— Les Blood Angels réclameront une preuve que leurs frères sont tombés. Une relique qu’ils pourront honorer. Vous avez dit que des pièces d’armure pendaient de ces arbres, allez m’en retrouver quelques-unes. Lucius va vous y aider.
— Monseigneur, ne devrions-nous pas sécuriser…
— Je vous ai donné un ordre, capitaine, veuillez l’exécuter. Ou peut-être l’honneur de la légion de nos frères ne signifie-t-il rien pour vous ?
— Je suggérais seulement que…
— Ai-je sollicité votre avis ? Êtes-vous un seigneur commandeur, ou proche des hauts échelons ?
— Non, monseigneur.
— Alors dépêchez-vous, capitaine. Vous aussi, Lucius. Vous autres, allez

les aider.

L’orage-bouclier local s’était dissipé. Au-dessus de la clairière, le ciel était étonnamment clair et pâle, comme si le jour avait fini par se lever. Tarvitz ne savait rien du cycle diurne de Meurtre. Depuis que leurs modules avaient atterri, la nuit et le jour avaient dû se succéder, mais au milieu des forêts de hautes herbes éclairées par l’orage, les changements avaient été imperceptibles.

Il semblait à présent faire plus froid, et l’air était plus calme. Le ciel s’était fardé d’un beige délavé, que traversaient des filaments de ténèbres. Aucun vent ne soufflait, et les fulgurances des éclairs provenaient désormais de plusieurs kilomètres plus loin. Tarvitz avait même l’impression de distinguer quelques étoiles, dans les taches les plus sombres du firmament ouvert.

Il emmenait son groupe vers les débris des arbres. Lucius se plaignait, comme si tout avait été de la faute de Tarvitz.

— Taisez-vous, lui conseilla-t-il sur une fréquence privée. Considérez cette corvée comme une ample récompense pour votre comportement de mouchard.

— Qu’est-ce que vous racontez ? s’offusqua Lucius.

— « Je lui ai dit que c’était du gaspillage, monseigneur, » répondit Tarvitz, en imitant le discours de Lucius d’une voix peu flatteuse.

— C’est vrai, je vous l’avais dit !

— Peut-être, mais pour ma part, je connais un principe qui s’appelle la solidarité. Je pensais que nous étions amis.

— Mais nous sommes amis, dit Lucius, l’air blessé.

— Était-ce la façon d’agir envers un ami ?

— Nous sommes les Emperor’s Children, déclara solennellement Lucius. Nous cherchons à atteindre la perfection, pas à cacher nos erreurs, et vous avez commis une erreur. Reconnaître ses échecs fait partie des pas à franchir sur la voie de la perfection. N’est-ce pas là ce que notre Primarque nous a enseigné ?

Tarvitz se rembrunit. Lucius avait raison. Le Primarque Fulgrim professait qu’ils ne pouvaient faillir à l’Empereur que par leur imperfection, et que sans reconnaître leurs fautes, ils ne pouvaient les amender. Il aurait aimé que quelqu’un rappelât à Eidolon cette clé de voûte de leur philosophie.

— J’ai moi aussi fait une erreur, reconnut Lucius. J’ai manié cette lame, et

j’y ai pris plaisir. C’était une arme de xenos. Le seigneur Eidolon a eu raison de me réprimander.

— Je vous ai fait remarquer que c’était une patte de xenos. Deux fois.

— Oui, vous l’avez fait, et je vous dois des excuses pour cela. Vous aviez raison, Saul. Je suis désolé.

— Peu importe.

Lucius posa sa main sur le bras de l’armure de Tarvitz et le fit s’arrêter.

— J’insiste. Je suis très enthousiaste, et vous si terre à terre, Saul. Je sais que je m’en amuse un peu trop souvent ; je suis sincèrement désolé. J’espère que nous sommes toujours amis.

— Bien entendu.

— Votre conduite immuable est une véritable vertu, le complimenta Lucius. Je deviens obsessionnel parfois, dans l’exaltation du moment. C’est une des imperfections de mon caractère. Peut-être pouvez-vous m’aider à la surmonter. Je devrais sans doute prendre exemple sur vous. Sa voix avait retrouvé les intonations naïves qui lui avaient valu d’emblée la sympathie de Tarvitz. Sans oublier que vous m’avez sauvé la vie, se rappela Lucius. Je ne vous ai pas remercié.

— Non, vous ne m’avez pas remercié, mais ça n’est pas nécessaire, mon frère.

— Alors en route ?

Les autres avaient ralenti pendant que Lucius et Tarvitz s’étaient livrés à leur petite conversation privée. Ils se hâtèrent de les rejoindre.

Les guerriers qu’Eidolon avait désignés pour les accompagner étaient Bul, Pherost, Lodoroton et Tykus, tous de l’escouade de Tarvitz. Eidolon les punissait de manière si flagrante qu’il n’y avait même pas de quoi s’en amuser. Tarvitz déplorait que ses hommes eussent à souffrir de son manque de crédit.

Et il devinait confusément que la punition n’était pas due à ce gaspillage d’explosifs. Sans doute subissaient-ils l’opprobre d’Eidolon précisément parce qu’ils avaient rencontré davantage de succès que les autres groupes depuis leur arrivée.

Ils atteignirent les arbres dévastés et remontèrent la pente fumante des éclats blancs. Des vestiges d’épines de pierre dépassaient de la pile comme les bois d’un cerf mâle, certains noircis par des lambeaux de chair brûlée.

— Comment allons-nous faire ? demanda Tykus.

Tarvitz soupira, et s’agenouilla dans la matière crayeuse, pour commencer

à écarter les débris de ses deux mains.

— Comme ceci, dit-il.

Ils creusèrent pendant près de deux heures. Un genre de nuit commença à tomber, bien moins subitement que la température. La lumière disparaissait des nues. Les étoiles se mirent à poindre plus nettement, et la foudre distante jouait toujours sur les herbes sans fin qui entouraient la clairière.

Une chaleur intense montait du cœur du tas cendreux et créait autour d'eux une vibration dans l'air. En soulevant les éclisses morceau par morceau, ils avaient retrouvé deux épaulières de Blood Angels cabossées, ainsi qu'un képi de l'Armée Impériale.

— C'est suffisant ? s'inquiéta Lodoroton.

— Continuez, lui répondit Tarvitz en regardant vers l'endroit de la clairière où le bataillon d'Eidolon était posté. Encore une heure, peut-être, et nous arrêterons.

Lucius trouva alors un casque Blood Angel. Une portion du crâne s'y trouvait toujours. Tykus exhuma un plastron ayant appartenu à l'un des Emperor's Children.

— Nous allons l'emmener aussi, décréta Tarvitz.

Puis Pherost trouva quelque chose qui faillit le tuer.

C'était un des arachnides volants, enterré et brûlé, mais toujours en vie. Quand Pherost écarta les cendres calcifiées, la chose noircie aux ailes arrachées se cabra et tenta de l'embrocher sur sa crête frontale.

Pherost chancela, tomba, et dévala une partie de la pente en glissant sur le dos. L'insecte au corps brisé se traîna à sa poursuite, la base de ses ailes vibrant en vain.

Tarvitz bondit et l'acheva d'un coup de son épée à deux mains. La bête était si desséchée et si proche de la mort que son corps se fendit comme du papier. Il n'en sortit qu'un résidu de fluide visqueux, épais comme de la poix.

— Tout va bien ?

— J'ai été pris par surprise, le rassura Pherost en riant.

— Faites attention, conseilla le capitaine aux autres.

— Vous entendez ? s'étonna Lucius.

Tout était devenu très noir et silencieux, comme devait l'être un vrai crépuscule. En poussant les amplificateurs sonores de leurs casques, ils entendirent le cliquètement auquel Lucius avait fait allusion. À la limite des

bosquets, la lumière des étoiles frappait sur des silhouettes métalliques enfiévrées.

— Ils reviennent, annonça Lucius en se tournant vers Tarvitz.

— Tarvitz au groupe principal. Contact hostile à la lisière de la forêt.

— Nous les voyons, capitaine, répondit immédiatement Eidolon. Tenez votre position jusqu'à ce que nous…

La liaison venait d'être coupée comme par un brouillage soudain.

— Nous devrions retourner vers eux, proposa Lucius.

Tarvitz fut de cet avis.

Un bruit et une lumière brusques les firent tous sursauter. À un demi-kilomètre d'eux, le bataillon venait d'ouvrir le feu. À cette distance, ils entendaient les bolts crépiter dans les ténèbres. Des formes articulées couleur de zinc dansaient et tressautaient à la lumière de la fusillade.

La position d'Eidolon était attaquée.

— Allons-y ! cria Lucius.

— Ça ne changera rien, estima Tarvitz avec lucidité. Attendez ! Regardez par-là !

Ils descendirent tous les six se mettre à couvert sur le versant de la butte blanche. Des arachnides approchaient par l'orée de la forêt, leurs corps gris presque invisibles, hormis quand la clarté des étoiles et les scintillements des tirs s'y accrochaient. Ils se dirigeaient par centaines vers le monticule blanc, en files nettes et ordonnées. Parmi eux avançaient d'autres formes, des formes plus grosses, des silhouettes arachnides massives. Une autre sous-branche de l'espèce.

Le groupe de Tarvitz se laissa glisser tout au bas de la pente et recula à découvert, le dos tourné à la clairière. À leur droite, la position du seigneur Eidolon était en proie à des combats déchaînés.

— Qu'est-ce qu'ils font ? se demanda Bul.

— Regardez, montra Tarvitz.

Les colonnes des arachnides atteignaient la pile. Tandis que des spécimens-soldats se déployaient autour de sa base, les quatre lames levées, d'autres gravirent les pentes et se mirent à trier les éclats, à une vitesse et avec une efficacité surhumaines. Tarvitz vit également se consacrer à cette tâche des créatures d'aspect presque similaire, mais dotées de membres en spatules en lieu et place des lames. Avec une précision minutieuse, les arachnides s'étaient mis à désassembler le tas de décombres, et commencèrent à emporter les plus gros débris vers les bosquets, en longues

files mécaniques de travailleurs. S’avancèrent à leur tour les variantes les plus massives de l’espèce, celles que Tarvitz n’avait encore jamais vues : des monstres super lourds dont les courtes pattes épaisses charriaient avec lenteur un abdomen titanesque. Leurs bouches démesurées se mirent à aspirer et à avaler les débris les plus petits. Les spécimens ouvriers se pressaient autour d’eux, pour récupérer les écoulements de matière blanche tombés de leurs orifices ventraux, en la pétrissant avec des gestes étonnamment délicats de leurs membres antérieurs. Puis ils ramenaient ces pâtons de substance fibreuse en un point du site de mieux en mieux dégagé, et les plaquaient les uns sur les autres.

— Ils reconstruisent les arbres, murmura Bul.

C’était un spectacle étonnant. Les insectes massifs consommaient la matière éparse des arbres que Tarvitz avait abattus, et la transformait en un matériau neuf, semblable à un ciment gélifié. Les arachnides inférieurs s’affairaient à transporter cette matière et à former la base de nouveaux troncs.

En moins de dix minutes, une grande partie de la zone avait été entièrement nettoyée, et les troncs de trois nouveaux arbres se constituaient. Les bâtisseurs partaient les pattes chargées de cette crème solide, et régurgitaient sur elles un fluide pour mieux la malaxer. Leurs pattes devenaient alors les truelles de maîtres maçons.

Derrière Tarvitz, la bataille n’était pas finie pour autant. Lucius ne cessait d’y jeter des regards inquiets.

— Nous devrions aller les assister, marmonna-t-il. Le seigneur Eidolon a besoin de nous.

— S’il ne peut pas gagner sans nous six, l’arrêta Tarvitz, c’est qu’il ne peut pas gagner. J’ai détruit ces arbres et je ne tiens pas à les voir à nouveau debout. Qui est avec moi ?

Bul fut le premier à répondre :

— Moi.

Pherost, Lodoroton et Tykus le suivirent.

— Très bien, se rallia Lucius. Qu’est-ce que nous sommes censés faire ?

Mais Tarvitz avait déjà son épée entre les mains et chargeait dans la masse des ouvriers.

Le combat qui s’ensuivit releva de la folie pure. Les six Astartes, lames au clair, bolters armés, prirent de vitesse les équipes de travailleurs arachnides

et se jetèrent sur eux dans la nuit froide. Les spécimens-soldats postés en sentinelles sur le périmètre du chantier furent les premiers alertés et se précipitèrent pour les défendre. Lucius et Bul leur firent face et commencèrent à les massacrer, tandis que Tarvitz et Tykus s'enfonçaient vers le centre du site pour affronter les bâtisseurs assidus. Pherost et Lodoroton les suivirent, arrosant de tirs les tentatives de prise de flanc.

Tarvitz attaqua l'une des bétonnières vivantes et lui ouvrit le ventre au fil de son épée. La matière blanche visqueuse s'en déversa comme du pus, et le monstre agita vers le ciel ses pattes courtaudes. Des guerriers escaladaient déjà sa masse expirante pour s'en prendre aux impériaux. Tykus en abattit deux en plein saut et en décapita un troisième qui se ruait sur lui. Les arachnides étaient partout, à grouiller comme des fourmis.

Lodoroton avait tué huit d'entre eux, dont un autre des plus obèses, quand un guerrier lui arracha la tête entre ses mandibules. Comme s'il ne pouvait s'en contenter, l'arachnide lui plongea dans le corps ses quatre membres tranchants et se mit en devoir de l'équarrir. Du sang et des particules de viande jaillirent dans l'air. Bul abattit ce guerrier d'un seul bolt en pleine tête.

L'épée de Lucius lui frayait un chemin au travers des gardes du périmètre, qui affluaient vers lui en nombre toujours croissant. Lucius ne s'amusait plus. L'épreuve était déjà bien suffisante.

Il venait de tuer seize arachnides quand ceux-ci finirent par l'avoir. Un de ceux aux membres en spatule, encombré par sa charge de ciment humide, tomba sous ses coups de lame et mourut en lui lâchant dessus son fardeau. Lucius tomba, les bras et jambes englués ; il chercha à se dépêtrer, mais la pâte organique commença vite à se solidifier. Un guerrier sauta à califourchon sur lui et s'apprêta à le percer de ses quatre lames.

Tarvitz lui tira dans le flanc et le fit tomber de côté, puis vint se tenir au-dessus de Lucius pour le protéger de la meute xenos. Bul vint se tenir près de lui en continuant de tirer. Pherost se ménageait un chemin vers eux, mais s'effondra quand un membre pointu lui traversa le torse par derrière. Tykus arriva en renfort. Les trois derniers Emperor's Children mitraillaient et tranchaient dans le vif de l'ennemi. À leurs pieds, Lucius se débattait pour se dégager et se remettre à combattre.

— Saul, enlevez-moi ça ! hurla-t-il.

Tarvitz aurait voulu. Il aurait voulu pouvoir se retourner et libérer son ami immobilisé, mais il n'en avait pas la place. Ni le temps. Les guerriers

arachnides étaient sur eux, tout autour d’eux. Un seul instant d’imprudence, et il serait mort.

Le tonnerre roula dans le ciel dégagé de la nuit. Pris dans la fureur de la guerre, Tarvitz n’y prêta pas attention ; l’orage-bouclier revenait.

Mais ça n’était pas l’orage.

Des météores tombés du ciel s’écrasaient sur la clairière derrière eux, en une série d’impacts brutaux qui surchauffaient la terre rouge ; deux, puis quatre, dix, vingt.

Des modules d’atterrissage.

Le bruit de nouveaux tirs couvrit le tumulte de leur combat. Des bolters, des armes à plasma. Et les modules continuaient de tomber.

— Regardez ! s’émerveillait Bul. Regardez !

Les arachnides allaient les engloutir. Tarvitz avait perdu son bolter et parvenait à peine à employer son épée tant la densité de ses adversaires était grande. Il se sentait lentement écrasé par le nombre.

— …m’entendez ? brailla soudainement la fréquence radio.

— Quoi ? Répétez ?

— Je répète, nous sommes impériaux ! Avez-vous d’autres frères avec vous ?

— Oui, au nom de Terr…

Une explosion. Une série de détonations rapides. Une onde de choc ébranla les masses ennemies.

— Suivez-moi ! criait une voix profonde et directive. Suivez-moi et repoussez-les !

D’autres explosions cuisantes. Des corps gris métal se décomposèrent dans des gonflements de flammes, des pattes disloquées comme du petit bois fusaient dans l’air. L’une d’elles frappa le casque de Tarvitz et le jeta sur le dos. L’univers écarlate et confus se mit à tourbillonner une infime seconde.

Une main se matérialisa dans son champ de vision et se tendit vers lui. C’était un gantelet de l’Astartes, blanc, bordé de noir.

— Relevez-vous, mon frère.

Tarvitz l’attrapa et se sentit soulevé.

— Tous mes remerciements, cria-t-il au milieu de l’agitation qui faisait encore rage autour de lui. Qui êtes-vous ?

— Appelez-moi Tarik, mon frère, lui dit son sauveur. Ravi de faire votre connaissance.

OceanofPDF.com

CINQ

Protocole non protocolaire
La réprobation des chiens de combat
Je ne saurais le dire

De l’opinion de Loken, c’était un peu cruel. Quelqu’un (et il suspectait une décision de Maloghurst) avait omis de dire aux officiers de la 140e flotte expéditionnaire qui ils s’apprêtaient à accueillir à leur bord.

Le *Vengeful Spirit* , de même que ses vaisseaux d’escorte, s’était majestueusement rangé en orbite haute aux côtés des vaisseaux de la 140e et des autres venus au secours de l’expédition. Une navette lourde avait ensuite opéré le transfert depuis le vaisseau-amiral vers la barge de bataille *Misericord* .

Mathanual August et un groupe de commandants, parmi lesquels l’écuyer d’Eidolon, Eshkerrus, s’étaient rassemblés dans la baie d’embarquement principale pour réceptionner la navette. Ils la savaient acheminer les commandants du détachement d’intervention scindé de la 63e flotte expéditionnaire, ce qui signifiait inévitablement des officiers de la 16e légion. À l’exception possible d’Eshkerrus, tous étaient nerveux. L’arrivée des Luna Wolves, la plus illustre et la plus crainte de toutes les divisions de l’Astartes, aurait presque suffi à tendre les nerfs d’un homme jusqu’à leur point de rupture.

Quand la rampe de la navette s’étendit et que dix Luna Wolves en descendirent au travers de la fumée encore mal dissipée, le silence s’était

fait, et ce silence se mua en admiration mal muselée quand il devint évident qu'il ne s'agissait pas des dix frères de l'escorte d'un capitaine, mais bien de dix capitaines, dans leur équipement complet.

Celui qui emmenait ce groupe vint faire le signe de l'aquila devant Mathanual August.

— Je suis… voulut-il se présenter.

— Je sais qui vous êtes, monseigneur, l'interrompit August, qui s'inclina, à moitié tremblant ; ils étaient peu, dans tout l'Imperium, à ne pas reconnaître ou craindre le premier capitaine Abaddon. Je vous souhaite la bienvenue et…

— Silence, maître. Nous n'en sommes pas encore là.

August releva la tête sans vraiment comprendre. Abaddon regagna sa place dans le groupe. Les dix capitaines dans leurs capes, cinq de chaque côté de la rampe, formèrent une haie d'honneur et se figèrent au garde-à-vous, le casque droit, la main sur le pommeau de leur épée.

Le Maître de Guerre émergea du transport. Tous ceux présents, à l'exception des dix capitaines et de Mathanual August, se prosternèrent sur-le-champ.

Horus descendit alors lentement la longueur de la rampe. Sa seule présence lui suffisait à obtenir une attention pleine et entière ; cependant, d'une manière assez calculée, il laissa transparaître le seul signe qui ne pouvait que lui en accorder davantage. Il ne souriait pas.

August se tenait devant lui ; ses yeux étaient écarquillés, sa bouche s'ouvrait et se fermait sans un son comme celle d'un poisson hors de l'eau.

Eshkerrus, dont le teint avait de même passablement pâli, releva les yeux et tira sur le bas des robes d'August.

— Prosternez-vous, imbécile ! lui souffla-t-il.

August en était incapable. Loken doutait même que le maître de flotte eût seulement pu se rappeler son propre nom s'il le lui avait demandé. Horus s'arrêta, le dominant de toute sa taille.

— Vous ne vous inclinez pas, maître ? s'enquit-il. Quand August finit par répondre, sa voix était ténue, embryonnaire.

— Je ne… dit-il. Je ne peux pas.

Alors, une fois de plus, le Maître de Guerre fit preuve de son génie sans limites pour la conduite des hommes : il mit un genou au sol et s'inclina devant Mathanual August.

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu pour vous apporter mon aide, maître,

formula-t-il. Puis il le serra contre lui. À présent, le Maître de Guerre souriait. J'apprécie qu'un homme soit suffisamment fier pour ne pas s'agenouiller devant moi, dit-il.

— Je me serai agenouillé si j'en avais été capable, monseigneur. August était déjà redevenu plus calme, reconnaissant d'avoir été mis plus à l'aise par le caractère non protocolaire de ces présentations.

— Pardonnez-moi, Mathanual… Puis-je vous appeler Mathanual ? « Maître » est tellement guindé. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir informé que je venais en personne. Je déteste la pompe et la cérémonie, et si vous aviez été averti de ma venue, vous seriez allé trop loin dans les mesures d'apparat inutiles. Soldats en tenue, fanfares, et fanions. Les fanions sont ce que je déteste le plus.

Mathanual August laissa échapper un rire. Horus se releva et regarda autour de lui les figures agenouillées qui recouvraient le pont.

— Relevez-vous, s'il vous plaît. Je vous en prie, remettez-vous debout. Une acclamation ou quelques applaudissements m'auraient suffi sans que vous ayez à vous aplatir de la sorte.

Les officiers de la flotte se relevèrent, en l'acclamant et en applaudissant. Il venait de gagner leur ferveur. Aussi simplement que ça, pensait Loken. Désormais, ils lui appartenaient à jamais.

Loken regarda Horus s'avancer pour saluer individuellement chacun des officiers et des commandants. Eshkerrus, dans ses robes violet et or, lui rendit son salut d'une révérence. Il se lisait chez lui une sorte d'amertume, songea Loken. Un genre d'éternelle contrariété.

— Casques ! lança Abaddon, et les chefs de compagnie les retirèrent. Ils avancèrent à leur tour, d'un pas plus libre, pour escorter leur commandant au travers de la foule qui l'ovationnait.

Horus s'adressa en aparté à son premier capitaine en continuant de rendre ses saluts à l'assemblée. Abaddon acquiesça. Il porta la main à son communicateur, ouvrit le canal de liaison privée et parla en cthonien aux trois autres membres du Mournival.

— Conseil de guerre dans trente minutes. Soyez prêts à jouer vos rôles.

Les trois autres savaient ce que cela signifiait. Ils suivirent Abaddon au milieu de la foule.

Le conseil fut réuni dans le strategium du *Misericord* , une vaste rotonde située derrière la passerelle principale de la barge. Le Maître de Guerre prit

le siège qui présidait la longue tablée, et le Mournival s'assit avec lui, aux côtés d'August, d'Eshkerrus et de neuf capitaines de croiseur et responsables militaires. Les autres capitaines Luna Wolves prirent place parmi la multitude des officiers inférieurs de la flotte, dans les gradins des galeries lambrissées qui les surplombaient.

Le maître August appela les affichages hololithiques pour illustrer son récapitulatif concis de la situation. Horus les étudia un par un, en demandant par deux fois à August de revenir à des vues précédentes pour mieux en étudier les détails.

— Et vous avez envoyé tout ce que vous aviez dans ce piège à loup ? lâcha directement Torgaddon une fois qu'August en eut terminé. Ce dernier se raidit comme s'il venait d'être giflé.

— Capitaine, j'ai fait comme…

Le Maître de Guerre leva la main.

— Tarik, pas de jugement déplacé. Le maître August n'a fait qu'obéir aux ordres du capitaine Frome.

— Mes excuses, monseigneur, se confondit Torgaddon. Je retire ce commentaire.

— Je ne pense pas que Tarik ait à retirer ses paroles, le seconda Abaddon. Les ressources ont été mal employées. Trois compagnies, sans parler des unités de l'Armée Impériale…

— Ça ne serait pas arrivé sous mes ordres, marmonna Torgaddon. Les paupières d'August battirent plusieurs fois. Il paraissait tout faire pour ne pas éclater.

— C'est impardonnable, appuya Aximand. Tout simplement impardonnable.

— Nous allons pourtant lui pardonner, annonça Horus.

— Le devons-nous vraiment, monseigneur ? demanda Loken.

— J'en ai abattu d'autres pour moins que ça, insista Abaddon.

August se mit debout, pâle comme un linge.

— S'il vous plaît, monseigneur. Je mérite de recevoir mon juste châtiment. Je vous implore de…

— Il ne mérite même pas qu'on gâche un bolt pour lui, marmonna Aximand.

— Il suffit, les arrêta Horus. Mathanual a commis une erreur, une erreur de commandement. N'est-ce pas vrai, Mathanual ?

— Je pense en effet avoir commis une erreur, monseigneur.

— Il a lancé les forces de son expédition au compte-gouttes dans une zone dangereuse, expliqua Horus. C’est une tragédie. Cela arrive parfois. Tout ce qui importe est que nous soyons là, maintenant, pour rectifier le problème.

— Et les Emperor’s Children ? inséra Loken dans le débat. N’ont-ils pas songé à attendre ?

— À attendre quoi exactement ? demanda Eshkerrus.

— À nous attendre, nous, sourit Aximand.

— Une expédition entière était en danger, rétorqua l’écuyer dont les yeux se plissèrent. Nous étions les premiers sur place, il fallait intervenir. Nous le devions à nos frères Blood Angels.

— Que leur deviez-vous, de mourir vous aussi ? critiqua Torgaddon.

— Trois compagnies de Blood Angels étaient…

— Probablement déjà anéanties, coupa Aximand. Vous saviez que le piège était là. Vous êtes-vous simplement dit que vous alliez y tomber à votre tour ?

— Nous… amorça Eshkerrus.

— Ou bien le seigneur Eidolon avait-il trop soif de gloire ? proposa Torgaddon. En face de lui, Eshkerrus se leva d’un bond et le fusilla du regard.

— Capitaine, vous portez offense à l’honneur des Emperor’s Children.

— C’est peut-être ce que je suis en train de faire, en effet, répliqua Torgaddon.

— Dans ce cas, capitaine, je puis vous dire que vous n’êtes qu’un ignoble…

— Écuyer Eshkerrus, l’interrompit Loken, aucun d’entre nous n’apprécie beaucoup Torgaddon, sauf lorsqu’il dit la vérité. À l’instant présent, je l’apprécie beaucoup.

— Silence, Garviel, dit calmement Horus. Taisez-vous tous les quatre. Écuyer, asseyez-vous. Mes Luna Wolves se montrent aussi cruels parce que la situation les afflige. Une défaite impériale. Des compagnies entières perdues. Un ennemi impitoyable ; tout cela m’attriste, et attristera l’Empereur quand il en entendra parler.

Il se leva.

— Le rapport que je lui ferai lui dira ceci : le capitaine Frome avait raison d’attaquer cette planète, car elle est manifestement un nid de l’infection xenos. Nous louons son courage. Le maître August a eu raison de soutenir le capitaine, même si cela lui a fait dilapider l’essentiel de son personnel

militaire. Le seigneur Eidolon a eu raison de descendre sur la planète sans soutien ; l'inverse eût été lâche quand des vies étaient en jeu. J'aimerais également remercier tous les commandants ayant changé de route pour venir offrir leur assistance. À compter de cet instant, nous allons diriger cette mission.

— Et comment comptez-vous la diriger, monseigneur ? s'enquit brutalement Eshkerrus.

— Allez-vous attaquer ? en profita August.

— Nous allons considérer toutes nos options et nous vous tiendrons informés. Ce sera tout.

Les officiers sortirent du strategium à la file, y compris Sedirae, Marr, Moy, Goshen, Targost et Qruze, qui laissèrent le Maître de Guerre seul avec le Mournival.

Une fois qu'ils ne furent plus qu'à cinq, Horus félicita les capitaines du regard.

— Merci, mes amis. Très bonnes interventions.

Loken avait vite intégré que le Maître de Guerre aimait se servir du Mournival comme d'une arme politique, et quel diplomate habile il était. Aximand avait briefé Loken sur ce qui était attendu de lui juste avant l'embarquement dans la navette. « La situation est inqualifiable, et le Maître de Guerre estime qu'elle en partie due à l'incompétence et aux erreurs du haut commandement. Il souhaite que tous les officiers soient réprimandés, sermonnés avec tant que force que cela leur fasse honte… Mais s'il doit reprendre en main la 140^{e} flotte expéditionnaire pour la rendre à nouveau viable, il a besoin de son admiration, de son respect et de sa loyauté sans faille. Ce qu'il perdra entièrement s'il arrive et commence à taper sur des doigts. »

« Donc le Mournival se charge de critiquer à sa place ? »

« Exact, avait souri Aximand. Les Luna Wolves sont craints quoi qu'il en soit. Alors autant qu'ils nous craignent et qu'ils nous détestent. Nous serons la bouche d'où sortira toute la rancœur. Toutes les accusations doivent venir de nous. Joue le jeu, sois aussi critique et dénonciateur que tu le souhaites. Fais-les se tortiller sur leurs sièges. Ils recevront le message, et dans le même temps, le Maître de Guerre sera perçu comme un conciliateur magnanime. »

« Nous sommes ses chiens de combat, en quelque sorte ? »

« Pour qu'il n'ait pas à aboyer lui-même. Tu as tout compris. Il veut que

nous leur peignions un portrait d’eux-mêmes dont ils se souviendront, et duquel ils pourront apprendre. Ce qui lui permet de jouer le rôle du pacificateur, de rester la voix de la raison et du calme. À la fin de la visite, si nous intervenons correctement, ils se sentiront tous raisonnablement sermonnés, et dans le même temps, ils béniront tous le Maître de Guerre de s’être montré clément et de nous avoir fait taire. Tout le monde croit que le Maître de Guerre est essentiellement habile dans le domaine de la guerre. Personne ne s’attend à ce qu’il soit un tel politicien. Observe-le faire et retiens bien, Garvi. Tu comprendras pourquoi l’Empereur l’a choisi. »

— Excellentes interventions, insista Horus avec un sourire. Garviel, ce dernier commentaire était merveilleusement mordant. Eshkerrus était incandescent.

Loken hocha la tête.

— Dès que je l’ai vu, j’ai compris qu’il était homme à vouloir se couvrir. Il sait très bien que des erreurs avaient été commises.

— Oui, il le sait, jugea Horus. Attends-toi à ne pas trouver beaucoup d’amis parmi les Emperor’s Children pendant un moment. Ils sont très orgueilleux.

— J’ai tous les amis qu’il me faut, mon commandant, répliqua Loken sans se démonter.

— August, Eshkerrus et une dizaine d’autres risquent bien entendu d’être réprimandés officiellement et accusés d’incompétence une fois que la situation sera débloquée, dit Horus avec légèreté, mais seulement quand nous en aurons fini. Pour le moment, le moral est crucial, et nous avons une guerre à planifier.

Ce fut environ une demi-heure plus tard qu’August les fit appeler sur le pont. Un trou inattendu était soudain apparu parmi les nuages de Cent Quarante Vingt ; une éclaircie au milieu de la fureur des orages-boucliers, assez proche des vecteurs d’atterrissage supposés des Emperor’s Children.

— Enfin une accalmie dans cette tourmente, commenta-t-il.

— J’aurais aimé avoir encore des Astartes à y faire descendre, marmonna Eshkerrus pour lui-même.

— Mais vous n’en avez plus, pas vrai ? fit remarquer Aximand d’un ton sarcastique. L’autre lui lança un regard noir.

— Allons-y, conseilla Torgaddon au Maître de Guerre. Il risque de se passer longtemps avant la prochaine trouée.

— L’orage pourrait se refermer, dit Horus en pointant du doigt les expansions nuageuses d’un schéma hololithique.

— Vous voulez prendre cette planète, n’est-ce pas ? persévéra Torgaddon. Laissez-moi faire descendre le fer de lance. Les rôles avaient déjà été distribués : le fer de lance serait constitué de la compagnie de Torgaddon, ainsi que de celles de Sedirae, Moy et Targost.

— Bombardement orbital, décréta Horus, répétant ce qui avait déjà été choisi comme la meilleure approche au problème.

— Des hommes sont peut-être encore vivants.

Le Maître de Guerre se mit à l’écart et s’adressa en cthonien au Mournival.

— Si j’autorise cette descente, je fais écho aux décisions d’August et d’Eidolon, et je viens juste de vous faire les condamner pour ce genre d’erreur cuisante.

— C’est différent, lui répondit Torgaddon. Ils sont descendus en aveugle, vague après vague. Je ne demande pas à reproduire cette bêtise, mais cette percée dans les nuages… C’est la première détectée depuis des mois.

— Si des frères sont encore en vie à la surface, affirma l’Autre Horus, ils méritent une dernière chance d’être retrouvés.

— Je vais descendre, suggéra Torgaddon. Pour voir ce que je peux trouver. Au premier signe de changement du temps, j’ordonnerai le retrait du fer de lance et nous pourrons faire tirer les batteries de la flotte.

— Cette musique m’intrigue toujours, dévia le Maître de Guerre. Du nouveau ?

— Les transcripteurs y travaillent toujours, le renseigna Abaddon. Horus se tourna à nouveau vers Torgaddon.

— J’admire ta compassion, Tarik, mais la réponse est un non ferme et définitif. Je ne compte pas répéter les erreurs qui ont déjà été faites et envoyer les hommes se…

— Monseigneur ? August était revenu vers eux et lui tendait une plaque de données. Horus prit la plaque et la lut.

— Est-ce confirmé ?

— Oui, monseigneur.

Le regard d’Horus parcourut le Mournival.

— Le maître des transmissions a détecté les traces résiduelles d’un trafic radio en surface, dans la zone de l’accalmie. Nos propres signaux n’ont pas reçu de réponse, mais il s’agit de fréquences impériales, certainement des liaisons d’escouade à escouade ou de frère à frère.

— Des frères sont encore vivants. Abaddon paraissait authentiquement soulagé. Par la Grande Terra, des frères sont encore vivants !

Torgaddon regardait fixement le Maître de Guerre sans dire un mot. Tout avait déjà été dit.

— Très bien, lui dit Horus. Vas-y.

Les modules d'atterrissage étaient arrangés sur toute la longueur du cinquième pont d'embarquement dans leurs supports de largage. Les volets semblables à des pétales blindés se refermaient autour d'eux, leur donnant l'allure de cosses noires prêtes pour l'automne. Les alarmes retentirent ; les bobines des lanceurs commencèrent à se charger en produisant un chuintement de plus en plus aigu. Une odeur d'ozone se répandit dans la baie.

Le Maître de Guerre se tenait sur le côté du vaste pont et assistait aux préparatifs empressés, les bras croisés sur sa poitrine.

— Situation climatique ? demanda-t-il sèchement.

— Aucun changement dans l'éclaircie, monseigneur, répondit Maloghurst en se référant à sa plaque.

— Combien de temps cela fait-il ?

— Quatre-vingt-neuf minutes.

— Ils ont réussi à organiser cette sortie en très peu de temps, apprécia Horus. Ezekyle, félicite de ma part les chefs d'unité, je te prie. Qu'ils sachent que je suis fier d'eux.

Abaddon reçut l'ordre en acquiesçant. Il tenait à la main les parchemins de quatre serments de l'instant.

— Aximand ? proposa-t-il. L'Autre Horus s'avança.

— Ezekyle ? sollicita Loken. Puis-je ?

— Tu le souhaites ?

— Luc et Serghar ont entendu le mien avant la mission aux pics des murmures. Et Tarik est mon ami.

Abaddon regarda de côté pour consulter le Maître de Guerre, qui lui rendit un hochement de tête presque imperceptible. Il tendit les parchemins à Loken.

Celui-ci partit traverser le pont, l'Autre Horus à ses côtés, et entendre les quatre capitaines jurer leur dévotion. Aximand présenta le bolter sur lequel les serments furent prêtés.

Quand cela fut fait, Loken tendit à chacun son parchemin.

— Soyez forts, leur dit-il. Et félicitez vos chefs d'unité. Le Maître de Guerre les a loués pour leur rapidité.

Verulam Moy fit le signe de l'aquila.

— Merci, capitaine Loken, dit-il, puis il s'éloigna vers son module en ouvrant une liaison avec ses officiers d'escouade.

Serghar Targost sourit à Loken et lui serra le poing, pouce autour du pouce. À sa droite, Luc Sedirae souriait lui aussi, de sa bouche toujours à demi ouverte, les yeux d'un bleu assassin, avides de combat.

— Si je ne vous revois pas sur ce pont… commença-t-il.

— …Que ce soit au côté de l'Empereur, termina Loken.

Sedirae se mit à rire, et courut vers son module en poussant un cri enjoué. Targost verrouilla son casque et partit à grands pas dans la direction opposée.

— Luc a le sang chaud, dit Loken à Torgaddon. Comment est le tien ?

— Mes humeurs sont toutes là où elles doivent l'être. Il serra Loken contre lui, dans un entrechoquement de plaques, et en fit de même avec Aximand.

— Lupercal ! rugit-il, en frappant l'air du poing. Il se détourna d'eux et partit rejoindre en courant ceux qui l'attendaient.

— Lupercal ! reprirent Loken et Aximand derrière lui.

Leur paire se retourna et partit lentement retrouver Abaddon, Maloghurst et le Maître de Guerre.

— Je suis toujours un peu jaloux, marmonna l'Autre Horus à Loken tandis qu'ils traversaient la baie.

— Moi aussi.

— J'aimerais toujours que ce soit moi qui puisse partir sur une telle mission.

— Je vois ce que tu veux dire. Et j'ai toujours un peu peur, avoua Loken.

— Quoi ?

— De ne plus revoir ceux qui partent.

— Nous allons les revoir.

— Comment peux-tu en être aussi sûr, Horus ? lui demanda Loken.

— Je ne saurais le dire, répondit Aximand avec une ironie délibérée qui fit rire son compagnon.

Le groupe d'observateurs se retira derrière les cloisons étanches. Un soudain changement de pression dans l'air annonça l'ouverture des champs de force de la baie. Les bobines de propulsion gonflées d'énergie furent poussées à charge maximale.

— L’ordre vous est donné, décréta Abaddon par-delà le vacarme.

Un par un, dans un bang sonore, les modules filèrent comme des projectiles vers les sabords ouverts. Cela ressemblait au tir d’une batterie latérale. Le pont d’embarquement trembla à mesure que les troupes s’en éjectèrent.

Puis toutes furent parties, et le pont redevint calme. D’infimes billes de métal enveloppées dans des larmes de flamme bleue se laissaient couler vers la surface.

Je ne saurais le dire.

Cette phrase avait hanté Loken depuis la sixième semaine du voyage vers Meurtre. Depuis qu’il s’était rendu avec Aximand à cette séance de la loge.

Le lieu de rassemblement avait été l’une des soutes arrière du vaisseau-amiral, une poche oubliée de sa gigantesque structure. Dans l’obscurité, le chemin avait été éclairé par des cierges.

Loken était venu en robes simples, comme Aximand lui en avait donné l’instruction. Ils s’étaient retrouvés sur le quatrième pont central, et avaient emprunté le transport par rail jusqu’aux quartiers de poupe, avant d’y descendre par de sombres escaliers de service.

— Détends-toi, ne cessait de lui répéter Aximand.

Loken n’y arrivait pas. Il n’avait jamais apprécié l’idée des loges, et découvrir que Jubal en était un membre n’avait fait accroître ses inquiétudes.

— Ça n’est pas ce que tu t’imagines.

Et qu’imaginait-il ? Un conclave interdit. Un culte apparenté au Lectio Divinitatus. Ou pire. Une assemblée abjecte, un ver dans le fruit. Un cancer au cœur de la légion.

Alors qu’il remontait les sinistres couloirs de métal, une part de lui espérait que ce qui l’attendait serait horrible. Une secte. La preuve que Jubal avait déjà été contaminé par une manigance du Warp avant les pics des murmures. La preuve de la source d’un mal qu’il pourrait enfin faire châtier ouvertement. Mais l’autre partie de lui, la plus grande partie de lui, espérait qu’il en irait autrement. Horus Aximand faisait partie de cette loge. Si cette réunion était contaminée, la présence d’Aximand signifiait que la corruption était profonde. Et Loken ne voulait pas avoir à affronter Aximand face à face. Si ce qu’il soupçonnait était vrai, dans les prochaines minutes, il aurait peut-être à combattre et à tuer son frère du Mournival.

— Qui approche ? demanda une voix depuis les ténèbres. Loken distingua une silhouette, manifestement Astartes par sa taille, enroulée dans un long manteau à capuchon.

— Deux âmes, répondit Aximand.

— Quels sont vos noms ? leur fut-il réclamé.

— Je ne saurais le dire.

— Passez, mes amis.

Ils pénétrèrent dans la cale. Loken hésita. Le grand espace ceint d'étais métalliques était éclairé par la lueur intimidante des bougies et par le feu vigoureux qui brûlait dans un bidon. Des dizaines d'autres silhouettes encapuchonnées se tenaient aux environs. La lumière vacillante jetait des ombres étranges sur l'architecture de la soute.

— Un nouvel ami est venu à nous, annonça Aximand. Les silhouettes se retournèrent.

— Qu'il nous montre le signe, dit l'une d'elles, d'une voix étrangement familière.

— Montre-la, murmura Aximand à Loken.

Loken exhiba lentement la médaille qu'Aximand lui avait confiée, et qui brilla à la lueur du feu. À l'intérieur de ses robes, son autre main était serrée sur le manche du couteau de combat qu'il y avait dissimulé.

— Nous allons nous révéler à lui, dit quelqu'un.

Aximand tendit les mains et baissa la capuche de Loken.

— Bienvenue, frère guerrier, prononcèrent tous les autres d'une seule voix. Aximand rabattit son propre capuchon.

— Je parle pour lui, dit-il.

— Très bien. Est-il venu de son plein gré ?

— Il est venu parce que je l'y ai invité.

— Dans ce cas, plus de secret, décréta la voix.

Tous retirèrent leur capuchon et dévoilèrent leur visage à la lumière des chandelles. Loken n'en crut pas ses yeux.

Se trouvaient là Torgaddon, Luc Sedirae, Nero Vipus, Kalus Ekaddon, Verulam Moy, ainsi que vingt autres officiers et combattants de l'Astartes.

Et Serghar Targost, la voix familière. De toute évidence, le maître de loge.

— Vous n'aurez pas besoin de votre lame, lui dit-il calmement, en s'avançant la main tendue pour se la faire remettre. Vous êtes libre de partir à tout moment, sans rien devoir craindre. Puis-je vous la prendre ? Les armes ne sont pas autorisées lors de nos réunions.

Loken sortit le poignard et le donna à Targost. Le maître de loge alla le poser hors d'atteinte, sur un des étais muraux.

Le regard de Loken continuait de passer d'un visage à l'autre. Ce n'était pas du tout ce à quoi il s'était attendu.

— Tarik ?

— Nous allons répondre à toutes tes questions, Garviel, lui dit Torgaddon. C'est pour cela que nous t'avons amené ici.

— Nous aimerions que tu te joignes à nous, reprit Aximand, mais si tu décidais de ne pas le faire, nous respecterions ton choix. Nous te demanderions simplement de ne pas dire qui tu as vu ou ce que tu as vu à quiconque.

Loken hésita.

— Ou sinon…

— Ça n'est pas une menace, lui assura Aximand. Pas même une condition. Nous te demandons simplement de respecter notre secret.

— Nous savons depuis longtemps que la loge guerrière ne vous intéressait pas, dit Targost.

— J'ai pu le formuler de façon plus brutale, précisa Loken. Targost haussa les épaules.

— Nous comprenons la nature de vos objections. Vous êtes loin d'être le seul Astartes à penser de la sorte. C'est pourquoi nous n'avons jamais cherché à vous initier.

— Qu'est-ce qui a changé ?

— Tu as changé, dit Aximand, tu n'es plus simplement un officier de compagnie, mais aussi une figure du Mournival. Et il y a le fait que tu te sois intéressé à la loge.

— Le médaillon de Jubal…

— Le médaillon de Jubal, confirma Aximand. La mort de Jubal est une tragédie que nous pleurons tous, mais elle t'a affecté plus que n'importe quel autre. Nous t'avons vu chercher à faire amende honorable, et te montrer plus exigeant envers ta compagnie, car tu te sentais responsable. Quand tu as trouvé cette médaille, nous avons eu peur que tu commences à faire des vagues, et à poser ouvertement des questions au sujet de la loge.

— C'est donc par intérêt personnel, reformula Loken. Vous avez pensé à vous rassembler devant moi pour me forcer au silence.

— Garviel, intervint Luc Sedirae, la dernière chose dont aient besoin les Luna Wolves, c'est d'un capitaine honnête et respecté, et membre du

Mournival, qui mènerait campagne pour exposer la loge au grand jour. La légion entière en pâtirait.

— Vraiment ?

— Bien sûr, dit Sedirae. L'agitation que susciterait un homme comme vous forcerait le Maître de Guerre à agir.

— Et ça n'est pas ce qu'il veut, souligna Torgaddon.

— Il… Il sait ? s'étrangla Loken.

— Tu as l'air surpris, dit Aximand. Ne trouverais-tu pas plus surprenant d'apprendre que le Maître de Guerre ne sache pas ce qui se passe dans sa légion ? Il sait. Il a toujours su, et il fait celui qui ne sait pas tant que nos activités demeurent confidentielles.

— Je ne comprends pas…

— C'est pour cela que vous êtes ici, exposa Moy. Vous êtes contre nous parce que vous ne comprenez pas. Si vous souhaitez vous opposer à ce que nous faisons, faites-le du moins en ayant été informé.

— J'en ai assez entendu, estima Loken en faisant demi-tour. Je vous laisse, ne vous inquiétez pas, je ne dirai rien. Je ne ferai pas de vagues. Mais je suis déçu de vous tous. Quelqu'un n'aura qu'à me ramener mon couteau demain.

— S'il te plaît, le pria Aximand.

— Non, Horus ! Vous vous réunissez en secret, et le secret est l'ennemi de la vérité. C'est ce qu'on nous a enseigné ! La vérité est tout ce que nous ayons ! Vous vous cachez, vous dissimulez vos identités… Pourquoi ? Parce que vous avez honte ? Vous auriez raison ! L'Empereur lui-même, loué soit-il, s'est prononcé là-dessus. Il n'approuve pas ce genre d'activité !

— Parce que lui non plus ne comprend pas ! se récria Torgaddon.

Loken fit volte-face et revint dans la soute, jusqu'à se trouver nez à nez avec Torgaddon.

— J'arrive à peine à croire que c'est toi qui viens de dire ça, grogna-t-il. Torgaddon ne se démonta pas.

— C'est pourtant vrai. L'Empereur n'est pas un dieu, mais il pourrait tout aussi bien l'être, éloigné comme il l'est de l'Humanité. Qui peut-il appeler son frère ? Personne ! Même les Primarques bénis ne sont que ses fils. L'Empereur est sage au-delà de toute mesure, et nous l'aimons, et nous le suivrions jusqu'à la fin des temps. Mais il ne sait pas ce qu'est la fraternité, et c'est pour cela que nous nous réunissons.

La cale resta un instant silencieuse. Loken se détourna de Torgaddon, qu'il

ne voulait plus regarder. Les autres se tenaient en cercle autour d'eux.

— Nous sommes des guerriers, expliqua Targost. C'est tout ce que nous connaissons. Le devoir et la guerre, la guerre et le devoir. Ainsi en a-t-il été depuis que nous avons été engendrés. Le seul lien entre nous qui ne soit pas dicté par le devoir est celui de la fraternité.

— C'est le but de cette loge, continua Sedirae. Elle est un lieu où nous sommes libres de nous rencontrer, de discuter et de nous confier, en dehors de la hiérarchie martiale stricte. Pour qu'un homme puisse faire partie de notre ordre, nous ne lui demandons qu'une chose : qu'il soit un guerrier.

— Dans ce groupe, reprit Targost, un homme de n'importe quel grade peut parler librement de ses problèmes, de ses doutes, de ses idées, de ses rêves, sans devoir craindre le mépris, ou la surveillance d'un officier supérieur. Ceci est un sanctuaire pour nos esprits d'homme.

— Regarde autour de toi, l'invita Aximand en s'approchant de lui, et en joignant le geste à parole. Regarde ces visages, Garviel. Des capitaines de compagnie, des sergents, de simples guerriers. Où d'autres pourraient-ils se rencontrer en égaux ? En entrant ici, nous laissons nos grades à la porte. Ici, un officier supérieur peut s'adresser à un novice d'homme à homme. Ici, la connaissance et l'expérience sont transmises, les idées circulent, nous nous découvrons des points communs. Serghar n'a reçu le titre de maître de loge que pour en assurer le fonctionnement. Targost hocha la tête.

— Horus dit vrai, Garviel. Savez-vous depuis combien de temps existe l'ordre calme ?

— Des décennies…

— Non, bien plus. Depuis des milliers d'années peut-être. Des loges ont existé au sein des légions depuis leur création, dans l'Armée Impériale et dans d'autres branches des forces militaires. Les loges remontent à l'antiquité, bien avant les Guerres d'Unification. Elles ne sont pas un culte, ni une quelconque obscénité religieuse. Juste une fraternité de guerriers. Certaines légions ne cultivent pas cette pratique, d'autres oui. La nôtre l'a toujours fait. Cela nous donne davantage de force.

— De quelle façon ? demanda Loken.

— En rapprochant des guerriers séparés par leur rang ou leur affectation. Elle crée des liens entre des hommes qui sans elles n'auraient même pas connu le nom de l'autre. De notre hiérarchie formelle, comme dans toutes les légions, a découlé la loyauté allant du plus simple combattant à son commandant ; la loyauté à une escouade, à une section, à une compagnie.

La loge renforce des liens complémentaires, perpendiculaires à cette structure : d'escouade à escouade, de compagnie à compagnie. On pourrait presque appeler cela notre arme secrète. Elle est la véritable force des Luna Wolves, qui nous lie les uns aux autres, épaule contre épaule, quand nous reposons déjà les uns sur les autres.

— Imagine-toi devoir emmener au combat une dizaine de lances, renchérit calmement Torgaddon. Tu les rassembles en un faisceau, pour qu'elles soient plus faciles à porter. Ce sera encore plus facile si ce faisceau est lié par des cordes, à différentes hauteurs des hampes.

— Si c'est une métaphore, le rabroua Loken, elle est très mauvaise.

— Laissez-moi vous parler, dit un autre homme. C'était Kalus Ekaddon, qui s'avança pour lui faire face.

— Il n'y a jamais eu beaucoup d'amour entre nous, Loken, déclara-t-il abruptement.

— C'est vrai.

— Une affaire de rivalité sur le champ de bataille. Je l'admets, après les combats de la Haute Cité, je vous ai détesté. Donc, sur le terrain, même si nous servions le même maître et même si nous suivions le même étendard, il y avait des frictions entre nous. De la compétition. N'ai-je pas raison ?

— Je suppose que oui…

— Je ne vous ai jamais parlé, poursuivit Ekaddon. Jamais de manière informelle. Nos groupes ne se mêlent pas. Mais laissez-moi vous dire ceci : je vous ai entendu ce soir, ici, au milieu d'amis. Je vous ai entendu défendre vos convictions et votre point de vue, et j'ai acquis du respect pour vous. Vous osez dire ce que vous avez sur le cœur, vous avez des principes. Peu importe ce que vous aurez décidé ce soir, Loken : demain, je vous verrai d'un œil nouveau. Je n'aurai plus de rancœur contre vous, parce que désormais, je vous connais. Je vous ai vu comme celui que vous étiez. Il partit d'un rire sonore. Par Terra, c'est un exemple sommaire, parce que je suis un être sommaire, mais cela vous montre ce que la loge peut accomplir.

Il tendit la main. Après un moment, Loken la lui serra.

— Voilà au moins une bonne chose de faite, se félicita Ekaddon. Si vous souhaitez toujours partir, vous pouvez y aller. Nous avons à parler et à trinquer.

— Ou peut-être acceptes-tu de rester ? demanda Torgaddon.

— Peut-être encore un moment, accepta Loken.

La rencontre dura deux heures. Torgaddon avait amené du vin, et Sedirae de la viande et du pain pris à l'intendance du vaisseau. Il n'y avait pas de rituels, ni de pratiques démoniaques à observer : les hommes (les frères) s'assirent et discutèrent en petits groupes, puis écoutèrent Aximand leur raconter les détails d'une guerre xenos à laquelle il avait participé, et dont il espérait qu'ils leur donneraient une idée des combats à venir. Après quoi Torgaddon raconta quelques blagues, la plupart mauvaises.

Tandis qu'il poursuivait avec une histoire particulièrement complexe et vulgaire, Aximand vint s'asseoir près de Loken.

— D'où crois-tu que vienne le concept de Mournival ? commença-t-il d'une voix posée.

— De la loge ? proposa Loken. Aximand hocha la tête.

— Le Mournival n'a aucun statut ou pouvoir légitime. C'est un organe informel, mais le Maître de Guerre ne s'en séparerait pour rien dans toute la galaxie. Il a été fondé au départ comme une extension visible de la loge invisible, même si ce lien s'est coupé depuis longtemps. Ce sont tous les deux des corps informels qui interpénètrent la structure formelle de nos vies. Et je le crois, pour le bénéfice de tous.

— Je m'imaginais tellement d'horreurs au sujet de la loge, admit Loken.

— Je sais. Pour toi, tout est toujours tout blanc ou tout noir, Garvi. C'est pour ça que tu es apprécié. Et la loge aimerait t'accueillir.

— Je vais devoir prêter des vœux et recommencer tout une cérémonie comme celle du Mournival ?

Aximand éclata de rire.

— Oh non ! Si tu es avec nous, tu es avec nous. Nous n'obéissons qu'à quelques règles très simples. Tu ne devras pas parler de ce qui se passe ici, à aucune personne extérieure à la loge. Les hommes, surtout les moins anciens, doivent pouvoir être certains que ce qu'ils diront ici n'aura pas de répercussions. Tu devrais entendre ce que certains disent parfois…

— Cela devrait m'intéresser.

— C'est une bonne chose. Nous te donnerons une médaille, simplement en signe d'appartenance. Et si quelqu'un te pose une question sur la loge, la réponse est « Je ne saurais le dire ». Je ne vois rien d'autre à ajouter.

— J'avais mal jugé ce que vous faisiez, dit Loken. Dans ma tête, je m'étais imaginé le pire.

— Je comprends. Particulièrement après ce qui est arrivé à Jubal, et avec ton caractère.

— Suis-je censé remplacer Jubal ?

— Ça n’est pas une question de remplacement, lui assura l’Autre Horus, et quoi qu’il en soit, non. Jubal était un membre, mais il n’avait pas assisté à une seule réunion depuis des années ; c’est pourquoi nous avons oublié de récupérer sa médaille avant ton inspection. Voilà le signe du danger qu’il te faut guetter, Garvi : non pas que Jubal était un membre, mais qu’il était un membre et ne venait jamais. Nous ne savions pas ce qui se passait dans sa tête. S’il était venu le partager avec nous, nous aurions peut-être pu t’épargner ce que tu as enduré aux pics des murmures.

— Mais tu m’as dit que je devais prendre la place de quelqu’un.

— Oui. Udon. Il nous manque à tous.

— Udon faisait partie de la loge ?

Aximand hocha la tête.

— Un frère de longue date. Et à ce propos, va te montrer aimable avec Vipus.

Loken traversa la soute vers l’endroit où Nero Vipus était assis, près du feu. Les flammes animées sautaient dans l’air sombre et leurs crépitations oscillantes remontaient vers le plafond.

Vipus paraissait mal à l’aise, et triturait les tissus scarifiés au bord de sa nouvelle main.

— Nero ?

— Garviel. Je redoutais de devoir affronter cet instant.

— Pourquoi ?

— Parce que vous… Parce vous ne vouliez pas que ceux sous vos ordres…

— Si j’ai bien compris… Et pardonnez-moi si je me trompe, mais tout ça est nouveau pour moi, mais si j’ai bien compris, la loge est un terrain pour la libre parole et l’ouverture. Pas pour la gêne.

Nero lui sourit.

— J’étais déjà membre de la loge bien avant de passer sous votre commandement. Je respectais vos souhaits, mais je ne pouvais pas quitter la fraternité. Je n’ai rien dit. J’ai parfois pensé à vous proposer de vous joindre à nous, mais je savais que vous m’auriez détesté.

— Vous êtes le meilleur ami que j’ai dans ma compagnie, le rassura Loken. Rien ne pourrait me faire vous détester.

— Mais il y a eu la médaille de Jubal ; quand vous l’avez trouvée, vous n’avez pas voulu passer sur l’incident.

— Et tout ce que vous m’avez répondu a été : « Je ne saurais le dire ». Un vrai membre de la loge.

Nero s’en amusa.

— À propos, enchaîna Loken, c’était vous, n’est-ce pas ?

— Comment ça ?

— C’est vous qui avez pris la médaille de Jubal.

— J’ai dit au capitaine Aximand que vous vous intéressiez à la loge, pour qu’il soit au courant. Mais non, ça n’est pas moi qui aie récupéré la médaille.

Quand la réunion fut dissoute, Loken s’éloigna par un des vastes tunnels de service qui couraient le long des cales du vaisseau. De l’eau gouttait du plafond rouillé et des arcs-en-ciel d’huile luisaient sur les flaques sales.

Torgaddon courut pour le rattraper.

— Alors ? demanda-t-il.

— J’ai été surpris de t’y voir, dit Loken.

— Moi aussi, j’ai été surpris de t’y voir, lui renvoya Torgaddon. Un rabat-joie comme toi.

Cette remarque fit rire Loken. Torgaddon courut et sauta pour taper de la main sur une tuyère haut perchée. Il retomba dans un bruit d’éclaboussures.

Loken gloussa, et en fit de même, mais parvint à toucher la conduite plus haut que Torgaddon.

Le résonnement du métal s’éloigna dans le tunnel.

— Sous l’ingenirium, prétendit Torgaddon, les tuyaux sont deux fois plus hauts, mais j’arrive à les toucher.

— Menteur.

— Je peux te le prouver.

— Nous verrons bien.

Ils continuèrent de marcher pendant un temps. Torgaddon sifflait, et massacrait bruyamment l’hymne de leur légion.

— Tu n’as rien à dire ? finit-il par demander.

— À propos de quoi ?

— À propos de tout ça.

— J’étais mal informé. Maintenant, je comprends mieux.

— Et ?

Loken s’arrêta et le regarda dans les yeux.

— Une seule chose me préoccupe. La loge se réunit en secret, et

manifestement, elle a réussi à garder son existence secrète. Les secrets me posent un problème.

— Qui est ?

— Quand on devient trop doué pour garder les secrets, qui sait quels secrets on pourrait finir par garder.

Torgaddon garda un visage sérieux aussi longtemps qu'il le put avant d'éclater de rire.

— Désolé, bafouilla-t-il. Je n'ai pas pu me retenir. Tu es vraiment un rabat-joie.

Loken sourit, mais sa voix était sérieuse.

— Tu passes ton temps à me le dire, mais je suis sérieux, Tarik. La loge réussit si bien à se cacher elle-même. Elle s'est habituée à cacher des choses. Imagine ce qu'elle pourrait réussir à cacher si elle le voulait.

— Le fait que tu sois un rabat-joie ? suggéra Torgaddon.

— Je pense que tout le monde le sait déjà.

— C'est vrai. C'est tellement vrai ! Torgaddon pouffa, puis marqua un silence. Alors… Penses-tu que tu reviendras ?

— Je ne saurais le dire, répliqua Loken.

OceanofPDF.com

SIX

L’instrument de choix
Images rares
L’Empereur nous protège

Quatre compagnies de Luna Wolves aux effectifs complets avaient atterri dans la clairière et les forces arachnides avaient disparu sous leur assaut ; ceux qui n’avaient pas péri s’étaient repliés vers la forêt. Un mur de fumée aussi noir et solide qu’un flanc de montagne planait dans l’air au-dessus du champ de bataille. Le sol était couvert de dépouilles xenos, recroquevillées sur elles-mêmes comme des copeaux de métal.

— Capitaine Torgaddon, se présenta le Luna Wolf de façon formelle en joignant à son nom le signe de l’aquila.

— Capitaine Tarvitz, entendit-il en retour. Je vous remercie pour votre intervention.

— Tout l’honneur est pour moi, Tarvitz, lui assura Torgaddon, qui contemplait autour de lui le spectacle fumant. Vous avez réellement attaqué avec seulement six hommes ?

— C’était la seule option envisageable au vu des circonstances, répondit Tarvitz.

Près d’eux, Bul libérait Lucius de sa gangue de ciment arachnide.

— Vous allez bien ? s’enquit Torgaddon en baissant les yeux.

Lucius acquiesça d’un air renfrogné et continua d’arracher les fragments de pâte de son armure. Torgaddon le regarda faire un court moment, puis

reporta son attention sur les renseignements radio.

— Combien avez-vous d'hommes avec vous ? voulut savoir Tarvitz.

— Un fer de lance, lui apprit Torgaddon. Quatre compagnies. Un instant, s'il vous plaît. 2e compagnie, en formation autour de moi ! Luc, sécurisez le périmètre, rapprochez les armes lourdes. Serghar, couvrez le flanc gauche ! Verulam… Vous êtes à la traîne ! Couvrez l'aile droite.

Les réponses lui parvinrent par radio.

— Qui est votre commandant ? demanda une voix.

— C'est moi, dit Torgaddon en se retournant. Flanquée par une dizaine d'Emperor's Children, l'auguste figure du seigneur Eidolon approchait d'eux en faisant crisser les débris blancs sous ses pas.

— Je suis Eidolon, dit-il en lui faisant face.

— Torgaddon.

— Étant donné la situation, je peux comprendre que vous ne vous incliniez pas.

— Je n'arrive pas à m'imaginer une seule situation dans laquelle je m'inclinerai devant vous, rétorqua le Luna Wolf.

Les gardes d'Eidolon tirèrent leurs lames de combat.

— Que venez-vous de dire ? réclama l'un d'eux.

— Je dis que vous feriez mieux de lâcher vos canifs avant que je ne vous les prenne pour faire mal à quelqu'un.

Eidolon leva la main et ses hommes rangèrent leurs épées.

— J'apprécie votre aide, Torgaddon, car notre situation était grave. Je sais aussi que les Luna Wolves ne sont pas éduqués comme des êtres convenables et qu'on ne leur apprend pas les bonnes manières. Je ne relèverai pas votre commentaire.

— Ce sera capitaine Torgaddon, répliqua ce dernier. Mais si j'ai pu vous offenser d'une quelconque manière que ce soit, croyez bien que c'était absolument fait exprès.

— Face à face avec moi, décréta Eidolon en arrachant son casque, contraignant son métabolisme amélioré à supporter les vents radioactifs de l'atmosphère. Torgaddon en fit de même. Leurs regards étaient rivés l'un dans l'autre.

Tarvitz observait la confrontation sans oser y croire. Jamais il n'avait vu personne tenir tête à Eidolon.

Les deux protagonistes se tenaient plastron contre plastron. Eidolon était légèrement plus grand. Torgaddon semblait afficher un léger sourire

narquois.

— Alors, comment voyez-vous les choses, Eidolon ? demanda Torgaddon. Vous voudriez peut-être rentrer chez vous avec la tête plantée dans le cul ?

— Vous n'êtes qu'un malappris méprisable, siffla Eidolon entre ses dents.

— Juste pour que vous le sachiez, il va falloir faire beaucoup mieux que ça. Je suis un malappris méprisable et j'en suis très fier. Vous savez ce que c'est ?

Il pointa l'index vers l'un des points lumineux qui les surplombaient.

— Une étoile ? répondit Eidolon, momentanément pris à contre-pied.

— Oui, probablement. Je n'en ai pas la moindre idée. Mais le fait est que j'ai été désigné comme commandant du fer de lance envoyé par les Luna Wolves pour sauver vos « arrière-trains ». Je le fais par ordre direct du Maître de Guerre. Il est là-haut, dans un de ces petits points, et précisément en ce moment, il pense que vous êtes un crétin. Et il le fera savoir à Fulgrim, la prochaine fois qu'il le rencontrera.

— Ne prononcez pas le nom de mon Primarque avec autant d'irrévérence, espèce d'insolent. Horus ne…

— Vous recommencez, soupira Torgaddon, puis il le repoussa brutalement, les deux mains contre le plastron d'Eidolon. Pas « Horus », le Maître de Guerre. Il le poussa à nouveau. Le Maître de Guerre. Votre Maître de Guerre. Faites preuve d'un peu de respect.

Eidolon tergiversa un instant.

— Je reconnais bien évidemment la grandeur du Maître de Guerre.

— Vraiment ? Vous êtes sûr, Eidolon ? Alors tant mieux, parce que je suis lui. Je suis l'instrument qu'il a choisi ; vous vous adresserez donc à moi comme si j'étais le Maître de Guerre. Et vous allez me témoigner un peu de respect. Le Maître de Guerre Horus pense que vous avez fait de graves conneries dans la gestion de cette mission de secours. Combien de frères avez-vous largués ici ; une compagnie entière ? Combien en reste-t-il ? Serghar, le décompte ?

— Trente-neuf encore en vie, répondit la radio. Il y en a peut-être plus. Nous avons beaucoup de piles de corps à fouiller.

— Trente-neuf. Vous étiez tellement avide de gloire que vous avez gâché plus de la moitié d'une compagnie. Si j'étais… le Primarque Fulgrim, je ferais mettre votre tête au bout d'une pique, mais c'est ce que le Maître de Guerre pourrait décider de faire. Alors, seigneur Eidolon, me suis-je bien fait comprendre ?

— Vous vous… répondit lentement Eidolon, …êtes bien fait comprendre.

— Peut-être accepteriez-vous d'aller inspecter vos troupes ? lui conseilla Torgaddon. L'ennemi sera bientôt de retour, j'en suis sûr, et en plus grand nombre.

Eidolon lui jeta un regard venimeux pendant quelques secondes avant de coiffer à nouveau son casque.

— Je n'oublierai pas cette insulte, capitaine.

— Alors ça valait le déplacement, lui répliqua Torgaddon en fermant les attaches de son propre casque.

Eidolon s'éloigna à pas crissants, en appelant à lui ses troupes dispersées. En se retournant, Torgaddon s'aperçut que Tarvitz le regardait.

— À quoi pensez-vous ? lui demanda-t-il.

Je rêvais de lui dire ses quatre vérités depuis longtemps, aurait voulu lui répondre Tarvitz. Au lieu de quoi il dit à voix haute :

— Qu'avez-vous besoin que je fasse ?

— Rassemblez votre escouade et tenez-vous prêts. Quand les ennuis reprendront, je serai heureux de vous savoir avec nous.

Tarvitz traça le signe de l'aquila sur sa poitrine.

— Vous pouvez compter sur moi. Mais comment avez-vous su où il fallait descendre ?

Torgaddon pointa le doigt vers le ciel tranquille.

— Nous sommes passés là où l'orage s'était calmé, dit-il.

Lucius était toujours occupé à gratter son armure salie, mais avait entendu de loin toute la confrontation. Tarvitz l'aida à se relever.

— Ce Torgaddon est une crapule odieuse.

— Il me plaît, considéra pour sa part Tarvitz.

— Malgré la façon dont il a parlé à notre seigneur ? Ça n'est qu'un sale chien.

— J'aime ce genre de chien.

— Je voudrais le tuer pour son insolence.

— Ne faites surtout pas ça, l'arrêta Tarvitz. Ce serait ignoble, et je serais contraint de m'en prendre à vous si vous essayiez.

Lucius commença à rire, comme si Tarvitz avait dit quelque chose de drôle.

— Je suis sérieux, lui assura celui-ci.

Lucius se mit à rire davantage.

Il leur fallut un peu moins d'une heure pour regrouper leurs forces sur la plaine dégagée. Torgaddon établit un contact avec la flotte grâce à l'astrotélépathe qu'il avait emmené avec lui. Au-dessus des forêts environnantes, les orages-boucliers étaient agités par une fureur prodigieuse, mais le ciel restait calme à la verticale de la clairière.

Tandis qu'il ordonnait les survivants de son groupe, Tarvitz observa Torgaddon et ses compagnons capitaines se livrer à un débat de plus en plus violent avec Eidolon et Anteus. Manifestement, les opinions divergeaient quant aux décisions à prendre pour la suite de leur action.

Après un temps, Torgaddon s'éloigna de la querelle. Tarvitz supposa qu'il préférait quitter la conversation avant de dire quelque chose qui aurait mis Eidolon encore plus hors de lui.

Le capitaine Luna Wolf remonta la ligne de guerriers en faction, s'arrêtant pour parler à certains de ses hommes, et finit par arriver à hauteur de Tarvitz.

— Vous avez l'air de quelqu'un de convenable, Tarvitz, lui fit-il remarquer. Comment arrivez-vous à supporter votre seigneur ?

— Il est de mon devoir de le supporter. Il est de mon devoir de servir. Il est mon seigneur et commandeur, ses états de service sont glorieux.

— Je ne pense pas que cette mission viendra s'ajouter à la liste triomphale de ses exploits, estima Torgaddon. Dites-moi, étiez-vous d'accord avec sa décision de descendre sur la planète ?

— Je n'étais ni d'accord ni en désaccord, répondit Tarvitz. J'ai obéi. Il est mon seigneur et commandeur.

— Je le sais très bien, soupira Torgaddon. Juste entre vous et moi, Tarvitz. De frère à frère. Vous étiez d'accord avec sa décision ?

— Je vous dis que…

— Allez, faites un effort, je viens de vous sauver la vie. Répondez-moi et nous sommes quittes.

Tarvitz hésita.

— J'ai trouvé la décision un peu téméraire, voulut-il bien admettre. J'ai pensé qu'elle était motivée par des considérations qui ne relevaient pas de la sécurité de notre compagnie, ni du sauvetage des troupes manquantes à l'appel.

— Merci d'avoir parlé honnêtement.

— Puis-je vous parler honnêtement encore un peu ? se fit permettre Tarvitz.

— Bien sûr.

— Je vous admire, capitaine, à la fois pour votre courage et pour votre franc-parler. Mais s'il vous plaît, n'oubliez pas que nous sommes les Emperor's Children et que nous avons notre fierté. Nous n'aimons pas être rabroués, ni repris, pas plus que nous n'aimons que d'autres… même les Astartes des plus nobles légions… nous diminuent.

— En disant « nous », vous voulez dire Eidolon ?

— Je veux dire nous tous.

— Très diplomate, estima Torgaddon. Dans les premières années de la croisade, les Emperor's Children ont combattu à nos côtés pendant un temps, quand vous n'étiez pas encore assez nombreux pour opérer de façon autonome.

— Je le sais, capitaine. J'y étais, mais je n'étais encore qu'un Astartes ordinaire.

— Alors vous savez que les Luna Wolves tenaient votre légion en estime. Moi aussi, je n'étais qu'un officier du rang, mais je me souviens d'avoir entendu Horus dire… Qu'était-ce exactement, déjà ? Que les Emperor's Children étaient l'incarnation vivante de l'Adeptus Astartes. Horus entretient des liens privilégiés avec votre Primarque. Les Luna Wolves ont coopéré avec presque toutes les autres légions durant cette grande guerre ; nous continuons de considérer la vôtre comme une des meilleures avec laquelle nous avons l'honneur de servir.

— Je suis content de vous l'entendre dire, capitaine.

— Mais… Comment se fait-il que vous ayez tant changé ? demanda Torgaddon. Est-ce qu'Eidolon est représentatif des échelons supérieurs de votre commandement ? Son arrogance me stupéfie. Ses airs supérieurs…

— Nous ne cultivons pas la supériorité, capitaine, lui répondit Tarvitz. Nous recherchons la pureté. Mais l'une est souvent confondue avec l'autre. Nous prenons pour modèle l'Empereur aimé de tous, et en cherchant à lui ressembler, nous pouvons paraître distants et hautains.

— Vous êtes-vous déjà dit, reprocha Torgaddon, que même s'il est louable de vouloir imiter l'Empereur autant que possible, vous ne pouvez pas et vous ne devriez pas aspirer à sa suprématie ? L'Empereur est un être singulier. Il est unique. Efforcez-vous d'être comme lui par tous les moyens, mais n'ayez jamais la présomption de parvenir à son niveau. Personne n'est à son niveau. Personne ne sera son semblable.

— Ma légion le sait très bien, lui dit Tarvitz. Mais parfois, les autres ne

comprennent pas bien notre attitude.

— Il n’y a pas de pureté dans l’orgueil, insista Torgaddon. Il n’y a rien de pur ou d’admirable dans l’arrogance ou dans l’excès de confiance en soi.

— Le seigneur Eidolon le sait.

— S’il le sait, il devrait le montrer. Il vous a envoyés droit au désastre et il ne va même pas s’en excuser.

— Je suis certain que le moment venu, mon commandant évoquera publiquement le secours que vous nous avez porté et qu…

— Je ne veux pas de ces lauriers, le coupa Torgaddon. Vous étiez des frères dans le besoin et nous sommes venus vous aider, il n’y a rien à ajouter là-dessus. Mais il m’a fallu objecter aux décisions du Maître de Guerre pour obtenir la permission d’organiser cette descente, parce qu’il estimait insensé d’envoyer d’autres hommes à la mort, sur une planète inconnue, contre un ennemi inconnu. Et c’est ce qu’Eidolon a fait. Au nom de l’honneur, j’imagine, et de sa fierté.

— Comment avez-vous réussi à convaincre le Maître de Guerre ? se demanda Tarvitz.

— Ça n’est pas moi, se déchargea Torgaddon. C’est vous. L’orage s’était calmé au-dessus de cette zone, et nous avons détecté vos émissions radio. Vous avez prouvé que vous étiez encore en vie, et le Maître de Guerre a aussitôt donné au fer de lance l’autorisation de venir vous tirer de là.

Torgaddon leva les yeux vers les étoiles.

— Les orages sont leur meilleure arme, médita-t-il. Si nous voulons obtenir ce monde, nous allons devoir trouver un moyen de les vaincre. Eidolon a suggéré que les arbres étaient peut-être la clé, qu’ils pouvaient agir comme générateurs ou comme amplificateurs des perturbations. D’après lui, une fois que ces arbres ont été détruits, la tempête s’est calmée sur ce secteur.

Tarvitz attendit un peu avant de l’interroger.

— C’est le seigneur Eidolon qui vous a dit cela ?

— La seule chose sensée que j’ai entendu sortir de sa bouche. Il a affirmé qu’il a posé des charges sur ces arbres et qu’il les a détruits, et qu’aussitôt l’orage s’est arrêté. C’est une théorie intéressante. Le Maître de Guerre me demande de profiter de l’accalmie pour évacuer tout le monde, mais Eidolon a l’intention de trouver d’autres arbres et de les raser, avec l’espoir que nous pourrions créer un trou dans le couvert de l’ennemi. Qu’est-ce que vous en pensez ?

— Je pense… Que le seigneur Eidolon est sage, commenta Tarvitz.

Bul était stationné non loin et avait surpris leur conversation. Il ne put se contenir davantage.

— Permission de parler, mon capitaine, réclama-t-il.

— Pas maintenant, Bul, le retint Tarvitz.

— Mon capitaine, je…

— Vous l'avez entendu, Bul, le coupa Lucius en approchant d'eux.

— Comment vous appelez-vous, mon frère ? demanda Torgaddon.

— Bul, mon capitaine.

— Qu'aviez-vous à dire ?

— Ça n'est pas important, s'emporta Lucius avec impatience. Et il n'appartient pas au frère Bul de s'exprimer.

— Vous êtes Lucius, n'est-ce pas ? se fit confirmer Torgaddon.

— Le capitaine Lucius.

— Bul est l'un des hommes qui se sont tenus au-dessus de vous et qui ont combattu pour vous protéger ?

— En effet, et je suis honoré par ses actes.

— Vous pourriez peut-être le laisser parler, dans ce cas.

— Ça ne serait pas conforme à la hiérarchie, refusa Lucius.

— Je vais vous dire : en tant que commandant du fer de lance, j'estime avoir l'autorité ici. C'est moi qui vais décider qui parle et qui doit se taire. Nous vous écoutons, mon frère.

Bul scruta Tarvitz et Lucius d'une manière inquiète.

— C'était un ordre, l'encouragea Torgaddon.

— Ça n'est pas le seigneur Eidolon qui a détruit les arbres, mon capitaine. C'est le capitaine Tarvitz qui a insisté pour le faire. Le seigneur Eidolon l'a ensuite fait punir en prétextant qu'il avait gaspillé ses charges explosives.

— Est-ce vrai ? demanda Torgaddon.

— Oui, dit Tarvitz.

— Pourquoi l'avez-vous fait ?

— Parce qu'il ne me paraissait pas juste d'y laisser nos morts suspendus dans l'indignité.

— Et vous avez laissé Eidolon s'en approprier le crédit sans rien dire ?

— Il est mon seigneur.

— Merci, mon frère, lança Torgaddon à Bul. Il regarda vers Lucius. Réprimandez-le ou faites-le punir de quelque façon que ce soit pour avoir parlé, et je demanderai au Maître de Guerre de vous démettre en personne

de votre rang.

Il revint alors vers Tarvitz.

— C’est incroyable ; ça ne devrait pas avoir d’importance, et pourtant, maintenant que je sais que c’est vous qui avez abattu ces arbres, je suis plus enclin à poursuivre cette ligne de conduite. Eidolon sait très bien reconnaître une bonne idée quand quelqu’un d’autre l’a à sa place. Allons abattre quelques arbres de plus, Tarvitz. Vous pourrez me montrer comment on fait.

Torgaddon partit distribuer en criant ses ordres de mouvement. Tarvitz et Lucius échangèrent un long regard. Ce fut Lucius qui se détourna pour s’éloigner.

Le contingent armé quitta la clairière, revint sous les brins d’herbe géants de la forêt et sous la nappe de l’orage. Torgaddon fit ouvrir la marche à ses escouades Terminator. Les tanks humains, sous la direction de Trice Rokus, allumèrent leurs lourdes lames et dégagèrent une large voie de passage en fauchant les hautes tiges.

Ils continuèrent ainsi de progresser sous l’orage pendant vingt kilomètres. Deux fois, des arachnides aux aguets se jetèrent sur leurs lignes, mais les phalanges se resserrèrent, et avec l’avantage de la portée que leur conférait le chemin dégagé, elles massacrèrent leurs attaquants au bolter.

Le paysage se mit à changer. Ils atteignaient apparemment le bord d’un vaste plateau, et le sol amorça devant eux une inclinaison abrupte. Les hautes herbes se firent plus éparses, accrochées comme elles l’étaient à la terre ferreuse. La vaste cuvette d’un grand rift s’étalait devant eux. En contrebas, le sol spongieux, marécageux, se couvrait de milliers de petits conifères, hauts de quelque dix mètres, qui parsemaient le terrain comme une moisissure. Les arbres durs et crayeux, composés du même mortier blanc que les précédents, criblaient la dépression comme des rivets.

Quand ils y descendirent, les Astartes trouvèrent au fond du bassin une terre humide et collante, décorée de lacs longs et fins, d’une eau rendue orange par les sédiments ferreux du sol. Les éclairs scintillants des orages se reflétaient dans ces mares élancées, semblables à des marques de griffure laissées dans la planète.

L’air bourdonnait de mouches grises qui tourbillonnaient interminablement dans l’atmosphère stagnante. D’autres choses volantes, grandes comme des chauves-souris, traquaient les insectes en piqués foudroyants.

Ils découvrirent à l’entrée du rift six autres arbres à épines arrangés en un boqueteau silencieux. Des cadavres aux chairs résiduelles, des segments d’armure ornaient leurs piquants. Des Blood Angels et des soldats de l’Armée Impériale. Aucun signe des arachnides ailés, même si à cinquante kilomètres, on pouvait apercevoir des formes noires qui tournaient en cercles rageurs dans le ciel baigné d’éclairs.

— Abattez ces arbres, ordonna Torgaddon. Moy acquiesça et commença à rassembler les charges. Demandez au capitaine Tarvitz, il va vous montrer comment vous y prendre.

Loken demeura au strategium pendant les trois premières heures qui suivirent la descente, assez longtemps pour se réjouir du message envoyé par Torgaddon depuis la surface. Le fer de lance avait sécurisé le site d’atterrissage et rallié le reliquat de la compagnie du seigneur Eidolon. Après quoi l’atmosphère était devenue plus tendue. Ils attendaient d’entendre la décision de Torgaddon. Abaddon, précautionneux, avait déjà ordonné que les oiseaux d’assaut fussent apprêtés pour des vols d’extraction. Aximand faisait en silence les cent pas. Le Maître de Guerre s’était retiré vers son sanctum avec Maloghurst.

Loken resta un temps appuyé sur la balustrade du strategium, à surplomber l’activité du vaste pont principal et à discuter de tactique avec Tybalt Marr. Marr et Moy étaient tous les deux des Fils d’Horus, modelés à son image au point qu’ils avaient l’air de vrais jumeaux. À un point indéterminé de l’histoire de la légion, ils avaient gagné les surnoms de « Soit l’Un » et « Soit l’Autre » du fait qu’ils fussent presque interchangeables. Il était souvent difficile de les distinguer tant ils étaient semblables. L’un aurait toujours pu faire aussi bien que l’autre.

Tous deux étaient des officiers de terrain compétents, avec à leur actif un tableau de victoires qui aurait fait la fierté de n’importe quel capitaine, même si aucun des deux n’avait atteint la gloire d’un Sedirae ou d’un Abaddon. Ils étaient précis, efficaces et professionnels dans leur commandement, mais ils étaient des Luna Wolves, et ce qui était simplement professionnel pour cette fratrie aurait été exemplaire pour tout autre corps d’armée.

À mesure que Marr parlait, il devint évident qu’il enviait la chance de son « jumeau ». L’habitude d’Horus était d’envoyer les deux, ou aucun des deux. Ils œuvraient bien ensemble, complémentaires l’un de l’autre,

presque comme s’ils parvenaient à anticiper leurs décisions respectives. Mais le tirage au sort pour la composition d’un fer de lance n’avait rien de juste ou de démocratique. Moy avait gagné sa place, Marr non.

Et Marr continuait de parler, pour exprimer ses inquiétudes quant au sort de son frère. Après un moment, Qruze vint les rejoindre contre la rambarde.

Iacton Qruze était un anachronisme. Ancien et relativement assommant, il était capitaine depuis la création de la légion, où sa prééminence avait été totalement éclipsée quand Horus en avait reçu les rênes, confiées par l’Empereur. Il était le produit d’une autre ère, un retour à l’époque des Guerres d’Unification et au mauvais vieux temps ; borné et légèrement acariâtre, un vestige de la façon dont la légion envisageait les choses dans ses premières heures.

— Mes frères, lança-t-il en arrivant. Qruze avait toujours l’habitude, peut-être inconsciente, de poser son poing fermé contre sa poitrine en guise de salut, l’ancien signe pro-Unité, qui avait précédé celui de l’aigle à deux têtes. Son visage était long, buriné, creusé de rides profondes, et ses cheveux étaient blancs. Il parlait avec douceur en s’attendant à ce que les autres fissent l’effort d’écouter. Pour lui, c’était cette voix calme qui lui avait valu, au fil des années, le surnom de « Mal Entendu ».

Loken savait que telle n’était pas la vraie raison. L’esprit de Qruze n’était plus aussi aiguisé qu’il l’avait été ; ses conseils et ses commentaires paraissaient souvent inappropriés. Il était appelé le « Mal Entendu » car mieux valait ne pas prêter trop d’attention à ses jugements.

Qruze était convaincu de représenter une figure de sagesse pour la légion, et personne n’avait eu la méchanceté de l’informer du contraire. Il y avait bien eu quelques tentatives paisibles de l’évincer du commandement de sa compagnie, tout comme lui avait tenté plusieurs fois de se faire accorder le titre de premier capitaine. À l’ancienneté, il le serait devenu depuis longtemps. D’après Loken, le Maître de Guerre devait considérer Qruze avec une certaine pitié et ne pouvait se faire à l’idée de le retirer du service actif. Qruze était une relique exaspérante, considérée par tous les autres avec le même mélange d’affection et d’agacement ; un frère incapable d’accepter que la légion avait mûri et évolué sans lui.

— Nous serons repartis dès demain, annonça-t-il catégoriquement à Marr et Loken. Croyez-moi sur parole, mes jeunes frères : une journée, et le commandant ordonnera l’extraction.

— Tarik s’en sort bien, lui lança Loken.

— Le jeune Torgaddon a eu de la chance, mais il ne peut pas mener cette conquête à terme tout seul. Retenez bien ce que je vous dis : sitôt arrivés, sitôt repartis. Une journée.

— J'aurais aimé être en bas, lui confia Marr.

— Désir inutile, décida Qruze. Ça n'est qu'une mission de sauvetage. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'espéraient les Emperor's Children. Descendre dans cet enfer. Ils ont servi avec nous dans les premiers jours, vous savez ? De braves guerriers. Très corrects. Et ils ont appris aux Luna Wolves une chose ou deux à propos de la bienséance ! Des soldats exemplaires. Ils nous ont bien ridiculisés dans la bordure orientale, mais c'était il y a longtemps.

— Très longtemps, renchérit Loken.

— Ça oui, il y a très longtemps, confirma Qruze, sans percevoir aucune ironie. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils espéraient.

— Poursuivre une guerre ? suggéra Loken.

Qruze le regarda timidement.

— Vous vous moquez de moi, Garviel.

— Jamais de la vie, capitaine. Je n'oserais pas.

— J'espère que nous allons être déployés, répéta Marr, et bientôt.

— Nous n'allons pas être déployés, déclara Qruze. Il caressa le bouc gris qui décorait son menton long. Lui n'était certainement pas un Fils d'Horus.

— Des affaires m'attendent, s'excusa Loken. Je vous abandonne, mes frères.

Marr jeta à Loken un regard qui lui reprochait de le laisser seul avec le Mal Entendu. Loken lui retourna un clin d'œil, et partit en entendant Qruze entamer une de ses longues et tortueuses « anecdotes » pour le seul bénéfice de Marr.

Loken descendit dans le vaisseau vers les ponts de baraquement de la 10^{e} compagnie. Ses hommes l'attendaient, à demi en armure, leurs armes et leur équipement étalés devant eux. Apprentis et serviteurs charriaient des tourets portables et des chariots de soudure pour procéder à quelques ajustements finaux sur les plaques segmentées. Tout ça n'était que de l'agitation gratuite : les hommes étaient prêts depuis des semaines.

Loken prit le temps de tenir Vipus et les autres chefs d'escouade au courant de la situation, puis s'adressa brièvement à certains des guerriers novices élevés au rang de frère durant le voyage. Ces hommes-là étaient spécialement tendus. Cent Quarante Vingt allait peut-être voir leur baptême

en tant que véritables Astartes.

Dans la solitude de sa chambre d'armement, Loken resta un instant assis, à accomplir certains exercices mentaux conçus pour favoriser la concentration. Quand il en eut assez, il prit le livre que Sindermann lui avait prêté.

Durant leur périple, il avait lu en partie *Les chroniques d'Ursh* , mais bien moins qu'il en avait eu l'intention. Le commandant l'avait tenu occupé. Il ouvrit les lourdes pages jaunies entre ses mains nues et retrouva sa page.

Les chroniques étaient aussi brutales que Sindermann le lui avait promis. Des cités oubliées y étaient régulièrement brûlées ou mises à sac, ou disparaissaient simplement sous des frappes nucléaires. Invariablement, les mers se teintaient de sang, les cieux de cendre, et les paysages étaient jonchés par les innombrables ossements blanchis des vaincus. Quand des armées partaient en guerre, c'était fortes de milliards d'hommes, sous un million de bannières qui claquaient dans les vents radioactifs. Les batailles étaient des maelströms de lames et de casques à pointe noire et de cors de guerre, éclairés par les canons et les lance-flammes. Page après page, l'ouvrage célébrait les pratiques cruelles et le personnage non moins cruel du despote Kalagann.

L'essentiel de cet ouvrage amusait Loken. Il y abondait une logique improbable et une prétention de réalisme exagérée. Les faits d'armes décrits dépassaient ce que des guerriers pré-Unité auraient pu accomplir ; il s'agissait après tout des hordes de techno-barbares que les proto-Astartes en armure Tonnerre Mk I avaient été créés pour soumettre. Les grands généraux de Kalagann, Lurtois et Shang Khal, et plus tard Quallodon, étaient décrits dans des termes plus appropriés à des Primarques. Ils avaient conquis pour Kalagann des domaines d'une ampleur impossible dans la dernière période de l'ère des Luttes.

Loken avait une ou deux fois feuilleté la fin, pour découvrir que la dernière partie de l'ouvrage relatait la chute de Kalagann, et décrivait la conquête apocalyptique d'Ursh par les forces de l'Unité. Des passages se référaient aux guerriers ennemis arborant l'emblème de la foudre, qui avait été le blason personnel de l'Empereur avant que l'aigle de l'Imperium ne fût adopté. Ces hommes saluaient avec le poing fermé de l'Unité, comme Qruze le faisait toujours, et étaient indubitablement protégés par des armures Tonnerre. Loken se demanda si l'Empereur lui-même allait être mentionné, et en quels termes, et voulait chercher à voir s'il pouvait

reconnaître les noms de certains des proto-Astartes.

Mais il pensait devoir à Kyril Sindermann de lire ce livre entièrement, et revint à la page qu'il avait quittée. Il fut vite absorbé par un passage détaillant les campagnes de Shang Khal contre les conclaves de Nordafrike. Shang Khal avait rassemblé un ost significatif d'irréguliers venus des états-clients au sud d'Ursh, et les avait employés durant l'invasion pour soutenir ses forces armées principales, notamment les fameux Lanciers de Tupelov et les Moteurs rouges.

Les technogogues nordafrikains avaient préservé pour le bien de leurs communautés une plus grande technologie que celle possédée par Ursh, et le désir de s'en emparer, plus que tout autre considération, avait motivé cette guerre. Kalagann avait faim des instruments et des mécanismes dont les conclaves disposaient.

Huit batailles épiques ponctuèrent l'avancée de Shang Khal dans les zones nordafrikaines, et la plus grande fut celle de Xozer. Sur une période de neuf nuits et neuf jours, les machines de guerre des Moteurs rouges avaient forcé leur passage sur les prés agroponiques cultivés et les avaient rendus au désert auquel ils avaient été arrachés par l'irrigation intensive. Ils avaient franchi les haies de lasers et les murailles serties de gemmes du conclave extérieur, et lancé leurs bombes sales au cœur de la zone dirigeante. Alors, les Lanciers de Tupelov avaient entraîné avec eux dans la brèche une marée de berserks hurlants, et pénétré dans le paradis terrestre des jardins de Xozer, l'ultime fragment d'Eden d'une planète corrompue.

Qu'ils piétinèrent bien entendu, sans ménagement.

Loken se sentit l'envie de sauter quelques pages tandis que le récit s'enlisait dans des listes interminables d'honneurs de bataille. Mais ses yeux furent retenus par une phrase étrange qu'il relut plusieurs fois. Dans la zone dirigeante, une neuvième bataille mineure avait ponctué la conquête comme une réflexion après coup. Un bastion avait subsisté, le murengon, ou sanctuaire muré, là où les derniers hiérophantes des conclaves avaient résisté en pratiquant, comme le disait le texte, « leur sciomancie, à la flamme de leur royaume embraysé. »

Shang Khal, souhaitant mettre un terme rapide à la conquête, avait envoyé Anult Keyser écraser le sanctuaire. Keyser était le seigneur des Lanciers de Tupelov, et par le jeu de diverses dettes d'honneur, pouvait en appeler librement aux services de la Roma, un escadron d'appareils volants mercenaires, dont les intercepteurs richement décorés n'atterrissaient

jamais, d'après la légende, mais restaient en permanence dans les airs. Durant l'avance contre le murengon, les oneirocritiques de Keyser (et Loken déduisit que ce mot signifiait « interpréteurs de rêves ») l'avaient mis en garde contre la sciomancie des hiérophantes et leurs moyens fantasmagoriques.

Quand débuta la bataille, comme l'avaient prédit les oneirocritiques, les hiérophantes employèrent leur maji. Des nuées de criquets, aussi denses qu'une pluie de mousson, apparurent en masses tourbillonnantes qui masquèrent le soleil et tombèrent sur les forces de Keyser, bouchant les entrées d'aération, les canons des armes, les oreilles, les bouches, et les gorges. L'eau se mit à bouillir sans flamme ; les moteurs surchauffèrent. Des hommes se changèrent en pierre, ou leurs os devinrent mous, ou leurs chairs furent prises de bubons et tombèrent de leurs membres. D'autres devinrent fous. Certains se changèrent en démons et se retournèrent contre les leurs.

Loken s'arrêta et relut les dernières phrases. « … et là où les insayctes de ceste plaie n'arrivèrent point à s'immyscer, ni folie à prandre prise, ainsi hommes se mirent-ils à s'enfler, et se recompoysèrent sous la semblance terryble de démons, de fléaux pareyls aux efferits et dijinns qui persystent en les parages silencieux des déserts. Sous le visage d'iceux, se tournèrent contre leur sorte et sucèrent les sangs de leurs os… »

Certains se changèrent en démons et se retournèrent contre les leurs.

Anult Keyser lui-même fut tué par un tel démon, qui quelques heures auparavant avait été son loyal lieutenant, Wilhym Mardol.

Quand Shang Khal eut vent de la nouvelle, il entra dans une rage folle et se rendit immédiatement sur les lieux, apportant avec lui ce que le texte appelait « les chanteurs de colère », un genre de mages. Leur chef, ou maître, était un homme du nom de Mafeo Orde, et de quelque façon que ce fut, Orde dirigea ses chanteurs de colère dans une guerre à distance contre les hiérophantes. De façon assez agaçante, le texte se montrait vague sur ce qui arriva exactement ensuite, comme si les événements dépassaient la compréhension de l'auteur. Des mots comme « sort » et « maji » revenaient fréquemment sous sa plume, sans qualificatifs ; ils désignaient des invocations de dieux primordiaux dont l'auteur pensait clairement que ses lecteurs en auraient déjà entendu parler. Depuis le début de l'ouvrage, Loken avait relevé quelques références aux pouvoirs « majiques » de Kalagann, et aux « arts invisibles » qui faisaient la puissance d'Ursh, mais il

n’y avait vu que des hyperboles. Pour la première fois, la maji apparaissait sur le papier comme un fait établi.

La terre avait tremblé, comme par crainte. Le ciel s’était déchiré comme de la soie. Beaucoup des combattants de l’armée urshite entendirent la voix des morts leur murmurer. Des hommes prirent feu, et coururent, nimbés de flammes qui ne les consumaient pas, en appelant à l’aide. Le combat à distance entre les chanteurs de colère et les hiérophantes dura six jours, et quand il prit fin, la neige recouvrait l’ancien désert, les cieux avaient viré au rouge. Les formations aériennes de la Roma avaient été forcées de fuir, pour éviter que leurs appareils ne fussent attaqués par des anges hurlants et jetés vers le sol.

Au terme de ces six jours, tous les chanteurs de colère étaient morts à l’exception d’Orde. Le murengon n’était plus qu’un trou fumant, ses murs de pierre à ce point fondus par la chaleur qu’ils étaient devenus des coulures de verre. Et les hiérophantes n’étaient plus.

Le chapitre se terminait ainsi. Loken releva les yeux. Sa lecture l’avait à ce point absorbé qu’il se demanda s’il avait raté une alerte ou une convocation. La chambre d’armement était calme. Aucune des runes ne clignotait sur le panneau mural.

Il entama la partie suivante, mais la narration était passée à une séquence qui concernait quelque guerre septentrionale contre les cités-chenilles nomades de la Taïga. Il sauta quelques pages à la recherche d’une nouvelle mention d’Orde ou de maji, mais n’en trouva plus. Frustré, il reposa le livre.

Sindermann… le lui avait-il délibérément donné à lire ? Dans quel but ? Était-ce une plaisanterie ? Un message voilé ? Loken résolut de l’éplucher section par section et de retourner ensuite interroger son mentor.

Mais il en avait parcouru assez pour le moment. Son esprit était embrumé et il le voulait clair, prêt pour le combat. Il marcha jusqu’au panneau radio proche de la porte et l’activa.

— Officier de garde !

— Comment puis-je vous servir, mon capitaine ?

— Des nouvelles du fer de lance ?

— Je vérifie, mon capitaine. Non, rien qui vous ait été destiné.

— Merci. Tenez-moi au courant.

— Oui, mon capitaine.

Loken éteignit le communicateur. Il revint là où il avait laissé le livre, le prit et marqua sa page ; il se servait pour cela d’une fine bande de

parchemin arrachée au bas d'un de ses serments de l'instant. Il le ferma, et alla le ranger dans la cantine de métal cabossée où il conservait ses effets. Il s'y trouvait peu de choses, bien peu pour une aussi longue existence. Cela lui remit en tête les maigres possessions de Jubal. Si je devais mourir, songea-t-il, qui viendrait vider cette pièce ? Et qu'y aurait-il à garder ? L'essentiel de ce bric-à-brac se composait de trophées sans valeur, qui ne signifiaient quelque chose que pour lui. Le manche d'un couteau de combat qu'il avait brisé dans la gorge d'un chef de guerre ork ; de longues plumes, moisies et défraîchies, celles du bec-en-hachette qui avait failli le tuer sur Balthasar, des dizaines d'années plus tôt. Un morceau de fil de fer sale et rouillé, terminé par des nœuds, dont il s'était servi pour garrotter un champion eldar anonyme après avoir perdu toutes ses armes.

Cela avait été un sacré combat, une véritable épreuve, qui méritait bien qu'il en parlât à Oliton, quand il en aurait le temps. Combien de temps cela faisait-il ? Des siècles, lui semblait-il, bien que le souvenir en fût toujours aussi vivace que ceux d'hier. Deux guerriers, privés de leur arsenal classique par les conjonctures de la guerre, qui s'étaient traqués au milieu des feuilles oscillantes d'une forêt battue par le vent. Une telle ténacité. Loken avait failli pleurer d'admiration devant le cadavre de l'adversaire qu'il avait vaincu.

Il n'en restait plus qu'un segment de fil de fer et un souvenir, et quand Loken succomberait, seul demeurerait le fil de fer. Celui qui passerait là après sa mort le jetterait certainement en n'y voyant qu'un déchet inutile, et rien de plus.

Ses mains dénichèrent quelque chose qui ne serait pas jeté. La plaque de données que Karkasy lui avait donnée. La plaque de Keeler.

Loken s'assit et l'alluma pour en faire à nouveau défiler les images. Des images rares. La 10^{e} compagnie, rassemblée pour la guerre sur le pont d'embarquement. La bannière de compagnie ; Loken, encadré par la couleur vive de l'étendard. Loken prêtant son serment de l'instant. Le groupe du Mournival : Abaddon, Aximand, Torgaddon, et lui, avec Targost et Sedirae.

Il aimait ces images. Elles constituaient le bien le plus précieux qui lui eût jamais été offert, et le plus inattendu. Loken espérait qu'au travers d'Oliton, il pourrait laisser à d'autres un héritage utile, mais doutait maintenant que celui-ci serait aussi marquant que ces clichés.

Il avait ramené les images dans leur dossier, et fut sur le point d'éteindre la

plaque quand il remarqua, pour la première fois, que la mémoire en contenait un autre ; enregistré, peut-être intentionnellement, dans une annexe du dossier principal, cachée à la vue lors de l'affichage standard. Seule une minuscule icône « 2 » trahissait le fait que la plaque contint plus d'un dossier.

Il lui fallut un instant pour trouver l'annexe et l'ouvrir. Ce qu'il trouva ressemblait à un dossier d'images effacées ou rejetées, mais une vignette de texte qui lui était attachée disait : « CONFIDENTIEL ».

Loken l'ouvrit. Les couleurs de la première image éclatèrent sur le petit écran de la plaque. Il sursauta, confondu. La vue était sombre, son déséquilibre dans les contrastes la rendait presque inintelligible. Il passa à la suivante, puis à la suivante.

Et resta figé par une fascination horrible.

Ce qu'il voyait était Jubal, ou plutôt la chose que Jubal était devenue dans ses derniers instants. Une masse démente et enragée, qui remontait un couloir obscur vers le spectateur.

Il y avait d'autres clichés. Leur lumière et leur patine terne ne paraissaient pas naturelles, comme si l'appareil qui les avait capturés l'avait fait avec difficulté. Des gouttes très nettes de sang et de sueur étaient figées dans l'air, projetées vers l'avant-plan. La chose derrière elles, la chose qui avait projeté ces gouttes était floue, mais pas moins abominable pour autant.

Loken éteignit la plaque et se mit à retirer son armure aussi vite qu'il le put. Quand il n'eut plus sur lui que les épais polymères mimétiques de sa sous-combinaison, il enfila une longue robe à capuche de chanvre marron. Il prit la plaque et un bracelet-communicateur, et sortit.

— Nero !

Vipus apparut, en armure complète à l'exception de son casque. La tenue de Loken lui fit froncer les sourcils d'incompréhension.

— Garvi ? Pourquoi n'êtes-vous pas en armure ? Que se passe-t-il ?

— J'ai une affaire qui m'appelle, l'informa rapidement Loken en fermant le bracelet-communicateur autour de son poignet. En mon absence, vous allez assurer le commandement.

— Moi ?

— Je serai bientôt revenu. Il leva le bracelet et lança le calage automatique sur les fréquences de Vipus. De petites diodes clignèrent rapidement sur le bracelet et le gorgerin de l'armure de Vipus, puis s'allumèrent à l'unisson.

— Si la situation change, si nous sommes appelés, prévenez-moi

immédiatement. Ça n’est pas un abandon de poste, mais il y a quelque chose que je dois impérativement faire.

— Quel genre de chose ?

— Je ne saurais le dire, répondit Loken. Nero Vipus se contenta de hocher la tête.

— Si vous le dites, mon frère. Je couvre votre départ et je vous tiens informé des évolutions. Il resta là, à regarder son capitaine encapuchonné s’engager dans une galerie d’accès et être avalé par les ombres.

La partie allait si mal pour lui qu’Ignace Karkasy décida qu’il était grand temps de soûler ses compagnons de jeu. Au milieu d’une assistance passablement désintéressée, ils occupaient à six la table d’une alcôve située à l’extrémité avant de la Retraite ; sous des arches dorées, au-delà desquelles des commémorateurs, des soldats en permission, du personnel de bord entre deux quarts et quelques itérateurs (dont nul ne savait jamais quand ils étaient de service ou non) se mêlaient les uns aux autres dans la longue salle remplie. Tout ce petit monde mangeait, buvait, jouait et discutait dans un joyeux brouhaha ponctué de rires et du tintement des verres. Quelqu’un jouait de la viole. La Retraite était devenue le centre de l’activité sociale du vaisseau-amiral.

Juste une semaine ou deux auparavant, un ingénieur en second éméché avait expliqué à Karkasy qu’il n’avait jamais connu d’aussi joyeuse société à bord du *Vengeful Spirit* , ni d’aucun autre croiseur sur lequel il eût servi. Les commémorateurs avaient amené avec eux leurs habitudes de bohème, vers lesquelles l’équipage avait vite été attiré.

Les itérateurs et quelques officiers supérieurs de la flotte avaient manifesté leur désapprobation devant cette convivialité croissante. Quand Comnenus lui-même avait à son tour soulevé ses objections contre les agapes permanentes que le *Vengeful Spirit* hébergeait désormais, quelqu’un (et Karkasy suspectait le commandant en personne) lui avait rappelé que le but des commémorateurs était de fraterniser avec les soldats et les adeptes. Ceux-ci s’étaient pressés en nombre vers la Retraite, avec l’espoir de dénicher le mauvais poète ou le chroniqueur dont la plume coucherait leurs pensées pour la postérité. La plupart étaient restés pour prendre des cuites, jouer aux cartes et rencontrer des femmes.

Telles étaient jusqu’à ce jour, selon Karkasy, les plus belles réussites du programme de commémoration : rappeler aux membres des expéditions

qu’ils étaient humains et leur offrir un peu d’amusement.

Et leur piquer leur argent aux cartes.

Ils jouaient au targemain, avec un paquet de cartes à coins carrés que Karkasy avait une fois prêté à Mersadie Oliton. Deux autres commémorateurs étaient assis à la table, ainsi qu’un officier de pont subalterne, un sergent de l’armée et un oberst de l’artillerie de bord. Ils utilisaient en guise de jetons des éclats plaqués or, que quelqu’un avait sans vergogne grattés sur l’une des colonnes de la grande salle d’apparat. Karkasy devait admettre que les commémorateurs avaient terriblement abusé des lieux : non seulement les colonnes avaient été dénudées jusqu’à l’acier, mais les fresques murales avaient été recouvertes de peinture ou d’inscriptions. Des vers s’étalaient sur des pans de ciel entre les épaules de héros anciens, lesquels devaient maintenant affronter l’éternité affublés d’une barbe comique ou d’un bandeau sur l’œil. Par endroits, les murs et le plafond avaient été peints en blanc, ou retapissés de papier, pour que des diatribes d’une tournure nouvelle pussent y être inscrits.

— Je laisse passer cette main, annonça Karkasy, et il recula sa chaise en ramassant la poignée d’éclats dorés qui lui restait encore. Je vais aller nous trouver de quoi boire.

Les autres joueurs marmonnèrent leur consentement alors que le sergent distribuait. L’officier de pont, la tête pendante et les yeux mi-clos, fit battre ses paumes l’une contre l’autre, les coudes posés sur la table, les mains au-dessus du crâne.

Le poète fendit la foule pour trouver Zinkman. Zinkman le sculpteur avait de quoi boire, ce qui semblait être une réserve inépuisable d’alcool, même si personne ne savait d’où il la tirait. Quelqu’un avait insinué que Zinkman avait conclu un arrangement avec un gars du contrôle de l’atmosphère interne, qui le distillait lui-même. Zinkman lui devait au moins une bouteille, depuis la partie de merci-merci qu’ils n’avaient pas terminée deux nuits plus tôt.

Il demanda Zinkman à deux ou trois tables, et se renseigna auprès de divers groupes des parages. La viole s’était pour le moment arrêtée de jouer, et certains applaudissaient Carnegi, le compositeur, grimpé sur une table. Carnegi chantait baryton de manière à moitié décente, et presque tous les soirs, on pouvait compter sur lui pour interpréter des opéras populaires à la demande.

Karkasy en avait une à lui faire : ç’aurait été de la fermer.

Une trombe de rires surgit non loin, là où un petit groupe animé s'était réuni sur des tabourets et des fauteuils inclinables pour entendre un commémorateur donner lecture d'une composition récente. Dans l'une des alcôves formées par les colonnades autrefois couvertes d'or, Karkasy vit Ameri Sechloss inscrire à l'encre rouge sa dernière commémoration, sur un mur enduit de blanc avec la peinture pour réfection de coque qu'elle avait subtilisée. En-dessous s'était trouvée une représentation de l'Empereur triomphant sur Cyclonis. Quelqu'un allait forcément finir par s'en plaindre. Des bouts de l'Empereur dépassaient des coins de son barbouillage.

— Zinkman ? Quelqu'un l'a vu ? Zinkman ? appela-t-il.

— Je crois qu'il est par-là, indiqua l'un des commémorateurs qui observait Sechloss.

Il se retourna et se dressa sur la pointe des pieds pour jeter un œil au-dessus de la cohue. La Retraite était bondée ce soir. Un nouveau venu venait juste de franchir l'entrée principale. Karkasy fronça les sourcils. Il n'avait pas besoin d'être sur la pointe des pieds pour repérer cet individu : en robe à capuchon, il dominait le reste de la foule, c'était même de loin la personne la plus grande présente dans la salle. Pas une carrure humaine. Le niveau général du bruit ne baissa pas, mais il était manifeste que ce personnage attirait l'attention. Les gens chuchotaient et jetaient des regards en coin dans sa direction.

Karkasy, qui devait être la seule personne assez audacieuse pour approcher ce visiteur, se fraya un chemin dans la multitude. La silhouette encapuchonnée se tenait juste à l'intérieur de l'arche d'accès et balayait la foule du regard, à la recherche de quelqu'un.

— Capitaine ? demanda Karkasy en regardant par-dessous la capuche. Capitaine Loken ?

— Karkasy. Loken n'avait pas l'air à l'aise.

— Vous me cherchiez, capitaine ? Je pensais que nous n'avions rendez-vous que demain.

— Je… Je suis venu chercher Keeler. Est-elle ici ?

— Ici ? Oh, non, elle ne vient jamais ici. Suivez-moi. Vous n'avez pas envie d'être ici.

— Ah oui ?

— Je le vois bien à vos manières, et à chaque fois que nous sommes rencontrés, vous n'avez jamais franchi l'arche. Venez.

Ils ressortirent par l'entrée arquée, vers la pénombre et la quiétude fraîches

du corridor. Quelques personnes passèrent près d’eux pour rejoindre la Retraite.

— Ce doit être important pour que vous ayez mis le pied à l’intérieur, estima Karkasy.

— C’est important, en effet. Loken garda le capuchon sur sa tête, et son comportement restait guindé et emprunté. Je dois parler à Keeler.

— Elle ne fréquente pas beaucoup les espaces communs, elle doit probablement se trouver dans sa cabine.

— Où se trouve-t-elle ?

— Vous auriez pu demander ça à l’officier de surveillance.

— Je vous le demande à vous, Ignace.

— Si c’est aussi confidentiel que ça… insinua Karkasy ; Loken ne formula aucune réponse. Il haussa les épaules. Venez avec moi, je vais vous y amener.

Karkasy guida le capitaine dans le dédale du pont résidentiel où les commémorateurs avaient reçu leurs quartiers. Les passerelles résonnantes étaient froides, des taches d’humidité maculaient les murs d’acier brossé. Ce secteur avait autrefois été le cantonnement des officiers de l’Armée, mais tout comme la Retraite, il avait cessé de ressembler à l’intérieur d’un vaisseau militaire. De la musique s’échappait souvent par des écoutilles à moitié ouvertes. Les sons d’un rire hystérique provenaient d’une des cabines, et d’une autre, ceux d’un homme et d’une femme en pleine dispute. Des affiches avaient été placardées sur les cloisons : des poèmes, des essais sur la nature de l’homme et de la guerre. Des peintures les côtoyaient parfois, certaines magnifiques, certaines grotesques. Ils croisaient quelques détritus, une chaussure égarée, une bouteille vide, des boulettes de papier froissé.

— Nous y voilà, annonça Karkasy. L’écoutille de la cabine de Keeler était close. Vous voulez que je…

— Oui.

Karkasy cogna à la porte et écouta. Après quelques secondes, il frappa à nouveau, plus fort.

— Euphrati ? Euphrati, tu es là ?

L’écoutille pivota, et l’odeur d’une moiteur corporelle se répandit dans l’air frais du couloir. Karkasy se trouvait face à face avec un jeune homme mince et nu, qui pour tout vêtement avait à moitié boutonné un pantalon de treillis. L’inconnu était fin mais musclé, dur de corps comme de visage. Des

numéros étaient tatoués sur ses avant-bras, et de petites plaques de métal pendaient à une chaîne autour de son cou.

— Qu'est-ce qu'y a ? cracha-t-il à Karkasy.

— Je voudrais voir Euphrati.

— Va chier, lui retourna le soldat. Elle a pas envie d'te voir.

Karkasy recula d'un pas. Le militaire était physiquement intimidant.

— Calmez-vous, dit Loken, apparu derrière Karkasy en abaissant sa capuche. Calmez-vous et je n'aurais pas à vous demander votre nom et votre unité. Le soldat leva vers lui des yeux ronds.

— Elle… Elle est pas là, dit-il.

Loken voulut tout de même entrer dans la cabine. Le soldat chercha à lui barrer le chemin, mais il lui agrippa le poignet droit et tourna si brusquement la main que l'homme se retrouva aussitôt prisonnier d'une clef de bras.

— Ne refaites plus jamais ça, lui conseilla le Luna Wolf en relâchant sa prise, et en y ajoutant une infime poussée qui fit tomber le soldat à quatre pattes.

La pièce, assez petite, était très en désordre. Des vêtements épars, des draps froissés en tapissaient le sol, et les étagères comme la table étaient couvertes de bouteilles et d'assiettes sales.

Keeler se tenait à l'extrémité de la pièce, à côté de la couchette défaite. Un drap ramené autour de son corps dévêtu, elle fixait Loken avec dédain et lui parut malade et fatiguée. Ses cheveux étaient emmêlés. Des cernes noirs se dessinaient sous ses yeux.

— C'est bon, Leef. On se voit plus tard, dit-elle au soldat.

Toujours sur ses gardes, ce dernier renfila son maillot et ses bottes, ramassa sa veste, et partit en jetant un dernier regard haineux à Loken.

— Il n'est pas méchant, le défendit Keeler. Il s'occupe de moi.

— Armée Impériale ?

— Oui. Appelez ça de la fraternisation si vous voulez. C'est obligatoire qu'Ignace soit là ?

La présence de Karkasy flottait dans le cadre de porte. Loken se retourna.

— Merci de votre aide, lui dit-il. Je vous reverrai demain.

— Très bien, dit le poète, qui s'éloigna à contrecœur. Loken ferma l'écoutille, puis se retourna vers Keeler, laquelle versait dans un petit verre la liqueur claire d'une flasque.

— Ça vous tente ? proposa-t-elle en la lui tendant. Au nom de l'hospitalité

?

Il fit non de la tête.

— Ah. Je suppose que vous ne buvez pas, vous autres Astartes. Encore une faiblesse biologique qui a été gommée chez vous.

— Il nous arrive de beaucoup boire, en certaines circonstances.

— Et ça n'en est pas une, je suppose ? Keeler posa la flasque et leva son verre. Elle retourna vers son lit, tenant d'une main le drap autour d'elle et sirotant le verre qu'elle tenait de l'autre. En prenant soin de ne pas le renverser, elle s'installa sur le matelas, ramena ses jambes sous elle et replia le drap pour préserver sa pudeur toute relative.

— Je ne me doute absolument pas de pourquoi vous êtes ici, capitaine. Je suis juste sidérée. Ça fait des semaines que je vous attends.

— Pardonnez-moi. Je viens seulement de trouver le second dossier. Je n'avais pas fait suffisamment attention.

— Qu'est ce que vous pensez de mon travail ?

— Stupéfiant. Je suis flatté par les images que vous avez prises sur le pont d'embarquement. Je voulais vous faire parvenir un mot pour vous remercier de me les avoir copiées. Encore une fois, je suis désolé. Cependant, le second dossier est plus…

— Problématique ?

— Pour le moins, dit-il.

— Pourquoi vous ne vous asseyez pas ? demanda-t-elle. Loken alla se poser avec précaution sur un petit tabouret de métal, près de la table encombrée.

— J'ignorais qu'il existait des images de cet incident.

— Et moi, je ne savais pas que je les avais prises, répliqua Keeler. J'ai dû oublier. Quand le premier capitaine me l'a demandé, sur le moment, j'ai répondu non. Je n'avais rien pris. Je les ai retrouvées plus tard, et ça m'a surprise.

— Pourquoi me les avez-vous envoyées ? demanda-t-il. Elle haussa les épaules.

— Je n'en sais trop rien. Vous devez essayer de comprendre, capitaine, j'étais… traumatisée. Pendant un temps, je me suis sentie très mal, à cause du choc. Mais j'ai réussi à tenir le coup. Je vais mieux maintenant, je suis redevenue stable, concentrée. Mes amis m'ont aidé : Ignace, Sadie et quelques autres. Ils ont été gentils avec moi. Ils m'ont empêché de me faire du mal.

— De vous faire du mal ?

Elle fit tourner son verre entre ses doigts, les yeux vers le sol.

— J’ai fait des cauchemars, capitaine Loken. J’avais des visions horribles, même quand j’étais éveillée. Je pleurais tout d’un coup, sans raison. J’ai commencé à trop boire. Je me suis procuré un petit pistolet, et j’ai passé des heures à me demander si j’aurais le courage de l’utiliser. Elle releva les yeux vers lui. J’étais dans ce… dans ce gouffre de désespoir quand je vous ai envoyé ces clichés. C’était un appel à l’aide, je suppose. Je n’en sais rien. Je ne me souviens pas. Je vous l’ai dit, j’ai dépassé tout ça. Je vais bien, et je me sens un peu stupide de vous avoir dérangé, surtout après tout ce temps. Vous êtes venu pour pas grand-chose.

— Je suis heureux de savoir que vous allez mieux, dit Loken, et je ne suis pas non plus venu pour rien. Nous devons parler de ces images. Qui les a vues ?

— Personne. Vous et moi. Personne d’autre.

— Vous n’avez pas jugé bon d’informer le premier capitaine de leur existence ?

Keeler secoua la tête.

— Non. Non, pas du tout. Pas à ce moment-là. Si j’étais allé voir les autorités, elles me les auraient confisquées… Et détruites, probablement, et m’auraient raconté la même histoire de bête sauvage. Le premier capitaine avait l’air tout à fait certain que c’était un animal, un genre de créature xenos, et il a insisté pour que je me taise. Pour le moral des troupes. Ces images ont été une bouée de sauvetage pour moi, elles prouvaient que je n’étais pas folle. C’est pour ça que je vous les ai envoyées.

— Ne fais-je pas partie des autorités ?

Elle se mit à rire.

— Vous étiez là, Loken. Vous étiez là, vous l’avez vue. J’ai tenté le coup. Je me suis dit que vous pouviez répondre et…

— Et quoi ?

— Et me dire la vérité.

Loken hésita.

— Oh, ne vous en faites pas, l’admonesta-t-elle en se relevant pour aller remplir son verre. Je n’ai pas envie de connaître la vérité tout de suite. Une bête sauvage. Très bien, une bête sauvage. Je suis passée à autre chose. À cette heure de la journée, capitaine, je ne m’attends pas à ce que vous brisiez vos serments de loyauté pour me révéler quelque chose que vous

avez juré de ne pas me dire ; c'était une idée stupide, et je la regrette. C'est à mon tour de m'excuser.

Elle regarda vers lui, en relevant le bord du drap pour mieux couvrir sa poitrine.

— J'ai effacé mes copies. Toutes, vous avez ma parole. La seule qui reste est celle que je vous ai envoyée.

Loken produisit la plaque de données et la posa sur la table ; il dut pour cela lui ménager un espace en écartant la vaisselle répugnante. Keeler la regarda longtemps, puis vida son verre d'un trait et le remplit à nouveau.

— Vous imaginez ? dit-elle, en levant la flasque d'une main tremblante. Je suis terrifiée rien qu'à l'idée de les avoir à nouveau dans cette pièce.

— Je n'ai pas l'impression que vous soyez passée à autre chose autant que vous le prétendez, dit Loken.

— Ah vraiment ? le railla-t-elle. Elle posa le verre et fit courir les doigts de sa main libre dans ses courts cheveux blonds. Alors arrêtons de déconner, puisque vous êtes là. Ça commence à bien faire.

Elle vint prendre la plaque.

— Une bête sauvage, hein ? C'est ça ? Une bête sauvage ?

— Une variété de prédateur sauvage propre à la région des montagnes que…

— Pardonnez-moi, mais ce ne sont que des conneries, l'arrêta-t-elle. Elle alla enfoncer la plaque dans le port de lecture d'un banc de cadrage compact de l'autre côté de la pièce, où certains de ses appareils et des lentilles de rechange embarrassaient un banc. La console se mit à bourdonner et l'écran s'alluma, blanc et froid.

— Qu'est-ce que vous faites des décalages ?

— Des décalages ? répéta Loken.

— Oui. Elle entra les lignes de commande d'une main experte et sélectionna le fichier. D'un coup sec de l'index, elle fit s'ouvrir la première image, qui s'épanouit sur l'écran.

— Par Terra, je ne peux pas la regarder, dit-elle en se détournant.

— Éteignez ça, Keeler.

— Non, vous, vous allez regarder. Regardez les distorsions visuelles. Vous les aviez sûrement remarquées ? C'est comme si cette chose était là sans être là. Comme si elle était à moitié dans la réalité.

— Une erreur de signal. Les conditions et l'obscurité ont déréglé les senseurs de votre appareil et…

— Je sais très bien me servir d’un appareil, capitaine, je sais reconnaître une mauvaise exposition, un effet de halo ou des malformations numériques. Regardez.

Elle vit venir la deuxième image, et la lorgna du coin de l’œil en faisant des gestes de la main.

— Regardez l’arrière-plan. Et les gouttes de sang en avant-plan, ici et ici. Image parfaite. Mais la chose elle-même… Je n’ai jamais rien vu produire cet effet sur un instrument à haut gain. Votre « bête sauvage » n’est pas en continuité physique avec ce qui l’entoure. Et c’est exactement comme ça que je l’ai vue, capitaine. Vous avez étudié ces images de près, sans aucun doute ?

— Non, dit Loken.

Keeler fit apparaître une autre image, qu’elle regarda pleinement cette fois, avant d’en détourner les yeux.

— Là, vous voyez ? L’image résiduelle ? Elle est sur toutes les images, mais on la voit mieux sur celle-là.

— Je ne vois rien…

— Je vais augmenter le contraste et corriger un peu le flou. Elle joua avec les commandes de la machine. Voilà, vous voyez, maintenant ?

Loken ouvrit des yeux ronds. Ce qui n’avait d’abord semblé être qu’un flou laiteux posé sur l’image de la chose avait acquis une meilleure résolution. En surimpression sur la forme du monstre, une forme semi-humaine en imitait la pose et la posture. Même s’ils laissaient voir au travers, on ne pouvait confondre le visage hurlant et le corps torturé de Xavyer Jubal.

— Vous le connaissez ? demanda-t-elle. Moi pas, mais je sais reconnaître la physionomie et la carrure d’un Astartes quand j’en vois un. Mon appareil n’avait pas de raison d’enregistrer ça. À moins que… ?

Loken ne répondit pas.

Keeler éteignit l’écran, tira la plaque de son logement et la jeta à Loken, qui la rattrapa en vol. Elle retourna vers la couchette et s’y laissa tomber.

— C’est pour ça que je voulais une explication, dit-elle. C’est pour ça que je vous ai envoyé mes images. Quand j’ai touché le fond de la névrose, j’espérais que vous alliez venir pour m’expliquer tout ça, mais ne vous inquiétez pas, j’ai dépassé tout ça, maintenant. Je vais très bien. Une bête sauvage. Voilà ce que c’était.

Loken fixait la plaque posée dans sa main. Il pouvait à peine imaginer ce

par quoi Keeler en était passée. Cela avait été suffisamment difficile pour lui, Nero et Sindermann, mais dans leur cas, l'affaire avait été correctement gérée. Ils avaient eu droit à la vérité. Pas Keeler. Elle était brillante, et intelligente, et avait décelé les failles dans leur histoire ; ces horribles incohérences prouvaient que l'événement ne se bornait pas aux explications du premier capitaine. Et elle avait vécu avec cette connaissance, elle y avait fait face, seule.

— Que pensez-vous que c'était ? lui demanda-t-il.

— Quelque chose d'affreux que je n'aurais jamais dû voir, répondit-elle. Par le Trône, Loken, je vous en supplie, ne me prenez pas en pitié maintenant. Ne me dites pas ce que c'était.

— Je ne le ferai pas, dit-il. Je ne peux pas. C'était une bête sauvage, Euphrati. Comment vous en sortez-vous ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous disiez que vous allez bien ; à quel point ?

— Mes amis m'ont aidée à m'en sortir, je vous l'ai dit.

Loken se leva, prit la flasque, et marcha jusqu'à la couchette. Il s'assit sur le bord du matelas et remplit le verre qu'elle lui tendit.

— Merci, dit-elle. J'ai trouvé la force. J'ai trouvé la…

Pendant un instant, Loken la crut sur le point de dire « foi ».

— La quoi ?

— La confiance. La confiance dans l'Imperium et dans l'Empereur. La confiance en vous.

— En moi ?

— Pas en vous, personnellement ; en l'Astartes et l'Armée Impériale. En chaque branche des combattants de l'Humanité qui se dédient à la protection de nous autres, simples mortels. Elle prit une gorgée et ricana. L'Empereur nous protège.

— Bien entendu, dit Loken.

— Non, non, vous ne m'avez pas comprise, expliqua Keeler, les bras croisés autour de ses genoux relevés. Il nous protège vraiment. Il protège l'Humanité par le biais de ses légions, des corps d'armée et des machines du Mechanicum. Il connaît les dangers. Les incohérences. Il vous utilise, vous et tous les instruments comme vous, pour nous en protéger. Pour nous protéger physiquement du meurtre et de la souffrance, pour protéger nos esprits de la folie, pour protéger nos âmes. C'est ce que j'ai compris grâce à ce traumatisme, et j'en suis contente. Dans l'univers, il existe des dangers

incroyables que l’Humanité est fondamentalement incapable de comprendre, et auxquels elle ne pourrait pas survivre. C’est pour ça qu’il nous protège. Certaines vérités nous rendraient fous rien qu’en les envisageant à peine. Il a choisi de ne pas les partager avec nous. C’est pour ça qu’il vous a faits.

— C’est une façon de voir remarquable, la félicita Loken.

— Dans les pics des murmures, ce jour-là… Vous m’avez sauvé la vie, n’est-ce pas ? Vous avez abattu cette chose. Et maintenant, vous me sauvez encore en gardant la vérité pour vous. Ça n’est pas douloureux ?

— Qu’est-ce qui est douloureux ?

— De cacher cette vérité.

— Parfois, admit-il.

— L’Empereur est notre vérité et notre lumière. Si nous avons confiance en lui, il nous protégera.

— Qui vous a dit ça ? demanda Loken.

— Un ami. Une seule chose m’inquiète, Garviel. Une pensée qui refuse de me quitter. Vous autres, les Astartes, vous êtes loyaux à l’Astartes. Vous restez entre vous et vous ne perdez jamais votre confiance les uns dans les autres.

— Et ?

— Je pense que vous m’auriez dévoilé quelque chose ce soir, sans cette loyauté envers vos frères. Je vous admire pour ça, mais dites-moi une chose : jusqu’où va votre loyauté ? Quoi qu’il ait pu nous arriver dans les montagnes, je suis sûre qu’un frère de l’Astartes y était impliqué. Qu’est-ce qui devra se passer pour vous faire oublier votre loyauté envers la légion, et penser à votre loyauté envers le reste de nous tous ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, se déroba-t-il.

— Bien sûr que si. Si un autre frère se tournait contre ses frères, vous le couvririez encore une fois ? Combien devront vous trahir avant que vous n’agissiez ? Un ? Une escouade ? Une compagnie ? Combien de temps allez-vous garder vos secrets ? Qu’est-ce qu’il vous faudra pour rejeter les liens fraternels de votre légion et dire : « C’est mal » ?

— Vous imaginez l’impossible…

— Non, certainement pas. Et vous, vous savez ce que je veux dire, mieux que n’importe qui. Si c’est arrivé à l’un de vous, ça pourrait arriver à d’autres. Vous êtes tous si parfaitement entraînés et identiques. Vous marchez au pas et vous faites ce qu’on vous dit de faire. Vous connaissez

des Astartes qui refuseraient de marcher au pas, Loken ? Vous le feriez, vous ?

— Je…

— Vous le feriez ? Si vous aviez des soupçons, ou une preuve de dérèglement, vous sortiriez du rang pour vous dresser contre les autres ? Pour le bien de l'Humanité, évidemment.

— Ça n'arrivera pas, lui certifia Loken. Ça n'arrivera jamais. Vous suggérez la discorde, la guerre civile ; c'est contraire à la moindre fibre de l'Imperium tel que l'Empereur l'a créé. Avec Horus comme Maître de Guerre, comme guide, une telle possibilité ne peut même pas être envisagée. L'Imperium est fort et poursuit un seul but. Il y a des incohérences, Euphrati, tout comme il y a des guerres, des épidémies et des famines. Elles nous font mal, mais elles ne nous tuent pas. Nous les dépassons et nous allons de l'avant.

— Tout dépend d'où se produisent les incohérences, lui fit-elle remarquer. Le bracelet-communicateur de Loken se mit soudain à biper. Il leva le poignet et pressa le bouton d'appel.

— J'arrive, dit-il. Il tourna à nouveau les yeux vers elle.

— Nous continuerons de discuter une autre fois, Euphrati.

Elle acquiesça. Il se pencha et l'embrassa sur le front.

— Portez-vous bien. Reposez-vous sur vos amis.

— Êtes-vous mon ami ? demanda-t-elle.

— Soyez-en certaine. Il se leva.

— Garviel, l'appela-t-elle depuis la couchette.

— Oui ?

— Effacez ces images, s'il vous plaît. Faites-le pour moi. Elles n'ont pas à exister.

Il hocha la tête, ouvrit l'écoutille et sortit dans l'air froid du corridor.

Une fois que la porte fut refermée, Keeler se leva de son lit en laissant le drap glisser de sur elle, puis trottina jusqu'à un buffet, s'agenouilla et ouvrit les portes, pour en sortir deux bougies, et une petite statuette de l'Empereur. Elle les posa sur le dessus du meuble et alluma les chandelles au briquet. Puis elle fouilla à nouveau les étagères et y retrouva le pamphlet aux pages cornées que Leef lui avait laissé. L'impression était mauvaise et provenait sans doute d'une vieille machine à rotatives. Les bords étaient marqués par des taches d'encre, et le texte jalonné d'une bonne quantité de fautes.

Keeler s'en moquait. Elle ouvrit à la première page. Inclinée devant l'autel

de fortune, elle commença à lire.

— L'Empereur de l'Humanité est la Lumière et la Voie, et toutes ses actions sont pour le bien de l'Humanité, de nous qui sommes son peuple. L'Empereur est Dieu et Dieu est l'Empereur ; ainsi est-il dit dans le Lectio Divinitatus, et par-delà toute chose, l'Empereur nous protège…

Loken remontait en courant les couloirs du secteur des commémorateurs, sa robe flottant derrière lui. Les alarmes retentissaient. Des hommes et des femmes passaient la tête à leur porte pour le regarder passer.

Il leva son bracelet à sa bouche.

— Nero, expliquez-moi ! C'est Tarik ? Est-il arrivé quelque chose ?

La fréquence grésilla et la minuscule voix de Vipus sortit du bracelet.

— Oui, quelque chose est arrivée, Garvi. Dépêchez-vous de revenir.

— Quoi ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Un vaisseau. Une barge vient tout juste de se translater derrière nous à l'intérieur du système. C'est celle de Sanguinius. Sanguinius est venu en personne.

OceanofPDF.com



Garviel Loken, Dixième Capitaine des Luna Wolves

OceanofPDF.com

SEPT

Seigneur des Anges
Sur la terre des araignées
Interdiction

Juste une semaine plus tôt, durant l’une de leurs entrevues privées régulières, Loken avait fini par parler à Mersadie Oliton du Grand Triomphe d’Ullanor.

— Vous ne pouvez pas imaginer ce que c’était.

— Je peux quand même essayer.

Loken sourit.

— Tout un continent avait été aplani par le Mechanicum pour servir de décor à l’événement.

— Aplani ? Vous voulez dire, entièrement !?

— Avec l’aide de fuseurs industriels et d’engins de géoformation. Des montagnes ont été rasées et leur matière a servi à combler des vallées. La surface était toute lisse, comme une immense plaine de graviers qui s’étendait à l’infini. Il leur avait fallu des mois.

— Ça aurait dû leur prendre des siècles !

— Vous sous-estimez la capacité industrielle du Mechanicum ; quatre flottes ouvrières avaient été envoyées. Elles ont aménagé un décor digne de l’Empereur, si vaste qu’il pouvait être minuit d’un de ses côtés et midi de l’autre.

— Vous exagérez ! s’exclama-t-elle sur un ton jubilatoire.

— C’est vrai, peut-être. Ce serait la première fois, n’est-ce pas ?

Elle hocha la tête.

— Vous devez comprendre : ça a été un événement unique. Une grande célébration triomphale pour marquer le tournant d’une époque, et l’Empereur, loué soit-il, le savait très bien. Il savait qu’il fallait marquer les esprits. C’était la fin de la campagne d’Ullanor, et le couronnement du Maître de Guerre. C’était l’occasion pour l’Astartes de dire au revoir à l’Empereur avant son départ pour Terra, après qu’il eût mené ses armées lui-même pendant deux siècles. Nous avons pleuré quand il a annoncé qu’il se retirait des combats. Vous pouvez vous imaginer ça, Mersadie ? Cent mille guerriers en pleurs ?

— Dommage qu’aucun commémorateur n’ait été là pour y assister, dit-elle. Ce genre de cérémonie n’arrive pas tous les jours.

— C’était une affaire privée.

Elle rit une fois encore.

— Cent mille guerriers présents, un continent rasé pour les besoins de la chose, et vous appelez ça une affaire privée ? Loken la regarda droit dans les yeux.

— Même maintenant, vous ne nous comprenez pas, n’est-ce pas ? Vous continuez de penser à une échelle très humaine.

— Sincèrement désolée, répliqua-t-elle.

— Je ne voulais pas vous offenser, lui dit-il en notant son expression, mais c’était bel et bien une affaire d’ordre privé. Une célébration. Cent mille Astartes. Huit millions de réguliers de l’Armée Impériale. Des légions de Titans, une vraie forêt d’acier. Des colonnes blindées par centaines, des formations de chars rangés par milliers. Les croiseurs qui remplissaient l’orbite basse étaient éclipsés par les escadrons de chasseurs qui volaient en vagues ininterrompues. Et des bannières, tellement de bannières.

Il se tut un instant, plongé dans le souvenir.

— Le Mechanicum avait tracé une route. Cinq cents mètres de large, cinq cents kilomètres de long, une ligne droite qui traversait la grande plaine dégagée. De part et d’autre, tous les cinq mètres était planté un poteau surmonté d’un crâne de peau-verte ; des trophées de la guerre d’Ullanor. Et au-delà, de chaque côté, des feux avaient été allumés dans des bassins de rocbéton. Sur cinq cents mètres. Je peux vous assurer qu’il faisait chaud. Nous avons défilé sur cette route, en passant sous le podium où l’Empereur se tenait. Le podium était la seule structure que le Mechanicum avait érigée,

à la racine d’une ancienne montagne. Nous avons défilé devant lui et nous nous sommes rangés sur la plaine.

— Qui a défilé ?

— Nous tous. Quatorze légions étaient représentées, en totalité ou par une de leurs compagnies. Les autres étaient engagées dans des conflits trop lointains pour leur permettre d’être présentes. Les Luna Wolves étaient venus en masse, bien sûr. Et neuf Primarques étaient là, Mersadie. Neuf. Horus, Dorn, Angron, Fulgrim, Lorgar, Mortarion, Sanguinius, Magnus et le Khan. Les autres avaient envoyé des ambassadeurs. Un tel spectacle. Vous ne pouvez pas vous imaginez.

— Je continue d’essayer.

Loken secoua la tête.

— J’ai presque du mal à croire que j’y ai bien assisté.

— Comment étaient-ils, ces Primarques ?

— Vous croyez que je les ai rencontrés ? Je n’étais qu’un frère parmi tous ceux qui marchaient en rangs. J’ai vu presque tous les Primarques, de près ou de loin, à un moment ou un autre de ma vie, maîtresse Oliton. J’ai parlé en personne à deux d’entre eux. Jusqu’à mon ascension au sein du Mournival, je ne fréquentais pas des cercles aussi élevés. Les Primarques sont des figures inaccessibles. Pendant le triomphe d’Ullanor, je ne parvenais pas à croire qu’autant d’entre eux étaient présents.

— Mais ils vous ont tout de même laissé des impressions ?

— Des impressions indélébiles. Chacun d’entre eux était si grand, si puissant et si fier ; ils donnaient l’impression d’incarner toutes les caractéristiques du genre humain. Angron le colérique… Dorn solide, implacable ; Magnus entouré de mystère, et Sanguinius, bien sûr. Si parfait. Si charismatique.

— C’est ce que j’ai entendu dire de lui.

— Alors vous avez entendu la vérité.

Ses longs cheveux étaient pressés par le poids de sa coiffe de mailles d’or, dont les bords encadraient ses traits souverains, ses joues frottées de cendre grise en signe de deuil.

Un préposé de sa suite se tenait près de lui, pot d’encre et pinceau à la main, pour lui peindre les larmes de douleur rituelles. Le Primarque Sanguinius remua la tête, faisant tinter sa coiffe.

— Je pleure déjà, dit-il.

Il se tourna, non vers son frère Horus, mais vers Torgaddon.

— Montrez-les-moi, Tarik, demanda-t-il.

Torgaddon acquiesça. Le vent mugissait autour des personnages rassemblés au flanc de la colline, et la pluie battait leurs plaques d'armure. Torgaddon fit un geste, et Tarvitz, Bul et Lucius s'avancèrent, tenant devant eux les reliques sales.

— Ces hommes, monseigneur, dit Torgaddon d'une voix tremblante qui ne lui était pas coutumière, ces Emperor's Children ont recouvré les vestiges de vos frères au péril de leur vie, et il était juste qu'ils vous les présentent eux-mêmes.

— Vous avez fait cet honneur à nos morts ? demanda Sanguinius à Tarvitz.

— Oui, monseigneur.

Le Primarque prit le casque cabossé des mains de Tarvitz et l'étudia. Il dominait le capitaine de toute sa taille, son armure dorée incrustée de rubis et de joyaux brillants, et marquée, comme celle du Maître de Guerre, de l'œil vigilant de Terra. Les vastes ailes de Sanguinius, pareilles à celles d'un aigle géant, étaient repliées dans son dos, leurs plumes rehaussées de bandes d'argent et de grappes de perles.

Il fit tourner le casque entre ses mains pour lire à l'intérieur les poinçons de l'artificier.

— Huit chevaliers léopards, annonça-t-il.

À son côté, le maître de chapitre Raldoron commença à parcourir son manifeste.

— Ne vous donnez pas cette peine, Ral, dit Sanguinius. Je connais cette marque. Capitaine Thoros. Nous le regretterons.

Sanguinius tendit le casque à Raldoron et adressa à Tarvitz un signe de tête.

— Merci pour votre bonté, capitaine. Ses yeux se tournèrent vers Eidolon. Et à vous, seigneur, toute ma gratitude pour être venu à l'aide de Frome si diligemment.

Eidolon s'inclina, en semblant ignorer le regard noir que lançait le Maître de Guerre dans sa direction. Sanguinius reporta son attention sur Torgaddon.

— Et à vous, Tarik, plus qu'à tout autre. Pour avoir ouvert la brèche sur ce cauchemar.

— Je ne fais qu'obéir aux ordres du Maître de Guerre, répliqua le Luna Wolf.

Sanguinius consulta Horus.

— Est-ce vrai ?

— Tarik a pris une certaine latitude, corrigea Horus en souriant. Il avança et serra Sanguinius contre son cœur. Aucuns autres Primarques n'étaient plus proches que le Maître de Guerre et l'Ange. Depuis l'arrivée de Sanguinius, ils s'étaient à peine soustraits à la compagnie de l'autre.

Le majestueux commandant de la 9e légion des Astartes recula d'un pas pour contempler le paysage désolé. Autour du pied de la colline, des centaines de silhouettes en armure attendaient, silencieuses. La majorité d'entre elles portaient le blanc tranché des Luna Wolves ou le rouge artériel des Blood Angels, hormis les survivants du détachement des Emperor's Children, un petit bourgeon d'or et de violet. Derrière les Astartes, les engins de guerre sombres patientaient sous la pluie, ceignant le rassemblement comme des spectres affligés. Les osts de l'Armée Impériale observaient, leurs bannières mouillées claquaient dans la brise froide. Leurs blindés et leurs transports de personnel étaient stationnés en échelons, et beaucoup des soldats avaient grimpé sur les coques pour trouver un meilleur point de vue sur ce qui se déroulait.

Le fer de lance de Torgaddon avait rasé un large secteur du panorama, en détruisant les arbres de pierre qu'il avait trouvés, et avait ainsi dompté le temps au-dessus de cette partie de la planète. La couleur du ciel s'était estompée en un gris poudreux, parcouru de fines barres nuageuses blanches, et la pluie qui tombait, douce et persistante, réduisait l'horizon à un fondu brumeux. Sur l'ordre du Maître de Guerre, la force principale des impériaux regroupés avait effectué sa descente en surface dans la sécurité relative de la trouée libérée des orages.

— J'ai lu que dans les anciennes philosophies de Terra, annonça Sanguinius, la vengeance était tenue pour un prétexte faible et une erreur de l'esprit. Il est difficile pour moi d'avoir des sentiments si nobles en ce jour. J'aimerais nettoyer ce monde en mémoire de mes frères disparus, et de ceux qui sont morts pour avoir voulu les sauver.

L'Ange se tourna vers son frère Primarque.

— Mais cela n'est pas nécessaire. La vengeance n'est pas nécessaire. Des xenos sont présents ici, une menace implacable qui rejette tout rapport civilisé avec l'Humanité, et nous a accueilli avec la violence, et la violence seule. Cela est un motif suffisant. Comme l'Empereur aimé de tous nous l'a appris depuis le début de notre croisade, nous devons traiter directement les

anathèmes de l’Humanité, afin d’assurer la survie de l’Imperium. Agiras-tu avec moi ?

— Nous assassinerons Meurtre ensemble, répliqua Horus.

Ces mots ayant été prononcés, l’Astartes se mit en guerre pour six mois. Soutenues par l’Armée Impériale et les créations du Mechanicum, les légions assaillirent les latitudes austères du monde qu’elles avaient appelées Meurtre, et anéantirent les arachnides.

Ce fut une guerre glorieuse, de bien des façons, et loin d’être facile. Qu’importait combien étaient massacrés, les arachnides ne reculaient pas, ne battaient pas en retraite, paraissaient ne pas avoir de moral ni de volonté à briser, et continuèrent de se déverser des fissures et des crevasses de la terre écarlate, jour après jour, avides de nouveaux affrontements. Il sembla parfois que leurs réserves étaient sans limites, comme si des nids d’un volume inimaginable infestaient le manteau de la planète, ou comme si des fabriques souterraines produisaient sans cesse de quoi remplacer les pertes infligées par les troupes impériales. Pour leur part, qu’importait le nombre qu’ils en massacraient, les guerriers de l’Imperium n’en vinrent jamais à sous-estimer les arachnides. Ces adversaires étaient redoutables et résistants, et assez nombreux pour décontenancer n’importe qui. « Le cinquantième que j’ai tué, fit une fois remarquer l’Autre Horus, était aussi dur à vaincre que le premier. »

Loken, comme beaucoup des Luna Wolves présents, se réjouissait des circonstances du conflit : leur commandant les menait sur le terrain pour la première fois depuis sa nomination comme Maître de Guerre. Pourtant, très tôt, dans la tente du haut commandement, le Mournival avait gentiment cherché par un soir pluvieux à en dissuader Horus. Abaddon avait tenté, habilement, de dépeindre le titre de Maître de Guerre comme un rôle de bien trop haute importance.

— Penses-tu que je ne le mérite pas ? avait tourné en dérision Horus, sous le tambourinement de la pluie.

— Je veux dire que vous êtes devenu trop précieux pour vous battre, monseigneur, l’avait corrigé Abaddon. Ça n’est qu’une planète, un unique terrain d’opération. L’Empereur vous a chargé de tous les mondes et de tous les terrains. Votre devoir est de…

— Ezekyle… Le ton employé par le Maître de Guerre trahissait un avertissement, et la conversation passa d’un coup au cthonien, le signe

évident que son esprit n’était focalisé que sur la guerre. Ne prétends pas m’apprendre quels sont mes devoirs.

— Je n’oserais jamais, monseigneur ! s’exclama immédiatement le premier capitaine en s’inclinant avec respect.

— Précieux est bien le bon mot, était rapidement intervenu Aximand pour voler au secours d’Abaddon. Si vous deviez être blessé, ou même tomber au combat, ce serait…

Horus se leva, furibond.

— Et toi, tu oses tourner en dérision mes compétences de guerrier ? Aurais-tu perdu la tête depuis ma promotion ?

— Non, monseigneur, non…

À ce qu’il semblait, seul Torgaddon avait remarqué l’amusement que prenait le Maître de Guerre dans cette pantomime de la fureur.

— Nous craignons seulement que vous ne laissiez plus aucun adversaire pour nous, justifia-t-il.

Horus partit de son rire clair. Réalisant qu’il s’était joué d’eux, les membres du Mournival se mirent à rire eux aussi. Horus tapa sur l’épaule d’Abaddon et alla pincer la joue à Aximand.

— Nous allons livrer cette guerre ensemble, mes fils, dit-il. C’est pour me battre que j’ai été fait. Si j’avais suspecté, sur Ullanor, que le rang de Maître de Guerre m’obligerait à renoncer pour toujours à la gloire des combats, je ne l’aurais pas accepté. Quelqu’un d’autre aurait reçu cet honneur. Guilliman ou le Lion, peut-être. Ils en avaient tellement envie.

D’autres rires résonnèrent sous la tente. Le rire des Cthoniens était tranchant et vif, mais celui des Luna Wolves plus vif encore.

Après coup, Loken se demanda si le Maître de Guerre n’avait pas une fois de plus usé de ses talents de diplomate. Il avait après tout entièrement éludé la question principale, apaisé leurs craintes par sa bonne humeur, en en appelant à leur code de guerriers. Telle était sa manière de leur dire que, malgré tous leurs bons conseils, il était des points sur lesquels son opinion ne pouvait être fléchie. Loken était certain que la raison se nommait Sanguinius. Horus ne pouvait supporter de rester à l’écart et de voir son plus cher frère se battre sans lui. Horus ne pouvait résister à la tentation de combattre épaule contre épaule avec Sanguinius, comme ils l’avaient déjà fait dans le temps.

Horus ne se laisserait pas éclipser, même par celui qu’il aimait le plus.

Les voir ensemble sur un champ de bataille avait de quoi couper le souffle.

Deux dieux de la guerre, à la tête d'une marée de rouge et de blanc. Si la suite avait été différente, les dizaines de victoires qu'ils obtinrent en collaborant sur Meurtre auraient dû être louées et chantées autant que les hauts faits d'Ullanor ou de toute autre apothéose.

Et en vérité, cette guerre fut l'occasion de nombreux faits d'armes extraordinaires que la postérité aurait dû célébrer, particulièrement à présent qu'officiaient les commémorateurs.

Comme tous les autres de sa sorte, Mersadie Oliton ne fut pas autorisée à descendre sur la planète avec les éléments combattants, mais elle absorba tous les détails qui furent transmis de la surface, le flux quotidien des données brutales de ce qui avait été gagné et perdu. Quand, périodiquement, Loken revenait avec sa compagnie prendre du repos et se rééquiper sur le vaisseau-amiral, elle l'interrogeait avec acharnement, et lui faisait décrire tout ce qu'il avait vu. Horus et Sanguinius luttant côte à côte était ce qui l'intéressait le plus, mais elle buvait le moindre de ses récits.

De nombreuses batailles avaient été de vastes engagements en ordre rangé, lors desquels des milliers d'Astartes avaient mené des dizaines de milliers de fantassins impériaux contre des files infinies de guerriers arachnides. Loken peinait à trouver les mots pour les décrire, et se sentit parfois obligé d'emprunter des tournures imbéciles aux *Chroniques d'Ursh* . Il lui parla des grandes choses dont il avait été témoin, d'instants particuliers. Comment Luc Sedirae avait mené sa compagnie contre une formation arachnide de trois mille créatures alignées sur vingt-cinq rangs, et l'avait disloquée en moins d'une demi-heure. Comment Sacrus Carminus, capitaine de la 3^{e} compagnie des Blood Angels, avait tenu la ligne contre une nuée bourdonnante de spécimens ailés durant toute une longue et éprouvante après-midi. Comment Iacton Qruze, malgré son caractère borné et usant, avait brisé l'échine à un assaut inattendu et prouvé qu'il y avait encore en lui de la valeur. Comment Tybalt Marr, « Soit l'Un », avait pris les montagnes basses en deux jours et s'était enfin élevé parmi les meneurs d'exception. Comment les arachnides avaient révélé d'autres variétés biologiques plus cauchemardesques encore, à savoir des monstres massifs qui progressaient à l'allure des plus énormes machines de guerre, et comment les Titans du Mechanicum, emmenés par le *Dies Irae* de la Legio Mortis, les avaient châtiés, avaient piétiné leurs élytres. Comment Saul Tarvitz, en combattant aux côtés de Torgaddon plutôt que dans la cohorte de l'arrogant seigneur Eidolon, avait ranimé le respect des Luna Wolves pour

les Emperor’s Children.

Entre Tarvitz et Torgaddon s’était soudé un lien fraternel qui apaisa les discordes entre les deux légions. Les rumeurs entendues par Loken prétendaient qu’Eidolon avait initialement été froissé, jusqu’à ce qu’il se fût aperçu que leur rapprochement avait racheté son erreur. Même s’il ne l’aurait jamais admis, Eidolon avait réalisé être tombé en défaveur aux yeux du Maître de Guerre, mais au fil du temps, il fut du moins toléré dans la tente du commandant, et consulté au même titre que les autres officiers.

Sanguinius avait lui aussi adouci les angles. Il savait son frère Horus tenté de reprocher à Fulgrim le comportement que ses Astartes avaient récemment affiché. Horus et Fulgrim étaient proches, presque aussi proches que Sanguinius et le Maître de Guerre. Il déplaisait au Seigneur des Anges de voir se creuser un fossé potentiel.

— Tu ne peux te permettre une dissension, avait dit Sanguinius. En tant que Maître de Guerre, tu dois conserver le respect des Primarques, tout comme l’Empereur l’avait avant toi. Qui plus est, toi et Fulgrim êtes trop liés pour tomber dans les chamailleries.

Cette conversation s’était déroulée durant un bref hiatus de la sixième semaine, lorsque Raldoron et Sedirae emmenaient l’effectif à l’ouest, par une série de vallées et de défilés étroits le long d’une grande chaîne de reliefs. Les deux Primarques s’étaient reposés pour un jour dans un camp de commandement, à quelques lieues derrière l’avancée principale. Loken s’en souvenait bien. Lui et les autres du Mournival avaient été présents dans la tente d’état-major lorsque Sanguinius avait soulevé le sujet.

— Je ne me chamaille pas, répondit Horus tandis que ses armuriers lui retiraient son lourd équipement taché de boue et baignaient ses jambes. Les Emperor’s Children ont toujours été fiers, mais cette fierté devient de l’insolence. Qu’il soit mon frère ou pas, Fulgrim doit connaître sa place. Les accès de rage d’Angron et la susceptibilité de Perturabo me donnent déjà assez de soucis. Je ne tolérerai pas l’irrespect de la part d’un allié si proche.

— Qui a commis l’erreur, Fulgrim, ou son lieutenant Eidolon ? fit remarquer Sanguinius.

— Fulgrim a fait d’Eidolon un seigneur commandeur. Il lui a reconnu des mérites, et il lui fait manifestement confiance, et approuve sa façon d’être. Si Eidolon incarne le tempérament de la 3^{e} légion, cela me pose problème. Et pas seulement ici. Je dois être sûr de pouvoir compter sur les Emperor’s

Children.

— Et pourquoi penserais-tu ne pas le pouvoir ?

Horus attendit, le temps qu'un serviteur lui eut lavé le visage, puis cracha de côté dans le bol que lui tenait un autre.

— Parce qu'ils sont bien trop imbus d'eux-mêmes.

— Tous les Astartes ne sont-ils pas fiers de leur légion ? Sanguinius prit une gorgée de vin. Il se tourna vers le Mournival. N'es-tu pas fier, Ezekyle ?

— Je le resterai jusqu'à la fin de toute chose, monseigneur, répondit Abaddon.

— Si je peux me permettre, monseigneur, s'immisça Torgaddon, il y a une différence. Chacun de nous est naturellement fier de lui-même et loyal à sa légion. Cela peut devenir de la fanfaronnade et mener à une rivalité entre Astartes. Mais les Emperor's Children sont particulièrement hautains. Je m'empresse d'ajouter qu'ils sont loin de tous l'être.

Loken sut qu'il se référait à Tarvitz, et aux autres amis qu'il s'était faits dans l'unité de celui-ci. Sanguinius approuva.

— C'est leur état d'esprit. Il en a toujours été ainsi. Ils aspirent à s'améliorer sans cesse pour honorer la perfection de l'Empereur. Ça n'est pas de la supériorité. Fulgrim me l'a expliqué lui-même.

— Et Fulgrim peut en être convaincu, dit Horus, mais cela se manifeste bien par de la condescendance chez certains de ses hommes. Il y avait autrefois entre nous du respect mutuel ; à présent, ils prennent les autres de haut. Peut-être est-ce du ressentiment à cause de ma nouvelle position, mais je ne peux le tolérer.

— Ils n'ont aucune rancœur envers toi, voulut le rassurer Sanguinius.

— Peut-être, mais ils jalousent le rayonnement que mon rôle confère à ma légion. Les Luna Wolves ont toujours été vus comme des barbares. La pierre de Cthonia est dans leurs cœurs, et les taches de sa boue collent à leur peau. Les Emperor's Children ne les considèrent comme des égaux que du point de vue de leurs accomplissements dans cette croisade. Les Wolves ne montrent pas de finesse ni d'élégantes manières. Ils se complaisent à être sauvages quand eux sont solennels.

— Peut-être est-il temps de songer à faire ce que l'Empereur suggérait, lui rappela Sanguinius.

Horus secoua la tête avec emphase.

— J'ai refusé cet honneur sur Ullanor, je ne le considérerai pas à nouveau.

— Les choses changent. Tu es le Maître de Guerre à présent. Tout l'Astartes doit reconnaître la prééminence de la 16e légion. Peut-être certains ont-ils besoin qu'on le leur rappelle.

Horus pouffa pour lui seul.

— Je verrais mal Russ essayer de rendre sa horde présentable et la rebaptiser pour chercher le respect des autres.

— Leman n'est pas Maître de Guerre, évoqua Sanguinius. Ton titre a changé, mon frère, sur l'ordre de l'Empereur, pour que le reste d'entre nous n'ait aucun doute sur le pouvoir qui est le tien et sur la confiance qu'il t'a accordée. Peut-être la même chose doit-elle arriver à ta légion.

Plus tard, alors qu'ils marchaient lourdement vers l'ouest au travers de la bruine, en suivant les Titans sur les étendues de boue rouge gorgée d'une eau qui affleurait en mares, Loken questionna Abaddon sur ce que le Seigneur des Anges avait voulu dire.

— Sur Ullanor, lui apprit le premier capitaine, notre Empereur bien-aimé a conseillé au commandant de renommer la 16e légion, pour qu'il n'y ait pas de doute sur son autorité.

— Et quel nom voulait-il que nous prenions ? demanda Loken.

— Les Sons of Horus, répondit Abaddon.

Le sixième mois de campagne touchait à son terme quand les étrangers arrivèrent.

Sur une période de quelques jours, les vaisseaux de l'expédition, en hauteur dans l'orbite, prirent conscience de signaux curieux qui suggéraient une activité navale proche, et diverses tentatives furent faites pour tenter d'en localiser la source. Avisé de la situation, le Maître de Guerre présupposa que d'autres renforts étaient sur le point de les rejoindre, peut-être des bataillons additionnels d'Emperor's Children. Des engins éclaireurs envoyés en patrouille par le maître Comnenus et les croiseurs en station ne purent trouver aucune trace immédiate du moindre vaisseau ; néanmoins, beaucoup rapportèrent des élévations dans leurs lectures spectrographiques semblables aux pics précurseurs des translations Warp imminentes. La flotte expéditionnaire quitta son ancrage en haute orbite et se mit en formation de combat, le *Vengeful Spirit* et le *Proudheart* à l'avant-garde, le *Misericord* et le *Red Tear* , vaisseau-amiral de Sanguinius, sur un flanc étiré.

Quand les étrangers finirent par se manifester, ils arrivèrent confiants, par un point de translation aux abords du système : trois vaisseaux massifs, dont

les schémas de construction et les signatures étaient inconnus des archivages impériaux.

En approchant, ils se mirent à émettre ce qui parut être un signal de défi. Par sa nature, ce signal était remarquablement similaire à celui que répétaient les balises extérieures : incompréhensible et, selon le Maître de Guerre, très semblable à une musique.

Les vaisseaux étaient grands. Les relais visuels les montraient d'un blanc argenté, fuselés comme des sceptres royaux, avec de lourdes proues, de longues coques minces et des sections arrière évasées. Le plus grand d'entre eux faisait deux fois la longueur de quille du *Vengeful Spirit* .

L'alerte générale fut sonnée dans toute la flotte, les boucliers enclenchés et les batteries apprêtées. Le Maître de Guerre exigea des préparatifs immédiats pour lui faire quitter la surface et le ramener sur son vaisseau. Les engagements contre les arachnides furent hâtivement rompus, et toutes les formations terrestres regroupées en une seule. Horus ordonna à Comnenus d'émettre le signal de salutation et de n'ouvrir le feu qu'en cas de tir hostile préalable. Tout semblait présager que ces vaisseaux appartenaient aux arachnides, venus d'autres mondes pour assister les nids de la planète.

Les vaisseaux ne répondirent pas directement aux signaux de bienvenue, mais continuèrent d'émettre les leurs, toujours aussi étranges. Ils approchèrent encore, pour venir s'arrêter à distance de tir de la flotte expéditionnaire.

Puis ils s'exprimèrent. Non pas d'une voix, mais dans un chorus de voix prononçant les mêmes mots, entremêlés des curieuses transmissions musicales. Le message fut reçu clairement sur les fréquences radio impériales ainsi que par les astrotélépathes, convoyé avec une telle force et une telle autorité qu'Ing Mae Sing et ses adeptes en tressaillirent.

Ils utilisaient le langage de l'Humanité. « N'avez-vous pas vu les mises en garde que nous avions laissées ? disaient-ils. Qu'avez-vous fait ? »

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

L’EFFRAYANT SAGITTAIRE

OceanofPDF.com

UN

Ne commets pas d’erreur
Cousins éloignés
D’autres habitudes

Suite inattendue de la guerre sur Meurtre, ils étaient devenus les invités de l’interex, et dès le début de leur séjour, des voix s’étaient élevées pour appeler à la guerre.

L’une d’elles, et une des plus virulentes, était celle d’Eidolon, mais Eidolon n’était pas en grâce. D’autres furent celles de Maloghurst, et celles de Sedirae et Targost, et Goshen, et Raldoron des Blood Angels. De tels hommes ne pouvaient être aussi aisément ignorés.

Sanguinius réserva son avis, attendant la décision du Maître de Guerre, comprenant qu’Horus aurait besoin du soutien sans équivoque de son frère Primarque.

La mésentente, Maloghurst l’avait le mieux résumée en ces termes : le peuple de l’interex est de notre sang et nous descendons des mêmes ancêtres. Ce sont nos frères perdus, mais ils diffèrent de nous d’une manière fondamentale, si profonde, si incontournable qu’elle appelle légitimement à la guerre. Ils contredisent absolument tous les tenants essentiels de la culture impériale telle qu’elle fut définie par l’Empereur, et de telles divergences ne peuvent être tolérées.

Provisoirement, Horus les tolérait assez bien. Loken comprenait pourquoi. Il était facile d’admirer les guerriers de l’interex, facile de les apprécier. Ils

étaient gracieux et nobles, et une fois le malentendu résolu, avaient réagi sans la moindre hostilité.

Il fallut un étrange épisode pour permettre à Loken d'appréhender réellement les pensées du Maître de Guerre. Cela survint durant le voyage, le voyage de neuf semaines depuis Cent Quarante Vingt jusqu'à l'avant-poste de l'interex le plus proche, les vaisseaux mêlés de la flotte expéditionnaire et de ses renforts calquant leur itinéraire sur celui de l'autre flottille.

Le Mournival s'était rendu aux grands appartements privés d'Horus, et une querelle y avait éclaté. Abaddon avait été rallié aux arguments pro-guerre ; Maloghurst et Sedirae lui avaient tous deux fait partager leurs vues, au point qu'il fût convaincu de devoir tenir tête au Maître de Guerre et de ne pas baisser les bras. Les voix s'étaient élevées, Loken avait regardé avec un étonnement croissant Abaddon et le Maître de Guerre se crier l'un sur l'autre. Il avait déjà vu Abaddon en colère, au milieu des combats, mais jamais encore le commandant n'avait montré ce visage. La fureur d'Horus le surprit, l'inquiéta presque.

Comme toujours, Torgaddon cherchait à désamorcer la situation avec légèreté. Loken sentait que même Tarik était dérouté par la violence qu'il voyait.

— Vous n'avez pas d'autre choix ! grogna Abaddon. Nous en avons déjà vu assez pour savoir que leurs principes s'opposent aux nôtres ! Vous devez…

— Je dois ? s'emporta Horus. Je dois ? Tu es du Mournival, Abaddon ! Tu m'avises, et tu me conseilles, et telle est ta place ! Ne t'imagine pas pouvoir me dire ce que je dois faire !

— Vous n'avez pas le choix et vous savez ce qui doit être fait !

— Sors d'ici !

— Vous le savez !

— Sors ! hurla Horus en jetant sa coupe avec une telle force qu'elle vola en éclats sur l'acier du pont. Les dents serrées, il fixa Abaddon. Sors, Ezekyle, avant que je ne commence à chercher un nouveau premier capitaine !

Abaddon lui rendit un moment son regard irrité, puis cracha sur le sol et sortit à grands pas de la pièce. Un silence estomaqué s'installa. Horus se tourna, la tête penchée.

— Torgaddon ? dit-il calmement.

— Monseigneur ?

— Suis-le, s'il te plaît. Essaie de le calmer. Dis-lui que s'il demande ma mansuétude d'ici une heure ou deux, je me serai peut-être suffisamment radouci pour l'entendre. Mais il a tout intérêt à le faire à genoux, et sa voix ne devra être qu'un murmure.

Torgaddon s'inclina et quitta immédiatement la pièce. Loken et Aximand s'échangèrent un regard, esquissèrent un salut hâtif et s'apprêtèrent à le suivre.

— Vous deux, restez, leur grommela Horus.

Ils s'arrêtèrent sur place. Quand ils firent demi-tour, le Maître de Guerre secouait la tête, se passait une main sur la bouche. Une sorte de sourire se déchiffrait dans ses yeux écartés.

— Par le Trône… À quel point le noyau en fusion de Cthonia peut brûler en nous parfois…

Horus s'assit sur l'une des longues couches capitonnées, et les pria d'approcher d'un signe de la main.

— Durs comme de la pierre et incandescents au cœur. Volcaniques. Nous avons tous en nous la chaleur des plus profondes mines. Nous savons tous que la lave s'échappe parfois, sans prévenir. Elle est en nous et elle nous a forgés ; durs comme la pierre, le cœur brûlant. Asseyez-vous, asseyez-vous. Prenez du vin. Pardonnez-moi cet éclat d'humeur. Je préfère vous avoir avec moi, la moitié d'un Mournival vaut mieux que rien.

Ils s'assirent sur la couche qui lui faisait face. Horus prit un verre neuf et se versa un peu du vin d'un broc en argent.

— Le frère sage et le frère calme, commenta-t-il. Loken n'était pas sûr de savoir qui le Maître de Guerre le considérait être. Allez-y, conseillez-moi. Vous êtes restés trop silencieux durant notre débat.

Aximand s'éclaircit la gorge.

— Ezekyle n'a pas… tout à fait tort, commença-t-il. Il se raidit en voyant Horus dresser les sourcils.

— Continue.

— Nous… Comment dire… Nous menons cette croisade selon certaines doctrines. Nous l'avons fait depuis deux siècles. Selon des lois sur lesquelles l'Imperium est fondé, les lois de notre existence. Qui ne sont pas arbitraires. Elles nous ont été données à défendre par l'Empereur en personne.

— Loué soit-il, approuva Horus.

— Les doctrines de l’Empereur nous ont guidés depuis le commencement, nous ne leur avons jamais désobéi. Aximand marqua une pause, et ajouta : jusqu’à présent.

— Estimes-tu vraiment qu’il s’agisse de désobéissance ? Aximand ne répondit pas. Et toi, Garviel ? formula Horus. Rejoins-tu Aximand sur ce point ?

Loken regarda à nouveau dans les yeux du Maître de Guerre.

— Je crois savoir pourquoi nous devrions faire la guerre à l’interex, monseigneur. Il m’intéresserait de savoir pourquoi vous pensez que nous ne devrions pas.

Horus lui sourit.

— Enfin un homme qui réfléchit. Il se remit debout et, en emportant son verre avec soin, traversa le salon d’apparat jusqu’à son mur de droite, dont une section était richement décorée par une fresque. On y voyait l’Empereur s’élever au-dessus de tous, pour capturer les constellations dans sa main tendue.

— Les étoiles, reprit Horus. Vous voyez, ici, comme il s’en empare ? Tout le zodiaque vole à sa portée, comme autant de papillons. Les étoiles sont le patrimoine légitime de l’homme. C’est ce qu’il m’a dit, une des premières choses qu’il m’a dites quand nous nous sommes rencontrés. J’étais encore un enfant, il m’a mis à côté de lui et il a levé le doigt vers le ciel. Ces points de lumière, m’a-t-il dit, nous avons attendu des générations pour pouvoir nous en emparer. Imagine, Horus, que chacun devienne une culture humaine, que chacun devienne un royaume de beauté et de magnificence, libéré des discordes, libéré de la guerre, libéré des bains de sang et de l’oppression qu’imposent les tyrans extraterrestres. Ne commets pas d’erreur, m’a-t-il dit, et ils seront à nous.

Horus caressa doucement l’enroulement des astres peints, jusqu’à ce que sa main rencontrât l’image de celle de l’Empereur. Il la retira et se retourna vers Aximand et Loken.

— Quand j’étais un enfant trouvé, sur Cthonia, je voyais très peu les étoiles. Le ciel était si souvent masqué par la cendre et la fumée des fonderies, mais vous vous en souvenez, bien sûr.

— Oui, dit Loken. L’Autre Horus confirma de la tête.

— Les quelques nuits où les étoiles étaient visibles, je me posais des questions sur elles. Je me demandais ce qu’elles étaient et ce qu’elles pouvaient signifier. Des petites étincelles mystérieuses… Elles devaient

avoir une raison d’être là. Je me suis posé ces questions toute mon enfance, jusqu’à ce que l’Empereur vienne. Et je n’ai pas été surpris quand il m’a expliqué leur importance.

— Je vais vous révéler une chose, poursuivit-il en venant retrouver son siège devant eux. Le premier texte que mon père m’a donné à lire était un manuel d’astrologie. Très simple, un livre pour enfants. Je l’ai encore avec moi, quelque part. Il avait remarqué ma fascination pour les étoiles. Il voulait que j’apprenne et que je comprenne.

Il marqua une pause. Loken était toujours fasciné d’entendre Horus appeler l’Empereur « mon père ». Cela était déjà arrivé quelquefois depuis que Loken avait rejoint la plus haute sphère de la légion. En chaque occasion, cela avait annoncé des confidences sans réserve.

— Dans ce livre, il y avait les constellations du zodiaque. Horus but à son verre et la pensée le fit sourire. Je les ai toutes apprises. En un seul soir. Pas seulement les noms ; les motifs, les associations, les structures. Les vingt signes. Le lendemain, mon appétit de connaissance l’a fait rire. Mon père m’a expliqué que les signes du zodiaque étaient des modèles anciens et peu fiables maintenant que les flottes exploratrices avaient entamé une cartographie galactique détaillée. Il m’a dit qu’un jour, vingt fils comme moi correspondraient aux vingt signes du ciel. Chaque fils incarnerait le caractère d’un amas zodiacal spécifique. Et il m’a demandé lequel je préférais.

— Et qu’avez-vous répondu ? demanda Loken. Horus se recula sur son siège avec un petit rire.

— Je lui ai dit que je les aimais tous. Je lui ai dit que j’étais content de connaître enfin les noms des points de lumière dans le ciel. Que j’aimais Leos, naturellement, pour sa fureur majestueuse, et Skorpos, avec son armure et sa lame. Je lui ai dit que Tauromach me plaisait à cause de son obstination, et qu’Arbitos parlait à mon sens de l’équité. Le Maître de Guerre secoua la tête, tristement. Mon père a dit qu’il admirait mes choix, mais qu’il était surpris, parce que je n’en préférais pas un en particulier. Il m’a remontré l’homme-cheval, qui galopait avec son arc. L’effrayant Sagittaire, l’a-t-il appelé, le plus grand guerrier de tous. Fort, implacable, rapide et sûr de son tir. Dans l’ancien temps, ce signe dominait tous les autres. Le centaure, l’homme-cheval, le traqueur, il avait été vénéré durant toutes les ères précédentes ; en Anatolie, quand lui était enfant, le centaure était encore un symbole de puissance. Dans l’antiquité, un homme sur un

cheval, armé d'un arc, était le soldat prépondérant et arrivait à battre tous ceux qu'il avait face à lui. Avec le temps, le mythe avait fait se fondre le cavalier avec l'animal. La synthèse parfaite de l'homme et de la machine de guerre. C'est ce que tu dois apprendre à être, m'a-t-il dit. Un jour, tu devras diriger mes armées, mes instruments de guerre, comme s'ils étaient une extension de toi. L'homme et le cheval réunis en un seul, galopant vers les cieux, ne se soumettant à personne. Sur Ullanor, il m'a donné ceci.

Horus posa sa coupe, et se pencha en avant afin de leur montrer la chevalière d'or patiné qu'il portait au plus petit doigt de sa main gauche, si érodée par l'âge que l'image en était indistincte. Loken crut discerner des sabots, le bras d'un homme, un arc tendu.

— Elle a été faite en Perse, l'année avant la naissance de l'Empereur. L'effrayant Sagittaire. Il me l'a offert en disant : tu sais qui il est. Mon Maître de Guerre, mon centaure enraciné dans les légions de l'Imperium. Moitié homme, moitié armée. Là où tu te dirigeras, les légions se dirigeront. Là où tu iras, elles iront. Là où tu frapperas, elles aussi frapperont. Continue de chevaucher sans moi, mon fils, et les armées chevaucheront avec toi.

Il y eut un long silence.

— Et voilà, sourit Horus. Je dois être prédisposé à aimer l'effrayant Sagittaire, maintenant que nous le rencontrons face à face.

Son sourire était contagieux. Loken et Aximand hochèrent la tête et se mirent à rire.

— À présent, dis-leur la vraie raison, prononça une voix.

Ils se tournèrent. Sanguinius se tenait sous une arche, de l'autre côté de la salle, derrière un rideau de soie blanche. Lui aussi avait écouté. Le Seigneur des Anges écarta le voilage et pénétra dans le salon, les arêtes de ses ailes caressant le tissu satiné. Une simple robe le vêtait, resserrée autour de sa taille par une ceinture de chaînons dorés. Il dégustait les fruits d'un plat.

Loken et Aximand se levèrent à l'unisson.

— Restez assis, les pria Sanguinius. Mon frère est d'humeur à ouvrir son cœur. Vous devriez écouter la vérité.

— Je ne suis pas sûr que… amorça Horus. Sanguinius prit un des petits fruits rouges de son plat et le lui lança.

— Dis-leur le reste, se moqua-t-il.

Horus attrapa le fruit et le regarda, puis mordit dedans. Du revers de sa main, il essuya le jus coulé sur son menton, et se tourna à nouveau vers Loken et Aximand.

— Vous vous rappelez le début de mon histoire ? Ce que l’Empereur m’a dit à propos des étoiles ? Ne commets pas d’erreur, et elles seront à nous.

Il mordit deux nouvelles fois, jeta le noyau, et avala la chair du fruit avant de continuer.

— Mon cher frère Sanguinius a raison, car Sanguinius a toujours été ma conscience.

Sanguinius parut hausser les épaules, un geste étrange pour un tel géant ailé.

— Ne commets pas d’erreur, continua Horus. Cinq mots. Ne commets pas d’erreur. Sur décret de l’Empereur, je suis Maître de Guerre. Je n’ai pas le droit de lui faillir. Je n’ai pas le droit de commettre d’erreur.

Aximand l’encouragea du regard.

— Depuis Ullanor, j’en ai déjà commis deux. Ou j’ai contribué à ce qu’elles soient commises, ce qui est bien suffisant, car la responsabilité de toutes les erreurs de la croisade finit par retomber sur moi.

— Quelles erreurs ? le questionna Loken.

— Des erreurs de compréhension. Horus se passa la main sur le front. Soixante-Trois Dix-Neuf. Notre première mission ; ma première en tant que Maître de Guerre. Tant de sang y a été versé, le sang de l’incompréhension. Nous n’avons pas su lire les signes et nous en avons payé le prix. Ce pauvre Sejanus me manque toujours. Toute cette guerre, même ce cauchemar qu’il t’a fallu endurer dans les montagnes, Garviel… Une erreur. Tout aurait pu se dérouler différemment. Soixante-Trois Dix-Neuf aurait pu être ralliée à nous sans que le sang ne soit versé.

— Non, mon commandant, dit Loken avec emphase. Les habitants étaient trop attachés à leurs convictions, et ces convictions nous faisaient obstacle. Nous n’aurions pas pu les faire obéir sans guerre.

Horus secoua la tête.

— Tu es trop bon, Garviel, mais tu te trompes. Il y avait d’autres moyens. Il aurait dû y en avoir. J’aurais dû être capable de faire basculer cette civilisation sans qu’un coup de feu ne soit tiré. L’Empereur y serait parvenu.

— Je ne pense pas, disconvint Aximand.

— Puis il y a eu Meurtre, poursuivit Horus en ignorant la remarque faite par l’Autre Lui. Ou la « Terre des Araignées », comme l’appelle l’interex. Quel est le nom exact qu’il lui donne ?

— Urisarach, lui vint en aide Sanguinius. Bien qu’à mon avis, le mot

doive être accompagné du motif musical approprié.

— Ça suffira, dit Horus. Quelle erreur de compréhension avons-nous commise là-bas ? L'interex nous avait laissé des avertissements disant de ne pas approcher, et nous les avons ignorés. Un monde sous embargo, un refuge pour les créatures qu'il avait déjà vaincues, et nous nous sommes jetés dessus.

— Nous ne pouvions pas savoir, raisonna Sanguinius.

— Nous aurions dû ! s'emporta Horus.

— C'est en cela que réside la différence entre notre philosophie et celle de l'interex, dit Aximand. Nous ne tolérons pas l'existence des races extraterrestres hostiles. Eux l'ont dominée, mais se sont refusés à l'anéantir. Au lieu de quoi ils l'ont exilée sur un monde-prison.

— Nous exterminons, étaya Horus. Eux trouvent un moyen d'éviter une mesure aussi drastique. Lesquels d'entre nous se montrent les plus humains ?

Aximand se leva.

— Je rejoins Ezekyle sur ce point. L'indulgence est une faiblesse. L'interex est admirable, mais il se montre trop clément et trop généreux avec des xenos qui ne méritent aucune pitié.

— L'interex a amené le peuple arachnide à rendre des comptes, et tous deux ont appris à se tolérer, dit Horus. Il a entraîné les kinebrach à…

— Je n'avais pas de meilleur exemple à donner ! réagit Aximand. Les kinebrach. L'interex les a intégrés dans sa culture.

— Je ne prendrai pas une fois encore une décision irréfléchie ou prématurée, statua placidement Horus. Mes erreurs mettent en péril mon rôle de Maître de Guerre. Je vais chercher à comprendre l'interex, et apprendre de lui, et parlementer avec lui, et seulement alors, je déciderai s'il s'est trop écarté de notre voie. C'est un peuple éduqué. Pour une fois, peut-être pourrions-nous apprendre de lui.

Il était difficile de s'accoutumer à la musique. Celle-ci était parfois majestueuse et forte, particulièrement quand les joueurs de méturge entamaient une mélodie, et devenait parfois un murmure calme, un bourdonnement, presque un acouphène, mais cessait rarement. Ce que les gens de l'interex appelaient « l'aria » était pour eux un élément fondamental de communication. Ils utilisaient toujours le langage parlé (et leur langue était d'ailleurs un dialecte humain raffiné, plus proche du

langage d’origine de Terra que ne l’était le cthonien), mais ils avaient depuis longtemps conçu l’aria comme un moyen d’accompagnement et de perfectionnement du discours, et comme un mode de traduction.

Passé au crible par les itérateurs durant le voyage, le concept de l’aria s’avéra complexe à définir. Il s’agissait dans l’essence d’une forme mathématique complexe, d’une constante universelle qui transcendait les barrières linguistiques. Ses structures arithmétiques s’exprimaient au travers de modulations harmoniques précises, lesquelles prenaient une allure de musique pour l’oreille ignorante. Des écheveaux de mélodies compliquées résonnaient en arrière-fond sonore de toutes les transmissions vocales de l’interex, et quand l’un de ses citoyens voulait s’adresser à quelqu’un face à face, il était fréquent pour lui de se faire accompagner par un ou plusieurs joueurs de méturge. Ces musiciens étaient les interprètes, dans les deux sens du terme. Grands, comme tous les hommes de l’interex, ils portaient de longs manteaux d’une fibre verte et brillante, bordés de délicats passepoils d’or. Les cartilages de leurs oreilles étaient distendus et évasés par retouche chirurgicale, comme ceux des chauves-souris ou d’autres animaux nocturnes. La technologie interex de communication à distance, équivalente aux systèmes radio impériaux, était accrochée autour de leurs hauts cols, et chacun d’eux portait son méturge sanglé sur la poitrine, un objet bardé d’amplificateurs et de tuyaux flûtés, et de nombreuses touches sur lesquelles les doigts des joueurs reposaient constamment. Le bec de l’instrument, qui évoquait celui d’un cygne, permettait au musicien d’y souffler, d’y fredonner, ou même de parler au travers.

La première rencontre entre l’Imperium et l’interex avait été formelle et prudente. Des envoyés étaient montés à bord du *Vengeful Spirit* escortés par leurs joueurs de méturge et leurs soldats. Ces émissaires étaient uniformément beaux et minces, au regard perçant. Leurs cheveux étaient courts, et des dermatoglyphes que Loken suspectait d’être permanents décoraient le côté gauche ou droit de leur visage. Les robes qui leur arrivaient aux genoux paraissaient faites d’une douce étoffe bleu pâle, sous laquelle leurs vêtements ajustés étaient tissés du même fil luisant que les manteaux des musiciens.

Les soldats étaient impressionnants. Cinquante d’entre eux, menés par des officiers, étaient descendus les premiers de leur navette. Plus grands que les émissaires, ils étaient couverts des pieds à la tête d’une armure métallique argent et vert émeraude, ornée de chevrons rouges aposématiques. Ces

armures, qui semblaient d’une conception presque fragile et moulaient étroitement leurs corps, n’étaient en rien aussi massives que celles de l’Astartes. Les guerriers, diversement désignés comme des glèves ou des sagittaires, apprit Loken, étaient presque aussi grands que ceux des légions, mais leur carrure bien plus élancée et leurs tenues serrées les faisaient paraître frêles en face des géants impériaux. À cette première entrevue, Abaddon doutait que ces armures pussent résister à une bonne gifle.

Les armes suscitèrent davantage de remarques. La plupart de ces soldats avaient le fourreau de leur épée attaché dans le dos. Les glèves portaient des lances à long fer, lestées à l’autre extrémité d’une lourde boule métallique ; les autres, des arcs incurvés forgés dans quelque métal sombre. Ces fameux sagittaires avaient chacun un faisceau de longues flèches sans empennage lacé à la cuisse droite.

— Des arcs ? marmonna Torgaddon. Sérieusement ? Ils nous épatent avec la taille de leurs vaisseaux, et ils viennent à bord des nôtres avec des arcs ?

— Ce sont probablement des armes cérémonielles, murmura Aximand.

Les officiers se reconnaissaient aux demi-lunes taillées en dents de scie qu’ils arboraient en travers de leur casque. Leurs visières étaient toutes semblables : leur métal épousait les lignes du front, des pommettes et du nez, avec des oculaires ovales rétroéclairés de bleu. La bouche et le menton de chaque visière, étendus comme une mâchoire pugnace, contenait un module de communication.

Derrière les soldats sveltes, d’autres silhouettes complétaient l’escorte, plus imposantes et plus trapues. Ces hommes portaient le même type d’armure dans des tons brun et or. Loken les supposa être une sorte d’infanterie lourde, aux corps modifiés pour en accroître la masse musculaire, redessinés pour le combat rapproché, mais ils ne portaient pas d’armes. Ils étaient vingt, et flanquaient cinq créatures robotiques, des quadrupèdes d’argent, de conception élégante, assemblés pour imiter les meilleurs pur-sang de Terra, à l’exception notable qu’ils ne possédaient ni tête ni cou.

— Assure-toi que l’adepte Regulus les observe par les liaisons vidéo, jeta en aparté Horus à Maloghurst. J’aurai besoin de ses conclusions.

L’un des ponts d’embarquement du vaisseau-amiral avait été entièrement dégagé pour l’accueil cérémoniel. Des bannières impériales étaient accrochées sur toute la longueur du plafond, et l’intégralité de la 1*re* compagnie en armure constituait la garde d’honneur d’Horus. Les Astartes

formaient deux blocs inamovibles de silhouettes blanches rigides et immobiles, derrière deux premières rangées noires composées des Terminators de l'escouade Justaerin. Dans l'allée laissée entre les deux formations, Horus était entouré du Mournival, de Maloghurst, et de représentants supérieurs de la flotte dont Ing Mae Sing. Sous leurs capes, le Maître de Guerre et ses lieutenants étaient en armure complète, bien qu'Horus fut tête nue.

Ils regardèrent une navette pondéreuse de l'interex remonter la longueur éclairée de la baie et se poser sur des patins d'atterrissage polis. Puis des rampes s'ouvrirent à sa proue, dont le métal blanc se déplia comme un origami géant, et l'ambassade débarqua. Au total, en comptant les soldats et les joueurs de méturge, les arrivants étaient plus d'une centaine. Ils s'arrêtèrent, les émissaires alignés à l'avant, leur escorte arrangée derrière eux en une symétrie parfaite. Quarante-huit heures de transmissions intenses entre les vaisseaux avaient précédé ce moment difficile. Quarante-huit heures de délicate diplomatie.

Horus hocha la tête ; celles des hommes de la 1*re* compagnie se courbèrent, et ils plaquèrent leur arme contre leur plastron en un seul mouvement uni. Horus lui-même s'avança et remonta seul l'allée centrale, sa cape se gonflant derrière lui.

Il vint se présenter face à celui qui paraissait être l'émissaire principal, fit le signe de l'aquila et s'inclina devant lui.

— Je vous souhaite la bienvenue au…

Dès qu'il eut commencé à parler, les joueurs de méturge firent doucement chanter leurs instruments. Horus s'arrêta.

— Protocole de traduction, lui apprit l'envoyé, dont les paroles furent elles aussi accompagnées au méturge.

— C'est assez déconcertant, s'égaya Horus.

— Cela sert un but de clarté et de compréhension mutuelle.

— Nous paraissons nous comprendre assez bien, dit Horus avec le même sourire. L'émissaire acquiesça.

— Très bien. Je vais donc leur demander d'arrêter, dit-il.

— Non. Continuons ainsi. Si telle est votre façon de faire.

À nouveau, son interlocuteur hocha la tête. L'échange se poursuivit dans cette étrange mélopée.

— Je vous souhaite la bienvenue au nom de l'Empereur de l'Humanité, aimé de tous, et au nom de l'Imperium de Terra.

— Au nom de la société de l’interex, j’accepte vos salutations et je vous fais les miennes.

— Merci, ponctua Horus.

— Concernant vos propos, reprit l’émissaire. Vous êtes de Terra ?

— Oui.

— De l’Ancienne Terra, aussi appelée la Terre ?

— Oui.

— Cela peut-il être confirmé ?

— De nombreuses façons, sourit Horus. Vous connaissez donc Terra ?

Une expression étrange, presque douloureuse, passa sur le visage de l’envoyé qui se tourna vers ses confrères.

— Nous sommes de Terra, par nos ancêtres et nos gènes. Elle fut notre monde d’origine, il y a une éternité de cela. Si vous êtes réellement de Terra, cet instant est solennel. Pour la première fois depuis des millénaires, l’interex a établi un contact avec les cousins qu’il avait perdus.

— Telle est la raison qui nous a lancés parmi les étoiles, affirma Horus. Retrouver toutes les branches de notre grande famille, de qui nous fûmes coupés il y a si longtemps.

L’émissaire courba la tête.

— Diath Shehn, abbrocateur.

— Je suis Horus, le Maître de Guerre.

La musique des méturges produisit une légère mais perceptible note discordante quand elle exprima « Maître de Guerre ». Le front de Shehn se plissa.

— Maître de Guerre ? répéta-t-il.

— Ce titre m’a été donné en personne par l’Empereur de l’Humanité, pour me permettre d’agir comme son premier lieutenant.

— C’est un terme fort. Et belliqueux. Votre flotte est-elle une entreprise militaire ?

— Elle comporte un élément militaire ; l’espace est trop dangereux pour que nous le parcourions sans pouvoir nous défendre. Mais d’après ce que je vois, abbrocateur, la vôtre compte également des soldats.

Shehn fit la moue.

— Vous avez assailli Urisarach, avec une grande véhémence, et au mépris des balises d’avertissement que nous avions positionnées dans le système. Il semble que votre composante militaire soit considérable.

— Nous en discuterons en détail plus tard, abbrocateur. Si des excuses

doivent être présentées, vous les entendrez directement de ma bouche. Laissez-moi d'abord vous tendre les bras.

Horus se retourna et fit un signe. La compagnie entière d'Astartes et ses officiers rangèrent leurs armes pour retirer leurs casques, et présenter rangée après rangée des visages humains. L'ouverture, et non l'hostilité.

Shehn et les autres émissaires s'inclinèrent, et firent eux-mêmes un signal, un signal sous-tendu par une séquence musicale. Les guerriers de l'interex levèrent leurs visières, révélant ainsi des visages nets, aux yeux durs.

Excepté les silhouettes trapues, les fantassins lourds en brun et or. Quand eux ôtèrent leurs casques, leurs visages n'avaient rien d'humain.

Ils étaient appelés les kinebrach. Une espèce avancée, mature, capable du voyage interstellaire depuis plus de quinze mille ans. Les kinebrach avaient déjà fondé une civilisation forte implantée sur plusieurs mondes de cette région de l'espace bien avant que Terra ne fût entrée dans la première ère de la Technologie, une époque où l'Humanité explorait à peine l'extérieur de son système solaire à bord de transports subluminaires.

Quand l'interex les avait rencontrés, leur culture archaïque était faiblissante ; une guerre territoriale éclata après le contact initial et dura près d'un siècle. En dépit de la technologie supérieure des kinebrach, les humains prirent le dessus, mais dans leur victoire, ils n'exterminèrent pas les extraterrestres. Un rapprochement se fit, en partie grâce à la volonté de l'interex de développer l'aria pour faciliter un niveau de communication plus abouti entre les espèces. Placés face à diverses options, qui incluaient la poursuite de la guerre et l'exil, les kinebrach choisirent de devenir des citoyens-clients de l'interex en expansion : il leur convint de placer leur destinée entre les mains de ces humains progressistes. Intégrés culturellement comme des partenaires, les kinebrach partagèrent leurs avancées technologiques par voie d'échange. Pendant trois mille ans, les humains de l'interex et les kinebrach avaient ainsi coexisté avec succès.

— Le conflit contre les kinebrach fut notre première guerre extraterrestre significative, expliquait Diath Shehn, assis avec les autres émissaires dans la salle d'audience du Maître de Guerre. Le Mournival était là, et les joueurs de méturge s'étaient alignés contre les murs pour accompagner les tractations. Elle nous a beaucoup appris. Elle nous a enseigné notre place dans le cosmos, et certaines valeurs, la compassion, la compréhension et l'empathie. L'aria en a directement dérivé, comme outil à utiliser dans nos

rapports avec des groupes non humains. La guerre nous a fait prendre conscience de notre humanité, ou du moins, que notre dépendance à des facultés humaines telles que le langage était un obstacle aux relations avec d'autres.

— Peu importe qu'elle soit très sophistiquée, abbrocateur, intervint Abaddon ; parfois, la communication ne suffit pas. D'après notre expérience, la plupart des génotypes xenos se montrent hostiles. Communiquer et négocier avec eux ne sont pas des options. Le premier capitaine, comme beaucoup de ceux présents, n'était pas à son aise. La délégation entière de l'interex avait été invitée à pénétrer dans la chambre d'audience, et les kinebrach se trouvaient non loin, à l'extrémité de la salle. Abaddon ne cessait de leur jeter des regards. Les yeux de ces choses simiesques étaient si singulièrement enfoncés sous leurs arcades frontales qu'ils n'étaient qu'un reflet. Leur chair était d'un bleu noir, et creusée de profondes rides ; des franges de poils roux, si fins qu'ils ressemblaient à du duvet, entouraient la base de leurs crânes angulaires. Le nez et la bouche se fondaient en un seul organe au bout de leur museau carré, une fente à trois branches, capable de s'ouvrir vers le haut pour humer l'air, ou latéralement pour révéler une rangée de petites dents aiguisées. Ils avaient cette odeur, une odeur de terre qui n'était pas exactement déplaisante, hormis qu'elle n'était absolument pas humaine.

— Nous nous en sommes nous-mêmes aperçus, ratifia Shehn, bien que cela nous ait semblé moins fréquent que vous le semblez le dire. Il nous est arrivé de rencontrer des espèces qui n'ont aucun désir de communiquer avec nous, qui ne nous approchent qu'avec des intentions prédatrices. Parfois, le conflit est la seule option. Tel a été le cas avec… Comment avez-vous dit que vous les appeliez ?

— Les arachnides, le secourut Horus avec un sourire que Shehn lui rendit.

— Je vois que ce mot dérive de l'ancienne racine… Les arachnides étaient très évolués et intelligents, mais pas à notre manière, leur vie était vouée à la reproduction et à l'expansion de leur territoire. Ils avaient infesté huit systèmes le long du bord Shartiel de nos provinces, et ils menaçaient d'envahir deux de nos mondes peuplés. Nous sommes partis en guerre pour sauvegarder nos intérêts, au terme de quoi nous étions victorieux, mais toujours sans entrevoir aucun rapprochement pacifique. Nous avons donc placé tous les arachnides survivants en captivité en les transportant sur Urisarach. Nous les avons également privés de leur technologie de voyage

interstellaire et des moyens de la reproduire. Urisarach est devenue une réserve où ils pouvaient exister sans menacer aucune existence, y compris la leur. Les balises que nous avons établies avaient pour but de vous en éloigner.

— N’avez-vous pas songé à les exterminer ? s’enquit Maloghurst. Shehn secoua la tête.

— Quel droit avons-nous de provoquer l’extinction d’une autre espèce ? Dans la plupart des cas, la compréhension mutuelle peut être atteinte. Les arachnides ont été un exemple extrême, où l’exil était la seule solution humaine.

— L’approche que vous décrivez est fascinante, intervint rapidement Horus en s’apercevant qu’Abaddon allait parler à nouveau. Je pense qu’il est temps pour moi de vous présenter les excuses promises, abbrocateur. Nous nous sommes mépris sur le dispositif mis en œuvre à Urisarach. Nous avons violé votre réserve. L’Imperium est désolé de cette transgression.

OceanofPDF.com

DEUX

Émissaires et délégations
Xenobia
La Galerie des Objets

Abaddon était furieux. Une fois les ambassadeurs de l’interex retournés à leurs vaisseaux, il se retira avec les autres membres du Mournival et leur fit part de ses sentiments.

— Six mois ! Six mois de guerre sur Meurtre ! Combien de grands faits d’armes, combien de frères perdus ? Et il s’excuse ? Comme si c’était une erreur ? Ces sales amateurs de xenos ont admis eux-mêmes que les araignées étaient si dangereuses qu’il fallait les éloigner !

— C’est une situation difficile, estima Loken.

— C’est une insulte à l’honneur de notre légion ! Et à celui des Blood Angels !

— Il faut être sage pour reconnaître la nécessité de s’excuser, fit remarquer Aximand.

— Et il faut être insensé pour tolérer les xenos ! pesta Abaddon. Qu’est-ce que cette croisade nous a appris ?

— Que nous étions très doués pour tuer ceux qui ne sont pas d’accord avec nous ? proposa Torgaddon.

Abaddon le regarda avec exaspération.

— Que ce cosmos est cruel. Et à quel point il l’est. Que nous devons nous battre pour y gagner notre place. Donnez-moi une seule espèce que nous

ayons croisée et qui ne serait pas heureuse que l'Humanité disparaisse.

Aucun d'eux ne put lui donner tort.

— Il faut être insensé pour tolérer les xenos, répéta Abaddon, ou pour tolérer ceux qui cherchent la paix avec eux.

— Es-tu en train de dire que le Maître de Guerre est insensé ? demanda Loken. Abaddon tergiversa.

— Non. Non, bien sûr que non… Je suis son serviteur dévoué.

— Nous avons un devoir, en tant que Mournival, statua Aximand. Nous devrons parler d'une voix quand nous le conseillerons.

Torgaddon approuva.

— Non, se défendit Loken. Ça n'est pas pour cela que nous lui sommes utiles. Nous devons lui dire ce que nous pensons, chacun d'entre nous, même si nos opinions divergent. C'est cela, notre devoir.

Les entretiens avec les divers envoyés de l'interex se poursuivirent sur plusieurs jours. Parfois les vaisseaux de l'interex mandataient une mission sur le *Vengeful Spirit* , parfois une représentation impériale effectuait la traversée jusqu'à leur navire de commandement, pour y être reçue dans des salles miroitantes de verre et d'argent où l'aria était constant.

Les émissaires étaient difficiles à cerner. Leur comportement prenait souvent des allures supérieures ou condescendantes, comme s'ils tenaient les impériaux pour des brutes sans sophistication. Ils n'en demeuraient pas moins indubitablement fascinés. La légende de Terra et de l'ancienne lignée humaine avait longtemps été un tenant central de leur folklore et de leurs histoires. Aussi décevante que pût être pour eux la réalité, ils ne pouvaient supporter l'idée de rompre le contact avec leur passé immémorial.

La tenue d'un sommet fut finalement proposée : le Maître de Guerre et son entourage voyageraient jusqu'au plus proche des mondes de l'interex, où se livreraient des négociations avec des représentants de plus haut rang que les émissaires.

Le Maître de Guerre prit conseil de tous côtés, même si Loken était certain que sa décision fût déjà prise. Certains, comme Abaddon, suggérèrent que tout lien avec l'interex devait être rompu, et la question laissée en suspens jusqu'à ce que suffisamment de forces armées pussent être rassemblées pour annexer ses territoires. D'autres affaires réclamaient l'attention du Maître de Guerre, des affaires trop longtemps ajournées afin de le laisser livrer sa guerre de six mois sur Meurtre. Des requêtes formelles étaient

quotidiennement reçues. Cinq autres des Primarques lui sollicitaient une audience personnelle sur des sujets de stratégie générale ou pour recevoir ses recommandations. L'un d'eux, le Lion, n'avait encore jamais entrepris une telle démarche, ce qui était le signe d'un dégel bienvenu dans leurs relations, un signe qu'Horus ne pouvait se permettre d'ignorer. Trente-sept flottes expéditionnaires réclamaient elles aussi des directives tactiques ou une assistance pure et simple. Des considérations politiques surgissaient elles aussi : un vaste amoncellement de questions d'ordre bureaucratique relayées par le Conseil de Terra requéraient l'attention directe du Maître de Guerre. Des questions qu'Horus avait trop longtemps repoussées à plus tard en invoquant les exigences de la croisade.

En accompagnant le Maître de Guerre dans la plupart de ses obligations journalières, Loken commença à percevoir clairement quel fardeau l'Empereur avait placé sur les larges épaules d'Horus. On attendait de lui qu'il fût tout : un commandant en chef des armées, un organisateur, un juge, un décideur, un tacticien, et le plus fin des diplomates.

Durant les six mois de guerre, d'autres vaisseaux étaient arrivés dans l'orbite haute de Meurtre, en se rassemblant autour du vaisseau-amiral comme des quémandeurs ; le reste de la 63^{e} flotte expéditionnaire les avait rejoints, sous la direction de Varvaras, Soixante-Trois Dix-Neuf ayant enfin été laissée aux bons soins du pauvre Rakris. Quatorze croiseurs de la 88^{e} flotte expéditionnaire étaient également apparus, commandés par Trajus Boniface de l'Alpha Legion. Boniface affirmait être venu en réponse aux difficultés de la 140^{e} flotte expéditionnaire. Il apparut rapidement qu'il comptait profiter de l'opportunité pour convaincre Horus de lui prêter des contingents de la 63^{e} , en vue d'une offensive que son Primarque, Alpharius, avait à cœur depuis longtemps, dans un secteur sous domination ork de la ceinture de Kayvas. Comme les avances du Lion, celles-ci étaient le signe qu'Alpharius recherchait une connivence nouvelle avec son Maître de Guerre.

Horus étudia les plans de l'offensive en privé. Les opérations dans la ceinture de Kayvas étaient projetées sur cinq ans et nécessitaient dix fois l'effectif que le Maître de Guerre pouvait présentement mobiliser.

— Alpharius nage en plein rêve, objecta-t-il en montrant les cartes à Loken et Torgaddon. Je ne peux pas m'engager à lui donner satisfaction.

L'un des croiseurs de Varvaras avait amené avec lui une délégation des administrateurs de l'aexactor tributi, dont la voix, qui réclamait elle aussi

l’attention du Maître de Guerre, fût peut-être la plus irritante. Sur l’instruction de Malcador le Sigillite, contresignée par le Conseil de Terra, les aexactors avaient été envoyés sur tout le domaine en expansion de l’Imperium ; un programme de dispersion auprès duquel le déploiement de masse des commémorateurs passait pour une opération modeste.

La délégation avait à sa tête une haute administratrice du nom d’Aenid Rathbone. Cette personne belle et grande avait les cheveux roux, les traits pâles, les pommettes osseuses, et des manières astreignantes. Le Conseil de Terra avait décrété que toutes les expéditions et forces de croisade, tous les Primarques, tous les commandants, et tous les gouverneurs des systèmes soumis devaient commencer à lever une taxe sur leurs planètes sujettes, afin de répondre aux exigences budgétaires croissantes de l’Imperium. Les seuls mots à sortir de la bouche de cette femme avaient trait à la collecte de la dîme.

— Une seule planète ne peut pas soutenir à elle seule une entreprise de si grande envergure, expliquait-elle au Maître de Guerre avec des intonations légèrement trop stridentes. Terra ne peut pas supporter seule ce poids. Nous sommes maintenant les maîtres d’un millier de mondes. L’Imperium doit commencer à pourvoir à ses besoins.

— Beaucoup de planètes sont à peine assujetties, madame, disconvint calmement Horus. Elles se remettent des dommages de la guerre, se reconstruisent, se réforment. L’impôt est un poids dont elles n’ont pas besoin.

— L’Empereur a insisté pour qu’il en soit ainsi.

— Vraiment ?

— Malcador le Sigillite, aimé de tous, nous l’a bien fait comprendre, à moi et à tous ceux de mon rang. Le tribut doit être collecté, et des mécanismes établis pour qu’il le soit de façon régulière.

— Les gouverneurs que nous avons mis en place trouveront cette obligation ingrate, anticipa Maloghurst. Ils s’efforcent encore d’asseoir leur pouvoir et leur autorité. La mesure est prématurée.

— L’Empereur a insisté pour qu’il en soit ainsi, répéta-t-elle.

— L’Empereur compte-t-il rester « aimé de tous » ? lança Loken. Son commentaire donna à Horus un large sourire, mais n’amusa pas Rathbone.

— Je ne suis pas certaine de comprendre ce que vous insinuez, capitaine. Ceci est mon devoir, et je dois m’en acquitter.

Lorsqu’elle se fut retirée de la pièce avec son personnel, Horus s’affaissa

dans son fauteuil, seul au milieu de son cercle proche.

— J'ai souvent songé que ce pourraient être les eldars qui nous détrôneraient un jour, envisagea-t-il. Qu'ils sont les plus ingénieux de nos adversaires, et que si quelqu'un devait vaincre l'Humanité et briser notre Imperium, ce serait eux. À d'autres moments, j'ai pensé aux peaux-vertes. Leur nombre et leur force brute ne connaissent aucune limite ; mais à présent, mes amis, je suis certain que ce seront les percepteurs de taxes qui nous mèneront à notre perte.

Sa malice déclencha un rire spontané. Loken repensa au poème dans sa poche. Il soumettait toujours l'essentiel de la production de Karkasy à l'approbation de Sindermann, mais à leur dernier rendez-vous, Karkasy lui avait fait découvrir son « lyrisme burlesque ». Loken avait lu. C'était un simple quatrain assez mordant et ignoble envers les collecteurs de dîme, que même Loken pouvait apprécier. Il songea à en donner une lecture pour l'amusement général, mais l'expression d'Horus s'était assombrie.

— Je ne plaisante qu'à moitié. Au travers des aexactors, le Conseil fait peser une telle contrainte sur nos nouveaux mondes qu'elle pourrait nous être dommageable. Il est trop tôt, et c'est une demande trop intransigeante. Il y aura des soulèvements, des planètes vont se révolter. Dites à un homme qu'il a un nouveau maître, et il s'en moquera. Dites-lui que son nouveau maître veut lui prendre un cinquième de son revenu annuel, et il partira chercher sa fourche. Aenid Rathbone et tous les administrateurs de son genre vont être le fléau de ce que nous avons accompli.

D'autres rires avivèrent la pièce.

— Mais c'est la volonté de l'Empereur, fit remarquer Torgaddon. Horus ne fut pas cet avis.

— Malgré tout ce qu'elle dit, je suis sûr que non. Je le connais comme un fils connaît son père, il n'aurait jamais adhéré à cela. Pas maintenant, pas si tôt. Il doit être trop accaparé par son œuvre pour l'avoir su. Le Conseil a pris cette décision en son absence ; l'Empereur sait que notre réussite est fragile. Par le Trône, voilà ce qui arrive quand un empire forgé par des guerriers abandonne le pouvoir exécutif aux civils et aux gratte-papier.

Ils le regardèrent tous.

— Je suis sérieux, dit-il. Cela pourrait déclencher des guerres civiles dans certaines régions. Du moins, cela risque de saper le labeur continu de nos expéditions. Pour le moment, les aexactors doivent être tenus occupés. Nous devons leur faire parvenir des masses considérables d'informations à

éplucher pour déterminer les niveaux de taxation précis, monde par monde. Et ensuite, nous les bombarderons de renseignements additionnels copieux concernant le statut de chaque planète.

— Cela ne les ralentira pas indéfiniment, monseigneur, estima Maloghurst. L'administration de Terra a déjà déterminé les systèmes de calcul des tributs au prorata, monde par monde.

— Fais de ton mieux, lui ordonna Horus. Essaie de retarder cette femme. Ménage-moi le temps de respirer.

— Je m'y attelle sur-le-champ. Maloghurst se leva et partit de son pas boiteux.

Horus reporta son attention sur la petite assemblée.

— Bien… soupira-t-il. Le Lion me réclame. Ainsi qu'Alpharius.

— Et les nombreux frères de nombreuses expéditions, rappela Sanguinius.

— Il semble que mon option la plus sage soit de retourner sur Terra devant le Conseil pour cette histoire de taxation.

Sanguinius eut un petit rire silencieux.

— Je n'ai pas été forgé pour ça, dit Horus.

— Peut-être devrions-nous considérer la question de l'interex, monseigneur, proposa Erebus.

Erebus, de la légion des Word Bearers, la 17^{e} , s'était joint à eux depuis quinze jours avec le contingent amené par Varvaras. Son armure Mk IV anthracite, gravée en bas-relief du témoignage de ses faits d'armes, faisait d'Erebus une figure sérieuse et grave. Son grade au sein de la 17^{e} légion était celui de chapelain, pratiquement équivalent à celui d'Abaddon ou d'Eidolon. Il en était un des officiers supérieurs, intime de Kor Phaeron et du Primarque Lorgar lui-même. Sa contenance et sa voix composée suscitaient le respect immédiat de ceux qu'ils rencontraient, mais les Luna Wolves l'avaient adopté sans cela. Historiquement, ils entretenaient avec les Word Bearers une relation similaire à celle qui les liait aux Emperor's Children. Il n'était pas surprenant qu'Horus comptât Lorgar parmi ses frères les plus proches, avec Fulgrim et Sanguinius.

Erebus, dont le temps avait fait un excellent médiateur autant qu'un guerrier, deux devoirs qu'il remplissait avec un talent superlatif, était venu trouver le Maître de Guerre à la demande de sa légion. De toute évidence, avec une faveur en tête, une requête à plaider. On n'envoyait pas Erebus sans raison, s'il ne fallait pas négocier.

Dès son arrivée, Erebus avait cependant compris à quelles pressions était confronté Horus, celles des voix sans nombre venues implorer à sa porte. Il avait conservé pour lui le motif de sa venue, pour ne pas ajouter encore au fardeau immense du Maître de Guerre, et avait à la place agi comme un conseiller solide, sans intérêt propre.

Le Mournival lui en savait gré, et l'avait accueilli à bras ouverts dans son cercle restreint, au même titre que Raldoron. Abaddon et Aximand avaient servi au côté d'Erebus sur de nombreux théâtres d'opération. Torgaddon le connaissait de longue date. Tous les trois ne parlaient qu'en termes élogieux du premier chapelain Erebus.

Il n'avait pas fallu beaucoup pour convaincre Loken. Dès le début, Erebus avait fait un effort notable pour se mettre en bons termes avec lui. Les états de service du Word Bearer étaient tels qu'ils donnaient à Loken l'impression de coudoyer un autre Primarque : il était après tout la bouche par laquelle Lorgar s'exprimait le plus volontiers.

Erebus avait dîné avec eux, tenu conseil avec eux, était resté des heures à boire avec eux, et à l'occasion, avait pénétré dans les cages d'entraînement pour s'entraîner avec eux. En une seule après-midi, il avait rapidement expédié deux joutes à l'arme blanche contre Torgaddon et Aximand, puis longuement ferraillé avec Tarvitz avant de le jeter au tapis. Tarvitz et son camarade Lucius s'étaient joints à eux sur l'invitation de Torgaddon.

Loken avait alors voulu tester son jeu d'épée contre Erebus, mais Lucius avait insisté pour être le suivant. Le Mournival avait pris Tarvitz en amitié, l'impression favorable qu'il leur avait faite ayant été appuyée par l'opinion de Torgaddon. Lucius restait un cas différent, bien trop semblable au seigneur Eidolon pour qu'ils pussent l'apprécier. Lucius paraissait toujours se plaindre et réclamer, à la manière d'un enfant gâté.

— Allez-y, lui concéda Loken, si cela vous importe tellement. Il était évident que Lucius voulait restaurer l'honneur de sa légion, un honneur perdu, selon lui, au moment où Erebus avait fait chuter Tarvitz en l'assommant du plat de son épée.

Tirant sa lame, il rejoignit Erebus dans la cage. Les hémisphères d'acier se refermèrent autour d'eux. Lucius adopta une position jambes écartées, son épée à deux mains tenue près du corps. Erebus avait la sienne tendue près du sol. Ils se tournèrent autour. Les deux Astartes étaient torse nu et la musculature de leur thorax sinuait sous leur peau. C'était un jeu, mais un jeu dans lequel un faux mouvement pouvait mutiler. Ou être fatal.

Le combat dura seize minutes, ce qui aurait suffi à en faire une des plus longues sessions d'escrime qu'aucun d'eux n'avait jamais connue. Ce qui le rendit encore plus remarquable fut que durant ce temps il n'y eut pas de pause, pas d'atermoiement, pas de cessation dans les passes d'armes. Erebus et Lucius se jetaient l'un sur l'autre et faisaient sonner les coups à une cadence de trois ou quatre par seconde. Leur duel fut inflexible, extraordinaire, une danse étourdissante de corps luisants et d'épées.

Abaddon, Tarvitz, Torgaddon, Loken et Aximand se rapprochèrent autour de la cage, commencèrent à applaudir, et à manifester par des cris leur fascination pour le talent qu'ils voyaient s'exercer sous leurs yeux.

— Il va le tuer ! s'étrangla Tarvitz. À cette vitesse, sans protection, il va le tuer !

— Qui va tuer qui ? voulut lui faire préciser Loken.

— Je n'en sais rien, Garvi, l'un ou l'autre !

— C'est incroyable ! s'esclaffa Aximand.

— Loken se battra contre le gagnant ! cria Torgaddon aux deux adversaires.

Et leur duel se poursuivait. Le style d'Erebus était défensif, en garde basse, chaque parade exécutée comme par un mécanisme bien rodé. Celui de Lucius était tout en attaque et en dextérité, impétueux, brillant. Leurs passes étaient dures à suivre.

— Si vous croyez que je vais passer derrière le perdant après ça… réagit Loken.

— Quoi, tu n'en es pas capable ? se moqua Torgaddon.

— Non.

— Tu passeras après, insista Abaddon en continuant d'applaudir. Tu n'auras qu'à prendre ton bolter pour équilibrer.

— Comme c'est fin de ta part, Ezekyle.

À la cinquante-neuvième seconde de la seizième minute, selon le chronomètre de la cage, Lucius plaça son coup gagnant. Il passa son épée sous la garde d'Erebus et lui arracha sa lame des mains. Le Word Bearer tomba en arrière contre les barreaux et trouva la pointe de Lucius glissée sous sa gorge.

— Du calme, Lucius ! cria Aximand en pressant le bouton de l'ouverture.

— Désolé, dit Lucius, dont le ton n'avait rien de désolé. Il abaissa son épée à deux mains et salua Erebus, la sueur lui perlant sur les épaules.

— Un excellent combat. Je vous en remercie, chapelain.

— Merci à vous, sourit Erebus à bout de souffle. Il se baissa pour ramasser sa lame. Votre virtuosité n’a pas d’égale, capitaine Lucius.

— Dehors, Erebus, appela Torgaddon. C’est au tour de Garvi.

— Oh non, refusa Loken.

— Tu es le meilleur d’entre nous avec une épée, insista l’Autre Horus. Montre-lui ce que les Luna Wolves savent faire.

— Le talent avec une épée ne fait pas tout, protesta Loken.

— Rentre là-dedans et arrête de nous faire honte, siffla Aximand entre ses dents. Il regarda vers Lucius, qui s’essuyait le torse avec un linge. Vous êtes prêt pour prendre un autre adversaire, Lucius ?

— Envoyez-le-moi.

— Mais il est fou… murmura Loken.

— Il en va de l’honneur de la légion, lui retourna Abaddon en le poussant vers l’avant.

— C’est exact, pérora Lucius. Au fond de vous, vous savez que vous voulez m’affronter. Montrez-moi comment un Luna Wolf se bat, Loken. Montrez-moi comment vous comptez gagner.

— L’épée ne fait pas tout, lui assura Loken.

— Alors faites comme vous l’entendez, se gaussa Lucius.

Erebus se releva du bord de la plate-forme et lança son épée à Loken.

— On dirait bien que c’est votre tour, Garviel.

Loken attrapa l’épée, et en éprouva le poids dans sa main. Il s’avança dans la cage avec un hochement de tête. Le globe de barreaux se referma autour de lui et de Lucius.

Celui-ci cracha et fit jouer ses épaules. Il fit tourner son épée dans sa main et se mit à danser autour de Loken.

— Je ne suis pas un escrimeur, l’avertit Loken.

— Nous devrions en avoir vite terminé, dans ce cas.

— Si nous nous battons, ça ne se bornera pas à mon épée contre la vôtre.

— Peu importe, s’impatienta Lucius en sautillant sur place, venez, et battez-vous.

Loken soupira.

— Je vous ai observé, j’ai observé vos attaques. Je peux lire en vous comme dans un livre.

— Vous aimeriez pouvoir.

— Je peux lire en vous. Venez me chercher.

Lucius se jeta sur Loken. Loken s’écarta d’un pas, la lame baissée, et lui

asséna un coup de poing en plein visage. Son adversaire chuta lourdement sur le dos.

Loken laissa tomber l'épée d'Erebus sur le tapis.

— Je pense que vous me croyez, à présent. C'est de cette façon que combat un Luna Wolf : il comprend son ennemi et il fait ce qui est nécessaire pour le mettre à terre. Désolé, capitaine.

Le sang qu'il crachait rendit incompréhensible la réponse que marmonna Lucius.

— Je suggérais que nous considérions la question de l'interex, monseigneur, le pressa Erebus.

— Nous devrions en effet, dit Horus, mais mon opinion est faite. Toutes ces voix qui réclament mon attention ici et là ne peuvent pas masquer le fait que l'interex soit une culture importante, et qu'il occupe une portion de l'espace incontestable. Ses habitants sont humains et nous ne pouvons les ignorer. Nous ne pouvons pas nier leur existence. Ils peuvent être pour nous des amis, des alliés potentiels, ou des ennemis, mais nous ne pouvons pas détourner le regard en espérant d'eux qu'ils se tiennent à l'écart de nous. S'ils décidaient de s'opposer à nous, la menace qu'ils représenteraient serait aussi importante que celle des peaux-vertes. Je vais accepter de me rendre à ce sommet et de rencontrer leurs dirigeants.

Xenobia était une capitale provinciale des limites du territoire de l'interex. Les émissaires s'étaient montrés peu loquaces quant à sa taille précise et à son étendue, mais l'influence de l'interex englobait assurément plus d'une trentaine de systèmes si les planètes de son cœur sidéral se trouvaient à quarante semaines du bord le plus avancé de l'extension impériale. Xenobia, monde-portail et station de guet aux confins de l'espace interex, fut choisi comme site de la nouvelle rencontre.

L'endroit suscita chez eux un considérable émerveillement. Escortés depuis les points d'ancrage de masse en orbite du satellite principal de la planète, le Maître de Guerre et ses délégués furent conduits vers Xenobia Principis, une cité fastueuse, royale, sur le rivage d'un océan d'ammoniac. La cité était sertie sur les pentes d'une large baie et se déroulait à flanc de colline jusqu'au niveau de la mer. Derrière elle, la région continentale était gainée dans une forêt tropicale dont la végétation se déversait dans la ville : les structures, des tours d'une pierre gris clair et des tourelles de bronze et d'argent, s'élevaient de cet épais tapis d'arbres. La flore était d'une

dominante vert foncé, à tel point qu'elle semblait presque noire dans la fragile lumière jaune. Sous le feuillage, la cité était structurée en étagements, où des viaducs arqués et des passages incurvés descendaient vers la berge dans les ombres mouchetées et calmes. Là où les tours grises et les campaniles ornementés s'élevaient au-dessus de la forêt, elles étaient souvent coiffées de métal poli, et ornées de hauts mats dont les drapeaux claquaient dans l'air tiède.

Ça n'était pas une cité-forteresse. On y remarquait peu de traces de dispositifs de défense, que ce fut au sol ou en orbite géostationnaire. L'interex n'affichait pas sa puissance martiale de façon aussi ostentatoire que l'Imperium.

La délégation impériale comptait plus de cinq cents individus, parmi lesquels des officiers de l'Astartes, des troupes d'escorte et des itérateurs, ainsi qu'une sélection de commémorateurs. Horus avait souhaité l'inclusion de ces derniers au groupe ; c'était une mission de reconnaissance, et le Maître de Guerre estimait que la matière qu'ils rassembleraient aurait sans doute sa valeur. Loken avait le sentiment que le Maître de Guerre faisait aussi l'effort de donner une impression différente. Les émissaires de l'interex avaient paru très dédaigneux des moyens militaires de l'expédition. À présent, Horus venait à eux entouré par autant de poètes et d'artistes que de soldats.

D'excellents logements leur furent octroyés dans la partie occidentale de la ville, dans un quartier appelé l'Extranus, où, furent-ils informés, étaient hébergés « tous les étrangers et les visiteurs ». Xenobia Principis avait été pensée pour les négociations commerciales et les rencontres diplomatiques, avec l'Extranus pour confiner les hôtes en un seul endroit. Les impériaux furent amplement pourvus en joueurs de méturge, domestiques de maison, et officiers de cour chargés de satisfaire leur moindre besoin et de répondre à leur moindre question.

Sous la conduite des abbrocateurs, ils furent autorisés à quitter le complexe ombragé de l'Extranus par petits groupes pour visiter la ville. Ses splendeurs leur furent montrées : des halles de commerce et d'industrie, des musées d'art pictural et de musique, des archives et des bibliothèques. Dans le crépuscule vert, sous la voûte bruissante des feuilles, ils furent guidés le long d'avenues à balcons, de places splendides, en ne cessant de monter et de descendre de perpétuelles volées de marches. La cité accueillait en son enceinte des bâtiments d'une beauté exquise, et il était évident que l'interex

possédait un grand talent dans les arts anciens de la maçonnerie et de la ferronnerie, autant que dans des technologies plus récentes. Les trottoirs abondaient de statues magnifiques et de fontaines tranquilles, mais aussi de sculptures modernistes faites de lumière et de son. D'anciennes fenêtres en ogive avaient été équipées de panneaux de verre photoréactifs. Les portes automatisées étaient ouvertes et fermées par des capteurs de corps, les éclairages intérieurs pouvaient être ajustés d'un geste de la main. Partout était jouée la douce mélodie de l'aria.

L'Imperium comptait de nombreuses cités plus grandes, plus grandioses, colossales. Les super-ruches de Terra et les flèches d'argent de Prospero étaient de stupéfiants monuments à la gloire de l'avancée culturelle, qui diminuaient d'autant celle de Xenobia Principis. Mais la ville était aussi raffinée et sophistiquée que n'importe quelle conurbation de l'espace impérial, et elle n'était qu'un avant-poste frontalier.

Au jour de leur arrivée, les impériaux furent honorés par une grande parade, dont le point culminant fut leur présentation à l'officier royal supérieur de Xenobia, un commandant général du nom de Jephta Naud. Des personnalités civiles de haut rang étaient elles aussi conviées, mais l'interex avait confié à un chef militaire de présider le sommet. Tout comme Horus avait dilué la composition martiale de son ambassade pour impressionner l'interex, celui-ci avait mis un de ses guerriers en avant.

La parade fut recherchée et vivante. Des joueurs de méturge y marchaient en grand nombre, habillés de riches robes formelles ; leurs hymnes étaient tout autant des messages non verbaux de bienvenue qu'une musique d'ambiance. Glèves et sagittaires avançaient en longues colonnes uniformes, leurs armures polies et habillées de guirlandes de rubans. Derrière l'infanterie humaine venaient les auxiliaires kinebrach, à l'allure pesante, et des escadrons luisants de cavalerie robotique. Cette dernière se composait de centaines de ces fameux chevaux artificiels qu'ils avaient observés dans la garde d'honneur des émissaires, mais ceux-ci n'étaient plus sans tête comme ils l'avaient été. Des sagittaires et des glèves montaient ces structures quadrupèdes, assis là où aurait dû se trouver la base de l'encolure. L'armure guerrière et la technologie se fondaient harmonieusement pour maintenir les « cavaliers » en place, leurs jambes repliées à l'intérieur du poitrail de leurs montures. Ils étaient devenus des centaures, homme et machine reliés en un tout, des mythes auxquels la technologie avait donné une réalité.

La population de Xenobia Principis était sortie en nombre applaudir le défilé, et criait, et chantait, et couvrait de pétales et de serpentins la route de la procession.

La destination de la parade était appelée la Galerie des Objets, un édifice ancien auquel l'interex prêtait apparemment une importance militaire. De taille considérable, la galerie ressemblait à un musée ; taillée dans une section escarpée des contreforts de la baie, elle comprenait de nombreuses chambres hautes de plus de trois étages. Ces cryptes d'exposition, dont certaines étaient encore plus grandes, présentaient des collections d'armes allant des forêts d'épées et de hallebardes aux canons motorisés modernes, toutes baignées dans l'irradiation de leurs champs de protection bleu pâle.

— La Galerie est notre musée de l'armement et des outils de guerre, ainsi qu'un arsenal, expliqua Jephta Naud. Naud était un être noble et grand, aux dermatoglyphes compliqués sur le côté droit du visage. Ses yeux avaient la couleur de l'or estompé ; il portait une armure d'argent, et une cape de chaînons rouges festonnés qui, quand il se déplaçait, produisaient comme un carillon lointain. Un officier dans la même tenue marchait à ses côtés pour porter son heaume de guerre à crête.

Bien que l'Astartes fût venu en armure, le Maître de Guerre avait choisi de s'habiller de robes et de fourrures. Il montra un intérêt réel et courtois tandis que Naud les menait dans la succession de chambres, commentant certains dispositifs, exprimant son exaltation quand certaines des armes archaïques partageaient une hérédité commune.

— Ils cherchent à nous impressionner, murmura Aximand à ses frères. Un musée des armes. Ils sont en train de nous faire comprendre qu'ils sont si évolués… Si détachés de la guerre qu'ils ont pu en faire une curiosité. Ils se moquent de nous.

— Personne ne se moque impunément de moi, grogna Abaddon.

Ils pénétraient dans une salle où, dans le champ d'un bleu glacial, les artefacts devenaient bien plus étranges que précédemment.

— Nous conservons ici les armes des kinebrach, dit Naud, au son des méturges. En vérité, nous préservons en état de stase tous les prototypes d'armes employés par les espèces extraterrestres que nous avons rencontrées. En signe de bonne volonté envers nous, les kinebrach ont renoncé à porter les armes, mais nous leur accorderions de pouvoir les utiliser en cas de guerre. La technologie kinebrach est très avancée, et beaucoup de leurs armes sont jugées trop dangereuses pour n'être pas

placées en confinement.

Naud leur présenta un immense kinebrach en robe dénommé Asherot, investi du rang de gardien des Objets et des fonctions de conservateur de la galerie. Asherot parlait la langue des humains avec un chuintement prononcé, et pour la première fois, les impériaux trouvèrent utile l'accompagnement des méturges. Les cadences déroutantes de l'élocution du kinebrach étaient rendues limpides par l'aria.

La plupart des armes kinebrach exposées ne ressemblaient pas du tout à des armes. Des boîtes, d'étranges colifichets, des bagues, des anneaux. Naud s'attendait manifestement à ce que de nombreuses questions des impériaux trahissent leurs appétits guerriers, mais Horus et ses officiers affectèrent le désintérêt. En vérité, la compagnie de xenos intégrés à cette société les mettait mal à l'aise.

Seul Sindermann exprima sa curiosité. Une très petite part des armes kinebrach avait bel et bien des allures d'arme : de longues dagues et des épées aux lignes exotiques.

— Même pour vous, une lame n'est sans doute qu'une lame, commandant général ? demanda-t-il. Celles-ci, par exemple. Pourquoi ces armes sont-elles jugées « trop dangereuses pour n'être pas placées en confinement » ?

— Ce sont des armes adaptables, lui enseigna Naud. Des lames d'un métal intelligent, forgées par les métallurgistes kinebrach selon une technique désormais interdite. Nous les appelons des anathames. Quand on désigne une cible spécifique à une telle lame, elle en devient la Némésis, hostile à la personne ou l'être choisi.

— Et par quel prodige ? le pressa Sindermann. Naud sourit.

— Les kinebrach ne sont jamais parvenus à nous l'expliquer. C'est un facteur du processus de forge qui défie la compréhension technique.

— Comme une malédiction ? lui souffla Sindermann. Ou un enchantement ?

Sur ces mots, l'aria généré par les joueurs de méturge autour d'eux connut un léger hoquet. À la grande surprise de Sindermann, Naud lui répondit :

— Je suppose que c'est ainsi qu'on pourrait le décrire, itérateur.

La visite continua. Sindermann se rapprocha de Loken.

— Ils se plaisent à nous traiter comme des parents sans sophistication, mais je me demande si leur supériorité n'est pas déplacée. Je plaisantais, Garviel, et il m'a pris au sérieux. Serait-ce de la superstition païenne ?

OceanofPDF.com

TROIS

Impasse
Illumination
Le loup et la lune

Ils se levèrent tous quand le Maître de Guerre entra dans la pièce, une large salle du complexe de l’Extranus où les impériaux tenaient leurs briefings réguliers. De grandes baies vitrées surplombaient les paliers successifs de la cité forestière et l’océan scintillant.

Horus attendit en silence que six agents et serviteurs de l’entourage du maître des transmissions eussent achevé leur recherche routinière de matériel espion, et ne parla que quand ils eurent activé le dispositif transportable d’isolement posé dans un coin. Les mélodies distantes de l’aria furent immédiatement atténuées, jusqu’à se taire.

— Deux semaines sans un seul accord ferme, commença-t-il. Pas même une proposition mutuellement acceptable sur la suite à donner à notre rencontre. Ils nous considèrent avec un mélange de curiosité et de réserve, et ils nous tiennent à distance d’eux. Des commentaires ?

— Nous avons épuisé toutes les possibilités, monseigneur, dit Maloghurst, au point que je crains que nous ne perdions notre temps. Ils ne laissent rien entrevoir, hormis une volonté d’établir des liens diplomatiques par voie d’ambassade, dans une optique de commerce et d’échanges culturels. Ils ne se laissent pas entraîner sur le sujet d’une alliance.

— Ou d’une soumission, fit calmement remarquer Abaddon.

— Toute tentative d’imposer notre volonté ne ferait que confirmer l’opinion qu’ils ont de nous. Nous ne pouvons pas les contraindre à se joindre à nous.

— Si, nous le pouvons, avança Abaddon.

— Alors j’estime que nous ne le devrions pas, rétorqua Horus.

— Depuis quand nous soucions-nous de ne pas froisser les sensibilités, monseigneur ? demanda le premier capitaine. Quelles que soient nos différences, ils sont humains. Il est leur devoir et leur destin de se joindre à nous et de se tenir à nos côtés, pour la gloire de Terra. Et s’ils refusent…

Il laissa volontairement ses mots en suspens. Le front d’Horus se plissa.

— Quelqu’un d’autre ?

— Il semble certain que l’interex ne souhaite pas se joindre à nous dans notre tâche, intervint Raldoron. Il ne s’investira pas dans une guerre, et il ne partage pas nos buts ni nos idéaux. Il se satisfait de poursuivre sa propre destinée.

Sanguinius ne dit rien. Il laissa son maître de chapitre énoncer l’opinion des Blood Angels, mais réservait son avis d’une influence considérable pour Horus seul.

— Peut-être a-t-il peur que nous essayions de le conquérir, soutint Loken.

— Peut-être a-t-il raison d’avoir peur, reprit Abaddon. Ses coutumes sont déviantes. Trop déviantes pour que nous l’acceptions sans le contraindre au changement.

— Nous ne livrerons pas de guerre ici, énonça Horus. Le moment est mal choisi. Nous ne pouvons pas nous le permettre. Nous ne pouvons provoquer la formation d’un nouveau front, dont l’ampleur serait à l’échelle de l’effort à fournir pour soumettre l’interex. S’il est besoin de le soumettre.

— Ezekyle a présenté un argument de taille, intervint Erebus d’une voix posée. L’interex, pour de bonnes raisons, j’en suis sûr, a bâti une société bien trop différente du modèle de culture humain que l’Empereur a promu. À moins qu’il ne montre sa volonté de s’adapter, il doit nécessairement être considéré comme un adversaire de notre cause.

— Peut-être le modèle imposé par l’Empereur est-il trop contraignant, envisagea platement le Maître de Guerre.

Il y eut un silence. Plusieurs des personnes rassemblées se jetèrent des regards d’incompréhension.

— Allons ! s’exclama Sanguinius pour briser ce mutisme général. Êtes-vous réellement inquiets que notre Maître de Guerre puisse envisager de

défier l’Empereur ? Son père ? Cette idée le fit s’esclaffer, et il parvint à forcer quelques sourires. Abaddon ne souriait pas.

— L’Empereur aimé de tous, commença-t-il, nous a chargés d’accomplir sa volonté et de rendre tout l’espace connu propre à la colonisation humaine. Ses édits sont sans équivoque : nous ne devons souffrir le psyker sans contrôle ni le xenos, nous devons nous garder des ténèbres du Warp, et unifier les poches de l’Humanité disloquées. C’est notre rôle. Tout le reste est sacrilège et contraire à ses souhaits.

— Et un de ses souhaits, rétorqua Horus, était de me faire devenir le Maître de Guerre, son seul régent, pour que je m’efforce d’exaucer son rêve. La croisade est née de l’ère des Luttes, Ezekyle. Née de la guerre. Notre approche de la conquête et de la purge a été formulée en un temps où chaque forme extraterrestre nous était hostile, où chaque fragment de l’Humanité qui n’était pas avec nous, nous était radicalement opposé. La guerre était la seule réponse. Il n’y avait pas de place pour la subtilité, mais deux siècles ont passé, et nous avons à traiter d’autres problèmes. L’essentiel de notre guerre est terminé, et c’est pourquoi l’Empereur s’est retiré sur Terra en nous laissant terminer son ouvrage. Ezekyle, les citoyens de l’interex ne sont pas des monstres, ni des ennemis déterminés à nous nuire. Je suis convaincu que si l’Empereur était aujourd’hui avec nous, il reconnaîtrait une nécessité d’adaptation. Il ne voudrait pas que nous détruisions aveuglément ce que nous n’avons pas de bonne raison de détruire. C’est précisément pour que je fasse de tels choix qu’il m’a accordé sa confiance.

Il parcourut du regard toute son assistance.

— Il compte sur moi pour prendre les décisions que lui aurait prises. Il compte sur moi pour ne pas commettre d’erreurs. Je dois avoir la liberté d’interpréter sa politique en son nom, et je ne me laisserai pas contraindre à la violence pour satisfaire servilement les attentes de quelques-uns.

Un soir froid recouvrait les étagements de la ville, et sous les couches de feuillage agitées par le souffle de l’océan, les avenues et les trottoirs étaient éclairés par le givre d’ampoules blanches.

Pour ce quart de la nuit, Loken était de garde sur le périmètre qu’on lui avait désigné. Le Maître de Guerre dînait avec Jephta Naud et d’autres pontes dans la demeure palatiale du commandant général. Horus avait confié au Mournival qu’il comptait profiter de l’occasion pour pousser

Naud de façon informelle à prendre des engagements plus substantiels, notamment sur la possibilité que l'interex puisse, au moins par principe, reconnaître l'Empereur comme la véritable autorité humaine. Une telle suggestion n'avait pas encore été tentée au cours des pourparlers formels, car les itérateurs avaient prédit son rejet d'emblée. Le Maître de Guerre souhaitait sonder les sentiments du commandant général sur le sujet, dans une atmosphère où toute offense pouvait être maquillée en simple conjecture. Loken ne soutenait guère son idée, mais faisait confiance à son commandant pour formuler sa proposition avec délicatesse. Ils étaient à présent bien engagés dans la troisième semaine d'une démarche de plus en plus infructueuse. Deux jours plus tôt, le Primarque Sanguinius avait fini par prendre congé pour rentrer en territoire impérial retrouver les contingents Blood Angels.

Horus regrettait clairement de le voir partir, mais la décision était dictée par la prudence, et Sanguinius ne l'avait prise que pour laisser plus de temps à son frère dans ses tractations avec l'interex. Sanguinius allait s'occuper directement de certaines des affaires courantes les plus pressées qui réclamaient l'attention du Maître de Guerre, et ainsi apaiser les voix qui l'appelaient à un retour immédiat.

La résidence de Naud, proche du centre de la cité, était remarquablement vaste. Haute de six étages, dominant l'une des plus somptueuses terrasses, elle se composait d'une grande armature de fer noir, aux espaces comblés par des mosaïques de bois verni et de verre coloré. L'interex n'acceptait pas les étrangers en armes à l'intérieur de leur cité, mais une petite escorte personnelle fut concédée à un personnage aussi auguste que le Maître de Guerre. L'essentiel du conséquent détachement impérial était enfermé pour la nuit dans le complexe de l'Extranus. Torgaddon et dix hommes de sa compagnie triés sur le volet étaient en faction à l'intérieur de la salle à manger et tenaient lieu de garde rapprochée, tandis que Loken et ses dix propres hommes arpentaient les alentours.

Loken avait choisi la 6^{e} escouade de sa compagnie, l'escouade tactique Walkure. Par l'entremise de son vétéran, le frère-sergent Kairus, il avait fait se déployer les hommes aux entrées de la demeure et avait formulé une fréquence de patrouille simple.

La demeure était calme, ainsi que la cité. Passaient sur elles le son de la brise océane, le bruissement de la végétation, le gargouillis des fontaines ornementales et le murmure omniprésent de l'aria. Loken passait de salle en

salle, de la pénombre à la lumière. Dans la plupart des salles de l'intérieur du palais, les sources d'éclairage encastrées dans les murs dispensaient une matrice d'ombres et de couleurs au travers des panneaux de bois rare et de verre bariolé. Il croisait de temps à autre un membre de l'escouade Walkure en tournée d'inspection et échangeait avec lui quelques mots. Moins fréquemment, il voyait des servants s'empresser d'amener les plats vers la salle du dîner, ou croisait le chemin des propres sentinelles de Naud, pour la plupart des glèves en armure, qui passaient sans un mot, mais avec un signe de tête.

La maison de Naud était une mine d'art, un art trop étrange par moments pour l'entendement de Loken. Les œuvres étaient élégamment exposées dans des alcôves, et sur des piédestaux isolés protégés par un champ de force. Il trouvait un sens à certaines d'entre elles ; des portraits et des bustes, des toiles, des sculptures, des images de nobles de l'interex et de leurs familles, des études d'animaux ou de fleurs sauvages, des scènes montagnardes, des représentations élaborées et ingénieuses de mondes sans nom, ouverts en coupe sur des strates mises à nu comme les couches d'un oignon.

Dans un des couloirs inférieurs de l'aile est, Loken tomba sur une œuvre qui l'interpella plus particulièrement. C'était un livre, un livre ancien, aux grandes pages usées et enluminées, à l'abri de son propre champ carré. Les enluminures furent les premières à retenir son œil, représentations de diables et de spectres, d'anges et de chérubins. Puis il nota que le texte était couché dans son ancienne orthographe, une forme qui avait survécu depuis la préhistoire, entre autres dans *Les Chroniques d'Ursh* que Loken n'avait toujours pas terminées. Il se pencha sur le tome. Un mouvement de sa main au-dessus du champ de charge statique en fit tourner les pages ; il revint à la première et lut le titre imprimé en caractères gras.

Une histoyre eydifiante du mal ; Estant pour l'homme un avisement contre les tromperies du mage & les charmes du démon.

— Ça vous a attiré l'œil, n'est-ce pas ?

Loken se retourna. Un officier royal de l'interex se tenait non loin, à le regarder. Loken le connaissait ; un des commandants subordonnés de Naud, dont il savait le nom, Mithras Tull. Ce qu'il ignorait était comment Tull avait réussi à le surprendre sans se faire entendre.

— C'est un ouvrage bien curieux, commandant, lui dit-il.

Tull acquiesça et sourit. Il était un glève, dont la lance lestée était appuyée

derrière lui contre un pilier. Sa visière relevée dévoilait des traits plaisants et honnêtes.

— C’est une correspondance.

— Une correspondance ?

— Pardonnez-moi ; ce mot nous sert aussi à désigner les choses très vieilles qui remontent à notre héritage commun. Une correspondance. Ce livre vous parle autant qu’il nous parle à nous, j’imagine.

— Il est très insolite, en effet, admit Loken. Il déverrouilla les loquets de son casque et le retira par politesse. Y aurait-il un problème, commandant ?

— Non, pas du tout, le rassura Tull avec un geste d’apaisement. Mes devoirs sont les mêmes que les vôtres ce soir, capitaine. Sécurité. Je suis chargé des patrouilles en intérieur.

— Parlez-moi un peu de ce livre. Si vous en avez le temps ?

— La nuit est calme, sourit à nouveau Tull. Il s’avança, et en effleurant le champ de ses doigts gantés de métal, tourna les pages. Mon seigneur Jephta adore ce livre. Il a été composé dans les premières années de notre histoire, avant que l’interex ne fût véritablement fondé, durant notre expansion. Il n’en reste que très peu de copies. C’est un traité contre la pratique de la sorcellerie.

— Et Naud l’adore ? demanda Loken.

— Comme une… Quel mot employez-vous ? Une curiosité ? La voix de Tull avait quelque chose d’étrange, et Loken finit par réaliser quoi : cette conversation était la première qu’il avait avec un représentant de l’interex sans musique de méturges en fond sonore. C’est un ouvrage très sombre, très tragique, continua Tull. Tellement apocalyptique ; imaginez, capitaine… Les hommes de Terra se lancent dans les étoiles, possèdent une grande et merveilleuse technologie, et craignent les ténèbres à ce point qu’il leur faut composer des traités sur les démons.

— Les démons ?

— Oui. Ce livre met en garde contre les sorciers et leurs familiers, contre leurs pratiques, et contre les arts par lesquels un homme pourrait se transformer en démon avant de se jeter sur ses semblables. Certains se changèrent en démons et se retournèrent contre les leurs.

— Et donc… Vous considérez cela comme un sujet de plaisanterie ? Comme un vestige de l’obscurantisme du passé ?

— Pas comme un sujet de plaisanterie, capitaine. Juste comme une approche éculée et alarmiste. L’interex est une société mature. Nous

comprenons avec assez de justesse la menace que pose le Chaos.

— Le Chaos ?

Tull fronça les sourcils.

— Oui, capitaine, le Chaos. Vous prononcez ce mot comme si vous ne l'aviez jamais entendu ?

— Je connais ce mot, mais vous l'employez comme s'il avait une connotation spécifique.

— Oui, il en a une, bien sûr ; aucune race du cosmos ne peut parcourir l'espace sans comprendre la nature du Chaos. Nous sommes reconnaissants aux eldars de nous avoir enseigné les rudiments de ce que nous savons, mais tôt ou tard, nous serions sans doute parvenus à la même connaissance sans leur aide. Personne ne peut emprunter l'Immaterium très longtemps sans être confronté au Chaos en tant qu… Sa voix diminua jusqu'à s'éteindre. Par le grand et saint ciel ! Vous voulez dire que vous ne savez pas ?

— Que je ne sais pas quoi ? demanda sèchement Loken. Tull se mit à rire, mais ce rire n'était pas moqueur.

— Tout ce temps, nous vous avons tourné autour, à vous et à votre Maître de Guerre parce que nous craignions le pire…

Loken fit un pas en avant.

— Commandant, dit-il, j'accepte d'avouer mon ignorance et de me laisser éclairer, mais pas de me faire rire au nez.

— Pardonnez-moi.

— Dites-moi pourquoi je le devrais. Expliquez-moi.

Tull cessa de rire et fixa Loken, avec une froideur et une dureté terribles dans ses yeux bleus.

— Le Chaos est la damnation de tout le genre humain. Le Chaos nous survivra et dansera sur nos cendres. Tout ce que nous pouvons faire, tout ce que nous pouvons nous efforcer de faire, c'est de reconnaître sa menace et de la tenir à l'écart de nous, aussi longtemps que nous durerons.

— Ça n'est pas encore assez clair pour moi, estima Loken.

Tull secoua tristement la tête.

— Nous nous sommes mépris à un tel point…

— Sur quoi ?

— Sur vous. Sur l'Imperium. Je dois aller voir le seigneur Naud sur-le-champ et le lui expliquer. Si seulement nous l'avions découvert plus tôt…

— Expliquez-moi d'abord. Ici. Maintenant.

Tull observa Loken un long moment, en silence, comme s'il jugeait quelles étaient ses options. Pour finir, il haussa les épaules.

— Le Chaos est une des forces premières du cosmos, qui réside dans l'Immaterium… Ce que vous appelez le Warp. Il est la source du mal le plus pernicieux et de la corruption la plus totale. Il est le plus grand ennemi du genre humain, de nous tous, de l'Imperium et de l'interex, parce qu'il le menace de l'intérieur, comme un chancre. Il est insidieux, ça n'est pas une forme de vie hostile qui puisse être vaincue et supprimée. Il se répand comme une maladie. Il est à la racine de la sorcellerie et de la magie. Il…

Il hésita et regarda Loken avec une expression affligée.

— Il est la raison pour laquelle nous nous sommes méfiés de vous. Vous devez comprendre que lorsque nous avons établi le premier contact, nous avons exulté, nous étions fous de joie. Enfin. Enfin un contact avec nos frères perdus, un contact avec Terra, après tant de générations. C'était un rêve que nous avions tous, mais nous savions qu'il fallait être prudent. Depuis le temps que nous avions perdu tout lien avec Terra, les choses avaient pu changer. Toute une époque de conflits était passée. Nous n'avions aucune garantie que ceux qui avaient l'air d'être des hommes et qui clamaient venir de Terra au nom d'un nouvel empereur n'étaient pas des agents du Chaos déguisés. Nous n'avions aucune garantie que les hommes de Terra n'avaient pas été contaminés et transformés par le Chaos.

— Nous ne sommes…

— Je vous en prie, Loken, laissez-moi terminer. Le Chaos, quand il se manifeste, est brutal, vorace, agressif. C'est une force de destruction intarissable. Les eldars nous l'ont enseigné, ainsi que les kinebrach, et les hommes purs de l'interex se sont dressés contre le Chaos partout où il montrait son visage belliqueux. Reconnaissez, capitaine : est-ce que vous ne paraissez pas belliqueux ? Vous êtes colossaux, vous avez été engendrés pour le combat, entraînés à détruire. Vous êtes menés par un homme que vous appelez sans réserve le Maître de Guerre. Maître de Guerre. Quel genre de grade est-ce là ? Pas général, ni commandant, mais Maître de Guerre. La violence de ce terme a des accents du Chaos. Nous voulons vous accueillir à bras ouverts, nous ne demandons qu'à nous joindre à vous, à nous tenir à vos côtés, épaule contre épaule, mais nous avons peur de vous, Loken. Vous ressemblez à l'ennemi dont nous apprenons dès la naissance à nous méfier. Les démons impitoyables et conquérants du Chaos. Le dieu de l'annihilation à la main sanglante.

— Ce n’est pas nous, articula Loken, abasourdi. Tull acquiesça de bon cœur.

— Je le sais à présent. Je m’en rends compte. Toute cette attente n’était pas nécessaire, il n’y a pas de souillure en vous. Rien que la plus surprenante ignorance.

— Je vais essayer de ne pas me vexer.

Tull s’esclaffa et prit le poing droit de Loken entre ses mains.

— Vous ne devez pas. Nous pouvons vous apprendre quels sont les dangers qui nous guettent. Nous pouvons être frères et…

Il s’arrêta brusquement et retira ses deux mains.

— Qu’y a-t-il ? s’inquiéta Loken.

Tull écoutait son communicateur personnel. Son visage s’assombrit.

— Reçu, lâcha-t-il dans le micro de son col. Exécution.

Il leva à nouveau les yeux vers Loken.

— Mesures de sécurité, capitaine. Voulez-vous… Je suis désolé, cela peut paraître brutal après ce que je viens de vous dire… mais voulez-vous bien me remettre vos armes ?

— Mes armes ?

— Oui, capitaine.

— Je suis désolé, je ne peux pas faire une telle chose. Pas tant que mon commandant sera dans ce bâtiment.

Tull se racla la gorge et abaissa avec soin la visière de son casque, puis il tendit la main pour se saisir de sa lance.

— Capitaine Loken, dit-il d’une voix que relayait à présent son attirail audio, je vous somme de me remettre vos armes immédiatement.

Loken recula d’un pas.

— Pour quel motif ?

— Je n’ai pas à vous en donner ! Je suis officier de garde, en région de l’interex ! Jetez vos armes !

Loken coiffa lui-même son casque. Plus aucune donnée n’était affichée sur ses oculaires. Il vérifia les fréquences auxiliaires et les canaux de sécurité, pour essayer de joindre Kairus, Torgaddon ou un membre quelconque de la garde rapprochée. Les équipements électroniques de son armure étaient tous bloqués.

— Êtes-vous en train de me brouiller ?

— Ce sont les systèmes de la ville qui brouillent les vôtres. Donnez-moi votre arme, Loken.

— Je ne peux pas. Ma priorité est d'assurer la sécurité de mon commandant.

Tull secoua la tête.

— Oh, vous êtes malin. Très malin. Vous avez presque failli m'avoir. Vous avez presque réussi à me faire croire que vous étiez innocent.

— Tull, j'ignore tout de ce qui se passe.

— Bien entendu…

— Commandant Tull, nous étions parvenus à nous comprendre, d'homme à homme. Pourquoi faites-vous ça ?

— Vous avez presque failli m'avoir. C'était très réussi, mais vous avez fait une erreur de timing. Vous avez dévoilé votre jeu trop tôt.

— Jeu ? Quel jeu ?

— Ne faites pas semblant. La Galerie des Objets est en train de brûler. Vous avez déplacé vos pions. À nous de répliquer.

— Tull, l'avertit Loken en plaçant une main décidée sur le pommeau de son épée. Ne m'obligez pas à vous affronter.

Dans un grognement de déception, la lance de Tull frappa vers Loken.

L'officier de l'interex bougeait à une vitesse effarante. Malgré sa main posée sur son arme, Loken n'eut pas le temps de la tirer du fourreau, mais parvint à lever le bras pour détourner le coup, et les deux qui suivirent. L'armure légère de l'infanterie de l'interex semblait faciliter des mouvements d'une dextérité singulière, en améliorant peut-être les facultés naturelles de son porteur. Les attaques de Tull, fluides et professionnelles, s'appuyaient sur la longueur de son fer de lance pour forcer Loken à reculer. Le tranchant microfin avait déjà tracé plusieurs sillons profonds dans l'armure de Loken.

— Tull ! Arrêtez !

— Rendez-vous !

Loken n'avait aucun désir de combattre, et pas la moindre idée de ce qui avait pu monter Tull si soudainement et totalement contre lui, mais il n'avait pas non plus l'intention de se rendre. Le Maître de Guerre était en danger. Autant que Loken pouvait le supposer, tous les agents impériaux de la zone avaient été comme lui privés de liaison radio et de senseurs. Il n'était pas possible d'avertir le groupe du Maître de Guerre, ni les troupes de l'Extranus, et certainement pas la flotte. Ses priorités étaient simples. Il était une arme, un instrument, et en tant que tel, ne servait qu'un seul but : protéger la vie du Maître de Guerre. Toute autre considération se trouvait

reléguée à un rang tout à fait secondaire.

Loken se focalisa. Il sentit la puissance de ses membres, le réchauffement et la tension soudaine des polymères du revêtement intérieur de son armure. Il sentit la palpitation de l'unité d'alimentation plaquée au creux de son dos, qui obéissait à son instinct et pourvoyait l'énergie à un seuil maximal. Il avait écarté les coups de lame et permis à Tull de défigurer son armure.

C'en était fini.

Il tendit la main, alla à la rencontre du coup suivant et cogna le plat du fer de lance de son poing fermé. Tull exploita l'inertie avec expertise, fit tournoyer son arme et se servit de l'élan pour piquer droit vers la poitrine de Loken. Le coup n'arriva pas si loin. De sa main gauche, Loken attrapa la lance à la base de son fer et l'immobilisa, dans un mouvement d'une vitesse comparable à celle de son adversaire. Avant que Tull ne pût la dégager, il frappa du poing droit sur le plat de la lame et la décrocha de la hampe.

Son adversaire se ressaisit, et inversa sa prise sur la lance brisée pour abattre son contrepoids rond comme la tête d'une longue masse d'armes ; du dos de ses gantelets, Loken se protégea de deux coups appuyés. Tull fit tourner son poignet autour de la hampe, et la lance fut soudainement parcourue par les scintillements bleus d'une charge électrique. Il lança la boule crépitante vers Loken et il y eut un claquement bruyant. L'énergie emmagasinée dans l'arme était telle que Loken fut projeté de l'autre côté du corridor. Il retomba sur le sol lustré et glissa sur quelques mètres, les étincelles résiduelles de la charge courant sur son plastron. Un goût de sang lui était parvenu à la bouche ; il sentit la douleur rapidement étouffée d'une contusion sérieuse au torse.

D'un ciseau de ses jambes, il fut à nouveau sur ses pieds quand Tull avança sur lui. Loken pouvait enfin tirer son épée. Dans la lumière multicolore des mosaïques, la lame d'acier blanc se mit à luire comme une stalagmite.

Il n'offrit pas à Tull l'opportunité de reprendre le rôle de l'attaquant. Loken surprit l'homme dans sa charge et lui asséna une succession de coups d'épée comme on abat un marteau. Tull recula, forcé d'utiliser les vestiges de son arme comme outil de parade, la lame impériale faisant voler des copeaux de sa hampe.

Le commandant fit un bond en arrière, et par-dessus son épaule, tira sa propre épée sanglée dans son dos. La longue lame argentée (plus longue de vingt bons centimètres que celle de Loken) dans la main droite, la lance-

massue dans la main gauche, il avança et frappa des deux.

Les sens d'Astartes de Loken prédisaient toutes les attaques. Sa lame passait de gauche à droite, repoussant la massue et bloquant l'épée dans un double carillon de métal. Il força son chemin dans la garde de l'officier royal et écarta son épée, suffisamment longtemps pour le percuter de l'épaule en pleine poitrine. Tull recula en titubant ; Loken ne lui laissa pas de répit. Il frappa de nouveau et lui arracha le long gourdin de la main gauche.

Alors le combat reprit lame contre lame. Les passes étaient effrénées. Loken n'avait aucun doute quant à ses propres capacités : celles-ci n'avaient été que trop testées dernièrement, et ne lui avaient pas fait défaut. Mais Tull était de toute évidence un épéiste expert, et plus important, avait appris son art dans un style très différent. Leurs techniques n'avaient pas de langage commun, pas de base commune. Chaque attaque, chaque parade, chaque riposte à laquelle ils se risquaient était étrangère à l'autre. Chaque seconde de leur échange pouvait potentiellement prendre un tournant mortel.

L'affrontement en devenait presque plaisant. Fascinant, inventif. Lucius aurait apprécié de livrer un tel duel, de découvrir tant de nouvelles techniques.

Mais Loken perdait du temps. Il para le coup de taille suivant, enserra fermement le poignet droit de Tull dans sa main gauche et lui trancha le bras au niveau du coude, d'un geste sec et délibéré.

Tull roula en arrière, le sang jaillissant de son moignon. Loken jeta l'épée et le membre sectionné. Attrapant l'autre par le casque, il fut sur le point de lui donner le coup de grâce, d'accomplir ce mouvement montant de décapitation rapide, mais se ravisa au dernier instant et l'assomma en lui cognant le plat de son épée sur la tempe.

Le corps de Tull, expulsé par le coup, traversa le sol et alla reposer inerte au pied d'un des piédestaux. Le sang s'étendit autour de lui en une mare.

— Ici Loken ! Ici Loken, Loken ! essaya le Luna Wolf dans son communicateur. Sur la fréquence, rien que des grésillements. Faisant passer son épée dans sa main gauche, il saisit la poignée de son bolter et partit en courant. Il n'avait pas fait trois pas quand les deux sagittaires bondirent dans le couloir. Ils le virent, et leurs arcs étaient déjà dans leurs mains.

Loken tira un bolt dans le mur derrière eux et les fit sursauter.

— Lâchez vos arcs ! ordonna-t-il au travers de son casque. Le bolter

tourné vers eux les persuada de ne pas discuter. Leurs arcs et leurs flèches tombèrent au sol presque dans un même bruit. Loken leur indiqua Tull de la tête, son arme toujours pointée dans leur direction.

— Je ne voudrais pas qu'il meure, dit-il. Appliquez-lui un garrot avant qu'il ne se vide de son sang.

Ils coururent auprès de Tull. Quand ils relevèrent la tête, Loken n'était plus là.

Il remonta un couloir vers des colonnades adjacentes en entendant au loin ce qui devait être des rafales de bolter. Un autre sagittaire apparut devant lui en tirant ce qui parut être une décharge de laser. Le rayon lui passa au-dessus de l'épaule gauche. Loken visa. Le guerrier s'écroula lourdement sur le dos.

Pas de temps pour la compassion.

Deux autres soldats de l'interex arrivèrent en vue, un autre sagittaire et un glève. Loken, toujours en pleine course, les abattit tous deux avant qu'ils n'aient pu réagir. La force de ses tirs, deux touches au torse, projeta les guerriers en arrière contre le mur, d'où ils glissèrent sur le sol. Abaddon avait eu tort, les armures de l'interex n'étaient pas fragiles. Ses bolts n'avaient pénétré les plaques ventrales d'aucun des deux hommes. La force des impacts les avait néanmoins mis hors combat, en ayant probablement fait éclater leurs organes internes.

Il entendit des pas et fit volte-face. C'était Kairus et un de ses hommes, Oltrentz. Tous deux avaient leurs armes levées.

— Qu'est-ce qui se passe, mon capitaine ? cria Kairus.

— Avec moi ! exigea Loken. Où est le reste de l'escouade ?

— Aucune idée, se plaignit le sergent, les liaisons sont mortes !

— Ils nous brouillent, conjectura Oltrentz.

— Priorité au Maître de Guerre, décréta Loken. Suivez-moi et…

D'autres stries semblables à des tirs de laser. Des projectiles, si rapides qu'ils n'étaient que des lignes de lumière, remontèrent la ligne des colonnades trop vite pour que l'œil de Loken ne pût les suivre. Oltrentz tomba à genoux dans un claquement lourd de métal, percé par deux flèches sans empennage qui avaient traversé son armure Mk IV.

De part en part. Loken se rappelait encore l'amusement de Torgaddon et l'assurance d'Aximand. Probablement des armes cérémonielles.

Oltrentz s'écroula face contre terre. Il était mort, et il n'y avait pas le

temps, pas l’apothicaire nécessaire pour rendre sa mort féconde.

D’autres traits fusèrent. Loken ressentit un impact. Kairus chancela quand la flèche d’un sagittaire eut perforé son torse pour en ressortir et aller se ficher dans la cloison derrière lui.

— Kairus !

— Allez-y, mon capitaine ! grogna Kairus dans sa douleur. Blessure nette, elle guérira !

Kairus se redressa et ouvrit le feu au fulgurant, en automatique. Il arrosa les colonnades devant eux, et Loken vit trois sagittaires exploser sous l’aspersion infernale. Leurs armures avaient cédé. Après six ou sept projectiles pénétrants, leurs armures s’étaient enfin décidées à céder.

Combien nous les avons sous-estimés, se mortifia Loken. Il reprit son avancée, le sergent se traînant derrière lui. Kairus avait déjà cessé de saigner. Son corps génétiquement amélioré d’Astartes avait obturé de lui-même les blessures d’entrée et de sortie, et ce que la flèche du sagittaire avait pu traverser entre ces deux points était à n’en pas douter compensé par les redondances de son anatomie.

Ensemble, ils se frayèrent leur route vers la salle de réception principale, qu’ils trouvèrent en plein désordre. Torgaddon et le reste de son groupe couvraient le Maître de Guerre en l’entraînant vers la sortie sud. Il n’y avait aucun signe de Naud, mais des soldats de l’interex tiraient vers l’escouade de Torgaddon depuis une porte ouverte de l’autre côté du salon. Les tirs des bolters illuminaient l’air. Plusieurs corps, dont celui d’un Luna Wolf, gisaient affalés parmi les chaises et les tables de banquet renversées. Loken et Kairus joignirent leurs projectiles à ceux tirés contre la porte éloignée.

— Tarik !

— Content de te voir, Garvi !

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

— C’est une erreur, rugit Horus, la voix cassée par le désespoir. Ça n’aurait pas dû se produire !

Des traits de lumière brillante se plantaient dans le mur autour d’eux. Les tirs des sagittaires fendaient la fumée. Un des guerriers de Torgaddon se cabra et bascula, une flèche logée en plein casque.

— Erreur ou pas, nous devons sortir, maintenant ! hurla Loken.

— Zakes ! Cyclos ! Regold ! beugla Torgaddon en tirant. Autour du capitaine Loken, et couvrez-nous !

— Avec moi ! lança Loken.

— Non ! protesta le Maître de Guerre. Pas de cette façon ! Nous ne pouvons pas…

— Allez-y ! hurla Loken à son commandant.

Leur combat pour s'extraire de la résidence de Naud dura dix longues minutes. Loken et Kairus assurèrent l'arrière-garde avec les frères que Torgaddon leur avait délégués, tandis que Torgaddon lui-même emmenait le Maître de Guerre vers l'extérieur par les baies de livraison du sous-sol. Par deux fois, Horus insista pour faire demi-tour afin de n'abandonner personne derrière, et surtout pas Loken. D'une façon ou d'une autre, en employant des mots que Torgaddon ne révéla jamais, celui-ci le persuada de continuer à le suivre.

Lorsqu'ils eurent fini par déboucher dans la rue, le reste des sentinelles extérieures de Loken se rallia à eux pour se joindre au rempart d'armures levé autour du Maître de Guerre, toutes excepté Jaeldon, dont personne ne sut plus tard quel avait été le destin.

L'action de l'arrière-garde fut héroïque. Reculant mètre après mètre par le hall de sortie et les caves, le groupe de Loken essuya un tir intense, pour l'essentiel celui des sagittaires, mais aussi d'armes lourdes à énergie. Les alarmes et sirènes retentissaient de toutes parts. Zakes tomba dans les baies de livraison, la tête arrachée par un rayon de mort bleu clair qui calcina les parois. Cyclos était tombé, le corps hérissé de traits, aux portes du hall de sortie. Allongé au sol, victime d'une hémorragie critique, il avait cherché à continuer de faire feu, mais deux autres projectiles lui avaient cloué le crâne à un des battants de bois. Kairus reçut un autre dard dans la cuisse gauche tandis qu'il couvrait Loken. Regold fut jeté au sol par une flèche qui lui perça l'œil droit, puis se redressa à temps pour succomber, une autre en travers du cou.

En mitraillant derrière Lui, Loken traîna Kairus dans la rue par la porte des celliers.

Ils avaient débouché dans le crépuscule de la cité, la voûte des arbres sombres oscillant au-dessus de leurs têtes. Les lampadaires étaient allumés. Au loin, une lueur rougeâtre éclairait les nuages par en dessous, projetée par un édifice des niveaux bas. Autour d'eux, les sirènes hurlaient.

— Je vais bien, dit Kairus, bien qu'il fût évident qu'il lui était difficile de tenir debout. Celle-là n'est pas passée loin, mon capitaine.

Il leva le bras et arracha la flèche d'un sagittaire plantée dans l'épaulière droite de Loken. L'impact qu'il avait senti près des colonnades.

— Elle n’est pas passée assez près non plus, raisonna Loken.

— Dépêchez-vous ! Si vous comptez partir d’ici, bien sûr ! brailla Torgaddon qui approchait d’eux, en inondant de tirs de bolter l’autre côté de la baie.

— Une sacrée pagaille.

— Comme si je n’avais pas remarqué, cracha Torgaddon. Il décrocha une charge de sa ceinture et la jeta à l’intérieur.

L’explosion souffla vers eux sa fumée et ses débris.

— Il faut emmener le Maître de Guerre en sécurité, décréta Torgaddon. En route vers l’Extranus.

Loken hocha la tête.

— Nous devons…

— Non, dit une voix.

Ils se tournèrent. Horus se tenait auprès d’eux, le visage éclairé de côté par la baie en flammes. Ses yeux écartés brûlaient de colère. Il s’était habillé pour un dîner ce soir, pas pour la guerre, et n’avait sur lui qu’une longue robe et une fourrure de loup. À sa contenance, il était évident que son armure et une bonne épée lui manquaient.

— Sauf votre respect, mon commandant, lui imposa Torgaddon. Nous sommes vos gardes du corps. Vous êtes sous notre responsabilité.

— Non, réitéra Horus. Protégez-moi par tous les moyens, mais je ne partirai pas. Une terrible erreur a été commise ce soir. Tout ce pour quoi nous avons œuvré a été mis à bas.

— Et nous devons donc vous faire partir d’ici en vie.

— Tarik a raison, monseigneur, ajouta Loken. Ça n’est pas une situation que…

— Il suffit, mon fils, l’arrêta Horus. Il leva les yeux vers les branches noires qui soupiraient au-dessus d’eux. Comment tout a-t-il pu finir si mal ? Naud s’est soudain offensé en disant que nous avions transgressé l’interdit.

— J’ai parlé avec un homme, divulgua Loken, juste avant que les choses ne s’enveniment. Il m’a parlé du Chaos.

— De quoi ?

— Il a dit qu’il s’agissait de notre grand ennemi commun. Il redoutait qu’il fût en nous. Il a prétendu que c’était pour cela qu’ils avaient pris tant de précautions, parce qu’ils craignaient que nous ayons amené le Chaos avec nous. Qu’a-t-il voulu dire, monseigneur ?

Horus regardait Loken.

— Il voulait dire Jubal. Il voulait dire les pics des murmures. Il voulait dire le Warp. As-tu amené le Warp ici, Garviel Loken ?

— Non, monseigneur. Mais je pense qu'ils craignaient de le découvrir en nous, et ce soir, ils ont cru que leurs craintes étaient confirmées.

— Par quoi ? s'étonna Torgaddon.

— Tull a dit que la Galerie des Objets était en feu.

Horus acquiesça.

— C'est de cela qu'ils nous ont accusés. De vol, de tromperie, de meurtre. Quelqu'un s'est apparemment introduit dans la Galerie des Objets et a assassiné le conservateur. Des armes ont été volées.

— Lesquelles, monseigneur ? demanda Loken.

— Naud ne l'a pas dit, il était trop occupé à lancer ses accusations par-dessus la table du banquet. C'est là-bas que nous devrions aller.

En se mettant à rire, Torgaddon tourna cette idée en dérision.

— Pas du tout, nous devons vous mettre en sécurité, mon commandant. C'est notre priorité.

Le Maître de Guerre se tourna vers Loken.

— Est-ce aussi ce que tu penses ?

— Oui, monseigneur.

— Alors je vais devoir vous donner le même contre-ordre à tous les deux. Je respecte vos efforts pour me protéger et j'apprécie à sa juste valeur votre loyauté acharnée, mais emmenez-moi à la Galerie des Objets.

Le bâtiment était la proie de l'incendie, que les explosions des générateurs de champ, dans ses profondeurs, propageaient vers les salles supérieures. Un joueur de méturge, noirci par la fumée, sortit en boitillant pour les accueillir.

— N'avez-vous pas encore assez péché ? leur lança-t-il d'un ton venimeux.

— Que croyez-vous que nous ayons fait ?

— Vous avez commis un meurtre sordide. Asherot est mort. La Galerie est en flammes. Vous auriez pu demander à connaître nos armes. Il n'était pas nécessaire de tuer pour cela.

Horus secoua la tête.

— Nous n'avons rien fait.

Le joueur de méturge se mit à rire et chancela.

— Allez l'aider à se relever, leur enjoignit Horus.

Une abondance de cendre neigeait sur eux, depuis un ciel étouffé par le noir. L'embrasement s'était répandu à la voûte des arbres et éclairait les rues en répandant une forte odeur de végétation calcinée. Sur les niveaux inférieurs de la ville, des centaines de silhouettes étaient sorties de chez elles pour observer le sinistre. Une grande panique horrifiée gagnait Xenobia Principis.

— Ils nous ont craints depuis le début, dit le Maître de Guerre. Ils nous ont suspectés. Dorénavant, ils vont croire qu'ils avaient eu raison de le faire.

— Des guerriers ennemis se rassemblent sur les escaliers voisins, avertit Kairus.

— Ennemis ? s'esclaffa Horus. Depuis quand sont-ils devenus nos ennemis ? Ils sont des hommes comme nous. Il leva les yeux vers le ciel de la nuit, renversa la tête en arrière et hurla un juron en direction des étoiles. Puis sa voix ne fut plus qu'un murmure. Loken était assez proche pour entendre ses mots.

— Pourquoi m'as-tu confié cette tâche, père ? Pourquoi m'as-tu abandonné ? Pourquoi ? C'est trop dur. Pourquoi m'as-tu tout laissé à accomplir seul ?

Des escadrons de l'interex approchaient, Loken entendit les sabots frapper le pavé et vit les formes des sagittaires montés se détacher en noir sur le fond des flammes. Des traits se mirent à fuser dans la nuit. Ils se plantèrent tous au sol ou dans les murs.

— Monseigneur, nous ne pouvons plus attendre, pressa Torgaddon. Des glèves se massaient eux aussi, leurs lances pareilles à un massif de joncs dans la lueur orange. Des étincelles crépitantes s'envolaient vers le ciel telles des prières inutiles.

— Arrêtez ! cria Horus aux soldats qui approchaient. Au nom de l'Empereur de l'Humanité, je demande à parler à Naud ! Allez le chercher !

La seule réponse fut une nouvelle volée de flèches. Le Luna Wolf à côté de Torgaddon s'écroula, mort, et un autre fut blessé. Un projectile s'était planté dans le bras gauche du Maître de Guerre. Il l'en arracha sans même serrer les dents, et regarda son sang éclabousser les dalles à ses pieds. Puis il alla jusqu'à l'Astartes tué, se pencha, ramassa son bolter et son épée.

— Ce sont eux qui ont commis l'erreur, lâcha-t-il à Loken et Torgaddon. Pas nous. S'ils doivent nous craindre, autant leur donner une bonne raison.

Il leva l'épée dans son poing.

— Pour l'Empereur ! cria-t-il en cthonien. Éclairez-les !

— Lupercal ! répondit la poignée de guerriers autour de lui.

Ils reçurent de front la charge des sagittaires, les tirs de bolter illuminant la rue étroite. Les montures robotiques se disloquèrent et trébuchèrent, leurs cavaliers tombèrent les bras en croix. Horus, qui avait déjà couru à leur rencontre, passa son épée au travers de flancs d'acier et de torses en armure. Son premier coup avait soulevé un homme-cheval, qui traversa l'air en ruant et alla s'écraser sur les rangs suivants.

— Lupercal ! beugla Loken en courant se placer à la droite du Maître de Guerre, abattant à deux mains ses coups d'épée. Torgaddon couvrait la gauche, faucha un trio de glèves, puis utilisa la lance à contrepoids récupérée de l'un d'entre eux pour matraquer les suivants. Les soldats de l'interex, dont certains criaient, furent contraints de battre en retraite par les escaliers, ou basculèrent au-dessus de la rambarde de pierre pour tomber vers la terrasse suivante de la ville.

De toutes les batailles que Loken avait livrées auprès de son commandant, celle-ci était la plus féroce, la plus triste, la plus accablante. Lèvres retroussées dans la lumière du feu, assénant sa lame de tous côtés, Horus paraissait plus noble que jamais. Loken se souviendrait de ce moment, des années plus tard, quand le destin aurait joué son tour cruel et que la raison les aurait tous quittés. Il se rappellerait Horus, Maître de Guerre, dans cette rue resserrée, exemple même de l'honneur et du courage inflexible de l'Imperium des hommes.

Des fresques auraient dû être peintes, des strophes et des symphonies composées, toutes pour célébrer cet instant où Horus donna le témoignage le plus absolu de sa dévotion au Trône.

Et à son père.

Il n'y en aurait aucune. Le futur exécrable allait engloutir de telles éventualités, engloutir ces souvenirs, au point que cette noblesse deviendrait un jour impossible à croire.

Les guerriers ennemis, et ils étaient bien des ennemis à présent, étranglèrent le passage, forçant le Maître de Guerre et ses derniers gardes du corps à resserrer leur formation en un dernier carré. Ça n'était pas la fin que Loken avait imaginée cette nuit-là, dans le jardin aux bassins, en prêtant son serment ; un dernier carré héroïque contre un ennemi encore inconnu, au côté d'Horus.

Son armure était éraflée et lacérée en une centaine d'endroits, et lui couvert de sang. Il ne céda pas. Au travers de la fumée, Loken entrevit une

lune, une petite lune allumée dans un coin de ce ciel étranger.

De manière assez appropriée, sa forme ronde se reflétait dans le miroir de l’océan.

— Lupercal ! hurla-t-il.

OceanofPDF.com

QUATRE

Derniers échanges
Les fils d’Horus
Anathame

— Qu’est-ce qui leur a été volé ? demanda Mersadie Oliton.

— Un anathame, d’après eux.

— Une seule arme ?

— Ça n’est pas nous qui l’avons prise, dit Loken en retirant les derniers segments de son armure meurtrie. Nous n’avons rien pris. Toute cette tuerie a été inutile.

Venue à la chambre d’armement sous le prétexte de les lui amener, elle sortit de sa robe une liasse de feuilles, les dernières productions de Karkasy. En réalité, elle espérait apprendre ce qui s’était produit sur Xenobia.

— Voulez-vous m’en parler ? demanda-t-elle. Loken releva les yeux. Il y avait du sang séché sur son visage et sur ses mains.

— Oui, dit-il.

La bataille de Xenobia Principis dura jusqu’à l’aube et gagna l’essentiel de la cité. Aux premiers signes d’agitation, incapables d’établir le contact avec le Maître de Guerre ou la flotte, Abaddon et Aximand avaient mobilisé les deux compagnies de Luna Wolves cantonnées dans l’Extranus. Cela avait été dans les rues adjacentes au quartier que les populations de l’interex avaient eu leur premier aperçu de la puissance de l’Astartes. Ils en feraient

davantage l’expérience dans les années qui suivraient. Abaddon était d’humeur emportée, au point qu’Aximand eut à le retenir en plusieurs occasions.

Les unités d’Aximand furent les premières à rejoindre le Maître de Guerre cerné, sur la terrasse de la Galerie des Objets, et se frayèrent un chemin jusqu’à lui au milieu de l’élite des troupes de Naud. Les guerriers d’Abaddon avaient frappé à plusieurs les stations de relais de la ville et rétabli les communications. La flotte était déjà en approche, en réponse au danger apparent qui menaçait le Maître de Guerre et les groupes impériaux au sol. Alors que les vaisseaux de l’interex affluaient à leur tour pour engager le combat naval, les descentes débutèrent, emmenées par Sedirae et Targost.

Grâce aux liaisons restaurées, une extraction totale fut coordonnée pour faire quitter l’Extranus et les zones des affrontements urbains à tout le personnel impérial.

Horus fit envoyer à l’interex un ultime communiqué. Il n’attendait aucune réponse et n’en reçut aucune. Bien trop de sang avait coulé pour que les rancœurs pussent être apaisées par la diplomatie. Horus exprimait néanmoins sans équivoque ses profonds regrets quant à la tournure des événements, et niait une fois de plus que l’Imperium put avoir commis le moindre des crimes dont il était accusé.

Quand les vaisseaux de l’expédition furent de retour dans l’espace impérial, quelques semaines plus tard, le Maître de Guerre fit proclamer un décret. Au Mournival, il avait dit avoir reconsidéré l’importance de définir son rôle, en soulignant la relation entre lui et la 16^{e} légion. En conséquence de quoi les Luna Wolves seraient désormais connus comme les Sons of Horus.

La nouvelle fut bien accueillie. Dans un recoin calme du vaisseau-amiral, Kyril Sindermann l’apprit par certains de ses itérateurs, et approuva la décision, avant de se replonger dans des ouvrages qu’il était le premier à lire depuis un millénaire. Dans l’animation de la Retraite, les commémorateurs, dont beaucoup avaient été rapatriés de l’Extranus par intervention de l’Astartes, trinquèrent à ce nouveau nom. Ignace Karkasy vida un verre à la santé de la légion, puis un autre à celle du capitaine Loken en particulier. Suivi d’un troisième, juste pour être sûr.

Dans sa cabine, Euphrati Keeler s’agenouilla devant son autel secret. S’adressant à son dieu, l’Empereur de l’Humanité, par les mots simples du

Lectio Divinitatus, elle le remercia d’avoir donné à son peuple des hommes forts et honorables pour le défendre. Des fils d’Horus, jusqu’au moindre d’entre eux.

L’air ronronnait le long des conduites rouillées. Les ombres s’amoncelaient dans les cales ventrales du *Vengeful Spirit* , dans les compartiments oubliés où les soutiers de plus bas rang et les protoserviteurs ne descendaient que rarement. Dans les entrailles corrodées de l’ancien vaisseau, seule la vermine, insectes parasitaires et rats, s’accrochait à une existence putride.

Il leva l’étrange objet dans la lueur d’une unique chandelle qu’il regarda se concentrer sur son tranchant. La lame était ondulée sur sa longueur, grise comme du silex, et capturait la lumière avec un scintillement cristallin. Un bel objet, beau et merveilleux. Un objet capable de changer le cosmos.

Il sentait cette promesse respirer à l’intérieur. Cette promesse et la malédiction.

Lentement, Erebus abaissa l’anathame, le déposa dans son casier et referma le couvercle.

— Et c’est tout ?

— Nous avons essayé, dit Loken. Nous avons essayé de créer un lien entre eux et nous ; c’était une décision brave, une noble tentative. Une guerre aurait été plus facile. Mais nous avons échoué.

Loken s’était muni de sa poudre abrasive et d’un chiffon, et commençait à frotter les égratignures de son plastron. Les balafres étaient trop profondes cette fois. Il devrait aller chercher les armuriers.

— Alors vous estimez que c’est une tragédie ? le questionna Mersadie.

— Oui, confirma-t-il. Mais elle n’est pas de notre fait. Je ne… je n’ai jamais été aussi sûr de lui.

— De qui ?

— D’Horus, dans son rôle de Maître de Guerre et de substitut de l’Empereur. En le voyant là-bas, en voyant ce qu’Horus tentait d’accomplir, j’ai été convaincu que l’Empereur avait fait le bon choix.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Avec l’interex ? J’imagine que nous allons tenter de négocier une paix. Cela risque de ne pas être une priorité, car l’interex est marginal et ne montre aucune volonté de s’impliquer dans notre entreprise. Si la paix échoue, alors, un jour, une opération militaire sera montée.

— Et pour nous ? Vous êtes autorisé à me parler des ordres qu’a reçus

l’expédition ?

Loken haussa les épaules et sourit.

— Nous sommes censés retrouver la 203e flotte expéditionnaire dans un mois, à Sardis, avant une campagne d’inféodation dans l’amas de Caiades, mais nous ferons un bref détour en chemin. Nous devons arbitrer un litige mineur. Un vieux compte à régler, en quelque sorte. Le premier chapelain Erebus a demandé au Maître de Guerre d’intercéder. Nous serons là-bas dans une semaine.

— Où ça ? demanda-t-elle.

— Sur une petite lune, répondit Loken, dans le système de Davin.

OceanofPDF.com

LES FAUX DIEUX

Graham McNeill

OceanofPDF.com

~ DRAMATIS PERSONAE ~

Sons of Horus

HORUS, Le Maître de Guerre, Commandant de la Légion des Sons of Horus

EZEKYLE ABADDON, Premier Capitaine

TARIK TORGADDON, Capitaine de la 2*e* Compagnie

IACTON QRUZE, “Le Mal Entendu”, Capitaine de la 3*e* Compagnie

HASTUR SEJANUS, Capitaine de la 4*e* Compagnie (décédé)

HORUS AXIMAND, “L’Autre Horus”, Capitaine de la 5*e* Compagnie

SERGHAR TARGOST, Capitaine de la 7*e* Compagnie, Maître de Loge

GARVIEL LOKEN, Capitaine de la 10*e* Compagnie

LUC SEDIRAE, Capitaine de la 13*e* Compagnie

TYBALT MARR, “Soit l’Un”, Capitaine de la 18*e* Compagnie

VERULAM MOY, “Soit l’Autre”, Capitaine de la 19*e* Compagnie

KALUS EKADDON, Capitaine, Escouade Reaver Catulan

FALKUS KIBRE, “Le Faiseur de Veuves”, Capitaine, Escouade Terminator Justaerin

NERO VIPUS, Sergent, Escouade Tactique Locasta

MALOGHURST, “Le Retors”, Ecuyer du Maître de Guerre

Primarques

ANGRON, Primarque des World Eaters

FULGRIM, Primarque des Emperor’s Children

Autres Space Marines

EREBUS, Premier Chapelain des Word Bearers

KHÂRN, Capitaine de la 8e Compagnie d'assaut des Word Eaters

Légio Mortis

PRINCEPS ESAU TURNET, Commandant du *Dies Irae* ,Titan de classe Imperator

MODERATI PRIMUS CASSAR, Membre de l'équipage du *Dies Irae*

MODERATI PRIMUS ARUKEN, Membre de l'équipage du *Dies Irae*

Davinites

PRÊTRESSE DE LOGE AKSHUB, Figure dirigeante de la loge du Serpent

TSI REKH, Agent de liaison davinite

TSEPHA, Cultiste de Davin et auxiliaire

Personnages Impériaux Non-Astartes

PETRONELLA VIVAR, Palatina Majoria de la maison Carpinus ; descendante d'une famille noble et fortunée de Terra

MAGGARD, Garde du corps de Petronella Vivard

SEIGNEUR COMMANDANT VARVARAS, Commandant en chef des troupes de l'Armée Impériale rattachées à la légion d'Horus

ADEPTUS REGULUS, Représentant auprès d'Horus du Mechanicum

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

LE TRAÎTRE

J’étais là, le jour où Horus est tombé...

OceanofPDF.com

« Il est de la folie des hommes de se croire des acteurs sur la scène de l'histoire, de croire que leurs actes puissent affecter la grande procession qu'est le passage du temps. Cette chimère, l'homme puissant, convaincu que sans sa présence le monde ne tournerait plus, les montagnes s'effondreraient et les mers s'assécheraient, peut la serrer contre son sein pour parvenir à s'endormir. Mais si la commémoration de l'histoire nous a appris une chose, c'est que tout est transitoire : d'innombrables civilisations avant la nôtre ne sont plus que poussière et os, et les grands héros de leur temps, plus que légendes oubliées. Nul homme ne vit éternellement, et tandis que s'estompe la trace de ses actes, ainsi s'estompe son souvenir.

C'est là une vérité universelle, une loi inévitable qui ne peut être déniée, malgré les protestations des vaniteux, des arrogants et des tyrans.

Mais Horus était l'exception. »

— Kyril Sindermann, préface aux *Commémorateurs*

« Décrire le Maître de Guerre nécessiterait un millier de lieux communs, chacun plus vrai que le précédent. »

— Petronella Vivar,
Palatina Majoria de la maison Carpinus

« Tout se dégrade entre les mains des hommes. »

— Ignace Karkasy, *Méditations sur le Héros Élégiaque*

OceanofPDF.com

UN

Descendante de Terra
Les colosses
Lune rebelle

Magnus le cyclope, Rogal Dorn, Leman Russ ; des noms chargés d'histoire, des noms qui avaient *fait* l'histoire.

Ses yeux continuèrent de remonter la liste : Corax, Night Haunter, Angron… Tout un héritage d'héroïsme et de conquête, de mondes clamés au nom de l'Empereur, pour faire partie de l'Imperium de l'Humanité en permanente expansion.

Il l'exaltait de seulement prononcer ces noms dans sa tête.

Mais plus majestueux que tout autre, un nom occupait le haut de la liste.

Horus, le Maître de Guerre.

Lupercal, avait-elle entendu ses soldats l'appeler ; un surnom affectueux pour leur commandant bien-aimé. Un nom gagné dans les flammes de la bataille, sur Ullanor, sur Meurtre, sur Soixante-Trois Dix-Neuf, un monde que ses habitants, dans leur ignorance, avaient cru être Terra. Et un millier d'autres batailles qu'elle n'avait pas encore confiées à ses implants mnémoniques.

L'idée de se trouver si loin de ses propriétés familiales de Kairos et de poser bientôt le pied sur le *Vengeful Spirit* pour y enregistrer l'histoire lui coupait le souffle. Elle n'était pas simplement là pour garder trace de l'histoire en marche : au plus profond de son âme, elle savait qu'Horus *était*

l’histoire.

Elle passa les doigts dans ses longs cheveux d’un noir de jais, ramenés vers le haut d’une façon considérée comme du dernier chic à la cour de Terra. Non que quiconque put le savoir si loin dans l’espace. Les ongles de sa main descendante effleurèrent sa peau lisse et sans défaut. Ses traits olivâtres avaient été soigneusement moulés par une vie de richesse et de modélisation faciale pour paraître royaux et distingués, avec juste ce qu’il fallait de distance hautaine exprimée dans la ligne de sa mâchoire.

Grande et saisissante, elle se tenait assise à son écritoire, un héritage dont son père clamait fièrement qu’il avait été un présent de l’Empereur à son arrière-arrière-grand-mère après les serments prêtés dans les montagnes de l’Oural. La pointe d’or de sa mnémoplume, dont les circuits réactifs écrivaient en réponse à son excitation, courait sur sa plaque de données. Des mots divers se griffonnaient sur l’écran luisant, des pensées ramassées en surface de ses lobes frontaux par la plume et ses cristaux organiques de rétention.

Croisade… Héros… Sauveur… Destructeur…

Elle sourit et effaça les mots d’un revers d’ongle élégamment manucuré, au bord lisse jusqu’au niveau fractal. Puis elle se mit à écrire, d’une écriture cursive aux déliés prononcés.

C’est avec une grande exaltation et un sens solennel de l’honneur que moi, Petronella Vivar, Palatina Majoria de la maison Carpinus, j’écris ces mots. Pendant une longue année, j’ai voyagé depuis Terra, endurant maintes incommodités…

Elle fronça les sourcils et se hâta d’effacer ce qu’elle avait écrit, fâchée d’avoir copié l’affectation pompeuse qui l’avait tant agacée dans la production que les commémorateurs avaient envoyée depuis le front principal de la Grande Croisade.

Les textes de Sindermann en particulier, même s’ils s’étaient faits rares dernièrement, avaient le don de l’irriter. Dion Phraster produisait quelques symphonies acceptables ; rien qui n’aurait eu la faveur des salles de bal plus d’un jour ou deux sur Terra, mais assez plaisantes. Et les paysages de Keland Roget étaient certes pleins de vie, mais montraient une hyperbole qu’elle estimait gratuite dans leur coup de pinceau.

Ignace Karkasy avait composé quelques poèmes passables, mais qui dépeignaient selon elle une vision de la Croisade peu adaptée à une entreprise aussi glorieuse. En particulier *Le sang de l’incompréhension* .

Petronella se demandait souvent pourquoi le Maître de Guerre autorisait encore de tels écrits. Peut-être les références cachées de cette poésie lui passaient-elles par-dessus la tête. Elle se mit à rire, à l'idée que quoi que ce fut put échapper à quelqu'un comme lui.

Elle s'enfonça dans son fauteuil, et posa la plume dans son léthencrier. Un doute l'assaillait soudain. Elle qui se montrait si critique envers les autres commémorateurs n'avait pas encore testé son propre talent parmi eux.

Pouvait-elle faire mieux ? Pouvait-elle rencontrer le plus grand héros de leur ère, que certains qualifiaient de demi-dieu, bien que ce concept fût parfaitement ridicule et passé d'usage, et réussir là où d'autres avaient selon elle singulièrement échoué ? Qui était-elle pour croire que ses talents parviendraient à faire justice aux fables que le Maître de Guerre forgeait sur l'enclume de la bataille ?

Alors son lignage lui revint à l'esprit et sa posture se redressa. N'était-elle pas de la maison Carpinus, la plus altière et la plus influente des maisons nobles de l'aristocratie de Terra ? La maison Carpinus n'avait-elle pas chroniqué l'essor des domaines de l'Empereur durant les Guerres d'Unification ; ne les avait-elle pas vu grandir, et passer d'un groupe de planètes à un empire qui en cette heure même s'étendait vers les deux bords de la galaxie pour reprendre les royaumes perdus de l'Humanité ?

Comme pour se rassurer davantage, Petronella ouvrit son sous-main à la garniture de cuir incrustée d'un monogramme et en tira une liasse de papiers. Au sommet de la pile se trouvait une image, le cliché d'un Astartes aux cheveux blonds, agenouillé en armure devant un groupe de ses pairs dont l'un lui présentait un long parchemin. Petronella savait que ces rituels étaient appelés des serments de l'instant, prêtés avant la bataille pour jurer de dédier toutes ses aptitudes et sa dévotion au combat à venir. Un E et un K entrelacés dans le coin de l'image l'identifiaient comme l'une de celles prises par Euphrati Keeler, et même s'il lui coûtait de reconnaître du talent à une autre commémoratrice, cette composition était proprement merveilleuse.

En souriant, elle posa l'image de côté pour trouver en dessous une page de papier à gros grain. Celle-ci portait le filigrane familier de l'aigle à deux têtes représentant l'union de l'Empereur et du Mechanicum de Mars. L'écriture pressée et angulaire était celle du Sigillite, dont certaines lettres à demi inachevées évoquaient un homme rédigeant en hâte. Les boucles penchées de ses lettres hautes indiquaient un esprit largement préoccupé,

même si elle ignorait pourquoi il devait en être ainsi maintenant que l'Empereur avait regagné Terra.

Elle sourit à nouveau, et pour ce qui devait être la centième fois depuis qu'elle avait quitté le port de Gyptus, étudia ce qui représentait le plus grand honneur accordé à sa famille.

Un frisson d'anticipation lui courut sur l'échine quand elle entendît les sirènes distantes. La voix automatisée et distordue sortie des haut-parleurs à cerclage d'or, ceux du couloir à l'extérieur de sa suite, annonça que son vaisseau était à présent ancré en haute altitude autour de la planète.

Elle était arrivée.

Petronella tira sur une écharpe d'argent près de l'écritoire. À peine un instant plus tard, le carillon de la porte la fit encore une fois sourire, car elle savait sans avoir à se retourner que seul Maggard aurait pu répondre à cette convocation aussi rapidement. Bien qu'il ne prononçât jamais un mot en sa présence, et jamais il ne le ferait, grâce à la chirurgie administrée par les chaperons de la famille, Petronella le reconnaissait toujours aux trépidations de sa mnémoplume, laquelle réagissait à la morsure d'acier de son esprit.

Elle se retourna dans le capitonnage généreux de son siège.

— C'est ouvert.

La porte pivota lentement, et elle laissa l'instant en suspens tandis que Maggard attendait la permission de se tenir en sa présence.

— Je vous autorise à entrer. Elle regarda son garde du corps austère, âgé de vingt ans seulement, franchir le seuil entouré de frises d'or et d'argent. Chacun de ses mouvements était précis et contrôlé, comme si son corps tout entier, depuis les muscles sculptés de ses jambes jusqu'à ses larges et puissantes épaules, était sous tension.

Maggard fit un pas de côté tandis que la porte se refermait derrière lui. Les iris dansants de ses yeux dorés balayaient la voûte filigranée du plafond et les antichambres adjacentes, à la recherche du moindre signe suspect dans diverses gammes chromatiques. Il gardait une main sur la poignée lisse de son pistolet, l'autre sur celle de sa rapière kirlienne à lame d'or. Ses bras nus portaient les cicatrices estompées d'une chirurgie amélioratrice, des lignes pâles sur sa peau noire, pâles comme les tissus autour de ses yeux, que les praticiens de la maisonnée avaient remplacés par de coûteux implants d'analyse spectrale et biométrique pour lui permettre de mieux protéger la descendante de la maison Carpinus.

Vêtu de son armure de bandes d'or flexibles et de mailles argentées,

Maggard hocha la tête pour annoncer qu'il déclarait la pièce sans danger, ce que Petronella aurait pu lui dire elle-même sans tout ce cérémonial. Mais puisque Maggard aurait payé de sa vie le moindre incident fâcheux, elle supposa pouvoir comprendre tant de précaution.

— Où est Babeth ? lui demanda-t-elle en rangeant la lettre du Sigillite dans son sous-main avant de reprendre la plume dans son léthencrier. Elle en posa la pointe sur sa plaque et vida son esprit, pour permettre aux pensées de Maggard de donner forme aux mots qu'il ne pouvait exprimer par sa gorge. Ce qu'elle lût la fit froncer les sourcils.

— Elle n'a pas à dormir, répondit Petronella. Je dois être présentée au plus illustre héros de la Grande Croisade, et je ne tiens pas à me présenter devant lui en ayant l'air d'une souillon en pèlerinage. Allez la chercher, et dites-lui d'apporter ma robe en velours de coton, la rouge avec le haut col. Je veux la voir ici dans cinq minutes.

Maggard acquiesça et se retira, mais pas avant qu'elle n'eût senti un délicieux frisson d'interdit faire trembler la mnémoplume dans sa main. Quelques lettres furent tracées sur la plaque.

…*onnasse*…

Dans l'une des langues anciennes de Terra, son nom signifiait « Jour de Colère », et Jonah Aruken le jugeait amplement mérité. Dressé devant lui comme quelque dieu des temps reculés, le *Dies Irae* était un monument à la guerre et à la destruction, sa tête blindée observant fièrement les équipes au sol, qui s'affairaient autour de lui comme autant d'adorateurs.

Le Titan de classe Imperator constituait le pinacle de la connaissance et du savoir-faire du Mechanicum, le point culminant de plusieurs millénaires de technologie militaire. Lui qui n'avait d'autre but qu'anéantir avait été conçu avec toute cette prédisposition naturelle de l'Humanité pour l'acte de tuer. Tel un géant colossal bardé d'acier, le Titan s'élevait de quarante-trois mètres sur ses jambes aux défenses crénelées, capables d'accueillir chacune une pleine compagnie de soldats et leur matériel de soutien.

Jonah regarda la longue bannière or et sable être déroulée entre ces deux jambes, semblable au pagne d'un être sauvage, blasonné du symbole à tête de mort de la Legio Mortis. Des dizaines de parchemins portant le nom d'une des glorieuses victoires du Maître de Guerre avaient été cousus à cet étendard d'honneur, et Jonah savait que bien d'autres s'y ajouteraient avant que la Grande Croisade ne soit achevée.

D’épais câblages nervurés pendaient depuis les noyaux d’alimentation au plafond du hangar, jusque dans le torse cuirassé de la machine de guerre, où le réacteur à plasma se nourrissait d’une puissance comparable à celle d’une étoile mise en cage.

La coque d’adamantine était griffée, criblée des traces de la guerre contre les arachnides que les techno-adeptes continuaient de panser. Ce spectacle invitait à l’humilité, mais n’arrangeait rien à la douleur dans le crâne d’Aruken, ni aux remous intestinaux dus à ses excès d’amasec de la veille au soir.

Suspendues au plafond, des grues soulevaient en grommelant les trémies massives chargées d’obus et les longs missiles à nez court vers les baies de chargement. Chacune des armes principales du Titan avait la taille d’un immeuble, des pièces sur support rotatif, des obusiers à très longue portée, et un monstrueux canon à plasma assez puissant pour raser une ville. Pris d’une bouffée de fierté familière tandis qu’il approchait, il observa les équipes d’artilleurs, et ne put s’empêcher de sourire devant la symbolique virile évidente de ce géant apprêté pour la guerre.

Il sauta de côté au passage d’un chariot chargé d’obus Vulkan, lequel l’évita de justesse tandis qu’il négociait un chemin à pleine vitesse au milieu du chaos organisé du personnel de maintenance. Le véhicule s’arrêta dans un crissement de pneus et son conducteur tourna sèchement la tête.

— Tu peux pas regarder un peu où tu vas, espèce d’abruti ? cria-t-il en sautant de son siège pour marcher sur lui d’un pas emporté. Vous autres, les membres d’équipage des Titans, vous vous croyez tout permis, mais je vais te dire, ici c’est m…

Les mots moururent dans la gorge de l’homme, et il se figea au garde-à-vous quand il eût remarqué sur les épaulières de Jonah les clous grenat et l’emblème du crâne à ailettes, qui le désignaient comme un des moderati primus du *Dies Irae* .

— Désolé, sourit Jonah en écartant les bras dans un geste d’excuse, tandis que l’autre luttait pour ne pas l’invectiver davantage. Je ne vous avais pas vu, chef, je traîne une sacrée gueule de bois. Quoi qu’il en soit, pourquoi conduisez-vous si vite ? Vous auriez pu me tuer.

— C’est vous qui vous êtes mis sur mon chemin, moderati, dit l’homme, le regard fixé vers un point par-dessus l’épaule de Jonah.

— Vraiment ? Ah… Vous devriez quand même faire plus attention la prochaine fois, dit Jonah, qui s’éloignait déjà.

— Et vous, regardez où vous allez… murmura dans un souffle le conducteur aigri, avant de rejoindre son véhicule pour repartir.

— Dorénavant, faites plus attention ! lança encore Jonah, en imaginant quelles insultes colorées l'autre avait déjà en tête au sujet de l'équipage des Titans pour pouvoir raconter l'incident à ses camarades de besogne.

Le hangar, pourtant long de plus de deux kilomètres, paraissait exigu à Jonah à mesure qu'il approchait du *Dies Irae* . L'odeur d'huile de moteur, de graisse et de sueur ne l'aidait pas vraiment à oublier son mal de tête.

Toute une horde de la Legio Mortis se tenait parée : des Reavers rapides pour le combat à mi-distance, des Warhounds grimaçants, et les imposants Warlords, ainsi que quelques nouveaux Titans de la classe Night Gaunt, mais aucun n'égalait la splendeur écrasante d'un Imperator. Le *Dies Irae* les ridiculisait tous par sa taille, sa puissance et sa magnificence, et rien, savait Jonah, rien dans toute la galaxie ne pouvait faire obstacle à une machine aussi terrifiante.

Il ajusta son col et ferma les boutons cuivrés de sa veste, pour l'ajuster à sa forme trapue avant d'avoir atteint le large pied du géant de métal, puis passa la main dans ses cheveux coupés à l'épaule. Il fallait essayer, au moins, de donner l'impression qu'il n'avait pas dormi dans ses vêtements. La fine silhouette de Titus Cassar, son compagnon moderati primus, était à l'œuvre derrière un terminal de monitorage. Jonah ne souhaitait aucunement recevoir de nouvelle leçon sur les quatre-vingt-dix-neuf vertus chères à l'Empereur.

Apparemment, le fait d'être bien habillé devait compter parmi les plus importantes.

— Bonjour, Titus, dit-il en adoptant un ton léger.

Le visage surpris de Cassar se redressa brusquement, et il glissa une brochure pliée sous une pile de rapports d'inspection technique.

— Vous êtes en retard, dit-il, ayant vite recouvré ses esprits. Le réveil a été sonné il y a plus d'une heure. La ponctualité est la marque de l'homme dévoué.

— Ne commencez pas, dit Jonah en tendant vivement le bras pour saisir le pamphlet que Cassar avait été si prompt à dissimuler. Cassar voulut l'en empêcher, mais il fut plus rapide et le lui brandit sous le nez.

— Si le princeps Turnet vous prend en train de lire ceci, vous serez devenu un serviteur d'artillerie avant même d'avoir compris ce qui vous arrive.

— Rendez-le-moi, Jonah. S'il vous plaît.

— Je ne suis pas d'humeur à recevoir un nouveau sermon que vous aurez tiré de ce Lectio Divinitatus.

— Très bien, je vais le ranger, mais rendez-le-moi, d'accord ?

Jonah y consentit et tendit le petit fascicule corné, que Cassar s'empressa de glisser dans la poche de sa veste d'uniforme.

En se massant les tempes entre ses deux paumes, Jonah demanda :

— De toute façon, où est l'urgence ? Ça n'est pas comme si notre grande fille était déjà prête pour les vérificatifs de prédéploiement, n'est-ce pas ?

— J'aimerais que vous arrêtiez de vous y référer comme à une personne, Jonah. C'est de l'anthropomorphisme païen. Un Titan est une machine de guerre, rien de plus : de l'acier, de l'adamantium et du plasma. La chair et le sang sont uniquement aux commandes.

— Comment pouvez-vous dire ça ? demanda Aruken en s'approchant tranquillement des plaques d'une des sections de jambe, pour grimper quelques marches vers l'arcade d'accès. Il frappa du plat de la main sur l'épais métal. Elle est manifestement de sexe féminin, Titus. Regardez-moi ces jambes et le galbe des hanches. Et est-ce qu'elle ne nous porte pas en elle comme une mère porte son enfant ?

— Dans la moquerie circule le germe de l'impiété, le rabroua Cassar sans la moindre trace d'ironie. Et je ne le tolérerai pas.

— Oh, allons, Titus, continua Aruken, qui commençait à prendre à cœur le thème de leur discussion. Vous ne l'avez jamais senti quand vous étiez à l'intérieur d'elle ? Vous n'entendez pas comme le battement de son cœur dans le ronflement du réacteur, vous n'avez jamais senti sa colère quand elle ouvre le feu ?

Cassar se pencha de nouveau sur l'écran de surveillance.

— Non, jamais, et je ne souhaite pas entendre davantage de vos insanités. Nous sommes déjà en retard sur nos vérificatifs de prédéploiement. Turnet nous fera clouer à la coque si nous ne sommes pas prêts à temps.

— Où est le princeps ? demanda Jonah, brusquement redevenu sérieux.

— Auprès du conseil de guerre, lui apprit Cassar.

Aruken hocha la tête et redescendit les marches du pied du Titan. Il rejoignit Cassar à sa station en lui décochant une dernière plaisanterie.

— Ce n'est pas parce que vous n'êtes pas sensible aux charmes féminins que j'ai forcément tort.

Cassar lui adressa un regard cinglant.

— Ça suffit. Le conseil sera bientôt terminé, et je ne laisserai pas dire que

la Legio Mortis n’était pas prête à accomplir la volonté de l’Empereur.

— La volonté d’Horus, vous voulez dire, le corrigea Jonah.

— Nous en avons déjà amplement discuté, mon ami, dit Cassar ; l’autorité d’Horus lui vient de l’Empereur. Nous ne devons pas l’oublier.

— Peut-être, mais il s’est passé bien des jours et des épisodes sanglants depuis que l’Empereur se battait à nos côtés, n’est-ce pas ? Et Horus n’a-t-il pas toujours été là pour se battre avec nous ?

— C’est vrai, et pour cela je le suivrai au combat, même au-delà des étoiles du Halo, reconnut Cassar. Mais même le Maître de Guerre doit en répondre à l’Empereur-Dieu.

— L’Empereur-Dieu ? susurra Jonah avec gravité, en se penchant sur Cassar alors qu’un bon nombre de préposés au sol avaient tourné la tête vers eux. Écoutez, Titus, vous devez surveiller vos paroles. Un jour, vous direz cela à la mauvaise personne et on vous fracassera le crâne. L’Empereur lui-même s’est défendu d’être un dieu.

— Seul un être véritablement divin pourrait nier sa divinité. Cassar citait une fois encore un extrait de ses lectures.

Jonah leva les mains en signe d’impuissance.

— Très bien. Faites comme vous voudrez, Titus. Mais ne venez pas dire que je ne vous aurais pas prévenu.

— Le juste n’a rien à craindre des êtres dans le tort, et…

— Épargnez-moi vos leçons d’éthique, soupira Jonah, en se retournant pour regarder un détachement de l’Armée Impériale pénétrer au pas cadencé dans le hangar, fusils lasers passés autour de l’épaule par leurs bandoulières de toile.

— Des nouvelles concernant ce que nous allons affronter sur ce caillou ? demanda-t-il pour changer de sujet. Les peaux-vertes, j’espère ; nous avons toujours une revanche à prendre sur eux pour la destruction du *Vulkas Tor* sur Ullanor. Vous pensez que ce sera les peaux-vertes ? Cassar haussa les épaules.

— Je n’en sais rien, Jonah. Est-ce que c’est important ? Nous combattons ce qu’on nous ordonne de combattre.

— J’aimerais simplement le savoir.

— Vous le saurez quand le princeps sera de retour. En parlant de ça, vous ne feriez pas mieux de préparer le pont de commandement pour son arrivée ?

Jonah hocha la tête. Son compagnon moderati avait raison et il avait perdu

assez de temps à l'asticoter. Esau Turnet méritait amplement la réputation impitoyable qui lui était faite et dirigeait le *Dies Irae* d'une main de fer. Les équipages de Titans s'autorisaient souvent plus de désinvolture que le reste du corps militaire, mais Turnet n'avait jamais toléré aucun laxisme de la sorte.

— Vous avez raison, Titus, je suis désolé.

— Ne soyez pas désolé, lui retourna Cassar en lui désignant l'ouverture dans la jambe du Titan. Soyez professionnel.

Jonah ébaucha un salut rapide et monta les marches de l'entrée deux à deux, en laissant Cassar finir de surveiller le réapprovisionnement en énergie. Il traversa un groupe de soldats, qui eux aussi allaient embarquer et grommelèrent quand il les bouscula. Certains auraient élevé la voix, mais en voyant son uniforme, ils pensèrent que leurs vies dépendraient bientôt de lui et leurs reproches s'étouffèrent d'eux-mêmes.

Jonah marqua une halte à l'entrée du Titan, et s'accorda une seconde pour savourer cet instant sur le seuil. Il bascula la tête en arrière, contempla la hauteur de la machine, prit une profonde inspiration et passa la grande arche surmontée d'un aigle et d'éclairs entrelacés.

Une lumière rouge le baignait dans cet intérieur dur et froid. Jonah se mit à remonter les corridors exigus avec l'habitude née des innombrables heures passées à apprendre l'emplacement du moindre rivet et du moindre boulon dans l'assemblage du *Dies Irae* . Il n'existait pas un seul recoin du Titan que Jonah ignorait : chaque passage, chaque écoutille et chaque secret que cette grande fille avait en elle, il les avait faits siens. Même Titus et le princeps Turnet ne la connaissaient pas aussi bien que lui.

Ayant atteint le bout d'un couloir étranglé, il approcha d'une épaisse porte de fer gardée par des soldats en plastrons noirs passés sur des chemises de mailles. Les deux portaient un masque moulé selon la forme du crâne de la Legio, et étaient armés d'une matraque incapacitante, ainsi que d'un pistolet à décharge rangé au côté. Ils se crispèrent quand ils le virent paraître, mais se détendirent un peu en le reconnaissant.

Jonah leur sourit avant d'annoncer :

— Moderati primus, en déplacement depuis les niveaux inférieurs vers les niveaux médians.

Le soldat le plus proche de lui hocha la tête et lui indiqua le panneau de verre noir proche de la porte. L'autre dégaina son pistolet, dont le canon

était légèrement évasé, et deux aiguilles d'acier en dépassaient de façon menaçante ; entre elles dansaient des étincelles d'une lumière bleue. Les arcs électriques pouvaient calciner la chair d'un homme, sans risquer de ricocher dans cet espace confiné comme l'aurait fait une munition solide.

Jonah pressa sa paume contre la plaque et attendit que le rayon jaune eût fini de la lui scanner. Une lampe passa au vert au-dessus de la porte. Le premier des deux soldats fit tourner la roue de métal qui ouvrît le battant.

— Merci, lâcha Jonah en franchissant l'écoutille, pour s'engager dans l'un des escaliers en colimaçon qui remontaient la jambe du Titan. Les marches étroites s'enroulaient autour d'un épais réseau de fibres pseudo-musculaires et de câbles d'alimentation, entourés d'un champ d'énergie miroitant, mais Jonah ne leur jeta pas même un regard, trop accaparé par le tangage de son estomac durant cette ascension étouffante. Il lui fallut s'arrêter à la moitié du chemin, pour reprendre son souffle et essuyer la sueur de son front avant de repartir vers le niveau suivant.

À cette hauteur, l'air redevenait enfin plus frais ; de puissantes unités de recyclage dispersaient la chaleur générée par la ventilation du noyau à plasma. Des adeptes encapuchonnés du Mechanicum épiaient les lueurs des panneaux de contrôle pour s'assurer d'une lente montée en régime du réacteur. Dans les passages confinés des entrailles du Titan, des membres d'équipage le croisaient en le saluant. Le *Dies Irae* ne comptait que des hommes et des femmes de valeur, car le princeps Turnet ne les aurait sinon jamais acceptés. Tous à bord de ce Titan avaient été personnellement choisis pour leur expertise et leur dévouement.

Jonah atteignit finalement la porte de la salle des moderati et glissa son authentificateur dans la fente prévue à cet effet.

— Moderati Primus Jonah Aruken, articula-t-il.

Le mécanisme de verrouillage cliqueta, et sur une mélodie de quelques notes, la porte glissa le long de son rail. À l'intérieur, une chambre incurvée, aux cloisons de métal brillant. Sur sa voûte, une dizaine d'ouvertures s'ouvraient à intervalles réguliers.

Jonah vint se tenir au centre de la pièce.

— Pont de commandement, Moderati Primus Jonah Aruken.

Le sol ondula comme une flaque de mercure. Un disque circulaire parfait se forma sous ses pieds et souleva Jonah au travers d'un des trous du plafond, lui faisant remonter le tube de transfert vers le sommet du Titan. Les parois du tube luisaient de leur propre lumière intérieure, et Jonah

réprima un bâillement alors que le disque d'argent le faisait émerger sur le pont en ralentissant.

L'intérieur de la tête du *Dies Irae* était large et plat. Des renfoncements s'inséraient dans le sol de part et d'autre de la passerelle principale où adeptes et serviteurs se trouvaient en interface directe avec les fonctions primaires de la machine colossale.

— Et comment va tout le monde ce matin ? lança Jonah à personne en particulier. Prêts à aller affronter les barbares une fois de plus ?

Comme à chaque fois, personne ne lui répondit, et Jonah secoua la tête avec un sourire en rejoignant l'avant du pont. Ses maux de crâne lui semblaient déjà refluer à l'idée d'être bientôt relié à l'interface de commande. Trois sièges capitonnés occupaient l'estrade plantée devant l'écran vert de visualisation tactique. Des accoudoirs et du dossier de chacun d'eux tombaient d'épais faisceaux de câbles gainés.

Il se faufila outre le fauteuil central, celui du princeps Turnet, et s'assit dans celui de droite, en se glissant dans le creux confortable que le cuir avait adopté au fil des ans.

— Branchez-moi.

Des adeptes en robes rouges du Mechanicum apparurent de chaque côté de lui, leurs lents mouvements en parfait accord avec ceux de l'autre, et l'aidèrent à glisser ses mains dans des gantelets microcellulaires, dont les surfaces intérieures, plaquées contre sa peau, enregistrèrent ses constantes vitales. Un autre adepte lui abaissa sur la tête une dentelle argentée de senseurs encéphalographiques. Le contact frais du métal contre sa peau était une sensation bienvenue.

— Ne bougez pas, moderati, prononça l'adepte dans son dos, d'une voix apathique et sans vie. Les dendrites corticales sont prêtes à être déployées.

Jonah entendit les clamps sortir en murmurant de chaque côté de l'appuie-tête, et vit en périphérie de sa vision les filaments de métal serpentins en émerger à leur tour. Il se prépara à ressentir la douleur momentanée de la connexion, tandis qu'ils lui glissaient le long de la joue, tels des vers argentés se dirigeant vers ses yeux.

Alors, il les vit pleinement : des câbles incroyablement fins, pas plus épais qu'un cheveu humain, et néanmoins capables de convoyer d'immenses quantités d'informations.

Les clamps lui agrippèrent fermement la tête tandis que les filins d'argent pénétraient par le coin de ses yeux, se tortillaient le long de son nerf

optique, jusque dans son cerveau, où ils entrèrent finalement en interface directe avec son cortex cérébral.

Il grogna quand la sensation glacée lui traversa le crâne, mais se relâcha bientôt, en sentant que son corps et celui du Titan ne faisaient plus qu'un. L'information qui afflua en lui, filtrée par les dendrites vers des parties de son encéphale qu'il n'utilisait pas le reste du temps, lui permettait de ressentir le moindre élément de la machine gigantesque comme s'il s'agissait d'une extension de sa chair.

Après quelques microsecondes, les implants posthypnotiques des portions inconscientes de son cerveau entamaient déjà les vérificatifs de prédéploiement. À l'intérieur de ses globes oculaires se projetèrent les données télémétriques, le statut des différentes armes, les niveaux de carburant et un million d'autres chiffres utiles, qui allaient lui permettre de diriger cette belle, cette merveilleuse machine.

— Comment vous sentez-vous ? demanda l'adepte, et Jonah se mit à rire.

— C'est bon d'être le roi, dit-il.

Alors que les premiers points lumineux s'allumaient dans le ciel, Akshub sut que le cours de l'histoire avait rejoint son monde. Sa main griffue serra son bâton auquel pendaient de multiples fétiches. Un moment historique approchait, un moment que l'Humanité n'oublierait jamais, annonçant un jour où les dieux eux-mêmes sortiraient du mythe et de la légende pour forger le futur dans le sang et le feu.

Elle avait attendu ce jour depuis que les grands guerriers du ciel lui avaient amené la nouvelle de la tâche sacrée qui lui était dévolue, quand elle n'était encore guère plus qu'une enfant. Tandis que le grand orbe rouge du soleil s'élevait du nord, les vents chauds et secs portaient la fragrance des floraisons amères, celles des vallées qu'encombraient les tombeaux des empereurs trépassés.

Depuis les hauteurs des montagnes, elle voyait ce jour parmi les jours se lever devant elle, et ses yeux sombres et ovales versèrent sur ses joues ridées des larmes de ravissement, alors que les points de lumière devenaient des traînées ardentes, et striaient les nuages en direction du sol.

En dessous d'elle, sur la savane verdoyante, les grands troupeaux de bétail à cornes cheminaient vers les points d'eau au sud ; bientôt, le jour serait devenu trop chaud pour se déplacer, et les rapides prédateurs aux crocs acérés émergeraient de leurs tanières rocheuses. Des nuées d'oiseaux à

longues pennes volaient en cercles au-dessus d’elle, autour des plus hauts sommets ; leurs cris lui parvenaient, rauques et pourtant musicaux, tandis que vieillissait ce jour capital.

Les vies, dans toute leur multitude et leur variété, se poursuivaient à leur manière coutumière, ignorant que sur ce monde quelconque, des événements changeraient bientôt le destin de la galaxie.

En ce jour parmi les jours, elle seule pouvait pleinement l’apprécier.

La première vague de modules d’atterrissage se posa autour de la chaîne centrale à précisément 16 heures 04 heure locale, dans le hurlement de leurs rétrofusées, après avoir franchi la basse atmosphère sur des colonnes de flammes. Les oiseaux d’assaut les suivirent, tels des rapaces dangereusement graciles se jetant sur quelque victime infortunée.

Noircis par la chaleur de leur entrée dans l’air, les trente modules soulevèrent à l’impact de grands nuages de poussière et de terre. Leurs larges rampes basculèrent et frappèrent la steppe dans un bruit percutant.

Trois cents guerriers en armures de plaques en débarquèrent vivement et se dispersèrent avec une précision mécanique, établirent rapidement les liaisons nécessaires avec les autres escouades, pour former un périmètre défensif au centre de leur schéma d’arrivée. Les oiseaux d’assaut tournaient en circuits superposés comme pour défier quiconque d’oser approcher.

Sur un signal invisible, les engins volants brisèrent leur formation et s’élevèrent dans le ciel, où la forme anguleuse d’un Thunderhawk descendait des nuages, le ventre noir, traînant après lui un sillage blanc bleu. Les oiseaux d’assaut, plus gros, l’entouraient comme des mères protégeant leur petit, et l’escortèrent jusqu’à la surface, où il se posa dans un gonflement de poussière rouge.

Les Warhawks entamèrent en hurlant leurs circuits de patrouille tandis que la rampe avant du Thunderhawk s’ouvrait en grognant, dans le sifflement de son air pressurisé. Dix guerriers arborant leurs casques à crête et les armures des Sons of Horus quittèrent le cuirassé au pas de marche, des capes de diverses couleurs accrochées aux épaules.

Chacun portait en travers du torse un bolter chemisé d’or. Leurs têtes pivotaient de droite et de gauche, à l’affût d’une menace.

Derrière eux arriva un dieu vivant, son armure d’un vert océan rehaussée d’or, encadrée à la perfection par sa cape violine. Un unique œil rouge était sculpté au centre de son plastron, et une couronne de laurier reposait sur sa

tête illustre.

— Davin, soupira Horus. Je n’aurais jamais cru revoir cet endroit.

OceanofPDF.com

DEUX

Tu saignes
Une bonne guerre
Jusqu’à ce que brûle la galaxie
L’heure d’écouter

Mersadie Oliton se força à regarder quand la lame abattit sur Loken le coup qui mettrait sans doute fin à sa vie. Mais comme à chaque fois, Loken esquiva le revers fatal à une vitesse que ne laissait pas soupçonner sa carrure d’Astartes, et leva son épée à temps pour bloquer une autre attaque. Un gourdin frappa vers sa tête, mais Loken avait de toute évidence anticipé le coup et se baissa pour le laisser passer au-dessus de lui.

Le bâti de la cage trépidait tandis que les armes tournaient, piquaient et fendaient l’air, cherchant aveuglément à démembrer le guerrier massif qui leur résistait. Son corps aux muscles fermes luisait d’une couche de sueur. Loken grogna ; une lame venait de lui lacérer le haut du bras, et Mersadie frémit en voyant la fine ligne de sang s’écouler de son triceps.

Aussi loin que portait sa mémoire, c’était la première fois qu’elle le voyait se blesser dans les cages d’entraînement.

Le géant blond, Sedirae, et Vipus, l’ami de Loken, avaient déjà quitté la salle depuis quelque temps, la laissant seule avec le capitaine de la 10^{e} compagnie. Aussi flattée qu’elle avait pu être qu’il lui eût demandé de venir le regarder, elle avait vite souhaité que ce rituel de punition volontaire s’achevât, afin qu’ils pussent parler de ce qui était survenu sur Davin, et des événements qui les menaient désormais à devoir se battre sur sa lune.

Assise sur l’un des bancs froids, près de la cage, elle avait déjà enregistré dans ses boucles mémorielles plus d’images qu’il ne lui en fallait.

De plus, pour être honnête, le caractère… obsessionnel de cette joute mécanisée que livrait Loken avait quelque chose de perturbant. Elle avait déjà assisté à ses entraînements, mais ceux-ci avaient toujours été un complément à leurs discussions classiques, jamais le point central d’une rencontre. Il devait se passer quelque chose. Comme si le capitaine des Luna Wolves…

Non, pas des Luna Wolves, se reprit-elle ; des Sons of Horus.

Alors que Loken détournait un nouvel assaut, elle consulta sa pendule interne. Il faudrait bientôt partir. Karkasy n’attendrait pas ; son prodigieux appétit prenait le pas sur toute notion de courtoisie, et il rejoindrait sans elle le déjeuner donné par les itérateurs. Il allait y trouver une copieuse quantité de vin gratuit, et malgré le récent zèle qu’avait montré Ignace dans son rôle de commémorateur, elle n’aimait pas l’idée que son chemin croisât à nouveau celui d’une telle profusion d’alcool.

Elle écarta Karkasy de ses pensées lorsque les hémisphères de la cage s’écartèrent en sifflant et qu’un carillon se mit à sonner. Loken descendit de l’espace d’exercice, ses cheveux blonds, plus longs qu’auparavant, plaqués sur son crâne, et son visage rougi par l’effort.

— Vous êtes blessé, dit-elle en lui tendant une serviette posée sur le banc.

Il répondit les yeux baissés, comme s’il ne s’en souciait pas.

— Ça n’est rien, lui assura-t-il, et il frotta le sang déjà sec. Sa respiration était saccadée et elle tâcha de masquer sa surprise. Voir un Astartes essoufflé était pour elle prodigieusement surprenant. Depuis combien de temps s’entraînait-il avant son arrivée dans la salle ?

Loken essuya la sueur de son visage et de son torse tout en se dirigeant vers sa chambre d’armement personnelle. Mersadie le suivit, et comme à chaque fois, ne put s’empêcher d’admirer la perfection physique de son corps amélioré. Les anciennes tribus de l’Hégémonie Olympienne appelaient prétendument de tels exemples de beauté corporelle des « Adonis » ; si cela était vrai, ce mot lui allait comme un gant, comme une armure Mk IV façonnée de main de maître. D’un clignement d’yeux, presque sans y penser, elle enregistra une image.

— Vous êtes encore en train de me regarder, dit Loken sans se retourner. Sur l’instant, décontenancée, elle s’excusa.

— Désolée, je ne voulais pas…

Il se mit à rire.

— Je vous taquine. Ça ne me dérange pas. Si l'on doit se souvenir de moi, j'aime autant que ce soit au mieux de ma forme, plutôt que comme un vieillard édenté en train de baver dans son assiette.

— Je n'avais pas réalisé que les Astartes pouvaient vieillir, répliqua-t-elle en retrouvant sa contenance.

Loken haussa les épaules, prit un canon d'avant-bras de son armure et un chiffon à polir.

— Je n'en sais rien moi non plus. Aucun de nous n'a vécu assez longtemps pour le découvrir.

N'écoutant que sa capacité à deviner le non-dit, elle songea que ce pouvait être l'angle d'approche d'un nouveau chapitre, s'il souhaitait s'exprimer davantage sur le sujet. La mélancolie de l'immortalité, ou le paradoxe d'êtres sans âge pris dans le flux des changements constants. Des mouches se débattant dans l'ambre de l'histoire.

Elle réalisa qu'ils n'en étaient pas encore là.

— Cela ne vous dérange pas de ne pas vieillir ? Il y a peut-être une part de vous qui le voudrait.

— Pourquoi voudrais-je vieillir ? s'étonna Loken en ouvrant sa petite boîte de poudre abrasive qu'il appliqua sur la pièce d'armure, dont la nouvelle couleur, un vert métallique pâle, ne paraissait pas encore familière à Mersadie. Vous, vous souhaitez vieillir ?

— Non, admit-elle. Inconsciemment, elle leva la main pour caresser la peau lisse de son crâne modifié, oblong et lisse. Non, je préférerais ne pas devoir vieillir. Pour être honnête, cela m'effraie. Pas vous ?

— Non. Comme je vous l'ai dit, je n'ai pas été fait pour ressentir ce genre de chose. Je suis devenu puissant, pourquoi voudrais-je que cela change ?

— Je ne sais pas. Je me disais que si vous vieillissiez, vous pourriez peut-être, un jour, vous retirer du service. Une fois que la Croisade serait terminée, bien sûr.

— Terminée ?

— Oui, quand les combats seront achevés et que les domaines de l'Empereur auront été récupérés.

Loken ne répondit pas immédiatement, et continua de polir son armure. Elle fut sur le point de lui poser à nouveau sa question.

— Je ne suis pas certain que cela terminera un jour, Mersadie. Depuis que j'ai rejoint le Mournival, j'ai parlé à bon nombre de gens qui semblent

croire que nous ne parviendrons jamais à la Grande Unification. Ou que si nous y parvenons, cette unité ne durera pas.

Elle rit.

— Vous parlez comme si vous aviez passé trop de temps avec Ignace. Sa poésie est redevenue fataliste ?

Il secoua la tête.

— Non.

— Alors qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui vous fait penser de cette manière ? Ces livres que vous avez empruntés à Sindermann ?

— Non, répéta Loken. Ses yeux gris pâle s'assombrirent à la mention du vénérable itérateur, et elle sentit qu'il ne se laisserait pas engager plus loin sur ce sujet. Mersadie mit cette conversation de côté pour une prochaine occasion, lorsqu'il se montrerait plus loquace sur ces considérations d'une portée inhabituelle.

Elle venait de décider d'une question qui allait faire dévier le sujet vers une direction plus agréable, quand une ombre tomba sur eux deux. En se retournant, elle trouva penchée sur elle la silhouette massive du premier capitaine Abaddon.

Comme à l'accoutumée, ses longs cheveux étaient dressés dans une gaine d'argent sur son crâne autrement chauve. Le capitaine de la 1*re* compagnie des Sons of Horus était vêtu d'une simple tenue d'exercice, mais avait amené avec lui une grande épée tronçonneuse au tranchant dentelé.

Il jetait sur elle un regard désapprobateur.

— Premier capitaine Abaddon, amorça-t-elle en s'inclinant. Il ne la laissa pas finir.

— Tu saignes ? dit-il en saisissant le bras de Loken. La tonalité sonore de sa voix ne faisait qu'accentuer sa présence impressionnante. La machine d'entraînement a fait couler le sang d'un Astartes ?

Loken jeta un œil sur son muscle saillant, où le coup de lame avait traversé le tatouage d'aigle bicéphale qui s'y trouvait.

— Oui. Ça n'est rien, Ezekyle. C'était une longue session, et je commençais à fatiguer.

Abaddon poussa un petit grognement dédaigneux.

— Tu te ramollis, Garviel. Peut-être qu'en passant plus de temps en compagnie de guerriers plutôt qu'avec des poètes curieux et des scribouillards, tu serais moins enclin à te sentir fatigué.

— Peut-être, concéda Loken. Mersadie sentit la tension devenir palpable.

Abaddon salua Garviel d’un bref signe de tête et adressa à la commémoratrice un dernier regard assassin avant de s’éloigner vers l’espace d’entraînement. Son épée s’éveilla à la vie dans un bourdonnement vibrant.

Les yeux de Loken suivaient Abaddon, et Mersadie y vit ce qu’elle ne se serait jamais attendue à y trouver : de la méfiance.

— Qu’est-ce qui se passe ? demanda-t-elle. Était-ce en rapport avec ce qui s’est passé sur Davin ?

Loken haussa les épaules.

— Je ne saurais le dire.

Davin. Les ruines languissantes dispersées sur ses déserts évoquaient une culture civilisée, mais l’anarchie de la Longue Nuit avait détruit la société qui avait pu prospérer ici des siècles plus tôt. Davin était à présent un monde sauvage, balayé de vents arides, cuit sous le sinistre œil rouge de son soleil. Et cela faisait soixante ans que Loken n’y avait pas posé le pied. Ils l’avaient nommée à l’époque Soixante-Trois Huit, le huitième monde ramené à l’obéissance par la 63^{e} force expéditionnaire.

Selon lui, l’obéissance n’avait pas amélioré grand-chose.

La surface était dure, faite d’argile cuite parsemée d’une végétation broussailleuse, et de forêts de hauts arbres aux senteurs marquées. L’habitat se bornait à des bourgades primitives le long des vallées fluviales fertiles, même si de nombreuses tribus nomades solitaires parcouraient l’immensité des déserts infestés de serpents.

Loken se souvenait bien des batailles qu’il avait dû livrer pour soumettre ce monde, des engagements courts et âpres contre les castes guerrières autochtones, presque anéanties réciproquement par leurs propres guerres intestines. Écrasés par le nombre, désespérément surclassés, les combattants locaux s’étaient battus avec une grande résolution et n’avaient offert leur reddition qu’après avoir accompli tout ce que l’honneur exigeait.

Les Luna Wolves avaient été impressionnés par leur courage, et par leur volonté d’accepter ensuite le nouvel ordre. Le commandant, pas encore Maître de Guerre, avait déclaré qu’ils avaient beaucoup à apprendre d’adversaires aussi braves.

Les hommes des tribus étaient séparés du génome humain par des millénaires d’isolement et partageaient peu de traits avec les colons venus s’installer après le passage des Astartes. Mais Horus avait permis à ces

individus sauvages de survivre, pour leur enthousiasme à embrasser la façon de vivre impériale.

Itérateurs et commémorateurs n'étaient alors pas encore devenus une constante officielle des flottes de croisade, mais les quelques civils et érudits que les expéditions traînaient avec elles se fondaient dans la populace pour y promulguer la gloire et la vérité de l'Imperium. Ces messagers avaient été accueillis ici à bras ouverts, pour une bonne part grâce aux efforts dûment entrepris par les chapelains de la 17*e* légion, les Word Bearers, au lendemain de la conquête.

Cette guerre avait été une bonne guerre, gagnée rapidement et sans verser de sang, en tout cas du point de vue des Luna Wolves. L'ennemi vaincu l'avait été de manière rapide et efficace, ce qui avait permis au commandant de laisser Kor Phaeron des Word Bearers finir d'amener l'illumination sur Davin.

Oui, c'avait été une bonne guerre. C'était du moins ce qu'il s'était dit.

La sueur lui coulait à l'arrière de la tête, et dégoulinait sous son armure dont la couleur verte lui paraissait encore trop nouvelle, bien qu'il l'eût repeinte des mois plus tôt. Loken aurait pu laisser cette tâche aux bons soins d'un des nombreux artificiers de la légion, mais un instinct, au plus profond de son être, l'avait poussé à s'occuper lui-même de son équipement de bataille. Il avait donc pris la peine de repeindre chaque segment de plaque à la main. Il regrettait l'éclat impeccable de la livrée blanche, mais le Maître de Guerre avait décrété qu'une nouvelle couleur serait adoptée pour accompagner le nouveau nom de sa légion : les Sons of Horus.

Loken se rappela les vivats et les acclamations aux pieds du Maître de Guerre quand son annonce s'était répandue dans les rangs de l'expédition. Les poings s'étaient levés, les voix s'étaient rendues rauques par leur jubilation bruyante. Loken s'était joint au reste de ses frères, mais un vague malaise l'avait pris lorsqu'il avait entendu quel serait leur nouveau nom.

Torgaddon, toujours d'humeur plus légère, avait noté quelle ombre fugitive lui passait sur le visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu voulais que ce soit les Sons of Loken ?

Il avait souri.

— Non, c'est juste que…

— Juste que quoi ? Est-ce qu'on ne le méritait pas ? Est-ce que le commandant n'a pas bien mérité cet honneur ?

— Bien sûr que si, Tarik, avait crié Loken pour se faire entendre par-

dessus la joie rugissante de la légion. Il le mérite plus que n'importe qui. Mais tu ne crois pas qu'avec ce nom, nous donnons une impression d'autosatisfaction ?

— D'autosatisfaction ? s'était esclaffé Torgaddon. Ce sont ces commémorateurs qui te suivent partout comme des chiots qui t'ont appris de nouveaux mots ? Allez, profite un peu, et ne sois pas un tel rabat-joie.

L'enthousiasme de Tarik s'était montré le plus fort, et Loken avait acclamé de nouveau, jusqu'à s'enrouer lui aussi.

Il retrouvait presque cette sensation dans sa gorge en inspirant profondément les vents âcres qui soufflaient sur Davin depuis le nord lointain. En cet instant, il aurait souhaité se trouver en n'importe quel autre endroit. Cette planète n'était pas sans charme, mais Loken ne l'aimait pas, même s'il n'aurait pu expliquer ce qu'il avait à lui reprocher. Un malaise s'était installé dans son ventre durant le trajet depuis Xenobia jusqu'ici, mais il l'avait étouffé pour descendre devant son commandant sur la surface de ce monde.

Pour un natif des cavernes industrielles cauchemardesques de Cthonia, Loken ne pouvait pas nier que les grands paysages ouverts de Davin revêtaient une beauté enivrante. À l'ouest de leur position, des pics élevés semblaient frôler les étoiles, et plus au nord, Loken savait que des vallées s'encaissaient jusqu'aux profondeurs de la terre. Là se trouvaient les tombeaux d'anciens souverains.

Oui, la guerre qu'ils avaient livrée sur Davin avait été une bonne guerre.

Alors pourquoi les Word Bearers les amenaient-ils ici à nouveau ?

Quelques heures plus tôt, sur le pont du *Vengeful Spirit* , Maloghurst venait d'allumer la plaque de données qu'il tenait dans son semblant de main : une serre noueuse aux tissus fondus, d'un rose moite, malgré les meilleures attentions que lui avaient accordées les apothicaires de la légion pour la réparer. Il parcourut une nouvelle fois le contenu de la plaque, fâché par la tournure qu'avait employée la solliciteuse.

Il ne goûtait guère la perspective de devoir montrer ce message au commandant, et se demanda brièvement s'il pouvait l'ignorer, ou prétendre qu'il ne lui était jamais parvenu. Mais Maloghurst n'était pas devenu l'écuyer du Maître de Guerre en lui épargnant les contrariétés. Il soupira ; en cette période, les moindres demandes d'administrateurs insipides étaient investies de l'autorité de l'Empereur, et pour autant qu'il le désirât,

Maloghurst ne pouvait ignorer ce message en particulier.

Le Maître de Guerre n'accepterait jamais, mais Maloghurst devait le lui dire. Dans un moment de faiblesse, il se retourna et partit en boitant vers le sanctum d'Horus. Il y laisserait la plaque sur sa table, pour laisser le Maître de Guerre la trouver plus tard.

Les portes du sanctum s'écartèrent en silence, révélant la salle sombre et paisible.

Maloghurst venait souvent y apprécier la solitude ; la fraîcheur de l'air y apaisait la souffrance de sa main à vif et de ses vertèbres tordues. Le seul son à briser la quiétude ambiante était le raclement de sa respiration. La cambrure anormale de sa colonne plaçait une pression indue sur ses poumons.

Maloghurst contourna péniblement la longueur ovale et polie de la table, et tendit le bras pour poser la plaque à la place d'honneur où le Maître de Guerre s'asseyait.

Cela faisait bien trop longtemps que le Mournival ne s'était réuni ici, pensa-t-il.

— Bonsoir, Mal, dit une voix venue des ombres, au timbre maussade et fatigué.

De surprise, Maloghurst fit volte-face vers l'endroit d'où provenait cette voix, prêt à réprimander quiconque avait osé s'introduire dans le sanctum du Maître de Guerre. Les ténèbres laissaient se profiler une forme massive, et il se détendit en reconnaissant les traits familiers du commandant, qu'éclairaient par en dessous la lumière rouge de son gorgerin.

Le Maître de Guerre, qui avait endossé son armure complète, était assis au fond de la salle, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête entre les mains.

— Monseigneur, le salua Maloghurst. Est-ce que tout va bien ?

Horus fixait les dalles du sol et frotta entre ses deux paumes son crâne rasé. Son noble visage hâlé, ses yeux espacés étaient dans l'ombre, et Maloghurst attendit patiemment qu'il lui répondît.

— Je ne sais plus.

Entendant ces mots, Maloghurst sentit un frisson parcourir son dos ravagé. Il ne pouvait qu'avoir mal compris. Il était inconcevable que le Maître de Guerre ne pût pas décider de quelque chose.

— Me fais-tu confiance ? demanda soudain Horus.

— Bien entendu, monseigneur, répondit immédiatement l'écuyer.

— Alors pourquoi es-tu venu me déposer quelque chose ici plutôt que de

vouloir me l’apporter ? le questionna Horus en approchant de la table.

Maloghurst hésita.

— Vous n’avez pas besoin de ce nouveau fardeau, monseigneur. Une commémoratrice de Terra, ayant des amis haut placés, à ce qu’il semble. Parmi eux, le Sigillite.

— Petronella Vivar de la maison Carpinus, lut Horus sur la plaque. Je connais cette famille. Ses ancêtres ont tenu la chronique de l’ascension de mon père, durant les jours qui précédèrent l’Unification.

— Ce qu’elle sollicite est proprement ridicule, cracha Maloghurst.

— Vraiment ? Suis-je à ce point insignifiant que je n’aie pas besoin d’être commémoré ?

Maloghurst en fut choqué.

— Monseigneur, de quoi parlez-vous ? Vous êtes le Maître de Guerre, choisi par l’Empereur aimé de tous pour être son régent dans cette grande entreprise. Les commémorateurs de cette flotte peuvent rapporter tous les faits auxquels ils assistent ; sans vous, ils ne verraient rien. Sans vous, tout ceci n’aurait aucun sens. Vous êtes au-dessus de tous.

— Au-dessus de tous, ricana Horus. J’aime ce que tu dis. Mais je n’ai jamais rien voulu d’autre que mener cette croisade à la victoire et accomplir la tâche que mon père m’a déléguée.

— Vous êtes un exemple pour nous tous, monseigneur, lui assura fièrement Maloghurst.

— Je suppose que c’est là tout ce qu’un homme peut espérer durant sa vie, acquiesça Horus. De fixer un exemple, et après la mort, de rester dans l’histoire comme une source d’inspiration ; peut-être peut-elle m’aider à tendre vers cet idéal.

— La mort ? Mais vous êtes un dieu parmi les hommes, monseigneur, immortel et aimé de tous.

— Je sais ! cria Horus, et Maloghurst recula devant son soudain accès de rage volcanique. Bien évidemment, l’Empereur n’aurait pas créé un être tel que moi, capable d’appréhender l’infini, pour que je n’existe que si peu de temps. Vous avez raison, toi et Erebus. Mon père m’a conçu pour être immortel, et la galaxie devrait me connaître. Dans dix mille ans de cela, je veux que mon nom soit connu aux quatre coins des cieux.

La conviction furieuse du Maître de Guerre avait quelque chose d’enivrant. Difficilement, Maloghurst mit un genou au sol.

— Que réclamez-vous de moi, seigneur ?

— Va dire à cette Petronella Vivar que son audience lui est accordée, mais que cela doit être maintenant, dit Horus, dont l'inquiétant coup de sang était passé. Et dis-lui que si elle devait me faire bonne impression, je l'autoriserai à devenir ma documentaliste personnelle pour aussi longtemps qu'elle le désirera.

— En êtes-vous bien certain, monseigneur ?

— Tout à fait, mon ami, sourit Horus. À présent, relève-toi, je sais que cette posture t'est pénible.

Horus aida Maloghurst à se redresser et posa doucement son gantelet sur l'épaule de son écuyer.

— Me suivras-tu toujours, quoi qu'il puisse se passer ?

— Vous êtes mon seigneur et maître, jura Maloghurst. Je vous suivrai jusqu'à ce que brûle la galaxie et que les étoiles se consument.

— C'est tout ce que je te demande, mon ami. À présent, nous allons voir ce qu'Erebus va nous dire. Davin… Qui aurait cru que nous y reviendrions un jour ?

Deux heures après l'atterrissage en surface.

La communication d'Erebus qui avait amené la 63^{e} flotte expéditionnaire à Davin parlait d'un vieux compte à régler, d'une dispute à arbitrer, sans rien dire de sa cause ou de ses protagonistes.

Après le carnage sur Meurtre et l'extraction désespérée du quartier de l'Extranus, Loken s'était attendu à une zone de conflit constant, mais cette zone de guerre, si toutefois on pouvait lui prêter ce nom, était d'un calme mortel, et… paisible.

Il n'arrivait pas à décider s'il devait être déçu ou s'en réjouir.

Horus était parvenu à la même conclusion peu après qu'ils eurent atterri, en reniflant l'air et en donnant l'impression de le reconnaître.

— Il n'y a pas de guerre ici, avait-il affirmé.

— Pas de guerre ? avait demandé Abaddon. Comment pouvez-vous en être sûr ?

— On finit par apprendre, Ezekyle. L'odeur du métal et de la chair brûlée, la peur et le sang répandu. Il n'y a rien de tout ça sur ce monde.

— Alors pourquoi sommes-nous ici ? avait demandé Aximand, en levant les mains afin de retirer son casque.

— Il semblerait que nous soyons ici parce qu'on nous y a convoqués, avait répondu Horus, dont le ton s'assombrissait, et Loken n'avait pas aimé la

façon dont le mot « convoqués » était sorti de sa bouche.

Qui aurait osé convoquer à sa convenance le Maître de Guerre ?

La réponse leur avait été donnée quand une colonne de poussière avait grandi à l'horizon, vers l'est. Huit véhicules à chenilles arrivaient de la steppe dans leur direction. Sous l'ombre des oiseaux d'assaut qui avaient accompagné le Maître de Guerre, les véhicules sombres aux coques d'acier brossé et aux longues antennes radio portaient l'héraldique d'une légion Astartes.

Sur le Rhino de tête se dressait un grand support dévotionnel orné d'aigles dorés et de livres ouverts, et dont les éclairs ornementaux étaient sertis de lapis-lazuli.

— Erebus, maugréa Loken.

— Tenez tous votre langue, les avertit Horus quand les Rhinos se furent rapprochés. C'est à moi de lui parler.

Bizarrement, cette yourte sentait la pomme, même si Ignace Karkasy ne voyait de fruits sur aucun des plats de bois sculpté, rien que les morceaux entassés d'une viande qui lui paraissait un peu trop crue pour son palais d'épicurien. Mais il aurait pu jurer sentir une odeur de pommes. Il regarda autour de lui, se demandant si peut-être une sorte de cidre local allait leur être offert. Un indigène hirsute, aux yeux noirs impénétrables, lui avait déjà proposé une bolée de la liqueur locale, un breuvage d'aspect étrange sentant le lait caillé, mais il l'avait poliment déclinée, sous l'insistance du regard d'Euphrati Keeler.

Tout comme cette boisson, la yourte était sommaire, non sans une certaine majesté primitive, attirante pour le romantique qui était en lui. Sa jugeote lui disait néanmoins que cet environnement primitif était bien beau, jusqu'à ce qu'il faille y vivre. Une centaine de personnes se pressaient ici : des officiers de l'Armée Impériale, des adeptes de strategium, quelques commémorateurs, scribes et aides militaires.

Tous venus pour le conseil de guerre du commandant.

En perçant du regard l'atmosphère légèrement enfumée, Karkasy s'était découvert en bien illustre compagnie : Hektor Varvaras, seigneur commandant de l'Armée Impériale, se tenait près d'un Astartes voûté, habillé de robes couleur crème, dont Ignace savait qu'il devait s'agir de l'écuyer du Maître de Guerre, Maloghurst.

Une figure morose dans l'uniforme noir d'un officier de Titan se tenait

droit comme un I à l'avant du rassemblement. Karkasy reconnut les traits enjoués du princeps Esau Turnet, commandant de l'Imperator *Dies Irae* . Sur Meurtre, le Titan de Turnet avait mené l'armada de machines de guerre au cœur du territoire arachnide. Dans la gloire qu'il y avait eu à en tirer, la Legio Mortis s'était taillée la part du lion.

Karkasy se rappela l'immense Titan, dominant de toute sa hauteur la présentation architecturale que Peeter Egon Momus avait donnée sur Soixante-Trois Dix-Neuf, et frémit. Même immobile, la machine avait provoqué en lui une réaction intense, et il préférait ne pas chercher à imaginer en action une puissance destructrice aussi formidable.

La collection bruissante d'étais et de rouages qui renfermaient les vestiges d'une chair vaguement humanoïde devait être l'Adepte Regulus. Karkasy voyait aussi autour de lui assez d'insignes et de médailles épinglés sur des torses bombés pour décorer tout un bataillon.

Malgré une telle présence de sommités, il se prit à réprimer un bâillement tandis que lui et le reste de l'auditoire prêtaient une oreille à la maîtresse de loge davinite, Tsi Rekh, qui interprétait dans la langue locale un chant élaboré. Aussi intéressant qu'il avait pu être de rencontrer les habitants étranges et presque inhumains, le faire assister à cette interminable cérémonie de bienvenue ne pouvait être la seule raison pour laquelle le capitaine Loken avait autorisé sa présence.

Un itérateur au visage mielleux, nommé Yelten, traduisait le propos de la prêtresse en langage gothique impérial, d'une voix modulée avec précision qui portait ses mots jusqu'au fond de la yourte.

On pouvait dire ce qu'on voulait sur les itérateurs, ils savaient en tout cas articuler pour les rangées du fond.

— Combien de temps est-ce que ça va encore durer ? chuchota Euphrati Keeler en se penchant à son oreille. Vêtue de son sempiternel treillis de combat et d'une veste blanche serrée, chaussée des bottillons d'un fantassin, Keeler avait tout de l'aventurière. Quand est-ce que le Maître de Guerre va arriver ?

— Aucune idée, lui rendit Karkasy en hasardant un regard dans son décolleté. Sous le tissu, quelque chose, quoi que cela pût être, pendait à une fine chaîne d'argent autour de son cou.

— Mon visage est ici, Ignace, dit Euphrati.

— Je sais, ma chère, répondit-il, mais je m'ennuie terriblement, et ce que je vois est beaucoup plus à mon goût.

— Laisse tomber. Ça n’arrivera pas.

Il haussa les épaules.

— Je sais, mais c’est une fiction plaisante. Et le fait qu’une quête soit impossible n’est pas une raison suffisante pour l’abandonner.

Elle lui sourit. Ignace savait qu’il était peut-être un peu amoureux d’Euphrati Keeler, même si l’existence avait été dure pour elle depuis que cette créature xenos l’avait attaquée aux Pics des Murmures. Et pour être honnête, il s’étonnait de la voir ici. Elle avait perdu du poids, et portait désormais ses cheveux blonds en une queue-de-cheval serrée ; toujours magnifiquement féminine malgré tous ses efforts pour le déguiser. Il avait autrefois écrit un poème épique pour la Marquise Xorianne Delaquis, l’une des grandes beautés supposées de la cour de Terra. Une œuvre sur commande, qui l’avait répugnée, mais ce genre de travail payait bien. La beauté de cette femme avait été artificielle et creuse, comparée à la vitalité qu’il lisait à présent sur le visage de Keeler comme si celle-ci avait ressuscité.

Lui ne jouait pas dans la même ligue, avec ses proportions trop généreuses, ses yeux de chien battu et son visage rond ; cependant, son apparence ne l’avait jamais découragé de tenter de séduire les belles femmes. Cela ne faisait qu’accroître le niveau du défi.

Karkasy avait ainsi réussi quelques conquêtes en profitant de son adulation pour ses œuvres passées. *Réflexions et odes* lui avait valu quelques aventures charnelles notables, mais d’autres membres plus facilement impressionnables du sexe opposé avaient succombé à son seul badinage.

Il savait déjà qu’Euphrati Keeler était trop intelligente pour céder à un jeu de séduction aussi manifeste, et se contentait de la compter comme une simple amie. Il sourit en réalisant que jamais auparavant il n’avait songé à une femme comme à une amie.

— Pour répondre sérieusement à ta question, ma chère, reprit-il, j’espère que le Maître de Guerre sera bientôt là. Ma bouche est aussi sèche qu’une sandale de Tallarn et je crois qu’un verre me ferait du bien.

— Ignace…

— Puisse le destin nous préserver des gens à la fibre moralisatrice, soupira-t-il. Je ne voulais pas dire quelque chose d’alcoolisé. Même si je pourrais tout à fait vider tout de suite une bouteille de ce qu’ils buvaient sur Soixante-Trois Dix-Neuf.

— Je croyais que tu avais trouvé ce vin parfaitement immonde, dit Keeler.

— Ah, certes, mais quand on en est réduit à boire le même cru depuis des mois, il est surprenant de constater ce qu'on serait prêt à réessayer, rien que pour le changement.

Elle sourit, et plaça sa main sur ce qui pendait au bout de sa chaîne.

— Je prierai pour toi, Ignace.

Les mots qu'elle avait choisis le surprirent, puis il vit naître sur ses traits une expression d'adoration profonde, alors qu'elle levait son appareil vers quelque chose derrière lui. Il se tourna pour voir s'écarter le rabat à l'entrée de la yourte, et la carrure massive d'un Astartes entrer en se baissant. Il lui fallut un temps pour se rendre compte après coup que l'armure n'était pas celle des Sons of Horus, mais portait le gris granite des Word Bearers. Le guerrier avait en main un bâton couronné d'un livre, et autour duquel s'enroulait une longue écharpe de tissu incarnat. Son casque était calé sous son bras, et il parut surpris de voir là autant de commémorateurs.

Karkasy constata que le visage aux traits larges de l'Astartes était sérieux et pénétré, son crâne rasé couvert d'inscriptions. Une de ses épaulières était drapée d'un lourd parchemin aux lettrines enluminées, et l'autre arborait l'icône distinctive d'un livre au centre duquel brûlait une flamme ; même s'il symbolisait l'illumination jaillissant du verbe, Karkasy le détestait d'instinct.

Il évoquait à son âme de poète la Mort du Savoir, une terrible période de l'histoire de l'ancienne Terra où les fous et les démagogues avaient brûlé les manuscrits, les bibliothèques et les écrivains par crainte des idées qu'ils pouvaient colporter. Aux yeux de Karkasy, de tels symboles appartenaient aux barbares et aux philistins, pas à des Astartes chargés d'étendre les frontières de la connaissance et du progrès.

Cette délicieuse hérésie le fit sourire, et il se demanda s'il pouvait l'exprimer dans un sonnet sans que le capitaine Loken ne s'en rendît compte, mais alors même que cette idée séditieuse se formait dans son esprit, il l'écrasa aussitôt. Son protecteur soumettait désormais toutes ses œuvres à un Kyril Sindermann devenu de plus en plus solitaire. En dépit de sa morosité, Sindermann n'était pas un imbécile quand il s'agissait de percer les textes, et lui repérerait à coup sûr toute référence osée.

Auquel cas, malgré le patronage d'un Astartes, Karkasy allait se retrouver sur le prochain transport de masse de retour vers Terra.

— Alors, qui est-ce ? demanda-t-il à Keeler, reportant son attention vers le nouvel arrivant tandis que Tsi Rekh cessait de chanter et s'inclinait. À son

tour, le guerrier leva son bâton en signe de salut.

Keeler lui adressa un regard de côté, en le regardant comme s'il venait soudain de lui pousser une seconde tête.

— Tu es sérieux ? susurra-t-elle.

— On ne peut plus sérieux, ma chère, qui est-ce ?

— Celui que tu vois, annonça-t-elle fièrement en capturant une nouvelle image de l'Astartes, c'est Erebus, premier chapelain des Word Bearers.

Et soudain, Ignace Karkasy sut de façon tout à fait claire pourquoi le capitaine Loken l'avait voulu présent.

En posant le pied sur la croûte dure de Davin, Karkasy s'était rappelé la chaleur oppressante de Soixante-Trois Dix-Neuf. Pour s'éloigner du souffle des rotors atmosphériques de la navette et de leur rugissement assourdissant, il avait couru en trébuchant à moitié, ses robes de facture exquise battant l'air autour de lui.

Le capitaine Loken l'attendait, resplendissant dans son armure vert pâle, apparemment indifférent à la chaleur ou aux tourbillons de poussière.

— Merci d'avoir pu venir dans un délai si court, Ignace.

— Je vous en prie, capitaine, avait crié Karkasy pour couvrir le bruit des réacteurs quittant le sol. J'en suis très honoré, et assez surpris, pour tout vous dire.

— Ne soyez pas surpris. Je vous ai patronné parce que vous êtes une personne sincère, n'est-ce pas ?

— Oui, capitaine. Vous me l'avez dit, en effet. Karkasy rayonnait. Est-ce pour ça que je suis là ?

— D'un certain point de vue, oui, avait reconnu Loken. Vous êtes un parleur invétéré, Ignace, mais aujourd'hui, j'ai besoin que vous écoutiez. Vous m'avez bien compris ?

— Je pense. Qu'est-ce que vous voulez que j'écoute ?

— Pas « quoi », mais « qui ».

— Très bien. Qui voulez-vous que j'écoute ?

— Quelqu'un en qui je n'ai pas confiance.

OceanofPDF.com

TROIS

Une feuille de verre
Un homme de bonne disposition
À mots cachés

La veille de la descente à la surface de Davin, Loken cherchait Kyril Sindermann dans la chambre d'archivage numéro trois afin de lui rendre le livre qu'il lui avait emprunté. Il passa entre les piles poussiéreuses de feuillets jaunis, sous les globes léthargiques dont la faible lumière oscillait juste au-dessus du niveau de sa tête, son pas lourd résonnant dans le calme solennel. Ici et là, un érudit isolé cherchait dans la pénombre, perché sur un siège télescopique, mais aucun d'eux n'était son mentor.

Loken remonta une nouvelle allée vertigineusement haute bordée de manuscrits et de tomes reliés, sur la tranche desquels brillaient des titres comme *Cantiques du dogme omniastrien* , *Méditations sur le héros élégiaque* et *Pensées et souvenirs de la Longue Nuit* . Aucun d'eux ne lui était familier, et il commençait à désespérer de ne jamais retrouver Sindermann au milieu de ce labyrinthe d'arcanes, lorsqu'il vit enfin la silhouette de l'itérateur penchée sur une longue table, entourée d'un empilement d'ouvrages et de vieux parchemins séparés, rassemblés par des cordelettes de cuir.

Sindermann lui tournait le dos, à ce point absorbé par sa lecture qu'étonnamment, il ne semblait pas avoir entendu Loken approcher.

— Encore de la mauvaise poésie ? demanda ce dernier à distance

respectueuse.

Sindermann sursauta, et regarda par-dessus son épaule avec une expression de surprise, mêlée de la même discrétion inhérente à sa personne que la première fois où Loken l'avait rejoint ici.

— Garviel, dit-il, et Loken décela dans sa voix une note de soulagement.

— Vous attendiez quelqu'un d'autre ?

— Non. Non, pas du tout. Il est rare de rencontrer quiconque dans cette partie des archives. Le sujet qu'elle traite est un peu trop décrié pour la plupart des gens sérieux.

Loken contourna la table en observant les manuscrits étalés devant l'itérateur ; l'écriture resserrée était inintelligible. Des gravures sépia dépeignaient des monstres écumants et des hommes entourés de flammes. Ses yeux remontèrent vers le vieil homme, qui sous son regard scrutateur se mordit l'intérieur de la lèvre.

— Je dois confesser avoir pris goût à ces textes anciens, expliqua Sindermann. Ceux-ci sont très crus et sanglants, comme *Les chroniques d'Ursh* que je vous ai prêtées. Naïfs et hyperboliques à l'extrême, mais néanmoins prenants.

— J'ai justement fini de les lire, annonça Loken en posant l'ouvrage emprunté devant Sindermann.

— Et ?

— Comme vous le disiez, ces histoires sont violentes, crues, et recourent parfois exagérément au fantastique…

— Mais ?

— Mais je ne peux m'empêcher de croire que vous aviez une arrière-pensée en me conseillant ce livre.

— Une arrière-pensée ? Garviel, je vous assure qu'il n'y avait là aucun subterfuge, se défendit Sindermann. Loken n'était pas certain de le croire.

— En êtes-vous certain ? Certains passages m'ont semblé porter un peu plus qu'un soupçon de vérité.

— Allons, Garviel, vous ne pouvez pas le croire sérieusement, le railla Sindermann.

— Le *murengon* , mentionna Loken. La bataille finale d'Anult Keyser contre les conclaves nordafrikains.

Sindermann hésita.

— Qu'a-t-elle de si particulier ?

— Je lis dans vos yeux que vous savez déjà ce que je vais vous dire.

— Non, Garviel, je n’en sais rien. Je connais les pages que vous évoquez, mais bien qu’elles constituent une lecture intéressante, je ne pense pas que leur prose puisse être prise trop au pied de la lettre.

— Je le reconnais, acquiesça Loken. Tout le passage sur le ciel se déchirant comme de la soie et les montagnes se renversant est clairement insensé, mais il est question d’hommes se transformant en démons et se retournant contre leurs frères.

— Ah… Je comprends, à présent. Vous y avez vu un rapport avec ce qui est arrivé à Xavyer Jubal ?

— Pas vous ? demanda Loken, en retournant un des parchemins jaunis, où s’étalait l’image d’un monstre à longs crocs, vêtu de fourrures, avec au front les cornes enroulées d’un bélier et une hache sanglante estampée d’un crâne entre les mains. Jubal s’est changé en démon et a essayé de me tuer ! Comme cela est arrivé à Anult Keyser lui-même ; l’un de ses lieutenants, un homme appelé Wilhym Mardol, est devenu un démon lui aussi, et l’a assassiné. Tout ça ne vous rappelle rien ?

Sindermann se tassa dans son siège et ferma les yeux. Loken remarqua à quel point il paraissait fatigué. Sa peau avait pris la teinte des parchemins qu’il compulsait et ses vêtements flottants semblaient drapés sur son seul squelette.

Le vénérable itérateur était exténué.

— Pardonnez-moi, dit Loken en s’asseyant lui aussi. Je n’étais pas venu ici pour vous chercher querelle.

Le sourire qu’esquissa Sindermann rappela à Loken combien il en était arrivé à chercher ses sages conseils. Sans avoir été à proprement parler un tuteur, Sindermann avait rempli quelque temps le rôle de mentor et de précepteur. Cela avait été un choc de découvrir que le vieil homme ne possédait pas toutes les réponses.

— Ce n’est rien, Garviel. Il est bon que vous vous interrogiez, cela montre que vous comprenez que la vérité ne se borne pas à ce que nous voyons d’emblée. Je suis sûr que le Maître de Guerre tient en haute estime cet aspect de votre personne. Comment va-t-il ?

— Lui aussi est fatigué, lui apprit Loken. Les exigences de ceux qui réclament son attention se font chaque jour plus insistantes. Les communiqués qu’envoie chaque flotte expéditionnaire le sollicitent dans toutes les directions, et les directives insultantes qu’envoie le Conseil de Terra cherchent à faire de lui un administrateur plutôt qu’un Maître de

Guerre. Il porte un immense fardeau, Kyril. Mais ne croyez pas que vous arriverez à détourner le sujet aussi facilement.

Cela fit rire Sindermann.

— Vous devenez trop perspicace, Garviel. Très bien. Que voudriez-vous savoir ?

— Les hommes dont ce livre dit qu'ils utilisaient des pouvoirs, étaient-ils des sorciers ?

— Je n'en sais rien, admit Sindermann. C'est très possible. Les pouvoirs dont ils usent n'ont certainement pas l'air naturel.

— Mais comment leurs chefs ont-ils pu souscrire à l'usage de tels pouvoirs ? Ils devaient bien avoir constaté qu'ils étaient dangereux !

— Peut-être, mais songez à cela : nous savons nous-mêmes bien peu de chose sur ce sujet, et nous avons pourtant les lumières de l'Empereur et de la science pour nous guider. Combien ces peuples-là devaient en savoir moins que nous.

— Même un barbare reconnaîtrait où se trouve le danger, dit Loken.

— Un barbare, répéta Sindermann. C'est là un terme bien péjoratif, mon ami. Ne soyez pas si prompt à juger. Nous ne sommes pas si différents des tribus de l'ancienne Terra que vous pourriez le croire.

— Vous n'êtes pas sérieux, gronda Loken. Nous sommes aussi différents d'elles qu'une étoile l'est d'une planète.

— En êtes-vous si sûr, Garviel ? Vous pensez que le rempart séparant la civilisation de la barbarie est solide comme l'acier, mais il ne l'est pas. La distinction est aussi fine qu'une feuille de verre. Une pression ici et une autre là, et nous pourrions ramener le règne de la superstition, la peur du noir et le culte de nouvelles entités dans des temples remplis.

— Vous exagérez.

— Est-ce vraiment le cas ? demanda Sindermann en se penchant vers lui. Imaginez un monde récemment reconquis faisant la cruelle expérience d'une pénurie d'une ressource vitale, telle que le carburant, l'eau ou la nourriture ; combien de temps faudrait-il avant que tout comportement civilisé ne soit abandonné au profit d'un comportement barbare ? L'égoïsme humain n'en pousserait-il pas certains à combattre pour s'approprier cette ressource à tout prix, même si cela signifiait de devoir se commettre dans le mal ? Ne pourraient-ils pas en priver d'autres de cette ressource, ou même les tuer dans leur désir de se l'approprier pour eux seuls ? La morale et les convenances ne sont qu'un fin vernis appliqué sur l'animal qui sommeille

au cœur de l’homme, et qui ne demande qu’à en sortir quand cela lui est permis.

— Vous parlez comme s’il n’y avait aucun espoir pour nous.

— Loin de moi cette idée, Garviel, démentit Sindermann en secouant la tête. L’Humanité est continuellement perplexe devant sa propre existence, mais grâce au grand ouvrage de l’Empereur, je suis fermement convaincu qu’un jour viendra où nous obtiendrons la maîtrise de toute chose. Le temps passé depuis le fondement de notre civilisation n’est qu’un fragment de l’existence de l’homme, et ne sera qu’un fragment des ères à venir. La loi de l’Empereur, l’harmonie au sein des communautés, l’égalité des droits et des privilèges, et l’éducation universelle annoncent une société d’un plan supérieur vers laquelle notre expérience, notre intelligence et notre connaissance nous font tendre. Ce sera alors le renouveau, sous une forme plus haute, de la liberté, de l’égalité et de la fraternité que recherchaient les anciennes tribus des hommes avant la venue des seigneurs de guerre comme Kalagann ou Narthan Dume.

Loken sourit.

— Et dire que je vous croyais en proie au désespoir.

Sindermann retourna à Loken son sourire.

— Non, Garviel, bien au contraire. J’admets avoir été ébranlé après cette descente aux Pics des Murmures, mais plus je lis, plus je constate que nous avons fait du chemin et que nous sommes près de réussir tout ce que nous avons toujours rêvé. Je me félicite chaque jour que nous ayons la lumière de l’Empereur pour nous guider vers ce futur éblouissant. Et je redoute ce qu’il adviendrait de nous s’il nous était enlevé.

— N’ayez aucune crainte, le rassura Loken. Cela n’arrivera jamais.

Aximand regarda par un creux dans les coutures.

— Erebus est arrivé, annonça-t-il.

Horus acquiesça et se tourna face aux quatre membres du Mournival.

— Vous savez tous quoi faire.

— Non, voulut plaisanter Torgaddon, nous avons tous oublié. Vous ne voudriez pas nous le rappeler encore une fois ?

La légèreté de Torgaddon fit s’assombrir le regard d’Horus.

— Il suffit, Tarik. Il y a un temps pour chaque chose, mais ça n’est pas le moment de faire de l’humour, alors tais-toi.

Torgaddon parut choqué par la remontrance du Maître de Guerre, et lança

un regard interloqué à ses compagnons. Loken avait été moins surpris que lui, après avoir vu leur commandant s'emporter plusieurs fois contre ses subordonnés lors des semaines écoulées depuis leur départ des régions de l'interex. Horus n'avait plus connu de paix depuis le terrible bain de sang devant la Galerie des Objets de Xenobia, et l'opportunité manquée d'une unification avec l'interex ne cessait de le hanter.

Depuis ces déboires, le Maître de Guerre s'était muré dans une mélancolie renfrognée, et demeurait de plus en plus souvent reclus dans son sanctum, où Erebus le conseillait. Les capitaines du Mournival avaient à peine vu leur commandant depuis leur retour dans l'espace impérial, et se sentaient profondément exclus.

Quand ils auraient autrefois guidé le Maître de Guerre, seul Erebus parvenait désormais à se faire écouter.

Cela avait donc été avec un certain soulagement que le Mournival avait appris le départ d'Erebus, qui allait partir en avant de l'expédition vers Davin avec sa propre légion.

Même pendant le trajet vers ce système, le Maître de Guerre n'avait pas eu un moment de répit. Les requêtes d'aide ou d'assistance lui arrivaient à répétition de toute la galaxie, émises par ses frères primarques, par des commandants de l'Armée Impériale, ou pire encore, par tout le contingent d'administrateurs civils qui s'étaient engouffrés dans le sillage de leurs conquêtes.

Les aexactors de Terra, menés par une haute administratrice du nom d'Aenid Rathbone, harcelaient chaque jour le Maître de Guerre pour qu'il facilitât leur dispersion dans tous les nouveaux territoires conciliants afin de commencer à y lever la dîme impériale. Tous ceux doués d'une once de bon sens savaient que la mesure était prématurée, et Horus avait fait tout son possible pour freiner Rathbone et ses collecteurs. Mais ceux-ci ne se laisseraient pas écarter indéfiniment.

— Si le choix m'était laissé, avait-il dit à Loken un soir tandis qu'ils discutaient de nouvelles manières de retarder la taxation des mondes récemment annexés, je ferais exécuter tous les aexactors de l'Imperium, mais je suis sûr que des avis d'imposition nous arriveraient de l'enfer dès le lendemain.

Le rire de Loken s'était éteint quand il avait réalisé qu'Horus était sérieux.

Ils avaient atteint Davin, et d'autres problèmes plus importants réclamaient leur attention.

— Rappelez-vous, souligna Horus. Tout doit se dérouler exactement comme je vous l'ai dit.

Un silence révérencieux tomba sur l'assemblée et chaque personne présente mit un genou à terre quand le successeur que l'Empereur s'était choisi fit son entrée. Karkasy se sentit faiblir à la vue du dieu vivant, revêtu de son magnifique ensemble d'armure à la couleur d'un océan lointain, enveloppé de sa cape d'un violet profond. L'Œil de Terra brillait sur son poitrail, et Karkasy fut subjugué par tant de beauté magistrale.

Avoir passé tant de temps auprès de la 63^{e} expédition et ne poser que maintenant les yeux sur le Maître de Guerre lui sembla constituer la plus grosse perte de temps de sa vie. Karkasy se résolut à arracher toutes les pages qu'il avait écrites cette semaine dans son Bondsman numéro 7 pour composer un soliloque sur la noblesse du commandant.

Le Mournival entra à sa suite, ainsi qu'une femme élancée et sculpturale dans une toilette de velours écarlate, au col haut et aux manches bouffantes, ses longs cheveux ramenés en une coiffure composée en dépit du sens pratique. Il se sentit bouillir d'indignation en réalisant que ce devait être Vivar, cette commémoratrice venue de Terra dont ils avaient entendu parler.

Horus leva les bras pour s'adresser à eux.

— Amis, je ne cesse de répéter que personne n'a à s'incliner en ma présence. L'Empereur seul est digne d'un tel honneur.

Lentement, comme s'ils rechignaient à ne plus lui témoigner leur vénération, les membres de la foule se remirent debout tandis qu'Horus passait parmi les plus proches en leur serrant la main, et en les éblouissant par la spontanéité de son esprit et de son contact. Karkasy observait les visages de ceux à qui il s'adressait, envahi par une jalousie intense de ne pas compter parmi ces élus.

Sans réfléchir, il se mit à fendre l'assistance en y recevant des regards hostiles et un occasionnel coup de coude censé le punir du trouble qu'il occasionnait. Quelqu'un tira sur son col, et il tournait la tête pour protester contre celui qui osait prendre une telle liberté avec ses habits coûteux. Celle qu'il vit derrière lui était Euphrati Keeler, et il crut d'abord qu'elle avait cherché à le retenir, mais finit par sourire en comprenant qu'elle comptait venir avec lui en profitant de l'espace que dégageait sa masse.

Il était ainsi arrivé à six ou sept rangs de l'avant quand il se rappela quelle raison première l'avait fait accepter dans cet auguste rassemblement. Ses

yeux s’arrachèrent du Maître de Guerre pour observer Erebus des Word Bearers.

Karkasy en savait peu sur la 17e légion, hormis que son primarque, Lorgar, était proche d’Horus et avait sa confiance. À maintes reprises, leurs deux légions avaient combattu et versé leur sang côte à côte pour la gloire de l’Imperium. Les membres du Mournival s’avancèrent, et un par un, étreignirent Erebus comme un frère depuis longtemps perdu. Ils rirent, entrechoquèrent leurs armures en signe de bienvenue, même si Karkasy entrevit une mesure de réticence dans l’accolade que se donnèrent Loken et le Word Bearer.

— Reste concentré, Ignace, se murmura-t-il pour lui-même quand ses yeux eurent été attirés une fois de plus par la radiance du Maître de Guerre. Il en détourna le regard à temps pour voir Abaddon et Erebus se saisir les mains une dernière fois. Une lueur argentée passa entre leurs paumes. Il ne pouvait en être certain, tout s’était fait si vite, mais l’objet ressemblait à une pièce ou une sorte de médaillon.

Le Mournival et Vivar prirent alors position à une distance respectueuse derrière le Maître de Guerre, tandis que Maloghurst gagnait sa place au côté de son maître. Horus ouvrit à nouveau les bras.

— Mes amis, vous allez devoir supporter une fois encore que nous discutions des plans qui amèneront dans les endroits sombres la lumière de la vérité.

De petits rires polis et des applaudissements se propagèrent vers le pourtour de la yourte alors qu’Horus poursuivait.

— Nous voici revenus sur Davin, le site d’un grand triomphe. Le huitième monde que nous ayons rallié à nous. C’est véritablement…

— Maître de Guerre, lança une voix depuis le centre de la yourte.

Les mots avaient été prononcés avec douceur. L’auditoire n’en laissa pas moins échapper un hoquet collectif devant un manquement aussi flagrant à l’étiquette.

Sous ses yeux, l’humeur d’Horus parut devenir massacrante, et Karkasy comprit qu’il n’avait pas coutume d’être interrompu de la sorte, avant de reporter son attention sur celui qui avait parlé.

La foule s’écarta d’Erebus, comme si elle redoutait que sa témérité puisse être contagieuse.

— Erebus, intervint Maloghurst. Avez-vous quelque chose à dire ?

— À peine une correction à formuler, écuyer, expliqua le Word Bearer.

Karkasy vit un Maloghurst inquiet adresser un regard en coin au Maître de Guerre.

— Une correction, dites-vous. Qu'auriez-vous à corriger ?

— Le Maître de Guerre a dit que ce monde était rallié à nous, formula Erebus.

— Ce qui est vrai, gronda Horus.

Tristement, Erebus secoua la tête. Pendant un bref instant, Karkasy crut déceler une trace d'amusement lugubre dans les paroles qui suivirent.

— Non, dit Erebus. Ça n'est pas le cas.

Loken sentit monter sa colère devant cet affront fait à leur honneur, et perçut cette même réaction chez le reste du Mournival à la façon dont leurs dos se raidirent. Étonnamment, Aximand alla jusqu'à porter la main à son épée, mais Torgaddon le lui déconseilla de la tête, et l'Autre Horus retira la main du pommeau de son arme.

Il ne connaissait Erebus que depuis peu de temps, mais Loken avait vu de quel respect et de quelle estime jouissait le chapelain. Son conseil avait toujours été sage, ses manières égales et sa foi en Horus inébranlable, mais la subtile infiltration d'Erebus au côté du Maître de Guerre avait décontenancé Loken au-delà de la simple jalousie. Depuis qu'il prenait conseil auprès du premier chapelain, leur commandant était devenu grave, inutilement polémique et replié sur lui-même. Maloghurst avait exprimé ses préoccupations au Mournival à propos de l'ascendant croissant que gagnait le Word Bearer.

Après une conversation avec lui sur le pont d'observation avant du *Vengeful Spirit* , Loken avait cru discerner que le vrai visage du chapelain n'était pas celui qu'il donnait à voir en premier lieu. La graine de la suspicion avait été plantée dans son cœur ce jour-là, et les mots d'Erebus tombaient maintenant sur elle comme une fraîche pluie de printemps.

Après qu'il eût gagné tant d'influence depuis Xenobia, Loken ne pouvait croire que celui-ci avait choisi d'agir de manière aussi rustre.

— Auriez-vous l'amabilité de développer votre propos ? le pria Maloghurst, qui visiblement luttait pour garder son calme. Loken n'avait jamais autant admiré l'écuyer.

— Si vous le souhaitez, répondit Erebus, mais peut-être est-ce là un sujet dont il nous faudrait discuter en privé.

— Dites ce que vous avez à dire, Erebus. Ceci est mon conseil de guerre,

et il n’est fait aucun secret ici, l’aiguillonna Horus. Loken sut alors que le rôle que le Maître de Guerre leur avait destiné n’était plus d’aucune importance. Les autres membres du Mournival l’avaient eux aussi réalisé.

— Monseigneur, commença Erebus, je vous prie de m’excuser si…

— Gardez vos excuses, l’arrêta Horus. Vous avez du cran pour vous être présenté ainsi devant moi. Je vous ai adopté dans mon cercle proche, offert une place à mon conseil de guerre, et c’est de cette façon que vous m’en remerciez ? Par le déshonneur ? Par de l’insolence ? Je ne le tolérerai pas, que cela soit bien clair. M’avez-vous bien compris ?

— Oui, monseigneur, et je ne voulais aucunement vous offenser. Si vous m’autorisez à poursuivre, vous verrez que ça n’était pas mon intention.

Une atmosphère électrique emplissait la yourte. Loken souhaita en silence que le Maître de Guerre mît un terme à cette farce en se retirant dans un endroit plus isolé, mais l’humeur d’Horus était échauffée, et il distinguait bien que la confrontation n’allait pas s’achever maintenant.

— Continuez, lâcha son commandant entre ses dents serrées.

— Comme vous le savez, seigneur, nous avons quitté cette planète il y a soixante ans. Davin était alors complaisante et semblait devoir devenir un monde éclairé de l’Imperium. Hélas, cela ne s’est pas déroulé de la sorte.

— Venez-en au fait, Erebus, s’impatienta le Maître de Guerre, les poings crispés en deux boulets meurtriers.

— Bien sûr. Pendant notre trajet vers Sardis pour rejoindre notre point de rendez-vous avec la 203^{e} flotte, le très révéré seigneur Kor Phaeron m’a prié d’effectuer un détour par Davin afin de m’assurer que la parole de l’Empereur aimé de tous y était toujours défendue par le commandant Temba et les troupes dont il disposait.

— Où est Temba ? réclama Horus. Je lui avais laissé assez d’hommes pour étouffer le moindre vestige de résistance. Si ce monde n’était plus subordonné, il nous l’aurait signalé.

— Eugan Temba est un traître, monseigneur, annonça Erebus. Il se trouve sur la lune de Davin, et ne reconnaît plus l’Empereur comme son maître.

— Un traître ? cria Horus. Impossible ! Eugan Temba était un homme de bonne disposition, à l’esprit martial admirable. Je l’avais personnellement choisi pour lui confier cet honneur. Jamais il n’aurait trahi !

— J’aimerais que cela soit vrai, monseigneur, dit Erebus, qui en paraissait sincèrement désolé.

— Alors, au nom de l’Empereur, que fait-il sur cette lune ? demanda

Horus.

— Les honorables tribus de Davin avaient accepté de se plier à notre autorité, pas celles de la lune, expliqua Erebus. Pour les amener dans le droit chemin, Temba a mené ses hommes dans une opération glorieuse, mais finalement imprudente.

— Pourquoi imprudente ? Il s'est acquitté du devoir d'un commandant impérial.

— Ce fut imprudent, monseigneur, parce que les tribus de cette lune ne conçoivent pas l'honneur comme nous le faisons. Et il semble que quand Temba proposa des pourparlers honorables, elles employèrent… certains moyens pour biaiser la perception de nos hommes et les retourner contre vous.

— Quels moyens ? Parlez plus clairement ! s'emporta Horus.

— Je répugne à les nommer, monseigneur, mais ils seraient sans doute décrits dans les textes anciens comme de… comme de la sorcellerie.

Loken sentit d'un coup se défaire l'équilibre des humeurs de son corps, et toute la yourte incrédule s'étrangla à la mention de ce mot.

— Temba sert désormais le souverain de la lune de Davin et a renié ses vœux de loyauté envers l'Empereur. Il vous a qualifié de laquais d'un dieu déchu.

Jamais Loken n'avait rencontré Eugan Temba, mais ayant entendu cette terrible insulte, il sentit sa haine pour cet homme lui remonter dans la gorge. Un murmure de reproche parcourut la yourte où les autres guerriers ressentaient cet outrage aussi cruellement que lui.

— Il paiera pour ces paroles ! rugit Horus. Je lui arracherai la tête et son corps nourrira les corbeaux ! Sur mon honneur, j'en fais le serment !

— Monseigneur, ajouta Erebus, il me désole d'avoir été le porteur de si terribles propos, mais il vaut sûrement mieux que cette affaire soit réglée par ceux que vous avez nommés pour vous seconder.

— Vous voudriez que j'envoie d'autres soldats laver cet affront qui m'a été fait, Erebus ? l'interrogea Horus. Pour quel genre de guerrier me prenez-vous ? J'ai signé le décret d'assujettissement de cette planète, et il ne sera pas dit que le seul monde à sortir de l'Imperium en serait un que j'avais conquis !

Il se tourna vers le Mournival.

— Faites apprêter un fer de lance. Maintenant !

— Très bien, monseigneur, enregistra Abaddon. Qui doit en prendre la tête

?

— Moi, dit Horus.

Le conseil de guerre fut dissous ; toutes les autres affaires et préoccupations qui devaient y être abordées, reléguées au second plan par ce développement inattendu. Une vigueur frénétique s'empara de la 63^{e} flotte expéditionnaire à mesure que les officiers retrouvaient leurs unités et que la nouvelle de la trahison de Temba se répandait.

Entre deux préparatifs pour leur départ, Loken trouva Ignace Karkasy dans la yourte récemment abandonnée par le conseil de guerre. Il y était assis, un calepin ouvert posé devant lui, occupé à y griffonner avec passion, et ne s'arrêta que pour tailler sa pointe avec un petit couteau de poche.

— Ignace, s'annonça Loken.

Karkasy leva la tête de son travail, et Loken fut surpris de l'amusement qu'il lut sur le visage du commémorateur.

— Une sacrée session, n'est-ce pas ? Sont-elles toutes aussi riches en rebondissements ?

— Non, pas d'ordinaire, lui apprit le capitaine en secouant la tête. Qu'êtes-vous en train d'écrire ?

— Ça, oh… Juste un petit poème rapide au sujet du vil Temba, dévoila Karkasy. Rien de très spécial. Une sorte d'épanchement de la conscience. Je trouvais cela approprié, étant donné l'humeur de l'expédition.

— Je comprends. Je n'arrive tout simplement pas à croire que quelqu'un ait pu dire de telles choses.

— Moi non plus, et je crois bien que tout le problème est là.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais vous expliquer.

Karkasy se leva de sa chaise pour se diriger vers les saladiers de viande froide auxquels personne n'avait touché. Il se remplit une assiette.

— Je me souviens de ce conseil que j'avais entendu au sujet du Maître de Guerre. Un bon truc à employer lors de votre première rencontre avec lui était de regarder ses pieds, parce que si son regard accrochait le vôtre, vous alliez tout à fait oublier ce que vous vouliez dire.

— Je l'ai entendu aussi. Aximand m'avait donné le même conseil.

— C'est de toute évidence un excellent conseil, car j'en suis resté passablement interdit. C'était la première fois que je le voyais de près ; il est éblouissant. J'ai failli en oublier pourquoi j'étais là.

— Je ne suis pas certain de comprendre ce que vous souhaitez me dire, dit Loken, en refusant de la tête la viande que Karkasy proposait de partager avec lui.

— Disons-le d'une autre manière : pouvez-vous imaginer quelqu'un ayant rencontré Horus… Puis-je l'appeler Horus ? J'ai entendu dire que vous n'aimiez pas trop que nous, simples mortels, prenions cette liberté… Quelqu'un, donc, qui aurait rencontré Horus, et pourrait tenir contre lui des propos comme ceux que ce Temba est censé avoir proférés ?

Loken s'efforçait d'assimiler ce que Karkasy lui révélait, en réalisant que sa colère lui avait même fait oublier la splendeur dont était auréolé le Maître de Guerre.

— Vous avez raison, Ignace. Aucun homme l'ayant rencontré ne pourrait avoir dit une telle chose.

— La question devient donc : pourquoi Erebus prétend-il que Temba les a dites ?

— Je n'en sais rien. Pourquoi ?

Karkasy goba un des morceaux de viande de son assiette et le fit passer avec une gorgée de la liqueur blanche.

— Pourquoi, en effet ? formula Karkasy, qui prenait maintenant plaisir à développer sa thèse. Dites-moi, avez-vous eu le « plaisir » de rencontrer Aeliuta Hergig ? C'est une commémoratrice, une des dramaturges, dont les pièces sont atrocement angoissées. Et ennuyeuses au possible, si vous voulez le fond de ma pensée, mais on ne peut pas nier qu'elle-même soit douée d'un certain talent sur les planches. Je me rappelle l'avoir vu jouer Dame Ophélie dans *La tragédie d'Amleti* , et elle n'était pas mauvaise, bien que…

— Ignace, le reprit Loken. Allez à l'essentiel.

— Euh, oui, bien sûr. Ce que je veux dire, c'est qu'aussi talentueuse que puisse être Madame Hergig, son jeu n'arrive pas à la cheville de celui d'Erebus.

— Son jeu ?

— Mais oui. Tout ce qu'il a fait depuis son entrée dans la yourte était prémédité. Vous ne vous en êtes pas rendu compte ?

— Non. J'étais trop irrité, confessa Loken. C'est pour cela que je vous voulais ici, Ignace. Expliquez-moi tout, simplement, et sans digression.

Karkasy rayonna de fierté avant de reprendre.

— Très bien. Après avoir évoqué pour la première fois la non-obéissance

de Davin, Erebus a suggéré de discuter de cette affaire dans un endroit plus privé, alors qu'il venait juste de lancer ce sujet hautement provocateur dans une salle bondée. Et vous avez noté ? Erebus a dit que Temba s'était retourné contre Horus. Pas contre l'Empereur : contre Horus. Il a rendu l'affaire très personnelle.

— Mais pourquoi chercherait-il à provoquer le Maître de Guerre de cette manière ?

— Peut-être pour influer sur son humeur et susciter son ire. Ce n'est pas comme s'il ignorait quelle allait être sa réaction. Je pense qu'Erebus voulait amener le Maître de Guerre à ne plus réfléchir clairement.

— Attention à ce que vous dites, Ignace. Êtes-vous en train de suggérer que le Maître de Guerre n'est pas maître de sa réflexion ?

— Non, non, se défendit Karkasy. Simplement qu'en provoquant sa colère, Erebus a pu le manipuler.

— Le manipuler dans quel but ?

Karkasy haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'Erebus veut absolument qu'Horus se rende sur la lune de Davin.

— Il lui a pourtant conseillé de ne pas s'y rendre ; il a même eu l'audace de suggérer que d'autres y aillent à sa place.

Karkasy balaya cette objection d'un geste de la main.

— Seulement pour donner l'impression d'avoir voulu l'en empêcher, tout en sachant très bien que le Maître de Guerre ne renoncerait pas à venger l'insulte faite à son honneur.

— Et il ne doit pas y renoncer à cause d'un commémorateur, dit une voix profonde à l'entrée de la yourte.

Karkasy sauta sur ses pieds, et Loken se retourna au son de cette voix. Le premier capitaine des Sons of Horus se tenait là, énorme et resplendissant dans son armure.

— Ezekyle, l'accueillit Loken. Quel bon vent t'amène ?

— Je te cherchais, dit Abaddon. Tu devrais te trouver avec ta compagnie. Le Maître de Guerre va mener lui-même le fer de lance et tu perds ton temps avec des scribouillards qui mettent en doute la parole honorable d'un Astartes.

— Premier capitaine Abaddon, salua Karkasy, tête baissée. Je ne voulais offenser personne. J'informais simplement le capitaine Loken de mes impressions sur ce que j'ai entendu.

— Tais-toi, cloporte, le coupa sèchement Abaddon. Je devrais te tuer pour oser déshonorer Erebus.

— Ignace faisait seulement ce que je lui ai demandé, fit remarquer Loken.

— C’est toi qui l’y as incité, Garviel ? se fit confirmer Abaddon. Tu me déçois beaucoup.

— Quelque chose n’est pas clair, Ezekyle, dit Loken. Erebus ne nous dit pas tout.

Abaddon secoua la tête.

— Tu croirais la parole de cet irresponsable plutôt que celle d’un frère de l’Astartes ? Les manipulateurs de mots avec qui tu t’es commis t’ont embrouillé l’esprit. Le commandant en entendra parler.

— Je l’espère sincèrement, riposta Loken, dont la colère grandissait devant la façon qu’avait Abaddon de rejeter ses inquiétudes. Et quand tu le lui diras, je me tiendrai juste à côté de toi.

Le premier capitaine tourna les talons et s’apprêta à quitter la yourte.

— Premier capitaine Abaddon, le rappela Karkasy, puis-je vous poser une question ?

— Non, gronda Abaddon.

Mais cela n’arrêta pas le poète.

— Cette médaille d’argent que vous avez donnée à Erebus tout à l’heure, de quoi s’agissait-il ?

OceanofPDF.com



Erebus, Premier Chapelain des Word Bearers

OceanofPDF.com

QUATRE

Secrets et cachotteries
Le Chaos
Répandre la parole
Audience

Sur ces mots, Abaddon se figea.

Loken eut tôt fait de reconnaître les signes annonciateurs, et se leva rapidement pour se dresser entre le premier capitaine et le commémorateur.

— Ignace, sortez d'ici ! cria-t-il alors qu'Abaddon se retournait pour plonger sur Karkasy.

Abaddon rugit de colère et Loken lui attrapa les bras pour le retenir tandis que le poète s'enfuyait de la yourte en gémissant de terreur. Abaddon le repoussa. La force du premier capitaine dépassait largement la sienne ; Loken trébucha en arrière, mais avait réussi à rediriger la fureur contre lui.

— Tu oserais lever la main contre un frère ? beugla Abaddon.

— Je viens de te sauver d'une terrible erreur, Ezekyle, répliqua Loken en se remettant debout. Abaddon bouillonnait et Loken savait devoir ménager sa susceptibilité. Aximand lui avait parlé des accès de rage meurtrière dont avait fait preuve Abaddon durant l'extraction désespérée de leur commandant sur Xenobia, et son tempérament devenait de plus en plus imprévisible.

— Une erreur ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu l'aurais tué, dit Loken. Imagine ce que cela aurait entraîné. Le Maître de Guerre aurait exigé ta tête. Imagine les répercussions si un

Astartes assassinait un commémorateur de sang-froid.

Comme un animal en cage, Abaddon fit fiévreusement les cent pas à l'intérieur de la yourte, mais Loken percevait que ses paroles avaient percé les brumes écarlates de sa colère.

— Ezekyle, de quoi parlait Ignace ? Était-ce un médaillon de la loge qui est passé entre toi et Erebus ?

Abaddon le regarda droit dans les yeux.

— Je ne saurais le dire.

— C'était bien ça.

— Je… Ne saurais… Le dire.

— Arrête, Ezekyle. Je ne peux plus supporter tous vos petits secrets. C'est exactement pour cette raison que je ne retournerai pas à la loge. Aximand et Torgaddon me l'ont demandé tous les deux, mais je ne reviendrai pas. Dis-moi si Erebus fait partie de la loge à présent. Est-ce qu'il en a toujours fait partie, ou bien l'avez-vous converti pendant le trajet jusqu'ici ?

— Tu as entendu ce que t'a dit Serghar lors de la séance. Tu sais que je ne peux pas parler de ce qu'il se passe dans notre cercle.

Loken s'approcha tout près d'Abaddon, plastron contre plastron.

— Tu dois me le dire, Ezekyle. Je sens que quelque chose n'est pas normal, et je te jure que je saurais si tu me mens.

— Tu crois me faire peur, petit ? s'égaya Abaddon, mais Loken voyait clair dans cette fanfaronnade.

— Oui, Ezekyle, c'est ce que je crois. Dis-moi tout.

Les yeux d'Abaddon se tournèrent furtivement vers l'entrée de la yourte.

— Très bien. Je vais te répondre, mais ce que je dirai ne sortira pas d'ici.

Loken acquiesça.

— Ça n'est pas nous qui avons amené Erebus à intégrer la loge, affirma Abaddon.

— Non ? demanda Loken en affichant son scepticisme.

— Non. C'est lui qui nous a amenés à elle.

Erebus, frère-guerrier de l'Astartes, premier chapelain des Word Bearers…

Conseiller de confiance du Maître de Guerre…

Et menteur.

Peu importait combien il cherchait à faire taire cette idée par la méditation, celle-ci ne cessait de revenir le tarauder. Les mots qu'avaient eus Euphrati Keeler la dernière fois qu'ils s'étaient parlé tournaient en rond dans sa tête.

Elle avait regardé droit dans ses yeux, et demandé : « Si vous aviez des soupçons, ou une preuve de dérèglement, vous sortiriez du rang pour vous dresser contre les autres ? »

Keeler avait envisagé l'impossible, et il avait rejeté le fait que ce qu'elle suggérait, ne pût jamais se produire. À présent, il envisageait pourtant la possibilité qu'un frère de l'Astartes, quelqu'un à qui le Maître de Guerre accordait sa confiance, pût leur mentir pour des raisons inconnues.

Loken avait cherché Kyril Sindermann afin d'évoquer le sujet avec lui, mais l'itérateur était introuvable, et il était retourné, abattu, vers les salles d'entraînement. Un tueur au sourire radieux, Sedirae, y nettoyait les éléments de son bolter démonté ; les « jumeaux » Moy et Marr dirigeaient un exercice à l'épée. Et le plus vieil ami de Loken, Nero Vipus, était assis sur un banc à astiquer sa plaque d'armure pectorale, en y effaçant les griffures gagnées sur Meurtre.

Lui et Sedirae accueillirent son entrée d'un salut de la tête.

— Garvi ? l'interpella Vipus. Quelque chose vous préoccupe ?

— Non. Pourquoi ?

— Vous paraissez tendu, c'est tout.

— Je vais très bien, le rabroua sèchement Loken.

— Parfait, si vous le dites, marmonna Vipus. Ai-je fait quelque chose de mal ?

— Je suis désolé, Nero, s'excusa Loken. J'ai juste…

— Je sais, Garvi. Tous les frères de la compagnie ressentent la même chose. Ils ont hâte d'être envoyés sur la zone et d'être les premiers à tomber sur cette ordure de Temba. Luc m'a déjà parié que ce serait lui qui aurait sa tête.

Le hochement de tête de Loken ne l'obligeait pas à s'ouvrir davantage.

— L'un de vous a-t-il vu le premier capitaine Abaddon ?

— Non, pas depuis que nous sommes revenus, répliqua Sedirae sans lever les yeux de ce qu'il faisait. Mais cette commémoratrice, la jeune fille à la peau noire, elle vous cherchait.

— Oliton ?

— Oui, c'est bien ça. Elle a dit qu'elle repasserait dans une heure.

— Merci, Luc, dit Loken, puis il se tourna vers Vipus. Et encore une fois, je suis désolé de vous avoir parlé aussi durement, Nero.

— Ce n'est rien, lui assura Vipus en riant. Je suis un grand garçon maintenant, et j'ai la peau assez épaisse pour supporter vos humeurs.

Loken lui sourit et alla ouvrir son casier d'armement grillagé. Il retira son armure et se débarrassa avec soin des épaisseurs de polymères mimétiques qu'il portait sur la peau. Quand il se fût retrouvé nu, à l'exception d'un pantalon de toile, il leva son épée et s'avança vers la cage d'entraînement, en activant l'arme tandis que s'écartaient les hémisphères de fer gris. Le serviteur de combat aux formes tubulaires descendit du plafond de la sphère.

— Exercice epsilon neuf, demanda-t-il. Indice de danger maximal.

La machine de combat se mit à bourdonner. De longs membres garnis de lames se déplièrent de ses flancs, d'une façon qui rappela à Loken les spécimens d'arachnides volants. Des pointes et des bords tronçonneurs lui poussèrent sur l'armature. Loken fit jouer son cou et les muscles de ses bras en préparation du duel à venir.

Il lui fallait avoir l'esprit clair s'il voulait réfléchir posément à tout ce qui était arrivé, et il n'existait aucune meilleure façon de purifier sa pensée que par le combat. La machine lança le compte à rebours, et Loken se mit en garde accroupie, alors que ses pensées se tournaient à nouveau vers le premier chapelain des Word Bearers.

Ce menteur…

Cela s'était passé au quinzième jour depuis leur départ de l'interex, et une semaine avant qu'ils n'eussent atteint Davin. Loken avait finalement l'occasion de parler seul à seul avec Erebus. Il attendait le premier chapelain sur le pont avant du *Vengeful Spirit* , en regardant les taches de lumière et les fulgurances obscures glisser contre la grande baie d'observation.

— Capitaine Loken ?

Loken se retourna et trouva la silhouette d'Erebus, au visage amical et empreint de sérieux. Son crâne chauve et tatoué luisait sous les vortex tourbillonnants de lumière colorée, qui brillaient derrière le verre blindé et décoraient son armure d'une palette de peintre.

— Premier chapelain, lui renvoya Loken en s'inclinant bien bas.

— S'il vous plaît, mon nom de guerrier est Erebus ; je serais honoré si vous acceptiez de m'appeler ainsi. Un tel formalisme ne nous est pas utile.

Loken hocha la tête tandis qu'Erebus se joignait à lui dans la contemplation du grand paysage multicolore qui s'étendait devant eux.

— Magnifique, n'est-ce pas ? apprécia le Word Bearer.

— J'avais l'habitude de le penser moi aussi, en convint Loken. Mais en

vérité, je n’arrive plus à le regarder sans ressentir d’inquiétude.

— D’inquiétude ? Pour quelle raison ? demanda Erebus en lui posant une main sur l’épaule. Le Warp n’est qu’un biais par lequel transitent nos vaisseaux. L’Empereur aimé de tous ne nous a-t-il pas lui-même expliqué le moyen de nous en servir ?

— Oui, en effet, confirma Loken en risquant un regard vers les inscriptions tatouées sur le crâne d’Erebus dans un langage qu’il ne comprenait pas.

— Ce sont les révélations de l’Empereur telles qu’elles furent interprétées dans le *Livre de Lorgar* , transcrites dans la langue de Colchis, dit Erebus, répondant à la question que Loken n’avait pas posée. Elles me sont une arme, autant que mon bolter et ma lame. Constatant l’incompréhension de son interlocuteur, il poursuivit. Sur le champ de bataille, je me dois de susciter une crainte respectueuse. En portant la parole de l’Empereur sur ma chair même, je fais reculer le xenos et l’incroyant devant moi.

— L’incroyant ?

— Le mot est sans doute mal choisi, reconnut Erebus en méprisant le sujet d’un haussement d’épaules. « Misanthrope » serait peut-être un terme plus adapté. Mais je devine que vous ne m’avez pas fait venir ici pour admirer la vue ou mes marquages.

Loken lui sourit.

— Non, vous avez raison. J’ai demandé à vous parler car je sais que la légion des Word Bearers compte dans ses rangs beaucoup d’érudits. Vous avez ramené à nous bien des mondes censés avoir été des sièges de grande connaissance.

— C’est exact, approuva lentement Erebus. Bien que nous ayons détruit dans les flammes de la guerre une bonne partie de la connaissance que nous jugions profane.

— Mais vous êtes versé dans les questions ésotériques, et je souhaitais obtenir votre avis sur… Une question qu’il me semblait préférable d’aborder en privé.

— Vous avez réussi à m’intriguer, dit Erebus. Qu’avez-vous à l’esprit ?

Loken pointa du doigt la pulsation des lueurs spectrales du Warp, de l’autre côté du verre. Des nuages aux nombreuses nuances et des vrilles ténébreuses s’y répandaient comme de l’encre dans l’eau, en un constant maelström d’ombres et de lumière. Aucune forme cohérente n’existait dans cet autre monde mystérieux au-delà du croiseur, hormis celle du champ de Geller, sans laquelle le vaisseau du Maître de Guerre aurait été détruit en un

clignement d’œil.

— Le Warp nous permet de traverser la galaxie d’un bout à l’autre, mais nous ne le comprenons pas réellement, n’est-ce pas ? demanda Loken. Que savons-nous vraiment de ce que recèlent ses profondeurs ? Que savons-nous du Chaos ?

— Du Chaos ? répéta Erebus. Loken décela un moment d’hésitation avant que le Word Bearer ne reprît. Qu’entendez-vous par ce terme ?

— Je ne suis pas certain de le savoir, admit Loken. C’est une chose que Mithras Tull m’a dite sur Xenobia.

— Mithras Tull ? Ce nom m’est inconnu.

— C’était un des officiers subordonnés à Jephta Naud, expliqua Loken. J’étais en train de lui parler quand tout a dégénéré.

— Que vous a-t-il dit, capitaine Loken ? Précisément.

Le ton employé par le premier chapelain fit imperceptiblement se plisser les yeux de Loken.

— Tull parlait du Chaos comme s’il s’agissait d’une force caractéristique, d’une présence primale dans le Warp. Il l’a qualifié de plus grande source de corruption, en disant que le Chaos nous survivrait et danserait sur nos cendres.

— Une tournure de phrase plutôt pittoresque.

— C’est vrai, mais je pense qu’il était sérieux. Loken se replongea dans la contemplation du Warp.

— Croyez-moi, Loken : le Warp n’est rien d’autre qu’une masse d’énergie aveugle en état d’agitation perpétuelle. Rien de plus. Ou bien y aurait-il quelque chose qui vous pousse à croire autrement ?

Loken repensa à la créature qui s’était emparée de la chair de Xavyer Jubal, sous les montagnes de Soixante-Trois Dix-Neuf. Ce n’avait pas été la manifestation d’une énergie aveugle. Loken avait perçu une intelligence monstrueuse et affamée derrière les traits difformes de ce que Jubal était devenu.

Erebus le regardait, dans l’expectative. Pour autant que le Word Bearer eût été bien accueilli parmi les Sons of Horus, Loken n’était pas encore prêt à partager son témoignage sur l’épisode des Pics des Murmures avec un étranger. Il répondit finalement en hâte :

— J’ai lu le récit de batailles entre les tribus de Terra avant la venue de l’Empereur, et il y est dit qu’ils usaient de pouvoirs qui…

— Était-ce dans *Les Chroniques d’Ursh* ? demanda Erebus.

— Oui, comment le savez-vous ?

— Je les ai lues moi aussi, et je vois à quels passages vous faites référence.

— Alors vous savez également qu'il y est question de dieux primordiaux et des invocations qui leur sont adressées.

Erebus eut un sourire indulgent.

— Oui. Et c'est là l'ouvrage de fabulateurs outranciers et d'incorrigibles démagogues, cherchant à rendre leurs divagations aussi spectaculaires que possible. *Les Chroniques d'Ursh* ne constituent pas le seul texte de cette nature. De nombreuses narrations de ce genre furent composées avant l'Unification ; chaque écrivain noircissait page après page des horreurs les plus abusives pour surpasser ses contemporains. Avec pour résultat des œuvres de… de valeur douteuse.

— Vous pensez donc qu'elles n'ont aucun fondement ?

— Pas le moindre, assura Erebus.

— Tull prétendait que l'Immaterium, comme il l'appelait, était à la racine de la sorcellerie et de la magie.

— La magie ? Erebus éclata de rire, avant de river son regard dans celui de Loken. Il vous a menti, mon ami. Cet homme avait fraternisé avec des espèces xenos, ce qui est une abomination aux yeux de l'Empereur. Vous savez bien qu'on ne peut croire la parole d'un ennemi ; et après tout, l'interex ne nous a-t-il pas accusés à tort d'avoir dérobé l'une des épées des kinebrach dans sa Galerie des Objets ? Même après que le Maître de Guerre eût assuré en personne que cela ne pouvait être ?

Loken ne répondit pas, cependant que les liens de fraternité qu'on lui avait inculqués luttaient contre ce que lui disaient ses propres sens. Tout ce qu'Erebus énonçait ne faisait que renforcer sa propre conviction dans l'inexistence de la sorcellerie, des esprits et des démons.

Il ne pouvait pourtant pas ignorer ce que son instinct lui hurlait : qu'Erebus lui mentait, et que la menace du Chaos était horriblement réelle.

Mithras Tull était devenu un ennemi, Erebus était un Astartes. Et Loken se sidérait lui-même d'être davantage porté à croire le guerrier de l'interex.

— Il n'existe rien qui ressemble au Chaos tel que vous me l'avez décrit, promit Erebus.

Loken hocha la tête. Mais il réalisa que personne, pas même l'interex, n'avait précisé quel type d'arme avait été subtilisé à la Galerie des Objets.

— T'as entendu ça ? insista Karkasy en se versant un nouveau verre de vin.

Un plein accès… Au Maître de Guerre ! C’est une honte. Nous, on est là à se casser le cul pour créer de l’art digne de ce nom, dans l’espoir d’attirer l’œil de quelqu’un d’important, et elle, elle arrive en se pavanant, sans même un « s’il vous plaît », et elle a droit à une audience avec le Maître de Guerre !

— J’ai cru comprendre qu’elle avait des relations, déplora avec lui Wenduin, un petit bout de femme aux cheveux roux et à la silhouette généreuse, que la rumeur du vaisseau prétendait être chaude comme la braise une fois mise sous les draps. Karkasy s’était rapproché d’elle dès qu’il eût remarqué que Wenduin était pendue au moindre de ses sarcasmes. Il avait oublié quelle était exactement sa spécialité, même s’il se souvenait vaguement de quelque chose à propos de « compositions de lumières harmoniques », quoi que cela pût bien vouloir dire.

Honnêtement, se dit-il, on laissait vraiment n’importe qui devenir commémorateur.

Comme à l’accoutumée, la Retraite était comble des poètes, dramaturges, artistes et compositeurs qui lui donnaient son atmosphère bohème, tandis que les officiers de l’Armée Impériale en permission et les matelots de bord étaient venus là pour se laisser impressionner par des histoires de livres publiés, d’ovations lors des soirées d’ouverture et d’excès hédonistes dans les coulisses.

Sans ce public, la Retraite se révélait être un bar inconfortable, enfumé et vandalisé, rempli de gens qui n’avaient rien de mieux à faire que de se trouver là. Les joueurs avaient gratté la dorure des arcades pour la scinder en morceaux qui leur servaient de jetons, morceaux dont Karkasy possédait maintenant un petit tas substantiel dans sa cabine. Les artistes avaient recouvert en blanc des parties entières des cloisons pour y peindre leurs propres créations, lesquelles relevaient pour l’essentiel de la farce.

Hommes et femmes occupaient toutes les tables disponibles, jouaient une main ou deux de merci-merci pendant que certains des commémorateurs les plus enthousiastes méditaient à leur prochaine composition. Karkasy et Wenduin étaient assis dans l’une des alcôves capitonnées, le long du mur de la Retraite remplie du bruissement des conversations.

— Des relations, répéta prudemment Wenduin.

— C’est ça, exactement, réagit Karkasy en vidant son verre. J’ai entendu dire le Conseil de Terra, et le Sigillite aussi.

— Mais comment elle a les a eues ? se demanda tout haut Wenduin. Ses

relations, je veux dire.

Karkasy secoua la tête.

— Sais pas.

— C’est pas comme si toi, t’avais pas de relations du tout, lui fit-elle remarquer en remplissant elle aussi son verre une nouvelle fois. Je sais pas de quoi tu te plains, tu as un des Astartes qui veille sur toi. T’es mal placé pour lui faire la leçon !

— Tu parles ! grogna-t-il en frappant du plat de la main sur la table. Je suis obligé de lui montrer tout ce que j’écris. C’est de la censure. Voilà ce que c’est.

Wenduin haussa les épaules.

— Peut-être que oui, peut-être que non ; en tout cas, t’as quand même pu aller au conseil de guerre, pas vrai ? Je suis sûre que ça valait bien un peu de censure.

— Peut-être, éluda Karkasy, qui ne souhaitait pas se laisser entraîner sur le sujet des événements de Davin, et de sa terreur à la vue d’un premier capitaine enragé prêt à lui arracher la tête.

En tout cas, le capitaine Loken l’avait plus tard retrouvé tremblant dans la tente du Commissariat, occupé à attaquer une bouteille de distilac. Cela avait été un peu ridicule, en vérité. Loken avait arraché une page de son Bondsman numéro 7, et avait écrit dessus en grosses lettres avant de la lui tendre.

— Ceci est un serment de l’instant, Ignace, lui avait-il dit. Savez-vous ce qu’il représente ?

— Je crois, avait-il répondu en lisant ce que Loken y avait inscrit.

— Ce serment s’applique à une action spécifique très précise, avait expliqué Loken. Il est courant qu’un Astartes prête ce genre de serment avant la bataille pour faire vœu d’atteindre un certain objectif, ou pour jurer de défendre un idéal. Dans votre cas, Ignace, ce sera de garder pour vous ce qui s’est passé ici.

— Je ne dirai rien à personne, capitaine.

— Vous devez le jurer, Ignace. Placez la main sur cette feuille et lisez le serment à voix haute.

Ce qu’il avait fait, une main tremblante posée sur la page, dont il se rappelait la texture épaisse sous sa paume moite.

— Je fais serment de ne jamais répéter à quiconque ce qu’il s’est dit entre nous. Loken avait hoché la tête avec solennité.

— Ne prenez pas ceci à la légère, Ignace. Vous venez de prêter serment à un Astartes, et vous ne devrez jamais le briser. Ce serait une grave erreur.

Il avait acquiescé, et rejoint le premier transport pour quitter Davin.

Karkasy chassa ce souvenir de sa mémoire. Toute la chaleur ou le réconfort qu'avait pu lui apporter le vin s'étaient soudainement et péniblement envolés.

— Hé, l'interpella Wenduin. Tu m'écoutes ? T'as l'air parti à mille kilomètres d'ici.

— Oui, désolé. Qu'est-ce que tu disais ?

— Je te demande s'il y a des chances pour que tu parles de moi en bien au capitaine Loken ? Tu pourrais peut-être lui parler de mes compositions ? Tu sais, lui dire qu'elles sont très bonnes.

Ses compositions, très bonnes ?

Il regarda dans ses yeux et y discerna une convoitise répugnante derrière l'intérêt apparent qu'elle lui portait. Il la voyait désormais comme l'arriviste qu'elle était. D'un seul coup, il ne désira plus que s'en aller.

— Alors ? Tu crois que tu pourrais ?

Il lui fut épargné de devoir imaginer une réponse par l'arrivée d'une silhouette en robes.

Karkasy leva les yeux et dit :

— Je peux vous aid… Mais sa phrase resta en suspens quand il eût fini par reconnaître Euphrati Keeler. La transformation qui s'était opérée depuis la dernière fois qu'il l'avait vue était remarquable. Au lieu de son ensemble habituel de treillis et d'une paire de bottes, elle portait la robe beige d'une commémoratrice, et ses longs cheveux avaient été taillés en une modeste frange.

Bien que cette apparence fût plus féminine, Karkasy s'aperçut avec déception que le changement n'était pas de son goût, et qu'il préférait son ancien style plus agressif à l'étrange caractère asexué que lui conférait cette tenue.

— Euphrati ? C'est toi ?

Elle se contenta de hocher la tête.

— Je cherche le capitaine Loken, tu l'as vu aujourd'hui ?

— Loken ? Non, enfin, si, mais pas depuis Davin. Tu veux te joindre à nous ? ajouta-t-il en ignorant le regard de vipère que Wenduin jetait dans sa direction. Son espoir d'être sauvé fut anéanti quand Euphrati s'excusa.

— Non merci. Ça n'est pas vraiment un endroit pour moi.

— Ni pour moi, et pourtant j'y suis, sourit Karkasy. Tu es sûre de ne pas te laisser tenter par un peu de vin ou un jeu de cartes ?

— Je suis sûre, mais merci quand même. À plus tard, Ignace, et passe une bonne soirée, le salua Keeler avec un sourire entendu. Karkasy lui adressa un sourire en coin, et il la regarda s'éloigner, passant d'alcôve en alcôve avant de quitter la Retraite.

— C'était qui ? demanda Wenduin, sur un ton de jalousie professionnelle qui amusa Karkasy.

— Une très bonne amie à moi, lui répondit-il en appréciant tout le sens de ces mots.

Wenduin hocha la tête.

— Écoute, est-ce que tu veux coucher avec moi ou pas ? le questionna-t-elle, ayant abandonné toute prétention d'intérêt véritable au profit de l'ambition assumée. Karkasy éclata de rire.

— Je suis un homme ; bien sûr que j'en aie envie.

— Et est-ce que tu parleras de moi au capitaine Loken ?

Si tu es aussi bonne au pieu qu'on le raconte, alors oui , aurait-il voulu pouvoir répondre.

— Oui, ma chère, je lui parlerai de toi, dit-il en remarquant au bout de la table une feuille de papier pliée. Est-ce qu'elle se trouvait déjà là plus tôt ? Il ne s'en souvenait pas. Tandis que Wenduin quittait l'alcôve, il ramassa le papier et le déplia. En haut était dessiné une sorte de symbole, un long I majuscule avec une étoile en son centre. Il n'avait aucune idée de ce qu'il représentait, et se mit à parcourir les lignes, pensant qu'il pouvait s'agir du travail perdu par un des commémorateurs.

Cette possibilité s'estompa quand il lut les mots inscrits sur le papier.

« L'Empereur de l'Humanité est la Lumière et la Voie, et toutes ses actions sont pour le bien de l'Humanité, de nous qui sommes son peuple. L'Empereur est Dieu et Dieu est l'Empereur ; ainsi est-il dit dans le… »

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Wenduin.

Karkasy ne lui répondit pas, plongea le papier dans sa poche et quitta l'alcôve. Son regard parcourut la Retraite, où plusieurs brochures identiques étaient posées sur diverses tables. Il était à présent convaincu que cette feuille n'avait pas été sur la table avant le passage d'Euphrati, et commença à faire le tour de la salle, pour ramasser autant de ces brochures cornées qu'il pouvait en trouver.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'impatienta Wenduin, qui le regardait

faire, les bras croisés sur la poitrine.

— Fous-moi la paix ! lui cracha Karkasy en se dirigeant vers la sortie. Trouve-toi un autre gars plus naïf à séduire, je n'ai pas de temps à perdre avec toi.

S'il n'avait pas été si préoccupé, Karkasy se serait sans doute délecté de son expression de surprise.

Quelques minutes plus tard, Karkasy arrivait devant la cabine d'Euphrati Keeler, dans les profondeurs du dédale de coursives voûtées et de passages ruisselants du pont résidentiel. Il remarqua le symbole de la brochure gravé sur la poutrelle près de sa porte, à laquelle il tambourina du poing jusqu'à ce qu'on consentît à lui ouvrir. Une odeur parfumée de bougies s'échappa dans le couloir.

Elle lui sourit, et il comprit qu'elle l'avait attendu.

— Lectio Divinitatus ? dit-il en lui montrant la pile d'opuscules qu'il avait ramenés de la Retraite. Il faut qu'on parle.

— Oui, Ignace, il faut qu'on parle. Elle se retourna et le laissa debout sur le seuil, qu'il ne tarda pas à franchir.

Les appartements privés d'Horus étaient étonnamment modestes, songeait Petronella ; simples et fonctionnels, où seuls quelques objets pouvaient être considérés comme des possessions intimes. Elle ne s'était pas attendue à trouver une débauche ostentatoire, mais tout de même davantage que le logement d'un quelconque soldat de l'Armée Impériale. Contre l'une des cloisons, un casier était rempli de parchemins jaunis couverts de textes de serments, et des livres très usagés reposaient sur les étagères, près du lit dénudé dont les dimensions qui lui paraissaient massives étaient probablement à peine suffisantes pour un être à l'échelle du primarque.

Elle sourit à l'idée d'Horus en train de sommeiller, et se demanda à quelles visions de puissance et de gloire pouvait bien rêver un fils de l'Empereur. L'image d'un primarque endormi avait quelque chose de rassurant sur sa nature humaine, même s'il ne lui avait jamais traversé l'esprit qu'un Horus put avoir besoin de se reposer. Petronella avait supposé qu'en plus de ne jamais vieillir, les primarques ne se fatiguaient jamais. Elle en conclut que ce lit n'était qu'une affectation, un rappel pour lui de son humanité.

En signe de déférence après leur première entrevue, Petronella ne portait aujourd'hui qu'une robe simple, vert émeraude, aux jupons soulignés par des dentelles argent et topaze, sur une brassière écarlate au décolleté

scandaleux. Dans une modeste besace lamée de fil d'or passée à l'épaule, elle avait amené sa plaque de données et sa mnémoplume. Ses doigts lui démangeaient de se mettre au travail. Elle avait laissé Maggard à l'extérieur des quartiers en sachant que de se voir refuser la chance de rencontrer un guerrier tel qu'Horus était pour lui comme une punition. Une telle proximité des Astartes avait été puissamment enivrante pour son garde du corps, qui, d'après elle, les considérait comme des dieux. Sa joie de se trouver au milieu de tels combattants avait quelque chose d'attachant. Mais aujourd'hui, elle allait garder le Maître de Guerre pour elle seule.

Ses doigts frôlèrent la surface du bureau en bois. Il lui tardait de commencer cette première session. Les proportions de ce bureau étaient aussi exagérées que celles du lit. Petronella sourit encore en imaginant les campagnes qu'il y avait planifiées, et les ordres de guerre signés sur un de ses coins usés.

Avait-il écrit ici le billet qui lui avait accordé sa première entrevue, se demanda-t-elle ?

Elle se remémora l'instruction reçue de rejoindre le Maître de Guerre immédiatement ; elle se rappela sa terreur, et son exaltation, et Babeth qui courait en tous sens pour lui préparer une dizaine de tenues. Elle avait fini par opter pour quelque chose d'élégant et de discret : une robe couleur crème dont le corsage ivoire lui redressait la poitrine, et un collier d'or rouge, qui remontait de son cou pour s'enrouler autour de son front en une cascade de perles et de saphirs. Dédaignant la coutume en vogue sur Terra de se poudrer le visage, elle avait opté pour un subtil mariage de sulfure d'antimoine sur le pourtour des yeux et de brillant à lèvres polychromatique.

Horus avait manifestement apprécié sa retenue vestimentaire, et l'avait accueillie par un large sourire quand elle avait été amenée en sa présence. Le souffle de Petronella, s'il n'avait déjà été largement gêné par son corset, aurait été coupé par la glorieuse perfection physique et le charisme palpable du Maître de Guerre. Ses cheveux étaient courts, et son visage ouvert et beau, dont les yeux étourdissants la fixaient en lui disant qu'elle était pour lui la chose la plus importante qui fût. Elle s'était sentie éblouie, comme une débutante à son premier bal.

Lui portait une armure de bataille reluisante, de la couleur d'un ciel d'hiver, aux arêtes renforcées d'or battu, chaque épaulière couverte de texte en bas-relief. Un œil fixe lumineux était ouvert sur le fond terne de son

plastron, comme une goutte de sang sur une neige virginale. Son regard l'avait transpercée.

Maggard se tenait alors près d'elle, resplendissant dans ses plates d'or poli et ses mailles d'argent. Il ne portait bien sûr aucune arme, ses épées et ses pistolets ayant été confisqués par les gardes d'Horus.

— Monseigneur, avait-elle salué en courbant la tête et en exécutant une révérence précise, le bras tendu devant elle, paume en bas, dans l'expectative d'un baisemain.

— Vous êtes donc de la maison Carpinus ? avait demandé Horus.

Elle avait rapidement recouvré de ce manquement qu'avait commis le Maître de Guerre en ignorant sa main et en lui posant une question avant que les présentations formelles n'eussent été achevées.

— En effet, monseigneur.

— Ne m'appelez pas comme ça, avait-il demandé.

— Oh… Bien sûr… Comment dois-je m'adresser à vous ?

— « Horus » serait un bon début, avait-il dit. Elle avait relevé les yeux pour le voir sourire ; derrière lui, ses guerriers essayaient sans succès de cacher leur amusement. Petronella avait réalisé qu'Horus se jouait d'elle. Elle s'était forcée à lui rendre son sourire, sans rien laisser paraître de sa contrariété devant une entrée en matière si peu formelle.

— Je m'en souviendrai.

— Et donc, vous voulez être ma documentaliste personnelle, c'est bien ça ? lui avait-il demandé.

— Si vous m'autorisez à remplir un tel rôle, oui.

— Pourquoi ?

Malgré toutes les questions auxquelles elle s'était préparée, elle n'imaginait pas que celle-ci lui serait jetée si crûment.

— Parce que je sens que telle est ma vocation, monseigneur, avait-elle commencé. Il relève de ma destinée, en tant que descendante de la maison Carpinus, de garder trace des grands événements et des hauts faits, et de condenser toute la gloire de cette guerre ; l'héroïsme, le danger, la violence, la fureur de la bataille. Je désirerais…

— Avez-vous déjà vu une bataille, jeune fille ? s'était brusquement enquis Horus.

— Eh bien, non. Jamais directement, avait-elle répondu, en sentant ses joues s'empourprer de colère à ce nom de « jeune fille ».

— Il me semblait bien. Seuls ceux qui n'ont jamais tiré un coup de feu ni

entendu les mourants hurler ont envie de voir le sang, la vengeance et la destruction. C'est ce que vous voulez ? C'est là votre « vocation » ?

— Si c'est ce qu'est la guerre, alors oui, avait-elle dit, pour ne pas se laisser décontenancer devant son comportement cavalier. Je veux tout voir. Tout voir et consigner la gloire d'Horus pour les générations futures.

— La gloire d'Horus, avait répété le Maître de Guerre, que ces mots semblaient ravir.

Il la tenait clouée sous son regard.

— Ma flotte compte déjà de nombreux commémorateurs, mademoiselle Vivar. Dites-moi pourquoi vous mériteriez cet honneur.

À nouveau bousculée par ce franc-parler, elle avait cherché ses mots, et comme le Maître de Guerre s'était mis à rire de ce moment de gêne, son irritation avait refait surface. Elle avait parlé avant de pouvoir se retenir de le faire.

— Parce que personne dans cette bande de commémorateurs que vous avez réussie à accumuler ne fera un aussi bon travail que moi. Je saurais vous immortaliser, mais ne croyez surtout pas que vous ayez le droit de m'infliger vos mauvaises manières et votre attitude hautaine… monseigneur.

Un silence menaçant s'était fait.

Alors Horus s'était mis à rire, durement, et elle avait compris qu'en un instant d'emportement, elle venait de ruiner ses chances d'accomplir la tâche qu'elle s'était fixée à elle-même.

— Je vous apprécie, Petronella Vivar de la maison Carpinus, avait-il dit. Vous ferez l'affaire.

Bouche bée, elle avait senti son cœur se mettre à trépider.

— Vraiment ? s'était-elle fait confirmer, inquiète que le Maître de Guerre eût pu à nouveau se moquer d'elle.

— Vraiment, avait déclaré Horus.

— Je pensais…

— Écoutez, jeune fille, il me suffit généralement d'une dizaine de secondes pour me prononcer au sujet d'une personne, et l'opinion que je me fais ne change ensuite que rarement. À l'instant même où vous êtes entrée, j'ai discerné la combattante qu'il y avait en vous. Vous avez quelque chose de la louve, et c'est ce que j'aime. Une seule chose…

— Oui ?

— Ne soyez pas si formelle la prochaine fois, s'était-il moqué. Nous

sommes sur un croiseur de guerre, pas dans l'un des parloirs de la Mérique. Je crains de devoir maintenant vous demander de m'excuser, car il me faut descendre sur Davin pour y tenir un conseil.

Et c'était ainsi qu'elle avait été nommée.

Il l'étonnait encore que tout eût été si facile, même si cela voulait dire que la plupart des tenues solennelles emmenées avec elle étaient désormais inappropriées, ce qui la forçait à revêtir des robes incroyablement ordinaires, qui auraient semblé plus à leur place dans les hospices pour déshérités des spires de Gyptus. Les dames de la haute société ne l'auraient pas reconnue.

Cette considération la fit sourire tandis que ses doigts atteignaient le bout du bureau et trouvaient un ancien ouvrage relié de cuir craquelé, aux lettres d'or estompées. Elle l'ouvrit et tourna paresseusement quelques pages, s'arrêtant sur l'une de celles où un diagramme astrologique complexe montrait une conjonction spécifique de planètes, sous laquelle se trouvait l'image d'une sorte de bête mythique, mi-homme, mi-cheval.

— Mon père me l'a offert, dit une puissante voix derrière elle.

Elle se retourna en retirant vivement du livre sa main coupable.

Horus se tenait derrière elle, sa silhouette massive engoncée dans son armure. Sa personne physique était toujours aussi intimidante et virile. L'idée de se trouver seule, dans la même pièce qu'un spécimen masculin aussi vigoureux et en l'absence d'un chaperon, donnait à sa gêne un caractère délicieux.

— Pardonnez-moi, s'excusa-t-elle. C'était impoli de ma part. Horus la rassura d'un geste de la main.

— Ne vous en faites pas. S'il y avait quoi que ce soit que je ne souhaitais pas vous montrer, je ne l'aurais pas laissé sorti.

Malgré ces mots rassurants, il vint prendre le livre et le glissa parmi les autres de l'étagère au-dessus de son lit. Elle sentit immédiatement en lui une grande tension ; en dépit de ses extérieurs calmes, elle lut la colère forcenée qui bouillonnait sous sa peau, comme les flammes d'un volcan endormi au bord de relâcher sa fureur contenue.

Il parla encore avant qu'elle n'eût pu trouver à répondre.

— J'ai peur de ne pas avoir un seul moment aujourd'hui pour m'asseoir et vous parler, mademoiselle Vivar. Des troubles survenus sur la lune de Davin requièrent mon attention immédiate.

Elle tâcha de masquer sa déception en lui certifiant :

— Ça n’est pas un problème. Nous pouvons convenir d’un nouveau rendez-vous quand vous aurez plus de temps.

Il se mit à rire, d’une façon sèche et, songea-t-elle, un peu trop triste pour être convaincante.

— Ce ne sera peut-être pas avant longtemps, lui annonça-t-il.

— Je ne suis pas du genre à renoncer facilement, promit-elle. J’attendrai.

Horus considéra un instant ces paroles, puis secoua la tête.

— Non, ça ne sera pas nécessaire, dit-il avec un sourire. Vous disiez vouloir observer la guerre ?

Elle hocha la tête d’un air enthousiaste.

— Alors accompagnez-moi à la baie d’embarquement. Je vous montrerai comment les Astartes s’y préparent.

OceanofPDF.com

CINQ

Notre peuple
Un meneur
Fer de lance

Le pont du *Vengeful Spirit* fourmillait. Troupes et machines de guerre avaient été ramenées de la surface de Davin. Les nouveaux plans étaient à présent formulés pour l'extermination des forces rebelles d'Eugan Temba.

L'extermination. Tel avait bien été le mot employé ; ni « soumission » ni « pacification ».

Et la légion se tenait plus que prête à appliquer cette sentence.

Des vaisseaux de guerre élancés quittaient leur position d'ancrage autour de la planète sous le regard vigilant du maître de la flotte, Boas Comnenus. Même sur une si courte distance, déplacer une telle armada en formation n'était pas une mince entreprise, mais les capitaines qu'il avait nommés sous lui connaissaient leur affaire, et le retrait de Davin fut accompli avec la précision du maniement d'un scalpel.

Toute la flotte de l'expédition ne quittait pas l'orbite, mais assez de croiseurs suivaient la trajectoire du *Vengeful Spirit* pour assurer que rien ne pourrait faire obstacle au fer de lance de l'Astartes.

Le trajet était heureusement assez court. La lune de Davin, une tache d'un brun jaune sale, se détachait du halo de son soleil rouge distant.

Leur destination évoquait à Boas Comnenus une terrible pustule sur la face du ciel.

Une activité fiévreuse emplissait la baie d’embarquement, où les ajusteurs, le personnel de pont et les adeptes du Mechanicum procédaient aux tests de dernière minute sur les oiseaux d’assaut. Les turbines étaient démarrées, et des flashs de lumière baignaient l’immense passerelle résonnante d’une lueur industrielle délavée. Les écoutilles étaient claquées, les goupilles d’armement retirées des ogives, et les lignes à carburant déconnectées des moteurs. Six des monstrueux engins volants se trouvaient à l’extrémité de leurs rails de lancement, où des grues leur délivraient le reliquat de leurs réserves en munitions, tandis que des serviteurs-artilleurs calibraient les armes fixées sous leur cockpit.

Les capitaines et les guerriers choisis pour accompagner le fer de lance du Maître de Guerre étaient eux aussi groupés autour des appareils, qu’ils inspectaient et réinspectaient. Leurs vies allaient bientôt en dépendre et aucun d’eux ne souhaitait inviter une mort triviale due à l’avarie mécanique. Aux côtés du Mournival, Luc Sedirae, Nero Vipus, Verulam Moy et des escouades spécialisées de leurs compagnies allaient rallier la lune de Davin pour combattre une fois de plus au nom de l’Imperium.

Loken était paré. Des pensées nouvelles et troublantes lui emplissaient la tête, mais il les chassa en préparation des combats à venir. Le doute comme l’incertitude brouillaient l’esprit. Un Astartes ne pouvait se les permettre.

— Par le Trône, je me sens d’attaque, lança Torgaddon, que la perspective de se battre comblait déjà.

Loken approuva de la tête. Quelque chose lui paraissait atrocement anormal, mais lui aussi se languissait de la pureté de l’action, de la chance d’éprouver sa valeur de guerrier contre un adversaire vivant. Pourtant, si leurs rapports d’observation étaient corrects, ils n’auraient peut-être face à eux que dix mille dissidents de l’Armée Impériale, impuissants face à des Astartes même quatre fois inférieurs en nombre.

Le Maître de Guerre avait tout de même réclamé l’écrasement total des forces de Temba, et cinq compagnies d’Astartes, un détachement des Janissaires Byzantins de Varvaras et un groupe de combat de la Legio Mortis allaient incarner son courroux. Le princeps Esau Turnet avait même dédié à cette offensive le *Dies Irae* .

— Je n’ai pas vu un tel rassemblement de puissance depuis Ullanor, dit Torgaddon. Ces rebelles sont déjà morts.

Des rebelles…

Qui aurait cru qu’un tel mot serait un jour prononcé ?

Des ennemis, il en avait affrontés, mais des rebelles… Jamais.

Cette idée aurait pu lui couper toute impatience de se battre, tandis qu'ils approchaient de l'endroit où Abaddon et Aximand vérifiaient l'inventaire de leur oiseau d'assaut en débattant du type de projectiles le plus approprié à la mission.

— Je te dis que les munitions subsoniques sont plus adaptées, disait Aximand.

— Et s'ils ont des armures, comme ces fumiers de l'interex ? argua Abaddon.

— À ce moment-là, nous utiliserons celles à masse réactive. Dis-le-lui, Garviel.

Abaddon se tourna vers Loken et Torgaddon, qu'il accueillit d'un bref signe de tête.

— Aximand a raison, dit Loken. Les munitions supersoniques traversent un homme sans avoir le temps de s'aplatir et ne percent pas une blessure de sortie fatale. On peut en tirer trois dans une même cible sans la mettre à terre.

— Ezekyle les veut parce que les derniers combats nous ont confrontés à des guerriers en armure, expliqua Aximand. Mais je n'arrête pas de lui dire que les adversaires que nous allons rencontrer ne seront pas mieux protégés que nos propres soldats de l'Armée Impériale.

— Il ne faut pas nous voiler la face, plaisanta Torgaddon. Ezekyle a besoin de toute l'aide possible pour mettre ses adversaires à terre.

— C'est toi que je vais mettre par terre, Tarik, lança Abaddon, dont la sévérité extérieure se fissura finalement en un sourire. Les cheveux du premier capitaine étaient ramenés en arrière en une longue queue, afin de lui permettre de bientôt coiffer son casque. D'après Loken, lui aussi s'impatientait que le bain de sang débutât.

— Ça ne dérange aucun d'entre vous ? finit par demander Loken, incapable de se contenir plus longtemps.

— Quoi donc ? demanda Aximand.

— Tout ça, montra Loken dans un geste du bras qui englobait tous les préparatifs de guerre faits autour d'eux. Vous réalisez ce que nous sommes sur le point de faire ?

— Bien évidemment, Garvi, tonna Abaddon. Nous allons tuer les imbéciles qui ont osé insulter le Maître de Guerre !

— Non. C'est bien plus que cela, vous ne vous rendez pas compte ? Ces

gens que nous allons tuer, ils ne viennent pas d'un empire xenos ou d'une branche perdue de l'Humanité qui refuse de nous rejoindre. Ils sont des nôtres. C'est notre peuple que nous allons massacrer.

— Ce sont des renégats, trancha Abaddon en appuyant particulièrement le dernier mot de sa phrase. Il n'y a rien à en dire d'autre. C'est toi qui ne te rends pas compte. Ils ont tourné le dos au Maître de Guerre et à l'Empereur, et pour cette raison, leurs vies ne valent plus rien.

— Il a raison, Garvi, appuya Torgaddon. Tu te fais du souci pour rien.

— Ah, vraiment ? Et que ferons-nous si cela se produit encore une fois ?

Les autres membres du Mournival se regardèrent sans comprendre.

— Si quoi se produit encore une fois ? finit par demander Aximand.

— Si un autre monde se rebellait après notre passage, puis un autre, et encore un autre ? Ce sont des soldats de l'Armée Impériale, mais que se passerait-il si des Astartes se retournaient contre nous ? Irions-nous tout de même les combattre ?

Cette suggestion fit rire les trois autres, mais Torgaddon lui répondit tout de même.

— Tu as un sacré sens de l'humour, mon frère. Tu sais très bien que ça ne se produira jamais. C'est absolument impensable.

— Et très malvenu, rajouta Aximand, le visage pontifiant. Ce que tu insinues pourrait être considéré comme de la trahison.

— Quoi ?

— Je pourrais informer le Maître de Guerre de tes propos séditieux.

— Aximand, tu sais très bien que je ne…

Torgaddon fut le premier à craquer.

— Oh, Garvi ! Tu es vraiment trop facile à faire marcher ! lâcha-t-il, et tous les trois se mirent à rire. Même Aximand arrive à t'avoir maintenant. Par le Trône, tu n'es jamais content.

Loken se força à sourire.

— Tu as raison. Je suis désolé.

— Ne sois pas désolé, le reprit Abaddon. Sois prêt à faire ton devoir. Le premier capitaine tendit la main au milieu de leur groupe. Tuer pour les vivants.

— Tuer pour les morts, compléta Aximand en plaçant sa main sur celle d'Abaddon.

— Ça commence à bien faire, cette histoire de vivants et de morts, les corrigea Torgaddon qui les imita à son tour. Tuer pour le Maître de Guerre.

Loken se sentit envahi d’un grand amour pour eux. Empli de fierté et rassuré par la fraternité du Mournival, il posa sa main au milieu du cercle.

— Je tuerai pour le Maître de Guerre, promit-il.

Cette magnitude lui coupa le souffle. Son propre vaisseau comptait trois baies d’embarquement, lesquelles, capables d’accueillir seulement quelques esquifs et navettes, paraissaient bien pauvres en comparaison de ceci.

Une telle démonstration de puissance martiale vous invitait à la modestie.

Des centaines d’Astartes les entouraient, rangés devant les Warhawks qui leur étaient alloués, de colossaux engins volants, équipés de rangées de missiles accrochés sous chaque aile et de longs canons à fûts rotatifs montés sur un pivot avant. Les turbines, qui recevaient leurs contrôles de dernière minute, poussèrent un bruissement aigu, et chaque groupe de guerriers Astartes commença les ultimes vérifications de ses armes.

— Je n’aurais jamais cru voir quelque chose de semblable, parvint à formuler Petronella, alors que dans un bruit assourdissant les gigantesques cloisons s’ouvraient au bout des rails de lancement. Derrière les miroitements du champ d’intégrité, elle percevait l’éclat lépreux de la lune de Davin au milieu d’une écume d’étoiles. Des boucliers pare-souffle noircis se levèrent du sol sur leurs pistons pneumatiques.

— Ça ? dit Horus. Ça n’est rien. À Ullanor, six cents vaisseaux étaient ancrés en orbite autour de la planète des orks. Ma légion entière était mobilisée ce jour-là, jeune demoiselle. Nous avons couvert ce monde de notre présence. Plus de deux millions de fantassins de l’Armée Impériale, une centaine de Titans du Mechanicum, et tous les esclaves que nous avons libérés des camps de travail des peaux-vertes.

— Et tous menés par l’Empereur, s’émerveilla Petronella.

— Oui, répéta Horus. Tous menés par l’Empereur…

— D’autres légions ont combattu à Ullanor ?

— Celles de Guilliman et du Khan. Leurs légions ont aidé à purger les systèmes extérieurs en livrant des attaques de diversion, mais le mérite revient à mes guerriers. Plus que les autres, ils ont marché dans le sang et la boue. Et c’est moi qui aie emmené le fer de lance de l’escouade Justaerin à la victoire finale.

— Cela a dû être incroyable.

— Ça l’a été, convint Horus. Seuls Abaddon et moi sommes revenus vivants du combat contre le seigneur de guerre des peaux-vertes. C’était

une créature coriace, mais je l’ai éclairé et j’ai jeté sa carcasse depuis la plus haute de ses tours.

— C’était avant que l’Empereur ne vous accorde le titre de Maître de Guerre ? demanda Petronella, dont la mnémoplume frénétique s’efforçait de suivre le rythme des confidences d’Horus.

— Oui.

— Et c’est vous qui avez mené ce… Comment l’avez-vous appelé ? Ce fer de lance ?

— Oui, un fer de lance. Une frappe de précision, à la gorge de l’ennemi, pour le laisser sans tête et aveugle.

— Allez-vous à nouveau mener celui-ci ?

— Absolument.

— N’est-ce pas un peu inhabituel ?

— Pardon ?

— Que quelqu’un d’aussi haut rang que vous participe aux combats ?

— J’ai déjà eu cette même disp… discussion avec le Mournival, dit Horus, en ignorant le regard d’incompréhension de Petronella quant au sens de ce terme. Je suis le Maître de Guerre, et je n’ai pas atteint un tel rang en me tenant à l’écart des batailles. Pour que les autres hommes me suivent et m’obéissent comme les Astartes le font, ils doivent me voir avec eux, en train de partager les mêmes dangers. Comment un soldat pourrait-il me faire confiance s’il croit que je ne fais que signer son ordre de mission, sans être pleinement conscient des dangers auxquels il s’expose ?

— Mais il devra bien venir un moment où ce genre de considération vous tiendra à l’écart du champ de bataille. Si vous deviez tomber…

— Je ne mourrai pas.

— Mais si cela arrivait ?

— Je ne mourrai pas, répéta-t-il, en appuyant chaque syllabe de toute la force de sa conviction. Son regard, toujours si clair et empli de puissance, croisa celui de Petronella, qui sentit alors l’éclat de sa confiance irradier à l’intérieur d’elle, jusqu’à ce que tout son corps en fût envahi.

— Je vous crois, dit-elle.

— Aimeriez-vous rencontrer le Mournival ?

— Le quoi ?

Horus lui sourit.

— Venez.

— Encore une commémoratrice, désespéra Abaddon en secouant la tête quand il vit Horus pénétrer la baie d'embarquement avec une femme en robe verte et rouge. Que tu en aies toute une bande pendue à tes basques, Garviel, cela te regarde. Mais le Maître de Guerre ? C'est une honte.

— Pourquoi ne vas-tu pas lui dire tout ça toi-même ? proposa Loken.

— Je le lui dirai, ne t'en fais pas, lui assura Abaddon.

Aximand et Torgaddon ne dirent rien ; ils savaient quand abandonner le premier capitaine à ses accès d'humeur et quand se tenir en retrait. Loken, cependant, n'était pas encore familiarisé au contact régulier d'Abaddon, et leur différend au sujet d'Erebus était encore vif.

— Tu penses que le programme de commémoration n'a aucun mérite ?

— Peuh, nous perdons notre temps à les avoir à l'œil. Ce n'est pas Leman Russ qui a suggéré de leur donner des fusils, ou quelque chose du genre ? Voilà qui m'a l'air beaucoup plus censé que de les faire écrire de stupides poèmes ou peindre des tableaux.

— Il ne s'agit pas de poèmes ou de tableaux, Ezekyle, mais de capturer l'esprit de notre temps. Il est question de l'histoire que nous sommes en train d'écrire.

— Nous ne sommes pas ici pour écrire l'histoire, lui répondit Abaddon. Nous sommes en train de la façonner.

— Précisément. Et c'est à eux de la raconter.

— En quoi cela est-il utile ?

— Peut-être pas pour nous, dit Loken. Y as-tu déjà songé ?

— Alors pour qui ? demanda Abaddon.

— Pour les générations qui viendront après nous, dit Loken. Pour l'Imperium en devenir. Tu ne peux pas imaginer quelle richesse d'informations les commémorateurs sont en train de rassembler : des bibliothèques entières remplies par la chronique de nos succès, des galeries pleines d'œuvres et des cités innombrables dressées à la gloire de l'Imperium. Dans des milliers d'années, les gens se retourneront vers notre époque, et ils nous connaîtront, et ils comprendront la noblesse de ce que nous aurons entrepris. Notre période aura été une période d'illumination, et les hommes pleureront de ne pas y avoir participé. Tout ce que nous aurons accompli sera célébré. On se souviendra des Sons of Horus comme des fondateurs d'un nouvel âge de progrès. Penses-y, Ezekyle, la prochaine fois que tu voudras dénigrer les commémorateurs sans raison.

Il riva son regard dans celui d'Abaddon pour le défier de le contredire.

Le premier capitaine soutint son regard et commença à rire.

— Je devrais peut-être m'en trouver un, alors. Il ne faudrait pas que quiconque dans le futur puisse ignorer mon nom, pas vrai ?

Torgaddon vint leur taper sur l'épaule à tous les deux.

— Qui pourrait bien avoir envie de te connaître, Ezekyle ? Ils se souviendront de moi, le héros de la Terre des Araignées, qui a sauvé les Emperor's Children d'une mort certaine. C'est le genre d'histoire qui vaudrait le coup d'être racontée aux générations futures une fois ou deux, Garvi, qu'est-ce que tu en dis ?

Loken sourit et se félicita que Tarik fût intervenu.

— C'est vrai, c'est un épisode absolument incontournable.

— Si seulement tu ne nous l'avais raconté qu'une fois ou deux, intervint Aximand. Mais j'ai perdu le compte. C'est en train de devenir aussi pénible que ton histoire sur l'ours.

— N'y pense même pas, l'avertit Loken en voyant Torgaddon s'apprêter à raconter cette plaisanterie une fois de plus.

— Si vous insistez. Il y avait cet ours, le plus gros ours que vous puissiez imaginer, amorça Torgaddon, et un chasseur…

Les autres ne lui laissèrent pas l'opportunité de continuer, en se jetant sur lui dans une tornade de cris et de rires.

— Et voilà le Mournival, dit une voix puissante qui mit immédiatement fin à leurs chamailleries.

Loken relâcha sa prise autour du cou de Torgaddon et se redressa au son de la voix du Maître de Guerre. Le reste du Mournival en fit de même et se tint bientôt figé devant leur commandant. À côté de lui se tenait la femme aux cheveux noirs et à la tenue affectée, et bien qu'elle fût grande pour une mortelle, elle lui arrivait à peine à l'arête basse de sa plaque pectorale. Elle les observait, étonnée, se demandant sans doute à quoi elle venait d'assister.

— Vos compagnies sont-elles prêtes au combat ? demanda Horus.

— Oui, monseigneur, lui répondirent-ils en chœur.

Horus se pencha sur la femme.

— Voici Petronella Vivar de la maison Carpinus. Elle doit être ma documentaliste, et j'ai décidé qu'elle devait faire connaissance avec le Mournival sans plus tarder. Assez peu sagement, à ce qu'il me semble.

La femme fit un pas pour exécuter devant eux une révérence raffinée et apparemment très incommode. Horus attendit un peu derrière elle, et Loken remarqua l'étincelle amusée derrière sa rudesse apparente.

— Alors, allez-vous nous présenter, seigneur ? Elle ne pourrait pas vous décrire sans parler de nous, n’est-ce pas ?

— Non, Garviel, sourit Horus. Et je ne voudrais pas que vous soyez exclus des *Chroniques d’Horus* . Très bien ; ce jeune chiot insolent est Garviel Loken, récemment élevé au rang prestigieux de membre du Mournival. À côté de lui, Tarik Torgaddon, l’homme qui tente de tout tourner en bonne plaisanterie, mais n’y arrive que rarement. Le suivant est Aximand ; nous l’appelons « l’Autre Horus », parce qu’il a la chance de partager avec moi certains de mes traits les plus charmants, et nous en arrivons enfin à Ezekyle Abaddon, capitaine de ma 1*re* compagnie.

— Le même Abaddon que celui de la tour d’Ullanor ? s’enquit Petronella. D’être ainsi reconnu, le premier capitaine rayonna de fierté.

— Oui, celui-là même, confirma Horus. On aurait presque peine à le croire, à le rencontrer avec les autres.

— Et ils forment donc le Mournival ?

— Oui, et même s’il leur arrive de faire les imbéciles, ils sont pour moi d’une valeur inestimable. Ils sont la voix de la raison quand tout n’est que confusion autour de moi. Ils me sont aussi chers que mes frères primarques et je place leur conseil au-dessus de tout autre. C’est en eux que les humeurs liées à la colère, au flegme et à la mélancolie trouvent leur parfait équilibre.

— Donc, ce sont vos conseillers ?

— Ce terme serait trop fade pour la place spéciale qu’ils occupent dans mon cœur. Apprenez au moins cela, Petronella Vivar, et le temps que vous aurez passé avec moi n’aura pas été vain : sans le Mournival, le rôle de Maître de Guerre serait bien triste.

Horus s’avança en tirant quelque chose de sa ceinture, quelque chose dont pendait une longue bande de parchemin.

— Mes fils, leur demanda-t-il en se baissant sur un genou et en tendant le sceau de cire vers le Mournival. Voulez-vous bien recevoir mon serment de l’instant ?

Médusés par l’humilité de cette demande, aucun des quatre n’osa bouger. Dans la baie d’embarquement, les autres Astartes virent ce qui arrivait et le silence s’y répandit. Même le bruit ambiant sembla diminuer à la vue incroyable du Maître de Guerre courbé devant les premiers parmi ses guerriers.

Ce fut finalement Loken qui tendit un gantelet tremblant et reçût le sceau

de la main du Maître de Guerre. Il regarda vers Torgaddon et Aximand, venus se ranger de part et d'autre de lui, eux aussi frappés par la demande d'Horus.

Aximand hocha la tête.

— Nous allons entendre votre serment, Maître de Guerre.

— Et nous allons en témoigner, ajouta Abaddon en tirant son épée du fourreau pour la présenter devant leur commandant.

Loken leva le parchemin et lut les mots que celui-ci y avait écrits.

— Acceptez-vous, Horus, votre rôle dans cette guerre ? Promettez-vous de faire peser votre vengeance sur ceux qui vous ont défié, et se sont détournés de la gloire de ce que vous avez aidé à édifier ? Jurez-vous de ne laisser en vie personne qui s'opposerait au futur de l'Humanité et jurez-vous de faire honneur à la 16^{e} légion ?

Horus releva la tête, regarda Loken droit dans les yeux, et retira son gantelet pour serrer son poing nu autour de la lame qu'Abaddon lui tendait.

— Pour cette bataille et sur cette arme, je le jure, dit-il en faisant glisser sa main le long du tranchant pour s'entailler la paume. Loken acquiesça et rendit le sceau au Maître de Guerre qui se relevait.

Un sang rouge et fluide coula brièvement de la coupure. Horus en imbiba le parchemin de son serment avant de le faire adhérer sur son plastron et de leur adresser un large sourire à eux tous.

— Merci à vous, mes fils, dit-il en s'approchant pour les étreindre contre lui un par un.

Loken se sentait le cœur empli de son admiration pour le Maître de Guerre. Toute leur peine d'avoir été exclus de ses délibérations sur le chemin de Davin était oubliée.

Comment avaient-ils jamais pu douter de lui ?

— À présent, mes fils, nous avons une guerre à livrer, proclama Horus d'une voix tonitruante. Qu'en dites-vous ?

— Lupercal ! cria Loken en levant le poing.

Les autres se joignirent à lui, et l'acclamation se répandit jusqu'à ce que la baie ne vibrât plus que de l'écho du nom scandé par les Sons of Horus.

— Lupercal ! Lupercal ! Lupercal ! Lupercal !

Les oiseaux d'assaut décollèrent en séquence, celui du Maître de Guerre s'élançant de ses rails comme un rapace libéré. À intervalles de sept secondes, chaque autre des six appareils fut lancé ; leurs pilotes les maintinrent à proximité du *Vengeful Spirit* , en attente des engins qui

décollèrent des autres baies. Il n'y avait encore eu jusqu'à présent aucun signe du *Glory of Terra* , le vaisseau-amiral d'Eugan Temba, ni d'aucun des autres vaisseaux laissés là, mais nul ne souhaitait courir le risque d'être surpris par des flottilles de croiseurs ou des chasseurs prêts à attaquer en meute.

Douze autres Warhawks des Sons of Horus prenaient actuellement leur place dans l'escadron du Maître de Guerre, ainsi que deux qui appartenaient aux Word Bearers. Une fois la formation rassemblée, les appareils des Astartes effectuèrent un virage serré sur l'aile et changèrent de trajectoire pour les emmener vers la surface de la lune. Le flanc du vaisseau-amiral, semblable à une falaise, recula, et comme une nuée d'insectes brillants, des centaines de modules d'atterrissage de l'Armée Impériale se détachèrent de leurs transports de masse. Chacun emportait avec lui une centaine d'hommes en armes.

Mais les plus grands de tous étaient les engins de descente du Mechanicum.

Ces vastes structures monolithiques aussi grosses qu'un quartier de ville avaient une forme de tube à nez court, bardées d'une profusion de technologies thermorésistantes et de réacteurs de décélération. Des champs d'inertie maintenaient leur cargaison en sécurité ; à l'intérieur, les boulons des armatures anti-mouvement étaient armés et éclateraient à l'impact.

Dans le sillage du bras militant suivait toute la logistique d'invasion, les transports de munitions, réservoirs de nourriture et d'eau, citernes de carburant, et une myriade d'autres navettes de soutien essentielles au suivi des opérations offensives.

La prolifération d'engins en route pour la surface était telle que personne ne pouvait les suivre tous, pas même l'équipage du pont de Boas Comnenus. Ainsi, l'esquif d'atterrissage à coque dorée qui décolla de la baie à l'usage des civils passa inaperçu.

La flottille se regroupa en orbite basse, où les vents accrochaient déjà les courants des gaz supérieurs et les faisaient défiler sous les appareils en écharpes paresseuses.

Comme il était d'usage, ce furent les Astartes qui menèrent l'invasion.

La descente était rude. Les perturbations atmosphériques et les orages agitaient les cieux. Les oiseaux d'assaut de l'Astartes étaient secoués comme des feuilles au cœur d'un ouragan. Loken sentait l'engin trépider

autour de lui et loua le harnais de contention qui le maintenait cloué à son siège. Son bolter était rangé au-dessus de lui, et il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre que l'appareil eût touché terre et que l'attaque commençât.

Il ralentit son souffle et vida son esprit de toute distraction. Une énergie chaude se diffusait dans ses membres. L'armure préparait son métabolisme à la bataille imminente.

D'autres guerriers l'entouraient, ceux de l'escouade Locasta de Nero Vipus et de l'escouade Brakespur, immobiles, incarnant pourtant le sommet des prouesses martiales humaines. Il les chérissait tous et savait pouvoir compter sur eux. Leur conduite sur Meurtre et Xenobia avait été exemplaire, et nombre des novices récemment élevés au rang de frère avaient connu leur baptême du feu sur ces champs de bataille.

Sa compagnie était expérimentée et sûre.

— Garviel, l'appela Vipus par la liaison inter-armures. Vous devriez écouter quelque chose.

— Quoi donc ? demanda Loken en ayant ressenti une note d'avertissement dans la voix de son ami.

— Passez sur la fréquence 7, dit Vipus. Je l'ai coupée pour le reste des hommes, mais je pense vraiment que vous devriez écouter.

Loken changea de canal interne, mais ne capta rien qu'un pépiement constant de bruits parasites, que ponctuaient des craquements occasionnels. Il n'entendait rien d'autre.

— Je ne reçois rien.

— Attendez un peu, je vous jure que vous allez comprendre, promit Vipus.

Loken se concentra, tendit l'oreille, et guetta ce que Nero entendait.

Et il entendit.

Faible comme si elle lui arrivait d'une distance impossible, une voix, un gargouillis humide.

« …les manières de l'homme. Folie… cherchez… mort de toute chose. C'est dans la mort et la renaissance que l'humain vivra à jamais… »

Bien qu'il ne fût pas programmé pour ressentir la peur, Loken se rappela soudain avec intensité la descente sur les Pics des Murmures, quand l'air avait été chargé du sifflement de la chose appelée Samus.

— Oh non… murmura-t-il, alors que la voix rauque poursuivait. « Je renonce de mon propre gré à la voie de l'Empereur et de son pantin le Maître de Guerre. S'il ose venir ici, il mourra, et dans la mort il vivra à jamais. Bénie soit la main de Nurgh-leth. Bénie soit-elle. Béni soit… »

Loken écrasa son poing sur le bouton d'ouverture de son harnais et se leva, oscillant légèrement alors qu'une nausée étrange lui gagnait l'estomac. Son corps génétiquement amélioré lui permit de compenser les secousses de l'appareil qu'il remonta rapidement vers le compartiment de pilotage, déterminé à ne pas jeter aveuglément ses frères vers les mêmes horreurs qui les avaient attendus sur Soixante-Trois Dix-Neuf.

Il ouvrit l'écoutille. Les officiers de vol et les pilotes branchés à leurs pupitres luttaient pour leur faire traverser les nuages jaunes tourbillonnants. Il entendait ici les mêmes phrases répétées en boucle par les haut-parleurs du cockpit.

— Dites-moi d'où cela provient, demanda-t-il.

L'officier le plus proche se retourna.

— C'est une communication radio pure et simple, mais…

— Mais ?

— Mais elle provient d'un vaisseau, dit l'homme en désignant du doigt une oscillation verte qui luisait sur l'écran devant lui. Et d'après le signal, il s'agirait d'un des nôtres. C'est un modèle de transmetteur puissant, conçu pour les communications inter-flottes.

— Donc, ça n'est rien qu'une transmission radio ? se fit confirmer Loken, soulagé de ne plus avoir affaire au même genre de voix fantasmagorique que celle de Samus.

— On dirait, mais l'unité de transmission d'un vaisseau de cette taille ne devrait pas se trouver aussi près de la surface. Des croiseurs aussi gros ne descendent jamais aussi loin dans l'atmosphère. En tout cas, pas s'ils veulent pouvoir redécoller.

— Pouvez-vous la brouiller ?

— On peut essayer, mais comme je vous l'ai dit, le signal est puissant, il pourrait traverser nos brouillages très facilement.

— Sauriez-vous localiser la source du signal ?

L'officier hocha la tête.

— Ça ne devrait pas être un problème. Il est tellement puissant que nous aurions même pu la situer depuis l'orbite.

— Alors pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Nous ne le captions pas encore, se défendit l'homme. La diffusion a débuté quand nous avons pénétré dans l'ionosphère.

— Brouillez-la du mieux que vous pouvez. Et trouvez-moi la source.

Il regagna le compartiment des passagers, troublé par les similitudes entre

ce développement inattendu et l’approche des Pics des Murmures.

Trop de ressemblances pour croire à une coïncidence.

Il ouvrit une fréquence de liaison avec les autres membres du Mournival, dont il reçut confirmation que le signal était capté par tout le fer de lance.

— Ce n’est rien, Loken, intervint la voix du Maître de Guerre, depuis l’oiseau d’assaut en tête de la formation. De la propagande.

— Avec le respect que je vous dois, seigneur, c’était déjà ce que nous pensions en arrivant sur les Pics des Murmures.

— Que suggérez-vous, capitaine Loken, que nous fassions demi-tour pour repartir sur Davin ? Que j’ignore l’affront qui a été fait à mon honneur ?

— Non, commandant, répondit Loken. Simplement que nous devrions nous méfier.

— Nous méfier ? s’esclaffa Abaddon, dont le rire grinçant, même par radio, convoyait des accents de Cthonia. Nous sommes des Astartes. C’est à nos adversaires de se méfier de nous.

— Le premier capitaine a raison, décréta Horus. Nous allons nous verrouiller sur ce signal et le faire taire.

— Seigneur, c’est peut-être exactement ce que nos ennemis attendent de nous.

— Dans ce cas, ils comprendront vite quelle fut leur erreur, lança sèchement Horus avant de couper la connexion.

Quelques instants plus tard, Loken entendait les ordres du Maître de Guerre et sentait le pont pencher sous lui. Les Warhawks venaient de modifier leur course comme un vol d’oiseaux de chasse.

Il revint à son siège et s’y sangla, brusquement convaincu qu’ils se jetaient dans un piège.

— Garvi, que se passe-t-il ? lui demanda Vipus.

— Nous partons faire taire cette voix, lui répéta Loken. Ça n’est rien, juste une transmission de propagande.

— J’espère que ça n’est rien de plus.

Moi aussi, pensa Loken.

L’oiseau d’assaut toucha le sol dans un grand choc, et glissa sur le terrain trop tendre où ses patins d’atterrissage finirent par trouver une prise. Les harnais de contention s’étaient déverrouillés, les combattants de l’escouade Locasta se levèrent de leurs sièges et se retournèrent pour récupérer l’équipement rangé dans les casiers pendant que s’abaissait la rampe de

débarquement.

Loken éloigna ses hommes de leur transport ; des vapeurs chaudes et délétères embrumaient l'air saturé de bruit par l'éclat bleuté des réacteurs hurlants de l'appareil. Il quitta le métal dur de la rampe pour s'enfoncer dans la surface marécageuse de la lune de Davin. Le poids de son armure l'y enfonça jusqu'à mi-mollet. Une puanteur abominable s'élevait de sous ses pieds.

Les Astartes des groupes Locasta et Brakespur se dispersèrent avec toute l'efficacité attendue afin de sécuriser un périmètre et entrèrent en liaison avec les autres escouades des Sons of Horus.

Le bruit des oiseaux d'assaut diminua une fois que leurs moteurs eurent baissé de régime et la clarté bleue s'estompa sous leurs ailes. Leurs nuages de fumée commencèrent à se disperser, et Loken observa pour la première fois le paysage de cette lune.

Une lande désolée s'étalait aussi loin que portait le regard, ce qui n'était pas très loin, par la faute des bancs de brume jaunâtre qui s'accrochaient au sol. Ce brouillard moite réduisait la visibilité à moins de quelques centaines de mètres. Les Sons of Horus se regroupaient autour de l'auguste silhouette du Maître de Guerre, parés à faire mouvement. Dans le ciel, des points lumineux annonçaient l'arrivée imminente des modules d'atterrissage de l'Armée Impériale.

— Nero, partez en avant avec quelques hommes pour sonder la brume, ordonna Loken. Interdiction que quelque chose nous tombe dessus sans que nous en soyons avertis.

Vipus hocha la tête et commença à former ses groupes d'éclaireurs tandis que Loken contactait Verulam Moy. Le capitaine de la 19e compagnie avait offert les services de certaines de ses escouades d'armes lourdes, dont Loken savait qu'il pourrait compter sur leur visée et leur tête froide.

— Moy ? Assurez-vous que vos Devastators soient en alerte et disposent de bons champs de tir, ils auront à peine le temps de réagir dans ce brouillard.

— En effet, capitaine Loken. Ils se déploient en ce moment même.

— Excellent, Verulam, le félicita-t-il en coupant la fréquence et en étudiant l'environnement plus en détail. Des fondrières et des bourbiers humides faisaient du panorama un tapis uniforme de vert et de brun sale, d'où un arbre décati se détachait parfois sur le fond du ciel. Des insectes bourdonnants tournaient en nuées épaisses au-dessus des eaux noires.

Au travers des capteurs externes de son armure, Loken goûta à cette atmosphère, les cœurs soulevés par des relents d'excréments et de viande pourrie que les sens de son casque commencèrent rapidement à occulter. Quelques inspirations avaient néanmoins suffi à lui apprendre que l'air était vicié par des résidus de matière en décomposition, comme si la terre pourrissait lentement en dessous de lui. Chacun des quelques pas maladroits qu'il esquissa dans la fange en faisait remonter des bulles de gaz pernicieux.

Le vacarme des oiseaux d'assaut ayant reflué, le silence de la lune se manifesta. Les seuls sons étaient ceux des Astartes pataugeant dans les mares bourbeuses et le bourdonnement insistant des insectes.

Torgaddon arrivait vers lui, l'armure tachée de boue gluante, et même si son casque dissimulait ses traits, ce site abominable lui inspirait déjà un dégoût évident.

— Cet endroit pue encore plus que les latrines d'Ullanor, déclara-t-il.

Loken ne pouvait qu'en convenir ; les quelques respirations qui avaient précédé son isolation de l'atmosphère lui restaient encore à l'arrière de la gorge.

— Que s'est-il passé ici ? se demanda-t-il à voix haute. Les textes de briefing ne disaient pas que la lune allait ressembler à ça.

— Qu'est-ce qu'ils disaient, alors ?

— Tu ne les as pas lus ?

Torgaddon haussa les épaules.

— Je me suis dit que je verrai bien de quoi l'endroit aurait l'air une fois arrivé.

— Tu n'aurais jamais pu être un Ultramarine, Tarik, dit Loken en secouant la tête.

— Pas de danger, confirma Torgaddon. Je préfère former mes plans au fur et à mesure que j'avance et les hommes de Guilliman ont le cul encore plus serré que toi. Mais en laissant de côté mon attitude cavalière vis-à-vis des briefings, à quoi devait-elle ressembler, cette lune ?

— Son climat était censé être similaire à celui de Davin. Chaud et sec. L'endroit où nous nous trouvons devait être couvert de forêts.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

— Quelque chose de terrible, jugea Loken, le regard traversant les profondeurs du brouillard vers le paysage désastreux. Quelque chose de vraiment terrible.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

LA LUNE PESTIFÉRÉE

OceanofPDF.com

SIX

La terre de la décrépitude
Des choses mortes
Le *Glory of Terra*

Les Astartes se répandirent dans le brouillard, aussi rapidement que les conditions le leur permettaient, en suivant la provenance du signal radio. Horus les menait de l'avant, tel un dieu vivant marchant la tête haute parmi les marécages putrides de la lune de Davin, sans se laisser troubler par les relents de l'atmosphère. Il dédaignait le port d'un casque, son physique surhumain tout à fait à même de résister aux miasmes charriés par l'air.

Quatre blocs d'Astartes avançaient en phalange au milieu des brumes, chaque membre du Mournival dirigeant près de deux cents guerriers. Derrière eux, compagnie après compagnie, arrivaient les soldats de l'Armée Impériale en vestes de treillis rouges, leurs fusils aussi luisants que les pointes de leurs lances. Chaque homme avait revêtu un équipement respiratoire après qu'il eût été établi que leur constitution ne tolérerait pas l'atmosphère toxique. Les déploiements initiaux de blindés avaient été désastreux, car les chars s'embourbaient et leurs navettes se retrouvaient piégées par la succion de la boue.

Mais les plus grands de tous les engins de guerre avaient émergé sains et saufs des transports du Mechanicum. Les Astartes eux-mêmes s'étaient interrompus dans leur progression pour contempler la descente des trois monstrueux modules. Tombées lentement du ciel jaune comme des

mégalithes primitifs ayant voulu défier la gravité, leurs coques noircies voyageaient sur des piliers de flammes fumantes, crachées par les rétrofusées qui s'efforçaient de ralentir leur chute. Malgré une telle débauche de décélération, la terre avait tremblé sous leurs impacts. Des geysers d'eau croupie s'étaient élevés dans l'air de plusieurs centaines de mètres, au milieu des vapeurs de marais évaporés dans l'instant. Des portes immenses s'étaient décrochées. Les armatures de maintien étaient tombées des Titans de la Legio Mortis qui s'avançaient sur la surface de ce satellite.

Le *Dies Irae* marchait en tête du *Death's Head* et du *Xestor's Sword* , des Warlords dont les longs parchemins honorifiques battaient l'air depuis leur thorax. Chacun de leurs pas écrasants déclenchait la propagation d'une onde à la surface des marécages, les bastides qui leur tenaient lieu de jambes s'enfonçant de plusieurs mètres dans la couche limoneuse jusqu'au lit de roche situé en dessous. Leurs enjambées soulevaient d'énormes paquets de boue et d'eau. Leur apparence était celle de prodigieuses divinités venues aplatir les ennemis du Maître de Guerre sous leur foulée pesante.

Loken avait observé le débarquement des Titans avec un sentiment mixte d'admiration et d'inconfort : l'admiration pour la majesté de leur apparence colossale, l'inconfort parce que le Maître de Guerre avait jugé nécessaire de déployer de telles machines de destruction.

La progression était lente au travers de la fange collante et puante, et des eaux saumâtres, sans jamais y voir à plus de quelques dizaines de mètres. Les épaisses langues de brouillard étouffaient les sons, à tel point qu'un danger proche aurait pu être inaudible alors que Loken entendait clairement patauger les hommes de Luc Sedirae, loin sur sa droite. Bien sûr, il ne les voyait pas au milieu de toute cette brume jaunâtre, les compagnies restaient donc en contact radio régulier pour s'assurer qu'elles ne se séparaient pas.

Loken n'était tout de même pas certain que tout allât pour le mieux. Des mugissements étranges, qui évoquaient le dernier souffle expulsé par un cadavre, montaient du sol dans un bouquet de bulles. Des ombres aux contours estompés se mouvaient dans le brouillard. Chaque fois qu'il levait son bolter vers elles, les brumes s'ouvraient pour laisser paraître une silhouette vert pâle des Sons of Horus, ou une autre, gris acier, des Word Bearers. Erebus avait amené ses guerriers sur la lune de Davin pour y soutenir le Maître de Guerre et Horus avait accueilli leur présence avec gratitude.

La brume se formait et s’épaississait à une vitesse troublante, pour lentement les avaler jusqu’à ce que Loken ne vît plus que des guerriers de sa propre compagnie. Ils pénétrèrent dans une sombre forêt d’arbres morts, dénudés, à l’écorce luisante et humide d’aspect. Loken prit le temps d’en examiner un, pressa son gantelet contre l’arbre et grimaça quand l’écorce s’en détacha en morceaux suintants. Des asticots et d’autres créatures fouisseuses gigotaient à l’intérieur du bois décomposé.

— Ces arbres…

— Qu’ont-ils de spécial ? lui demanda Vipus.

— Je les croyais morts, mais ils ne le sont pas.

— Non ?

— Ils sont malades. Pourris de l’intérieur.

Vipus haussa les épaules et continua d’avancer, et une fois de plus Loken fut frappé par la certitude que quelque chose d’affreux s’était produit ici. À en croire le spectacle de cet arbre à la fibre malade, il n’était pas sûr que ce quelque chose fût terminé. Il essuya sur sa jambière les doigts tachés de son gantelet et suivit Vipus.

Leur marche se poursuivit dans le brouillard et le silence irréel. Assistés par les servomuscles de leurs armures, les Astartes distancèrent rapidement la troupe de l’Armée Impériale, pour qui la progression était bien plus laborieuse.

— Pour le Mournival, transmit Loken sur la fréquence rapprochée. Nous devons ralentir. Nous sommes en train de laisser trop d’espace entre nous et les détachements de l’Armée Impériale.

— Alors c’est à eux de forcer la cadence, lui renvoya Abaddon. Nous sommes presque arrivés au point d’émission. Nous n’avons pas le temps d’attendre des êtres inférieurs.

— Des êtres inférieurs, le reprit Aximand. Surveille tes paroles, Ezekyle. Tu commences à t’exprimer comme Eidolon.

— Eidolon ? Cet imbécile serait venu ici tout seul pour être sûr d’en tirer toute la gloire. Ne me compare pas à lui !

— Mes excuses. De toute évidence, tu n’as rien à voir avec lui, lui lâcha Aximand d’un ton pince-sans-rire.

Loken écouta avec amusement les échanges de ses compagnons du Mournival, qui, doublés du calme de cette lune, commençaient à le convaincre que ses craintes concernant ce déploiement étaient infondées. Il souleva son pied botté de métal et fit un nouveau pas, en sentant cette fois

quelque chose craquer sous sa semelle. Baissant les yeux, il vit une boule ronde d'un blanc verdâtre remonter des eaux.

Sans même devoir le retourner, il reconnut un crâne, dont la pâleur osseuse était encore enveloppée de vestiges nécrosés de chair et de fibres. Derrière lui remontait du fond une paire d'épaules. Sous une couche de tissus boursouflés, la colonne vertébrale que Loken avait brisée était presque à nu.

Sa lèvre se plissa de dégoût quand le cadavre décomposé roula sur le dos, ses orbites vides emplies d'herbes et de boue. Au moment où cette dépouille se présentait à lui, d'autres affleurèrent à la surface, sans doute arrachées à leur dernier repos au fond des marais par la foulée des Titans.

Il ordonna une halte et contacta à nouveau les autres commandants de section. De nouveaux corps, des centaines à présent, flottaient sur le marécage. Une viande grise et sans vie s'accrochait encore à leurs ossements. Les secousses du pas des Titans imprimaient à leurs membres un semblant d'animation.

— Ici Loken, dit-il. J'ai trouvé des corps.

— Ce sont les hommes de Temba ? demanda Horus.

— Je ne sais pas, monseigneur, répondit Loken, ils sont trop putréfiés. Difficile à dire. Je suis en train de vérifier.

Il rangea son bolter en bandoulière et se pencha en avant pour attraper le cadavre le plus proche, qu'il souleva des eaux. Sa chair bouffie à l'odeur rance grouillait d'une activité vivante, celle des insectes charognards et des larves nichées à l'intérieur. Il en pendait les lambeaux vermoulus d'un uniforme. Loken décrocha une motte de boue accrochée à l'épaule.

À peine reconnaissable sous la crasse des marais, il trouva un écusson portant le nombre 63 brodé sur le contour d'une tête de loup grognant.

— 63^{e} expédition, confirma Loken. Ce sont des hommes de Temba, mais…

Loken ne termina jamais sa phrase, car le corps gonflé leva soudain le bras et lui referma ses doigts osseux autour du cou, une flamme verte allumée au fond des yeux.

— Loken ? appela Horus quand la liaison eût été brusquement coupée. Loken ?

— Quelque chose ne va pas ? demanda Torgaddon.

— Je n'en sais encore rien, Tarik, lui répondit le Maître de Guerre.

Soudain, des détonations de bolters et le souffle grondant d'unités lance-

flammes résonnèrent tout autour d’eux.

— 2e compagnie ! cria Torgaddon. En alerte, tir à vue !

— D’où est-ce que cela provient ? beugla Horus.

— Dur à dire, se désola Torgaddon. La brume nous joue des tours avec l’acoustique.

— Alors cherche à savoir, lui ordonna le Maître de Guerre.

Torgaddon acquiesça et demanda des rapports d’engagement aux autres compagnies. La fréquence lui retourna des communiqués confus de choses impossibles, sous-tendus par les rugissements plus bruyants de bolters lourds.

Une fusillade retentit sur sa gauche et il pivota dans cette direction, le bolter levé. Il n’y voyait rien, que les crépitations des armes et le sillage bleu occasionnel d’un tir de plasma. Les capteurs externes de son armure ne parvenaient pas eux-mêmes à percer la brume rampante.

— Monseigneur, je pense que nous d…

Sans aucun signe avant-coureur, les eaux du marais éclatèrent quand une apparition énorme et enflée fit irruption devant lui. La masse gangrenée le percuta, suffisamment fort pour le faire chuter sur le dos.

Avant de sombrer dans l’eau noire, Torgaddon eut l’impression d’avoir discerné une bouche béante emplie de milliers de crocs, et un œil glauque, cyclopéen, sous un appendice de corne jaunie.

— Je n’en sais rien. La grille de commandement vient juste de s’affoler, ne put que dire le Moderati Primus Aruken en réponse à la question du princeps Turnet. Les instruments s’étaient soudainement couverts d’échos qui n’avaient pas été là à la seconde précédente, et le princeps exigeait de savoir ce qui s’était produit.

— Alors essayez de le savoir, abruti ! aboyait-il. Le Maître de Guerre est quelque part dehors !

— Armes principales en attente et parées à faire feu, rapporta Titus Cassar, l’autre moderati primus.

— Il nous faudrait d’abord une cible, je ne vais certainement pas tirer dans ce désordre sans savoir ce que je vais toucher, dit Turnet. S’il s’agissait de l’Armée Impériale, je prendrais le risque, mais pas avec des Astartes.

Le pont de commandement du *Dies Irae* était baigné de lumière rouge, et ses trois officiers assis à leurs postes de contrôle, sur l’estrade surélevée, devant l’éclat émeraude de l’affichage tactique. Connectés au Titan pour en

devenir l’âme, ils ressentaient le moindre de ses mouvements comme s’ils avaient bougé eux-mêmes.

Malgré la puissance de la machine de guerre qui vibrait sous ses pieds, Jonah Aruken se sentait soudain désarmé devant cet ennemi inconnu, apparu pour engloutir les Sons of Horus. Ils s’étaient attendus à une opposition blindée, à un adversaire qu’ils pourraient voir, et ils n’avaient pour l’instant constitué guère plus qu’un point de ralliement mobile pour les forces impériales. En dépit de la supériorité écrasante de leur puissance de feu, il y avait peu qu’ils pussent faire pour assister leurs alliés.

— J’ai quelque chose, indiqua Cassar. Signal en approche.

— Mais quoi ? Il me faut des informations plus précises ! s’emporta Turnet de plus belle.

— Contact aérien. Le signal se confirme. Vitesse rapide, et il se dirige vers nous.

— Est-ce un des appareils d’assaut ?

— Négatif, princeps, tous les Warhawks de la zone de déploiement sont recensés et je ne capte aucune balise de transpondeur militaire.

Turnet hocha la tête.

— Alors c’est un écho hostile. Avez-vous une solution de tir, Aruken ?

— En cours de calcul, princeps.

— Distance : six cents mètres. En approche, les avertit Cassar. Que l’Empereur-Dieu nous protège, il arrive droit sur nous.

— Aruken ! Il se rapproche trop vite, abattez-le !

— Je m’y emploie, princeps.

— Employez-vous-y plus vite !

Le brouillard dense rendait inutile de regarder par la baie de l’habitacle. La perspective de découvrir l’apparence d’un monde inconnu avait pourtant eu quelque chose d’irrésistiblement fascinant, non qu’il y eût tant à voir, ou même quoi que ce fût. Une fois qu’ils eurent franchi la haute atmosphère, les premières impressions de Petronella avaient été de se trouver grandement déçue, elle qui s’était attendue à des paysages exotiques d’une inimaginable étrangeté.

Au lieu de quoi ils avaient été secoués par des vents violents, et ne discernaient rien hormis ce ciel jaune et les franges de brume qui paraissaient regroupées devant eux autour d’une étendue de marécage tout à fait quelconque.

Bien que le Maître de Guerre eût poliment mais fermement décliné sa requête de l'accompagner en surface avec les combattants du fer de lance, elle avait été convaincue de lire dans son regard une étincelle d'espièglerie. L'ayant prise pour un signe d'approbation tacite, elle avait immédiatement rameuté Maggard et l'équipage de sa navette en préparation pour une descente sur la lune.

Son appareil à coque dorée s'était élancé à la suite des modules de l'Armée Impériale, en se fondant dans la multitude des engins d'offensive. Incapable de se maintenir à hauteur de la force d'invasion, il avait été forcé de suivre le sillage d'émissions, et se retrouvait à présent à tourner en cercles dans cette purée de pois impénétrable sous laquelle le sol était virtuellement invisible.

— Je capte des retours droit devant, madame, annonça le premier officier. Ça doit être le fer de lance.

— Pas trop tôt, se plaignit-elle. Approchez-vous autant que vous pourrez et faites-nous atterrir. Je veux sortir de ce brouillard et voir au moins quelque chose qui vaille la peine d'être décrit.

— Bien, madame.

Petronella se rassit dans son fauteuil tandis que l'esquif inclinait sa trajectoire vers la source du retour radar, et ajusta son harnais avec agacement pour l'empêcher de froisser les plis de sa robe. Elle abandonna, décida que cette toilette ne pouvait plus être sauvée, et reporta son regard sur la verrière avant quand le pilote eût poussé un cri de terreur.

Une peur brûlante se répandit dans ses veines lorsque la brume se fût ouverte. Un géant mécanique aux proportions massives se dressait devant eux. Leur champ de vision était empli de bastions crénelés et de tours, de canons massifs, d'un rictus terrible de fer noir.

— Par le Trône ! s'exclama le pilote, en tirant sur le manche dans une tentative désespérée de redresser sa course. Une lumière grondante envahissait la vitre avant.

L'univers de Petronella explosa dans une tornade de douleur et de verre brisé quand sa navette se décrocha du ciel, abattue par les armes du *Dies Irae* .

D'exécration et de dégoût, Loken se redressa en arrière alors que le cadavre décomposé cherchait à l'étrangler de ses doigts gluants. Pour quelque chose d'aussi fragile en apparence, le squelette manifestait une force étonnante, et

le poids de cette créature le fit retomber à genoux.

D’une simple pensée, il provoqua l’injection de stimulants dans son métabolisme, et une vigueur nouvelle afflua dans ses membres. Il empoigna les bras de son agresseur et les arracha de son torse fétide dans une gerbe de fluides stagnés. Le feu mourut dans les orbites de la chose qui s’affaissa inerte dans l’eau.

Il se releva et fit l’analyse de sa situation, son entraînement d’Astartes réprimant en lui toute notion de panique ou de désorientation. Tout autour d’eux, les corps qu’il avait crus sans vie se levaient des eaux sombres pour se jeter sur ses guerriers.

Les bolters arrachaient des fragments de leurs chairs ou leur détachaient les bras de leurs torses rongés, mais sans les arrêter dans leur avance, et ils attaquaient les Astartes à coups d’ongles jaunes et chancis. Davantage de ces choses se relevaient ; Loken en abattit trois avec autant de tirs, faisant éclater les crânes et les côtes avec ses projectiles à masse réactive.

— Sons of Horus, autour de moi ! cria-t-il. Regroupez-vous autour de moi !

Les frères de la 10e compagnie se replièrent dans l’ordre autour de leur capitaine, en ne cessant de tirer sur les horreurs nécrotiques qui se levaient du marais, comme sorties de leurs pires cauchemars. Des centaines d’autres adversaires les entouraient, parmi lesquels des formes décomposées et ballonnées, marmonnant des abominations, chacune pourvue d’un unique œil laiteux et distendu, et d’une corne raboteuse poussée sur son front.

Qu’étaient-elles ? De monstrueuses créatures xenos capables de ranimer la chair morte, ou quelque chose de bien pire ? D’épais nuages de mouches s’étaient formés autour d’elles, et Loken vit un Astartes s’écrouler, les prises d’air de son casque bouchées par les insectes gras. Ce frère arracha alors son casque avec frénésie. Loken fut médusé de voir sa chair se décomposer avec une rapidité qui n’avait rien de naturel, sa peau se foncer et peler, révélant la liquéfaction des tissus.

Le grondement des bolters l’aida à focaliser son attention, qu’il reporta devant lui, sur la bataille, en vidant chargeur après chargeur sur l’arrivée traînante des choses hideuses.

— Visez seulement la tête ! ordonna-t-il en réduisant le crâne d’une d’entre elles à un monceau d’os éclaté et de substance gluante. Le cours de l’affrontement parut se renverser à mesure que ces cibles repoussantes tombaient et restaient à terre. Celles à la chair verte et aux ventres

incroyablement distendus subirent davantage de pertes, même s'il semblait à Loken que leurs cadavres se dissolvaient en une matière nauséabonde une fois tombés dans les eaux du marécage.

De nouvelles formes traversèrent le brouillard tandis qu'une détonation assourdissante d'arme lourde leur parvenait de derrière eux, suivie de près par l'éclat intense d'une explosion au-dessus de leurs têtes. Loken leva les yeux pour apercevoir une navette d'atterrissage dorée entraînant dans l'air un sillage de fumée et de flammes, mais n'eut pas le temps de s'interroger sur ce que faisait un appareil civil dans cette zone de guerre. D'autres choses mortes surgissaient de la surface.

Trop proches pour les bolters. Il tira son épée ; d'une pression sur son bouton d'activation, la lame dentée s'éveilla. Une épouvantable silhouette de chair décomposée et pourrie se jetait sur lui. Il lui abattit à deux mains son arme vers le crâne.

Des projections humides de viande grise éclaboussèrent son armure quand il tronçonna cet adversaire de haut en bas. Il se tourna vers une autre victime, dont la flamme verte s'éteignit dans ses yeux quand il la scinda en deux à son tour. Tout autour de lui, les Sons of Horus étaient aux prises avec les créatures qui avaient été des membres de la 63^{e} expédition.

Des mains rongées agrippèrent son armure, sorties de sous les eaux. Loken se sentit tiré vers le bas. Il rugit, renversa sa prise sur son épée, pour la planter droit dans les crânes riants et les visages putréfiés, mais irrésistiblement, la traction de ces mains se fit plus forte et il ne put leur résister.

— Garvi ! criait Vipus, en tailladant les ennemis sur son passage pour traverser le marais dans sa direction. Luc, venez m'aider ! lança-t-il une fois qu'il eût attrapé le bras tendu de Loken, lequel s'accrocha plus fort à la main de son ami quand il sentit de nouveaux bras le ceinturer autour du torse pour mieux le maintenir au fond.

— Lâchez-le, saloperies ! gronda Luc Sedirae en tirant de toute sa force.

Loken se sentit soulevé et poussa sur son talon. Les cadavres du marais finirent par perdre prise. Il se redressa sur ses deux pieds. Ensemble, Nero, Luc et lui se mirent à lutter avec une brutalité féroce. La mêlée n'avait plus rien d'une bataille ordonnée, si elle ne l'avait jamais été. Ça n'était plus à présent que du travail de boucher, qui ne réclamait ni habileté ni élégance, que de la force brute et de la détermination à ne pas mourir. Étrangement, Loken repensa à Lucius, le fin escrimeur de la légion des Emperor's

Children, et songea qu'il aurait exécré cette forme d'affrontement.

Loken se concentra sur la bataille. Vipus et Sedirae, engagés dans le même combat, lui laissaient le temps et la place de reprendre ses esprits.

— Luc, Nero, merci. Je vous dois une fière chandelle, leur dit-il, profitant d'un instant de rémission. Les Sons of Horus rechargeaient leurs bolters et décrochaient les lambeaux de fibres mortes pris dans leurs épées. Des crépitations de rafales sporadiques leur parvenaient encore, leurs lueurs emplissant le brouillard de lucioles éphémères. Plus loin sur leur gauche, comme un phare au milieu de la nappe opaque, Loken voyait s'élever les flammes d'un bûcher là où la navette dorée s'était écrasée.

— Ne me remerciez pas, Garvi. À l'entendre, Loken savait que Sedirae souriait sous son casque. Je vous parie que vous aurez l'occasion de faire la même chose pour moi avant que nous soyons sortis de ce cloaque.

— Vous avez sans doute raison, mais espérons que non.

— Garvi, quel est le plan ? demanda Vipus.

Loken leva la main pour demander le silence tandis qu'il essayait de contacter une fois de plus ses frères du Mournival et le Maître de Guerre. Des parasites et des cris désespérés saturaient le réseau, des transmissions terrifiées de soldats de l'Armée Impériale, et ces maudites voix qui n'avaient de cesse de gargouiller « Béni soit Nurgh-leth » encore et encore.

Puis une voix se manifesta sur toutes les fréquences. De soulagement, Loken faillit laisser éclater sa joie.

— À tous les Sons of Horus, ici le Maître de Guerre. Convergez vers les flammes.

Au son de cette voix, une énergie renouvelée porta les jambes et les cœurs des Astartes, et ils se dirigèrent en bon ordre vers le feu monté de l'épave de l'esquif qu'ils avaient aperçu plus tôt. Loken se remit à tuer avec une précision méthodique, chacun de ses tirs abattant un ennemi. Il commençait à penser qu'ils avaient pris la mesure de cette cohorte grotesque.

Quelle qu'elle pût être, l'énergie qui avait ranimé ces cauchemars ne leur avait pas rendu davantage que leurs fonctions motrices primaires, et une inextinguible hostilité.

L'armure de Loken était couverte de griffures. Il aurait aimé savoir combien de ses hommes avait succombé sous la voracité de ces dépouilles ambulantes.

Il jura que ce Nurgh-leth allait devoir payer pour chacune de leurs morts.

Elle parvenait à peine à respirer. Son thorax contusionné aspirait par bouffées convulsives l'air du respirateur que Maggard lui pressait sur le visage. Ses yeux lui piquaient. Des larmes de douleur lui coulèrent sur les joues quand Petronella essaya de se redresser en position assise.

Elle ne se souvenait que d'un déchaînement de lumière et de bruit, d'une plainte métallique et d'un impact à vous briser les os quand son esquif s'était écrasé. Le sang emplissait ses sens et une douleur atroce irradiait sur tout son côté gauche. Des flammes dansaient autour d'elle. Sa vision était brouillée par la fumée.

— Que s'est-il passé ? parvint-elle à articuler, sa voix étouffée par le masque respiratoire.

Maggard ne lui répondait pas, mais elle se rappela alors qu'il ne pouvait pas lui répondre, et tourna la tête afin de pouvoir mieux évaluer sa situation actuelle. Des corps démantibulés vêtus de sa livrée jonchaient le sol : les pilotes et l'équipage de son appareil. L'épave en elle-même était couverte de beaucoup de sang, dont elle arrivait à sentir l'odeur au travers du respirateur.

Des bancs d'un brouillard lépreux s'accrochaient au sol, même si la chaleur des flammes semblait les dissiper dans leur voisinage immédiat. Des silhouettes se profilaient tout autour d'eux. Il la soulageait de se dire qu'ils seraient bientôt secourus.

Maggard se releva en dégainant son épée et son pistolet. Petronella essaya de lui crier qu'il devait baisser ses armes, que leurs sauveteurs arrivaient.

Alors la première forme émergea de la brume, et elle hurla au spectacle de sa chair malade et des entrailles pourries qui lui pendaient de l'abdomen. Ce n'était pourtant pas la plus horrible de toutes celles qui approchaient. Une bousculade de cadavres à la chair bouffie et éclatée, aux corps putrides, leurs mains griffues tendues devant eux, traversait la boue et les fragments de coque dans leur direction.

La lueur verte au fond de leurs yeux trahissait leurs répugnants appétits. Petronella se sentit le ventre agrippé par une terreur plus intense que tout ce qu'elle avait pu connaître.

Seul Maggard faisait obstacle entre elles et les dépouilles ambulantes, et il n'était qu'un homme. Elle l'avait regardé de nombreuses fois s'entraîner dans le gymnase de Kairos, mais jamais elle ne l'avait vu les armes à la main, avec une telle expression de colère.

Son pistolet se mit à aboyer. Chacun de ses tirs soulevait de terre une de

ces monstruosités au pas traînant, en lui ayant percé un trou net au milieu du front. Il tira et tira encore jusqu'à ce que son arme fût vide, puis il la rengaina et la remplaça par une longue dague à lame triangulaire.

La horde s'était approchée, il se jeta sur elle.

Il sauta, les deux pieds en avant, et un cou se brisa contre le talon de sa botte. Maggard se retourna en l'air et atterrit, son épée décapitant deux autres des monstres, sa dague ouvrant la gorge d'un troisième. Sa rapière kirlienne frappait comme un serpent d'argent, son tranchant luisant lacérait avec une incroyable célérité. Ceux qu'il touchait s'effondraient instantanément sur le sol boueux, comme des serviteurs desquels on aurait débranché leur carte doctrinaire.

Le corps de Maggard était en mouvement constant, sautait, pivotait, s'écartait des mains pourrissantes de ses attaquants dont l'assaut n'obéissait à aucun schéma ; la troupe des morts ne cherchait qu'à les submerger. Son garde du corps se battait comme jamais Petronella n'avait vu personne le faire. Ses muscles bioaméliorés se tendaient, se relâchaient, abattaient ses adversaires par des coups rapides et fatals.

Peu importait combien il en tuait, d'autres continuaient de se presser autour de lui et le forcèrent inexorablement à reculer, d'un pas à la fois. La multitude des créatures commençait à les cerner, et Petronella comprit que Maggard ne pourrait toutes les contenir. Il reculait en titubant sous la douleur d'une vingtaine de coupures mineures, mais suintantes, autour desquelles sa peau se gonflait. Son teint devenait d'une pâleur maladive en dépit de son propre équipement respiratoire.

Elle pleura des larmes horrifiées quand les choses s'approchèrent encore, mâchoires grandes ouvertes pour dévorer sa chair, leurs mains prêtes à déchirer sa peau parfaite pour se repaître de ses viscères. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça. Pour elle, la Grande Croisade n'était pas supposée se finir dans l'échec et la mort.

Un cadavre à la peau pendante contourna Maggard, dont la lame était logée dans le ventre nécrosé d'une chose à la chair verte infestée de mouches.

Petronella hurla quand il vint pour la prendre.

Une tempête de bruits assourdissants retentit derrière elle. La créature se désintégra dans une éruption de viande molle et d'os. Petronella se couvrit les oreilles alors que la fusillade faisait rage et que ses assaillants étaient déchiquetés par une série d'explosions, ou repoussés vers les flammes de la

navette, parmi lesquelles ils brûlaient dans une fumée verte suffocante.

Sanglotant de douleur et de peur, elle roula sur le flanc. Les rafales proches persistèrent, ouvrant un chemin pour les armures massives des Sons of Horus.

Un géant se pencha sur elle et lui tendit son gantelet.

Il ne portait pas de casque. Son visage était souligné d'une impressionnante lueur rouge, sa carrure encadrée par l'ardeur des flammes et la colonne de fumée noire. Même au travers de ses larmes, la beauté et la perfection physique du Maître de Guerre la laissèrent sans voix. Bien que son armure fût couverte de sang et de boue sombre, et sa cape déchirée, Horus se dressait tel un dieu de la bataille, ses traits figés en un masque de puissance terrifiante.

Tandis que ses guerriers poursuivaient le massacre des monstrueuses dépouilles animées, il la remit debout aussi facilement qu'elle aurait soulevé un jeune enfant. De plus en plus de Sons of Horus convergeaient vers le site du crash, leurs tirs repoussant l'ennemi afin de former un cordon autour du Maître de Guerre.

— Mademoiselle Vivar, demanda Horus, que faites-vous ici, par Terra ? Je vous avais ordonné de rester à bord du *Vengeful Spirit* .

Toujours frappée par sa magnificence, elle lutta pour trouver ses mots. Il l'avait sauvée. Le Maître de Guerre l'avait sauvée en personne, et elle pleurait d'avoir connu le contact de sa main.

— Il fallait que je vienne. Je devais voir…

— Votre curiosité a failli vous faire tuer, fulmina Horus. Si votre garde du corps avait été moins habile, vous seriez déjà morte.

Elle hocha la tête sans rien dire, et pour ne pas tomber, s'accrocha à un longeron de métal tordu alors que le Maître de Guerre traversait les débris pour aller trouver Maggard. Le garde du corps aux protections dorées se tenait droit, malgré ses blessures et la souffrance.

Horus souleva le bras armé de Maggard afin de contempler son épée.

— Quel est votre nom ? lui demanda-t-il.

Maggard, bien entendu, ne lui répondit pas, et se tourna vers Petronella pour solliciter son aide.

— Il ne peut pas vous répondre, monseigneur.

— Pourquoi cela ? Il ne parle pas le Gothique Impérial ?

— Il ne parle pas du tout, monseigneur. Les duègnes de la maison Carpinus lui ont fait retirer les cordes vocales.

— Pour quelle raison ont-elles fait ça ?

— Maggard est un garde du corps lié à la maison Carpinus. Il ne lui appartient pas de parler en présence de sa maîtresse.

Horus fronça les sourcils, comme pour désapprouver un tel procédé.

— Alors dites-moi quel est son nom.

— Il s'appelle Maggard, monseigneur.

— Et cette lame qu'il possède ? Comment se fait-il que son seul contact parvienne à tuer ces créatures ?

— C'est une lame kirlienne, forgée sur l'ancienne Terra. On les dit capables de trancher le lien entre l'âme et le corps, même si je ne l'avais jamais vu servir avant aujourd'hui.

— Quoi qu'il en soit, je pense qu'elle vous a sauvé la vie, mademoiselle Vivar.

Elle acquiesça. Horus se tourna à nouveau face à Maggard et fit le signe de l'aquila avant de s'adresser à lui.

— Vous vous êtes battu avec un grand courage, Maggard. Soyez fier de ce que vous avez accompli ici.

Maggard acquiesça, et tomba à genoux, la tête courbée, les larmes débordant de ses yeux d'être ainsi honoré par le Maître de Guerre.

Horus se pencha et lui posa la main sur l'épaule.

— Levez-vous, Maggard. Vous avez prouvé que vous êtes un combattant digne, et aucun guerrier d'un tel courage n'a à s'incliner devant moi.

Le garde du corps se releva en inversant sa prise sur son épée, qu'il offrit, pommeau en avant.

Le ciel jaune se reflétait froidement dans ses yeux d'or, et Petronella frémit en percevant une dévotion nouvelle dans la posture de son garde du corps, l'expression d'une foi et d'une fierté qui l'effrayaient par leur intensité.

La signification de ce geste était claire. Il disait tout ce que Maggard ne pouvait exprimer.

Je suis à vos ordres.

Rassemblés, les Astartes firent l'analyse de leur situation. Les quatre phalanges s'étaient regroupées autour du site, alors que les attaques des morts avaient pour le moment cessé. Le fer de lance était émoussé, mais n'en restait pas moins un instrument de combat aisément capable de détruire ce qu'il restait du misérable détachement de Temba.

Sedirae proposa ses hommes pour sécuriser le périmètre, et Loken lui donna son assentiment d'un simple geste, conscient que le capitaine avait faim de bataille et d'une chance de s'illustrer devant le Maître de Guerre. Vipus reforma ses groupes d'éclaireurs et Verulam désigna des positions de tir pour ses Devastators.

Loken avait été soulagé au-delà de toute expression de constater que les quatre membres du Mournival avaient survécu aux combats, même si Torgaddon et Abaddon avaient tous deux perdu leur casque au cours des furieux combats rapprochés. L'armure d'Aximand avait été déchirée sur le côté. Une éclaboussure de sang, d'un rouge frappant sur le vert de son armure, lui tachait la cuisse.

— Tu vas bien ? s'inquiéta Torgaddon, sa propre armure maculée et cloquée comme si quelqu'un l'avait aspergée d'acide.

— À peu près. Et toi ?

— Oui, mais ça s'est joué à peu, concéda Torgaddon. Ce truc m'a cloué sous l'eau et commençait à m'étrangler. Il m'a arraché mon casque, et je dois avoir bu au moins un seau de cette eau croupie. Il a fallu que je l'éventre au couteau de combat. Pas joli à voir.

Le métabolisme de Torgaddon n'avait pas à craindre l'eau qu'il avait avalée, quelles que fussent les toxines qui pouvaient y être présentes, mais qu'un guerrier tel que lui eût failli être dominé leur rappelait tristement quelle était la force de ces créatures. Abaddon et Aximand avaient à narrer des péripéties similaires, et Loken souhaita désespérément que les combats fussent terminés. Plus la mission se poursuivrait, plus elle allait lui rappeler l'intervention avortée d'Eidolon sur Meurtre.

Les communications, ayant été restaurées, révélèrent que les Janissaires Byzantins avaient terriblement souffert des assauts du marais et se tenaient à leurs positions défensives. Même la menace des coups d'électrofaux de leurs supérieurs disciplinaires ne parvenait plus à les faire avancer. L'ennemi s'était fondu dans les brouillards, mais personne ne pouvait dire avec certitude si les créatures n'étaient plus là.

Les Titans de la Legio Mortis surplombaient les Astartes, le *Dies Irae* parvenant à les rassurer par la seule vertu de son immensité.

Le soin avait été laissé à Erebus de déterminer la direction à suivre. Lui et ses guerriers en nombre réduit s'avancèrent dans le cercle de lumière qui entourait les restes de l'appareil de Petronella Vivar. L'armure du premier chapelain était tachée et bosselée. Nombre de ses sceaux et de ses

parchemins en avaient été arrachés.

— Monseigneur, je pense que nous avons trouvé la source des transmissions, rapporta Erebus. Une structure se dresse devant nous.

— Où exactement, et à quelle distance ? demanda le Maître de Guerre.

— À un kilomètre plus à l'ouest.

Horus leva son épée et s'adressa à tous.

— Sons of Horus, nous avons été offensés et certains de nos frères ont péri. Il est temps pour nous de les venger.

Sa voix forte portait aisément par-dessus les eaux mortes des marécages. Ses guerriers crièrent leur assentiment et suivirent le Maître de Guerre, qu'Erebus et les Word Bearers dirigèrent au travers des brumes.

Enflammés par une furieuse résolution, les Astartes avancèrent sur ce sol détrempé, prêts à faire s'abattre la colère du Maître de Guerre sur l'adversaire qui avait lâché ses horreurs sur eux. Maggard et Petronella les accompagnèrent, car nul ne souhaitait retourner en arrière pour les escorter jusqu'aux retranchements de l'Armée Impériale. Les apothicaires des légions soignèrent leurs plaies et les aidèrent à traverser les pires accidents du terrain.

Les brumes finirent par s'amincir et Loken put entrevoir au travers les silhouettes des Astartes les plus distants. Plus ils marchaient et plus le sol redevenait ferme sous leurs pieds, et tandis qu'Erebus les guidait, le brouillard continua de se dissiper.

D'un seul coup, ils en furent sortis, aussi soudainement qu'en passant d'une pièce à une autre.

Derrière eux, les langues de brume formaient comme un rideau de théâtre qui avait attendu de s'écarter pour leur dévoiler quelque merveille étonnante.

Et devant eux se trouvait la source des émissions, une colossale montagne de métal qui s'élevait de la plaine fangeuse.

Le *Glory of Terra* , vaisseau-amiral d'Eugan Temba.

OceanofPDF.com

SEPT

Surveiller nos arrières
Effondrement
Le traître

Trépassé, rouillé depuis près de six décennies, le croiseur gisait en ruine parmi les cratères, sur cette étendue de boue, sa coque autrefois monumentale presque trop déformée pour être reconnue. Ses flèches gothiques, hautes comme les blocs d'une ville, étaient tombées au sol ; de ses contreforts et de ses arcades pendaient les frondes pourrissantes d'immenses rameaux grimpants. Sa quille était disloquée comme si le vaisseau avait heurté la surface le ventre en avant, et beaucoup des surfaces extérieures s'étaient affaissées, laissant les ponts ouverts aux éléments.

Des andains de végétation mousseuse couvraient la coque dont la tour de commandement se dressait toujours vers le ciel. De grands mâts de communication radio étaient penchés dans le vent mugissant.

Loken trouva cette scène d'une tristesse insupportable. Que tel dût être le dernier repos d'un vaisseau aussi magnifique lui semblait de la plus haute injustice.

Des morceaux de débris parsemaient les alentours, des fragments de métal tordu, corrodé, et des objets personnels incongrus qui devaient avoir appartenu aux membres de l'équipage, éjectés comme eux lors de la collision avec le sol.

— Par le Trône… fut tout ce que parvint à formuler Abaddon.

— Comment est-ce possible ? murmura Aximand.

— Il s'agit bien du *Glory of Terra* , affirma Erebus, je reconnais la configuration de son pont de commandement. C'est bien le croiseur de Temba.

— Alors ça veut dire que Temba est déjà mort, se désola Abaddon avec des accents de frustration. Personne n'aurait pu survivre.

— Dans ce cas, qui aurait transmis ce signal ? rétorqua Horus.

— Peut-être que ce message est diffusé automatiquement en boucle depuis des années, suggéra Torgaddon. Loken secoua la tête.

— Non, le signal n'a commencé à être émis que quand nous avons pénétré dans l'atmosphère. Quelqu'un a activé l'unité émettrice quand il a su que nous arrivions.

Le Maître de Guerre scrutait fixement la forme massive de l'épave, comme s'il avait pu, en se concentrant suffisamment, voir au travers de la coque et discerner ce qui s'y trouvait.

— Nous devons aller inspecter l'intérieur, les pressa Erebus, débusquer ceux qui s'y cachent et tous les tuer.

Loken se retourna.

— Pénétrer à l'intérieur ? Vous êtes fou ? Nous n'avons aucune idée de ce qui nous attend là-dedans. Il pourrait y avoir des milliers de ces… choses. Ou peut-être pire.

— Quel est le problème, Loken ? le railla Erebus. Est-ce que les Sons of Horus auraient peur du noir, à présent ?

Loken fit un pas vers lui.

— Tu oses nous insulter, Word Bearer ?

Erebus s'avança pour répondre aux paroles de Loken, mais le Mournival se rassembla derrière le dernier venu de ses membres, et leur cohésion amena le premier chapelain à réfléchir. Au lieu d'aggraver ce différend, il courba la tête.

— Je vous prie de m'excuser si j'ai pu m'exprimer hors de propos, capitaine Loken. Je ne souhaite que laver cette tache sur l'honneur de votre légion.

— C'est à nous de défendre l'honneur de notre légion, Erebus. Et ça n'est pas à vous de nous dire comment nous devons agir.

Horus trancha la question avant que d'autres paroles dures ne pussent être échangées.

— Nous allons y entrer, dit-il.

Le brouillard ondulant suivit les Astartes quand ils se dirigèrent vers le vaisseau écrasé, et les Titans de la Legio Mortis étaient derrière eux, les jambes toujours nimbées par les franges cotonneuses. Loken conservait son bolter armé, trop conscient des bruits que produisait l'eau derrière eux, même s'ils constituaient sans doute l'environnement sonore ordinaire de cette lune.

Tandis que la distance se réduisait entre eux et l'épave, il vint marcher à hauteur du Maître de Guerre.

— Monseigneur, je sais ce que vous allez répondre, mais il serait négligent de ma part de ne pas vous livrer ma pensée.

— Me livrer ta pensée à quel sujet, Garviel ? demanda Horus.

— À propos du fait que vous nous meniez vers l'inconnu.

— N'est-ce pas ce que j'ai fait durant les deux derniers siècles ? Tout ce temps passé à nous enfoncer dans l'espace, n'était-ce pas pour repousser les limites de l'inconnu ? C'est pourquoi nous existons, Garviel : pour rendre connu ce qui ne l'est pas.

Le Maître de Guerre avait le talent d'entraîner les conversations à l'opposé des points qu'il ne souhaitait pas aborder. Mais Loken savait maintenant percer le talent admirable qu'avait son commandant pour faire dévier un sujet et resta focalisé sur son idée.

— Monseigneur, accordez-vous de la valeur aux conseils du Mournival ? demanda-t-il afin de tenter une approche différente. Horus s'arrêta sur place et se tourna vers Loken, le visage sérieux.

— Tu as entendu ce que j'ai dit à cette commémoratrice dans la baie d'embarquement. Vous êtes pour moi d'une valeur inestimable. Pourquoi crois-tu devoir me poser cette question ?

— Vous nous utilisez si souvent comme vos chiens de guerre, en nous faisant réclamer le sang à votre place. Vous nous faites jouer un rôle au lieu de nous laisser vous aider à rester fidèle à vous-même.

— Bien. Dis-moi ce que tu as à dire, Garviel, et je te promets de t'écouter, jura Horus.

— Sauf votre respect, seigneur, vous ne devriez pas être ici à la tête de ce fer de lance, et nous ne devrions pas pénétrer dans ce vaisseau sans envoyer personne en reconnaissance. Nous avons trois des plus grandes machines de guerre du Mechanicum derrière nous ; ne pourrions-nous pas au moins les laisser affaiblir un peu cette cible avec leurs canons ?

Horus partit d'un petit rire.

— Tu as l’esprit d’un vrai penseur, mon fils. Mais les guerres ne sont pas gagnées par les penseurs, elles le sont par les hommes d’action. Cela fait trop longtemps que je n’ai pas manié une lame et livré une telle bataille, contre des abominations qui ne souhaitent rien d’autre que nous anéantir. Je t’ai dit sur Meurtre que si j’avais pensé ne plus jamais pouvoir me battre, j’aurais décliné les responsabilités de Maître de Guerre.

— Le Mournival aurait pu venir ici à votre place, commandant. Nous aussi, nous portons votre honneur sur nos épaules.

— Crois-tu que les miennes soient si étroites que je ne puisse le porter seul ? l’interrogea Horus, et Loken fut surpris de lire dans son regard une authentique colère.

— Non, monseigneur, mais vous n’êtes pas obligé de le porter seul.

Horus s’esclaffa et coupa court à cette tension. Son courroux paraissait tout à fait oublié.

— Tu as raison, mon fils, bien sûr. Mais mes jours de gloire ne sont pas encore derrière moi. Il me reste encore bien des lauriers à obtenir.

Le Maître de Guerre se remit à marcher.

— Grave ces mots dans ta mémoire, Garviel Loken. Un jour, tout ce que j’ai accompli jusqu’à présent pour la Croisade paraîtra insignifiant en comparaison de mes actes à venir.

Malgré l’insistance d’Horus pour mener les Astartes à l’intérieur de l’épave, il consentit à laisser les Titans engager la cible les premiers. Les trois machines de guerre de la Legio Mortis verrouillèrent leurs appuis, et sur l’ordre du Maître de Guerre, lâchèrent une salve de missiles et d’obus dans la masse du croiseur. Des floraisons de lumière se déployèrent sur l’immensité de la coque, qui vibra sous chaque impact. Des incendies se déclenchèrent à l’intérieur et d’épais panaches d’une fumée âcre s’élevèrent vers le ciel comme autant d’appels à la clémence que le vaisseau aurait pu adresser à ses anciens maîtres.

À nouveau, le Maître de Guerre marcha en tête, la brume suivant ses troupes comme une cape d’un jaune nébuleux. Loken discernait toujours les bruits provenant de derrière eux, mais au milieu du pas tonitruant des Titans, des craquements du croiseur en flammes et de leurs propres pataugements dans la boue, il lui devenait impossible d’être certain de ce qu’il entendait.

— J’ai l’impression de marcher droit dans un traquenard, dit Torgaddon en

le regardant par-dessus son épaule. Ses doutes reflétaient à la perfection ceux de Loken.

— Je suis de ton avis.

— En tout cas, je n'aime pas l'idée de rentrer là-dedans.

— Tu n'as tout de même pas peur ? demanda Loken, en ne plaisantant presque qu'à moitié.

— Ne dis pas n'importe quoi, Garvi. Pour une fois, je crois que tu as raison, nous sommes en train de faire une erreur.

Loken discerna une véritable préoccupation sur le visage de son ami, et fut désarçonné de voir Torgaddon le boute-en-train devenu soudain si sérieux. Parallèlement à ses fanfaronnades et sa simplicité, Tarik était doué d'un instinct qui leur avait sauvé la vie en plus d'une occasion.

— Qu'est-ce qui te préoccupe ?

— Je suis sûr que c'est un piège, insista Torgaddon. On nous a dirigés dans cette direction, comme si c'était pour nous forcer à trouver ce vaisseau.

— J'ai dit la même chose au Maître de Guerre.

— Qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

— À ton avis ?

— Ah, proféra Torgaddon sans surprise. Cela dit, tu n'espérais pas sérieusement le faire changer d'avis ?

— Je pensais lui donner à réfléchir, mais c'est comme s'il ne nous écoutait plus. Erebus l'a tellement monté contre ce Temba qu'il ne veut même pas considérer d'autre option que d'aller le tuer de ses propres mains.

— Alors que devons-nous faire ? demanda Torgaddon, et une fois encore, Loken en fut surpris.

— Surveiller nos arrières, mon ami. Surveiller nos arrières.

— Excellent plan, ironisa Torgaddon. Je n'y avais même pas pensé. Et dire que j'allais me précipiter dans un piège potentiel sans faire attention à rien.

Le Torgaddon que Loken connaissait et appréciait tant était de retour.

Le quart arrière du *Glory of Terra* se dressait devant eux. Ses tours de commandement dressées de biais, qui masquaient en partie le ciel maladif, les enveloppèrent dans leur ombre froide. Loken vit que s'introduire à l'intérieur ne serait pas difficile. La canonnade des Titans avait ouvert de larges déchirures dont s'étaient déversées des monceaux de débris, formant ainsi de grandes rampes, semblables aux pentes pierreuses devant les brèches d'une forteresse.

Le Maître de Guerre décréta une halte générale et se mit à délivrer ses

ordres.

— Capitaine Sedirae, vous et vos escouades d'assaut formerez l'avant-garde.

La fierté que ressentait Luc de recevoir un tel honneur était pratiquement palpable.

— Capitaine Moy, vous m'accompagnerez. Vos lance-flammes et vos fuseurs s'avéreront très précieux si nous avons besoin de nettoyer rapidement une zone ou de franchir des cloisons blindées.

Verulam Moy opina de la tête, avec une réserve plus digne que l'ardeur de Sedirae à vouloir impressionner leur commandant.

— Quels sont nos ordres, monseigneur ? s'informa Erebus, ses Word Bearers rassemblés derrière leur chapelain. Nous sommes prêts à vous servir.

— Emmenez vos frères de l'autre côté, trouvez un point d'accès, puis ralliez le milieu du vaisseau. Si cette ordure de Temba essaie de s'enfuir, je veux qu'il vous trouve sur son chemin.

Le premier chapelain enregistra cette demande et entraîna ses guerriers dans l'ombre de l'énorme croiseur. Le Maître de Guerre se tourna alors vers son Mournival.

— Ezekyle, règle-toi sur la balise de mon armure pour former des échelons progressifs sur mon côté gauche. Horus, couvre mon côté droit. Tarik et Garviel, vous couvrirez l'arrière, sécurisez la zone et notre couloir de repli. Compris ?

Le Maître de Guerre avait réparti les rôles avec son efficacité coutumière, mais Loken fut sidéré de se retrouver cantonné à une fonction d'arrière-garde. Les autres membres du Mournival, et particulièrement Torgaddon, en paraissaient surpris tout autant que lui. Le laisser derrière ? Était-ce la façon qu'avait trouvé leur commandant de le punir pour avoir osé remettre en question ses décisions, ou pour avoir suggéré qu'il n'aurait pas dû mener le fer de lance ?

— Est-ce bien compris ? répéta Horus. Les quatre membres du Mournival répondirent par l'affirmative.

— Alors allons-y, gronda le Maître de Guerre. J'ai un traître à tuer.

Luc Sedirae emmena les escouades d'assaut. La poussée compacte de leurs réacteurs dorsaux les porta aisément jusqu'aux déchirures noires ouvertes dans le flanc du croiseur. Comme Loken s'y attendait, Sedirae fut le

premier à se jeter à l'intérieur et disparut dans les ténèbres sans même prendre le temps de marquer un instant d'arrêt. Ses hommes l'y suivirent et ils les eurent bientôt tous perdus de vue, tandis qu'Abaddon et Aximand trouvaient d'autres voies d'entrée, en escaladant les décombres pour atteindre les trous encore fumants que les Titans avaient percés. Aximand lui avait adressé un rapide haussement d'épaules avant d'entraîner avec lui ses propres escouades, et Loken les regarda partir, sans parvenir à croire qu'il ne marchait pas au côté de ses frères alors que ceux-ci partaient à la bataille.

Le Maître de Guerre gravit lui aussi les débris empilés, aussi facilement qu'un homme aurait grimpé une colline en pente douce. Verulam Moy et ses équipes d'armes spécialisées lui emboîtèrent le pas.

En quelques instants, ils se retrouvèrent seuls sur l'étendue désolée et Loken sentit l'incompréhension gagner ses guerriers ; ils se tenaient là, l'air embarrassé, à attendre des ordres de partir au combat. Mais il n'en avait pas à leur donner.

Torgaddon le tira de sa stupéfaction en commençant à crier ses instructions et à raviver la flamme chez tous ceux laissés en arrière. Les Astartes se dispersèrent pour former un cordon autour de leur position. Ceux de Nero Vipus se postèrent en bordure du brouillard, et l'escouade Brakespur grimpa sur les débris afin de garder les entrées du *Glory of Terra* .

— Tu pourrais me répéter très précisément ce que tu as dit au commandant ? le pria Torgaddon, qui approchait de lui en piétinant dans la boue.

Loken se projeta à tous les moments où des mots s'étaient échangés entre lui et le Maître de Guerre depuis qu'ils avaient posé pied sur la lune de Davin, à la recherche d'une offense qu'il lui aurait faite. Il ne retrouvait rien d'assez sérieux pour justifier son exclusion de la bataille contre Temba, ni celle de Torgaddon.

— Rien d'autre que ce que je t'ai déjà dit.

— Ça n'a aucun sens, se désola Torgaddon en essayant de nettoyer une partie de la saleté qui lui collait au visage, et qu'il n'arriva qu'à étaler davantage. Pourquoi veut-il nous priver de tout ça ? Je veux dire… Pour choisir Moy ? Soyons sérieux.

— Moy est un officier tout à fait compétent, argumenta Loken.

— Compétent ? se gaussa Torgaddon. Ne te méprends pas, Garvi, j'aime Verulam comme un frère, mais c'est un officier du rang, tu le sais très bien, et je le sais très bien. Et il n'y a rien de mal à ça, et l'Empereur sait que

nous avons besoin de bons officiers du rang. Mais il n’est pas de ceux que le Maître de Guerre devrait avoir à ses côtés à un moment comme celui-ci.

Loken ne pouvait contredire la logique de Tarik, ayant eu la même réaction que lui lorsqu’ils avaient reçu leurs instructions.

— Je ne sais pas quoi te dire. Tu as raison, mais le commandant nous a donné un ordre et nous avons prêté serment de lui obéir.

— Même quand nous savons que cet ordre ne rime à rien ?

Loken n’avait pas de réponse à cette question.

Le Maître de Guerre et Verulam Moy guidèrent le cortège du fer de lance dans l’intérieur sombre et oppressant du *Glory of Terra* , dont les corridors voûtés penchaient de travers et dont les cloisons étaient déformées par la corrosion. Une eau sale coulait des sections ouvertes aux éléments, et il soufflait sur les passerelles crissantes un vent chargé d’une puanteur pareille à l’haleine d’un défunt. Des banderoles de végétaux noirs et des écharpes de matière moisie, qui pendaient des plafonds, frottaient contre leurs casques ou leurs têtes en y laissant des traînées de résidus collants.

Les sols grillagés étaient dangereux et instables, mais l’Astartes maintenait une bonne allure, et poussait vers le haut au travers de la putréfaction, vers les étages de commandement.

Une communication régulière, bien que perturbée, avec l’avant-garde de Sedirae les informait de sa progression au-devant d’eux. Le vaisseau était apparemment désert. Bien que le groupe de tête fût relativement proche, la voix de Sedirae était hachée par les interférences. Un de ses mots sur trois devenait à présent inintelligible.

Et plus ils s’enfonçaient dans le croiseur, plus les transmissions empiraient.

— Ezekyle ? appela le Maître de Guerre en allumant le micro intégré de son armure. Rapporte-moi votre progression.

La voix d’Abaddon était à peine reconnaissable. Grésillements et sifflements la couvraient d’un bruit confus.

— Nous remont… …es ponts …férieurs… Contin… couvrons… flanc, mons…

Horus tapota son gorgerin.

— Ezekyle ?

Il se tourna vers Verulam Moy.

— Essayez d’entrer en contact avec Erebus, lui dit-il avant de retourner à

ses propres tentatives de liaison. Horus Aximand, est-ce que tu m'entends ?

Il ne capta que des parasites ininterrompus, sauf par une voix faible.

— …ont d'artillerie… ralent… obus. Nous pr… lentement, mais… ressons.

— Rien de la part d'Erebus, mais il se trouve certainement déjà de l'autre côté du vaisseau. Si on peut en juger d'après les interférences que nous subissons déjà entre nous, il est peu probable que nos fréquences inter-armures arrivent à l'atteindre.

— Continuons d'avancer, décréta le Maître de Guerre.

— Commandant, risqua Moy. Puis-je hasarder une suggestion ?

— Si vous vouliez proposer de faire demi-tour, oubliez-la, Verulam. Mon honneur et celui de la Croisade ont été mis en doute, et je ne laisserai pas dire que j'y ai tourné le dos.

— Je le sais, monseigneur, mais je pense que le capitaine Loken a raison. Nous sommes en train de courir un risque inutile.

— La vie toute entière n'est que risque, mon ami. Chaque jour que nous passons loin de Terra est un risque. Chaque décision que je prends est un risque. Nous ne pouvons éviter le risque, car si nous le faisions, nous ne parviendrions à rien. Si le but de tout capitaine était de préserver son vaisseau, jamais il ne lui ferait quitter son ancrage. Vous êtes un bon officier, Verulam, mais vous ne savez pas percevoir comme moi les opportunités d'héroïsme.

— Commandant, protesta Moy, nous ne parvenons pas à maintenir le contact avec nos frères et nous n'avons aucune idée de ce qui nous attend dans ce croiseur. Pardonnez-moi mon audace, mais s'enfoncer de la sorte vers l'inconnu ne ressemble pas à de l'héroïsme. Plutôt à de l'improvisation.

Horus se pencha sur Moy.

— Capitaine, vous savez comme moi que tout l'art de la guerre consiste à essayer de deviner ce que cache la colline.

— J'en suis conscient, monseigneur… commença Moy, mais Horus n'était pas d'humeur à se laisser interrompre.

— Depuis que l'Empereur m'a nommé au rang de Maître de Guerre, les gens passent leur temps à me dire ce que je peux ou ce que je ne peux pas faire, et cela commence à me fatiguer. S'ils n'apprécient pas mon opinion, cela les regarde. *Je* suis le Maître de Guerre et mon choix est fait. Nous allons continuer.

Un piaillement aigu chargé de parasites fendit soudain les ténèbres, et la voix de Luc Sedirae leur parvint par radio aussi clairement que s'il s'était tenu à côté d'eux.

— Par le Trône ! Ils sont ici ! cria-t-il.

Alors tout commença à basculer.

Loken le sentit au travers de ses semelles : un grondement prodigieux qui paraissait provenir des fondements même de la lune. Il se retourna, horrifié d'entendre le grincement assourdissant du métal contre le métal, et vit des gerbes de boue jaillir vers le ciel alors que des portions enterrées du vaisseau se libéraient de la succion des marais. Ses sections supérieures chaviraient, et le vaisseau entier se mit à pencher. Inéluctablement, la proue colossale s'abattait vers le sol.

— Éloignez-vous ! hurla Loken alors que la masse de métal prenait de la vitesse.

Les Astartes sautèrent de la carcasse. Loken en perçut l'ombre comme un linceul alors que les sens de son armure atténuaient le bruit de l'effondrement du vaisseau.

Il se retourna à temps pour voir l'épave s'écraser à terre avec la force d'une frappe orbitale, la superstructure se désagrégeant sous son propre poids et projetant dans les airs des lacs entiers d'eau croupie. Loken fut soufflé comme une feuille par l'onde de choc, retomba dans une mare stagnante profonde jusqu'à la taille et disparut sous la surface.

En se redressant sur ses genoux, il vit le raz-de-marée boueux surgir de sous le croiseur, et des dizaines de ses guerriers être enterrés sous la bouillie brune. La puissance de la chute se répandit du cratère qu'elle avait creusé ; une bruine saumâtre se mit à tomber, barbouillant les oculaires de son casque. Il n'y voyait plus qu'à quelques centaines de mètres.

Loken se redressa en dégageant la fange prise dans la glissière de son bolter. Il réalisa brutalement que le souffle de l'impact avait chassé ce brouillard sulfureux qui avait été leur compagnon constant depuis qu'ils avaient posé pied sur cette lune maudite.

— Sons of Horus, tenez-vous prêts ! ordonna-t-il, ayant distingué ce que la chape de brume leur avait masqué.

Des centaines de choses mortes avançaient vers eux.

Pas même l'armure d'un primarque ne pouvait résister à l'impact d'un croiseur. Horus tira en grognant sur l'étançon de fer tordu planté dans sa

poitrine. Un sang poisseux macula son armure, mais la plaie se referma presque aussitôt qu'il en eût extrait le métal. Son corps génétiquement amélioré pouvait facilement supporter une blessure aussi triviale ; malgré sa chute au travers des niveaux du vaisseau, il n'avait pas perdu son orientation, et se tenait parfaitement en équilibre sur le pont penché.

Il se rappela la plainte du métal torturé, son choc contre les armures, et les craquements d'os quand les Astartes avaient été projetés de toutes parts.

— Sons of Horus, par ici ! cria-t-il. Verulam !

Ne lui répondirent que des échos moqueurs, et il jura, réalisant qu'il était seul. Le micro était tombé de son gorgerin ; ses câbles de bronze pendaient de son logement vide et il les arracha dans un geste exaspéré.

Verulam Moy n'était pas dans les parages, et de même, les membres de son escouade avaient dû être dispersés. En observant rapidement ses environs, Horus se découvrit partiellement enfoui sous les débris du vestibule de l'armorium, dont le plafond s'était rompu. Une eau glacée dégoulinait en pluie fine. Il renversa la tête en arrière pour la laisser asperger son visage.

À supposer que celle-ci ne se fût pas disloquée lors de l'impact avec le sol, car Horus ne voyait aucune autre explication à ce qui venait de se produire, la passerelle de commandement n'était tout de même pas loin. Il s'extirpa de sous les décombres, et en vérifiant qu'il était toujours armé, retrouva la poignée de son épée qui dépassait des ruines de la salle.

Il la dégagea d'un coup sec. Sa lame dorée capturait le peu de lumière qu'il y avait à refléter et brillait néanmoins comme d'un feu intérieur. Forgée par son frère, Ferrus Manus de la 10^{e} légion, elle lui avait été offerte par le primarque des Iron Hands en cadeau d'investiture au rang de Maître de Guerre.

Horus sourit en constatant que la lame était demeurée aussi parfaite qu'au jour où Ferrus la lui avait tendue, une lueur d'adoration dans ses pupilles gris acier. Jamais il n'avait davantage apprécié qu'en cet instant le talent de son frère sur les enclumes de ses fonderies.

Le pont crissa sous son poids, et il se mit soudain à douter de la sagesse d'avoir voulu mener cet assaut. Malgré tout, il bouillait encore de rage contre Eugan Temba, un homme en qui il avait cru, et dont la perfidie lui transperçait les cœurs.

Quel genre d'homme aurait pu briser un serment de loyauté à l'Imperium ?

Quel genre d'individu méprisable aurait osé le trahir, lui ?

Le sol s’affaissa à nouveau, Horus compensant sans peine sa légère oscillation. Il employa sa main libre pour se hisser vers la porte béante, ouverte sur le dédale de corridors que constituait un vaisseau de cette taille. Il n’avait auparavant posé le pied qu’une seule fois à bord du *Glory of Terra* , il y avait près de soixante-dix ans, mais se souvenait encore de son agencement comme si cela avait été la veille : au-delà de ce passage s’étendaient les passerelles supérieures de l’armorium, et au-delà encore, l’artère spinale du croiseur, menant au pont principal par plusieurs étranglements défensifs.

Horus grogna sous l’effet d’une douleur fulgurante à la poitrine, et réalisa que la barre de métal devait avoir perforé l’un de ses poumons. Sans une hésitation, il bascula de schéma respiratoire et continua d’avancer sans marquer de pause, son regard arrivant sans effort à percer l’obscurité.

Aussi près du pont de commandement, Horus percevait les terribles changements qu’avait subis le vaisseau. Les parois étaient couvertes d’une sorte de poix bactérienne écœurante, qui rongeait l’acier comme un mucus corrosif. Les branches d’organismes parasites dégoulinants tétaient les suppurations brunâtres d’espèces de pustules pendues aux murs. Une odeur constante de putréfaction était suspendue dans l’air.

Horus se demanda ce qui avait bien pu arriver. Les tribus de cette lune avaient-elles lâché sur l’équipage une sorte d’épidémie ? Était-ce de ces moyens atroces qu’Erebus avait parlé ?

Son sens du goût percevait que l’air était saturé de bactéries mortelles et d’agents biologiques contaminateurs, bien qu’aucun ne fût assez virulent, et de loin, pour affecter son métabolisme. À la lueur dorée de sa lame qui lui éclairait la voie, Horus se trouva un chemin autour d’un portique roulant, en tendant l’oreille à l’écoute du moindre signe de ses guerriers. Le bruit occasionnel d’une fusillade distante ou d’une course sur le métal lui confirmait qu’il n’était pas totalement isolé, mais le déroulement de ces engagements demeurait un mystère. L’infrastructure altérée du vaisseau faisait résonner autour de lui des échos fantômes et des cris éloignés. Il décida de les ignorer pour poursuivre seul.

Ayant traversé l’armorium, il arriva dans l’artère centrale du vaisseau, au sol déformé et penché selon un angle peu naturel. Les lueurs vacillantes de globes luminescents et les étincelles crachées par les conduites d’énergie jetaient leur bleu électrique sur cette galerie immense. L’oscillation du croiseur faisait claquer des portes délabrées contre leur cadre au rythme

funèbre d’un glas.

Devant lui se manifestèrent un gémissement sourd et la démarche traînante de pieds calleux, les premiers sons qu’il parvenait clairement à identifier. Ils lui parvenaient de derrière une large ouverture, dont les portes pare-feu crantées s’ouvraient laborieusement et se refermaient, comme les mâchoires de quelque bête monstrueuse que des débris empêchaient de totalement se clore. Ce qui produisait ces sons se tenait entre Horus et sa destination finale.

Un effet de l’éclairage diffus projetait des ombres depuis cette bouche. Des persistances éphémères dansaient sur ses rétines, comme si cette lumière lui parvenait d’un projecteur de données visuelles tournant au ralenti.

Alors que la porte pare-feu se refermait à nouveau, une main se tendit et agrippa le métal visqueux. De cette main avaient poussé de longues griffes jaunes et dégoulinantes ; la chair du membre, quant à elle, était dévastée par la lèpre et les vers. Une autre main se referma sur le battant opposé et l’écarta, d’une force qui démentit l’apparente fragilité de ces bras.

Aucune sensation n’était plus étrangère à Horus que la peur. Pourtant, quand la source des sons se révéla à lui, il fut brusquement saisi par la conviction que tout compte fait, ses capitaines avaient peut-être eu raison.

Était apparue devant lui une horde de créatures faméliques à la chair contaminée, dont la démarche mal assurée les faisait avancer en phalange. Une sensation de puissance diffuse émanait néanmoins de leurs corps dévastés par la faim et aux ventres gonflés. Des nuages de mouches couronnaient leurs têtes cornues et cyclopéennes. Une étrange poésie de borborygmes sonores s’échappait de leurs lèvres tuméfiées et fendues ; Horus n’y trouva aucun sens. Une chair verte s’accrochait à leurs os exposés. Malgré leurs mouvements aussi pesants et monotones que ceux des cadavres des marécages, le Maître de Guerre décelait dans leurs muscles tendus une vigueur prête à frapper, et une faim terrible dans chaque globe oculaire atteint de cataracte.

Les créatures se trouvaient à moins d’une dizaine de mètres devant lui, mais leur image était trouble, et frémissante, comme si des larmes avaient brouillé sa vision. Il cligna rapidement des yeux et remarqua leurs épées rouillées, porteuses de contagion.

— Eh bien, vous êtes tous très séduisants, pas d’erreur là-dessus, lança Horus avant de lever son épée et de se ruer vers eux.

Sa lame d’or s’abattit sur les monstres comme une comète ardente. Chacun

de ses coups en fauchait sans effort plus d'une douzaine ; des éclaboussures de chair abîmée couvrirent bientôt les murs et l'air s'emplit d'une puanteur de matière fécale, à mesure que les monstruosités éclataient dans des dispersions de pourriture. Des griffes scrofuleuses se tendaient vers Horus, dont chaque partie du corps devint une arme. Ses coudes frappèrent et arrachèrent des têtes de leurs épaules, ses pieds fracassaient des colonnes vertébrales, et toujours son épée s'abattait sur ses adversaires aussi écervelés que les automates des cages d'entraînement.

Horus ignorait à quel type de créatures il avait affaire, mais manifestement, celles-ci ne s'étaient jamais retrouvées confrontées à la puissance d'un primarque. Il poursuivit sa percée dans la galerie centrale du vaisseau, en s'y taillant un chemin au travers de ces êtres drapés dans leurs entrailles. Sur son passage en demeurait la trace, un tapis de viande laminée embaumant la mort et la pestilence. Devant lui l'attendaient encore des centaines de ces créatures, et le pont principal du *Glory of Terra* .

La brutalité du combat accaparant toute son attention, il perdit la mesure du temps. Ses mouvements devinrent d'une rudesse mécanique. Rien ne pouvait se dresser devant lui, et chaque coup asséné le rapprochait davantage de son but. Le corridor s'élargit ; il poussa au travers de la masse remuante des cyclopes difformes, où le reflet d'or de son épée et la lumière incertaine lui firent apparaître que le nombre de ses ennemis devenait de moins en moins substantiel.

Sa lame déchira un ventre distendu, qu'elle ouvrit tout grand dans un épanchement de fluides infects. Au lieu de se répandre, la chair de la créature se dissipa comme une fumée huileuse ; Horus fit un nouveau pas en avant, mais ne put dispenser davantage sa colère sur ses ennemis. Le corridor s'était soudain retrouvé inexplicablement vide. Il regarda autour de lui. Là où s'était tenue une horde de créatures malades désireuses de le tuer, ne subsistaient que quelques vestiges puants de dépouilles tailladées.

Eux-mêmes se dissolvaient comme de la graisse sur une plaque chauffée, s'évaporaient en une vapeur fumante d'un vert si sombre qu'il en semblait presque noir.

— Par le Trône, se révolta Horus au spectacle répugnant de cette chair liquéfiée, en finissant par reconnaître ce vaisseau pour ce qu'il était : un charnier du Warp, un terrain d'enfantement de l'Empyrean.

Une résolution nouvelle le gagna alors qu'il approchait des multiples cloisons anti-explosions protégeant le pont de commandement. Horus se

sentit plus certain que jamais de devoir supprimer Eugan Temba. Il s’attendit à rencontrer d’autres troupeaux engendrés par le Warp, mais la galerie était maintenant étrangement calme. Le silence n’était ponctué que par les bruits de nouveaux tirs dont il était à présent certain qu’ils provenaient de l’extérieur de la coque, et par le plic-ploc de gouttes d’eau noire sur son armure.

Horus progressa avec prudence, écartant des câbles électriques de son passage. Une par une, les portes scellées s’ouvraient lentement à son approche. Tout cela avait beaucoup trop l’allure d’un piège, mais plus rien à présent ne le priverait de sa vengeance.

En s’engageant sur le pont principal du *Glory of Terra* , Horus constata que son immensité à colonnades s’était muée d’un lieu de commandement en quelque chose de tout à fait différent. Des bannières vermoulues étaient suspendues aux points les plus hauts, des dépouilles anciennes cousues à leur étoffe. Même de là où il se trouvait, Horus voyait s’accrocher à ces corps l’uniforme gris loup de la 63^{e} expédition, et se demanda si ces pauvres hères avaient voulu rester fidèles à leur serment de loyauté.

— Vous serez vengés, mes amis, murmura-t-il en s’avançant davantage sur le pont.

Les stations de travail à étages avaient été vandalisées, leurs instruments arrachés et rebranchés selon une étrange configuration. Des faisceaux de câblages de plusieurs mètres d’épaisseur s’élevaient vers les ombres impénétrables de la voûte.

Ces câbles étaient parcourus d’une pulsation d’énergie, et Horus réalisa qu’il se trouvait devant la source du signal radio qui avait tant perturbé Loken durant leur descente.

En vérité, il lui semblait pouvoir discerner les paroles de cette maudite voix, présentes dans l’air comme un secret prêt à lui noircir la langue s’il osait le proférer.

Nurgh-leth , murmurait-elle sans fin…

Mais il s’aperçut alors que ça n’était pas un écho de la transmission du vaisseau. Une gorge humaine psalmodiait ce nom.

Les yeux d’Horus se plissèrent, en quête de la source de cette voix. Sa lèvre se retroussa de dégoût quand il aperçût enfin la silhouette gonflée de l’homme qui se tenait debout devant le trône de capitaine : à peine plus qu’une masse remuante et corpulente, dont s’échappait une terrible odeur rancie.

Des bestioles volantes aux corps noirs et luisants infestaient le moindre repli de sa peau. Des bouts de tissu gris étaient collés à sa chair maladive ; ses épaulettes d'or brillaient encore, et ses brandebourgs d'argent pendaient mollement sur son ventre massif.

Une de ses mains reposait contre son torse, sur la masse glutineuse d'une blessure infectée. L'autre tenait une épée dont l'éclat était semblable à celui du diamant.

Submergé par la colère et le deuil, Horus tomba à genoux en apercevant le corps d'un guerrier de l'Astartes affalé devant le personnage à la splendeur décadente.

Verulam Moy, le cou manifestement brisé, ses yeux sans vie fixés sur les dépouilles décomposées accrochées aux bannières.

Avant même de lever les yeux vers l'assassin de Moy, Horus sut qui cela allait être : Eugan Temba…

Le traître.

OceanofPDF.com

HUIT

Le dieu terrassé

Loken n’arrivait pas à se souvenir d’un autre combat où lui et ses guerriers avaient usé toutes leurs munitions. Chaque Astartes en portait normalement assez pour n’importe quel type d’engagement, puisque aucun tir ne se perdait et que chaque cible succombait normalement au premier bolt.

Les caisses à munitions se trouvaient au site d’atterrissage et il leur était impossible d’y retourner après l’avance résolue du Maître de Guerre.

Loken avait depuis longtemps épuisé tous ses projectiles, et il louait l’insistance d’Aximand pour l’emploi de bolts subsoniques, dont les explosions avaient malgré tout un degré de létalité satisfaisant sur les choses mortes.

— Par le Trône, ça ne s’arrêtera donc jamais ? s’exclama Torgaddon. Je dois en avoir tué au moins une centaine !

— Tu dois avoir passé ton temps à tuer cent fois le même, répondit Loken en secouant son épée pour en détacher la fibre grise. Si tu ne leur fais pas éclater la tête, ils se relèveront ; j’en ai achevé plus d’une dizaine qui avaient déjà été touchés au bolter.

Torgaddon hocha la tête.

— Accrochez-vous, revoilà la Legio.

Loken s’agrippa à un morceau de débris plus lourd que les autres alors que

les Titans entamaient une nouvelle canonnade mortelle dans la masse des monstres décomposés. Comme les géants censés hanter les brumes de Barbarus, ils en émergèrent, les poings chargés de tonnerre et de feu. Les explosions humides qui secouèrent le marécage projetèrent les cadavres en l'air, et le pas écrasant des machines les réduisait en pulpe.

L'air vibrait sous la puissance de l'attaque. Des avalanches de fragments et de boue glissaient du *Glory of Terra* à chaque détonation et à chaque foulée titanesque. Les dépouilles animées avaient trois fois atteint les pentes de décombres menant au vaisseau, et trois fois en avaient été repoussées, d'abord sous un déluge de bolts, puis quand ceux-ci furent venus à manquer, sous les lames et la force brute. Chaque fois, ils avaient abattu une centaine d'ennemis, mais chaque fois une poignée d'Astartes avait été entraînée au sol et tirée sous les eaux.

En des circonstances normales, les guerriers de l'Astartes n'auraient eu aucune difficulté à vaincre ces abominations, mais ils ignoraient ce qu'était devenu le Maître de Guerre et ne parvenaient pas à penser ni à combattre avec leur habituelle férocité. Loken le savait, car lui-même ressentait la même chose.

Dans l'impossibilité de joindre Horus, Aximand, ou Abaddon, les gardiens de l'extérieur de la coque étaient comme paralysés, jetés dans le désarroi sans leur commandant bien-aimé.

— Temba, dit le Maître de Guerre en se levant pour avancer vers l'ancien gouverneur planétaire. Chaque pas lui donnait de nouvelles preuves de sa trahison : du sang coagulé sur le tranchant de sa lame, et un large sourire d'anticipation. Quand l'homme avait été autrefois un serviteur loyal et dévoué, Horus ne voyait plus qu'un traître qui méritait la plus douloureuse des exécutions. Une lumière irréelle croissait autour de Temba, révélant davantage la corruption de sa chair, et Horus sut alors que rien de son ancien ami ne subsistait dans l'enveloppe malade qui se tenait devant lui.

Il se demanda si c'était là ce dont Loken avait fait l'expérience sous les montagnes de Soixante-Trois Dix-Neuf, l'horreur de voir un camarade succomber au Warp. Horus avait eu vent de la rivalité entre Jubal et Loken, et comprenait maintenant qu'une inimitié aussi triviale avait dû être la faille dans l'armure de Jubal par laquelle le Warp s'était immiscé.

Quelle faille avait causé la perte de Temba ? La fierté, l'ambition ? La jalousie ?

Le monstre boursouflé qui avait été Eugan Temba leva les yeux du corps de Verulam Moy, et ne cessa pas de sourire, manifestement satisfait de son œuvre.

— Maître de Guerre, salua Temba. Chaque syllabe avait été glottale, et comme prononcée à travers de l'eau.

— N'aie pas l'impudence de t'adresser à moi de la sorte, abomination.

— Abomination ? le railla Temba en secouant la tête. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, dit Horus. Tu n'es pas Temba, tu es la souillure du Warp, et je suis venu pour te tuer.

L'autre se mit à rire.

— Vous êtes dans l'erreur, Maître de Guerre. Je suis Temba, le prétendu ami que tu as abandonné derrière toi. Je suis Temba, le serviteur loyal que tu as laissé pourrir sur cette planète isolée pendant que tu repartais vers la gloire.

Horus approcha de l'estrade de commandement et arracha ses yeux de Temba pour les reporter sur Verulam Moy. Le sang qui lui coulait d'une terrible blessure dans le flanc se répandait énergiquement sur le sol taché du pont. Le pourtour de sa gorge était violet et noir. Un relief d'os poussait sous la peau à l'endroit où sa nuque s'était brisée.

— Quel dommage pour Moy, déplora Temba. Il aurait fait un converti de premier choix.

— Ne prononce pas son nom, l'avertit Horus. Tu n'en es pas digne.

— Si cela peut te consoler, il t'est resté loyal jusqu'au bout ; je lui ai offert une place à mes côtés, je lui ai promis que Nurgh-leth emplirait ses veines de sa nécrose immortelle, mais il a refusé. Il ressentait le besoin d'essayer de me tuer. J'ai en moi la puissance du Warp et il n'avait aucune chance d'y arriver, mais cela ne l'a pas empêché. Une loyauté admirable, même s'il l'avait mal placée.

Horus posa le pied sur la première marche de l'estrade, son épée dorée tendue devant lui, sa fureur éclipsant tout autre préoccupation. Il n'aurait voulu qu'une chose, pouvoir étrangler ce traître de ses propres mains, mais conservait assez de lucidité pour considérer que si Moy avait été tué si facilement, du moins en apparence, il aurait été fou de lâcher son arme.

— Nous n'avons pas nécessairement à être ennemis, reprit Temba. Tu n'as pas idée de ce qu'est le Warp, mon vieil ami. Il ne ressemble à rien de ce que nous ayons déjà vu. Une pure splendeur, en vérité.

— Le Warp est une puissance élémentaire incontrôlable, commenta Horus en montant une nouvelle marche. En tant que telle, on ne peut lui faire confiance.

— Une puissance élémentaire ? Peut-être, mais il est bien plus que cela, annonça Temba. Il grouille de vie, d'ambition et de désir. Tu n'y vois qu'un océan d'énergie tumultueuse que nous plions à notre volonté, mais tu n'as aucune idée du pouvoir qui y réside : le pouvoir de dominer, de contrôler et de régner.

— Je ne désire pas de telles choses, dit Horus.

— Tu mens, gloussa Temba. Je le vois dans tes yeux. Ton ambition est forte, Horus, ne sois pas effrayée par elle. Embrasse-la et nous ne serons pas ennemis, nous serons des alliés, et nous prendrons une voie qui fera de nous les maîtres de la galaxie.

— Cette galaxie a déjà un maître, Temba.

— Alors où est-il en ce moment ? L'Empereur s'est rué dans le cosmos à la manière des tribus barbares de l'ancienne Terra, en massacrant tous ceux qui ne se pliaient pas à sa volonté, puis il t'a laissé ramasser les morceaux. Quel genre de meneur est-ce là ? L'Empereur n'est qu'un tyran affublé d'un autre nom.

Horus fit un nouveau pas, et fut presque arrivé au sommet de l'estrade, presque assez proche pour frapper ce traître qui osait outrager le nom de l'Empereur.

— Réfléchis-y, Horus, l'incita Temba. Toute l'histoire de la galaxie a été une prise de conscience progressive que les événements n'arrivent pas de manière arbitraire, mais qu'ils reflètent un destin. Et ce destin est le Chaos.

— Le Chaos ?

— Oui ! cria Temba. Dis-le encore, mon ami. Le Chaos est la première force de l'univers, et il sera la dernière. Quand les premiers primates se broyaient mutuellement le crâne à coups de gourdin, ou râlaient vers les cieux dans les affres de la maladie, ils nourrissaient le Chaos. Le plaisir des excès que l'on s'accorde, et celui des manigances : tout l'alimente. Tant que durera l'homme, durera le Chaos.

Horus atteignit le haut de la plate-forme et se tint face à face avec un individu qu'il avait autrefois compté parmi les participants de leur grande entreprise. Même si cette chose parlait avec la voix de Temba, et même si ses traits distendus étaient toujours ceux de son compagnon, il ne demeurait plus rien de l'homme de bonne disposition chez ce pantin du Warp.

— Tu vas mourir, déclara Horus.

— Non. Car telle est la grande gloire de Nurgh-leth, se délecta Temba. Je ne mourrai jamais.

— Nous allons voir ça, grogna Horus, et il planta son épée dans la poitrine de Temba, la lame dorée traversant aisément les couches de gras en direction du cœur.

Horus arracha son épée dans une gerbe de sang noir et d'un pus presque plus malodorant qu'il ne pouvait le supporter. Temba se contenta de rire, sans se soucier apparemment de cette blessure mortelle, et leva sa propre épée, à la lame fendillée, luisante comme de l'obsidienne.

Il la porta jusqu'à ses lèvres bleues et prononça :

— Le Maître de Guerre Horus.

Avec une célérité proprement surnaturelle, la pointe de la lame piqua vers la gorge du primarque.

Horus leva son épée et détourna l'arme qui rata son cou d'à peine un centimètre. Il recula d'un pas alors que le traître se traînait vers lui. Ayant récupéré de cette attaque surprenante, Horus saisit son arme à deux mains et commença à bloquer les coups potentiellement fatals que Temba lui assénait.

Il lui fallait combattre comme jamais auparavant, et chacun de ses mouvements n'était dédié qu'à une parade. Eugan Temba n'avait pourtant jamais été un épéiste ; d'où lui venait cette habileté horrifiante, Horus n'en savait rien. Les deux hommes échangeaient des coups sur toute la longueur de l'estrade de commandement, où la silhouette bouffie de Temba se déplaçait avec une vitesse et une dextérité bien supérieures à ce dont aurait été capable n'importe quel autre individu d'une telle masse. À dire vrai, Horus avait l'impression distincte de ne pas affronter le talent de Temba avec une lame, mais bien la lame elle-même.

En évitant un coup qui l'aurait décapité, il se glissa à l'intérieur de sa garde et lacéra le ventre de son adversaire. Un épais gruau de sang infecté et de graisse se déversa sur le pont. La lame noire s'abattit vivement, frappa son épaulière, qu'elle arracha de son armure dans un crépitement d'étincelles pourpres.

Horus sortit de la portée du coup quand le retour de lame fusa vers sa tête. Il se laissa tomber au bas de la plate-forme et s'éloigna d'une roulade. Temba tourna vers lui son corps tailladé et ensanglanté. Tout homme normal aurait déjà succombé dix fois, mais lui ne semblait pas troublé par

des blessures aussi graves.

Le visage de Temba brillait tout de même d'une sueur luisante. Horus cilla quand le contour de sa silhouette se fit trouble, comme celui de ces monstres à un œil qu'il avait affrontés en arrivant ici. Il crut voir quelque chose miroiter frénétiquement à la surface de ce corps prodigieusement gonflé, comme l'image effacée d'un homme qui hurlait, les deux mains plaquées sur ses oreilles, le visage déformé par un rictus d'horreur.

Traînant ses entrailles comme des cordages gluants, Eugan Temba descendit les marches de l'estrade à la manière d'un membre de la haute société faisant son entrée à l'un des grands bals méricains. Horus voyait l'épée de son adversaire luire d'un terrible appétit, frétiller dans la main de Temba, comme s'il lui tardait de s'enfoncer dans sa chair.

— Il n'est pas impératif que tout se termine ainsi, Horus. Nous ne devons pas nécessairement être ennemis.

— Si, il le faut, lança Horus. Tu as tué mon ami et tu as trahi l'Empereur. Il ne peut en être autrement.

Avant même que les mots n'eussent fini de quitter sa bouche, la lame gris-noir fila vers lui, et Horus se jeta en arrière. Le tranchant effilé laboura la céramite de son plastron. Horus, qui reculait devant Temba, entendit deux craquements distincts. Les chevilles du traître obèse avaient fini par céder sous son poids.

Horus le regarda continuer d'avancer d'un pas vacillant, les extrémités brisées de ses os dépassant de la peau ensanglantée. Aucun homme n'aurait enduré une telle souffrance. Horus sentit se raviver dans sa poitrine une lueur ténue de compassion. Aucun être ne méritait d'être abusé de la sorte, et il se promit de mettre un terme à l'affliction de son ancien ami, dont il voyait à nouveau l'image s'esquisser sur cette chair devenue étrangère.

— J'aurais dû savoir vous prêter l'oreille quand il était temps, Eugan, murmura-t-il.

Temba ne répondit pas. Son épée traçait dans l'air des motifs brillants, auxquels Horus ne prêta pas attention, trop chevronné pour se laisser distraire par une astuce aussi élémentaire.

À nouveau, la lame de Temba se précipita vers lui, mais Horus commençait à mieux lire ce désir qu'elle avait de le blesser. L'arme l'attaquait sans raisonner. Il enroula sa propre épée autour des quillons de celle de Temba, et écarta le bras pour le désarmer avant de délivrer le coup décisif.

Au lieu de lâcher son arme par crainte de se casser le poignet, Temba conserva la même prise ferme. La pointe fendit l'air et plongea vers l'épaule d'Horus.

Les deux lames pénétrèrent la chair au même instant. Celle d'Horus sabra le torse de son ennemi en lui traversant le cœur et les poumons, tandis que l'épée de Temba s'enfonçait dans le muscle deltoïde, là où l'épaulière avait été arrachée.

Horus hurla sa douleur. Le contact de l'arme miroitante lui brûlait le bras, et il réagit avec toute la rapidité que l'Empereur avait insufflée en lui. Son épée d'or frappa à nouveau, sectionnant le bras de Temba juste au-dessus du coude. L'arme qui le faisait souffrir tomba sur le pont où elle se débattit dans la poigne de la main tranchée.

Temba chancela et s'écroula dans un cri d'agonie ; Horus se dressa au-dessus de lui, l'arme levée. Son épaule saignait, mais la victoire était à lui et il rugit de colère, prêt à assouvir sa vengeance.

Au travers des brumes de son ire et de sa douleur, il vit sangloter la forme pathétique et salie d'Eugan Temba, privée du pouvoir qui l'avait envahie. L'étincelle obscure s'était éteinte dans ses yeux, remplacée par les larmes et la douleur de réaliser quel avait été le degré de sa trahison.

— Mais qu'ai-je fait ? s'étrangla-il. Sa voix n'était guère qu'un murmure.

La colère quitta Horus à la seconde même, et il abaissa son épée pour s'accroupir près du mourant qui avait jadis été un être de confiance.

Des sanglots de souffrance et de remords secouaient le corps de Temba, qui leva la main qu'il lui restait pour agripper l'armure du Maître de Guerre.

— Pardonnez-moi, l'implora-t-il. Je ne savais pas. Aucun de nous ne savait.

— Ne dites plus rien, Eugan, l'apaisa Horus. C'était le Warp. Les tribus de cette lune doivent l'avoir utilisé contre vous en qualifiant de magie leur stratagème.

— Non… Je suis désolé, couina Temba, dont les yeux se ternissaient et que la mort venait prendre. Ils nous ont montré ce que le Warp pouvait accomplir, et j'en ai vu toute la puissance. J'ai vu au-delà, à l'intérieur du Warp ; j'ai vu les entités qui y résident. Que l'Empereur me pardonne, je me suis offert à elles.

— Il n'y réside aucune entité, Eugan. Vous avez été trompé.

— Non ! s'exclama Temba en serrant fermement le bras d'Horus. J'ai été

faible et je leur ai succombé de mon plein gré. À présent, tout est fini pour moi, mais un grand mal habite le Warp, et vous devez connaître la vérité sur le Chaos avant que la galaxie ne soit condamnée au destin qui l'attend…

— De quoi parlez-vous ? Quel destin ?

— Je l'ai vu, monseigneur. La galaxie dévastée, l'Empereur mort sur son Trône et l'Humanité sous le joug de la bureaucratie et de la superstition. Tout n'y est que ténèbres et que guerre. Vous seul pouvez empêcher ce futur de s'accomplir ; vous devez vous montrer fort, Maître de Guerre. N'oubliez pas…

Horus voulut en demander davantage, mais regarda impuissant l'étincelle de vie s'échapper d'Eugan Temba.

Son épaule lui brûlait toujours. Horus se leva, marcha vers les consoles réagencées et les faisceaux de câbles qui montaient au plafond de la salle.

Poussant un cri de douleur et de deuil, il les trancha d'un coup de son épée. Ils retombèrent en frétillant comme un poisson à l'air libre ; certains crachèrent des étincelles et des fluides verts, et Horus fut certain que la transmission radio avait cessé.

Il lâcha son épée. Une main serrée sur son épaule meurtrie, il alla s'asseoir sur le pont près de la dépouille d'Eugan Temba pour pleurer la mort de son ami perdu.

La lame de Loken trancha le cou d'un nouveau cadavre et le revenant décati s'effondra à terre, vite remplacé par ceux qui se pressaient derrière lui. Lui et Torgaddon résistaient dos à dos, leurs épées couvertes de la chair des choses mortes qui les forçaient à reculer de plus en plus haut sur les pentes de métal menant au vaisseau. Leurs hommes luttaient désespérément ; la pesanteur de leurs gestes commençait à trahir leur épuisement. Les Titans de la Legio Mortis écrasaient ceux qu'ils pouvaient et mitraillaient sporadiquement la base des décombres. Mais la horde ne se laisserait pas arrêter.

Des dizaines d'Astartes étaient morts, et toujours aucune nouvelle des forces qui avaient pénétré dans le *Glory of Terra* .

Des transmissions en provenance des Janissaires Byzantins semblaient indiquer qu'ils avaient finalement repris leur avance, mais nul n'était certain de savoir dans quelle direction.

Loken se battait par gestes mécaniques, abattant chacun de ses coups avec régularité davantage qu'avec finesse. Son armure était éraflée en une

dizaine d’endroits, mais il se battait toujours pour la victoire, malgré le désespoir de leur cause.

C’était cela que savaient faire les Astartes : triompher de circonstances insurmontables. Il avait perdu la notion du temps passé à combattre. Les sensations brutales avaient rétréci ses sens sur la seule perception de son attaquant suivant.

— Nous allons devoir nous replier à l’intérieur du vaisseau ! hurla-t-il.

Torgaddon et Nero Vipus, trop occupés par leur situation immédiate pour répondre verbalement, hochèrent la tête. Loken se tourna et commença à émettre ses ordres par liaison inter-armures, en recevant un retour de tous les chefs d’escouade encore en vie.

Il entendit un cri de colère, et le reconnaissant comme celui de Torgaddon, se retourna l’épée levée. Un groupe des cadavres puants parvenait au sommet des pentes et débordait les Astartes qui s’y trouvaient, dans une frénésie de morsures et de coups de griffes. Torgaddon était entraîné au sol, les bouches des cadavres fermées sur son cou et ses bras.

— Non ! cria Loken en s’élançant vers ces assaillants. Il chargea parmi eux d’un coup d’épaule et en renvoya plusieurs dévaler la déclivité. Ses poings enfoncèrent des crânes et son épée les fendait en deux. Un gantelet surgit de la chair des morts ; il l’attrapa, sentant derrière tout le poids d’un Astartes en armure.

— Accroche-toi, Tarik ! ordonna-t-il en tirant sur le bras de son ami. Malgré sa force, il ne pouvait libérer Torgaddon, et il sentait maintenant des membres lui envelopper la taille et les jambes. Il frappa de sa main libre, mais ne pouvait tuer suffisamment de ces choses. Des mains se tendirent vers sa tête, du sang éclaboussa ses oculaires, il se sentit tomber.

Loken se débattit, brisant quelques attaquants dans son agitation, mais ne put empêcher d’être séparé de Torgaddon. Des griffes entamèrent son armure, la force anormale de ses ennemis perça sa chair et fit couler son précieux sang. Un monstre souriant au crâne décapé de toute chair tomba sur sa poitrine, face à face avec lui, et ses dents se refermèrent sur l’avant de son casque. Il ne pouvait en briser le verre blindé, mais continua de contracter les mâchoires. Des filets de salive boueuse brouillèrent davantage la vision de Loken, qui éloigna la chose morte d’un coup de tête et roula sur le ventre pour trouver des appuis. Il perdit son épée et hurla de rage en commençant tout de même à se libérer de l’étreinte intolérable. En y consacrant sa force tout entière, Loken gagna finalement un répit et se

redressa sur ses pieds.

Tout autour de lui, les guerriers de l'Astartes luttaient contre les choses mortes. Ils allaient être vaincus.

Alors, subitement, tous les cadavres animés s'écroulèrent au sol en poussant un soupir de libération.

Là où quelques secondes plus tôt les environs du vaisseau avaient été le terrain d'une âpre lutte, ils n'étaient plus qu'un cimetière plongé dans un silence irréel. Les Astartes abasourdis se relevaient et regardaient autour d'eux, entourés par les dépouilles inertes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Vipus en se dégageant de sous une pile de corps démantibulés. Pourquoi se sont-ils arrêtés ?

Loken n'avait pas la réponse.

— Je n'en sais rien, Nero.

— Ça n'a aucun sens.

— Vous préféreriez qu'ils se relèvent ?

— Ne soyez pas stupide. Je voulais dire que si quelqu'un animait ces choses, pourquoi arrêter maintenant ? Elles nous tenaient à leur merci.

Loken frissonna. L'idée que quelqu'un eût le pouvoir de vaincre des Astartes l'avait dégrisé de l'agitation de la bataille. Tout le temps qu'ils avaient passé en croisade dans la galaxie, rien ne leur avait résisté très longtemps : la volonté de l'ennemi avait toujours fini par flancher face à la supériorité écrasante des Space Marines.

La même chose pouvait-elle se produire contre un ennemi à la volonté aussi implacable que la leur ?

Pour se défaire de pensées aussi sombres, il commença à donner ses ordres afin de dégager la zone des choses mortes, qui furent jetées au bas de l'épave après avoir été équarries ou décapitées, de peur qu'elles pussent se lever à nouveau.

Au bout d'un temps, Aximand et Abaddon finirent par sortir de l'épave avec leurs hommes, secoués et meurtris par l'affaissement du vaisseau. Erebus réapparut à son tour. Ses Word Bearers étaient eux aussi contusionnés, mais n'avaient rien pour une large part d'entre eux.

Il n'y avait aucun signe des hommes de Sedirae, ni du Maître de Guerre.

— Nous allons retourner chercher le commandant, décréta Abaddon. Je prends la pointe.

Loken fut sur le point de protester, mais acquiesça en lisant sur le visage d'Ezekyle sa résolution inébranlable.

— Nous y allons tous, annonça-t-il.

Ils trouvèrent Luc Sedirae et les siens sous l'un des ponts inférieurs, piégés par des cloisons tombées et plusieurs tonnes de débris qu'il leur fallût près d'une heure pour suffisamment dégager. Quand Sedirae fût tiré de sa prison, il ne parvint à dire que :

— Ils étaient là, des monstres à un seul œil… Sortis de nulle part, mais nous les avons tués, tous. Et ils ont disparu.

Luc avait essuyé des pertes ; sept de ses hommes étaient morts et son perpétuel sourire avait cédé la place à une expression vengeresse qui évoquait celle d'un petit garçon défiant. Un résidu noir et fumant couvrait les murs. Sedirae avait cet air hanté que Loken n'aimait guère : il lui rappelait celui d'Euphrati Keeler après que cette chose du Warp qui avait pris Jubal l'eût presque tuée.

En entraînant Sedirae et ses guerriers derrière lui, le Mournival se remit en marche sous la direction de Loken, et trouva bientôt des signes de bataille dispersés dans le vaisseau, des impacts de bolts et des traces de coups d'épée menant inexorablement vers le pont de commandement.

— Garviel, lui murmura Aximand, je redoute ce que nous pourrions trouver devant nous.

— Non, dit Loken. Je vois très bien ce que tu suggères, mais je ne veux pas y penser. Je ne peux pas.

— Nous devons être préparés au pire.

— Non, répéta Loken, plus fort qu'il l'aurait voulu. Nous le saurions si…

— Si quoi ? demanda Torgaddon.

— Si le Maître de Guerre était mort, finit par lâcher Loken.

Un silence consistant les enveloppa tandis qu'ils luttaient contre une idée aussi horrible.

— Loken a raison, dit Abaddon. Si le Maître de Guerre était mort, nous le ressentirions. Vous le savez très bien. Et toi plus que n'importe quel autre, Horus.

— J'espère que tu as raison, lui répondit Aximand.

— Ça suffit, estima Torgaddon. Toutes ces paroles macabres, et nous n'avons même pas encore retrouvé la trace du Maître de Guerre. Gardez vos pensées lugubres pour ceux qui sont vraiment morts. D'ailleurs, nous savons tous que si le Maître de Guerre était mort, le ciel se serait écroulé sur nous, pas vrai ?

Tarik avait réussi à alléger leur humeur, et ils continuèrent de remonter le

couloir central du vaisseau, en franchisant des portes à l'ouverture gênée, sous des lumières frémissantes, jusqu'à atteindre les cloisons anti-explosions qui menaient au pont de commandement.

Loken et Abaddon passèrent les premiers, avec Aximand, Torgaddon et Sedirae sur leurs arrières.

Il faisait presque noir à l'intérieur. Seule la lumière ténue des consoles apportait une touche d'éclairage.

Le Maître de Guerre était assis, dans sa glorieuse armure éraillée et sale, et leur tournait le dos, serrant contre lui une silhouette enflée.

Loken parvint à son niveau, et grimaça en voyant la tête humaine grotesquement bouffie que son commandant avait sur les genoux. Sur son plastron était ouverte une large brèche, et le sang d'une plaie à l'épaule coulait sur les plaques de son bras.

— Monseigneur ? l'appela Loken. Vous allez bien ?

Horus ne lui répondit pas, en continuant de serrer contre lui celui que Loken supposait être Eugan Temba. Sa masse était considérable, et Loken s'étonna qu'un individu aussi extraordinairement gras pût seulement se déplacer par ses propres moyens.

Le Mournival le rejoignit, horrifié par l'allure du Maître de Guerre et par ce terrible endroit. Tous se regardèrent avec une gêne croissante. Nul ne savait vraiment quoi penser de cette scène étrange.

— Monseigneur ? dit Aximand en s'agenouillant devant lui. Le Maître de Guerre pleurait.

— C'est moi qui l'ai trahi, déclara Horus. Je les ai tous trahis. J'aurais dû savoir les écouter, mais je ne l'ai pas fait, et les voilà tous morts. C'en est trop.

— Monseigneur, nous allons vous sortir d'ici. Les cadavres de dehors ont cessé d'attaquer. Nous ne savons pas pour combien de temps ; nous devons quitter cet endroit et nous regrouper.

Horus secoua lentement la tête.

— Ils n'attaqueront plus, Temba est mort et j'ai coupé le signal radio. J'ignore comment, mais je pense qu'il faisait partie de ce qui animait ces pauvres créatures.

Abaddon prit Loken à part.

— Nous devons le sortir d'ici, et nous ne pouvons laisser personne le voir dans l'état où il est.

Abaddon avait raison. Cette vision du Maître de Guerre aurait sapé la

résolution de tous les Astartes. Le Maître de Guerre était un surhomme invincible, une figure de légende qui jamais n'aurait dû succomber à l'accablement.

De le voir aussi bas aurait été un coup au moral dont la 63e expédition ne se serait jamais relevée.

Doucement, ils prirent au Maître de Guerre le corps massif d'Eugan Temba et relevèrent leur commandant. Loken se passa son bras autour des épaules, et sentit contre son visage l'humidité tiède du sang qui coulait de l'épaule d'Horus.

À deux, Abaddon et lui le firent quitter le pont.

— Attendez, leur dit-il d'une voix basse et faible. Je quitterai cet endroit en marchant par mes propres moyens.

À contrecœur, ils cessèrent de le soutenir, et bien qu'il chancelât légèrement, le Maître de Guerre parvint à se maintenir sur ses pieds, malgré la pâleur cendrée de son visage et sa douleur manifeste.

Il jeta un dernier regard à Eugan Temba.

— Emportez Verulam et sortons d'ici, mes fils.

Maggard était adossé à la coque d'acier du *Glory of Terra* , l'épée couverte des fluides sombres de ces choses mortes. Petronella luttait pour retenir ses larmes à l'idée de combien la mort avait été proche, sur cette lune blême et abandonnée de l'Empereur.

Abritée derrière la cloison, là où Maggard l'avait jetée, elle avait entendu le combat désespéré qui s'était livré au-dehors davantage qu'elle ne l'avait vu : les cris de guerre, le bruit des lames motorisées arrachant la chair ramollie, les grondements et les flashs des tirs des Titans.

Son imagination avait comblé les blancs. En dépit de la terreur qui la nouait de la tête aux pieds, elle s'était figuré les glorieux face-à-face, les duels héroïques entre les géants de l'Astartes et les ennemis décrépits qui visaient leur extermination.

Son souffle lui revenait par petites inspirations saccadées, cependant que Petronella réalisait qu'elle venait de survivre à sa première bataille. Cette prise de conscience s'accompagnait d'un calme étrange : ses membres cessèrent de trembler, et elle voulut sourire. De la main, elle s'essuya les yeux, étalant sur ses joues comme une peinture tribale le kohl qui les soulignait.

Elle regarda vers Maggard, en qui elle voyait désormais l'incroyable

combattant qu'il était en vérité, brutal et sanguinaire, et éblouissant. Elle se remit debout et se pencha de derrière son abri pour observer le champ de bataille en contrebas.

La scène paraissait tirée d'un des paysages de Keland Roget. Cette vision la laissa bouche bée : les brumes s'étaient levées et le soleil perçait déjà pour baigner le panorama de son éclat rouge rubis. Les mares d'eau croupie luisaient comme des fragments de verre brisé dispersés tout autour d'eux. Les trois majestueux Titans de la Legio Mortis veillaient sur les escouades d'Astartes qui, armées de lance-flammes, incinéraient les monceaux de leurs ennemis, lesquels brûlaient dans une lumière bleu-vert.

Déjà se formaient les métaphores et les subtilités lexicales qu'elle emploierait : les guerriers de l'Empereur portant sa lumière dans les endroits reculés de la galaxie, ou peut-être l'image des Astartes décrits comme ses Anges de la Mort, faisant s'abattre le châtiment des impurs.

Ces mots avaient la tonalité épique adéquate, mais une telle allégorie manquait selon elle d'une authenticité fondamentale, et ressemblait davantage à un slogan de propagande qu'à quoi que ce fût d'autre.

La Grande Croisade ressemblait donc à cela, et la peur qu'elle avait connue durant ces dernières heures fut lavée par le débordement d'admiration qu'elle ressentit pour les Astartes comme pour tous les hommes et les femmes de la 63^{e} expédition.

Un bruit de pas lourds la fit se retourner. Les officiers du Mournival arrivaient vers elle, portant à eux quatre, à hauteur d'épaule, un corps en armure. Tout l'entrain et la joie qu'elle avait pu trouver chez eux plus tôt étaient envolés. Le visage de chacun, même celui de Torgaddon, était sérieux et figé.

Encadrée par sa cape, la silhouette du Maître de Guerre marchait derrière eux, et Petronella fut frappée par son apparence malmenée. Son armure arrachée en plusieurs endroits était couverte de substance immonde. Des éclaboussures de sang lui collaient au visage et au bras.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle au passage du capitaine Loken. De qui est-ce le corps ?

— Taisez-vous, lui renvoya-t-il, et allez-vous-en.

— Non, intervint le Maître de Guerre. Elle est ma documentaliste attitrée, et si cela doit signifier quelque chose, elle doit nous voir dans nos pires moments ainsi que dans nos meilleurs.

— Monseigneur… voulut argumenter Abaddon, mais Horus l'arrêta.

— Je ne tolérerai aucune contestation à ce sujet, Ezekyle. Elle vient avec nous.

Sur ces paroles d'intégration, le cœur de Petronella fit un bond et elle emboîta le pas au groupe du Maître de Guerre qui commençait à redescendre la pente de décombres.

— Ce corps est celui de Verulam Moy, capitaine de ma 19e compagnie, lui apprit Horus d'une voix lasse et emplie de souffrance. Il a péri dans l'exercice de son devoir et en sera honoré.

— Je vous présente mes plus sincères condoléances, monseigneur, compatit Petronella, l'estomac serré de voir le Maître de Guerre affligé à ce point. Est-ce l'œuvre d'Eugan Temba ? demanda-t-elle en sortant sa plaque et sa mnémoplume. Est-ce lui qui a tué le capitaine Moy ?

Horus hocha la tête, trop épuisé pour seulement lui répondre.

— Et Temba est mort ? Vous l'avez tué ?

— Eugan Temba est mort, lui confirma Horus. Je pense qu'il était mort depuis bien longtemps. Je ne sais pas exactement ce que j'ai tué ici, mais ça n'était plus lui.

— Je ne comprends pas.

— Je ne suis pas sûr de comprendre moi-même, dit Horus en chancelant lorsqu'il atteignit le bas de la rampe de débris. Elle tendit un bras pour le soutenir, avant de réaliser à quel point son geste était ridicule. Petronella retira donc sa main, humide et ensanglantée, et s'aperçut que le Maître de Guerre saignait toujours de sa plaie à l'épaule.

— J'ai mis fin à l'existence d'Eugan Temba, mais que je sois conspué si je ne l'ai pas pleuré ensuite.

— N'était-ce pas votre ennemi ?

— Mes ennemis ne me posent aucun problème, mademoiselle Vivar, dit Horus. Je peux les vaincre au combat. Mais mes alliés, mes soi-disant alliés, ce sont eux qui me font faire les cent pas la nuit.

Au loin arrivaient les apothicaires de la légion, tandis qu'elle essayait de donner un sens à ce qu'il lui disait. Petronella laissa néanmoins la mnémoplume inscrire ses paroles, malgré les regards que lui adressait le Mournival, et qu'elle ignora.

— Lui avez-vous parlé avant de le tuer ? Que vous a-t-il dit ?

— Il a dit… que j'étais seul à pouvoir… empêcher le futur… La voix du Maître de Guerre fut soudain devenue faible, comme s'il lui parlait depuis l'autre bout d'un long tunnel.

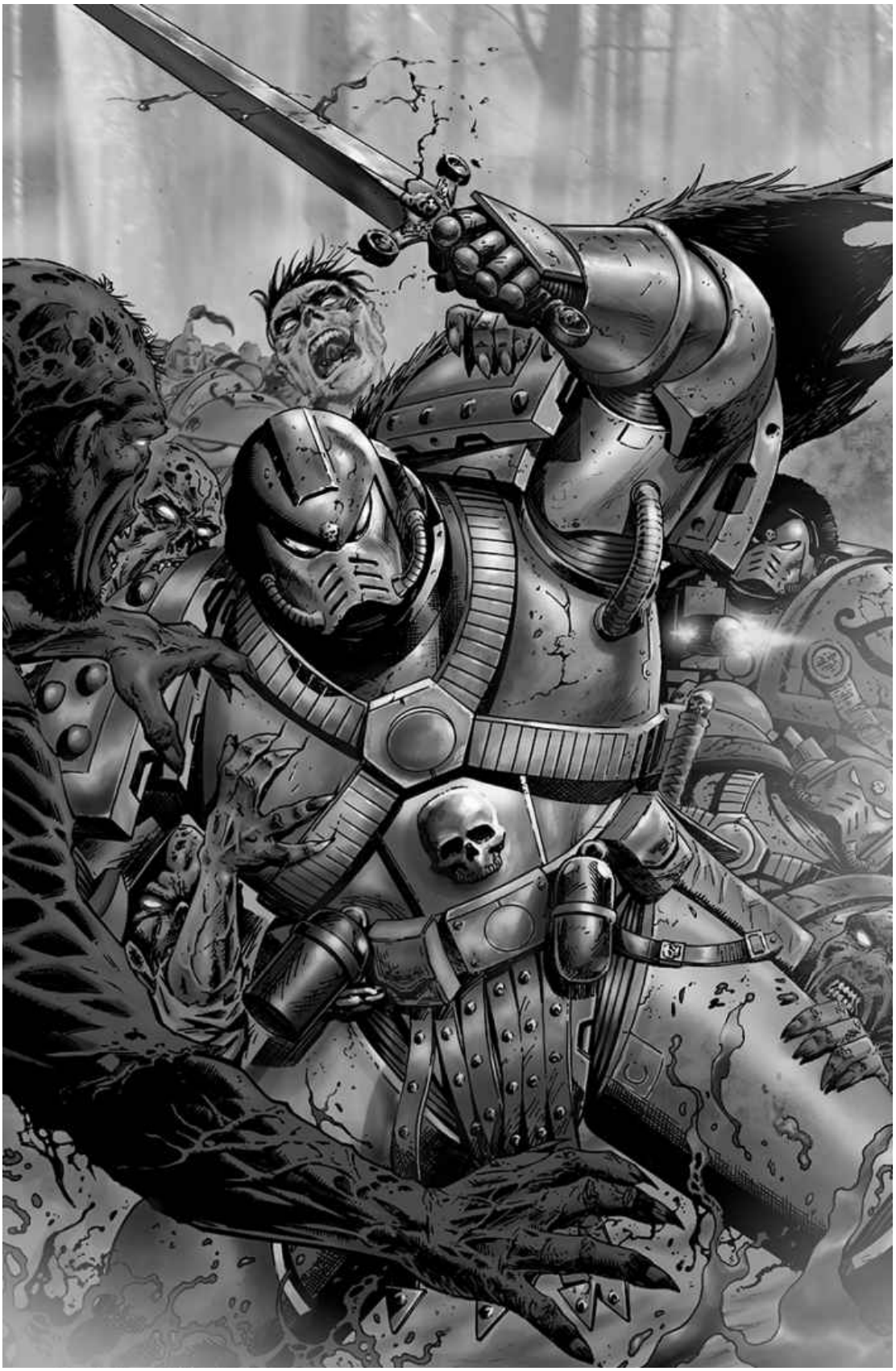
Interloquée, elle releva le nez de sa plaque, à temps pour voir ses yeux rouler dans ses orbites et ses jambes céder sous lui. Elle cria, en essayant de tendre la main ; elle n'aurait pu l'aider, mais voulait néanmoins essayer de prévenir sa chute.

Avec la lenteur d'une avalanche ou de l'affaissement d'une montagne, le Maître de Guerre s'effondra.

La mnémoplume gratta la plaque. Elle pleura en lisant les mots qui s'y étaient inscrits.

J'étais là, le jour où Horus est tombé.

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

NEUF

Les tours d’argent
Un retour sanglant
Le voile s’affine

De là où il se tenait, le soleil rasant du soir faisait briller les faces du toit de l’Athenaeum comme s’ils étaient en feu. Même si Magnus n’avait fait que se représenter une métaphore très imagée, la seule idée de cet incendie lui pinça le cœur ; il lui répugnait d’imaginer ce vaste dépôt de connaissances en proie aux flammes. Son regard cyclopéen se détourna de la pyramide de cristal et d’or.

Tizca, la Cité de Lumière, étendait sous lui ses colonnades de marbre, ses larges boulevards paisibles et plantés d’arbres. De hautes tours d’argent et d’or se dressaient au-dessus d’une ville entière de bibliothèques, de musées et autres sièges du savoir. Cette architecture, composée pour l’essentiel de marbre blanc et d’ouslite veinée d’or, luisait comme le joyau d’une couronne. Elle évoquait encore une époque déjà révolue, celle durant laquelle ces bâtiments avaient été érigés, par des artisans qui avaient affiné leur talent pendant des décennies sous la tutelle des Thousand Sons.

Depuis le balcon de la pyramide de Photep, Magnus le Rouge, primarque des Thousand Sons, envisageait le futur de Prospero. La migraine née de ses cauchemars féroces lui emplissait toujours la tête, et son œil lui semblait palpiter dans son orbite élargie. Il s’appuya à la balustrade de marbre, essayant de chasser les visions qui l’avaient assailli dans son sommeil et

revenaient à présent le harceler en plein jour. La lumière du soleil dissipait d'ordinaire les ombres de la nuit, mais ces intuitions ténébreuses qu'il avait eues en particulier ne se laissaient pas écarter si aisément.

Aussi loin que Magnus parvenait à s'en souvenir, il avait toujours possédé ce don, cette malédiction d'anticiper l'avenir. Et sa vision métaphorique de l'Athenaeum le troublait davantage qu'il voulait bien l'admettre.

Il se versa un peu du contenu d'un pichet d'argent, et passa une main à la peau cuivrée dans ses cheveux roux. Le vin l'aidait à atténuer la douleur de son cœur comme celle de sa tête, mais la solution n'était que temporaire. Étaient en marche des événements qu'il avait le pouvoir de changer. Même si ce qu'il avait vu n'était pour une part que folie et trouble, et n'avait aucun sens, il en discernait suffisamment pour savoir qu'il lui faudrait prendre sa décision au plus vite, avant de laisser ces événements échapper à tout contrôle.

Magnus se détourna de la vue de Tizca et revint à l'intérieur de la pyramide, en s'arrêtant devant le reflet que lui renvoyaient les panneaux d'argent. L'immense Magnus était un géant à la crinière luxuriante. Ses traits patriciens étaient nobles et justes, son unique pupille d'or mouchetée d'écarlate. Là où son autre œil aurait dû se trouver, son visage était lisse et vide, bien qu'une fine cicatrice courût de l'arête de son nez au relief de sa pommette.

On l'avait appelé Magnus le Cyclope, ou pire encore. Depuis leur fondation, les Thousand Sons étaient considérés avec suspicion, pour avoir embrassé des pouvoirs dont d'autres s'effrayaient. Des pouvoirs qui, parce qu'ils n'étaient pas compris, étaient rejetés comme impurs. Rejetés depuis le Concile de Nikaea.

Magnus jeta son gobelet à terre, furieux au souvenir de sa résignation, aux pieds de l'Empereur, où il avait été contraint de renoncer à l'étude des disciplines magiques par crainte de ce qu'il aurait pu apprendre. Une telle crainte ne pouvait être que ridicule, car le royaume de son père n'était-il pas fondé sur la recherche du savoir et la raison ? Quel mal pouvaient bien causer l'étude et l'apprentissage ?

Bien que Magnus se fût retiré sur Prospero et eût déclaré renoncer à de telles occupations, la planète jouissait d'un attribut qui la rendait parfaite pour ses recherches : elle était éloignée des yeux fureteurs de ceux qui l'accusaient de manipuler des énergies au-delà de son contrôle.

Il se pencha pour ramasser son gobelet, puis le remplit à nouveau avant de

retourner s’asseoir à son bureau dans ses appartements. Il y faisait frais, et les odeurs diverses des encres et des parchemins le firent sourire. Aux murs de la large salle s’étendaient des étagères et des vitrines emplies de diverses curiosités, vestiges de connaissances glanées sur des mondes conquis. Magnus avait lui-même écrit une bonne part des ouvrages présents dans cette pièce, mais d’autres avaient contribué à cette collection très personnelle, Phosis T’kar, Ahriman et Uthizzar pour n’en nommer que quelques-uns.

Le savoir avait toujours été un refuge pour Magnus ; le frisson enivrant de décomposer l’inconnu en ses sous-éléments constituants, et ainsi, de le rendre appréhensible. Dans le passé ancien de l’homme, l’ignorance des rouages de l’univers avait engendré des dieux. Leur compréhension pleine et entière devait détruire cette superstition à jamais. Tel restait le but de Magnus.

Mais son père le lui avait dénié, et maintenait ses sujets dans l’ignorance des véritables forces à l’œuvre dans leur galaxie. La doctrine de science et de raison qu’il avait promue n’était qu’un mensonge, une couverture réconfortante jetée sur l’Humanité pour la préserver de la vérité.

Magnus avait cependant regardé au plus profond du Warp, et il savait.

Il ferma l’œil, vit à nouveau les ténèbres de cette salle corrompue, le reflet luisant sur l’épée, et le coup qui allait changer le sort de tous. Il vit la mort et la trahison, les héros et les monstres. Il vit la loyauté, mise à l’épreuve, ployer et rester ferme en égale mesure. De terribles destins attendaient ses frères. Pire encore, son père ignorait tout du fléau qui les menaçait.

Quelques coups furent frappés doucement à la porte, et Ahriman entra dans son armure rouge, tenant devant lui un long bâton surmonté d’un seul œil.

— Avez-vous pris votre décision, monseigneur ? demanda sans préambule son maître archiviste.

— Oui, mon ami.

— En ce cas, dois-je rassembler la cabale ?

— Oui, soupira Magnus. Dans les catacombes, sous la cité. Ordonnez aux apprentis de préparer la conjonction et je vous aurai bientôt rejoints.

— Comme vous le souhaitez, monseigneur, dit Ahriman.

— Quelque chose vous trouble ? lui demanda Magnus, ayant décelé une note de réticence dans la voix de son vieil ami.

— Monseigneur, il ne m’appartient pas de vous le dire.

— Allons. Si un souci vous préoccupe, je vous autorise à le formuler.

— Puis-je donc parler librement ?

— Bien entendu, l'encouragea Magnus. Qu'y a-t-il ?

Ahriman hésita encore avant de répondre.

— Ce sort que vous proposez est dangereux, très dangereux. Nul d'entre nous n'en connaît réellement les subtilités, et peut-être ne pouvons-nous pas en entrevoir toutes les conséquences.

Magnus se mit à rire.

— Je ne vous avais encore jamais vu tergiverser devant la puissance d'un sort, Ahriman. Il réside toujours des inconnues dans une manipulation d'énergie de cette magnitude, mais ce n'est qu'en la maniant que nous pourrons la dompter. N'oubliez jamais que nous sommes maîtres du Warp, mon ami. Le Warp est fort, oui, et il y réside une grande puissance, mais nous avons les moyens de le plier à notre volonté, n'est-ce pas ?

— Il est vrai, monseigneur, reconnut Ahriman. Alors pourquoi l'utilisons-nous pour avertir l'Empereur de ce qui est à venir, alors qu'il nous l'a interdit ?

Magnus se leva de son siège. Sa peau cuivrée était assombrie par la colère.

— Parce que quand mon père aura vu notre magie sauver ses domaines, il ne pourra plus nier que ce que nous faisons ici est important, et même vital à la survie de l'Imperium !

Ahriman hocha la tête, inquiété par la rage de son primarque. Le ton de Magnus se radoucit.

— Il n'y a pas d'autre voie, mon ami. Le palais de l'Empereur est protégé contre l'énergie du Warp, et seule une telle mobilisation de puissance pourra en pénétrer les sceaux.

— Je vais aller rassembler la cabale immédiatement, dit Ahriman.

— Oui, rassemblez-la, mais attendez mon arrivée avant de commencer. Horus pourrait encore nous étonner.

La panique, la peur, l'indécision : trois émotions qu'il n'avait encore jamais connues s'emparèrent de Loken quand Horus tomba. Le Maître de Guerre s'écroula comme au ralenti, et s'étala dans la boue, le corps totalement relâché. Des cris d'alarme s'élevèrent, mais une inaction paralysante avait saisi les Astartes les plus proches du commandant, comme si le temps lui-même s'était figé.

Le regard de Loken, incapable de croire à ce qu'il voyait, restait fixé sur le

Maître de Guerre étendu au sol devant lui, inerte, pareil à un corps sans vie. De la même façon, le reste du Mournival demeurait immobile, transi par l'incrédulité. L'air paraissait devenu épais et dense, et les cris résonnants et distants, comme ceux d'un holotransmetteur à l'allure trop lente.

Seule Petronella Vivar ne semblait pas affectée par l'immobilité de Loken et de ses frères. À genoux dans la boue auprès du Maître de Guerre, elle sanglotait et le suppliait de se relever.

Le fait que son commandant fût à terre et qu'une simple femme eût été plus prompte à réagir qu'aucun des Sons of Horus frappa Loken de honte. Il s'agenouilla auprès d'Horus.

— Apothicaire ! cria-t-il. Le temps reprit brutalement son cours dans un concert de cris.

Le Mournival s'accroupit à ses côtés.

— Qu'est-ce qu'il lui arrive ? demanda Abaddon.

— Commandant ! criait Torgaddon.

— Lupercal ! criait Aximand.

Loken les ignora et se força à se concentrer.

C'est un blessé de terrain et je vais le traiter comme tel, décida-t-il.

Il inspecta le corps du Maître de Guerre, sur lequel les autres avaient posé leurs mains en écartant la commémoratrice, pour tenter de réveiller leur seigneur et commandant. Trop de personnes interféraient avec la situation.

— Ça suffit. Reculez ! exigea-t-il.

L'armure du Maître de Guerre était dans un sale état, mais il ne constatait aucune autre faille évidente dans les plaques que là où l'épaulière avait été arrachée et là où sa blessure thoracique continuait de s'épancher.

— Aidez-moi à lui retirer son armure ! demanda-t-il.

Le Mournival, uni comme une fratrie et heureux de pouvoir concentrer ses efforts, se plia immédiatement à l'ordre de Loken. En quelques instants, ils eurent retiré à Horus sa plaque pectorale et défait les attaches de son autre épaulière.

Loken arracha son casque, le jeta de côté pour presser son oreille contre la poitrine du Maître de Guerre, et entendit ses cœurs battre leur double pulsation d'une lenteur funèbre.

— Il est encore vivant ! cria-t-il.

— Écartez-vous ! l'invectiva une voix derrière lui, et Loken se tournait pour rétorquer quand il vit sur l'armure du nouvel arrivant la double hélice d'un caducée. Un autre apothicaire se joignit au premier et le Mournival fut

congédié sans cérémonie quand ils les poussèrent pour se mettre au travail, en portant leurs nartheciums sifflants vers la chair du Maître de Guerre.

Loken resta là à les regarder, impuissant, tandis qu'ils essayaient de stabiliser l'état du primarque. Ses yeux s'emplirent de larmes et il chercha en vain autour de lui quelque chose à accomplir. Mais il n'y avait rien qu'il pût faire, et il aurait voulu hurler vers les cieux, contre ce destin qui l'avait fait si fort et si inutile.

Abaddon pleurait ouvertement, et de voir le premier capitaine si désemparé ne fît qu'accroître les craintes de Loken pour le Maître de Guerre. Aximand regardait les apothicaires à l'œuvre avec un stoïcisme affligé, tandis que Torgaddon se mordait la lèvre et retenait la commémoratrice pour l'empêcher de s'approcher.

Le teint du Maître de Guerre était livide, ses lèvres bleues et ses membres rigides. Loken se sentit obligé de passer sa rage en anéantissant ce qui avait pu le terrasser. Il se retourna et partit vers le *Glory of Terra* , déterminé à purger ce vaisseau de malheur, en le démontant pièce par pièce s'il le fallait.

— Capitaine ! cria l'un des apothicaires, que Loken connaissait sous le nom de Vaddon. Faites venir un Warhawk immédiatement ! Nous devons le rapatrier vers le *Vengeful Spirit* !

Loken se figea sur place, tiraillé entre son désir de vengeance et son devoir envers le Maître de Guerre.

— Maintenant ! insista l'apothicaire, et l'emprise de la fureur fut brisée.

Loken acquiesça, abattu, et ouvrit une liaison avec les pilotes des oiseaux d'assaut, heureux de retrouver un but dans ce tourbillon confus. Quelques instants plus tard, un des appareils médicaux fut en route, et Loken continua de regarder, comme hypnotisé, les apothicaires qui luttaient pour sauver le Maître de Guerre.

Il comprenait, d'après la nature frénétique de leurs soins, qu'ils livraient une bataille pénible, leurs nartheciums filtrant le sang dans des centrifugeuses miniatures et appliquant sur les plaies des segments de peau synthétique. Leurs échanges verbaux lui passaient loin au-dessus de la tête, même s'il y reconnaissait à l'occasion quelques termes familiers.

— Cellules de Larraman ineffectives…

— Empoisonnement hypoxique…

Aximand apparut à son côté et posa la main sur l'épaule de Loken.

— Ne dis rien, l'avertit ce dernier.

— Je n'allais rien dire, Garviel. Il va s'en sortir. Cet endroit ne peut rien

lui infliger qui le tiendrait ainsi très longtemps.

— Comment peux-tu en être sûr ? lui reprocha Loken, dont la voix était proche d'éclater en un sanglot.

— Je le sais. C'est une question de foi.

— De foi ?

— Oui, répondit Aximand. J'ai foi en notre commandant. Il est trop résistant et trop tenace pour être vaincu. Avant que tu ne t'en sois rendu compte, nous serons redevenus ses chiens de guerre.

Loken hocha la tête. Le souffle descendant d'un oiseau d'assaut l'empêcha de répondre.

L'engin hurlant flottait au-dessus d'eux, en soulevant des pans de bruine à mesure de sa descente. Les patins de son train se déployèrent et touchèrent le sol dans une projection boueuse.

Avant même que l'appareil ne fût posé, le Mournival et les apothicaires avaient soulevé Horus. Au moment où la rampe s'écrasa dans la fange, ils se ruèrent à l'intérieur, où ils installèrent le Maître de Guerre sur une des civières alors que le Warhawk accroissait son régime pour quitter la lune de Davin.

La rampe d'assaut se referma derrière eux dans un claquement de métal, et Loken sentit l'engin se cabrer lorsque le pilote visa vers le ciel. Les apothicaires relièrent leur patient à des instruments médicaux en lui enfonçant des tubes et des aiguilles dans les bras, et lui placèrent sur la bouche un masque d'oxygénation.

Sentant sa présence superflue, Loken se laissa tomber dans l'un des sièges contre le fuselage de l'appareil, où il se tint la tête entre les mains.

Les autres membres du Mournival en firent de même face à lui.

Dire qu'Ignace Karkasy n'était pas heureux aurait tenu de l'euphémisme : son repas était froid, Mersadie Oliton en retard, et le vin qu'il buvait n'aurait pas été digne de lubrifier des engrenages de moteur. Pour parfaire le tableau, son stylo courait sur le papier épais du Bondsman numéro 7 sans la moindre verve. Il avait décidé de délaisser la Retraite, en partie par crainte d'y retrouver Wenduin, mais principalement parce que l'environnement y était devenu déprimant. Le vandalisme qui lui avait été infligé la rendait incroyablement triste à ses yeux, et si certains commémorateurs avaient besoin de sordide comme source d'inspiration, Karkasy n'était pas de ceux-là.

Il se détendait sur la passerelle où la plupart des commémorateurs se rassemblaient pour leurs repas, mais qui demeurait déserte l'essentiel de la journée. La solitude l'aidait à mettre au clair tout ce qui s'était passé depuis qu'il s'était confronté à Euphrati Keeler au sujet de sa distribution de pamphlets sur le Lectio Divinitatus, même si cela ne l'aidait pas à composer ses poèmes.

Elle ne s'était pas repentie devant lui. Non, elle avait même insisté pour le faire prier l'Empereur-Dieu avec elle, devant un genre d'autel de fortune.

— Je ne peux pas, avait-il dit. C'est ridicule. Tu ne te rends pas compte ?

— Qu'y a-t-il de si ridicule ? lui avait-elle demandé. Réfléchis : nous nous sommes embarqués dans la plus grande croisade qu'ait connue l'homme. Une croisade, une guerre motivée par la croyance religieuse !

— Non, non, avait-il protesté, tu n'y es pas du tout. Nous nous sommes émancipés du besoin d'une religion, Euphrati, nous n'avons pas quitté Terra pour faire un pas en arrière et retomber dans le concept dépassé de la croyance. Ce n'est qu'en dissipant les nuages et les superstitions de la religion que nous découvrirons la vérité, la raison, et la moralité.

— Croire en un dieu, ce n'est pas de la superstition, Ignace, avait-elle argumenté en lui tendant une de ses brochures du Lectio Divinitatus. Lis ça et fais-toi ta propre idée.

— Je n'ai pas besoin de le lire, s'était-il emporté en jetant le pamphlet à terre. Je sais déjà ce qu'il va me dire, et je ne suis pas intéressé.

— Mais tu n'as aucune idée de ce que c'est. Tout est si clair pour moi. Depuis que cette chose m'a attaquée, je me suis cachée, dans ma cabine et dans ma tête ; maintenant, je sais que tout ce que j'avais à faire, c'était de laisser la lumière de l'Empereur pénétrer dans mon cœur, et qu'il m'aurait guérie.

— Mersadie et moi, nous n'avons rien à voir avec ça ? s'était moqué Karkasy. Toutes ces heures que tu as passées à pleurer sur notre épaule ?

— Bien sûr que si, lui avait dit Euphrati, souriante, en s'avançant pour lui poser les mains sur les joues. C'est pour ça que je voulais te transmettre ce message et te dire ce que j'avais compris. C'est très simple, Ignace : nous créons nos propres dieux, et l'Empereur est le Maître de l'Humanité.

— Nous créons nos propres dieux ? avait-il répété en s'éloignant d'elle. Non, ma chère, ce sont l'ignorance et la peur qui ont créé les dieux. Ce sont l'exaltation et la tromperie qui les ont rendus charmeurs, et c'est la faiblesse humaine qui les vénère. Cela s'est toujours passé ainsi tout au long de

l’histoire ; quand les hommes ont détruit leurs anciens dieux, ils en ont trouvé des nouveaux pour prendre leur place. Qu’est-ce qui te fait croire que tout aurait changé ?

— Je sens la lumière de l’Empereur en moi.

— Oh, parfait ; c’est un argument que je ne peux pas contredire, n’est-ce pas ?

— Épargne-moi tes sarcasmes, Ignace, avait dit Euphrati, soudain devenue hostile. Je croyais que tu serais ouvert à la bonne parole, mais je vois que tu n’es qu’un abruti avec l’esprit étroit. Va-t’en, je ne veux plus jamais te voir.

Congédié de la sorte, il s’était retrouvé seul au-dehors, sur la coursive, privé de l’amie qu’il venait de gagner. Cela avait été la dernière fois qu’ils s’étaient parlé. Il ne l’avait vue qu’une seule fois depuis, et elle avait ignoré ses salutations.

— Perdu dans tes pensées ? demanda Mersadie Oliton. Surpris, il releva la tête, tiré d’une rêverie aussi misérable par son apparition soudaine.

— Désolé, ma chère, dit-il, je ne t’ai pas entendu approcher. J’étais très loin d’ici ; je composais de nouveaux vers que le capitaine Loken ne comprendrait pas et que Sindermann refuserait.

Elle sourit, ce qui lui rendit un peu le moral. Il était impossible d’être trop maussade en présence de Mersadie, qui avait l’art de faire réaliser à un homme combien il était bon d’être là.

— La solitude a l’air de bien t’aller, Ignace. Tu es moins exposé à la tentation.

— Oh, je ne suis pas sûr, dit-il en levant la bouteille de vin. Il y aura toujours de la place dans ma vie pour la tentation. Quand je ne me suis pas senti tenté par une chose ou une autre, c’est que ça n’était pas une très bonne journée.

— Tu es incorrigible, pouffa-t-elle, mais assez parlé de ça. Qu’est ce qui était important au point de me tirer de mes transcriptions pour me donner rendez-vous ici ? J’aimerais être à jour quand le fer de lance remontera de la lune.

Désarçonné par ce franc-parler, Karkasy ne fut pas sûr de savoir par où commencer et opta pour une approche en douceur.

— Aurais-tu vu Euphrati récemment ?

— Hier soir, juste avant le décollage des oiseaux d’assaut. Pourquoi ?

— Est-ce qu’elle t’a paru être elle-même ?

— Oui, je crois. J’ai été un peu surprise par son changement d’apparence,

mais après tout, c’est une imagiste, je suppose qu’ils font tous ça de temps à autre.

— Est-ce qu’elle a essayé de te donner quelque chose ?

— De me donner quelque chose ? Non. Bon, allez, dis-moi où est le problème.

Karkasy fit glisser un des opuscules cornés de l’autre côté de la table, et regarda changer l’expression de Mersadie, à mesure qu’elle le lût et le reconnût pour ce qu’il était.

— Où est-ce que tu as eu ça ? demanda-t-elle quand elle l’eût fini.

— C’est Euphrati qui me l’a donné, lui dit-il. Appa-remment, elle voulait nous apporter la bonne parole de l’Empereur-Dieu en premier, parce que nous l’avons aidée quand elle avait besoin de soutien.

— De l’Empereur-Dieu ? Elle ne se sent pas bien ?

— Je n’en sais rien. Peut-être, jugea-t-il en se versant à boire. Mersadie poussa vers lui un verre qu’il remplit également. Je pense qu’elle n’était pas remise de son expérience aux Pics des Murmures, même si elle en a eu l’impression.

— C’est complètement insensé, dit Mersadie. Elle va se faire retirer sa certification. Tu as essayé de le lui rappeler ?

— On peut dire ça comme ça, dit Karkasy. J’ai essayé de la raisonner, mais tu sais comment ça se passe avec les illuminés : jamais de place pour une autre opinion.

— Et ?

— Et rien, elle m’a jeté de sa cabine après ça.

— Laisse-moi deviner : tu as fait preuve de ton tact habituel.

— J’aurais peut-être pu me montrer un peu plus délicat, avoua Karkasy, mais j’étais secoué de découvrir qu’une femme intelligente comme elle pouvait se laisser entraîner dans de telles absurdités.

— Alors qu’est-ce qu’on peut faire ?

— À toi de me le dire. Je n’en sais absolument rien. Tu crois que nous devrions en parler à quelqu’un ?

Mersadie but longuement à son verre de vin.

— Je pense que nous sommes obligés.

— Une idée ?

— Sindermann, peut-être ?

Karkasy soupira.

— Je me doutais que tu allais penser à lui. Je n’aime pas le personnage,

mais ce serait probablement le meilleur choix à faire. Si quelqu'un peut convaincre Euphrati d'ouvrir les yeux, ce sera un itérateur.

Mersadie soupira elle aussi et leur versa à tous deux une nouvelle rasade.

— Ça te dit de te soûler avec moi ?

— Je crois que tu commences à parler mon langage, accepta Karkasy.

Ils échangèrent pendant une heure leurs souvenirs et leurs histoires d'une époque moins compliquée, en finissant la bouteille de vin et en envoyant un serviteur leur en chercher une autre quand ils furent parvenus au bout. Lorsqu'ils eurent absorbé la moitié de la seconde, ils planifiaient déjà une grande œuvre symphonique où les trouvailles de Mersadie seraient mises en vers afin de les embellir.

Ils rirent et évitèrent soigneusement de ramener le sujet sur Euphrati Keeler ou sur la trahison dont ils se rendraient bientôt coupables envers elle.

Leurs pensées furent immédiatement dissipées quand des sirènes d'alerte retentirent, et au-dehors, le couloir se remplit de gens empressés. Ils essayèrent d'abord d'ignorer tout ce bruit, mais à mesure que le passage s'intensifia, ils décidèrent d'élucider quelle était la cause de cette agitation. Emmenant avec eux la bouteille et les verres, Karkasy et Mersadie Oliton se dirigèrent d'un pas maladroit vers l'écoutille où ils découvrirent un spectacle de confusion extrême.

Soldats et civils, commémorateurs et membres de l'équipage se dirigeaient tous en hâte vers les baies d'embarquement. Ils virent des visages striés de larmes, et des personnes s'étreignaient en pleurant pour se consoler l'une l'autre de leur misère partagée.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria Karkasy en agrippant un soldat au passage.

Le jeune homme se retourna, l'air furieux.

— Lâche-moi, espèce de vieux crétin.

— Je veux juste savoir ce qui se passe, demanda Karkasy, choqué par le fiel de son interlocuteur.

— Vous n'avez pas entendu ? pleura le soldat. On en parle dans tout le vaisseau…

— Quoi donc ? demanda Mersadie.

— Le Maître de Guerre…

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il va bien ?

L'homme secoua la tête.

— Que l'Empereur nous protège… Le Maître de Guerre est mort !

La bouteille qui glissa de la main de Karkasy se fracassa sur le sol, et il fut instantanément dégrisé. Le Maître de Guerre, mort ? Il devait sûrement y avoir une erreur. De toute évidence. Horus était au-dessus de préoccupations comme la mort. Il regarda Mersadie et vit que les mêmes pensées lui traversaient la tête. Le soldat qu'il avait arrêté se dégagea d'un coup d'épaule et partit en courant dans le corridor, les laissant tous deux, debout, pétrifiés par une perspective aussi horrible.

— Ça ne se peut pas, murmura Oliton. C'est absolument impossible.

— Je sais. Il doit y avoir eu une erreur.

— Et s'il n'y en avait pas ?

— Il faut que nous le sachions, décida Karkasy.

Elle lui donna raison, et attendit qu'il eût récupéré son Bondsman avant de se joindre avec lui à la multitude de curieux empressés en route vers les baies d'embarquement. Aucun d'eux ne parla durant le trajet, trop occupé à se figurer l'impact qu'allait avoir le décès du Maître de Guerre. Karkasy sentit la muse remuer au fond de lui, aiguillonnée par un tel sujet, et essaya de ne pas la mépriser pour ne se manifester qu'en une heure aussi terrible.

Il repéra le corridor qui menait au pont d'observation adjacent au sabord de lancement, d'où l'on pouvait voir les oiseaux d'assaut décoller ou revenir. Elle résista à sa traction jusqu'à ce qu'il lui eût exposé son plan.

— Aucune chance qu'ils nous laissent passer, expliqua Karkasy, essoufflé par sa course. De là-bas, nous pourrons regarder arriver les oiseaux d'assaut, et il y a une passerelle qui surplombe la baie elle-même.

Ils quittèrent donc le courant humain qui les entraînait vers la baie d'embarquement et suivirent le couloir voûté menant au pont d'observation. À l'intérieur de la longue salle, la grande fenêtre de verre blindé laissait voir les étoiles et les coques luisantes des croiseurs énormes qui appartenaient à l'Armée Impériale ou au Mechanicum. En dessous d'eux s'ouvrait comme un gouffre béant le sabord de la baie d'embarquement, dont les balises d'entrée clignotaient d'un rouge furibond.

Mersadie tamisa l'éclairage de la salle, et les détails devinrent plus visibles de l'autre côté du verre.

Le renflement brun de la lune de Davin incurvait à l'opposé d'eux sa surface terreuse tachée de nuages. Un halo de lumière malade la couronnait. Vu d'ici, tout paraissait tranquille.

— Je ne vois rien, dit Mersadie.

Karkasy pressa son visage contre le verre afin d'éliminer leurs reflets et

essaya de distinguer autre chose que lui et Mersadie. Et il la vit. Comme une luciole étincelante, une petite tache de feu distant s'élevait de la couronne et se dirigeait vers le *Vengeful Spirit* .

— Là-bas ! dit-il, en pointant du doigt vers la lumière.

— Où ça ? Attends, je le vois ! D'un clignement d'yeux, Mersadie enregistra l'image de l'appareil en approche.

Karkasy regarda la lueur devenir plus nette, et prendre lentement la forme d'un oiseau d'assaut qui amorçait son approche finale. Même s'il n'était pas pilote, Karkasy pouvait mesurer que sa vitesse était excessive. Les ailes de l'engin ne se replièrent qu'à la dernière seconde, quand il visa l'ouverture ceinte de rouge.

— Viens ! dit-il en attrapant Mersadie par la main pour l'entraîner vers les marches qui menaient à la passerelle. L'escalier était raide et étroit, Karkasy dut s'arrêter pour reprendre son souffle avant d'en avoir atteint le sommet. Lorsqu'ils furent parvenus sur la coursive, l'oiseau d'assaut avait déjà été immobilisé, et sa rampe s'abaissait.

Tandis que sonnait le Carillon du Retour, une horde d'Astartes se pressa autour de l'appareil, dont émergèrent quatre guerriers, les plates de leurs armures éraflées et maculées de sang. À eux quatre, ils portaient un corps drapé dans une bannière de la légion. La respiration de Karkasy se figea dans sa gorge et il sentit son cœur se pétrifier à cette vue.

— Le Mournival, dit Mersadie. Ce n'est pas possible…

Mais les quatre frères furent suivis de près par un énorme brancard, sur lequel était étendu un autre guerrier à la prestance magnifique.

Même de là où ils se trouvaient, Karkasy pouvait dire que la silhouette couchée était celle du Maître de Guerre. Si les larmes lui montaient aux yeux au spectacle de ce guerrier parfait et pourtant vaincu, par bonheur, ce n'était pas lui qu'on amenait sous une bannière. Il entendait Mersadie cligner des paupières et prendre des images, bien que cela fût inutile ; ses yeux étaient embués de larmes autant que les siens. Derrière la civière arriva la commémoratrice, Vivar, la robe arrachée, son étoffe fine tachée de boue et de sang, mais Karkasy l'écarta de son esprit quand il vit d'autres guerriers se presser vers le brancard ; en armures blanches, ils entourèrent le Maître de Guerre qui devait être sorti de la baie en grande hâte. Le cœur de Karkasy s'allégea en les reconnaissant comme des apothicaires.

— Il est toujours vivant… dit-il.

— Quoi ? Comment tu le sais ?

— Les apothicaires continuent de le soigner, s’égaya Karkasy avec un sourire. Le soulagement avait le goût du plus doux des nectars. Ils se jetèrent dans les bras l’un de l’autre, et s’étreignirent, heureux du simple fait que le Maître de Guerre eût survécu.

— Il est vivant, sanglota Mersadie. Je le savais… Il ne pouvait pas être mort.

— C’est vrai, reconnut Karkasy, il n’avait pas le droit de mourir.

Ils se séparèrent et s’appuyèrent contre la rambarde tandis que les Astartes escortaient leur commandant au travers de la baie. Lorsque les grandes portes anti-explosions s’ouvrirent, la multitude rassemblée au-dehors se déversa comme une lame de fond. Des cris leur parvinrent malgré le verre renforcé de la passerelle d’observation.

— Non, murmura Karkasy. Non…

Les Astartes n’étaient pas d’humeur à être ralentis par cette masse de gens, et les écartaient brutalement pour se forcer un passage. Le Mournival ouvrait la voie à la civière, en fendant sans pitié la foule amassée devant lui. Karkasy vit des hommes et des femmes jetés à terre, piétinés, et entendit leurs hurlements pathétiques.

Mersadie lui serrait le bras, et ils regardèrent les Astartes se frayer un passage sanglant dans la baie. Ils passèrent les grandes portes et disparurent hors de vue, en route vers le pont médical.

— Ces pauvres gens… pleura Mersadie en tombant à genoux. La scène qu’ils contemplaient avait tout du contrecoup immédiat d’une bataille : des soldats étaient blessés, des commémorateurs et des civils gisaient dans le sang là où ils étaient tombés, les membres brisés, simplement pour avoir eu la malchance de s’être tenus sur le chemin des Astartes.

— Ils n’avaient rien à faire d’eux, dit Karkasy, toujours incrédule quant aux actes sanglants qui s’étaient déroulés sous leurs yeux. Ils les ont tués comme s’ils n’avaient rien à faire d’eux.

Toujours choqué de la façon presque naturelle dont les Astartes avaient estropié la foule, il serra le fer de la balustrade, les articulations de ses doigts virant au blanc, la mâchoire crispée par le sentiment d’un outrage.

— Comment ont-ils osé ? les admonesta-t-il entre ses dents serrées. Comment ont-ils osé ?

Sa colère bouillonnait, très proche de la surface de son esprit. Il remarqua néanmoins une silhouette en robe qui traversait le carnage, en se penchant sur les blessés et les personnes hébétées.

Ses yeux se plissèrent. Il reconnut les formes bien faites d'Euphrati Keeler.

Elle distribuait ses brochures du Lectio Divinitatus, et elle n'était pas seule.

La mine sombre, Maloghurst visionnait les enregistrements de la baie d'arrivée. Ses frères des Sons of Horus y malmenaient la foule venue se presser autour du corps perclus du Maître de Guerre. Les images défilèrent à nouveau sur le moniteur incrusté dans la table du sanctum, et chaque fois qu'il les regardait, Maloghurst priait pour qu'elles fussent différentes, mais elles demeuraient chaque fois résolument les mêmes.

— Combien de morts ? demanda Hektor Varvaras, venu se tenir auprès de lui.

— Je n'ai pas encore reçu le chiffre final. Mais il y a au moins eu vingt et un morts, et beaucoup d'autres sont dans un état critique, ou ne se réveilleront pas de leur coma.

Tandis que les images se succédaient à elles-mêmes une nouvelle fois, il maudit Loken et les autres d'avoir fait usage d'une telle brutalité, mais supposa qu'il ne pouvait pour autant les blâmer pour leur ardeur. Le Maître de Guerre se trouvait dans un état grave et nul ne pouvait dire s'il survivrait. Leur volonté désespérée d'atteindre les ponts médicaux était pardonnable, même si aux yeux de la majorité, leurs actions ne l'étaient pas.

— C'est une sale affaire, Maloghurst, déclara inutilement Varvaras. L'Astartes n'en sortira pas grandi. Maloghurst soupira.

— Ils croyaient le Maître de Guerre mourant et ont agi en conséquence.

— Agi en conséquence ? le reprit Varvaras. Je ne crois pas que beaucoup accepteront cette explication, mon ami. Une fois que la nouvelle se sera répandue, ce sera un coup porté au moral de chacun.

— Elle ne se répandra pas, assura Maloghurst. Je fais rassembler tous ceux qui étaient présents dans cette baie, et j'ai fait couper toutes les fréquences non militaires du vaisseau.

Grand, le maintien précis, Hektor Varvaras avait un visage mince et angulaire. Le moindre de ses mouvements était calculé, un trait qu'il devait sans doute à son grade de seigneur commandant des forces de l'Armée Impériale intégrées à la 63^{e} expédition.

— Croyez-moi, Maloghurst, la nouvelle finira par sortir d'ici. D'une façon ou d'une autre. Rien ne peut rester secret à jamais ; de tels événements ont l'habitude d'être racontés, et celui-ci ne fera pas exception.

— Dans ce cas, que suggérez-vous, seigneur commandant ?

— Est-ce une véritable question, Mal, ou ne faites-vous simplement que vous montrer courtois ?

— Je vous le demande véritablement, dit Maloghurst, souriant de réaliser qu'il disait bel et bien la vérité. Varvaras était un soldat habile, qui comprenait le cœur des hommes mortels.

— Vous devez dire de vous-même aux gens ce qui s'est passé. Et vous montrer honnête.

— Des têtes vont devoir tomber, l'avertit Maloghurst. Les civils demanderont réparation.

— Alors donnez-la-leur. Si c'est ce qu'il faut, donnez-leur du sang. Ils doivent voir quelqu'un payer pour cette atrocité.

— Atrocité ? Est-ce ainsi que vous considérez les faits ?

— Comment les appelleriez-vous ? Ce sont des meurtres que ces guerriers de l'Astartes ont commis.

L'énormité de ce que suggérait Varvaras frappa Maloghurst de plein fouet, et il s'abaissa lentement vers un des fauteuils à la table du Maître de Guerre.

— Vous souhaiteriez me voir sacrifier un guerrier de l'Astartes ? Je ne peux pas.

Varvaras se pencha au-dessus de la table noire, sur laquelle les décorations et les médailles de son uniforme se reflétèrent comme des soleils d'or.

— Le sang des innocents a été versé, et même si je peux comprendre les raisons qui ont poussé vos hommes à agir, cela ne change rien.

— Je ne peux pas, Hektor, répéta Maloghurst en secouant la tête.

Varvaras revint se placer près de lui.

— Vous et moi avons tous deux prêté serment de fidélité à l'Imperium, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais quel rapport y a-t-il ?

Le vieux général fixa Maloghurst droit dans les yeux.

— Nous avons juré que nous défendrions les idéaux de noblesse et de justice que l'Imperium représente.

— Oui, mais le cas est différent. Il y avait des circonstances atténuantes…

— Elles sont hors de propos, le coupa Varvaras. Le nom de l'Imperium doit représenter quelque chose, ou il ne représentera plus rien. En vous détournant de ses principes, vous trahiriez votre serment de loyauté. Est-ce là ce que vous voulez, Maloghurst ?

Avant qu'il ne pût répondre, des coups furent frappés à la porte de verre du

sanctum et l’écuyer se retourna pour voir qui était venu les interrompre.

Ing Mae Sing, maîtresse des astropathes du vaisseau, se tenait devant eux comme une apparition squelettique en sa robe blanche. La portion supérieure de son visage était masquée dans l’ombre de sa capuche.

— Maîtresse Sing, salua Varvaras en s’inclinant avec égard devant la télépathe.

— Seigneur Varvaras, répondit-elle de sa voix douce, légère comme une plume. Elle lui retourna sa révérence, en inclinant la tête précisément dans la bonne direction malgré sa cécité, un talent qui ne manquait jamais de déstabiliser Maloghurst.

— Qu’y a-t-il, Maîtresse Sing ? demanda-t-il, bien qu’en vérité, cette interruption arrivât pour lui à point nommé.

— Je vous apporte des nouvelles dont vous devriez vous sentir concerné, sire Maloghurst, dit-elle en tournant vers lui son regard aveugle. Les chœurs astropathiques sont troublés. Ils ressentent un puissant remous dans les courants du Warp ; puissant et croissant.

— Qu’est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

— Que le voile entre les dimensions s’affine, annonça Ing Mae Sing.

OceanofPDF.com

DIX

Apothecarion
Prières
Confession

Ayant quitté son armure, et revêtu de robes chirurgicales ensanglantées, Vaddon était plus proche du désespoir qu'il ne l'avait jamais été durant sa longue expérience d'apothicaire des Sons of Horus. Le Maître de Guerre gisait devant lui sur sa table d'opération, la chair exposée à ses bistouris et aux sondes des machines médicales. Un masque l'alimentait en oxygène, et des perfusions salines tentaient de ramener à la normale sa pression artérielle. Des serviteurs médicaux amenaient de nouvelles poches de sang pour des transfusions immédiates. Le bloc tout entier était pris d'une frénésie d'activité.

— Nous sommes en train de le perdre ! cria l'apothicaire Logaan, qui surveillait les moniteurs. Sa pression chute rapidement et la fréquence cardiaque s'accélère, il va nous faire un arrêt !

Vaddon jura.

— Amenez plus de sérum de Larraman, son sang ne veut pas coaguler. Et préparez une autre voie par cathéter.

Un narthecium chirurgical multiple descendit du plafond et ses membres cliquetants obéirent aux ordres criés par Vaddon. De nouvelles cellules de Larraman furent injectées directement dans l'épaule d'Horus et l'hémorragie ralentit, mais Vaddon constata qu'elle ne s'était toujours pas

entièrement arrêtée. D’épaisses aiguilles s’enfoncèrent dans les bras du Maître de Guerre. Leur réserve de sang suroxygéné diminuait plus vite qu’il ne l’eût cru possible.

— Stabilisation, souffla Logaan. Ralentissement du rythme cardiaque et remontée de la pression artérielle.

— Bien, se félicita Vaddon. Nous allons pouvoir respirer un peu.

— Il ne supportera pas ce traitement très longtemps, jugea Logaan. Nous arrivons à court d’options dans ce que nous pouvons faire pour lui.

— Je ne veux pas entendre ça dans mon bloc, le reprit sèchement Vaddon. Nous n’allons pas le perdre.

La poitrine du Maître de Guerre se soulevait lentement ; il s’accrochait à la vie, par courtes inspirations hyperventilées. Le sang continuait de couler de sa blessure à l’épaule.

Des deux blessures que le Maître de Guerre avait reçues, elle paraissait pourtant la moins sévère, mais Vaddon l’avait identifiée comme celle qui était en train de le tuer. La lésion qui lui avait percé le thorax était pratiquement guérie, les ultrasonographies ayant révélé que son poumon s’était isolé du reste de son système respiratoire, le temps de se remettre de lui-même. Le Maître de Guerre vivait pour le moment sur ses poumons secondaires.

Les membres du Mournival attendaient comme des pères inquiets, tandis que les apothicaires travaillaient plus dur qu’ils n’avaient jamais œuvré. Vaddon ne s’était pas attendu à avoir un jour le Maître de Guerre pour patient. L’organisme du primarque surpassait celui d’un Astartes comme celui-ci dépassait celui d’un homme ordinaire, et Vaddon n’évoluait pas sur son terrain habituel. Seul l’Empereur aurait eu le savoir nécessaire pour plonger les mains en toute confiance dans le corps d’un de ses fils, et la portée de ce qu’il accomplissait ne lui échappait en rien.

Un voyant vert s’alluma sur la machine à nartheciums et il sortit la plaque de données de son port d’insertion dans la surface d’acier. Des nombres et du texte y défilèrent, et bien que l’essentiel n’eût aucun sens pour lui, ses moyens lui revinrent quand il eût assimilé ce qu’il pouvait comprendre.

Voyant que l’état du Maître de Guerre était stable, il fit le tour de la table d’opération et rejoignit le Mournival, à qui il aurait aimé porter de meilleures nouvelles.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? demanda Abaddon. Pourquoi est-il toujours allongé ?

— Honnêtement, capitaine, je n’en sais rien.

— Comment ça, « vous n’en savez rien » ? hurla Abaddon, en agrippant Vaddon et en le plaquant contre le mur de la salle. Des plateaux argentés répandirent leurs scalpels, leurs scies et leurs forceps sur le sol carrelé. Pourquoi vous n’en savez rien ?

Loken et Aximand attrapèrent le premier capitaine par les bras alors que Vaddon sentait la force considérable d’Abaddon peser sur son cou.

— Ezekyle, lâche-le ! criait Loken. Ça ne va pas l’aider !

— Tu n’as pas intérêt à le laisser mourir ! grogna Abaddon, et Vaddon fut surpris de lire une terrible angoisse dans les yeux du capitaine. C’est le Maître de Guerre !

— Vous croyez que je ne le sais pas ? parvint à lâcher l’apothicaire quand les autres eurent fait lâcher prise à Abaddon autour de sa gorge. Il glissa le long du mur, sentant déjà gonfler la tuméfaction de son cou.

— Que l’Empereur te maudisse si tu le laisses mourir, maugréa Abaddon en arpentant le bloc d’un pas de prédateur. S’il meurt, c’est moi qui te tuerais.

Aximand éloigna le premier capitaine, en le maîtrisant par ses paroles apaisantes tandis que Loken et Torgaddon aidaient l’apothicaire à se relever.

— C’est un fou, s’emporta Vaddon. Faites-le tout de suite sortir d’ici !

— Il n’est pas lui-même, frère apothicaire, expliqua Loken. Nous sommes tous à cran.

— Gardez-le à l’écart de mon équipe, capitaine, l’avertit Vaddon. Il ne se contrôle pas, et cela le rend dangereux.

— Nous allons le surveiller, promit Torgaddon, mais qu’est-ce que vous pouvez nous dire ? Est-ce qu’il va survivre ?

Vaddon prit un instant pour retrouver sa contenance avant de lui répondre et ramassa sa plaque de données.

— Comme je vous l’ai déjà dit, je n’en sais rien. Nous sommes comme des enfants qui essaieraient de réparer un engin logique tombé de l’orbite. Nous ne comprenons pas une fraction de ce dont son corps est capable. Je n’arrive pas même à me figurer quel genre de dommages a pu causer ceci.

— Qu’est-ce qui lui arrive ? lui fit préciser Loken.

— Sa blessure à l’épaule refuse de se refermer. Son sang se vide et nous ne pouvons pas l’arrêter. Nous avons trouvé dans la plaie un résidu génétique dégradé qui laisserait penser à une sorte de poison, mais je ne peux en être sûr.

— Est-ce que ça pourrait être une infection virale ou bactériologique ? proposa Torgaddon. L'eau de cette lune était gorgée d'agents contaminants. Je le sais, j'ai dû en avaler un seau entier.

— Non, rejeta Vaddon. À tout point de vue, le corps du Maître de Guerre est immunisé contre ce genre d'infection.

— Qu'est-ce que ça pourrait être ?

— Je ne fais qu'émettre une hypothèse, mais ce poison en particulier semble induire une forme d'hypoxie anémique. Une fois passé dans le flux sanguin, il est absorbé de façon exponentielle par ses cellules rouges à la place de l'oxygène. À cause de son métabolisme accéléré, la toxine s'est diffusée de façon très efficace dans le corps du commandant, en endommageant au passage les cellules de ses tissus, lesquelles ne peuvent plus utiliser pleinement le peu d'oxygène qui leur parvient.

— Mais d'où cela a-t-il pu venir ? s'interloqua Loken. Vous avez dit vous-même que le corps du commandant était immunisé à l'infection.

— Et c'est le cas, mais cette toxine ne ressemble à rien de ce que j'ai déjà pu voir… Comme si elle avait été conçue spécifiquement pour le tuer ; elle comporte le camouflage génétique exact qui lui permet d'échapper à ses défenses immunitaires améliorées et de causer le maximum de dommages. C'est une tueuse de primarques pure et simple.

— Alors comment peut-on l'arrêter ?

— Ça n'est pas un ennemi que l'on peut vaincre à coups de bolter et d'épée, capitaine Loken. C'est un poison. Si je connaissais la source de l'empoisonnement, nous pourrions peut-être y faire quelque chose.

— Si nous vous trouvons l'arme qui l'a blessé, cela pourrait vous aider ? formula Loken.

Voyant dans les yeux du capitaine le besoin extrême de se raccrocher à un espoir, Vaddon acquiesça.

— Peut-être. D'après la forme de la blessure, cela ressemble à un coup d'épée porté de la pointe. Si vous parvenez à retrouver cette lame, nous pourrons peut-être tenter quelque chose pour lui.

— Je vais vous la trouver, jura Loken, en se retournant pour regagner la porte du bloc.

— Tu y retournes ? demanda Torgaddon en courant pour le rattraper.

— Oui, et n'essaie pas de m'en empêcher, le prévint-il.

— T'en empêcher ? Arrête de me faire ton mélodrame, Garvi. Je viens avec toi.

La récupération d’un Titan suite à une action de combat impliquait un processus long et ardu, jalonné de difficultés d’ordre technique, logistique et manuel. Des flottes entières de navettes descendirent d’orbites, amenant avec elles d’immenses grues et d’énormes machines d’excavation et de chargement. Les vaisseaux qui avaient déposé les Titans devaient être extraits de leurs cratères d’impact ; une armée de serviteurs était alors nécessaire pour faciliter la manœuvre.

Titus Cassar était épuisé. Il avait passé l’essentiel de cette journée à apprêter le Titan pour sa récupération, et tout était en ordre pour leur retour vers la flotte. Il n’y avait plus rien à faire avant ce rapatriement, excepté attendre, et cela était devenu le plus dur pour tous les hommes laissés en arrière sur la lune de Davin.

Le temps passé à attendre donnait le temps de penser. Et l’esprit humain, ayant le temps de penser, pouvait faire surgir toutes sortes de choses des profondeurs de son imagination. Titus n’arrivait toujours pas à croire qu’Horus fût tombé. Un être investi d’une telle puissance, semblable à celle d’un Titan, n’était pas censé tomber à la bataille. Il était invincible. Il était le fils d’un dieu.

Dans l’ombre du *Dies Irae* , il ressortit son livret du Lectio Divinitatus, et une fois certain qu’il était seul, se remit à lire les mots qui s’y trouvaient. Les lignes mal imprimées lui apportèrent le réconfort, tournèrent son esprit vers la gloire du divin Empereur de l’Humanité.

— Ô Empereur, toi qui es le seigneur et le dieu au-dessus de nous tous, entends-moi en cette heure de nécessité. Le toucher froid de la mort menace ton serviteur et je t’implore de tourner vers moi ton regard bienveillant.

Tout en lisant, il tira un pendentif de sous sa veste d’uniforme. C’était une médaille délicatement sertie d’or et d’argent qu’il avait demandé à un serviteur-armurier de façonner pour lui. Le I majuscule en argent, avec l’étoile d’or en son centre, représentait l’espoir et la promesse d’un futur meilleur.

Il la tint serrée contre sa poitrine et continua de réciter les paroles du Lectio Divinitatus, en sentant une chaleur familière se diffuser en lui à mesure qu’il les répétait.

Titus perçut une seconde trop tard la présence d’autres personnes derrière lui et se tourna pour voir arriver Jonah Aruken accompagné d’un groupe de l’équipage du Titan.

Comme lui, ils étaient sales et fatigués après le combat contre les monstres

qui habitaient cet endroit, mais à la différence de lui, ils n'avaient pas la foi.

D'un geste coupable, il referma son pamphlet et attendit l'inévitable pique qu'allait lui décocher Jonah Aruken. Mais personne ne lui dit rien. À y regarder plus attentivement, il crut discerner sur les visages de ces hommes les signes d'une tristesse générale et d'un besoin de réconfort.

— Titus, dit Jonah. Nous… euh… Enfin… Tu as entendu, pour le Maître de Guerre… Nous nous demandions si…

Titus les accueillit d'un sourire et comprit pourquoi ils étaient venus le chercher.

Il rouvrit son livret.

— Nous allons prier, mes frères.

Le pont médical était un milieu étrange, stérile, fait de murs carrelés et d'armoires d'acier brossé ; un dédale de pièces vitrées sans âme et de laboratoires. Petronella s'y était complètement perdue, désorientée par cette convocation hâtive qui l'avait ramenée de la surface de la lune sur le *Vengeful Spirit* .

Ayant quitté la baie d'embarquement ensanglantée, elle avait retrouvé les niveaux supérieurs du croiseur, plongés dans une agitation indescriptible par la nouvelle de la mort du Maître de Guerre qui s'était répandue de vaisseau en vaisseau à la vitesse alarmante d'une épidémie.

Maloghurst le Retors avait émis un communiqué dans toute la flotte pour démentir le décès du Maître de Guerre, mais l'hystérie et la paranoïa avaient une sérieuse longueur d'avance. Des émeutes avaient éclaté à bord de plusieurs vaisseaux où des prophètes de malheur et des démagogues étaient spontanément apparus pour clamer que la fin des temps était sur eux. Les unités de l'Armée Impériale avaient impitoyablement réprimé de tels comportements, mais de nouveaux troubles surgissaient plus vite qu'elles ne pouvaient les contenir.

À peine quelques heures s'étaient écoulées depuis que le Maître de Guerre était tombé, mais privée de lui, la 63^{e} flotte expéditionnaire commençait déjà à se disloquer.

Maggard suivait Petronella, ses coupures suturées et recouvertes de peau synthétique par un apothicaire de la légion durant le trajet de retour vers le vaisseau-amiral. Sa peau noire conservait une certaine pâleur maladive et son armure était éraflée, mais il était en vie et resplendissait de son prestige. Maggard n'était qu'un domestique, mais il l'avait impressionnée et elle était

désormais résolue à lui accorder le respect que méritait son talent.

Un guerrier Astartes coiffé de son casque, qui la menait dans le labyrinthe confus de ce pont médical, lui indiqua finalement d'emprunter une porte blanche à l'apparence quelconque, marquée d'un bâton ailé qu'entourait une paire de serpents en spirale.

Maggard alla l'ouvrir pour elle et elle pénétra dans un bloc opératoire rutilant, aux murs circulaires couverts de carreaux d'émail vert jusqu'à hauteur de hanche. Des consoles argentées et des pompes sifflantes entouraient le Maître de Guerre, qui reposait allongé sur la table d'opération, un enchevêtrement de tubes et de câbles reliés à sa chair. Un tabouret de métal avait été laissé à proximité.

Des serviteurs médicaux se fondaient dans la circonférence de la salle, guettant depuis le renfoncement de leurs niches. Un dispositif gargouillant qui restait suspendu au-dessus du Maître de Guerre l'alimentait en sang et autres fluides.

Ses yeux se brouillèrent de voir le Maître de Guerre en si mauvaise condition, et les larmes finirent par couler devant cette violation de l'ordre naturel des choses. Un Astartes en robe chirurgicale à capuchon vint l'approcher.

— Mademoiselle Vivar, je suis l'Apothicaire Vaddon.

Elle s'essuya les joues, consciente de ce à quoi elle devait ressembler, dans cette robe déchirée, raidie par la boue, le contour des yeux foncé par le maquillage étalé. Elle faillit tendre le bras comme pour un baisemain, mais réalisa son ineptie et hocha simplement la tête.

— Petronella Vivar, parvint-elle à dire. Je suis la documentaliste du Maître de Guerre.

— Je le sais. Il vous a spécifiquement demandée.

Elle sentit un espoir soudain lui gonfler le torse.

— Il est éveillé ?

Vaddon acquiesça.

— Si cela ne dépendait que de moi, vous ne seriez pas là, mais jamais je n'aurai rejeté un ordre du commandant, et il désirait vous parler.

— Comment va-t-il ? L'apothicaire secoua la tête.

— Sa lucidité lui revient et disparaît, ne vous attendez pas à obtenir beaucoup de lui. Si je devais décider qu'il était temps pour vous de partir, vous obéiriez. Est-ce bien compris ?

— Oui, dit-elle, mais s'il vous plaît, puis-je lui parler maintenant ?

Vaddon parut rechigner à la laisser approcher du Maître de Guerre. Il s'écarta et la laissa passer. Le remerciant de la tête, elle se dirigea d'un pas hésitant vers la table d'opération, impatiente de voir le Maître de Guerre, mais inquiète de ce qu'elle pouvait trouver.

À sa vue, Petronella porta vivement la main à sa bouche pour étouffer un hoquet involontaire. Les joues du Maître de Guerre étaient creusées, ses yeux ternes et apathiques. La peau de son crâne était devenue grise et paraissait ridée, et ses lèvres avaient le bleu de celles d'un noyé.

— Ai-je vraiment l'air si horrible ? demanda Horus, d'une voix râpeuse et lointaine.

— N-non, bégaya-t-elle. Non, pas du tout, vous…

— Ne me mentez pas, mademoiselle Vivar. Si vous devez entendre mes adieux, il ne peut y avoir de mensonge entre nous.

— Vos adieux ? Non ! Je refuse de vous écouter. Vous devez vivre.

— J'aimerais très sincèrement, croyez-moi, articula-t-il péniblement, mais Vaddon me dit que les chances sont faibles, et je n'ai pas l'intention de quitter cette vie sans y laisser un héritage convenable : une archive qui dira toutes les choses qu'il me reste à dire avant ma fin.

— Monseigneur, vos seuls faits constituent un héritage éternel. Par pitié, ne me demandez pas cela.

Horus toussa une écume de sang qui lui coula sur la poitrine, et rassembla ses forces avant de parler à nouveau. Sa voix avait retrouvé un peu des accents forts et vigoureux qu'elle lui avait connus.

— Vous m'aviez dit que votre vocation était de m'immortaliser, de consigner la gloire d'Horus pour les générations futures.

— C'est vrai, gémit-elle dans un sanglot.

— Alors faites cette dernière chose pour moi, mademoiselle Vivar.

Elle déglutit difficilement, puis alla pêcher la plaque de données et la mnémoplume dans son petit sac, avant de s'asseoir sur le haut tabouret à côté de lui.

— Très bien, dit-elle enfin. Commençons par le début.

— C'était trop, amorça Horus. J'avais promis à mon père de ne pas commettre d'erreurs. Et voilà où nous en sommes.

— Quelles erreurs ? demanda Petronella, bien qu'elle suspectât ce que le Maître de Guerre voulait dire par là.

— Temba. Lui confier le gouvernorat de Davin, dit Horus. Il m'avait

supplié de ne pas le laisser derrière nous, en clamant que c'en était trop pour lui. J'aurais dû l'écouter, mais il me tardait de repartir vers de nouvelles conquêtes.

— Vous n'avez pas à porter la faute de la faiblesse de Temba, monseigneur.

— Vous êtes aimable de me dire cela, mademoiselle Vivar, mais c'est moi qui l'ai nommé. Toute la responsabilité me revient. Par le Trône ! Guilliman va rire quand il entendra la nouvelle ; lui et le Lion. Ils diront que je n'étais pas digne d'être le Maître de Guerre si je ne parvenais pas à lire le cœur des hommes.

— Jamais ils n'oseront ! s'emporta Petronella.

— Oh, si, jeune fille, croyez-moi. Nous sommes frères. Comme tous les frères, nous nous chamaillons et nous cherchons à nous surpasser les uns les autres.

Petronella ne trouva rien à rétorquer ; l'idée des primarques surhumains se chamaillant la dépassait.

— Ils sont jaloux, tous autant qu'ils sont, continua Horus. Quand l'Empereur m'a nommé Maître de Guerre, c'est tout ce qu'ils ont trouvé pour m'en féliciter. Particulièrement Angron ; il est d'un caractère sauvage, et encore maintenant il m'est difficile de me le concilier. Guilliman ne vaut guère mieux. Il pense que c'aurait dû être lui, je le sais.

— Ils vous jalousent ? se fit répéter Petronella, qui ne parvenait pas à croire ce que le Maître de Guerre lui révélait. La mnémoplume inscrivait sur la plaque le fil de ses pensées.

— Oh oui, confirma Horus, amer. Seuls quelques-uns de mes frères ont eu la bonté de s'incliner devant moi sans arrière-pensée. Lorgar, Mortarion, Sanguinius, Fulgrim et Dorn ; eux étaient de vrais frères. Je me rappelle avoir regardé l'oiseau d'assaut de l'Empereur quitter Ullanor en pleurant de le voir partir, mais plus que tout, je me souviens des poignards que j'ai sentis se planter dans mon dos. J'entendais leurs pensées aussi distinctement que s'ils les avaient énoncées à voix haute : pourquoi moi, Horus, aurais-je dû être choisi comme Maître de Guerre, quand d'autres en auraient été plus dignes ?

— Vous avez été choisi parce que vous en étiez le plus digne, monseigneur, lui assura Petronella.

— Non, déclara Horus. Ce n'est pas vrai. J'étais seulement celui qui incarnait le mieux la réponse aux besoins de l'Empereur à cette époque.

Vous savez, j’ai combattu au côté de lui pendant les trente premières années de la Grande Croisade, et moi seul ai perçu tout le poids de son ambition de régner sur la galaxie. Il m’a transmis cette vision, et je la portais dans mon cœur pendant que nous forgions notre chemin parmi les étoiles. Nous étions lancés dans une grande aventure ; les uns après les autres, les systèmes revenaient dans le giron du maître de l’Humanité. Vous ne pouvez pas imaginer ce que c’était que de vivre en ces temps, mademoiselle Vivar.

— C’était extraordinaire, à vous entendre.

— Oui, c’était extraordinaire, attesta Horus. Mais cela ne pouvait pas durer. Bientôt, nous avons été attirés vers d’autres mondes, où nous avons retrouvé mes frères primarques. Nous avions été dispersés dans la galaxie peu de temps après notre naissance, et un par un, l’Empereur nous a tous retrouvés.

— Cela devait être étrange pour vous de retrouver des frères que vous n’aviez jamais connus.

— Pas aussi étrange que vous pourriez le penser. Dès que je rencontrais chacun d’eux, je ressentais une parenté immédiate avec lui, un lien que ni le temps ni la distance n’avaient brisé. Je ne peux pas nier que certains furent plus difficiles à aimer que d’autres ; si vous rencontriez Night Haunter, vous comprendriez pourquoi. Il est d’un naturel sombre et renfermé, mais il sait se rendre très utile si vous souhaitez qu’un empire extraterrestre salisse son pantalon avant que vous n’attaquiez.

Notez qu’Angron ne vaut guère mieux ; il est d’un tempérament comme vous n’en avez jamais vu. Si vous croyez avoir déjà vu quelqu’un en colère, je vous dis que ça n’est rien si vous n’avez pas vu Angron perdre son calme. Et vous feriez mieux de ne pas me lancer sur le Lion.

— Le primarque de la 1*re* légion, c’est bien ça ?

— En effet, répondit Horus, et il n’aime rien tant que le rappeler à tout le monde. Je le voyais dans ses yeux ; il pensait qu’il aurait dû être Maître de Guerre, parce que sa légion était la première. Vous saviez qu’il a grandi en vivant dans les bois comme un animal, ou à peine mieux qu’un sauvage ? Je vous le demande, est-ce le genre d’homme que vous voudriez comme Maître de Guerre ? Non, sûrement pas, dit Horus, répondant à sa propre question.

— Vous, qui auriez-vous choisi pour être Maître de Guerre, si ce n’avait pas été vous ? lui demanda Petronella.

Horus sembla momentanément perturbé par sa question, mais répondit vite

:

— Sanguinius. C’aurait dû être lui. Il a en lui la vision et la force nécessaires pour nous mener à la victoire, et la sagesse pour régner quand la victoire sera à nous. Malgré son calme et son air réservé, lui seul possède l’âme de l’Empereur dans son sang. Chacun de nous porte en lui une part de notre père, que ce soit sa soif de combattre, son talent psychique ou sa détermination. Sanguinius a tout pour lui. C’aurait dû être Sanguinius.

— Et quelle part de l’Empereur portez-vous en vous, monseigneur ?

— Moi ? Son ambition de régner. Tant que la conquête de la galaxie nous attendait, cela suffisait, mais nous approchons de la fin. Il existe un proverbe kretois qui dit que la paix se trouve toujours « là-bas », mais ça n’est plus vrai : la paix est à notre portée. Notre tâche est presque achevée. Et il ne reste rien à l’homme d’ambition quand tout est accompli.

— Vous êtes le bras droit de l’Empereur, monseigneur, objecta Petronella. Son fils favori.

— Plus maintenant, dit tristement Horus. Les fonctionnaires et les administrateurs mesquins m’ont supplanté. Le grand Conseil de Guerre n’existe plus, et je reçois désormais mes ordres du Conseil de Terra. Autrefois tout l’Imperium était orienté vers la conquête, mais nous sommes maintenant appesantis par les aexactors, les scribes et les scribouillards qui exigent de savoir ce que coûte chaque chose. L’Imperium change, et je ne suis pas sûr de savoir comment changer avec lui.

— L’Imperium change ? De quelle manière ?

— La bureaucratie et le fonctionnarisme ont pris le dessus, mademoiselle Vivar. La paperasse, les administrateurs et les clercs remplacent les héros de notre âge, et à moins que nous ne changions de façon de faire, notre grandeur en tant qu’empire ne sera bientôt plus qu’une note en bas de page des livres d’histoire. Tout ce que j’ai bâti ne laissera que le souvenir d’une gloire lointaine, perdue dans les brumes du temps comme les civilisations de l’ancienne Terra, dont nous ne nous souvenons que pour une certaine nostalgie de leur noble passé.

— Mais la Grande Croisade n’était qu’un premier pas, afin de fonder un Imperium, et que l’Humanité règne sur la galaxie. Dans une telle galaxie, nous aurons besoin d’administrateurs, de lois et de scribes.

— Et que deviendront les guerriers qui l’auront conquise pour vous ? maugréa Horus. Qu’adviendra-t-il de nous ? Deviendrons-nous des geôliers et des gardiens de la paix ? Nous avons été créés pour la guerre, nous avons

été créés pour tuer. C’est pour cela que nous existons, mais nous sommes devenus bien plus que cela. *Je* suis devenu bien plus que cela.

— Le progrès est difficile, monseigneur, et tous doivent toujours s’adapter aux changements des temps, avança Petronella, que ce changement d’humeur chez le Maître de Guerre mettait mal à l’aise.

— Il n’est pas rare de confondre le changement avec le progrès, mademoiselle Vivar. Je fus engendré avec des talents prodigieux encodés dans ma chair, mais je ne m’imaginais pourtant pas devenir l’homme que je suis aujourd’hui. Je me suis forgé sur l’enclume des batailles et de la conquête. Tout ce que j’ai accompli durant les deux derniers siècles sera confié à des hommes et des femmes faibles, qui n’étaient pas là pour verser leur sang avec nous dans les recoins sombres de la galaxie. Où est la justice dans tout cela ? Des hommes inférieurs gouverneront ce que j’ai conquis, et que sera ma récompense quand les combats seront terminés ?

Petronella détourna le regard vers l’Apothicaire Vaddon, mais celui-ci, impassible, ne faisait que la regarder prendre en note les paroles d’Horus. Elle se demanda brièvement si le ressentiment d’Horus le bouleversait autant qu’elle.

Pour ébranlée qu’elle fût, son noyau d’ambition réalisa qu’elle tenait là les ingrédients de la commémoration la plus sensationnelle qu’il pouvait s’imaginer. Celle qui dissiperait une fois pour toutes le mythe de la Grande Croisade comme l’entreprise d’une fraternité unie, inscrivant son destin parmi les étoiles. Les paroles d’Horus lui avaient dépeint un tableau de mésentente et de désunion auquel personne n’avait osé songer.

Voyant son expression, Horus tendit une main tremblante et lui toucha le bras.

— Je suis désolé, mademoiselle Vivar. Mes pensées ne sont pas aussi limpides qu’elles devraient l’être.

— Au contraire, dit-elle. Je les crois plus claires qu’elles ne l’ont jamais été.

— Je perçois que vous avez été choquée. Je suis désolé si j’ai fait voler vos illusions en éclats.

— Je dois admettre avoir été… surprise par beaucoup de ce que vous avez dit, monseigneur.

— Mais vous avez apprécié, n’est-ce pas ? N’était-ce pas pour des révélations de ce genre que vous êtes venue ?

Elle tenta de le nier, mais la vue du primarque mourant la fit réfléchir, et

elle hocha la tête.

— Oui, avoua-t-elle. Allez-vous tout me raconter ?

Il leva les yeux et leurs regards se rencontrèrent.

— Oui, dit-il. Absolument tout.

OceanofPDF.com

ONZE

Des réponses
Un marché avec le diable
Anathame

Les flancs blindés du Thunderhawk n’étaient pas aussi profilés que ceux d’un oiseau d’assaut, mais l’appareil était fonctionnel et allait les ramener sur la lune de Davin plus rapidement que les modèles anciens. Les technoserviteurs et les équipes du Mechanicum le préparaient pour son lancement et Loken aurait voulu pouvoir les faire œuvrer plus vite. Chaque seconde qui passait rapprochait le Maître de Guerre de la mort. Une mort qu’il ne laisserait pas survenir.

Plusieurs heures avaient passé depuis qu’ils avaient ramené le Maître de Guerre à bord, mais Loken n’avait pas nettoyé son armure ni ses armes, préférant repartir comme il était venu en ayant tout de même fait le plein de munitions. Le sol de la baie était toujours couvert du sang de ceux qu’ils avaient écartés de leur chemin et ce n’était que maintenant, ayant le temps de réfléchir à ce qu’ils avaient fait, que Loken se sentait envahi par la honte.

Il ne revoyait aucun des visages, mais se remémorait le craquement des crânes et les cris de souffrance. Tous les nobles idéaux de l’Astartes… Que signifiaient-ils encore quand il était si facile de les négliger ? Kyril Sindermann avait raison. La morale et les convenances n’étaient qu’un vernis appliqué sur l’animal qui sommeillait au cœur des hommes… même des Astartes.

Si les bienfaits du comportement civilisé étaient si faciles à oublier, quels seraient les prochains préceptes trahis en toute impunité, pour peu que les circonstances redevinssent difficiles ?

En observant la baie, Loken ressentait une différence à peine perceptible. Les marteaux continuaient de taper, les écoutilles de claquer, et les civières des obus d'artillerie circulaient en serpentant, mais il régnait une atmosphère inhabituellement calme et triste, comme si le souvenir de ce qui s'était produit ici flottait encore dans l'air.

Les portes anti-explosions de la baie étaient fermées, mais l'on entendait encore les chants et les psalmodies étouffées de la foule rassemblée de l'autre côté.

À la lueur de bougies, des centaines de personnes veillaient dans les couloirs entourant la baie, et emplissaient les ponts d'observation. Peut-être une soixantaine d'entre elles le regardaient d'en haut, par les vitres de la passerelle. Elles avaient apporté des offrandes, et des parchemins votifs, noircis de lignes dans lesquelles étaient déversés leurs sentiments, implorant la survie du Maître de Guerre.

Vers qui étaient dirigées ces supplications restait un mystère, mais elles semblaient donner à ces gens une cohésion de pensée, et Loken en appréciait la valeur en ces heures sombres.

Les frères de l'escouade Locasta étaient déjà à bord, bien que leur arrivée aux environs de la baie d'embarquement eût failli provoquer une fuite désordonnée et terrifiée de la foule. Le souvenir de la dernière fois que les Astartes avaient marché parmi elle était encore trop frais.

Torgaddon et Vipus effectuaient avec leurs hommes les dernières vérifications de prélancement. Il ne lui restait plus qu'à donner l'ordre.

Il entendit des pas approcher et trouva derrière lui la silhouette en armure de Tybalt Marr, capitaine de la 18e compagnie. Parfois appelé « Soit l'Un », pour sa ressemblance saisissante avec Verulam Moy qui avait été surnommé « Soit l'Autre », il évoquait tant le visage du Maître de Guerre que Loken se sentit une boule dans la gorge. Il s'inclina à l'approche de ce compagnon d'armes.

— Capitaine Loken, dit Marr en lui rendant son salut. Puis-je vous parler ?

— Bien sûr, Tybalt. Je suis désolé pour Verulam. C'était un guerrier brave.

Marr acquiesça brièvement. Loken ne pouvait qu'imaginer quelle était son affliction.

Loken avait déjà porté le deuil de frères tombés, mais Moy et Marr avaient

été inséparables, unis par une relation presque symbiotique, assez semblable à celle de vrais jumeaux. En tant qu'amis et frères, ils s'étaient toujours mieux battus à deux, mais une fois encore, Moy avait eu la chance d'être choisi pour un fer de lance, et Marr était resté en arrière.

Cette fois, Moy avait payé cette chance de sa vie.

— Merci, capitaine Loken. J'apprécie votre commisération.

— Vouliez-vous quelque chose en particulier, Tybalt ?

— Êtes-vous en partance pour la lune ? demanda-t-il, et Loken sut immédiatement pourquoi Marr était là. Il hocha la tête.

— Oui. Il s'y trouve peut-être une chose qui aidera le commandant, et si c'est le cas, nous la trouverons.

— Cette chose se trouverait-elle à l'endroit où Verulam est mort ?

— Oui, dit Loken. Du moins, je le pense.

— Une épée de plus vous serait-elle utile ? J'aimerais voir où… où cela s'est produit.

Loken voyait la peine se dessiner dans les yeux de Marr.

— Bien entendu.

Marr le remercia de la tête et ils gravirent la rampe d'assaut, tandis que les réacteurs du Thunderhawk montaient en régime en poussant le hurlement d'un spectre.

Aximand regarda Abaddon frapper du poing la jointure du serviteur d'entraînement, lui arracher son bras armé, avant de se rapprocher pour lui délivrer une série rapide de coups au torse. La chair du serviteur s'enfonça sous ce martèlement, l'os et l'acier se cassèrent, et l'assemblage s'effondra en une masse désordonnée de chair et de métal.

C'était le troisième qu'Abaddon venait de détruire durant les dernières trente minutes. Ezekyle avait toujours évacué sa colère avec ses poings, et cette fois ne faisait pas exception. La violence et la tuerie étaient les raisons pour lesquelles le premier capitaine avait été engendré, mais elles étaient devenues pour lui un tel art de vie qu'il ne connaissait pas d'autre manière d'exprimer sa frustration.

Aximand, lui, avait démonté et réassemblé son bolter six fois, en disposant lentement et méticuleusement chaque pièce du mécanisme sur un tissu avant de les nettoyer. Là où Abaddon ventilait sa douleur par la violence, Aximand préférait s'affranchir l'esprit par une routine familière. Impuissants à ne rien faire de constructif pour venir en aide au

commandant, ils s’étaient tous deux repliés dans ce qu’ils connaissaient le mieux.

— Le maître des arsenaux aura ta tête si tu continues de détruire ses serviteurs, dit Aximand en relevant la tête, tandis qu’Abaddon terminait de massacrer du poing ce qu’il restait de celui-ci.

En nage et haletant, Abaddon quitta la cage, le corps luisant, ses cheveux dressés par un ruban d’argent, poissés par la sueur. Même pour celle d’un Astartes, sa carrure était énorme, musculeuse et solide comme la pierre. Torgaddon le taquinait souvent, en prétendant qu’Ezekyle avait abandonné le commandement de l’escouade Justaerin à Falkus Kibre parce lui-même était trop imposant pour tenir dans une armure Terminator.

— Ils sont là pour ça, lança sèchement Abaddon.

— Je ne suis pas certain que nous soyons censés les traiter d’une façon aussi rude.

Abaddon parut s’en moquer, prit une serviette dans son casier personnel et la jeta autour de ses épaules.

— Comment peux-tu rester aussi calme à un moment pareil ?

— Je ne suis pas calme, Ezekyle, crois-moi.

— Tu as l’air de l’être.

— Ça n’est pas parce que je ne démolis rien avec mes poings que je ne suis pas en colère.

Abaddon ramassa un segment de son armure, et commença à le polir, avant de le jeter violemment de côté dans un grognement.

— Harmonise tes humeurs, Ezekyle, lui conseilla Aximand. Il n’est pas bon de se laisser porter trop loin du point d’équilibre. Tu pourrais ne jamais y revenir.

— Je sais, soupira Abaddon. Mais je suis tout à la fois, colérique, mélancolique, lymphatique ; je n’arrive même pas à rester assis. S’il n’arrivait pas à se rétablir, Horus ? Que se passerait-il s’il mourait ?

Le premier capitaine se releva et fit les cent pas en se tordant les mains. Aximand voyait le sang lui monter aux joues, signe que sa contrariété et son courroux s’enflammaient une nouvelle fois.

— Ce n’est pas juste, grogna Abaddon. Ça n’aurait pas dû se passer comme ça. L’Empereur n’aurait pas laissé se produire un tel malheur. Il n’aurait pas dû le laisser se produire.

— L’Empereur n’est plus avec nous depuis longtemps, Ezekyle.

— Est-ce qu’il sait seulement ce qui s’est passé ? Est-ce qu’il s’en

préoccupe encore ?

— Je ne sais pas quoi te répondre, mon ami, dit Aximand en saisissant son bolter une nouvelle fois, et pressant le bouton qui libéra le chargeur. Abaddon avait trouvé une nouvelle cible pour sa rage impotente.

— Plus rien n'a été pareil depuis qu'il nous a quittés après Ullanor, enrageait-il. Il nous a laissé finir ce qu'il ne voulait pas se donner la peine de finir lui-même, et pourquoi ? Pour un projet plus important que nous ?

— Fais attention, Ezekyle, l'avertit Aximand. Tu t'aventures sur un terrain dangereux.

— Mais c'est vrai, non ? Ne me dis pas que tu n'as pas ressenti la même chose. Je sais que tu penses comme moi.

— C'est… les choses sont différentes, maintenant, oui.

— Nous sommes là à combattre et à mourir pour conquérir la galaxie en son nom, et il n'est même plus au front avec nous. Où sont passés son honneur et sa fierté ?

— Ezekyle ! éclata Aximand en jetant son bolter et se relevant d'un bond. Ça suffit. Si tu avais été n'importe qui d'autre, je t'aurais déjà tué pour avoir proféré de telles paroles. L'Empereur est notre seigneur et maître. Nous avons prêté serment de lui obéir.

— Nous avons prêté serment au commandant. Tu ne te souviens plus de ton accession au Mournival ?

— Je m'en souviens très bien, lui rétorqua Aximand. Mieux que toi, à ce qu'il semble ; nous avons juré fidélité, au-dessus de tous les primarques, à l'Empereur éternel.

Abaddon se retourna pour agripper le treillage de la cage, les muscles crispés et la tête penchée. Dans un cri de rage animale, il arracha un pan du grillage et le jeta de l'autre côté de la salle, où il retomba aux pieds d'Erebus, qui se tenait dans le cadre de la porte.

— Erebus, l'accueillit Aximand, surpris. Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Assez longtemps, Horus. Assez longtemps.

Aximand sentit comme une dague d'inquiétude se ficher dans sa poitrine.

— Ezekyle était juste contrarié. Ses humeurs ont perdu leur équilibre. Ne…

D'un geste de sa main, Erebus balaya les craintes d'Aximand. La lumière filtrée se reflétait sur les plaques de son armure.

— Ne crains rien, tu sais que nous sommes tous liés. Nous sommes tous

des membres de la loge ; si quiconque devait me demander ce que j'ai entendu ici aujourd'hui, vous savez tous deux ce que je lui dirais, n'est-ce pas ?

— Non, je ne saurais le dire.

— Précisément, sourit Erebus, mais loin de s'en trouver rassuré, Aximand se sentit redevable au premier chapelain des Word Bearers, comme si son silence faisait partie d'un marché.

— Tu es venu pour une raison précise, Erebus ? demanda Abaddon, la colère toujours à fleur de peau.

— Tout à fait, expliqua Erebus, en révélant son médaillon de loge au milieu de sa paume tendue. L'état du Maître de Guerre se détériore et Targost a demandé une réunion.

— Maintenant ? Pourquoi ? demanda Aximand. Erebus haussa les épaules.

— Je ne saurais le dire.

Ils se dirigèrent une fois encore vers la cale arrière du croiseur, en empruntant les escaliers de service méconnus vers les profondeurs du *Vengeful Spirit* . Une fois encore, des cierges leur traçaient le chemin, et Aximand se découvrit impatient d'en avoir fini avec ceci. Le Maître de Guerre se mourait, et eux tenaient une réunion ?

— Qui approche ? demanda une silhouette depuis l'obscurité.

— Trois âmes, répondit Erebus.

— Quels sont vos noms ? réclama la forme encapuchonnée.

— Est-on vraiment obligés d'en passer par tout ça, Luc ? s'impatienta Aximand. Tu sais que c'est nous.

— Quels sont vos noms ? répéta l'autre.

— Je ne saurais le dire, lui lança Erebus.

— Passez, mes amis.

Ils pénétrèrent dans la soute ; Aximand décocha un regard empli de venin à Sedirae, lequel se contenta de hausser les épaules et de leur emboîter le pas. Comme à l'accoutumée, des bougies éclairaient le vaste espace étançonné, mais au lieu des discussions vivantes entre les guerriers planait une atmosphère solennelle. Tous les visages habituels étaient là : Serghar Targost, Luc Sedirae, Kalus Ekaddon, Falkus Kibre, ainsi que beaucoup d'autres officiers et frères qu'Aximand connaissait ou reconnaissait… et Maloghurst le Retors.

Erebus était le premier de leur file et alla se placer au centre du groupe,

tandis qu'Aximand adressait un signe de tête à l'écuyer du Maître de Guerre.

— Cela faisait longtemps que je ne t'avais pas vu à une réunion.

— Il est vrai, reconnut Maloghurst. J'ai négligé mes devoirs de membre de la loge, mais d'autres questions me réclamaient.

— Mes frères, lança Targost pour obtenir l'attention de tous. Nous vivons une triste période.

— Viens-en au fait, Serghar, grogna Abaddon. Nous n'avons pas le temps pour ces fioritures.

Le maître de loge le fusilla du regard, mais perçut l'irritation du premier capitaine et hocha la tête plutôt que de se confronter à lui. Il fit un geste en direction d'Erebus et s'adressa à la loge dans son intégralité.

— Notre frère de la 17^{e} légion souhaiterait nous parler. Acceptez-vous de l'entendre ?

— Nous l'acceptons, entonnèrent les Sons of Horus.

Erebus hocha la tête.

— Le frère Ezekyle a raison, nous n'avons pas le temps de respecter un cérémonial, je serai donc direct. Le Maître de Guerre est mourant et le destin de la croisade ne tient qu'à un fil. Nous seuls avons le pouvoir de la sauver.

— Qu'est-ce que cela est censé vouloir dire ? l'interpella Aximand.

Erebus arpenta la circonférence de leur cercle à mesure qu'il parla.

— Les apothicaires ne peuvent rien pour le Maître de Guerre ; malgré leur dévouement, ils ne peuvent le guérir du mal qui l'afflige. Ils ne parviennent qu'à le garder en vie, et cet état de fait ne durera plus très longtemps. Il sera trop tard si nous n'agissons pas maintenant.

— Que proposes-tu ? demanda Targost.

— Les tribus de Davin, dévoila le chapelain.

— Eh bien, qu'ont-elles à voir avec cela ? insista le maître de loge.

— Elles forment un peuple sauvage contrôlé par des castes martiales, mais cela, nous le savons tous. Notre propre loge porte dans sa structure et dans ses pratiques la marque de leurs loges guerrières. Chacune d'elles vénère un des prédateurs autochtones de leur monde, et c'est là que nos préceptes diffèrent. Durant le temps que j'ai passé sur Davin pendant son rattachement à nous, j'ai étudié les loges, j'ai cherché en elles une trace de souillure ou de religion profane. Je n'en ai pas trouvé ; mais ce que j'ai trouvé chez une des loges est, je pense, notre seul espoir de sauver le Maître

de Guerre.

Aximand s'était retrouvé malgré lui pendu aux lèvres d'Erebus, dont le talent oratoire était digne d'un itérateur, avec ces modulations précises de ton et de tessiture qui savaient captiver un public.

— Explique-nous ! réclama bien haut Luc Sedirae.

La loge reprit son cri jusqu'à ce que Serghar Targost fût forcé de hurler pour restaurer le calme.

— Nous devons l'emmener sur Davin, au temple de la loge du Serpent, déclara le Word Bearer. Ses prêtres sont versés dans un art mystique de la guérison, et je crois qu'ils nous offrent les meilleures chances de sauver le Maître de Guerre.

— Un art mystique ? le sollicita Aximand. Qu'est-ce que ces mots veulent dire ? De la sorcellerie ?

— Je ne crois pas, se défendit Erebus en venant vers lui. Et même si c'en était, frère Horus ? Refuserais-tu leur aide ? Laisserais-tu le Maître de Guerre succomber pour pouvoir te sentir pur ? Sa vie ne vaut-elle pas que nous courions un risque ?

— Un risque, oui. Mais tout ceci me paraît mal.

— Il serait réellement mal de ne pas faire tout ce que nous pouvons pour sauver le commandant, intervint Targost.

— Même si cela nous oblige à nous commettre avec une magie impure ?

— Ne prends pas ces grands airs, Aximand, le rabroua Targost. Nous allons le faire pour la légion. Il n'y a pas d'autre choix.

— Alors tout est déjà décidé ? demanda Aximand en poussant Erebus pour venir se tenir au centre du cercle. Dans ce cas, pourquoi cette parodie de débat ? Pourquoi nous avoir seulement convoqués ici ?

Maloghurst, debout près de Targost, s'avança en boitillant.

— Nous devons tous êtes d'accord, frère Horus. Tu sais comment opère la loge. Si tu n'acceptes pas, nous n'irons pas plus loin et le Maître de Guerre restera ici, mais il mourra si nous ne faisons rien. Et tu le sais.

— Vous ne pouvez pas me demander ça, supplia Aximand.

— Il le faut, mon frère, dit Maloghurst. Il n'y a pas d'autre moyen.

Aximand se sentit écrasé par la responsabilité de cette décision, alors que tous les regards de la pièce étaient tournés vers lui. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Abaddon, et il vit qu'Ezekyle se prononçait clairement en faveur de faire ce qui était possible pour sauver le Maître de Guerre.

— Et pour Torgaddon et Loken ? demanda Aximand en essayant de gagner

du temps pour réfléchir. Ils ne sont pas là pour s'exprimer.

— Loken n'est pas des nôtres ! cria Kalus Ekaddon, le capitaine des escouades Reaver. Nous lui avons laissé sa chance de nous rejoindre, et il nous a tourné le dos. Pour ce qui est de Tarik, il nous suivrait, mais nous n'avons pas le temps de l'attendre.

Aximand sonda les visages des hommes rassemblés autour de lui, et réalisa qu'il n'avait pas le choix. Il ne l'avait jamais eu depuis l'instant où il était entré dans la soute.

Quel qu'en fût le prix, le Maître de Guerre devait vivre. C'était aussi simple.

Il y aurait des conséquences. Il y en avait toujours à passer un marché avec le diable. Mais aucun prix ne serait trop lourd à payer si le commandant survivait.

Plutôt se damner que d'être celui qui aurait refusé et laissé le Maître de Guerre mourir.

— Très bien, accepta-t-il finalement. Laissons la loge du Serpent faire ce qu'elle peut pour lui.

Le changement opéré sur la lune de Davin en quelques heures, depuis la dernière fois qu'ils y avaient posé le pied, sidéra Loken. Les brumes et les brouillards s'étaient évanouis et le ciel était passé d'un jaune musqué à une couleur presque blanche. L'odeur n'avait pas disparu, mais s'était atténuée, et n'était plus que déplaisante plutôt qu'insoutenable. La mort de Temba avait-elle brisée une sorte de lien qui maintenait cette lune dans un cycle de perpétuelle décomposition ?

Lorsque le Thunderhawk avait survolé les marais, Loken s'était aperçu que les arbres malades avaient disparu : leurs troncs s'étaient désagrégés, privés de la corruption qui leur prêtait un semblant de vie. Sans les brumes opaques, il leur fut facile de retrouver le *Glory of Terra* , bien qu'il n'y eût cette fois aucun message lugubre qui leur parvînt par radio.

Ils atterrirent ; du pas confiant d'un chef naturel, Loken fit sortir de l'appareil l'escouade Locasta, Torgaddon, Vipus et Marr. Torgaddon et Marr avaient pourtant obtenu leur grade de capitaine bien avant Loken, mais tous deux s'étaient instinctivement effacés devant lui pour cette mission.

— Qu'est-ce que tu t'attends à trouver, Garvi ? demanda Torgaddon, les yeux plissés, levés vers la coque affaissée du croiseur. Il ne s'était pas donné la peine de trouver un nouveau casque, et la puanteur de l'endroit lui

assaillit les narines.

— Je ne sais pas exactement, répondit-il. Peut-être des réponses. Quelque chose qui pourra aider le Maître de Guerre.

Torgaddon acquiesça.

— Ça me va. Et vous, Marr ? Qu'est-ce que vous êtes venu chercher ?

Tybalt Marr ne répondit pas, tira en arrière le levier d'armement de son bolter et marcha résolument vers le vaisseau écrasé. Loken le rattrapa et le retint par l'épaulière.

— Tybalt, vais-je avoir un problème avec vous ?

— Non. Je veux simplement voir l'endroit où Verulam a été tué. Sans ça, je ne réussirais pas à y croire. J'ai été le voir à la morgue, mais ça n'était pas comme rendre hommage à un mort. Plutôt comme regarder dans un miroir. Vous me comprenez ?

Loken ne comprenait pas. Il hocha tout de même la tête.

— Très bien, mais prenez position dans la file.

Ils avancèrent vers la carcasse morte du vaisseau, en escaladant les rampes de débris vers les trous béants ouverts dans sa coque.

— J'ai l'impression que nous nous sommes battus ici il y a une éternité, dit Torgaddon.

— Ça n'était qu'il y a trois ou quatre heures, Tarik, fit remarquer Loken.

— Je sais, mais tout de même.

Ils atteignirent enfin le haut de la pente et pénétrèrent dans les ténèbres du croiseur. Le souvenir de la dernière fois qu'il l'avait fait, et de ce qu'il avait trouvé au bout du chemin, était encore frais dans l'esprit de Loken.

— Restez vigilants. Nous ne savons pas ce qui peut encore se trouver ici.

— On aurait dû bombarder l'épave depuis l'orbite, marmonna Torgaddon.

— Silence ! le reprit Loken d'une voix sifflante. Tu n'as pas entendu ce que j'ai dit ?

Tarik leva les mains en signe d'excuse et ils progressèrent dans la carcasse grinçante, le long de couloirs obscurs, de coursives à l'éclairage vacillant et de corridors puants. Vipus et Loken ouvraient la marche, Torgaddon et Marr couvraient l'arrière. Ce décor hanté par les ombres n'avait rien perdu de sa faculté à les étonner, même si la matière organique répugnante qui avait couvert chaque surface d'une humidité luisante semblait s'assécher et tomber en cendre.

— Mais qu'est-ce qui se passe, ici ? s'interrogea Torgaddon. Cet endroit ressemblait aux ponts hydroponiques il n'y a pas quatre heures, et

maintenant, il…

— Meurt, compléta Vipus. Il meurt comme ces arbres que nous avons vus en arrivant.

— Ou il est déjà mort, dit Marr en arrachant sans peine du mur l'enveloppe d'une de ses excroissances organiques.

— Ne touchez à rien, les alerta Loken. Quelque chose dans ce vaisseau a réussi à terrasser le commandant, et tant que nous ne saurons pas quoi, nous ne devons toucher à rien.

Marr laissa tomber ce qu'il tenait et s'essuya le gantelet sur sa jambière. Ils s'aventurèrent toujours plus loin à l'intérieur de la structure. Le souvenir qu'avait Loken de leur précédent passage ne s'était pas estompé, et ils retrouvèrent bientôt la grande artère spinale et le chemin menant au pont de commandement.

Des rais de lumière perçaient par les trous de la coque, et des particules de poussière flottaient dans l'air comme un rideau scintillant. Loken menait la marche, en se baissant pour passer sous les poutres tordues et les câbles pendants. Ils atteignaient leur destination.

Loken renifla Eugan Temba bien avant qu'il ne le vît ; l'odeur de sa putréfaction et de son trépas s'était répandue au-delà du pont. Ils s'y engagèrent avec précaution, et Loken dispersa ses guerriers sur le périmètre par les indications directionnelles que leur donna sa main.

— Qu'allons-nous faire de ceux qui sont pendus là-haut ? demanda Vipus, en désignant du doigt les soldats morts cousus aux bannières du plafond. Nous ne pouvons pas les laisser comme ça.

— Je sais, mais il n'y a rien que nous puissions faire pour eux pour le moment. Ils reposeront quand nous détruirons cette épave.

— C'est lui ? demanda Marr, l'index pointé vers un cadavre bouffi.

Loken hocha la tête, leva son bolter et avança vers le corps. Une sorte de gigotement se distinguait sous l'épiderme de la dépouille, et le ventre volumineux de Temba tremblotait du même mouvement interne. Sa peau était à ce point tendue que les contours de vers et de larves grasses apparaissaient au-dessous.

— Par le Trône, il est répugnant, déclara Marr. Et c'est ce… cette chose qui a tué Verulam ?

— Je suppose, répondit Loken. Le Maître de Guerre ne l'a pas exactement dit, mais il n'y a personne d'autre ici.

Il laissa Marr à son chagrin et se tourna vers ses guerriers.

— Éparpillez-vous. Cherchez tout ce qui pourrait nous donner des indications sur ce qui s’est passé ici.

— Vous n’avez pas une idée plus précise de ce que nous cherchons ? demanda Vipus.

— Non, pas réellement, reconnut Loken. Certainement une arme.

— Tu sais que nous allons devoir fouiller ce gros tas ? fit remarquer Torgaddon. Qui va avoir la chance de s’y coller ?

— Je me disais que tu pourrais y prendre un certain plaisir, Tarik.

— Oh non, hors de question que j’approche ne serait-ce qu’un doigt.

— Je vais le faire, dit Marr en se laissant tomber à genoux, pour arracher à Temba ses derniers lambeaux de vêtements moites.

— Tu vois, rayonna Torgaddon en reculant. Tybalt veut le faire. Je dis : laissons-le faire.

— Très bien. Faites attention, Tybalt, dit Loken avant de se détourner du spectacle dégoûtant de Marr dépeçant le corps bouffi.

Ses autres hommes se mirent à fouiller le pont, et Loken grimpa les marches jusqu’au trône de commandement, d’où il contempla les fosses à instrumentation, à présent remplies de toutes sortes de déjections et de viles excroissances. Il sidérait Loken qu’un aussi glorieux vaisseau et un homme prétendu être de bonne disposition aient pu connaître une fin aussi ignominieuse.

Il contourna le trône, et s’arrêta quand son pied buta contre un objet solide.

Il se pencha pour observer le coffret de bois lustré, à peu près long et épais comme son bras. Ses surfaces étaient lisses et propres, et il n’avait clairement rien à faire dans ce tombeau puant. Le bois était d’un brun luxueux, gravé d’étranges symboles sur la longueur. Le couvercle pivotait sur des charnières d’or. Loken ouvrit le crochet délicat qui le maintenait fermé.

Le coffret était vide, tapissé d’un velours rouge. Alors que son regard restait fixé à l’intérieur, Loken réalisa à quel point il avait été imprudent de l’ouvrir. Il fit courir ses doigts sur la longueur du bois, effleura la ligne de symboles, en trouvant quelque chose de familier à leur tracé élégant et cursif.

— Par ici ! cria l’un des membres de l’escouade Locasta. Loken ramassa le coffret et se dirigea vers celui qui avait appelé. Tandis que Marr continuait de démembrer le corps du traître, les autres Astartes se rassemblèrent autour de l’objet qui brillait sur le sol.

Loken vit qu’il s’agissait du bras tranché d’Eugan Temba, aux doigts toujours fermés sur la poignée d’une épée étonnamment luisante, dont la lame ressemblait à du silex poli.

— C’est le bras de Temba, aucun doute là-dessus, dit Vipus en se penchant, un bras tendu vers l’épée.

— Ne la touchez pas, dit Loken. Si elle a mis le commandant dans un tel état, je ne tiens pas à savoir ce qu’elle pourrait nous faire à nous.

Vipus recula de l’épée comme s’il s’était agi d’un serpent venimeux.

— Et ça, qu’est-ce que c’est ? demanda Torgaddon en désignant le coffret.

Loken s’accroupit, le posa près de l’épée, et ne fut pas surpris de constater que celle-ci tiendrait exactement à l’intérieur.

— Je pense qu’elle y était rangée.

— Il a l’air assez neuf, remarqua Vipus. Et qu’a-t-il sur les côtés ? Une inscription ?

Loken ne répondit pas, mais tendit la main pour faire lâcher prise aux phalanges mortes de Temba. Même si cela était absurde, il grimaçait à chaque nouveau doigt qu’il desserrait, s’attendant presque à voir la main se jeter sur lui.

L’épée fut enfin libre, et il la souleva avec un excès de précaution.

— Attention, dit Torgaddon.

— Merci beaucoup, Tarik. Et dire que pour un peu, j’allais me mettre à l’agiter dans tous les sens.

— Désolé.

Loken déposa lentement l’épée dans son écrin. La poignée le picotait, et il avait senti une curieuse sensation en prononçant le nom de Tarik, comme une intuition de tout le mal monstrueux que cette arme était capable d’infliger. Il ferma le couvercle en relâchant une expiration contenue.

— Par Terra, comment quelqu’un comme Temba a-t-il pu entrer en possession d’une telle arme ? se demanda Torgaddon. Elle ne paraît même pas de conception humaine.

— Elle ne l’est pas, dit Loken quand il reconnût enfin l’aspect familier des symboles du coffret. C’est une épée des kinebrach.

— Des kinebrach ? s’exclama Torgaddon. Mais… elle n’était pas… ?

— Si, énonça Loken, en ramassant soigneusement le coffret posé sur le pont. C’est l’anathame qui a été volée dans la Galerie des Objets de Xenobia.

La nouvelle se répandit dans tout le *Vengeful Spirit* à la vitesse de la pensée, et des hommes et femmes en pleurs vinrent saluer leur passage. Des centaines d'entre eux bordaient chaque couloir où les Astartes transportèrent leur commandant sur une bière constituée de boucliers en écu. Revêtu de son armure cérémonielle d'un blanc hivernal, ornée de renforts dorés et de son œil rouge, le Maître de Guerre avait les mains fermées sur son épée à lame d'or, et une couronne de lauriers argentés paraît son noble front.

Abaddon, Aximand, Luc Sedirae, Serghar Targost, Falkus Kibre, Kalus Ekaddon le portaient, et derrière lui marchaient Hektor Varvaras et Maloghurst. L'armure de chacun était rutilante, et leurs capes se gonflaient au rythme de leur pas.

Des hérauts et crieurs publics annonçaient le chemin du cortège, et la scène de la baie d'embarquement ne se répéta pas. Les Astartes emportaient avec lenteur le meneur bien-aimé qui avait combattu à leurs côtés depuis les premiers jours de la croisade. Ils allaient en pleurant, tous conscients que ce trajet du Maître de Guerre pouvait être son dernier.

En lieu et place de fleurs, les spectateurs jetaient sous leurs pieds des morceaux de papier déchiré, où des paroles d'espoir et d'amour avaient été écrites et mouillées de leurs larmes. Informée que le Maître de Guerre était encore en vie, la population de son vaisseau faisait brûler des herbes censées posséder des vertus médicinales, jetées dans des encensoirs pendus le long de la route. Une fanfare jouait quelque part la marche de la légion.

Des bougies diffusaient une odeur douce, et hommes et femmes, soldats et civils, tous s'affligeaient intérieurement. Des drapeaux de l'Armée Impériale jalonnaient l'itinéraire, tous mis en berne par respect, et des lamentations implorantes suivirent la procession jusqu'à ce qu'enfin celle-ci fût parvenue à la baie d'embarquement, dont la vaste entrée était parée de parchemins sur tout son cadre, chaque centimètre carré couvert d'un message pour le Maître de Guerre et ses fils.

Aximand était ébahi par une telle manifestation de tristesse et d'affection. L'ampleur du chagrin qu'avait provoqué la blessure du primarque dépassait tout ce qu'il avait pu connaître. Pour lui, le Maître de Guerre était un parangon de magnificence, mais un guerrier avant toute chose, un meneur d'hommes, et l'un des élus de l'Empereur.

Il représentait tellement plus pour ces mortels. À leurs yeux, il était le symbole d'un idéal noble et héroïque, au-delà de tout ce à quoi eux-mêmes

pouvaient aspirer, le symbole de la nouvelle galaxie qu'ils érigeaient sur les cendres de l'ère des Luttes.

La seule existence d'Horus promettait la fin des souffrances et des tueries qui accablaient l'Humanité depuis des siècles. La Longue Nuit touchait à son terme, et grâce à des héros comme lui, les premiers rayons d'une nouvelle aube perçaient à l'horizon.

Tout cela était maintenant menacé, et Aximand sut qu'il avait fait le bon choix en laissant les autres décider d'emmener Horus sur Davin. La loge du Serpent allait le guérir, et si cela devait impliquer des puissances qu'il aurait pu condamner, qu'il en fût ainsi.

Les dés étaient jetés, il ne pouvait plus que s'accrocher à l'espoir que le Maître de Guerre leur serait rendu. Aximand sourit en se rappelant ce que le commandant lui avait dit un jour au sujet de la foi. Comme souvent, il lui avait délivré sa sagesse au moment le plus inapproprié, juste avant de sauter du ventre d'un oiseau d'assaut pour se jeter dans la cité des peaux-vertes d'Ullanor.

— La foi, pour celui qui se tient au bord de tout ce qu'il connaît, et qui s'apprête à se jeter dans l'obscurité, c'est la certitude qu'il ne peut se passer que deux choses, lui avait enseigné le Maître de Guerre.

— Et quelles sont-elles ? avait-il demandé.

— Qu'il trouvera sous ses pieds quelque chose de solide, ou qu'il apprendra à voler, s'était esclaffé Horus en s'élançant de l'appareil.

Ce souvenir rendit les larmes qui lui vinrent beaucoup plus amères, tandis que l'immense porte de la baie d'embarquement se refermait derrière eux, et que les Astartes se dirigeaient vers le Warhawk en attente.

OceanofPDF.com

DOUZE

Agit-prop
Suspicion entre frères
Le serpent et la lune

La plume d’Ignace Karkasy glissait sur la page comme animée par un esprit propre qu’elle aurait pu capter, investie de toute la pensée qu’il mettait dans ses mots. La muse était bel et bien descendue sur lui ; son flot de conscience s’écoulait telle une rivière de sang, celle de l’événement monstrueux qu’il retraçait, survenu dans cette baie d’embarquement. La métrique jouait dans sa tête une symphonie où chaque canto, chaque strophe s’insérait à sa place comme si aucun autre arrangement de leurs vers n’eût été envisageable.

Même en son heure de gloire, celle des *Océanes* ou des *Réflexions et odes* , il ne s’était pas senti aussi inspiré. À dire vrai, en les considérant à présent avec du recul, ils les détestaient pour leurs fioritures, leur nombrilisme invraisemblable, leur manque d’à-propos dans toute cette galaxie. Ces mots, ces idées qui se déversaient maintenant de lui, voilà ce qui importait vraiment, et il se maudit d’avoir mis tant de temps à le découvrir.

Seule importait la vérité ; le capitaine Loken le lui avait dit, mais il ne l’avait pas entendu, pas véritablement. Les vers qu’il avait écrits depuis que Loken l’avait pris sous son parrainage étaient tous trop piètres, indignes de l’homme qui avait remporté le prix des Éthiopiques. Mais tout cela allait changer.

Après ce bain de sang de la baie d'embarquement, il était retourné à ses quartiers pour y prendre une bouteille de vin de Terra, et était revenu au pont d'observation. Mais celui-ci était comble, bondé de fous gémissants, et il avait opté pour la Retraite, qu'il avait trouvée déserte.

Les mots s'étaient répandus en un torrent d'indignation ; ses métaphores étaient devenues osées, sa lyrique résolue malgré la terrible brutalité dont il avait été le témoin. Il venait de noircir déjà trois pages du Bondsman, les doigts tachés d'encre et son âme de poète en feu.

« Tout ce que j'ai pu écrire avant n'était qu'un prologue », se murmura-t-il à lui-même, sans cesser d'écrire.

Karkasy s'interrompit dans son travail pour pondérer son dilemme : la vérité serait inutile si personne ne pouvait l'entendre. Les équipements mis à la disposition des commémorateurs incluaient une presse à laquelle ils pouvaient soumettre leurs œuvres pour une circulation à large échelle. C'était un fait connu, beaucoup de ce qui y passait était contrôlé et censuré, et peu de commémorateurs s'en servaient. Au vu du contenu de sa nouvelle poésie, Karkasy n'avait aucun espoir.

Un sourire se répandit lentement sur ses traits. Il plongea la main dans une poche de ses robes et en sortit un document froissé : l'une des brochures d'Euphrati Keeler sur le Lectio Divinitatus, qu'il lissa devant lui sur la table, de la paume de la main.

L'encre avait bavé et le papier sentait l'ammoniac, ce qui était clairement le travail d'une rotative mécanique bon marché. Si Euphrati en avait trouvé une à utiliser, il le pouvait aussi.

Loken autorisa Tybalt Marr à incinérer le corps d'Eugan Temba avant de quitter le pont. Son compagnon capitaine, éclaboussé de sang et de résidus immondes, dirigea lui-même le souffle d'un lance-flammes sur le cadavre monstrueux, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien que des os en cendre. La satisfaction était trop mince pour compenser la perte d'un frère, loin de là, mais elle allait devoir suffire. Laissant derrière eux les derniers vestiges fumants, ils revinrent sur leurs pas à travers tout le *Glory of Terra* .

Le jour diminuait lorsqu'ils atteignirent le dehors. Davin elle-même, un orbe jaune pâle, flottait très bas dans le crépuscule. Loken portait l'anathame dans son coffret patiné, et ses guerriers le suivaient sans qu'un mot ne passât entre eux.

Une grande vibration grondante empoigna la lune quand trois colonnes de

lumière et de fumée s’élevèrent vers les cieux depuis la zone de déploiement impérial où toute cette mésaventure avait commencé. Loken contempla l’incroyable spectacle des machines de guerre de la Legio Mortis retournant en orbite, vers leurs soutes. Il remercia en silence leurs équipages, qui les avaient aidés dans leur combat contre les dépouilles animées.

Bientôt, ils ne virent plus des transports de Titans qu’un éclat diffus à l’horizon ; seuls le clapotis de l’eau et le feulement ténu des moteurs du Thunderhawk en attente perturbaient encore le silence. Les étendues de boue étaient vides sur des lieues à la ronde, et alors que Loken descendait la pente de décombres, il se sentit l’homme le plus solitaire de la galaxie.

À quelques kilomètres de là, des points de lumières bleus décollaient pour suivre les Titans. Les transports de l’Armée Impériale ramenaient les derniers soldats vers leurs vaisseaux d’assignation.

— Ça va être à notre tour de repartir, non ? dit Torgaddon.

— Je suppose que oui, convint Loken. Le plus tôt sera le mieux.

— Comment penses-tu que ce truc ait pu arriver ici ?

Loken n’avait pas besoin de demander de quoi parlait son frère, et secoua la tête. Il ne souhaitait pas encore partager ses soupçons avec lui. Malgré tout l’amitié qu’il y avait entre eux, Torgaddon parlait trop, et Loken ne voulait pas que sa proie lui échappât.

— Je n’en sais rien, Tarik, dit Loken tandis qu’ils atteignaient le niveau du sol et se dirigeaient vers la rampe abaissée du Thunderhawk. Nous ne le saurons peut-être jamais.

— Oh, s’il te plaît, Garvi ! C’est moi ! s’esclaffa Torgaddon. Tu es tellement intègre que ça fait de toi un très mauvais menteur. Je sais que tu as ton idée sur ce qui s’est passé. Allez, crache le morceau.

— Je ne peux pas, Tarik, je suis désolé, dit Loken. Pas encore en tout cas. Mais fais-moi confiance. Je sais ce que je fais.

— Tu es sûr ?

— Non, je ne suis pas sûr, reconnut Loken. Mais je crois. Par le Trône, si seulement le Maître de Guerre avait été là pour me le demander.

— Oui, mais il n’est pas là, établit inutilement Torgaddon. Ça ne te laisse que moi.

Loken foula la rampe, heureux de quitter la surface fangeuse de cette lune, et se retourna pour lui faire face.

— Tu as raison, je devrais t’en parler, et je le ferai bientôt. Il faut

seulement que je résolve certains points.

— Écoute, Garvi, je ne suis pas stupide, dit Torgaddon à voix basse, en s'approchant pour qu'aucun des autres ne pût les entendre. Cette chose n'a pu arriver ici que si quelqu'un de l'expédition l'a amenée, je le sais très bien. Il fallait que cette arme soit là avant que nous arrivions. Ça ne laisse qu'une seule personne qui était avec nous sur Xenobia et qui aurait pu arriver ici avant nous. Tu sais de qui je veux parler.

— Je sais de qui tu veux parler, admit Loken en attirant Torgaddon à part pour laisser le reste des Astartes monter dans le Thunderhawk. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi. Pourquoi s'est-il donné tant de mal pour voler cette arme, et pour ensuite l'amener ici ?

— Je vais casser ce fils de chienne en deux s'il a quoi que ce soit à voir avec ce qui est arrivé au Maître de Guerre, maugréa Torgaddon. La légion aura sa peau.

— Non, susurra Loken. Pas encore. Pas avant que nous ayons tout découvert, y compris si quelqu'un d'autre est impliqué. Je n'arrive même pas à m'imaginer que quiconque ait pu oser manigancer contre le Maître de Guerre.

— C'est à ça que tu penses ? À un coup de force ? Tu crois qu'un des autres primarques voudrait lui voler le rang de Maître de Guerre ?

— Je n'en sais rien. Tout ça a l'air tellement improbable, comme dans les livres de Sindermann.

Aucun des deux n'ajouta rien. L'idée qu'un des membres de la fratrie éternelle des primarques pût vouloir usurper la place d'Horus était inconcevable et outrageante, pour dire le moins.

— Hé, appela Vipus depuis le compartiment du Thunderhawk. Qu'est-ce que vous conspirez, vous deux ?

— Rien, mentit coupablement Loken. Nous ne faisons que parler.

— Alors dépêchez-vous de finir, il faut que nous partions tout de suite !

— Pourquoi, que se passe-t-il ? demanda Loken en finissant de grimper à bord.

— Le Maître de Guerre. Ils l'emmènent sur Davin.

Le Thunderhawk décolla quelques instants plus tard, dans une projection d'eau boueuse et le souffle bleu des réacteurs. L'engin cuirassé fit le tour de l'épave massive, gagnant en vitesse et en altitude avant de se tourner vers le ciel.

Le pilote poussa les turbines et l'appareil regagna en rugissant l'espace

obscur.

Le grand disque rouge du soleil plongeait derrière l'horizon. Les vents chauds qui montaient de la plaine rendaient le vol cahoteux alors qu'ils pénétraient dans l'atmosphère de Davin. La masse continentale s'enflait dans la verrière blindée, brune, sèche et poussiéreuse. Loken était assis avec les pilotes à l'avant du cockpit et surveillait le panneau des instruments de vol, où le point rouge localisant l'appareil du Maître de Guerre se rapprochait toujours davantage.

Loin en dessous, il discernait les lueurs de la zone de déploiement impériale où ils s'étaient posés la première fois, un large cercle d'arcs lumineux, de plates-formes d'atterrissage et de positions défensives. Leur couloir de descente était très incliné : la vitesse était plus importante pour Loken qu'aucune notion de sécurité. Sur leur chemin vers la surface, ils dépassaient des dizaines d'autres engins volants.

— Pourquoi y en a-t-il autant ? se demanda Loken à voix haute, tandis que leur angle d'arrivée s'aplatissait. Ils dépassèrent le vaste cercle, en y voyant soldats et serviteurs se démener pour assurer la réception de tant d'appareils.

— Aucune idée, dit le pilote, mais il y en a des centaines qui descendent de la flotte. On dirait que beaucoup de monde a envie de voir Davin.

Loken ne répondit pas. La vue d'autant de navettes en route pour Davin était une autre pièce du puzzle qu'il ne comprenait pas. Le réseau de communication était envahi par des transmissions absurdes, dans lesquelles des groupes de voix larmoyantes clamaient que la fin était proche, tandis que d'autres rendaient grâce au divin Empereur, qui bientôt ressusciterait son favori sur son lit de mort.

Rien de tout ça n'avait de sens. Il avait tenté d'entrer en contact avec le Mournival, mais personne ne lui avait répondu, et un terrible pressentiment lui vint quand il n'arriva pas même à joindre Maloghurst sur le *Vengeful Spirit* .

Leur vol les avait fait dépasser le périmètre impérial, et Loken vit un ruban de lumière s'étendre vers le nord depuis la zone d'atterrissage. Un chapelet de petits points lumineux perçait l'obscurité. Loken ordonna au pilote de voler plus bas et de réduire la vitesse.

Une longue colonne de véhicules. Des chars, des camions d'approvisionnement, des transports à plateaux, et même des engins civils

remontaient la piste de terre dure, tous recouverts de passagers, et se dirigeant tous vers les montagnes aussi vite que leurs moteurs pouvaient les pousser. Le Thunderhawk poursuivit son vol dans les rayons faiblissants du jour, et perdit bientôt de vue le convoi qui prenait la même direction.

— Combien de temps avant d'atteindre la position du Maître de Guerre ? demanda-t-il.

— À notre vitesse actuelle, peut-être dix minutes, répondit le pilote.

Loken tâcha de rassembler ses facultés mentales, lesquelles étaient sorties de leurs rails au milieu de toute cette folie. Depuis leur départ de l'interex, son esprit avait été un tourbillon, qui avait aspiré la moindre pensée et les avait toutes recrachées criblées de suspicion. Était-il possible qu'il souffrît encore du contrecoup de ce qui était arrivé à Jubal ? L'épisode qui s'était déroulé sous les Pics des Murmures l'avait-il atteint au point qu'il se tourmentait pour des dangers qui n'existaient pas ?

Il aurait pu le croire, sans la présence de cet anathame, et la certitude que le premier chapelain Erebus lui avait menti lors du trajet vers Davin.

Selon Karkasy, Erebus souhaitait délibérément envoyer Horus sur la lune de Davin. Sa complicité dans le vol de l'anathame ne faisait aucun doute, et ne menait qu'à une seule conclusion. Erebus voulait qu'Horus soit tué ici.

Cela non plus n'avait aucun sens. Pourquoi avoir recours à des manœuvres aussi complexes pour simplement tuer le Maître de Guerre ? Il devait y avoir autre chose…

Lentement, les faits s'accumulaient sans pour autant s'emboîter les uns dans les autres. Il n'avait toujours aucune idée du motif caché derrière tous ces événements, hormis qu'ils avaient été déclenchés par les artifices et le dessein de quelqu'un. Quel que fût ce dessein, il allait exposer cette conspiration au grand jour. Ceux qui y seraient liés le paieraient de leurs vies.

— Nous nous rapprochons de l'appareil du Maître de Guerre, annonça le pilote.

Loken s'arracha à ses réflexions amères. Il n'avait pas eu conscience que le temps avait passé, mais son attention se projeta immédiatement au-delà du verre blindé du cockpit.

De hauts reliefs montagneux les entouraient ; des falaises d'une pierre rouge irrégulière, veinée de strates luisantes d'or et de quartz. Ils suivaient au ras du sol le tracé d'une chaussée ancienne, dont les dalles avaient été brisées et fendillées par le passage des siècles. Des statues de rois disparus

jalonnaient la voie processionnelle oubliée, et plusieurs s'étaient couchées en travers, comme des gardiens abattus. Les ombres s'étendaient au fond de cette vallée. Par le creux d'un col, Loken voyait un reflet se projeter sur le ciel de bronze.

Le pilote les fit décélérer, et le cuirassé franchit le col vers un cratère colossal, creusé dans le paysage comme un énorme bassin à fond plat. Ses flancs à pic se dressaient autour d'eux, de part et d'autre d'un diamètre de plusieurs kilomètres.

Un gigantesque bâtiment de pierre se trouvait en son centre, taillé dans la même roche que celle des montagnes, et baigné par la lumière d'un millier de flambeaux. Le Thunderhawk décrivit un cercle autour de la structure, dont Loken observa la forme octogonale, aux angles aménagés chacun comme le donjon d'une forteresse. Les huit tours protégeaient en leur centre un large dôme. Des feux brûlaient à leur sommet.

Loken apercevait en dessous d'eux l'oiseau d'assaut du Maître de Guerre, qu'entourait une multitude de porteurs de torches, des centaines, peut-être des milliers. Un chemin dégagé reliait le Warhawk à l'arche démesurée du bâtiment, et il reconnut la silhouette allongée, reconnaissable entre toutes, du Maître de Guerre que portaient vers elle les Sons of Horus.

— Faites-nous descendre immédiatement ! cria Loken. Il se leva, revint dans le compartiment des passagers et décrocha son bolter de son râtelier.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Vipus. Des ennuis ?

— Ça se pourrait, déclara Loken en se retournant pour s'adresser à tous les Astartes présents à bord. Suivez-moi dès que nous aurons débarqué.

Ses guerriers s'étaient efficacement préparés à un débarquement dans l'urgence, et Loken sentit changer le mouvement du Thunderhawk, qui ralentissait encore et approchait du sol. L'éclairage intérieur passa du rouge au vert quand l'appareil eût brutalement touché terre ; la rampe d'assaut s'abaissa et Loken emmena le groupe vers l'édifice en marchant d'un pas résolu.

La nuit était tombée, mais l'air était chaud, et les parfums de floraisons aromatiques l'emplissaient d'une fragrance piquante. Ses hommes le suivaient à une cadence rapide. Beaucoup des porteurs de flambeaux se tournèrent vers eux, interloqués. Loken les reconnaissait à présent comme les autochtones de Davin.

Les Davinites avaient le corps plus sec et svelte que la plupart des hommes ordinaires. Ils étaient grands et hirsutes, avec des membres fins, et leurs

mèches de cheveux élaborées se dressaient sur leurs têtes à la manière de celle d'Abaddon. Ils arboraient de longues capes d'écailles arrangées en un tissage miroitant, des armures faites des mêmes écailles laquées, et la majorité d'entre eux étaient armés de poignards et de pistolets à poudre noire, primitifs d'aspect, portés sur des ceinturons croisés. Ils s'écartèrent à l'arrivée des nouveaux Astartes, la tête courbée dans une attitude docile. Loken fut frappé de voir à quel point ces créatures paraissaient proches de la déviance envers le patrimoine humain.

Il ne leur avait pas accordé une attention véritable lors de sa première venue sur la planète. Il n'était encore qu'un capitaine d'escouade, plus préoccupé d'obéir à ses ordres et d'accomplir les tâches assignées que d'observer les habitants locaux. Même lors de cette seconde venue, son attention avait été autre part, et l'apparence plus ou moins bestiale des Davinites lui avait précédemment plus ou moins échappé.

Maintenant que des centaines d'habitants de ce monde l'entouraient, leur divergence par rapport au génome humain était criante. Loken se demanda comment ce peuple avait évité l'éradication soixante ans plus tôt, principalement du fait que le premier contact avait été établi par les Word Bearers, une légion qui n'était pas connue pour tolérer les écarts à la norme.

Cela rappela à Loken la furieuse dispute qu'avaient eue Abaddon et le Maître de Guerre au sujet de l'interex, et comment le premier capitaine avait exigé qu'une guerre fût livrée contre cet empire, pour son acceptation en son sein des engeances xenos. Pour lui, Davin aurait constitué un bien meilleur motif de guerre. Pour une raison quelconque, cela n'était pas arrivé.

Les Davinites étaient distinctement de souche humaine, mais ce rameau de l'Humanité avait presque engendré sa propre espèce. L'espacement de leurs traits, leurs yeux sombres sans pupille, et le volume excessif, presque simiesque, de la pilosité de leurs visages et de leurs bras rappelaient davantage à Loken les mutants de souche stable qu'employaient certains régiments de l'Armée Impériale : des êtres primitifs, avec suffisamment d'entendement, mais guère plus, pour agiter une épée ou faire tirer une carabine.

Une pratique qu'il n'approuvait pas. Les habitants de Davin étaient manifestement investis d'un plus haut de gré d'intelligence, mais leur apparence ne faisait rien pour le rassurer sur ce qui se déroulait ici.

Il les écarta de son esprit alors qu'il approchait qu'un ensemble de

marches massives sculptées dans la roche, bordées de statues de serpents lovés et de braseros allumés. Cet escalier était creusé de trois canaux étroits où s'écoulait de l'eau, un en son milieu et un de chaque côté.

Le Maître de Guerre et ses porteurs étaient montés hors de vue, au niveau suivant. Loken précéda ses guerriers dans l'ascension de ces marches processionnelles, qu'il se mit à gravir quatre à quatre quand il entendit plus haut un grattement de pierre sur la pierre. L'image des portes monolithiques apparut dans son esprit.

— Nous devons nous dépêcher, lança-t-il.

Il approchait du haut de l'escalier, où les charbons des braseros jetaient sur les statues une lueur rubiconde, dans laquelle rutilaient les écailles des serpents et leurs yeux sertis d'éclats de quartz. Les ultimes rayons du soleil mourant soulignaient les ondulations de ceux enroulés autour des piliers, comme s'ils s'apprêtaient à glisser le long des marches. L'effet était déroutant. Loken ouvrit à nouveau la fréquence de son armure.

— Abaddon ? Aximand ? Est-ce que l'un de vous m'entend ? Répondez.

Des parasites firent grésiller son oreillette, mais ses appels ne reçurent aucun retour, et il accéléra le pas.

Il atteignit enfin le sommet des marches, et émergea sur une esplanade éclairée par la lune, où de nouvelles statues serpentines surmontaient des colonnes alignées le long d'une voie étroite, menant vers l'arche gigantesque ouverte dans la façade de l'édifice. Ses portes de bronze martelé, à la surface luisante couverte de spirales, se refermaient en grondant. Loken sentit un frisson sur sa peau à la vue de ce portail funeste, dont les ténèbres béantes semblaient renfermer la promesse d'une puissance primale et ancienne.

Devant elles, un groupe de guerriers de l'Astartes regardaient les monstrueuses portes se fermer. Loken ne voyait plus aucun signe de la présence du Maître de Guerre.

— Accélérez, cadence de combat, ordonna-t-il en adoptant lui-même la foulée allongée qui avalait les kilomètres quand aucun support véhiculé n'était disponible. Marcher de ce pas était supportable sur de grandes distances et permettait encore à un guerrier de combattre une fois à destination. Loken espérait ardemment que le terme de cette marche ne l'obligerait pas à employer la force.

Alors qu'ils approchaient de ces portes, il vit que loin d'être gravées de spirales sans aucune signification, chacune était ornée de toutes sortes

d’images et scènes. Des serpents ondoyaient d’une plaque de métal à l’autre, d’autres se mordaient la queue, et d’autres encore étaient enlacés comme dans un acte de reproduction.

Il ne perçut pleinement le tableau dans sa totalité que lorsque les portes se furent closes dans un grand fracas de métal. À la différence du Maître de Guerre, Loken n’était pas un grand amateur d’art ; il n’en fut pas moins admiratif devant le spectacle qu’offraient les deux battants fermés. Au centre de son symbolisme s’élevait un grand arbre aux branches écartées, garnies de fruits de toutes provenances. Ses trois racines se prolongeaient au-delà du bas de la porte, vers le large bassin circulaire qui alimentait en eau les trois canaux traversant l’esplanade jusqu’au grand escalier.

Deux serpents jumeaux s’enroulaient autour du tronc de l’arbre, leurs têtes atteignant les branches, et Loken fut frappé par la ressemblance du symbole que les apothicaires portaient sur leur épaulière.

Sept guerriers se tenaient sur l’autre bord du bassin d’eau, devant la porte. Leurs armures arboraient le vert pâle des Sons of Horus, et Loken les connaissait tous : Abaddon, Aximand, Targost, Sedirae, Ekaddon, Kibre et Maloghurst.

Quand ils retournèrent, aucun d’eux ne portait son casque et chacun affichait le même air de désespoir impuissant. À de nombreuses reprises il avait traversé l’enfer des combats avec eux, et de voir une telle expression sur les visages de ses frères le draina de toute sa colère, le laissant vide et désemparé.

Il ralentit le pas en arrivant face à Aximand.

— Qu’avez-vous fait ? Vous tous, qu’avez-vous fait ?

— Ce qui devait être fait, dit Abaddon, quand Aximand ne lui eût pas répondu.

Loken ignora le premier capitaine.

— Horus, dis-moi ce que vous avez fait.

— Ce qu’Ezekyle t’a dit. Nous avons fait ce qui devait être fait, répéta Aximand. Le Maître de Guerre était mourant et Vaddon ne pouvait le sauver. Alors nous nous sommes mis en route pour le Delphos.

— Le Delphos ? demanda Loken.

— C’est le nom de cet endroit, expliqua Aximand. Le temple de la loge du Serpent.

— Le temple ? s’exclama Torgaddon. Horus, tu as amené le Maître de Guerre dans un temple ? Tu es devenu fou ? Le commandant n’aurait

jamais approuvé.

— Peut-être pas, lui rétorqua Serghar Targost en s'avançant pour se tenir devant Abaddon, mais vers la fin, il ne pouvait même plus s'exprimer. Il a parlé à cette maudite commémoratrice pendant des heures avant de perdre conscience. Nous avons dû le confiner dans un champ de stase pour le garder en vie suffisamment longtemps et réussir à l'amener ici.

— S'il s'agit bien d'un temple, Tarik a raison, l'épaula Loken.

— Temple, Delphos, maison de guérison, appelez-le comme vous voudrez, se dédouana Targost. Le Maître de Guerre est à l'article de la mort ; ni la religion ni le rejet de la religion n'ont plus de véritable importance. C'est le seul espoir qu'il nous reste, et qu'avons-nous à perdre ? Si nous n'avions rien fait, le Maître de Guerre serait mort. Au moins, nous lui avons offert une chance de survivre.

— Et à quel prix allons-nous racheter sa vie ? demanda Loken. En l'amenant dans la maison érigée pour de faux dieux ? L'Empereur nous l'a enseigné : la civilisation n'aura atteint la perfection que quand la dernière pierre de la dernière église aura assommé le dernier prêtre. Et c'est ici que vous avez amené le Maître de Guerre. Cela va à l'encontre de tout ce pour quoi nous avons combattu pendant deux siècles. Vous ne l'aviez pas réalisé ?

— L'Empereur en aurait fait de même s'il avait été là, affirma Targost, et Loken sentit sa colère remonter à la surface devant un tel orgueil.

Menaçant, il s'approcha de Targost.

— Bien sûr que non, le railla l'autre capitaine, mais je sais qu'il voudrait voir son fils survivre.

— En confiant sa survie à ces… à ces sauvages ?

— C'est de ces sauvages que nous vient notre fameuse confrérie, lui rappela Targost.

— Ça ne fait qu'une raison de plus de m'en méfier, lui rétorqua Loken, en se retournant pour s'adresser à Vipus et à Torgaddon. Venez. Nous allons sortir le Maître de Guerre de là.

— Vous ne pouvez pas, intervint Maloghurst en avançant pour rejoindre Abaddon, et Loken eut soudain l'impression distincte que ses frères constituaient une barrière entre lui et la porte.

— Que voulez-vous dire ?

— Il est dit qu'une fois fermée, la porte du Delphos ne peut plus être réouverte, hormis de l'intérieur. L'homme nécessitant d'être soigné est

porté à l’intérieur, et laissé au destin que les esprits éternels des choses défuntes choisissent pour lui. Si sa destinée est de vivre, il ouvrira la porte de lui-même. Sinon, elle ne s’ouvre que neuf jours après, et sa dépouille est brûlée avant que ses cendres soient jetées dans le bassin.

— Vous avez donc simplement laissé le Maître de Guerre seul à l’intérieur ? Pour tout le bien que cela va lui faire, vous auriez aussi bien pu le laisser sur le *Vengeful Spirit* . Et « les esprits éternels des choses défuntes », qu’est-ce que cela signifie ? C’est parfaitement inepte, vous ne croyez pas ?

— Ce que vous, vous ne comprenez pas, c’est que ne rien faire et le regarder mourir aurait été inepte, dit Maloghurst. Vous nous jugez pour avoir agi par amour pour lui.

— Non, je ne comprends pas, répondit tristement Loken. Comment vous est seulement venue l’idée de l’amener ici ? Encore une information secrète de votre maudite loge ?

Aucun de ses frères ne parla, et tandis que Loken scrutait leurs visages en quête d’une réponse, la vérité lui apparut soudain dans toute sa clarté horrible.

— C’est Erebus qui vous a parlé de cet endroit, n’est-ce pas ?

— Oui, admit Targost. Il connaissait de longue date les loges de la planète, et il avait constaté le pouvoir de leurs maisons de guérison. Si le Maître de Guerre vit, vous lui serez reconnaissant qu’il nous en ait parlé.

— Où est-il ? demanda Loken. Il en répondra devant moi.

— Il n’est pas là, Garvi, dit Aximand. C’était aux fils d’Horus de l’amener ici.

— Alors où est-il, toujours sur le *Vengeful Spirit* ?

— Je suppose. Pourquoi est-ce si important pour toi ?

— Je pense que vous avez tous été abusés, mes frères, dit Loken. À présent, seul l’Empereur a le pouvoir de guérir le Maître de Guerre. Tout le reste n’est que tromperie.

— L’Empereur n’est pas là, rappela abruptement Targost. Nous avons cherché l’aide que nous pouvions trouver.

— Et toi, Tarik ? l’interpella Abaddon. Vas-tu te détourner de tes frères du Mournival, comme Garviel ? Viens.

— Tout est peut-être toujours tout blanc ou tout noir pour Garvi, mais il a raison, Ezekyle. Je ne peux pas me ranger à vos côtés cette fois. Je suis désolé, lança encore Torgaddon quand Loken et lui tournèrent le dos à la porte.

— Vous rejetez votre serment ? cria Abaddon alors qu'ils s'éloignaient. Vous avez juré d'être fidèles au Mournival jusqu'à la fin de votre vie. Vous serez considérés comme des parjures !

Les paroles du premier capitaine atteignirent Loken avec la force d'un bolt et il s'arrêta net. Des parjures… L'idée était horrible.

Aximand vint le rattraper, le saisit par le bras et lui montra le bassin. Une ondulation parcourait l'eau noire et Loken vit la lune de Davin s'y refléter.

— Regarde, dit Aximand. La lune qui se reflète sur l'eau. Le croissant de la nouvelle lune, Loken… Celui qui a été tracé sur ton casque quand tu as prêté serment au Mournival. C'est un bon présage, mon frère.

— Un présage ? cracha Loken en le faisant lâcher prise. Depuis quand plaçons-nous notre foi dans des présages ? La cérémonie du Mournival était peut-être un rite de passage, Horus, mais ce qui se passe ici est de la sorcellerie. Je vous avais dit que je ne m'inclinerai pas devant les esprits et que je ne croyais que dans la clarté empirique de l'Imperium. Et je reste fidèle à ces paroles.

— S'il te plaît, Garvi, le supplia Aximand. Nous faisons ce qui est juste.

Loken secoua la tête.

— Je crois que nous finirons tous par regretter amèrement le jour où vous avez amené le Maître de Guerre ici.

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

LA MAISON DES FAUX DIEUX

OceanofPDF.com

TREIZE

Qui es-tu ?
Rituel
Un vieil ami

Horus ouvrit les yeux, et sourit en voyant le bleu du ciel au-dessus de lui. Des nuages paisibles, jaunes et orange, dérivaient lentement dans son champ de vision. Il les contempla quelques instants, puis se redressa pour s'asseoir en sentant la rosée sous ses paumes, et se rendit compte qu'il était nu. Tout en observant ses environs, il leva vers son visage une main qui sentait l'odeur de l'herbe, mêlée à la fraîcheur cristalline de l'air.

Un paysage d'une insurpassable beauté s'étendait devant lui : de hautes montagnes coiffées de neiges éternelles et drapées d'une écharpe de sapins, de magnifiques forêts d'un vert émeraude qui s'étendait aussi loin que portait l'œil, et une large rivière à l'eau écumante. Des centaines d'herbivores à long poil paissaient sur la plaine, que survolaient des oiseaux bruyants aux pennes élancées. Horus était assis sur la pente au pied des montagnes, le soleil lui réchauffant le visage, dans l'herbe d'un confort absolu.

— Alors voilà, se dit-il calmement à lui-même. Je suis mort.

Personne ne lui répondit, mais il n'avait pas attendu de réponse. C'est donc cela qui arrivait quand une personne mourait ? Il se souvint vaguement que quelqu'un lui avait parlé de l'ancienne croyance en un « paradis » et un « enfer » ; des mots creux, censés promettre la récompense

de l’obéissance, et le châtiment de la méchanceté.

Il prit une longue inspiration, chargée d’un parfum de bonne terre : les senteurs d’un monde inconnu et sauvage, et de toutes les choses vivantes qui l’habitaient. Il distinguait même l’odeur de l’air et fut ébahi par sa pureté. Sa fraîcheur vive lui remplissait les poumons. Mais comment était-il arrivé là et… où était-il ?

Il se trouvait auparavant… Où ? Il ne se rappelait plus. Son nom était Horus, sorti de quoi, il ne lui restait que des fragments de souvenirs effacés qui en cet instant même, devenaient plus inconsistants à mesure qu’il cherchait à les retenir.

Décidant qu’il devait essayer d’en découvrir plus sur son environnement, il se leva. Ses dents se crispèrent quand il se servit des muscles de son épaule. Il vit une tache de sang tremper sa robe de laine blanche. N’était-il pas nu une seconde plus tôt ?

Horus n’y pensa plus et se mit à rire. Peut-être que l’enfer n’existait pas, mais cet endroit ressemblait assez à un paradis.

Sa gorge était sèche, il se dirigea vers la rivière, en sentant la douceur de l’herbe sous ses pieds maintenant chaussés de sandales. Il s’en trouvait plus loin qu’il ne le pensait et le trajet allait lui prendre plus longtemps qu’il ne s’y était attendu, mais cela n’avait pas d’importance. La beauté du panorama méritait d’être savourée, et bien qu’une intuition insistante lui troublât les pensées, il l’ignora et continua sa route.

Quand il leva la tête vers eux, les pics semblaient atteindre les étoiles. Leurs sommets se perdaient entre les nuages et *les émanations de fumées nocives* . Horus cligna des yeux ; une image de montagnes de fer et de ciment persista un instant sur sa rétine. Il la chassa, se croyant troublé par la nouveauté de cet environnement, et continua de traverser les hautes herbes ondoyantes de la plaine, en sentant *les ossements et les scories d’innombrables siècles d’industrie* crisser sous ses pieds.

Horus sentait maintenant dans sa bouche un goût de cendre, et avait plus que jamais besoin de boire. La puanteur chimique empirait à chacun de ses pas ; il reconnaissait les relents du benzène, du chlore, de l’acide chlorhydrique et de grandes quantités de monoxyde de carbone, des substances mortelles pour n’importe qui, sauf lui, à ce qu’il semblait. Et il se demanda brièvement comment il connaissait toutes ces choses. La rivière s’écoulait juste devant lui. Il marcha dans l’eau peu profonde de ses berges, dont il apprécia le froid mordant. Il se baissa, les deux mains réunies en une

coupe.

L’eau glacée lui brûlait la peau, *des déchets miniers fondus s’écoulaient en filets corrosifs entre ses doigts* , et il la laissa retomber dans la rivière pour s’essuyer les mains sur sa robe, à présent déchirée et tachée de suie. Il leva les yeux ; les montagnes scintillantes étaient devenues *de vastes tours d’airain et de fer, qui soutenaient vers le ciel des portes semblables à des bouches géantes, capables d’avaler et de vomir des armées entières. Des ruisseaux de produits toxiques se déversaient de ces tours, empoisonnant la rivière ; autour d’eux, le paysage se flétrissait et mourait dans l’instant.*

Dérouté, Horus s’écarta du cours d’eau en reculant, lutta pour garder prise sur cette nature verdoyante qui l’avait entouré, et pour chasser la vision de ce royaume macabre de ruine et de désespoir. Il tourna le dos à la montagne sombre : devant lui se dressait *une falaise de fer noirci et du rouge le plus profond, au sommet caché par les nuages hauts, au pied tapissé de rochers et de crânes.*

Il tomba à genoux, en s’attendant à trouver la douceur de l’herbe, mais ses rotules percutèrent lourdement *un tablier fracturé de cendre et de fonte, où des tourbillons de poussière se soulevaient dans la tempête* .

— Mais que se passe-t-il ? Horus avait roulé sur le dos et crié vers un ciel pollué, strié de bandes ocre et violettes. Il se releva et courut, courut comme si sa vie en dépendait. Il courut, abusé par ses sens, au travers de ce paysage qui d’un instant sur l’autre passait d’une douloureuse beauté à une vision cauchemardesque, en l’espace d’un battement de cœur.

Horus avait gagné la forêt, où les troncs noirs des arbres se brisaient sur le passage de sa charge haletante. L’entremêlement des branches dansait devant ses yeux, ainsi que *de hautes tours d’acier et de verre, les ruines de grandes cathédrales et de palais effondrés, abandonnés à l’érosion du temps* .

Des hurlements d’animaux résonnaient autour de lui, et Horus s’arrêta dans sa folle course quand le bruit pénétra les brumes de son esprit. L’intuition fuyante mais insistante qui l’avait taraudé reconnaissait une importance à ce bruit.

Ces cris endeuillés retentissaient sur cette terre, tel un chœur de voix qui s’adressait à lui. Horus les reconnut comme des hurlements de loups. Il sourit, et tomba à genoux, une main serrée sur son épaule, dont la douleur cuisante le lança dans le bras et jusque dans la poitrine. Avec cette souffrance lui revenait sa clarté d’esprit ; il s’y accrocha, pour contraindre

sa mémoire à lui revenir par la force de sa pensée.

Les voix des loups hurlants lui parvinrent à nouveau, et il cria vers les cieux.

— Qu'est-ce qui m'arrive ?

Autour de lui, les arbres s'animèrent d'un mouvement ; une meute d'une centaine de loups surgit des broussailles pour l'entourer, les babines retroussées et les yeux fous. De la bave coulait de leurs crocs exposés, et chacun des loups portait sur son pelage une étrange marque, celle d'un aigle noir à deux têtes. Horus gardait la main fermée sur son épaule. Son bras était engourdi, comme s'il n'avait plus fait partie de son corps.

— Qui es-tu ? demanda le loup le plus proche. Horus cligna plusieurs fois des yeux ; à la silhouette de ce loup s'en superposa brièvement une autre, dont il distingua les courbes d'une armure, et un unique œil cyclopéen grand ouvert.

— Je suis Horus, dit-il.

— Qui es-tu ? répéta le loup.

— Je suis Horus ! beugla-t-il. Que veux-tu de moi ?

— Je n'ai pas beaucoup de temps, mon frère, dit le loup, tandis que la meute commençait à l'encercler. Tu dois te souvenir avant qu'il ne vienne te prendre. Qui es-tu ?

— Je suis Horus, et si je suis mort, alors laisse-moi en paix ! cria-t-il en se relevant d'un bond pour repartir en courant vers les profondeurs de la forêt.

Les loups le suivirent, trottant à ses côtés, se calant sur son allure tandis qu'il courait au hasard dans le crépuscule. Sans cesse, ils lui répétaient la même question, au point qu'Horus en perdît toute notion de direction et du temps.

Il courut en aveugle jusqu'à finalement émerger des arbres devant un large cratère à hauts bords, un trou rempli d'une eau sombre et tranquille, ouvert dans le paysage.

Le ciel au-dessus de lui était noir et sans étoiles, mais une lune du blanc le plus pur brillait comme un diamant sur la voûte céleste. Il cilla, leva une main pour abriter ses yeux de la clarté de ses rayons, et observa les eaux du cratère, certain que quelque présence indicible se cachait dans ses abysses glacés.

Horus regarda derrière lui pour s'apercevoir que les loups avaient eux aussi quitté la lisière de la forêt, et se remit à courir, poursuivi jusqu'au bord du cratère par leurs hurlements. En contrebas, l'eau demeurait plate comme

un miroir poli, et le reflet de la lune envahit soudain sa vision.

Les loups hurlèrent à nouveau. Horus sentait les profondeurs de l'eau exercer sur lui une irrésistible attraction. Il regarda le reflet de lune, et écouta la compagnie des loups donner voix une dernière fois à sa question, avant de se jeter dans le vide.

Il tomba. Tout tourna autour de lui, et sa mémoire elle aussi se mit à tourbillonner.

La lune, les loups, Lupercal.

Les Luna Wolves…

Tous les éléments se remirent en place.

— Je suis Horus, des Luna Wolves, Maître de Guerre et régent de l'Empereur, et je suis vivant !

Il frappa la surface de l'eau, qui explosa en fragments de verre noir.

La lumière vacillante emplissait la pièce d'un éclat froid. Sur la pierre fendillée des murs s'étendaient des filets de givre, et l'haleine des cultistes se muait en fumée. À la chaux vive, Akshub avait peint sur les dalles un cercle garni de huit pointes sur sa circonférence. Le corps mutilé d'un des acolytes de la prêtresse davinite était étendu au centre, les bras en croix.

En cet instant charnière convergeaient des milliards d'enchaînements de circonstances, qui tous menaient vers ce monde reculé dont jamais personne n'avait entendu parler.

Tout était sur le point de changer. Davin deviendrait bientôt un lieu de légende.

La chambre secrète au cœur du Delphos était cachée des yeux indiscrets par une puissante magie, et par une technologie sophistiquée, reçue d'adeptes du Mechanicum mécontents, avides de recevoir le savoir que les Word Bearers avaient à leur offrir, un savoir que l'Empereur leur avait interdit.

Akshub s'agenouilla et arracha le cœur de l'homme mort, prélevant d'une main experte l'organe encore chaud dans la cage thoracique de son propriétaire. Elle en prit une bouchée avant de le tendre à Tsepha, son acolyte survivant.

Le cœur fut passé de mains en mains autour du cercle, chacun des adorateurs mordant dans la riche viande rouge. Quand ils arrivèrent à lui, Erebus prit les restants du cœur qu'il engloutit voracement, et sentit le sang couler sur son menton, en goûtant aux souvenirs de l'acolyte dont la lame

avait tranché la vie. Cette trahison avait été offerte à l'Architecte du Destin, ce mets sanglant au Dieu du Sang. L'accouplement préalable de l'acolyte condamné avec une truie malade en avait appelé à la puissance du Sombre Prince et du Seigneur de la Putréfaction.

Le sang se répandait sous le cadavre, s'insinuait dans les rainures creusées au sol pour s'écouler vers l'entonnoir creusé au centre du cercle. Erebus savait que du sang y était conservé en permanence, riche en essence humaine et habité de la puissance des dieux. Quel meilleur moyen de puiser dans cette puissance qu'en employant la substance vitale qui portait en elle leur bénédiction ?

— Est-ce réussi ? demanda Erebus. Akshub hocha la tête, et leva la longue dague qui avait ouvert la poitrine du mort.

— Oui. La puissance de Ceux qui Résident Au-delà est avec nous. Mais nous devons être rapides.

— Pourquoi devrions-nous nous presser ? protesta-t-il en plaçant la main sur son épée. Tout doit être fait correctement, ou nous sommes perdus.

— Je le sais, dit la prêtresse. Une autre présence est proche, un fantôme à un œil qui marche entre les mondes et cherche à rendre le fils à son père.

— Magnus, vieux serpent, gloussa Erebus en levant les yeux au plafond de la chambre. Tu ne nous arrêteras pas. Tu es trop loin, et Horus est trop inerte. Crois-moi, j'y ai veillé.

— Avec qui parles-tu ? demanda Akshub.

— Le fantôme à un œil. Tu as dit qu'une autre présence était proche.

— Proche, oui. Mais il n'est pas ici.

Fatigués des réponses sibyllines que donnait la vieille prêtresse, les esprits d'Erebus s'échauffèrent.

— Alors où est-il ?

Akshub leva les mains et se tapota la tête du plat de la lame.

— Il parle au fils, même s'il ne peut pas encore pleinement l'atteindre. Je sens le fantôme tourner autour du temple, et essayer de briser la magie qui l'empêche d'utiliser son plein pouvoir.

— Quoi ? s'exclama Erebus.

— Il n'y parviendra pas, dit la vieille femme, en marchant vers lui, le couteau pointé devant elle. Nos esprits ont parcouru le royaume d'au-delà depuis des milliers d'années. Sa connaissance est bien pâle comparée à la nôtre.

— Il vaudrait mieux, pour ton propre bien, Akshub.

Elle sourit et lui tendit la dague.

— Tes menaces sont sans fondement ici, guerrier. Je pourrais faire bouillir le sang dans tes veines d'un simple mot, ou te faire jaillir les entrailles d'une seule pensée. Tu as besoin de moi pour envoyer ton âme dans le monde au-delà, mais comment en reviendras-tu si je suis morte ? Ton âme dérivera à jamais dans le vide, et tu n'es pas à ce point empli de colère que tu ne craignes ce destin.

Erebus n'aimait pas ce ton d'autorité soudaine qu'avait pris sa voix. Mais la prêtresse avait raison, et il décida de la tuer une fois sa fonction remplie, en ravalant provisoirement sa rage.

— Commençons.

— Très bien, acquiesça Akshub. Tsepha approcha et enduisit le visage d'Erebus d'une poudre d'antimoine.

— Est-ce pour le voile ?

— Oui, lui confirma Akshub. Cela confondra ses sens et il ne te reconnaîtra pas. Le visage qu'il verra sera familier et aimé de lui.

La délicieuse ironie de cette pensée fit sourire Erebus. Il ferma les paupières pour que Tsepha les lui recouvrît, ainsi que ses joues, de la poudre piquante et argentée.

— Le sort qui permettra ton passage vers le vide ne nécessite plus qu'une chose, réclama Akshub.

— Quelle chose ? demanda Erebus, suspicieux.

— Ta mort, dit Akshub, en lui lacérant la gorge.

Horus ouvrit les yeux, et sourit en voyant le bleu du ciel au-dessus de lui. Des nuages paisibles, jaune et orange, dérivaient lentement dans son champ de vision. Il les contempla quelques instants, puis se redressa pour s'asseoir en sentant la rosée sous ses paumes, et se découvrit dans son armure complète, d'un blanc de givre. Tout en observant ses environs, il leva vers son visage une main qui sentait l'odeur de l'herbe, mêlée à la fraîcheur cristalline de l'air.

Un paysage d'une insurpassable beauté s'étendait devant lui : de hautes montagnes coiffées de neiges éternelles et drapées d'une écharpe de sapins, de magnifiques forêts d'un vert émeraude qui s'étendait aussi loin que portait l'œil, et une large rivière à l'eau écumante. Des centaines d'herbivores à long poil paissaient sur la plaine, que survolaient des oiseaux bruyants aux pennes élancées. Horus était assis sur la pente douce au pied

des montagnes, le soleil lui réchauffant le visage, dans l'herbe d'un confort absolu.

— Ça suffit, dit-il en se relevant. Je sais que je ne suis pas mort, alors que se passe-t-il ?

Encore une fois, personne ne lui répondit, même si cette fois, il s'était attendu à une réponse. Ce monde sentait toujours aussi bon, mais avec le souvenir de son identité venait celui que ce décor était faux. Rien de tout ceci n'était vrai, pas les montagnes ni la rivière, ni la forêt couvrant les environs, même si tout était étrangement familier.

Il se rappela la toile de fond ténébreuse tendue derrière cette illusion, et s'aperçut qu'en le désirant, il parvenait à entrevoir une suggestion de ce cauchemar derrière toute la beauté étalée devant lui.

Horus se souvint d'avoir pensé, il y avait une éternité, lui semblait-il, que peut-être cet endroit était-il un au-delà, quelque part entre le paradis et l'enfer. Cette idée le faisait maintenant rire. Il avait depuis longtemps accepté le principe que l'univers ne fût que matière, et que ce qui n'était pas matière n'était rien. L'univers était tout, par conséquent, rien ne pouvait exister en dehors.

Horus comprenait que certains théologiens anciens aient pu clamer que le Warp était en vérité l'enfer. Il comprenait ce raisonnement, mais savait que l'Empyrean n'était pas une dimension métaphysique, simplement un écho du monde matériel, dont des vortex d'énergie aléatoire et d'étranges groupes d'engeances xenos malignes avaient fait leur foyer.

Aussi rassurant que fut cet axiome, il ne répondait pas à la question qu'il se posait toujours. Où se trouvait-il ?

Comment était-il arrivé ici ? Son dernier souvenir était d'avoir parlé à Petronella Vivar dans l'apothecarion, de lui avoir confié sa vie, ses espoirs, ses déceptions et ses craintes pour la galaxie. Tous ces propos, provocants pour certains, avaient constitué ses adieux.

Il ne pouvait rien y changer, mais il aurait aimé avoir le fin mot de ce qui lui arrivait. Était-ce un rêve délirant induit par ce qui l'avait terrassé ? L'épée de Temba avait-elle été empoisonnée ? Il rejeta immédiatement cette hypothèse ; aucun poison ne pouvait avoir raison de lui.

Regardant autour de lui, il ne retrouva aucun signe des loups qui l'avaient pourchassé dans cette forêt obscure, mais se souvint brusquement de la forme familière entraperçue derrière le museau du chef de meute. Pendant un bref instant, elle lui avait évoqué Magnus. Mais celui-ci n'était-il pas

censé se trouver sur Prospero, à panser son amour-propre après le Concile de Nikaea ?

Quelque chose lui était arrivé sur la lune de Davin, mais Horus ignorait quoi. Son épaule lui faisait mal, et il fit tourner son bras à l'intérieur de son armure pour en détendre le muscle. Le geste ne servit qu'à aggraver la douleur. Une nouvelle fois, il se remit en route en direction de la rivière, toujours assoiffé, même s'il se savait arpenter une illusion.

En franchissant la petite crête qui descendait ensuite vers la rivière, Horus s'arrêta net. Un combattant Astartes en armure flottait dans le courant, le visage dans l'eau. Coincé sur les hauts-fonds proches de la berge, le corps s'élevait et retombait au rythme des clapotis. Horus se précipita vers lui.

Ses pieds entrèrent dans le lit du cours d'eau, et il agrippa le guerrier par le bord de ses épaulières, pour le retourner dans un grand bruit d'éclaboussure.

Horus s'étrangla. L'homme était en vie, et il le connaissait.

Un homme d'une beauté admirable, c'était ainsi que Loken le décrivait. Un homme admirable que tous appréciaient. Le plus noble des héros de la Grande Croisade avait été un autre de ses épithètes.

Hastur Sejanus.

Loken s'éloigna du temple à grands pas, fâché de ce que ses frères avaient commis et furieux contre lui-même : il aurait dû se douter que les plans d'Erebus dépasseraient le simple assassinat du Maître de Guerre.

Ses veines débordaient du besoin de faire violence, mais Erebus n'était pas là, et personne ne pouvait lui dire où il se trouvait. Torgaddon et Vipus marchaient à ses côtés, et malgré sa furie, il percevait leur étonnement de ce qui s'était produit devant les grandes portes du Delphos.

— Qu'est-ce qui se passe, par le Trône ? demanda finalement Vipus quand ils eurent regagné le haut des escaliers processionnels. Garvi, qu'est-ce qui se passe ? Le premier capitaine et l'Autre Horus sont-ils devenus nos ennemis ?

Loken secoua la tête.

— Non, Nero, ils sont toujours nos frères, mais ils sont manipulés. Comme je crois que nous le sommes tous.

— Par Erebus ? demanda Torgaddon.

— Erebus ? répéta Vipus. Qu'a-t-il à voir avec tout ça ?

— Garviel pense qu'Erebus est derrière tout ce qui arrive au Maître de Guerre, expliqua Torgaddon. Loken lui jeta un regard mécontent.

— Vous plaisantez ?

— Pas cette fois, Nero, assura Torgaddon.

— Tarik, l'arrêta Loken. Ne parle pas si fort, ou tout le monde va t'entendre.

— Et alors ? s'enflamma Torgaddon. Si Erebus est derrière tout ça, tout le monde devrait le savoir. Nous devons le démasquer.

— Il le sera, promit Loken, qui voyait les points lumineux des phares des véhicules apparaître à l'entrée de la vallée qu'ils avaient survolée.

— Mais qu'allons-nous faire ? le questionna Vipus.

Telle était bien la question, réalisait Loken. Il leur fallait davantage d'informations avant de pouvoir agir, et il les leur fallait maintenant. Il chercha à retrouver son calme pour réfléchir plus posément.

Il voulait des réponses, mais devait d'abord savoir quelles questions poser. Un homme en particulier avait toujours su voir net au travers de ses troubles et le guider dans la bonne direction.

Il commença à descendre les marches pour retourner au Thunderhawk. Torgaddon et Vipus le suivirent avec l'escouade Locasta. En atteignant le bas des marches, il se retourna vers eux.

— J'ai besoin que vous deux restiez ici. Gardez un œil sur le temple et assurez-vous qu'il n'arrive rien de mal.

— Qu'entendez-vous par « mal » ? se fit préciser Vipus.

— Je ne sais pas exactement, juste… Vous comprenez ? Et prévenez-moi même si vous ne faites qu'entrevoir Erebus.

— Où vas-tu ? l'interrogea Torgaddon.

— Je retourne sur le *Vengeful Spirit* .

— Pour y faire quoi ?

— Pour obtenir des réponses.

— Hastur ! cria Horus en se penchant pour soulever son ami. Sejanus était avachi dans ses bras, même si Horus le savait en vie grâce au pouls de sa carotide et aux couleurs de ses joues. Il le tira hors de l'eau, en se demandant si sa présence pouvait être une autre des illusions de cet étrange environnement où son vieil ami risquait de constituer une menace pour lui.

La poitrine de Sejanus hoqueta convulsivement avant de recracher l'eau de ses poumons. Horus le coucha sur le côté, confiant dans le fait que la constitution améliorée d'un Astartes lui rendait presque impossible de se noyer.

— Hastur, est-ce vraiment toi ? demanda-t-il. En cet endroit, poser une telle question n'avait probablement aucun sens, mais la joie le submergeait, celle de voir à nouveau ce fils bien-aimé. Il se souvint quelle avait été sa douleur quand Sejanus était tombé sur Soixante-Trois Dix-Neuf, sur le sol d'onyx du palais du faux Empereur. L'agressivité cthonienne avait exigé une vengeance par le sang.

Sejanus expectora un dernier filet d'eau et se redressa sur son coude en aspirant l'air pur à pleins poumons. Sa main palpa sa gorge comme s'il y cherchait quelque chose, qu'il parut soulagé de ne pas trouver.

— Mon fils, dit Horus quand Sejanus se redressa, exactement semblable au souvenir qu'il avait gardé de lui : parfait dans le moindre détail, le visage exalté, les yeux espacés au regard ferme, le nez droit qui eût pu passer pour le reflet du sien.

Tout soupçon que Sejanus pût représenter un danger s'envola quand il reconnut l'éclat argenté de ses yeux. Celui qu'il avait devant lui était bien Hastur Sejanus. Cette possibilité le dépassait, mais il n'osait remettre en question ce miracle, de crainte qu'il lui fût arraché.

— Commandant, le reconnut Sejanus en se redressant pour l'étreindre.

— Qu'il est bon de te revoir, mon garçon. Une partie de moi est morte quand je t'ai perdu.

— Je le sais, monseigneur, répliqua Sejanus quand ils se libérèrent l'un l'autre de leur étreinte. Je ressens votre peine.

— Tu es éblouissant, mon fils, dit Horus en reculant d'un pas pour admirer son guerrier le plus parfait. Il me transporte le cœur de te voir, mais comment est-ce possible ? Même de loin, je t'ai vu mourir.

— Oui, reconnut Sejanus. C'est vrai, mais en vérité, ma mort a été une bénédiction.

— Que veux-tu dire ?

— Elle m'a ouvert les yeux à la vérité de l'univers et m'a libéré des entraves des êtres vivants. La mort n'est plus une contrée inconnue, monseigneur. Elle en est une dont je suis revenu.

— Comment une telle chose est-elle possible ?

— Ils m'ont renvoyé à vous, dit Sejanus. Mon esprit était perdu dans les limbes, seul et à l'agonie, mais je suis revenu vous aider.

Des émotions conflictuelles assaillaient Horus à la vue de Sejanus. L'entendre parler d'esprits et de limbes faisait retentir en lui une note d'avertissement, mais de le voir à nouveau en vie était pour lui un grand

bonheur, même si cela n’était pas réel.

— Tu dis que tu es là pour m’aider, alors aide-moi à comprendre cet endroit. Où sommes-nous ?

— Nous n’avons pas beaucoup de temps, dit Sejanus, en remontant la pente vers la crête qui dominait les plaines et les forêts, et en observant longuement autour de lui. Il sera bientôt là.

— Dernièrement, ça n’est pas la première fois que j’entends ça, dit Horus.

— De qui d’autre l’avez-vous entendu ? exigea presque de savoir Sejanus, qui s’était retourné avec une expression sérieuse. Horus fut surpris par la véhémence de sa question.

— C’est un loup qui me l’a dit. Je sais, cela paraît ridicule, mais je te jure qu’il m’a parlé.

— Je vous crois, monseigneur, c’est pourquoi nous devons partir.

Horus soupçonna une dérobade, un usage qu’il n’avait jamais connu chez Sejanus auparavant.

— Tu essaies d’éviter ma question, Hastur. Dis-moi où nous sommes.

— Nous n’avons pas le temps, monseigneur.

— Sejanus. Son ton était devenu celui du Maître de Guerre. Dis-moi ce que je veux savoir, maintenant.

— Très bien, accepta Sejanus, mais vite, car votre corps est à deux doigts de trépasser à l’intérieur du Delphos de Davin.

— Le Delphos ? Je n’en ai jamais entendu parler, et cet endroit ne ressemble pas à Davin.

— Le Delphos est un lieu sacré pour la loge du Serpent, lui apprit Sejanus. Un lieu de guérison. Dans les anciennes langues de Terra, son nom signifie « l’utérus du monde », là où un homme peut être guéri et renaître. Votre corps est allongé dans la chambre de l’Axis Mundi, mais votre esprit n’est plus lié à votre chair.

— Alors nous ne sommes pas réellement ici ? demanda Horus. Ce monde n’est pas réel ?

— Non.

— Ceci est donc le Warp, en conclut Horus, acceptant finalement ce qu’il avait commencé à suspecter.

— Oui. Rien de tout ceci n’existe, expliqua Sejanus en englobant du geste tout le paysage. Ce ne sont que des fragments de votre volonté et de votre mémoire, ayant donné forme à l’énergie informe du Warp.

Horus sut brusquement où il avait déjà vu ce paysage, en se souvenant de

la prodigieuse carte de Terra à reliefs géophysiques qu'ils avaient trouvée à dix kilomètres sous la surface d'un monde mort, près de dix ans plus tôt. Ce n'avait pas été la Terra de leur temps, mais une autre, d'un âge passé, aux champs verts, aux mers propres et à l'air pur.

Il leva les yeux vers le ciel, s'attendant à moitié à y voir des visages curieux qui l'auraient observé comme des enfants observant une colonie de fourmis. Mais le ciel était vide, bien qu'il s'assombrît à une allure alarmante. Le monde changeait autour de lui, sous ses yeux, passant de la Terre qui avait autrefois existé aux désolations de l'actuelle Terra.

Sejanus suivit son regard.

— Ça commence.

— Qu'est ce qui commence ? demanda Horus.

— Votre corps et votre esprit se meurent, et ce monde commence à tomber dans le Chaos. C'est pour cela qu'ils m'ont renvoyé à vous, pour vous guider vers la vérité qui vous permettra de regagner votre corps.

Tandis que Sejanus parlait, le ciel se mit à tanguer, et Horus put y discerner la trace des courants fluctuants de l'Empyrean qui s'agitait derrière les nuages.

— Tu n'arrêtes pas de me parler d'« eux », dit Horus. Qui sont ce « eux », et pourquoi s'intéressent-ils à moi ?

— De grandes consciences habitent le Warp, exposa Sejanus en jetant des regards inquiets vers la dissolution du ciel. Elles ne communiquent pas comme nous le faisons, et c'était pour elles la seule façon de vous atteindre.

— Je n'aime pas ça, Hastur, l'avertit Horus.

— Cette dimension ne connaît pas la malveillance. Elle contient un grand potentiel d'énergies, mais aucune malveillance. Uniquement le désir d'exister. Les événements de notre galaxie détruisent leur royaume, et ces consciences vous ont choisi pour être leur émissaire dans les affaires qu'elles ont dans le monde matériel.

— Et si je ne souhaite pas devenir leur émissaire ?

— Alors vous mourrez, dit Sejanus. Elles seules sont assez puissantes pour sauver votre vie à présent.

— Si elles sont si puissantes, pourquoi ont-elles besoin de moi ?

— Elles sont puissantes mais ne peuvent exister dans l'univers de la matière, et doivent œuvrer au travers d'émissaires, répondit Sejanus. Vous êtes un homme d'une très grande force et d'une très grande ambition. Elles savent qu'aucun autre être de la galaxie n'est assez puissant ou assez digne

pour faire ce qui doit être fait.

Malgré sa satisfaction d'être ainsi décrit, Horus n'aimait toujours pas ce qu'il entendait. Il ne percevait aucune tromperie, même si une voix dans sa tête lui rappelait que le guerrier aux yeux d'argent qu'il avait devant lui ne pouvait véritablement être Sejanus.

— L'univers matériel ne leur est d'aucun intérêt ; il est un anathème pour eux. Ils ne souhaitent que préserver leur propre domaine de la destruction, continua Sejanus alors que revenait la puanteur chimique de l'autre monde que cachait l'illusion. Un vent malodorant se leva. En échange de votre aide, elles vous accorderont une mesure de leur puissance et les moyens de réaliser vos ambitions.

Horus voyait le monde de fer et de bronze reprendre substance tandis que la trame de cette réalité commençait à se distordre sous ses pieds. Une lumière sombre jaillissait des fissures de la terre, et il entendait se rapprocher le son des loups hurlants.

— Nous devons partir ! cria Sejanus quand la meute eût surgi d'un bouquet d'arbres en pleine désintégration. Aux oreilles d'Horus, leurs hurlements lui semblaient crier désespérément son nom.

Sejanus retourna en courant jusqu'à la rivière, où un ovale de lumière miroitante s'éleva des eaux agitées. Horus entendit des marmonnements obscurs en provenir, et une sorte de prémonition inquiétante s'empara de lui, alors que son regard allait et revenait entre cette lumière étrange et les loups.

— Je ne suis pas certain de vouloir te suivre, dit-il. Le ciel commençait à répandre les larges gouttes d'une pluie acide.

— Venez, ce portail est notre seule sortie ! lui cria Sejanus qui se rapprochait la lumière. Un grand homme l'a dit autrefois : « le vrai génie dédaigne la voie tracée : il cherche les régions jusqu'alors inexplorées. »

— Tu essaies de me convaincre en me citant moi-même ? s'époumona Horus dans les rafales mugissantes du vent.

— Pourquoi pas ? Vos paroles seront citées pour les siècles à venir.

Horus appréciait cette idée. Il rejoignit Sejanus.

— Où mène ce portail ? cria-t-il encore une fois pour se faire entendre malgré le vent et les hurlements des loups.

— À la vérité, promit Sejanus.

Le cratère commença à se remplir quand le soleil fût finalement couché.

Dans cet endroit de pèlerinage, des centaines de véhicules de toutes natures terminèrent leur périple depuis la zone d'atterrissage impérial. Les Davinites observèrent l'arrivée de ces convois avec un mélange de surprise et de confusion, incrédules de voir chaque véhicule ainsi abandonné, et leurs occupants se diriger vers le Delphos.

Dans l'heure, des milliers d'arrivants se furent ainsi rassemblés, et d'autres les rejoignaient encore à chaque minute. La plupart d'entre eux, laissés sans direction, trépignaient en une foule désordonnée, jusqu'à ce que les Davinites se missent à circuler parmi eux, les aidant alors à trouver des endroits où déposer leurs possessions et où s'abriter de la pluie qui commençait à tomber.

La procession de phares s'étendait encore sur toute la chaussée oubliée et dans la vallée, jusqu'au bas des reliefs. Pendant que la nuit descendait sur Davin, l'air s'emplit de chants à la gloire du Maître de Guerre, et la lumière incertaine de milliers de cierges se mêla à celles des flambeaux qui encerclaient le Delphos.

OceanofPDF.com

QUATORZE

Les oubliés
Mythologie vivante
Primogénèse

Franchir le portail de lumière ressembla à passer d’une pièce à une autre ; cependant, quittant un environnement au bord de la dissolution, Horus se retrouva au milieu d’une masse de gens, sur une immense place circulaire cernée de tours et de magnifiques édifices de marbre. Des milliers de personnes remplissaient cet espace, et puisque qu’Horus dépassait encore la plus grande d’entre elles de la moitié de sa taille, il constatait que des milliers d’autres attendaient de quitter les neuf grandes artères qui y menaient.

Étrangement, aucune de ces personnes ne donna l’impression de remarquer l’arrivée soudaine parmi elles de deux guerriers géants. Un groupement de statues se dressait au centre de la place, et tandis que la multitude marchait en procession autour d’elles, une psalmodie monocorde sortait des haut-parleurs rouillés fixés aux bâtiments, au sommet desquels des cloches sonnaient à toute volée.

— Où sommes-nous ? demanda Horus, en levant les yeux vers les aigles au fronton des édifices, vers leurs clochers dorés et leurs colossales rosaces de vitrail coloré. Chaque structure rivalisait avec sa voisine pour une suprématie de hauteur et d’ostentation. L’œil d’Horus, exercé à l’élégance architecturale et à l’art de la proportion, n’y voyait que l’expression d’une

dévotion vulgaire.

— Je ne connais pas le nom de cette place, dit Sejanus. Je la découvre avec vous, mais je pense que nous sommes ici sur un monde-temple.

— Un monde-temple ? Dédié à quoi ?

— Pas à quelque chose, montra Sejanus, le doigt pointé vers les statues du centre de la place. À quelqu'un.

Horus scruta plus précisément les immenses représentations autour desquelles tournait la foule ; celles du cercle extérieur avaient été sculptées dans un marbre blanc et arboraient l'armure complète de guerriers de l'Astartes. Ceux-ci entouraient la figure centrale, elle-même protégée par une somptueuse armure d'or sertie de pierres précieuses étincelantes. Ce personnage brandissait bien haut un flambeau allumé, dont la lumière irradiait tout autour de lui. Le symbolisme était transparent : cet être apportait la lumière à son peuple, protégé par son escorte de combattants.

Le guerrier d'or était manifestement un roi ou un héros d'un genre quelconque, aux traits nobles et patriciens que les sculpteurs avaient exagérés à des proportions ridicules. Celles des statues entourant la plus grande étaient elles aussi grotesques.

— Qui est censé représenter la statue d'or ? demanda Horus.

— Vous ne l'avez pas reconnu ? s'étonna Sejanus.

— Non. Le devrais-je ?

— Allons regarder de plus près.

Horus le suivit cependant que Sejanus progressait vers le centre de la place, et la foule s'écartait devant eux sans même qu'un sourcil ne fût dressé.

— Ces gens ne nous voient pas ? demanda-t-il.

— Non, dit Sejanus. Ou s'ils le peuvent, ils l'auront oublié dans un instant. Nous nous déplaçons parmi eux un peu comme des fantômes, aucun d'eux ne se souviendra de nous.

Horus s'arrêta devant un homme vêtu d'un simple scapulaire dépouillé, qui suivait le mouvement général autour des statues, les pieds nus et ensanglantés. Sa tête était tonsurée, il tenait à la main un chapelet d'osselets gravés reliés par de la ficelle. Un bandage ensanglanté lui couvrait un œil et une longue bande de parchemin épinglée à son accoutrement pendait jusqu'au sol.

En marquant à peine une pause, l'homme voulut faire le tour d'Horus, mais celui-ci tendit le bras pour lui barrer le passage. Une seconde fois,

l’homme tenta de le contourner, et il l’en empêcha à nouveau.

— S’il vous plaît, monseigneur, dit l’homme sans lever la tête. Je dois passer.

— Pourquoi ? Qu’êtes-vous en train de faire ?

L’homme prit une expression déroutée, comme s’il essayait de se rappeler quelle question on venait de lui poser.

— Je dois passer, répéta-t-il.

Exaspéré par cette réponse qui ne l’éclairait pas, Horus s’écarta. L’homme s’inclina.

— Puisse l’Empereur veiller sur vous, monseigneur.

À ces mots, Horus sentit une sueur froide lui couler dans le dos. La foule ne lui opposa aucune résistance quand il l’écarta pour se rapprocher du centre de la place, une terrible inquiétude lui nouant le ventre. Il rattrapa Sejanus, lequel l’attendait debout sur une estrade au pied des statues, où une paire d’immenses aigles de bronze encadraient un grand pupitre.

Un personnage officiel immensément gras, dans une chasuble d’or coiffée d’une mitre de soie, lisait à voix haute un épais volume à couverture de cuir. Ses mots étaient portés au-dessus de la foule par des trompettes d’argent, tenues par ceux qui semblaient être de très jeunes enfants ailés flottant au-dessus de lui.

Quand Horus fût assez près, il s’aperçut que cet individu n’était humain que jusqu’à la taille : un ensemble complexe de pistons sifflants et de baguettes d’airain constituait sa moitié inférieure, fusionnée avec le lutrin monté sur roues.

Horus ne s’intéressa pas à lui, et leva la tête vers les personnages statufiés, qu’il finit par reconnaître pour ceux qu’ils étaient.

Leurs visages étaient méconnaissables pour quelqu’un qui comme lui les connaissait si bien.

Le plus proche était Sanguinius, aux ailes ouvertes comme celles des aigles qui ornaient le moindre édifice de la place. D’un côté du Seigneur des Anges se tenait Rogal Dorn, deux petites ailes déployées lui entourant la tête ; de l’autre, quelqu’un qui ne pouvait être que Leman Russ, ses cheveux sculptés pour ressembler à une crinière en bataille, une cape de peaux de loups drapée sur ses larges épaules.

Horus fit le tour des statues en leur reconnaissant d’autres attributs familiers. Guilliman, Corax, le Lion, Ferrus Manus, Vulkan et enfin Jaghataï Khan.

L’identité de la figure centrale ne faisait plus aucun doute. Horus leva les yeux vers le visage sculpté de l’Empereur. À n’en pas douter, les habitants de ce monde jugeaient cette effigie admirable ; pour Horus, elle n’avait absolument pas réussi à capturer le dynamisme et la force de sa personnalité.

De la hauteur supplémentaire que lui offrait le promontoire aux statues, Horus considéra la lente rotation de la foule, et se demanda ce que ces gens pensaient avoir à faire ici.

Des pèlerins. Le mot s’était imposé brusquement à son esprit.

En le reliant à l’ostentation et à la vulgarité des ornements qu’il observait sur les édifices, Horus comprit qu’il ne s’agissait pas d’un simple lieu de mémoire.

— C’est un lieu de culte, formula-t-il alors que Sejanus le rejoignait aux pieds de Corax, dont le marbre froid reproduisait à la perfection le teint pâle de son frère taciturne.

Sejanus le lui confirma de la tête.

— Cette planète entière est dédiée au culte de l’Empereur.

— Mais pourquoi ? L’Empereur n’est pas un dieu. Il a passé des siècles à libérer l’Humanité des entraves de la religion. Cela n’a aucun sens.

— Depuis votre point de vue dans le temps. Mais ce que vous voyez est ce que l’Imperium deviendra si les événements de votre présent suivent leur cours. L’Empereur a le don de sonder l’avenir, et il dirige votre présent vers ce futur.

— Dans quel but ?

— Celui de détruire les croyances anciennes, pour qu’un jour sa vénération les supplante toutes.

— Non, dit Horus, je ne veux pas le croire. Mon père a toujours rejeté toute notion de divinité ; il disait de l’ancienne Terra qu’il s’y trouvait des flambeaux d’espoir, les professeurs, mais aussi des prêtres pour les éteindre. Jamais il n’aurait consenti à cela.

— Pourtant, ce monde tout entier est son temple, dit Sejanus. Et ça n’est pas le seul.

— Il y en a d’autres semblables à celui-ci ?

— Des centaines, attesta Sejanus. Peut-être même des milliers.

— L’Empereur a réprimandé Lorgar pour son comportement, protesta Horus. La légion des Word Bearers avait élevé de grands monuments à la gloire de mon père et persécuté des populations entières pour leur manque

de foi, mais l'Empereur ne l'a pas toléré, et a déclaré que Lorgar lui faisait honte par de telles pratiques.

— Parce qu'il n'était pas encore prêt à être vénéré : il n'avait pas encore le contrôle de la galaxie. C'est pourquoi il avait besoin de vous.

Horus se détourna de Sejanus et considéra le visage d'or de son père, en s'acharnant à vouloir réfuter ce qu'il entendait. À tout autre moment, il aurait frappé Sejanus pour avoir émis une telle suggestion, mais les preuves étaient là, devant lui.

Il lui refit face.

— Certains de mes frères sont représentés, mais où sont les autres ? Et où suis-je ?

— Je ne sais pas, répliqua Sejanus. Je suis venu bien souvent dans ce genre d'endroit, mais je ne vous y ai jamais vu représenté.

— Je suis le remplaçant qu'il s'est choisi ! cria Horus. J'ai livré un millier de batailles pour lui. Le sang de mes guerriers est sur ses mains, et il m'ignore comme si je n'existais pas ?

— L'Empereur vous a abandonné, Maître de Guerre, le persuada Sejanus. Bientôt, pour gagner sa place parmi les dieux, il tournera le dos à son peuple. Il ne se soucie que de lui-même et de sa puissance. Nous avons tous été dupés : nous n'avons aucune place dans ses grands projets, et quand l'heure sera venue, il nous rejettera tous pour accomplir son ascension. Pendant que nous faisions la guerre en son nom, il accroissait en secret son influence sur le Warp.

Les pèlerins poursuivaient leur lente procession autour de leur dieu dans la psalmodie monotone du gros personnage officiel. Un prêtre, réalisa Horus. Les paroles de Sejanus cognaient contre l'intérieur de son crâne.

— Ça ne peut être vrai, murmura-t-il.

— Que resterait-il à accomplir pour un être comme l'Empereur après avoir conquis la galaxie ; que lui resterait-il à atteindre, sinon la divinité ? Et à quoi pourraient bien lui servir ceux qu'il laisse derrière lui ?

— Non ! cria Horus en quittant le pied des statues pour aller jeter le prêtre au sol. Le corps hybride du prédicateur fut arraché de son pupitre, et se tortilla en hurlant dans une mare de sang et d'huile. Ses cris furent répercutés par les trompes des enfants flottants. Personne dans la foule ne sembla vouloir venir l'aider.

Horus redescendit sur la place dans une fureur aveugle, laissant Sejanus derrière lui. Une fois encore, la multitude s'écarta devant sa course effrénée,

sans réagir davantage à son départ qu'elle ne l'avait fait à son arrivée. En quelques instants, il eut atteint le bord de la place et s'engouffra dans le plus proche des boulevards. Les fidèles remplissaient la chaussée, mais continuèrent de l'ignorer tandis qu'il les poussait sans ménagement. Chaque visage était figé, transi d'adoration pour cette image de l'Empereur.

Sans Sejanus auprès de lui, Horus se comprit tout à fait seul ; il entendit alors le hurlement lointain d'un loup, qui semblait encore s'adresser à lui. Il s'arrêta au beau milieu d'une rue bondée, tendant l'oreille pour saisir à nouveau ce même appel, mais le cri s'était tu aussi vite qu'il avait retenti.

Tandis qu'il écoutait, la foule s'écoulait autour de lui ; encore une fois, personne ne paraissait lui accorder la moindre attention. Jamais depuis qu'il avait quitté son père et ses frères Horus ne s'était senti aussi isolé. Il éprouva soudain la douleur d'être confronté à sa propre vanité, en réalisant combien il aurait voulu être adoré de ces gens qui l'entouraient.

Mais chaque visage traduisait la même dévotion aveugle qu'il avait lue chez ceux qui tournaient autour des statues, une déférence exaltée pour l'homme qu'il appelait son père. Ces gens ne réalisaient donc pas que les batailles gagnées pour leur liberté l'avaient été avec le sang d'Horus ?

La statue entourée de celles de ses frères aurait dû être la sienne, pas celle de l'Empereur !

Horus attrapa le dévot le plus proche pour le secouer violemment par les épaules.

— Il n'est pas un dieu ! lui cria-t-il. Il n'est pas un dieu !

Le cou du pèlerin se brisa dans un craquement très audible, et Horus sentit ses clavicules se disloquer sous sa poigne. Horrifié, il lâcha le corps de l'homme et s'enfonça davantage dans le labyrinthe du monde-temple, changeant de direction au hasard des carrefours, en cherchant à se perdre dans ses rues combles.

Chaque virage l'amenait sur une nouvelle artère remplie d'adorateurs, bordée de merveilles dédiées au Dieu-Empereur : des avenues dont chaque pavé était gravé d'une supplique, des ossuaires plaqués d'or sur une hauteur de plusieurs kilomètres, des forêts de colonnes de marbre, où d'innombrables représentations de saints étaient perchées.

Toutes sortes de démagogues parcouraient les rues, l'un d'eux mortifiant sa chair avec un fouet à prière, tandis qu'un autre brandissait deux carrés de tissu orange, clamant qu'il refusait de les porter. Horus n'y comprenait rien.

D'immenses appareils volants flottaient au-dessus de cette partie de la

ville : des zeppelins ampoulés aux mâts de bronze et aux énormes moteurs à hélices. De longues bannières de prière pendaient de leurs coques argentées, qui braillaient leurs hymnes par la bouche de haut-parleurs suspendus, en forme de crânes d'ébène.

Horus dépassa un grand mausolée, d'où des nuées d'anges à la peau d'ivoire et aux ailes de laiton sortaient d'arches sombres pour plonger sur la foule rassemblée là. Solen-nellement, ils volaient par-dessus les âmes suppliantes, et se rassemblaient temporairement pour en soulever quelque pénitent extatique. Des louanges suivaient alors chacun de ces quémandeurs exaucés dans son vol jusqu'aux arches sinistres.

Horus voyait la mort célébrée par le vitrail de la moindre fenêtre, louée par les motifs sculptés de chaque linteau, révérée par les chants funèbres que répercutaient à n'en plus finir les trompes des enfants ailés et gloussants, qui voletaient en cercles comme des oiseaux de proie. Des bannières d'os flottaient au vent, et le vent sifflait dans les orbites de crânes plantés au sommet de leurs perches. Il planait sur ce monde comme un voile de morbidité. La solennité sombre et gothique de cette nouvelle religion paraissait inconciliable avec la vérité dynamique, la raison et la confiance qui avait lancé dans les astres la Grande Croisade.

Les hauts temples et les chapelles se succédaient autour de lui dans un grand flou : cénobites et prédicateurs haranguaient les pèlerins à chaque coin de rue, au son des cloches sonnées par des prophètes de malheur. Partout où Horus regardait, les murs étaient décorés de fresques, de peintures et de bas-reliefs dont les personnages lui étaient familiers : ses frères et l'Empereur lui-même.

Pourquoi n'y avait-il aucune représentation de lui ?

Tout était comme s'il n'avait jamais existé. Il s'effondra à genoux, les deux mains levées vers le ciel.

— Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Le *Vengeful Spirit* lui paraissait vide, mais Loken savait que cela n'était pas dû qu'à l'absence générale de passagers. La présence rassurante du Maître de Guerre, longtemps considérée comme acquise, s'était elle aussi douloureusement évaporée. Les salles du vaisseau n'en paraissaient que plus désertes, plus creuses, comme le chargeur d'une arme privée de ses munitions, jadis puissante, réduite à du simple métal inerte.

Bien que des portions du croiseur fussent encore occupées par des gens

regroupés en cercles, les mains jointes, autour de tapis de bougies, elles aussi laissaient chez Loken la sensation d'être vidé.

Chaque groupe près duquel il passait se jetait sur lui ; le respect habituel accordé aux Astartes était étouffé par l'urgence de connaître l'état du Maître de Guerre. Était-il mort ? Était-il en vie ? L'Empereur était-il arrivé de Terra pour sauver son fils bien-aimé ?

Chaque fois, Loken s'éloignait rageusement, sans répondre à leurs questions, pour poursuivre son chemin vers la chambre d'archivage numéro trois. Ces derniers temps, il était impossible de le trouver autre part ; il savait donc que Sindermann s'y trouverait, penché sur ses livres, en pleine recherche. Loken avait besoin de réponses sur la loge du Serpent, et il les lui fallait maintenant.

Le temps devenait un facteur essentiel, et il s'était déjà arrêté au pont médical pour y confier l'anathame à l'Apothicaire Vaddon.

— Faites très attention, l'avait-il averti en posant le coffret de bois entre eux, sur l'acier de la table d'opération. Ceci est une arme kinebrach appelée un anathame. Elle fut forgée à partir d'un métal xenos intelligent, et elle est hautement dangereuse. Elle est probablement la source du mal qui affecte le Maître de Guerre. Faites ce qu'il faut pour découvrir ce qui s'est passé, mais faites-le vite.

Vaddon avait acquiescé, ébahi que Loken fût revenu avec un élément nouveau dont il pouvait avoir l'utilité. Il avait soulevé l'anathame par sa poignée bardée de clous d'or, pour l'emmener vers un compartiment spectrographique.

— Je ne peux rien vous promettre, capitaine Loken, avait dit Vaddon, mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour trouver une explication.

— C'est tout ce que je vous demande, mais le plus tôt sera le mieux. Et ne dites à personne que vous êtes en possession de cette arme.

Vaddon s'était mis au travail, laissant Loken repartir en quête de Kyril Sindermann dans les archives du vaisseau. À présent qu'il avait un but, l'impuissance qu'il avait précédemment ressentie s'était envolée. Il cherchait activement à sauver le Maître de Guerre, ce qui lui redonnait l'espoir qu'il pût exister un moyen de lui faire recouvrer les forces de son corps et de son esprit.

Comme d'ordinaire, les archives étaient calmes, mais il y planait une sorte de chagrin. Loken tendit l'oreille pour y entendre quoi que ce fût, et perçut finalement le grattement d'une plume, plus loin parmi les rayonnages de

livres. Il se dirigea rapidement vers ce son, en sachant déjà avant d'atteindre sa source qu'il s'agirait de son vieux tuteur. Seul Kyril Sindermann pouvait griffonner une page avec une telle intensité.

Comme il s'y attendait, Loken le trouva assis à sa table habituelle, et en le voyant, eut la certitude qu'il n'avait pas quitté cet endroit depuis leur dernière conversation. Des bouteilles d'eau et des emballages de nourriture étaient dispersés sur la table. L'air hagard, Sindermann arborait à présent sur les joues et le menton une fine épaisseur de poils blancs.

— Garviel, dit-il sans relever la tête. Vous voilà revenu. Le Maître de Guerre a-t-il succombé ?

— Non, lui répondit Loken. Du moins, je ne crois pas. Pas encore.

Sindermann détacha enfin son regard de ses livres, dont les empilements instables menaçaient de tomber au sol.

— Vous n'en êtes pas certain ?

— Je ne l'ai plus vu depuis que je l'ai laissé sur la table de l'apothecarion.

— Alors pourquoi êtes-vous ici ? Ça n'est sûrement pas pour une autre leçon sur l'éthique et les principes de la civilisation. Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien, confessa Loken. Quelque chose de grave, il me semble. J'ai besoin de votre connaissance de… des choses ésotériques, Kyril.

— Des choses ésotériques ? reprit Sindermann en posant sa plume. Vous avez réussi à m'intriguer.

— La loge de la légion a amené le Maître de Guerre sur Davin, au temple de la loge du Serpent. Elles l'ont placé dans un temple qu'elles appellent le Delphos, et elles prétendent que les « esprits éternels des choses défuntes » vont le guérir.

— La loge du Serpent, avez-vous dit ? répéta Sindermann en commençant à regrouper des ouvrages qu'il semblait choisir au hasard dans les piles de son bureau. Voilà qui est intéressant…

— Quoi donc ?

— Le serpent, répéta Sindermann. Depuis le début des temps, sur chaque continent où l'homme vénérait des dieux, le serpent était tenu pour l'un d'entre eux. Depuis les jungles moites des îles de l'Afrique jusqu'aux désolations glacées d'Alba, les serpents étaient honorés, craints et respectés en égale mesure. Je pense que l'image du serpent est probablement la plus répandue dans toutes les mythologies connues de l'Humanité.

— Comment serait-elle arrivée sur Davin ? s'étonna Loken.

— À l’origine, les mythes n’étaient pas exprimés sous forme écrite, car le langage écrit était jugé inadéquat pour convoyer la vérité de ces histoires, expliqua Sindermann. Les mythes ne sont pas forgés par les mots, Garviel, mais par les conteurs, et ceux-là sont partout où l’on trouve des gens, qu’importent qu’ils soient primitifs, ou aient été coupés du berceau de l’Humanité. La plupart de ces mythes étaient probablement joués, dansés ou chantés, très souvent dans des états hypnotiques ou hallucinatoires. Cela devait être particulier, mais quoi qu’il en soit, cette méthode de narration était censée permettre aux énergies créatrices et aux liens invisibles du monde naturel d’être amenés dans le domaine conscient. Les peuples anciens croyaient que les mythes formaient un pont entre les mondes physiques et métaphysiques.

Sindermann tourna les pages de ce qui semblait être un livre neuf, à la couverture de cuir rouge récent, et le tourna pour que Loken pût regarder.

— On le voit très clairement ici.

Loken observa les images, celles de tribus d’hommes nus, brandissant des bâtons surmontés de serpents, ainsi que ces mêmes reptiles peints en spirales sur de vieilles poteries. D’autres grands vases montraient des serpents gigantesques enroulés autour de soleils, de lunes et d’étoiles, tandis que sur certains, ils apparaissaient sous des plantes épanouies, ou lovés sur le ventre des femmes enceintes.

— Que sont toutes ces choses ?

— Des artefacts récupérés sur une dizaine de mondes différents durant la Grande Croisade, exposa Sindermann, l’index posé sur les images. Vous voyez ? Nous portons nos mythes en nous, Garviel, nous ne les avons pas réinventés. Il tourna la page pour lui montrer de nouvelles représentations. Ici, le serpent est symbole d’énergie, une énergie spontanée et créative… et de l’immortalité.

— L’immortalité ?

— Oui, dans les ères anciennes, les hommes pensaient que la capacité du serpent à muer, et donc à renouveler sa jeunesse, lui faisait connaître les secrets de la mort et de la renaissance. Ils considéraient la lune changeante comme le corps céleste doté du même savoir, et bien sûr, le cycle lunaire est depuis longtemps associé au rythme de procréation de la femme. La lune est devenue pour tous maîtresse des mystères de la naissance et de la mort, et le serpent était son pendant terrestre.

— La lune… songea Loken.

— Oui, continua Sindermann, désormais lancé. Dans les premiers rites d'initiation où l'impétrant devait mourir et renaître symboliquement, la lune était la déesse-mère, et le serpent le père divin. Il n'est pas difficile de comprendre que le lien entre lui et la guérison soit devenu un aspect récurrent du culte du serpent.

— C'est de cela qu'il s'agit ? s'étrangla Loken. D'un rite initiatique ?

— Je ne saurais en être certain, Garviel, il me faudrait creuser davantage la question.

— Non, parlez m'en maintenant, grogna Loken d'un ton pressant, je dois en savoir plus.

Surpris par le caractère empressé de cette injonction, Sindermann prit plusieurs autres livres qu'il feuilleta, la silhouette du capitaine flottant au-dessus de lui.

— Bien, bien… marmonna-t-il en cherchant parmi les pages aux bords usés. Ah, c'est ici… Oui ; un mot pour désigner le serpent dans l'une des anciennes langues de Terra était « nahash », ce qui signifiait apparemment « deviner ». Il semble que l'image du serpent fut ensuite transposée pour symboliser plusieurs différentes choses, selon la racine étymologique que l'on peut choisir de croire.

— Transposée en quoi ? demanda Loken.

— La première transposition fut celle d'ennemi ou d'adversaire, mais elle semble le plus souvent avoir pris le sens de « Sathan ».

— Sathan, répéta Loken. J'ai déjà entendu ce nom.

— Nous… Nous en avons peut-être parlé aux Pics des Murmures, dit Sindermann à voix basse, en regardant autour de lui comme s'il craignait d'être écouté. Sathan était vu comme une entité cauchemardesque, qu'a vaincue un des héros de la Terre. Comme nous le savons désormais, l'esprit appelé Samus était probablement son équivalent local pour les habitants de Soixante-Trois Dix-Neuf.

— Vous y croyez ? demanda Loken. Que Samus était un esprit ?

— Un esprit d'une certaine forme, oui, avoua Sindermann en toute honnêteté. Ce que j'ai vu sous les montagnes était plus qu'une simple créature xenos, qu'importe ce que le Maître de Guerre en a dit.

— Et le serpent était une incarnation de Sathan ?

Sindermann, ravi de disposer d'un sujet sur lequel éclairer son ami, secoua la tête.

— Non ; en fait, si on y regarde de plus près, l'idée du serpent trouve son

origine dans les racines linguistiques olympiennes, en tant que « drakon », le serpent cosmique considéré comme symbole du chaos.

— Du Chaos ? s'écria Loken.

— Oui, poursuivit Sindermann en lui indiquant d'un doigt hésitant le texte qui illustrait son propos dans un autre ouvrage. C'est ce « chaos », ou ce « serpent », qui doit être vaincu pour créer l'ordre et défendre la vie. Ce dragon serpentin était une créature de grande puissance ; les années qui lui étaient liées étaient vouées à l'ambition et à d'incroyables prises de risque. Il était dit que les événements d'une année du dragon survenaient avec trois fois plus d'intensité.

Loken tâcha de masquer son horreur. L'importance rituelle du serpent et sa place dans les mythologies n'avait fait que cimenter sa conviction : ce qui se déroulait sur Davin n'était pas acceptable. Il se pencha sur le livre que Sindermann avait ouvert devant lui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un passage du *Livre d'Atum* , lui dit le vieil itérateur comme s'il avait peur de lui répondre. Je vous jure ne l'avoir trouvé que très récemment. Je n'en pensais rien de précis, et d'ailleurs, je n'en pense toujours rien… Après tout, ce ne sont que des sottises, n'est-ce pas ?

Loken se força à lire, sentant son cœur s'appesantir davantage à chaque mot qu'il déchiffrait sur la page jaunie.

Je suis Horus, fils des Plus Anciens Dieux,
Je suis celui qui donna voix au Chaos
Je suis le grand destructeur de tout ;
Celui qui fît ce qui lui semblait bon,
Et instaura la fatalité dans le palais de sa volonté.
M'appartiennent les destins de ceux qui empruntent
Cette route serpentine.

— Je m'y connais mal en poésie, réagit brutalement Loken. Qu'est-ce que celle-là est censée signifier ?

— C'est une prophétie, hésita à lui révéler Sindermann. Elle parle d'un temps où le monde retourne à son chaos originel, et où les aspects occultes des dieux suprêmes deviennent le nouveau serpent.

— Je n'ai pas de temps pour les métaphores, Kyril.

— À son premier degré, dit Sindermann, elle parle de la mort de l'univers.

Sejanus le retrouva assis sur le parvis d'une basilique, aux larges portes flanquées de squelettes dans leurs robes funéraires, des encensoirs allumés tendus devant eux. La nuit arrivait, mais les allées de la ville étaient toujours encombrées de fidèles, chacun éclairant sa marche d'un cierge ou d'une lanterne.

Horus leva les yeux à l'approche de Sejanus, en songeant que cette procession de lumière lui aurait paru magnifique en tout autre circonstance. La pompe et l'apparat des palanquins transbahutés le long des rues l'auraient auparavant irrité si ces cortèges s'étaient faits en son honneur. Et à présent, voilà qu'il les désirait.

— Avez-vous vu tout ce que vous vouliez voir ? demanda Sejanus en s'asseyant sur les marches près de lui.

— Oui, répondit Horus. Je veux quitter cet endroit.

— Nous pouvons partir quand vous le souhaitez, il vous suffisait de le formuler. Quoi qu'il en soit, nous avons encore des choses à voir, et notre temps ensemble n'est pas infini. Votre corps se meurt, et vous devez faire votre choix avant que même les grandes entités qui habitent le Warp ne puissent plus vous aider.

— Ce choix… Implique-t-il ce que je crois ? demanda Horus.

— Vous seul pouvez décider, dit Sejanus alors que les portes de la basilique s'ouvraient derrière lui.

Horus regarda par-dessus son épaule, et trouva un oblong de lumière familier là où il s'était attendu à voir un vestibule.

— Très bien, dit-il en se relevant pour se tourner vers la lumière. Où allons-nous, maintenant ?

— Au début, répondit Sejanus.

En traversant la lumière, Horus se retrouva dans ce qui lui parût être un laboratoire colossal, dont les vastes parois étaient faites d'acier blanc et de panneaux argentés. L'air avait une odeur stérile, et la température était proche de zéro. Des centaines d'individus engoncés dans des combinaisons blanches totalement hermétiques, aux visières réfléchissantes, travaillaient autour de machines dorées et bourdonnantes qui, rangée après rangée, reposaient sur de longs bancs d'acier.

Des bouffées de vapeur montaient dans l'air froid au-dessus de chaque travailleur. De longs tubes s'enroulaient autour des bras et des jambes des combinaisons blanches, avant de se connecter sur des paquetages dorsaux à

l’allure encombrante. Sans qu’aucun mot ne fût échangé, la sensation qu’un grand projet se concrétisait était bien palpable. Horus se promena dans l’installation, dont les occupants l’ignoraient aussi parfaitement que la population du monde-temple. D’instinct, il savait que lui et Sejanus se trouvaient loin sous la surface du monde où ils étaient arrivés, quel que celui-ci pût être.

— Où sommes-nous maintenant ? demanda-t-il. Et quand ?

— Sur Terra, à l’aube d’un nouvel âge.

— Que veux-tu dire ?

En réponse à sa question, Sejanus lui désigna le mur du fond du laboratoire, où un champ d’énergie scintillante protégeait une immense porte d’acier. L’emblème de l’aquila était gravé dans le métal, ainsi que d’autres symboles plus étranges, d’apparence mystique, qui ne paraissaient pas à leur place dans un endroit dédié à la science. Le simple fait de regarder cette porte mettait Horus mal à l’aise, comme si ce qui se trouvait au-delà devait constituer une menace.

— Qu’y a-t-il derrière ? demanda-t-il en reculant d’un pas.

— Des vérités que vous ne voudrez pas voir, lui dit Sejanus, et des réponses que vous ne voudrez pas entendre.

Horus fit l’expérience d’une sensation étrange, qui lui était encore inconnue et lui nouait le ventre. Luttant pour la réprimer, il réalisa qu’en dépit de tout le soin qui avait été mis dans sa genèse, cette sensation était la peur. Rien de bon ne pouvait exister derrière cette porte. Mieux valait oublier ses secrets, et le savoir qui résidait au-delà.

— Je ne veux pas savoir, déclara-t-il en se détournant de la porte. C’en est trop.

— Auriez-vous peur de trouver des réponses ? demanda Sejanus, l’air mécontent. Vous n’êtes pas le Horus que j’ai suivi au combat pendant deux siècles. L’Horus que je connaissais n’aurait pas reculé devant la vérité, aussi incommodante fut-elle.

— Peut-être, mais je ne veux toujours pas savoir.

— Je crains que vous n’ayez pas le choix, mon ami, dit Sejanus. Horus détacha son regard du sien pour s’apercevoir qu’ils se tenaient à présent devant la porte, sous laquelle filtrait un souffle d’air froid alors que le champ d’énergie se dissipait. Des gyrophares jaunes s’allumèrent de chaque côté d’elle, mais personne dans tout le laboratoire ne leur prêta attention tandis que le panneau de la porte remontait dans le mur.

Un savoir interdit l'attendait au-delà ; de cela, Horus en était certain, tout comme il savait qu'il ne pouvait ignorer la tentation de découvrir les secrets que gardait cette porte. Il lui fallait les percer. Sejanus avait raison, il n'était pas dans sa nature de reculer devant quoi que ce fût. Il avait affronté toutes les atrocités que la galaxie avait à lui montrer et n'avait jamais cillé devant elles. Cette fois ne serait pas différente.

— Très bien, dit-il. Montre-moi.

Sejanus sourit et lui posa amicalement la main sur l'épaulière.

— Je savais que nous pouvions compter sur vous, mon ami. Cela ne sera pas facile pour vous, mais sachez que nous ne vous aurions pas montré cela si ça n'était pas nécessaire.

— Fais ce que tu dois faire, dit Horus en retirant la main de Sejanus. Et finissons-en. L'espace d'un bref instant, le reflet de Sejanus s'était brouillé sur le métal de la porte, comme un masque miroitant, et Horus crut voir un sourire reptilien lui passer sur les traits.

Ils traversèrent ensemble la brume glacée, le long d'un corridor spacieux, habillé d'acier, menant à une porte identique qui glissa dans le plafond à leur approche.

La salle qui s'ouvrait derrière faisait peut-être la moitié du laboratoire. Ses murs aseptisés étaient d'un blanc pur, et il ne s'y trouvait ni techniciens ni scientifiques. Le sol était un béton lisse, et la température plus fraîche que froide.

Une passerelle centrale surélevée traversait la longueur de la salle. De chaque côté d'elle, dix larges réservoirs cylindriques de la taille d'une torpille d'abordage étaient posés à plat, avec sur leur flanc un long numéro de série appliqué au pochoir. De la vapeur montait de chacune d'elles, comme celle d'une respiration. Sous la rangée de chiffres se succédaient les mêmes symboles arcaniques qu'il avait vus sur les portes menant à cet endroit.

Chaque citerne était reliée à une collection de machines étranges, dont Horus ne parvenait même pas à imaginer la fonction. Leur technologie ne ressemblait à rien qu'il eût déjà vu, leur construction dépassait son entendement pourtant considérable.

Il grimpa les marches menant à la passerelle, en entendant quand il l'eût atteinte des sons étranges qui évoquaient des coups de poing assénés contre le métal. Arrivé en haut, il voyait à présent que chaque réservoir avait à son extrémité une large écoutille, aux verrous actionnés en son centre par une

roue de métal surmontée d’une plaque de verre épais.

Une lumière intense brillait derrière ces hublots, et l’air semblait investi d’une grande puissance. Quelque chose dans ce décor paraissait horriblement familier à Horus, et il ressentit le besoin irrésistible de savoir ce que renfermaient ces citernes, tout en redoutant ce qu’il pourrait y voir.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il quand il entendit Sejanus monter les marches derrière lui.

— Je ne suis pas surpris que vous ne vous souveniez pas. Cela fait plus de deux cents ans.

Horus se pencha, et de son gantelet, il essuya la buée sur le hublot du premier réservoir. Il plissa les yeux pour lutter contre la clarté du dedans, en s’efforçant d’y voir. La lumière était aveuglante ; à l’intérieur, une forme floue se tordait comme de la fumée dans le vent.

Quelque chose l’avait vu. Quelque chose se rapprocha.

— Que veux-tu dire ? demanda Horus, fasciné par l’être étrange, sans forme, qui nageait dans la lumière de la cuve, et dont le mouvement se ralentit pour devenir une silhouette quand il s’approcha de verre. Ses bords se fixèrent en un contour plus solide.

La citerne bourdonnait, comme si le métal parvenait à peine à contenir l’énergie générée par la créature qu’elle renfermait.

— Nous sommes dans les génocryptes les plus secrètes de l’Empereur, sous les pics himalayens, révéla enfin Sejanus. C’est ici que vous avez été créé.

Horus ne l’entendit pas. Médusé, il fixait au travers du hublot une paire d’yeux liquides qui étaient la réplique des siens.

OceanofPDF.com

QUINZE

Révélations
Dissension
Dispersion

Dans les deux jours qui avaient suivi le départ du Maître de Guerre, le *Vengeful Spirit* était devenu un vaisseau fantôme, qui avait saigné tous ses appareils de descente, ses transports, ses esquifs, et tout autre engin capable d'atteindre la surface pour suivre Horus sur Davin.

Cela convenait parfaitement à Karkasy, qui parcourait les ponts avec un nouveau but et un air d'insouciance exercé, une besace de toile passée en bandoulière sur une épaule. Chaque fois qu'il empruntait une zone publique du vaisseau, il s'assurait que personne n'était là, puis disposait un nombre généreux de ses feuilles de papier sur les écritoires, les tables ou les divans.

Sa douleur à l'épaule s'atténuait à mesure que sa sacoche se vidait de ses exemplaires de *La vérité est tout ce que nous avons* . Chaque feuille portait trois de ce qu'il considérait être ses œuvres les plus puissantes jusqu'à ce jour. *Les dieux insouciants* avait sa préférence, car il établissait entre les Titans des mythes anciens et les Astartes une comparaison à la défaveur de ces derniers ; un poème dont il savait déjà qu'il méritait un plus large public. La raison lui aurait commandé d'être prudent avec ce qu'il produisait, mais la passion brûlait en lui, trop ardente pour être contenue.

Réussir à mettre la main sur une copieuse à bas prix avait été d'une ridicule facilité, en l'acquérant auprès du premier ferrailleur venu, qu'il ne

lui avait pas fallu longtemps pour approcher. Ça n'était pas une machine de bonne qualité, ni même une qui aurait retenu son attention sur Terra, malgré quoi elle lui avait coûté tous ses gains au merci-merci. Et elle avait fait l'affaire, bien que sa cabine se fût mise à empester l'encre d'imprimerie.

Fredonnant calmement pour lui-même, Karkasy continua d'explorer les ponts civils, et retrouva finalement la Retraite, en se tenant aux aguets maintenant qu'il pénétrait dans une zone où il était connu, et où d'autres pouvaient se trouver.

Ses craintes se révélèrent infondées : la Retraite était vide, ce qui la rendait encore plus déprimante et négligée d'aspect. On ne devrait jamais voir un bouge trop bien éclairé, se dit-il, ça ne le rend que plus triste. Il traversa l'endroit en déposant quelques exemplaires sur chaque table.

Karkasy se figea, le bras tendu au-dessus de l'une d'elles, en entendant le bruit d'un goulot tintant sur un verre.

— Puis-je savoir ce que vous faites ? demanda une voix féminine manifestement cultivée, mais tout aussi manifestement ivre.

Karkasy se retourna et vit au bout de la salle une femme en piteux état sortir d'une des alcôves, ce qui expliquait pourquoi il ne l'avait pas vue. Elle se trouvait encore dans l'ombre, mais il la reconnut dans l'instant comme Petronella Vivar, la documentaliste du Maître de Guerre, bien que son apparence fût loin d'être aussi soignée que la dernière fois qu'il l'avait vue sur Davin.

Non, ça n'était pas exact, se souvint-il ; il l'avait vue dans la baie d'embarquement quand les Astartes étaient revenus en transportant le Maître de Guerre.

Manifestement, l'expérience qu'elle avait vécue n'avait pas manqué de laisser sa marque sur elle.

— Ces feuilles, demanda-t-elle, qu'est-ce que c'est ?

D'un air coupable, Karkasy posa celles qu'il tenait en main et fit tourner sa sacoche pour la dissimuler dans son dos.

— Rien de bien intéressant, se dédouana-t-il en remontant vers elle la rangée des alcôves. Juste quelques poèmes que j'aimerais que les gens lisent.

— Des poèmes ? Ils sont réussis ? S'ils pouvaient me remonter un peu…

Il aurait mieux valu la laisser à sa solitude et à son ivresse larmoyante, mais l'ego de Karkasy ne put s'empêcher de répondre.

— Je pense qu'ils comptent parmi mes meilleurs.

— Puis-je les lire ?

— Je vous le déconseille pour l'instant, ma chère, dit-il. Pas si vous cherchez quelque chose de léger. Le ton en est un peu morose.

— Un peu morose. Elle se mit à rire. Le bruit était cassant et déplaisant. Vous n'avez pas idée.

— Vivar, c'est bien ça ? demanda Karkasy en approchant d'elle. C'est votre nom, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux, et Karkasy, expert pour mesurer le degré d'ébriété chez les autres, la jugea au bord de l'inconscience. Trois bouteilles vides étaient posées sur sa table, et les éclats d'une quatrième étaient dispersés par terre.

— Oui, c'est moi, Petronella Vivar, se présenta-t-elle. Palatina Majoria de la maison Carpinus, écrivain et incapable… Et je crois, très très soûle.

— Je m'en aperçois, mais qu'entendez-vous par « incapable » ?

— Incapable, répéta-t-elle simplement, d'une voix traînante, en se versant un nouveau verre. Je suis venue pour pouvoir décrire la gloire d'Horus et la splendide fraternité des primarques, vous savez ? Quand je l'ai rencontré, j'ai dit à Horus que s'il ne me laissait pas faire, il pouvait aller se faire voir. Et j'ai cru que je venais de perdre toutes mes chances. Mais il a ri.

— Il a ri ?

Elle hocha la tête.

— Il a ri, mais depuis, il m'a quand même laissé faire. Je crois qu'il a dû se dire que j'étais amusante, et qu'il fallait me garder sous la main, ou quelque chose du genre. Et moi, je croyais que j'étais prête à tout voir.

— Et ce que vous avez vu a-t-il été à la hauteur de vos espérances, ma chère Petronella ?

— Non, si je peux être honnête, pas vraiment. Vous voulez à boire ? Je vais vous raconter.

Karkasy accepta et alla se chercher un verre sur le bar avant de revenir s'asseoir devant elle. Elle lui versa du vin. La table en reçut davantage que le verre.

— Merci, dit-il. Alors, pourquoi n'est-ce pas comme vous l'espériez ? Beaucoup de commémorateurs pensent qu'une telle position serait le rêve de tout documentaliste. Mersadie Oliton aurait tué pour obtenir une telle place.

— Qui ça ?

— Une de mes amies, expliqua Karkasy. Elle aussi est une documentaliste.

— Elle n'en voudrait pas non plus, croyez-moi. Karkasy percevait que le

gonflement des yeux de Petronella était tout autant dû aux larmes qu'à l'alcool. Il vaut mieux garder certaines illusions. Tout ce que je croyais savoir… renversé d'un coup, comme ça ! Croyez-moi, elle n'en voudrait pas.

— Oh, je crois que si, insista Karkasy en sirotant son verre.

Elle secoua la tête, puis le regarda de plus près, avec l'air de le voir pour la première fois.

— Vous êtes qui ? demanda-t-elle soudain. Je ne vous connais pas.

— Je m'appelle Ignace Karkasy, dit-il en bombant le torse. Lauréat du prix des Éthiopiques et…

— Karkasy ? Je connais votre nom… chercha-t-elle en se frottant le plat de la paume contre la tempe. Attendez, vous êtes un poète, pas vrai ?

— Exactement. Vous connaissez mon œuvre ?

Elle hocha la tête.

— Vous écrivez de la poésie. Pas très bonne, je crois, je ne me souviens plus bien.

Piqué au vif par ce rejet, il devint susceptible.

— Et vous, qu'est-ce que vous avez écrit de si impérissable ? Je ne peux pas dire que je me souvienne non plus d'un de vos travaux.

— Ha ! En tout cas, vous vous souviendrez de ce que je vais écrire bientôt, ça, je peux vous le garantir !

— Vraiment ? la railla-t-il en montrant les bouteilles sur la table. Et que prévoyez-vous d'écrire exactement ? *Mémoires d'une mondaine éméchée* ? *Vengeance des spiritueux sur le Vengeful Spirit* ?

— Vous vous croyez malin, pas vrai ?

— Il m'arrive de l'être par moments.

Rabattre son caquet à une femme ivre ne représentait pas un véritable défi, mais Karkasy en jouissait néanmoins. Il allait être plaisant de remettre à sa place cette pauvre petite fille riche, qui se plaignait de la plus grande chance de son existence.

— Vous ne savez rien, lui lança-t-elle.

— Vraiment ? demanda-t-il. Dans ce cas, pourquoi ne m'éclairez-vous pas ?

— Très bien ! Je vais le faire.

Et elle fit à Ignace Karkasy le récit le plus incroyable qu'il eût entendu de toute sa vie.

— Pourquoi m’as-tu amené ici ? demanda Horus en reculant de la citerne. Les deux iris, de l’autre côté du verre, le regardaient avec curiosité, clairement conscients de sa présence quand personne d’autre ne l’avait été durant leur curieuse odyssée. Tout en sachant pertinemment à qui étaient ces yeux, il ne pouvait accepter que cette chambre stérile, située loin sous la terre, fût l’endroit où sa glorieuse vie avait débuté.

Il avait grandi sur Cthonia, sous les fumées noires des fonderies ; tel avait été son premier foyer. Ses premiers souvenirs se confondaient dans un mélange d’images et de sensations. Rien dans sa mémoire ne lui évoquait cet endroit, ni la conscience d’avoir grandi dans…

— Vous avez vu le but ultime de l’Empereur, dit Sejanus. Vous deviez voir comment a commencé sa quête de transcendance.

— Avec les primarques ? dit Horus. Ça n’a aucun sens.

— C’est parfaitement censé. Vous deviez devenir ses généraux. Comme au nom d’un dieu, vous alliez écraser des planètes et récupérer la galaxie pour lui. Vous étiez une arme, Horus, une arme bonne à jeter quand elle se serait émoussée et ne lui serait plus utile.

Horus se détourna de Sejanus et remonta la passerelle, en s’arrêtant pour regarder par les hublots des réservoirs. Dans chacun, il vit quelque chose de différent, de la lumière, des formes indéfinissables, des organismes pareils à une architecture, des yeux et des roues tournant dans des cercles de feu. Une force était à l’œuvre telle qu’il n’en avait jamais connue ; il sentait ses puissantes énergies entourer et protéger les citernes, et courir sur sa peau, portée par l’air.

Il s’arrêta près du réservoir portant le chiffre XI et posa sa main contre l’acier froid, en ressentant toute la gloire qui aurait pu exister pour ce qui grandissait à l’intérieur, mais sachant que celle-ci ne viendrait jamais. Il s’approcha pour regarder.

— Vous savez ce qui va se passer, monseigneur, dit Sejanus. Vous ne resterez plus longtemps ici.

— Oui, dit Horus. Un accident s’est produit. Nous avons été perdus, dispersés parmi les étoiles, jusqu’à ce que l’Empereur nous retrouve.

— Non, le corrigea Sejanus. Il n’y a pas eu d’accident.

Horus détourna les yeux du hublot.

— Qu’est-ce que tu me racontes ? Bien sûr que si, nous avons été emportés de Terra comme des feuilles mortes dans un ouragan. Je suis arrivé sur Cthonia, Russ sur Fenris, Sanguinius sur Baal, et tous les autres

sur les mondes où ils ont été élevés.

— Vous m'avez mal compris. Je voulais dire que ça n'était pas un accident, expliqua Sejanus. Regardez autour de vous. Vous savez à quelle profondeur nous sommes et vous avez vu les sceaux protecteurs gravés sur les portes qui mènent ici. Quel genre d'accident pourrait se produire dans ce complexe et vous avoir envoyé si loin dans la galaxie ? Et quelles étaient les chances que vous atterrissiez tous sur d'anciens mondes de l'Humanité ?

Horus n'avait pas la réponse, et s'appuya contre le garde-fou de la passerelle pour respirer profondément tandis que Sejanus se rapprochait de lui.

— Qu'es-tu en train de suggérer ?

— Je ne suggère rien. Je vous dis ce qui s'est passé.

— Tu ne me dis rien ! rugit Horus. Tu ne fais qu'emplir ma tête de spéculations et de conjectures, mais tu ne me dis rien de concret. Je suis peut-être stupide, qui sait, alors explique-moi tout et sois plus clair.

— Très bien, consentit Sejanus. Je vais vous parler de votre création.

Des Thunderhawks passaient en grondant au-dessus du Delphos ; Euphrati Keeler prit quelques clichés rapides de la structure immense, soulignée par un fond d'éclairs rouges. Ces images n'avaient rien de spécial, leur composition était banale et pédestre, mais elle les prit, car tout élément de ce moment historique devait impérativement être enregistré pour les générations à venir.

— Vous avez fini ? demanda Titus Cassar, légèrement en retrait d'elle. Le rendez-vous pour la prière ne va pas tarder, et je suppose que vous ne voudriez pas être en retard.

— Je sais, Titus, arrêtez de vous tracasser.

Elle avait rencontré Titus Cassar le lendemain de son arrivée dans la vallée du Delphos, en suivant les symboles secrets du Lectio Divinitatus jusqu'à une réunion de prière clandestine qu'il avait organisée dans l'ombre de l'édifice. Le nombre de gens que comptait sa congrégation l'avait surprise : près de soixante personnes, qui récitaient, la tête courbée, des suppliques au Divin Empereur de l'Humanité.

Cassar l'avait accueillie parmi ses ouailles, mais les fidèles s'étaient rapidement mis à graviter autour d'elle pour ses sermons, qu'ils préféraient à ceux du moderati. Malgré toute sa foi, la diction saccadée de Cassar laissait beaucoup à désirer ; il croyait, mais il n'était pas un orateur ni un

itérateur. Euphrati s'était inquiétée du fait qu'il pût mal prendre l'usurpation de son groupe, mais se sachant un suiveur, pas un meneur, il lui avait au contraire cédé sa place avec joie.

En vérité, elle non plus n'était pas une meneuse. Comme Cassar, elle avait reçu la foi, mais ne se sentait pas à l'aise devant un auditoire trop nombreux. Le groupe des fidèles ne semblait pas le remarquer, et la regardait avec adoration délivrer la parole de l'Empereur.

— Je ne me tracasse pas.

— Si, vous vous tracassez.

— Bon, peut-être, mais je dois retourner au *Dies Irae* avant qu'on ne se mette à me chercher. Le princeps Turnet aura ma peau s'il découvre ce que j'étais occupé à faire.

Les puissantes machines de guerre de la Legio Mortis se tenaient en sentinelles à l'entrée de la vallée, trop énormes pour pouvoir s'y engager. Le cratère ressemblait désormais plus au site d'un ralliement militaire qu'à un attroupement de pèlerins : des tanks, des camions bâchés ou à plateaux et des véhicules de commandement mobile avaient amené ici des dizaines de milliers de personnes durant les sept derniers jours.

Avec les autochtones à l'apparence bizarre, une grande portion de la flotte expéditionnaire avait rempli le cratère de campements improvisés tout autour du Delphos. Dans un admirable élan spontané, les gens avaient rejoint l'endroit où se trouvait le Maître de Guerre, et l'ampleur de ce regroupement avait encore le don d'émerveiller Euphrati. Les marches du temple étaient couvertes d'offrandes au Maître de Guerre, et elle savait que beaucoup s'étaient départis de tout ce qu'ils possédaient, dans l'espoir que cela pourrait d'une façon ou d'une autre accélérer sa guérison.

Keeler avait donné un sens nouveau à sa vie, mais restait une imagiste dans l'âme, et certains des clichés qu'elle avait pris ici comptaient parmi ses meilleurs.

— Vous avez raison, nous devrions y aller, dit-elle en refermant son appareil et en le laissant pendre autour de son cou. Elle passa la main dans ses cheveux courts, auxquels elle ne s'était toujours pas habituée, mais dont elle appréciait l'image qu'ils lui donnaient d'elle-même.

— Vous avez réfléchi à ce que vous alliez dire ce soir ? lui demanda-t-il tandis qu'ils se dirigeaient vers le lieu de la prière.

— Non, pas vraiment, avoua-t-elle. Je ne prévois jamais autant à l'avance. Je laisse la lumière de l'Empereur me remplir, et je l'exprime avec mon

cœur.

Cassar était suspendu au moindre de ses mots. Elle lui sourit.

— Vous savez, il y a six mois, j'aurai ri si quelqu'un avait sorti une phrase de ce genre devant moi.

— De quel genre ? demanda Cassar.

— Au sujet de l'Empereur, dit-elle en triturant l'aigle d'argent qu'elle gardait caché au bout d'une chaîne sous sa robe de commémoratrice. Mais je suppose qu'il peut arriver beaucoup de choses à quelqu'un en six mois.

— Je le pense aussi, attesta Cassar en approchant d'un groupe de soldats de l'Armée Impériale. La lumière de l'Empereur est une force puissante, Euphrati.

Quand ils furent arrivés au niveau des soldats, l'un d'eux, une brute au cou épais et à la tête rasée, décocha au moderati un coup d'épaule qui l'envoya au sol.

— Hé, regardez un peu où vous allez, grogna le soldat en se penchant sur lui.

Keeler vint se tenir au-dessus de Cassar.

— Ça suffit, espèce de crétin, c'est toi qui l'as bousculé !

Le soldat se tourna et lui envoya en pleine mâchoire un revers du poing. Euphrati tomba au sol, plus sonnée que blessée. Elle lutta pour se relever, le goût du sang dans la bouche, mais une paire de mains l'agrippa par les épaules pour la clouer par terre. Deux soldats la maintenaient pendant que les autres commençaient à rouer Cassar de coups de bottes.

— Lâchez-moi ! hurla-t-elle.

— Ta gueule, salope ! dit le premier soldat. Tu crois qu'on sait pas ce que vous faites ? Vos prières à l'Empereur et vos conneries ? C'est d'Horus que vous devriez vous préoccuper !

Cassar se redressa sur ses genoux, en bloquant les coups de pied du mieux qu'il le pût, mais il avait face à lui trois soldats entraînés et ne pouvait tous les parer. Il cogna l'un d'eux à l'entrejambe, s'écarta de la trajectoire d'une semelle épaisse qui visait sa tête, et avait finalement réussi à se relever quand une main le frappa sur le côté du cou.

Keeler se débattait dans l'étreinte de ses agresseurs, mais ces hommes étaient trop forts. L'un d'eux tendit l'autre main pour prendre l'appareil à images autour de son cou, et elle lui mordit le poignet quand il l'eût approché de ses dents. Il cria et lui arracha tout de même son bien, tandis que l'autre soldat lui tirait la tête en arrière par les cheveux.

— Faites ça et je vous tue ! brailla-t-elle en se débattant plus fort. Le soldat saisit l'appareil par sa sangle et l'abattit plusieurs fois contre le sol. Cassar avait remis un genou à terre, le visage ensanglanté et furieux. Il libéra le pistolet de son holster, mais un genou l'atteignit au visage et lui fit perdre connaissance. L'arme tomba à côté de lui.

— Titus ! cria Keeler en luttant comme une forcenée, et parvenant enfin à dégager l'un de ses bras, qu'elle tendit derrière elle pour griffer l'autre homme au visage. Il hurla et la lâcha, et Euphrati se précipita à genoux vers le pistolet abandonné.

— Attrapez-la ! cria quelqu'un. Sale adoratrice de l'Empereur !

Elle atteignit le pistolet en entendant des bruits de coups, et roula sur le dos, l'arme braquée devant elle, prête à cribler de tirs le prochain qui l'approcherait.

Et elle vit alors qu'elle n'aurait besoin de ne tuer personne.

Trois des soldats étaient à terre, un autre s'enfuyait à toutes jambes au travers du camp, et le dernier était suspendu dans la poigne de fer d'un Astartes. Les jambes du soldat soulevé par le cou battaient l'air à un mètre du sol.

— Cinq contre un, ça ne te paraît plus aussi équitable maintenant, pas vrai ? demanda le guerrier que Keeler reconnût comme le capitaine Torgaddon, l'un des membres du Mournival. Elle se souvint d'avoir pris quelques bonnes images de lui sur le *Vengeful Spirit* , et d'avoir trouvé qu'il était le plus beau des Sons of Horus.

Torgaddon arracha le nom et l'écusson d'unité sur l'uniforme du soldat avant de le lâcher.

— Tu vas entendre parler des maîtres de discipline. Et maintenant, dégage avant que je ne te tue.

Keeler laissa retomber le pistolet, rampa jusqu'à son appareil, et jura en s'apercevant que lui et les images qu'il contenait étaient probablement fichues. Elle fouilla les pièces éparpillées pour ramasser la bobine mémorielle. Si elle parvenait à l'amener assez rapidement au banc de cadrage qu'elle conservait dans sa cabine, certaines des vues pouvaient peut-être encore être sauvées.

Cassar grogna de douleur. Elle se sentit momentanément coupable de s'être précipitée vers son appareil cassé au lieu de se préoccuper de lui, mais le sentiment fut passager.

— Vous êtes Keeler ? demanda Torgaddon au moment où elle rangeait la

bobine dans ses robes. Elle releva la tête, surprise qu'il connût son nom.

— Oui.

— Parfait, dit-il, en lui offrant sa main pour la relever. Vous voulez me parler de ce qui s'est passé ?

Elle hésita, réticente à révéler à un guerrier de l'Astartes le motif de cette agression.

— Je crois qu'ils n'appréciaient pas les clichés que je prenais, mentit-elle.

— Alors du coup, ils se sont pris pour des critiques ? s'amusa Torgaddon. Elle sentit parfaitement qu'il ne la croyait pas.

— Il faut que je retourne vite au vaisseau pour essayer de sauver mes images.

— C'est ce que j'appelle une heureuse coïncidence, dit-il.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— On m'a demandé de vous ramener sur le *Vengeful Spirit* .

— Vraiment ? Qui ?

— Est-ce que c'est important ? lui demanda Torgaddon. Vous allez devoir venir avec moi.

— Vous pouvez au moins me dire qui veut que je revienne, non ?

— C'est une information secrète.

— Vraiment ?

— Non. C'est Kyril Sindermann qui vous demande.

L'idée de Sindermann envoyant un Astartes chercher des gens sur commande lui parut incongrue, mais il ne pouvait y avoir qu'une seule raison pour laquelle le vieil itérateur souhaitât lui parler. Ignace ou Mersadie devaient être allés lui parler de sa foi. Elle se sentit bouillir devant leur refus de comprendre la vérité nouvelle qu'elle-même venait de trouver.

— Alors comme ça, les Astartes sont au service des itérateurs, à présent ? le houspilla-t-elle.

— Pas vraiment, dit Torgaddon. C'est un service que je rends à un ami et je pense qu'il est dans votre propre intérêt de venir avec moi.

— Pourquoi ?

— Vous posez beaucoup de questions, mademoiselle Keeler, dit Torgaddon. Ça fait sans doute parti des traits de caractère pour lesquelles on vous considère comme une bonne commémoratrice, mais pour une fois, vous feriez peut-être mieux de vous taire et d'écouter.

— Je me suis attirée des ennuis ?

Du bout du pied, Torgaddon remua les vestiges de l'appareil disloqué.

— Disons juste que quelqu’un voudrait vous donner des leçons d’imagerie.

— L’Empereur savait qu’il lui faudrait les meilleurs des guerriers pour mener ses armées, amorça Sejanus. Mener des combattants comme les Astartes nécessitait des commandants pareils à des dieux, des commandants virtuellement invincibles, et capables de se faire obéir de ces surhommes en un clin d’œil. Ils seraient créés pour être des meneurs d’hommes, des seigneurs de guerre dont les prouesses martiales n’auraient d’égales que celles de l’Empereur, et doué chacun d’un de ses talents particuliers.

— Les primarques.

— En effet. Seuls des êtres d’une telle prestance pouvaient prétendre conquérir la galaxie. Considérez la volonté et l’orgueil nécessaires pour envisager une telle entreprise. Quel genre d’homme aurait seulement pu y songer ? À qui d’autre qu’un primarque une tâche aussi monumentale aurait-elle pu être confiée ? Nul homme, pas même l’Empereur, ne pouvait mener à bien un tel projet en agissant seul. C’est pour cela qu’il vous a créés.

— Pour conquérir la galaxie au nom de l’Humanité, compléta Horus.

— Non, pas pour l’Humanité. Pour lui, le reprit Sejanus. Au fond de votre cœur, vous savez déjà quel destin vous attend quand la Grande Croisade sera terminée. Vous deviendrez un geôlier, occupé à policer le régime de l’Empereur tandis qu’il s’élèvera vers le statut de dieu et vous abandonnera tous. Une drôle de récompense pour quelqu’un ayant conquis la galaxie.

— Ça n’a rien d’une récompense, gronda Horus en frappant du poing devant lui, dans le flanc de la citerne argentée. Le métal se déforma et une fissure aussi fine qu’un cheveu apparut sur le verre renforcé. Il entendit venir de l’intérieur un martèlement désespéré, et la fuite d’un gaz se mit à siffler doucement depuis le hublot givré.

— Regardez autour de vous, dit Sejanus. Croyez-vous que la science de l’homme soit parvenue seule à créer des êtres comme les primarques ? Si une telle technologie existait, pourquoi ne pas avoir engendré une centaine d’Horus, ou un millier ? Non, un marché a été conclu, et vous en êtes le fruit. Je le sais, parce que les maîtres du Warp sont tout autant vos pères que l’Empereur.

— Non ! cria Horus. Je refuse de te croire. Mes frères les primarques sont les fils de l’Empereur, conçus à partir de sa chair et de son sang, et chacun

de nous est une partie de lui.

— Chacun est un aspect de lui, c’est vrai, mais d’où vous vient votre puissance ? Un marché a été conclu avec les dieux du Warp pour qu’ils vous accordent une mesure de la leur : c’est elle qu’il a insufflée en vous, pas sa propre puissance humaine.

— Les dieux du Warp ? De quoi parles-tu, Sejanus ?

— De ces entités dont le royaume est détruit par l’Empereur, révéla Sejanus. Des consciences, des créatures, ou des dieux ; la terminologie qui nous sert à les décrire n’est pas vraiment importante. Leur puissance est si extraordinaire qu’ils peuvent être considérés comme des dieux à notre échelle. Ils connaissent les secrets de la vie et de la mort, et de tout ce qui survient entre elles. Les expériences nouvelles, le changement, la guerre et la décomposition font tous partie du cycle éternel de l’existence, et les dieux du Warp en sont les maîtres. Leur puissance coule dans vos veines et vous accorde vos incroyables capacités. L’Empereur connaît depuis longtemps leur existence : il les a contactés il y a des siècles, pour leur offrir son amitié et sa dévotion.

— Jamais il n’aurait fait une chose pareille ! refusa d’admettre Horus.

— Vous sous-estimez sa soif de pouvoir, dit Sejanus en rejoignant avec lui les marches descendant vers le sol du laboratoire. Les dieux du Warp sont puissants, mais ils ne comprennent pas cet univers matériel, et l’Empereur est parvenu à les trahir, en leur volant leur puissance pour lui-même. En vous créant, il vous a transmis une part infime de cette puissance.

Horus se sentait respirer par saccades douloureuses. Il aurait voulu rejeter en bloc les paroles de Sejanus, mais une part de lui savait qu’il ne lui mentait pas. Comme pour tout homme, son avenir était incertain, mais son passé lui avait toujours appartenu ; ses succès et son existence, il les avait forgés de ses deux mains. Et voilà que tout lui était enlevé par la faute de l’Empereur.

— Alors nous avons tous été souillés, murmura Horus. Moi et tous mes frères.

— Pas souillés, le contredit Sejanus. Le pouvoir du Warp ne sait rien faire d’autre qu’exister. Utilisé sagement et par un homme assez puissant, il peut devenir une arme sans égale. Il peut être maîtrisé, il peut être un outil pour celui qui le souhaite.

— Alors pourquoi l’Empereur ne l’a-t-il pas mieux utilisé ?

— Parce qu’il était faible, dit Sejanus en se rapprochant d’Horus. À la

différence de vous. Il lui manquait la volonté de le maîtriser, et les dieux du Warp sont cruels envers ceux qui les trahissent. L'Empereur leur avait volé une mesure de leur puissance pour lui-même, et ils se sont vengés.

— Comment ?

— Vous allez le voir. La puissance qu'il leur avait volée le rendait trop dangereux pour être attaqué de front, mais ils avaient percé une partie de ses projets, et s'en sont pris à ce dont il avait le plus besoin pour les réaliser.

— Les primarques.

— Les primarques, lui confirma Sejanus en repartant sur la passerelle. Horus entendit hurler des sirènes distantes, et sentit l'air de la salle s'agiter, comme si un courant électrique glacé sautait de molécule en molécule.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il alors que le bruit des alarmes s'amplifiait.

— Justice va s'accomplir, dit Sejanus.

La surface réfléchissante des réservoirs s'éclaira quand une lueur d'un bleu actinique apparût au-dessus d'eux. Horus leva les yeux pour voir une masse de lumière sale se matérialiser juste en dessous du plafond, et demeurer suspendue telle une galaxie en miniature au-dessus des cuves d'incubation, en s'enflant davantage à chaque nouvelle seconde. Un vent fort se mit à souffler sur Horus, qui s'accrocha à la rambarde de la passerelle, alors que le vortex en expansion se mettait à pousser un hurlement suraigu.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il, en s'aidant du garde-fou pour rejoindre les marches.

— Vous savez très bien ce qui se passe, dit Sejanus.

— Nous devons sortir d'ici.

— Il est trop tard pour cela. Sejanus lui agrippa le bras dans une poigne de fer.

— Lâche-moi, Sejanus, ou qui que tu sois. Je sais que tu n'es pas Sejanus, tu peux t'arrêter de vouloir me le faire croire.

Alors qu'il parlait, un groupe de guerriers en armures pénétra en trombe dans la salle pour se diriger vers eux. Ils étaient six ; chacun avait la carrure d'un Astartes, mais ils paraissaient moins impressionnants sans le volume d'une armure de bataille complète. Ils portaient des plastrons d'or fabuleusement ornementés, décorés d'aigles et d'éclairs, et tous étaient coiffés d'un grand heaume pointu à panache de crin rouge. Des capes écarlates flottaient derrière eux dans le souffle du cyclone qui balayait la

salle. Leurs longues lances à bolters, fixés sous les lames crépitantes, étaient pointées vers lui. Il reconnut immédiatement ces guerriers comme faisant partie de la Garde Custodienne, l'escorte prétorienne de l'Empereur en personne.

— Halte, et faites face à votre jugement ! cria le guerrier de tête, en pointant sa lance droit sur le cœur d'Horus. Malgré le casque complet, Horus aurait reconnu ces yeux et cette voix en toute circonstance.

— Valdor ! cria-t-il. Constantin, c'est moi, c'est Horus !

— Silence ! lui intima Valdor. Cessez cette invocation sur-le-champ !

Horus leva les yeux au plafond, en sentant la puissance contenue dans ce maelström l'attirer à elle comme l'appel d'un ami perdu. Il ferma son esprit à ce chant des sirènes, ramena son attention vers le sol de la salle, et fit un pas en avant.

Des crépitations jaillirent des lances des custodiens, et Horus fut mis à genoux sous le martèlement des impacts de bolts. Le vent tonitruant étouffait le bruit de la fusillade. Horus cria, non pas de douleur, mais du fait que d'autres guerriers de l'Imperium avaient ouvert le feu sur lui.

D'autres projectiles le frappèrent, arrachant des segments de son armure, mais sans qu'aucun ne pût venir à bout de ses protections. Les custodiens avançaient en rangs disciplinés, déversant leurs rafales sur lui, et le maintenaient cloué sur place. Sejanus s'abrita derrière les marches auxquelles les projectiles explosifs arrachaient des fragments de métal et des étincelles.

Horus rugit, se redressa d'un bond et s'élança, oubliant toute retenue dans l'œil de cette tornade assourdissante. Un bolt ricocha contre son gorgerin et faillit l'arrêter dans sa charge, mais il en aurait fallu davantage. Il arracha la lance des mains du custodien le plus proche et lui désagrégea le crâne d'un unique coup de poing.

Il renversa sa prise sur la hampe, et scinda en deux le custodien suivant, de la clavicule à l'aine. Les deux moitiés du guerrier furent emportées par les vents hurlants et disparurent dans le vortex. Un autre des custodiens mourut quand Horus l'empala sur sa lance par la poitrine.

Un fer piqua vers son visage, mais il le fracassa d'un revers de la main, et arracha le bras de son agresseur avec une aisance spontanée. Le cinquième mourut quand le primarque lui arracha la tête dans son poing fermé ; du sang lui jaillit du cou comme d'un geyser alors qu'Horus jetait la tête de côté.

Seul subsistait Valdor, et Horus grogna en s’approchant de lui. Le canon de la lance du custodien cracha de nouveau. Horus serra les dents sous les impacts et leva le poing pour écraser son adversaire, en entendant alors une plainte de métal. La force de la tornade provenue du vortex avait finalement atteint son but.

Horus se figea dans son attaque, soudain terrifié pour ceux qui se trouvaient à l’intérieur des citernes. Il se retourna, vit l’une d’elles répandre ses gaz et des hurlements en se soulevant du sol, pour suivre les autres qui avaient été arrachées de leurs fixations.

Alors le temps s’arrêta. Une lueur aveuglante emplit le laboratoire.

Horus sentit couler en lui une sensation douce comme le miel, et se tourna vers la source de la lumière : un géant d’une beauté et d’une majesté inimaginables.

Il tomba à genoux, transporté de joie à sa vue. Qui n’aurait pas voulu vénérer un être d’une telle perfection ? La force et la certitude irradiaient de lui, les mystères secrets de la création dansaient au bout de ses doigts. Les réponses qui étaient là, en lui, n’attendaient que d’être transmises, avec la sagesse nécessaire pour les utiliser.

L’armure qu’il portait luisait d’un reflet d’or sans défaut, ses traits étaient impossibles à sonder, et aucune créature de l’univers ne pouvait égaler sa gloire.

Ce guerrier avançait comme au ralenti, en levant la main, faisant cesser par ce seul geste toute la folie du vortex. Le maelström fut réduit au silence, les cuves d’incubation suspendues en l’air.

La figure dorée tourna vers Horus un regard étonné.

— Je te connais, dit-il, et Horus pleura d’entendre une symphonie de son aussi parfaite.

— Oui, dit Horus, d’une voix incapable de s’élever au-delà du murmure.

Le géant pencha la tête de côté.

— Tu voudrais détruire mon grand ouvrage, mais tu n’y arriveras pas. Je te supplie de te détourner de cette voie, ou tout sera perdu.

Horus tendit la main vers le guerrier d’or. Celui-ci tourna son regard triste vers les cuves d’incubation immobiles au-dessus de lui, et pesa les conséquences des événements futurs, le temps d’un clignement de cil.

Horus lut la décision dans ses yeux et cria.

— Non !

L’auguste figure se détourna de lui. Le temps reprit brutalement son cours.

Le bruit du vent surgi du Warp revint avec une force assourdissante, mais Horus entendit les hurlements de ses frères au milieu de l'entrechoquement métallique de leurs incubateurs.

— Père, non ! cria-t-il. Vous ne pouvez pas laisser cela arriver !

Le géant en armure d'or s'éloignait, abandonnant le tumulte derrière lui, sans se soucier des vies qu'il avait forgées. Horus sentit une haine ardente s'allumer en lui.

La force du vent l'enveloppa, et il se laissa emporter. En tourbillonnant sur lui-même, Horus ouvrit les bras, réuni comme il l'était avec tous ses frères.

L'abysse du vortex baillait au-dessus d'eux comme un grand œil empli de terreur et de folie.

Il s'abandonna à sa puissance et le laissa l'emporter dans son étreinte.

OceanofPDF.com

SEIZE

La vérité est tout ce que nous avons
Le prophète
Chez lui

Pour une fois, Loken était enclin à donner raison à Iacton Qruze quand il disait :

— Ça n'est plus comme avant, mon garçon. Plus rien n'est plus comme avant.

Ils se tenaient sur le pont du strategium, à contempler l'éclat de Davin, accrochée dans l'espace comme un joyau terni.

— Je me rappelle la première fois que nous sommes venus ici. Ça me semble être hier.

— J'ai l'impression que c'était il y a toute une vie, estima Loken.

— N'importe quoi, dit Qruze. Quand vous aurez vécu aussi longtemps que moi, vous aurez appris une chose ou deux. Vivez jusqu'à mon âge et nous verrons comment vous percevrez le passage du temps.

Loken soupira ; il n'était pas d'humeur pour les élucubrations de Qruze, ni pour ses récits vaguement condescendants au sujet du « bon vieux temps ».

— Oui, Iacton, nous verrons.

— Ne me méprisez pas de la sorte, jeune frère, dit Qruze. Je suis peut-être vieux, mais pas stupide.

— Je n'ai jamais voulu dire que vous l'étiez, se défendit Loken.

— Dans ce cas, écoutez-moi bien, Garviel, dit Qruze en se penchant vers

lui. Vous croyez que je ne m'en suis pas rendu compte, mais si.

— Pas rendu compte de quoi ?

— « Le Mal Entendu », reprit Qruze à voix basse pour qu'aucun membre d'équipage ne pût l'entendre. Je sais très bien pourquoi tous me surnomment de cette façon, et ça n'est pas parce que je ne parle pas fort. C'est parce que personne n'accorde la moindre attention à ce que je raconte.

Loken étudia le long visage buriné de Qruze, à la peau profondément creusée de rides et de sillons. Ses yeux, d'ordinaire mi-clos, avaient retrouvé un regard intense et pénétrant.

— Iacton… commença-t-il, mais Qruze le coupa.

— Ne vous excusez pas, ça ne vous sied pas du tout.

— Je ne sais pas quoi vous dire, formula Loken.

— Ah… Alors ne dites rien. De toute façon, que puis-je avoir à dire que quelqu'un voudrait entendre ? soupira Qruze. Je sais ce que je suis, mon garçon : une relique d'une époque depuis longtemps révolue pour notre chère légion. Je me souviens du temps où nous combattions sans le Maître de Guerre, vous pouvez l'imaginer ?

— Peut-être devrons-nous à nouveau combattre sans lui, Iacton. Il sera bientôt temps que le Delphos s'ouvre, et nous n'avons toujours aucune nouvelle. L'Apothicaire Vaddon n'est pas plus proche d'élucider ce qui est arrivé au Maître de Guerre, même en disposant de l'anathame.

— Qu'est-ce donc ?

— L'arme qui a blessé le Maître de Guerre, expliqua Loken, en regrettant d'avoir mentionné devant Qruze l'existence de l'instrument kinebrach.

— Oh. Ce doit être une arme très puissante, mesura sagement Qruze.

— Je comptais redescendre sur Davin avec Torgaddon, confia Loken pour changer de sujet, mais je redoute la façon dont je pourrais réagir en voyant Ezekyle ou Horus.

— Ils sont vos frères, dit Qruze. Quoi qu'il puisse survenir, ne l'oubliez jamais. De tels liens se briseraient à notre péril. Le jour où nous nous détournerons d'un frère, nous nous détournerons d'eux tous.

— Même s'ils ont commis une terrible erreur ?

— Même ainsi, dit Qruze. Nous commettons tous des erreurs, mon jeune ami. Il faut les prendre pour ce qu'elles sont : des leçons ne pouvant être apprises que de la manière dure. À moins que cette erreur ne nous soit fatale, bien entendu, mais du moins, quelqu'un d'autre peut apprendre d'elle à notre place.

— Je ne sais pas quoi faire, se livra Loken, appuyé contre le garde-corps du strategium. Je ne sais pas ce qui est arrivé au Maître de Guerre, et je ne peux rien faire pour lui.

— Ah, c'est une situation épineuse, reconnut Qruze. Néanmoins, comme nous avions l'habitude de le dire à mon époque : « Quand on ne peut rien y faire, il n'y a pas à se tourmenter ».

— Les choses devaient être plus simples de votre temps, Iacton.

— Elles l'étaient, mon garçon, c'est une certitude, avança Qruze sans soupçonner de sarcasme chez Loken. Il n'y avait pas toutes ces insanités à propos de la loge, et croyez-vous que nous avions cet arriviste de Varvaras qui nous réclamait des comptes ? Ou même des commémorateurs à bord de notre vaisseau, qui écrivaient sur nous de la poésie mensongère en clamant décrire la vérité ? Où est passé le respect que tous avaient pour l'Astartes, je vous le demande ? Les temps ont changé, jeune frère, les temps ont changé.

Loken avait plissé les yeux en entendant Qruze parler.

— De quoi parlez-vous ?

— Je dis que les temps ont changé depuis le…

— Non, l'arrêta Loken, que disiez-vous à propos de Varvaras et des commémorateurs ?

— Vous n'en avez pas entendu parler ? Non, je suppose que non, dit Qruze. Eh bien, il semble que Varvaras ne soit pas trop satisfait de la façon dont vous et le Mournival êtes revenus sur le *Vengeful Spirit* avec le Maître de Guerre. Cet imbécile pense que des têtes devraient tomber à cause des morts que vous avez causées. Il harcèle chaque jour Maloghurst par radio pour exiger que la flotte soit informée de ce qui s'est produit, que réparation soit faite envers les familles des tués, puis que vous soyez tous punis.

— Que nous soyons punis ?

— C'est ce qu'il réclame, attesta Qruze. Il prétend qu'Ing Mae Sing a déjà envoyé des communiqués au Conseil de Terra sur le mal que vous avez causé. C'est de la tracasserie gratuite, si vous voulez mon avis ; quand la croisade est partie, nous n'avions pas ce genre de problème à régler. Nous combattions, nous saignions, et si des gens se mettaient sur notre chemin, tant pis pour eux.

Loken était ébahi par ce que Qruze lui apprenait, et ressentit à nouveau la honte de la manière dont ils avaient agi dans la baie d'embarquement. Les morts de ces innocents, dans lesquelles il avait joué un rôle, le hanteraient jusqu'à la fin de ses jours, mais ce qui était fait était fait, et il n'allait pas

perdre son temps en regrets. Que de simples mortels pussent décréter que des Astartes devaient mourir était inconcevable, quelle que fût la tournure malheureuse qu'avaient pu prendre les événements.

Aussi ennuyeuse que pouvait être la démarche de Varvaras, il revenait à Maloghurst de régler l'affaire. D'autres paroles de Qruze avaient cependant retenu l'attention de Loken.

— Vous avez dit quelque chose au sujet des commémorateurs.

— Oui, comme si nous n'avions pas déjà de quoi nous préoccuper.

— Iacton, allez droit au but. Dites-moi ce qui se passe.

— Très bien, même si j'ignore ce qui vous presse tant, répliqua Qruze. Il semble qu'un commémorateur anonyme parcourt ce vaisseau en y répandant une propagande anti-Astartes, de la poésie ou quelque baliverne du genre. Les hommes d'équipage ont trouvé de ces feuillets dans tout le vaisseau, intitulés « La vérité est tout ce que nous avons », ou quelque chose d'aussi prétentieux.

— La vérité est tout ce que nous avons, répéta Loken.

— Oui, il me semble.

Loken pivota sur ses talons et partit vers la sortie du strategium sans proférer un seul mot.

— Rien n'est plus comme à mon époque, se désola Qruze après le départ de l'autre capitaine.

Il se faisait tard et il était fatigué, mais Ignace Karkasy se sentait satisfait du travail accompli cette dernière semaine. Après chacune de ses traversées clandestines du vaisseau, il était repassé quelques heures plus tard sans retrouver aucun exemplaire de sa poésie radicale. L'équipage du vaisseau en confisquait certainement une partie, mais les autres devaient avoir fini entre les mains que ceux qui avaient besoin d'entendre ce qu'il avait à dire.

La coursive était calme, mais tout le croiseur l'était ces derniers temps. La plupart des participants aux veillées pour le Maître de Guerre se trouvaient sur Davin ou dans les espaces plus larges du vaisseau. Une impression de négligence flottait sur le *Vengeful Spirit* , comme si même les serviteurs programmés pour son nettoyage et sa maintenance s'étaient arrêtés dans leur tâche pour attendre l'issue des événements sur la planète.

En revenant vers sa cabine, Karkasy relevait les symboles du Lectio Divinitatus gravés de loin en loin sur les poutrelles, avec l'impression distincte qu'en les suivant, ils le mèneraient vers un groupe de fidèles.

Des fidèles : il paraissait étrange de penser à un tel terme en ces temps éclairés. Il se rappela le temple qu'il avait visité sur Soixante-Trois Dix-Neuf, et se demanda à nouveau si la croyance dans le divin était un travers immuable de l'Humanité. L'homme avait-il besoin de croire en quelque chose pour combler un vide terrible qu'il ressentait à l'intérieur de lui ?

Un homme sage de l'ancienne Terra avait autrefois clamé que la science détruirait l'Humanité, non au travers des armes de destruction massive, mais en finissant par prouver que Dieu n'existait pas. Une telle prise de conscience, d'après lui, allait détruire l'esprit des hommes, et les laisser fous d'avoir réalisés qu'ils étaient seuls dans un univers qui ne se souciait pas d'eux.

Karkasy sourit, en se demandant ce que ce sage aurait dit s'il avait pu voir l'Imperium porter la lumière de la vérité séculaire jusque dans les recoins éloignés de la galaxie. D'un autre côté, peut-être le Lectio Divinitatus confirmait-il son hypothèse. Peut-être était-il la preuve que face à son vide intérieur, l'homme choisissait de s'inventer un nouveau dieu pour remplacer ceux qu'il avait oubliés.

Karkasy ne pensait pas que l'Empereur eût bel et bien effectué sa transsubstantiation de l'état d'homme à celui de divinité, mais la littérature du culte, qui apparaissait dans le vaisseau avec la même régularité que ses publications, clamait qu'il s'était déjà élevé au-dessus des considérations des mortels.

Une telle folie le fit secouer la tête, et il se demandait déjà comment parler de cet endoctrinement pontifiant dans ses nouveaux poèmes. Sa cabine était juste devant lui. En tendant la main vers le renfoncement de la poignée, il sut immédiatement que quelque chose n'allait pas.

La porte était légèrement entrouverte et les effluves d'ammoniac s'étaient répandus dans le corridor, mais malgré cette senteur marquante, il détectait une autre odeur familière, qui ne pouvait signifier qu'une seule chose. La stance impertinente qu'il avait improvisée pour Euphrati sur la sueur des Astartes lui revint en mémoire. Il savait qui se trouverait derrière cette porte, avant même de la pousser.

Il soupesa un instant l'idée de simplement s'éloigner, mais réalisa que cela serait inutile.

Il prit une profonde inspiration et ouvrit.

À l'intérieur, sa cabine était sens dessus dessous ; un désordre qui était son propre fait, et non laissé par un visiteur indésirable. La personne qui lui

tournait le dos et semblait remplir tout l’espace était, comme il s’y était attendu, le capitaine Loken.

— Bonjour, Ignace, le salua-t-il en reposant un Bondsman numéro 7. Karkasy en avait rempli deux de pensées et de notes diverses, et savait que Loken ne serait pas ravi de ce qu’il y aurait lu. Il n’était pas nécessaire de s’y connaître en littérature pour en goûter tout le vitriol.

— Capitaine Loken, lui renvoya-t-il. J’aimerais pouvoir vous demander à quoi je dois le plaisir de votre visite, mais nous savons tous deux pourquoi vous êtes là, n’est-ce pas ?

Loken hocha la tête, et Karkasy, dont le cœur battait à tout rompre, constata que l’Astartes ne retenait sa colère que par la plus fine des brides. Ce n’était pas la fureur enragée d’Abaddon, mais une colère froide, qui l’aurait broyé sans un instant de réflexion ou de regret. Karkasy réalisa soudain combien sa nouvelle muse était dangereuse, et combien il avait été insensé de croire qu’il agirait longtemps en toute impunité. Étrangement, à présent qu’il était démasqué, il sentait son attitude de défi étouffer sa peur, et considérait encore avoir fait ce qui était juste.

— Pourquoi ? demanda Loken, les dents serrées. Je me suis porté garant de vous, rappelez-vous. J’ai engagé ma réputation, et voilà comment vous me remerciez ?

— C’est vrai, capitaine, vous vous êtes porté garant pour moi. Vous m’avez fait jurer de dire la vérité, et c’est ce que j’ai fait.

— La vérité ? rugit Loken, et Karkasy se sentit flancher devant son courroux, en se souvenant d’avoir vu les poings du capitaine tuer d’autres gens. Ceci n’est pas la vérité, ça n’est que de la diffamation ordurière ! Vos mensonges se propagent déjà au reste de la flotte. Je devrais vous tuer, Ignace.

— Me tuer ? Comme vous avez tué tous ces pauvres innocents dans la baie d’embarquement ? cria à son tour Karkasy. C’est cette justice que défendent les Astartes à présent ? Quelqu’un se met sur votre chemin ou dit quelque chose qui ne vous plaît pas, et vous le tuez ? Si c’est ce qu’est devenu notre glorieux Imperium, je ne veux plus rien avoir à faire avec lui.

Il voyait la colère quitter Loken et ressentit pour lui une tristesse passagère, qu’il chassa en se rappelant le sang et les cris des mourants. Il prit une poignée de ses feuillets et les tendit à Loken.

— Quoi qu’il en soit, ce sont ceux-là que vous cherchiez.

— Vous croyez que je suis venu pour eux ? dit Loken en jetant les

imprimés qui se dispersèrent dans toute la cabine. Avez-vous perdu l'esprit ?

— Pas du tout, mon cher capitaine, voulut le rassurer Karkasy, en affectant un calme qu'il ne ressentait pas. Il faut que je vous remercie pour tout ça.

— Moi ? De quoi parlez-vous ? demanda Loken, manifestement surpris. Le doute avait ébréché sa colère fracassante. Du geste, Karkasy lui offrit du vin d'une bouteille, mais le guerrier secoua la tête.

— Vous m'avez dit de continuer à toujours dire la vérité, aussi cruelle et indigeste fut-elle, dit Karkasy, en se versant à boire dans une tasse sale et fendillée. « La vérité est tout ce que nous ayons pour nous ». Vous vous rappelez ?

— Je me rappelle, soupira Loken en s'asseyant sur le lit crissant de Karkasy.

Celui-ci expira à fond. Le danger immédiat était passé. Il prit une longue gorgée de son vin : ça n'était pas un grand cru, et la bouteille était restée trop longtemps ouverte, mais il l'aida à calmer sa nervosité. Karkasy prit à son écritoire une chaise à haut dossier et vint s'asseoir devant Loken, qui tendit la main pour finalement accepter la bouteille.

— Vous avez raison, Ignace, c'est moi qui vous ai demandé de dire la vérité, mais je n'aurais jamais cru que cela nous mènerait là. Loken prit une lampée au goulot de la bouteille.

— Moi non plu, et pourtant… répondit Karkasy. La question est maintenant : qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais absolument rien, reconnut Loken. Étant donné les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions, je pense que vous vous êtes montré injuste envers le Mournival ; nous n…

— Non, l'interrompit Karkasy. Je n'ai pas été injuste. Vous, les Astartes, vous culminez au-dessus de nous à tout point de vue, et vous exigez notre respect, mais ce respect doit être mérité. Votre éthique ne doit souffrir aucun reproche. Il n'est pas suffisant de vous maintenir au-dessus de la limite entre le blanc et le noir, vous devez aussi vous tenir à l'écart de la zone grise entre les deux.

Loken rit sans conviction.

— Et moi qui croyais que c'était à Sindermann de nous professer l'éthique.

— Ma foi, personne n'a beaucoup vu notre cher Kyril dernièrement, n'est-ce pas ? J'admets que dans les rangs des justes, je suis un peu à l'arrière,

mais je sais que ce que je fais est fondé. Plus encore, je sais que ce que je fais est nécessaire.

— Vous vous sentez impliqué à ce point ?

— Oui, capitaine. Plus que je ne me suis senti impliqué de toute ma vie.

— Et vous comptez continuer d'imprimer ça ? demanda Loken en soulevant une poignée de notes griffonnées.

— Y a-t-il une bonne réponse à vous donner, capitaine ?

— Oui. Répondez-moi honnêtement.

— Si je le peux, dit Karkasy, je continuerai.

— Vous allez nous amener des ennuis à tous deux, Ignace Karkasy. Mais si nous n'avons plus la vérité pour nous, nous n'avons plus rien. Et si je vous empêchais de vous exprimer, je ne vaudrais guère mieux qu'un tyran.

— Vous voulez dire que vous n'allez pas m'empêcher d'écrire ni me renvoyer sur Terra ?

— Je devrais, mais je ne le ferai pas. Soyez conscient que vos poèmes vous ont fait de puissants ennemis, Ignace, des ennemis qui exigeront votre renvoi, ou pire encore. Néanmoins, à compter de ce moment, vous serez sous ma protection directe.

— Vous croyez qu'il va falloir me protéger ?

— Sans aucun doute, dit Loken.

— On m'a dit que vous vouliez me voir, lança Euphrati Keeler. Vous voulez bien me dire pourquoi ?

— Ah, ma chère Euphrati, l'accueillit Kyril Sindermann en levant le nez de son repas. Entrez donc.

Après avoir écumé les allées poussiéreuses de la chambre d'archivage numéro trois pendant plus d'une heure, elle venait de le trouver dans la zone de restauration du pont inférieur. D'après les itérateurs encore à bord, le vieil homme passait le plus clair de son temps dans ce secteur, ratant ses conférences, non qu'il y eût encore des étudiants sur le vaisseau, et faisant la sourde oreille aux invitations de ses pairs à se joindre à leurs déjeuners.

Torgaddon l'avait laissée chercher Sindermann seule et s'était contenté d'accomplir son devoir en la ramenant sur le *Vengeful Spirit* . Il était ensuite parti en quête du capitaine Loken pour regagner Davin avec lui. Torgaddon allait certainement l'informer de ce à quoi il avait assisté sur la planète, mais Keeler ne se souciait plus de qui pouvait être au courant de ses croyances.

Sindermann avait une mine atroce, les yeux égarés et gris, les traits

émaciés.

— Vous n’avez pas l’air en forme, lui dit-elle.

— Je pourrais vous retourner votre remarque, Euphrati, répliqua Sindermann. Vous avez perdu du poids. Cela ne vous va pas.

— La plupart des femmes s’en réjouiraient. Mais vous n’avez pas envoyé un Astartes me chercher pour discuter de mes habitudes alimentaires ?

Sindermann se mit à rire, en écartant le livre qu’il consultait en mangeant.

— Non, vous avez raison.

— Alors pourquoi ? demanda-t-elle en s’asseyant face à lui. Si c’est à cause de ce qu’Ignace a pu vous dire, vous pouvez épargner votre salive.

— Ignace ? Non, cela fait quelque temps que je ne lui ai pas parlé, lui avoua Sindermann. C’est Mersadie Oliton qui est venue me voir. Elle m’a appris que vous étiez devenue l’agitatrice de cette secte du Lectio Divinitatus.

— Ça n’est pas une secte.

— Non ? Comment l’appelleriez-vous, dans ce cas ?

Elle réfléchit un instant avant de répondre :

— Une nouvelle foi.

— C’est une réponse astucieuse, estima Sindermann. Si vous me le permettez, j’aimerais en savoir plus à son sujet.

— Vraiment ? Je croyais que vous m’aviez fait ramener pour me parler de mes errements, pour utiliser votre talent d’itérateur et essayer de me convaincre d’abandonner mes croyances.

— Pas du tout, ma chère, dit Sindermann. Vous pensez peut-être pouvoir conserver votre secret au fond de votre cœur, mais il se révélera. Nous sommes une espèce curieuse quand il est question de foi. Les choses qui dominent notre imagination déterminent nos vies et nos caractères. Par conséquent, il nous revient de juger avec soin de ce que nous vénérons, car cela déteint sur nous-mêmes.

— Et que croyez-vous que nous vénérions ?

Sindermann jeta un coup d’œil furtif de part et d’autre du pont avant de produire une feuille de papier qu’elle reconnût immédiatement comme l’un des pamphlets du Lectio Divinitatus.

— C’est précisément sur ce point qu’il me faudrait votre aide. J’ai lu ceci plusieurs fois, et je dois admettre que je suis intrigué par ce qu’il y est érigé en principes. Voyez-vous, depuis les… Les événements sous les Pics des Murmures… Je ne dors plus très bien, et je me suis noyé dans mes lectures.

Je pensais qu'en comprenant ce qui nous était arrivé, je parviendrais à le rationaliser.

— Et vous y êtes arrivé ?

Elle sentit toute la lassitude et le désespoir que cachait son sourire.

— Très honnêtement ? Non, pas vraiment. Plus je lis, plus je constate à quel point nous nous sommes éloignés des jours où des clergés autocratiques nous imposaient une religion impérieuse. Dans le même temps, je vois émerger de mes lectures un motif récurrent.

— Un motif ? Quel genre de motif ?

— Écoutez-moi, dit Sindermann en contournant la table pour venir s'asseoir à côté d'elle, et en aplatissant le pamphlet devant elle. Votre Lectio Divinitatus évoque comment l'Empereur a évolué parmi nous pendant des millénaires, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dans les textes anciens… La plupart sont très mauvais, des récits de barbarie et de violence, mais j'y ai trouvé des thèmes qui revenaient fréquemment. Un être de lumière apparaît dans plusieurs de ces textes, et pour autant qu'il me coûte de l'admettre, cela ressemblait beaucoup à ce que ce papier décrit. J'ignore quelle vérité se trouve pour moi au bout de cette voie d'investigation, mais j'aimerais en savoir plus.

Elle ne sut pas quoi dire.

— Regardez, dit-il en retournant vers eux le livre qu'il lisait. Cet ouvrage est écrit dans un dérivé d'une ancienne langue humaine. C'en est une que je n'avais jamais rencontrée auparavant. Je parviens à percer la signification de quelques passages, à ce qu'il me semble, mais la structure est très complexe, et sans certaines racines qui me permettraient d'effectuer les connexions grammaticales correctes, cela s'avère très difficile à traduire.

— Comment s'appelle ce livre ?

— Je pense qu'il s'agit du *Livre de Lorgar* , bien qu'il ne m'ait pas été donné de le vérifier auprès du premier chapelain Erebus. Si c'était bien le cas, cet exemplaire a sans doute été offert au Maître de Guerre par Lorgar lui-même.

— Et pourquoi cela le rend-il si important ?

— Vous ne vous souvenez pas de ces rumeurs sur le compte de Lorgar ? l'interrogea Sindermann. Que lui aussi a vénéré l'Empereur comme un dieu ? Il se raconte que sa légion a dévasté certaines planètes pour ne pas avoir montré envers l'Empereur la dévotion appropriée, et lui a édifié de grands

monuments.

— Je me souviens de ces histoires, oui. Mais ce ne sont que des histoires ?

— Probablement, mais si ça n'en était pas ? suggéra Sindermann, les yeux rendus étincelants par la possibilité d'une telle découverte. Et si l'un des primarques, rien de moins qu'un des fils de l'Empereur, connaissait une vérité que nous autres mortels ne sommes pas encore prêts à recevoir ? Si mes tentatives de traduction ont jusque-là été correctes, ce livre parle de révéler au monde l'essence divine. Je dois savoir ce que cela signifie !

Malgré elle, Euphrati sentit son pouls s'accélérer. Une preuve indéniable de la divinité de l'Empereur, émanant de Kyril Sindermann, élèverait le Lectio Divinitatus bien au-dessus de son humble statut, à la dimension d'un phénomène capable de se répandre d'un bord à l'autre de la galaxie.

Sindermann lut cette prise de conscience sur son visage.

— Mademoiselle Keeler, j'ai passé l'intégralité de ma vie d'adulte à promouvoir la vérité de l'Imperium, et je suis fier de ce que j'ai accompli, mais n'avons-nous pas professé le mauvais message ? Si vous avez raison et si l'Empereur est un dieu, ce que nous avons vu sous les sommets de Soixante-Trois Dix-Neuf représente un danger plus terrifiant que ce que nous pouvions imaginer. Si c'était un esprit maléfique, nous avons besoin d'un être divin tel que l'Empereur, plus que jamais. Je sais maintenant que les paroles ne peuvent pas déplacer les montagnes, mais elles peuvent toucher la multitude, nous l'avons déjà souvent constaté. Les gens sont prêts à se battre et à mourir pour des mots, plus que pour n'importe quoi d'autre. Les mots façonnent la pensée, suscitent des émotions, et incitent à l'action ; ils tuent et ils ressuscitent, ils corrompent et ils corrigent. Si être un itérateur m'a appris quoi que ce soit, c'est bien que ceux qui manient la parole, les prêtres, les augures et les intellectuels, ont joué un rôle plus décisif dans l'histoire que les chefs militaires ou les gouvernants. Si nous pouvions prouver l'existence d'un dieu, je vous promets que les itérateurs iraient tous crier cette vérité depuis les plus hautes tours.

Euphrati resta là, les yeux écarquillés, bouche bée, tandis que Kyril Sindermann renversait son univers. Ce prophète de la vérité séculaire lui parlait de dieux et de foi ? En le regardant dans les yeux, elle y vit le doute de soi-même et la crise d'identité qui l'agitait sans doute depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Elle comprit quelle part de lui Sindermann avait perdue ces derniers temps, et quelle autre part de lui il y avait gagné.

— Laissez-moi regarder, dit-elle, et Sindermann poussa le livre devant

elle.

L’écriture angulaire, cunéiforme, courait sur la hauteur de la page et non sur sa largeur. Elle comprit d’emblée qu’elle ne serait d’aucune aide dans son interprétation, même si certains signes lui paraissaient connus.

— Je n’arrive pas à lire ce texte. De quoi parte-t-il ?

— C’est bien là le problème. Je ne peux vous le dire exactement, confessa Sindermann. Je réussis à déchiffrer certains mots séparément, mais cela reste difficile sans la compréhension grammaticale.

— J’ai déjà vu cette écriture, dit-elle, en se rappelant soudain pourquoi elle lui semblait si familière.

— Je ne pense pas, Euphrati, se rembrunit Sindermann. Ce livre n’a pas bougé des archives depuis des décennies. Je ne pense pas que quelqu’un l’ait seulement lu depuis qu’il y a été rangé.

— Arrêtez d’être aussi condescendant, je vous jure que j’ai déjà vu cette écriture, insista-t-elle.

— Où ça ?

Keeler sortit la main de sa poche, y ayant retrouvé la bobine mémorielle de son appareil détruit. Elle se leva de son siège.

— Rassemblez vos notes, je vous retrouve à la chambre d’archivage dans trente minutes.

— Où allez-vous ? demanda Sindermann en refermant son livre.

— Chercher quelque chose qui va vous intéresser.

Horus ouvrit les yeux sur un ciel épaissi par les nuages de polluants. Un parfum chimique stagnait dans l’air.

L’odeur était familière. C’était celle de sa planète.

Il se trouvait sur un plateau inégal, couvert d’une poussière noire, devant le tunnel d’une mine désaffectée, et ressentit la douleur lancinante du mal du pays en se réalisant de retour sur Cthonia.

La fumée des fonderies lointaines et le martèlement incessant de l’extraction de fond emplissait le ciel de particules. Il regrettait les jours qu’il avait connus ici, où tout était plus simple.

Horus chercha Sejanus autour de lui, mais quoi qu’avait pu être ce vortex dans les profondeurs de Terra, il n’avait manifestement pas emporté son compagnon avec lui.

Son déplacement n’avait pas été aussi silencieux et instantané que les précédents dans ce domaine étrange. Les puissances qui habitaient le Warp

lui avaient dévoilé un aperçu furtif de cet avenir qui n'avait rien d'attirant. De repoussantes engeances xenos y dominaient d'immenses portions de la galaxie et un sentiment d'impuissance s'était emparé des fils des hommes.

La puissance des glorieuses armées de l'Humanité avait été brisée ; les légions s'étaient fragmentées, réduites à des vestiges de ce qu'elles avaient été. Les bureaucrates et les gratte-papier administraient un régime où les individus ne menaient plus que des vies sans gloire, sans importance et sans ambition.

Dans ce futur sombre, l'Humanité n'avait plus le pouvoir de défier les seigneurs extraterrestres, de combattre les terreurs face auxquelles l'Empereur l'avait abandonnée. Son père y était devenu un dieu charognard, qui ne partageait plus la souffrance de ses sujets, et ne se souciait plus de leurs destins.

En vérité, la solitude de Cthonia lui semblait bienvenue. Ses pensées se bousculaient dans sa tête en un remous de colère et de ressentiment. L'Empereur s'était commis avec des forces qu'il ne pouvait maîtriser, des forces qu'il n'avait pas contrôlées en au moins une occasion. Il avait cédé ses fils contre une promesse de pouvoir, et était à présent retourné sur Terra pour essayer de se l'accaparer à nouveau.

— Je ne laisserai pas tout ceci arriver, se promit-il d'une voix calme.

Alors qu'il prononçait ces mots, le hurlement plaintif d'un loup le fit se relever. Aucun loup ne vivait sur Cthonia, et Horus en avait assez d'être ainsi constamment pourchassé.

— Montrez-vous ! cria-t-il, avant de pousser son propre cri de guerre, le poing levé.

À ce cri répondit un nouveau hurlement, plus proche. Horus se sentit gagné par la soif de combattre. Il avait goûté au sang lors du massacre des gardes custodiens, et il lui tardait de le répandre à nouveau.

Des ombres se déplaçaient autour de lui.

— Lupercal ! Lupercal ! lança-t-il encore.

Les ombres prirent forme. Une meute de loups à fourrure rousse se détacha de l'obscurité. Ils l'entouraient, et Horus reconnut le chef de meute comme l'animal qui, le premier, lui avait parlé quand il s'était éveillé dans le Warp.

— Qui es-tu ? demanda Horus. Et ne me mens pas.

— Un ami, répondit le loup, sur les contours duquel couraient des lignes de lumière dorée. Il se dressa sur ses pattes arrière, sa silhouette s'allongea et s'élargit en devenant plus humanoïde ; ses proportions s'étoffèrent, pour

le faire devenir aussi grand qu'Horus lui-même.

Une peau cuivrée remplaça sa fourrure, et ses yeux dorés se coulèrent l'un dans l'autre pour n'en former plus qu'un. Une épaisse chevelure rousse lui poussa sur la tête en même temps qu'une armure couleur de bronze se matérialisait sur son torse et ses bras. Il portait à présent une cape de plumes. Horus le connaissait aussi bien qu'il connaissait sa propre image.

— Magnus, dit-il. Est-ce bien toi ?

— Oui, mon frère, dit Magnus, et les deux guerriers s'étreignirent, entrechoquant leurs plastrons.

— Comment est-ce possible ? demanda Horus. Es-tu en train de mourir, toi aussi ?

— Non, dit Magnus. Tu dois m'écouter, mon frère. Il m'a fallu trop longtemps pour t'atteindre, et il me ne me reste plus beaucoup de temps. Les sorts et les protections conjurées autour de toi sont puissants ; chaque seconde que je passe ici, une dizaine de mes apprentis meurent pour me l'offrir.

— Ne l'écoutez pas, Maître de Guerre, dit une autre voix, et Horus se tourna pour voir Hastur Sejanus émerger des ombres du tunnel de mine. C'est à elle que nous avons cherché à échapper ; une créature métamorphe du Warp, qui se nourrit des âmes humaines. Elle cherche à dévorer la vôtre afin qu'elle ne puisse plus rejoindre votre corps ; tout ce qu'était Horus n'existerait plus.

— Il ment, cracha Magnus. Tu me connais, Horus, je suis ton frère. Et lui, qui est-il ? Hastur ? Hastur est mort.

— Je sais, mais ici, dans ce royaume, la mort n'est pas une fin.

— Il y a de la vérité en cela, reconnut Magnus, mais préfères-tu accorder ta confiance aux morts plutôt qu'à ton propre frère ? Nous pleurons Hastur, mais Hastur nous a quittés. Cet imposteur n'ose même pas arborer son propre visage !

Magnus leva la main en l'air et referma ses doigts, comme pour agripper une chose invisible. Puis il tira le poing en arrière. Hastur hurla et une lumière argentée lui jaillit des yeux, brillante comme celle d'une fusée au magnésium.

Horus plissa les siens. Derrière la lumière, il distinguait toujours un guerrier de l'Astartes, mais qui portait à présent les couleurs des Word Bearers.

— Erebus ?

— Oui, monseigneur. Une longue cicatrice rouge tracée sur le cou du premier chapelain commençait déjà à guérir. Je suis venu à vous sous l'apparence de Sejanus pour faciliter votre acceptation de ce qui doit être fait. Cependant, je ne vous ai dit que la vérité depuis que nous avons rejoint ce royaume.

— Ne l'écoute pas, Horus, l'avertit l'autre primarque. L'avenir de la galaxie est entre tes mains.

— En effet, reprit Erebus, car l'Empereur va se désintéresser de nous dans la recherche de son apothéose. Horus doit sauver l'Imperium. Il est évident que l'Empereur ne le fera pas.

OceanofPDF.com

DIX-SEPT

L’horreur
Anges et démons
Le pacte du sang

Le banc de cadrage compact coincé sous le bras, et mue par la promesse de possibilités infinies, Euphrati Keeler remontait les rayons de la chambre d’archivage numéro trois vers la table de Sindermann. L’itérateur aux cheveux blancs y était assis, penché sur ce même livre qu’il lui avait montré plus tôt, son souffle s’élevant en volutes brumeux dans l’air froid. Elle vint s’asseoir à ses côtés et posa la console sur le bureau, en insérant la bobine mémorielle dans un des ports de lecture.

— Il fait froid ici, fit-elle remarquer. Je ne sais pas comment vous avez fait pour ne pas vous enrhumer.

Il hocha la tête.

— En effet, il fait plutôt froid. Cela dure déjà depuis des jours. Depuis que le Maître de Guerre a été emmené sur Davin, en vérité.

L’écran de la console de cadrage s’alluma en les baignant tous deux de sa lumière délavée, et Keeler parcourut les images qu’elle avait prises. Elle passa sur celles du capitaine Loken et du Mournival avant leur départ pour les Pics des Murmures, pour arriver à celles capturées à la surface de Davin.

— Que cherchez-vous exactement ? demanda Sindermann.

— Ça, annonça-t-elle triomphalement, en orientant l’écran vers lui afin qu’il pût mieux voir.

Le dossier contenait huit images, toutes prises lors du conseil de guerre qu'Horus avait tenu sur Davin, lorsque la trahison d'Eugan Temba lui avait été révélée. Le premier chapelain Erebus était présent sur chaque cliché, et elle utilisa la boule de commande de la machine pour zoomer sur son crâne tatoué. Sindermann retint son souffle en reconnaissant les symboles sur la tête d'Erebus : ils étaient identiques à ceux du livre qu'il avait montré à Keeler.

— C'est donc bien cela, lâcha-t-il dans un souffle. Ce doit être le *Livre de Lorgar* . Est-il possible de faire en sorte que nous puissions lire les symboles sur tous les côtés de sa tête ? Vous pouvez faire ça ?

— S'il vous plaît. Vous savez à qui vous parlez, dit-elle, ses mains dansant sur le clavier de l'appareil.

En utilisant les diverses vues où le Word Bearer apparaissait sous un angle différent, Euphrati fut en mesure de créer une image composite des inscriptions de son crâne et de les projeter sur un fond plat. Sindermann la regarda travailler avec des yeux admiratifs, et il lui fallut moins de dix minutes pour obtenir une image de bonne définition.

Avec un grognement de satisfaction, elle enfonça une dernière touche, et une impression brillante de l'image sortit du flanc de la machine dans un bourdonnement ténu. Keeler l'attrapa par les coins et l'agita une seconde pour la faire sécher, avant de la tendre à Sindermann.

— Voilà, dit-elle. Ça peut vous aider à traduire ce que dit ce livre ?

Sindermann posa l'image sur la table et la rapprocha de l'ouvrage. Sa tête fit des aller-retour entre ses notes écrites et la page où son doigt suivait la ligne des signes cunéiformes.

— Oui, oui… prononçait-il d'une voix excitée. Vous voyez, ce mot, ici, est chargé de translittérations vocaliques, et celui-ci fait clairement partie d'un jargon personnel, bien que sa construction polysyllabique paraisse bien plus dense.

Au bout d'un temps, Keeler décrocha de ce que lui racontait Sindermann, incapable de retenir quoi que ce fut de ses explications. Karkasy ou Oliton l'auraient peut-être compris, mais son domaine à elle était l'image.

— Combien de temps vous faut-il pour déchiffrer ce qui est écrit ? s'enquit-elle.

— Pardon ? Oh, ça ne devrait pas me prendre longtemps, estima-t-il. Une fois que l'on a percé la logique grammaticale d'un texte dans une autre langue, il devient relativement simple de déverrouiller le reste de son

contenu.

— Et, donc ?

— Donnez-moi une heure et nous pourrons le lire ensemble, cela vous va ?

Elle acquiesça et repoussa sa chaise.

— Très bien. Je vais jeter un coup d'œil dans les rayons, si vous m'y autorisez.

— Tout à fait, vous êtes libre de feuilleter tout ce qui pourrait vous intéresser. Même si je crains que cette accumulation soit davantage du goût de vieux pédagogues poussiéreux tels que moi.

Keeler quitta la table en souriant.

— Je ne suis peut-être pas une documentaliste, Kyril, mais je sais quand même lire un livre dans le bon sens.

— Bien entendu, je ne voulais absolument pas suggérer…

— Vous êtes trop facile à avoir, se moqua-t-elle, et elle s'éloigna vers les rayonnages pour les parcourir pendant que Sindermann se replongeait dans son déchiffrage.

Malgré sa plaisanterie sarcastique, elle réalisa vite que Sindermann avait eu raison. Elle passa l'heure suivante à errer le long d'étagères chargées de manuscrits, de tomes, et de parchemins volants à l'odeur musquée. La plupart des livres portaient des titres aussi amphigouriques que *Lire l'astrologie et les augures astrotélépathiques , Abjurations maléfyques et les horreurs varyées assocyées à ce commerce ,* ou le *Livre d'Atum* .

En passant devant ce dernier livre, elle sentit un frisson lui voyager le long de la colonne, et tendit le bras pour attraper le volume sur son étagère. L'odeur de son cuir patiné était forte, et bien qu'elle ne souhaitât pas véritablement le lire, elle ne pouvait ignorer l'étrange attraction que ce livre avait pour elle.

Il parut s'ouvrir de lui-même entre ses mains, et une poussière datant de plusieurs siècles se leva de ses pages. Elle toussa. Sindermann lisait à voix haute le *Livre de Lorgar* , qu'il était encore occupé à traduire.

Étonnamment, les mots étaient écrits dans un langage qu'elle parvenait à comprendre, et ses yeux parcoururent rapidement la page. La voix de Sindermann lui parvint à nouveau, et il fallut un moment à Euphrati pour s'apercevoir que les mots qu'elle entendait prononcer étaient ceux qu'elle lisait, les lettres se réarrangeant sous ses yeux. L'écriture effacée paraissait luire de l'intérieur, et tandis qu'elle lisait, les pages se mirent à prendre feu. Elle lâcha le livre avec un glapissement d'effroi.

Elle fit volte-face et se précipita à l’endroit où elle avait laissé Sindermann. En tournant un angle des rayonnages, elle le vit lire à voix haute, une expression terrifiée sur le visage. Il agrippait les bords du livre comme s’il ne parvenait pas à les lâcher, et les mots se déversaient de sa bouche, prononcés par une multitude de voix.

Une sensation électrique fit crisser les dents d’Euphrati, et elle hurla de terreur, en remarquant enfin le nuage tourbillonnant de lumière bleue qui flottait au-dessus du bureau. Il s’enroulait et s’agitait dans l’air de manière syncopée, et comme en décalage avec le monde autour de lui.

— Kyril ! Qu’est-ce qui se passe ? cria-t-elle. La même panique qu’aux Pics des Murmures revenait la paralyser. Elle tomba à genoux. Sindermann ne répondait pas, les mots continuaient de se déverser d’eux-mêmes de sa bouche réticence, et ses yeux ronds fixaient eux aussi la vision surnaturelle qui planait au-dessus de lui. Elle savait que la même peur glacée se répandait dans leurs veines.

La lumière s’enflait et s’étirait comme si quelque chose poussait derrière ; un membre iridescent et avide se déploya depuis ses profondeurs insondables. Une colère avait consumé Keeler dans les mois qui avaient suivi son agression ; elle la sentit étouffer sa peur et se remit debout.

Keeler courut vers Sindermann et attrapa ses poignets osseux, alors qu’une sorte de corps ondulant fait de chair luisante commençait à s’extraire de la lumière.

Les mains de l’itérateur étaient serrées en étau sur le livre, leurs articulations blanchissaient, et elle ne pouvait les en décrocher tandis qu’il continuait d’énoncer le terrible contenu de l’ouvrage.

— Kyril ! Lâchez-moi ce livre ! insista-t-elle. Un bruit de déchirement atroce lui parvint d’au-dessus d’elle. Elle risqua un regard vers le haut ; d’autres membres tentaculaires poussaient au travers de la lumière dans une parodie obscène de naissance.

— Kyril, je suis désolée ! cria-t-elle, et elle décocha à l’itérateur un coup de poing en pleine mâchoire. Il tomba en arrière au bas de sa chaise, et le torrent de mots fut coupé net alors que le livre lui tombait des mains. Elle se hâta de faire le tour de la table et aida Sindermann à se relever. Ce faisant, elle entendit un bruit de succion grotesque, et quelque chose de lourd et d’humide tomba brutalement sur la table.

Euphrati ne perdit pas de temps à regarder derrière elle, mais détala au milieu des rayonnages aussi vite qu’elle le pouvait en soutenant

Sindermann. Tous deux s'éloignèrent en chancelant tandis qu'une lumière scintillante projetait leurs ombres devant eux, accompagnée d'un gloussement piaillant semblable à un rire.

Keeler sentit un souffle d'air ; quelque chose de lumineux et de chaud passa près d'eux, avant d'exploser contre les étagères comme un feu d'artifice. Le bois grésilla là où il avait été frappé. Elle regarda enfin par-dessus son épaule. Une horreur faite de membres fouettant leurs environs et de matière changeante s'était lancée à leur poursuite, en se déplaçant d'une démarche sinueuse, ses visages déments, leurs yeux et leurs bouches ne cessant de se reconfigurer sur la chair liquide de son corps. Des fulgurances bleu et rouge brillaient à l'intérieur d'elle, jetant leurs rayons éblouissants sur les archives.

Un autre projectile d'énergie phosphorescente fila vers eux. Keeler se jeta sur Sindermann pour le plaquer au sol, le meuble le plus proche d'eux vola en éclats, envoyant des livres enflammés et des échardes de bois voler à travers la galerie. Sur ses longs membres élastiques, le monstre terrifiant enjamba les piles dispersées avec une agilité incroyable, pour venir se placer juste derrière eux.

Euphrati releva Sindermann en entendant le rire forcené éclater derrière elle. L'itérateur semblait avoir retrouvé une mesure de ses esprits après le coup de poing qu'il avait reçu ; ils se remirent à courir parmi les rangées tortueuses et plus étroites, vers la sortie de la chambre. Derrière eux se répandit un grondement de flammes quand l'horreur comprima son corps pour pouvoir les suivre, et quand des livres furent calcinés dans un geyser de feu rose.

Le bout de la rangée était juste devant eux et Euphrati se mit presque à rire en entendant les alarmes à incendie signaler bruyamment un départ de feu. À présent, quelqu'un allait certainement leur venir en aide ?

Ils dépassèrent le bout de la rangée, et Sindermann trébucha, l'entraînant au sol avec lui. Les bras et jambes emmêlés, ils se débattirent désespérément. Il fallait mettre de la distance entre eux et l'apparition abominable.

Keeler roula sur le dos quand la chose sortit à son tour de la rangée d'étagères, sa masse grouillant d'une agitation interne. De nouveaux yeux hilares et de larges bouches emplies de crocs s'étaient ouverts sur son corps inconsistant. Elle hurla quand la créature vomit vers elle son haleine ardente et bleue.

Sachant pourtant que cela ne changerait rien, elle ferma les yeux et leva les bras devant elle pour se garder des flammes. Mais un silence soudain l'enveloppa, et l'agonie brûlante qu'elle attendait ne vint jamais.

— Dépêchez-vous ! la somma une voix tremblante. Je ne pourrais pas le retenir très longtemps.

Keeler se retourna. Dans ses robes blanches, la maîtresse des astropathes du vaisseau, Ing Mae Sing, se dressait dans l'entrée de la chambre d'archivage, les deux mains tendues devant elle.

— Horus, mon frère, dit Magnus, tu ne dois rien croire de ce qu'il t'a dit. Ce ne sont que des mensonges. Des mensonges dont il veut déguiser son but exécrable.

— Ceux qui ont le courage de dire la vérité paraissent toujours exécrables aux yeux des ignorants, grogna Erebus. Vous osez parler de mensonges alors que vous vous présentez devant nous, dans le Warp ? Comment est-ce possible, sans user de sorcellerie ? Une sorcellerie que l'Empereur lui-même vous a expressément interdit de pratiquer.

— N'aie pas la prétention de me juger, sale chien ! cria Magnus en projetant une boule de flammes vers le premier chapelain. Horus vit le globe foncer vers Erebus et l'envelopper, mais quand le feu mourut, Erebus n'avait rien, son armure n'était pas même brunie, pas plus que sa peau.

Le Word Bearer se mit à rire.

— Tu es trop loin, Magnus. Tes pouvoirs ne peuvent m'atteindre.

Horus resta figé à regarder Magnus projeter éclair après éclair par le bout de ses doigts, subjugué et horrifié de voir son frère employer de tels pouvoirs. Si, dans toutes les légions, des divisions de librarius s'étaient entraînées à puiser dans l'énergie du Warp, celles-ci avaient été toutes démantelées sur décret de l'Empereur après le Concile de Nikaea.

Manifestement, Magnus n'avait pas respecté cette injonction, et une telle vanité de sa part surprenait Horus.

Son frère cyclopéen finit par reconnaître que ses pouvoirs n'avaient aucun effet sur Erebus et laissa retomber ses deux bras.

— Vous voyez, dit le premier chapelain en se tournant vers le Maître de Guerre. Il n'est pas digne de confiance.

— Ni toi non plus, Erebus. Tu es venu à moi sous l'identité d'un autre. Tu clames que mon frère Magnus n'est rien d'autre qu'une bête du Warp cherchant à me dévorer, puis tu parles de lui comme s'il était exactement ce

qu’il semble être. S’il est venu par sorcellerie, par quel autre moyen aurais-tu pu venir ici ?

Erebus se tut un instant, empêtré dans son mensonge.

— Vous avez raison, monseigneur. La magie de la loge du Serpent m’a envoyé ici pour vous aider, pour vous offrir cette chance de vivre encore. Pour cela, la prêtresse a dû m’ouvrir la gorge, et une fois revenu dans le monde de la matière, je tuerai cette chienne, mais sachez que tout ce que je vous ai montré était vrai. Vous connaissez la vérité pour l’avoir vue de vos propres yeux.

Magnus alla dominer Erebus de toute sa hauteur. La fureur agitait sa crinière rousse, mais Horus le sentit garder une emprise ferme sur elle.

— Le futur n’est pas tracé, Horus. Erebus t’a peut-être montré *un* futur, mais ça n’en est qu’un parmi tous les possibles. Aucun avenir n’est absolu. Aie foi en cela.

— Peuh ! dédaigna Erebus. La foi n’est qu’une autre façon de ne pas vouloir reconnaître ce qui est vrai.

— Tu crois peut-être que je ne le savais pas, Magnus ? lança Horus. Je connais le Warp et les tours qu’il peut jouer à l’esprit. Je sais que ça n’était pas Sejanus, comme je sais que sans leur contexte, toutes les choses que j’ai vues ne signifient rien.

Horus vit l’expression déconfite sur le visage d’Erebus et se mit à rire.

— Tu as dû me prendre pour un idiot, Erebus, si tu croyais que de simples mystifications allaient me rallier à ta cause.

— Mon frère, sourit Magnus. Je t’admire.

— Silence, gronda Horus. Tu ne vaux pas mieux que lui. Toi non plus, tu ne me manipuleras pas aussi simplement, car je suis Horus, je suis le Maître de Guerre !

Il se délecta de leur confusion.

L’un d’eux était son frère, l’autre un guerrier qu’il avait tenu pour un conseiller de valeur et dévoué. Il les avait tous deux mal jugés.

— Je ne peux croire aucun d’entre vous, dit-il. Je suis Horus, et je décide moi-même de mon destin.

Erebus s’avança vers lui, les mains tendues dans une posture de supplication.

— Je dois vous dire que je suis venu à vous sur la demande de mon seigneur et maître, Lorgar. Il savait déjà dans quelle quête de divinité s’était lancé l’Empereur, et lui-même s’est soumis aux entités du Warp. Quand

l’Empereur a rejeté le culte que lui vouait Lorgar, d’autres dieux furent ravis d’accepter sa dévotion. La puissance de mon primarque s’est décuplée, et ce n’est là qu’une fraction de celle qu’ils vous accorderaient si vous acceptiez de rejoindre leur cause.

— Il ment ! cria Magnus. Lorgar est loyal. Il ne se serait jamais détourné de l’Empereur.

Mais Horus écoutait les paroles d’Erebus en le sachant avec certitude dire la vérité.

Lorgar, son frère bien-aimé, avait déjà embrassé la puissance du Warp ? Des émotions divergentes luttaient en lui pour la suprématie : la déception, le courroux et, s’il devait être honnête envers lui-même, une pointe de jalousie que Lorgar eût été choisi en premier.

Si Lorgar le sage s’était choisi pour maîtres ces entités, ce choix n’avait-il pas un certain mérite ?

— Horus, dit Magnus, le temps me manque. Tu dois être fort, mon frère. Pense à ce que ce chien bâtard te suggère de faire ; il voudrait te faire cracher sur tes serments de loyauté. Il te forcerait à trahir l’Empereur, et à te tourner contre tes frères Astartes ! Tu dois avoir confiance en l’Empereur pour faire ce qui est juste.

— L’Empereur joue avec le destin de la galaxie, contra Erebus, et il jette ses dés là où nul ne peut les voir.

— Horus, je t’en conjure ! cria Magnus, dont la voix prenait des échos fantomatiques alors que son image commençait à s’effacer. Tu ne dois pas l’écouter, ou tout ce pour quoi nous nous sommes battus sera détruit à jamais ! Tu ne dois pas !

— Est-ce vraiment si terrible ? demanda Erebus. C’est bien peu, en vérité. Livre l’Empereur aux dieux du Warp, et tu pourras disposer d’une puissance sans limites. Je t’ai dit que les dieux du Warp ne s’intéressent pas aux domaines des hommes. Tu régneras alors sur la galaxie en tant que nouveau maître de l’Humanité.

— Il suffit ! gronda Horus, et tout ne fut plus que silence. Mon choix est fait.

Keeler aida Kyril Sindermann à se relever et ils franchirent ensemble la porte de la chambre d’archivage. Les mains tremblantes d’Ing Mae Sing étaient toujours tendues devant elle, et Euphrati sentait irradier les vagues d’un froid psychique qui repoussait l’horreur apparue dans la salle.

— Fermez… la… porte, ordonna l’astropathe au travers de ses dents serrées. Des veines lui sortaient du cou et du front, et ses traits de porcelaine étaient plissés par la souffrance. Keeler n’eut pas besoin de se le faire répéter ; elle lâcha Sindermann pour s’occuper de la porte. Ing Mae Sing reculait à petits pas.

— Maintenant ! cria-t-elle en baissant les bras. Keeler tira sur le battant alors que la bête poussait à nouveau son rire absurde et rugissant. Ses piaillements insensés mêlés au bruit des sirènes lui retentissaient encore aux oreilles quand la porte claqua.

Quelque chose de lourd, dont elle sentit la chaleur au travers du métal, se jeta contre l’autre côté. Ing Mae Sing vint l’aider, mais l’astropathe était trop frêle pour lui être d’un réel secours et Keeler sut qu’elles ne pourraient tenir la porte fermée très longtemps.

— Qu’avez-vous fait ? demanda l’autre femme.

— Je ne sais pas, dit Keeler, le souffle pantelant. L’itérateur lisait un livre et cette… cette chose est apparue de nulle part ; par l’Empereur, qu’est-ce que ça peut bien être ?

— Une bête venue de derrière les frontières de l’Empyrean, dit Ing Mae Sing, et la porte trembla sous un nouvel impact brûlant. J’ai senti l’accumulation d’énergie du Warp et je suis venue aussi vite que j’ai pu.

— Dommage que vous n’ayez pas été plus rapide, dit Keeler. Vous pouvez la renvoyer d’où elle vient ?

Ing Mae Sing secoua la tête. Un pseudopode frétillant à l’éclat rosâtre parvint à s’immiscer dans l’entrebâillement, et effleura le bras de Keeler. Ce contact lui brûla la peau au travers de ses robes, elle cria, agrippa de l’autre main son bras meurtri, et cessa un instant de peser contre la porte que l’horreur vint percuter une nouvelle fois. Le choc les catapulta au sol, elle et l’astropathe.

Une lumière aveuglante emplit le couloir ; Keeler se protégea les yeux en sentant des mains se poser sur ses épaules. Kyril Sindermann s’était relevé, ce fut lui qui l’aida cette fois à se remettre debout.

— J’ai peut-être fait une petite erreur dans la traduction d’un passage…

— Ah, vraiment, vous croyez ? ironisa sèchement Keeler alors qu’ils reculaient devant l’abomination.

— Peut-être au contraire avez-vous parfaitement traduit, estima Ing Mae Sing, qui s’éloignait presque à quatre pattes de la porte de la chambre. La bête de lumière se coula à l’extérieur du cadre en un enchevêtrement de

membres dont chacun battait l’air avec une faim aveugle. Une myriade d’yeux se dessinaient et éclataient sur sa peau extensible comme des bubons gonflés. Elle avança à nouveau sur eux.

— Empereur, protège-nous, murmura Keeler avant de se tourner pour s’enfuir.

À ses paroles, la bête parut frémir. Ing Mae Sing la tira par la manche.

— Venez, nous ne pouvons pas la combattre.

Keeler réalisait soudain que ça n’était pas vrai, et elle se libéra de la main de l’astropathe, tout en cherchant sous sa robe l’aigle impérial qu’elle conservait au bout de sa chaîne. Ses surfaces argentées brillaient dans la lueur de la créature davantage qu’elles ne l’auraient dû. Le médaillon lui paraissait chaud au toucher. Elle fut prise d’un sourire béat en comprenant avec une certitude absolue que tout, depuis les Pics des Murmures, l’avait préparée à cet instant.

— Euphrati ! Venez ! lui criait Sindermann, terrorisé.

Un tentacule aussi fin qu’un fouet se forma sur le corps de la chose. Une nouvelle gerbe grondante de flammes bleues jaillit vers elle ; Keeler ne recula pas, et brandit devant elle le symbole de sa foi.

— L’Empereur nous protège ! hurla-t-elle, et les flammes l’enveloppèrent.

La pluie tombait en un rideau épais. Loken sentait dans l’air de la nuit une charge électrique tangible, qui oppressait les dizaines de milliers de personnes rassemblées autour du Delphos. Des éclairs de haute altitude croisaient le fer au-dessus d’eux. L’attente devenait presque insoutenable.

Neuf jours avaient passé depuis que le Maître de Guerre avait été muré dans le temple de la loge du Serpent, et chaque jour le temps n’avait fait qu’empirer. Les intempéries se déversaient en une averse incessante qui menaçait d’emporter les tentes de fortune des pèlerins, et les roulements du tonnerre ébranlaient le ciel comme des coups de masse.

Le Maître de Guerre avait autrefois dit à Loken que le cosmos était trop grand et trop stérile pour se prêter au mélodrame, mais les cieux au-dessus de Davin semblaient déterminés à lui prouver le contraire.

Torgaddon et Vipus se tenaient avec lui au sommet des escaliers, et des centaines de Sons of Horus les avaient suivis. Capitaines de compagnie, chefs d’escouade, officiers du rang et simples guerriers étaient descendus sur Davin pour assister à ce qui serait leur salut ou leur perte. Ils avaient traversé la foule chantante, où les robes beiges sales des commémorateurs

se mêlaient aux uniformes de l’Armée Impériale et aux tenues civiles.

— On dirait que toute l’expédition a fait le déplacement, avait dit Torgaddon tandis qu’ils gravissaient les marches, écrasant sous leurs semelles blindées les breloques et les babioles laissées en offrandes au Maître de Guerre.

Depuis le haut des escaliers processionnels, Loken distinguait le même groupe que celui auquel il s’était confronté neuf jours auparavant, à l’exception de Maloghurst, retourné sur le vaisseau quelques jours plus tôt. La pluie lui ruisselait sur le visage, et une branche de foudre éclaira la surface du grand portail de bronze, le faisant luire comme un mur de feu. Les Astartes rassemblés à son pied montaient la garde sous le déluge : Abaddon, Aximand, Targost, Sedirae, Ekaddon et Kibre.

Aucun d’eux n’avait abandonné son poste de veille devant l’entrée du Delphos. Loken se demanda s’ils s’étaient donnés la peine de manger, de boire ou de dormir depuis la dernière fois qu’il les avait vus.

— Que faisons-nous maintenant, Garvi ? lui demanda Vipus.

— Nous rejoignons nos frères, et nous attendons.

— Nous attendons quoi ?

— Nous le saurons quand cela se produira, dit Torgaddon. Pas vrai, Garvi ?

— Je l’espère. Allons-y.

Ils se dirigèrent tous les trois vers la porte, le tonnerre se répercutant sur le flanc massif de l’édifice, et les serpents des piliers paraissant bouger à chaque éclair.

Loken vit ses frères venir s’aligner au bord du bassin ondoyant, à la surface duquel se reflétait la pleine lune. Horus Aximand avait appelé cela un présage. En était-ce un nouveau ? Loken ne savait pas s’il fallait l’espérer ou non.

Les centaines de Sons of Horus suivirent leurs capitaines sur la large voie pavée. Loken gardait l’emprise sur sa colère. Si les choses se passaient mal ici, du sang allait certainement couler.

La pensée l’horrifia, et il espéra de tout son cœur qu’une telle tragédie pouvait être évitée.

— Êtes-vous prêts ? susurra-t-il à Torgaddon et Vipus sur une fréquence discrète.

— Comme toujours, confirma Torgaddon. Bolter chargé à plein pour chaque homme.

— Oui, répondit à son tour Vipus. Croyez-vous vraiment…

— Non, dit Loken, mais tenez-vous prêts au cas où il nous faudrait combattre. Maintenez l'équilibre de vos humeurs et nous n'en arriverons pas là.

— Toi aussi, Garvi, lui conseilla Torgaddon.

La longue colonne d'Astartes atteignit le bassin. Ceux qui avaient porté le Maître de Guerre se tenaient de l'autre côté, stoïques et impénitents.

— Loken, l'accueillit Serghar Targost. Êtes-vous venus pour nous combattre ?

— Non, dit Loken. Comme eux, les autres avaient leurs armes parées. Nous sommes venus voir ce qui va arriver. Cela fait neuf jours, Serghar.

— En effet, dit Targost.

— Où est Erebus ? L'avez-vous vu depuis que vous avez amené le Maître de Guerre ici ?

— Non, grogna Abaddon, ses longs cheveux détachés, le regard hostile. Nous ne l'avons pas vu. Quel rapport ?

— Calme-toi, Ezekyle, lui intima Torgaddon. Nous sommes tous là pour la même raison.

— Loken, intervint Aximand, il y a eu une tension entre nous, mais cela doit cesser maintenant. Si nous nous tournions les uns contre les autres, ce serait une atteinte à sa mémoire.

— Tu parles de lui comme s'il était déjà mort.

— Nous verrons, dit Aximand. L'espoir dans lequel nous l'avons amené ici était vague, mais il était tout ce que nous avions.

Loken regarda dans les yeux égarés d'Horus Aximand, où il lut le désespoir et le doute qui le hantaient, et sentit diminuer sa colère envers son frère de sang.

Lui-même aurait-il agi différemment s'il avait été présent lorsque la décision avait été prise ? Pouvait-il affirmer en toute honnêteté qu'il n'aurait pas accepté la sentence de ses amis et pairs, si leurs situations avaient été inversées ? Lui et Horus Aximand se seraient peut-être alors chacun tenus sur le bord opposé de ce bassin où la lune se baignait.

— Alors attendons en frères unis par le même espoir, trancha Loken, et Aximand lui adressa un sourire reconnaissant.

La tension quitta cette scène de confrontation. Loken, Vipus et Torgaddon contournèrent le bassin pour se camper avec leurs frères devant la vaste porte.

Un éclair aveuglant s’y réfléchit. Le Mournival se tenait là, épaule contre épaule. La nuit fut fissurée par un grondement sourd qui n’avait rien à voir avec l’orage.

Loken vit une ligne sombre apparaître au centre du portail ; le tonnerre fut réduit au silence et les éclairs s’éteignirent dans l’intervalle d’un battement de cœur. Le ciel devint d’un calme déconcertant, comme si l’orage s’était vidé de sa force, comme si le ciel avait cessé ses agapes pour mieux observer la scène qui se déroulait en dessous de lui.

Lentement, les portes s’écartèrent.

Les flammes baignaient Euphrati Keeler, mais lui paraissaient froides, et elle n’en ressentit aucune douleur. L’aigle d’argent rayonnait dans sa main, levé devant elle comme un talisman, et elle se sentit habitée d’une prodigieuse énergie, qui la parcourait de la pointe des orteils à celles de ses cheveux courts.

— Soumets-toi à la puissance de l’Empereur, abomination ! hurla-t-elle. Les mots ne lui étaient pas familiers, mais lui semblaient sonner juste.

Ing Mae Sing et Sindermann la regardaient ébahis, faire un pas, puis un autre, en direction de l’horreur. Le monstre était pétrifié ; par son courage ou par sa foi, Keeler elle-même l’ignorait, mais qu’elle qu’en fût la raison, elle ne pouvait que s’en réjouir.

Les bras de la chose battaient l’air devant elle comme si une force invisible l’attaquait. Son rire criard s’était changé en lamentations pathétiques d’un jeune enfant.

— Au nom de l’Empereur, retourne dans le Warp, saloperie ! cria Keeler dont la confiance en elle grandissait à mesure que s’étiolait la substance du monstre, qui répandait autour de son corps des mues lumineuses. L’aigle d’argent devint toujours plus chaud dans sa main, dont elle sentait la peau se cloquer sous sa chaleur.

Ing Mae Sing se joignit à elle, appuyant de ses pouvoirs l’assaut de Keeler. La température chuta autour de l’astropathe, et Keeler rapprocha ses mains d’elle en espérant refroidir le pendentif.

La lueur interne du monstre s’estompait ; sous son contour nébuleux couvaient des braises de lumière, comme s’il luttait pour garder prise sur l’existence. L’éclat jeté par la médaille de Keeler surpassait dix fois le sien ; le couloir entier était envahi d’une lumière blanche qui en avait chassé les ombres.

— Quoi que vous soyez en train de faire, continuez ! cria Ing Mae Sing. Cette chose faiblit !

Keeler chercha à lui répondre, mais découvrit qu'elle n'avait plus de voix. L'incroyable énergie qui l'avait emplie s'échappait d'elle au travers de l'aigle en emportant ses propres forces.

Elle essaya de le lâcher, mais il resta collé à sa main. Sa peau s'était fondue au métal incandescent.

Keeler entendit arriver de derrière elle les membres d'équipage en armures anti-émeute, qui manifestèrent leur étonnement par des exclamations déconcertées.

— S'il vous plaît… voulut-elle leur lancer quand ses jambes se fléchirent sous elle. Keeler s'effondra.

La lueur s'éteignit dans sa main. Les dernières choses qu'elle vit furent la désintégration du corps de l'horreur, et le visage de Sindermann qui la fixait, muet d'émerveillement.

Le seul bruit était celui de la porte. L'existence entière de Loken se réduisit à l'obscurité qui grandissait entre ses deux moitiés. Il retint son souffle et attendit de voir au-delà. Les battants achevèrent de pivoter. Il risqua un regard vers ses compagnons, lisant sur chaque visage la même expectative.

Pas un seul son ne perturbait la nuit, et Loken sentit surgir la tristesse en réalisant qu'il devait seulement s'agir de l'ouverture automatisée des portes après les neuf jours prescrits.

Le Maître de Guerre était mort.

Un sentiment de révolte s'empara de Loken. Sa tête s'enfonça dans ses épaules.

Alors il entendit quelqu'un marcher, et releva les yeux pour voir le reflet des plaques blanches émerger du noir. Horus émergea du Delphos, sa cape d'une pourpre royale se gonflant derrière lui, son épée d'or brandie au-dessus de sa tête.

L'œil au centre de son plastron brillait d'un rouge flamboyant. Les lauriers de son front encadraient des traits admirables et terribles par leur magnificence.

Le Maître de Guerre se tenait devant eux, invaincu par le mal et plus vivant que jamais. La seule matérialité de sa venue les avait tous privés de la parole.

Il leur sourit.

— Vous êtes magnifiques à voir, mes fils.

De joie, Torgaddon leva vivement le poing en l’air pour crier :

— Lupercal !

Il rit et courut vers le Maître de Guerre, brisant le sort qui paralysait les autres.

Le reste du Mournival courut vers cette réunion avec leur seigneur, au cri exalté de « Lupercal ! » que lançait la gorge de chaque Astartes. La nouvelle se répandit ainsi au travers des rangs et se propagea à la foule qui entourait le temple.

Autour du Delphos, les pèlerins reprirent ce cri, et dix mille bouches scandèrent bientôt le nom du Maître de Guerre.

— Lupercal ! Lupercal ! Lupercal !

Les parois du cratère vibrèrent au son de ces vivats assourdissants qui se prolongèrent longtemps dans la nuit.

OceanofPDF.com



Keeler déchaîne la juste colère de l'Empereur sur l'horreur du warp

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

LA FIN DE LA CROISADE

OceanofPDF.com

DIX-HUIT

Frères
Assassinat
Ce poète turbulent

Des traits argentés de métal fondu s’étaient solidifiés en travers du plastron. Mersadie Oliton en avait suffisamment appris, durant le temps passé auprès de la flotte expéditionnaire, pour savoir que l’aide des artificiers de la légion serait nécessaire afin de parfaitement le réparer. Loken était assis devant elle dans le complexe d’entraînement, où d’autres Sons of Horus dispersés réparaient leurs armures, nettoyaient leurs bolters ou leurs épées tronçonneuses. Loken était mélancolique, et elle ne tarda pas à remarquer son état d’esprit.

— La guerre ne se déroule pas bien ? demanda-t-elle tandis qu’il démontait la chambre de tir de son bolter pour y passer un chiffon huilé. Il leva les yeux, et elle fut frappée par la façon dont il semblait avoir vieilli durant ces dix derniers mois, songeant qu’il lui faudrait retoucher son chapitre sur l’immortalité des Astartes.

Depuis l’ouverture des hostilités contre la Technocratie aurétienne, les Astartes avaient disputé certains de leurs combats les plus âpres de la Grande Croisade, dont le poids commençait à peser sur certains d’entre eux. Les opportunités de passer du temps avec Loken n’avaient pas été nombreuses. Elle n’appréciait que maintenant le changement qui s’était opéré sur lui.

— Ce n’est pas ça, dit-il. La Fraternité est pratiquement détruite et les guerriers d’Angron lanceront bientôt l’assaut contre la Citadelle de Fer. La guerre sera terminée dans la semaine.

— Alors pourquoi êtes-vous si maussade ?

Loken inspecta qui d’autre se trouvait autour d’eux dans la salle d’entraînement, et se pencha vers elle.

— Parce que c’est un conflit que nous n’aurions pas dû livrer.

Après la récupération d’Horus sur Davin, la 63e flotte expéditionnaire n’était restée sur place que le temps de faire remonter son personnel de la surface de la planète, et d’installer dans ses fonctions un nouveau légat impérial choisi dans les rangs de l’Armée Impériale. Comme Rakris et Temba avant lui, le nouveau gouverneur-électeur, Tomaz Vesalias, avait supplié de ne pas être laissé sur ce monde. Mais Davin était à nouveau rentrée dans le rang, et l’ordre impérial devait y être maintenu.

Avant les combats de Davin, la flotte du Maître de Guerre avait été en route pour Sardis, vers un point de rendez-vous avec la 203e flotte. Le projet était de mener une campagne d’inféodation conjointe dans l’amas de Caïades, mais au lieu d’honorer ce rendez-vous, le Maître de Guerre avait envoyé ses compliments au maître de flotte de la 203e , et l’ordre de le rejoindre dans l’amas binaire qui avait reçu la désignation Drakonis 3/11.

Le Maître de Guerre n’avait expliqué à personne le choix de cette destination, et aucun de ses cartographes stellaires ne trouva de rapports de précédentes expéditions qui auraient expliqué l’intérêt de ce secteur.

Un saut Warp de seize semaines les avait fait se translater à l’intérieur d’un système débordant de transmissions électroniques. Il fut découvert que deux planètes et la lune qu’elles se partageaient dans le système secondaire étaient habitées : chacune était cernée de satellites de communication, et des engins de déplacement interplanétaires naviguaient entre elles.

Plus intéressant encore, les liaisons avec les moniteurs orbitaux identifièrent une civilisation humaine, une nouvelle branche perdue de leur race commune, isolée depuis plusieurs siècles. L’arrivée de la flotte de croisade avait été accueillie avec une surprise compréhensible, puis avec de la joie quand les habitants avaient réalisé que leur existence solitaire touchait à son terme.

Un premier contact formel, face à face, ne fut pas établi avant trois jours. Durant ce temps, la 203e expédition, aux ordres d’Angron de la 12e légion,

arriva dans le système.

Les premiers coups de feu furent tirés six heures plus tard.

Le neuvième mois de la guerre.

Les projectiles précisaient leur trajectoire vers Loken depuis le canon rageur de l'arme du bunker. Il s'accroupit contre le ciment d'une colonne déjà criblée, sentit les impacts se répercuter au travers, et devina qu'il n'aurait pas beaucoup de temps avant que son abri ne se désagrégeât dans son dos.

— Garvi ! lui cria Torgaddon en roulant de derrière son couvert et en épaulant son bolter. Pars à gauche, je te couvre !

Loken hocha la tête et s'élança alors que Torgaddon ouvrait le feu, sa force d'Astartes parvenant à maintenir son arme horizontale malgré le redoutable recul. Les projectiles éclataient en bouffées grises autour de la fente de tir du bunker ; des hurlements de souffrance leur parvinrent de l'intérieur. L'escouade Locasta progressa derrière lui et Loken entendit le rugissement des lance-flammes dirigés contre la fortification de béton.

D'autres hurlements emplirent l'air, avec l'odeur d'une chair grillée par la combustion chimique.

— Que tout le monde recule ! cria-t-il en se relevant. Il savait déjà ce qui allait suivre.

Comme cela était prévisible, le bunker sauta dans un champignon bruyant, emporté par la surchauffe de son magasin à munitions. Les senseurs internes de l'armure de Loken enregistrèrent que tous ses occupants étaient morts.

Des tirs soutenus balayèrent leur position : une infrastructure effondrée, à la limite du district central de cette ville élancée d'acier et de verre. Loken s'était émerveillé devant l'élégance de cette cité. En observant pour la première fois ses vues aériennes, Peeter Egon Momus l'avait déclarée parfaite. Elle ne l'était plus vraiment.

Des crépitations tracèrent une ligne sur les Astartes, et Loken se jeta à terre quand le porteur du lance-flammes disparut dans un pilier ardent. Son armure le garda en vie quelques secondes, mais il ne fut bientôt plus qu'une statue en feu, aux joints d'articulations soudés. Loken roula sur le dos pour voir les deux engins volants virer en l'air, en préparation d'un second passage.

— Abattez-les ! cria-t-il alors que les appareils, des variantes de

Thunderhawk plus élégantes et plus fines, amenaient à nouveau leurs mitrailleuses sur eux.

Les Astartes se déployèrent ; les tourelles d'armes fixées sous les appareils crachèrent de plus belle, et un torrent de projectiles se déversa sur leur position, sciant d'épaisses colonnes en deux et soulevant des nuages aveuglants de poussière grise. Deux guerriers se redressèrent derrière un mur écroulé, l'un pointant un long tube lance-missiles dans la direction approximative des appareils volants tandis que l'autre réglait sur eux son désignateur.

Le projectile partit dans une traînée de propergol et s'élança dans le ciel vers l'engin le plus proche. Le pilote le vit, chercha à s'écarter de sa course, mais il volait trop près du sol et le missile s'engouffra droit dans sa prise d'air, le faisant éclater de l'intérieur.

Ses débris embrasés tombaient vers le sol quand Vipus cria :

— Ennemi en approche !

Loken allait lui demander de ne pas signaler l'évidence, mais vit que son ami ne parlait pas du deuxième engin volant. Trois véhicules à chenilles enfonçaient derrière eux un muret de céramique, leurs épais blindages avant frappés d'une paire d'éclairs croisés.

Trop tard, Loken réalisa que l'attaque aérienne avait eu pour but de les immobiliser tandis que les transports blindés les prenaient à revers. Au travers des décombres fumants du bunker volatilisé, il distinguait des silhouettes troubles qui avançaient vers eux en se ruant de couvert en couvert. L'escouade Locasta était prise entre deux feux, et l'étau se resserrait.

Loken désigna de la main les véhicules en approche et l'équipe du lance-missiles se tourna vers ses nouvelles cibles. Quelques secondes après, l'une d'elles n'était plus qu'une carcasse fumante, qu'un missile avait traversée pour toucher son réacteur à plasma.

— Tarik ! cria-t-il au milieu du vacarme des tirs proches. Sécurise notre front.

Torgaddon acquiesça, et progressa vers l'avant avec cinq guerriers. Le laissant assurer la manœuvre, Loken se retourna vers les véhicules qui s'arrêtaient dans un craquement de brique broyée, et dont les bolters sur pivot les arrosaient de tirs. Deux Astartes tombèrent, leurs armures éventrées.

— Sur eux ! ordonna Loken. Les rampes frontales s'abaissèrent et les

combattants de la Fraternité en descendirent. Les premières fois qu'il les avait affrontés, Loken avait senti une hésitation traîtresse s'emparer de ses membres, mais neuf mois de campagne harassante l'en avaient pratiquement guéri.

Chacun de ces guerriers était engoncé dans une armure de plaques argentées, évoquant celle des chevaliers de jadis, avec une héraldique noire et rouge peinte sur les épaulières. La forme et les fonctions de ces armures étaient horriblement similaires à celles des Sons of Horus, et bien que ces ennemis fussent plus petits que des Astartes, ils ne leur renvoyaient pas moins une image déformée d'eux-mêmes.

Alors que les guerriers de tête braquaient leurs armes en réponse à leur charge, Loken et les membres de l'escouade Locasta fondirent sur eux. La lame tronçonneuse de Loken sectionna l'arme du plus proche et lui fendit le plastron. Les hommes de la Fraternité se dispersèrent, mais Loken ne les laissa pas recouvrer de leur surprise, et les massacra sous des coups rapides et brutaux.

Ils ressemblaient peut-être aux Astartes, mais en combat rapproché, ils ne faisaient pas le poids.

Loken entendait des tirs derrière lui, et Torgaddon émettre ses ordres aux guerriers qu'il commandait. Des impacts contre sa jambière lui firent plier un genou, et il porta un coup latéral bas qui cisailla sous lui les jambes d'un de ses adversaires. Le sang qui jaillit des moignons éclaboussa de rouge son armure vert pâle.

Devant lui, le véhicule repartait en marche arrière, mais Loken jeta à l'intérieur une paire de grenades dont les détonations le firent s'arrêter dans son mouvement. De grandes ombres tombaient sur eux. Il sentit le sol trembler sous le pas des Titans de la Legio Mortis, qui écrasaient sur leur passage de grands andains de la ville. Les bâtiments s'écroulaient entre leurs jambes, et malgré les roquettes et les lasers dirigés vers eux, leurs puissants boucliers les prémunissaient contre ces attaques.

D'autres tirs, d'autres cris retentirent sur le champ de bataille. L'ennemi reculait devant la fureur de la contre-offensive. Ces guerriers de la Fraternité étaient d'un grand courage, mais aussi d'un optimisme irrécupérable s'ils croyaient que le port d'armures énergétiques suffisait à faire d'eux les égaux des Astartes.

— Zone sécurisée, indiqua la voix de Torgaddon sur la fréquence inter-armures. Par où ?

— Nulle part, répliqua Loken alors qu'était tué le dernier guerrier ennemi. Notre objectif est ici, nous attendons l'arrivée des World Eaters. Une fois que nous leur aurons passé le relais, nous serons libres de faire mouvement. Fais passer le message.

— Compris, transmit Torgaddon.

Loken savoura le retour à un calme soudain, dans lequel les sons de la bataille étaient distants, ceux d'autres compagnies se frayant un chemin dans la ville. Il assigna Vipus à la surveillance du périmètre et s'accroupit près du guerrier à qui il avait tranché les jambes.

L'homme vivait encore. Loken tendit les mains pour lui enlever son casque, un casque qui ressemblait tellement au sien, sur lequel il savait où trouver les loquets de déverrouillage. Il le lui ôta.

Le visage de son ennemi était pâle, conséquence du choc traumatique et de la perte de sang, ses yeux pleins de souffrance et de haine. Mais il n'y avait pas de traits xenos sous ce casque, rien que des traits aussi humains que tous ceux de la 63^{e} expédition.

Loken ne trouvait rien à dire à cet homme. Il se contenta de retirer son propre casque et tira de son gorgerin le tube dispenseur d'une eau pure et fraîche, dont il versa un peu sur le visage du mourant.

— Je ne veux rien recevoir de vous, lui marmonna ce dernier.

— Ne parlez pas, dit Loken. Ce sera bientôt fini.

Mais l'homme avait déjà expiré.

— Pourquoi ne devrions-nous pas livrer ce conflit ? demanda Mersadie. Vous étiez là quand ils ont tenté d'assassiner le Maître de Guerre.

— J'étais là, dit Loken ; la chambre de tir de son arme était nettoyée. Et je crois que je n'oublierai jamais ce moment.

— Racontez-moi.

— Ça n'est pas beau à entendre, voulut la prévenir Loken. Nous baisserons dans votre estime quand je vous aurai exposé la vérité.

— Vous croyez ? Une bonne documentaliste sait rester toujours objective.

— Nous verrons.

Les ambassadeurs de la planète, qui portait le nom d'Aureus, avaient été accueillis avec toute la pompe accordée d'ordinaire à une culture humaine potentiellement amie. Leurs navettes avaient glissé dans la baie d'embarquement au son de murmures surpris, car chaque guerrier présent leur avait reconnu des similitudes frappantes avec les Warhawks.

Le Maître de Guerre avait revêtu son armure la plus prestigieuse, cannelée d'or et décorée des emblèmes de l'Empereur, les éclairs et les aigles. De manière assez inhabituelle en une telle occasion, il portait pistolet et épée à la ceinture, et projetait autour de lui une impression d'autorité.

À ses côtés se tenaient Maloghurst dans une robe blanche, Regulus, son corps cybernétique d'or et d'acier poli pour l'occasion, et le premier capitaine Abaddon, fièrement escorté par un détachement des Terminators de l'escouade Justaerin.

Leur présence était un étalage de force, et pour la souligner, trois cents Sons of Horus se tenaient au repos derrière le groupe, nobles et imposants dans leur attitude, à l'image de la Grande Croisade. Rarement Loken s'était senti aussi fier de cet illustre héritage.

Les portes des appareils s'ouvrirent dans un sifflement de décompression et Loken eut son premier aperçu de la Fraternité.

Une vague de stupéfaction passa sur la baie d'embarquement quand vingt guerriers en armures, renvoyant leur propre image aux Astartes rassemblés, descendirent de l'habitacle en formation parfaite, bien que Loken détectât chez eux une réaction de surprise semblable. Les armes qu'ils portaient semblaient être les copies presque conformes des bolters impériaux, mais auxquelles, par déférence envers leurs hôtes, ils n'avaient pas fixé leurs chargeurs.

— Tu vois ce que je vois ? murmura Loken.

— Non, Garvi, je suis devenu aveugle d'un seul coup, répliqua Torgaddon. Bien sûr que je les vois.

— Ils ont l'air d'Astartes !

— Il y a une ressemblance, je te l'accorde, mais ils sont bien trop petits.

— Ils portent des armures énergétiques… Comment est-ce possible ?

— Si tu pouvais rester tranquille, nous finirions peut-être par le savoir.

Les guerriers se rangèrent en formation autour d'un grand homme vêtu de longues robes rouges, dont les traits étaient à moitié chair, à moitié machine, et dont un des yeux paraissait une émeraude à paupière. En s'aidant pour marcher d'un bâton surmonté d'une roue d'engrenage, il descendit sur le pont avec l'expression satisfaite de celui dont les souhaits étaient plus qu'exaucés.

La délégation aurétienne s'avança vers Horus, et Loken sentait en cet instant précis le poids de l'histoire peser sur eux. Cette rencontre symbolisait l'essence même de la Grande Croisade : la réunion de frères

séparés par la galaxie, se rencontrant à nouveau dans un esprit d'entente.

L'individu en robes rouges s'inclina devant le Maître de Guerre.

— Ai-je l'honneur de m'adresser au Maître de Guerre Horus ?

— En effet, éminence, mais redressez-vous, le pria celui-ci. Tout l'honneur est pour moi.

L'homme sourit, enchanté de cette courtoisie.

— Dans ce cas, permettez-moi de me présenter. Je suis Emory Salignac, fabricator-consul de la Technocratie aurétienne. Au nom de mon peuple, j'ai la joie d'être le premier à vous accueillir sur nos mondes.

Loken avait noté l'excitation de Regulus à la vue des implants de Salignac. Ayant entendu le nom de ce nouvel empire, le légat du Mechanicum laissa son enthousiasme prendre le pas sur le protocole.

— Consul, lui dit-il de sa voix sonore et peu naturelle, dois-je comprendre que votre société repose sur la connaissance des données techniques ?

Horus se tourna vers l'adepte martien pour lui murmurer quelque chose que Loken n'entendit pas, mais qui incita Regulus à reculer d'un pas en hochant la tête.

— Je vous présente mes excuses pour la question que vous a posée mon adepte, et j'espère que vous saurez pardonner son intervention, au vu de certaines… similitudes qui existent dans l'équipement de nos combattants.

— Ces guerriers que vous voyez ici appartiennent à la Fraternité, expliqua Salignac. Ils sont nos protecteurs et nos soldats d'élite. C'est un honneur pour moi qu'ils constituent ma garde rapprochée.

— Comment se fait-il que leurs armures soient si semblables à celles de mes propres guerriers ?

Salignac parut désarçonné par cette question.

— À quoi d'autre vous attendiez-vous, mon cher Maître de Guerre ? Les machines d'assemblage que nos ancêtres ont amenées avec eux de Terra sont au cœur de notre société. Ce sont elles qui nous ont accordé leurs bienfaits technologiques. Malgré leur avancement, ce qu'elles engendrent tend vers une certaine uniformité avec vos équipements.

Le silence qui accueillit les paroles du consul était friable et fragile. Horus leva la main pour prévenir l'inévitable intervention de Regulus.

— Des machines d'assemblage ? demanda Horus, avec dans le ton une note froide comme l'acier. Des machines SCS ?

— Il me semble que telle était leur désignation d'origine, en effet, convint Salignac en abaissant son bâton et en le tendant vers le Maître de Guerre.

Vous avez…

Emory Salignac ne put jamais achever sa phrase, car Horus fit un pas en arrière et dégaina son pistolet. Loken vit la flamme surgir au bout du canon, et le bolt faire éclater l'arrière du crâne du fabricator-consul.

— Oui, dit Mersadie Oliton, le bâton était une sorte d'arme à énergie qui aurait pu pénétrer l'armure du Maître de Guerre. On nous l'a déjà dit.

Loken secoua la tête.

— Non, il ne portait pas d'arme.

— Bien sûr que si, insista Mersadie, et quand sa tentative d'assassinat a échoué, la Fraternité a attaqué le Maître de Guerre.

Loken reposa son bolter.

— Mersadie, essayez d'oublier ce qu'on vous a dit. Ce n'était pas une arme, et quand le Maître de Guerre a tué le consul, la Fraternité a seulement cherché à s'enfuir. Leurs armes n'étaient pas chargées, et ils ne pouvaient pas nous combattre au corps à corps en espérant l'emporter.

— Ils n'étaient pas armés ?

— Non.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Nous les avons tués, raconta Loken. Ils n'étaient pas armés, mais nous, nous l'étions. Abaddon et l'escouade Justaerin en ont tué une demi-douzaine avant que le reste d'entre eux ne comprenne ce qui leur arrivait. J'ai pris l'escouade Locasta avec moi et nous les avons abattus alors qu'ils essayaient de remonter dans leur navette.

— Mais pourquoi ? demanda Oliton, horrifiée par sa manière détachée de lui décrire ce massacre.

— Parce que le Maître de Guerre nous l'a ordonné.

— Je voulais dire : pourquoi le Maître de Guerre aurait-il abattu le consul s'il n'était pas armé ? Ça n'a aucun sens.

— Non, ça n'a aucun sens, reconnut Loken. Mais je l'ai vu tirer sur le consul, et j'ai vu son visage quand nous avons eu fini de tuer les guerriers de la Fraternité.

— Et quel air avait-il ?

Loken hésita, comme s'il n'était pas sûr de devoir le lui dévoiler. Il finit par répondre.

— Je l'ai vu sourire.

— Sourire ?

— Oui, comme si cette tuerie avait toujours fait partie de ses projets. J'ignore pourquoi, mais Horus veut de cette guerre.

Torgaddon suivit la silhouette encapuchonnée dans le couloir sombre menant à l'armurerie de réserve vide. Serghar Targost avait appelé à une session de la loge, que Torgaddon appréhendait, et il n'aimait guère cette sensation. Il n'avait assisté qu'à une seule réunion depuis Davin. Les membres du cercle n'étaient plus pour lui d'une compagnie relaxante. Bien que le Maître de Guerre leur fût revenu, les actions de la loge avaient pris des allures de subterfuge, et une telle façon de faire convenait mal à Tarik Torgaddon.

L'homme en robes qui le précédait lui était inconnu, jeune, et clairement impressionné par l'officier du légendaire Mournival, ce qui lui convenait tout à fait. Ce guerrier n'avait sans doute atteint que récemment le rang d'Astartes de plein droit, mais il devait déjà être un combattant expérimenté. Il n'y avait pas de place pour l'inexpérience chez les Sons of Horus ; les mois de guerre sur Aureus n'avaient fait que des vétérans ou des morts parmi les auxiliaires scouts élevés de leur noviciat. Les guerriers de la Fraternité n'avaient peut-être pas les capacités des Astartes, mais la Technocratie pouvait en appeler à des millions d'entre eux, qui se battaient avec courage et honneur.

Cela ne rendait que plus difficile le devoir de les tuer. Combattre les arachnides sur Meurtre avait été simple, car leur physionomie extraterrestre était repoussante, et donc propice à être détruite.

La Fraternité, néanmoins… ressemblait tant aux Sons of Horus qu'on croyait voir deux légions se combattre l'une l'autre en une guerre fratricide brutale. Personne au sein de la légion n'avait manqué de connaître au moins un instant d'hésitation à cette idée affreuse.

Il attristait Torgaddon de savoir que, comme les citoyens de l'interex avant eux, la Fraternité et la Technocratie allaient être leurs victimes.

Une voix venue des ténèbres devant lui, le tira de ses sombres pensées.

— Qui approche ?

— Deux âmes, répondit le jeune guerrier.

— Quels sont vos noms ? demanda la sentinelle en faction, dont Tarik ne reconnaissait pas la voix.

— Je ne saurais le dire, énonça-t-il.

— Passez, mes amis.

Torgaddon et l’autre guerrier dépassèrent le gardien de l’entrée et arrivèrent dans l’armurerie de réserve. La salle voûtée était bien plus grande que l’ancienne soute où les réunions s’étaient précédemment tenues. En avançant dans la lumière tremblante des cierges, il comprit pourquoi Targost l’avait choisie.

L’armurerie était emplie de centaines de guerriers, tous encapuchonnés et porteurs d’une chandelle. Serghar Targost, Ezekyle Abaddon, Horus Aximand et Maloghurst se tenaient au centre du rassemblement, avec, à côté d’eux, le premier chapelain Erebus.

Torgaddon, balayant du regard l’assemblée d’Astartes, ne put s’empêcher de penser que cette réunion avait été décidée pour son seul bénéfice.

— Tu as bien occupé ton temps, Serghar, dit-il. Tu n’aurais pas recruté à tours de bras ?

— Depuis la guérison du Maître de Guerre sur Davin, notre auditoire s’est un peu étendu, reconnut Targost.

— C’est ce que je vois. Difficile pour la loge de rester discrète à présent.

— Au sein de la légion, nous n’opérons plus sous le voile du secret.

— Alors pourquoi continue-t-on de faire tant de mystère à l’entrée ?

Targost eut un sourire d’excuse.

— Tu sais, la tradition…

Torgaddon haussa les épaules et traversa l’armurerie pour se poster devant Erebus, en lui adressant un regard empreint d’une hostilité non déguisée.

— Tu as fait profil bas depuis Davin. Le capitaine Loken voudrait te parler.

— J’en suis certain, répliqua Erebus, mais je ne suis pas à ses ordres. Je n’ai pas à en répondre à lui.

— Alors tu en répondras devant moi, ordure ! le provoqua Torgaddon, en tirant son poignard de combat de sous ses robes pour le lui plaquer contre la gorge. Des cris d’alerte furent lancés à la vue du couteau. Torgaddon trouva en travers du cou d’Erebus la ligne d’une vieille cicatrice.

— On dirait que quelqu’un a déjà essayé de t’égorger, lui fit remarquer Torgaddon. L’autre ne s’est pas très bien débrouillé, mais ne t’inquiète pas, je m’en sortirai mieux que lui.

— Tarik ! lui cria Serghar Targost. Tu as amené une arme ici. Tu sais bien qu’elles sont interdites.

— Erebus nous doit à tous une explication, révéla Torgaddon, en lui pressant la lame contre la mâchoire. Ce reptile vicieux a volé une arme

kinebrach sur Xenobia, dans la Galerie des Objets. C’est à cause de lui que les négociations avec l’interex ont échoué, et c’est par sa faute que le Maître de Guerre a été blessé.

— Non, intervint Abaddon, en s’approchant de lui pour poser une main sur son poignet. Les négociations avec l’interex ont échoué parce qu’elles y étaient vouées. L’interex s’était commis avec des espèces xenos. Il les avait intégrées à sa population. Nous n’aurions jamais pu conclure de paix avec lui.

— Ezekyle dit vrai, risqua Erebus.

— Ferme-la, lui intima Torgaddon.

— Tarik, pose ce couteau, lui conseilla Horus Aximand. S’il te plaît.

À contrecœur, Torgaddon baissa le bras, le ton suppliant de son frère du Mournival lui ayant fait réaliser l’énormité de ce qu’il perpétrait : tenir une lame sous la gorge d’un autre Astartes, même aussi indigne qu’Erebus.

— Nous n’en avons pas terminé, l’avertit-il en pointant le couteau vers lui.

— Je me tiendrai prêt, promit le Word Bearer.

— Taisez-vous, tous les deux, exigea Targost. Nous avons à discuter d’affaires urgentes qui nécessitent que vous m’écoutiez. Ces derniers mois de guerre ont été durs pour tous, et personne n’a manqué de ressentir la tragédie qu’il y a à combattre des frères humains qui nous ressemblent tant. Les tensions se sont exacerbées, mais nous devons nous souvenir que notre mission au milieu des étoiles est de tuer ceux qui refusent de se joindre à nous.

Une telle affirmation fit froncer les sourcils à Torgaddon, mais il laissa Targost poursuivre son discours.

— Nous sommes les Astartes, nous avons été conçus pour tuer et pour conquérir la galaxie. Nous avons fait tout ce qu’on exigeait de nous, et davantage, en combattant depuis plus de deux siècles pour ériger le nouvel Imperium sur les cendres de la Longue Nuit. Nous avons détruit des planètes, jeté à bas des civilisations, et éradiqué des espèces entières parce que nous en avions reçu l’ordre. Nous sommes des tueurs, purement et simplement, et nous sommes fiers d’être les meilleurs dans ce que nous savons faire !

La proclamation de Targost déclencha une acclamation générale. Les poings se levaient en l’air et martelaient les cloisons, mais Torgaddon avait vu trop souvent les itérateurs en action pour ne pas reconnaître une ovation sur commande. Ce discours était prononcé pour lui et lui seul, il en était à

présent certain.

— Mais maintenant que la Grande Croisade touche à sa fin, nous voilà fustigés pour notre capacité à tuer. Dans notre sillage, des mécontents et des agitateurs se plaignent que nous sommes trop brutaux, trop sauvages et trop violents. Le seigneur commandant de l'Armée Impériale rattaché à notre propre flotte, Hektor Varvaras, réclame du sang en réparation des actes de nos frères frappés par le deuil, qui nous ont ramené le Maître de Guerre lorsqu'il était mourant. Ce traître de Varvaras exige que nous rendions des comptes pour ces morts regrettables, et que nous soyons punis pour avoir voulu sauver le Maître de Guerre.

Torgaddon tressaillit au terme incendiaire de « traître », que Targost avait employé sciemment pour qualifier un officier aussi respecté que Varvaras. En observant les visages autour de lui, il n'y vit encore que de l'assentiment pour l'opinion de Targost.

— À présent, même les civils pensent avoir le droit de nous demander des comptes, continua Horus Aximand, reprenant là où Targost s'était arrêté en brandissant une poignée de feuillets. Parmi les commémorateurs, des comploteurs répandent une propagande mensongère pour laquelle nous ne valons guère mieux que des barbares.

Aximand fit le tour de l'assemblée, en tendant les feuillets à mesure qu'il continuait de parler.

— Ce texte-ci s'appelle « *La vérité est tout ce que nous avons* », et il nous traite d'assassins et de sauvages. Mes frères, ce poète turbulent se moque de nous à chacun de ses vers ! Et ces mensonges circulent chaque jour parmi la flotte.

Torgaddon prit la feuille qu'Aximand lui tendait et parcourut les lignes en diagonale, sachant déjà qui les avait écrites. Leur contenu était acerbe et cinglant, mais difficilement assimilable à de la sédition.

— Et celui-ci ! cria Aximand. Ce pamphlet du Lectio Divinitatus parle de l'Empereur comme d'un dieu. Un dieu ! Ne peut-on rien imaginer d'aussi ridicule ? Ces mensonges farcissent les crânes de ceux pour qui nous combattons. Nous nous battons, nous mourons pour eux, et voilà nos récompenses : la calomnie et l'hostilité. Je vous le dis, mes frères, si nous n'agissons pas maintenant, le navire qu'est l'Imperium, qui a résisté à tant de tempêtes, sera coulé par ses propres passagers.

Des cris de colère se répercutèrent entre les parois de l'armurerie. Torgaddon n'aimait pas le désir de représailles qu'il lisait chez ses

compagnons Astartes.

— Joli discours, dit-il quand les voix grondantes se furent atténuées, mais pourquoi n'irais-tu pas droit au but ? J'ai une compagnie à préparer avant son largage.

— Toujours aussi direct, Tarik, lui sourit Aximand. C'est pour cela que tu es respecté et estimé. C'est pour cela que nous avons besoin de toi à nos côtés, frère.

— À vos côtés ? De quoi est-ce que tu parles ?

— Tu n'as pas écouté ce qui a été dit ? contribua Maloghurst, en boitillant vers l'endroit où Torgaddon se tenait. Nous sommes menacés par nos propres rangs. L'ennemi est parmi nous, Tarik, et il est le plus insidieux des adversaires que nous ayons eu à affronter.

— Tu devrais parler plus clairement, Mal, dit Abaddon. Tarik a besoin qu'on lui fasse un dessin.

— Ta gueule, Ezekyle, lui renvoya Torgaddon.

— J'ai appris que le commémorateur qui produit ces écrits déloyaux se nomme Ignace Karkasy, dit Maloghurst. Il doit être réduit au silence.

— Réduit au silence. À quoi penses-tu exactement ? demanda Torgaddon. À lui donner une petite tape sur la main, en lui faisant promettre de ne plus être un vilain garçon ? Quelque chose dans ce goût-là ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire, Tarik, soutint Maloghurst.

— Oui, mais j'aimerais l'entendre de ta bouche.

— Très bien, si tu tiens à ce que je sois direct. Karkasy doit mourir.

— Tu as perdu la raison, Mal, tu le sais ? Ça s'appelle un meurtre, dit Torgaddon.

— Ça n'est pas un meurtre quand on tue son ennemi, soutint Abaddon. Nous sommes en guerre.

— Tu veux faire la guerre à un poète ? Torgaddon se mit à rire. Oh, ce triomphe sera célébré pour des siècles et des siècles, Ezekyle. Tu entends ce que tu dis ? Quoi qu'il en soit, le commémorateur est sous la protection de Garviel. Touche à Karkasy et il amènera lui-même ta tête au Maître de Guerre.

Un silence coupable enveloppa le groupe à la mention du nom de Loken. Les membres de la loge rangés devant Torgaddon se jetèrent des regards gênés. Maloghurst fut celui qui parla.

— J'espérais que nous n'en arriverions pas là, mais tu ne nous laisses pas le choix, Tarik.

Torgaddon empoigna fermement le manche de son couteau de combat, en se demandant s'il lui faudrait tuer pour échapper à ses frères.

— Lâche ce couteau, nous n'allons rien te faire, lui assura Maloghurst en lisant la tension dans ses yeux.

— Parle, lui lança Torgaddon en gardant la main sur son poignard. Tu espérais ne pas devoir en arriver à quoi ?

— Hektor Varvaras prétend avoir averti le Conseil de Terra des événements qui ont entouré la blessure du Maître de Guerre, et il est certain que s'il n'a pas encore informé Malcador le Sigillite des morts survenues dans la baie d'embarquement, il le fera bientôt. Il harcèle chaque jour le Maître de Guerre pour réclamer que justice soit faite.

— Et que lui a répondu le Maître de Guerre ? J'étais là, comme Ezekyle. Et toi aussi, Horus.

— Et Loken également, termina Erebus en se joignant aux autres. Il vous a fait descendre dans la baie et il a ouvert la voie au travers de la foule.

Torgaddon fit brusquement un pas vers lui.

— Je t'ai dit de te taire !

Il se détourna du chapelain, et fut pris par le désespoir en lisant la même suggestion sur les visages de tous. Ils avaient déjà accepté l'idée de jeter Loken en pâture.

— Tu ne peux pas être sérieux, Mal, protesta-t-il. Ezekyle ? Horus ? Vous trahiriez votre frère du Mournival ?

— C'est lui qui nous trahit déjà, en permettant à ce commémorateur de répandre ses mensonges, dit Aximand.

— Je refuse, statua net Torgaddon.

— Tu dois le faire, insista Aximand. Varvaras n'acceptera Loken comme coupable que si toi, moi et Ezekyle jurons que c'est lui qui a orchestré le massacre.

— C'est donc ça toute l'histoire ? demanda Torgaddon. Faire d'une pierre deux coups, Garviel devient votre bouc émissaire, et vous êtes libre de tuer Karkasy ? Comment avez-vous seulement pu envisager cette fourberie ? Le Maître de Guerre n'y souscrira jamais.

— Belle rhétorique, mais tu te trompes si tu crois que le Maître de Guerre n'acceptera pas, dit Targost. C'est lui qui l'a suggéré.

— Non ! cria Torgaddon. Il n'aurait…

— Il n'y a pas d'autre moyen, Tarik, dit Maloghurst. La survie de la légion en dépend.

Torgaddon sentit quelque chose mourir à l'intérieur de lui à l'idée de trahir son ami. Il lui fallait choisir entre Loken et les Sons of Horus, mais à peine cette pensée se fut-elle formulée qu'il sût ce qu'il avait à faire.

Il lâcha le manche de son couteau.

— S'il faut assassiner et trahir pour sauver la légion, peut-être que la légion ne mérite pas de survivre ! Garviel Loken est notre frère, et vous voulez salir son honneur ? Si vous y avez seulement songé, je vous crache dessus.

Une réaction horrifiée se répandit dans la salle. Un chuchotement hargneux se resserra autour de Torgaddon.

— Réfléchis bien, Tarik, l'avertit Maloghurst. Sois avec nous, ou tu seras contre nous.

Torgaddon chercha sous ses robes et jeta quelque chose de brillant aux pieds de Maloghurst. Le médaillon de loge étincela à la lueur des cierges.

— Alors je suis contre vous, décida-t-il.

OceanofPDF.com

DIX-NEUF

Isolés
Alliés
Les ailes de l’aigle

À coups de plume secs et intenses, Petronella, assise à son écritoire, noircissait page sur page de son écriture resserrée. Ses cheveux détachés tombaient sur ses épaules en boucles ébouriffées. Son teint livide lui donnait l’apparence de ne pas avoir quitté la pièce depuis des années, sans voir la lumière du jour.

Les papiers empilés près d’elle témoignaient des derniers mois passés dans sa luxueuse cabine, dont le faste n’était plus ce qu’il avait été à son arrivée sur le *Vengeful Spirit* . Le lit était défait, et ses vêtements s’étalaient là où elle les jetait avant de dormir.

Sa servante, Babeth, avait fait son possible pour encourager sa maîtresse à s’interrompre dans sa besogne, mais Petronella refusait d’en entendre parler. Les dernières paroles prononcées par le Maître de Guerre mourant devaient être transcrites et interprétées avec le souci le plus minutieux si elle voulait faire justice à cette confession. Même si ces mots n’avaient finalement pas été ses derniers, ils méritaient d’être enregistrés, car elle avait eu accès aux pensées les plus intimes du Maître de Guerre. Elle avait obtenu de lui des informations auxquelles personne n’aurait songé, des secrets de primarques, qui n’avaient pas été transmis depuis le début de la Grande Croisade, et des vérités qui ébranleraient l’Imperium jusqu’à ses

fondations.

Peut-être était-il préférable que de telles révélations fussent oubliées. L'idée ne lui était venue qu'une seule fois durant ses heures solitaires, mais elle était la Palatina Majoria de la maison Carpinus, et de telles interrogations n'avaient pas lieu d'être pour elle. Seules importaient la connaissance et la vérité. Il reviendrait aux générations futures de juger si elle avait agi comme il le fallait.

Elle conservait le vague souvenir d'avoir confié ces incroyables vérités à un genre de poète dans une taverne miteuse, des mois auparavant, en ayant été très soûle, mais n'avait plus aucune idée des paroles échangées. Il n'avait pas essayé de la recontacter ; elle ne pouvait qu'en déduire qu'il n'avait pas essayé de lui faire du plat, ou qu'elle n'avait pas succombé à ses avances. Sa vie s'était détachée de tout ; elle s'était enfermée depuis le début de la guerre contre la Technocratie, pour fouiller le moindre recoin de ses implants mnémoniques à la recherche des phrases et des tournures exactes que le Maître de Guerre avait employées.

Elle en écrivait trop, et elle le savait, mais au diable le nombre de mots : son récit était trop important pour se cantonner aux proportions d'un livre ordinaire. Elle écrirait aussi longtemps qu'il le faudrait pour tout raconter… Mais quelque chose continuait à faire défaut.

À mesure que passaient les semaines et les mois, ce sentiment confus était passé d'une impression à une certitude. Elle n'avait réalisé que récemment ce qui manquait à ce témoignage : son contexte.

Il n'y avait là que les paroles du Maître de Guerre, qui n'étaient reliées à aucun cadre, sans lequel tout n'avait que peu de sens. Ayant finalement mis le doigt sur cette lacune, elle s'était mise à chercher la compagnie des Astartes à la moindre occasion, et à cet égard, s'était heurtée à son premier véritable obstacle.

Aucun n'acceptait de lui parler.

Dès que l'un de ses sujets d'étude découvrait ce que Petronella souhaitait, ou qui elle était, il refusait de prononcer un seul mot de plus, et prenait congé d'elle avec une politesse assez brusque.

Où qu'elle se tournât, elle rencontrait partout le même mur de silence, et ses demandes d'intervention répétées faites à l'entourage du Maître de Guerre ne menaient nulle part. Chacune de ses demandes d'audience avec Horus était déclinée, et elle commençait à craindre de ne jamais trouver le moyen de narrer convenablement son histoire.

L’inspiration lui était venue la veille, après une nouvelle après-midi d’échecs abjects. Comme toujours Maggard l’escortait, dans son armure de bataille dorée, armé de sa rapière kirlienne et de son pistolet. Après les combats de Davin, Maggard avait récupéré de manière fulgurante, et Petronella avait noté plus d’assurance dans sa démarche. Elle avait également remarqué que tout le vaisseau le traitait avec davantage de respect qu’on ne lui en accordait à elle. Bien sûr, un tel état des choses était intolérable, malgré le fait que sa légitimité en tant que garde du corps n’en fût devenue que plus valorisante.

Un guerrier de l’Astartes avait hoché la tête alors que Petronella, l’air découragé, remontait les ponts supérieurs du vaisseau pour retourner à ses quartiers. Elle avait failli lui rendre ce signe de tête, avant de réaliser que l’Astartes ne l’avait pas saluée elle, mais Maggard.

Un des parchemins accrochés à l’épaulière de l’Astartes, portant un croissant de lune verte, le désignait comme un vétéran de la campagne de Davin. Il avait sans doute eu vent des prouesses martiales de son garde du corps.

Avant que Petronella, indignée, n’eût eu le temps de dire quoi que ce fût, une idée avait germé en elle, et elle s’était hâtée de rejoindre ses appartements.

Elle avait fait se tenir Maggard au centre de son salon.

— Cela me paraît tellement évident à présent. Honte à moi de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Maggard paraissait étonné, et elle s’était approchée de lui pour faire courir sa main sur son plastron moulé. Cette caresse avait semblé le mettre mal à l’aise, mais il aurait accepté n’importe quoi pour elle, par peur des représailles que lui aurait values un refus.

— C’est parce que je suis une femme, avait-elle continué. Je ne fais pas partie de leur petit club.

Elle s’était placée derrière lui en lui posant les mains sur les épaules, et s’était dressée sur la pointe des pieds.

— Je ne suis pas une guerrière. Je n’ai jamais tué personne, enfin, pas de mes mains, mais c’est ce qu’ils respectent : savoir tuer. Tu as déjà tué des hommes, n’est-ce pas, Maggard ?

Il avait hoché rapidement la tête.

— Beaucoup ?

Maggard avait hoché la tête à nouveau, et elle s’était mise à rire.

— Je suis sûre qu’ils le savent aussi. Tu ne peux pas parler et te vanter de tes exploits, mais je suis certaine que les Astartes le sentent. Même ceux qui n’étaient pas sur la lune de Davin se doutent que tu es un tueur.

Maggard s’était léché les lèvres. Ses yeux d’or prenaient soin d’éviter son regard.

— Je veux que tu ailles parmi eux, lui avait-elle ordonné. Il faut qu’ils te voient. Arrange-toi pour te mêler à leurs rituels quotidiens. Découvre tout ce que tu peux à propos d’eux, et chaque jour nous utiliserons la mnémoplume pour transcrire ce que tu auras vu. Comme tu es muet, ils te croiront simple d’esprit. Laisse-les le croire. Ils ne seront pas sur leurs gardes s’ils pensent faire plaisir à un attardé.

Elle avait bien perçu que Maggard n’était pas heureux de devoir remplir cette tâche, mais cette contrariété lui était absolument égale, et elle l’avait envoyé le lendemain matin.

Petronella avait passé le reste de la journée à écrire, à envoyer Babeth en quête de nourriture quand la faim lui venait, et à essayer différentes approches stylistiques pour l’introduction de son manuscrit.

La porte de son appartement s’ouvrit et Petronella leva les yeux de son travail. L’horloge encastrée dans son écritoire marquait la fin d’après-midi, heure du vaisseau.

Elle pivota dans son fauteuil pour regarder Maggard pénétrer la pièce. Elle lui sourit, tendit la main pour rapprocher sa plaque de données, puis souleva la mnémoplume de son léthencrier.

— Tu as passé du temps avec les Astartes ? demanda-t-elle.

Maggard fit signe que oui.

— Bien, dit-elle en posant la pointe réactive sur la plaque, et en vidant son esprit de ses propres pensées. Raconte-moi tout, lui ordonna-t-elle, et la plume commença à copier.

Aucun bruit ne troublait le sanctum du Maître de Guerre, excepté le bourdonnement mécanique occasionnel lâché par l’exo-armature du corps de Regulus, et le bruissement d’étoffe quand Maloghurst bougeait. Tous deux se tenaient derrière le Maître de Guerre assis au bout de la longue table, les mains jointes en pointe devant lui et l’expression fulminante.

— La Fraternité ne devrait déjà plus que nourrir les corbeaux, dit-il. Pourquoi les World Eaters n’ont-ils pas encore pris d’assaut les murs de la Citadelle de Fer ?

Le capitaine Khârn, écuyer d'Angron, se tenait droit sous le regard hostile du Maître de Guerre, la lumière ténue du sanctum se reflétant sur le blanc et le bleu de ses plaques d'armure.

— Monseigneur, ces remparts ont été conçus pour résister à pratiquement toutes les armes dont nous disposons, mais je vous assure que la forteresse sera à nous d'ici quelques jours, promit Khârn.

— Vous voulez dire qu'elle sera à moi, grogna Horus.

— Bien sûr, seigneur Maître de Guerre.

— Et dites à mon frère Angron de monter ici. Je n'ai pas eu signe de lui depuis des mois. Je ne le laisserai pas m'éviter en se terrant dans une tranchée boueuse, simplement parce qu'il n'est pas capable de tenir ses promesses.

— Si je peux me permettre, mon primarque vous avait dit que cette bataille prendrait du temps, expliqua Khârn. La citadelle fut édifiée à l'aide de l'ancienne technologie, et il faudrait des experts du siège comme les Iron Warriors pour la faire céder.

— Et si je pouvais contacter Perturabo, je l'aurais déjà fait venir, l'admonesta le Maître de Guerre.

Derrière lui, Regulus prit la parole.

— Leurs machines SCS seront capables de contrer une grande partie de l'arsenal du Mechanicum. Si les textes du Moyen Âge Technologique sont exacts, elles réagiront et s'adapteront aux changements de circonstances pour engendrer des défenses toujours plus ingénieuses.

— La citadelle est peut-être capable de s'adapter, affirma le capitaine Khârn, une main crispée sur le manche de sa hache, mais elle ne tiendra pas tête à la fureur de la 12^{e} légion. Les fils d'Angron lui arracheront le cœur pour vous l'offrir, Maître de Guerre. Soyez-en convaincu.

— Voilà de bonnes paroles, capitaine Khârn. Maintenant, capturez cette forteresse pour moi. Tuez-y tous ceux que vous trouverez.

Le World Eater s'inclina, se retourna et quitta le sanctum à grands pas. Horus parla une fois que les portes eurent coulissé derrière lui.

— Cela devrait suffire à allumer un feu sous le postérieur d'Angron. Cette guerre a beaucoup trop duré. Nous avons d'autres affaires à traiter.

Regulus et Maloghurst quittèrent leur position derrière lui. L'écuyer alla prendre un siège pour soulager son corps affligé.

— Nous devons mettre la main sur ces machines SCS, dit Regulus.

— Merci beaucoup, adepte, je l'avais presque oublié, lui notifia Horus. Je

sais très bien ce que ces machines représentent, même si les fous qui les contrôlent ne s'en rendent pas compte.

— Mon ordre saura vous récompenser généreusement pour leur obtention, monseigneur, lui assura Regulus. Horus sourit.

— Enfin, nous y venons.

— Que voulez-vous dire, monseigneur ?

— Ne me prenez pas pour un imbécile, Regulus, le prévint Horus. Je sais que le Mechanicum est en perpétuelle quête de technologie ancienne. Des machines de construction standardisée pleinement opérationnelles vous seraient d'une très grande valeur, n'est-ce pas ?

— Au-delà de ce que vous pouvez imaginer, avoua Regulus. Retrouver les machines pensantes qui ont propulsé l'Humanité dans les étoiles et permis la colonisation de la galaxie n'aurait pas de prix.

— Pas de prix ? le relança Horus.

— Ces machines nous permettraient d'atteindre l'inimaginable, les étoiles du Halo, peut-être même d'autres galaxies. Oui, n'importe quel prix demandé mériterait d'être payé.

— Alors vous les aurez, lui assura Horus.

Regulus parut désarçonné par une offre aussi généreuse.

— Merci beaucoup, Maître de Guerre. Vous ne pouvez imaginer quelle bénédiction vous accordez au Mechanicum.

Horus se leva et fit le tour de Regulus, cherchant du regard sans aucune honte les vestiges de chair qui s'accrochaient à ses composants métalliques. Des champs de confinement miroitaient autour des organes de l'adepte. Sa musculature de bronze lui accordait une mesure de mobilité.

— Il subsiste très peu d'humain en vous, n'est-ce pas ? demanda Horus. À cet égard, vous n'êtes pas si différent de moi ou de Maloghurst.

— Monseigneur ? s'étonna Regulus. J'aspire à la perfection de l'état de machine, mais jamais je n'aurais la présomption de me comparer aux Astartes.

— Et à juste titre, dit Horus en continuant de marcher dans le reste du sanctum. Je vous obtiendrai ces machines, mais comme nous l'avons établi, il y aura un prix à payer.

— Fixez votre prix, monseigneur. Le Mechanicum paiera.

— La Grande Croisade est presque achevée, Regulus, mais nos efforts pour nous assurer la possession de la galaxie ne font que commencer, dit Horus, penché sur la table, les deux mains plantées sur sa surface noire. Je

m’apprête à me lancer dans la plus grande entreprise imaginable, mais il me faut des alliés, sans quoi je n’arriverais à rien. Puis-je compter sur vous et le Mechanicum ?

— Quelle est cette grande entreprise ? voulut savoir Regulus.

Horus esquissa un geste dédaigneux, fit le tour de la table pour revenir se tenir à côté de l’adepte et posa sur son armature une main rassurante.

— Inutile d’entrer dès maintenant dans les détails. Contentez-vous de me dire que vous et vos frères me soutiendrez quand l’heure viendra, et les machines SCS sont à vous.

Un bras mécanique bourdonnant, habillé de maille dorée, se tendit au-dessus de la table pour y déposer avec douceur un engrenage poli.

— Toute la portion du Mechanicum que je commande est à vos ordres, Maître de Guerre, promit Regulus, ainsi que toutes celles que je pourrais convaincre.

Horus sourit.

— Merci, adepte. C’est tout ce que je voulais entendre.

Au sixième jour du dixième mois de guerre contre la Technocratie aurétienne, la 63^{e} expédition connut un instant d’affolement quand un groupe de vaisseaux se translata derrière elle en formation d’attaque parfaite.

Boas Comnenus tenta d’amener ses croiseurs face au nouvel arrivant, en sachant dès le début de ses manœuvres qu’il était déjà trop tard. Les mystérieux vaisseaux eurent bientôt atteint, puis dépassé la portée de feu optimale ; les hommes à bord du *Vengeful Spirit* ne comprirent qu’alors qu’ils n’avaient pas d’intentions hostiles.

Les salutations soulagées qu’envoya le vaisseau-amiral du Maître de Guerre reçurent la réponse d’une voix amusée, qui charriait les accents cultivés de l’ancienne Terra.

— Horus, mon frère, dit la voix. Il semblerait que j’ai encore une ou deux choses à t’apprendre.

Sur le pont du *Vengeful Spirit* , Horus ne prononça qu’un nom.

— Fulgrim.

En dépit des turpitudes de la guerre, Loken se sentait impatient de revoir les guerriers des Emperor’s Children. Tout le temps dont ses devoirs le laissaient disposer avait été consacré à réparer son armure, laquelle restait pourtant à peine présentable. Lui et le Mournival se tenaient derrière le

Maître de Guerre, à attendre fièrement sur le pont de transit supérieur du *Vengeful Spirit* , prêts à accueillir le primarque de la 3e légion.

Fulgrim avait été l'un des plus fervents soutiens d'Horus depuis son élévation au rang de Maître de Guerre. C'était lui qui avait apaisé Angron, Perturabo et Curze quand ils avaient enragé de l'honneur fait à Horus et non à eux. La voix de Fulgrim avait été le souffle calme sous lequel les cœurs belliqueux et les fiertés froissées s'étaient radoucis.

Loken le savait : sans la sagesse de Fulgrim, il aurait été peu probable que le Maître de Guerre fût parvenu à obtenir si pleinement la loyauté des autres légions.

Il entendit un pas métallique arriver derrière la porte à pressurisation.

Loken avait déjà vu Fulgrim en une occasion, lors du grand triomphe d'Ullanor. Cela avait été de loin, en passant devant lui parmi des dizaines de milliers d'autres Astartes. Mais l'impression que lui avait laissée le primarque ne s'était jamais effacée.

C'était à nouveau un honneur que de se tenir en présence de deux êtres aussi exceptionnels que deux primarques.

L'aigle estampé sur la porte glissa de côté et le primarque des Emperor's Children posa le pied à bord du *Vengeful Spirit* .

Ce qui accrocha d'abord le regard de Loken fut la paire de grandes ailes d'aigle qui s'étendait au-dessus de l'épaulière gauche de Fulgrim. L'armure du primarque était d'un violet brillant, aux bords rehaussés d'or, et sculptée de motifs exquis. Des porteurs encapuchonnés soulevaient sa longue cape d'écailles, et des rubans de parchemin lui pendaient des épaules.

Un haut gorgerin d'un violet plus profond soulignait un visage si pâle qu'il touchait à l'albinisme, aux yeux si sombres qu'ils n'étaient presque que pupilles. L'ombre d'un sourire jouait sur ses lèvres et ses cheveux étaient d'un blanc scintillant.

Loken avait autrefois jugé qu'Hastur Sejanus était beau, mais à voir pour la première fois de près le primarque des Emperor's Children, il sut qu'aucun mot de son vocabulaire n'aurait suffi à décrire la perfection physique qu'il voyait en Fulgrim.

Celui-ci ouvrit les bras, et les deux primarques s'étreignirent comme deux frères trop longtemps séparés.

— Cela faisait une éternité, Horus, dit Fulgrim.

— Oui, mon frère, une éternité, répéta Horus. Je me réjouis de te voir, mais pourquoi es-tu ici ? Tu étais censé mener une campagne dans

l’anomalie de Pardus. Toute la région est-elle déjà assujettie ?

— Nous avons assujetti le peu de mondes que nous y avons trouvés, expliqua Fulgrim tandis que quatre guerriers franchissaient la porte de pressurisation derrière lui. Loken sourit de revoir Saul Tarvitz, dont les traits patriciens ne parvenaient pas à contenir sa joie de retrouver ses amis Sons of Horus.

Le seigneur commandant Eidolon était le suivant, et avait l’air aussi revêche que Torgaddon le lui avait décrit. Venait ensuite Lucius, l’épéiste, avec cette même expression sardonique de supériorité dont il se souvenait, bien que son visage portât désormais de nombreuses cicatrices. Derrière lui arrivait un guerrier que Loken ne reconnut pas, un Astartes au teint jaunâtre dans l’armure d’un apothicaire, aux joues creusées et à la longue chevelure aussi blanche que celle de son primarque.

Fulgrim se détourna d’Horus.

— Tu connais déjà certains de mes fils, Tarvitz, Lucius, et le seigneur commandant Eidolon, mais je ne pense pas que tu aies rencontré mon apothicaire en chef, Fabius.

— C’est un honneur que de vous rencontrer, seigneur Horus, salua le fameux Fabius en s’inclinant.

Horus reçut d’un signe de tête cette marque de respect.

— Tu sais bien que tu ne devrais pas essayer de changer de sujet. Qu’y a-t-il de si important pour que tu arrives sans te faire annoncer, en donnant des attaques cardiaques à la moitié de mes équipages ?

Le sourire quitta les lèvres pâles de Fulgrim.

— Il y a eu des rapports, Horus.

— Des rapports ? Qu’est-ce que cela est censé vouloir dire ?

— Des rapports qui prétendent que tout ne se déroule pas comme il le devrait. Que toi et tes guerriers devriez rendre des comptes pour la brutalité de cette campagne. Angron se laisse-t-il toujours aller à ses écarts ?

— Angron est tel qu’il a toujours été.

— À ce point-là ?

— Je lui tiens la bride haute, et Khârn, son écuyer, a l’air de savoir modérer les pires de ses excès.

— Alors il semble que je sois arrivé juste à temps.

— Je vois, dit Horus. Tu es venu ici pour me relever de mes fonctions ?

Fulgrim ne parvint plus à garder une contenance sérieuse et éclata de rire. Ses yeux noirs étincelaient de malice.

— Te relever ? Non, mon frère, je suis venu pour pouvoir ensuite aller dire aux prétentieux et aux scribes de Terra que la guerre que tu livres ressemble à ce que doit être une guerre : rapide, dure, et cruelle.

— La guerre est cruelle. Il serait inutile de vouloir le nier. Et plus elle est cruelle, plus vite elle s'achève.

— En effet, mon frère. Viens, nous avons beaucoup à discuter, car les temps que nous vivons sont étranges. Il semble que notre frère Magnus ait à nouveau fait quelque chose pour déplaire à l'Empereur. Le Loup de Fenris a été lâché pour le ramener sur Terra.

— Magnus ? demanda Horus, avec le plus grand sérieux. Qu'a-t-il fait ?

— Parlons de tout cela en privé, dit Fulgrim. Il me semble que certains de mes subordonnés aimeraient avoir le plaisir de renouer des liens avec tes… Comment les appelles-tu ? Ton Mournival.

— Oui, sourit Horus. Et de partager leurs souvenirs de Meurtre, sans aucun doute.

Loken sentit un frisson lui parcourir le dos en reconnaissant le sourire sur le visage d'Horus, le même qu'il avait eu après avoir fait sauter la cervelle du consul aurétien.

Abaddon et Aximand suivirent les deux primarques, accompagnés d'Eidolon, tandis que Loken et Torgaddon échangeaient leurs salutations avec les autres Astartes. Les Sons of Horus accueillirent leurs frères d'armes par des rires et de puissantes embrassades, les Emperor's Children avec davantage de retenue.

Pour Torgaddon et Tarvitz, ces retrouvailles étaient celles de deux camarades, partageant un même respect de l'autre forgé à la bataille.

L'apothicaire Fabius demanda qu'on lui indiquât l'itinéraire vers les ponts médicaux, s'excusa et prit congé en s'inclinant à nouveau.

Lucius demeura avec les deux membres du Mournival, et Torgaddon ne put résister à l'envie de l'aiguillonner.

— Alors Lucius, que diriez-vous d'une seconde manche dans la cage d'entraînement face à Garviel ? À en croire votre visage, un peu d'entraînement vous ferait du bien.

L'escrimeur eut la bonne grâce de sourire, au milieu des nombreuses cicatrices qui striaient sa chair.

— Non merci. Je crains de m'être élevé au-dessus du niveau qui était celui de Loken à sa dernière leçon. Je ne voudrais pas l'humilier cette fois.

— Allons, rien qu’un seul échange ? proposa Loken. Je vous promets d’être gentil cette fois.

— Oui, Lucius, l’encouragea Tarvitz. L’honneur de la légion est en jeu.

Lucius sourit.

— Très bien, allons-y.

Loken se souvenait mal du combat ; tout s’était terminé si vite. De toute évidence, Lucius avait bien retenu la leçon. À peine la cage s’était-elle fermée que le duelliste l’avait attaqué. Loken s’était attendu à une telle action, et malgré tout, avait failli se retrouver battu dès les premières secondes du combat.

Les deux adversaires avaient échangé les coups sous les acclamations que lançaient du dehors Torgaddon et Saul Tarvitz.

Leur combat avait attiré tout un public. Torgaddon aurait dû tenir sa langue, se disait Loken.

Il avait combattu avec tout le talent qui était le sien, quand Lucius ne semblait ferrailler que d’une manière joueuse et détendue. En quelques secondes, l’épée de Loken s’était retrouvée fichée dans le plafond de la cage, et Lucius lui tenait sa lame sous la gorge.

L’autre avait à peine sué une goutte, et Loken s’était su totalement surclassé. Jouer sa vie contre Lucius à l’arme blanche revenait à se condamner à mourir. Il suspectait qu’aucun des Sons of Horus ne fût assez fort pour le battre.

Il s’était incliné devant l’épéiste.

— Un partout, Lucius.

— Voulez-vous disputer la belle ? s’était moqué l’autre, en dansant d’avant en arrière sur la pointe des pieds, sa lame cisaillant l’air.

— Pas tout de suite, avait dit Loken. À notre prochaine rencontre, nous placerons un enjeu sérieux sur notre combat.

— Quand vous voudrez, Loken, avait accepté Lucius. Mais je gagnerai. Vous le savez, n’est-ce pas ?

— Vous êtes d’une grande habileté, Lucius, mais souvenez-vous qu’il existe quelqu’un capable de vous battre.

— Pas dans cette vie, l’avait nargué l’Emperor’s Children.

Le cercle discret de la loge se rassembla à nouveau dans l’armurerie. Le groupe était plus choisi : le maître de loge, Serghar Targost, ne présidait cette fois que sur une assemblée d’officiers supérieurs de la légion.

Aximand sentit un pincement de regret en constatant que de tous les principaux capitaines, seuls manquaient à l'appel Loken, Torgaddon, Iacton Qruze et Tybalt Marr.

Des cierges éclairaient la salle, mais les capitaines s'étaient dispensés de revêtir leurs robes à capuche. L'heure était au débat, non au rituel théâtral.

— Frères, amorça Targost. Le moment est venu de prendre des décisions, des décisions difficiles. Nous devons faire face à la dissension dans nos propres rangs, et voilà que Fulgrim arrive à l'improviste pour nous espionner.

— Nous espionner ? intervint Aximand. Tu ne penses tout de même pas que Fulgrim trahirait son frère ? Le Maître de Guerre est plus proche de lui qu'il ne l'est de Sanguinius.

— Fulgrim est aussi frustré par la situation sur Terra que nous le sommes, l'appuya Maloghurst. Il sait que ceux qui désirent voir l'issue de nos guerres ne souhaitent pas voir le sang versé. Sa légion cherche la perfection en toute chose, et nous avons tous vu comment les Emperor's Children combattent : avec une efficacité inlassable et impitoyable. Ils combattent d'une manière différente de la nôtre, mais pour parvenir au même résultat.

— Quand les guerriers de Fulgrim verront de quelle manière la guerre est livrée sur Aureus, ils constateront que l'honneur n'y a pas sa place, soutint Luc Sedirae. Les World Eaters ont même réussi à me choquer, moi. Je ne fais aucun mystère du fait que je vis pour me battre, et je suis fier de mon habileté à tuer, mais les fils d'Angron ne sont pas… civilisés. Ils ne font pas la guerre, ils massacrent.

— Ils remplissent leurs missions, Luc, le reprit Abaddon. C'est tout ce qui importe. Une fois que les Titans du Mechanicum auront abattu les murs de la Citadelle de Fer, tu seras heureux d'avoir les World Eaters à tes côtés pour prendre les brèches d'assaut.

Sedirae hocha la tête.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, et le Maître de Guerre se sert d'eux comme d'une arme bien spécifique, mais Fulgrim arrivera-t-il à le voir ?

— Laisse-moi me soucier de Fulgrim, Luc, dit une voix puissante venue des ombres. Surpris, les guerriers de la loge se retournèrent pour voir émerger de l'obscurité un trio de silhouettes.

La figure de tête avait revêtu son armure cérémonielle, dont les plaques blanches luisaient à la lumière des bougies. L'œil rouge serti sur son plastron brillait du même feu.

Aximand et les autres mirent un genou au sol quand Horus pénétra dans leur cercle, balayant du regard le rassemblement de ses capitaines.

— C'est donc ici que vous vous êtes réunis en secret ?

— Monseigneur… voulut expliquer Targost, mais Horus leva la main pour lui imposer le silence.

— Ne dis rien, Serghar. Tes justifications ne sont pas utiles. J'ai entendu vos délibérations. Je suis venu jeter sur elles une lueur nouvelle, et amener un sang neuf dans votre cercle.

En proférant ces mots, Horus fit signe aux deux silhouettes qui l'avaient accompagné de s'avancer. Aximand reconnut l'une d'elles comme étant un Astartes, Tybalt Marr. L'autre était un mortel protégé par une armure d'or ; le guerrier qui avait sauvé la documentaliste du Maître de Guerre sur Davin.

— Vous connaissez déjà Tybalt, continua-t-il. Depuis la mort terrible de Verulam, il n'a pas réussi à accepter cette perte, et je crois qu'il trouvera le soutien nécessaire au sein de notre loge. L'autre, bien qu'il ne soit pas un Astartes, est un combattant fort et courageux.

Serghar Targost releva la tête.

— Un mortel intégré à la loge ? Notre cercle n'est que pour les Astartes, monseigneur.

— Crois-tu, Serghar ? Il me semblait que c'était un lieu où les hommes étaient libres de se rencontrer, de discuter et de se confier en dehors de la hiérarchie martiale stricte.

— Le Maître de Guerre a raison, dit Aximand en se remettant debout. Une seule qualification est nécessaire pour qu'un homme puisse appartenir à notre cercle : il doit être un guerrier.

Targost acquiesça, bien que la décision ne fût manifestement pas de son goût.

— Très bien, qu'ils s'avancent et nous montrent le signe, dit-il.

Marr et le guerrier à l'armure d'or tendirent la main. Dans la paume de chacun brillait un médaillon d'argent de la loge.

— Qu'ils nous révèlent leur nom, poursuivit Targost.

— Tybalt Marr, annonça le capitaine de la 18^{e} compagnie.

Le mortel ne répondit rien, et tourna vers Horus un regard impuissant. Les membres de la loge attendirent qu'il se présentât. Il ne prononça aucun mot.

— Pourquoi ne nous donne-t-il pas son nom ? demanda Aximand.

— Il ne saurait le dire, répliqua Horus avec un sourire moqueur. Désolé, Serghar, je n'ai pu m'en empêcher. Il s'appelle Maggard, et il est muet. Il

m’est apparu qu’il souhaitait en apprendre davantage sur notre légion, et je pensais que ce pouvait être le moyen de lui montrer un peu de nos vrais visages.

— Il sera bien accueilli, promit Aximand. Mais vous n’êtes pas seulement venu pour nous amener deux nouveaux membres ?

— Mon cher Horus, toujours à anticiper. J’ai toujours dit que tu étais le plus intelligent.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

— Aximand ! le rabroua Targost. Le Maître de Guerre a le droit d’aller où bon lui semble.

Horus leva la main.

— Je t’en prie, Serghar, Horus a le droit de le demander. Je me suis tenu à l’écart de vos affaires suffisamment longtemps, il n’est que normal que je vous explique cette visite soudaine.

Souriant, il se mit à marcher entre eux, en les irradiant de la force de sa personnalité. Il s’arrêta devant Aximand et l’effet fut enivrant. Horus avait toujours été un être d’une majesté suprême, dont la beauté et le charisme pouvaient ravir même les cœurs les plus stoïques.

En rencontrant son regard, Aximand songea que la faculté du Maître de Guerre à fasciner dépassait tout ce qu’il avait connu, et il sentit honteux d’avoir questionné ce personnage éblouissant. Quel droit avait-il de lui réclamer une quelconque réponse ?

Horus cligna des yeux et le sort fut rompu.

Il alla prendre place au centre du groupe.

— Vous avez raison de vous rassembler et de discuter des temps à venir, mes fils, car ils seront durs. L’heure est en effet venue pour nous de prendre des décisions difficiles, et certains ne comprendront pas pourquoi nous ferons ce que nous avons à faire, parce qu’ils n’étaient pas là, à nos côtés.

Horus s’arrêtait tour à tour devant chacun des capitaines, et Aximand sentait l’effet que ses mots avaient sur eux. Le visage de chaque guerrier s’éclaira comme si le soleil ne brillait que sur lui.

— Je suis engagé sur une voie qui affectera tous les hommes sous mes ordres, et le poids de ma décision est un lourd fardeau jeté en travers de mes épaules, mes fils.

— Laissez-nous le porter avec vous ! cria Abaddon. Nous sommes prêts à vous servir.

Horus lui sourit.

— Je sais que tu l’es, Ezekyle. Cela me donne la force de savoir que j’ai auprès de moi des guerriers aussi loyaux et sincères que toi.

— Nous sommes à vos ordres, attesta Serghar Targost. C’est à vous que va d’abord notre loyauté.

— Je suis fier de vous tous, dit Horus d’un ton ému. Mais il me reste une dernière chose à vous demander.

— Demandez-nous, dit Abaddon.

Horus lui posa une main reconnaissante sur l’épaulière.

— Avant de me répondre, considérez bien ce que je m’apprête à vous dire. Si vous choisissez de me suivre, il ne sera plus possible de faire demi-tour une fois que nous serons lancés. Pour le bien ou pour la perte de nous tous, nous ne reviendrons jamais en arrière.

— Vous avez toujours aimé les grandes déclarations dramatiques, lui fit remarquer Aximand. Mais vous allez finir par nous dire de quoi il est question ?

Horus hocha la tête.

— Oui, bien sûr. J’espère que tu toléreras mes tournures mélodramatiques ?

— Sans elles, ce ne serait pas vraiment vous.

— C’est vrai, dit Horus, mais venons-en à l’essentiel. Je suis sur le point de nous faire emprunter la plus dangereuse des routes, et nous ne survivrons pas tous. Certaines voix bêlantes de l’Imperium nous qualifieront de traîtres et de rebelles, mais vous devrez les ignorer et avoir confiance en ma certitude. Les jours qui nous attendent seront pénibles, mais nous devrons les traverser jusqu’à en voir le bout.

— Que demandez-vous de nous ? demanda Abaddon.

— Chaque chose en son temps, Ezekyle, dit Horus. Pour le moment, je veux simplement être sûr que mes fils seront avec moi. Êtes-vous avec moi ?

— Nous sommes avec vous ! crièrent en chœur les guerriers.

— Merci, leur dit-il. Avant d’agir, nous devons mettre notre maison en ordre. Hektor Varvaras, et ce commémorateur, Karkasy, doivent être ramenés à la raison pendant que nous rassemblons nos forces. Ils attirent sur nous une attention indésirable, et cela ne peut être toléré.

— Varvaras n’est pas homme à changer d’avis, monseigneur, l’avertit Aximand. Et Karkasy est sous la protection de Garviel.

— Je me charge de Varvaras, dit le Maître de Guerre. Quant au

commémorateur… Je suis sûr qu'il peut être persuadé de la manière appropriée.

— Qu'avez-vous l'intention de faire, monseigneur ? demanda Aximand.

— De les éclairer sur leurs errements, répondit Horus.

OceanofPDF.com

VINGT

La brèche
Une éclaircie de midi
Des plans

La visite des Emperor’s Children fut hélas très brève. Pendant que leurs guerriers s’entraînaient, buvaient ou parlaient de la guerre, les deux primarques étaient restés reclus derrière une porte close. Ce qui s’était échangé entre lui et le Maître de Guerre parut convaincre Fulgrim que tout allait bien, et trois jours après son arrivée, une escorte d’honneur fut formée sur le pont de transit supérieur, où les Emperor’s Children prirent congé des Sons of Horus.

Saul Tarvitz et Torgaddon se souhaitèrent un au revoir chaleureux, tandis que Loken et Lucius échangeaient une poignée de main entendue, tous deux impatients de croiser le fer une prochaine fois. Eidolon eut un signe de tête pour Torgaddon et Loken. L’apothicaire Fabius quitta le vaisseau sans un mot.

Fulgrim et Horus partagèrent une accolade fraternelle, en se chuchotant des mots qu’eux seuls pouvaient entendre. Le primarque parfait des Emperor’s Children se tourna vers la porte de pressurisation en leur adressant un grand geste de salut, et quitta le *Vengeful Spirit* , sa longue cape d’écailles traînant derrière lui.

Quelque chose brillait en dessous d’elle. Loken marqua un temps d’arrêt devant cette vue fugitive avant de reconnaître, accrochée à la taille de

Fulgrim, une épée dorée terriblement familière.

La Citadelle de Fer avait été bien nommée, constata Loken. Ses murs luisants s'élevaient de la roche comme des dents de métal, où se reflétait la lumière du milieu de matinée. L'air vibrait sous l'ondulation des champs d'énergie, et des nuages de copeaux métalliques se détachaient des remparts autoréparateurs. Les districts extérieurs de la forteresse étaient en ruine, conséquence du siège de quatre mois livré par les guerriers d'Angron et les machines de guerre du Mechanicum.

Le *Dies Irae* et ses frères Titans bombardaient quotidiennement l'enceinte, projetant très haut leurs ogives explosives et tirant leurs rayons sur la place forte. Ils avaient ainsi repoussé lentement mais sûrement la Fraternité vers ce qui était devenu son dernier bastion.

La citadelle en elle-même avait été construite selon un plan en demi-lune, appuyée contre une chaîne de sommets blancs, son approche gardée par des dizaines d'ouvrages à cornes et de redoutes. L'essentiel de ces fortifications n'était plus que décombres fumants, le corps de la Legio Reductor ayant consacré une quantité effrayante de projectiles d'artillerie à leur anéantissement, en préparation de l'assaut.

Après des mois de pilonnage incessant, les murs de la citadelle avaient finalement été éventrés ; une brèche d'un demi-kilomètre était ouverte dans son enceinte luisante. La bastide était prête à tomber, mais la Fraternité allait la défendre jusqu'au bout. Loken savait que la plupart des guerriers qui emprunteraient cette ouverture seraient tués.

Il attendait l'ordre avec nervosité. Statistiquement, l'ascension d'une brèche ouverte dans les murailles d'une forteresse bien défendue était pour un soldat la façon la plus sûre de trouver la mort. Il n'appartenait qu'à lui de rendre cette mort honorable.

— Pensez-vous que c'est pour bientôt, Garvi ? demanda Vipus en vérifiant pour la énième fois le fonctionnement correct de son épée tronçonneuse.

— J'imagine que oui, dit Loken, mais je pense aussi que les World Eaters seront les premiers dans la brèche.

— S'ils veulent se jeter là-dedans, ils sont les bienvenus, grogna Torgaddon. Loken fut surpris par son camarade ; d'ordinaire, Torgaddon était le premier à réclamer une place à la pointe de toutes les offensives, mais depuis quelque temps, il se montrait lointain et renfrogné, sans se laisser questionner sur les raisons de sa morosité. Cela devait avoir un

rapport avec Abaddon et Aximand.

Les deux autres membres du Mournival leur avaient à peine adressé la parole durant le cours de cette guerre, sauf quand les nécessités des opérations l'exigeaient. Ils ne s'étaient pas non plus réunis autour du Maître de Guerre depuis Davin. Dans la pratique, le Mournival n'existait plus.

Le Maître de Guerre s'entourait à présent de son propre conseil. Loken se retrouvait à partager le sentiment de Iacton Qruze : la légion n'était plus comme avant. Mais les paroles du Mal Entendu n'avaient aucun poids chez les Sons of Horus, et les reproches du vieil Astartes étaient largement ignorés.

Les soupçons grandissants de Loken s'étaient nourris de ce que lui avait dit l'Apothicaire Vaddon quand il s'était précipité vers les ponts médicaux après le départ des Emperor's Children.

Il l'avait trouvé en plein acte chirurgical sur un des blessés de la légion, officiant sur un sol poissé par le sang coagulé.

Loken n'avait pas interrompu Vaddon dans ses œuvres, et ne lui avait parlé que quand l'apothicaire eût fini.

— L'anathame ? avait-il demandé. Où est-il ?

Vaddon leva les yeux de l'évier où il lavait ses mains pleines de sang.

— Capitaine Loken. L'anathame ? Je ne l'ai plus. Je pensais que vous le saviez.

— Non, je ne le savais pas, où est-il passé ? Je vous avais bien dit de ne révéler à personne qu'il était en votre possession.

— Et je ne l'ai pas fait, avait répondu Vaddon sur un ton irrité. Il savait déjà que je le gardais ici.

— Qui ? avait demandé Loken. De qui parlez-vous ?

— De l'apothicaire des Emperor's Children, Fabius. Il est venu ici il y a quelques heures et m'a dit qu'il avait été autorisé à l'emporter avec lui.

Un froid s'était emparé de Loken.

— Autorisé par qui ?

— Par le Maître de Guerre.

— Et vous le lui avez donné ? Sans rien demander ?

— Qu'étais-je censé faire ? avait grogné Vaddon. Ce Fabius a montré le sceau du Maître de Guerre. Il fallait bien que je lui obéisse.

Loken s'était calmé en prenant une profonde inspiration. Devant le sceau personnel d'Horus, l'apothicaire n'avait pas eu d'autre choix. Les mois de recherches accomplies par Vaddon sur l'arme n'avaient jusque-là donné

aucun résultat, mais à présent qu'on lui avait fait quitter le *Vengeful Spirit* , toute chance de percer ses secrets s'évanouissait à jamais.

Une voix grésilla dans le casque de Loken et le tira de ce souvenir pénible du second vol de l'anathame. Il se concentra sur l'ordre de bataille qui filtrait par ses écouteurs. Comme de bien entendu, les World Eaters passeraient les premiers. Une pleine compagnie d'assaut emmenée par Angron en personne et soutenue par deux compagnies des Sons of Horus, la 10^{e} et la 2^{e} : celles de Loken et Torgaddon.

Ils partagèrent un regard inquiet. Recevoir l'honneur d'investir la brèche semblait mal cadrer avec leur statut actuel au sein de la légion. Mais l'ordre était donné, et ne serait plus infléchi. Les régiments de l'Armée Impériale suivraient pour occuper le terrain que l'Astartes aurait pris. Hektor Varvaras mènerait lui-même ces détachements.

Loken serra la main de Torgaddon.

— On se revoit à l'intérieur, Tarik.

— Essaie de ne pas te faire tuer.

— Merci de me le rappeler, dit Loken. Et moi qui pensais que c'était exactement ce qu'il fallait faire.

— Je suis sérieux, Garvi, dit Torgaddon. Nous allons tous les deux avoir besoin du soutien de l'autre avant que cette campagne ne soit terminée.

— Que veux-tu dire ?

— Laisse tomber. Nous en reparlerons quand cette citadelle sera à nous, d'accord ?

— Nous partagerons une bouteille de la victoire sur les ruines du bastion de la Fraternité.

— Si c'est toi qui régale, dit Torgaddon en hochant la tête.

Ils se prirent à nouveau la main, puis Torgaddon s'éloigna au pas de course pour rejoindre ses guerriers et les préparer à l'offensive. Loken le regarda partir en se demandant s'il reverrait son ami vivant pour partager cette bouteille avec lui. Il rejeta un tel défaitisme, et se dirigea vers sa propre compagnie pour y répartir les rôles et offrir quelques paroles d'encouragement.

Il se retourna quand une acclamation bruyante monta de plus bas sur la montagne. Une colonne de guerriers marchait vers la brèche dans des armures blanc et bleu. Les troupes d'assaut des World Eaters étaient impressionnantes, équipées de haches tronçonneuses, leurs silhouettes épaissies par leurs réacteurs dorsaux. Ils étaient la brutalité incarnée et

concentrée, qui faisait d’eux les combattants au corps à corps les plus effrayants que Loken eût jamais vus.

À leur tête avançait le primarque Angron.

Le Sanglant, l’Ange Rouge.

Loken avait entendu tous ces noms et d’autres encore désigner Angron, mais aucun d’eux ne faisait justice à l’impression de brutalité qui émanait du primarque des World Eaters. Protégé par une armure de gladiateur des temps anciens, Angron paraissait tout droit issu d’une période révolue. Une cape d’anneaux luisants pendait de son haut gorgerin et de ses épaulières articulées. Des crânes avaient été pris dans la maille comme autant de trophées barbares.

Il était armé jusqu’aux dents, son torse couvert de petits glaives d’estoc et de dagues aussi longues que l’épée d’un Astartes. Sur chacune de ses cuisses, un étui contenait un pistolet de forme antique, et il portait à la main un vouge tronçonneur dont la taille dépassait tout ce que Loken aurait pu imaginer.

— Par le Trône… murmura Nero Vipus dans un souffle à l’approche d’Angron. Je ne l’aurais pas cru si je ne l’avais pas vu de mes propres yeux.

— Je suis de votre avis, répondit Loken, à qui l’apparence sauvage et tribale du primarque rappelait certaines des fables sanglantes qu’il avait lues dans *les chroniques d’Ursh* .

Le visage d’Angron, aux traits couturés de cicatrices, était celui du génocide. Un fer noir luisait sur la surface de son crâne, là où se trouvaient les implants corticaux qui accroissaient son agressivité déjà effarante. Ces implants lui avaient été greffés quand il avait été esclave, des siècles auparavant, et même si la technologie lui aurait permis de se les faire extraire, il l’avait toujours refusé.

Le primarque dépassa leur position, en jetant un regard aux hommes de la 10^{e} compagnie sur le chemin de la tuerie. Loken frissonna à sa vue, ne lut que l’envie de mort dans ses yeux aux paupières lourdes, et se demanda quelles pensées terribles pouvaient bien emplir son cerveau.

À peine le primarque des World Eaters fut-il passé que le bombardement débuta, les canons de la Legio Mortis lançant autour de la brèche leurs salves de missiles et d’obus.

Loken regarda Angron délivrer ses ordres, par des indications sèches données à la pointe de son vouge, et ressentit une compassion fugace pour

les guerriers de la Fraternité. Bien qu'ils fussent ses ennemis, il ne leur enviait pas la perspective de combattre un tel avatar de la mort.

Les World Eaters poussèrent ensemble un cri de guerre terrifiant, et Loken regarda Angron donner l'exemple à ses guerriers dans leur rituel de scarification. Tous retirèrent leur gantelet gauche et se passèrent le fil de leur hache en travers de la paume, avant d'étaler le sang sur la plaque frontale de leur casque en chantant ce qui semblait être un cantique à la gloire du massacre.

— J'ai presque pitié pour les pauvres défenseurs de la citadelle, exprima Vipus, faisant écho aux pensées qu'avait eues Loken.

— Faites passer l'ordre de se tenir parés, lui demanda-t-il. Nous nous élancerons quand les World Eaters auront atteint la crête.

Il tendit la main à Nero Vipus.

— Tuer pour les vivants.

— Et tuer pour les morts, répondit Vipus.

L'assaut débuta dans une bourrasque de fumée, quand les World Eaters remontèrent la pente inférieure de la brèche dans le grondement de leurs réacteurs dorsaux. Le sommet du rempart et la trouée elle-même étaient couronnés par les explosions du tir des Titans, et l'idée que quelque chose pût survivre sous un tel déluge d'obus parut inconcevable à Loken.

Alors que les World Eaters accéléraient dans leur ascension des pentes de gravats, lui et ses guerriers commençaient à progresser en enjambant les barres de métal noirci arrachées précédemment des murs. Ils tiraient en mouvement, ajoutant leurs propres rafales au traitement de la brèche avant que les assaillants n'atteignissent leurs cibles.

La pente était raide, mais tout à fait praticable, et ils montaient à une allure régulière. Quelques décharges de lasers occasionnelles frappaient la roche ou leurs armures, mais à cette portée, aucune n'aurait pu les blesser.

À cinq cents mètres sur sa gauche, Loken vit Torgaddon mener la 2^{e} compagnie vers le haut de la pente, dans le sillage des World Eaters. Les deux groupes de Sons of Horus couvraient les flancs vulnérables des troupes d'assaut, prêts à sécuriser la brèche avec leurs armes lourdes.

Derrière les Astartes, les Janissaires Byzantins d'Hektor Varvaras, vêtus de longs manteaux crème à brandebourgs dorés, suivaient en rangs disciplinés. Partir au combat en uniforme de cérémonie paraissait ridicule aux yeux de Loken, mais Varvaras avait déclaré que lui et ses hommes ne pénétreraient

pas dans la Citadelle de Fer sans paraître au faîte de leur gloire.

Loken se détourna de la superbe des fantassins en marche quand un grondement sourd sembla provenir de la montagne elle-même. Des débris pulvérisés et de petits cailloux se mirent à danser sur le sol alors que les vibrations s'accentuaient. Loken sut de suite que quelque chose ne tournait pas rond. Devant, Angron et les World Eaters atteignaient le sommet de la brèche. Des colonnes de fumée les entouraient, et Loken entendit le cri de triomphe du primarque couvrir les explosions tonitruantes de la bataille.

Le grondement devint plus fort, et plus bruyant. Pour ne pas tomber, Loken dut s'accrocher à une barre rouillée ; le sol continuait de trembler, pris par les soubresauts d'un puissant séisme. De grandes fissures apparurent dans la roche et des gerbes de flammes s'en échappèrent.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il pour se faire entendre.

Personne ne lui répondit et il tomba à la renverse quand le haut de la brèche explosa soudain en un rideau de feu qui s'éleva en l'air de plusieurs centaines de mètres. La pierre et le métal furent soulevés dans le ciel. Le sommet du rempart disparut dans une détonation massive.

Comme les bunkers de leurs cités, les guerriers de la Fraternité avaient détruit ce qu'ils ne pouvaient pas tenir. Les capteurs réactifs de Loken isolèrent brièvement ses sens de la surcharge de lumière et de bruit. Des décombres et des plaques tordues s'abattaient tout autour d'eux ; Loken entendit les craquements des armures disloquées, et les hurlements de douleur de dizaines de ses hommes, écrasés par l'orage de rochers.

L'air s'emplit de poussière, et quand Loken sentit que leur assaut pouvait reprendre, il s'aperçut avec horreur que la crête de la brèche tout entière s'était volatilisée.

Angron et les World Eaters avaient disparu, ensevelis sous les gravats d'une montagne.

En se relevant, Torgaddon en voyait autant. Il cria à ses hommes de se remettre debout et chargea vers les ruines de la trouée. Les guerriers couverts de poussière se dégagèrent des éboulis et suivirent leur capitaine, qui les emmenait vers ce qui serait peut-être leur mort. Torgaddon savait qu'une telle action était probablement suicidaire, mais il avait vu Angron être enterré sous la montagne, et le repli n'était plus une option.

Il activa la rotation de son épée tronçonneuse et escalada la pente, le cri sauvage des Sons of Horus sur les lèvres.

— Lupercal ! Lupercal ! beuglait-il dans sa charge.

Loken regarda son frère se relever du contrecoup de l'explosion en vrai héros, et lança son propre assaut vers la brèche. Ils avaient toutes les chances d'y trouver une seconde charge explosive, mais la vue d'un primarque vaincu par la Fraternité abolissait toute considération de réponse tactique adaptée, hormis l'attaque.

— Frères de la 10e ! rugit-il. Avec moi ! Lupercal !

Les survivants de son détachement s'extirpèrent des gravats et s'élancèrent après lui, en faisant résonner dans les montagnes le nom du Maître de Guerre. Loken sautait de rocher en rocher, gravissant la déclivité plus vite qu'il n'aurait cru le pouvoir, poussé par sa colère ardente. Il allait exercer sa vengeance sur la Fraternité pour ce qu'elle avait commis par pure rancœur, et rien n'aurait pu l'en empêcher.

Il lui fallait atteindre la brèche avant que la Fraternité ne réalisât que sa stratégie n'avait pas eu raison de tous les attaquants. Loken continua de grimper à vive allure, en usant de toute la puissance musculaire supplémentaire que son armure lui procurait. Plus haut, les lumières d'un orage de tirs se mirent à crépiter : des décharges de lasers et des munitions solides tintèrent contre la roche et les fragments métalliques. Un projectile l'atteignit à l'épaulière et l'impact lui fit pivoter le torse, mais Loken poursuivit sa charge.

Les derniers rayons de la matinée se reflétant sur le vert brillant de leurs armures, la vague rugissante des Sons of Horus escalada la trouée, en un déferlement que rien n'arrêterait, et qui balaierait toute résistance dans une tornade de tirs et de lames.

Aucune tactique n'était plus en place, la disparition d'Angron ayant privé chaque guerrier de toute notion de retenue. Loken voyait les armures argentées de la Fraternité grimper sur ce qu'il subsistait de la brèche, amenant avec eux des armes lourdes montées sur bipied.

— Ouvrez le feu ! cria-t-il.

Le haut de la trouée fut pris sous les rafales des bolters. Des lambeaux sanglants volèrent là où les projectiles des Astartes trouvèrent la chair. Même en pleine course, la plupart des tirs restaient d'une précision redoutable.

Le bruit était saisissant. Des centaines de bolts déchiquetaient les combattants ennemis, et des hurlements de loups résonnèrent aux oreilles de

Loken alors que les Astartes ayant franchi la brèche retrouvaient leur personnalité de Luna Wolves. Loken jeta par terre son bolter au magasin vide, et tira son épée tronçonneuse dont il enfonça le pressoir d'activation, en sautant les rochers fumants qui avaient écrasé Angron et les World Eaters.

Par-delà l'enceinte de la Citadelle de Fer s'ouvrait une vaste esplanade, à la surface couverte de postes de tir et d'enroulements de barbelés. Un donjon criblé par les obus avait été construit au flanc de la montagne, mais ses portes étaient en pièces et une fumée noire s'échappait des meurtrières de ses canons. Les guerriers de la Fraternité refluaient des remparts vers les positions défendues qu'ils s'étaient préparées. Par malchance, ils avaient mal jugé le délai nécessaire à leur repli.

Les Sons of Horus étaient déjà parmi eux, à les taillader à grands arcs de leurs lames tronçonneuses, ou les abattant dans leur fuite. Loken se fraya un espace au milieu d'un groupe d'adversaires qui s'étaient retournés pour combattre, tuant trois d'entre eux sous autant de coups d'épée, avant d'asséner au quatrième un revers du coude qui lui fracassa le crâne.

Tout ne fut plus qu'un désordre indescriptible. Les Sons of Horus étaient lâchés dans les districts de la Citadelle de Fer, dont ils décimaient les défenseurs dans des épisodes d'une inimaginable violence. Loken tuait et tuait encore, se réjouissant du sang ennemi versé et réalisant qu'avec cette victoire, la guerre serait terminée.

Cette pensée perça le brouillard écarlate de sa rage, ouvrant la voie à la réalité crue de ce qui se déroulait autour de lui. Ils avaient déjà gagné, et la victoire tournait à l'exécution de masse.

— Garviel ! l'appela une voix désespérée par la fréquence de son armure. Garviel, tu me reçois ?

— Cinq sur cinq, Tarik ! répondit-il.

— Nous devons les arrêter ! criait Torgaddon. Nous avons gagné, c'est fini ! Reprends le contrôle de ta compagnie !

— Reçu, dit Loken, heureux que Torgaddon eût réalisé la même chose que lui.

Bientôt, le réseau des liaisons inter-armures relaya l'ordre de cesser l'attaque, qui descendit rapidement toute la chaîne de commandement.

Lorsque les échos de la bataille se furent finalement tus, Loken constata que les Astartes s'étaient difficilement retenus de se plonger dans les abîmes de la barbarie, desquels ils ne seraient peut-être jamais ressortis. Le

sang, les corps et la puanteur de la bataille souillaient le jour ; quand Loken leva la tête vers le ciel dégagé et magnifique, il vit que le soleil avait presque rejoint son zénith.

L'offensive finale contre la Citadelle de Fer avait pris moins d'une heure, et leur avait pourtant coûté la vie d'un primarque, de centaines de World Eaters, de milliers de combattants de la Fraternité, et de Sons of Horus, l'Empereur seul savait combien.

La campagne semblait un tel gâchis de vies humaines pour le profit qu'ils en tiraient : des cités dévastées, une population malmenée et hostile, un monde dont on pouvait être sûr qu'il se rebellerait à la première occasion.

L'assujettissement de cette planète valait-il une pareille boucherie ?

La majorité des morts de la Fraternité étaient tombés durant ces dernières minutes impétueuses. Malgré tout, bien davantage de guerriers étaient encore les prisonniers de guerre des Sons of Horus plutôt que leurs victimes.

Loken retira son casque et inspira avidement l'air frais, qui eût un goût merveilleux comparé à celui que recyclait son armure. Il traversa les vestiges de la bataille, ceux des corps déchirés des combattants ennemis, répandus comme des abats sur toute l'esplanade.

Il trouva Torgaddon à genoux. Lui aussi avait ôté son casque pour mieux respirer. Son ami leva les yeux en l'entendant approcher, et lui sourit faiblement.

— Voilà… On y est arrivés.

— Oui, reconnut tristement Loken, en contemplant les traces vermeilles de leur victoire. Nous y sommes arrivés.

Loken avait tué des milliers d'ennemis auparavant, et en tuerait des milliers d'autres dans les guerres qu'il restait à livrer. Mais quelque chose dans la sauvagerie de cette bataille avait aigri sa notion du triomphe.

Les deux capitaines se retournèrent en entendant derrière eux un martèlement cadencé de bottes, et virent les bataillons de tête des Janissaires Byzantins parvenir finalement jusqu'à la citadelle.

Loken vit l'horreur se dessiner sur les visages des soldats. L'auréole des Astartes serait ternie pour chaque homme qui allait pénétrer à l'intérieur des murs.

— Varvaras est là, dit-il.

— Pile au bon moment, pas vrai ? déplora Torgaddon. Voilà qui va améliorer sa haute opinion de nous.

Loken hocha la tête, et se contenta de regarder les unités de commandement des Janissaires Byzantins entrer dans la place forte, leurs hautes bannières bleues claquant au vent, derrière leurs officiers décorés qui observaient le terrain des combats.

Hektor Varvaras se tenait sur la crête de la brèche et considérait cette scène de carnage. Même à cette distance, il n'était pas difficile de discerner son expression horrifiée. Loken sentit gonfler son ressentiment à l'égard de l'homme, en songeant : *c'est pour cela que nous avons été créés, à quoi d'autre vous attendiez-vous ?*

— On dirait que leurs chefs viennent offrir leur reddition à Varvaras, dit Torgaddon, en pointant du doigt un long cortège d'hommes et de femmes à la mine battue, qui quittaient les ruines fumantes du donjon intérieur, leurs bannières rouge et argent levées devant eux. Une centaine de guerriers aux armures éraillées marchaient avec eux, leurs armes à long canon passées derrière l'épaule, pointées vers le sol.

Des technomages en robes et des officiers casqués venaient en tête de colonne, les visages découragés, résignés à la capitulation. Après la défaite de l'esplanade, la citadelle était perdue, et les meneurs de la Fraternité le savaient.

— Viens, dit Loken. Ce moment va être historique. Puisque aucun commémorateur n'est là, nous pouvons aussi bien y participer, ça ne changera rien.

— C'est vrai, reconnut Torgaddon en se remettant debout. Les deux capitaines allèrent se tenir parallèlement à la colonne, et bientôt, les Sons of Horus survivants se rangèrent à leurs côtés.

Loken regarda Varvaras descendre la pente arrière de la crête et s'avancer vers les chefs de la délégation aurétienne, devant qui il s'inclina de manière formelle.

— Je suis le seigneur commandant Hektor Varvaras, en charge des armées de l'Empereur pour la 63^{e} expédition. À qui ai-je l'honneur de m'adresser ?

Un combattant plus âgé que les autres, en armure de plaques d'or, s'avança depuis les rangs de ses hommes, l'héraldique sable et argent de sa bannière personnelle brandie par un jeune garçon, qui ne pouvait avoir plus de seize ans.

— Mon nom est Ephraïm Guardia, dit-il, précepteur supérieur du commandement de chapitre de la Fraternité et châtelain de la Citadelle de Fer.

Loken lisait la tension sur le visage de ce Guardia, pour qui demeurer calme face à la tuerie dont il venait d'être le témoin devait mobiliser tout son contrôle.

— Dites-moi, dit l'homme, est-ce ainsi que toutes les guerres sont menées par votre Imperium ?

— La guerre est une discipline brutale, seigneur précepteur, répondit Varvaras. Le sang coule, et des vies sont perdues. Je compatis à vos pertes, mais un excès de chagrin pour les morts ne serait que folie. Il serait une insulte aux vivants, et les morts n'en tirent aucun profit.

— Voilà qui est parlé comme un tyran et un tueur, le railla Guardia. Varvaras se hérissa devant le mépris de l'étiquette que montrait son ennemi vaincu.

— Avec le temps, vous verrez que la guerre n'est pas ce que prône l'Imperium, lui certifia-t-il. La Grande Croisade de l'Empereur a pour but d'apporter la raison et l'illumination aux branches égarées de l'Humanité. Je vous promets que ce… ce différend sera bientôt oublié, et que nous entrerons ensemble dans un nouvel âge de paix.

Guardia secoua la tête et porta la main à un étui qu'il portait au côté.

— Je pense que vous avez tort, mais vous nous avez vaincus et mon opinion ne signifie plus rien. Il déroula un parchemin. Je vais à présent vous lire la déclaration que nous vous faisons, Varvaras. Tous mes officiers l'ont signée, et elle restera comme le témoignage de notre volonté de vous défier.

S'étant raclé la gorge, il commença à lire.

— Nous avons affronté votre Maître de Guerre déloyal afin de préserver notre mode de vie et de résister au joug de la domination impériale. Ce fut, en vérité, non pour la gloire, non pour la richesse, non pour l'honneur que nous avons combattu, mais pour la liberté, qu'aucun honnête homme ne se laisserait arracher. Cependant, les meilleurs de nos guerriers ne peuvent tenir tête à la sauvagerie de votre guerre, et plutôt que de voir notre culture exterminée, nous vous livrons cette citadelle et nos mondes. Puissiez-vous régner en temps de paix avec plus d'égards que vous ne faites la guerre.

Avant que Varvaras ne pût réagir à la déclaration du précepteur supérieur, les décombres se mirent à remuer et à grogner derrière lui. La pierre et le métal se déplacèrent, poussés par en dessous.

Loken crut d'abord qu'il s'agissait de la seconde charge séismique qu'il avait redoutée, mais il remarqua que le tremblement était bien plus localisé. Les Janissaires se dispersèrent, et lancèrent des cris d'alarme quand d'autres

débris roulèrent de la brèche. Loken agrippa le manche de son épée quand de nombreux guerriers de la Fraternité portèrent la main à leurs armes.

Alors la brèche éclata dans une dispersion de roche brisée, et quelque chose d'immense surgit du sol, poussant un rugissement de haine bestiale. Les soldats reculèrent devant le géant écarlate, projetés pour certains par la violence de sa réapparition soudaine.

Angron se dressa au-dessus d'eux, ensanglanté et enragé. Loken s'émerveilla qu'il pût encore être en vie après avoir été comprimé sous des milliers de tonnes de roche. Mais Angron était un primarque. Quoi d'autre qu'un anathame aurait pu le vaincre ?

— Du sang pour Horus ! beugla-t-il en sautant de la brèche.

Le primarque retomba dans un bruit de tonnerre qui fendit la pierre sous lui, son vouge tronçonneur fauchant devant lui le premier rang entier des guerriers de la Fraternité. Ephraïm Guardia mourut dès la première seconde de l'attaque d'Angron, son corps sabré en travers du poitrail.

Angron hurla sa soif de bataille en continuant d'équarrir la Fraternité par de grands mouvements horizontaux de son arme monstrueuse. Sa folie ravageuse était terrible à contempler. Pour autant, les guerriers de la Fraternité n'allaient pas se laisser tuer sans résister.

— Non ! Arrêtez ! leur cria Loken, mais il était déjà trop tard. Les derniers soldats ennemis épaulèrent leurs armes, et se mirent à tirer sur les Sons of Horus et les autres unités présentes. Il n'avait pas le choix.

— Feu ! ordonna-t-il.

La fusillade fit pleuvoir sur les rangs de la Fraternité une tempête mortelle de bolts explosifs tirés presque à bout portant. Le vacarme fut assourdissant et horriblement bref ; les prisonniers furent rapidement abattus sans pitié ou démembrés par Angron.

En quelques secondes, tout fut terminé, et les derniers survivants de la Fraternité n'étaient plus.

Des appels lancés par les unités de commandement byzantines réclamèrent désespérément une équipe médicale. Loken vit un groupe de fantassins agenouillés autour d'un de leurs officiers à la grande gabardine crème tachée de rouge. L'or de ses médailles brilla à la lumière de midi quand l'un des soldats s'écarta devant lui. Loken réalisa qui était l'individu à terre.

Hektor Varvaras gisait dans une large mare de sang, et même de là où il se trouvait, Loken sut qu'il ne pourrait être sauvé. Le thorax de l'homme avait éclaté de l'intérieur : les extrémités luisantes de plusieurs côtes dépassaient

de sa poitrine, là où il était clair qu'un bolt l'avait touché.

Loken pleura de voir brisée cette paix fragile, et laissa son épée tomber au sol, de dégoût pour ce qui s'était produit et qu'il avait été contraint d'ordonner. L'attaque absurde d'Angron avait mis en péril la vie de ses guerriers. Il n'avait pas eu d'autre choix que de les faire tirer.

Et il le regrettait.

La Fraternité s'était montrée un adversaire honorable et les Sons of Horus l'avait massacré comme du bétail. Angron se dressait au milieu de son carnage, la chaîne tronçonneuse de son vouge éclaboussant les Astartes les plus proches.

Les Sons of Horus acclamèrent la réapparition du primarque des World Eaters, mais Loken se sentait écœuré à la vue d'un tel spectacle barbare.

— Ça n'était pas une façon digne de mourir pour des guerriers, dit Torgaddon. Leurs morts nous font honte à tous.

Loken ne lui répondit pas. Il en était incapable.

OceanofPDF.com



Le Primarque Angron jaillit des décombres

OceanofPDF.com

VINGT-ET-UN

Illumination

À la chute de la Citadelle de Fer, la guerre sur Aureus fut achevée. La Fraternité en tant qu'organisation combattante avait été démantelée, et même s'il subsistait quelques poches de résistance à réduire, le conflit pouvait être considéré comme terminé. Les pertes avaient été élevées dans les deux camps, plus spécialement parmi les unités de l'Armée Impériale. Le corps d'Hektor Varvaras fut ramené vers la flotte avec les honneurs qui lui étaient dus, et rendu à l'espace au terme d'une cérémonie à laquelle assistèrent les officiers de plus haut rang de l'expédition.

Le Maître de Guerre fit en personne l'élégie du seigneur commandant, avec une passion et une douleur manifestement profondes.

— L'héroïsme ne réside pas uniquement dans l'homme, mais aussi dans sa faculté à saisir l'opportunité, prononça-il. C'est uniquement d'où nous nous tenons, d'où nous regardons son succès que certains peuvent s'en réjouir, mais nous avons perdu ce jour-là des milliers de nos meilleurs combattants et je pleure chacun d'entre eux. Hektor Varvaras savait que pour marcher avec les dieux, il devait attendre d'entendre leur pas résonner derrière les événements, puis sauter et s'agripper au revers de leurs robes. Varvaras nous a quittés, mais il n'aurait pas voulu que notre deuil nous freine, car l'histoire n'attend jamais. Elle n'a pas de présent, rien qu'un passé

directement lié au futur. Essayer de s'y accrocher, c'est vouloir être balayé avec lui. Et cela, mes amis, ne se produira jamais, pas tant que je serai Maître de Guerre. Ces hommes qui ont combattu et risqué leurs vies avec Varvaras veilleront à jamais sur ce monde, afin que son sacrifice ne soit jamais oublié.

D'autres orateurs firent leurs adieux au seigneur commandant, mais aucun avec la même éloquence. Fidèle à sa parole, Horus fit en sorte que les unités de l'Armée Impériale qui avaient été loyales à Varvaras fussent détachées à la protection des planètes qu'elles venaient de ramener dans le giron impérial.

Un nouveau gouverneur fut installé dans ses fonctions, et la puissance martiale de la flotte entama son lent processus de regroupement, en préparation de l'étape suivante de la croisade.

La cabine de Karkasy empestait l'encre et les vapeurs d'alcool. Sa copieuse mécanique tournait à plein régime pour imprimer suffisamment d'exemplaires d'une nouvelle édition de *La vérité est tout ce que nous avons* . Bien que sa production eût dernièrement été moins prolifique, sa boîte de Bondsman numéro 7 était presque vide. Il y avait presque une existence de cela, à ce qu'il lui semblait, Ignace Karkasy se rappela s'être demandé si la durée de vie de sa créativité se limiterait à la quantité de carnets qui lui restait à noircir. De telles pensées lui paraissaient maintenant bien puériles au vu de l'ardent désir d'écrire qui l'animait ces jours-ci.

Il s'assit au bord de sa couchette, le dernier endroit libre où il put encore se poser, pour y peaufiner les derniers vers injurieux de son nouveau pamphlet en fredonnant pour lui-même d'un air satisfait. Les papiers remplissaient la petite chambre, dispersés sur le sol, punaisés sur les cloisons, empilés sur toute surface assez plate pour les accueillir. Des notes gribouillées, des odes abandonnées et des strophes à moitié finies occupaient toute la place, mais telle était la fécondité de sa muse qu'il ne s'attendait pas à la voir s'épuiser de sitôt.

Il avait entendu dire que la guerre contre les Aurétiens était terminée, que les Sons of Horus avaient finalement pris la dernière citadelle quelques jours plus tôt, après ce que la rumeur du vaisseau nommait déjà « le massacre des Montagnes Blanches ». Il n'avait pas encore eu vent de toute l'histoire, mais plusieurs sources qu'il avait entretenues durant les dix mois de la guerre allaient sûrement l'abreuver d'éléments juteux.

Il entendit frapper trois coups secs à sa porte.

— Entrez !

Karkasy continua d'écrire pendant que l'écoutille s'ouvrit, trop concentré sur les mots pour gâcher une seule seconde de son temps.

— Oui ? dit-il sans lever le nez. Que puis-je pour vous ?

Aucune réponse ne vint, il leva donc un regard irrité pour trouver un guerrier en armure dressé en silence devant lui. Karkasy commença par ressentir un accès de panique en voyant la longue épée de l'homme, et le reflet dur qui courait sur le pistolet rangé dans son étui, mais il se détendit en reconnaissant le garde du corps de Petronella Vivar. Maggard, ou quelque chose comme ça.

— Eh bien ? demanda-t-il à nouveau. Vous souhaitiez quelque chose ?

Maggard ne proféra toujours pas le moindre mot, et Karkasy se rappela enfin que l'homme était muet, en se disant qu'il était bien stupide d'envoyer comme messager quelqu'un qui ne pouvait pas parler.

— Je ne peux pas vous aider si vous ne m'expliquez pas pourquoi vous êtes ici, articula lentement Karkasy pour s'assurer que le garde du corps comprendrait bien.

En guise de réponse, Maggard tira de sa ceinture un morceau de papier plié et le lui tendit de sa main gauche. Le guerrier ne tenta aucunement de se rapprocher de lui. Avec un soupir résigné, Karkasy reposa son Bondsman et souleva du lit sa masse conséquente.

Il avança précautionneusement au milieu des piles de notes et prit le papier qui lui était tendu. Un papyrus de couleur sépia, tel que ceux produits dans les spires gyptiennes, tissé de fibres en motif croisé. Un peu de mauvais goût selon lui, mais certainement hors de prix.

— Qui vous a envoyé me porter ça ? demanda Karkasy, avant de se souvenir à nouveau que ce messager ne pouvait pas parler. Il secoua la tête en se permettant un sourire, déplia le papyrus et posa les yeux sur le contenu de ce mot.

Il fronça les sourcils en reconnaissant des vers de sa composition, à l'imagerie sombre et au symbolisme puissant. Tous étaient dans le désordre, tirés d'une dizaine de poèmes différents.

Karkasy atteignit le bas de la feuille, et sa vessie se vida de terreur quand il réalisa la portée de ce message, et la fonction de son porteur.

Petronella arpentait à grands pas la longueur de son salon, impatiente de

commencer à transcrire les dernières pensées de son garde du corps. Le temps que Maggard avait passé avec les Astartes avait été des plus fructueux, et elle en avait déjà appris beaucoup sur ce qui lui eût normalement été caché.

Une structure commençait à s'imposer, celle d'une fable tragique narrée en ordre inversé, s'ouvrant sur le lit de mort du primarque, et dont la coda triomphale parlerait de sa survie et de ses gloires à venir. Après tout, elle n'allait pas se limiter d'elle-même à un seul ouvrage.

Elle commençait même à envisager un titre provisoire, dont elle estimait qu'il convoyait toute la gravité requise pour traiter d'un tel sujet, tout en l'incluant, elle, dans sa formulation.

Petronella appellerait cette pièce maîtresse *Dans le sillage des dieux* , et avait décidé quelle serait sa phrase d'ouverture. Cette ligne importante entre toutes, où le lecteur était accroché ou restait froid, tirée de ses propres pensées terrifiées au moment où le Maître de Guerre s'était écroulé devant elle.

J'étais là, le jour où Horus est tombé.

Cette phrase avait toutes les qualités tonales adéquates, laissait les lecteurs dans le doute. Ils allaient lire une histoire profonde, mais dont la fin demeurait jalousement gardée.

Tout se mettait en place, mais Maggard tardait à revenir de sa dernière incursion dans le monde des Astartes et sa patience s'amenuisait. Sa frustration avait déjà poussé Babeth jusqu'aux larmes, et elle avait renvoyé la camériste vers la pièce minuscule où celle-ci dormait.

Elle entendit à côté s'ouvrir la porte de ses appartements, et marcha droit vers l'antichambre de réception pour réprimander Maggard.

— Quelle heure signifie exactement pour toi… commença-t-elle, mais sa voix s'éteignit lentement quand elle vit que la personne présente devant elle n'était pas Maggard.

C'était le Maître de Guerre.

Il n'était habillé que de robes simples, et paraissait ainsi encore plus majestueux qu'elle se souvenait l'avoir vu. Horus projetait une aura intense, et elle se retrouva incapable de parler lorsqu'elle posa le regard sur lui, frappée par la pleine force de sa personnalité.

Derrière lui, le cadre de la porte était occupé par la silhouette imposante du premier capitaine Abaddon. Horus leva les yeux quand il l'entendit arriver et adressa un signe de tête à son capitaine, qui referma la porte dans son

dos.

— Mademoiselle Vivar, salua le Maître de Guerre. Petronella dut fournir un effort de volonté pour retrouver l'usage de sa voix.

— Oui… Monseigneur, bégaya-t-elle, horrifiée que le Maître de Guerre dût voir ses quartiers dans un état aussi lamentable. Elle devrait se souvenir de punir Babeth pour avoir négligé ses fonctions. Je… C'est-à-dire, je ne m'attendais…

Horus leva la main pour l'apaiser et la fit se taire.

— Je sais vous avoir négligée, dit-il. Vous avez recueilli mes pensées les plus intimes, et j'ai laissé les préoccupations du conflit contre la Technocratie détourner mon attention de vous.

— Monseigneur, je n'attendais pas de votre part autant de considération, répondit Petronella.

— Vous seriez surprise, lui dit-il en souriant. Votre ouvrage avance bien ?

— Très bien, monseigneur, lui confirma-t-elle. Depuis notre dernière rencontre, j'ai tâché d'être prolifique.

— Puis-je y jeter un œil ?

— Bien entendu, répondit-elle, exaltée qu'il pût s'intéresser à son travail. Il lui fallait maintenant se forcer à marcher, à non à courir, jusqu'à son bureau, où elle indiqua les feuillets amoncelés sur son écritoire.

— C'est un peu en désordre, mais tout ce que j'ai écrit est là, jubila-t-elle. Je serais honorée de recevoir vos critiques. Après tout, qui serait mieux qualifié que vous ?

— En effet, convint Horus en la suivant jusqu'à l'écritoire pour y ramasser sa production la plus récente. Son regard parcourut les pages, lisant et digérant leur contenu plus vite qu'aucun homme ordinaire n'en eût été capable.

Elle guetta sur son visage la moindre réaction, mais il demeura aussi indéchiffrable qu'une statue, au point qu'elle commença à redouter sa désapprobation.

Il reposa finalement les pages sur son sous-main.

— Tout cela est excellent. Vous êtes une documentaliste très talentueuse.

— Je vous remercie, monseigneur, lança-t-elle dans un élan d'enthousiasme, cet éloge se déversant en elle comme un fortifiant.

— Oui, vraiment, dit Horus, la voix soudain devenue froide. Il en deviendrait presque dommage que personne ne puisse jamais lire ce que vous avez écrit.

Maggard leva la main pour attraper le poète par l'avant de sa tenue, le retourna et lui enroula son bras autour du cou. Karkasy lutta contre cette prise robuste, impuissant contre la force supérieure de Maggard.

— Pitié ! s'étrangla-t-il. La terreur lui rendait la voix perçante. S'il vous plaît, ne faites pas ça !

Maggard ne dit rien, et il entendit un bruit de cuir quand la main libre du guerrier souleva le rabat de son holster. Karkasy se débattit, mais ne pouvait rien faire. La puissance écrasante du bras de Maggard le privait de son souffle. Sa vision commençait à se brouiller.

Karkasy pleura des larmes amères, et le temps parut se ralentir. Il entendit le raclement apathique du pistolet glissant hors de son étui, et le clic sonore du chien ramené en arrière.

Il se mordit la langue. Une écume sanglante lui monta aux coins de la bouche. La morve et les larmes se mêlaient sous son nez, ses talons glissaient désespérément au sol, et des papiers volaient dans toutes les directions.

L'acier froid se pressa sous son cou. Le canon de l'arme de Maggard lui était enfoncé sous la mâchoire. Karkasy sentit l'odeur de l'huile.

Il aurait tant voulu…

La détonation se répercuta en échos assourdissants dans la cabine exiguë.

Petronella ne fut d'abord pas sûre d'avoir bien compris ce que le Maître de Guerre avait voulu dire. Pourquoi personne ne pourrait-il lire son œuvre ? Puis elle déchiffra la lueur froide dans ses yeux.

— Monseigneur, je ne suis pas certaine de comprendre, dit-elle, hésitante.

— Vous m'avez très bien compris.

— Non… murmura-t-elle en reculant devant lui.

Le Maître de Guerre la suivit, ses pas lents et mesurés.

— Quand nous nous sommes parlé dans l'apothecarion, je vous ai laissé regarder dans la boîte de Pandore, mademoiselle Vivar, et j'en suis sincèrement désolé. Une seule personne a besoin de savoir ce que renferme ma tête. Les choses que j'ai faites et vues, ce que je m'apprête à faire… Et cette personne n'est autre que moi.

— Je vous en prie, monseigneur, supplia-t-elle en quittant son bureau pour reculer vers l'antichambre. Si vous n'êtes pas satisfait de ce que j'ai écrit, tout peut être révisé et corrigé. Vous auriez un droit d'approbation sur l'ensemble, bien entendu.

Horus secoua la tête, en continuant de se rapprocher d’elle à chaque pas.

Petronella sentit ses yeux s’emplir de larmes. Tout ceci ne pouvait pas réellement être en train de se produire. Le Maître de Guerre n’aurait jamais essayé de l’intimider, ce devait être une plaisanterie cruelle jouée à ses dépens. L’idée des Astartes se moquant d’elle piqua au vif sa fierté blessée, et la part d’elle qui avait rétorqué au Maître de Guerre à leur première rencontre remonta à la surface.

— Je suis la Palatina Majoria de la maison Carpinus, et je vous somme de me respecter ! cria-t-elle en se dressant fermement devant lui. Vous n’avez pas le droit de me menacer de la sorte.

— Je ne cherche pas à vous menacer, dit Horus, qui tendit doucement les mains pour la tenir par les épaules.

— Non ? demanda Petronella, que cette promesse soulageait. Elle savait que ça n’était pas possible, qu’il devait y avoir une erreur.

— Non, dit Horus, en glissant les mains vers son cou. Je veux vous éclairer.

D’un mouvement sec du poignet, il lui brisa la nuque.

La cellule était étroite, mais propre et bien entretenue. Mersadie Oliton était assise près du lit, et pleurait doucement, les larmes coulant en abondance sur sa peau d’ébène. Kyril Sindermann était assis avec elle et lui aussi se répandait en pleurs, une main fermée sur celle de l’occupante du lit.

Euphrati Keeler gisait immobile, le reflet de sa peau pâle et lisse la faisant ressembler à une céramique polie. Depuis qu’elle avait fait face à l’indicible dans la chambre d’archivage numéro trois, Euphrati était demeurée inerte, en observation sur le pont médical.

Sindermann avait raconté à Mersadie ce qui était arrivé. Elle s’était depuis retrouvée tiraillée entre l’envie de le croire et de le traiter de fou. Sa description d’Euphrati s’interposant devant un démon, et de l’énergie de l’Empereur se déversant de son corps était trop absurde pour être vraie… Elle se demanda s’il en avait déjà parlé à d’autres.

Les apothicaires et les médecins ne trouvaient chez Euphrati aucun désordre physique, excepté cette brûlure en forme d’aigle sur sa paume, qui refusait de s’effacer. Ses constantes vitales étaient stables, ses enregistrements d’ondes cérébrales paraissaient normaux : personne ne pouvait expliquer son état et personne ne savait comment la tirer de son coma apparent.

Mersadie lui rendait visite aussi souvent qu'elle le pouvait, mais elle savait que Sindermann, pour sa part, venait chaque jour, passait plusieurs heures de suite à son chevet. Ils se retrouvaient là parfois, et parlaient ensemble à Euphrati des événements survenus sur les planètes en dessous d'eux, des batailles livrées, ou simplement des racontars qui circulaient à bord.

Rien ne semblait atteindre l'imagiste, et Mersadie se demandait parfois s'il n'aurait pas été charitable de la laisser mourir. Que pouvait-il y avoir de pire pour une personne comme Euphrati Keeler que d'être emprisonnée par sa propre chair, sans capacité de raisonner ou de communiquer…

Elle et Sindermann étaient arrivés au même moment ce jour-ci, et s'étaient immédiatement aperçus que l'autre avait pleuré. La nouvelle du suicide d'Ignace Karkasy les avait tous deux profondément atteints. Mersadie ne parvenait toujours pas à croire qu'il eût pu commettre un tel acte.

Une lettre d'adieu avait été retrouvée dans sa cabine. Et on prétendait qu'il l'avait rédigée en vers, ce qui en disait long sur sa suffisance artistique.

Ils avaient pleuré à deux cette nouvelle âme perdue, puis s'étaient assis de part et d'autre du lit, en se tenant les mains et celles d'Euphrati pour évoquer des heures meilleures.

Tous deux se tournèrent en entendant des coups frappés derrière eux.

Un homme au visage fin et honnête, portant l'uniforme de la Legio Mortis, se présenta dans l'embrasure de l'entrée. Derrière lui, le couloir était bondé, constata Mersadie.

— Puis-je me permettre d'entrer ? s'enquit-il.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle.

— Je m'appelle Titus Cassar et je suis moderati primus sur le *Dies Irae* . Je suis venu voir la sainte.

Ils se retrouvèrent sur le pont d'observation, dont l'éclairage resta tamisé. Seule la lumière reflétée par les planètes qu'ils venaient de conquérir agrémentait l'obscurité. Loken se tenait là, la paume contre le verre blindé, à penser que quelque chose de fondamental était arrivé aux Sons of Horus sur Aureus, mais sans savoir dire quoi.

Torgaddon le rejoignit un moment plus tard, et Loken l'accueillit par une accolade fraternelle, heureux qu'il lui restât un camarade aussi fidèle.

Ils demeurèrent silencieux quelques instants, perdus dans leurs pensées, à regarder les planètes vaincues tourner dans l'espace au-dessous d'eux. Les préparatifs du départ étaient presque achevés et la flotte était prête à

repartir, même si aucun des guerriers embarqués n’avait une idée de leur prochaine destination.

Ce fut Torgaddon qui brisa le silence.

— Que va-t-on faire, alors ?

— Je ne sais pas, Tarik. Je n’en sais vraiment rien.

— Je me disais bien, dit Torgaddon en levant une éprouvette, où nageait quelque chose au reflet doré sous la lumière ténue. Dans ce cas, ça ne va pas nous aider.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Loken.

— Ça, répondit Torgaddon, ce sont les fragments de bolt extraits d’Hektor Varvaras.

— Des fragments de bolt ? Et pourquoi les as-tu récupérés ?

— Parce qu’ils sont à nous.

— Comment ça ?

— Je te dis qu’ils sont à nous, répéta Torgaddon. Le bolt qui a tué le seigneur commandant a été tiré par un bolter Astartes, pas par une des armes de la Fraternité.

Loken secoua la tête.

— Non, il doit y avoir une erreur.

— L’Apothicaire Vaddon a testé les fragments lui-même. C’est un bolt à nous, pas d’erreur possible.

— Tu crois que Varvaras a été touché par un bolt perdu ?

De la tête, Torgaddon fit signe que non.

— La blessure était centrée, Garvi. Quelqu’un l’a visé.

Loken et lui comprenaient tous deux les implications de cette découverte, et Loken se sentit gagné par une humeur mélancolique à l’idée que Varvaras eût été assassiné par un des leurs.

Ils se turent un long moment.

— Après tant de tromperie et de destruction, devons-nous désespérer, ou sont-ce la foi et l’honneur qui nous mèneront à l’action ?

— D’où est-ce que tu tires ça ? s’étonna Torgaddon.

— C’est un extrait de discours, je l’ai lu dans un livre que Sindermann m’a prêté, dit Loken. Il me paraît approprié, étant donnée notre situation.

— C’est vrai, admit Torgaddon.

— Que sommes-nous en train de devenir, Tarik ? Je ne reconnais plus notre légion. Quand a-t-elle changé ?

— Au moment où nous avons rencontré la Technocratie.

— Non, dit Loken. Je pense que c'était sur Davin. Plus rien n'est pareil depuis. Quelque chose est arrivée aux Sons of Horus là-bas, quelque chose de sombre et de maléfique.

— Tu es conscient de ce que tu dis ?

— Oui, affirma Loken. Je dis que nous devons défendre la vérité de l'Imperium de l'Humanité, qu'importe le mal qui puisse l'assaillir.

Torgaddon hocha la tête

— Le serment du Mournival, avait-il reconnu.

— Le mal s'est immiscé dans notre légion, et c'est à nous de l'en déraciner. Es-tu avec moi ? demanda Loken.

— Toujours, répondit Torgaddon, et les deux guerriers se serrèrent la main à la manière ancienne de Terra.

Le sanctum du Maître de Guerre était aussi peu éclairé, avec pour seule source de lumière le scintillement froid des instruments du pont. La salle était pleine. Le noyau dur des officiers et des commandants du Maître de Guerre se tenait rassemblé autour de la table. Ce dernier était assis à sa place habituelle, qui présidait l'assemblée ; Aximand et Abaddon, debout derrière lui, rappelaient par leur présence quelle était son autorité. Maloghurst, Regulus, Erebus, le princeps Turnet de la Legio Mortis, et divers officiers supérieurs de l'Armée Impériale triés sur le volet formaient le reste de l'auditoire.

Satisfait que toux ceux dont la présence était requise fussent arrivés, Horus se pencha en avant et se mit à parler.

— Mes amis, la phase suivante de notre campagne parmi les étoiles va bientôt commencer, et je sais que vous êtes tous curieux de savoir quelle est notre prochaine destination. Je vais vous la révéler, mais avant cela, chacun d'entre vous doit être conscient de l'ampleur de la tâche qui nous attend.

Il constata avoir obtenu la pleine attention de tous, et poursuivit.

— Je vais renverser l'Empereur et prendre sa place sur le Trône de Terra en tant que maître de l'Humanité.

L'énormité de ses paroles fut évidemment un choc pour l'assemblée martiale, à qui il laissa plusieurs minutes pour apprécier tout leur poids, en se délectant de l'expression alarmée qu'il trouva sur chaque visage.

— N'ayez pas peur, vous êtes tous en terrain ami, s'amusa Horus. J'ai parlé individuellement à chacun d'entre vous durant le cours de la guerre contre la Technocratie. C'est la première fois que vous êtes rassemblés et

que je peux vous parler ouvertement de notre destin. Vous serez mon conseil de guerre, ceux à qui je pourrai confier l'avancement de mon plan.

Il se leva de son siège, et continua de parler en faisant le tour de la table.

— Prenez un instant pour observer le visage de l'homme assis à côté de vous. Dans les combats qui viendront, il sera votre frère, car tous les autres se détourneront de nous quand nous aurons fait connaître nos intentions. Les frères d'hier s'affronteront pour le prix ultime que sera la domination de la galaxie. Nous devrons faire face à des accusations de trahison, mais ces charges finiront par tomber, parce que nous avons raison. Nous avons raison et l'Empereur nous ment. Il m'a mal jugé s'il croyait que je resterais sans rien faire tandis qu'il se désintéresse de ses domaines pour essayer de se hisser au statut de dieu, en nous abandonnant parmi les ruines qu'a engendrées son ambition.

L'Empereur peut compter sur la loyauté de millions de soldats, et de centaines de milliers de guerriers Astartes. Ses flottes s'étendent au milieu des étoiles d'un bout à l'autre de la galaxie. La 63^{e} expédition ne peut espérer égaler de telles ressources ; vous le savez tous. Malgré quoi nous avons l'avantage.

— Quel avantage ? demanda Maloghurst, exactement au bon moment.

— Celui de la surprise. Personne ne nous suspecte encore d'avoir eu connaissance du véritable projet de l'Empereur, et c'est en cela que réside notre plus grande force.

— Et Magnus ? ajouta diligemment Maloghurst. Que se passera-t-il quand Leman Russ l'aura ramené sur Terra ?

Horus sourit.

— Calme tes inquiétudes, Mal. J'ai déjà contacté mon frère Russ, et je l'ai pleinement éclairé sur l'usage de sorts et d'invocations démoniaques que faisait Magnus. Il a montré… une colère adéquate, et je pense l'avoir convaincu que de ramener Magnus sur Terra serait une perte de temps.

Maloghurst retourna son sourire au Maître de Guerre.

— Magnus ne quittera jamais Prospero vivant.

— Non, reconnut Horus.

— Qu'en est-il des autres légions ? s'inquiéta de savoir Regulus. Elles ne resteront pas sans rien faire quand nous déclarerons la guerre à l'Empereur. Comment proposez-vous de les neutraliser ?

— C'est une excellente question, adepte, dit Horus en continuant son tour de la table pour venir parler au-dessus de son épaule. Nous ne sommes pas

sans alliés. Fulgrim est avec nous, et il est en route pour gagner Ferrus Manus des Iron Hands à notre cause. Lorgar comprend lui aussi la nécessité de ce qui doit être fait, et tous deux ont rallié la pleine puissance de leurs légions à ma bannière.

— Ce qui en laisse beaucoup d'autres, lui fit remarquer Erebus.

— En effet, chapelain, mais avec votre aide, d'autres se joindront à nous. Sous couvert de l'Édit des Chapelains, nous enverrons des émissaires vers chacune des légions, pour y promouvoir la formation de loges guerrières. Les débuts seront humbles, mais nous pourrons en convaincre beaucoup.

— Cela prendra du temps, dit Erebus. Horus hocha la tête.

— Il nous faudra du temps, oui, mais cela nous sera profitable à long terme. Pendant ce temps, les légions dont je ne crois pas que nous pourrons dévoyer auront répondu à des ordres de mobilisation. Les Ultramarines vont se rassembler sur Calth pour y être attaqués par les Kor Phaeron des Word Bearers, et les Blood Angels ont été envoyés vers l'amas de Signus, où Sanguinius s'engluera dans le sang. Alors nous porterons un coup unique et décisif contre Terra.

— Cela laisse encore d'autres légions, estima Erebus.

— Je le sais, répondit Horus, mais le plan que j'ai conçu éliminera une fois pour toutes la menace qu'elles représentent pour nous. Je vais les attirer dans un piège dont aucune ne réchappera. Je vais anéantir ce que l'Empereur a fait de l'Imperium, et de ses cendres se lèvera un nouveau maître de l'Humanité !

— Et où comptez-vous tendre ce piège ? demanda Maloghurst.

— Non loin d'ici, dit Horus, dans le système d'Isstvan.

OceanofPDF.com

LA GALAXIE EN FLAMMES

Ben Counter

OceanofPDF.com

~ DRAMATIS PERSONAE ~

Primarques

HORUS LE MAÎTRE DE GUERRE, Commandant en Chef des Luna Wolves
ANGRON, Primarque des World Eaters
FULGRIM, Primarque des Emperor's Children
MORTARION, Primarque de la Death Guard

Sons of Horus

EZEKYLE ABADDON, Premier Capitaine
TARIK TORGADDON, Capitaine de la 2^{e} Compagnie
IACTON QRUZE, Capitaine de la "Le Mal Entendu"3^{e} Compagnie
HORUS AXIMAND, Capitaine de la "L'Autre Horus"5^{e} Compagnie
SERGHAR TARGOST, Capitaine de la 7^{e} Compagnie, Maître de Loge
GARVIEL LOKEN, Capitaine de la 10^{e} Compagnie
LUC SEDIRAE, Capitaine de la 13^{e} Compagnie
TYBALT MARR "SOIT L'UN", Capitaine de la 18^{e} Compagnie
KALUS EKADDON, Capitaine, Escouade Reaver Catulan
FALKUS KIBRE, "LE FAISEUR DE VEUVES", Capitaine, Escouade Terminator Justaerin
NERO VIPUS, Sergent, Escouade tactique Locasta
MALOGHURST "LE RETORS", Ecuyer du Maître de Guerre

Autres Space Marines

EREBUS, Premier Chapelain des Word Bearers
KHÂRN, Capitaine, 8^{e} Compagnie d'Assaut des World Eaters

Nathaniel Garro, Capitaine de la Death Guard

Lucius, Épéiste des Emperor’s Children

Saul Tarvitz, Premier Capitaine des Emperor’s Children

Eidolon, Seigneur Commandant des Emperor’s Children

Fabius Bile, Apothicaire des Emperor’s Children

Legio Mortis

Princeps Esau Turnet, Commandant du *Dies Irae* , Titan de classe Imperator

Moderati Primus Cassar, Membre de l’équipage du *Dies Irae*

Moderati Primus Aruken, Membre de l’équipage du *Dies Irae*

Personnages Impériaux Non-Astartes

Adepte Regulus, Représentant du Mechanicum auprès d’Horus

Ing mae Sing, Maîtresse des Astropathes

Kyril Sindermann, Premier itérateur

Mersadie Oliton, Commémoratrice officielle, documentaliste

Euphrati Keeler, Commémoratrice officielle, imagiste

Peeter Egon Momus, Architecte Concepteur

Maggard, Agent civil de Maloghurst

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

LES LONGS COUTEAUX

OceanofPDF.com

UN

L’Empereur nous garde
Une longue nuit
Le bruit des sphères

— J’étais là, dit Titus Cassar, dont la voix tremblante avait peine à atteindre le fond de la salle. J’étais là le jour où Horus s’est détourné de l’Empereur.

Ses mots amenèrent un soupir collectif de la congrégation. Comme un seul, les fidèles du Lectio Divinitatus courbèrent la tête. Depuis l’arrière de cette soute à munitions déserte, au plus profond des ponts inférieurs du *Vengeful Spirit* , le vaisseau-amiral du Maître de Guerre, Kyril Sindermann étudiait l’allocution pénible de Cassar. Même si l’homme n’était pas un itérateur, ses paroles convoyaient la foi assurée de celui qui croyait sincèrement en ce qu’il disait.

Sindermann lui enviait cette certitude. Cela faisait plusieurs mois qu’il n’avait rien ressenti qui pût en approcher.

En tant que premier itérateur de la 63^{e} expédition, il était du devoir de Sindermann de clamer haut et fort la vérité impériale qui guidait leur Grande Croisade, celle qui illuminerait les mondes amenés à reconnaître la loi de l’Empereur et la gloire de l’Imperium. Porter la lumière de la raison, et la justesse séculaire jusqu’aux confins les plus reculés de domaines humains en expansion permanente avait été une noble entreprise.

Mais quelque part en route, les choses avaient mal tourné.

Sindermann n’était pas sûr de pouvoir dire quand. Peut-être sur Xenobia ?

Davin ? Ou sur Aureus ? Ou sur n'importe quel autre d'une dizaine de mondes qu'ils avaient soumis ?

Lui-même avait autrefois été connu comme le plus grand chantre de la vérité matérielle, mais les temps avaient changé. Cela lui rappela Sahlonum, l'ancien philosophe sumaturien, qui s'était demandé pourquoi la lumière de la science nouvelle ne semblait pas éclairer aussi loin que celle de l'ancienne sorcellerie.

Titus Cassar continuait de débiter son sermon monocorde, et Sindermann ramena son attention vers lui. Cassar, grand et angulaire, portait l'uniforme d'un moderati primus. Il était l'un des commandants supérieurs du *Dies Irae* , un Titan de bataille de classe Imperator. Sindermann suspectait que ce fut son grade, doublé d'une amitié précoce avec Euphrati Keeler, qui lui avaient accordé son statut au sein du Lectio Divinitatus ; un statut qui clairement n'aurait pas dû être le sien.

Euphrati Keeler. Imagiste, évangéliste…

Et sainte.

Sindermann se souvenait encore d'une jeune femme impétueuse, habitée d'une suprême confiance en elle-même, qu'il avait rencontrée dans la baie d'embarquement avant de partir rejoindre la surface de Soixante-Trois Dix-Neuf. Ils ne se doutaient pas alors de ce dont ils allaient être les témoins une fois arrivés aux pics des murmures.

Auprès du capitaine Loken, ils avaient constaté en quelle monstruosité s'était changé Xavyer Jubal sous l'influence du Warp. Sindermann avait essayé de rationaliser ce qu'il avait vu, en s'enterrant sous les livres pour chercher à mieux comprendre ce qui s'était produit. Euphrati ne disposait pas d'un tel refuge, et s'était tournée vers le Lectio Divinitatus pour y trouver le réconfort.

Le culte, qui vénérait l'Empereur comme un être divin, avait grandi depuis ses humbles débuts. Son mouvement se propageait aux autres flottes expéditionnaires de toute la galaxie, pour le plus grand courroux du Maître de Guerre. Là où il lui manquait jadis un centre d'unité, le culte avait trouvé en Euphrati Keeler sa première sainte et martyre.

Sindermann se souvenait du jour où il l'avait vue se dresser devant une horreur cauchemardesque échappée des portes de l'Empyrean, et renvoyer cette chose-là d'où elle était venue. Il l'avait vue, noyée de flammes cruelles, se relever sans une brûlure, une lueur aveuglante brillant depuis sa main tendue dans laquelle elle tenait un petit médaillon aquilin. D'autres

avaient été là ; Ing Mae Sing, la maîtresse des astropathes de la flotte, et une dizaine d'hommes de bord du vaisseau. La nouvelle s'était vite répandue, et du jour au lendemain, Euphrati était devenue sainte aux yeux des croyants, une icône à laquelle se raccrocher au milieu de l'espace.

Il n'était pas sûr de savoir ce qui l'avait amené à ce rassemblement… À ce sermon, se corrigea-t-il de lui-même. À ce service religieux. Le danger d'y être reconnu était bien réel. L'appartenance au Lectio Divinitatus était interdite, et s'il était découvert là, c'en serait fini de sa carrière d'itérateur.

— Nous allons à présent méditer la parole de l'Empereur, continua Cassar. Il s'apprêtait à lire dans un petit carnet relié de cuir, qui rappela à Sindermann les Bondsman numéro 7 sur lesquels feu Ignace Karkasy composait sa poésie scandaleuse. Une poésie qui, si les soupçons de Mersadie Oliton devaient s'avérer fondés, avait entraîné son assassinat.

Les écrits du Lectio Divinitatus n'étaient pas moins dangereux, songea l'itérateur.

— Nous avons de nouveaux fidèles parmi nous, dit Cassar, et Sindermann eut le sentiment infondé que tous les yeux de la soute se tournaient vers lui. Habitué à avoir pour public des continents entiers, il n'en fut pas moins profondément gêné.

— Lorsque des nouveaux fidèles sont attirés par l'adoration de l'Empereur, il est normal qu'ils se posent des questions, poursuivit Cassar. Ils savent que l'Empereur est certainement un dieu, car il surpasse tel un dieu toutes les engeances humaines. À l'exception de cela, ils sont dans le noir.

Sindermann pouvait au moins lui donner raison sur ce point.

— Ils se demandent principalement : « si l'Empereur est vraiment un dieu, que fait-il de sa puissance divine ? ». Nous ne voyons pas Sa main descendre du ciel, et très peu d'entre nous reçoivent les visions qu'Il nous accorde. Alors ne se préoccupe-t-Il pas de la plus grande majorité de ses sujets ?

Un court silence.

— Ils ne voient pas combien cette idée est fausse. Sa main est levée au-dessus de nous tous, et chacun d'entre nous lui doit sa dévotion. Dans les profondeurs du Warp, la puissante âme de l'Empereur affronte les présences ténébreuses qui voudraient venir nous consumer tous. Sur Terra, Il crée les merveilles qui offriront la paix, les lumières et l'accomplissement de nos rêves à cette galaxie. L'Empereur nous guide, nous éduque, et nous exhorte

à devenir plus que ce que nous sommes, mais par-dessus tout, l'Empereur nous garde.

— L'Empereur nous garde, reprit la communauté à l'unisson.

— La foi en le Lectio Divinitatus, en la parole divine de l'Empereur, n'est pas un chemin facile à suivre. Là où la vérité impériale nous réconforte par son rejet rigoureux de l'invisible, la parole divine exige de nous la force de croire en ce que nous ne pouvons pas voir. Plus nous regarderons longtemps cette galaxie, plus nous traverserons les flammes de la conquête, plus nous réaliserons que la divinité de l'Empereur est la seule vérité qui puisse exister. Nous n'avons pas recherché la parole divine, mais nous l'entendons, et nous sommes appelés à la suivre. La foi n'est pas un signe d'allégeance ou une théorie à débattre ; elle est quelque chose en nous, de fini et d'inévitable. Le Lectio Divinitatus est l'expression de cette foi, et ce n'est qu'en reconnaissant la divine parole que nous comprendrons la voie que l'Empereur a tracée pour l'Humanité.

Un excellent discours, estima Sindermann ; mal agencé, mais sincère. Ces mots avaient touché une fibre chez ceux qui les avaient entendus. Avec une telle conviction, un orateur de talent aurait pu rallier à lui des mondes entiers.

Avant que Cassar ne pût continuer, Sindermann entendit des cris soudains provenir du lacis de corridors qui menait à la soute. Il se retourna alors qu'une femme paniquée ouvrait à la volée la porte métallique qui se trouvait derrière lui. Dans son sillage, Sindermann entendit les détonations nettes des projectiles de bolters.

L'auditoire ébahi et déconcerté se tourna vers Cassar pour obtenir une explication, mais l'homme était aussi stupéfait qu'eux.

— Ils vous ont trouvés, lança Sindermann, réalisant ce qui arrivait.

— Tout le monde dehors ! cria Cassar. Dispersez-vous !

Sindermann se fraya un chemin au milieu de la foule affolée, vers l'avant de la salle et vers Cassar. Certains membres de la congrégation avaient sorti des armes, et d'après leur attitude martiale, l'itérateur devina qu'ils étaient des soldats de l'Armée Impériale. D'autres faisaient clairement partie de l'équipage, et Sindermann en savait assez sur la religion pour comprendre qu'ils défendraient leur foi par la violence s'ils y étaient contraints.

— Venez, il est temps que nous partions d'ici, dit Cassar en traînant le vénérable itérateur vers l'un des nombreux couloirs d'accès qui irradiaient depuis la soute. Lisant le désarroi sur son visage, il ajouta : n'ayez pas peur,

Kyril, l’Empereur nous garde.

— Je l’espère, répondit Sindermann, le souffle déjà court.

D’autres tirs résonnaient sous le plafond et les lueurs des tirs se répercutaient sur les murs. Sindermann jeta un coup d’œil par-dessus son épaule et vit la forme massive d’un Astartes en armure pénétrer dans la salle. Son cœur fit un bond à l’idée d’être devenu un ennemi pour de tels guerriers.

Il suivit Cassar en toute hâte le long du corridor d’accès et au travers de plusieurs portes anti-explosions. Leur itinéraire serpenta dans les profondeurs du vaisseau. Le *Vengeful Spirit* était un croiseur immense et il ne se représentait pas du tout le plan de cette zone, dont les parois lui paraissaient d’une austérité toute industrielle comparées à la magnificence des ponts supérieurs.

— Êtes-vous sûr de savoir où nous allons ? pantela Sindermann, à qui le souffle venait par inspirations douloureuses, ses membres âgés déjà fatigués par un exercice auquel ils étaient peu accoutumés.

— Vers les machines, répondit Cassar. C’est un vrai labyrinthe là-bas, et nous avons des amis chez les mécaniciens. Mais pourquoi ne veulent-ils pas nous laisser en paix ?

— Parce qu’ils vous craignent, dit Sindermann. Comme je vous craignais moi-même.

— Et vous en êtes certaine ? demanda Horus, primarque de la légion qui portait son nom et Maître de Guerre de l’Imperium. Sa voix résonnait dans le vaste strategium du *Vengeful Spirit* .

— Autant que je puis l’être, répondit Ing Mae Sing, la maîtresse des astropathes de la 63^{e} expédition. Ses traits étaient tirés, et ses yeux aveugles enfoncés dans leurs orbites ravagées. Les exigences physiques de centaines de communications télépathiques transgalaxie pesaient lourdement sur son corps émacié. Des acolytes astropathes gravitaient autour d’elles, habillés des mêmes robes d’un blanc spectral, et que le galimatias d’images qui tourbillonnait dans leurs têtes faisait marmonner sans un mot.

— De combien de temps disposons-nous ? s’enquit Horus.

— Comme pour tous les événements liés au Warp, il m’est difficile d’être précise, répondit Ing Mae Sing.

— Maîtresse Sing, rétorqua froidement Horus, la précision est justement ce que j’attends de vous, maintenant plus que jamais. La direction de toute

la Grande Croisade sera radicalement affectée par cette nouvelle, et si vous vous trompez, ce sera pour le pire.

— Monseigneur, je ne peux vous donner de réponse exacte, mais je pense que dans quelques jours au plus, les tempêtes Warp qui se profilent nous cacheront l'Astronomican, l'informa-t-elle en ignorant la menace implicite du Maître de Guerre. Même sans les voir, elle sentait la présence hostile de l'escouade Justaerin, les Terminators de la 1re compagnie des Sons of Horus, retirés dans les ombres du strategium. Passé ce délai, nous parviendrons à peine à l'entrevoir. Nos esprits ont déjà du mal à traverser le vide, et les navigators clament qu'ils seront bientôt dans l'incapacité de nous guider. La galaxie ne sera plus qu'une nuit noire.

De son poing, Horus frappa doucement le plat de sa paume.

— Avez-vous conscience de ce que vous dites ? Rien de plus dangereux ne pourrait arriver à la croisade.

— Je ne fais qu'affirmer ce que je constate, monseigneur.

— Si vous vous trompez…

Ça n'était pas une menace en l'air ; aucune de celles qu'il proférait ne l'était jamais. En un temps passé, la colère du Maître de Guerre ne l'aurait jamais amené à intimider d'une façon aussi ouverte, mais la violence du ton qu'avait employé Horus suggérait que ce temps était bien révolu.

— Nous souffrons tous de chacune de nos erreurs. Il n'en a jamais été autrement.

— Et qu'en est-il de mes frères Primarques ? Quelles nouvelles d'eux ? la questionna-t-il.

— Nous n'avons pas pu confirmer de contact avec le glorieux Sanguinius, lui apprit Ing Mae Sing, et Leman Russ n'a envoyé aucun rapport de sa campagne contre les Thousand Sons.

Horus partit d'un rire dur, un rire de Cthonia.

— Ça ne me surprend pas. Le Loup a son caractère, il ne se laissera pas distraire de la leçon qu'il compte donner à Magnus. Et les autres ?

— Vulkan et Dorn retournent vers Terra. Les autres Primarques poursuivent leurs campagnes en cours.

— Voilà enfin une bonne chose, dit Horus, songeur, dont le front se plissait. Et qu'en est-il du fabricator général ?

— Pardonnez-moi, monseigneur, mais nous n'avons rien reçu de Mars. Nous allons nous efforcer d'établir un contact par des moyens mécaniques, mais cela nous prendra plusieurs mois.

— Ceci est un manquement, Sing. La coordination avec Mars est essentielle.

Durant les dernières semaines, Ing Mae Sing avait diffusé télépathiquement une multitude de messages encodés entre le *Vengeful Spirit* et le fabricator général du Mechanicum, Kelbor-Hal. Bien que leur contenu lui fût inconnu, les émotions qu'ils convoyaient n'étaient que trop claires pour elle. Quoi que pouvait bien planifier le Maître de Guerre, le Mechanicum y jouait un rôle essentiel.

Horus parla à nouveau et la tira de ses pensées.

— Les autres Primarques ont-ils reçu leurs ordres ?

— Oui, monseigneur, dit l'astropathe, d'une voix incapable de dissimuler son malaise. La réponse du seigneur Guilliman des Ultramarines a été forte et claire. Le rassemblement de Calth est en cours et il rapporte que toutes ses forces seront bientôt prêtes à en partir.

— Et Lorgar ?

Ing Mae Sing marqua une pause, comme pour réfléchir à la manière de tourner sa prochaine phrase.

— Son message convoyait des traces résiduelles de… De fierté et d'obédience ; très fortes, presque fanatiques. Il accuse réception de vos ordres d'attaque et fait route vers Calth à bonne allure.

Ing Mae Sing se faisait une fierté de savoir garder le contrôle d'elle-même, comme il seyait à quelqu'un dont les émotions se devaient d'être mesurées, de peur de subir l'influence du Warp. Mais elle ne put empêcher une part d'entre elles de faire surface.

— Quelque chose vous préoccupe, maîtresse Sing ? s'inquiéta Horus, comme s'il lisait en elle.

— Monseigneur ?

— Mes ordres semblent vous troubler.

— Il ne m'appartient pas d'être troublée par vos ordres, monseigneur, assura Ing Mae Sing sur un mode neutre.

— Exact, rappela Horus. Telle n'est pas votre place. Et pourtant, vous mettez en doute la sagesse de mes actions.

— Non ! cria-t-elle presque. Mais il me serait difficile de ne pas ressentir la nature de vos communications, le poids du sang et de la mort dont chacune de vos transmissions est tissée. Il me semble inhaler une fumée ardente à chaque message que nous envoyons.

— Vous devez croire en moi, maîtresse Sing, dit Horus. Croyez que tout ce

que je fais est pour le bien de l'Imperium. Pensez-vous me comprendre ?

— Il ne m'appartient pas de comprendre, murmura l'astropathe. Mon rôle dans la croisade est d'accomplir la volonté du Maître de Guerre.

— Ceci est vrai, mais avant de vous retirer, maîtresse Sing, faites encore une chose pour moi.

— Oui, monseigneur ?

— Parlez-moi d'Euphrati Keeler, lui demanda Horus. Parlez-moi de celle qu'ils appellent la sainte.

Mersadie Oliton continuait d'être époustouflée à la vue de Loken. Les Astartes frappaient suffisamment l'entendement lorsqu'ils étaient apprêtés pour la guerre, revêtus de leurs segments d'armure énergétique, mais cela n'avait rien de comparable au spectacle qu'offrait un space marine, et particulièrement Loken, sans son armure.

Torse nu, luisant de sueur, uniquement habillé d'un pantalon pâle et d'une paire de bottes, il esquivait les appendices de combat d'un serviteur d'entraînement. Très peu de commémorateurs avaient eu le privilège d'en voir à la bataille, mais il se disait d'eux que les Astartes savaient tuer à mains nues aussi efficacement qu'au bolter ou à l'épée tronçonneuse. En regardant Loken détruire ce serviteur, le démembrer bras après bras, Mersadie pouvait pleinement le croire. Une telle force se percevait dans ce torse large, surépaissi de muscles, une telle intensité de concentration se lisait dans ces yeux gris qu'elle s'étonna qu'il n'en devînt pas repoussant à ses yeux. Loken était une machine à tuer, créée et entraînée pour infliger la mort. Mais elle ne pouvait détacher son regard de lui, ou cesser de cligner des yeux pour capturer des images instantanées de son physique héroïque.

Kyril Sindermann était assis à côté d'elle et se pencha vers son oreille.

— N'avez-vous pas encore pris assez d'images de Garviel ?

Loken arracha la tête du serviteur d'entraînement et se retourna face à eux. Elle ressentit un frisson d'impatience. Cela faisait déjà trop longtemps que le conflit contre la Technocratie avait atteint sa conclusion, et Mersadie avait passé trop peu de temps avec le capitaine de la 10^{e} compagnie. Étant sa commémoratrice attitrée, elle ressentait une pénurie de matière concernant cette guerre.

Loken s'était quelque peu isolé durant ces derniers mois.

— Kyril, Mersadie, salua-t-il en passant à côté d'eux pour rejoindre sa chambre d'armement. Il me fait plaisir de vous revoir.

— Je suis heureux d’être ici, Garviel, dit Sindermann. Le premier itérateur était un homme âgé, qui d’après Mersadie, avait beaucoup vieilli dans l’année écoulée depuis que les flammes avaient failli le tuer dans les salles d’archivage du *Vengeful Spirit* . Très heureux. Mersadie a eu la bonté de m’amener jusqu’ici : je me suis épuisé depuis peu, et je ne suis plus aussi fringant que j’ai pu l’être autrefois. Le chariot ailé du temps approche de plus en plus.

— Encore une citation ? demanda Loken.

— En partie, reconnut Sindermann.

— Je ne vous ai pas beaucoup vus récemment, aucun de vous deux, observa Loken en souriant à Mersadie. Aurais-je été remplacé par un sujet d’étude plus intéressant ?

— Pas du tout, répondit-elle, mais il devient de plus en plus difficile pour nous de circuler à bord du vaisseau. À cause de l’édit de Maloghurst, vous devez en avoir entendu parler.

— Oui, convint Loken en soulevant une pièce d’armure, et en ouvrant une petite boîte de sa sempiternelle poudre abrasive. Même si je n’en ai pas étudié les détails.

L’odeur de cette poudre rappela à Mersadie des heures plus heureuses passées dans cette même pièce, à enregistrer les récits de triomphes et de visions grandioses, mais elle dut dissiper de telles pensées nostalgiques.

— Nous sommes cantonnés à nos quartiers et à la Retraite. Pour nous rendre n’importe où, il nous faut une permission.

— Une permission de qui ? demanda Loken. Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas vraiment. L’édit nous demande de soumettre nos requêtes au bureau de la cour de Lupercal, mais quoi que ça puisse être, personne n’a encore réussi à en obtenir une réponse.

— Ce doit être frustrant, fit remarquer Loken. Mersadie sentit sa colère s’accroître à l’énoncé d’une telle évidence.

— Bien sûr, que ça l’est. Nous ne pouvons pas relater la Grande Croisade si nous n’avons pas le droit d’interagir avec ses guerriers ! Nous arrivons à peine à les voir, et encore moins à leur parler.

— Vous êtes arrivés ici, pourtant, souligna Loken.

— Eh bien, oui. Vous suivre m’a appris à garder un profil bas, capitaine Loken. Et cela nous a aidés que vous vous entraîniez seul désormais.

Mersadie perçut l’expression blessée dans le regard de Loken et regretta instantanément ses paroles. Auparavant, Loken s’entraînait fréquemment

avec ses compagnons officiers, Sedirae, dont les yeux couleur de silex rappelaient à Mersadie ceux d'un prédateur des océans, Nero Vipus, ou son frère du Mournival, Tarik Torgaddon. Mais à présent, Loken restait seul. Par choix ou par nécessité, elle l'ignorait.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit-elle, ça n'est pas facile pour nous. Plus personne ne nous parle. Nous ne savons rien de ce qui se passe.

— Nous sommes sur le pied de guerre, lui apprit Loken en reposant sa plaque d'armure pour la fixer droit dans les yeux. La flotte se dirige vers un point de rendez-vous. Nous allons rejoindre des Astartes d'autres légions. Ce sera une campagne complexe. Peut-être le Maître de Guerre souhaite-t-il seulement prendre des précautions.

— Non, Garviel, intervint Sindermann, ça n'est pas que ça. Et je vous connais assez bien pour savoir que vous n'y croyez pas non plus.

— Vraiment ? Vous croyez vraiment me connaître aussi bien ?

— Suffisamment, confirma l'itérateur. Suffisamment. Des mesures sont en train d'être prises contre nous, des mesures sévères. Pas au point que tous puissent s'en rendre compte, mais c'est le cas, et vous le savez.

— Je le sais ?

— Il y a eu Ignace, dit Mersadie.

L'expression de Loken se décomposa et il détourna les yeux, incapable de masquer la peine qu'il ressentait pour la mort de Karkasy, le poète irascible qu'il avait pris sous sa protection. Ignace Karkasy n'avait été qu'une source d'agacement, mais il avait aussi été un homme capable d'oser formuler tout haut les vérités désagréables qui devaient être dites.

— Ils prétendent qu'il s'est donné la mort lui-même, continua Sindermann pour ne pas laisser la douleur de Loken le dissuader, mais jamais je n'ai connu d'homme plus convaincu que la galaxie avait besoin d'entendre ce qu'il avait à dire. Le massacre de la baie d'embarquement l'avait mis en colère, et il avait écrit à ce sujet. Beaucoup de choses le fâchaient et il n'avait pas peur d'en parler. Il est mort à présent, et il n'a pas été le seul.

— Il n'a pas été le seul ? s'étonna Loken. Qui d'autre ?

— Petronella Vivar, cette documentaliste insupportable. Il paraît qu'elle avait approché le Maître de Guerre de plus près que n'importe qui. Elle aussi a disparu, et je ne pense pas que ce fut pour retourner vers Terra.

— Je me souviens d'elle. Mais vous marchez sur une pente savonneuse, Kyril. Prenez bien garde à ce que vous suggérez.

Sous le regard pesant de Loken, Sindermann ne recula pas.

— Je pense que ceux qui s’opposent à la volonté du Maître de Guerre sont éliminés.

L’itérateur était un homme fragile, mais Mersadie ne fut jamais plus fière de le connaître qu’en le voyant se tenir résolu devant un guerrier de l’Astartes, pour lui dire quelque chose qu’il ne voulait pas entendre.

Sindermann se tut, pour laisser amplement à Loken le temps de réfuter ses affirmations et de leur rappeler à tous que l’Empereur avait choisi Horus comme Maître de Guerre car lui seul saurait défendre la vérité impériale. Horus était celui à qui chaque membre de sa légion avait dédié sa vie plus d’une centaine de fois.

Mais Loken ne répondit rien, et Mersadie se sentit le cœur serré.

— J’ai lu plus de récits à ce sujet que je ne peux m’en souvenir, reprit Sindermann. Dans *Les Chroniques d’Uranan* , par exemple, la première action des tyrans était d’assassiner tous ceux dont la voix s’élevait contre leur régime. Les seigneurs du moyen âge yndonésique en firent de même. Entendez bien mes paroles : l’ère des Luttes fut rendue possible quand les voix qui doutaient eurent été réduites au silence, et c’est ce qui arrive ici.

— Vous m’avez toujours dit de faire preuve de tempérance, Kyril, dit Loken, de peser les arguments et ne pas sauter aux conclusions hâtives. Nous sommes en guerre et nous avons assez d’ennemis sans que vous ne deviez nous en chercher de nouveaux. Ce serait dangereux pour vous, et vous risqueriez de ne pas aimer ce que vous découvririez. Je souhaite qu’aucun d’entre vous ne s’attire des ennuis.

— Ha ! Voilà que vous me faites la leçon à présent, Garviel, soupira Sindermann. Tant de choses ont changé. Vous n’êtes plus un simple guerrier, n’est-ce pas ?

— Et vous n’êtes plus un simple itérateur.

— Non, je suppose que non, confessa le vieil homme. Un itérateur doit répandre la vérité impériale, n’est-ce pas ? Il ne s’amuse pas à y déceler les failles et à colporter des rumeurs. Mais Karkasy est bien mort, et… Et d’autres choses se passent.

— Quelles choses ? demanda Loken. Vous voulez parler de Keeler ?

— Peut-être, dit Sindermann en remuant la tête. Je n’en sais rien, mais je pense qu’elle a eu son importance.

— Son importance dans quoi ?

— Vous avez entendu parler de ce qui s’est produit dans la chambre d’archivage ?

— Avec Euphrati ? Oui. Il y a eu un incendie. Elle a été sérieusement blessée et s'est retrouvée dans le coma.

— J'étais là, dit Sindermann.

— Kyril, le coupa la commémoratrice, une note d'avertissement dans la voix.

— Je vous en prie, Mersadie. Je sais ce que j'ai vu.

— Et qu'avez-vous vu ? l'interrogea Loken.

— Des mensonges, répondit Sindermann à voix basse. Des mensonges devenus réalité : une créature, une chose venue du Warp. Je ne sais comment, mais Keeler et moi lui avions fait franchir les portes de l'Empyrean, à cause du *Livre de Lorgar* . Ce fut aussi de ma faute. C'était… De la sorcellerie. Ce que j'ai qualifié de mensonge durant toutes ces années se tenait devant moi, aussi sûrement que je me tiens devant vous. Nous aurions dû mourir, mais Euphrati lui a tenu tête et a survécu.

— Comment ? demanda Loken.

— C'est à ce moment-là que j'arrive à court d'explications rationnelles, Garviel.

— Alors que croyez-vous qu'il soit arrivé ?

Sindermann échangea un regard avec Mersadie et elle l'implora muettement de ne pas en dire davantage, mais le vénérable itérateur continua.

— Lorsque vous avez arrêté le pauvre Jubal, ce fut avec vos armes, mais Euphrati n'en avait pas. Elle n'avait que sa foi, sa foi en l'Empereur. Je… Je pense que c'est la lumière de l'Empereur qui a renvoyé cette horreur dans le Warp.

Entendre Kyril Sindermann parler de foi et de la lumière de l'Empereur fut plus que Mersadie ne pouvait en supporter.

— Kyril, dit-elle, il doit y avoir une autre explication. Même ce qui est arrivé à Jubal n'était pas au-delà des possibilités physiques. Le Maître de Guerre a expliqué lui-même à Loken que ce qui s'était emparé de Jubal était une sorte de xenos venu du Warp. Je vous ai entendu discourir de la façon dont les esprits ont autrefois été entravés par la magie et la superstition, et par tout ce qui peut nous rendre aveugles à la réalité. C'est cela, la vérité impériale. Je ne peux pas croire que l'itérateur Kyril Sindermann ne croit plus en la vérité impériale.

— Croire, ma chère… Sindermann sourit faiblement et secoua la tête. Croire est peut-être le plus grand des mensonges. Dans les temps anciens,

les premiers penseurs ont essayé d'expliquer les étoiles dans le ciel, et le monde qui les entourait. L'un d'eux a imaginé que l'univers était monté sur des sphères de cristal géantes, actionnées par une grande machinerie qui expliquait les mouvements des astres. Les autres se moquèrent de lui et lui rétorquèrent qu'une telle mécanique aurait été si énorme et bruyante que tout le monde l'aurait entendue. Il leur répondit simplement que nous naissions avec ce bruit tout autour de nous, et que nous étions si habitués à l'entendre que nous ne l'entendions plus.

Mersadie s'assit à côté du vieil homme et l'entoura de ses bras, surprise de le voir trembler, les yeux humides de larmes.

— Je commence à l'entendre, Garviel, dit Sindermann d'une voix tremblante. J'entends le bruit des sphères.

Mersadie observa le visage de Loken qui fixait Sindermann. Elle y vit toutes les qualités d'intelligence et d'intégrité que l'itérateur avait reconnues en lui. On enseignait aux Astartes que la superstition serait la mort de l'Imperium, et que seule la réalité de la vérité impériale valait qu'ils se battent pour elle.

Cette certitude se désagrégeait sous ses yeux.

— Varvaras a été tué délibérément, finit par dire Loken, par un de nos bolts.

— *Hektor* Varvaras ? Le commandant en chef de l'Armée ? demanda Mersadie. Je croyais que c'était un tir des Aurétiens ?

— Non, confirma Loken, c'est une de nos armes qui a tiré.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle.

— Il voulait… Je ne sais pas… Nous traîner devant une cour martiale, pour répondre des… Des morts de la baie d'embarquement. Maloghurst refusait. Varvaras ne voulait pas en démordre, et lui aussi est mort.

— Alors c'est bien ainsi, gémit Sindermann. Les négateurs sont réduits au silence.

— Nous sommes encore quelques-uns, affirma Loken, d'une voix où perçait un calme d'acier.

— Alors nous devons y faire quelque chose, Garviel, dit le vieil homme. Nous devons découvrir ce qui a contaminé la légion et l'arrêter. Nous pouvons le combattre. Nous vous avons, vous, nous avons la vérité, et il n'y a pas de raison que nous ne puissions…

Le bruit qui interrompit Sindermann fut celui de la porte vers la salle d'entraînement, suivi par des pas lourds. Mersadie sut qu'il s'agissait

d’Astartes avant même que leur ombre gigantesque ne tombât sur elle. Elle se tourna pour trouver derrière elle la silhouette de Maloghurst, vêtue d’une tunique crème à la bordure vert d’eau. Maloghurst, écuyer du Maître de Guerre, était surnommé « le Retors », autant pour son esprit sinueux que pour les blessures horribles qui avaient brisé son corps et l’avaient laissé déformé.

Son visage était un masque de tonnerre qui semblait exsuder le courroux.

— Loken, gronda-t-il, ces gens sont des civils.

— Kyril Sindermann et Mersadie Oliton sont des attachés officiels de la Grande Croisade et je peux me porter garant pour eux, dit Loken, en se levant afin de traiter avec Maloghurst en tant qu’égal.

Mais ce dernier parlait avec l’autorité du Maître de Guerre, et Mersadie s’émerveilla du courage qu’il fallait pour se confronter à un tel individu.

— Peut-être n’êtes-vous pas au courant de l’édit qui a été promulgué, amorça Maloghurst, dont le ton d’une neutralité étudiée contrastait totalement avec la tension entre les deux Astartes. Les commis et les scribouillards nous ont causé suffisamment d’ennuis ; vous plus que tout autre devriez le comprendre. Il n’y aura plus de distractions, Loken, et pas d’exceptions.

Loken se tint face à face avec Maloghurst, et l’espace d’un désagréable instant, Mersadie le crut sur le point de frapper l’écuyer.

— Nous œuvrons tous pour la Grande Croisade, Mal, dit Loken fermement. Elle ne pourra pas être menée à bien sans ces hommes et ces femmes.

— Les civils ne se battent pas, capitaine, ils ne font que questionner et se plaindre. Ils pourront enregistrer tout ce qu’ils souhaitent une fois que la guerre aura été gagnée, et ils pourront répandre la vérité impériale une fois que nous aurons soumis une population qui aura besoin de l’entendre. D’ici là, ils ne font pas partie de cette croisade.

— Non, Maloghurst, le contredit Loken. Vous avez tort et vous le savez. L’Empereur n’a pas créé les Primarques et leurs légions pour qu’ils combattent dans l’ignorance. Il ne s’est pas lancé à la conquête de la galaxie pour que celle-ci devienne une dictature.

— L’Empereur est bien loin d’ici, trancha Maloghurst avec un geste vers la porte.

Une dizaine de soldats avaient pénétré dans le complexe d’entraînement, et Mersadie reconnut des uniformes de l’Armée Impériale, mais dont les

écussons d’unité et les insignes avaient été retirés. En sursautant, elle reconnut également un visage, les traits glacials et les yeux d’or du garde personnel de Petronella Vivar. Elle se rappela que son nom était Maggard, et fut sidérée par la carrure de l’homme, dont le corps était plus imposant et plus musclé que celui des soldats qui l’accompagnaient. Sa peau exposée révélait des cicatrices fraîchement refermées ; son visage affichait un gigantisme naissant, similaire à celui de Loken. Il se dressait parmi les soldats en uniforme, et sa présence ne faisait qu’ajouter du crédit à la théorie de Sindermann selon laquelle la disparition de Petronella Vivar n’avait rien à voir avec un retour sur Terra.

— Ramenez l’itérateur et la commémoratrice à leurs quartiers, ordonna Maloghurst. Faites poster des gardes et assurez-vous qu’il n’y aura plus d’escapades.

Maggard hocha la tête et avança. Mersadie voulut s’écarter, mais il fut rapide et ferme, l’attrapa par la peau du cou, l’entraîna derrière lui. Sindermann se leva de son propre chef et se laissa emmener par les soldats.

Maloghurst se tint entre Loken et la porte. Si celui-ci avait l’intention d’arrêter Maggard et ses hommes, il devrait lui passer sur le corps.

— Capitaine Loken, l’appela Sindermann, à qui l’on faisait quitter les lieux, si vous voulez en comprendre davantage, relisez *Les chroniques d’Ursh* . Vous y trouverez l’illumination.

Mersadie essaya de regarder en arrière. Elle entrevit Loken derrière les robes de Maloghurst. Son expression était celle d’un animal en cage, prêt à attaquer.

La porte se referma en claquant, et Mersadie cessa de lutter tandis que Maggard les ramenait vers leur pont.

OceanofPDF.com

DEUX

Perfection
Itérateur
Ce à quoi nous sommes bons

La perfection. Les cadavres des peaux-vertes en témoignaient. Le poste d’orbite basse DS191 avait été pris en une démonstration exemplaire de prouesse martiale, les angles de tir se superposant comme des éventails de ballet, les escouades chargeant ensuite pour massacrer les orks que leurs bolts n’avaient pas fauchés. Escouade par escouade, salle par salle, les Emperor’s Children s’étaient ouvert un chemin au travers des xenos qui occupaient la station spatiale, avec toute la perfection gracieuse que Fulgrim avait enseignée à sa légion.

Alors que les guerriers de sa compagnie achevaient les survivants, Saul Tarvitz retira son casque, et l’odeur le fit immédiatement grimacer de dégoût. Les peaux-vertes avaient habité la station pendant quelque temps, et cela se sentait. Des croissances fongiques palpitaient sur les étais métalliques sombres du centre de contrôle principal. De petits autels faits d’armes, de pièces d’armure et de fétiches tribaux entassés s’appuyaient contre les postes de commandement. Au-dessus de lui, le dôme transparent donnait sur le vide de l’espace.

Une collection de mondes impériaux assaillis par les peaux-vertes se distinguait au milieu de l’écume d’étoiles. Le système de Callinedes. Reprendre la station orbitale des mains des orks avait été la première étape

de l’intervention des Emperor’s Children. Eux et la légion des Iron Hands allaient bientôt fondre sur les forteresses ennemies de Callinedes IV.

— Quelle puanteur, dit une voix derrière Tarvitz, qui se retourna vers le capitaine Lucius, le meilleur escrimeur des Emperor’s Children. L’armure de son compagnon était éclaboussée de noir, et sur le champ d’énergie bleuté de sa lame élégante, le sang grésillait encore. Et ces maudits animaux n’ont même pas le bon goût de mourir quand on les tue.

Les traits de Lucius avaient autrefois été irréprochables, un écho de ceux de Fulgrim. Après une plaisanterie de trop au sujet de son visage, plus semblable à celui d’un garçonnet que d’un guerrier, et sous l’influence de Serena d’Angelus, Lucius avait commencé à acquérir des cicatrices, toutes uniformes et droites. Elles n’étaient dues à la lame d’aucun autre : Lucius était un combattant bien trop talentueux pour permettre à un quelconque ennemi de marquer ses traits.

— Ils sont coriaces, je leur reconnais bien ça, concéda Tarvitz.

— Peut-être, mais leur manière de se battre est totalement dépourvue de raffinement, se plaignit Lucius. Les tuer ne présente aucun défi.

— Vous avez l’air déçu.

— Bien sûr que je le suis, pas vous ? dit Lucius en enfonçant son arme dans le dos d’un ork mort et en y dessinant un motif arrondi. Comment sommes-nous censés atteindre la perfection ultime en nous confrontant à d’aussi piètres spécimens ?

— Ne sous-estimez pas les peaux-vertes, lui dit Tarvitz. Ces « animaux » ont envahi un monde conquis et massacré toutes les troupes que nous avions laissées pour le défendre. Ils possèdent des vaisseaux et des armes que nous ne comprenons pas, et ils attaquent comme si la guerre était pour eux une sorte de religion.

Il se tourna vers la dépouille la plus proche, celle d’un barbare massif à la peau aussi épaisse qu’une écorce noueuse, dont les yeux rouges et violents étaient ouverts et dont la mâchoire prognathe grimaçait de rage. Seul l’épanchement d’entrailles en dessous de l’ork suggérait qu’il pouvait être mort. Tarvitz se souvenait encore de la force qui avait secoué sa grande épée à deux mains plongée dans le ventre de la créature, laquelle essayait malgré tout de lui faire plier les genoux.

— Vous parlez d’eux comme si nous avions besoin de les comprendre avant de les tuer. Ce ne sont que des animaux, insista Lucius avec un rire sardonique. Vous réfléchissez trop. Cela a toujours été votre problème, Saul,

et c’est pourquoi vous n’atteindrez jamais les hauteurs enivrantes desquelles j’approche. Vous ne devriez que vous réjouir de tuer.

Tarvitz ouvrit la bouche pour lui répondre, mais garda ses réflexions pour lui-même quand le seigneur commandeur Eidolon s’avança dans le centre de contrôle.

— Du bon travail, Emperor’s Children ! leur cria-t-il à tous.

En tant qu’un des élus de Fulgrim, Eidolon avait l’honneur d’appartenir au cercle restreint des officiers qui entourait le primarque, composé des meilleurs artistes guerriers de la légion. Même s’il ne leur était pas inculqué de ne pas apprécier un autre Astartes, Tarvitz avait peu de respect pour Eidolon, dont l’arrogance n’était pas digne d’un guerrier des Emperor’s Children. Leur antagonisme n’avait fait que croître depuis la guerre livrée sur Meurtre contre les arachnides.

En dépit des réserves de Tarvitz, Eidolon était habité d’une autorité naturelle, accentuée par son armure magnifique, où la surabondance de dorures rendait à peine visible les couleurs violettes de la légion.

— Cette vermine n’a pas eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait !

Les Emperor’s Children répondirent par une acclamation. Cela avait été pour eux une victoire usuelle : brutale, rapide, parfaite.

Les peaux-vertes n’avaient eu aucune chance.

— Soyez prêts à accueillir votre primarque, lança Eidolon.

Les corps des peaux-vertes furent rapidement dégagés des ponts de chargement du poste orbital par les laquais de la légion, afin qu’une portion de la force d’intervention Callinedes pût s’y rassembler. Tarvitz sentait son pouls s’accélérer à l’idée de pouvoir une nouvelle fois poser les yeux sur son primarque. Cela faisait trop longtemps que la légion n’avait pas combattu aux côtés de son chef. Des centaines d’Emperor’s Children à la livrée mauve et or se tenaient au garde-à-vous en rangs d’une rectitude exemplaire.

Pour magnifiques qu’ils fussent, ils n’étaient qu’une pâle imitation du guerrier extraordinaire qui était leur père à tous.

Le primarque des Emperor’s Children était éblouissant, son visage hâve et sculptural encadré par une chevelure d’un blanc albinos. Sa seule présence était enivrante, et Tarvitz se sentit envahi d’une fierté aiguë à la vue de ce fabuleux guerrier. Conçu pour faire écho à une facette de la guerre, Fulgrim

recherchait la perfection au travers des batailles, avec autant de diligence qu'un imagiste la cherchait dans ses clichés. L'une des épaulières de son armure dorée était travaillée en aile d'aigle, l'emblème des Emperor's Children, dont la symbolique énonçait clairement l'orgueil de la légion.

L'aigle était le blason personnel de l'Empereur, qui n'avait accordé qu'aux seuls Emperor's Children le droit d'arborer la même héraldique, faisant tacitement d'eux la légion qu'il chérissait le plus. Fulgrim portait à la hanche une épée à garde d'or censée lui avoir été offerte par le Maître de Guerre lui-même, signe évident du puissant lien de fraternité qui existait entre eux.

Les officiers du cercle intérieur marchaient à ses côtés : le seigneur commandeur Eidolon, l'apothicaire Fabius, le chapelain Charmosian, et le corps de Dreadnought de Rylanor l'Ancien. Même ces héros de la légion étaient éclipsés en taille et en charisme.

Une rangée de hérauts, choisis parmi les jeunes initiés qui achèveraient bientôt leur induction, se déploya devant Fulgrim, sonnant une note puissante sur leurs trompettes dorées pour annoncer l'arrivée du plus parfait guerrier de la galaxie. Un tonnerre d'applaudissements monta des Emperor's Children rassemblés afin de fêter le retour du primarque auprès de sa légion.

Fulgrim attendit de bonne grâce que l'ovation s'éteignît. Plus que tout, Tarvitz aspirait à devenir cette figure qui se tenait devant eux, bien qu'il sût que son destin était déjà tracé comme celui d'un officier du rang. Mais la présence de Fulgrim portait la promesse qu'il pût devenir tellement plus, si seulement une chance lui en était laissée. Quand le regard du primarque balaya l'assemblée de ses guerriers, la fierté qu'il éprouvait pour les prouesses de sa légion s'embrasa. Ses yeux sombres brillaient tandis qu'ils les observaient tous.

— Frères, lança Fulgrim de sa voix chantante et claire, en ce jour, vous avez montré aux peaux-vertes ce qu'il signifiait pour eux de s'opposer aux Emperor's Children !

De nouveaux applaudissements roulèrent sur le pont, mais Fulgrim continua de parler et couvrit aisément la clameur.

— Le commandeur Eidolon a fait de vous une arme contre laquelle les peaux-vertes ne peuvent se défendre. La perfection, la force, la résolution : ces qualités sont le tranchant de cette légion et vous les avez toutes montrées aujourd'hui. Cette station orbitale est revenue entre des mains

impériales, comme les autres que les orks occupaient dans l'espoir futile de repousser notre invasion. L'heure est venue de pousser cette attaque contre les peaux-vertes et de libérer le système de Callinedes. Mon frère primarque, Ferrus Manus des Iron Hands, et moi allons nous assurer que pas un seul xenos ne subsiste sur cette terre que nous avions clamée au nom de la croisade.

L'attente était lourde tandis que la légion espérait l'ordre qui l'enverrait au combat auprès de son primarque.

— Mais la plupart d'entre vous ne seront pas là, mes frères, leur révéla Fulgrim. La même déception accablante que ressentit Tarvitz était palpable autour de lui, car toute la légion, dès son envoi dans le système, avait supposé qu'elle prêterait son plein concours à la destruction des envahisseurs.

— Les compagnies seront divisées, continua Fulgrim en levant les mains pour faire taire les lamentations que ses paroles avaient provoquées. Je mènerai un petit contingent qui rejoindra Ferrus Manus et ses Iron Hands sur Callinedes IV. Le reste de la légion ralliera le Maître de Guerre et la 63^{e} expédition dans le système d'Isstvan. Tels sont les ordres de votre Maître de Guerre et de votre primarque. Le seigneur commandeur Eidolon vous emmènera et vous dirigera à ma place jusqu'à ce que je puisse venir vous retrouver.

Tarvitz jeta un regard à Lucius, sans parvenir à déchiffrer l'expression sur le visage de l'épéiste à la réception de cette nouvelle. Des émotions contraires se disputaient son esprit : la douleur d'être séparé de son primarque à nouveau, et une impatience fiévreuse à l'idée de combattre aux côtés de ses amis des Sons of Horus.

— Commandeur, dit Fulgrim en faisant signe à Eidolon de s'avancer. Celui-ci hocha la tête et parla à son tour.

— Le Maître de Guerre fait une nouvelle fois appel à nous pour aider sa légion. Il reconnaît notre savoir-faire, et cette chance de prouver notre excellence est la bienvenue. Nous avons pour mission de faire cesser une rébellion dans le système d'Isstvan, mais nous ne combattrons pas seuls. En plus de sa propre légion, le Maître de Guerre a jugé bon de déployer la Death Guard et les World Eaters.

Un murmure étranglé se répandit dans la baie à la mention de légions aussi brutales. Eidolon se mit à glousser.

— Je vois que certains d'entre vous se souviennent avoir combattu aux

côtés de ces frères. Nous savons tous quelle affaire sordide et triviale devient la guerre entre les mains de tels hommes, et j'affirme donc que l'opportunité est bonne pour montrer au Maître de Guerre comment se battent les favoris de l'Empereur.

L'assemblée applaudit de nouveau. Tarvitz savait que les Emperor's Children n'auraient jamais manqué une occasion de prouver leur talent et leur élégance, spécialement aux autres légions. Fulgrim avait fait de leur orgueil une vertu, laquelle poussait chacun de ses guerriers vers des accomplissements que nul ne pouvait égaler.

Torgaddon avait appelé cela de l'arrogance, et à la surface de Meurtre, Tarvitz avait essayé de le convaincre du contraire. Mais à entendre les vivats prétentieux des Emperor's Children rassemblés autour de lui, il n'était plus si sûr que son ami se fut trompé.

— Le Maître de Guerre requiert notre présence immédiate, cria Eidolon par-dessus la clameur. Bien que le système d'Isstvan ne soit pas très éloigné, les conditions sont devenues difficiles dans le Warp, nous devons donc partir en toute hâte. Le croiseur d'attaque *Andronius* s'élancera pour Isstvan dans quatre heures. Quand nous y arriverons, ce sera en tant qu'ambassadeurs de notre légion, et quand la bataille sera achevée, le Maître de Guerre aura pu observer une guerre sous sa forme la plus majestueuse.

Eidolon salua, et Fulgrim encouragea lui-même les applaudissements avant de tourner les talons pour partir.

Tarvitz était abasourdi. Engager un tel regroupement d'Astartes était rare : l'ennemi auquel ils auraient à faire face dans le secteur d'Isstvan devait être puissant. Même le frisson d'excitation qu'ils ressentaient tous devant cette chance de s'illustrer aux yeux du Maître de Guerre ne l'empêchait pas d'être gagné par un malaise vague et soudain.

— Quatre légions ? s'étonna Lucius, donnant voix à ses propres interrogations alors que les escouades se dispersaient pour aller se préparer au voyage. Pour un seul système ? C'est absurde !

— Faites attention, Lucius, vous frôlez dangereusement la suffisance, lui fit remarquer Tarvitz. Seriez-vous en train de mettre en doute la décision du Maître de Guerre ?

— De mettre en doute, non, se défendit Lucius. Mais même vous, reconnaissez qu'il va employer un marteau pour écraser une mouche.

— Peut-être, lui concéda Tarvitz. Mais pour que le système d'Isstvan se

rebelle, il devait bien s’être rallié à nous auparavant.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je veux dire que la Grande Croisade était censée toujours pousser de l’avant, et conquérir la galaxie entière au nom de l’Empereur. Au lieu de cela, elle se retourne sur elle-même pour réparer ses fissures. Je suppose simplement que le Maître de Guerre veut faire un genre d’exemple grandiloquent afin de montrer à ses ennemis ce qu’il signifie de se rebeller.

— Les ingrats, cracha Lucius. Une fois que nous en aurons fini avec Isstvan, ils nous supplieront de les reprendre !

— Si quatre légions sont envoyées contre eux, rétorqua Tarvitz, je ne pense pas qu’il restera beaucoup d’Isstvaniens à réintégrer à l’Imperium.

— Allons, Saul, dit Lucius en partant devant lui. Est-ce que les peaux-vertes vous auraient fait perdre le goût des combats ?

Le goût des combats ? Tarvitz n’avait jamais considéré une telle notion. Il s’était toujours battu parce qu’il voulait devenir plus que ce qu’il était, en se démenant pour atteindre la perfection en tout point. Depuis plus longtemps qu’il ne pouvait s’en souvenir, il se vouait à émuler les autres guerriers qui fussent plus doués et plus dignes que lui. Il connaissait sa place au sein de la légion, mais connaître sa place n’était que la première étape pour se dépasser soi-même.

Observer la démarche désinvolte de Lucius rappela à Tarvitz combien son homologue capitaine appréciait de se battre, sans honte ni justification. Ce qu’il considérait comme la meilleure façon d’exprimer son potentiel était de se couler entre ses adversaires et de tracer au milieu d’eux un sillon de ruine sanglante, à la pointe rutilante de son épée.

— Cela me préoccupe, dit Tarvitz.

— Quoi donc ? demanda Lucius en se retournant face à lui. Tarvitz avait perçu sur son visage une exaspération vite dissimulée. Dernièrement, les traits scarifiés de Lucius avaient davantage trahi cette expression. Il l’attristait de se dire que l’ego de l’épéiste et son ambition galopante de s’élever parmi les rangs des Emperor’s Children seraient peut-être fatals à leur amitié.

— Que la croisade soit obligée de repasser derrière elle. Auparavant, l’acceptation de l’Imperium était définitive. Plus maintenant.

— Ne vous inquiétez pas, sourit Lucius, une fois que quelques-uns de ces mondes rebelles auront connu une bonne tuerie, tout sera terminé, et la croisade pourra repartir.

Des mondes rebelles… Qui aurait cru entendre un jour de tels mots ?

Tarvitz n'ajouta rien, et considéra le nombre d'Astartes qui allaient converger vers le système d'Isstvan. Des centaines d'entre eux avaient investi le poste d'orbite basse DS191, mais la légion se composait de plus de dix mille Emperor's Children, dont la plupart feraient route vers cette nouvelle zone. Ce seul nombre aurait suffi à plusieurs zones de guerre. L'image de quatre légions en ordre de bataille envoya un frémissement lui parcourir la nuque.

Que resterait-il d'Isstvan quand quatre légions auraient marché sur le système ? L'ampleur d'une quelconque rébellion pouvait-elle vraiment justifier cela ?

— Je ne souhaite qu'une victoire digne, prononça Tarvitz. Ses paroles sonnaient creux, même à ses oreilles.

Lucius se mit à rire, mais Tarvitz ne put déterminer s'il lui donnait raison ou s'il se moquait de lui.

Se retrouver relégué à ses quartiers était la torture la plus élaborée qu'il put s'imaginer pour lui. Sans la profusion d'ouvrages qu'il avait coutume de consulter dans la chambre d'archivage numéro trois, Kyril Sindermann se sentait comme à la dérive. Sa propre bibliothèque, bien qu'assez conséquente selon la norme, lui paraissait bien dérisoire comparée aux seuls arcanes détruits dans l'incendie.

Combien de tomes inestimables, irremplaçables, avaient été perdus dans le sillage de la bête du Warp que lui et Euphrati avaient fait surgir des pages du *Livre de Lorgar* ?

L'idée en était insupportable, et il se demanda combien le futur les condamnerait pour la perte de tant de connaissances. Sindermann avait déjà noirci des milliers de pages avec les fragments dont il se souvenait des livres qu'il avait consultés. L'essentiel était parcellaire et disjoint. L'espoir de se rappeler de tout était voué à l'échec, mais il ne pouvait concevoir d'abandonner, pas plus qu'il n'aurait pu empêcher son cœur de battre.

Son don et le don de la Grande Croisade aux périodes à venir seraient la sagesse accumulée des plus grands penseurs et guerriers de la galaxie. Avec les larges épaules d'un tel savoir sur lesquelles se dresser, qui pouvait dire quels sommets de raison éclairée l'Imperium parviendrait à atteindre ?

Sa plume grattait la page, retraçant les philosophies des écrivains helléniques et leurs débats précurseurs sur la nature de la divinité.

Beaucoup de ses contemporains auraient sans doute considéré stérile de retranscrire les écrits de penseurs depuis longtemps éteints, mais Sindermann savait qu'ignorer le passé le condamnait à se répéter.

Le texte qu'il rédigeait évoquait l'ineffable impossibilité d'appréhender les dieux, et il savait que de tels mystères étaient plus proches de la surface des choses qu'il ne voulait bien l'admettre. Ce qu'il avait vu et lu depuis Soixante-Trois Dix-Neuf avait écartelé son scepticisme, au point qu'il ne pouvait plus nier ce qui se présentait clairement devant lui, ce qu'Euphrati Keeler avait essayé de leur dire à tous.

Les dieux existaient. Et dans le cas de l'Empereur, ils vivaient parmi eux…

Il s'arrêta un moment d'écrire alors que toutes les implications de cette idée s'enroulaient autour de lui telle une douce couverture. La chaleur et le confort que lui apportait une acceptation aussi simple étaient comme une panacée à tous les maux qui l'avaient troublé durant l'année écoulée. Tandis qu'il souriait, sa plume continua de gratter la page devant lui, sans l'aide de sa conscience.

Sindermann sursauta en réalisant que la plume parcourait la page de sa propre volonté. Il baissa les yeux pour regarder ce qui y était écrit.

Elle a besoin de vous.

Une frayeur glacée s'empara de lui, mais s'apaisa aussi vite qu'elle l'avait pris, remplacée par un état confortable d'amour et de confiance. Des images s'invitèrent librement dans sa tête : le Maître de Guerre, fort et puissant dans son armure noire nouvellement forgée, sur laquelle l'œil ambré brillait comme un charbon au fourneau. Des griffes glissaient lentement hors de ses gantelets, et une lampe d'un rouge maléfique, intégrée à son gorgerin, jeta sur son visage un éclairage démoniaque.

— Non… gémit Sindermann dans un souffle, en se sentant gagné d'une horreur indicible au spectacle de cette vision, mais à peine cette image eut-elle empli sa tête qu'elle fut remplacée par celle d'Euphrati Keeler, étendue sur le dos dans un lit du medicae. La terreur fut bannie à sa vue. Sindermann sentit son affection pour la jeune femme insuffler en lui une lumière pure et merveilleuse.

Alors qu'il souriait dans son extase, la vision s'assombrit, et des serres jaunies apparurent, déchirant l'image d'Euphrati.

Sindermann hurla sous le coup de la prémonition soudaine.

Une seconde fois, il regarda les mots inscrits sur la page, sidéré par leur

candeur désespérée.

Elle a besoin de vous.

Quelqu'un lui envoyait un message.

La sainte était en danger.

Coordonner les éléments d'une légion, ses Astartes, ses vaisseaux, son personnel et ses unités d'accompagnement de l'Armée Impériale était une tâche proprement herculéenne. Réussir à coordonner l'arrivée de quatre légions au même endroit et au même moment tenait de l'impossible. Pour quiconque excepté le Maître de Guerre.

Le *Vengeful Spirit* , derrière sa proue longue et plate comme la pointe d'une lance, glissait hors du Warp dans une profusion de flammes kaléidoscopiques, des crépitations rasant la longueur de ses flancs. De puissants champs d'intégrité encaissaient toute la force de la réentrée. Dans le lointain interstellaire brillait l'étoile du système d'Isstvan, la plus proche, dure et froide sur son fond obscur. L'œil d'Horus luisait intensément au sommet de la proue. Le vaisseau entier avait été ravalé suite à la victoire contre la Technocratie, et le vert métallique des Sons of Horus avait remplacé le blanc osseux des Luna Wolves.

Quelques instants après, un autre croiseur perfora la frontière vers l'espace matériel avec toute l'efficacité brutale de sa légion. Là où le *Vengeful Spirit* convoyait une grâce funeste, le nouveau venu était brut et laid dans sa forme, sa coque d'un gris sombre n'ayant pour seul ornement qu'un unique crâne de bronze en figure frontale. Ce croiseur était l'*Endurance* , vaisseau-amiral de la Death Guard, accompagnant le Maître de Guerre, et une flottille d'escorteurs plus petits suivait dans son sillage. Tous étaient parés du même gris métallisé sans fioriture, car rien dans la légion de Mortarion n'était jamais plus orné que nécessaire.

Plusieurs heures plus tard, un puissant contour perfora le Warp pour rejoindre à son tour le Maître de Guerre. Le *Conqueror* , aux couleurs bleu et blanc des World Eaters, était le vaisseau d'Angron, dont la forme robuste rappelait celle du primarque à la légendaire férocité.

L'*Andronius* , à la tête de la flotte des Emperor's Children, vint enfin grossir la force d'intervention d'Isstvan. Lui-même resplendissait de violet et d'or, et tenait davantage du palais volant que du vaisseau de guerre. Son apparence était néanmoins trompeuse, car ses ponts d'armement étaient hérissés de batteries dont les équipes de maniement bien entraînées ne

vivaient et mouraient que pour servir la légion de Fulgrim. L'*Andronius* , malgré ses extravagances décoratives, était une arme redoutable et compacte.

Rarement la Grande Croisade avait vu des flottes d'une telle puissance se rassembler en un seul lieu.

Jusqu'à présent, seul l'Empereur en avait eu sous ses ordres, mais sa place était désormais sur la lointaine Terra, et ses légions n'en répondaient qu'au Maître de Guerre.

Ainsi advint-il que quatre d'entre elles se rassemblèrent, et tournèrent leur regard vers le système d'Isstvan.

Les sirènes annonçant la translation de retour du *Vengeful Spirit* dans l'espace réel furent le signal d'action que Kyril Sindermann avait attendu. S'épongeant le front de son mouchoir déjà humide, il se hissa sur ses pieds et se dirigea vers le volet de fermeture de sa cabine.

Alors que celui-ci se levait, il prit une profonde inspiration, et se retrouva confronté aux regards hostiles de deux soldats de l'Armée, aux uniformes empesés, anonymes sans leurs insignes.

— Je peux vous aider, monsieur ? demanda l'un d'eux, un grand homme, avec une expression froide et peu serviable.

— Oui, dit Sindermann, d'une voix affable parfaitement modulée pour ne véhiculer aucune menace. Je dois me rendre sur le pont médical.

— Vous n'avez pas l'air malade, dit le second garde.

Sindermann rit doucement, en tendant le bras pour toucher celui de l'homme comme l'aurait fait un grand-père affectueux.

— Non, ça n'est pas pour moi, mon garçon. C'est une de mes amies qui est malade, et je lui ai promis que je viendrai la veiller.

— Je suis désolé, dit le premier garde, d'un ton suggérant qu'il ne l'était pas du tout. Nous avons reçu l'ordre des Astartes de ne laisser personne quitter ce pont.

— Je vois, je vois, soupira Sindermann, en laissant une petite larme lui couler du coin de l'œil. Je ne veux pas vous causer de problèmes, mes petits, mais mon amie… Eh bien, elle est comme une fille pour moi, voyez-vous. Elle m'est très chère, et vous rendriez un véritable service à un vieil homme si vous pouviez simplement me laisser la voir.

— J'ai peur que ça ne soit pas possible, dit le garde, mais Sindermann détectait déjà un adoucissement de son ton, et insista un peu plus.

— Elle n’a… Il… Il ne lui reste plus beaucoup de temps parmi nous, et Maloghurst lui-même m’a dit que je pourrais la voir avant… Avant la fin.

Utiliser le nom de Maloghurst comportait un risque, mais un risque calculé. Ces hommes ne disposaient sans doute pas d’un moyen direct de contacter l’écuyer du Maître de Guerre. S’ils décidaient tout de même de vérifier, il serait pris en défaut.

Sindermann conserva un ton doux pour continuer de jouer le rôle du grand-père, employant toutes les astuces qu’il avait apprises en tant qu’itérateur : le timbre précis de sa voix, la fragilité dans sa posture, le maintien du contact visuel et l’instauration d’une empathie.

— Avez-vous des enfants, mon garçon ? demanda-t-il, cette fois en agrippant le bras de la sentinelle.

— Oui, monsieur.

— Alors vous comprenez pourquoi il faut absolument que je la voie, le pressa Sindermann, qui se risquait à une approche plus directe avec l’espérance d’avoir correctement jugé de ces hommes.

— Vous n’iriez que jusqu’au pont médical ? le questionna le garde.

— Pas plus loin, promit Sindermann. Il me faut juste un peu de temps pour lui faire mes adieux. C’est tout. S’il vous plaît ?

Les deux factionnaires échangèrent un regard, et Sindermann lutta pour ne pas laisser de sourire lui venir à la bouche. Il les avait dans sa poche. Le premier soldat acquiesça, et ils s’écartèrent pour le laisser sortir.

— Rien que le pont médical, vieil homme, dit l’un d’eux en gribouillant une courte autorisation qui lui garantirait le droit de circuler dans le vaisseau jusqu’à sa destination. Si vous n’êtes pas revenu ici dans quelques heures, c’est moi-même qui viendrai vous y traîner.

Sindermann hocha la tête en prenant la petite feuille qui lui était tendue, avant de serrer chaleureusement la main de chacun des deux hommes.

— Vous êtes de bons soldats, mes petits, remercia-t-il d’une voix dégoulinante de gratitude. De bons soldats. Je n’oublierai pas de parler à Maloghurst de votre compassion pour un vieux monsieur.

Il leur tourna rapidement le dos pour ne pas les laisser discerner le soulagement sur son visage et s’empressa de descendre le corridor dans la direction du pont médical. Les passerelles résonnaient de leur vacuité tandis qu’il se dirigeait au milieu du dédale intérieur du vaisseau, un sourire idiot plâtré sur ses traits essoufflés. Des planètes entières avaient succombé à ses effets oratoires, et il souriait dorénavant d’avoir réussi à duper deux gardes

imbéciles pour pouvoir sortir de sa chambre.

La vieillesse était un lent naufrage.

— Y a-t-il d'autres nouvelles concernant Varvaras ? demanda Loken alors que lui et Torgaddon remontaient le musée de la conquête, sur leur chemin vers la cour de Lupercal. Torgaddon secoua la tête.

— Le bolt était trop fragmenté. L'apothicaire Vaddon ne serait même pas en mesure de comparer s'il disposait de l'arme qui a tiré. C'était une des nôtres, c'est tout ce qu'on sait.

Le musée regorgeait d'artefacts ramenés des nombreuses victoires de la légion. Les Luna Wolves avaient obtenu à eux seuls la sujétion d'une vingtaine de mondes. Une statue imposante, dominant l'un des murs, rappelait les jours où l'Empereur et Horus avaient livré côte à côte les premières campagnes de la Grande Croisade. L'Empereur, l'épée à la main, y affrontait des extraterrestres sveltes et masqués ; Horus, le dos à son père, mitraillait au bolter.

Au-delà de la statue, Loken reconnut une collection de membres insectoïdes acérés, des mélanges de métal et de chair biologique arrachés aux arachnides sur Meurtre. Seuls quelques-uns de ces trophées étaient postérieurs à l'investiture d'Horus au rang de Maître de Guerre, la majorité ayant été gagnés avant que les Luna Wolves ne fussent rebaptisés en l'honneur de ses accomplissements.

— Les commémorateurs seront les prochains, dit Loken. Ils posent trop de questions. Certains ont peut-être déjà été assassinés.

— Qui ?

— Ignace Karkasy et Petronella Vivar.

— Karkasy, répéta Torgaddon. J'avais entendu dire qu'il s'était suicidé, mais j'aurais dû me douter qu'ils trouveraient un moyen. La loge parlait de le réduire au silence. Abaddon en particulier. Ils n'appelaient pas ça un meurtre, même si Abaddon avait l'air de penser que cela revenait à tuer un adversaire à la guerre. C'est à ce moment-là que j'ai quitté la loge.

— Ils n'avaient pas dit comment ils comptaient s'y prendre ?

— Non. Seulement que ça devait être fait.

— Il ne faudra pas longtemps pour que tout ça soit révélé au grand jour, promit Loken. La loge n'agit plus sous le sceau du secret, mais l'heure des comptes aura bientôt sonné.

— Qu'est-ce qu'on va faire, alors ?

Loken se détourna de son ami, et regarda la haute arche menant du musée vers la cour de Lupercal.

— Je ne sais pas, dit-il en faisant signe à Torgaddon de se taire. Une silhouette avait bougé derrière l'une des vitrines les plus éloignées.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne suis pas sûr, dit Loken en se faufilant entre des présentoirs transparents, où s'alignaient les épées polies prises à un ancien royaume féodal, et d'étranges armes récupérées sur les diverses espèces extraterrestres que la légion avait exterminées. La silhouette qu'il avait vue était celle d'un autre Astartes, et Loken reconnut sur son armure les couleurs des World Eaters.

Torgaddon et lui tournèrent au coin d'un haut cabinet au cadre de noyer, et trouvèrent un guerrier couvert de cicatrices, occupé à contempler fixement un immense vouge de bataille, arraché des mains d'un xenos prétorien par le Maître de Guerre en personne.

— Bienvenue sur le *Vengeful Spirit* , le salua Loken.

Le World Eater détacha ses yeux de l'arme et se retourna pour leur faire face. Son visage bruni, long et noble, contrastait avec le blanc d'os et le bleu de sa légion.

— Mes respects, dit-il, ramenant son avant-bras en travers de son plastron en un salut martial. Khârn, 8^{e} compagnie d'assaut des World Eaters.

— Loken, de la 10^{e} .

— Torgaddon de la 2^{e} , se présenta son compagnon.

— Très impressionnant, loua Khârn en regardant autour de lui.

— Merci, dit Loken. Le Maître de Guerre a toujours pensé que nous devions nous rappeler de nos ennemis. Ou nous n'apprendrons jamais. Il pointa du doigt vers l'arme que Khârn admirait. Quelque part dans ce musée, nous avons gardé le corps préservé de la créature qui maniait cette arme. Il fait la taille d'un char.

— Angron a lui aussi gardé un certain nombre de trophées, dit Khârn, mais seulement ceux d'adversaires qui méritaient que l'on se souvienne d'eux.

— Ne devrions-nous pas nous les rappeler tous ?

— Non, statua fermement Khârn. Nous n'avons rien à gagner de la connaissance de l'ennemi. La seule chose qui importe est de le détruire. Tout le reste n'est qu'une distraction.

— Voilà qui est parler comme un vrai World Eater, le railla Torgaddon.

Khârn leva les yeux de l'arme avec un air amusé.

— Vous cherchez à me provoquer, capitaine Torgaddon, mais je sais déjà ce que les autres légions pensent de nous.

— Nous étions sur Aureus, dit Loken. Vous êtes des bouchers.

Khârn sourit.

— Ha ! La sincérité est si rare de nos jours, capitaine Loken. Oui, en effet, et nous en sommes fiers, parce que c'est ce à quoi nous sommes bons. Mon primarque n'a pas honte de ce qu'il sait le mieux faire, et moi non plus.

— J'imagine que vous êtes venu pour le conclave ? demanda Loken, souhaitant changer de sujet.

— Oui. Je suis l'écuyer de mon primarque.

Torgaddon dressa un sourcil.

— Dur métier.

— Parfois, admit Khârn. Angron se soucie peu de diplomatie.

— Le Maître de Guerre la juge importante.

— C'est ce que je constate. Mais toutes les légions font les choses à leur manière, s'amusa Khârn en posant la main sur l'épaulière de Loken. Un avis sincère en vaut un autre ; ceux de votre légion ont autant de détracteurs que d'admirateurs. Vous vous jugez trop supérieurs, tous autant que vous êtes.

— Le Maître de Guerre place la barre très haut.

— Ainsi qu'Angron, je vous l'assure, dit Khârn, et Loken fut surpris de déceler dans sa phrase une note de lassitude. L'Empereur sait que parfois, le meilleur choix est de laisser les World Eaters faire ce que nous savons faire le mieux. Le Maître de Guerre le sait aussi, sans quoi nous ne serions pas là. Cela vous rebute peut-être, capitaine, mais sans des guerriers comme les miens, la Grande Croisade se serait enlisée depuis bien longtemps.

— Nous devons nous résoudre à ne pas être d'accord, dit Loken. Je ne pourrais pas faire ce que vous commettez.

Khârn secoua la tête.

— Vous êtes un guerrier de l'Astartes, capitaine. Si vous deviez tuer chaque être vivant d'une cité pour assurer une victoire, vous le feriez. Nous devons toujours être prêts à aller plus loin que notre ennemi. Toutes les légions le savent ; les World Eaters ne font que le prêcher ouvertement.

— J'espère que nous n'aurons jamais à en arriver là.

— Ne fondez pas trop d'espoirs là-dessus. J'ai cru comprendre qu'Isstvan III sera difficile à soumettre.

— Qu'est-ce que vous en savez ? le lança Torgaddon.

Khârn haussa les épaules.

— Rien de très spécifique, seulement quelques rumeurs. Une histoire de religion, paraît-il : des sorcières et sorciers, les cieux virant au rouge, des monstres sortis du Warp, toutes les hyperboles classiques. Non que les Sons of Horus croiraient en de telles choses.

— La galaxie est un tout compliqué, répondit Loken en pesant ses mots. Nous ne savons pas la moitié de ce qui s'y produit.

— Je commence moi-même à me poser des questions, reconnut Khârn.

— Elle change, continua Loken. La galaxie, et la croisade avec elle.

— Oui, dit Khârn avec délectation. C'est un fait.

Loken s'apprêtait à demander au World Eater ce qu'il entendait par là quand les portes de la cour de Lupercal s'ouvrirent.

— Manifestement, le conclave du Maître de Guerre va bientôt commencer, dit Khârn en s'inclinant devant eux deux. Il est temps pour moi d'aller retrouver mon primarque.

— Et nous devons rejoindre le Maître de Guerre, dit Loken. Peut-être nous verrons-nous sur Isstvan III ?

— Peut-être, conclut Khârn sur un hochement de tête, avant de s'éloigner entre les prises d'une centaine de guerres. S'il reste quelque chose d'Isstvan III quand les World Eaters en auront fini avec elle.

OceanofPDF.com

TROIS

Horus sur son trône
La sainte est en danger
Isstvan III

La cour de Lupercal faisait partie des nouveaux ajouts au *Vengeful Spirit* . Précédemment, le Maître de Guerre avait tenu ses briefings et ses sessions tactiques dans le strategium, mais il avait été décidé qu'il lui fallait un endroit plus grandiose pour y tenir audience. Dessiné par Peeter Egon Momus, l'endroit avait été construit avec maestria pour placer le Maître de Guerre dans un décor plus adapté à sa position de meneur de la Grande Croisade, et pour le présenter comme le premier parmi ses égaux.

De larges bannières pendaient sur les flancs de la pièce, la plupart appartenant aux différentes compagnies de bataille des Sons of Horus, bien qu'il s'en trouvât quelques-unes que Loken ne reconnaissait pas. Il en vit une où un trône de crânes s'appuyait contre une tour d'airain surgie d'une mer rouge sang, et une autre où une étoile noire à huit pointes brillait sur un ciel blanc. La signification de symboles aussi obscurs confondit Loken, mais il supposa qu'ils représentaient la loge guerrière, devenue partie intégrante de la légion.

Plus majestueux que tout ce que l'architecte-concepteur avait engendré, le primarque des Sons of Horus était assis devant eux sur un grand trône de basalte. Abaddon et Aximand se tenaient à son côté. Tous deux portaient leur armure : Abaddon le noir lustré de l'escouade Justaerin, Aximand ses

plaques vert pâle.

Les deux officiers toisaient Loken et Torgaddon de leurs yeux fixes : l'inimitié qui avait grandi entre eux durant la campagne aurétienne était devenue trop forte pour être cachée. En rendant à Abaddon son regard de pierre, Loken ressentit une grande tristesse, réalisant que l'idéal glorieux du Mournival était irrévocablement mort. Aucun d'entre eux ne parla alors que lui et Torgaddon venaient prendre place de l'autre côté du Maître de Guerre.

Loken avait prêté un serment devant ces guerriers, à la lumière d'une lune reflétée, sur une planète que ses habitants appelaient Terra ; il avait juré de conseiller le Maître de Guerre et de préserver l'âme de la légion.

Cela lui semblait être des siècles auparavant.

— Loken, Torgaddon, dit Horus, et même après tout ce qui s'était passé, Loken se sentait honoré qu'il s'adressât à lui. Votre rôle ici est simplement d'observer et de rappeler à nos frères la solidité de notre cause. M'avez-vous bien compris ?

— Oui, monseigneur, répondit Torgaddon.

— Loken ? insista le Maître de Guerre.

Loken hocha la tête et prit la place qui lui était allouée.

— Oui, monseigneur.

Il sentait le regard pénétrant du Maître de Guerre tenter de le percer, mais conserva le sien fermement tourné vers les arches qui menaient à la cour de Lupercal, alors que les portes s'écartaient sous l'une d'elles. Un pas sourd résonna, et un ange écarlate de la mort émergea des ombres.

Loken avait déjà vu le primarque des World Eaters auparavant, mais restait subjugué par sa présence physique phénoménale. Angron était immense, facilement aussi grand que le Maître de Guerre, mais également très large, avec les épaules massives de quelque énorme bête de somme. Son visage était balafré et agressif, ses yeux profondément enfoncés dans des replis de tissus cicatriciels. De déplaisants implants corticaux dépassaient de son crâne, reliés au gorgerin par des câbles cannelés. L'armure du primarque était ancienne, faite de bronze, semblable à celle d'un dieu sauvage : ses lourdes plaques étaient sanglées par-dessus une cotte de mailles. Des haches tronçonneuses jumelles étaient rangées dans son dos.

Loken s'était laissé dire qu'Angron avait été un esclave avant que l'Empereur ne le trouvât, et que ses maîtres lui avaient posé ses implants afin de le transformer en tueur psychotique pour leurs arènes.

À le voir devant eux, il pouvait aisément y croire.

L’écuyer d’Angron, Khârn, flanquait son terrifiant primarque, l’expression neutre quand celle de son commandant était orageuse.

— Horus ! tonna Angron, la voix âpre et brutale. Je vois que le Maître de Guerre accueille son propre frère comme s’il était devenu roi. Suis-je ton sujet à présent ?

— Angron, répliqua Horus, imperturbable. Je suis heureux que tu aies pu te joindre à nous.

— Je n’aurais raté une telle prétention pour rien dans toute la galaxie, rétorqua Angron, la voix chargée de menace comme celle d’un volcan en éveil.

Une deuxième délégation arriva par une autre des arches, habillée de la pourpre et de l’or des Emperor’s Children. Menée par Eidolon dans toute sa magnificence, une escouade d’Astartes aux épées luisantes marchait au côté du seigneur commandeur, leurs armures de bataille aussi ornementées que la sienne.

— Maître de Guerre, le seigneur Fulgrim vous transmet ses amitiés, annonça-t-il sur un mode formel et plus humble que de coutume. Loken constata qu’Eidolon avait appris les manières d’un diplomate exercé depuis leur dernière entrevue. Il vous fait savoir que sa tâche est bien amorcée et qu’il nous rejoindra bientôt. Je parlerai pour lui et commanderai en son nom.

Les yeux de Loken passaient d’Angron à Eidolon, percevant l’antipathie évidente entre les deux légions. Les Emperor’s Children et les World Eaters étaient différents au possible : les hommes d’Angron cherchaient et remportaient leurs victoires par l’agressivité, alors que les Emperor’s Children avaient perfectionné l’art de choisir leurs ennemis, et de détruire une armée adverse un élément à la fois.

— Seigneur Angron, salua Eidolon en s’inclinant. C’est un honneur.

Angron ne daigna pas répondre et Loken vit Eidolon se raidir à cette insulte, mais toute confrontation immédiate fut évitée lorsque la dernière délégation pénétra dans la cour de Lupercal.

Mortarion, primarque de la Death Guard, était escorté d’une unité de guerriers dont les armures Terminator sans aucune couleur ne rendaient qu’un reflet de métal terne. Celle de Mortarion était tout aussi sobre, sans rien de plus que le crâne de sa légion sur une de ses épaulières. Sa tête comme son visage exsangue étaient glabres et grêlés de marques, sa bouche et son cou cachés par un haut gorgerin, dont s’exhalaient des volutes de

vapeur grise au rythme de sa respiration.

Un capitaine de la Death Guard marchait à la hauteur du primarque, et Loken sourit en le reconnaissant. Nathaniel Garro avait combattu avec les Sons of Horus, du temps où ils étaient encore les Luna Wolves. Pour son code de l'honneur inébranlable et ses manières directes, le capitaine, natif de Terra, s'était valu de nombreux amis dans la légion du Maître de Guerre.

Il croisa le regard de Loken et lui adressa un petit hochement de tête.

— Avec notre frère Mortarion, déclara Horus, nous voici au complet.

Le Maître de Guerre se leva et descendit du trône surélevé au centre de sa cour, alors que l'éclairage s'estompait, et qu'un globe luminescent apparaissait au-dessus de lui, flottant juste sous le niveau du plafond.

— Voici Isstvan III, dit Horus, que je peux vous présenter grâce à nos drones servitorisés de cartographie stellaire. Gravez-la dans vos mémoires, car nous allons y écrire l'histoire.

Jonah Aruken s'interrompit dans ce qu'il faisait pour tirer une petite flasque de sous sa veste d'uniforme, en vérifiant si quelqu'un le regardait. Le hangar débordait d'activité, comme cela semblait toujours être le cas ces derniers temps. Mais personne ne semblait se préoccuper de lui. L'époque où la préparation d'un Titan Imperator aurait subjugué même le belliciste le plus blasé était bien révolue, car peu de tous ceux présents n'avaient pas vu la puissante silhouette du *Dies Irae* être apprêtée pour la guerre une bonne vingtaine de fois.

Il but une lampée de la flasque et releva les yeux vers sa vieille demoiselle.

La coque du Titan était restée striée et bosselée aux endroits que les serviteurs du Mechanicum n'avaient pas eu le temps de traiter. Jonah tapota affectueusement les épaisses plaques du blindage de la jambe.

— Eh bien, ma grande, dit-il. On peut dire que tu en as vu, des combats. Mais je t'aime quand même, va.

Il sourit à l'idée d'un homme amoureux d'une machine. Mais il aurait aimé n'importe quoi si ce n'importe quoi lui avait sauvé la vie aussi souvent que le *Dies Irae* . Au milieu des brasiers d'innombrables batailles, ils s'étaient battus ensemble, et autant que Titus Cassar pouvait le nier, Jonah savait qu'un cœur puissant, qu'une âme résidait au centre de cette glorieuse machine de guerre.

Il prit une autre gorgée. Son expression s'aigrit en pensant à Titus et à ses maudits sermons. Titus disait sentir la lumière de l'Empereur à l'intérieur

de lui ; Jonah, lui, ne ressentait réellement plus rien.

Même en voulant croire à ce que Titus Cassar prêchait, il ne pouvait se défaire du noyau de scepticisme enraciné en lui. Croire en des choses qui n'étaient pas là, qui ne pouvaient pas être vues ou senties. Titus appelait cela la foi, mais Jonah était homme à devoir percevoir le réel, ce qu'il pouvait toucher, ou dont il pouvait faire l'expérience.

Le princeps Turnet l'aurait renvoyé de l'équipage du Titan s'il avait su qu'il avait assisté à des prières sur Davin, et l'idée de s'occuper à des tâches subalternes pour le restant de la croisade lui fit frémir l'échine.

Tous les quelques jours, Titus lui demandait de l'accompagner à une nouvelle réunion de prière, et lorsque Jonah lui disait oui, ils partaient furtivement vers une portion abandonnée du vaisseau, pour aller écouter des passages du Lectio Divinitatus. Chaque fois, il effectuait le retour en sueur, terrifié d'être découvert, et terrifié de la cour martiale qui s'ensuivrait.

Jonah était un moderati de carrière depuis le premier jour où il avait posé le pied à bord de son Titan d'affectation initial, un Warhound baptisé le *Venator* . Si le choix lui avait été soumis, il aurait toujours rejeté le Lectio Divinitatus pour lui préférer le *Dies Irae* .

Malgré tout, l'idée que Titus pût avoir raison ne cessait de le tarauder.

Il s'adossa à la jambe du Titan, et se laissa glisser jusqu'à se retrouver assis, les genoux ramenés contre sa poitrine.

— La foi, murmura-t-il. On ne peut pas en acheter, alors où est-ce que je suis censé la trouver ?

— Eh bien, dit une voix au-dessus de lui, vous pourriez commencer par ranger cet alcool avant de venir avec moi.

Jonah leva les yeux. Titus Cassar, aussi resplendissant que d'ordinaire dans son uniforme de parade, se tenait dans l'arche, à l'entrée du bastion tibial de la machine.

— Titus, l'accueillit Jonah en rangeant précipitamment la flasque sous sa veste. Quoi de neuf ?

— Vous devez venir avec moi, dit Cassar avec insistance. La sainte est en danger.

Maggard remontait à vive allure la pénombre des coursives du *Vengeful Spirit* , avec la détermination d'un homme en route pour une rencontre longtemps attendue. Sa carrure n'avait cessé de s'étoffer régulièrement durant les derniers mois, comme s'il avait été affligé d'une forme horrible

de gigantisme à effets rapides.

Mais les procédures que les apothicaires du Maître de Guerre appliquaient sur lui n'avaient rien d'horribles. Son corps changeait, croissait, et se transformait au-delà de tout ce que la chirurgie grossière de la maison Carpinus avait réussi. Il sentait déjà ses nouveaux organes remodeler la chair et l'os à l'intérieur de lui, en quelque chose de plus formidable qu'il n'aurait pu l'imaginer. Et ce n'était que le début.

Sa lame kirlienne était dans sa main, luisant d'un reflet étrange dans la faible lumière du corridor. Il portait des robes d'une fraîche blancheur, son physique élargi devenu trop massif pour son armure. Les artificiers de la légion se tenaient prêts à la reforger une fois que ses muscles se seraient stabilisés. Il regrettait de ne plus en sentir la solidité rassurante autour de lui.

Comme lui, son armure allait renaître, changée en un instrument digne du Maître de Guerre et de ses combattants. Maggard savait ne pas être encore prêt pour son induction, mais s'était déjà ménagé une place particulière auprès des Sons of Horus. Il allait là où les Astartes ne pouvaient aller, agissait là où ils ne pouvaient être vus en train d'agir, et répandait le sang quand il leur fallait maintenir l'image de faiseurs de paix.

Accomplir de telles tâches exigeait un certain type d'homme, un individu efficace, libre de toute conscience. Maggard était parfaitement adapté à son nouveau rôle. Il avait déjà tué des centaines de personnes à la demande de la maison Carpinus, et bien plus avant d'avoir été capturé par elle, mais ces exécutions lui paraissaient bien tristes et brouillonnes comparées à la mort qu'il savait infliger à présent.

Il se souvint de cette impression grandiose d'un nouveau départ quand Maloghurst l'avait chargé d'éliminer Ignace Karkasy.

Maggard avait plaqué le canon de son pistolet sous la mâchoire tremblante du poète, et lui avait étalé la cervelle au plafond de sa cabine étroite, avant de laisser son corps généreusement charpenté s'effondrer au sol dans un tourbillon de feuillets ensanglantés.

La raison pour laquelle Maloghurst avait voulu la mort de Karkasy ne le concernait pas. L'écuyer parlait avec l'autorité d'Horus, et Maggard avait offert au Maître de Guerre sa loyauté immortelle sur le champ de bataille en lui présentant son épée.

Plus tard, que cela fut une récompense ou fit partie de ses projets, le Maître de Guerre avait tué Petronella Vivar, et pour cela, Maggard resterait

à jamais son débiteur.

Quel qu'aurait pu être le désir du Maître de Guerre, Maggard aurait déplacé ciel et terre pour s'y plier.

Aujourd'hui, un ordre inédit lui avait été donné.

Aujourd'hui, il allait tuer une sainte.

Sindermann tapotait son menton au rythme nerveux de son majeur, en s'efforçant de donner l'impression qu'il appartenait à ce secteur du vaisseau. Des équipes de pont en combinaison orange et des officiers de batteries en veste jaune passaient et repassaient autour de l'endroit où il attendait ses complices. Sa main serrait l'autorisation que lui avait écrite le garde, comme un genre de talisman qui l'aurait protégé si quelqu'un venait le questionner.

— Dépêchez-vous, murmura-t-il. Où êtes-vous ?

Il avait été risqué de contacter Titus Cassar, mais il n'avait eu nul autre vers qui se tourner. Mersadie ne croyait pas au Lectio Divinitatus ; en vérité, lui-même n'était pas encore fixé, mais il était certain que quiconque avait suscité en lui cette vision d'Euphrati Keeler s'attendait à le voir agir. De la même manière, il avait été hors de question de solliciter Garviel Loken, dont les mouvements n'auraient pas manqué d'être remarqués.

— Itérateur, susurra une voix presque à son oreille, et Sindermann faillit crier de surprise. Titus Cassar se tenait à côté de lui, son visage fin barré d'une expression grave. Un autre homme se tenait derrière lui, venu de même dans l'uniforme bleu sombre de l'équipage des Titans.

— Titus, soupira Sindermann avec soulagement. Je n'étais pas sûr que vous parviendriez à venir.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps avant que le princeps Turnet remarque que nous ne sommes plus à nos postes. Mais votre message disait que la sainte était en danger.

— Elle l'est, confirma l'itérateur. En très grave danger.

— Comment le savez-vous ? demanda le second homme.

Le front de Cassar se plissa d'agacement.

— Je suis désolé, Kyril ; voici Jonah Aruken, mon compagnon moderati à bord du *Dies Irae* . Il est un des nôtres.

— Je le sais, voilà tout, répondit Sindermann. J'ai vu… Je ne sais pas… Une apparition d'elle étendue sur son lit, et j'ai su que quelqu'un lui voulait du mal.

— Une vision, s’émerveilla Cassar. Vous êtes véritablement béni de l’Empereur.

— Non, non, se défendit Sindermann à voix basse, pas du tout, je vous l’assure. Dépêchons-nous, nous n’avons pas le temps. Nous devons y aller sans tarder.

— Où ? demanda Jonah Aruken.

— Au pont médical, dit Sindermann en leur montrant son laissez-passer. Nous devons arriver jusque là-bas.

Au-dessus d’Horus, la résolution s’affina à la surface du globe, traçant des continents et des océans que recouvraient les tracés d’autres spécifications géophysiques : plaines, forêts, mers, chaînes de montagnes et villes.

Horus leva les bras, comme pour soutenir cet orbe, à l’instar de quelque titan des mythes de l’ancienne Terra.

— Voici Isstvan III, répéta-t-il. Un monde ramené dans notre giron il y a treize ans, par la 27^{e} flotte expéditionnaire de notre frère Corax.

— Et il n’a pas été à la hauteur de la tâche ? se moqua Angron.

Horus lui décocha un regard irrité.

— Il y eut de la résistance, oui, mais les derniers éléments de la faction hostile furent anéantis par la Raven Guard dans la vallée de Redarth.

Le site de la bataille s’alluma en rouge sur la mappemonde, blotti au milieu d’une chaîne de sommets, sur l’un des continents septentrionaux.

— L’édit de commémoration ne nous avait pas encore été imposé par le Conseil de Terra, mais un contingent civil substantiel fut laissé là pour commencer la diffusion de la vérité impériale.

— Devons-nous supposer que la vérité impériale n’a pas pris racine ? conjectura Eidolon.

— Mortarion ? sollicita Horus en cédant du geste la parole à son frère.

— Il y a quatre mois, la Death Guard a reçu un appel de détresse émanant d’Isstvan III, exposa celui-ci. Il était faible et déjà ancien. Nous ne l’avons capté que parce qu’un vaisseau d’approvisionnement qui rejoignait notre flotte d’Arcturan a dû quitter le Warp pour procéder à des réparations. Étant donné le temps qu’il lui a ensuite fallu pour être relayé à mon état-major, il date certainement de deux ans au moins.

— Et que disait-il ? demanda Angron.

En réponse, la projection holographique du globe se déplia en une large surface plane, comme un écran vidéo suspendu dans l’air, un écran sombre,

où ne se devinait que l’esquisse d’un mouvement. Une forme bougeait, et Loken réalisa qu’il s’agissait d’un visage : un visage de femme, éclairé par une bougie comme seule source de lumière. Elle semblait se trouver dans une petite chambre aux parois de pierre. Malgré la mauvaise qualité du signal, la femme était manifestement terrifiée ; ses yeux étaient exorbités et son souffle saccadé. Son front luisait de sueur.

— L’insigne sur son col, fit remarquer Torgaddon. C’est celui de la 27e expédition.

La femme régla l’appareil qui lui servait à enregistrer son image, et le son se répandit dans la cour de Lupercal : un crépitement de flammes, des cris distants et des échanges de tirs.

— C’est une révolte, dit la femme, la voix déformée par la transmission. Une révolte ouverte. Ces gens ont rejeté… Ils ont tout rejeté. Nous avons essayé de les intégrer, nous pensions que les chanteuses de guerre n’étaient qu’une sorte de… De superstition primitive… Mais non. Praal est devenu fou, et les chanteuses de guerre sont de son côté.

Elle se retourna soudain vers quelque chose en dehors de l’écran.

— Noon ! cria-t-elle désespérément, en ouvrant le feu avec une arme qui auparavant était hors champ. Des fulgurations violentes l’éclairèrent, et quelque chose d’indescriptible s’écrasa contre le mur opposé tandis qu’elle vidait son chargeur dans sa direction.

— Ils se rapprochent. Ils savent que nous sommes là… Je crois que je suis la dernière.

La femme revint vers l’écran.

— C’est de la folie, de la folie complète. S’il vous plaît, je crois que je ne pourrai pas m’en tirer seule. Envoyez quelqu’un, n’importe qui… Il faut que ça cesse…

Un piaillement hideux et atonal s’échappa de l’écran. La femme s’agrippa la tête, ses hurlements noyés par ce bruit inhumain. Les dernières images saccadées se fragmentèrent en une série de tableaux figés et écœurants : le sang dans les yeux fous de cette femme, une masse indistincte de chair et de pierre fracassée, une bouche figée, aux gencives rougies.

Puis rien que le noir.

— Nous n’avons reçu d’Isstvan III aucune communication ultérieure, déclara Mortarion pour combler le silence qui suivit. Les astropathes de la planète ont été compromis, ou ils sont morts.

— Le nom de « Praal » fait référence à Vardus Praal, expliqua Horus, le

gouverneur laissé sur Isstvan III pour la régir au nom de l'Imperium, s'assurer de sa subordination et gérer le démantèlement des structures religieuses traditionnelles sur lesquelles reposait la société autochtone. Si Praal est complice de la rébellion d'Isstvan III, comme cet enregistrement le suggère, il devient l'un de nos objectifs.

Loken sentit une crispation lui remonter le dos à l'idée de se retrouver une fois encore face à une figure officielle impériale coupable de trahison. Il regarda vers Torgaddon, et vit que les similitudes avec la campagne de Davin ne lui avaient pas non plus échappé.

L'holoprojection se gonfla et redevint la représentation d'Isstvan III.

— La capitale culturelle et religieuse se trouve ici, dit Horus, alors que l'image zoomait sur l'une des métropoles du nord, qui dominait une large bande de l'arrière-pays au pied d'une cordillère colossale. La cité Chorale. Voici la source du signal, et le siège du pouvoir de Praal, un bâtiment nommé le palais du maître de chœur. Des fers de lance s'empareront d'un certain nombre d'objectifs stratégiques, et une fois la ville entre nos mains, Isstvan sera à nous. La première offensive fera appel à une force combinée d'Astartes de toutes les légions, avec le soutien des Titans du Mechanicum. Le reste de la planète sera ensuite soumis par tous les renforts de l'Armée Impériale qui parviendront à nous atteindre dans l'état actuel du Warp.

— Pourquoi ne pas simplement les bombarder ? proposa Eidolon.

Le silence soudain qui suivit sa question était assourdissant.

Loken attendit que le Maître de Guerre réprimandât Eidolon pour avoir osé discuter une de ses décisions, mais Horus se borna à un hochement de tête indulgent.

— Parce que ces personnes sont de la vermine, et quand on écrase la vermine de trop loin, une partie d'elle survit invariablement. Si nous devons résoudre ce problème, nous aurons à nous salir les mains et à les détruire. Ce n'est peut-être pas aussi raffiné que les Emperor's Children l'auraient souhaité, mais le raffinement ne compte pas dans mes priorités. À la différence d'une victoire rapide.

— Bien entendu, dit Eidolon. Dire que ces imbéciles sont à ce point aveugles aux réalités de la galaxie…

— Ne vous en faites pas, seigneur commandeur, dit Abaddon en descendant se tenir au côté du Maître de Guerre. Ils seront éclairés quant à leurs errements.

Loken risqua un regard de biais vers le premier capitaine, surpris du

respect qu’il avait cru déceler dans sa voix. Tous les précédents rapports entre les Sons of Horus et Eidolon l’avaient amené à croire qu’Abaddon le tenait en mépris.

Quelque chose avait-il changé ?

— Mortarion, continua Horus. Ton objectif sera d’engager l’effectif principal du contingent de la cité Chorale. S’il ressemble à ce qu’il était lorsque Corax l’a affronté, il se composera de soldats professionnels. Ils ne céderont pas facilement, même face à des Astartes.

L’holoprojection se focalisa sur la cité Chorale, une gracieuse conurbation dont les édifices variés allaient de la basilique ou du manoir élégant aux étendues massives de logements et aux enchevêtrements de complexes industriels. Sur plusieurs niveaux, des avenues et des artères ingénieusement tracées reliaient des millions d’âmes, dont la plupart semblaient habiter les districts résidentiels, près des ateliers et des fabriques.

La lisière ouest de la ville était soulignée d’un contraste lumineux, afin d’y mettre en évidence le réseau de tranchées défensives et de bunkers, creusé le long des faubourgs. Le bord opposé de la cité Chorale s’appuyait sur les contreforts à pic du relief. Ces remparts naturels la mettaient à l’abri d’une offensive terrestre conventionnelle.

Malheureusement pour elle, le Maître de Guerre n’avait pas l’air de planifier une offensive conventionnelle.

— Il apparaît qu’une présence armée significative occupe ces tranchées, dévoila Horus. Elle semble disposer d’une artillerie et d’excellentes fortifications. Beaucoup de ces défenses ont été construites pour protéger le siège du gouvernement impérial d’Isstvan, ce qui signifie qu’elles sont de notre conception, et qu’elles seront solides. Engager et détruire la présence militaire adverse ne sera pas facile, et nous ignorons beaucoup à son sujet.

— Je relève ce défi, Maître de Guerre, dit Mortarion. Ce terrain est celui dont ma légion a l’habitude.

La vue se centra sur un autre lieu, un conglomérat spectaculaire d’arches et de flèches, posées sur des dizaines de dépendances et d’ailes labyrinthiques autour d’un magnifique dôme central de pierre lustrée. Couronnant la cité, la structure évoquait un joyau épinglé sur la masse tortueuse de la cité Chorale.

— Le palais du maître de chœur, reconnut Eidolon d’un air appréciatif.

— Et votre légion le prendra, dit Horus, avec l’aide des World Eaters.

À nouveau, Loken observa le regard que jeta à Angron le seigneur commandeur, qui ne pouvait masquer son déplaisir à l'idée de combattre aux côtés d'une légion aussi barbare. Si Angron s'était peut-être rendu compte du dédain d'Eidolon, il n'en laissa rien voir.

— Le palais est l'un des lieux les plus probables où trouver Praal, rajouta Horus. Par conséquent, il est l'un de nos objectifs principaux. Il doit être pris, le commandement de la cité Chorale doit être détruit, et Praal éliminé. Puisqu'il est un traître, je n'attends pas qu'il soit capturé vivant.

Enfin, l'holo zooma sur un curieux agrégat de maçonnerie, un peu à l'est du palais. Pour l'œil peu exercé de Loken, cela ressemblait à une collection de clochers, ou de temples ; de bâtiments sacrés entassés les uns sur les autres au fil des âges.

— Voici le fort-sirène, et mes Sons of Horus mèneront l'attaque contre lui. La révolte de la cité Chorale semble être de nature religieuse et le fort-sirène est le cœur spirituel de la ville. D'après les rapports de Corax, il était le siège de l'ancien culte païen censé avoir été démantelé. Nous présumons que celui-ci existe toujours et que les meneurs de cette religion se trouveront là-bas. Vardus Praal peut également s'y trouver ; encore une fois, je ne réclame pas de prisonniers, rien qu'une extermination totale.

Loken voyait pour la première fois le champ de bataille sur lequel il se trouverait bientôt. Il lui sembla que le fort-sirène serait difficile à prendre : sa structure massive et compliquée, à plusieurs niveaux, offrait de nombreux endroits où se cacher. Et où tendre des embuscades.

C'était pour cela que le Maître de Guerre y envoyait ses propres hommes. Parce qu'il savait qu'ils en étaient capables.

La projection revint à une vue d'ensemble de la planète.

— Les opérations préliminaires impliqueront la destruction des stations de surveillance sur la septième planète, Isstvan Extremis, dit Horus. Lorsque les rebelles seront aveugles, l'invasion d'Isstvan III pourra commencer. Les unités choisies pour mener la première vague seront déployées par modules d'atterrissage et par appareils cuirassés, tandis qu'une deuxième vague se tiendra en réserve. J'estime que vous devez tous comprendre ce que j'attends de vos légions.

— Je n'ai qu'une seule question, Maître de Guerre, dit Angron.

— Parle.

— Pourquoi préparons-nous cette attaque avec autant de précision quand une seule frappe massive suffirait amplement ?

— Tu trouves à redire à mes plans ? lui demanda Horus avec tact.

— Bien sûr que oui, cracha Angron, nous avons à notre disposition quatre légions, des Titans et des vaisseaux, et ça n'est qu'une ville. Nous devrions leur envoyer tout ce que nous avons et les massacrer dans leurs rues ; nous verrons, ensuite, combien sur cette planète ont encore les tripes de se soulever. Mais non, tu préfères nous demander de les tuer un par un et de viser leurs chefs, comme si nous étions là pour préserver ce monde. C'est la population qui porte la rébellion, Horus. Tue la population, et la rébellion s'arrêtera.

— Seigneur Angron, voulut calmement intervenir Eidolon, vous parlez hors de propos…

— Tiens ta langue devant ceux qui te surpassent, grogna le primarque. Je sais ce que les Emperor's Children pensent de nous : vous nous croyez stupides quand nous sommes directs. Adresse-toi encore à moi sans mon consentement et je te tue.

— Angron !

La voix d'Horus trancha net dans la tension qui s'installait et le primarque détourna d'Eidolon son attention colérique.

— Tu fais peu de cas de la vie de tes World Eaters, le tança Horus. Et tu as beau croire en la façon de combattre que tu as faite tienne, cela ne te place pas au-delà de mon autorité. *Je* suis le Maître de Guerre, le commandant de tous ceux que recouvre l'égide de la Grande Croisade. Ta légion se déploiera selon les ordres que je t'ai donnés. Est-ce bien clair ?

Angron acquiesça brièvement alors qu'Horus se tournait déjà vers Eidolon.

— Seigneur commandeur Eidolon, vous n'êtes pas ici parmi vos égaux, et votre présence à ce conseil de guerre ne dépend que de mes bonnes grâces, lesquelles s'épuiseront vite si vous vous conduisez de la sorte en pensant que Fulgrim vous chaperonne.

Eidolon retrouva rapidement sa contenance.

— Certainement, monseigneur. Je ne voulais pas vous manquer de respect. Je vais m'assurer que ma légion soit prête pour l'assaut contre Isstvan Extremis et pour la prise du palais.

Horus reporta son regard sur Angron. Celui-ci poussa un grognement d'assentiment.

— Maître de Guerre, les World Eaters se tiendront parés, formula Khârn.

— Ce conclave est donc terminé, jugea Horus. Retournez auprès de vos

légions et préparez-vous à la guerre.

Les délégations sortirent à la file, Khârn conversant doucement avec Angron, Eidolon adoptant une démarche crâne, comme pour compenser sa réprimande. Loken pensa lire une étincelle d'amusement dans les yeux de Mortarion, qui s'éloigna à son tour avec Garro et les Terminators. Horus se tourna vers Abaddon.

— Fais préparer un oiseau d'assaut pour me transporter sur le *Conqueror* . Je dois éclairer Angron sur la conduite d'une telle opération.

Il se retourna et quitta la cour de Lupercal suivi d'Abaddon et Aximand, sans même un regard pour Loken et Torgaddon.

— C'était instructif, dit ce dernier lorsqu'ils furent seuls.

Loken eut un sourire las.

— J'ai bien senti que tu voulais qu'Angron frappe Eidolon.

Torgaddon partit de son rire franc, en se rappelant comment lui et Eidolon en étaient presque venus aux mains dès leur première rencontre à la surface de Meurtre.

— Si seulement nous pouvions aller avec lui à bord du *Conqueror* , déplora-t-il. Ça, ce serait quelque chose à voir. Horus éclairant Angron. De quoi vont-ils parler ?

— Oui, de quoi ? se demanda Loken avec lui.

Loken avait l'impression de si peu en savoir, mais tandis qu'il pondérait tristement son ignorance, il se souvint de la dernière chose que lui avait criée Sindermann alors que les soldats de Maloghurst l'emportaient.

— Tarik, nous avons une bataille qui nous attend. Je veux que tous tes hommes soient prêts. Sur Isstvan III, les combats vont être violents.

— Je sais, dit Torgaddon. Ce fort-sirène, tu parles d'un foutoir. Ça ne ressemble à rien. Voilà ce qui se passe quand on donne un dieu aux gens.

— Va aussi prévenir Vipus d'être minutieux. Quand nous attaquerons, je veux que l'escouade Locasta en soit.

— Bien sûr, dit Torgaddon. Des fois, j'ai l'impression que toi et Vipus, vous êtes les seuls à qui je puisse encore faire confiance. Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'ai de la lecture en retard, dit Loken.

OceanofPDF.com



Mortarion et sa suite entrent à la cour de Lupercal

OceanofPDF.com

QUATRE

Sacrifice
Un seul moment
Veiller sur elle

Partout où allait Erebus, des ombres le suivaient. Ces chuchoteurs étaient ses compagnons constants, des créatures vacillantes, invisibles, tapies juste au-delà de ce que l'œil percevait. Ils s'éloignèrent de lui pour se cacher dans les angles sombres de la chambre aux murs de pierre, construite à l'image de cette salle, dans le temple du Delphos, où Akshub lui avait tranché la gorge.

Enfoui à l'intérieur du *Vengeful Spirit* , le temple de la loge était bas de plafond. L'air était enclos et tiède, éclairé par le feu ronflant allumé dans une cavité au milieu du sol. Les flammes jetaient sur les parois des formes sursautantes.

— Maître de Guerre, dit Erebus. Nous sommes prêts.

— Bien, lui fut-il répondu. Il nous en a beaucoup coûté d'atteindre cet instant, Erebus. Il vaudrait mieux pour nous tous que cela en vaille la peine, mais surtout pour toi.

— Cela en valait la peine, monseigneur, assura le chapelain, sans prêter de valeur à l'intimidation. Nos alliés sont impatients de s'adresser enfin directement à vous.

Erebus se pencha pour regarder dans le feu, dont la lumière se reflétait sur son crâne chauve tatoué et sur son armure, récemment repeinte dans la

teinte grenat adoptée par les Word Bearers. Malgré toute la confiance dont il pouvait donner l'impression, il s'alloua un instant de calme. Traiter avec des créatures du Warp n'était jamais simple, et s'il devait ne pas exaucer les attentes du Maître de Guerre, c'en serait fait de sa vie.

Horus emplissait la salle de sa présence, engoncé comme il l'était dans une magnifique armure Terminator couleur d'obsidienne, un présent du fabricator général lui-même. Envoyée de Mars pour cimenter l'alliance entre Horus et le Mechanicum, l'armure reprenait la couleur de celles des Justaerin, qu'elle surclassait de loin en ornementation et en puissance. L'œil rouge de son plastron s'ouvrait également sur son abdomen et ses épaulières, et l'une des mains d'Horus arborait un monstrueux gantelet muni de lames acérées à la place des doigts.

Erebus prit un livre à côté du feu et se releva, tournant avec révérence les pages usées jusqu'à trouver une illustration complexe, où des symboles s'entremêlaient les uns aux autres.

— Nous y voilà. Je pourrai commencer une fois que le sacrifice aura été fait.

Horus hocha la tête.

— Adepte, joignez-vous à nous.

Un instant plus tard, la silhouette courbée de l'adepte Regulus pénétrait dans la loge guerrière. Le mandataire du Mechanicum était presque entièrement cybernétisé, comme cela était courant aux plus hauts échelons de son ordre : sous ses robes, son corps était fait de bronze, de fonte et de câbles. Seul son visage était apparent, si on pouvait encore parler d'un visage malgré ses larges oculaires bioniques et l'unité vocalisatrice qui permettait à l'adepte de communiquer.

— Ça n'est pas très orthodoxe, dit Regulus, dont la voix raclait les nerfs comme un filin d'acier.

— Adepte, lui dit Horus. Vous êtes là en tant que représentant du Mechanicum. Les prêtres de Mars sont essentiels à la croisade et doivent faire partie de l'ordre nouveau. Vous m'avez déjà promis votre soutien. Il est l'heure pour vous de contempler ce qui vous est offert en échange.

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

Horus hocha la tête.

— Erebus, continue.

Le Word Bearer passa à côté de lui, son regard dirigé vers Ing Mae Sing. Bien qu'elle fût aveugle, l'astropathe recula en sentant ces yeux lui

observer la peau. Elle se plaqua contre le mur pour essayer vainement de lui échapper, mais Erebus lui agrippa le bras, d'une poigne écrasante, et la traîna vers le foyer.

— Elle est puissante, apprécia-t-il. Je peux le sentir.

— Elle est la meilleure dont je dispose, déclara Horus.

— C'est pourquoi il fallait que ce soit elle. La portée symbolique est très importante. Un sacrifice n'en est vraiment un que s'il a de la valeur pour celui qui l'offre.

— Non, pitié, cria Ing Mae Sing, en se tordant derrière lui quand elle eut réalisé le sens de cette affirmation.

Horus s'avança, prit tendrement entre ses doigts le menton de l'astropathe, mettant fin à sa résistance désespérée, et lui leva la tête pour qu'elle l'eût regardé dans les yeux si elle-même en avait eu.

— Vous m'avez trahi, maîtresse Sing, murmura-t-il.

Ing Mae Sing se mit à sangloter ; des protestations se déversèrent de ses lèvres terrifiées. Elle essaya de secouer la tête, mais Horus la lui maintint fermement.

— Il est inutile de le nier. Je sais déjà tout. Après m'avoir parlé d'Euphrati Keeler, vous avez envoyé un avertissement à quelqu'un, n'est-ce pas ? Dites-moi qui et je vous laisserai vivre. Essayez de me résister, et votre mort sera plus douloureuse que vous ne pouvez raisonnablement l'imaginer.

— Non, balbutia Ing Mae Sing. Je suis déjà condamnée. Je le sais, alors tuez-moi, et qu'on en finisse.

— Vous n'allez pas me dire ce que je souhaite savoir ?

— C'est inutile, couina-t-elle. Vous allez me tuer, que je vous le dise ou non. Vous avez peut-être la force de dissimuler vos mensonges, mais pas ce serpent.

Erebus regardait le Maître de Guerre, qui hocha lentement la tête, pour lui-même, comme s'il prenait une décision à contrecœur.

— Dans ce cas, nous n'avons plus rien à nous dire, dit tristement Horus en baissant son bras.

De l'autre, il lui enfonça les griffes de son gantelet dans la poitrine. Les pointes transpercèrent le cœur et les poumons de l'astropathe, et jaillirent de son dos dans une gerbe rouge.

Erebus fit un signe du menton en direction de l'âtre, et le Maître de Guerre vint brandir le cadavre au-dessus. Le sang d'Ing Mae Sing coula en grésillant au milieu des flammes.

Les émotions de sa mort envahirent la loge tandis que sifflait le sang cuit, des sensations brutes et fortes : la peur, la douleur, et l'horreur d'être ainsi rejetée.

Erebus s'agenouilla et inscrivit des motifs sur le sol, copiant exactement les diagrammes du livre : une étoile à huit branches, autour de laquelle gravitaient trois cercles, un crâne stylisé, et les lettres cunéiformes de Colchis.

— Vous semblez avoir l'habitude, remarqua Horus.

— Je l'ai déjà fait de nombreuses fois, admit Erebus en hochant la tête. Je parlerai ici au nom de mon primarque, et c'est une voix que nos alliés respectent.

— Ils ne sont pas encore des alliés, dit Horus, en abaissant le bras, et il laissa le corps d'Ing Mae Sing glisser des griffes de son gantelet.

Erebus ne releva pas et se mit à déclamer les mots du *Livre de Lorgar* , la voix sombre et gutturale, pour inviter les dieux du Warp à envoyer leur émissaire.

Malgré l'intense lueur du feu, la loge s'assombrit et Erebus sentit la température chuter alors qu'un vent froid se mettait à souffler de nulle part. Il charriait la poussière des âges passés, et chacune de ses rafales exprimait la ruine des empires. Une sensation d'éternité était portée sur ce zéphyr surnaturel.

— Était-ce censé se produire ? s'inquiéta Regulus.

Erebus sourit et acquiesça sans répondre. L'atmosphère devenait glacée, les chuchoteurs balbutiaient, pris d'une peur irraisonnée à l'arrivée d'une chose ancienne et terrible. Les ombres refluaient vers les coins, sans qu'aucune lumière ne brillât pour les chasser, et le volume croissant d'un rire narquois tourna en spirale autour de la pièce.

Regulus se retournait sur ses membres porteurs pour chercher à identifier la source de ce bruit. Ses implants visuels bourdonnaient sans parvenir à se régler dans les ténèbres. Le givre s'accumulait au-dessus d'eux, sur les étais et les tuyaux.

Horus resta immobile quand les ombres de la salle susurrèrent et crachèrent un chorus de voix venues de partout.

— *Es-tu celui que ton genre appelle le Maître de Guerre ?*

Erebus hocha la tête quand Horus le consulta du regard.

— Oui. Je suis le Maître de Guerre de la Grande Croisade. À qui ai-je l'honneur ?

— *Je suis Sarr’kell* , dirent les voix, *seigneur des Ombres !*

À trois, ils remontèrent rapidement les niveaux du *Vengeful Spirit* , se dirigeant vers l’environnement d’émail du pont médical. Sindermann maintenait une allure aussi vive qu’il le pouvait. Sa respiration était pénible tandis qu’ils se dépêchaient d’aller sauver la sainte du quelconque destin funeste qui l’attendait.

— Et qu’est-ce que vous vous attendez à trouver quand nous aurons atteint la sainte, itérateur ? demanda Jonah Aruken, dont une des mains nerveuses triturait le rabat sur l’étui de son pistolet automatique.

Sindermann revit mentalement la petite cellule médicale où Mersadie Oliton et lui avaient veillé Euphrati, et se posa la même question.

— Je ne sais trop exactement, dit-il. Je sais seulement que nous devons l’aider.

— J’espère qu’un vieil homme fragile et nos pistolets suffiront.

— Que voulez-vous dire ? demanda Sindermann comme ils empruntaient un large escalier enroulé qui les mena plus bas dans les étages du vaisseau.

— Eh bien, je me demande juste comment vous prévoyez de combattre le genre de danger que pourrait craindre une sainte. Je veux dire… Quoi que ce soit, ça doit être plutôt dangereux, pas vrai ?

Sindermann s’arrêta dans sa descente, autant pour reprendre son souffle que pour répondre à Aruken.

— Celui ou celle qui m’a envoyé cet avertissement pensait de toute évidence que je pouvais être utile.

— Et ça vous suffit ? s’inquiéta Aruken.

— Jonah, arrêtez un peu, l’avertit Titus Cassar.

— Non, pas question, se plaignit l’autre moderati. C’est très sérieux, nous pourrions aller au-devant de vrais ennuis. Enfin, cette Keeler, elle est supposée être une élue, pas vrai ? Alors pourquoi est-ce que le pouvoir de l’Empereur ne la sauve pas ? Pourquoi est-ce qu’il aurait besoin de nous ?

— L’Empereur œuvre par le biais de Ses fidèles servants, Jonah, expliqua Titus. Il ne suffit pas de simplement croire et d’attendre une intervention divine qui surgira des cieux pour corriger tous les torts. L’Empereur nous a montré la voie, c’est à nous de saisir cette chance et de faire ce qu’Il demande.

À chaque seconde, Sindermann observait l’échange entre les deux hommes avec davantage d’anxiété.

— Je ne sais pas si j’en suis capable, Titus. Pas sans une preuve que nous faisons ce qu’il faut.

— Il faut que nous agissions, le pressa Cassar. Vous devez croire dans les projets que l’Empereur a pour vous.

— L’Empereur a peut-être des projets pour moi, ou peut-être pas, mais moi j’en ai, lâcha Aruken d’un ton cassant. Je veux commander un Titan, et ça n’arrivera plus si nous sommes pris à faire quelque chose de stupide !

— S’il vous plaît ! les arrêta Sindermann, dont le cœur se tordait d’angoisse pour la sainte. Nous devons y aller ! Quelque chose de terrible va lui arriver et nous devons empêcher cela. Je n’ai aucun argument plus convaincant que celui-là, je suis désolé. Vous allez devoir me croire sur parole.

— Et pourquoi donc ? demanda Aruken. Vous ne m’avez donné aucune raison de vous croire. Je ne sais même pas pourquoi je suis ici.

— Écoutez-moi, Monsieur Aruken, dit Sindermann avec gravité. Quand une vie est aussi longue et complexe que la mienne, on finit par apprendre qu’elle tend tout entière vers un seul moment, celui où un homme découvre une fois pour toutes qui il est vraiment. Ce moment est venu, Monsieur Aruken. Sera-ce un moment dont vous serez fier de vous souvenir, ou que vous regretterez pour le restant de votre vie ?

Les deux moderati échangèrent un regard, et Aruken finit par pousser un soupir.

— Il va vraiment falloir que je me fasse ausculter la tête, mais d’accord, allons jouer les héros.

Sindermann fut gagné d’un net soulagement et la douleur s’atténua dans sa poitrine.

— Je suis fier de vous, Monsieur Aruken, dit-il, et je vous remercie, votre aide est la bienvenue.

— Vous me remercierez quand nous aurons sauvé votre sainte, tempéra Aruken en reprenant la descente des marches.

Ils suivirent la spirale de l’escalier, traversant plusieurs ponts jusqu’à ce que le symbole de deux serpents enroulés autour d’un bâton à ailettes leur indiquât qu’ils étaient arrivés au secteur médical. Quelques semaines s’étaient passées depuis que les derniers blessés avaient été amenés à bord du *Vengeful Spirit* . L’étendue stérile aux cloisons carrelées et aux armoires d’acier brossé leur parut déserte, un labyrinthe de pièces vitrées sans âme et de laboratoires.

— Par ici, leur indiqua Sindermann, en s’engageant dans la profusion confuse de corridors. Le chemin lui était familier après toutes les visites rendues à l’imagiste durant son coma. Cassar et Aruken le suivirent en restant à l’affût de quiconque aurait pu trouver leur présence injustifiée. Ils atteignirent enfin une porte blanche tout à fait insignifiante et Sindermann annonça :

— Nous y sommes.

— Vous feriez mieux de nous laisser entrer en premier, dit Aruken.

Sindermann en convint et s’écarta du passage, pressant ses deux paumes contre ses oreilles alors que les deux autres dégainaient. Aruken s’accroupit à côté de la porte et hocha la tête vers Cassar, qui appuya sur le panneau de commande.

La porte glissa sur son rail et Aruken pivota dans l’ouverture, son arme de poing braquée.

Dans la seconde, Cassar fut derrière lui, alignant son pistolet de droite et de gauche à la recherche de cibles. Sindermann attendit le déchaînement des tirs.

Quand celui-ci ne vint pas, il osa rouvrir les yeux et baisser les mains. Il ne savait pas encore s’il fallait se réjouir, ou craindre qu’ils ne fussent arrivés trop tard.

Il regarda par la porte, retrouvant la chambre familière, propre et bien tenue où il s’était souvent rendu. Euphrati était étendue sur le lit tel un mannequin, la peau comme de l’albâtre, le visage creusé. Une paire de goutte-à-goutte l’alimentait en fluides, et une petite machine au bip régulier dessinait des pics sur un écran d’affichage vert.

Elle n’avait pas changé depuis la dernière fois qu’il avait posé les yeux sur elle.

— Nous avons bien fait de nous dépêcher, ironisa Aruken. C’était moins une.

— Hélas, je crois que vous avez raison, dit Sindermann, en voyant la silhouette aux yeux d’or de Maggard apparaître à l’extrémité du couloir, sa rapière hors du fourreau.

— Tu nous es connu, *Maître de Guerre* , dit Sarr’kell dont la voix capricieuse sautait d’un point à l’autre autour de la loge. *Il se dit que tu es celui qui peut nous délivrer. Est-ce vrai ?*

— Peut-être, répondit Horus, apparemment sans se laisser perturber par ce

curieux interlocuteur invisible. D'après mon frère Lorgar, vos maîtres pourraient me donner la puissance qui me permettrait d'atteindre la victoire.

— *La victoire* , murmura Sarr'kell. *Un mot presque dénué de sens à l'échelle du cosmos, mais oui, nous avons cette puissance à t'offrir. Nulle armée ne pourra se dresser devant toi, nul mortel ne te fera plus plier, et nulle ambition ne te sera interdite si tu te soumets à nous.*

— Ce ne sont que des paroles, dit Horus. Montrez-moi quelque chose de tangible.

— *Le pouvoir* , siffla Sarr'kell, dont la voix s'enroula autour d'Horus comme un serpent. *Le Warp amène le pouvoir. Il n'est rien que les dieux du Warp ne puissent atteindre* .

— Les dieux ? répéta Horus. Vous perdez votre temps à proférer de tels mots ici, ils ne m'impressionnent pas. Je sais déjà que vos « dieux » ont besoin de mon aide. Parlez ouvertement, ou nous en aurons fini.

— *Ton Empereur* , répondit Sarr'kell, et l'espace fuyant d'un instant, Erebus perçut une nuance de malaise dans l'intonation de la créature. *Il se mêle de ce qu'il ne comprend pas. Sur le monde que vous appelez Terra, ses grands desseins provoquent un remous dans le Warp qui le déchire de l'intérieur. Nous n'avons que faire de votre domaine, et tu le sais. Il est notre fléau. Nous t'offrons le pouvoir de prendre sa place, Maître de Guerre. Notre aide te verra détruire tes ennemis, et te portera jusqu'aux portes mêmes du palais de l'Empereur. Nous pouvons te livrer la galaxie. Nous souhaitons seulement que son ouvrage cesse et que tu prennes sa place.*

La chose invisible tenait un discours sifflant, habile et persuasif, mais Erebus voyait qu'Horus n'en était pas ému.

— Et qu'en est-il de cette puissance ? Saisissez-vous l'ampleur de la tâche ? La galaxie sera divisée, les frères d'hier se combattront. L'Empereur disposera de ses légions et de l'Armée Impériale, de la Garde Custodienne, des Sœurs du Silence. Pouvez-vous égaler de tels adversaires ?

— *Les dieux du Warp sont les maîtres des forces primales de toute réalité. Ce que ton Empereur crée, le Warp le décompose et le détruit. Quand il nous affrontera, nous nous évanouirons, et quand il rassemblera ses forces, nous frapperons depuis les ombres. La victoire des dieux est aussi inéluctable que la marche du temps et la mortalité de la chair. Les dieux ne règnent-ils pas sur un univers entier caché à vos yeux, Maître de Guerre ? N'ont-ils pas assombri le Warp sur leur seul souhait ?*

— Ce sont vos dieux qui ont fait ça ? Mais pourquoi ? Vous avez rendu mes légions aveugles !

— *Par nécessité, Maître de Guerre. L'obscurité aveugle aussi l'Empereur, lui cache nos plans et les tiens. L'Empereur se croit le maître du Warp, mais vois comme il nous est rapide de le confondre. Tu disposeras du passage dans le Warp à ta convenance, Maître de Guerre, car de même que nous faisons le noir, nous pouvons amener la lumière.*

— L'Empereur continue d'ignorer tout ce qui est advenu ?

— *Totalement,* soupira Sarr'kell. *Ainsi, Maître de Guerre, tu constates l'ascendant que nous pouvons t'offrir. Il ne nous manque que ta parole, et le pacte sera scellé.*

Horus ne dit rien, comme s'il pesait les choix qui s'offraient à lui, et Erebus sentait s'impatienter la créature du Warp.

Enfin il parla.

— Je lancerai bientôt mes légions contre les mondes du système d'Isstvan, puis je leur ferai prendre la voie de ma nouvelle croisade. Certains problèmes doivent être traités, et je compte les traiter à ma manière.

Horus se tourna vers Erebus.

— Lorsque j'en aurai fini ici, je lierai mes forces à celles de vos maîtres, mais pas avant cela. Mes légions traverseront seules les flammes d'Isstvan, car alors seulement elles deviendront la lame trempée que je dirigerai vers le cœur de l'Empereur.

Le roulement froid de la voix de Sarr'kell se mit à siffler comme s'il prenait de profondes inspirations.

— *Mes maîtres acceptent* , dit-il enfin. *Tu as fait le bon choix, Maître de Guerre.*

Le vent glacé qui avait porté les mots de l'entité souffla de nouveau, plus fort cette fois.

Son toucher traversa Erebus, qui inspira une bouffée froide avant que la sensation ne s'évanouît et que la pénombre inexplicable ne se mît à reculer, la lumière du feu éclairant à nouveau le temple de la loge.

La créature était partie. Le vide de son absence était une souffrance pour l'âme.

— Avez-vous apprécié, Maître de Guerre ? demanda Erebus, expirant le souffle qu'il retenait.

— Oui, dit Horus, en baissant les yeux vers le corps d'Ing Mae Sing. Cela en valait la peine.

Il se tourna vers Regulus.

— Adepte, je souhaite que le fabricator général soit tenu informé, mais je ne peux le contacter directement. Réquisi-tionnez un vaisseau rapide et partez pour Mars. Si ce qu'affirmait cette créature est vrai, vous devriez voyager sans encombre. Kelbor-Hal doit faire le ménage parmi les siens et se préparer à jouer son rôle dans ma nouvelle croisade. Dites-lui que je le contacterai quand le moment sera venu, et que j'attends du Mechanicum qu'il soit uni.

— Comme il vous siéra, Maître de Guerre. Votre volonté sera faite.

— Ne traînez pas, adepte. Partez immédiatement.

Regulus se tourna pour prendre congé.

— Nous avons longtemps attendu ce jour, dit Erebus. Lorgar va exulter.

— Lorgar a ses propres batailles à livrer, répondit sèchement Horus. S'il devait échouer sur Calth et laisser la légion de Guilliman intervenir, tout cela ne servira à rien. Garde ta joie pour le jour où je serai assis sur le trône de Terra.

Sindermann sentit son estomac faire un bond à la vue du garde de Petronella Vivar qui avançait vers eux. La démarche de cet homme était celle de la mort elle-même et l'itérateur se maudit d'avoir mis si longtemps à arriver. Sa lenteur avait condamné la sainte, et eux tous, probablement.

Les yeux de Jonah Aruken s'élargirent quand il vit à son tour approcher l'assassin à la carrure massive. Il se retourna vivement.

— Titus, soulevez-la. Vite !

— Quoi ? Elle est reliée à tous ces appareils, nous ne pouvons p…

— Ne discutez pas, gronda Aruken entre ses dents, faites-le. Nous avons de la compagnie. De la mauvaise compagnie.

Il revint vers Sindermann.

— Alors, itérateur ? C'était ça, le moment unique dont vous parliez, celui où on découvre qui on est vraiment ? Si oui, je regrette déjà de vous avoir aidé.

Sindermann n'avait rien à lui répondre ; Maggard les avait remarqués devant la chambre d'Euphrati. Il sentit une horreur glacée lui ramper sous la peau quand un sourire se déploya sur les traits de l'homme.

Je vais vous tuer , disait ce sourire. *Lentement* .

— Ne lui faites pas de mal, murmura-t-il, ses paroles lui semblant pathétiques à ses propres oreilles. Pitié…

Il aurait voulu courir, fuir loin de ce sourire mauvais qui lui promettait une longue agonie silencieuse, mais ses jambes étaient comme deux poids morts, enracinées par quelque immense autorité qui l'empêchait de seulement bouger un muscle.

Jonah Aruken quitta la petite chambre de soins, devant Titus Cassar, qui portait dans ses bras la silhouette avachie d'Euphrati. Des tubes dégoulinants lui pendaient des membres ; Sindermann eut le regard inexplicablement attiré vers les gouttelettes qui enflaient au bout des canules de plastique, avant de se libérer, et de partir s'écraser sur le pont en couronnes de solution saline.

Aruken tenait son pistolet devant lui, pointé vers la tête de Maggard.

— Restez où vous êtes, l'avertit-il.

Maggard ne ralentit même pas et ce même sourire funèbre brilla pour le moderati.

Avec Euphrati dans les bras, Titus Cassar s'éloigna devant l'approche implacable du tueur.

— Allez, bon sang ! dit-il. Venez !

Aruken poussa Sindermann à la suite de Cassar, et l'envoûtement qui l'avait maintenu cloué sur place fut brisé. Maggard n'était plus qu'à une dizaine de pas et Sindermann sut qu'ils ne pouvaient espérer lui échapper sans effusion de sang.

— Tirez, lança Cassar à voix haute.

— Quoi ? s'étrangla Aruken en lançant un regard désespéré à son confrère.

— Tirez, répéta ce dernier. Tuez-le, avant qu'il ne nous tue.

Jonah ramena son regard vers l'homme qui approchait et hocha la tête, puis pressa deux fois la gâchette en une succession rapide. Le bruit des détonations fut assourdissant et le couloir s'emplit de leur écho. Les balles d'Aruken firent voler des carreaux du mur en éclats derrière l'endroit où Maggard se tenait.

Le vacarme soudain fit crier Sindermann, qui suivit Titus Cassar, tandis que Maggard sortait du renfoncement de porte dans lequel il s'était abrité la seconde avant qu'Aruken n'eût tiré. Le pistolet de Maggard sauta dans sa main et la bouche du canon cracha par trois fois.

Sindermann jeta les bras en l'air en hurlant de plus belle. Il attendit la douleur atroce des projectiles déchirant sa chair, le transpercement de ses organes internes et l'éclosion dans son dos de cratères sanguinolents.

Rien de tout cela n'arriva et il entendit l'exclamation ébahie de Jonah

Aruken, lequel avait lui aussi sursauté au bruit assourdissant de l'arme de Maggard. Sindermann baissa les bras et sa mâchoire tomba d'étonnement devant la vue qui s'offrait devant lui.

Maggard était toujours là. Son bras athlétique pointait toujours droit sur eux son pistolet au large canon.

De celui-ci se propageait une floraison de lumière, à une vitesse infinitésimale. Sindermann apercevait deux balles immobiles, suspendues dans l'air devant eux. Un léger reflet de métal, dû à leur rotation en spirale, était le seul indice qui indiquât encore leur lent déplacement.

Alors qu'ils regardaient, la tête protubérante du projectile suivant commençait à émerger du bout de l'arme. Sindermann, abasourdi, se tourna vers Jonah Aruken.

Le moderati était aussi médusé que lui. Ses bras pendaient mollement à ses flancs.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-il.

— J… j… je… Je ne sais pas, bredouilla Sindermann, incapable d'arracher son regard du tableau figé qu'ils avaient devant eux. Peut-être sommes-nous déjà morts.

— Non, itérateur, intervint Cassar de derrière eux. C'est un miracle.

Sindermann se retourna avec la sensation que tout son corps était engourdi. Seul son cœur lui martelait les côtes à les faire éclater. Titus Cassar se tenait au bout du couloir, la sainte serrée contre sa poitrine. Bien qu'auparavant, Euphrati fût restée inerte, ses yeux étaient maintenant écarquillés de terreur, sa main droite tendue, et l'aigle d'argent fondu dans sa paume brillait d'une douce lumière intérieure.

— Euphrati ! cria Sindermann, mais à peine eut-il prononcé son nom qu'il vit ses yeux rouler dans leurs orbites et son bras retomber. Il risqua un coup d'œil en arrière vers Maggard. Celui-ci était toujours pétrifié par cette force incompréhensible qui leur avait sauvé la vie.

Sindermann respira profondément et repartit en sens inverse dans le couloir sur ses jambes flageolantes. La tête d'Euphrati était retombée dans le creux du cou de Cassar, aussi immobile qu'elle l'avait été tout une année durant, et la revoir ainsi diminuée lui donna l'envie de pleurer.

Il leva les doigts et les lui passa dans les cheveux. La peau de son crâne était chaude au toucher.

— C'est elle qui nous a sauvés, dit Cassar, la voix humble, subjugué de ce qu'il avait vu.

— Je pense que vous avez peut-être raison, mon cher ami, s'émerveilla Sindermann. Vous avez peut-être raison.

Jonah Aruken les rejoignit, alternant ses regards apeurés entre Maggard et Euphrati. Il gardait son pistolet tourné vers Maggard.

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

Sindermann se retourna vers l'assassin effroyable.

— Laissez-le. Je refuse que sa mort lui entache les mains. Quel précédent serait-ce pour le Lectio Divinitatus si le premier acte de la sainte était de tuer. Si nous devons fonder une nouvelle église au nom de l'Empereur, nous la bâtirons sur le pardon, non sur le crime.

— Vous en êtes sûr ? demanda Aruken. Il s'attaquera de nouveau à elle.

— Alors nous la garderons à l'abri de lui, dit Cassar. Le Lectio Divinitatus a des amis à bord du *Vengeful Spirit* , et nous pouvons la cacher jusqu'à ce qu'elle sorte de son coma. Itérateur, vous êtes d'accord ?

— Oui, c'est cela que nous allons faire, opina Sindermann. La cacher. Veiller sur elle.

OceanofPDF.com

CINQ

Un sombre millénaire
Chanteuse de guerre

Loken n’avait plus foulé le sol du strategium depuis quelque temps, depuis que la cour de Lupercal lui avait pour une large part volé ses fonctions. Et quand bien même, une demande implicite avait émané des membres de la loge : Torgaddon et Loken ne devaient plus s’y tenir au côté du Maître de Guerre et exprimer leur voix comme celle de la légion.

La plate-forme isolée du strategium était suspendue au-dessus du brouhaha industrieux de la passerelle de commandement principale, et Loken se pencha sur la rambarde, pour observer le personnel supérieur du *Vengeful Spirit* s’affairer à la tâche de détruire Isstvan Extremis.

Des guerriers de la Death Guard et des Emperor’s Children se trouvaient déjà sur le théâtre d’opérations ; en ce moment même, les ennemis du Maître de Guerre succombaient. L’idée de ne pas y être pour partager le danger le piquait au vif, et il regrettait de ne pas avoir pu descendre sur ce caillou désolé avec ses frères de bataille, surtout depuis que Torgaddon lui avait appris que Saul Tarvitz s’y trouverait.

Les Sons of Horus et les Emperor’s Children s’étaient rencontrés pour la dernière fois durant la guerre contre la Technocratie. Les liens d’amitié avaient alors été resserrés entre les légions, formellement par les Primarques, informellement par leurs guerriers.

Il regrettait ces fois où il s'était tenu en présence d'homologues, quand les discussions ne portaient que sur les campagnes passées et à venir. La camaraderie partagée était un confort ; comme beaucoup de conforts, il ne vous manquait que quand vous en étiez privé.

Il sourit en se murmurant ironiquement à lui-même :

— Je regrette même vos histoires du bon vieux temps, Iacton.

Loken se désintéressa du pont en contrebas et déplia le morceau de papier découvert à l'intérieur de la jaquette des *Chroniques d'Ursh* .

Une nouvelle fois, il relut les mots griffonnés à la hâte, d'une écriture en pattes de mouche propre à Kyril Sindermann, sur une page de carnet arrachée.

Même le Maître de Guerre ne mérite peut-être pas votre confiance. Cherchez le temple. Il sera à un endroit qui fut autrefois l'essence de la croisade.

Au souvenir de ce que Sindermann lui avait lancé quand Maloghurst le faisait expulser du secteur d'entraînement, Loken avait cherché le livre parmi les rayonnages de la chambre d'archivage numéro trois, dont une bonne partie était toujours encombrée de débris noircis depuis que le feu l'avait ravagée et mis Euphrati Keeler dans le coma. Serviteurs et laquais de bord avaient tenté de sauver autant d'ouvrages que possible, et même si Loken n'était pas précisément un grand lecteur, la perte d'une telle mine de connaissances l'attristait.

Localiser *Les Chroniques d'Ursh* ne lui avait demandé qu'un effort minimal, car le tome avait été spécifiquement disposé pour qu'il le trouvât. En l'ouvrant, il s'était rendu compte que quelqu'un l'avait effectivement laissé en évidence pour lui quand une note avait glissé de derrière la couverture.

Loken n'était pas exactement certain de savoir ce qu'il cherchait, et l'idée d'un temple à bord du *Vengeful Spirit* paraissait risible, mais Sindermann, lui, avait été très sérieux en implorant Loken de trouver le livre et son message.

Il sera à un endroit qui fut autrefois l'essence de la croisade.

Il releva les yeux et observa le pourtour du strategium, la plate-forme surélevée où le Maître de Guerre avait tenu ses briefings, sous le dôme d'acier sombre. Dans les niches de sa périphérie, des Sons of Horus s'étaient tenus en tant que gardes d'honneur. Des bannières pendaient le long de la paroi incurvée, indistinctes dans la pénombre. Les bannières des

compagnies. Il cogna du poing contre son plastron quand il fut face à celle de la 10e .

Si un endroit avait autrefois été l'essence de la légion, c'était bien le strategium.

Celui-ci était vide, un vide qui le disait négligé, obsolète, plus qu'une simple absence d'occupants. Il avait été abandonné, et les idéaux qu'on y avait jadis défendus haut et fort avaient été abandonnés eux aussi, remplacés par quelque chose d'autre, quelque chose de sombre.

Loken se tenait au centre du strategium et se sentit pris d'une douleur intérieure qui n'avait rien à voir avec une sensation physique. Il lui fallut un moment pour réaliser que quelque chose n'était pas à sa place ici, était présent et n'aurait pas dû l'être : une odeur qu'il ne reconnaissait pas d'emblée, très légère, mais bel et bien suspendue dans l'air.

Il finit par l'identifier comme celle de l'encens, mais elle lui évoquait le souvenir familier de vents chauds et secs, et de la fragrance des floraisons nouvelles. Ses sens génétiquement améliorés discernaient d'autres arômes plus subtils derrière cette odeur, laquelle se faisait plus forte à mesure qu'il traversait le strategium dans l'espoir d'en trouver la source. Où avait-il pu sentir ces effluves auparavant ?

Il la suivit jusqu'à l'étendard de la 7e compagnie, celle de Targost. Le maître de loge avait-il amené sa bannière à quelque cérémonie rituelle de la loge ?

Non, l'odeur était bien trop forte pour s'être simplement accrochée à l'étoffe. Ceci était l'odeur d'un encens en train de brûler. Loken écarta la bannière du mur, et ne fut pas surpris de découvrir, au lieu de l'acier des murs du strategium, l'obscurité d'une ouverture pratiquée vers l'un des nombreux boyaux d'accès qui parcouraient le *Vengeful Spirit* .

Était-ce dans ces environs qu'il était venu à une réunion de loge avec le Mournival ? Il n'en avait pas l'impression.

Cherchez le temple , avait dit Sindermann ; Loken se courba donc pour passer sous la bannière, franchit l'ouverture, et laissa l'étoffe retomber derrière lui. L'odeur de l'encens venait assurément d'ici, et il s'était consumé récemment, ou il brûlait encore.

Loken comprit soudain d'où lui venait l'impression de connaître ces senteurs et porta la main au manche de son poignard de combat, en se rappelant l'air de Davin, dont les parfums emplissaient les yourtes, et semblaient même traverser les filtres respiratoires de leurs casques.

Devant lui, la vision supérieure de Loken traversa la pénombre pour révéler un court passage, récemment aménagé, menant à une porte cintrée autour de laquelle des signes incurvés avaient été inscrits au burin sur le chambranle de métal. Ce n'était qu'une porte, et Loken craignait pourtant de manière inexplicable ce qu'il trouverait derrière. Un instant, il envisagea presque de faire demi-tour.

Il rejeta une intention aussi couarde, et avança, en sentant son trouble s'accentuer à chaque pas. La porte était fermée. Un crâne stylisé était serti à hauteur d'œil ; Loken se sentait mal à l'aise de simplement le savoir là, sans même y attarder son regard. Quelque chose dans sa forme brutale s'adressait au tueur qui était en lui, lui parlait de la joie qu'il y avait à répandre le sang et du plaisir de s'abandonner au massacre.

Loken arracha son regard du crâne railleur et tira son couteau, luttant contre l'envie de le plonger dans tous ceux qui attendraient derrière cette porte.

Il la poussa et pénétra à l'intérieur.

L'espace était large, celui d'une chambre de maintenance, ayant été dégagée et réaménagée pour ressembler à une crypte souterraine. Des rangées symétriques de bancs de pierre faisaient face au mur du fond, où avaient été peints des mots et des symboles dénués de sens. Accrochés à la voûte, des crânes aux yeux caves souriaient de toutes leurs dents. Ils oscillèrent doucement quand Loken passa en dessous d'eux, et de fines volutes de fumée odorante s'échappèrent de leurs orbites.

Une table épaisse était appuyée contre le mur face à lui. Un creux à fond rond pratiqué dans son bois contenait des déchets noirs et écaillés qui avaient l'odeur du sang séché. Un livre épais reposait près de cette cuvette.

Cela pouvait-il être un temple ? Il se rappela les bouteilles et les récipients de verre disposés autour du bassin d'eau, sous les pics des murmures.

Cet endroit et le temple de Soixante-Trois Dix-Neuf étaient différents. Mais l'impression qu'il y ressentait était la même.

Loken entendit soudain un frémissement dans l'air, comme un murmure, et se retourna, son couteau pointé devant lui.

Il était seul. L'impression d'entendre chuchoter à son oreille avait été si réelle qu'il aurait été prêt à jurer sur sa vie qu'une autre personne se tenait à côté de lui. Loken prit une longue inspiration et balaya lentement toute la pièce du regard, le poignard tendu, sur la défensive au cas où le mystérieux murmureur devait se révéler.

Des ballots de tissu arraché étaient posés près des bancs. Il se dirigea vers la table, l'autel, réalisa-t-il, sur lequel reposait le livre remarqué plus tôt.

Sa reliure était d'un cuir à la surface craquelée, ancienne, et noircie par le feu.

Loken se pencha pour l'examiner, en ouvrant d'abord la couverture à la pointe de son couteau. Les mots écrits en dessous se composaient de caractères angulaires, inscrits dans le sens vertical de la page.

— Erebus, dit-il, en ayant reconnu une écriture similaire à celle tatouée sur le crâne du Word Bearer. Pouvait-il s'agir du fameux *Livre de Lorgar* auquel Kyril Sindermann n'avait cessé de faire allusion après l'incendie de la chambre d'archivage ? L'itérateur clamait que ce livre avait libéré une quelconque horreur du Warp, qui avait été à l'origine des flammes.

Loken ne voyait que des mots.

Comment des mots pouvaient-ils être à ce point dangereux ?

Alors même que cette pensée se formait dans son esprit, il cligna des yeux. Sur la page, les caractères devenaient flous. L'écriture inconnue des Word Bearers se tordit pour devenir le langage numérique de Cthonia, avant de se métamorphoser en déliés élégants, ceux du gothique impérial, et en un millier d'autres graphies qu'il n'avait jamais vues.

Il clignait des yeux pour lutter contre une soudaine sensation de vertige.

— Que fais-tu là, Loken ? l'interrogea, toute proche de lui, une voix familière.

Loken se retourna vers elle, mais il était toujours seul. Le temple était vide.

— Comment oses-tu trahir la confiance du Maître de Guerre ? lui demanda la voix, en mettant cette fois du poids derrière ses paroles.

Et cette fois, Loken la reconnut.

Il se tourna lentement et vit Torgaddon se tenir devant l'autel.

— Baissez la tête ! hurla Tarvitz tandis que les tirs fusaient au-dessus de lui, laissant des explosions monochromes à la surface désolée d'Isstvan Extremis. Escouade Fulgerion, avec moi. À toutes les escouades, mettez-vous en position et attendez mon ordre !

Tarvitz se mit à courir vers le couvert du cratère le plus proche, confiant dans le fait que l'escouade du sergent Fulgerion serait sur ses talons. Une toile de projectiles traçants croisés striait l'air devant la station de surveillance que les Isstvaniens avaient installée sur cette planète, une haute

structure dont les tours flûtées et les antennes évoquaient les tuyaux d'un orgue. Ancrée à la roche nue par d'énormes griffes d'amarrage, la charpente était couverte d'un résidu poudreux, mélange de cristaux de glace et de particules.

Le soleil du système n'était guère plus qu'un disque froid, à peine dressé au-dessus de l'horizon, qui soulignait tout de sa lumière d'un bleu cru. Des emplacements d'armes automatisées crachaient leurs tirs sur l'avance des Emperor's Children, plus de deux cents Astartes qui convergeaient en un schéma d'assaut classique vers les énormes portes anti-explosions de l'entrée est.

Isstvan Extremis avait peu d'atmosphère à proprement parler, et celle-ci était d'un froid mortel. Seule l'étanchéité des armures énergétiques avait rendu possible une attaque au sol.

Tarvitz se laissa glisser dans le cratère alors que les rafales des tourelles arrachaient autour de lui des éclats de la roche grise. Le sergent Fulgerion et ses hommes, boucliers levés pour les protéger des tirs, se plaquèrent autour de lui. Ces vétérans n'étaient véritablement à leur place qu'au plus fort des combats les plus violents. Fulgerion et les siens combattaient ensemble depuis des décennies. Tarvitz savait que certains des meilleurs guerriers de la légion étaient avec lui.

— Ils étaient prêts à nous recevoir, statua le sergent d'un ton léger.

— Ils devaient se douter que nous reviendrions exiger leur obéissance. Qui sait depuis combien de temps ils nous attendent.

Tarvitz regarda par-dessus le bord du cratère et repéra devant les portes des formes en armure violette qui gagnaient leurs positions prédéterminées. C'était ainsi que les Emperor's Children livraient bataille, par la manœuvre, pour exécuter ensuite des frappes précisément coordonnées, quand les escouades se mettaient à bouger sur la zone comme des pièces sur un échiquier.

— Le capitaine Garro de la Death Guard nous signale qu'il est en place, rapporta la voix d'Eidolon sur le réseau radio. Montrez-leur ce qu'est vraiment la guerre !

La Death Guard avait reçu pour tâche l'approche par l'ouest de la station, et Tarvitz sourit en imaginant son vieil ami Garro avançant résolument vers les nids d'armes, gagnant du terrain par sa détermination implacable plus que par finesse stratégique. À chacun sa manière, songea-t-il en prenant son épée à deux mains.

Une tactique aussi sommaire n’était pas celle des Emperor’s Children. Faire la guerre n’était pas une simple question de tuer. C’était un art.

— Tarvitz et Fulgerion en position, transmit-il. Toutes les unités parées.

— Exécution ! fut-il ordonné.

— Vous avez entendu le seigneur Eidolon ! cria Tarvitz. Fils de l’Empereur !

Autour d’eux monta une grande clameur au moment où Fulgerion et lui quittaient le cratère, le tir des escouades de soutien filant au-dessus de leurs têtes. Commença alors un ballet parfait où chacune de ses unités agissait de concert, les armes lourdes pilonnant les emplacements ennemis tandis que les formations d’assaut se rapprochaient et que les unités tactiques adoptaient des postes de couverture.

Des détonations fracassantes se produisaient au milieu des températures glaciales. Des morceaux de débris volèrent depuis la surface du dôme d’entrée lorsque des tourelles explosèrent, éparpillant dans l’air leurs bandes de munitions.

Un missile dépassa Tarvitz, alla percuter les grandes portes, laissant dans le métal un trou béant et noirci. Un deuxième missile suivit le premier, puis un autre, et les grands battants blindés s’affaissèrent vers l’intérieur. Tarvitz vit briller l’armure dorée d’Eidolon dans la lumière crue de la planète ; le bras du seigneur commandeur levait un marteau dont la tête était ceinte d’arcs d’énergie.

L’arme s’abattit sur les vestiges des portes, qui disparurent dans un grondement de tonnerre, une lumière bleu-blanc éclatant comme celle de la foudre. Eidolon chargea à l’intérieur de l’installation. L’honneur lui revenait eut égard à son rang.

Tarvitz le suivit, en se penchant pour franchir le cadre disloqué.

La station était plongée dans le noir, uniquement éclairée par les crépitations des bolts et les étincelles de câbles arrachés par la fureur des combats. La vision de Tarvitz se moquait des ténèbres. Un air chaud soufflait vers les portes éventrées, et une vapeur blanche montait autour de lui quand Tarvitz aperçut ses ennemis pour la première fois.

Ceux-là portaient des armures noires aux paquetages d’alimentation conséquents, et dont partaient d’épais câbles branchés sur leurs armes. Sur leurs plaques de protection étaient tracés des enroulements argentés, peut-être des décorations, peut-être une indication de leurs circuits internes.

Leurs visages étaient encapuchonnés et chacun arborait une lentille rouge

sur un seul œil. Une centaine de ces adversaires se terraient dans tout le dôme, à l'abri derrière le mobilier et les plaques de la machinerie endommagée. Ces soldats avaient constitué une solide ligne défensive ; à peine Eidolon et les Emperor's Children eurent-ils débouché du tunnel d'accès qu'ils ouvrirent le feu.

Une succession rapide de tirs de lasers couleur rubis jaillit des troupes Isstvaniennes, emplissant le dôme d'une averse lumineuse horizontale. Tarvitz en reçut trois, un au torse, un aux jambières, et le dernier se brisa contre son casque, faisant subir à ses capteurs un brouillage passager.

Fulgerion était là, devant lui, à avancer face aux lasers qui pilonnaient son bouclier. Eidolon avait poussé jusqu'au centre de la ligne adverse, où son marteau mutilait des Isstvaniens à chacun de ses moulinets ; un corps traversa l'air, le torse enfoncé et les membres brisés par l'impact. L'intensité des tirs ennemis se mit à faiblir et les Emperor's Children chargèrent. Les angles croisés des tirs de bolter réduisirent en pièces les couverts adverses et les spécialistes du corps à corps se jetèrent sur les failles, pour y tuer par de grands mouvements sanglants d'épée tronçonneuse.

Le pistolet bolter de Tarvitz lâchait ses tirs vers les silhouettes noires, dont une fut touchée à la gorge et s'écroula en tournant sur elle-même. L'escouade Fulgerion se déploya sur les vestiges de la barricade, et ses rafales qui résonnaient dans le dôme couvrirent la progression d'Eidolon et des siens.

Tarvitz abattait ses cibles avec une efficacité brutale, les fauchait à grands gestes d'épée, comme le devait un véritable guerrier de Fulgrim. Chacun de ses coups était un coup de grâce, le moindre de ses pas était mesuré. Les tirs ricochaient sur la pourpre de son armure, et la lumière des combats auréolait son casque comme celui des héros de légendes perdues.

— Le dôme d'entrée est à nous, cria Eidolon alors que les derniers Isstvaniens autour de lui étaient promptement exécutés. Les unités de la Death Guard nous signalent une forte résistance à l'intérieur, faites sauter ces portes et nous finirons le travail à leur place.

Les porteurs des charges de siège s'empressèrent d'aller les poser. Par-dessus le ronflement des flammes et des tirs, Tarvitz parvenait à entendre un bruit étouffé d'explosions venu de l'autre côté. Profitant du bref répit, il abaissa son épée et prit un instant pour observer ses environs.

Une dépouille gisait à ses pieds. Des éclaboussures de sang figé étaient

dispersées autour d’elle comme des pierres précieuses. Les plaques noires de son armure étaient percées ; une déchirure courait en travers de la capuche qui lui couvrait le visage. Tarvitz s’agenouilla pour la soulever.

La peau de l’homme était tatouée d’un enroulement noir élaboré copiant le motif argenté de son armure. Un œil transi par la mort le regardait. Tarvitz se demanda quel genre d’être avait eu le pouvoir de forcer cet homme à rejeter ses vœux de loyauté envers l’Imperium.

Il lui fut épargné de devoir imaginer une réponse : une déflagration sourde avait enfoncé les portes intérieures. Il chassa le cadavre de son esprit et se remit en route à la suite d’Eidolon, qui brandissait son marteau et courait vers le dôme central. Tarvitz courut avec ses compagnons. En dépit de tout ce que les Isstvaniens tenteraient contre lui, il était un Astartes, et aucune de leurs armes ne pouvait vaincre la volonté des Emperor’s Children.

Ses hommes et lui traversèrent le nuage de poussière de l’explosion, les senseurs de leurs armures rendus momentanément inutiles.

Puis ils furent arrivés au cœur du complexe d’Isstvan Extremis.

Tarvitz s’arrêta net, en réalisant soudain que les renseignements reçus sur cette installation étaient hautement erronés.

Ça n’était pas une station-relais. C’était un temple.

Le visage de Torgaddon était livide, ridé, balafré, autour d’un œil d’un jaune ardent. Des dents métalliques effilées luisaient dans sa bouche sans lèvres et deux entailles jumelles s’ouvraient à l’endroit de son nez. Une étoile à huit pointes était gravée sur sa tempe, semblable à celle marquée à l’or fin sur son armure noire.

— Non, laissa échapper Loken, en reculant devant la terrible apparition.

— Tu es allé trop loin, Loken, siffla Torgaddon. Tu as trahi.

Le souffle sec qui portait les mots de Torgaddon passa sur lui, chargé des relents d’un bûcher funéraire. Lorsqu’il le respira, une vision de steppes dévastées s’étala devant Loken ; une étendue de désolation, des plaines jonchées de charpentes rouillées évoquant les squelettes de monstres éteints. Sur l’horizon distant, une cité-ruche s’ouvrait comme une fleur, et de ses pétales en feu s’élevait une solide tour d’airain, perçant les lourds nuages de pollution.

Au-dessus de lui, le ciel brûlait et crachait le rire tonitruant de dieux sombres. Loken voulut hurler. Ce spectacle de dévastation était pire que tous ceux qu’il avait pu contempler.

Ce n’était pas réel. C’était impossible.

Il ne croyait pas aux fantômes ni aux illusions.

Cette idée lui prêta de la force. Il arracha son esprit de ce paysage mourant, et se retrouva brusquement en pleine galaxie, à tournoyer au milieu des étoiles. Il les vit détruites, il les vit saigner dans le vide des éruptions de matière stellaire. Une masse d’astres inquiétants rougeoyait au-dessus de lui, en le dévisageant comme un œil immense et terrible. Un flot sans fin de monstres titanesques et de vastes flottes spatiales s’en déversait, et noyait l’univers sous une marée de sang, sur laquelle dansaient des flammes consumant tout sur leur passage, ne laissant derrière elles que des déserts de suie.

Était-ce une représentation de quelque enfer insensé, d’une dimension faite de ruine et de chaos où étaient exilés les scélérats après leur mort ? Loken se força à se rappeler les descriptions alarmantes des *Chroniques d’Ursh* , les scènes nées de l’invention d’une foi sinistre.

Non , l’appela la voix de Torgaddon, *ce n’est pas l’illusion d’un fou. Ceci est le futur* .

— Vous n’êtes pas Torgaddon ! cria Loken en voulant chasser cette intrusion de sa tête.

Ce que tu vois est la mort de la galaxie.

Loken vit les Sons of Horus présents parmi cette vague de folie ardente échappée de l’œil rouge, porteurs d’armures noires, entourés de créatures agitées et difformes. Abaddon était là, et Horus lui-même, un géant d’obsidienne écrasant les planètes entre les doigts de ses gantelets.

Ça ne pouvait pas être le futur. Ceci en était une vision torve et corrompue.

Une galaxie dans laquelle l’Humanité était menée par l’Empereur ne pourrait jamais devenir un tel maelström de confusion et de mort.

Tu te trompes.

La galaxie en flammes reflua et Loken chercha désespérément quelque chose à quoi se raccrocher, pour se convaincre que cette vision terrifiante ne viendrait jamais. Il tournoyait à nouveau, sa vue se troubla, jusqu’à ce qu’il rouvrît les yeux et se découvrît dans la chambre d’archivage numéro trois. Un endroit où il s’était senti en sûreté, entouré de ces livres qui réduisaient l’univers à une logique pure, et maintenaient la folie enfermée dans ces épopées païennes.

Mais quelque chose n’allait pas. Les ouvrages brûlaient autour de lui ; cette connaissance à l’état pur était détruite d’une façon systématique afin

de maintenir les masses dans l'ignorance de ces vérités. Les rayonnages ne contenaient plus rien que des flammes et des cendres. La chaleur accabla Loken lorsqu'il s'efforça de sauver certains des tomes mourants. Ses mains se cloquèrent, et noircirent, tandis qu'il luttait pour préserver la sagesse des époques anciennes. La chair cuite se détachait de ses os.

Le bruit des sphères. Les mécanismes de la réalité, invisibles et omniprésents…

Loken parvenait à les voir, là où les flammes consumaient le voile : le bouillonnement incessant du Warp au cœur de tout, et les yeux des forces obscures, où couvait une ardeur malveillante. Des créatures grotesques cabriolaient de manière obscène sur des piles de cadavres ; leurs têtes cornues bramaient, leurs visages rendus caprins par les artifices du Warp. Des monstres boursouflés, dont les corps grouillaient de vers et de crasse, dévoraient des étoiles mortes, pendant qu'un colosse revêtu d'airain poussait un éternel cri de guerre depuis son trône de crânes, et que des magiciens sans âme en sacrifiaient des milliards, dans une cité d'argent bâtie sur les mensonges.

Loken lutta pour arracher son regard de toute cette démence. Se rappelant les mots qu'il avait jetés au visage d'Aximand devant les portes du Delphos, il les répéta à pleins poumons :

— Je ne m'inclinerai devant aucun temple ! Je ne reconnaîtrai aucun fantôme ! Je ne crois qu'en la clarté empirique de l'Imperium !

En un instant, les murs de pierre furent brutalement revenus en place autour de lui, l'air sentait l'encens, et il le respira avidement. Les cœurs de Loken battaient la chamade, la tête lui tournait, sous l'effort d'avoir rejeté ce qu'il avait vu.

Ce qu'il ressentait n'était pas de la peur. C'était de la colère.

Ceux qui venaient dans ce temple comptaient vendre la race humaine entière aux forces obscures qui la guettaient depuis les profondeurs du Warp. Était-ce ces mêmes forces qui avaient infecté Xavyer Jubal ? Les mêmes forces qui avaient failli tuer Sindermann et Keeler dans les archives du vaisseau ?

Loken se sentit mal en réalisant que tout ce qu'il croyait savoir du Warp était faux.

On lui avait appris qu'il n'existait rien qui pût ressembler à des dieux.

On lui avait enseigné que le Warp ne contenait rien, qu'une énergie élémentaire sans conscience.

On lui avait inculqué que la galaxie n’était pas un terreau pour le mélodrame.

Tout ce qu’on lui avait dit n’était que mensonge.

En se nourrissant de la force que lui prêtait sa rage, Loken avança en titubant jusqu’à l’autel ; il ferma le vieux tome dans un claquement sec, rabattit le fermoir de bronze sur son verrou. Même ainsi, il ressentit encore la résolution terrible contenue dans ces pages. L’idée qu’un livre pût détenir un quelconque pouvoir lui aurait encore paru ridicule quelques mois plus tôt, mais il ne pouvait plus douter de ce que lui révélaient ses propres sens, malgré toutes les choses incroyables, inimaginables qu’il avait entendues. Il attrapa le livre et, en se le calant sous le bras, se retourna pour quitter le temple.

Il referma la porte et ressortit de derrière la bannière de la 7^{e} compagnie, émergeant à nouveau dans la pénombre isolée du strategium.

Sindermann disait vrai. Loken entendait lui aussi le bruit des sphères, un son terrible, qui lui parlait de corruption, de sang, et de la mort de l’univers.

Il sut avec une absolue certitude qu’il lui revenait de le faire taire.

L’intérieur de l’installation d’Isstvan Extremis était dominé par une large pyramide à plateaux, aux énormes blocs taillés dans une pierre qui ne provenait manifestement pas de ce monde. Tous devaient avoir été récupérés sur d’autres bâtiments : nombre d’eux portaient encore des gravures architecturales, des sections de frises, des gargouilles, et quelques statues surgissaient même singulièrement de la structure.

Les soldats Isstvaniens grouillaient autour de sa base pour y livrer un corps à corps désespéré face aux armures couleur acier de la Death Guard. La bataille n’avait aucune cohérence. L’art du combat avait cédé la place à la brutalité extrême d’une tuerie pure et simple.

Le regard de Tarvitz fut néanmoins attiré vers le sommet de la pyramide, où une lumière intense tournait et s’enroulait autour d’une silhouette, dans un concert d’harmoniques aigus.

— À l’attaque ! décréta Eidolon, en chargeant à la pointe de leur formation en triangle, dont les unités d’assaut formaient les bords derrière lui. Tarvitz oublia la figure étrange, suivit le seigneur commandeur, et soutint la percée de ses tirs de pistolet, en repoussant les ennemis qui cherchaient à l’encercler.

D’autres Emperor’s Children investissaient le dôme et rejoignaient la

mêlée au pied de la pyramide. Tarvitz reconnut Lucius au côté d'Eidolon : sa lame brillait comme une étoile mise à son service.

Il était typique que Lucius se trouvât à l'avant pour démontrer qu'il s'élèverait bientôt dans les rangs de la légion et qu'il prendrait sa juste place parmi Eidolon et ses pairs. Tarvitz se contentait de frapper horizontalement devant lui : il n'était nul besoin de talent contre ces adversaires, juste d'un bras robuste et de la volonté de vaincre. D'une enjambée, il grimpa sur le premier niveau de la ziggourat, dont il continua de gravir le flanc en traversant des armures noires, rang après rang.

Il s'autorisa un regard vers le sommet. Les Astartes de la Death Guard allaient atteindre avant lui cette silhouette mystérieuse.

Celle, brutale et familière, de Nathaniel Garro, avançait à la tête de l'autre légion. Son vieil ami progressait à grands pas décidés, poussé par sa détermination coutumière. Même au milieu de toute cette fureur guerrière, Tarvitz était heureux de pouvoir combattre une nouvelle fois avec son frère d'honneur. Garro força le passage jusqu'en haut, et dirigea sa charge vers cette présence lumineuse.

Celle-ci dominait le terrain des combats, sa longue chevelure fouettait l'air alentour, et quand des éclairs se levèrent autour d'elle, Tarvitz constata qu'il s'agissait d'une femme, dont les robes de soie s'agitaient comme les tentacules de quelque créature sous-marine.

Malgré le tumulte de la bataille, il parvenait à entendre sa voix. Et cette voix chantait.

La force de la mélodie qui entourait cette femme la souleva de la pyramide et la maintint suspendue en l'air. Des centaines d'accords musicaux impossibles se combinaient les uns aux autres alors même que d'autres notes se carambolaient à la sortie de sa gorge. Des fragments de pierre se mirent à s'envoler du sommet de la pyramide et s'élevèrent en un lent tourbillon vers le plafond du dôme. Le chant brisait la trame de la réalité.

Devant les yeux de Tarvitz, une note discordante et unique s'amplifia en un crescendo phénoménal, et une explosion sonore arracha tout un pan de la pyramide. Les blocs massifs se mirent à dégringoler entre des courants de lumière, retombant parmi les Emperor's Children, dont certains furent écrasés et beaucoup d'autres se décrochèrent du flanc de la pierre.

Tarvitz s'évertua à garder son équilibre alors que d'autres portions s'effondraient dans un glissement de décombres fracassés. Le corps en sang d'un membre de la Death Guard glissait le long de la pente vers un dénivelé

à pic, et Tarvitz vit qu'il s'agissait de Garro.

Il se précipita en travers de la ziggourat qui se désintégrait, finit par plonger, rattrapa de justesse Garro par son armure et le ramena jusqu'en terrain encore solide.

Le voyant grièvement blessé, Tarvitz traîna son ami à l'opposé des combats. Une de ses jambes était sectionnée à mi-cuisse, et une portion de son torse et du haut de son bras avait été écrasée. Le sang coagulé collait comme du verre brun autour de ses blessures. Des éclats pointus de pierre étaient plantés dans son abdomen.

— Tarvitz ! grogna Garro, dont la colère surpassait sa souffrance. C'est une chanteuse de guerre. Ne l'écoutez pas.

— Tenez bon, mon frère, dit Tarvitz. Je reviendrai vous chercher.

— Tuez-la.

Tarvitz leva la tête et vit de plus près la chanteuse de guerre qui flottait en direction des Emperor's Children. Le visage de cette femme était serein, ses bras ouverts comme pour les accueillir, et ses yeux fermés tandis qu'émanait d'elle la terrible mélopée.

D'autres blocs se détachaient de la pyramide autour des Emperor's Children. Tarvitz vit un guerrier brandissant la bannière de la légion, le capitaine Odovocar, être soulevé à son tour par la musique. Comme agrippées par des doigts invisibles, ses plaques de céramite volèrent soudain, arrachées par la puissance de la cantatrice.

Odovocar fut démembré en même temps que son armure. Son casque catapulté dans les airs lui arracha la tête, entraînant derrière lui des tendons luisants.

Alors même qu'Odovocar trépassait, Tarvitz était frappé par la beauté sauvage de la chanson, une chanson dont il lui semblait que cette femme ne la chantait que pour lui. Les notes dissonantes traduisaient le charme de la mort, la paix merveilleuse qui viendrait s'il consentait à s'y abandonner, à se laisser prendre par la musique et l'oubli. La guerre s'achèverait. La violence ne serait pas même un souvenir.

Ne l'écoute pas.

Tarvitz gronda et son pistolet bolter tressauta dans sa main. Le bruit de ses tirs noyé par la cacophonie, il visait la chanteuse de guerre. Les projectiles éclatèrent autour d'elle contre une feuille d'énergie miroitante, leur détonation prématurée faisait fleurir des bouquets de lumière blanche. De plus en plus d'Astartes étaient soulevés dans les airs et démembrés par la

concussion sonique. Ils n’avaient plus beaucoup de temps avant que leur cause ne fût perdue.

Les survivants Isstvaniens se regroupaient et s’élançaient dans l’ascension de la pyramide derrière les Emperor’s Children. Tarvitz distingua Lucius, perdu au milieu d’eux, son épée tranchant les bras des corps en armure noire qui s’efforçaient de l’encercler.

Lucius était capable de veiller sur lui-même, et Tarvitz se força à reprendre sa montée, en luttant pour ne pas chanceler en dépit de la destruction aveugle que semait autour d’elle la chanteuse de guerre. Plus haut, le seigneur commandeur des Emperor’s Children poussa un cri de provocation et avala les derniers mètres de la pyramide.

La diva s’entoura d’un châle de lumière étincelante, vers lequel Eidolon se précipita ; le voile devint opaque, semblable à une coquille blanche. Le pistolet de Tarvitz était vide, il le lâcha, pour assurer une prise à deux mains autour de son épée, et suivit son officier supérieur vers la lumière.

Les aigus assourdissants de la chanteuse de guerre emplissaient sa tête de leur chanson fatale, et s’amplifièrent encore quand il pénétra dans le champ de lumière.

Eidolon, à genoux, avait perdu son marteau. Au-dessus de lui flottait leur adversaire, dont les mains se tendirent devant elle, et elle le harcela par des vagues d’ondes suffisamment fortes pour distordre l’air.

L’armure d’Eidolon se déformait autour de lui. Son casque lui fut arraché de la tête dans une gerbe de sang, mais il vivait et résistait encore.

Tarvitz chargea en hurlant.

— Pour l’Empereur !

La cantatrice le vit et le projeta en arrière d’un simple geste nonchalant du poignet. Le casque de Tarvitz se fissura sous la force de l’impact, et pendant un instant sa perception fut tout entière emplie par l’atroce beauté de la chanson. La vue lui revint à temps pour qu’il vît Eidolon plonger en avant. La charge de Tarvitz avait offert à Eidolon un répit momentané, en attirant vers lui pendant un bref instant les harmoniques de leur ennemie.

Il n’en fallait pas plus à un guerrier des Emperor’s Children.

Les yeux d’Eidolon flamboyèrent sous l’effet de sa haine et de sa révulsion. Sa bouche s’écarta en un cri de rage, et continua de s’ouvrir davantage tandis qu’il lâchait son propre piaillement déchirant. Tarvitz roula sur le dos, lâchant son épée, et porta les mains à ses oreilles. Alors que la chanteuse de guerre avait donné à son chant fatal une beauté

envoûtante, la même grâce n’existait pas dans l’attaque sonique lancée par Eidolon, une attaque braillarde, au volume assourdissant.

Le bruit frappa la chanteuse de guerre de plein fouet, et son charme fut soudainement rompu. Elle ouvrit la bouche pour entonner un nouveau récital de mort, que le hurlement d’Eidolon transforma en un hymne funèbre.

Des notes de deuil et de chagrin se superposèrent à sa voix et produisirent une complainte lugubre. La chanteuse de guerre tomba à genoux. Eidolon se pencha, ramassa l’épée lourde de Tarvitz, en ayant lui-même cessé de hurler. La femme frémissait de douleur ; des enroulements de lumière battaient l’air autour d’elle. Elle avait perdu le contrôle de son chant.

Eidolon avança en luttant encore contre la lumière et le bruit. L’épée à deux mains frappa, et dans un trait d’argent, détacha de ses épaules la tête de la chanteuse de guerre.

Celle-ci se tut enfin.

Tarvitz s’était accroché puis hissé au sommet dévasté de la pyramide et regarda Eidolon lever l’épée en signe de victoire, en essayant toujours de comprendre ce à quoi il avait assisté.

Les euphonies monstrueuses de la chanteuse de guerre résonnaient toujours dans sa tête, mais il tâcha de les oublier et dévisagea fixement le seigneur commandeur.

Eidolon vint laisser tomber l’épée à côté de lui.

— C’est une bonne lame, dit-il. Merci pour votre intervention.

— Comment… ? fut tout ce que Tarvitz parvint à prononcer, son ouïe toujours accablée par le cri ravageur qu’avait poussé Eidolon.

— La force de ma volonté. La simple force de ma volonté. La magie de cette traînée ne pouvait pas la sauver d’une paire de guerriers comme nous, n’est-ce pas ?

— Je suppose que non, dit Tarvitz en acceptant la main d’Eidolon qui l’aida à se relever. Un silence irréel régnait soudain sur le dôme. Au trépas de la chanteuse de guerre, les Isstvaniens qui vivaient encore s’étaient effondrés au sol là où ils se trouvaient. Beaucoup pleuraient ou se balançaient d’avant en arrière, comme des enfants à la perte d’un parent.

— Je ne comprends pas, reprit-il alors que les guerriers de la Death Guard sécurisaient le dôme.

— Vous n’avez pas besoin de comprendre, Tarvitz, le rabroua Eidolon. Nous avons gagné, et tout c’est ce qui importe.

— Mais ce que vous avez fait…

— Je n’ai fait que tuer nos ennemis, le coupa Eidolon. Est-ce bien compris ?

— Compris, accepta Tarvitz, même s’il ne comprenait pas plus cette capacité dont avait fait preuve Eidolon que le processus des voyages dans le Warp.

— Tuez tous les survivants, puis faites sauter cet endroit, ordonna le seigneur commandeur avant de se retourner pour descendre de la pyramide détruite, vers ses hommes qui l’acclamaient.

Tarvitz ramassa ses armes et contempla en dessous de lui le tableau de leur victoire. Les Astartes se regroupaient, et il redescendit vers l’endroit où il avait laissé Garro.

Le capitaine de la Death Guard était assis, adossé contre le côté d’un des plateaux de la pyramide. Sa poitrine se soulevait bruyamment sous l’effort de devoir respirer. Il lui avait fallu un suprême effort de ténacité pour ne pas autoriser les injections de son armure à le plonger dans l’inconscience.

— Tarvitz, vous êtes vivant, dit-il en le voyant descendre les dernières marches.

— À peu près. Plus en tout cas qu’on ne peut le dire pour vous.

— Ça ? plaisanta Garro. J’ai connu pire. Retenez bien ce que je vais vous dire : avant que vous ne vous en doutiez, je serai debout et je vous apprendrai quelques nouvelles bottes dans les cages d’entraînement.

Malgré l’étrangeté de cette bataille, et les vies qui avaient été perdues, Tarvitz sourit.

— Je suis heureux de vous revoir, Nathaniel, dit-il en se penchant, et il serra la main que Garro lui offrait. Cela faisait trop longtemps que nous n’avions pas combattu ensemble.

— C’est vrai, mon frère d’honneur, acquiesça Garro, mais j’ai le sentiment que nous aurons souvent l’occasion de nous battre côte à côte avant que cette campagne ne soit terminée.

— Pas si vous continuez à vous faire blesser de la sorte. Il vous faut un apothicaire.

— Laissez tomber. D’autres souffrent plus sérieusement et ont besoin de se faire scier les os avant moi.

— Vous n’avez toujours pas appris à accepter d’être blessé, n’est-ce pas ? se moqua Tarvitz.

— Non, en effet, reconnut Garro. Nous autres de la Death Guard, nous ne

pouvons pas nous y résoudre.

— Comment voulez-vous que je le sache, dit l'Emperor's Children en appelant du geste un apothicaire de sa légion, malgré les protestations de Garro. Vous êtes trop barbares pour que je réussisse à penser comme vous.

— Et vous, vous êtes une bande de fanfarons maniérés, plus préoccupés de soigner votre aspect que de faire votre devoir.

Garro avait ainsi conclu les échanges traditionnels d'insultes dont ils avaient coutume de se saluer. Tous deux avaient traversé trop d'épreuves ensemble durant leur longue amitié, et sauvé la vie de l'autre trop de fois pour accorder de l'importance aux divergences entre leurs légions.

Du pouce, Garro montra la direction du sommet.

— Vous l'avez tuée ?

— Non, lui répondit Tarvitz. Pas moi. Le seigneur commandeur Eidolon.

— Eidolon, répéta Garro, songeur. Je ne l'ai jamais beaucoup apprécié. Mais s'il a réussi à la vaincre, j'imagine qu'il doit avoir appris un ou deux nouveaux tours depuis la dernière fois que je l'ai vu.

— C'est aussi ce que je pense, dit Tarvitz.

OceanofPDF.com

SIX

L’âme de la légion
Tout sera différent
Abomination

Loken trouva Abaddon au dôme d’observation, une cloque au niveau des ponts supérieurs du *Vengeful Spirit* , dont le verre transparent contemplait la surface dépouillée d’Isstvan Extremis. L’endroit était calme et sombre, propice à la réflexion paisible, et Abaddon n’y semblait pas à sa place. L’énergie qui se lisait en lui était celle d’une bête en cage prête à bondir.

— Loken, dit-il quand celui-ci arriva. Tu as eu le culot de *me* convoquer ?

— Oui.

— Et sous quel motif ? réclama Abaddon.

— Par loyauté, dit simplement Loken.

Abaddon pouffa de rire.

— Tu ne connais pas la signification de ce mot. La tienne n’a jamais été mise à l’épreuve.

— Comme la tienne sur Davin ?

— Ah, soupira le premier capitaine, c’est donc de cela qu’il s’agit. N’espère pas me faire la leçon, Loken, tu n’aurais pas été capable de prendre les mesures que nous avons prises pour le Maître de Guerre.

— Peut-être suis-je le seul à avoir défendu mes positions.

— Contre quoi ? Tu aurais laissé mourir le Maître de Guerre plutôt que d’accepter qu’il pût y avoir dans cet univers quelque chose que tu ne

comprenais pas ?

— Je ne suis pas là pour débattre de ce qui s'est passé sur Davin, dit Loken, en sentant avoir déjà perdu le contrôle de cette conversation.

— Alors pourquoi ? J'ai des escouades à organiser, et je ne vais pas perdre mon temps en bavardages avec toi.

— Je t'ai fait venir ici parce qu'il me faut des réponses. À propos de ceci. Loken jeta sur la mosaïque du sol le livre qu'il avait pris dans le temple du strategium.

Abaddon se pencha pour le ramasser. Entre les mains de premier capitaine, il paraissait aussi minuscule qu'un des pamphlets d'Ignace Karkasy.

— Alors tu es devenu un voleur, nota Abaddon.

— Ne me parle pas sur ce ton, Ezekyle, pas avant que tu ne m'aies donné des réponses. Je sais qu'Erebus a conspiré contre nous. Il a volé l'anathame à l'interex et il l'a amené sur la lune de Davin. Je le sais, et tu le sais.

— Tu ne sais rien, Garviel, le nargua Abaddon. Ce qui se passe au sein de la croisade arrive pour le bien de l'Imperium. Le Maître de Guerre a un plan.

— Un plan ? Et ce plan nécessite le meurtre de personnes innocentes ? Hektor Varvaras, Ignace Karkasy ? Petronella Vivar ?

— Les commémorateurs ? Abaddon se mit à rire pour de bon. Tu te préoccupes vraiment d'eux ? Tous ces gens nous sont inférieurs, Loken. Le Conseil de Terra veut nous noyer parmi les bureaucrates pour nous étrangler, pour étouffer notre ambition de conquérir la galaxie.

— Et Erebus ? Loken dévia le sujet pour rester maître de sa colère. Que faisait-il sur le *Vengeful Spirit* ?

Abaddon traversa le diamètre du dôme d'observation.

— Ce ne sont pas tes affaires.

— C'est ma légion ! cria Loken. Ce qui fait que ce sont mes affaires !

— Plus maintenant.

Loken sentit la bile lui monter dans la gorge et serra les mains en deux poings meurtriers.

Cette tension n'échappa pas à Abaddon.

— Tu veux régler cette histoire en vrai guerrier ?

— Non, dit Loken entre ses dents serrées. Malgré tout ce qui s'est passé, tu restes mon frère du Mournival, et je ne me battrai pas contre toi.

— Le Mournival. Abaddon opina de la tête. L'idée a été noble tant qu'elle pouvait durer, mais je regrette de t'y avoir fait entrer. Quoi qu'il en soit, si

nous en venions à nous battre, crois-tu vraiment que tu pourrais l'emporter sur moi ?

Loken ignora cette provocation.

— Est-ce qu'Erebus est toujours là ?

— Erebus est le bienvenu à bord du vaisseau-amiral du Maître de Guerre, décréta Abaddon. Tu ferais bien de t'en rappeler. Si tu t'étais joint à nous quand tu en avais la possibilité plutôt que de nous tourner le dos, tu aurais déjà toutes tes réponses. Mais c'est le choix que tu as fait, Loken. Débrouille-toi.

— La loge a amené quelque chose de maléfique dans notre légion, Ezekyle, et peut-être même dans les autres. Quelque chose venu du Warp. Ce qui a tué Jubal et qui s'était emparé de Temba. Erebus nous ment, à nous tous !

— Et il nous manipule, c'est ça ? Erebus nous dirige tous vers un destin pire que la mort ? cracha Abaddon. Tu ignores tant de choses. Si tu connaissais l'ampleur des ambitions du Maître de Guerre, tu nous supplierais de t'accepter parmi nous.

— Alors explique-moi, et peut-être que je te supplierai. Nous avons été des frères, nous pouvons l'être à nouveau.

— Tu le crois vraiment, Loken ? Tu nous as signifié de façon suffisamment claire que tu étais contre nous. Et Torgaddon aussi.

— Nous pouvons trouver une manière de nous entendre, répondit Loken. Pour la légion et pour le Maître de Guerre, si tu veux bien y croire toi aussi.

— Mais tu ne changeras jamais d'avis, pas vrai ?

— Jamais. Pas quand l'âme de ma légion est en jeu.

Abaddon secoua la tête.

— Nous sommes pieds et poings liés à cause d'hommes comme toi, incapables de faire des compromis.

— Le compromis sera notre mort à tous, Ezekyle.

— Oublie-moi jusqu'à ce que nous soyons partis d'Isstvan, lui ordonna Abaddon. Après Isstvan, tout sera réglé.

— Je n'oublierai pas. J'aurai mes réponses, le prévint Loken et se retournant pour s'éloigner de son frère.

— Tu perdras si tu te bats contre nous, lui promit Abaddon.

— Peut-être, lui rétorqua Loken, mais d'autres se dresseront aussi contre vous.

— Alors ils mourront eux aussi.

— Merci à vous tous d’être venus, dit Sindermann avec un léger trac devant le nombre de ses auditeurs rassemblés. Je sais que vous avez tous pris de grands risques pour vous trouver ici, mais cela en devient trop.

Tassés dans un espace de maintenance obscur maculé de cambouis et rabaissé par une tuyauterie sifflante, les fidèles étaient arrivés de tout le vaisseau pour entendre parler la sainte, ayant compris par erreur que celle-ci s’était réveillée. Parmi la foule se distinguaient plusieurs uniformes, ceux des équipages de Titans, des mécaniciens de bord, du personnel médical, des agents de sécurité, et même quelques soldats de l’Armée Impériale. Des hommes en armes gardaient les entrées de la salle, un rappel austère du risque auquel tous s’exposaient par leur seule présence.

Un tel rassemblement était dangereux, trop facile à découvrir ; Sindermann estima qu’il devait rapidement le faire se disperser, et d’une façon qui ne susciterait pas l’émeute.

— Jusqu’à présent, vous avez échappé à la vigilance parce que les regroupements étaient réduits, mais en étant aussi nombreux, vous n’éviterez pas longtemps d’être remarqués, continua-t-il. Vous avez sans doute récemment entendu dire bien des choses étranges et merveilleuses, et j’espère que vous me pardonnerez de vous avoir mis en danger.

La nouvelle du sauvetage d’Euphrati Keeler s’était rapidement diffusée dans tout le croiseur. Le murmure avait circulé parmi les hommes de peine, il avait remonté le réseau des commémorateurs à la vitesse d’une épidémie pour parvenir jusqu’aux oreilles des membres les plus humbles de cette expédition. Les embellissements de la vérité et les rumeurs les plus folles n’avaient pas manqué : les histoires abondaient au sujet de Keeler et de ses miraculeux pouvoirs, de balles détournées en pleine course, de visions de l’Empereur, qui s’étaient adressées directement à elle pour lui ordonner de montrer la voie à Son peuple.

— Et la sainte ? réclama une voix dans la foule. On veut la voir !

Sindermann leva une main.

— Par chance, la sainte est encore en vie. Elle va bien, mais elle n’est pas encore sortie de l’inconscience. Certains d’entre vous ont entendu dire qu’elle s’était remise et qu’elle avait parlé, mais regrettablement, ce n’est pas le cas.

Un marmonnement déçu recouvrit l’assemblée des ouailles, furieuses que l’itérateur les eût privées de ce que tant d’entre elles voulaient croire. Cela rappela à Sindermann certains discours qu’il avait prononcés sur des

mondes récemment dominés, où il avait usé des ficelles de son office pour prôner les vertus de la vérité impériale.

Il devait maintenant user du même talent pour donner l'espoir à ces gens.

— La sainte dort toujours, il est vrai, mais l'espace d'un court et glorieux instant, elle a quitté ses songes pour me sauver la vie. J'ai vu ses yeux ouverts, et je sais que lorsque nous aurons besoin d'elle, elle reviendra parmi nous. D'ici là, nous devons nous montrer prudents, car certains dans cette flotte voudraient nous anéantir pour ce en quoi nous croyons. Le seul fait que nous devions nous réunir en secret et nous fier à des guetteurs armés doit vous rappeler que Maloghurst lui-même envoie régulièrement des troupes réprimer les assemblées du Lectio Divinitatus. D'autres ont été tués, et leur sang souille les mains des Astartes. Ignace Karkasy, puisse l'Empereur veiller sur son âme, savait déjà qu'ils devaient être considérés avec prudence avant qu'aucun de nous n'eût réalisé que leurs mains étaient autour de nos gorges.

Il marqua une pause.

— Autrefois, je ne parvenais pas à croire en des concepts comme la sainteté. Je m'étais convaincu de n'accepter que la logique et la science, et de rejeter la religion. Pour moi, la magie et les miracles étaient impossibles, ils n'étaient que l'invention des ignorants cherchant à comprendre ce qui les entourait. Il m'aura fallu le sacrifice de la sainte pour me montrer mon arrogance. J'ai vu de quelle façon l'Empereur nous protège, mais elle m'a aussi fait comprendre qu'il y avait plus que cela. Car si l'Empereur protège Ses fidèles, qui protège l'Empereur ?

Sindermann laissa la question en suspens.

— C'est à nous de Le protéger, intervint Titus Cassar en se frayant un chemin vers l'avant de la foule pour s'adresser à elle. Sindermann l'y avait placé avec des instructions précises : un outil basique des itérateurs pour renforcer leur message.

— Nous devons protéger l'Empereur, parce que personne d'autre ne le fera. Le moderati se retourna vers lui. Mais pour cela, nous devons rester en vie. N'est-ce pas, itérateur ?

— Oui, dit Sindermann. La foi dont fait preuve cette congrégation a causé une telle peur chez les échelons supérieurs de la flotte qu'ils veulent maintenant nous détruire. L'Empereur a un ennemi dans ce vaisseau ; j'en suis maintenant certain. Nous devons survivre, et nous devons nous dresser contre cet ennemi quand il finira par se révéler.

Des murmures inquiets se répandirent quand la foule eut intégré la nature inévitable de cette menace.

— Amis dévoués, reprit Sindermann, les dangers qui nous attendent sont grands, mais la sainte est avec nous et doit être protégée. Nous serons plus en sécurité en restant isolés, mais guettez les signes et prenez garde à vous. Diffusez la nouvelle : la sainte est en sûreté.

Cassar parcourut la communauté pour enjoindre à chacun de regagner son poste. Rassurés par les paroles de Sindermann, ses auditeurs commencèrent à se disperser. En les regardant partir, Sindermann se demanda combien survivraient aux prochains jours.

La galerie des épées courait le long de l'*Andronius* comme une épine dorsale. Sa voûte était transparente, et les feux des étoiles distantes éclairaient le vide au-delà. Dans cette galerie étaient alignées des centaines de statues, celles de héros des Emperor's Children aux yeux sertis de gemmes et dont les visages exprimaient un jugement sévère. La tradition voulait que la valeur d'un héros se mesurât au temps qu'il pouvait passer à soutenir leur regard implacable en avançant entre leurs piédestaux.

Tarvitz avait le port de tête droit quand il pénétra dans la galerie, bien qu'il sût ne pas être un héros, rien qu'un simple guerrier donnant le meilleur de lui-même. Les maîtres de chapitre et les commandeurs des âges passés le fixaient. Leurs noms révérés et leurs nobles contenances étaient connus de tous les Emperor's Children. Des ailes entières de l'*Andronius* étaient dédiées aux sépulcres des frères tombés à la bataille, mais c'était ici que chacun espérait qu'on se souviendrait de lui.

Tarvitz ne s'attendait pas à ce que son visage terminât ici, mais quand s'achèveraient ses jours, il s'efforcerait que ce fût d'une manière qui pût être considérée digne d'un tel honneur. Même si un tel but était inaccessible, c'en était un auquel aspirer.

Eidolon se tenait devant l'effigie sculptée du seigneur commandeur Teliosa, héros de la campagne de Madrivane, et avant même que Tarvitz ne fût proche, il se tourna vers lui.

— Capitaine, l'accueillit-il. Je vous ai rarement vu ici.

— Ça n'est pas mon habitat naturel, commandeur, répondit Tarvitz. Je préfère laisser les héros de notre légion à leur repos.

— Alors qu'est-ce qui vous amène ici ?

— J'aimerais m'entretenir avec vous si vous m'y autorisez.

— Votre temps serait sûrement mieux employé en le consacrant à vos guerriers, Tarvitz. C’est en cela que réside votre talent.

— Vos paroles m’honorent, commandeur, mais je souhaiterais vous poser une question.

— À quel propos ?

— La mort de la chanteuse de guerre.

— Ah.

Eidolon leva la tête vers la statue qui les dominait de sa hauteur, et dont les yeux creusés les considéraient avec une froideur inébranlable.

— C’était une adversaire coriace ; tout à fait corrompue, mais cette corruption lui prêtait de la force.

— J’ai besoin de savoir comment vous l’avez tuée.

— Capitaine, vous vous adressez à moi comme à un égal.

— J’ai vu ce que vous avez fait, commandeur, le pressa Tarvitz. Ce hurlement, c’était… Je ne sais pas… Il était d’une puissance que je n’avais encore jamais entendue.

Eidolon l’arrêta en levant la main.

— Je comprends que vous ayez des questions à ce sujet, et je peux y répondre. Mais peut-être serait-il même préférable que je vous montre. Suivez-moi.

Tarvitz emboîta le pas au seigneur commandeur. Ils remontèrent la galerie des épées pour bifurquer vers un passage latéral où des parchemins étaient épinglés sur toute la longueur des murs. Le récit des actions les plus glorieuses du passé de la légion y était méticuleusement rapporté. Les novices avaient pour devoir de mémoriser toutes ces différentes batailles avant d’être élevés au rang d’Astartes à part entière.

Les Emperor’s Children ne faisaient pas que se souvenir de leurs triomphes : ils les clamaient haut et fort, car la perfection de leur art de la guerre méritait d’être célébrée.

— Pourquoi ai-je affronté la chanteuse de guerre ? demanda Eidolon.

— Pourquoi ?

— Oui, capitaine, pourquoi.

— Parce que c’est ainsi que les Emperor’s Children se battent.

— Développez.

— Nos héros nous mènent de l’avant pour inciter le reste de la légion à suivre leur exemple. Et ils le peuvent parce que la légion se bat avec un tel talent que combattre à l’avant ne les rend pas plus vulnérables.

Eidolon sourit.

— Excellent, capitaine. Je devrais vous charger d'instruire les novices. Et vous-même, mèneriez-vous de l'avant ?

Un espoir soudain s'alluma dans la poitrine de Tarvitz.

— Bien entendu ! Si on m'en donnait la chance, c'est ce que je ferai. Je ne pensais pas que vous me considériez digne d'un tel rôle.

— Et vous ne l'êtes pas, Tarvitz. Vous êtes un officier du rang, rien de plus, dit Eidolon, écrasant ainsi son faible espoir qu'on lui offrît une chance de prouver ses capacités de chef. Ne le prenez pas comme une offense, poursuivit le seigneur commandeur, malgré l'insulte que cela constituait clairement. Des hommes tels que vous jouent un rôle important dans notre légion, mais pour ma part, je suis l'un des élus de Fulgrim. Notre primarque m'a choisi et m'a élevé au rang qui est le mien désormais. Il m'a remarqué et il a vu en moi les qualités nécessaires pour mener les Emperor's Children. Il vous a regardé, et il ne les a pas vues. Pour cette raison, je connais les responsabilités qu'implique le fait de devenir un des élus de Fulgrim, d'une façon que vous ne pouvez comprendre, capitaine Tarvitz.

Eidolon l'emmena vers une grande cage d'escalier, qui descendit en s'incurvant vers un large hall dallé de marbre blanc. Tarvitz reconnut l'endroit comme l'un des accès à l'apothecarion du vaisseau, où les blessés d'Isstvan Extremis avaient été amenés à peine quelques heures plus tôt.

— Je pense que vous me sous-estimez, seigneur commandeur. Mais comprenez que pour le bien de mes hommes il me faille savoir…

— Pour le bien de nos hommes, nous consentons tous des sacrifices, le coupa Eidolon. Pour les élus, ces sacrifices sont grands. Et le premier d'entre eux est l'acceptation que *tout* soit secondaire à la victoire.

— Commandeur, je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, promit Eidolon, en le menant par une arche dorée vers le centre de l'apothecarion.

— Le livre ? s'étonna Torgaddon.

— Le livre, lui confirma Loken. Il est la clé. Erebus est à bord du vaisseau, je le sais.

L'obscurité et les cendres de la chambre d'archivage numéro trois constituaient l'un des rares endroits où Loken se sentît encore chez lui, et lui rappelaient de nombreux débats avec Kyril Sindermann, en des jours où tout était plus simple. Loken n'avait pas revu l'itérateur depuis des

semaines et espérait avec ferveur que le vieil homme fût en sécurité, qu'il n'avait rien subi de la part de Maloghurst ou de ses soldats sans visage.

— Abaddon et les autres doivent veiller sur lui, dit Torgaddon. Loken soupira.

— Comment en sommes-nous arrivés là ? J'aurais donné ma vie pour Abaddon, et pour Aximand, et je sais qu'ils en auraient fait de même pour moi.

— Nous n'allons pas abandonner, Garviel. Il y aura bien un moyen de sortir de cette crise. Nous pouvons réconcilier le Mournival, ou au moins faire en sorte que le Maître de Guerre s'aperçoive des complots d'Erebus.

— Quels qu'ils puissent être.

— Oui, quels qu'ils puissent être. Invité de la loge ou pas, il n'est pas le bienvenu sur le même vaisseau que moi. C'est lui qui est la clé. Si nous le trouvons, nous pourrons dévoiler ce qu'il trafique au Maître de Guerre et nous y mettrons fin.

— Tu en es vraiment sûr ?

— Je ne sais pas, mais ça n'est pas ça qui va m'empêcher d'essayer.

Torgaddon regarda autour de lui, et remua du doigt sur les étagères les cendres des ouvrages carbonisés.

— Pourquoi est-ce que tu m'as donné rendez-vous ici ? Ça sent le bûcher.

— Parce que personne ne vient jamais ici, dit Loken.

— Ah, vraiment ? Pourtant, c'est un endroit charmant.

— Ne sois pas aussi désinvolte, Tarik. Ça n'est pas le moment. La Grande Croisade était censée apporter la lumière dans les recoins les plus reculés de la galaxie, et voilà qu'elle a peur du savoir. Plus nous apprenons, plus nous remettons en question, et plus nous voyons clair dans les mensonges qui nous sont dits. Pour ceux qui veulent nous contrôler, les livres sont dangereux.

— Itérateur Loken, je me sens éclairé, s'égaya Torgaddon.

— J'ai eu un bon professeur, dit Loken en pensant toujours à Kyril Sindermann, et au fait que tout ce qu'on lui avait appris à croire avait été ébranlé jusqu'à ses fondations. Et ce n'est pas seulement une scission entre Astartes qui est en jeu. C'est… C'est une question de philosophie, d'idéologie. De religion, même… De tout. Kyril m'a appris que ce genre d'obéissance aveugle nous avait menés à l'ère des Luttes. Nous avons traversé la galaxie pour y répandre la paix et l'illumination, mais la possibilité de notre échec pourrait bien se trouver ici, parmi nous.

Torgaddon s’approcha et posa une main sur l’épaule de son ami.

— Écoute, nous devons bientôt partir nous battre sur Isstvan III, et d’après la Death Guard, nos ennemis sont menés par des monstres à potentiel psychique capables de te tuer d’un simple cri. Ils ne sont pas nos ennemis parce qu’ils ont lu les mauvais livres ou quelque chose du genre ; ils sont nos ennemis parce que le Maître de Guerre nous le dit. Oublie tout ça pour le moment. Nous allons nous battre. Ça devrait nous aider à relativiser.

— Tu sais si toi et moi, nous sommes censés y descendre ?

— Le Maître de Guerre a choisi la composition du fer de lance. Nous y sommes tous les deux, et on dirait même que nous allons être les patrons.

— Vraiment ? Après tout ce qui s’est passé ?

— Je sais. Mais à cheval offert, on ne regarde pas les dents.

— Au moins, j’aurai la 10^{e} avec moi.

Torgaddon secoua la tête.

— Pas tout à fait. Le Maître de Guerre n’a pas constitué le fer de lance par compagnies. Il l’a fait escouade par escouade.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu’il voulait voir la tête que tu ferais.

— S’il te plaît, Tarik, sois sérieux une minute.

Torgaddon haussa les épaules.

— Le Maître de Guerre sait ce qu’il fait. Ça ne sera pas une bataille facile. Nous allons être largués en plein sur la ville.

— Et l’escouade Locasta ?

— Tu l’auras, ton escouade Locasta. De toute façon, je ne crois pas que tu aurais pu empêcher Vipus de venir avec toi ; tu sais comment il est, il se serait accroché à l’extérieur d’un module d’atterrissage. Il est comme toi, il a besoin de se vider la tête avec une bonne dose de combats. Après Isstvan, les choses reviendront à la normale.

— Je me sentirai beaucoup mieux si l’escouade Locasta m’épaule.

— C’est vrai qu’il faut toujours que les autres veillent sur toi, se moqua Torgaddon.

Loken sourit, non pas parce que Torgaddon avait été drôle, mais parce qu’après tous ces déboires, il était resté le même, quelqu’un sur qui Loken pouvait compter, un ami à qui se fier.

— Tu as raison, dit Loken. Après Isstvan, tout risque d’être différent.

L’apothecarion, en son centre, luisait de cuivre et d’acier. Des dizaines de

cellules médicales partaient en arborescence depuis le cœur circulaire du laboratoire principal. Tarvitz sentit un frisson lui parcourir la colonne. Le corps ravagé du capitaine Odovocar était suspendu dans une citerne de stase, dans l'attente que son substrat génétique fut récupéré.

Eidolon traversa la salle, et remonta le couloir carrelé qui menait à un vestibule doré, dominé par une immense mosaïque. Celle-ci dépeignait la victoire de Fulgrim sur Tarsus, où le primarque avait vaincu les perfides eldars malgré de nombreuses blessures. Eidolon leva le bras pour appuyer sur l'un des éclats d'émail qui constituaient la ceinture de Fulgrim, et s'écarta quand la mosaïque se leva sur ses charnières, révélant un passage faiblement éclairé, suivi d'un escalier en spirale. Le seigneur commandeur s'y engagea en faisant signe à Tarvitz de le suivre.

L'absence d'ornementation contrastait avec le reste de l'*Andronius* . En descendant les marches, Tarvitz vit une lumière bleue et froide émaner de ce qui pouvait se trouver en dessous d'eux. Lorsqu'ils atteignirent leur destination, Eidolon se tourna vers lui.

— Ceci, capitaine, est votre réponse.

La lumière bleue provenait d'une dizaine de cylindres translucides qui tous atteignaient le plafond, dressés contre les murs de la pièce. Chacun était empli de liquide, dans lequel s'apercevaient des formes indistinctes : certaines vaguement humanoïdes, d'autres ressemblant davantage à des assortiments d'organes et de membres. Le reste de la pièce était occupé par des bancs de laboratoire, couverts d'équipements dont certains devaient servir un usage qu'il n'entrevoyait même pas.

Il marcha d'un cylindre à l'autre, révulsé de voir que plusieurs contenaient une chair monstrueusement enflée, difficilement contenue par le verre.

— Que sont ces choses ? demanda Tarvitz, horrifié devant des visions aussi baroques.

— Mes explications seraient insuffisantes, je le crains. Eidolon se dirigeait vers une arche donnant sur la salle suivante. Tarvitz le suivit, en scrutant de plus près les cylindres sur son passage. L'un renfermait un corps de la taille d'un Astartes, mais pas une dépouille. Plutôt quelque chose qui n'était jamais parvenue à maturité, aux traits du visage à moitié formés.

Un autre cylindre ne contenait qu'une tête, mais une tête aux larges yeux à facettes, semblables à ceux d'un insecte. En regardant de plus près, Tarvitz réalisa avec dégoût que ces yeux n'avaient pas été greffés : il ne discernait aucune cicatrice, et le crâne s'était formé pour s'accommoder d'eux.

Ils y avaient poussé.

Il dépassa le dernier cylindre, où flottait une masse de cerveaux reliés par des cordons de chair. Sur chacun d'eux, des lobes supplémentaires avaient grandi comme des tumeurs.

Tarvitz sentait un froid distinct venir de la pièce suivante, aux murs de laquelle s'alignaient des armoires réfrigérées. Il se demanda brièvement ce qu'il pouvait s'y trouver, mais décida qu'il préférait ne pas savoir, car son imagination avait déjà conjecturé toutes sortes de difformités. Une unique table d'opération occupait le centre de la pièce, bien assez large pour y sangler un guerrier de l'Astartes. Un appareillage chirurgical était fixé au-dessus d'elle.

Sur cette table étaient étalées des sections de fibres musculaires découpées d'une façon nette. L'apothicaire Fabius était penché sur elles, les sondes et les aiguilles sifflantes de son narthecium enfoncées dans une masse sombre de chair luisante.

— Apothicaire, dit Eidolon, le capitaine ici présent souhaiterait connaître ce que nous entreprenons.

Fabius, surpris, releva les yeux, son long visage intelligent encadré par une cascade de fins cheveux blonds. Seuls ses yeux paraissaient étranges, petits et sombres, enchâssés dans son crâne comme des perles noires. Sa robe de medicae s'étendait jusqu'au sol. Le sang en souillait la blancheur virginale de quelques coulures écarlates.

— Vraiment ? dit Fabius. Je n'avais pas été informé que le capitaine Tarvitz fût un membre de notre estimée communauté.

— Il ne l'est pas, confirma Eidolon. Pas encore.

— Alors pourquoi est-il ici ?

— Mes propres altérations lui sont apparues.

— Je vois, comprit Fabius.

— Que se passe-t-il ici ? demanda vivement Tarvitz. Où sommes-nous ?

Fabius dressa un sourcil.

— Ainsi, vous avez vu le résultat des améliorations du seigneur commandeur ?

— Est-il devenu un psyker ? demanda Tarvitz.

— Non, non, pas du tout ! Fabius s'était mis à rire. Les capacités du seigneur commandeur sont le résultat d'un implant trachéal combiné à une modification des rythmes de son processus génétique. Il représente un certain succès. Ses pouvoirs sont métaboliques et chimiques, mais pas

psychiques.

— Vous avez altéré la souche génétique ? lâcha Tarvitz dans un souffle ébahi. Nos gènes nous viennent du sang du primarque… Quand il découvrira ce que vous avez fait ici…

— Ne soyez pas si naïf, capitaine, lui dit Fabius. D'où croyez-vous que nous soit venu l'ordre ?

— Non, rejeta Tarvitz, il n'aurait jamais…

— C'est pour cette raison qu'il fallait que vous constatiez tout ça de vos yeux, dit Eidolon. Vous souvenez-vous de la purge de Laeran ?

— Bien évidemment, répondit Tarvitz.

— Notre primarque a vu ce que les Laers avaient accompli par la manipulation de leur structure corporelle dans leur recherche de la perfection physique. Le seigneur Fulgrim a de grands projets pour notre légion, Tarvitz ; les Emperor's Children ne peuvent se contenter de se reposer sur leurs lauriers pendant que nos compagnons Astartes remportent toujours les mêmes victoires insipides. Nous devons poursuivre nos efforts, mais nous atteindrons vite le moment où même un Astartes ne pourra satisfaire au niveau de perfection qu'exigent de nous le seigneur Fulgrim et le Maître de Guerre. Pour cela, nous devons changer. Nous devons évoluer.

Tarvitz recula de la table d'opération.

— L'Empereur a engendré le seigneur Fulgrim pour être le guerrier parfait, et ceux de la légion ont été façonnés à son image. Cette image est l'idéal vers lequel nous tendons. Tenir une race xenos pour un exemple de perfection est une abomination !

— Une abomination ? répéta Eidolon. Tarvitz, vous êtes brave et discipliné, et vos hommes vous respectent, mais il vous manque l'imagination nécessaire pour envisager où cela peut nous mener. Vous devez réaliser que la suprématie de la légion est d'une plus grande importance que votre sensiblerie.

Une assertion aussi brutale, dont l'arrogance et la fourberie dépassaient tout ce qu'il avait pu entendre Eidolon prononcer, réduisit Tarvitz au silence.

— Sans votre présence inopinée à la mort de la chanteuse de guerre, nous ne vous aurions jamais offert cette chance, ajouta Eidolon. Sachez la considérer comme l'opportunité qu'elle représente.

Tarvitz leva les yeux vers ceux du seigneur commandeur.

— Que voulez-vous dire ?

— À présent que vous savez ce que nous expérimentons, peut-être êtes-vous prêt à prendre part au futur de cette légion, plutôt que d'en rester un simple officier du rang.

— Ça n'est pas sans risque, crut bon de signaler Fabius, mais je peux accomplir des merveilles sur votre chair. Je peux faire de vous plus que ce que vous étiez. Je peux vous rapprocher de la perfection.

— Essayez d'envisager quelle serait l'alternative, insista Eidolon. Vous combattrez, et vous mourrez en sachant ce que vous auriez pu devenir.

Tarvitz considéra les deux guerriers présents devant lui, tous deux des favoris de Fulgrim, tous deux des parangons de la recherche effrénée de perfection.

Il réalisa alors que lui était encore loin, très loin de l'idée qu'ils se faisaient de celle-ci. Et pour une fois, il accepta un tel échec à bras ouverts, si cela en était un.

— Non, dit-il en reculant encore. Tout ceci n'est pas… N'est pas juste. Vous ne le ressentez pas ?

— Très bien, dit Eidolon. Vous avez fait votre choix, et il ne me surprend pas. Qu'il en soit ainsi. Vous devez à présent nous laisser, mais vous avez pour ordre de ne parler à personne de ce que vous avez vu ici. Retournez auprès de vos hommes. Les combats promettent d'être difficiles sur Isstvan III.

— Oui, commandeur, dit Tarvitz, soulagé au-delà de toute mesure de pouvoir quitter cette crypte des horreurs.

Il salua, et s'en fut du laboratoire, en se sentant presque épié par les spécimens suspendus dans leurs cylindres.

En retrouvant la lumière de l'apothecarion, Tarvitz ne put se débarrasser de l'impression qu'il venait d'être mis à l'épreuve.

L'avait-il réussie, cela était une tout autre question.

OceanofPDF.com

SEPT

Le Dieu-Machine
Une faveur
Subterfuge

La sensation glacée qui serpenta dans l’esprit de Cassar était comme une vieille amie, comme un contact rassurant. La caresse métallique du *Dies Irae* , lorsque les interfaces corticales se branchèrent sur sa conscience, aurait terrifié la plupart des êtres vivants, mais elle était une des rares constantes qui fût encore laissée au moderati dans cette galaxie.

Elle, et le Lectio Divinitatus.

La passerelle de commandement du Titan était éclairée par les affichages fantomatiques des appareils, qui en soulignaient les arêtes de teintes vert et bleu. Le Mechanicum avait été occupé : des adeptes encapuchonnés avaient été envoyés à bord, et le pont était encombré d’équipements dont Cassar ne connaissait pas la raison d’être. L’équipage qui veillait en ce moment sur le réacteur à plasma, au centre de la machine de guerre, apprêtait le Titan depuis que le *Vengeful Spirit* était arrivé dans le système d’Isstvan, et d’après leurs indicateurs, les systèmes principaux du *Dies Irae* fonctionnaient tous mieux que jamais.

Cassar se réjouissait du moindre avantage qu’il pouvait obtenir, mais quelque part au plus profond de lui, le chagrinait l’idée que d’autres pussent toucher à son Titan. Les filaments s’enfoncèrent plus loin dans sa boîte crânienne, suscitant en lui un frémissement inattendu. Les écrans des

systèmes se projetèrent derrière ses rétines, comme s'ils faisaient partie de son propre corps. La turbine centrale tournait calmement, son énergie contenue prête à se mobiliser sur son ordre.

— Les systèmes motivateurs sont un peu relâchés, énonça-t-il pour lui-même, en accentuant la pression autour des vérins massifs du torse et des jambes. Armes mises en route, munitions chargées, dit-il. Il ne faudrait pas plus d'une simple pensée pour les faire tirer.

Il en était venu à considérer la puissance et la magnificence du *Dies Irae* comme celles de l'Empereur personnifié. Cassar avait d'abord résisté à cette idée, après s'être moqué de l'insistance de Jonah Aruken pour prêter une âme au Titan. Mais la raison pour laquelle il avait été choisi par la sainte lui paraissait de plus en plus évidente.

Le Lectio Divinitatus était menacé, et les fidèles devaient être défendus. Quand cette idée se forma à nouveau dans son esprit, il faillit rire tout haut. Mais ce qu'il avait vu sur le pont médical n'avait fait que renforcer sa conviction d'avoir choisi la bonne voie.

Le Titan était un symbole de cette force, un avatar de la colère divine, un dieu-machine qui amènerait le jugement de l'Empereur aux pécheurs d'Isstvan.

— L'Empereur nous garde, murmura Cassar, dont la voix flottait entre les lectures chiffrées superposées à son esprit. Et Il détruit.

— Ah bon ?

Cassar fut brutalement tiré de ses pensées et les données du Titan refluèrent derrière sa conscience. Il releva les yeux, pris d'une panique soudaine, mais lâcha un soupir rassuré quand il vit que la personne penchée sur lui était le moderati Aruken.

Celui-ci pressa un interrupteur, et l'éclairage du pont revint à la vie dans un clignement général.

— Vous devriez faire attention à ceux qui vous écoutent, Titus. Plus que jamais.

— Je procédais aux vérificatifs de prébataille, dit Cassar.

— Je le sais très bien, Titus. Et si Turnet vous prend à dire de telles choses, vous êtes grillé.

— Mes pensées n'appartiennent qu'à moi, Jonah. Pas même le princeps ne peut m'en priver.

— Vous croyez vraiment ? Vous savez très bien que les préceptes du culte de l'Empereur ne sont pas les bienvenus. Ça devient trop dangereux. Nous

avons eu de la chance sur le pont médical, mais tout ça nous dépasse, vous et moi.

— Nous ne pouvons plus reculer, dit Cassar. Pas après ce que nous avons vu.

— Je ne suis même pas certain de savoir ce que j'ai vu, se défendit Aruken.

— Vous plaisantez ?

— Non, insista Aruken. Je ne plaisante pas. Écoutez, je vous dis ça parce que vous êtes un homme de qualité, et que le *Dies Irae* en pâtira si vous n'êtes plus là. Il lui faut un bon équipage, et vous en faites partie.

— Ne changez pas de sujet, dit Cassar. Nous savons tous les deux que ce que nous avons vu sur le pont médical était un miracle. Vous devez l'accepter, pour que l'Empereur puisse pénétrer dans votre cœur.

— J'ai entendu discuter dans le hangar, dit Aruken en se penchant plus près de Titus. Turnet a posé des questions à propos de nous. Il demande jusqu'où remonte le Lectio, comme si nous faisions partie d'une conspiration. Comme s'il ne nous faisait plus confiance.

— À sa guise.

— Vous ne comprenez pas ; quand nous sommes à la bataille, nous formons une bonne équipe, et si jamais… Je ne sais pas… Si on nous jette dans une cellule, ou pire, cette équipe n'existera plus. Et il n'y a pas de meilleurs pilotes que nous pour le *Dies Irae* . Ne laissez pas cette histoire de sainte tout compromettre. La croisade en souffrira.

— Ma foi ne m'autorise pas à faire des compromis, Jonah.

— Voilà, il n'y a plus que ça qui compte, l'admonesta Aruken d'un ton cassant. *Votre* foi.

— Non, dit Titus en secouant la tête. C'est aussi votre foi, Jonah, mais vous ne le savez pas encore.

Aruken ne répondit pas et alla se laisser tomber dans son propre siège de commandes, en indiquant de la tête les affichages en face de Cassar.

— Comment va notre grande fille ?

— Bien. Le réacteur monte lentement en puissance et le ciblage réagit plus vite que depuis bien longtemps. Les adeptes du Mechanicum ont un peu bricolé ; qui sait, ils nous ont peut-être installé un klaxon.

— Vous dites cela comme si c'était une mauvaise chose. Le Mechanicum sait ce qu'il fait. Quoi qu'il en soit, aux dernières nouvelles, nous avons encore douze heures avant déploiement. Nous descendons avec la Death

Guard pour une mission de soutien. Le princeps Turnet nous briefera dans quelques heures, mais cela devrait essentiellement revenir à faire du bruit en marchant et à faire chier nos adversaires dans leurs frocs. Ça vous va ?

— Ça ressemble à ce que nous connaissons.

— Même quand les balles se mettent à voler, ça ne change jamais grand-chose pour nous, dit Aruken.

— Tout ça me rappelle ce qui me rendait si fier auparavant, dit Loken, en regardant le fer de lance se rassembler dans la baie d'embarquement. Avoir rejoint le Mournival, et plus simplement, faire partie de ces offensives.

— J'en suis toujours fier, dit Torgaddon. C'est toujours ma légion. Ça, au moins, ça n'a pas changé.

Les deux capitaines, en armure complète, parés à la descente, se tenaient à la tête d'une armée d'Astartes. Plus d'un tiers de la légion était là, des milliers de combattants en ordre de bataille. Loken voyait des vétérans aux côtés de novices fraîchement appelés, des guerriers d'assaut portant réacteur dorsal et épée tronçonneuse, et des Devastators armés de bolters lourds et de canons laser.

Le sergent Lachost s'entretenait avec son escouade de transmission, s'assurait que tous avaient bien conscience de l'importance que la liaison fut maintenue avec le *Vengeful Spirit* une fois qu'ils seraient au sol, dans la cité Chorale.

L'apothicaire Vaddon vérifiait et revérifiait son équipement médical, le narthecium de son gantelet, le reductor qui recueillerait les glandes progénoïdes des trépassés.

Iacton Qruze, capitaine depuis si longtemps qu'il était aussi vieux qu'un Astartes pouvait espérer l'être, et comptait toujours parmi leurs rangs, faisait la leçon à certaines des plus récentes recrues au sujet des gloires passées de la légion, qu'il leur faudrait aspirer à égaler.

— Je me serai senti mieux avec le reste de ma compagnie, dit Loken, ramenant son attention vers son ami.

— Et moi avec la mienne, lui renvoya Torgaddon, mais on n'a pas toujours ce qu'on veut.

— Garvi ! l'appela une voix familière.

Loken se retourna. Nero Vipus approchait d'eux, en ayant abandonné à leurs préparatifs les vétérans de l'escouade Locasta.

— Nero, l'accueillit son capitaine. Je suis heureux de vous avoir avec

nous.

Vipus posa sur l’épaulière de Loken la main bionique qui avait remplacé celle perdue sur Soixante-Trois Dix-Neuf.

— Je ne voulais pas rater ça.

— Je sais ce que vous voulez dire, lui dit Loken. Cela faisait longtemps qu’ils ne s’étaient trouvés là, rangés dans la baie du *Vengeful Spirit* en tant que frères prêts à livrer l’une des bonnes guerres de l’Empereur. Leur amitié remontait aux vagues souvenirs estompés qu’ils conservaient de leur période d’instruction. Il était rassurant pour Loken d’avoir à ses côtés un autre visage familier.

— Vous avez entendu les rapports d’Isstvan Extremis ? demanda Vipus, les yeux brillants.

— Certains d’entre eux.

— Il paraît que nos ennemis sont dirigés par une sorte de caste psychique. Je sens la colère monter en moi rien que d’y penser.

— Ne vous inquiétez pas, dit Torgaddon, je suis sûr que vous arriverez à tous les tuer.

Vipus montrait les dents dans un rictus d’anticipation.

— C’est reparti comme sur Davin.

— Ça n’est pas Davin, le contredit Loken. Ça n’a rien à voir avec Davin.

— Que voulez-vous dire ?

— Ça n’est pas une saleté de marais puant, pour commencer, l’aida Torgaddon.

— Ce serait un honneur pour l’escouade Locasta si vous acceptiez de partir au combat avec elle, Garvi, dit Vipus avec espoir. Il reste une place dans notre module.

— L’honneur serait partagé, répondit Loken alors qu’une pensée lui vint l’esprit. Vous pouvez compter sur moi.

Il salua ses compagnons de la tête et partit traverser l’agitation vers la figure solitaire d’Iacton Qruze. Le « Mal Entendu » observait les préparatifs de la guerre sans pouvoir déguiser son envie d’y participer, et Loken se sentit pris d’un élan de sympathie pour le vénérable guerrier. Qruze était l’incarnation même du peu que savaient les apothicaires des légions sur la physiologie des Astartes. La peau de son visage était aussi noueuse et plissée que l’écorce d’un vieux chêne, mais son corps avait gardé la force du loup, endurci par des années de combat, sans que l’âge ne l’eût encore rendu las.

La constitution d’un Astartes le rendait immortel ; en vérité, seule la mort mettait fin au devoir, et à cette idée, Loken fut parcouru d’une émotion trouble.

— Loken, le salua Qruze quand il le vit approcher.

— Vous ne venez pas admirer les beautés du fort-sirène avec nous ? fit mine de s’étonner Loken.

— Hélas, non, dit Qruze. Je dois rester ici et attendre mes ordres. Je n’ai même pas encore reçu d’affectation dans le déploiement de la force de pacification.

— Si le Maître de Guerre n’a pas encore de projets pour vous, Iacton, pourriez-vous faire quelque chose pour moi ? demanda Loken. À condition que vous acceptiez, bien sûr.

Les yeux de Qruze se plissèrent.

— De quel genre de service s’agirait-il ?

— Rien de trop ardu, je vous le promets.

— Demandez toujours.

— Vous avez peut-être entendu parler de certains commémorateurs présents à bord : Mersadie Oliton, Euphrati Keeler, ainsi que Kyril Sindermann.

— Oui, je les connais, lui confirma Qruze. Et qu’y a-t-il ?

— Ce sont… Des amis à moi, et je considérerai comme une faveur que vous acceptiez de les chercher. Trouvez-les et assurez-vous qu’ils vont bien.

— Pourquoi ces mortels vous importent-ils tellement ?

— Ils m’aident à demeurer honnête, sourit Loken. Et à me rappeler de tout ce que nous devons être en tant qu’Astartes.

— Je peux le comprendre, rétorqua Qruze. La légion change, mon garçon. Je sais que vous m’avez déjà entendu vous ennuyer avec ça, mais je sens dans mes tripes que quelque chose d’important se profile derrière l’horizon, et que nous ne pouvons pas encore le voir. Si ces gens nous aident à rester intègres, cette raison me suffit amplement. Considérez que j’accepte.

— Merci, Iacton. Cela signifie beaucoup pour moi.

— Ce n’est rien du tout, mon garçon, lui assura Qruze avec un sourire en coin. Maintenant, fichez-moi le camp, et tuez pour les vivants.

— C’est promis, dit Loken, en serrant le poignet de Qruze d’une poigne de guerrier.

— Unités du fer de lance, à vos positions, appela la voix retentissante de l’officier de pont.

— Faites bonne chasse quand vous serez arrivé au fort-sirène ! ajouta Qruze. Lupercal !

— Lupercal ! reprit Loken.

Tandis qu'il courait vers le module d'atterrissage de l'escouade Locasta, il lui parut presque que les événements de Davin étaient oubliés, et qu'il n'était plus qu'un guerrier, livrant une croisade qu'il leur fallait gagner, contre un ennemi qui méritait de mourir.

Il avait fallu une offensive pour le faire se sentir à nouveau un Son of Horus.

— À la victoire ! cria Lucius.

Les Emperor's Children tenaient leur accomplissement dans l'art du combat pour une certitude, au point qu'il était de coutume de fêter la victoire avant même que celle-ci ne fût obtenue. Tarvitz n'était pas surpris que les bans fussent conduits par Lucius ; de nombreux officiers supérieurs étaient présents lors des célébrations, et celui-ci avait à cœur de se faire remarquer. Les Astartes assis à la table se joignirent à son toast et leurs vivats se répercutèrent sur les parois d'albâtre de la salle de banquet. Des bannières capturées, des armes consacrées, jadis portées par les élus de Fulgrim, et des tapisseries de héros écrasant l'ennemi extraterrestre étaient suspendues aux murs, glorieux souvenirs des triomphes passés.

Le primarque n'était pas présent, il revenait donc à Eidolon de présider le festin, et d'exhorter ses hommes à célébrer la victoire qui s'annonçait. Lucius se montrait tout aussi volubile, et encourageait ses compagnons à lever leurs calices d'or emplis de bon vin.

Tarvitz reposa le sien et sortit de table.

— Vous nous quittez déjà, Tarvitz ? le houspilla Eidolon.

— Restez ! enchaîna Lucius. Les réjouissances commencent à peine !

— Je suis sûr que vous célébrerez notre victoire largement assez pour nous deux, Lucius, s'excusa Tarvitz. Je dois m'occuper de certaines affaires avant que nous ne soyons déployés.

— Allons ! s'exclama Lucius. Vous devez impérativement rester avec nous pour nous régaler de vos souvenirs de guerre. Racontez comment je vous ai aidé à vaincre les arachnides sur Meurtre.

Les guerriers l'ovationnèrent et réclamèrent que Tarvitz leur racontât l'histoire une nouvelle fois. Il leva les deux mains pour mettre fin à leur insistance.

— Pourquoi ne leur racontez-vous pas vous-même, Lucius ? demanda Tarvitz. Je ne pense pas que je réussirai à exagérer suffisamment votre participation.

— C'est vrai, sourit Lucius. Très bien, je vais m'en occuper moi-même.

— Seigneur commandeur, dit Tarvitz en s'inclinant vers Eidolon, puis il se tourna pour aller traverser les portes dorées de la salle. Faire appel à la vanité de Lucius était le plus sûr moyen de détourner son attention. Toute la camaraderie de cette célébration allait lui manquer, mais d'autres sujets occupaient son esprit.

Il referma les deux battants derrière lui. Lucius commençait à relater leur expédition fatidique sur Meurtre, dont les débuts horrifiants étaient néanmoins devenus un grand triomphe, largement grâce à lui, s'il fallait se fier à tous les récits qu'il en avait déjà faits.

La somptueuse voie processionnelle du cœur de l'*Andronius* était calme, malgré le bourdonnement du vaisseau, d'une constance rassurante. Le croiseur, comme beaucoup dans la flotte des Emperor's Children, évoquait quelque ancien palais de Terra, reflétant le désir de la légion d'insuffler en toute chose une splendeur royale.

Tarvitz remonta le vaisseau, en traversant des lieux majestueux devant lesquels les constructeurs des chantiers navals de Jupiter auraient pleuré d'admiration, pour finalement atteindre le hall des rites, la salle circulaire où les Emperor's Children assistaient aux serments et aux cérémoniels qui les liaient à leur légion. Comparé au reste du croiseur, l'endroit était sombre, mais pas moins imposant : des piliers de marbre y soutenaient une clef de voûte distante, et les autels de marbre luisaient sur son pourtour dans des puits d'ombre.

Les élus de Fulgrim juraient ici de remplir leur engagement particulier auprès de leur primarque, et Tarvitz y avait accepté sa charge de capitaine, devant l'autel du service. Le hall des rites substituait la solennité à l'opulence, et semblait avoir été construit pour intimider par la promesse d'un savoir qui resterait inconnu de tous, hormis des plus hauts officiers de la légion.

Tarvitz s'arrêta sur le seuil, d'où il vit la silhouette reconnaissable entre mille de Rylanor l'Ancien. Son corps de Dreadnought se tenait devant l'autel de la dévotion.

— Entrez, l'invita Rylanor de sa voix artificielle.

Avec réserve, Tarvitz approcha de l'Ancien, dont les contours massifs se

précisèrent, et dessinèrent un sarcophage posé sur de puissantes jambes à pistons. Les larges épaules du Dreadnought soutenaient un canon d'assaut monté sur l'un des bras et un énorme poing hydraulique sur l'autre. Le corps de Rylanor pivota lentement sur son axe central pour faire face à Tarvitz, se détournant du *Livre des cérémonies* , ouvert sur l'autel.

— Capitaine Tarvitz, pourquoi n'êtes-vous pas avec vos hommes ? demanda le Dreadnought. La fente qui abritait ses processeurs oculaires considérait Tarvitz sans émotion.

— Ils parviendront bien à s'amuser sans moi, dit Tarvitz. Qui plus est, j'ai dû écouter une fois de trop les récits de Lucius, et je pense qu'ils ne me manqueront pas.

— Ils ne sont pas non plus de mon goût, dit Rylanor. Un aboiement grinçant de bruit électronique résonna depuis son unité vocale. Tarvitz crut d'abord que le Dreadnought connaissait une panne, avant de réaliser que ce son était celui de son rire.

Rylanor était l'ancien de la légion chargé des rites, et en dehors du champ de bataille, il dirigeait les cérémonies qui marquaient l'ascension graduelle d'un Astartes du rang de novice à celui d'élu de Fulgrim.

Des décennies auparavant, malgré le talent des apothicaires de la légion, Rylanor n'avait pas pu être sauvé des blessures reçues contre les perfides eldars, et avait été enfermé dans le sarcophage de la machine afin de pouvoir continuer à servir. Aux côtés de Lucius et de Tarvitz, Rylanor serait l'un des officiers envoyés en surface pour envahir le complexe palatial de la cité Chorale.

— Je souhaiterais vous parler, révéré ancien, au sujet de cette descente.

— Le largage n'est que dans quelques heures, répondit Rylanor. Nous y serons bientôt.

— Oui, j'ai tardé et je vous prie de m'en excuser. Cela concerne le capitaine Odovocar.

— Le capitaine Odovocar est mort. Il a été tué au combat sur Isstvan Extremis.

— Et la légion a perdu un élément précieux ce jour-là, concorda Tarvitz. Mais il devait aussi tenir le rôle de premier officier d'état-major à bord de l'*Andronius* , et transmettre en surface les ordres du seigneur commandeur. Sa mort nous laisse sans personne pour s'en charger.

— Eidolon est conscient de la mort d'Odovocar. Il lui aura choisi un remplaçant.

— Je sollicite l’honneur de remplir ce rôle, déclara solennellement Tarvitz. Je connaissais bien Odovocar, et je considérerai comme un digne hommage à lui rendre de pouvoir finir ce qu’il avait commencé à accomplir durant cette campagne.

Le Dreadnought se pencha sur Tarvitz. Le métal froid de la machine demeura insondable tandis que le guerrier cloîtré à l’intérieur décidait du sort de Tarvitz.

— Vous renonceriez à l’honneur de votre place dans le fer de lance pour prendre ses fonctions ?

Tarvitz fixa la fente de vision de Rylanor en luttant pour conserver une expression neutre. Rylanor avait tout vu de ce qu’avait traversé la légion depuis le début de la Grande Croisade. On le disait capable de déceler un mensonge à l’instant même où il était prononcé devant lui.

Sa requête de rester à bord de l’*Andronius* était pour le moins inhabituelle, et Rylanor le soupçonnait sans doute d’avoir ses motifs pour ne pas vouloir rejoindre les combats. Mais quand il avait appris qu’Eidolon ne mènerait pas le fer de lance en personne, Tarvitz s’était dit qu’il devait y avoir une raison à cela. Le seigneur commandeur ne manquait jamais une occasion d’étaler ses prouesses martiales. Il était inédit qu’il envoyât quelqu’un d’autre à sa place.

Pire encore, les ordres de déploiement donnés par Eidolon n’avaient aucun sens.

Au lieu de l’ordre de bataille par compagnies, traditionnel et rigoureux, typique d’un assaut des Emperor’s Children, les unités pour la première vague semblaient avoir été choisies au hasard. Le seul trait commun qu’on eut pu leur trouver était de ne pas appartenir aux chapitres que commandaient les seigneurs commandeurs favoris d’Eidolon. Que celui-ci eût approuvé une opération sans qu’aucun des guerriers de ces seigneurs commandeurs n’y participât relevait de l’insulte grossière.

Quelque chose n’allait pas, et Tarvitz ne pouvait se défaire du sentiment qu’un but inavoué se cachait derrière cette sélection d’escouades. Il devait impérativement savoir.

Rylanor se redressa et dit :

— Je veillerai à ce que vous soyez remplacé. C’est un sacrifice important que vous consentez là, capitaine Tarvitz. Vous faites un grand honneur à la mémoire d’Odovocar.

Tarvitz s’efforça de ne pas laisser paraître son soulagement. Le risque qu’il

venait de prendre en mentant à Rylanor était considérable. Il hocha la tête.

— Je vous remercie, révéré ancien.

— Je vais rejoindre les troupes du fer de lance, annonça le Dreadnought. Leur festin sera bientôt achevé et je dois m'assurer que toutes soient prêtes à se battre.

— Montrez à la cité Chorale ce qu'est la perfection, l'encouragea Tarvitz.

— Guidez-nous bien, lui retourna Rylanor, la voix chargée d'un message implicite. Tarvitz eut brusquement la certitude que le Dreadnought *voulait* qu'il restât à bord du vaisseau. Accomplissez l'œuvre de l'Empereur, capitaine Tarvitz, ordonna la machine bipède.

Tarvitz le lui promit et salua tandis que Rylanor quittait le hall des rites en direction du banquet, d'un pas lourd et résonnant.

Tarvitz le regarda partir, en se demandant s'il ne le reverrait jamais.

Il devait faire chaud et noir dans cette cabine aménagée à l'intérieur des cloisons épaisses. Depuis son seuil, Mersadie pouvait observer en contrebas la section des machines, où les membres des équipes n'étaient qu'une succession de figures en sueur, impossibles à distinguer les unes des autres dans la chaleur de fournaise et le rougeoiement des turbines à plasma. Ces forçats traversaient des passerelles tendues entre les réacteurs titanesques, une toile d'araignée sur fond de lueur infernale.

La commémoratrice se tamponna le front pour absorber sa transpiration. Dans cette atmosphère confinée, la moiteur de l'air l'affaiblissait, lui rendait la respiration pénible.

— Mersadie, l'appela Sindermann en venant l'accueillir. L'itérateur avait perdu du poids ; ses robes sales pendaient lâchement autour de sa carrure déjà peu épaisse, mais son visage était radieux, illuminé par le soulagement et la joie de la retrouver. Ils se serrèrent longuement dans les bras l'un de l'autre, heureux de se voir plus qu'ils ne pouvaient l'exprimer. Inconsciente jusqu'alors de combien le vieil homme lui avait manqué, elle sentit des larmes lui troubler la vue.

— Kyril, je suis contente de vous revoir, sanglota-t-elle. Vous aviez disparu, je croyais qu'ils vous avaient eu… Je ne savais pas ce qui avait pu vous arriver…

— Chut, la calma Sindermann. Tout va bien. Je suis vraiment désolé de ne pas vous avoir prévenue plus tôt. Vous devez comprendre que si j'avais eu le choix, j'aurais fait mon possible pour vous garder en dehors de tout ça,

mais je ne sais plus quoi faire. Nous ne pouvons pas la garder là indéfiniment.

Mersadie jeta un regard par la porte de la pièce devant laquelle ils se parlaient, en regrettant de ne pas ressentir le même courage de croire que Kyril.

— Ne soyez pas ridicule. Je suis heureuse que vous m'ayez contactée. Je croyais… Je croyais que Maloghurst ou Maggard vous avait tué.

— Maggard a bien failli, dit Sindermann, mais la sainte nous a sauvés.

— Elle vous a sauvés ? s'étonna Mersadie. Comment ?

— Je ne sais pas exactement, mais ce fut semblable à ce qui s'est passé devant la chambre d'archivage. La puissance de l'Empereur était en elle. Je l'ai vue, Mersadie, aussi vrai que je vous vois ici devant moi. J'aimerais que vous eussiez pu le voir vous aussi.

— Et moi donc, dit-elle, surprise de s'apercevoir qu'elle le pensait réellement.

Elle pénétra dans la cabine et baissa les yeux de la silhouette immobile d'Euphrati Keeler, qui ne paraissait que simplement endormie, allongée sur le fin matelas. Le peu d'espace était exigu et sordide, avec une couverture étalée par terre à côté de la couchette.

La lumière scintillante des étoiles filtrait par le verre épais d'un petit hublot, un luxe très prisé à un niveau aussi bas du vaisseau. Sans le demander, Mersadie se douta que quelqu'un avait néanmoins cédé de bon gré sa cabine pour l'usage de la « sainte » et de son gardien.

Même ici, dans le noir et la puanteur, la foi en l'Empereur-Dieu prospérait.

— J'aimerais pouvoir croire, regretta Mersadie en regardant se soulever la poitrine d'Euphrati de façon rythmique.

— Vous n'avez pas trouvé la foi ?

— Je ne sais pas, dit-elle, en secouant la tête. Dites-moi pourquoi je le devrais ? Qu'est-ce que croire signifie pour vous ?

Il sourit et lui prit la main.

— Cela me donne quelque chose à quoi me raccrocher. À bord de ce vaisseau, des personnes veulent la tuer. Ne me demandez pas pourquoi, mais je sais seulement que je dois la protéger.

— Et vous n'avez pas peur ? l'interrogea-t-elle.

— Peur ? Je n'ai jamais été aussi terrifié de toute ma vie, ma chère, mais je dois espérer que l'Empereur veille sur moi. Cela me donne la force et la volonté d'affronter cette peur.

— Vous êtes quelqu’un de remarquable, Kyril. Ce que Sindermann réfuta de la tête.

— Je n’ai rien de remarquable, dit-il. J’ai eu de la chance. J’ai vu ce que la sainte a fait, il m’est donc facile de croire. Cela est plus dur pour vous qui n’avez rien vu. Vous devez accepter que l’Empereur ait agi au travers d’Euphrati. Mais vous n’y croyez pas, n’est-ce pas ?

Mersadie se détourna de lui et retira sa main de la sienne, pour regarder par le hublot vers l’espace au-delà.

— Non. Je ne peux pas. Pas encore.

Une traînée blanche traversa la largeur de la lucarne comme une étoile filante.

Une autre la suivit, et encore une autre.

— Qu’est-ce que c’était ?

Sindermann s’approcha pour pouvoir mieux regarder. Malgré son épuisement, elle retrouva en lui la force qu’elle avait auparavant tenue pour acquise, et captura l’image d’un clignement d’yeux, afin de conserver une trace de la défiance et de la bravoure qu’elle lisait sur ses traits.

— Des modules d’atterrissage, reconnut-il, en pointant du doigt vers un objet statique plus proche d’Isstvan III, qui brillait sur l’arrière-plan de ténèbres, et dont se mirent à pleuvoir de minuscules points lumineux en direction de la planète.

— Ce doit être l’*Andronius* , le vaisseau-amiral de Fulgrim, dit Sindermann. On dirait que l’attaque dont nous entendions parler vient d’être lancée. Imaginez ce que cela serait de la voir se dérouler.

Euphrati grogna et l’offensive sur Isstvan III fut oubliée. Ils la rejoignirent pour s’asseoir à côté d’elle. Mersadie vit clairement toute l’adoration que lui portait Sindermann quand il lui épongea le front. La peau de l’imagiste était si claire qu’elle en brillait presque.

L’espace d’un court instant, Mersadie admit que des gens pouvaient croire dans les miracles d’Euphrati ; son corps était si pâle et si fragile, sans sembler pour autant être affecté par l’univers extérieur. Mersadie avait connu une femme forte, qu’il n’effrayait jamais de dire le fond de sa pensée, ou de transgresser les règles pour obtenir les clichés magnifiques qui lui avaient valu sa réputation. Cette Euphrati-là était devenue quelqu’un d’autre.

— Elle se remet ? demanda-t-elle.

— Non, déplora Sindermann. Elle produit parfois des bruits, mais elle n’a

pas rouvert les yeux. Quel dommage. Parfois, je pourrais jurer qu'elle est sur le point de revenir à elle, mais elle replonge alors dans ce qui peut bien occuper sa tête.

Mersadie soupira et regarda à nouveau dans l'espace.

Les épingles lumineuses filaient par centaines vers Isstvan III.

Le fer de lance allait frapper. Elle murmura :

— Loken…

La cité Chorale était prodigieuse.

Sa conception représentait un chef-d'œuvre d'architecture, de lumière et d'aménagement, si merveilleux que Peeter Egon Momus avait supplié le Maître de Guerre de ne pas l'attaquer aussi brutalement. L'Imperium, pourtant ancien, venu la réclamer au nom de son Empereur, rendait plusieurs millénaires à cette ville dont les quartiers et les avenues allaient bientôt devenir des champs de bataille imprégnés de sang.

Le rouleau compresseur de l'allégeance à l'Imperium avait rendu la galaxie stérile et séculaire. La cité Chorale demeurait une cité des dieux.

Le palais du maître de chœur, une création ahurissante, aux panneaux de marbre poli, et dont les arches brillaient au soleil, s'ouvrait vers le ciel comme une vaste orchidée minérale ; les districts les plus opulents de la ville, faits de granite lustré, s'agglutinaient autour d'elle comme une foule de dévots. Momus avait décrit l'édifice comme un hymne à la puissance et la gloire, un symbole du droit divin par lequel Isstvan III devait être gouvernée.

Plus loin du palais et au-delà de la perfection architectonique de la cité Chorale, s'étendaient de vastes faubourgs résidentiels à plusieurs niveaux. Reliés par d'innombrables ponts de verre et de fer, leurs boulevards étaient de vastes canyons urbains bordés d'arbres.

À l'est, le cœur industriel de la ville dressait ses armatures d'acier contre les montagnes, crachait ses fumées, et des armes pour les contingents de la planète. La guerre approchait et chaque Isstvanien devait être prêt à combattre.

Mais aucune des splendeurs de la cité Chorale n'égalait celle du fort-sirène, pas même la magnificence du palais.

Ses hauts remparts, par leur immensité, redéfinissaient la ligne des toits. Ses créneaux à la découpe brute diminuaient tout ce qui les entourait, et derrière la forteresse sacrée, même les pics enneigés des montagnes

paraissaient enclins à l'humilité. À l'intérieur de son enceinte, d'immenses flèches funéraires s'élançaient vers les cieux, leurs murs couverts de sculptures monumentales pour narrer les légendes du passé mythologique du système.

Ces légendes affirmaient qu'Isstvan lui-même avait conçu le monde en le chantant, que les chanteuses de guerre, bénies entre tous, pouvaient encore entendre sa musique, et qu'il avait enfanté d'innombrables descendants pour peupler les premiers âges. Ceux-ci étaient devenus le jour et la nuit, les montagnes, les océans, un millier d'autres forces dont le souffle se ressentait à chaque heure de chaque jour dans la cité.

Des hauts-reliefs plus sombres évoquaient les Enfants Perdus, ces fils et ces filles qui, ayant renié leur père, avaient été exilés vers les désolations de la cinquième planète. Là, ils devinrent des monstres, et brûlant de jalousie, édifièrent les forteresses depuis lesquelles ils ruminaient leur éviction du paradis.

Guerre, trahison, révélations et mort ; toutes s'enroulaient autour du fort-sirène en des cycles de mythes incessants. Le poids de leur signification clouait la cité Chorale au sol d'Isstvan III et emplissait chaque habitant du sens de son devoir sacré.

Les dieux d'Isstvan III étaient censés sommeiller à l'intérieur du fort-sirène, d'où ils murmuraient leurs intrigues aux aïeuls et aux jeunes enfants durant leurs cauchemars.

Pour un temps, les mythes étaient restés aussi distants qu'ils l'avaient toujours été. Mais ils circulaient à nouveau parmi les habitants de la ville, et chaque souffle du vent hurlait que les Enfants Perdus seraient bientôt de retour.

Sans savoir pourquoi, la populace d'Isstvan III avait pris les armes, et suivi les ordres de Vardus Praal sans les questionner. Toute une armée de soldats bien équipés attendait l'invasion dont on leur promettait depuis longtemps qu'elle arriverait par la lisière ouest de la cité, là où les chanteuses de guerre avaient engendré un formidable réseau de sapes par leur seule voix.

Les pièces d'artillerie, alignées dans les défilés de la ville, pointaient leurs fûts vers l'ouest ; les envahisseurs seraient pilonnés et arrêtés avant d'avoir atteint les tranchées. Les combattants de la cité Chorale massacreraient alors ceux qui auraient survécu, par des tirs croisés soigneusement préparés.

La défense avait été méticuleusement planifiée. La cité était parfaitement à l'abri d'une attaque par l'ouest, la seule direction depuis laquelle une

invasion pouvait être lancée.

Ou c'était en tout cas ce que les occupants des fortifications croyaient savoir.

Le premier présage contraire fut une traînée brillante qui arriva avec l'aube. Une chute d'étoiles dispersées se répandit bientôt comme des larmes ardentes dans le ciel rouge.

Les sentinelles des lignes de défense les virent tomber tels des javelots incandescents. Le premier de ces corps brûlants s'écrasa sur les tranchées dans une gerbe de boue et de flammes.

À la vitesse de la pensée, la nouvelle fit le tour de la cité Chorale : les Enfants Perdus étaient de retour. La prophétie des mythes s'accomplissait.

La preuve en fut donnée quand les modules d'atterrissage s'ouvrirent. Les Astartes de la Death Guard en émergèrent.

Et la tuerie commença.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

LA CITÉ CHORALE

OceanofPDF.com

HUIT

Tombés des enfers
Boucherie
Trahison

— Trente secondes ! indiqua Vipus, dont le hurlement était à peine audible par-dessus le vacarme extérieur. Le module fendait l'atmosphère. L'escouade Locasta était baignée d'une lumière rouge, et pendant un instant, Loken essaya de s'imaginer ce que les habitants de la cité Chorale croiraient voir face à eux quand l'assaut débuterait : des guerriers d'un autre monde, des soldats tombés des enfers.

— À quoi ressemble notre trajectoire ? cria-t-il.

Vipus se tourna vers l'affichage d'un écran fixé au-dessus de sa tête.

— Nous dérivons ! Nous arrivons sur la cible, mais nous sommes excentrés. Je déteste ces trucs, ils ne vaudront jamais un bon Warhawk !

Loken ne se préoccupa pas de répondre : il parvenait à peine à entendre Nero, alors que l'air s'épaississait sous le module et que les réacteurs s'allumaient sous sa face postérieure. Tout l'engin vibra et se mit à chauffer : les forces de résistance considérables se muaient en feu et en bruit.

Il avait passé les quelques dernières minutes assis alors que tout n'était plus que fureur autour de lui. Il ne pouvait voir l'ennemi qu'il était sur le point de combattre, et devait renoncer à contrôler son destin jusqu'à ce que le module touchât terre.

Nero avait raison de préférer les déploiements opérés par oiseau d'assaut.

La précision chirurgicale d’une opération aéroportée était de loin préférable à cette chute violente et hasardeuse.

Mais le Maître de Guerre avait décidé que le fer de lance serait déployé par modules d’atterrissage, à juste titre selon Loken, en tenant le raisonnement que des milliers d’Astartes s’écrasant au beau milieu des défenseurs sans crier gare auraient un ascendant psychologique dévastateur. Loken projeta dans son esprit le moment où le module heurterait le sol, et se prépara à entendre éclater les rivets des rampes.

Il agrippa fermement son bolter, et vérifia pour la dixième fois que son épée tronçonneuse se trouvait bien dans son fourreau, à son côté. Il était prêt.

— Dix secondes ! annonça Vipus.

À peine une seconde plus tard, le choc fut d’une telle force que la tête de Loken fut projetée en arrière. Soudain, le bruit se tut complètement, et tout s’obscurcit.

Lucius tua son premier adversaire sans même ralentir dans sa foulée.

L’armure iridescente de l’homme miroitait comme du verre, et la tête de sa hallebarde avait été façonnée dans la même matière réfléchissante. Un masque de vitrail lui couvrait le visage ; dans le cadre de plomb qui figurait sa bouche étaient enchâssées des gemmes taillées en triangle.

Lucius libéra sa lame, sur le bord de laquelle le sang fumait, et le soldat s’effondra au sol. Au-dessus de lui, une arche de marbre incurvée s’était teintée de rouge dans la lueur de l’aube. Un tourbillon de débris et de poussière flottait encore autour du module d’atterrissage dont il venait juste de sauter.

Le palais du maître de chœur se dressait devant lui, vaste et époustouflant, une fleur de pierre, et la flèche en son centre pareille à une torsade spectaculaire de pétales de granite.

La place autour des entrées nord constituait le premier point d’étape des Emperor’s Children. D’autres modules martelèrent le sol derrière lui. Les rampes de l’un des plus proches s’affaissèrent et Rylanor l’Ancien en descendit, éclairé de rouge, son canon d’assaut déjà à la recherche de cibles.

— Escouade Nasicae ! cria Lucius. Ralliez-vous à moi !

Il perçut alors un mouvement de verre coloré à l’intérieur de l’édifice, au-delà des battants de pierre donnant sur le vestibule d’entrée.

D’autres gardes du palais réagissaient à l’attaque soudaine ; malgré ce à

quoi Lucius s’était attendu, ils ne hurlaient pas, ne suppliaient pas qu’on leur laissât la vie sauve. Ils ne fuyaient même pas, pas plus qu’ils ne restaient plantés, immobiles, paralysés par le choc.

En poussant un terrible cri de guerre, la garde du palais chargea, et Lucius éclata de rire, heureux de croiser enfin des adversaires ayant un peu de cran. Il leva son épée et courut à leur rencontre. L’escouade Nasicae le suivait, toutes armes prêtes à tirer.

Une centaine de défenseurs couraient vers eux, resplendissants dans leurs armures à reflets. Ils s’alignèrent devant les Astartes, pointèrent leurs hallebardes, et ouvrirent le feu.

Des aiguillons argentés fusèrent autour de Lucius, entaillant le métal de son épaulière et de sa jambière. Lucius leva le bras pour protéger sa tête et les aiguilles tintèrent contre la lueur de son épée. Là où les projectiles heurtèrent le cadre de pierre autour de la porte, celui-ci se mit à grésiller comme sous l’effet de l’acide.

L’un des membres de l’escouade Nasicae s’effondra derrière Lucius, un bras fondu, et l’abdomen en ébullition.

— Perfection et mort ! cria l’épéiste en courant au travers des aiguilles fatales. Les Emperor’s Children et la garde du palais se percutèrent dans un vacarme pareil au bris d’un million de vitres, le terrible sifflement des tirs des hallebardes cédant la place au choc des lames contre les armures et aux détonations des bolts à bout portant.

Le premier coup d’épée de Lucius cisailla une hampe et lacéra la gorge de l’homme dressé devant lui. Les yeux de verre sans expression le regardèrent fixement. Le sang giclait du cou dévasté de son ennemi, et Lucius lui arracha son casque pour mieux savourer la sensation de sa mort.

Un pistolet à plasma cracha une onde de feu liquide qui embrasa un soldat adverse de la tête aux pieds, mais celui-ci continua de se battre et abattit sa pertuisane qui lacéra profondément l’un des compagnons de Lucius, avant qu’un autre Astartes ne le décapitât à l’épée tronçonneuse.

Lucius pivota sur un pied pour éviter une autre botte piquée et écrasa son pommeau sur le visage de son adversaire, dont il eut l’impression de ressentir la colère contenue sous son masque. Le garde recula en titubant ; Lucius renversa sa prise sur la poignée, et enfonça sa lame dans l’interstice des plaques de verre au niveau du ventre de l’homme, en sentant le champ d’énergie de l’arme traverser entrailles et vertèbres.

Ces gardes ralentissaient les Emperor’s Children, payant de leur vie les

précieux instants qu'ils offraient à quelqu'un d'autre, plus loin à l'intérieur du palais. Malgré le plaisir que procuraient à Lucius les sensations de ce massacre, l'odeur du sang, celle de la chair cautérisée par la chaleur de sa lame et le martèlement de son propre pouls, il ne pouvait se permettre d'offrir un tel sursis aux défenseurs.

Il se remit à courir de l'avant, sectionnant des membres et des gorges au passage. Lucius combattait comme s'il suivait le pas d'une chorégraphie élaborée, d'un ballet où il jouait le rôle du vainqueur, et où les autres n'étaient là que pour succomber. Les gardes mouraient autour de lui et son armure était inondée de leur sang. Il riait par pure joie.

Ses compagnons se battaient encore derrière lui, mais Lucius devait poursuivre sa percée avant que la garnison du palais ne pût freiner leur avance en interposant davantage d'hommes devant eux.

— Escouades Quemondil et Rethaerin ! Tuez-les et suivez-moi !

Des tirs jaillirent de toutes les directions alors que les Emperor's Children passaient en force vers l'embranchement que Lucius avait atteint. Celui-ci passa la tête au coin d'un mur, et aperçut un vaste paysage aquatique d'intérieur. Une cascade d'eau tombait par un trou percé au centre du dôme de granite colossal, et le puits de lumière rose qui venait frapper l'eau projetait des arcs-en-ciel chatoyants entre les arches formées par les pétales de la coupole.

Des îles surgissaient de cette petite mer d'apparat qui occupait l'essentiel du dôme. Toutes étaient coiffées de petits pavillons pittoresques, modelés de blanc et d'or.

Des milliers de gardes s'étaient massés sous ce dôme ; certains pataugeaient dans leur direction, l'eau leur arrivant à la ceinture, ou avaient pris position à l'intérieur des petites bâtisses. La plupart portaient la même armure vitrifiée que ceux qui mourraient encore derrière Lucius, mais de nombreux autres arboraient des cuirasses d'argent bien plus élaborées. D'autres encore avaient leur armure emmaillotée dans de longs bandeaux de soie, que leurs mouvements entraînaient derrière eux comme des rubans de fumée.

Rylanor émergea de derrière Lucius, le canon d'assaut fumant, et les doigts de son gantelet couverts d'un sang épais.

— Ils se regroupent, déplora Lucius. Où sont ces maudits World Eaters ?

— Nous allons devoir nous emparer du palais par nous-mêmes, répondit à l'intérieur de son sarcophage la voix raclante de Rylanor.

Lucius hocha la tête, heureux que l’occasion leur fut donnée d’humilier l’autre légion.

— Ancien, couvrez-nous. Emperor’s Children, progression alternée ! Nasicae, essayez de suivre cette fois !

Rylanor l’Ancien quitta l’intersection, et une vague de tirs spectaculaire fendit l’air devant lui ; une tornade de douilles à gros calibre et de fumées mêlées d’huile jaillit du côté de son arme.

Ses rafales impétueuses disloquèrent la pierre des pavillons sur l’île la plus avancée. Des corps brisés et ensanglantés dégringolèrent dans les éboulis.

— En avant ! cria Lucius, mais les Emperor’s Children chargeaient déjà : leur entraînement avait été si complet que chacun d’eux connaissait déjà sa place dans le savant schéma des angles de tir combinés, qui permirent à la force d’intervention de progresser à l’intérieur du dôme.

Une allégresse sauvage éclairait les traits de Lucius lorsqu’il chargea. Le frisson de la bataille lui stimulait tout le corps, dans un excès de sensations merveilleuses.

En un tumulte de bruit tourbillonnant, la mort sous sa forme parfaite venait de fondre sur la cité Chorale.

Sur le côté sud de l’édifice, un étrange bâtiment d’aspect organique s’accrochait au flanc du palais, tel un parasite, dont la forme distendue semblait davantage avoir poussé qu’avoir été construite. Son marbre pâle était strié de veines sombres et les côtés de ses remparts pendaient comme des fruits mûrs. À en croire les dalles de jaspe monumentales qui marquaient le passage réservé aux plus puissants citoyens de la ville, il semblait évident que cet endroit était sacré.

Appelé le temple de la chanson, il était un mémorial à la musique que Père Isstvan avait psalmodiée pour amener l’existence de toute chose.

Il était également l’objectif des World Eaters.

La nouvelle du début de l’invasion s’était déjà diffusée quand les premiers modules d’atterrissage de la légion s’écrasèrent au sol, pulvérisant des stèles et projetant en l’air des plaques de marbre éclatées. Une étrange musique flottait dans l’air matinal, appelant les habitants de la cité Chorale à sortir de chez eux et à prendre les armes. Les soldats des baraquements proches s’équipèrent rapidement des leurs, alors que les chanteuses de guerre apparaissaient sur les remparts du temple, pour y entonner la mélopée de la mort à l’adresse des envahisseurs. Appelée par leur

complainte, la population se rassembla dans les rues et convergea vers la bataille.

La force de frappe des World Eaters était dirigée par le capitaine Ehrlen, et quand celui-ci émergea de son module, il s'attendait à trouver face à lui les soldats entraînés dont Angron leur avait parlé, pas les milliers de citoyens hurlants qui se déversaient sur cette esplanade, armés de tout et de n'importe quoi, ce qu'il avait pu trouver. Ça n'était pas leurs armes qu'il fallait craindre, mais leur simple nombre, et la funeste chanson qui n'évoquait que la tuerie et le meurtre.

— World Eaters, autour de moi ! cria Ehrlen en levant son bolter vers la marée civile.

Ses guerriers en armure blanc et bleu formèrent à ses côtés un périmètre de tir, leurs bolters tournés vers l'extérieur de leur ligne.

— Feu ! cria Ehrlen, et les premiers rangs des habitants de la cité Chorale furent fauchés par la volée ravageuse, mais leur multitude se gonfla comme une vague quand les suivants escaladèrent les corps des tués.

Alors que l'espace entre les deux formations se resserrait, les World Eaters abandonnèrent leurs bolters et tirèrent leurs épées tronçonneuses.

Ehrlen vit la haine irraisonnée dans les pupilles de ses ennemis. Il sut que cet affrontement tournerait bientôt au carnage.

Et si les World Eaters excellaient bien dans un domaine, c'était dans celui-là.

Vipus fulminait.

— Nous devons avoir heurté quelque chose en descendant.

Loken se força à ouvrir les yeux. Un assez gros rai de lumière, venu de là où le module s'était brisé, offrait le seul éclairage, lequel lui suffit néanmoins à vérifier que lui-même était toujours en un seul morceau.

Secoué, certes, mais sans ressentir les symptômes de rien de plus grave.

— Locasta, faites l'appel ! ordonna Vipus. Les guerriers de son escouade égrenèrent leurs noms, et Loken fut soulagé d'entendre qu'aucun ne semblait avoir été blessé par l'impact. Il défit la boucle de son harnais de chute et roula sur ses pieds. Le module d'atterrissage était penché selon un angle peu coutumier. Il dégagea son bolter du râtelier et alla se faufiler par l'étroite ouverture que le choc avait ouverte dans le flanc du compartiment.

En émergeant dans les rayons du soleil, il constata qu'ils avaient heurté une avancée de pierre qui dépassait d'une des tours, et dont les gravats

s’étaient dispersés aux environs. Quand il fit le tour de l’épave, Loken s’aperçut qu’ils se trouvaient à au moins deux cents mètres au-dessus du niveau du sol. Le module s’était encastré sur les contreforts massifs du fort-sirène.

À sa gauche, de spectaculaires flèches funéraires étaient couvertes de statues, tandis que sur sa droite s’étendait la cité Chorale en elle-même, ses structures admirables baignées par l’éclat rubicond du lever du jour. Depuis ce point surélevé, Loken pouvait contempler la ville entière, les défenses de l’ouest, comme des balafres sur ce panorama, et les extraordinaires pétales minéraux du palais.

Il entendait une fusillade provenir de leur direction : les Emperor’s Children, ainsi que les World Eaters, devaient déjà affronter l’ennemi. D’autres bruits de tirs leur parvenaient d’en dessous d’eux : des unités de Sons of Horus combattaient entre ces tours funéraires, dans l’enchevêtrement des chapelles et de la statuaire.

— Nous devons trouver un moyen de descendre, décréta Loken alors que le reste de l’escouade s’extrayait de la carcasse du module. Vipus le rejoignit d’un pas rapide, le bolter armé.

— Les vues aériennes doivent avoir faussé la projection de trajectoire, grogna-t-il.

— On dirait bien, convint Loken, alors qu’un autre module ricochait contre le flanc d’une tour et partait s’écraser au sol dans une pluie de cariatides brisées. Certains de nos frères sont en train de mourir en vain. Quelqu’un va devoir payer pour ça.

— Nous avons l’air d’être dispersés, jugea Vipus en baissant les yeux. Entre les immenses flèches, des clochers plus petits et des oratoires attenants les uns aux autres se combinaient en un puzzle complexe.

Des colonnes de fumée noire et des explosions montaient déjà des lieux des combats.

— Il nous faut un point de rassemblement, dit Loken. Il se régla sur la fréquence de Torgaddon. Tarik ? Ici Garviel, où es-tu ?

Il n’obtint pour toute réponse qu’un bruissement de parasites.

Loken observa le fort-sirène ; il nota qu’une des tours funéraires était proche du mur d’enceinte. Ses nombreux niveaux étaient soutenus par des colonnes sculptées à l’effigie de monstres, et sa flèche avait été fracassée par l’impact d’un autre module.

— Tarik, si tu m’entends, dirige-toi vers la tour proche du mur ouest, celle

qui n’a plus de sommet. Retrouve-moi là. Je descends te rejoindre.

— Vous avez pu contacter quelqu’un ? demanda Vipus.

— Non. Le réseau ne répond pas. Quelque chose coupe les transmissions.

— Ces flèches, peut-être ?

— Il faudrait plus que ça, estima Loken. Allons-y, il faut que nous réussissions à descendre de ce rempart.

Vipus acquiesça et se tourna vers ses hommes.

— Commencez à chercher un moyen de descendre.

Alors que l’escouade Locasta se dispersait pour obéir à l’ordre de son sergent, Loken se pencha au-dessus des créneaux. Il voyait en dessous d’eux les silhouettes infimes d’Astartes engagés dans des échanges de tirs contre un ennemi en armure noire. Il fallait impérativement trouver une façon de les rejoindre.

— Par ici ! cria frère Casto, le porteur du lance-flammes de l’escouade. Un escalier.

— Bien joué, le félicita Loken en se rapprochant pour vérifier ce que Casto avait trouvé. Et en effet, caché derrière la haute statue érodée d’un guerrier de jadis, l’entrée sombre d’un escalier se découpait entre les blocs couleur de sable. Le passage paraissait grossier et inachevé, sans doute l’effet du temps sur la pierre grêlée.

— En route, décréta Vipus. Casto, ouvrez le chemin.

— À vos ordres, sergent, répondit ce dernier en plongeant dans la pénombre de l’ouverture. Loken et Vipus lui emboîtèrent le pas. L’écartement des parois était à peine assez large pour leurs armures ; les escaliers descendirent d’environ dix mètres avant d’ouvrir sur une large galerie au plafond bas.

— Tout le rempart doit être criblé de couloirs comme celui-ci, présuma Vipus.

— Des catacombes, indiqua Loken en pointant du doigt vers les niches creusées dans les parois, où reposaient les vestiges de squelettes vermoulus, certains encore enveloppés de lambeaux de tissu.

Casto les entraînait toujours derrière lui. Les dépouilles devenaient plus nombreuses à mesure qu’ils progressaient, et étaient parfois empilées par deux ou trois.

Vipus se retourna soudain, le bolter levé et le doigt sur la détente.

— Vipus ?

— J’ai cru entendre quelque chose.

— L’arrière de l’escouade n’a rien transmis, dit Loken. Suivez-nous bien et restez concentré, ce pourrait…

— Mouvement droit devant ! s’exclama Casto, en libérant une gerbe de flammes jaune orangé dans les ténèbres en face de lui.

— Au rapport ! réclama Vipus. Qu’est-ce que c’était ?

Casto marqua un temps.

— Je ne sais pas. Mais en tout cas, ça a disparu.

Devant lui, dans les niches, les flammes dévoraient avidement les ossements nus. Loken voyait bien qu’il n’y avait personne, que les carcasses d’Isstvaniens.

— Il n’y a rien du tout, se crispa Vipus. Escouade Locasta, restez concentrés, et ne tirez pas pour rien ! Vous êtes des Sons of Horus !

Le reste de l’escouade se cala sur leur allure. Tous chassèrent de leurs esprits la présence d’un ennemi caché et se dépêchèrent de remonter la rangée de niches en feu. La galerie donna sur une large chambre, dont Loken devina qu’elle devait occuper l’intérieur du rempart dans toute sa largeur. Le seul éclairage était fourni par la veilleuse qui dansait au bout du lance-flammes de Casto, et dont la lumière jaune soulignait les blocs massifs.

Loken vit un sarcophage de granite noir, entouré de statues agenouillées, aux têtes courbées, les mains enchaînées devant elles. Les panneaux enchâssés dans les murs étaient couverts de bas-reliefs, où des mortels se livraient à des scènes de guerre emphatiques.

— Casto, avancez, demanda Vipus. Cherchez un autre escalier.

Loken s’approcha du sarcophage pour y faire courir sa main. Le couvercle en avait été sculpté pour représenter une figure humaine, mais ce n’était pas un portrait littéral de celui qui se trouvait à l’intérieur : son visage n’avait pas de traits, excepté une paire d’yeux triangulaires, représentés par des éclats de verre coloré.

Depuis l’extérieur, Loken entendait leur parvenir la chanson du fort-sirène, au travers de l’épaisseur de la pierre : une tonalité unique, endeuillée, qui s’élevait pour mieux refluer vers les flèches funéraires.

— Les chanteuses de guerre, dit Loken. Elles ripostent. Nous devons impérativement sortir d’ici.

Les gardes aux armures argentées avaient pris leur envol.

Entourés par des arcs d’une énergie blanche, ils fondirent sur l’avance des

Emperor’s Children, leurs lames en forme de longues feuilles fixées sur le dessus de leurs poignets.

Lucius roula de côté afin d’éviter la tempête de coups. Par son attaque en rase-mottes, la garde argentée avait déjà décapité deux des membres de l’escouade Quemondil, dont les cols de leurs armures avaient été traversés avec une aisance inquiétante.

Lucius glissa dans l’eau et s’y retrouva plongé jusqu’à la taille. Au-dessus de sa tête, les hallebardes des gardes palatins répandaient leurs tirs sur les Astartes, lesquels continuaient d’avancer et de riposter avec leur discipline usuelle, malgré l’étrangeté de ces adversaires, qui ne perturbait en rien leurs manœuvres éprouvées. Un corps s’écrasa près de lui et l’éclaboussa, la tête emportée par un tir de bolter ; son sang se propagea à la surface de l’eau en une éclosion écarlate.

Ces gardes volants parvenaient à virer presque sur place ; ils étaient trop rapides, trop pour livrer contre eux un engagement conventionnel. Lucius allait simplement devoir s’écarter des conventions.

L’un d’eux plongea vers lui. Lucius voyait briller sur son armure les gravures en filigrane : ces minuscules fils d’or sertis sur son plastron et ses jambières, et les enroulements qui lui couvraient le visage.

Le garde plongeait comme un oiseau du large, et décocha vers lui la lame accrochée à son poignet.

Lucius détourna le projectile d’un revers d’épée, puis sauta à la rencontre de son adversaire. L’autre se contorsionna en plein air pour essayer de faire demi-tour, mais il était déjà trop tard : Lucius frappa et sa lame crépitante lui détacha le bras du corps. Le sang fusa de la blessure et le garde tomba vers la surface des flots.

Lucius retomba avec lui, en se réceptionnant dans le lac alors que les Emperor’s Children atteignaient enfin leurs ennemis. Des volées de bolts purgèrent les îles, et les Astartes avancèrent sans répit sur les survivants. La garde reculait, regroupée en un cercle de plus en plus étroit. Des dépouilles en armure scintillante gisaient en tas. Le plan d’eau artificiel avait viré au rose, étouffé par les cadavres.

Les projectiles du canon d’assaut de Rylanor traversèrent les bandeaux de soie de certains des défenseurs, dont la célérité inexplicable ne pouvait les sauver ; sous les rafales continues de l’arme, l’intérieur du dôme devint un peu plus un champ de mort. Un autre des gardes volants se décrocha des airs, les tirs des bolters ayant éventré son armure.

L’escouade Nasicae rejoignit Lucius, qui leur sourit de toutes ses dents, transporté à l’idée de pouvoir combattre davantage de ces ennemis argentés.

— Ils se replient, dit-il. Maintenez la pression sur eux. Poursuivez la progression.

— L’escouade Kaitheron nous a contactés depuis l’esplanade, annonça le frère Scetherin. Les World Eaters se battent autour du temple, sur le côté nord.

— Ils n’ont pas encore fini ?

— Il paraît qu’ils affrontent la moitié de la population.

— Ha ! Tant mieux pour eux. C’est ce qu’ils peuvent faire de mieux, s’égaya Lucius, en jouissant pleinement d’une certitude, celle de sa supériorité.

Rien dans toute la galaxie ne pouvait égaler ce sentiment, mais celui-ci s’estompait déjà, et il lui faudrait se trouver d’autres adversaires pour étancher sa soif de bataille.

— Nous repartons vers la salle du trône, dit-il. Vénérable Rylanor, sécurisez nos arrières. Tous les autres, avec moi, nous allons chercher Praal. Et ceux qui n’arrivent pas à garder l’allure n’auront qu’à aller se faire accepter dans la Death Guard !

Ses guerriers l’acclamèrent et suivirent Lucius vers le cœur de l’édifice.

Chacun d’eux voulait tuer Praal de ses mains et pouvoir brandir sa tête sur les murs du palais, pour que toute la cité Chorale pût la voir.

Mais seul Lucius était certain que la tête de Praal lui reviendrait.

L’Andronius était calme et tendu, ses salles sombres, et ses longs couloirs vides, hormis au passage résonnant de quelques serviteurs. Les turbines du vaisseau ronflaient faiblement à la poupe ; seul s’entendait par intermittence le grondement des réacteurs de poussée directionnelle. Toutes les équipes étaient à leur station, toutes les cloisons étanches étaient abaissées. Tarvitz savait reconnaître un branle-bas de combat.

Ce qui le surprenait était que les Isstvaniens n’étaient pas censés disposer d’une flotte à faire combattre.

La coque grogna. Tarvitz sentit une profonde trépidation parcourir le métal du pont et eut l’intuition du mouvement du vaisseau avant même que la gravité artificielle ne l’eût compensé. Depuis que la première vague du fer de lance avait été lancée, le croiseur n’avait cessé de lentement se déplacer, ce qui lui paraissait confirmer amplement ses soupçons d’une quelconque

incohérence.

Selon les briefings de mission qu'il avait consultés plus tôt, la tâche de déployer la seconde vague avait été assignée au vaisseau-amiral de Fulgrim une fois que le palais et le fort-sirène auraient été pris, et pour cela, aucun déplacement n'était requis.

Le seul motif de déplacer un croiseur après un largage était de l'approcher de l'orbite basse, en préparation d'un bombardement. Même s'il tentait de se convaincre qu'il se trompait, Tarvitz devait en avoir le cœur net.

Il traversait rapidement l'*Andronius* pour rejoindre les ponts d'armement, en évitant les salles somptuaires comme l'amphithéâtre tarsélien, et les glorieuses colonnades du hall des monuments. Il lui fallait se restreindre aux zones du croiseur où sa présence ne serait pas remise en cause, celles où les personnes qui l'auraient reconnu risquaient peu de se trouver.

Il avait affirmé à Rylanor qu'il souhaitait renoncer à sa glorieuse affectation au sein du fer de lance pour remplacer Odovocar à la tête de l'état-major d'Eidolon, mais son subterfuge serait éventé. Ce n'était qu'une question de temps.

Tarvitz atteignit les niveaux des bas-fonds, loin de là où les Emperor's Children cantonnaient, dans les portions les plus majestueuses de l'*Andronius* . Le reste du vaisseau était bien plus fonctionnel, habité par les hommes de peine, et Tarvitz sut qu'ici plus personne ne lui barrerait la route.

L'obscurité se resserrait autour de lui. Sous la passerelle qu'il empruntait, les abîmes de la propulsion s'ouvraient sur plusieurs centaines de mètres. Juste au-dessus de l'espace qu'occupaient les machines se trouvaient les ponts latéraux dédiés à l'armement, où de puissantes batteries de canons, capables de raser des villes, étaient à l'abri de leurs armatures aux revêtements blindés.

— Stand-by, indiqua de sa voix douce une annonce automatisée. Tarvitz sentit à nouveau le vaisseau tourner, et cette fois, put entendre grincer la coque : l'entrée dans l'atmosphère supérieure de la planète avait fait monter la température de la gaine extérieure.

À l'extrémité de la passerelle sombre, il emprunta une cage d'escalier métallique, et la vaste étendue du pont d'armement s'étendit sous lui dans la longueur du croiseur. D'immenses grues sifflantes alimentaient les pièces d'artillerie en soulevant des obus de la taille d'un tank depuis les profondeurs des magasins du vaisseau, au travers de leurs volets anti-

explosions. Pointeurs et chargeurs transpiraient aux côtés des gréeurs : chaque batterie comptait une centaine d'hommes pour tirer sur ses chaînes de levage en préparation de leur tir. Des serviteurs leur distribuaient de l'eau et des adeptes du Mechanicum exerçaient leur vigilance pour s'assurer que toutes ces armes restaient convenablement réglées.

Tarvitz sentit sa résolution s'affermir, et sa colère grandir au spectacle de ces préparatifs. Sur qui était-il prévu de tirer ? Des milliers d'Astartes se trouvaient à la surface, et bombarder la cité Chorale était absurde. Et pourtant, les canons étaient bien chargés, et prêts à déchaîner l'enfer.

Il doutait que l'équipage de ce pont sût seulement au-dessus de quelle planète ils étaient en orbite, ou même sur quoi ils s'apprêtaient à faire feu. Des communautés entières prospéraient dans les tripes d'un vaisseau, et il était tout à fait possible que ce fut sans la moindre idée de ce qu'elles détruisaient à l'occasion.

Tarvitz atteignit enfin le bas des marches et foula le pont, que sa haute voûte, loin au-dessus de lui, faisait ressembler à une cathédrale investie d'une puissance dévastatrice. Il entendit des pas et se retourna pour voir approcher un individu dans la livrée du Mechanicum.

— Capitaine, s'enquit ce dernier, y a-t-il du changement ?

— Non, dit Tarvitz. Je suis seulement venu m'assurer que tout se déroule normalement.

— Je peux vous assurer, monseigneur, que la préparation du bombardement se déroule exactement comme prévu. Les ogives seront lancées avant le déploiement de la deuxième vague.

— Les ogives ? s'étonna Tarvitz.

— Oui, capitaine, dit le techno-prêtre, tous les tubes de bombardement ont reçu des ogives chargées de sous-munitions virales à dispersion, comme cela a été spécifié dans nos instructions de bataille.

— Des bombes virales, répéta Tarvitz, en luttant pour ne pas laisser paraître sa révulsion.

— Est-ce que tout va bien, capitaine ? lui demanda l'adepte, ayant tout de même remarqué son changement d'expression.

— Absolument, mentit Tarvitz avec l'impression que ses jambes devaient céder sous lui d'une seconde à l'autre. Vous pouvez retourner à vos occupations.

L'autre hocha la tête et partit vers l'une des batteries.

Des bombes virales…

Des armes interdites, si terribles que seul le Maître de Guerre, et l'Empereur au-dessus de lui, pouvaient décider de leur usage.

Chaque ogive libérerait le virus dévoreur de vie, un germe galopant qui détruirait la biomasse sous toutes ses formes et effacerait de la planète toute trace de matière organique en quelques heures. La magnitude de cette découverte, et ses implications, accablaient Tarvitz ; respirer lui devint même pénible tandis qu'il tentait de concilier ce qu'il savait avec ce qu'il venait d'apprendre.

Sa légion se préparait à tuer la planète qui se trouvait sous ses pieds, et il entrevit soudain comme une évidence qu'elle ne pouvait avoir décidé d'agir seule. Saturer un monde de suffisamment de charges virales pour y détruire toute vie aurait demandé de nombreux vaisseaux. Dans un sursaut d'horreur lui vint brutalement la certitude que cet ordre n'avait pu émaner que du Maître de Guerre.

Pour des raisons que Tarvitz ne pouvait même pas s'essayer à imaginer, le Maître de Guerre avait choisi de trahir pas moins d'un tiers de ses guerriers, et de tous les exterminer d'un seul coup.

— Je dois les prévenir, se murmura-t-il, et il partit en courant vers la baie d'embarquement.

OceanofPDF.com

NEUF

La puissance d’un dieu
Regroupement
Frères d’honneur

Le strategium n’était éclairé que par les braseros, où brûlait une flamme verte hésitante. Là où s’étaient trouvées les bannières des différentes compagnies de la légion, celles de la loge guerrière les avaient remplacées. Les précédentes avaient été décrochées peu de temps après que le fer de lance fut déployé, et le message était clair : la loge avait obtenu la primauté au sein des Sons of Horus. Sur l’estrade depuis laquelle Horus s’adressait jadis aux officiers de sa flotte, se dressait désormais un lutrin, où reposait le *Livre de Lorgar* .

Le Maître de Guerre était assis sur son trône du strategium, à considérer les rapports envoyés d’Isstvan III sur la profusion d’écrans disposés devant lui.

Leur rayonnement émeraude accrochait les arêtes de son armure et se reflétait sur la gemme ambrée qui formait l’œil de son plastron. Des quantités de statistiques de combat se déroulaient, et des séquences vidéo relayées montraient le déroulement des combats dans la cité Chorale. Les World Eaters étaient au centre d’une lutte épique. Des milliers de personnes se déversaient sur l’esplanade devant le palais du maître de chœur, et des ruisseaux de sang coulaient dans les rues : les Astartes massacraient les Isstvaniens qui, vague après vague, se jetaient sur leurs tirs et leurs lames

tronçonneuses.

Le palais lui-même était intact. Seuls quelques voiles de fumée trahissaient la bataille qui faisait rage, celle par laquelle les Emperor’s Children se frayaient un chemin au travers des gardes.

Vardus Praal serait bientôt mort, même si Horus n’avait que faire du destin de ce gouverneur séditieux. Cette rébellion lui avait simplement offert l’occasion de se débarrasser de ceux qui ne l’auraient pas suivi dans sa grande marche vers Terra.

Il releva les yeux à l’approche d’Erebus.

— Premier chapelain, dit-il, la mine sévère. La situation est délicate. Ne viens pas me déranger sans raison.

— Des nouvelles nous sont parvenues de Prospero, lui apprit Erebus sans se laisser troubler. Les murmureurs fantomatiques restaient accrochés à lui, autour de ses pieds et du crozius qu’il portait accroché à la ceinture.

— Que devient Magnus ? demanda Horus, soudain intéressé.

— Les Loups de Fenris ne l’ont pas tué, dévoila Erebus, mais ça n’est pas faute d’avoir essayé.

— Magnus est en vie, grogna Horus. Et il peut donc encore représenter un danger.

— Non, lui assura Erebus. Les tours de Prospero sont tombées. Le Warp résonne de la puissante magie que Magnus a dû employer pour sauver ses guerriers et s’éclipser.

— Toujours sa magie, dit Horus. Vers où s’est-il enfui ?

— Je ne le sais pas encore, confessa Erebus, mais où qu’il puisse aller, les chiens de l’Empereur le traqueront.

— Il ne peut plus que se joindre à nous, ou il mourra seul, mesura Horus, songeur. Dire que tant dépend des personnalités de si peu d’êtres. Magnus n’était pas loin d’être mon ennemi le plus dangereux, peut-être autant que l’Empereur lui-même ; à présent, il n’a plus d’autre choix que de nous suivre jusqu’au bout. Si Fulgrim parvient à convaincre Ferrus Manus de nous rejoindre, nous aurons déjà pratiquement gagné.

Horus eut un geste de dédain pour les écrans qui dépeignaient l’offensive sur la cité Chorale.

— Les Isstvaniens pensent que les dieux sont venus les détruire, et dans un sens, ils ont raison. Il m’appartient de dispenser la vie et la mort. N’est-ce pas le pouvoir d’un dieu ?

— Capitaine Loken, sergent Vipus. Content de vous revoir tous les deux, dit le sergent Lachost, à l'abri dans la carapace vide d'une chapelle dédiée à l'une des augustes figures de l'histoire d'Isstvan III. Nous nous sommes efforcés de joindre toutes les escouades : elles sont éparpillées sur tout le périmètre. Le fer de lance a volé en éclats.

— Alors nous allons le reforger ici, répondit Loken.

Des tirs sporadiques résonnaient entre les édifices, il vint donc se mettre à couvert près de Lachost. Les membres de l'unité de commandement du sergent s'étaient déployés autour des ruines de la chapelle : leurs bolters suivaient dans leur course, et abattaient à l'occasion les formes qui passaient entre les ombres. Vipus et les survivants de l'escouade Locasta occupèrent le couvert des décombres avec eux.

L'ennemi portait les amures de l'ancienne Isstvan, faites de bandes patinées noir et argent, et en guise d'armes, d'étranges reliques, des arbalètes à cadence de feu rapide qui semblaient projeter des traits d'un métal clair et fondu.

Les Sons of Horus repoussaient la contre-attaque des soldats du fort-sirène. Les dizaines d'escarmouches individuelles qu'ils livraient au milieu des flèches funéraires auraient engendré autant de récits héroïques.

— Nous avons de bons couverts ici, dit Vipus, et une position que nous pouvons tenir. Dès que d'autres escouades se seront ralliées à nous, nous pourrons commencer une percée vers l'ennemi.

Loken acquiesça, alors même que Torgaddon se jetait à couvert à côté d'eux. Les Sons of Horus qu'il avait ramenés avec lui se joignirent à ceux de l'escouade Lachost sur le pourtour des murs.

Il sourit à Loken.

— Alors, Garvi, qu'est-ce qui t'as retenu ?

— Nous avons dû descendre du sommet du rempart, lui fut-il répondu. Où sont tes guerriers ?

— Ils sont un peu partout, dit Torgaddon. Ils se dirigent par ici, mais beaucoup d'escouades sont encerclées. Je suppose que le fort-sirène était tenu par une garnison de soldats d'élite : ils ont un sacré arsenal, et leur technologie a l'air assez avancée.

Loken hocha la tête tandis que Torgaddon poursuivait.

— En tout cas, cette tour-là est sécurisée. J'ai demandé à Lachost et Vaddon d'établir un poste de commandement au rez-de-chaussée. Pour l'instant, nous pouvons juste rester là : il y a trois autres légions dans la cité

Chorale et le reste des Sons of Horus attend en orbite, pas besoin de…

— Nos adversaires maîtrisent le terrain, le contredit brutalement Loken. Ils peuvent nous encercler aussi. Il y a des catacombes qui courent sous nos pieds et ils peuvent s'en servir pour nous prendre à revers. Si nous restons immobiles, ils trouveront un moyen de nous avoir. Nous sommes sur leur territoire, alors nous devons frapper aussi vite que possible. Nous sommes un fer de lance. C'est à nous de porter le coup.

— Sur quel objectif ? demanda Torgaddon.

— Les flèches funéraires, décréta Loken. Nous allons les attaquer une par une ; les investir, tuer tous ceux qui s'y trouvent et passer à la suivante sans nous arrêter, pour que l'ennemi reste en permanence pris de court.

— Le plus gros du fer de lance est en route, mon capitaine, intervint Lachost.

— Bien, répondit Loken. Puis il leva les yeux vers les tours qui entouraient la petite chapelle.

Celle-ci se trouvait dans le creux en vallon, entre la tour dont ils venaient de descendre et sa voisine, un cylindre brutal de pierre, à la surface duquel étaient sculptés des visages renfrognés. Sur la circonférence de son pied, des dizaines d'arches offraient des points d'entrée et des couverts ; de temps à autre, un tir occasionnel les éclairait brièvement.

Tout un enchevêtrement de chapelles jonchait l'espace entre les deux tours. Les statues de morts illustres de la cité Chorale dépassaient parfois de piles d'architecture ou de petits temples en ruine.

Loken pointa du doigt en direction de la flèche funéraire située de l'autre côté du vallon.

— Dès que nous serons assez pour un véritable assaut, c'est là-bas que nous frapperons. Lachost, commencez à sécuriser les chapelles autour de nous pour nous donner un bon tremplin de départ, et faites monter quelques hommes dans les premiers étages de cette tour-ci pour assurer un tir de couverture. Avec des armes lourdes, si vous en avez.

Des détonations retentirent à l'est. Loken vit des silhouettes d'Astartes arriver vers eux, des Sons of Horus, portant les marquages de l'escouade Eskhalen. D'autres convergeaient aussi vers leur position, et livraient leurs propres combats itinérants en cherchant à rejoindre l'effectif principal.

— Ça n'est pas un simple endroit où ils ensevelissent leurs morts, jugea Loken. Quoi qu'il ait pu arriver à Isstvan III, cela a commencé ici. C'est une armée de soldats religieux, et cet endroit est leur église.

— Pas étonnant qu’ils soient dingues, ajouta alors Torgaddon avec mépris. Les fous sont très attachés à leurs dieux.

Les commandes du Thunderhawk répondaient mal ; l’appareil cherchait à échapper au contrôle de Tarvitz pour dégringoler dans l’espace. Tarvitz n’avait reçu que l’entraînement le plus rudimentaire sur ces nouveaux ajouts au parc volant de l’Astartes, et l’essentiel s’était déroulé dans une atmosphère, à basse altitude, pour déposer des troupes ou fournir un tir de soutien.

Tarvitz voyait Isstvan III par le verre blindé de la baie avant. Un croissant de lumière solaire rampait à sa surface. Quelque part, près du bord de ce croissant, se trouvait la ville où ses frères et ceux de trois autres légions livraient bataille sans avoir conscience qu’ils étaient déjà trahis.

— Thunderhawk, identifiez-vous, dit une voix par la radio de bord. L’engin devait avoir franchi la sphère de non-riposte de l’*Andronius* : les tourelles de défense rapprochée l’avaient verrouillé comme n’importe quelle autre cible. Avec un peu de chance, il disposait encore de quelques instants, des instants qui pouvaient lui permettre de mettre autant de distance que possible entre son Thunderhawk volé et le croiseur.

— Thunderhawk, identifiez-vous, répéta la voix.

Il lui fallait gagner du temps, afin de s’éloigner encore des défenses de proximité.

— Capitaine Saul Tarvitz, en route vers l’*Endurance* pour une mission de liaison.

— Attendez l’autorisation.

Il savait qu’il ne l’obtiendrait pas, mais chaque seconde l’éloignait de l’*Andronius* et le rapprochait de la planète.

Tarvitz poussa le Thunderhawk aussi vite qu’il l’osa, en écoutant le sifflement des parasites sur la fréquence de communication, en espérant, contre toute vraisemblance, que son interlocuteur le croirait et le laisserait poursuivre sa route.

— Thunderhawk, faites demi-tour, dit la voix. Revenez à l’*Andronius* immédiatement.

— Je vous reçois mal, *Andronius* , mentit Tarvitz. Le signal de transmission n’arrête pas de sauter.

Le stratagème était navrant, mais pouvait lui offrir encore quelques secondes de plus.

— Je répète, faites dem…

— Allez vous faire voir, répondit Tarvitz.

Il vérifia l'écran de navigation pour y chercher la trace d'éventuels poursuivants, fut ravi de n'en apercevoir encore aucun, et abaissa le manche du Thunderhawk vers Isstvan III.

— Le *Pride of the Emperor* est en transit, annonça Saeverin, l'officier de pont supérieur de l'*Andronius* . Son navigator nous fait savoir qu'il rencontre des difficultés. Le seigneur Fulgrim ne sera pas avec nous avant quelque temps.

— A-t-il donné des nouvelles de sa mission ? demanda Eidolon, debout derrière son épaule.

— Les communications sont toujours très mauvaises, dit Saeverin, en semblant hésiter à répondre. Mais ce que nous avons reçu ne semble pas encourageant.

— Alors nous devrons le compenser par l'excellence de notre conduite, rétorqua Eidolon. Les autres légions sont peut-être plus sauvages, plus résistantes ou plus discrètes, mais aucune d'elles n'approche la perfection des Emperor's Children. Qu'importe ce qui nous attend, nous ne devons jamais l'oublier.

— Oui, seigneur commandeur, dit Saeverin.

Devant lui, une série de lueurs d'alerte éclaira son pupitre. Ses mains dansèrent au-dessus des nombreux boutons, et il se retourna vers Eidolon.

— Seigneur commandeur, l'appela-t-il, nous avons peut-être un problème.

— Ne me parlez pas de problèmes.

— Le contrôle des défenses vient de m'avertir qu'un Thunderhawk en partance pour la surface a été repéré.

— Un de nos appareils ?

— À ce qu'il semble, oui, témoigna Saeverin en se penchant sur la console. On vient de m'en donner confirmation.

— Et qui est le pilote ? réclama Eidolon. Personne n'a l'autorisation de se rendre en surface.

— Le dernier échange de transmissions avec le Thunderhawk indique qu'il s'agissait du capitaine Saul Tarvitz.

— Tarvitz, répéta Eidolon.

— C'est bien lui, confirma le capitaine Saeverin. Il semble avoir fait décoller l'un des Thunderhawks de la baie d'embarquement tournée vers la

planète.

— Vers où se dirige-t-il ? Très exactement, demanda le seigneur commandeur.

— La cité Chorale, lui répondit Saeverin.

Eidolon sourit.

— Il veut essayer de les avertir. Il croit qu'il peut changer les choses ; je croyais que nous pourrions l'utiliser, mais il est bien trop borné, et voilà qu'il s'est mis dans la tête de jouer les héros. Saeverin, faites décoller quelques chasseurs et ordonnez-leur de l'abattre. Nous n'avons pas besoin de complications.

— Très bien, monseigneur. Lancement des chasseurs dans deux minutes.

Mersadie essora le linge et l'étala de nouveau sur le front d'Euphrati. Aussi pâle et émaciée qu'un cadavre, celle-ci se mit à gémir, et se crispa, les bras agités comme par une crise de tétanie.

— Je suis là, lui murmura Mersadie, qui suspectait pourtant l'imagiste de ne pas pouvoir l'entendre. Elle ne comprenait pas dans quel état se trouvait Euphrati, et ne se sentait que de plus en plus inutile.

Pour des raisons qu'elle ignorait également, Mersadie était restée avec Kyril Sindermann et Euphrati chaque fois qu'il l'avait déplacée à bord du vaisseau. Le *Vengeful Spirit* était de la taille d'une métropole, et les endroits où s'y cacher abondaient.

La nouvelle de leur venue les précédait toujours : partout où ils allaient, des mécaniciens barbouillés de graisse ou des ouvriers de maintenance en tenue de chaufferie étaient là pour les guider jusqu'en sécurité, pour les fournir en eau et en nourriture, et pour entrevoir la sainte. Ils étaient pour l'instant cachés dans l'un des compartiments des moteurs, à l'intérieur d'un vaste tube creux que remplissait d'ordinaire un plasma brûlant, remué par la poussée de grands pistons. Ce moteur avait été désaffecté pour entretien, et faisait provisoirement un excellent refuge, insoupçonnable malgré ses dimensions confortables.

Sindermann dormait sur une fine couverture à côté d'Euphrati, et le vieil homme n'avait jamais paru plus épuisé. Ses bras osseux s'étaient couverts de taches de vieillesse, ses joues étaient creusées.

L'un des machinistes s'introduisit dans la cachette où Keeler était allongée sur un tas d'étoffes et de vêtements, arrangés à même le sol. L'homme, dont le torse nu était couvert de cambouis, large et musculeux, fut pris d'un élan

de ferveur et vint s’agenouiller, l’air soumis, tout près du lit de sa sainte.

— Mademoiselle Oliton, s’enquit-il avec révérence, est-ce que vous ou la sainte, vous avez besoin de quoi que ce soit ?

— De l’eau, dit Mersadie. De l’eau propre, et Kyril voudrait aussi qu’on lui ramène encore du papier.

L’allégresse éclaira les yeux de l’homme.

— Il écrit quelque chose ?

Mersadie regretta d’avoir mentionné cette demande.

— Il rassemble ses pensées pour pouvoir rédiger un discours, dit-elle. Au fond de lui, il reste un itérateur. Si vous pouviez aussi nous trouver des fournitures médicales, ça nous serait très utile. Elle se déshydrate.

— L’Empereur va la préserver, dit le mécanicien, d’une voix inquiète.

— J’en suis sûre, mais nous devons L’aider autant que nous le pouvons, insista Mersadie en essayant de ne pas paraître aussi condescendante qu’elle avait l’impression d’être.

L’effet qu’avait Euphrati sur l’équipage, malgré son coma, était extraordinaire. Un vrai miracle en soi. Sa présence semblait condenser les doutes et les aspirations de tous ces gens en une foi inébranlable, dédiée à cet Empereur lointain.

— On va vous amener ce qu’on peut, dit l’homme. On a des contacts dans les dépôts d’intendance.

Il tendit la main pour effleurer la couverture d’Euphrati, et murmura une brève prière à l’Empereur. Quand le mécanicien fut parti, Mersadie chuchota sommairement sa propre supplique. Après tout, l’Empereur était plus réel qu’aucun des prétendus dieux que la croisade avait rencontrés.

— Empereur, délivrez-nous, prononça-t-elle calmement. De tout ça.

Tristement, elle baissa la tête, et eut le souffle coupé. Euphrati avait bougé et ouvert les yeux, comme un dormeur s’éveillant d’un profond sommeil. De peur de compromettre ce fragile miracle en bougeant trop vite, Mersadie tendit lentement le bras, et prit dans sa main celle de l’imagiste.

— Euphrati, murmura-t-elle. Est-ce que tu m’entends ?

Sa bouche s’ouvrit brusquement et Euphrati hurla de terreur.

— Vous en êtes sûr ? demanda le capitaine Garro, en boitillant sur sa jambe bionique nouvellement fixée. Les gyrostabilisateurs n’étaient pas encore en symbiose avec son système nerveux, et à son grand regret, une place parmi le fer de lance de la Death Guard lui avait été refusée. Le pont de

l'*Eisenstein* était directement ouvert sur les moteurs du vaisseau, comme cela était courant dans la flotte de la légion, puisque Mortarion méprisait l'ornementation inutile sous toutes ses formes.

L'armature squelettique de ce pont était suspendue dans les entrailles du croiseur, et des tuyaux de refroidissement la surplombaient comme des nœuds d'intestins métalliques. Sur une plate-forme encombrée de bancs de cogitateurs, les visages de l'équipage étaient illuminés par des tons froids, vert et bleu.

— Tout à fait sûr, mon capitaine, répondit l'officier aux transmissions, penché sur la plaque de données qu'il tenait à la main. Un Thunderhawk des Emperor's Children traverse notre zone d'engagement.

Garro la lui prit, et c'était bien vrai : un cuirassé Thunderhawk passait à proximité de l'*Eisenstein* , une meute de chasseurs aux trousses.

— Quelque chose ne va pas, dit Garro. Placez-nous sur une trajectoire d'interception.

— Oui, mon capitaine, dit l'officier de pont, qui tourna vivement sur ses talons pour se diriger vers la timonerie.

En quelques instants, les réacteurs revinrent à la vie, et de larges pistons pompèrent dans la pénombre huileuse qui entourait la passerelle. L'*Eisenstein* s'inclina pour entamer son virage pesant vers le Thunderhawk en approche.

Le hurlement tira Kyril Sindermann de son sommeil avec la brutalité d'un coup de tonnerre, et il sentit son cœur lui tambouriner les côtes.

— Q…quoi ? parvint-il à bredouiller avant de voir Euphrati assise, le dos droit, et criant à s'en faire éclater les poumons. Il se leva maladroitement alors que Mersadie essayait d'entourer l'imagiste de ses bras, mais Keeler se débattit comme une démente, et Sindermann se dépêcha de lui venir en aide, les bras écartés, comme pour les serrer toutes deux.

Dès que ses doigts eurent touché Euphrati, il sentit la chaleur qui irradiait d'elle, et voulut reculer sous la douleur, mais ses mains lui donnèrent l'impression de rester collées à la peau de la jeune fille. Ses yeux rencontrèrent ceux de Mersadie, et il sut, à la terreur qu'il y lut, que celle-ci ressentait la même chose.

Il se mit à gémir. Sa vision se troubla et s'assombrit, comme sous l'effet d'une crise cardiaque. Des images monstrueuses se carambolèrent dans son cerveau. Il lutta pour conserver sa santé mentale sous l'assaut de ces visions

d’un mal pur.

La mort, comme un voile noir, était suspendue au-dessus de tout. Sindermann voyait le visage sombre et délicat de Mersadie y succomber, ses traits s’enfoncer sous l’effet de la décomposition.

Des vrilles de ténèbres se déroulaient dans l’air, détruisant tout ce qu’elles touchaient. Il hurla à son tour en voyant la chair tomber des os de Mersadie, et baissa les yeux vers ses propres mains, pour les voir se putréfier devant lui. Sa peau pelait, révélant des métacarpes d’une blancheur larvaire.

Puis tout disparut ; le voile de désagrégation se leva, et Sindermann retrouva autour d’eux leur cachette qui n’avait pas changé depuis qu’il s’y était allongé pour essayer d’y voler quelques heures de repos agité. Il tomba à l’opposé d’Euphrati, et d’un seul regard, comprit que Mersadie et lui avaient connu la même expérience : celle d’un pourrissement horrible.

— Oh, non… gémissait la documentariste. Pitié… Est-ce que…

— C’est une trahison, la coupa Keeler, d’une voix forte, en se tournant vers Sindermann. C’est en train d’arriver. Vous devez les prévenir. Allez les prévenir, Kyril !

Les yeux de Keeler se fermèrent, et elle s’affaissa contre Mersadie, qui la retint en sanglotant.

Tarvitz luttait contre les commandes du Thunderhawk. Des stries écarlates et brillantes fusèrent à côté du cockpit : les appareils de combat étaient arrivés derrière lui, et lâchaient leurs salves de tirs rubiconds. À chacune de ses manœuvres d’évasion, Isstvan III pivotait devant lui, dans le cadre de la verrière.

Des impacts frappèrent l’arrière du Thunderhawk et les contrôles firent une embardée entre ses mains. Il répondit en braquant son appareil vers le haut ; en dessous de lui, les moteurs poussèrent une plainte braillarde pour sortir la masse du cuirassé des lignes de tir ennemies. Des bruits de trépidations révélaient que quelque chose avait cédé à l’intérieur d’un des propulseurs. Des lampes témoin rouges et des affichages d’urgence illuminèrent son compartiment.

Sur la projection tactique, les échos furibonds des chasseurs s’élargissaient.

L’unité radio grésilla à nouveau, et Tarvitz tendait la main pour l’éteindre. Il ne voulait pas entendre ses poursuivants le narguer maintenant que son engin allait être détruit et que tout espoir d’avertir la surface était perdu. Il

suspendit son geste en entendant une voix familière.

— Thunderhawk en trajectoire d'approche de l'*Eisenstein* , identifiez-vous.

Tarvitz aurait presque pleuré de soulagement en reconnaissant la voix de son frère d'honneur.

— Nathaniel ? cria-t-il. Ici Saul ! Quelle joie d'entendre votre voix, mon frère !

— Saul ? Que se passe-t-il, au nom de l'Empereur ? Ces chasseurs essaient-ils de vous abattre ?

— Oui ! s'égosilla Tarvitz en effectuant une nouvelle manœuvre d'évasion devant la vue tourbillonnante d'Isstvan III traversée par les lasers. Devant lui, la flotte de la Death Guard se matérialisait en une dispersion de traînées luisantes.

Tarvitz poussa à fond le dernier moteur encore fonctionnel de son Thunderhawk. Garro lui demandait :

— Mais pourquoi ? Répondez-moi vite, ils sont presque sur vous !

— C'est une trahison ! cria Tarvitz. Toute cette offensive ! Nous avons été trahis, la flotte va bombarder la surface de la planète avec des ogives virales !

— Quoi ? bafouilla Garro, d'une voix où son incrédulité était manifeste. C'est absolument ridicule.

— Croyez-moi, dit Tarvitz. Je sais que tout ça paraît insensé, mais en tant que frère d'honneur, je vous supplie de me faire confiance comme jamais encore vous ne l'avez fait. Je vous jure sur ma vie que je ne vous mens pas, Nathaniel.

— J'ai du mal à vous croire, Saul.

— Nathaniel ! hurla Tarvitz de frustration. Toutes les liaisons avec la surface ont été coupées ! Si je n'arrive pas à aller les avertir moi-même, tous les Astartes présents sur Isstvan III vont mourir !

Nathaniel Garro ne parvenait pas à détacher ses yeux de l'unité radio, comme s'il cherchait à discerner la vérité de ce que prétendait Saul Tarvitz par la seule force de son regard. Près de lui, l'écran tactique affichait les blips tremblotants qui représentaient le Thunderhawk de Tarvitz et ses poursuivants. Son expérience lui disait qu'il ne disposait que de quelques secondes pour prendre une décision, et tous ses instincts lui criaient que ce qu'il avait entendu ne pouvait être vrai.

Et pourtant Saul Tarvitz était son frère d'honneur, depuis un serment prêté sur les champs de bataille ensanglantés de la campagne de Preaixor, où ils avaient versé leur sang et résisté épaule contre épaule, durant toute la durée d'une guerre cruelle qui avait vu mourir bon nombre des hommes qui leur étaient les plus chers.

Une telle amitié, un tel lien d'honneur forgé par l'enfer des combats étaient des engagements sérieux. Garro connaissait suffisamment Saul Tarvitz pour savoir qu'il n'exagérait jamais, et que jamais, jamais il ne lui aurait menti. Envisager que son frère d'honneur pût chercher à le tromper en cet instant était au-delà du concevable, mais d'entendre que la flotte s'apprêtait à bombarder ses frères ne l'était pas moins.

Ses pensées se percutaient dans sa tête, et il se maudit pour son indécision. Garro baissa les yeux vers l'aigle que Tarvitz avait gravé sur le canon d'avant-bras de son armure, il y avait si longtemps. Et il sut ce qu'il avait à faire.

Tarvitz lança le cuirassé dans une descente en piqué. Il se prépara à couper les gaz et à déployer ses aérofreins, en espérant s'être déjà suffisamment engagé dans l'atmosphère d'Isstvan III, et que celle-ci le ralentirait suffisamment pour ce qu'il avait en tête…

Il baissa les yeux vers l'affichage tactique. Les chasseurs s'écartaient légèrement de la trajectoire du Thunderhawk, et s'apprêtaient à le prendre en tenaille en profitant de sa perte de vitesse.

L'estimation du bon moment allait être cruciale.

D'un coup, Tarvitz ramena à lui la manette d'admission et ouvrit les ailerons de freinage.

Le harnais du siège de pilotage lui comprima brutalement la poitrine comme l'inertie le projetait en avant, et le cockpit fut soudain éclairé par des témoins brillants. Un tremblement effroyable s'empara de tout le cuirassé. Tarvitz entendit les bruits de la coque et sentit le Thunderhawk échapper à son contrôle.

Il hurla de colère, réalisant que ceux qui cherchaient à trahir tout l'Astartes avaient gagné, que sa tentative de contrecarrer leur perfidie avait été vaine. Les lueurs de nouveaux tirs passèrent de part et d'autre du cockpit. Tarvitz attendit l'inévitable explosion qui signerait sa mort.

Mais celle-ci n'arriva pas.

Sidéré, il réempoigna à deux mains les commandes de son appareil et se

démena afin de rétablir son assiette. L'écran de localisation tactique n'affichait qu'un fouillis d'interférences : une bouillie électromagnétique de débris se combinait au brouillard impénétrable qu'avait provoqué une détonation massive. Il ne voyait pas les chasseurs, mais ceux-ci pouvaient toujours être là, et s'être à nouveau alignés sur lui.

Quelque chose venait de se produire, mais quoi ?

— Saul, l'appela une voix, lourde de tristesse, et Tarvitz sut que son frère d'honneur ne l'avait pas laissé tomber. Soyez tranquille, les chasseurs ne vous suivent plus.

— Ils ne me suivent plus ?

— L'*Eisenstein* les a abattus, sur mon ordre, dit Garro. Saul, dites-moi que j'avais raison de l'ordonner. Car si vous m'avez menti, je suis condamné moi aussi.

Tarvitz aurait voulu rire, et regretta de ne pas avoir son ami à ses côtés, de ne pas pouvoir le serrer dans ses bras et le remercier de sa confiance. Nathaniel Garro avait pris la décision la plus monumentale de toute sa vie, sans la fonder sur rien d'autre que les quelques phrases qu'ils avaient échangées. L'estime et la confiance que lui témoignait Garro étaient incommensurables.

— Oui. Vous aviez raison de me croire, mon ami.

— Dites-moi pourquoi, demanda Garro.

Tarvitz tâcha de trouver une réponse rassurante à fournir à son vieil ami, mais comprit que rien ne pourrait le soulager du poids de ce qu'il venait de perpétrer.

— Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit autrefois au sujet de Terra ?

— Oui, soupira Garro. Je vous ai dit qu'elle était ancienne, déjà à l'époque.

— Vous m'avez parlé de ce que l'Empereur y avait construit, continua Tarvitz. Un monde unifié, là où auparavant il n'y avait rien eu, que la barbarie et la mort. Vous m'avez parlé des cicatrices de l'ère des Luttes, des glaciers entièrement fondus et des montagnes rasées.

— Oui, reconnut Garro. Je me souviens. L'Empereur a pris cette sacrée planète et il y a fondé l'Imperium. C'est pour cela que je me bats : pour me dresser contre l'obscurité, et construire un domaine dont héritera l'Humanité.

— Et c'est justement cela qui est trahi, mon ami.

— Je ne permettrai pas que cela arrive, Saul.

— Moi non plus, se jura Tarvitz. Que comptez-vous faire, à présent ?

Garro prit un temps de réflexion. La question de savoir quoi faire, à présent qu'il avait choisi son camp, devenait essentielle.

— Je vais signaler à l'*Andronius* que je vous ai abattu. Le nuage de l'explosion et le fait que vous soyez arrivé dans la haute atmosphère devraient couvrir vos traces assez longtemps pour vous permettre de gagner la surface.

— Et ensuite ?

— Les autres légions doivent être averties de ce qui se passe ici. Seul le Maître de Guerre aurait osé concevoir une trahison de cette magnitude, et il ne s'y serait pas risqué sans avoir rallié à lui certains de ses frères Primarques. Rogal Dorn et Magnus n'auraient jamais trahi l'Empereur : si je parviens à faire sortir l'*Eisenstein* du système, je peux les ramener ici. Avec d'autres.

— Allez-vous y arriver ? s'inquiéta Tarvitz. Le Maître de Guerre aura tôt fait de réaliser ce que vous voulez tenter.

— J'ai un peu de temps avant qu'il ne me suspecte, mais ensuite, la flotte entière risque de se liguer contre moi. Pourquoi faut-il que des hommes meurent chaque fois que l'un d'entre eux veut faire ce qui est juste ?

— Arriverez-vous à garder le contrôle de l'*Eisenstein* une fois que vos intentions seront connues ?

— Oui, estima Garro. Ça ne sera pas sans heurts, mais beaucoup de membres d'équipage sont des Terriens, et ils se rangeront à mes côtés. Ceux qui refuseront seront tués.

Le moteur bâbord trépida. Il ne restait plus beaucoup de temps à Tarvitz avant que le cuirassé ne cédât.

— Nathaniel, je dois rejoindre la surface, dit-il. J'ignore combien de temps cet engin réussira à garder les airs.

— Alors c'est là que nous nous séparons, prononça Garro, avec dans la voix une note de résolution irrévocable.

— La prochaine fois que nous nous reverrons, ce sera sur Terra.

— Si nous devons nous revoir, mon frère.

— J'en suis certain, Nathaniel, lui promit Tarvitz. Pour l'Empereur, j'en fais le serment.

— Puisse la chance de Terra vous accompagner, conclut Garro, et la fréquence se tut.

Quelques instants plus tôt, il avait cru devoir mourir. Il avait à présent l’espoir de réussir à empêcher la perfidie du Maître de Guerre.

C’était là le sens de la vérité impériale. Il le réalisait enfin.

Elle représentait l’espoir : un espoir pour la galaxie, un espoir pour l’Humanité.

Tarvitz réenclencha la poussée du Thunderhawk, arrêta sa trajectoire en direction du palais du maître de chœur et descendit vers le cœur de la capitale.

OceanofPDF.com



Saul Tarvitz, loyal Capitaine des Emperor's Children

OceanofPDF.com

DIX

La plus précieuse des vérités
Praal
Le sépulcre de la mort

Le pont inférieur était bondé de gens venus entendre la parole de l’apôtre. L’apôtre : c’était désormais ainsi qu’ils l’appelaient, songea Sindermann, et il le réconfortait de savoir que même en ces heures turbulentes, il restait un personnage tenu en exemple. Vanité, se disait-il, mais enfin… Chacun devait se raccrocher à ce qu’il pouvait quand les circonstances de sa vie étaient bouleversées au-delà de son contrôle.

La nouvelle de son sermon s’était rapidement répandue dans le *Vengeful Spirit* , et il guettait nerveusement les limites de l’étage, à l’affût d’un signe qui eût trahi que l’information avait dépassé les cercles des civils et des commémorateurs. Des gardes armés protégeaient les accès au pont, mais il savait que si les Astartes ou Maggard et ses hommes arrivaient en force, toute cette congrégation n’en réchapperait pas vivante.

Ils prenaient un terrible risque. Néanmoins, Euphrati avait clairement exprimé la nécessité qu’il s’adressât aux masses, afin de répandre la parole de l’Empereur, et de les avertir de la trahison imminente que la sainte avait présagée.

Des milliers de personnes dans l’expectative le scrutaient. Il s’éclaircit la gorge en regardant par-dessus son épaule, vers là d’où Mersadie et Euphrati le regardaient se tenir debout devant son pupitre, surélevé par une plate-

forme de caisses. Un appareillage audio portatif avait été installé pour porter ses mots jusqu'à l'arrière du pont, bien qu'il fût convaincu que sa voix entraînée d'itérateur pouvait y être entendue sans aucune aide. Un combiné radio était là pour faire profiter de son discours ceux qui ne pouvaient être présents. Des fidèles parmi le personnel technique du vaisseau l'avaient relié au réseau de transmission principal.

Les paroles de Sindermann seraient entendues dans toute la flotte expéditionnaire.

Il sourit à la foule et but une gorgée d'eau du verre posé devant lui.

Une mer de visages attentifs lui rendait son regard, impatiente de l'entendre professer sa sagesse. Qu'allait-il leur raconter, se demanda-t-il ? Il consulta ses notes, gribouillées pendant le temps qu'il avait passé reclus dans les profondeurs du vaisseau. Puis il regarda une nouvelle fois par-dessus son épaule. Un sourire d'Euphrati lui allégea le cœur.

Les mots qu'ils avaient griffonnés lui parurent banals et forcés.

Il froissa les pages en une boule qu'il laissa tomber à côté de lui ; l'encouragement d'Euphrati était comme un fortifiant qui courait dans ses veines.

— Mes amis, commença-t-il. Nous vivons des heures étranges, et parmi les événements qui sont en marche, certains choqueront beaucoup d'entre vous, autant qu'ils m'ont choqué. Vous êtes venus entendre la parole de la sainte, mais elle m'a demandé de m'adresser à vous afin que je puisse vous dire ce qu'elle a vu, et ce que doivent faire tous les hommes et toutes les femmes de foi.

Sa voix d'itérateur convoyait juste la nuance requise de gravité, à laquelle se mêlait un timbre qui évoquait son regret de devoir maintenant leur délivrer un tel message.

— Le Maître de Guerre a trahi l'Empereur, dit-il, en s'interrompant pour laisser les inévitables cris de déni et d'outrage se répandre sur la multitude. Des voix acerbes s'élevèrent et retombèrent comme les vagues de cette mer, et Sindermann les laissa passer sur lui. Il percevait déjà le moment exact où il serait opportun de reprendre la parole.

— Je le sais bien, dit-il, vous pensez tous qu'une telle chose est inimaginable, et il y a peu de temps j'aurais été de votre avis, mais c'est là la vérité. Je l'ai vue de mes propres yeux. La sainte m'a montré sa vision, et celle-ci m'a glacé jusqu'à l'âme. Des champs ensemencés de cadavres, des vents charriant une poussière d'os, et les yeux révulsés d'hommes qui ne

pensaient qu'à leurs enfants et à l'amitié. J'ai goûté l'air ; il était lourd de sang, mes amis, sa puanteur était celle des dépouilles d'hommes que nous avons appris à appeler nos ennemis. Et pourquoi ? Parce qu'ils avaient décidé de ne pas faire partie de notre Imperium belliqueux ? Peut-être voyaient-ils plus clair que nous ? Peut-être faut-il le regard innocent d'un œil extérieur pour voir ce à quoi nous sommes devenus aveugles.

La foule s'était calmée. Il percevait néanmoins que beaucoup de ses auditeurs le considéraient encore comme un fou. Beaucoup de ceux présents comptaient parmi les fidèles du Lectio, mais d'autres non. Si beaucoup d'entre eux embrassaient la thèse de la divinité de l'Empereur, très peu accepteraient d'envisager l'idée que le Maître de Guerre pût trahir un être aussi sublime.

— Lorsque nous nous sommes engagés dans cette prétendue « Grande Croisade », c'était pour propager l'illumination et la raison dans la galaxie, et pendant un temps, ce fut ce que nous fîmes. Mais à présent, regardez-nous, mes amis, à quand remonte la dernière fois où nous avons approché un monde en ayant autre chose que le meurtre à l'esprit ? Nous amenons avec nous tellement de formes de guerre ; la tension des sièges, les tranchées noyées de boue, et la misère de voir le ciel déchiré par les échanges de tirs. Et les hommes qui nous mènent ne valent guère mieux ! Que pouvez-nous attendre de cultures à qui nous envoyons des personnages nommés « le Maître de Guerre », « le Faiseur de Veuves », et « le Retors » ? Elles voient arriver les Astartes dans leurs armures pareilles à des carapaces d'insecte, marchant au son des leviers d'armement des bolters et du rugissement des épées tronçonneuses. Quelle culture ne chercherait pas à nous résister ?

Sindermann sentait varier l'humeur de l'assistance et savait avoir suscité son intérêt. Il devait à présent manipuler leurs émotions.

— Regardez ce que nous laissons derrière nous ! Tellement de monuments érigés en l'honneur de nos massacres ! Considérez la cour de Lupercal, où les armes ensanglantées sont conservées dans des salles chatoyantes, où nous nous émerveillons de leur beauté féroce alors qu'elles attendent que leur heure vienne de nouveau. Nous traitons ces instruments de mort comme des bibelots, mais nous oublions que les vies qu'elles ont prises étaient bien réelles. Les morts ne peuvent pas nous parler, ils ne peuvent pas nous enjoindre à rechercher la paix tandis que leur souvenir s'estompe. Malgré les rangées de tombes, les arcs de triomphe et les flammes allumées

à leur mémoire, nous les oublions, car nous avons peur de considérer ce qu'ils ont fait, de peur de le voir en nous-mêmes.

Sindermann se sentait gagné par une merveilleuse énergie tandis qu'il parlait : les mots s'écoulaient de lui en un torrent que rien n'arrêtait, chacun paraissant s'envoler de ses lèvres par sa propre volonté, comme si tous émanaient d'autre part, d'un endroit habité de plus d'éloquence que son pauvre talent mortel ne pouvait en convoyer.

— Nous avons fait la guerre parmi les étoiles pendant deux siècles, et il y a tant de leçons que nous n'avons pas apprises. Les morts devraient être nos professeurs, car eux ont véritablement assisté à l'histoire. Eux seuls savent quelles horreurs, quel échec perpétuellement répété représente la guerre ; une atrocité à laquelle nous revenons, génération après génération, parce que nous n'entendons pas le témoignage de ceux qui furent sacrifiés à la fierté martiale, à la cupidité, où à une idéologie pervertie.

Des applaudissements grondants montèrent de devant Sindermann avant de se répandre rapidement sur tout le pont, et il se demanda si de telles scènes se répétaient sur certains des autres vaisseaux où ses propos pouvaient être entendus.

Des larmes lui montèrent aux yeux alors qu'il continuait de parler, les doigts serrés sur le lutrin, la voix rendue tremblante par l'émotion.

— Que les morts tombés sur les champs de bataille prennent nos mains entre les leurs et nous dispensent la plus précieuse des vérités que nous pourrions jamais apprendre ; qu'il doit y avoir la paix, plutôt que la guerre !

Lucius s'arrêta en dérapant dans ce qui semblait être une sorte de salle du trône. Orné d'un dallage aux motifs extraordinairement complexes, le sol était couvert d'arabesques si serrées qu'il semblait onduler faiblement, dans un mouvement perpétuel. Des tirs venus de l'autre côté de la pièce l'arrosèrent d'éclats d'émail lorsqu'il roula à couvert derrière un énorme clavecin.

Une musique surgie de l'aube de la création retentissait autour de lui, et emplissait la spire centrale du palais du maître de chœur. Au centre de la grande fleur de granite, des lustres de cristal pendaient de sa corolle, scintillant et vibrant à l'unisson de la cacophonie de la bataille. La salle était emplie d'instruments devant chacun desquels était assis un serviteur, reprogrammé pour jouer la musique sainte des chanteuses de guerre. Des orgues immenses, dont les tubes traversaient les puits de lumière du matin

laiteux, se dressaient aux côtés d'alignements de cloches dorées. Des rangées et des rangées de cages de bronze abritaient des choristes aux crânes rasés, qui psalmodiaient, emplis d'une adulation aveugle.

Des cordes de harpe cassèrent et s'enroulèrent sur elles-mêmes au rythme des tirs, et des notes discordantes retentirent quand la riposte des bolters creva le flanc de l'orgue. Une tempête de projectiles était échangée, emplissant l'air de mort et de métal ardent. La bataille et la musique se disputaient l'honneur d'être la plus bruyante.

Lucius sentait une énergie nouvelle investir ses muscles au seul volume de ce tintamarre, où chaque note et chaque détonation emplissaient ses sens d'un désir de violence.

Il regarda par le côté du clavecin, fatigué d'être arrivé si loin, si vite. Ils s'étaient frayé un chemin au travers du palais, tuant des milliers de ces gardes en armure noire ou argent, pour finalement atteindre cette salle du trône.

Depuis sa position, Lucius nota qu'il avait pénétré dans le second périmètre d'instruments ; au-delà se trouvait l'estrade du maître de chœur, sur laquelle reposait un siège massif qui lui tournait le dos. Des embellissements d'or et d'émeraude étaient sertis sur des pupitres disposés en cercle, surmontés chacun d'un recueil massif de notations musicales.

Les tirs en désagrégèrent un. Un blizzard de partitions flotta brièvement autour du trône.

La garde du palais s'était massée de l'autre côté de la salle, autour d'un grand personnage dont l'armure dorée arborait une profusion de tubes, et ce qui ressemblait à une collection de haut-parleurs, déployés en éventail dans son dos. Au milieu d'un orage de tirs argentés, Lucius vit d'autres gardes charger depuis les autres entrées. Un affrontement féroce s'engagea quand ces nouveaux arrivants atteignirent les Emperor's Children.

— Il faut bien admettre qu'ils sont courageux, se murmura-t-il à lui-même.

Les lames tronçonneuses, les bolts des pistolets résonnèrent contre les armures, et des rafales de carreaux argent criblaient les couverts épars qu'offraient les instruments dorés. Chaque volée arrachait les cadres de bois précieux, et transperçait les serviteurs assis devant leurs claviers ou qui pinçaient des cordes entre leurs doigts de métal.

Et la musique continuait.

Lucius jeta un regard derrière lui. L'un des membres de l'escouade Nasicae tomba en courant le rejoindre, des vestiges de filaments sanglants

encore accrochés à l’arrière de son crâne. Le corps s’écrasa par terre à côté de Lucius. Les hommes de Nasicae n’étaient plus que trois, coupés de leur sergent.

— Vénérable Rylanor, avancez ! cria Lucius dans son communicateur. Couvrez-moi ! Escouades tactiques, convergez vers le trône ! Nous allons essayer d’attirer la garde du palais ! Pureté et mort !

— Pureté et mort ! répondirent en écho les Emperor’s Children, et ils s’élancèrent avec une coordination exemplaire. Un garde en armure d’argent fut déchiqueté en plein vol par les tirs de bolter et s’écrasa, le corps brisé. D’autres dépouilles ensanglantées, aux armures miroitantes, étaient affalées en travers de certains instruments criblés de trous ; leurs serviteurs aux mouvements saccadés essayaient de continuer à en jouer, bien que leurs bras ne fussent plus que des agrégats fumants de câble et d’os.

Les Emperor’s Children avançaient par escouades, rafale après rafale, au travers du rideau de tirs, comme seule la plus parfaite des légions le pouvait.

Lucius quitta son couvert et courut au milieu de la bourrasque de projectiles. Des traits d’argent se brisèrent contre son armure.

Derrière lui, le corps de Rylanor fracassa un titanesque support de cloches et de caisses claires, dont la destruction fit un bruit prodigieux, alors même que le Dreadnought ouvrait le feu sur l’ennemi. Des gardes acrobatiques, ceux dont les armures étaient enroulées de longues écharpes de soie, échappaient en sautant aux bolts et aux lames tronçonneuses de leurs adversaires, dont ils tranchaient les membres avec leurs lames monofilamentaires.

Les hommes aux armures de verre avancèrent en rangs solides, piquant de la hallebarde. Mais aucun d’eux n’était de taille à affronter les contre-charges disciplinées des Emperor’s Children. La virtuosité aboutie de leur art de la guerre avait gardé tout son tranchant, même au milieu de la fusillade destructrice qui emplissait la salle.

Lucius, tête baissée, louvoyait entre les tirs pour rejoindre la silhouette en armure d’or, les shrapnels ricochant contre la lame énergisée de son épée.

L’armure de cet homme était ancienne, et néanmoins glorieusement ornementée, d’un raffinement égal à celle d’un seigneur commandeur. Il portait une longue arme d’hast, dont la hampe se terminait à ses deux extrémités par un ondoiement d’harmonies bruyantes et létales. Lucius passa sous un coup horizontal de l’arme, puis fit un rapide pas de côté en

dirigeant son épée vers le ventre de son adversaire.

Plus vite qu'il ne l'aurait cru possible, la lance renversa son coup et un éclat sonore écarta son épée avant qu'elle n'eût frappé. Lucius recula d'un bond alors que les tubes et les enceintes fixés au dos du guerrier d'or émettaient une onde tueuse : le son dévasta une portion entière de la mosaïque là où il s'était tenu.

Un des gardes du palais tomba aux pieds de Lucius, le torse ouvert par un tir de Rylanor, et un autre s'effondra non loin, la jambe tranchée par un des combattants de l'escouade Nasicae.

Les Emperor's Children se précipitaient pour lui venir en aide, mais il leur fit signe de garder leurs distances ; cet adversaire était à lui. Il monta sur l'estrade du trône, où la silhouette du guerrier en armure d'or se découpait sur la lumière tombée des hauteurs du plafond.

La lance hurlante s'abattit, et pour l'éviter, Lucius se rua en avant ; il piqua de la pointe, mais une note d'une hauteur parfaite envoya son épée plonger vers le sol de l'estrade, dont il parvint à l'arracher alors que la lance frappait à nouveau vers lui. Le tranchant musical le manqua de peu, cloquant la pourpre et l'or de son armure. La bataille continuait de faire rage autour de lui, mais cela n'avait pas d'importance, car Lucius savait qu'il affrontait sûrement le meneur de cette rébellion.

Seul Vardus Praal se serait entouré d'une garde rapprochée aussi inquiétante.

Lucius pivota pour échapper à un nouveau coup, passa derrière Praal dans le même mouvement et laboura de son épée les tubes de diffusion qui lui passaient en travers du dos. La vue de la lame luisante traversant sans peine le métal suscita en lui un glorieux élan de satisfaction.

Un bruit terrible et retentissant s'échappa des tubes sectionnés. Lucius fut éjecté de l'estrade par la violence du choc.

Son armure se craquela sous l'impact, et la musique gagna en clarté quand il en sentit la puissance s'enrouler autour de son corps en une vague de sensations inaltérées. Cette musique chantait dans son sang, lui promettait davantage de succès, et les excès d'une complaisance hédoniste.

Lucius ressentait cette musique dans son âme, et sut qu'il voulait l'entendre encore. Qu'il la voulait plus que tout ce qu'il avait pu vouloir durant sa vie.

Il leva les yeux. Le guerrier doré sautait de l'estrade avec légèreté. Lucius percevait à présent la musique comme des enroulements liquides de

puissance et de promesses qui s’écoulaient dans l’air.

— Je te jure que tu vas mourir, dit-il.

La mélodie de dévastation s’était emparée de lui.

Plus tard, ils feraient référence à cet endroit comme le sépulcre de la mort, et jamais Loken n’avait ressenti une telle répulsion que devant ce qu’il trouva là. Même sur la lune de Davin, où les marais avaient vomi des morts ambulants pour attaquer les Sons of Horus, jamais rien n’avait été aussi horrible.

Le bruit de la bataille constituait une musique infernale où les hurlements s’élevaient en crescendos affreux. Et le spectacle était affreux. Le sépulcre de la mort regorgeait de cadavres, qui croupissaient en tas de matière charnelle, gonflés par leur putréfaction.

La flèche funéraire à l’intérieur de laquelle Loken et les siens combattaient était plus vaste que l’extérieur ne laissait le soupçonner : le sol s’y enfonçait en une cavité où toutes ces dépouilles avaient été jetées. Ce tombeau était bien celui de la mort elle-même. Un mausolée de fer noir dominait la fosse, taché de sang et gravé de spirales, surmonté d’une statue de Père Isstvan, un dieu céleste massif et barbu qui attirait à lui les âmes de ses fidèles. Les autres étaient rejetées dans l’espace, pour y dépérir avec celles de ses Enfants Perdus.

Une chanteuse de guerre, perchée sur l’épaule noire de Père Isstvan, poussait son chant de mort, qui froissait les nerfs de Loken en diffusant une douleur confuse le long de ses membres. Des centaines de soldats Isstvaniens, qui entouraient la fosse, tiraient en pleine course pour pouvoir rejoindre les Astartes, portés par la mélopée criarde.

— À l’attaque ! cria Loken ; avant qu’il eût pu reprendre son souffle, leurs adversaires étaient déjà presque sur eux. Les Astartes du fer de lance, arrivant par les nombreuses arches qui menaient à l’intérieur de la tour, ouvrirent le feu dès qu’ils virent l’ennemi se ruer dans leur direction. Loken eut lui-même le temps de lâcher quelques tirs avant que les deux camps ne se percutent.

Plus de deux cents Sons of Horus chargèrent, et le sépulcre de la mort devint l’arène d’un grand et terrible massacre, comme celle des Romani des temps anciens.

— Restez groupés ! Dos à dos, et avancez ! cria Loken. Il ne pouvait qu’espérer que ses hommes parviendraient à l’entendre par leur fréquence

de liaison. Les hurlements étaient assourdissants : la bouche de chaque soldat Isstvanien s'était ouverte et braillait en cadence avec la musique de la chanteuse de guerre.

Loken ouvrit un croissant sanguinolent dans les corps qui se jetaient sur lui, Vipus copiant ses coups avec sa longue épée tronçonneuse. La stratégie martiale ne signifiait plus rien ; la bataille avait tourné au corps à corps brutal, qu'il fallait livrer jusqu'au bout.

Un tel affrontement ne pouvait se résoudre que d'une seule manière.

Loken en fut empli de dégoût. Non pas à la vue de tout ce sang autour de lui, car il avait connu bien pire, mais à l'idée du gâchis que représentait cette guerre. Ces gens qu'il tuait… Leurs vies auraient pu signifier quelque chose. Ils auraient pu accepter la vérité impériale, et aider à forger une galaxie où la race humaine serait unie, où la sagesse de l'Empereur les mènerait vers un futur merveilleux. Au lieu de quoi ils avaient été trahis, transformés en tueurs fanatisés par un meneur corrompu. Condamnés à mourir pour une cause qui n'était qu'un mensonge.

Des existences gaspillées en vain. Rien ne pouvait être plus éloigné du dessein de l'Imperium.

— Torgaddon ! Fais avancer la ligne. Force-les à reculer, il nous faut la place de tirer.

— C'est plus facile à dire qu'à faire ! lui retourna Torgaddon, sa réplique ponctuée par le craquement net des os qu'il brisait.

Loken regarda derrière lui, vit l'un des membres de l'escouade Lachost traîné à terre par la masse des guerriers ennemis, et essaya de faire usage de son bolter contre eux. Mais des mains brisées, ensanglantées, le forcèrent à baisser son arme, et ce frère de bataille fut perdu. Il baissa son épaulière et se rua en avant. Des corps furent broyés sous ses pas, mais d'autres lui grimpèrent dessus. Des lames et des balles martelaient son armure.

Dans un rugissement de rage, Loken passa son épée tronçonneuse au travers d'un guerrier en armure qui se tenait devant lui, et força ainsi l'ennemi à reculer, pendant la fraction de seconde dont il avait besoin pour lever son bolter. Les aboiements à pleine gorge de l'arme propulsèrent tout un chargeur de bolts dans la masse adverse, qu'ils éparpillèrent en lambeaux rouges de visages déconstruits et de fragments d'armure.

Loken remplaça rapidement le chargeur par un autre, et tira sur les soldats qui cherchaient à faire ployer ses compagnons sous leur nombre. Les Astartes profitèrent de l'ouverture qu'il leur ménagea pour progresser

encore, ou pour faire tirer leurs propres armes. D'autres prêtèrent le soutien de leurs bolters aux frères qui combattaient dans leur dos.

La tonalité des cris de la chanteuse de guerre changea, et Loken eut l'impression que des clous rouillés lui étaient arrachés de la colonne vertébrale. Il tituba. Et l'ennemi se jeta sur lui.

— Torgaddon ! cria-t-il pour couvrir le tumulte. Occupe-toi d'elle !

— Toutes mes excuses, monseigneur, ébaucha Maloghurst, nerveux de devoir déranger le Maître de Guerre, concentré sur la bataille livrée en dessous d'eux. Les événements ont connu un développement inattendu.

— Dans la cité ? demanda Horus sans relever les yeux.

— À bord du vaisseau.

Irrité, Horus leva la tête.

— Explique-toi.

— Notre premier itérateur, Kyril Sindermann…

— Oui, le vieux Kyril ? dit Horus. Eh bien ?

— Il semble que nous ayons mal jugé le caractère de cet homme, monseigneur.

— Dans quel sens, Mal ? demanda Horus. Ce n'est qu'un vieillard.

— C'est exact, mais il représente peut-être une plus grande menace que toutes celles auxquelles nous faisons face, monseigneur. Il est devenu un meneur, un apôtre, c'est même ainsi qu'on le qualifie. Il…

— Un meneur ? l'interrompit Horus. Et de qui ?

— De la population de cette flotte. Des civils, des équipages, et du Lectio Divinitatus. Il vient juste d'achever une harangue par laquelle il appelle la flotte à résister à la légion, en nous traitant de va-t-en-guerre et en nous accusant de vouloir trahir l'Empereur. Nous essayons de repérer la provenance du signal d'émission, mais il est probable qu'il se sera volatilisé depuis longtemps avant que nous ne le trouvions.

— Je vois, dit Horus. Nous aurions dû régler ce problème avant d'arriver dans le système.

— Et en cela, nous avons manqué à notre devoir envers vous, s'excusa Maloghurst. L'itérateur a lancé ses appels à la paix en s'appuyant sur un mélange de religion et de foi.

— Nous ne devrions pas en être surpris, estima Horus. Sindermann a été choisi pour servir auprès de ma flotte précisément parce qu'il saurait convaincre de n'importe quoi même la plus rétive des populaces. Si son

talent s’est mâtiné de ferveur religieuse, cela en fait bel et bien un individu dangereux.

— Ceux qui le suivent sont convaincus que l’Empereur est un être divin, dit Maloghurst, et que nous commettrions un blasphème.

— Ce doit être une idée très enivrante, songea Horus. Et la foi peut être une arme très puissante. Il semble, Maloghurst, que nous ayons sous-estimé le potentiel que peut posséder même un civil, du moment qu’il ressent une foi véritable en quelque chose.

— Que me demandez-vous de faire, monseigneur ?

— Nous n’avons pas traité cette menace comme il le fallait, dit Horus. Elle aurait dû cesser d’exister quand Varvaras et ces commémorateurs pénibles ont été éclairés sur leurs errements. Elle réclame maintenant mon attention alors que notre plan en est arrivé à sa phase la plus critique. Le bombardement est imminent.

Maloghurst courba la tête.

— Monseigneur, Sindermann et ceux de sa sorte seront exterminés.

— La prochaine fois que j’entendrai parler d’eux, ce sera pour que tu m’annonces leur mort, confirma Horus.

— Ce sera fait, promit l’écuyer.

— Pauvre fou ! éructa Praal, d’une voix devenue un raclement dédaigneux. N’avez-vous pas observé ce monde ? Et les merveilles que vous détruiriez ? C’est une cité divine !

Lucius se remit debout, encore étourdi par l’onde de choc sonique qui l’avait éjecté de l’estrade, mais certain que le chant de mort n’était chanté que pour lui, et pour lui seul. Il se fendit et frappa, mais Praal détourna son attaque, et ramena sa lance dans une posture défensive soignée.

— Cette cité est celle de mes ennemis, déclara Lucius en s’esclaffant. C’est tout ce qui m’importe.

— Vous êtes sourd à la musique de la galaxie. J’en ai entendu bien plus que vous, dit Praal. Peut-être devrais-je vous prendre en pitié, car j’ai écouté le son que produisent les dieux. J’ai entendu leur chanson, et dans leur sagesse, ils maudissent cette galaxie !

Lucius ne fit que lui rire au nez.

— Et vous croyez que je m’en soucie ? Je ne veux plus qu’une seule chose, vous tuer.

— Les dieux m’ont chanté ce que votre vérité impériale amènera à la

galaxie, cria Praal, dont la voix harmonieuse était alourdie par le dédain. Ce ne sera qu'un futur fait de peur et de haine. J'étais sourd à leur musique avant qu'ils ne m'ouvrent à leur chanson de l'oubli. Il est de mon devoir de mettre un terme à votre Grande Croisade !

— Vous pouvez toujours essayer, dit Lucius. Mais même si vous nous tuez, d'autres viendront : une centaine de milliers d'autres, un million, jusqu'à ce que cette planète ne soit plus que poussière. Votre petite rébellion est terminée ; simplement, vous ne le savez pas encore.

— Vous vous trompez, Astartes, lui répondit Praal. J'ai rempli mon devoir en vous amenant ici, sur ce creuset des destins. Mon rôle est terminé. Il ne me reste plus qu'à me sacrifier, au nom de Père Isstvan.

Lucius s'écarta quand Praal attaqua de nouveau, en employant les feintes précises d'un maître combattant, mais l'épéiste avait déjà affronté de meilleurs adversaires, et avait prévalu. La chanson de mort ondulait derrière ses yeux, et il voyait chacun des mouvements de Praal avant que celui-ci ne les eût esquissés. La chanson lui parlait, à un niveau qu'il ne comprenait pas, mais il savait d'instinct que son habileté dépassait tout ce qu'il avait pu approcher auparavant.

Il lança vers Praal un déluge de coups, le faisant reculer à chaque attaque, et peu importait la maestria que mettait l'ancien gouverneur à les parer, chacune était un peu plus proche de réussir à le blesser.

L'étincelle de peur qu'il lut dans les yeux de Praal l'emplit d'un sentiment de triomphe brutal. La lance poussa une dernière note atonale avant de finalement se fracasser sous le tranchant énergétique de l'arme de Lucius.

Celui-ci pivota lestement sur son talon, et enfonça sa lame à deux mains dans le plastron doré de Praal. L'épée lui traversa l'armure, les côtes et les organes internes. Praal tomba à genoux, toujours en vie, sa bouche s'ouvrant sans un son alors que le sang coulait à gros bouillons de sa blessure. Lucius vrilla la lame, en savourant le claquement sec que rendit le plexus.

Il posa un pied sur le torse de Praal, pour en arracher son épée, et se dressa triomphalement au-dessus de la dépouille.

Autour de lui, les Emperor's Children exterminaient les derniers gardes du palais, mais à présent que Praal était mort, la chanson reflua des veines de Lucius, et son intérêt pour les combats diminua. Il se tourna vers le trône. Il lui tardait déjà que la musique revînt investir son corps.

Le dossier du trône l'empêchait de voir qui y était assis. Devant cette

personne, un panneau de contrôle paraissait pris d'une frénésie d'activité, comme un clavier aux mécanismes d'une grande complexité.

Lucius fit le tour du trône. Son regard trouva les yeux vitreux d'un serviteur.

La tête de ce dernier était montée sur un corps malingre fait d'armatures de métal, dont les viscères avaient été remplacés par des rouages de bronze. De longues aiguilles agitées s'étendaient de lui pour lire la musique imprimée dans les ouvrages posés autour de son siège. Les mains du serviteur, des constructions élaborées à vingt doigts, pianotaient devant lui.

Sans Praal, la musique était devenue discordante et arythmique ; sa cadence syncopée se désagrégeait. Lucius sut qu'elle ne remplacerait pas celle qui l'avait alimenté lors de son combat.

Soudain fâché au-delà de toute mesure, il abattit sa lame en un arc luisant, et disloqua le panneau de contrôle dans une gerbe d'étincelles orange. La musique hideuse se mua en un piaillement d'agonie, secouant les pétales du palais dans une montée assourdissante avant de s'estomper comme dans un rêve.

La musique de la création se tut. Sur tout Isstvan, les voix des dieux furent réduites au silence.

Une rafale attira l'attention de Loken tandis qu'il combattait désespérément la vingtaine de gardes qui piquaient vers lui de leurs hallebardes scintillantes. Derrière lui, Torgaddon avait aligné en rang le fer de lance, et les tirs des bolters crépitèrent contre la stèle de fer noir. La chanteuse de guerre fut plaquée comme un oiseau mourant contre la statue du Père Isstvan.

Elle s'effondra, et son dernier cri se dissipa alors que sa silhouette s'affalait sur les ornements gravés du mausolée.

— On l'a eue ! annonça Torgaddon par radio, en paraissant surpris d'avoir pu la tuer aussi facilement.

— Qui avons-nous perdu ? demanda Loken lorsque les soldats ennemis battirent en retraite, et il soupçonna que cette déroute ne fut pas uniquement motivée par la mort de la chanteuse. Quelque chose avait fondamentalement changé, mais il ne parvenait pas à dire quoi.

— L'essentiel de l'escouade Chaggrat, l'informa Torgaddon, et beaucoup d'autres. Nous ne saurons pas précisément tant que nous ne serons pas sortis d'ici, mais il se passe quelque chose de bizarre…

— Quoi donc ? demanda Loken.

— Lachost dit que nous avons perdu le contact avec l'orbite. Il n'y a plus de signal. C'est comme si le *Vengeful Spirit* n'était même plus là.

— C'est impossible, jugea Loken en cherchant autour de lui la carrure familière du sergent Lachost.

Il l'aperçut au bord de la fosse et se dirigea vers elle. Torgaddon et Vipus le suivirent, et Torgaddon insista :

— Impossible ou pas, c'est ce qu'il m'a dit.

— Et le reste du détachement d'intervention ? demanda Loken en s'accroupissant à côté de Lachost. Des nouvelles du palais ?

— Nous avons plus de chance avec eux, répondit Lachost. J'ai réussi à contacter le capitaine Ehrlen des World Eaters. Apparemment, ils se trouvent encore à l'extérieur du palais. C'est un massacre absolu là où ils sont. Des milliers de civils sont morts.

— Par Terra… s'exclama Loken, en se représentant le penchant des World Eaters pour les carnages, et les rivières de sang qui devaient courir dans les rues de la cité Chorale. Est-ce qu'ils ont réussi à contacter quelqu'un en orbite ?

— Ils sont trop occupés, mon capitaine, répondit Lachost. Même s'ils ont réussi à joindre le *Conqueror* , ils ne sont pas en mesure de relayer nos transmissions. Je n'ai presque rien pu tirer d'Ehrlen, sinon qu'il en était réduit à tuer ses adversaires à mains nues.

— Et le palais ?

— Rien. Je n'arrive pas à joindre le capitaine Lucius. Le palais a brouillé les communications des Emperor's Children depuis qu'ils y sont entrés. On distinguait bien une sorte de musique, mais rien d'autre.

— Alors essayez la Death Guard. Ils ont le *Dies Irae* avec eux, nous pouvons l'utiliser comme poste de relais.

— Je vais essayer, mon capitaine, mais à votre place, je ne fonderai pas trop d'espoirs.

— Tout ça aurait déjà dû être terminé, pesta Loken. La cité Chorale n'a pas déposé les armes à la mort de ses chefs. Peut-être que les World Eaters ont raison, et que nous allons devoir tuer tout le monde. Il nous faut le renfort de la deuxième vague, et si nous n'arrivons même pas à prévenir le Maître de Guerre, cette campagne risque vraiment d'être très longue.

— Je vais continuer d'essayer, dit Lachost.

— Il faut nous regrouper avec le reste du détachement, décréta Loken ; ici,

nous sommes trop isolés. Nous allons nous diriger vers le palais pour retrouver les World Eaters et les Emperor’s Children. Rester ici n’apportera rien de bon : nous allons seulement offrir aux Isstvaniens une chance de nous encercler.

— Il reste beaucoup de soldats ennemis entre nous et les autres, fit remarque Torgaddon.

— Alors nous devons avancer en force. Nous ne prendrons pas cette ville en attendant d’être attaqués.

— Je suis d’accord. La porte principale est sur le mur ouest. De là, nous pourrons accéder à la ville en elle-même, mais ça ne sera pas une promenade de santé.

— Parfait, allons-y, décida Loken.

— C’est un piège, estima Mersadie. C’est forcément un piège.

— Vous avez probablement raison, lui concéda Sindermann.

— Bien sûr que j’ai raison, dit-elle. Maloghurst a essayé de faire tuer Euphrati, et son assassin de service a failli vous tuer aussi, vous vous souvenez ?

— Je ne m’en souviens que trop bien, mais songez un peu à cette opportunité. Des milliers de personnes seront présentes, et ils n’oseront rien tenter dans un tel rassemblement. Ils ne remarqueront probablement même pas notre présence.

Mersadie regarda Sindermann de haut, sans arriver à croire que le vieil itérateur pût se montrer aussi obtus. N’avait-il pas parlé à des centaines de gens, seulement quelques heures plus tôt, de la perfidie du Maître de Guerre ? Et maintenant, voilà qu’il ne renâclait pas à se trouver dans la même salle que lui ?

Ils avaient été tirés de leur sommeil par l’un des membres d’équipage commis à l’entretien des machines, qui avait pressé un petit tract roulé dans la main tremblante de l’itérateur. Après avoir échangé un regard inquiet avec Mersadie, Sindermann l’avait lu. Il s’agissait d’un décret du Maître de Guerre, autorisant tous les commémorateurs à se rassembler dans la salle d’audience principale du *Vengeful Spirit* afin d’assister au triomphe final sur Isstvan III. Le texte parlait du gouffre qui, pour la plus grande tristesse du Maître de Guerre, s’était ouvert entre les Astartes et les commémorateurs. Par ce geste symbolique, Horus souhaitait calmer les craintes qu’un tel fossé eût pu être creusé délibérément.

— Il doit croire que nous sommes stupides, persévéra Mersadie. Est-ce qu'il pense vraiment que nous allons tomber ans le panneau ?

— Maloghurst est un être très rusé, dit Sindermann en roulant le petit avis avant de le poser sur le lit. On aurait peine à croire qu'il puisse encore être un combattant. Il essaie de nous faire réapparaître, en estimant qu'aucun commémorateur ne pourrait résister à une telle offre. Si mon sens moral était moindre, je pourrais presque l'admirer.

— Raison de plus pour ne pas tomber dans son piège ! s'indigna Mersadie.

— Mais si cette offre était sincère, ma chère ? évoqua Sindermann. Imaginez ce que nous allons voir de la surface d'Isstvan III !

— Kyril, le *Vengeful Spirit* est énorme, et nous pouvons nous y cacher très longtemps. Quand Loken sera de retour, il saura nous protéger.

— Comme il a protégé Ignace ?

— Vous êtes injuste, protesta-t-elle. Loken pourra nous aider à nous éclipser de ce vaisseau une fois que nous aurons quitté le système d'Isstvan.

— Non, dit une voix derrière eux. Quand ils se retournèrent, Euphrati Keeler était à nouveau éveillée, et sa voix était plus forte que Mersadie ne l'avait entendue depuis longtemps. Elle paraissait également plus en forme que depuis son combat contre l'horreur des archives. De la revoir se tenir debout, marcher et parler était encore nouveau pour l'autre commémoratrice, qui sourit d'avoir retrouvé son amie.

— Nous irons.

— Euphrati, réagit Mersadie, tu crois vraiment…

— Oui, répondit-elle. Il le faut. Et oui, j'en suis sûre.

— C'est un piège.

— Je n'ai pas besoin que l'Empereur m'accorde une révélation pour le savoir, s'amusa Euphrati. Mersadie trouva à son rire quelque chose de sinistre, et d'un peu forcé.

— Mais ils vont nous tuer…

Euphrati souriait.

— Si nous restons ici, ils finiront par nous débusquer ; nous avons des fidèles parmi l'équipage, mais nous avons aussi des ennemis. Je ne laisserai pas l'église de l'Empereur mourir de cette façon. Cela ne finira pas dans l'ombre.

— Eh bien, Mademoiselle Keeler, dit Sindermann sur un ton travaillé qu'il voulait léger. Vous commencez à parler comme moi.

— Peut-être qu'ils finiront par nous trouver, Euphrati, argumenta

Mersadie, mais ça n’est pas une raison pour leur rendre la tâche facile. Pourquoi faire ce plaisir au Maître de Guerre alors que nous pourrions vivre encore un peu ?

— Parce qu’il faut que tu voies, dit Euphrati. Il faut que tu le voies. Ce destin, cette trahison sont d’une telle magnitude qu’aucun de nous ne peut y croire sans en être témoin. Avez foi en moi, et accordez-moi que j’ai raison, mes amis.

— Mais en l’occurrence, ça n’est pas une question de foi, intervint Sindermann, nous allons…

— Il est temps pour nous d’arrêter de penser en commémorateurs, dit Euphrati. La lueur que voyait Mersadie dans ses yeux lui parut briller un peu plus fort à chaque mot qu’elle prononçait. La vérité impériale est en train de mourir, elle n’a pas cessé de s’étioler depuis Soixante-Trois Dix-Neuf. Vous mourrez avec elle, ou vous accepterez de suivre l’Empereur. Cette galaxie est trop simple pour que nous continuions à nous cacher dans sa complexité, et la volonté de l’Empereur ne pourra pas s’accomplir au travers de personnes qui ne savent pas si elles croient en lui.

— Je vous suivrai, dit Sindermann, et Mersadie se surprit à acquiescer.

OceanofPDF.com

ONZE

Avertissement
La mort d’un monde
Le dernier Cthonien

La première chose que Saul Tarvitz avait aperçue de la cité Chorale était la magnifique orchidée de pierre que constituait le palais du maître de chœur. Il descendit du Thunderhawk meurtri sur le toit d’une des ailes de l’édifice. Le dôme spectaculaire s’élevait devant lui. Les combats livrés à l’intérieur avaient empli l’air de colonnes de fumée, et des hurlements terribles lui parvenaient depuis l’esplanade au nord, ainsi qu’une capiteuse odeur de sang fraîchement versé.

Tarvitz mesura ce tableau d’un seul regard, et fut frappé par l’idée que tout pouvait disparaître d’un instant à l’autre. Des Astartes remontaient le toit dans sa direction, des Emperor’s Children. Il faillit bondir de joie quand il reconnut l’escouade Nasicae, et Lucius à sa tête, l’épée encore fumante.

— Tarvitz ! l’appela Lucius, et Tarvitz crut déceler encore plus de crânerie que d’ordinaire dans la démarche de l’épéiste. J’ai cru que vous n’arriveriez jamais ! Alors, jaloux ?

— Quelle est la situation ? demanda Tarvitz.

— Le palais est à nous, et Praal est mort. Je l’ai tué de ma propre main ! Vous arrivez sans doute à renifler les World Eaters ; ils ne se sentent jamais à leur place tant que tout n’empeste pas le sang. Nous sommes coupés du reste de la cité, nous n’arrivons pas à contacter qui que ce soit.

Lucius indiqua l’ouest. Au loin, la forme colossale du *Dies Irae* répandait ses tirs sur des Isstvaniens hors de vue.

— Mais on dirait que la Death Guard va bientôt être à court d’ennemis à tuer.

— Nous devons rentrer en contact avec le reste de la force d’intervention, immédiatement, dit Tarvitz. Désignez une escouade et faites-la monter sur un point élevé.

— Pourquoi ? s’inquiéta Lucius. Que se passe-t-il ?

— Nous allons être bombardés. Une frappe virale.

— Les Isstvaniens ?

— Non, annonça tristement Tarvitz. Nous sommes trahis par notre propre camp.

Lucius ne voulut pas à croire.

— Saul, qu’est-ce que vous…

— Nous avons été envoyés ici pour mourir, Lucius. Fulgrim a choisi ceux qui ne cadraient pas avec leur grand projet.

— Saul, c’est complètement ridicule ! s’écria Lucius. Pourquoi notre primarque ferait-il une telle chose ?

— Je ne sais pas. Mais il ne l’aurait jamais fait, sauf sur l’ordre du Maître de Guerre. Ça n’est que la première étape d’un plan plus ambitieux. J’ignore quel est leur but, mais nous devons essayer de les arrêter.

Lucius secoua la tête. Ses traits se tordirent en une expression d’amertume indignée.

— Non. Le primarque ne m’aurait jamais condamné à mourir, pas après toutes les batailles que j’ai livrées pour lui. Voyez ce que je suis devenu ! J’étais l’un des favoris de Fulgrim ! Je n’ai jamais failli, je n’ai jamais remis en cause ses ordres ! Je l’aurais suivi jusqu’en enfer !

— Mais pas moi, dit Tarvitz, et vous êtes un de mes amis. Je suis désolé, Lucius, mais nous n’avons pas le temps de discuter de cela. Nous devons émettre un message d’alerte et nous trouver un abri. Je vais aller avertir les World Eaters ; vous, contactez les Sons of Horus et la Death Guard. Pas besoin d’entrer dans les détails, dites-leur simplement qu’une frappe virale est imminente, et qu’ils doivent s’abriter là où ils le peuvent.

Tarvitz jaugea la solidité rassurante du palais du maître de chœur.

— Il doit y avoir des catacombes ou des salles enterrées sous ce bâtiment. Si nous les atteignons, nous pouvons peut-être survivre. Cette cité va mourir, Lucius, mais je refuse de mourir avec elle.

— Je vais faire monter un officier radio ici, dit Lucius, une colère résolue dans la voix.

— Bien. Nous n'avons pas beaucoup de temps, les bombes peuvent être lancées à tout moment.

— C'est une rébellion contre l'Empereur, jugea Lucius.

— Oui, dit Tarvitz, je le crois aussi.

Sous ses cicatrices ritualisées, Lucius était toujours le soldat exemplaire qu'il avait toujours été, et dont la confiance en lui pouvait être contagieuse. Tarvitz savait pouvoir compter sur lui. L'épéiste hocha la tête.

— Allez trouver le capitaine Ehrlen, je m'occupe de joindre les autres légions et d'emmener nos guerriers à l'abri. Nous reparlerons de tout ça.

— À plus tard, dit Tarvitz.

Lucius se tourna vers les hommes de l'escouade Nasicae, aboya un ordre, et repartit en courant vers la coupole du palais. Tarvitz le suivit ; en baissant les yeux vers l'esplanade nord, il distingua le grouillement des combats qui s'y déroulaient, perçut les hurlements et le bruit des lames tronçonneuses.

Il releva les yeux vers le ciel de cette fin de matinée. Des nuages s'amoncelaient.

À tout instant, les bombes virales perceraient ces nuages.

Les ogives pleuvraient sur tout Isstvan III, et des milliards d'êtres mourraient.

Dans les tranchées et les bunkers qui s'étendaient à l'ouest de la cité Chorale, hommes et Astartes succombaient sous des orages de projectiles et de boue. Le *Dies Irae* tremblait sous la quantité de tirs qu'il libérait. Le moderati Cassar le ressentait comme si l'immense méga-bolter Vulcain à canons multiples se trouvait dans sa propre main. Le Titan avait subi de nombreux dégâts ; ses jambes étaient noircies par les explosions des missiles, et des dommages avaient été infligés à son torse par des pièces d'artillerie fixes.

Cassar les ressentait toutes, mais cette multitude de blessures ne pouvait ralentir le *Dies Irae* , ni le détourner de sa course. La destruction était sa raison d'être, la mort était le châtiment qu'il faisait s'abattre sur la tête des ennemis de l'Empereur.

Le cœur de Cassar était gonflé d'allégresse. Jamais il ne s'était senti aussi proche de son dieu. Il ne faisait qu'un avec la machine, dans laquelle l'Empereur avait insufflé une fraction de sa propre force.

— Aruken, virez sur tribord ! ordonna le princeps Turnet depuis son siège de commandement. Évitez ces bastions, ils risquent de fausser la jambe gauche.

Le *Dies Irae* s'écarta. Son pied immense emporta les toits d'un groupement de fortins et écrasa sous lui des emplacements de batteries en retombant au sol. Une bousculade de soldats Isstvaniens s'extirpa des ruines des bunkers, et déploya ses armes lourdes pour faire feu sur le Titan qui culminait au-dessus d'eux.

Les Isstvaniens étaient bien entraînés. Même si la majorité de leurs armes ne valait pas un fusil laser, les tranchées constituaient un terrain d'égalité : une fois les fusillades engagées, un homme armé d'une pétoire n'en restait pas moins un homme armé.

La Death Guard en avait massacré des milliers en investissant le réseau de sapes, mais les Isstvaniens étaient plus nombreux et n'avaient pas fui. Devant la progression implacable des Astartes, ils n'avaient cédé leur terrain que tranchée par tranchée.

Ces Isstvaniens, avec leurs casques ternes d'un gris vert et leurs protections maculées de taches marron, étaient difficiles à discerner à l'œil nu au milieu des décombres et de la glèbe, mais les senseurs du *Dies Irae* projetaient sur la rétine de Cassar une image aux contrastes accentués, où ils ressortaient avec une limpidité et un niveau de détail prodigieux.

Le moderati lâcha une volée d'obus d'un calibre massif, et regarda les colonnes de tourbe et de corps s'élever dans l'air comme des gerbes d'eau. Les Isstvaniens avaient disparu, détruits de la main de l'Empereur.

— Regroupement de forces ennemies dans le quadrant bâbord avant, annonça Aruken. Sa voix paraissait distante à Cassar, bien qu'il ne fût que de l'autre côté du poste de commandement.

— La Death Guard peut se charger d'elles, décréta Turnet. Concentrez le tir sur l'artillerie. C'est elle qui peut nous endommager.

En dessous de Cassar, les figures métalliques de la Death Guard brillaient autour des bunkers : deux escouades lançaient leurs grenades par les meurtrières, et enfonçaient les portes pour abattre à coups de bolter les Isstvaniens encore vivants ou les incinérer au lance-flammes. Depuis la tête du *Dies Irae* , ces Astartes évoquaient une nuée de scarabées. Les carapaces qu'étaient leurs armures énergétiques fourmillaient dans les tranchées.

Quelques Astartes gisaient là où ils étaient tombés, fauchés par des tirs d'artillerie ou par les rafales groupées des Isstvaniens, mais ils étaient bien

peu comparés aux cadavres adverses dispersés à chaque intersection. Mètre après mètre, les défenseurs étaient repoussés vers la portion des tranchées la plus au nord. Et lorsqu'ils atteindraient le marbre blanc de la haute basilique au clocher en forme de trident, ils seraient pris au piège.

Cassar décala le bras du *Dies Irae* , afin de le pointer vers des batteries grondantes à quelques cinq cents mètres d'eux, qui crachaient des langues de flammes et projetaient leurs têtes explosives sur les lignes de la Death Guard.

— Princeps ! appela Cassar. Artillerie ennemie en mouvement dans le quadrant est.

Turnet ne lui répondit pas, trop concentré sur ce qui lui était dit par sa fréquence de commandement privée. Quel que fut l'ordre qu'il venait de recevoir, le princeps hocha la tête et cria :

— Halte ! Aruken, interrompez la cadence de marche. Cassar, coupez l'approvisionnement en munitions.

Cassar interrompit instinctivement la rotation des fûts de l'arme sur le bras du Titan. Le contrecoup ramena de force sa conscience sur le pont de commandement. Il ne regardait plus par les yeux du *Dies Irae* , mais était de retour auprès des deux autres officiers.

— Princeps ? s'étonna-t-il en consultant les lectures des appareils. Y a-t-il une avarie interne ? Parce que je ne la vois pas. Les systèmes principaux répondent tous.

— Ça n'est pas un problème mécanique, répondit sèchement Turnet, et Cassar cessa de s'intéresser aux informations qui défilaient maintenant en colonnes floues en travers de sa vision. Quel est le niveau d'échauffement de notre arme ?

— Acceptable, lui apprit Cassar. Je m'apprêtais à la tourner vers cette artillerie.

— Fermez les bouches de refroidissement et isolez les magasins de munitions aussitôt que possible.

— Mais princeps, cela va nous laisser sans défense.

— Je le sais très bien, lui rétorqua Turnet comme s'il s'adressait à un demeuré. Faites-le. Aruken, vous devez nous isoler.

— Nous isoler ? demanda l'autre moderati, aussi étonné que son confrère.

— Oui, nous isoler. Le Titan doit être étanche des pieds à la tête, dit Turnet en ouvrant un canal de liaison avec le reste de la machine de guerre.

— À tout l'équipage, ici le princeps. Rejoignez immédiatement les postes

d’alerte biologique. Les cloisons d’isolement vont être abaissées. Fermez les évents du réacteur et préparez-vous à l’arrêt des systèmes.

— Princeps, demanda Aruken avec insistance, de quoi s’agit-il ? D’une arme biologique, atomique ?

— Les Isstvaniens disposent d’une arme que nous ne leur soupçonnions pas, répondit Turnet. Cassar lut sur son visage qu’il lui mentait. Ils l’utiliseront bientôt. Nous devons nous isoler ou nous subirons ses effets.

Cassar regarda vers les tranchées, au travers des yeux du Titan. La Death Guard avançait toujours au milieu des ruines et des redoutes.

— Mais princeps, les Astartes…

— Je vous ai donné des ordres, moderati, proféra Turnet d’une voix forte, et vous allez les exécuter. Isolez-nous. Fermez la moindre aération, la moindre écoutille, ou nous allons tous mourir.

Cassar ordonna à son tour au *Dies Irae* de clore ses écoutilles et de sceller tous ses sas. Sa propre réticence ralentissait quelque peu la procédure.

Au sol, en dessous d’eux, la Death Guard continuait de progresser parmi les défenses de la cité Chorale, sans se préoccuper apparemment de ce que les Isstvaniens étaient sur le point de lancer contre eux. Ou sans le savoir.

Alors que la bataille continuait de faire rage, le *Dies Irae* s’immobilisa.

La salle d’audience principale du *Vengeful Spirit* abritait des colonnades immenses entre ses murs de marbre et ses pilastres d’or pur. Sa magnificence ne ressemblait à rien de ce que Sindermann avait déjà pu contempler. Les milliers de commémorateurs rassemblés là arboraient des expressions d’enfants à qui l’on aurait fait découvrir quelque merveille inédite. Reconnaissant tant de visages familiers, Sindermann devina que le contingent de commémoration de la flotte entière avait répondu à l’invitation du Maître de Guerre.

Celui-ci et Maloghurst se tenaient sur un podium surélevé, à l’extrémité de la salle, trop loin pour que l’un d’eux pût reconnaître le vieil itérateur, Mersadie ou Euphrati.

Ou du moins l’espérait-il. Qui pouvait savoir si la vue d’un Astartes n’était pas à ce point aiguisée, et celle d’un primarque encore davantage ?

Les deux personnages étaient habillés de robes crème, bordées d’or et d’argent, et une escorte de guerriers se tenait près d’eux. Un bon nombre d’écrans vidéo géants avaient été accrochés aux murs.

— On dirait un discours d’itérateurs sur un monde conquis, dit Mersadie,

faisant écho aux pensées de Sindermann. L'impression était à ce point troublante qu'il commença à se demander quel message allait être transmis, et de quelle manière il serait cimenté. Il chercha autour de lui quelles personnes parmi ce public allaient se mettre à applaudir à des moments bien précis pour orienter l'opinion générale de la manière voulue. Chacun des écrans affichait une portion d'Isstvan III, posée sur un fond noir où s'apercevaient les petits points argentés de la flotte du Maître de Guerre.

— Euphrati, dit Mersadie alors qu'ils se frayaient un chemin dans la foule des commémorateurs. J'ai dit que c'était une mauvaise idée, tu te souviens ?

— Oui, lui confirma Euphrati, le visage plissé par un large sourire innocent.

— Maintenant, je crois que c'était une très, *très* mauvaise idée. Regarde un peu le nombre d'Astartes qu'il y a.

Sindermann suivit le regard de la documentaliste, et commença à transpirer à la vue de tous les guerriers en armes qui les entouraient. Si un seul d'entre eux reconnaissait leurs visages, tout était fini.

— Nous devons voir ce qui va arriver, dit Euphrati en se tournant, et attrapant Sindermann par la manche. *Vous* devez voir ce qui va arriver.

Sindermann sentit la chaleur de son contact et vit la flamme derrière ses yeux, comme un grondement de tonnerre avant l'orage. En sursautant, il réalisa qu'Euphrati lui faisait un peu peur. Une certaine impatience agitait l'assemblée. Sindermann se força à détourner les yeux des Astartes qui scrutaient le milieu de la salle.

Euphrati serra plus fort la main de Mersadie quand l'affichage des écrans changea, et l'assemblée des commémorateurs s'étrangla en voyant devant elle les rues ensanglantées de la cité Chorale. Ces images, manifestement prises depuis un engin aérien, remplissaient les moniteurs géants, et Sindermann sentit son cœur se soulever au spectacle d'une pareille boucherie.

Il revit le carnage aux pics des murmures, et se rappela que les Astartes avaient été conçus dans ce but, mais l'horreur viscérale de cette réalité crue était une chose à laquelle il savait qu'il ne pourrait jamais s'habituer. Des cadavres jonchaient les rues, et leurs épanchements artériels couvraient presque chaque surface, comme si les cieux avaient fait pleuvoir le sang.

— Vous autres, commémorateurs, m'aviez dit que vous vouliez voir la guerre, dit Horus, dont la voix portait facilement jusqu'aux angles reculés

de la salle. La voilà.

Sindermann regarda l'image reculer sur les écrans, et traverser l'atmosphère pour rejoindre l'obscurité spatiale, constellée d'astres.

Des javelots de lumière ardente tombaient vers la bataille en contrebas.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Mersadie.

— Ce sont des bombes, répondit Sindermann, épouvanté, sans vouloir y croire. La planète est bombardée.

— Tout débute maintenant, dit Euphrati.

L'esplanade offrait une vue absolument atroce : les jambes s'y enfonçaient jusqu'aux chevilles, dans le sang et les milliers de corps éparpillés. La plupart avaient éclaté sous l'effet des tirs de bolter, mais beaucoup avaient été sabrés à la lame tronçonneuse, ou même dépecés membre par membre.

Tarvitz se hâta vers le bastion qui s'était spontanément dressé en son centre, aux talus constitués par des corps tailladés, entassés entre les formes de modules d'atterrissage.

Un World Eater trempé de sang et au visage scarifié l'accueillit d'un signe de tête lorsqu'il escalada le versant de cette rampe abominable. L'armure de ce guerrier était à ce point maculée de sang que Tarvitz se demanda pourquoi sa légion n'avait pas déjà adopté comme livrée la couleur rouge.

— Le capitaine Ehrlen, demanda Tarvitz, où est-il ?

L'autre ne gaspilla pas son souffle à lui répondre et leva simplement un pouce vers un de ses congénères, du plastron duquel pendaient des dizaines de parchemins de serment. Tarvitz le remercia d'un hochement de tête et traversa la position. Il passa près d'Astartes blessés, dont s'occupait un de leurs apothicaires qui semblait avoir autant combattu que ses patients. Non loin étaient affalées deux dépouilles de World Eaters, dont les corps avaient été écartés du passage, manifestement sans cérémonie.

Ehrlen leva les yeux à l'approche de Tarvitz. Le visage du capitaine avait été sévèrement brûlé au cours d'une précédente bataille.

— Tiens, on dirait que les Emperor's Children nous envoient des renforts ! s'écria-t-il, une moquerie accueillie par les rires grinçants de ses compagnons World Eaters. Un seul des leurs, rien de moins ! Nous sommes sauvés.

— Capitaine, dit Tarvitz quand il l'eut rejoint sur la barricade des morts Isstvaniens. Je suis le capitaine Saul Tarvitz, et je suis venu pour vous prévenir d'emmener vos escouades à l'abri.

— À l’abri ? C’est impossible, dit Ehrlen en indiquant du menton l’autre côté de l’esplanade, où des ombres se déplaçaient derrière les fenêtres et entre les manoirs. Ils se regroupent. Si nous bougeons maintenant, ils nous noieront sous le nombre.

— Les Isstvaniens disposent d’une arme biologique, mentit Tarvitz, en sachant pertinemment que ce mensonge constituait le seul moyen de convaincre les World Eaters. Ils sont prêts à l’utiliser. Elle tuera tous ceux présents dans la cité Chorale.

— Ils comptent détruire leur propre capitale ? Je croyais que cet endroit avait une signification sacrée pour eux ?

— Ils ont déjà montré la valeur qu’ils accordaient à leurs civils, répondit rapidement Tarvitz, en montrant les morts entassés autour d’eux. Ils vont sacrifier cette ville pour nous tuer. Nous chasser de leur planète leur est plus précieux.

— Et donc, vous nous demandez d’abandonner cette position ? s’offusqua Ehrlen, comme si Tarvitz avait directement insulté son honneur. Comment pouvez-vous être au courant de tout cela ?

— J’arrive tout juste de l’orbite. L’arme a déjà été lâchée. Si vous êtes toujours en surface quand la frappe virale touchera le sol, vous mourrez. Si vous ne devez croire qu’en une seule chose, croyez en celle-ci.

— Alors, où nous suggérez-vous d’aller ?

— Juste à l’ouest de cette position, reprit Tarvitz après un bref coup d’œil au ciel. La lisière des tranchées est jalonnée de bunkers et d’abris anti-explosions. Si vos hommes parviennent là-bas, ils devraient être en sécurité.

— « Devraient » ? répéta Ehrlen. Est-ce le mieux que vous ayez à m’offrir ?

Ehrlen le fixa un long moment.

— Si vous vous trompez, le sang de mes guerriers sera sur vos mains. Et je vous tuerai.

— Je le conçois très bien, le pressa Tarvitz, mais nous n’avons pas beaucoup de temps.

— Très bien, capitaine Tarvitz, décida Ehrlen. Sergent Fleiste, flanc gauche ! Sergent Wronde, flanc droit ! World Eaters, mouvement général vers l’ouest, armes à la main !

Les World Eaters tirèrent leurs haches tronçonneuses et leurs épées. Les unités d’assaut, les plus tachées de sang, prirent place au premier rang et franchirent la barrière de cadavres.

— Tarvitz, vous venez avec nous ? demanda Ehrlen.

Tarvitz acquiesça, tira du fourreau son épée à deux mains et suivit les World Eaters sur l'esplanade.

Bien qu'ils fussent des compagnons Astartes, il était un étranger parmi eux. Ils coururent, poussant leurs cris de bataille et foulant le sang des morts, vers la survie potentielle que leur offraient les fortifications.

Tarvitz leva la tête vers l'amoncellement de nuages et sentit sa poitrine se serrer.

Les premières traînées incandescentes tombaient vers la ville.

— Cela a commencé, dit Loken.

Lachost leva les yeux de son unité de transmission portative. Des lignes de feu traversaient le ciel, dirigées vers la cité Chorale. Loken chercha à estimer leur angle et leur vitesse de chute : certaines allaient finir leur course entre les flèches du fort-sirène, comme l'avaient fait les modules d'atterrissage des Sons of Horus quelques heures plus tôt. Ça n'était qu'une question de minutes.

— Lucius a-t-il dit autre chose ?

— Non, dit Lachost, une arme biologique, rien d'autre. Il donnait l'impression de courir au milieu d'une fusillade.

— Tarik, cria Loken. Nous devons nous mettre à l'abri, tout de suite. Sous le fort-sirène.

— Tu crois que ça suffira ?

— Si les catacombes s'enfoncent assez loin, peut-être.

— Et sinon ?

— D'après ce qu'a dit Lucius, nous mourrons.

— Alors il vaudrait mieux y aller.

Loken se tourna vers les Sons of Horus qui avançaient autour de lui.

— Tous avec nous, et au pas de course ! Maintenant !

La tour du fort-sirène la plus proche était une monstruosité entourée de formes tortillantes et grotesques, et de visages de gargouilles rieuses, une vision tirée de quelque enfer des mythes locaux. Les Sons of Horus brisèrent leur formation de manœuvre pour courir vers elle.

Loken entendit le grondement distinctif d'une détonation aérienne, loin au-dessus de la cité, et accéléra encore sa foulée alors qu'il pénétrait dans la tour funéraire. À l'intérieur, tout était sombre et hideux. Le sol était pavé de figures torturées à demi humaines, dont les bras de pierre se dressaient vers

eux, comme au travers des barreaux d’une cage.

— Ça descend par-là, dit Torgaddon. Loken suivit les Astartes qui s’engouffraient dans l’entrée des catacombes, une énorme tête de pierre dont la gorge s’ouvrait en un passage.

Alors que les ténèbres se refermaient autour de lui, Loken entendit un son familier leur parvenir, venu d’au-delà des murs.

Un hurlement.

Le chant d’agonie de la cité Chorale.

Les premières ogives éclatèrent très au-dessus de la ville, répandant largement leur contenu mortel dans l’atmosphère. Conçues pour éradiquer toute chose vivante de la surface d’un monde, les souches virales lâchées sur Isstvan III étaient les tueurs les plus efficaces de tout l’arsenal du Maître de Guerre. Ces bombes, réglées pour exploser à diverses altitudes, en divers lieux de la planète, avaient une capacité active suffisante pour l’assassiner cent fois.

Les germes se répandirent sur les forêts et les plaines, balayèrent les massifs d’algues et chevauchèrent les courants aériens d’un bout à l’autre du globe. Ils franchirent les montagnes, traversèrent les fleuves, s’enfoncèrent dans les glaciers ; une arme si nuisible que l’Empereur lui-même s’était refusé à l’employer.

Les bombes virales tombèrent sur tout Isstvan III. Mais essentiellement sur la cité Chorale.

Les World Eaters étaient les plus éloignés d’un possible refuge, et furent ceux qui souffrirent le plus du bombardement initial. Certains avaient atteint la sécurité des bunkers, mais pas la majorité d’entre eux. Ceux-là s’effondrèrent à genoux lorsque la contagion pénétra leurs armures au travers des tubes exposés et des joints des articulations dissous par ses agents corrosifs, ou en entrant par les dommages que les combats avaient déjà infligés.

Les Astartes hurlèrent. Le bruit était choquant par sa seule existence, davantage encore que pour la note horrifiée qu’il véhiculait. Le virus décomposait les liens des cellules au niveau moléculaire ; quelques minutes à peine après leur exposition, les frères de bataille se liquéfiaient littéralement en un bouillon de matière rance, ne laissant derrière eux que leurs armures souillées. Beaucoup de ceux qui avaient atteint les abris étanches moururent tout de même, dans les mêmes souffrances atroces,

après avoir fermé les portes trop tard et fait entrer le virus avec eux.

Le germe se répandit sur la population civile d'Isstvan III à la vitesse de la pensée, sautant de victime en victime dans le laps de temps qu'il fallait pour l'inhaler. Les gens moururent sur pied, la chair se détachant de leurs squelettes alors que leurs ramifications nerveuses éclataient et adoptaient une consistance gélatineuse.

De nouvelles explosions brillantes vinrent nourrir ce festin de putréfaction, aidant à perpétuer la réaction fatale. Son extraordinaire nocivité était le propre fléau du virus, car sans un organisme hôte pour l'accueillir, il ne tardait pas à se consumer lui-même.

Le bombardement lancé depuis l'orbite ne se poursuivit pas moins, implacable, couvrant la planète entière d'un éventail précis de plans de tir qui devait assurer que rien ni personne n'échapperait à la contamination.

Des royaumes entiers et leurs états vassaux furent oblitérés en quelques minutes. Des cultures locales, qui avaient survécu à la « longue nuit » et enduré des dizaines de fois les atrocités d'invasions successives, disparurent sans même savoir pourquoi. Des millions d'esprits partageaient la même agonie hurlante ; leurs corps les trahissaient et se décomposaient sous eux, réduits à des flaques de substance putréfiée.

Sindermann regardait le voile de ténèbres se répandre sur la face de la planète que leur montraient les écrans. Se répandre en un large anneau noir, à une vitesse ahurissante, ne laissant derrière lui qu'une désolation grise. Une autre vague de corruption avança depuis un autre point de la planète ; les deux masses sombres se rencontrèrent et continuèrent de se déployer comme le symptôme d'une horrible maladie.

— Qu… Que se passe-t-il ? murmura Mersadie.

— Tu as déjà vu ça se produire, dit Euphrati. L'Empereur te l'a montré à travers moi. C'est la mort qui se propage.

L'estomac du vieil itérateur se souleva tandis que lui revenait cette vision où sa chair s'était décomposée sous ses yeux, où une corruption noire avait tout dévoré autour de lui.

Et c'était donc cela qui arrivait sur Isstvan.

C'était une trahison.

Sindermann eut l'impression d'avoir été drainé de tout son sang. Un monde entier était baigné dans l'immensité de la mort. Il ressentait un écho de cette peur infligée aux habitants d'Isstvan III, et cette peur, multipliée

par des milliards d’âmes, échappait à l’entendement.

— Vous êtes des commémorateurs, dit Keeler, une calme tristesse dans la voix. Souvenez-vous de cet épisode et racontez-le. Il faut que cela se sache.

Sindermann acquiesça, trop hébété par ce qu’il voyait pour répondre quoi que ce fut.

— Venez, reprit Euphrati. Nous devons y aller.

— Où ça ? sanglota Mersadie, les yeux toujours fixés sur le supplice d’un monde.

— Il nous faut partir, dit Euphrati avec un sourire, en prenant leurs mains pour leur faire traverser l’assemblée des commémorateurs, immobile, horrifiée, en direction du bord de la foule.

Sindermann se laissa d’abord entraîner, incapable de rien, que de poser un pied devant l’autre, mais quand il vit qu’elle les emmenait vers les Astartes postés sur le tour de la salle, il commença à lui résister.

— Euphrati ! murmura-t-il. Mais que faites-vous ? Si nous sommes reconnus…

— J’y compte bien, dit-elle. Faites-moi confiance, Kyril.

Et elle les entraîna vers un des guerriers massifs, qui se tenait à l’écart des autres. Sindermann savait suffisamment déchiffrer le langage du corps pour percevoir que ce qui arrivait horrifiait ce guerrier autant qu’eux.

L’Astartes tourna la tête dans leur direction. Son visage était anguleux et creusé, sa peau usée comme un vieux cuir.

Euphrati s’arrêta devant lui.

— Iacton. J’ai besoin que vous m’aidiez.

Iacton Qruze. Sindermann avait entendu Loken parler de lui. Le « Mal Entendu ».

Un guerrier des temps anciens, dont l’opinion n’avait plus aucun poids parmi les plus hauts échelons de commandement de sa légion.

Un guerrier des temps anciens…

— Vous avez besoin de mon aide ? s’étonna Qruze. Qui êtes-vous ?

— Je m’appelle Euphrati Keeler. Voici Mersadie Oliton, ajouta-t-elle, comme si de telles présentations, devant un tel carnage, étaient la chose la plus naturelle qui fut. Et Kyril Sindermann.

L’itérateur lut sur le visage de l’Astartes que Qruze avait reconnu son nom. Il ferma les yeux, et attendit le cri d’alarme inévitable qui révélerait leur présence.

— Loken m’a demandé de vous chercher, dit Qruze.

— Loken ? demanda Mersadie. Vous avez eu de ses nouvelles ?

Qruze fit non de la tête, mais ajouta :

— Il m'a demandé de veiller sur vous tant qu'il serait parti. Je crois comprendre, maintenant.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Sindermann. Il n'aimait pas la façon qu'avait Qruze de jeter des regards aux autres guerriers en armes entourant l'assemblée.

— Rien, laissez donc.

— Iacton, lui intima Euphrati, la voix investie d'une douce autorité. Regardez-moi.

L'Astartes aux traits ridés baissa les yeux vers sa silhouette frêle, de laquelle Sindermann sentait émaner la puissance et la détermination.

— Vous n'êtes plus le Mal Entendu, dit-elle. Votre voix va à nouveau être entendue, plus fort qu'aucune de celles de votre légion. Vous vous accrochez à la tradition d'hier, et vous espérez avec nostalgie la voir revenir. Hier est en train de mourir ici, Iacton, mais avec votre aide, nous pouvons le faire revenir.

— Mais de quoi parlez-vous, femme ? bougonna Qruze.

— Je veux que vous vous rappeliez de Cthonia, dit Euphrati, et Sindermann recula en sentant monter d'elle un sursaut d'énergie électrique, comme si sa peau émettait une charge positive.

— Que savez-vous du monde où je suis né ?

— Uniquement ce que j'en vois à l'intérieur de vous, Iacton, dit Euphrati. Un reflet doux s'était mis à briller derrière ses rétines, et ses paroles paraissaient investies d'une promesse. L'honneur et le courage dans lesquels les Luna Wolves ont trempé. Vous êtes le dernier qui se souvienne, Iacton. Vous êtes le dernier à incarner encore ce que signifie être un Astartes.

— Vous ne savez rien de moi, la défia Qruze. Sindermann percevait pourtant que les mots de Keeler l'avaient touché, effritant la barrière que les Astartes érigeaient entre eux et les mortels.

— Vos frères vous surnomment le Mal Entendu, mais vous ne leur en tenez pas rigueur. Je sais pourquoi : parce qu'un guerrier cthonien a son honneur pour lui, et ne se soucie pas des insultes mesquines. Je sais aussi que vos conseils ne sont pas entendus parce que votre voix est celle d'une époque révolue. La Grande Croisade était une entreprise noble, qui ne cherchait que le bien de toute l'Humanité.

Sindermann regarda Qruze. Son visage en disait beaucoup sur le conflit à l'intérieur de son âme.

Sa loyauté envers sa légion se confrontait à une autre : celle envers les idéaux qui l'avaient forgée.

Il finit par sourire d'un air désabusé.

— Et Loken m'avait dit : « Rien de trop ardu… »

Il tourna la tête vers le Maître de Guerre et Maloghurst.

— Venez, décida-t-il alors. Suivez-moi.

— Où ? demanda Sindermann.

— Je vous emmène en lieu sûr. Loken m'a demandé de veiller sur vous, et c'est exactement ce que je compte faire. À présent, taisez-vous et venez avec moi.

Qruze se retourna sur place et partit vers un des nombreux passages qui quittaient la salle d'audience. Euphrati lui emboîta le pas, et Mersadie comme Kyril se mirent à trotter derrière elle, sans être trop sûrs de savoir où ils allaient, ni pourquoi. L'Astartes atteignit la porte, sous une grande arche de bronze poli, gardée par deux guerriers en faction qu'il fit s'écarter d'un revers de la main.

— Je fais descendre ces trois-là, dit-il.

— Nous avons pour instructions de ne laisser partir personne, dit l'un des gardes.

— Et justement, je vous en donne de nouvelles, leur notifia Qruze, avec une opiniâtreté que Sindermann n'avait pas encore cru remarquer en lui. Écartez-vous. Ou bien comptez-vous désobéir à un ordre émanant d'un officier supérieur ?

— Non, mon capitaine, s'excusèrent les deux guerriers en s'inclinant, et ils ouvrirent les battants de la porte.

Qruze leur adressa un hochement de tête et fit signe aux trois autres de passer.

Sindermann, Euphrati et Mersadie quittèrent la salle, et la porte se referma derrière eux, dans un bruit aux accents irrévocables. À présent que les sons d'agonie de la planète et les hoquets effarés avaient été étouffés, le silence qui les enveloppait les décontenança.

— Et maintenant ? demanda Mersadie.

— Je vais vous éloigner autant que possible du *Vengeful Spirit* , répondit Qruze.

— Nous allons quitter le vaisseau ? s'alarma Sindermann.

— Oui, dit l’Astartes. Il n’est plus sûr pour vous et vos semblables. Plus sûr du tout.

OceanofPDF.com

DOUZE

Purge
Que brûle la galaxie
Le Dieu-Machine

Les hurlements que lançait la cité Chorale dans ses spasmes d'agonie s'écrasaient contre le palais du maître de chœur en vagues d'une ampleur démesurée. Dans les rues qui l'entouraient et dans tout l'édifice, les habitants de la ville pourrissaient sur place, leurs corps s'effondrant en cascades de chair désintégrée.

Le peuple sortait sur les boulevards pour venir y mourir, braillant sa haine et son effroi vers le ciel, implorant ses dieux de le délivrer. Des millions d'âmes criaient de concert ; le résultat était une cacophonie terrible, une tornade de râles. Une chanteuse de guerre s'éleva dans les airs, pour essayer d'apaiser par sa voix la terreur du trépas collectif, mais le virus la trouva elle aussi, et au lieu de chanter les louanges des dieux d'Isstvan, ses poumons rongés de l'intérieur se mirent à tousser des bouffées d'air noir. Elle tomba comme un oiseau abattu en vol, et piqua en flèche vers son monde mourant.

Une forme trapue apparut sur le palais du maître de chœur. Rylanor l'Ancien marcha jusqu'au bord du toit, d'où il surplombait les scènes d'horreur, le carnage viral qui sévissait entre les bâtiments. Son corps de Dreadnought, colmaté bien plus efficacement qu'aucune armure d'Astartes, l'isolait du monde extérieur, et le vent nocif s'enroulait autour de lui sans

lui causer de mal, tandis qu'il regardait se dérouler le décès de la ville.

Rylanor regarda vers le ciel, où loin au-dessus de lui, la flotte du Maître de Guerre vidait encore sur Isstvan III ses dernières ogives empoisonnées. Il se dressait là, solitaire, seule note paisible dans l'horreur discordante de la cité Chorale.

— Heureusement que nous savons construire du solide, estima le capitaine Ehrlen.

Dans la pénombre scellée du blockhaus ne résonnaient que des cris poussés au-dehors de ses murs épais. Trop peu de World Eaters étaient parvenus jusqu'aux bunkers en marge du réseau de tranchées pour se barricader à l'intérieur. Ils attendaient dans le noir, à écouter le virus infectieux décimer la population plus efficacement que leurs haches tronçonneuses n'en auraient jamais été capables.

Tarvitz attendait parmi eux, muet de consternation, écoutait lui aussi les morts de millions de gens. Les World Eaters ne semblaient pas s'en émouvoir. Pour eux, la perte d'autant de civils ne signifiait rien.

Les hurlements s'atténuaient, remplacés par un gémissement sourd. La peur et la souffrance se mêlaient en un grondement lointain.

— Combien de temps devrons-nous encore nous cacher comme des rats ? s'impatienta Ehrlen.

— Le virus ne va tarder à s'épuiser, l'informa Tarvitz. C'est pour cela qu'il a été conçu. Ceux qui l'utilisent veulent être libres d'investir ensuite le champ de bataille.

— Et comment le savez-vous ? lui demanda son homologue.

Tarvitz le regarda. Il pouvait dire à Ehrlen la vérité, car il pensait qu'il la méritait, mais quel bien cela apporterait-il ? Les World Eaters le tueraient même peut-être pour avoir osé la prononcer. Après tout, leur propre primarque devait faire partie de la conspiration du Maître de Guerre.

— J'ai déjà vu de telles armes être employées auparavant, dit-il.

— Vous feriez mieux d'avoir raison, grogna Ehrlen, que la réponse de Tarvitz paraissait loin d'avoir satisfait. Je ne vais pas me terrer ici beaucoup plus longtemps !

Le World Eater se tourna vers ses guerriers, dont les armures tachées de sang étaient serrées les unes contre les autres dans l'obscurité du bunker. Il appela l'un d'eux :

— Wrathe ! Avez-vous réussi à contacter les Sons of Horus ?

— Pas encore, répondit le sergent. Tarvitz put noter qu'il s'agissait d'un vétéran aux nombreux implants corticaux, qui cloquaient la peau de son crâne. J'ai capté des échanges, mais nous n'avons pas établi de liaison directe.

— Donc, ils sont toujours en vie ?

— Peut-être.

Ehrlen secoua la tête.

— Ils nous ont eus. Nous pensions que nous allions prendre leur ville, et ils nous ont eus.

— Aucun de nous ne pouvait savoir, dit Tarvitz.

— Ne nous cherchez pas d'excuses. Le visage d'Ehrlen se durcit. Les World Eaters se doivent d'aller toujours plus loin que leurs adversaires. S'ils nous attaquent, nous chargeons droit sur eux. S'ils se cachent dans des trous, nous venons les en sortir. Quand ils tuent nos guerriers, nous détruisons leurs villes, mais cette fois, nos ennemis ont été plus loin que nous. Nous avons attaqué leur ville, et ils l'ont détruite pour nous emporter avec elle.

— Nous avons tous été pris au dépourvu. Les Emperor's Children comme les autres.

— Non, Tarvitz. Ce combat était le nôtre. Les Emperor's Children et les Sons of Horus devaient décapiter l'ennemi en tuant son chef, mais nous, nous avions été envoyés pour lui arracher le cœur ; c'était un ennemi qui ne pouvait pas être mis en déroute ou jeté dans la confusion. Les Isstvaniens devaient être tués. Que les autres légions le reconnaissent ou pas, c'était à nous, World Eaters, de conquérir cette ville, et nous reconnaissons la pleine responsabilité de nos échecs.

— Ce n'est pas vous qui êtes responsable, dit Tarvitz.

— Un mauvais guerrier prétend qu'il doit ses échecs à ses officiers, insista Ehrlen. Un Astartes réalise qu'ils sont les siens.

— Non, capitaine, vous ne comprenez pas. Je veux dire qu…

— Je capte quelque chose, appela Wrathe depuis un des angles du bunker.

— Les Sons of Horus ? demanda Ehrlen.

Wrathe secoua la tête.

— La Death Guard. Ils se sont mis à l'abri dans d'autres bunkers, plus à l'ouest.

— Et que disent-ils ?

— Que le virus se dissipe.

— Alors nous devrions bientôt pouvoir sortir, décida Ehrlen avec satisfaction. Si les Isstvaniens veulent reprendre la cité, ils nous trouveront sur leur chemin.

— Attendez, dit Tarvitz. Il reste encore une étape de l'attaque virale.

— Laquelle ? demanda Ehrlen.

— La tempête de feu.

— Vous voyez à présent, dit Horus à l'assemblée des commémorateurs. Voilà ce qu'est la guerre, et la guerre est cruelle. Voilà ce que nous faisons pour vous, et pourtant, vous refusez de le regarder en face.

Des hommes et des femmes en pleurs se cramponnaient les uns aux autres devant un tel génocide, incapables d'appréhender l'échelle d'un tel massacre qui venait d'être commis au nom de l'Imperium.

— Vous êtes venus sur mon vaisseau pour tenir la chronique de la Grande Croisade, et il y aurait beaucoup à dire sur ce que vous avez accompli. Mais les temps changent et les choses évoluent, continua Horus, alors que les Astartes présents sur les flancs de la salle fermaient les portes et se plantaient devant elles, le bolter en travers du plastron. La Grande Croisade est terminée, déclara Horus, d'une voix éclatante de force. Les idéaux qu'elle défendait autrefois sont morts, et tout ce pour quoi nous avons combattu n'était qu'un mensonge. Jusqu'à maintenant. Car je vais remettre la croisade sur le droit chemin, et sauver la galaxie de l'Empereur qui l'a abandonnée.

Des hoquets stupéfaits et des lamentations se répandirent devant lui, et Horus savoura la liberté qu'il ressentait en prononçant ces mots à voix haute. La discrétion et les tromperies n'étaient plus de rigueur. Il pouvait enfin dévoiler la grandeur de ses desseins, et rejeter sa fidélité de façade.

— Vous poussez les hauts cris, mais de simples mortels ne peuvent espérer saisir toutes les implications de mon plan, ajouta-t-il en se délectant des expressions paniquées qui commençaient à se répandre dans la salle d'audience.

Aucun itérateur n'aurait jamais pu tenir une foule aussi parfaitement dans le creux de sa main.

— Malheureusement, cela signifie qu'il n'y a pas de place pour vous et vos semblables dans cette nouvelle croisade. Je vais me lancer dans la plus grande guerre que nous ayons jamais connue, et je ne peux me permettre d'être gêné dans ma course par ceux qui me sont déloyaux.

Horus sourit.

Son sourire était celui d’un ange exécuteur.

— Tuez-les tous, ordonna-t-il.

Sur l’injonction du Maître de Guerre, les tirs des bolters frappèrent la foule. La chair éclata en explosions embuées et une centaine de corps s’effondrèrent dès la première bordée. Les hurlements retentirent. La foule voulut fuir à l’opposé des Astartes, qui avancèrent parmi elle.

Mais il n’y avait nulle part où aller.

Les bolters tiraient, les épées tronçonneuses se levaient et s’abattaient.

Le massacre de tous prit moins d’une minute, et Horus s’en détourna pour profiter des derniers soubresauts d’Isstvan III. Abaddon émergea des ombres depuis lesquelles Maloghurst et lui avaient assisté à l’extermination des commémorateurs.

— Monseigneur, dit le premier capitaine en s’inclinant.

— Qu’y a-t-il, mon fils ?

— Les analyses des instruments révèlent que le virus s’est presque dissipé.

— Et les niveaux gazeux ?

— Ils crèvent les plafonds, monseigneur, sourit Abaddon. Les batteries n’attendent que votre ordre.

Horus observa les nuages malsains qui enveloppaient la planète.

Il suffirait d’une étincelle.

Il s’imagina la planète comme l’extrémité d’une mèche, d’une mèche qui se consumerait et ferait exploser la galaxie dans une grande conflagration. La conclusion sur Terra serait inexorable.

— Ordonnez aux batteries de faire feu, dit Horus d’un ton froid. Et que brûle la galaxie.

— Que l’Empereur nous préserve, murmura le moderati Cassar, incapable de taire son épouvante plus longtemps, et sans se soucier de qui l’entendrait. Les miasmes des gaz putrides collaient toujours aux yeux du Titan, et il n’entrevoyait qu’à peine le réseau des tranchées où la Death Guard émergeait des bunkers. Peu après que l’ordre de sceller le *Dies Irae* eut été donné, les Astartes s’étaient cloîtrés à l’abri, ayant manifestement reçu le même avertissement.

Les soldats Isstvaniens n’avaient pas reçu de semblables instructions. Le repli apparent de la Death Guard les avait fait sortir de leurs couverts, et encaisser de plein fouet les effets de l’agent biologique.

Les tranchées étaient étouffées par un magma de viande visqueuse, d'où dépassaient quelques cadavres humains à moitié formés, leurs visages fondus et leurs ventres éclatés par la décomposition. Des milliers et des milliers d'Isstvaniens gisaient en tas putréfiés, et d'épais ruisseaux noirs et collants de déliquescence s'écoulaient dans les branches des sapes.

Au-delà du champ de bataille, la mort avait dévoré les forêts qui s'étendaient en lisière de la cité Chorale. Elles ne ressemblaient plus qu'à des cimetières de troncs noircis, levés comme des bras squelettiques. La terre qui les avait nourris était saturée du poison biologique, et l'air épaissi par les vapeurs qu'avaient relâchées les océans de matière.

— Rapport de situation, réclama le princeps Turnet en regagnant le cockpit depuis la grande cavité dorsale du Titan.

— Nous sommes toujours étanches, déclara Aruken depuis l'autre bout de la passerelle. L'équipage n'a rien. Lecture zéro sur la détection de contaminants.

— Le virus s'est consumé de lui-même, dit Turnet. Cassar, que voyez-vous dehors ?

Cassar prit un instant pour rassembler ses pensées, en luttant toujours contre la magnitude hideuse de cet instant, qu'il n'aurait pu imaginer s'il n'y avait pas assisté par les yeux du *Dies Irae* .

— Les Isstvaniens sont… Sont morts, dit-il. Au travers des exhalaisons tourbillonnantes, il regarda de côté vers la masse de la ville. Ils sont tous morts.

— Et la Death Guard ?

Cassar scruta le sol plus attentivement. Des segments d'armures gris métallisé, partiellement enfoncés dans les épanchements muqueux, marquaient les endroits où des Astartes étaient tombés.

— Certains d'entre eux ont été pris au dépourvu, décrivit-il. Beaucoup sont morts, mais pour la majorité, l'ordre doit leur être parvenu à temps.

— L'ordre ?

— Oui, princeps, l'ordre de se mettre à l'abri ?

Turnet regarda par l'œil du Titan, du côté d'Aruken. Derrière la brume verdâtre, des guerriers de la Death Guard sécurisaient les tranchées autour de leurs casemates, en pataugeant dans les vestiges immondes des Isstvaniens.

— Quelle abomination, dit-il.

— Nous sommes tous bénis, jubila Cassar. Ils auraient si facilement pu

être…

— Surveillez votre langue, moderati ! La déviance mystique est un crime, par ordre du…

L'invective de Turnet mourut dans sa gorge. Un mouvement avait accaparé son attention.

Cassar suivit son regard, à temps pour voir les cieux éclairés par un rayon de lumière brillante : une frappe orbitale pénétrait les nuages hautement inflammables.

Il ne fallut qu'une étincelle.

Toute une biomasse en décomposition avait fait de l'atmosphère d'Isstvan III une épaisse couverture combustible. Le tir d'artillerie navale du *Vengeful Spirit* traversa l'espace, jusqu'à rejoindre les miasmes étouffants, et sa chaleur mit feu aux émanations de méthane, dans un grondement sourd qui sembla aspirer tout l'oxygène.

En une seconde, l'air se mit à brûler sur tout le paysage, en un maelström de flammes et de bruit. Des continents entiers furent calcinés, leurs panoramas réduits à de la roche nue, leurs dernières peuplades agonisantes incinérées en quelques secondes, alors que des vents ardents balayaient leur surface en une bourrasque de dévastation.

Les cités virent exploser leurs conduites de gaz et des colonnes de feu se dressèrent ponctuellement dans la tempête létale. Rien ne pouvait y survivre, et la chair, la pierre, le métal furent vitrifiés ou soudés par les températures inimaginables.

De grandes étendues de constructions s'effondrèrent, les corps de leurs anciens occupants réduits à des volutes de cendres. Des châteaux de marbre et des centres industriels névralgiques disparurent dans de gigantesques champignons ardents. L'orage de destruction se propagea autour d'Isstvan III, cruel, implacable, jusqu'à ce que le globe entier donnât l'impression de s'être embrasé.

Après avoir survécu à l'attaque virale, les Astartes sortis des bunkers furent consumés, tandis qu'ils cherchaient désespérément à se mettre à couvert une fois de plus.

Mais il ne pouvait se trouver de couvert contre cette tempête pour ceux qui avaient osé braver les éléments.

Lorsque les échos du recul de la batterie se furent enfin tus sur le vaisseau-amiral du Maître de Guerre, des milliards d'êtres avaient péri sur Isstvan

III.

Le moderati Cassar patientait désespérément alors que la tempête incandescente faisait rage autour du *Dies Irae* . Le Titan colossal oscillait tel un roseau dans le vent. Il ne pouvait qu'espérer que les nouveaux gyrostabilisateurs récemment installés par le Mechanicum tiendraient bon.

De l'autre côté de la passerelle, Aruken serrait de ses doigts aux articulations blanchissantes les rails qui entouraient son siège. Ses yeux étaient rivés par la terreur sur les vortex brûlants qui pirouettaient au-dehors, devant le pont de commandement.

— Empereur, protégez-nous. Empereur, protégez-nous. Empereur, protégez-nous, marmonnait Cassar à n'en plus finir, alors que les flammes avaient déjà grondé pendant ce qui lui sembla être une éternité. À l'intérieur de la tête du Titan, la moiteur était devenue intolérable depuis que les prises d'aération avaient été condamnées.

La chaleur avait rapidement monté, comme dans un autocuiseur géant, jusqu'à ce que Cassar eût l'impression qu'il ne pourrait plus respirer sans roussir les alvéoles de ses poumons. Il ferma les yeux. Les projections de données fantomatiques défilaient toujours sur ses rétines. La sueur lui coulait dans le dos en un véritable torrent. Il sut que le moment fatidique était arrivé, que c'était ainsi qu'il allait mourir : pas au combat, pas en propageant le Lectio Divinitatus, mais mijoté jusqu'à la mort à l'intérieur de son *Dies Irae* bien-aimé.

Il avait perdu la mesure du temps passé dans cette tempête de feu quand le noyau professionnel de son esprit remarqua que les courbes de température, après n'avoir cessé de grimper rapidement, commençaient à s'aplatir. Cassar ouvrit les yeux, et vit toujours la masse bouillonnante des flammes derrière les baies d'observation, mais vit aussi réapparaître des portions bleues du ciel. La combustion ambiante avait dévoré les derniers volumes de gaz libérés par les morts de la planète.

— La température baisse, annonça-t-il, stupéfait qu'ils fussent toujours en vie.

Aruken éclata de rire quand il réalisa lui aussi qu'ils allaient s'en sortir.

Le princeps vint se rasseoir dans son trône de commandement et commença à réinitialiser les séquences du Titan. Cassar se cala dans son propre siège, dont le cuir collait là où sa transpiration s'était accumulée. Il vit les lectures des capteurs externes s'afficher à nouveau alors que Turnet

les ouvrait au monde qui les environnait.

— Contrôle des systèmes, ordonna leur supérieur. Aruken hocha la tête, en essuyant d'un revers de manche son front humide.

— Les armes sont O.K., même s'il faudra surveiller notre cadence de tir. Les seuils de surchauffe sont déjà presque atteints.

— Confirmé, dit Cassar. Nous ne pourrons pas utiliser l'armement à plasma d'ici peu ; en essayant, nous nous ferions probablement sauter le bras.

— Enregistré, dit Turnet. Déclenchez les procédures de refroidissement d'urgence. Je veux que nos batteries soient prêtes à faire feu le plus tôt possible.

Cassar acquiesça, même s'il n'était pas certain de saisir la raison d'un tel impératif. Au dehors, rien ne pouvait avoir survécu ? En tout cas rien qu'un Titan pouvait craindre.

— Des appareils en approche ! cria Aruken, et Cassar leva les yeux, pour voir une nuée de points noirs, tombée du ciel cristallin, approcher à basse altitude des ruines noircies de la ville.

— Verrouillez-les, lâcha Turnet.

— Des appareils lourds, précisa Aruken. Ils se dirigent vers le centre de la ville. Ce qu'il reste du palais.

— À qui sont-ils ?

— Difficile à dire.

Cassar s'enfonça dans son siège et laissa les filaments des commandes de direction du Titan lui pénétrer le cerveau une nouvelle fois. Il engagea les systèmes de visée. Sa vision plongea dans le réticule de ciblage et zooma sur la formation volante, déjà à moitié disparue derrière les décombres et la fumée de la cité Chorale. Sur la peinture blanche des coques bordées de bleu, apparaissaient des mâchoires stylisées refermées autour d'une planète.

— Les World Eaters, annonça-t-il tout haut. Ce sont des World Eaters. Ce doit être la seconde vague.

— Il n'y a pas de seconde vague, dit calmement Turnet, comme pour lui-même. Aruken, déployez le mât de communication et mettez-moi en liaison avec le *Vengeful Spirit* .

— Avec le commandement de flotte ? demanda le moderati.

— Non, dit Turnet. Avec le Maître de Guerre.

Iacton Qruze les emmena dans les couloirs du *Vengeful Spirit* ; ils

dépassèrent les salles d'entraînement, la cour de Lupercal, et remontèrent des passages tortueux qu'aucun d'eux n'avait empruntés auparavant, pas même lorsqu'ils se cachaient de Maggard et de Maloghurst.

Le cœur de Sindermann battait un rythme rapide contre ses côtes. Le fait de réaliser quel sort Qruze venait de leur épargner l'avait empli d'un mélange curieux de soulagement et de chagrin. Ce qui avait dû arriver aux autres commémorateurs regroupés dans la salle d'audience ne laissait que peu de doute. L'idée que tant de personnes merveilleuses et créatives eussent été sacrifiées, pour servir les intérêts de ceux qui n'avaient aucune compréhension de leur art, l'irritait tout autant qu'elle l'attristait.

Il regarda Euphrati, qui paraissait être devenue plus forte depuis qu'ils avaient échappé à la mort. Bien que sa peau fût encore pâle sous ses cheveux dorés, elle ne faisait que souligner la puissance qui émanait d'elle. Et ses yeux brillaient.

Par contraste, Mersadie Oliton s'était visiblement affaiblie.

— Ils se lanceront bientôt à nos trousses, dit Keeler, si ça n'est pas déjà fait.

— Est-ce que nous arriverons à leur échapper ? demanda Mersadie, la voix brisée. Qruze ne lui répondit d'abord que d'un haussement d'épaules.

— Peut-être, ou peut-être pas.

— Et c'est tout ? s'angoissa Sindermann.

Keeler lui jeta un regard amusé.

— Non. Vous devriez le savoir, Kyril. Ça n'est jamais « tout », pas pour un croyant. Il y a toujours quelque chose d'autre, quelque chose à espérer quand tout s'achève.

Ils croisèrent plusieurs dômes d'observation donnant sur la froideur du vide sidéral, dont la vue ne servit qu'à rappeler à l'itérateur qu'ils étaient minuscules à l'échelle de la galaxie. Même la plus estompée des taches de lumière qu'il apercevait était une étoile à part entière, peut-être entourée par ses propres mondes, ses propres peuplades, des civilisations entières.

— Comment est-il possible que nous nous trouvions au centre d'événements d'une telle portée, aussi sans jamais avoir su présager d'eux ? murmura-t-il.

Après quelque temps, Sindermann parvint à resituer ses environs, en remarquant les signes familiers gravés sur les cloisons, et des indices qu'il reconnut lui disaient qu'ils approchaient de la baie d'embarquement. Qruze les menait d'un pas infaillible, très loin de l'image du sycophante misérable

qui lui avait été dépeint.

Les portes hermétiques vers la baie d'embarquement étaient closes. Des vestiges froissés étaient toujours accrochés à la structure du cadre, ceux des parchemins votifs et des offrandes faites au Maître de Guerre quand ses fils l'avaient emmené vers le Delphos.

— Venez, dit Qruze. Avec un peu de chance, il y aura un appareil que nous pourrons emprunter.

— Et pour aller où ? demanda Mersadie. Où pourrions-nous aller sans que le Maître de Guerre ne nous retrouve ?

Keeler tendit la main et la lui posa sur le bras.

— Ne t'en fais pas. Nous avons plus d'amis que tu ne l'imagines, Sadie. L'Empereur me guidera.

Les portes s'écartèrent en grondant et Qruze s'engagea dans la baie, la démarche confiante. Sindermann eut un sourire de soulagement en l'entendant dire :

— Là-bas. Le Thunderhawk Neuf Delta.

Mais le sourire quitta son visage quand la silhouette de Maggard, en armure dorée, vint se tenir devant l'appareil.

Saul Tarvitz observa l'expression d'incrédulité suprême sur le visage du capitaine Ehrlen. Celui-ci intégrait la magnitude de la destruction provoquée par la tempête de feu. Il ne restait plus rien de la cité Chorale telle qu'ils l'avaient connue. Le moindre lambeau de matière vivante en avait disparu, réduit à l'état de particules par le brasier rugissant qui avait suivi l'agression virale.

Tous les bâtiments étaient effondrés et couleur de suie, de telle sorte qu'Isstvan III ressemblait à un tableau de l'enfer. Certaines bâtisses, ou du moins leurs derniers matériaux combustibles, achevaient de se consumer. De longues flammes se dressaient en hauteur, défiant la gravité, au-dessus de pipelines et de raffineries qui continuaient de brûler jusqu'à épuisement de leurs réserves. Les effluves de chair et de métal brûlés étaient tenaces, le paysage méconnaissable ; ils y avaient pourtant combattu moins d'une heure plus tôt.

— Pourquoi ? fut tout ce qu'Ehrlen parvint à prononcer.

— Je ne sais pas, dit Tarvitz, en regrettant de ne rien trouver d'autre à lui répondre.

— Ça n'était pas les Isstvaniens, n'est-ce pas ?

Tarvitz aurait voulu pouvoir lui mentir, mais il savait que le World Eater aurait instantanément pu lire en lui.

— Non, dit-il. Ce n'était pas eux.

— Nous avons été trahis ?

Tarvitz acquiesça lentement.

— Pourquoi ? répéta Ehrlen.

— Je n'ai pas de réponse à vous apporter, frère, mais s'ils espéraient tous nous tuer par cet acte ignoble, ils ont échoué.

— Et les World Eaters leur feront regretter d'avoir échoué, jura Ehrlen, alors qu'un bruit nouveau s'élevait par-dessus les craquements des flammes et des pans de maçonnerie.

Tarvitz l'entendit à son tour et leva les yeux à temps pour voir un vol de Thunderhawks World Eaters se diriger vers leur position depuis l'extérieur de la ville. Des rafales s'abattirent sur eux en une pluie ardente, criblant les marbres noirs du sol.

— Restez là ! cria Ehrlen.

Les tirs appuyés tombèrent parmi les World Eaters alors que les engins cuirassés passaient au-dessus d'eux. Tarvitz s'accroupit près d'Ehrlen derrière l'ouverture d'une fenêtre disloquée, et entendit l'un des World Eaters grogner de douleur. Un des projectiles avait trouvé sa cible.

— Armes lourdes, répondez-leur ! ordonna Ehrlen d'une voix forte.

Par les trous de toits partiellement effondrés, la riposte fusa : celle des bolters lourds, accompagnée du rayon occasionnel d'un canon laser. Tarvitz s'écarta de la fenêtre quand les rafales leur furent retournées, traçant des lignes de petites détonations. D'autres World Eaters tombèrent, fauchés par un unique tir ou proprement déchiquetés.

L'un d'eux s'affaissa à côté de Tarvitz, l'arrière de la tête réduit à une crevasse rouge.

Les appareils virèrent pour procéder à un nouveau passage.

Autour de Tarvitz, les World Eaters pointèrent leurs armes droit vers eux. Leurs tirs de résistance jaillirent vers le ciel. L'un des cuirassés tomba, ses moteurs ayant pris feu, et vint se disloquer contre une carcasse de bâtiment encore fumante.

Tarvitz en comptait des dizaines d'autres. Sans doute tous ceux dont disposaient les World Eaters.

Le Thunderhawk de tête descendit parmi les ruines pour venir flotter à quelques mètres au-dessus du sol, sa rampe d'assaut ouverte, les tirs de

bolter crépitant autour de l’ouverture.

Ehrlen se tourna vers Tarvitz.

— Ce combat n’est pas le vôtre, cria-t-il pour se faire entendre. Partez !

— Un Emperor’s Children ne fuit jamais ! rétorqua Tarvitz en saisissant son épée.

— Il faudra bien !

Aucun space marine n’aurait pu encaisser la grêle de bolts qui atteignit l’intérieur de l’engin volant. Mais celui qui s’y trouvait n’était pas un combattant ordinaire.

Poussant un rugissement de fauve en chasse, Angron sauta de la rampe et atterrit dans un craquement sourd au milieu des gravats de la ville.

Il était un monstre de légende, immense et terrible. Le visage du primarque était déformé par la haine, et ses haches maculées du sang qu’elles avaient fait couler en des décennies. Alors qu’il touchait terre, d’autres World Eaters étaient déployés par les autres appareils.

Fidèles au Maître de Guerre, des milliers de guerriers suivirent leur primarque dans la cité Chorale en poussant leurs cris de guerre, faisant écho au hululement bestial d’Angron, et chargèrent ceux qui avaient été leurs frères.

Horus plongea le poing au travers de l’écran où s’affichait la transmission du *Dies Irae* , et l’image des engins World Eaters se fissura. Il se sentit bouillir de colère devant cet acte de défiance. Un de ses alliés… Non, un de ses *subordonnés* , avait désobéi à un ordre direct.

Aximand, Abaddon, Erebus et Maloghurst l’observaient prudemment. Horus s’imaginait aisément quelle pouvait être leur agitation nerveuse devant cette attaque impétueuse d’Angron contre les survivants du bombardement viral.

Qu’il y eût des survivants était déjà rageant en soi. L’action d’Angron donnait un tout nouveau tournant à la campagne d’Isstvan.

— Et pourtant, je m’avoue surpris, dit-il en ravalant sa fureur.

— Monseigneur, voulut intervenir Aximand, que v…

— Angron est un tueur !

Horus ne pouvait se contenir ; il se retourna brusquement vers son fils du Mournival.

— Il résout tous les problèmes par la violence, il frappe d’abord et réfléchit ensuite, quand cela lui arrive. Et malgré tout, je n’avais pas prévu

ça. Mais qu'aurait-il pu vouloir faire d'autre en voyant des survivants de sa légion dans la cité, attendre et regarder le reste de la flotte les pilonner depuis l'orbite ? Jamais de la vie ! Et je n'ai rien fait pour l'en empêcher !

Horus contempla les restes éclatés du moniteur.

— Je ne me laisserai plus jamais surprendre de cette manière. Il n'y aura plus d'aléas que je n'aurai pas anticipés.

— La question subsiste, dit Aximand. Que comptez-vous faire pour Angron ?

— Détruisez-le avec le reste de la cité, l'encouragea Abaddon sans hésiter. Si vous ne pouvez pas lui faire confiance pour obéir, il ne causera que des ennuis.

— Les World Eaters constituent un instrument de terreur exceptionnellement efficace, lui opposa Aximand. Pourquoi les anéantir alors qu'ils pourraient semer un tel désordre chez ceux qui resteront fidèles à l'Empereur ?

— Nous en trouverons toujours d'autres pour combattre, dit Abaddon ; ils seront nombreux à supplier de pouvoir se joindre au Maître de Guerre. Ceux qui sont incapables de suivre des ordres n'ont pas leur place avec nous.

— Angron est un tueur, certes, mais il est prévisible, intervint Erebus. Horus se hérissa devant l'insulte implicite que renfermaient les paroles du chapelain. Vous le garderez à votre botte en lâchant sa laisse de temps à autre.

— Les Word Bearers agissent peut-être par la trahison et le mensonge, le défia Abaddon, mais les Sons of Horus obéissent, ou ils meurent !

— Que savez-vous de ma légion ? lui demanda Erebus en affrontant de face l'ire du premier capitaine, son masque imperturbable ayant glissé de sur ses traits. Pour ma part, je connais des secrets qui vous détruiraient l'esprit ! Comment osez-vous me parler de tromperie ? Tout ceci, cette réalité, tout ce que vous croyez savoir, voilà en quoi réside le mensonge !

— Erebus ! gronda Horus, mettant instantanément fin à la confrontation. L'instant est mal choisi pour faire la propagande de ta légion. Ma décision est prise, et vos querelles sont inutiles.

— Alors Angron périra dans le bombardement ? demanda Maloghurst.

— Non, répondit Horus. Il ne mourra pas.

— Mais monseigneur, même si Angron devait finalement réussir à vaincre, cela pourrait lui prendre des semaines, dit Aximand.

— Il ne combattra pas seul. Savez-vous, mes fils, pourquoi l'Empereur m'a choisi comme Maître de Guerre ?

— Parce que vous étiez son fils favori, affirma Maloghurst. Vous êtes le plus grand guerrier, et le plus grand tacticien de la Grande Croisade. Des mondes entiers se sont rendus à la seule mention de votre nom.

— Je n'ai pas demandé à être bassement flatté, grogna Horus.

— Parce que vous n'avez jamais perdu, répondit Abaddon d'un ton posé.

— Et je n'ai jamais perdu, confirma Horus en faisant successivement peser son regard sur les quatre Astartes, parce je n'envisage que la victoire. Je n'ai encore jamais vu de situation qui ne pouvait être renversée et changée en triomphe. Aucun désavantage n'en reste un irrémédiablement. Et c'est pour *cela* que j'ai été fait Maître de Guerre. Je suis tombé sur Davin, et je suis ressorti plus fort de cette épreuve. Face à la Technocratie, nous avons dû faire face à des dissidences au sein de notre propre flotte ; j'ai donc profité de ce conflit pour me débarrasser des éléments séditieux. Aucun déboire ne peut pas devenir un élément de victoire. Angron a décidé de livrer une offensive au sol sur Isstvan III ? Je pourrais considérer cela comme un échec, et limiter son impact en pulvérisant Angron avec ses World Eaters et le reste de la planète. Ou je peux essayer de forger un triomphe dont les répercussions se ressentiront loin dans l'avenir.

Ce fut Maloghurst qui brisa le silence qui s'ensuivit.

— Qu'exigez-vous de nous, Maître de Guerre ?

— Informe les autres légions qu'il leur faut se préparer pour un assaut total sur les loyalistes qui se trouvent dans la cité Chorale. Ezekyle, rassemble la légion. Que l'offensive soit prête à être lancée dans deux heures.

— Ce sera un honneur pour moi de la mener, dit Abaddon.

— Tu ne la mèneras pas. L'honneur reviendra à Sedirae et Targost.

Les humeurs d'Abaddon s'enflammèrent.

— Mais je suis le premier capitaine ! Cette victoire demande résolution et brutalité ! Elle est taillée pour moi !

— Tu es un capitaine du Mournival, Ezekyle, lui rappela Horus. J'ai un autre rôle à l'esprit pour toi et Aximand. Un rôle dont je suis sûr que vous saurez l'apprécier.

— Oui, monseigneur, dit Abaddon, la frustration refluant de son visage.

— Quant à toi, Erebus…

— Monseigneur ?

— Tiens-toi à l'écart de tout cela. Tous à vos devoirs, mes fils.

OceanofPDF.com



Rylanor l'Ancien observe la mort d'un monde.

OceanofPDF.com

TREIZE

Maggard
Factions
Les Luna Wolves

Le princeps tendait l’oreille aux ordres qu’il recevait directement par son oreillette, des ordres que Cassar n’entendait pas, et qu’il ne souhaitait pas entendre, lui qui faisait son possible pour ne pas vomir. Chaque fois que son esprit s’égarait en dehors des systèmes du *Dies Irae* , il n’apercevait que les enchevêtrements de décombres calcinés. Sa conscience s’était repliée à l’intérieur de la machine, où sa perception se limitait à la carrure massive du Titan.

Autour de lui, le *Dies Irae* revenait à la vie ; il sentait la puissance affluer dans ses membres, sentait les armes se recharger. Le réacteur à plasma enfermé en son cœur battait à l’unisson du sien, une boule de flamme nucléaire où brûlait l’ardeur de juste, celle de l’Empereur.

Même ici, au milieu de toute cette horreur, l’Empereur était avec lui. La machine divine était l’instrument de Sa volonté, et continuait de se dresser fermement après avoir résisté à toute cette destruction. Cette pensée réconforta Cassar et l’aida à recentrer ses esprits. Si l’Empereur était ici, l’Empereur le protégerait.

— Nous venons de recevoir des instructions du *Vengeful Spirit* , dit froidement Turnet. Moderati, ouvrez le feu.

Aruken crut n’avoir pas compris.

— Il n’y a plus personne sur qui tirer, princeps, les Isstvaniens sont tous morts.

Pour Cassar, dominé par l’interface du Titan, la voix d’Aruken paraissait lointaine, bien qu’il entendît Turnet aussi distinctement que s’il lui parlait à l’oreille.

— Pas sur les Isstvaniens, répondit Turnet. Faites feu sur la Death Guard.

— Excusez-moi ? Sur la Death Guard ?

— Je n’ai pas l’habitude de répéter mes ordres, moderati, s’irrita Turnet, et celui que je viens de vous donner est de tirer sur la Death Guard. Cette légion a défié le Maître de Guerre.

Cassar se figea. Comme s’il n’y avait pas eu assez de morts sur Isstvan III, le *Dies Irae* était maintenant contraint de se retourner contre la Death Guard, contre le contingent qu’il avait soutenu.

— Pardonnez-moi, princeps, mais ça n’a aucun sens.

— Je ne vous demande pas d’y trouver un sens ! s’égosilla Turnet, dont la patience avait atteint ses limites. Faites ce que je vous dis !

Titus Cassar regarda son supérieur droit dans les yeux. La vérité le frappa comme si l’Empereur avait tendu la main depuis Terra pour l’emplir de Sa lumière.

— Ce ne sont pas les Isstvaniens qui nous ont bombardés, n’est-ce pas ? le questionna-t-il. L’attaque venait du Maître de Guerre.

Le visage de Turnet se plissa lentement en un sourire, et Cassar le vit tendre la main vers l’étui de son arme d’appoint.

Il n’allait pas lui laisser l’avantage de dégainer le premier.

Les deux hommes se saisirent de leur pistolet et tirèrent.

Maggard fit un pas en avant en sortant sa rapière kirlienne du fourreau, le pistolet déjà à la main. Sa carrure était encore plus massive que dans le souvenir de Sindermann ; ses proportions avaient gonflé au-delà des niveaux humains et rappelaient davantage celles des Astartes. Avait-ce été sa récompense pour services rendus au Maître de Guerre ?

Sans même se fendre de paroles liminaires, Qruze pointa son bolter et tira. Mais l’armure de Maggard était l’égale de la sienne, et la rafale ne fit qu’annoncer le début de leur duel.

Sindermann et Mersadie se baissèrent quand Maggard riposta. Les deux guerriers coururent l’un vers l’autre dans le vacarme effroyable de leurs échanges.

Keeler, elle, regarda calmement les projectiles de Maggard arracher quelques fragments à l'armure de Qruze. Avant qu'il ne pût tirer davantage, Qruze fut sur lui.

Son poing atteignit Maggard au ventre, mais le tueur muet encaissa le choc et abattit son épée vers l'Astartes. Qruze recula la tête devant l'ample coup vertical. Le tranchant entailla son armure au niveau de son estomac.

Le sang coula brièvement de la lacération. Pris par la douleur soudaine, Qruze tomba sur un genou avant de tirer son couteau de combat, à la lame aussi longue qu'une épée de mortel.

Maggard se jeta sur lui, la rapière lui ouvrit une profonde entaille dans le flanc et à nouveau le sang du vénérable Astartes fut versé ; un troisième coup potentiellement fatal fila vers Qruze, mais cette fois, poignard et lame kirlienne se rencontrèrent dans une gerbe d'étincelles. Qruze fut le plus prompt à réagir et enfonça son arme dans l'interstice d'une des jambières de Maggard. Son adversaire recula en titubant. Avec une légère difficulté, Qruze se remit debout.

L'assassin se rapprocha et porta une attaque de l'estoc. Par son physique, Maggard était presque l'égal du Marine, et avait sa jeunesse pour lui, mais même Sindermann pouvait entrevoir qu'il demeurait plus lent, comme s'il ne s'était pas encore adapté à ce corps nouveau.

Qruze s'écarta du grand arc que décrivit l'épée de Maggard et passa aussitôt à l'intérieur de sa garde, en tendant le bras pour lui emprisonner la tête dans le creux de son coude.

Son autre bras se rapprocha afin de lui plonger son couteau dans la gorge, mais une main agrippa celle de Qruze dans une poigne d'acier, et arrêta la pointe à quelques centimètres de la jugulaire palpitante.

Qruze se démena pour pousser la lame vers le haut, mais la force récemment accrue de Maggard se révéla supérieure à la sienne, et le poignard s'écarta lentement de côté. Des perles de sueur apparurent sur son visage. Sindermann le regardait. Ça n'était pas une lutte que l'Astartes pouvait gagner seul.

L'itérateur se releva et courut vers le pistolet que Maggard avait laissé tomber, à l'apparence rendue encore plus froide par sa finition noire et mate. Même dessinée pour une main d'homme ordinaire, dans la sienne, l'arme lui parut absolument immense.

Sindermann levait le pistolet à bout de bras et marcha vers l'empoignade des deux guerriers. Il ne pouvait se risquer à tirer depuis une quelconque

distance. Il n’était pas entraîné à cela, et risquait tout autant de toucher celui qui les avait sauvés.

Arrivé près de leur ennemi, il posa le canon de l’arme sur sa jambe, à l’endroit même de sa blessure, là où s’était enfoncé le coup du poignard de Qruze. Il pressa la détente et le recul faillit lui briser le poignet, mais l’effet de son intervention compensa largement cette souffrance.

La bouche de Maggard s’ouvrit en un cri silencieux, son corps entier tressaillit sous cette torture soudaine. Sa prise sur le couteau se relâcha, et avec un grand cri de colère, Qruze le lui enfonça sous la base de la mâchoire, jusqu’au travers du palais.

Maggard se crispa et s’affaissa de côté avec la force d’un arbre abattu. L’assassin en armure dorée et l’Astartes roulèrent au sol. Qruze se percha sur son adversaire, la main toujours fermée sur le poignard.

Le temps d’un geste de défi ultime, Maggard lui cracha son sang au visage. Qruze lui enfonça son couteau plus profondément sous la gorge, et atteignit son cerveau.

Maggard fut pris d’un spasme, sa masse conséquente se débattit brièvement. Lorsqu’il cessa de le sentir bouger, Qruze fixait une paire d’yeux éteints.

Il prit appui sur le cadavre et se releva.

— Face à face, dit Qruze, la respiration lourde après avoir lutté de la sorte. Pas dans le dos, par depuis un millier de kilomètres dans l’espace. Face à face.

Il se tourna vers Sindermann et le remercia d’un hochement de tête. Le guerrier était blessé et fatigué, mais une sérénité apparente se lisait en lui.

— Je me souviens des jours anciens, dit-il. Nous étions des frères sur Cthonia. Pas seulement entre nous, mais aussi envers nos ennemis. C’est ce que l’Empereur a vu quand il a atteint nos ruches. Nous formions des gangs de tueurs des rues, comme il en existe sur un millier d’autres mondes ; cependant, nous respections un code qui nous était plus précieux que la vie. C’est cela qu’il a pris de nous, pour en faire les Luna Wolves. Je croyais que si un seul d’entre nous devait s’en rappeler, ce serait le Maître de Guerre, parce que c’était lui que l’Empereur avait choisi pour nous mener.

— Non, dit Keeler. Vous étiez le dernier.

— Et quand je l’ai réalisé, j’ai… Je leur ai dit ce qu’ils voulaient entendre. J’ai essayé de rester l’un d’eux, et j’y suis arrivé. J’avais presque oublié, jusqu’à… Jusqu’à maintenant.

Les yeux de Qruze revinrent vers Keeler et son visage se durcit.

— Je n'ai rien fait, lui assura Keeler, répondant à la question qu'il n'avait pas posée. Vous l'avez dit vous-même ; l'honneur cthonien est la raison pour laquelle l'Empereur vous a choisis, vous et vos frères, pour devenir les Luna Wolves. Peut-être est-ce l'Empereur qui vous l'a rappelé.

— J'ai vu tout ceci se profiler depuis si longtemps, mais je n'ai rien fait. Je croyais que tel était notre code de conduite désormais. Rien n'a vraiment changé, pourtant. L'ennemi était un étranger, il est maintenant l'un des nôtres.

— Bon, aussi profondes que soient toutes ces considérations, est-ce qu'on ne pourrait pas se tirer d'ici ? les implora Mersadie.

Qruze hocha la tête et les dirigea vers le Thunderhawk.

— Vous avez raison, Mademoiselle Oliton, quittons ce vaisseau. Je n'ai plus rien à y faire.

— Nous sommes avec vous, capitaine, dit Sindermann, qui enjambait maladroitement le corps de Maggard afin de les suivre. L'emprise que les années avaient eue sur l'Astartes semblait s'être levée, comme si l'énergie dépensée pendant le combat venait de lui être rendue, avec des intérêts. L'itérateur surprenait dans les yeux d'Iacton Qruze un éclat qu'il n'y avait jamais vu auparavant.

La flamme de sa conscience venait d'être ranimée. Elle rappela à Sindermann qu'il y avait encore de l'espoir.

Et rien n'était si dangereux dans cette galaxie qu'une lueur d'espérance.

Le tir de Turnet partit trop haut, et celui de Cassar trop à gauche. Jonah Aruken se jeta à couvert quand les balles ricochèrent contre la courbure du plafond. Turnet plongea derrière son fauteuil de commandement tandis que le moderati se levait de son propre siège enfoncé dans le sol du cockpit, à hauteur d'œil du Titan. Cassar tira à nouveau et des étincelles jaillirent : le projectile de son automatique avait touché les appareils disposés autour du trône de Turnet.

Turnet répliqua et Cassar se laissa tomber dans l'abri que lui procurait le renfoncement de son poste. Les prises connectrices s'étaient déracinées de son crâne, et son sang lui ruisselait sur le visage. Des filaments métalliques lui étaient restés accrochés à la nuque.

Son esprit trépidait d'avoir été arraché si brutalement à la machine divine.

— Titus ! brailla Aruken. Vous êtes fou ?

— Moderati, lâchez votre arme ou je devrais vous tuer ! cria Turnet. Lâchez votre arme et rendez-vous !

— C'est une trahison ! s'égosilla à son tour Cassar. Jonah, vous savez que j'ai raison ! C'est le Maître de Guerre qui a fait s'abattre la mort sur cette ville, pour tuer ceux qui ont la foi !

Turnet tira à l'aveuglette, toujours caché derrière l'électronique élaborée de son trône de commandement.

— La foi ? Vous trahiriez le Maître de Guerre à cause de votre doctrine ? Avez-vous conscience que vous être malade ? La religion est une maladie, et j'aurais dû vous mettre à pied depuis bien longtemps.

Cassar réfléchit vite. L'habitacle de la tête n'avait qu'une seule issue : la porte menant vers la cavité dorsale du Titan, où se trouvait le générateur à plasma, ainsi que toute l'équipe d'ingénieurs chargée de le faire fonctionner. Il ne pouvait pas se mettre à courir, de peur que Turnet ne l'abatte dès qu'il aurait quitté son couvert.

Mais l'inverse était vrai pour Turnet.

Ils étaient dans l'impasse.

— Vous saviez, dit-il, pour le bombardement.

— Bien sûr. Comment pouvez-vous être aussi imbécile ? Vous ne vous rendez même pas compte de ce qui se passe sous vos yeux ?

— Le Maître de Guerre a trahi l'Empereur, poursuivit Cassar.

— Il n'y a plus d'Empereur, lui rétorqua Turnet. Il nous a abandonnés. Il s'est désintéressé de l'Imperium que des hommes avaient conquis pour lui au prix de leurs vies. Il s'en moque. Mais pas le Maître de Guerre. C'est lui qui a conquis cette galaxie, et il lui appartient de régner sur elle. Certains refusent de l'admettre : ce sont eux qui l'ont forcé à commettre ceci, pour qu'il puisse ensuite faire ce qui doit être fait.

Cassar se sentait la tête lui tourner. Son princeps se détournait lui aussi de tout ce que l'Empereur avait érigé, et leur combat sur cette passerelle de contrôle lui parut tout à fait représentatif de ce qui allait se produire dans un plus large contexte.

Turnet se releva et tira deux fois tandis qu'il courait vers la porte. Les deux balles allèrent frapper la cloison derrière Cassar.

— Je ne vous laisserai pas faire ! hurla-t-il en ripostant. Son premier tir rata le princeps, qui à présent se débattait avec la roue centrale du verrou de la porte.

Cassar aligna sa mire sur le dos de Turnet.

— Titus ! Non ! cria Aruken. Il tira violemment sur la manette principale de la direction motrice. Le Titan se pencha brusquement ; le pont entier s'inclina comme celui d'un navire en pleine tempête. Cassar avait laissé passer sa chance de faire feu et fut projeté en arrière contre le mur. Turnet, resté accroché à la poignée, ouvrit la porte et quitta la ligne de tir de Cassar en même temps que le pont du Titan.

Cassar se remit sur ses pieds alors que le Titan se redressait. Une forme bougea devant lui ; il faillit tirer, et réalisa à temps qu'il s'agissait de Jonah Aruken.

— Titus, ne faites pas ça.

— Je n'ai pas le choix. C'est une trahison.

— Rien ne vous oblige à mourir.

Cassar tourna brusquement la tête vers l'œil du Titan, par lequel ils pouvaient toujours voir la Death Guard remonter les tranchées et leur sol poisseux.

— Rien ne nous oblige non plus à les tuer. Vous savez que j'ai raison, Aruken. Vous savez que le Maître de Guerre a trahi l'Imperium. Si nous arrivons à disposer du *Dies Irae* , nous pourrons y faire quelque chose.

Le regard d'Aruken se baissa vers l'arme que Cassar tenait à la main.

— C'est terminé, Titus. Donnez-moi cette arme.

— Jonah, vous êtes avec moi, ou vous êtes contre moi, lui répondit l'autre moderati d'une voix impassible. Êtes-vous fidèle à l'Empereur ou à Son ennemi ? Le choix vous appartient.

Il avait souvent été dit qu'un space marine ne connaissait pas la peur.

Une telle affirmation n'était pas entièrement vraie : un space marine pouvait connaître la peur, mais son entraînement et sa discipline lui permettaient de la surmonter, pour que son efficacité martiale n'en soit pas affectée. Le capitaine Saul Tarvitz ne faisait pas exception. Il avait tenu tête à des rideaux de tirs, à des xenos monstrueux, et avait même entrevu les prédateurs du Warp. Mais quand Angron les chargea, il recula.

Le primarque enfonça les ruines tel un bélier, beugla un cri de dément, et sabra d'un seul coup de hache tronçonneuse deux World Eaters loyalistes, en abattant son autre hache qui traversa le torse d'un troisième. Ses World Eaters renégats se ruèrent par-dessus les éboulis, pistolet au poing ou frappant à l'arme tronçonneuse.

— À mort ! hurla le capitaine Ehrlen quand les loyalistes répondirent à la

charge en se jetant comme un seul homme sur leurs ennemis. Tarvitz avait l'habitude des offensives faites de feintes et de contre-manœuvres, d'angles de tir combinés, d'un choix attentif des cibles, de grâce et de précision dans la traversée des rangs adverses. Les World Eaters ne combattaient pas avec la même perfection que les Emperor's Children, mais avec rage et hostilité, avec brutalité, et un désir de détruire.

Et ils combattaient contre les leurs avec plus de haine que jamais, contre des frères de bataille aux côtés desquels ils avaient fait la guerre des décennies durant.

Tarvitz fit demi-tour devant ce carnage. Des World Eaters le bousculèrent, pour pouvoir se jeter sur Angron malgré les corps qui gisaient aux alentours et les informaient de leur destin à venir. Tarvitz se courba, courut l'épaulière en avant, et passa au travers d'un mur lézardé. Dans la cour où il déboucha, les statues avaient été griffées et décapitées par les batailles des heures précédentes.

Il jeta un regard derrière lui. Des milliers de World Eaters, pris dans un tourbillon de combats, se poussaient pour mieux pouvoir se jeter les uns sur les autres. Dans l'œil de ce cyclone se tenait Angron, massif et terrible, assénant ses coups de hache.

Le capitaine Ehrlen vint s'écraser au sol non loin de l'Emperor's Children. Ses yeux clignèrent, avant qu'il ne roulât sur le dos pour se remettre debout. Le visage d'Ehrlen avait été lacéré. Seuls ses yeux demeuraient reconnaissables sur son masque de sang. Des World Eaters se jetèrent sur lui en meute, le plaquèrent à terre et se mirent à l'ouvrage comme s'ils débitaient un quartier de viande.

Des rafales traversèrent les murs. La bataille se propagea à la cour ; des World Eaters aux prises avec d'autres redressaient difficilement leurs bolters pour tirer à bout portant, ou éventraient leurs frères à coups de hache tronçonneuse. Tarvitz courut quand un pan de mur s'effondra et qu'une dizaine de traîtres s'en échappèrent.

Il se jeta derrière un pilier ; les bolts, par leurs impacts, en arrachèrent des éclats de marbre. Le son des affrontements les avait suivis. Tarvitz comprit qu'il devait essayer d'aller trouver les Emperor's Children. Avec ses compagnons à ses côtés, il pourrait imposer une certaine forme d'ordre dans ce combat chaotique.

Il s'élança au pas de course. Des tirs étaient dirigés sur lui de toutes les directions. Il se rua au travers des ruines d'un salon grandiose, jusqu'à une

cuisine caverneuse aux murs de pierre.

Il continua de courir et de se frayer un chemin en enfonçant des cloisons, pour se retrouver finalement dans une des rues de la cité Chorale. Un Thunderhawk en flammes passa au-dessus de sa tête et s'écrasa sur un bâtiment dans un panache orange. Des tirs retentissaient dans l'aile qu'il venait de quitter. Un rugissement d'Angron couvrit le tumulte de la bataille.

Le dôme splendide du palais du maître de chœur se dressait au-dessus de la ville, par-delà ses vestiges noircis.

Alors qu'il faisait route vers les autres Emperor's Children, Tarvitz se jura que s'il devait trouver la mort sur ce monde dévasté, il irait à sa rencontre au milieu de ses frères. Et dans la mort, il défierait la discorde que le Maître de Guerre avait voulu semer parmi eux.

Loken regarda les Sons of Horus atterrir à l'autre bout du fort-sirène. Ses propres space marines, qu'il n'arrivait plus à considérer comme des Sons of Horus, étaient déployés autour de la tour funéraire en une formation défensive irréprochable. Les armes lourdes dominaient la vallée des temples, que tout attaquant serait contraint d'emprunter, et les escouades tactiques tenaient les points névralgiques où elles pourraient combattre selon leurs propres règles.

Mais l'adversaire n'était plus l'armée Isstvanienne.

— Je pensais qu'ils nous bombarderaient encore, dit Torgaddon.

— C'est ce qu'ils auraient dû faire. Quelque chose d'imprévu a dû se passer, estima Loken.

— Je te parie que c'est à cause d'Abaddon. Ça le démangeait de nous affronter face à face, et Horus n'a pas pu le retenir.

— Ou Sedirae, peut-être, conjectura Loken avec de la répugnance dans la voix.

Les rayons de l'après-midi tombaient en voiles séparés entre les ombres du rempart et des flèches.

— Je n'aurais jamais cru que ça finirait ainsi, Tarik. En attaquant une forteresse xenos, oui, ou même en défendant… En défendant Terra, comme dans les poèmes épiques. Quelque chose de poignant qui aurait donné matière aux commémorateurs. Je n'aurais jamais cru que je pourrais tomber en étant retranché dans un endroit horrible comme celui-ci, contre mes propres frères de bataille.

— Oui, mais il faut dire que tu as toujours été un idéaliste.

Les Sons of Horus se posaient au pied de la flèche funéraire la plus éloignée, de l'autre côté du vallon. L'endroit optimal depuis lequel frapper. Loken sut que cette bataille serait la plus dure qu'il avait jamais eu à livrer.

— Nous ne sommes pas obligés de mourir ici, dit Torgaddon. Loken le regarda.

— Non, je sais que nous pouvons gagner ; nous pouvons leur tirer dessus avec tout ce que nous avons, puis je mènerai la charge de l'avant, et il y a une chance qu…

— Tu m'as mal compris, l'interrompit Torgaddon. Je veux dire que rien ne nous oblige à les affronter *ici* . Nous pourrions franchir la grande porte et partir vers la ville. Si nous allons vers le palais du maître de chœur, nous pouvons nous grouper avec les Emperor's Children ou les World Eaters. Lucius a dit que Saul Tarvitz était venu les prévenir, donc ils savent que nous sommes trahis.

— Saul Tarvitz est sur Isstvan III ? Un espoir soudain s'était allumé dans la poitrine de Loken.

— Apparemment, lui confirma Torgaddon. On peut certainement les aider. À fortifier une position à l'intérieur du palais.

Loken reporta son regard de l'autre côté des temples et des tours funéraires.

— Toi, tu serais prêt à battre en retraite ?

— Puisque nous n'avons aucune chance, et puisque nous pouvons trouver un meilleur terrain pour les affronter, oui.

— Nous n'aurons peut-être pas d'autre opportunité de les affronter en meilleurs termes, Tarik. La cité Chorale est anéantie. Toute cette maudite planète est morte. Nous devons seulement espérer leur faire payer leur trahison et la mort des frères que nous avons perdus.

— Mourir inutilement ne les ressuscitera pas, Garvi. Moi aussi, je veux ma vengeance, mais je ne vais pas sacrifier le peu de guerriers qu'il me reste pour un simple acte de défi. Réfléchis-y. Demande-toi vraiment s'il y a une raison de les affronter ici.

Loken entendait déjà les premières rafales, et comprit que Torgaddon avait raison. Ils étaient toujours les Astartes les mieux entraînés et les plus disciplinés, et s'il voulait combattre ceux qui l'avaient renié, il devait le faire avec sa tête, davantage qu'avec son cœur.

— Tu as raison, dit-il. Nous devrions essayer de rejoindre Tarvitz. Nous devons nous organiser pour préparer une contre-attaque.

— Nous allons vraiment le leur faire payer, Garvi. Nous pouvons les contraindre à une bataille qui les retiendra ici. Si Tarvitz a pu nous prévenir, qui sait si d'autres ne sont pas partis avertir Terra ? Peut-être que les autres légions sont déjà au courant. Quelqu'un nous a sous-estimés ; ils pensaient que ce serait un massacre. Mais nous allons transformer Isstvan III en vrai terrain de guerre.

— Tu crois que nous y arriverons ?

— Nous sommes les Luna Wolves, Garvi. Nous sommes capables de tout.

Loken serra la main de son ami et accepta la vérité de ces mots. Il se tourna vers les hommes arrangés autour d'eux, qui scrutaient la vallée derrière la mire de leurs armes.

— Astartes ! cria-t-il. Vous savez tous ce qui est arrivé, et je partage votre indignation, mais je veux que vous vous concentriez sur ce qui doit être fait. Ne laissez pas la passion vous masquer les réalités de la guerre. Des liens de fraternité ont été brisés et nous ne sommes plus les Sons of Horus. Ce nom n'a plus aucune signification pour nous. Nous sommes redevenus les Luna Wolves, les soldats de l'Empereur !

Une ovation assourdissante accueillit ses paroles. Loken continua.

— Nous allons céder cette position à l'ennemi et nous allons franchir la grande porte pour nous diriger vers le palais. Le capitaine Torgaddon et moi allons mener le fer de lance avec les unités d'assaut.

En quelques minutes, les Sons of Horus débaptisés furent prêts au départ ; les escouades d'assaut se placèrent à l'avant, sur les ordres tonitruants de Torgaddon. Loken rassembla un groupe de guerriers autour de lui, afin de constituer une poche de résistance dans l'ombre de la tour funéraire.

— Tuer pour les vivants, et tuer pour les morts, lança Torgaddon quand tous furent parés à faire mouvement.

— Tuer pour les vivants, répondit Loken. La formation, forte d'environ deux mille Luna Wolves, commença la traversée sinistre du fort-sirène en direction des portes gigantesques.

Loken se retourna vers la vallée. Les formes des Sons of Horus avançaient vers eux ; d'autres, plus larges et plus sombres, se profilaient au loin, broyant sur leur passage les sculptures et les chapelles. Des Rhino, des Land Raiders, même la silhouette allongée d'un Dreadnought.

Loken songea que cette tragédie, cette nécessité de combattre ses frères auraient dû l'emplir de tristesse.

Pourtant, ce qu'il ressentait n'était que de la haine.

Les yeux d'Aruken étaient caves ; il transpirait. Cassar était confondu de voir son arrogance habituelle remplacée par une telle peur. Malgré cette peur, il savait ne pas pouvoir faire totalement confiance à Jonah Aruken.

— Il faut que ça cesse, dit ce dernier. Vous ne comptez pas mourir en martyr, tout de même ?

— En martyr ? C'est un drôle de mot pour quelqu'un qui affirme ne pas croire.

Un vague sourire apparut sur le visage d'Aruken.

— Je ne suis pas aussi stupide que vous le croyez, Titus ; vous êtes quelqu'un de qualité, et un excellent moderati. Et vous croyez véritablement en quelque chose, ce qui est beaucoup plus que la plupart des gens. Alors je préférerais que vous évitiez de mourir.

Cassar ne répondit pas avec la même légèreté forcée.

— Arrêtez. Je sais très bien que vous le dites uniquement pour que Turnet vous entende. Je suis sûr qu'il n'en perd pas une miette.

— Probablement, mais il sait que dès qu'il ouvrira cette porte, vous lui ferez sauter le caisson. Alors je suppose que nous sommes à peu près libres de dire ce que nous voulons.

La main de Cassar se desserra un peu autour de son pistolet.

— Jurez-moi que vous n'êtes pas dans sa poche ?

— Hé, dites, il nous est arrivé pas mal de choses assez bizarres ces temps-ci, pas vrai ? Je sais très bien ce que vous pouvez ressentir.

Cassar secoua la tête.

— Non, vous n'en avez aucune idée, et je vois très bien ce que vous essayez de faire. Je ne peux pas reculer, je dois rester fidèle à l'Empereur. Je ne me rendrai pas aussi facilement.

— Écoutez, Titus, si vous souhaitez croire en lui, vous êtes libre. Mais vous n'avez rien à prouver à qui que ce soit.

— Vous croyez que je fais ça juste pour les apparences ? s'indigna Cassar, en pointant son arme vers la gorge d'Aruken.

Celui-ci tendit les mains devant lui, et contourna lentement le siège de commandement du princeps pour aller se tenir à l'opposé de Cassar.

— L'Empereur n'est pas une figure de proue à laquelle je me raccroche, dit ce dernier. Il est un dieu. J'ai vu sa sainte, j'ai vu les miracles qu'Il a accomplis, et vous aussi, vous les avez vus ! Pensez à tout ce que vous avez vu, Jonah, et vous allez comprendre que vous *devez* m'aider !

— J'ai vu des choses étranges, mais…

— Ne les niez pas, le coupa Cassar. Elles se sont produites, aussi vrai que vous et moi, nous sommes à l'intérieur de cette machine. Jonah, il y a un Empereur, et Il veille sur nous tous. Il nous juge d'après les choix que nous faisons quand ces choix sont difficiles. Le Maître de Guerre nous a trahis ; en reculant et en le laissant faire, je trahirais l'Empereur moi aussi. Certains principes doivent être défendus. Vous ne vous en rendez pas compte ? Si certains de nous ne résistent pas, le Maître de Guerre aura gagné, et même le souvenir de sa trahison finira par s'effacer.

Aruken secoua la tête d'insatisfaction.

— Titus, si vous acceptiez seulement de…

— D'après vous, rien de ce que vous avez vu n'aurait pu vous convaincre de croire ?

Dépité, Cassar se détourna de lui. Il alla regarder par les panneaux de verre roussi, vers la Death Guard en train de se regrouper.

— Titus, cela fait longtemps que je n'ai plus cru en rien, dit Aruken. J'en suis sincèrement désolé, et je suis aussi désolé de devoir faire ça.

Cassar se retourna. Jonah Aruken avait dégainé son pistolet, qu'il braquait droit sur lui.

— Jonah, dit Cassar. Vous me trahiriez, vous aussi ? Après tout ce que nous avons vu ?

— Une seule chose me fait envie, Titus, et c'est d'obtenir le commandement de mon propre Titan. Un jour, je veux devenir le princeps Aruken, et ça n'arrivera jamais si je vous laisse faire ce que vous avez en tête.

— Savoir que cette galaxie tout entière est privée de croire, savoir qu'on est peut-être le seul à croire… Et croire tout de même. Voilà ce qu'est vraiment la foi, Aruken. J'aurais voulu vous le faire comprendre.

— Il est trop tard pour ça, Titus. Je suis désolé.

À trois reprises, l'arme d'Aruken tira, emplissant l'habitacle de bruit et de lumière.

Tarvitz apercevait encore la bataille depuis l'ombre d'une arche d'entrée menant vers le palais. Il avait échappé à la tuerie qu'Angron avait provoquée, et était parvenu à rallier les siens. La vision du primarque demeurait néanmoins très vivace dans son esprit.

Par-dessus son épaule, il regarda vers l'intérieur. Les dépouilles de la garde palatiale encombraient les couloirs qui s'assombrissaient : la fin de

l’après-midi commençait à allonger les ombres. La nuit viendrait bientôt.

— Lucius, appela-t-il par la fréquence saturée de parasites. Lucius, répondez.

— Saul ? Qu’est-ce que vous voyez ?

— Des Thunderhawks et des modules d’atterrissage à nos couleurs se posent tout près, au nord.

— Notre primarque nous fait l’honneur de sa présence ?

— Il semble que ce soit Eidolon, annonça Tarvitz avec satisfaction. La liaison était effroyablement mauvaise : les forces du Maître du Guerre allaient bien entendu tenter de brouiller leurs canaux de transmission, sans compromettre les leurs.

— Lucius, Angron va venir par ici. Les World Eaters loyalistes qui sont sur sa route ne pourront pas l’empêcher, il va se diriger vers le palais.

— Alors nous allons nous battre, décréta Lucius sur un ton pince-sans-rire. J’espère qu’Angron se révélera un adversaire décent. J’en ai peut-être enfin trouvé un à ma mesure.

— Ne vous gênez pas, je vous le laisse. Mais nous devons faire en sorte que notre résistance soit utile. Commencez à établir des barricades autour du dôme central. Si Angron nous en laisse le temps, nous irons fortifier les autres dômes principaux et les voies de jonction.

— Et depuis quand est-ce vous qui commandez ? plaisanta Lucius. C’est moi qui ai tué Vardus Praal.

Il ressemblait bien à son ami de faire preuve de cet humour puéril, même en des heures aussi explosives. Tarvitz ravala la colère qu’il sentait le gagner.

— Dépêchez-vous de venir nous aider. Nous n’avons pas beaucoup de temps.

Le Thunderhawk s’éloigna du *Vengeful Spirit* en prenant de la vitesse quand Qruze eut enclenché la postcombustion. Mersadie se sentait presque ivre de joie d’avoir enfin laissé derrière elle le vaisseau du Maître de Guerre, mais il la dégrisa d’un seul coup de réaliser qu’ils n’avaient nulle part où aller. Les points scintillants du reste de la flotte les cernaient.

— Et maintenant ? demanda Qruze. Nous sommes partis, mais pour où ?

— Je vous ai dit que nous avions des amis, n’est-ce pas ? lui dit Euphrati, assise à côté de l’Astartes, dans le siège de copilote.

Le guerrier la dévisagea brièvement du coin de l’œil.

— Que cela soit ou non, commémoratrice, vos amis ne nous seront pas d'un grand secours si nous devons mourir au milieu de nulle part.

— Mais quelle mort ce serait, dit-elle avec la trace estompée d'un sourire.

Sindermann échangea avec elle un regard inquiet, se demandant sans doute s'ils s'étaient trop avancés en laissant à Euphrati le soin de les amener en sécurité une fois lancés dans l'espace. Le vieil homme paraissait faible et tout tassé. Elle lui prit les mains entre les siennes.

Par la verrière du cockpit, Mersadie observait un champ de reflets luisants : ceux des vaisseaux qui appartenaient à la 63^{e} expédition. Et tous leur étaient hostiles.

Comme pour la contredire, Euphrati pointa du doigt au-dessus d'elle, vers le ventre d'un vaisseau assez laid, sous lequel ils allaient passer s'ils maintenaient leur trajectoire actuelle. Le faible soleil d'Isstvan frappait le métal nu de sa coque.

— Dirigez-vous vers celui-ci, ordonna-t-elle, et Mersadie eut la surprise de voir Qruze tirer sur les commandes sans une seule parole de protestation.

Mersadie n'en savait pas énormément sur les navires spatiaux. Elle savait tout de même que ce croiseur devait être hérissé de tourelles, tout à fait capables d'abattre leur appareil au passage. Peut-être même pouvait-il déployer des escadrilles de chasseurs.

— Pourquoi est-ce que nous nous rapprochons ? s'inquiéta-t-elle. Il faudrait plutôt nous éloigner, non ?

— Fais-moi confiance, Sadie, lui dit Euphrati. C'est ainsi que les choses doivent se passer.

Au moins, si nous devons mourir, ce sera rapide , pensa la documentaliste alors que le vaisseau grandissait devant leurs yeux.

— Il appartient à la Death Guard, indiqua Qruze.

Mersadie se mordit la lèvre et regarda Sindermann. Le vieil homme paraissait calme.

— Quelle aventure, n'est-ce pas ?

En dépit d'elle-même, Mersadie sourit.

— Qu'est-ce que nous allons faire, Kyril ? Il ne nous reste plus rien.

Des larmes s'accumulaient dans ses yeux.

— C'est toujours notre combat, dit Euphrati en se retournant. Quelquefois, ce combat doit être une guerre ouverte, quelquefois, il faut le mener avec des mots et des idées. Mais nous avons tous notre rôle à jouer.

Mersadie laissa échapper le souffle qu'elle retenait. Pour autant, elle ne

pouvait pas, ne voulait pas croire qu'ils pussent avoir des alliés dans le vaisseau qui s'étendait devant eux.

— Nous ne sommes pas seuls, lui dit Euphrati en souriant.

— Mais ce combat… Il est beaucoup trop énorme pour moi.

— Tu te trompes. Chacun de nous a tout autant le droit d'avoir son mot à dire dans le destin de la galaxie que le Maître de Guerre. C'est en nous convainquant de cela que nous allons le vaincre.

Mersadie hocha la tête et regarda le croiseur approcher toujours plus au-dessus d'eux, sa longue forme sombre soulignée par la lumière d'étoile et ses moteurs enveloppés par des nuages de gaz cristallins.

— Cuirassé Thunderhawk, identifiez-vous, prononça une voix bourrue, râpeuse, par l'entremise de leur unité de communication.

— Soyez parfaitement sincère, prévint Euphrati. Tout en dépend.

Qruze hocha la tête.

— Je suis Iacton Qruze, anciennement capitaine de la légion des Sons of Horus.

— Anciennement ? fut-il transmis en retour.

— Oui, anciennement, dit Qruze.

— Expliquez-vous.

— Je ne fais plus partie de cette légion, expliqua-t-il, et Mersadie percevait toute la douleur qu'il lui causait de devoir exprimer cet état de fait. Je ne peux plus souscrire à ce que décide le Maître de Guerre.

La voix mit un certain temps à répondre.

— Vous êtes le bienvenu à bord de mon vaisseau, Iacton Qruze.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda le vieil Astartes.

— Je suis le capitaine Nathaniel Garro, de l'*Eisenstein* .

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

FRÈRES

OceanofPDF.com

QUATORZE

Jusqu’à la fin
Charmosian
Trahison

— J’ai perdu le compte des jours, dit Loken, accroupi près des couverts improvisés qui surplombaient les vestiges fumants de la cité Chorale.

— Je ne suis même pas certain qu’il y ait encore des jours et des nuits sur Isstvan III, lui répondit Saul Tarvitz.

Loken scruta le gris d’acier du ciel, une couverture de nuages due au changement de climat radical qu’avait provoqué l’extinction subite de toute forme de vie à la surface de la planète. Il tombait une fine bruine de cendres soulevées par des vents secs, venues peut-être d’aussi loin que le continent voisin.

— Ils se regroupent pour une nouvelle attaque, dit Tarvitz, les yeux tournés vers un monceau de décombres emmêlés et couverts de poussière, jadis un vaste ensemble de blocs d’habitations à l’est du palais.

Loken suivit son regard. Il aperçut un reflet sur le blanc sale d’une armure.

— Des World Eaters.

— Bien sûr, qui d’autre ?

— Je me demande si Angron connaît seulement une autre façon de faire la guerre.

Tarvitz haussa les épaules.

— Probablement. Mais il doit préférer la sienne.

La première rencontre de Tarvitz et Loken avait eu lieu sur Meurtre, où les Luna Wolves avaient combattu côte à côte contre la société arachnide. Tarvitz s'était montré très habile au métier des armes, et dénué du maniérisme propre à sa légion, qui rebutait tant Torgaddon.

Loken se remémorait à peine leur départ du fort-sirène, au milieu des mausolées brisés et des ruines en flammes. Il se souvenait de s'être frayé un chemin vers la grande porte en abattant des guerriers qu'il avait autrefois tenus pour ses frères ; il ne s'était pas arrêté avant d'avoir pu véritablement contempler pour la première fois le palais du maître de chœur, et ses merveilleux pétales granitiques, pareils à ceux d'une rose.

— Ils auront lancé leur attaque dans l'heure, estima Tarvitz. Je vais faire venir davantage d'hommes sur ces défenses.

— Ce pourrait être une ruse, lui fit remarquer Loken, en se rappelant très précisément des premiers jours de l'offensive contre le palais. Angron nous attaque d'un côté pour qu'Eidolon frappe de l'autre.

La première bataille qu'il avait vu impliquer les guerriers de Tarvitz avait ressemblé à un grand jeu dont les Emperor's Children auraient été les pièces, déplacées de main de maître en feintes et en contre-charges. Un moins bon meneur que Saul Tarvitz aurait laissé ses troupes se faire diviser, mais lui avait réussi à endurer alors trois jours d'assauts incessants.

— Nous serons prêts, dit Tarvitz, en regardant derrière lui, vers les profondeurs de l'édifice.

Loken et lui avaient grimpé sur la structure d'un dôme partiellement effondré, l'une des nombreuses sections du palais dévastées par la tempête de feu et les tirs.

Des portions de pétales de granite arrachées constituaient les couverts derrière lesquels Loken et Tarvitz s'abritaient. Au-dessous d'eux, dans le dôme étouffé par ses propres gravats, des centaines de survivants des Luna Wolves et des Emperor's Children occupaient les points de défense, derrière des empilements de statues inestimables et d'autres objets d'art trouvés dans les salles avoisinantes.

À présent, ces effigies monumentales des gouvernants passés gisaient sur le flanc, et des Astartes étaient recroquevillés derrière eux.

— Combien de temps croyez-vous que nous pourrons encore tenir ? demanda Loken

— Nous resterons ici jusqu'à la fin, dit Tarvitz. Vous l'avez dit vous-même, chaque fois que nous résistons, les chances s'accroissent que

l’Empereur soit informé de la situation et envoie les autres légions faire rendre des comptes à Horus.

— Si Garro est parvenu à s’enfuir, crut bon de rappeler Loken. Il est peut-être déjà mort, ou perdu dans le Warp.

— Peut-être, mais j’ai bon espoir que Nathaniel ait réussi, médita Tarvitz. Et nous, il nous revient de les repousser aussi longtemps que nous pourrons.

— C’est ce qui m’inquiète. Tout a probablement commencé quand Angron a réussi à ronger sa laisse, mais le Maître de Guerre aurait très bien pu ordonner le retrait de ses légions et raser la cité sous les bombes… Cette planète devrait déjà être morte depuis longtemps.

Tarvitz sourit.

— Quatre Primarques, Garviel. Voilà la réponse. Quatre individus n’ayant pas l’habitude de renoncer. Qui serait le premier à accepter de partir ? Angron ou Mortarion ? Si les Emperor’s Children sont menés par Eidolon, lui aussi a beaucoup à prouver, et je n’ai pas eu vent qu’Horus ait jamais montré de faiblesse, pas quand ses frères Primarques risquaient de le voir.

— Non, en effet, reconnut Loken. Le Maître de Guerre n’abandonne jamais une bataille une fois qu’il y est engagé.

— Alors ils doivent tous nous tuer, trancha Tarvitz.

— Oui, répondit Loken, la mine austère.

Les transmetteurs de leurs deux casques émirent une légère sonnerie, et diffusèrent la voix de Torgaddon.

— Garvi, Saul ! D’après les rapports d’observation, les World Eaters se regroupent. On les entend chanter, ils ne vont pas tarder à arriver. J’ai renforcé les effectifs des barricades de l’est, mais nous avons besoin de tout le monde ici.

— Je vais retirer mes hommes du dôme de la galerie, répondit Tarvitz. J’envoie Garviel vous rejoindre.

— Où allez-vous ? lui demanda Loken.

— Je vais aller m’assurer que le nord et l’ouest sont toujours couverts, et déployer quelques tireurs pour couvrir le temple, expliqua l’Emperor’s Children. Par le dôme éventré, il pointait du doigt vers la forme organique singulière du temple des chanteuses de guerre, adjacent au complexe palatial.

Les survivants l’avaient instinctivement évité, et peu d’entre eux en avaient seulement vu l’intérieur. Ses seuls murs évoquaient la corruption qui avait consumé l’âme de la cité Chorale.

— Je prends le temple. Lucius pourra s’occuper de son rez-de-chaussée, ajouta Tarvitz. Je vous jure que parfois, il me semble que Lucius prend plaisir à tout ça.

— Un peu trop, si vous voulez mon avis, corrobora Loken. Vous devriez garder un œil sur lui.

Le grondement sourd et familier d’une explosion retentit. Une tour d’escarbilles et de fumée s’éleva du panorama torturé de la cité Chorale, au nord du palais.

— C’est incroyable que des frères de la Death Guard soient encore en vie dans ce secteur, dit Tarvitz.

— Ils sont notoirement coriaces, dit Loken en regagnant l’échelle de fortune qui descendait vers les vestiges du dôme.

Malgré ce qu’il venait de dire, une telle ténacité était véritablement incroyable. Mortarion, qui n’avait jamais été du genre à donner dans la finesse, avait tout simplement fait atterrir l’un des plus gros appareils orbitaux de sa flotte en bordure des tranchées ouest, qu’il avait fait saturer de tirs tandis que ses guerriers se déployaient.

Depuis, personne n’avait eu de nouvelles de la Death Guard.

Pour autant, d’après les obus de l’artillerie redirigée qui tombaient quotidiennement sur les campements des traîtres, il paraissait évident que des éléments loyalistes de la Death Guard résistaient toujours aux efforts de Mortarion pour les exterminer.

— Je ne peux qu’espérer que nous tiendrons aussi longtemps qu’eux, dit Tarvitz. Nous arrivons à court de vivres et de munitions. Bientôt, nous arriverons à court d’Astartes.

— Tant que l’un de nous sera encore debout, nous combattrons, lui promit Loken. Horus a eu tort de nous choisir comme ennemis. Nous allons le lui faire regretter.

— Nous en reparlerons quand nous aurons fait détaler Angron, dit Tarvitz.

— À tout à l’heure.

Loken termina de se laisser descendre à l’intérieur du dôme, et Tarvitz se retrouva seul un instant à contempler la ville détruite. Combien de temps s’était-il écoulé depuis qu’il avait eu autour de lui autre chose que la cité Chorale devenue un cauchemar ? Deux mois ? Trois ?

Un ciel cendreux et des ruines noirâtres entouraient le palais dans toutes les directions, aussi loin que portait le regard. La cité ressemblait au genre d’enfer auquel les Isstvaniens auraient pu croire.

Tarvitz chassa l’idée de son esprit.

— Il n’existe pas d’enfers, pas de dieux, et pas de récompense éternelle, proféra-t-il pour lui-même.

Lucius entendait la tuerie, et pouvait en lire les sons comme s’ils avaient été écrits devant lui. Il savait bien sûr distinguer les cris de guerre d’un World Eater de ceux d’un Son of Horus, mais il parvenait aussi à faire la différence entre les qualités tonales d’une rafale de bolter tirée pour soutenir une attaque ou pour défendre un obstacle.

Le temple que Saul l’avait chargé de défendre était un drôle d’endroit pour y livrer un des derniers combats de la Grande Croisade. Il n’y avait pas si longtemps, il avait été le centre nerveux d’un régime ennemi. Désormais, ses défenses improvisées allaient peut-être les aider à retenir des forces renégates bien supérieures en nombre.

— Quel bruit, estima frère Solathen, de l’escouade Nasicae, courbé près du rebord d’une des fenêtres de la chapelle. Ils risquent de passer cette fois.

— Notre ami Loken peut très bien se charger de les retenir, se railla Lucius. Angron veut seulement tuer encore quelques Astartes, rien d’autre. Écoutez, vous entendez ça ?

Solathen écouta en tournant légèrement la tête de côté. L’ouïe des Astartes, comme tous leurs autres sens, était très aiguisée, mais il ne semblait pas comprendre où Lucius voulait en venir.

— Qu’est-ce nous devrions entendre, mon capitaine ?

— Les haches tronçonneuses. Elles ne frappent pas contre de la céramite ou contre d’autres lames tronçonneuses ; elles frappent de la pierre et de l’acier. Les World Eaters n’arrivent pas à en venir aux mains avec les Sons of Horus, alors ils essaient de démolir leurs barricades.

Solathen hocha la tête et dit :

— Le capitaine Tarvitz sait très bien ce qu’il fait. Les World Eaters ne connaissent qu’une seule manière de se battre, et nous pouvons la tourner à notre avantage.

Lucius fronça les sourcils en entendant ce frère faire l’éloge de Saul Tarvitz. Ses propres contributions à la défense du palais lui semblaient gravement sous-estimées. N’était-ce pas lui qui avait tué Vardus Praal ? N’avait-il pas réussi à mettre ses hommes à l’abri quand les bombes virales et la tempête de feu avaient frappé ?

Il détourna son visage aigri et regarda par la fenêtre du temple, vers

l’esplanade toujours maculée de vestiges noircis. Incroyablement, le verre de cette fenêtre était demeuré intact, bien que la vague de chaleur tourbillonnante l’eût déformé, gonflé, et décoloré ; ses stries presque veineuses et ses bulles rappelaient à Lucius un énorme œil insectoïde.

Le temple en lui-même était plus bizarre de l’intérieur que de l’extérieur : ses blocs arrondis, taillés dans une roche verte, lui donnaient des allures presque biologiques, comme si des gonflements de vapeurs nocives s’étaient soudain figés dans l’air. La surface de l’autel ressemblait à une grande membrane de pierre violette plus pâle et étirée ; un grand organisme minéral semblait avoir été disséqué là, et épinglé pour son étude.

— Ce n’est pas des World Eaters dont vous devriez vous inquiéter, frère, continua Lucius sur le ton de la conversation. Plutôt de nous.

— De nous ?

— Des Emperor’s Children. Vous savez que notre légion sait se battre. Ce sont eux, les adversaires les plus dangereux.

L’essentiel des Emperor’s Children loyalistes encore en vie tenaient ce temple. Tarvitz avait emmené un groupe pour couvrir la grande arche d’accès la plus proche, mais plusieurs escouades étaient déployées parmi les étranges protubérances organiques de l’étage en dessous du leur. L’escouade Nasicae ne comptait plus que quatre membres en comptant Lucius lui-même ; avec les escouades Quemondil et Rethaerin, ils représentaient les derniers éléments des spécialistes de l’assaut.

Tarvitz avait déployé le sergent Kaitheron et son escouade de soutien sur le toit du bâtiment, ainsi que la majorité des armes lourdes dont disposaient encore les Emperor’s Children. Les Astartes des escouades tactiques étaient postés aux fenêtres, ou un peu plus en retrait. Le reste des troupes de Lucius stationnait à l’extérieur, à couvert, derrière les remblais de pierre tombée qu’ils avaient établis dans les premiers jours du siège.

Deux mille space marines, assez pour une zone de combat entière, défendaient une seule voie d’approche, avec le temple des chanteuses de guerre pour point d’ancrage de leur ligne.

Du mouvement accrocha le regard de Lucius. De derrière les vitres distordues, il épia les bâtiments noircis en face de lui.

Là-bas. Un reflet d’or.

Lucius sourit. Il savait parfaitement de quelle façon les Emperor’s Children menaient une offensive.

— Contact, annonça-t-il par radio au reste de son groupe. Troisième bloc à

l’ouest, premier étage.

— Reçu, répondit le sergent Kaitheron, un officier pragmatique, pour qui la guerre n’était qu’un problème mathématique à résoudre par des angles et des quantités de tir. Lucius entendit les escouades se déplacer sur le toit, afin de diriger leurs armes vers le point indiqué.

— Front ouest, tenez-vous prêts ! recommanda-t-il. Plusieurs des escouades tactiques adoptèrent de nouvelles positions de tir de ce côté du temple.

Toute cette tension était délectable, et Lucius sentit lui couler dans les veines un sursaut de sensations extatiques. La chanson de mort montait à nouveau dans son sang. Un affrontement direct, face à face, signifiait de nouvelles opportunités d’exercer sa perfection guerrière. Mais pour les rendre vraiment mémorables, il lui fallait auparavant ces moments d’impatience fiévreuse, quand les perspectives de la mort ou de la gloire potentielles couraient pleinement dans son corps.

— Je les vois, appela Kaitheron depuis le toit. Des Emperor’s Children. Groupement majeur sur plusieurs étages. Il y a aussi des blindés, Land Raiders et Predators. Canons laser à l’avant ! Bolters lourds, couvrez le terrain ouvert à portée moyenne et superposez vos angles !

— Eidolon, reconnut Lucius.

Il les voyait à présent, des centaines d’Astartes, dans la pourpre et l’or de la légion qu’il idolâtrait, rassemblés derrière les fenêtres des structures en ruine, comme derrière des yeux morts.

— Ils vont d’abord amener en position les éléments de soutien, prédit Lucius. Puis ils vont utiliser les Land Raiders pour faire approcher les troupes. Quand ils seront à portée courte, l’infanterie fera mouvement ; d’ici là, ne tirez pas.

Dans un grondement de chenilles, les Land Raiders resplendissants, ornés d’ailes dorées et de fresques de guerre sur leur blindage latéral, avancèrent en broyant les décombres de la cité. Chacun était rempli d’Emperor’s Children, poussés par Eidolon et Fulgrim à ne plus traiter ceux qu’ils avaient autrefois appelés leurs frères que comme des adversaires, uniquement dignes d’être exterminés.

Aux yeux d’Eidolon, les survivants de la première vague étaient des incapables, des imbéciles, qui ne méritaient que la mort, mais ils avaient au moins compté sans Lucius, qui se lécha les lèvres à l’idée de combattre une fois encore les guerriers de sa légion. Des guerriers qui méritaient ce nom.

Des ennemis qui méritaient son respect.

Et lui allait mériter le leur…

Il voyait les membres des escouades adverses se déployer avec une telle confiance qu'ils avaient davantage l'air de soldats sur un terrain de parade que d'Astartes en guerre.

Lucius goûtait déjà le moment où la bataille commencerait pour de bon.

Il l'aurait déjà voulu, ici et maintenant, mais il savait aussi combien la saveur des combats était délicieuse quand le moment d'ouvrir les hostilités était parfaitement choisi.

Les vitres éclatèrent quand les tirs des tanks traversèrent le temple, projetant des fragments de marbre et de verre.

— Ne tirez pas ! ordonna Lucius. Malgré tout, ses Astartes étaient encore des Emperor's Children, et ils ne rompraient pas leurs lignes comme des World Eaters sans aucun discipline.

Il risqua un coup d'œil entre les tessons de verre restés accrochés au cadre. Les Land Raiders foulaient le marbre de la place. Les chars Predator les suivaient, faisant office de plates-formes d'armes mobiles, qui arrachaient aux murs de grands tronçons de blocs. Des tirs de canon laser étaient échangés, les hommes de Kaitheron essayant d'arrêter les véhicules dans leur progression tandis que les armes latérales des Land Raiders cherchaient à abattre les occupants du toit.

Un Predator s'immobilisa dans une secousse, sa chenille arrachée, et un autre véhicule explosa en éructant des flammes colorées. Des corps en armure violette tombèrent devant les fenêtres ; à peine des amuse-gueule pour le grand festin de mort à venir.

Lucius tira son épée, en sentant la musique monter à l'intérieur de lui jusqu'à ce qu'il eût l'impression de ne plus pouvoir la contenir. Le bourdonnement familier du champ d'énergie de sa lame s'intégra à cette chanson ; il se sentit glisser dans la transe du duelliste, le ballet de sauvagerie qu'il avait perfectionné sur plusieurs décennies.

Combien d'Astartes étaient impliqués dans cet assaut ? Certainement une bonne part de ceux qu'Eidolon avait sous ses ordres.

Lucius n'en avait pas autant. Mais cette bataille n'était livrée que pour la gloire. Pour le spectacle.

Le projectile d'un tank passa par l'une des fenêtres et éclata contre le plafond, les arrosant de fragments et de fumée.

Des tirs de bolter fusaient maintenant de l'entrée du palais ; Tarvitz attirait

Eidolon vers lui, et Eidolon n’avait d’autre choix que de danser au rythme de sa musique. Lucius entendit une résonance métallique harmonieuse : les rampes d’assaut des Land Raiders étaient tombées. Il entrevit les corps en armure, serrés à l’intérieur de leurs compartiments.

— À l’attaque ! cria-t-il. Derrière lui, les réacteurs dorsaux des escouades d’assaut s’allumèrent, et catapultèrent leurs porteurs en pleine bataille. Lucius se précipita dans leur sillage en sautant par la fenêtre. L’escouade Nasicae l’imita, et le reste de ses guerriers suivit.

Le corps à corps. La danse de la guerre. Lucius savait que contre un ennemi de la trempe d’Eidolon, il n’aurait le temps de rien d’autre que d’appliquer ses bottes les plus intenses et les plus travaillées. Son état de conscience se modifia, et toute sa perception en fut affectée : chaque couleur devint éclatante, chaque son bruyant et discordant.

La transe du duelliste le jeta au milieu de l’ennemi, tandis que la bataille éclatait autour de lui, dans tout son désordre parfaitement ordonné. Sous les tirs appuyés qui pleuvaient du toit, les Land Raiders pivotaient sur place afin de pointer leurs armes vers les Emperor’s Children qui chargeaient depuis le temple.

Les autres frères, ceux déployés à l’extérieur de la chapelle, chargèrent au même instant, et le groupe renégat fut attaqué par deux côtés à la fois.

Lucius évita les bolts et les lames, son épée frappa comme un serpent. Le contingent d’Eidolon en fut désarçonné. L’escouade Quemondil se confrontait férocement aux guerriers sortis du plus proche Land Raider. Lucius les dépassa, une joie sauvage lui faisant battre les cœurs ; il roula sous une rafale de bolter, pour se redresser aussitôt et planter sa lame dans le ventre d’un sergent ennemi.

La mort était une fin en elle-même, elle exprimait la supériorité de Lucius au travers des vies qu’il prenait. Mais le but de Lucius était plus recherché. Il savait ce qu’il avait à faire, et dans leur étrange distorsion, ses sens guettaient un reflet d’or ou le claquement d’une bannière, tout ce qui aurait pu indiquer où se trouvait l’un des élus de Fulgrim.

Alors il les vit : une armure recouverte de noir plutôt que d’or, un casque façonné à l’image d’un crâne sévère et grimaçant. Le chapelain Charmosian.

L’officier en armure noire se dressait par l’écoutille supérieure d’un Land Raider, d’où il dirigeait la bataille par des gestes secs de son crozius à ailettes. Lucius eut un sourire mauvais, et se mit en chemin au travers des

combats pour affronter le chapelain. Il allait le tuer, et le combat serait digne des récits épiques de la légion.

— Charmosian ! hurla-t-il. Sa voix lui paraissant résonner comme la musique la plus vibrante qu'il put s'imaginer. Gardien de la Vérité ! C'est moi, Lucius ! J'étais ton frère, je serai ta némésis !

Charmosian tourna son casque moqueur vers Lucius.

— Je sais qui tu es !

Le chapelain se hissa hors de l'écoutille pour se tenir droit sur le toit du Land Raider, et défier Lucius d'oser l'approcher. Charmosian était un guide ; pour remplir son rôle, il lui fallait le respect de la légion, un respect qu'il ne pouvait gagner qu'en combattant à l'avant des troupes.

Il serait un adversaire de valeur, mais ça n'était pas la raison pour laquelle Lucius le cherchait.

Celui-ci sauta sur le train de roulement de la chenille et remonta le garde-boue, pour se retrouver face à face avec Charmosian. Les tirs de bolter volaient dans toutes les directions, mais cela n'avait pas d'importance.

Ce combat était le seul dans l'esprit de Lucius.

— Nous t'avons trop enseigné l'orgueil, dit Charmosian, en portant un coup de son crozius avec l'intention de lui enfoncer le thorax. Lucius leva sa lame pour parer l'attaque. Sa danse entrait dans une phase plus pressante. Charmosian était doué, l'un des meilleurs combattants de la légion, mais les longues années d'entraînement avaient précisément préparé Lucius pour un combat comme celui-ci.

Le crozius du chapelain était trop lourd pour que ses coups fussent bloqués de face, Lucius les laissait donc glisser le long de sa lame, alors que Charmosian frappait et frappait de plus belle. La frustration le faisait mettre un peu plus de force dans chacun de ses assauts.

Encore un peu. Quelques instants de plus, et Lucius aurait sa chance.

Il appréciait cette haine que Charmosian ressentait pour lui, et que lui recevait comme une sensation rafraîchissante.

Lucius parvenait à lire le schéma maladroit de toutes ses attaques, et se mit à rire. Charmosian voulut alors le tuer d'un seul coup tout-puissant, mais son crozius s'éleva un peu trop haut, un peu trop longtemps, alors qu'il y concentrait sa force.

Lucius se fendit en lançant son épée dans un coup de taille qui sectionna les bras levés du chapelain. Le crozius tomba vers le sol ; alors que ses avant-bras tranchés au niveau du coude tombaient avec lui, Charmosian

beugla de douleur.

La bataille continuait de faire rage autour d’eux. Lucius laissa le bruit de ce tableau emplir ses sens stimulés à l’extrême. Seule sa victoire lui importait.

— Maintenant, tu sais qui je suis, dit-il. Et ta dernière pensée sera pour ta défaite.

Charmosian voulut parler, mais avant que les mots n’aient quitté sa bouche, l’épée de Lucius décrivit un arc, et la tête du chapelain se détacha proprement de ses épaules.

Une gerbe écarlate éclaboussa les dorures de la coque du véhicule. Lucius rattrapa le casque en plein vol et le leva bien haut, afin que tout le champ de bataille pût l’admirer.

Autour de lui, plusieurs milliers d’Emperor’s Children s’affrontaient jusqu’à la mort ; les hommes du seigneur commandeur, mis à mal sur deux fronts, n’avaient pu forcer les défenses de la grande porte et reculèrent. Tarvitz mena la contre-offensive. La combativité du groupe renégat s’évapora.

Lucius éclata de rire en voyant le véhicule de commandement d’Eidolon, un Land Raider bardé de bannières de victoire, se retirer de l’engagement, et faire halte un instant en haut d’un monticule de débris.

Les loyalistes avaient remporté cette confrontation, mais Lucius se rendit compte qu’il s’en moquait.

Lui avait gagné sa propre bataille. En sortant du casque la tête de Charmosian, qu’il jeta de côté, il sut qu’il avait trouvé ce qu’il lui fallait afin que la musique de mort continuât de jouer pour lui.

Le temple des chanteuses de guerre était calme. Des centaines de nouveaux corps s’étalaient autour de lui. Des armures violet et or, brûlées et percées. Et des ruisseaux de sang, s’écoulant dans les interstices entre les dalles de marbre taché. En certains endroits, ces nouveaux corps gisaient près des armures noircies de World Eaters morts lors de l’offensive initiale contre la cité Chorale.

L’accès donnant sur le palais était lourdement barricadé. Dans le dôme le plus proche, les quelques apothicaires de la coalition loyaliste soignaient les blessés.

Tarvitz regardait Lucius, l’épée à la main, alterner ses gestes pour essuyer sa lame et se tracer de nouvelles cicatrices sur les traits. Un casque à visage

de crâne était posé à côté de lui.

— Est-ce vraiment nécessaire ? demanda Tarvitz.

Lucius leva les yeux.

— Je veux me rappeler d'avoir tué Charmosian.

Tarvitz savait qu'il aurait dû lui faire la morale, le réprimander pour des pratiques qui pouvaient être considérées comme barbares, tribales, mais ici, dans ce contexte de trahison et de mort, de telles considérations paraissaient sans réelle importance.

Il s'assit sur le sol près de Lucius. Ses membres étaient douloureux, son armure griffée et bosselée, depuis les combats récents de l'entrée.

— Pourquoi pas, dit-il. Il pointa son pouce dans la direction générale de l'ennemi. Je vous ai vu le tuer. C'était un joli coup.

— « Joli » ? répéta Lucius. Bien mieux que ça. C'était de l'art à l'état pur. Vous n'avez jamais été très fin, Saul, ça ne m'étonne guère que vous n'ayez pas su apprécier.

Lucius parlait avec le sourire, mais Tarvitz vit passer sur les traits de l'épéiste une contrariété bien réelle, une expression fugace de fierté froissée qu'il n'aimait pas.

— Y a-t-il eu du mouvement ? demanda-t-il afin de faire dévier le sujet.

— Non, dit Lucius. Eidolon ne reviendra pas avant d'avoir regroupé ses hommes.

— Continuez d'être vigilant, lui ordonna Tarvitz. Eidolon pourrait nous prendre par surprise pendant que nous abaissons notre garde.

— Il ne mettra pas un pied dans le palais, promit Lucius, pas tant que je serai là.

— Ça ne lui est pas nécessaire. Tarvitz voulait s'assurer que Lucius était bien conscient de leur situation. Chaque fois qu'il attaque, nous perdons un peu plus de guerriers. S'il continue de frapper vite et de se replier, notre nombre va faiblir petit à petit, jusqu'à ce que nous ne puissions plus tenir tous les points d'entrée. La riposte lancée depuis le temple lui a coûté plus qu'il ne l'aurait souhaité, mais beaucoup des nôtres ont tout de même péri.

— Nous les avons tout de même refoulés, dit Lucius.

— Oui, convint Tarvitz, mais il s'en est fallu de peu. Je vais vous envoyer une escouade de plus pour vous aider à surveiller les alentours.

— Alors vous ne me faites même plus confiance pour monter la garde, c'est bien ça ?

Tarvitz fut surpris du ton envenimé qu'avait employé Lucius.

— Non, ce n’est pas ça du tout. Je veux seulement être sûr que vous disposerez d’assez de guerriers pour repousser une autre attaque. Quoi qu’il en soit, je dois aller m’occuper des défenses du côté ouest.

— Oui, allez-y, allez diriger les meilleurs combats. C’est vous le héros, grogna Lucius.

— Nous en sortirons vainqueurs, essaya de le calmer Tarvitz, en posant la main sur l’épaule de l’autre capitaine.

— Oui, dit Lucius. Nous en sortirons vainqueurs, d’une manière ou d’une autre.

Lucius le regarda partir en se sentant irrité par cette usurpation de pouvoir. C’était lui qui avait été remarqué, à qui étaient promises les promotions et la grandeur. Comment ses réussites personnelles avaient-elles pu être éclipsées par le commandement pesant de Saul Tarvitz ? Tous les lauriers qu’il avait arrachés au creuset de la guerre étaient déjà oubliés. Son amertume lui remontait dans la gorge, et l’étranglait.

Lucius avait ressenti une culpabilité passagère alors que son plan se formait, mais devant une telle condescendance d’un combattant inférieur, il sentit cette culpabilité fondre comme neige au soleil.

Le temple était calme. Lucius vérifia qu’il était bien seul, alla s’asseoir sur l’un des reliefs lisses de la pierre verte, et leva le casque de Charmosian.

Il explora du regard l’intérieur maculé de sang, jusqu’à trouver le petit reflet de métal argenté. Il passa alors les doigts à l’intérieur et tira le petit objet métallique qui avait été le micro par lequel Charmosian communiquait.

Une seconde fois, il vérifia qu’il était bien seul avant de parler.

— Commandeur Eidolon ?

Sa frustration grandit quand il ne reçut pas de réponse.

— Eidolon, ici Lucius, murmura-t-il. Charmosian est mort.

Un bref grésillement fut émis, suivi d’un simple mot :

— Lucius.

Il sourit en reconnaissant la voix d’Eidolon. En tant qu’officier supérieur des Emperor’s Children, Charmosian avait été en contact direct avec lui, et comme Lucius l’avait espéré, le canal était resté ouvert après la mort du chapelain.

— Commandeur ! Sa voix trahissait un certain amusement. Quel plaisir d’entendre votre voix.

— Il ne m’intéresse pas d’écouter vos moqueries, Lucius, grogna Eidolon. Mais vous devez savoir que nous finirons par tous vous tuer.

— En effet, reconnut Lucius, mais cela va vous prendre très longtemps. Beaucoup de vos Emperor’s Children mourront avant que le palais ne tombe. Ainsi que des Sons of Horus, et des World Eaters. Et Terra sait combien de frères de la Death Guard ont déjà été tués dans les tranchées. Vous allez souffrir de tout cela, Eidolon. Toutes les troupes du Maître de Guerre vont en souffrir. Lorsque les autres légions arriveront ici, peut-être aura-t-il perdu trop de guerriers sur Isstvan III pour leur résister.

— Continuez de penser ainsi, Lucius. Si cela peut vous rendre la mort plus douce.

— Non, commandeur, vous m’avez mal compris. Ce que je veux dire, c’est que je vous propose un marché.

— Un marché ? s’étonna Eidolon. Quel genre de marché ?

Les cicatrices de Lucius se froncèrent lorsqu’il sourit.

— Je vous offre Tarvitz, et le palais du maître de chœur.

OceanofPDF.com

QUINZE

Beaucoup de prodiges
De vieux amis
L’échec parfait

La seule lumière du strategium provenait des écrans scintillants regroupés tels des quémandeurs autour du trône du Maître de Guerre, et d’une poignée de torches dont la combustion lente dégageait des arômes de santal. La paroi arrière avait été tout bonnement démontée durant les combats sur Isstvan III. Le temple qui avait été adjoint au pont du *Vengeful Spirit* se révélait pleinement.

Le Maître de Guerre était seul. Nul n’osait interrompre ses rêveries amères lorsqu’il ruminait les développements du conflit livré en dessous d’eux. Ce qui aurait dû n’être qu’un massacre était bel et bien devenu une guerre ; une guerre qu’il ne pouvait s’accorder le temps de livrer.

Malgré les propos encourageants tenus à ses frères Primarques, la bataille d’Isstvan III l’inquiétait. Pas de peur que ses guerriers pussent la perdre, mais du seul fait qu’ils y fussent engagés. Le bombardement viral aurait dû suffire à supprimer tous ceux dont il pensait qu’ils ne l’auraient pas suivi dans sa campagne pour renverser le Trône d’Or de Terra.

Au lieu de quoi les premières lézardes étaient apparues dans ce qui aurait dû être un plan sans faille.

Saul Tarvitz, des Emperor’s Children, avait fait parvenir un avertissement en surface.

Et l'*Eisenstein* …

Il se souvint de Maloghurst, de sa peur quand celui-ci était venu lui annoncer cette débâcle au sujet du groupe de commémorateurs. La peur que la colère du Maître de Guerre ne lui fût fatale.

Maloghurst s'était approché du trône de sa démarche boitillante, la tête encapuchonnée et courbée.

— Qu'y a-t-il ? lui avait demandé Horus.

— Ils ont disparu. Sindermann, Oliton et Keeler.

— Explique-toi.

— Ils n'étaient pas parmi les morts de la salle d'audience, avait développé Maloghurst. J'ai vérifié tous les cadavres moi-même.

— Tu me dis qu'ils ont disparu, avait-il fini par demander, est-ce que cela veut dire que tu sais où ils sont partis ?

— Je le crois, monseigneur. Il semble qu'ils aient embarqué dans un Thunderhawk et qu'ils aient rejoint l'*Eisenstein* .

— Ils ont *volé* un Thunderhawk, avait reformulé le Maître de Guerre. Nous allons revoir nos procédures de sécurité concernant ces nouveaux appareils, Maloghurst ; d'abord Saul Tarvitz, et maintenant, ces commémorateurs. On dirait presque que n'importe qui peut nous soustraire un de nos engins en toute impunité.

— Ils ne l'ont pas volé par leurs propres moyens, l'avait éclairé son écuyer. Ils ont reçu de l'aide.

— De l'aide ? De l'aide de qui ?

— De Iacton Qruze, je pense. Il y a eu une empoignade, et Maggard a été tué.

— Iacton Qruze ? Horus s'était mis à rire sans humour. Nous avons vu beaucoup de prodiges, mais celui-là est peut-être le plus remarquable. Le Mal Entendu en proie à sa conscience.

— Je vous ai failli en cette affaire, monseigneur.

— Ce n'est pas une question de faillir ou pas, Maloghurst ! Des erreurs comme celle-ci ne devraient jamais se produire. Mon attention va encore être davantage détournée de cette bataille. Dis-moi où se trouve l'*Eisenstein* en ce moment.

— Il a tenté de franchir notre barrage afin d'atteindre le point de saut du système.

— Tenté, avait relevé Horus. Il n'a donc pas réussi ?

Maloghurst avait pesé ses mots avant de répondre.

— Plusieurs de nos vaisseaux ont intercepté l'*Eisenstein* et l'ont sévèrement endommagé.

— Mais ils ne l'ont pas détruit.

— Non, monseigneur, avant qu'ils n'y soient parvenus, le commandant de l'*Eisenstein* a déclenché un saut d'urgence dans le Warp. Mais le vaisseau était à ce point endommagé que nous ne pensons pas qu'il ait pu survivre à sa translation.

— Si c'est néanmoins le cas, tout le programme de mes intentions va en être perturbé.

— Le Warp est obscurci, monseigneur, il est peu probable…

— Ne sois pas aussi sûr de toi, Maloghurst, l'avait-il averti. La phase d'Isstvan V est critique à notre succès. Si l'*Eisenstein* parvient à transmettre la nouvelle de nos plans jusqu'à Terra, tout risque d'être perdu.

— Monseigneur, en nous retirant de la cité Chorale et en maintenant le blocus de la planète, nous pourrions peut-être nous assurer que la phase d'Isstvan V se déroule comme prévu…

— Je suis le Maître de Guerre, et je ne me retire pas d'une bataille ! avait crié Horus. Nous avons des buts à atteindre dans la cité Chorale que tu ne peux pas appréhender.

Horus fut tiré de ce souvenir par une mélodie d'appel, qu'avait produite le panneau de communications serti dans le bras de son siège.

— Ici le Maître de Guerre.

Une dalle holographique installée sous le sol projeta un large plan carré sur lequel une image se résolut, très haut au-dessus de lui. Le visage qui était apparu était celui d'Eidolon, lequel se trouvait manifestement à l'intérieur de son Land Raider de commandement. Un bruit d'explosions distantes troublait la régularité des parasites.

— Monseigneur, dit Eidolon. Je souhaite vous communiquer une nouvelle importante.

— Parle, dit Horus. Et il vaudrait mieux que cette nouvelle soit bonne.

— Oh, elle l'est, soyez-en certain, monseigneur.

— Alors cesse de jouer avec ma patience, l'avertit Horus. Parle !

— Nous avons un allié à l'intérieur du palais.

— Un allié ? Qui ?

— Lucius.

Le plus dur venait toujours au soir de la bataille.

Un Astartes était accoutumé à la tension, à devoir attendre le début d'une attaque, même au tumulte et à la douleur de la bataille en elle-même. Mais Loken ne souhaitait jamais tant voir un jour la fin de la guerre que lorsqu'il constatait ce qu'une bataille laissait derrière elle. Il ne ressentait pas la peur ou le désespoir à la manière des hommes ordinaires, mais comme eux, il connaissait la tristesse, et le sentiment de culpabilité.

La dernière offensive d'Angron avait été l'une des plus féroces jusqu'à présent : le primarque l'avait menée en personne au travers des ruines du palais, jusqu'aux positions tenues par Loken. Des milliers de ses World Eaters aux armures couvertes de sang l'avaient suivi, et beaucoup de ces guerriers gisaient toujours là où ils étaient tombés.

Cet endroit avait autrefois abrité un ravissant jardin, agrémenté de pavillons d'été, de plans d'eau ornementaux et d'une voûte ouverte sur le soleil. Ça n'était plus qu'un champ de décombres au toit effondré ; ne subsistaient de son raffinement passé qu'un poteau incongru et les vestiges fendillés d'un pont décoratif.

Les dépouilles des World Eaters étaient concentrées autour de la barricade la plus avancée, une ligne de gravats empilés et d'épieux métalliques arrangés par les Luna Wolves. Angron l'avait attaquée en force, et Torgaddon l'avait abandonnée, laissant d'abord les World Eaters mourir pour elle pendant que ses Astartes se repliaient vers les défenses à l'entrée du dôme central du palais. La ruse avait fonctionné : lorsqu'ils avaient chargé la position de Loken, la formation des World Eaters s'était étirée. Beaucoup étaient morts sous le feu des armes que Tarvitz avait positionnées en surplomb des barricades. À compter du moment où l'épée de Loken avait quitté le fourreau, seul leur élan avait poussé les World Eaters à continuer le combat. La victoire leur était définitivement hors d'atteinte.

Aux corps des World Eaters se mêlaient ceux de Luna Wolves, des guerriers que Loken connaissait depuis des années. Les échos de la bataille s'étaient évanouis ; il s'imaginait pourtant les entendre encore, le bruit des lames tronçonneuses lacérant les armures et celui des tirs de bolter déchirant l'air.

— Il s'en est fallu de peu, Garviel, dit une voix derrière lui. Mais nous avons réussi.

Loken se retourna à temps pour voir Saul Tarvitz émerger du dôme central et lui sourire. Depuis Meurtre, Tarvitz l'officier du rang avait accompli un long chemin pour commander aujourd'hui les survivants de la perfidie

d’Horus.

— Angron reviendra, dit Loken.

— Mais leur tentative a échoué.

— Ils n’ont pas besoin de réussir à pénétrer plus loin, Saul : Horus va user nos forces jusqu’à ce que nous ne puissions plus combattre. Eidolon et Angron n’auront plus qu’à nous écraser.

— Sans oublier les Sons of Horus, compléta Tarvitz. Loken haussa les épaules.

— Ils n’ont pas encore besoin de s’impliquer ; Eidolon veut recueillir la gloire et les World Eaters ont soif de sang. Le Maître de Guerre va tranquillement laisser les autres légions nous épuiser avant de frapper.

— Les choses ont changé.

— Comment ça ?

— Lucius vient juste de m’en informer, exposa Tarvitz. Ses spécialistes des communications ont intercepté les transmissions des Sons of Horus. Certains de vos vieux amis vont descendre du *Vengeful Spirit* pour mener leur légion.

Loken, qui jusque-là observait mélancoliquement le champ de bataille, fut brusquement intéressé et se retourna.

— Qui ?

— Ezekyle Abaddon et Horus Aximand, dit Tarvitz. Ils sont apparemment mandatés par le Maître de Guerre pour faire s’abattre sa propre colère sur la ville. Je pense que les Sons of Horus devraient bientôt dévoiler leur jeu.

Abaddon et Aximand. Les pires des traîtres, des hommes que Loken avait admirés si longtemps, le cœur du Mournival. Tous deux avaient leur place à la droite d’Horus.

Des possibilités traversèrent l’esprit de Loken. Si les derniers membres du Mournival devaient être tués, une part cruciale de l’esprit des Sons of Horus allait mourir. Si de telles figures emblématiques disparaissaient, la légion risquait de commencer à se désagréger.

— Saul, vous en êtes certain ? demanda Loken avec empressement.

— Aussi certain que je peux l’être, mais Lucius avait l’air très exalté par la nouvelle.

— Est-ce que les messages interceptés disaient où ils allaient atterrir ? réclama Loken.

— Oui, lui dit Tarvitz en souriant. La basilique de Mackaran, juste derrière le palais. Ce grand temple avec un clocher en forme de trident.

— Je dois trouver Tarik.

— Il est avec Nero Vipus. Ils aident Vaddon à s'occuper des blessés.

— Merci beaucoup de m'avoir apporté ces nouvelles, acheva Loken sur un sourire cruel. Voilà qui change tout.

Lucius sortit la tête de derrière le pilier criblé d'impacts, pour pouvoir regarder au travers de la pénombre d'un des nombreux terrains d'affrontement dispersés dans l'étendue des ruines du palais. Les corps, les bolters et les haches étaient restés sur le dallage fendu, là où ils étaient tombés. Certaines dépouilles étaient toujours prises dans leur ultime empoignade.

Il n'avait pas été difficile pour Lucius de se faufiler hors du bastion retranché : le plus grand danger aurait été de se présenter dans la mire d'un des tireurs embusqués des groupes de reconnaissance que les forces du Maître de Guerre avaient déployés parmi les ruines. Plusieurs fois, Lucius avait épié un quelconque mouvement, à couvert dans un cratère d'obus ou derrière des cadavres entassés.

Ramper dans la saleté et l'obscurité tel un animal : une humiliation, même si les détails, les sons et les odeurs de ces lieux de combats gardaient quelque chose de très excitant pour ses sens. Il s'avança prudemment dans la cour. Les corps qui gisaient partout avaient été mutilés, équarris à la hache tronçonneuse ou battus à mort à coups de poing.

Le spectacle était immonde. Il n'en appréciait pas moins cette vue, et de se demander à quel point ces morts avaient dû être intenses.

— Ce n'étaient pas des artistes, trancha-t-il pour lui-même alors qu'une silhouette en armure pourpre et or se détachait des ombres. Une vingtaine de guerriers l'escortait. Lucius sourit en reconnaissant Eidolon.

— Seigneur commandeur, dit-il, c'est un honneur de me tenir à nouveau devant vous.

— Épargne-moi tes cajoleries, cracha Eidolon. Tu auras trahi les tiens deux fois.

— C'est possible, dit Lucius en s'asseyant mollement sur un pilier effondré de marbre noir. Mais je suis ici pour vous apporter ce que vous voulez.

— Ha ! s'esclaffa Eidolon. Et qu'est-ce que tu pourrais avoir à nous offrir, traître ?

— La victoire, dit simplement Lucius.

— La victoire ? Eidolon s’égaya davantage. Tu crois que nous avons besoin de ton aide pour cela ? Vous êtes pris dans un étau ! Un par un, vous tomberez, et la victoire sera à nous !

— Et combien de guerriers allez-vous perdre pour y arriver ? lui rétorqua Lucius. Combien des guerriers de Fulgrim êtes-vous prêts à sacrifier dans une bataille que vous pourriez tout aussi bien ne pas devoir livrer ? Vous pouvez y mettre un terme dès maintenant, et garder tous vos Astartes en vie pour la vraie bataille ! Quand l’Empereur ripostera à la trahison d’Horus, vous aurez besoin de tous les frères de bataille disponibles, et vous le savez.

— Et quel serait le prix de ton aide inestimable ? demanda Eidolon en conservant un semblant d’ironie.

— C’est simple, dit Lucius, je veux réintégrer la légion.

Eidolon lui rit au nez, et Lucius sentit la chanson de mort monter douloureusement, mais il força cette musique à refluer en lui.

— Es-tu sérieux, Lucius ? lui demanda le seigneur commandeur. Qu’est-ce qui te fait croire que nous pourrions vouloir te récupérer parmi nous ?

— Vous avez besoin de quelqu’un comme moi, Eidolon. Je veux faire partie d’une légion qui sache respecter mes talents et mon ambition. Je ne me contenterai pas de rester un capitaine toute ma vie, comme ce minable de Tarvitz. Je veux me tenir aux côtés de Fulgrim, là où est ma place.

— Tarvitz, releva Eidolon. Il est donc toujours en vie ?

— Il est en vie, confirma Lucius, même si je me ferais un plaisir de le tuer pour vous. La gloire de notre résistance devrait me revenir, et c’est lui qui nous régente tous comme s’il comptait parmi les élus.

Il sentit une fois de plus son amertume grandir et lutta pour préserver sa contenance.

— Auparavant, il se contentait d’avancer au côté de ses hommes et de laisser la gloire à ceux qui lui étaient supérieurs, mais il a choisi cette bataille pour se découvrir une ambition. Pour commencer, c’est à cause de lui que je suis sur cette planète.

— C’est une grande mesure de confiance que tu demandes de nous, Lucius, lui fit remarquer Eidolon.

— Je le sais bien, mais envisagez ce que j’ai à vous offrir : le palais et Tarvitz.

— Nous les obtiendrons même sans toi.

— Notre légion a son orgueil, seigneur commandeur, mais jamais nous n’envoyons des frères à la mort pour essayer de prouver que nous avons

raison.

— En toute chose, nous suivons les ordres du Maître de Guerre, répondit Eidolon, toujours circonspect.

— Bien sûr, argumenta Lucius, mais je vous le répète, je peux vous amener une victoire si soudaine que tout le prestige vous en reviendra, et rien qu'à vous. Les World Eaters et les Sons of Horus ne feront que vous suivre comme ils le pourront.

Lucius percevait qu'il avait enfin suscité l'intérêt du seigneur commandeur, et réprima un sourire. Il n'avait plus qu'à conclure leur affaire.

— Parle, lui ordonna Eidolon.

— Je viens avec vous, Garvi, dit Nero Vipus, en pénétrant sous le seul dôme du palais qui n'avait pas été détruit par le siège. Cela avait été autrefois un auditorium, avec une scène, et des rangées de sièges à dorures. La musique de la création avait été jouée ici pour les élites de la cité Chorale. À présent, les sièges étaient sales et sentaient le moisi.

Loken cessa sa méditation guerrière, vit Vipus arriver devant lui, et lui dit :

— Je savais que vous voudriez venir, mais c'est quelque chose que Tarik et moi devons accomplir seuls.

— Seuls ? Ezekyle et l'Autre Horus sont les meilleurs combattants que la légion n'a jamais eus. C'est de la folie. Vous ne pouvez pas aller les affronter seuls.

Loken plaça sa main sur l'épaulière de son ami.

— Le palais aura tôt fait de tomber, que ce soit avec ou sans Tarik et moi. Saul Tarvitz a déjà réussi l'impensable en nous gardant tous en vie aussi longtemps, mais le palais finira par tomber.

— Alors quelle est l'utilité de gaspiller votre vie pour rien en allant traquer Abaddon et Aximand ? lui demanda Vipus.

— Nous n'avons qu'un seul objectif sur Isstvan III, Nero : mettre en difficulté le Maître de Guerre. Si nous pouvons tuer les derniers membres du Mournival, ses plans tout entiers vont en souffrir. Plus rien d'autre n'a d'importance.

— Vous disiez que nous étions censés retenir les traîtres ici le temps que l'Empereur envoie les autres légions à notre secours. Est-ce que ça n'est plus vrai ?

Loken secoua la tête, et alla récupérer son épée, là où il l'avait appuyée

contre le mur.

— Je n’en sais rien, Nero. Peut-être l’Empereur a-t-il déjà envoyé les légions nous venir en aide, ou peut-être pas, mais nous devons supposer que nous nous battons seuls. Je ne vais pas me battre avec rien d’autre qu’un vague espoir pour me pousser à continuer. Je veux agir.

— Et c’est aussi ce que je veux faire, insista Vipus, au côté de mon ami.

— Non, vous devez rester ici, dit Loken. Votre dernier carré se livrera ici. Chaque minute où vous parviendrez à occuper les traîtres est une minute de plus offerte à l’Empereur pour exercer sa justice contre le Maître de Guerre. Ce face à face ne concerne que le Mournival. Vous comprenez ?

— Très honnêtement, non, dit Nero. Mais je ferai ce que vous me demandez, et je resterai ici.

Loken lui sourit.

— Ne portez pas encore mon deuil, Nero. Tarik et moi, nous pouvons y arriver.

— Il vaudrait mieux, dit Vipus. Les Luna Wolves ont besoin de vous.

Ces paroles le firent se sentir humble, et Loken serra son vieux compagnon dans ses bras. Il aurait voulu pouvoir lui garantir qu’il y avait encore de l’espoir, et qu’il rentrerait vivant de cette mission.

— Garviel, appela une voix familière depuis l’accès au dôme.

Loken et Vipus rompirent leur étreinte fraternelle. Saul Tarvitz était encadré par la lumière blême de l’entrée de l’auditorium.

— Saul, le salua Loken.

— Il est l’heure, dit Tarvitz. Nous sommes prêts à créer la diversion que vous avez demandée.

Loken acquiesça et sourit aux deux braves guerriers, pour qui il s’était battu dans ces conditions épouvantables, et pour qui il aurait recommencé plus de cent fois. L’honneur qu’ils lui faisaient en étant simplement ses amis le gonflait de fierté.

— Capitaine Loken. Tarvitz s’adressait à lui de façon formelle. Peut-être est-ce la dernière fois que nous nous parlons.

— Je ne pense même pas qu’il y ait un « peut-être ».

— Alors je vous souhaite toute la réussite possible, Garviel.

— Toute la réussite possible, dit Loken en lui offrant sa main à serrer. Pour l’Empereur.

— Pour l’Empereur, reprit Tarvitz.

Ses adieux faits, Loken quitta l’auditorium et laissa Tarvitz et Vipus

organiser les défenses contre la prochaine attaque.

Les relevés cartographiques dont ils disposaient encore indiquaient que la basilique de Mackaran se trouvait au nord de leur position. Tandis qu'il rejoignit le point qu'ils avaient choisi comme le meilleur endroit pour sortir du palais, il trouva Torgaddon sur son chemin.

— Vipus te cherchait, lui dit celui-ci.

— Je l'ai vu, dit Loken. Il voulait venir avec nous.

— C'est une affaire qui ne concerne que le Mournival.

— C'est ce que je lui ai dit.

Les deux capitaines prirent une profonde inspiration, à nouveau confrontés à la magnitude de ce qu'ils étaient sur le point de tenter.

— Prêt ? demanda Loken.

— Non, répondit Torgaddon. Et toi ?

— Non plus.

Torgaddon gloussa, et se tourna vers le tunnel qui les mènerait à l'extérieur du palais.

— On fait vraiment la paire, dit-il. Loken le suivit vers l'obscurité.

Quelle qu'en serait l'issue, la bataille finale pour Isstvan III approchait.

— Tu oses revenir te présenter devant moi en ayant échoué ? cria Horus au personnage éblouissant qui se tenait devant lui, et le pont du *Vengeful Spirit* trembla sous la fureur de sa voix. Son visage déformé par la colère s'efforçait d'assimiler toutes les implications de ce dernier revers en date. Es-tu seulement conscient de ce que j'ai entrepris ? continua-t-il de fulminer. Ce que j'ai commencé sur Isstvan III va consumer la galaxie tout entière, et si des failles se manifestent déjà, l'Empereur nous brisera !

Fulgrim ne semblait pas se troubler de cet emportement ; ses traits traduisaient une insouciance assez peu coutumière chez le primarque des Emperor's Children. Il n'avait regagné que très récemment son vaisseau-amiral, le *Pride of the Emperor* , mais n'avait rien perdu de sa superbe.

Son armure exquise était une œuvre d'art dont la pourpre et l'or portaient de nouveaux embellissements. Une cape flottante doublée de fourrure l'enveloppait ; plus que jamais, Horus trouvait que Fulgrim n'avait pas l'allure d'un guerrier, plutôt celle d'un débauché ou d'un libertin. Les longs cheveux blancs de son frère étaient tirés en arrière par des tressages élaborés. Ses joues pâles portaient la trace légère de ce qui semblait être une esquisse de tatouages.

— Ferrus Manus est un imbécile. Il n’a pas voulu entendre la voix de la raison, dit Fulgrim. Même la mention du serment d’allégeance du Mechanicum n’a pas…

— Tu m’avais juré que tu parviendrais à le convaincre ! Les Iron Hands étaient essentiels à mon plan. J’avais projeté l’attaque sur Isstvan III avec ton assurance que Ferrus se rallierait à nous, et voilà que je me découvre un nouvel ennemi auquel je dois faire face. Beaucoup de nos Astartes mourront à cause de cela.

— Qu’aurais-tu voulu que je fasse, Maître de Guerre ? sourit Fulgrim, et Horus se demanda d’où lui venait ce nouveau ton moqueur. Son obstination était plus forte que je ne l’avais anticipé.

— Ou peut-être avais-tu simplement une opinion trop généreuse de tes propres capacités.

— Étais-je censé tuer notre frère ?

— Peut-être vais-je le décider, répondit Horus sans s’émouvoir. Cela vaudrait mieux que de le laisser libre de perturber nos plans. En l’état actuel des choses, il pourrait joindre l’Empereur ou un autre d’entre nous, et les rameuter tous avant que nous ne soyons prêts.

— Dans ce cas, si tu en as terminé avec moi, je vais retourner auprès de ma légion, dit Fulgrim en faisant mine de partir.

La façon qu’avait Fulgrim de s’adresser à lui enflamma les humeurs d’Horus.

— Non. J’ai une autre tâche à te confier. Je t’envoie sur Isstvan V. Avec tout ce qui s’est produit, la riposte de l’Empereur risque de survenir plus tôt que je ne l’avais prévu, et nous devons nous y préparer. Emmène un détachement d’Emperor’s Children aux forteresses xenos qui se trouvent là-bas, et prépare-les pour la phase finale des opérations d’Isstvan.

De répugnance, Fulgrim recula.

— Tu voudrais me consigner à un rôle à peine plus reluisant que celui d’un intendant, d’un concierge, afin que toi-même tu puisses préparer ta grande entrée ? Pourquoi ne pas le demander à Perturabo ? Jouer les constructeurs sera tout à fait à son goût.

— Perturabo a son propre rôle à jouer, dit Horus. En ce moment même, il s’apprête à dévaster son monde natal en mon nom. N’aie crainte, nous entendrons parler de lui très bientôt.

— Alors confie cette tâche à Mortarion, ses fantassins seront ravis de pouvoir se salir les mains pour toi ! éclata Fulgrim. Ma légion était la

favorite de l’Empereur lorsqu’il méritait encore nos services. Je suis le plus glorieux de ses champions et le bras droit de cette nouvelle croisade. C’est… C’est une trahison des principes même pour lesquels j’ai accepté de me joindre à toi, Horus !

— Une trahison ? répéta Horus, la voix basse et comminatoire. Le mot est fort, Fulgrim. La trahison est ce qu’a commis l’Empereur quand il a abandonné la galaxie pour poursuivre sa quête de divinité, et quand il a cédé ce que nous avions conquis aux scribes et aux bureaucrates. Est-ce vraiment le genre d’accusation que tu veux me lancer au visage, ici, sur le pont de *mon* vaisseau ?

Fulgrim fit encore un pas en arrière. Son emportement se dissipait, mais ses yeux pétillaient toujours d’excitation suite à cette algarade.

— Peut-être. Peut-être te faut-il quelqu’un pour te dire certaines vérités maintenant que tu n’as plus ton précieux Mournival.

— Cette épée, dit Horus, en indiquant la lame au reflet empoisonné qui pendait à la ceinture de Fulgrim. Je te l’ai offerte comme un symbole de ma confiance en toi. Nous seuls connaissons le vrai pouvoir qu’elle renferme. Cette arme a bien failli me tuer, et je te l’ai pourtant donnée. Crois-tu que je confierais une telle arme à quelqu’un en qui je n’aurais pas confiance ?

— Non, Maître de Guerre, concéda Fulgrim.

— La phase de mon plan qui concerne Isstvan V est la plus critique, continua Horus, en soufflant dangereusement sur les braises de l’ego de son frère. Davantage encore que ce qui se passe en dessous de nous. Je ne peux la confier à nul autre ; tu *dois* aller sur Isstvan V, mon frère. Tout en dépend.

Pendant un long et inquiétant moment, une agressivité potentielle passa entre Horus et le primarque des Emperor’s Children.

Fulgrim se mit à rire avant de répondre.

— Voilà que tu me flattes en espérant que mon narcissisme me pousse à t’obéir.

— Et est-ce que cela fonctionne ? demanda Horus avec le même sourire, alors que la tension s’évanouissait.

— Plutôt, oui, reconnut Fulgrim. Très bien. La volonté du Maître de Guerre sera faite. J’irai sur Isstvan V.

— Eidolon restera à la tête des Emperor’s Children jusqu’à ce que nous t’y rejoignions.

Fulgrim acquiesça.

— Il sera fou de joie de pouvoir encore prouver sa valeur, dit Fulgrim.

— Laisse-moi à présent, lui demanda Horus. Tu as à faire.

OceanofPDF.com

SEIZE

L’ennemi à l’intérieur
La voie à huit branches
Satisfaire à l’honneur

L’apothicaire Vaddon se démenait pour sauver la vie de Casto. La moitié supérieure de son armure lui avait été retirée, et son torse nu arborait une cruelle blessure : des rabats de peau et des lambeaux de muscle formaient comme une corolle, soufflés par l’explosion d’un bolt.

— Pression ! ordonna Vaddon en relevant son gantelet pour changer les réglages de son narthecium. Pendant que les scalpels et les seringues défilaient, un Emperor’s Children du nom de Mathridon, qui avait perdu une main lors d’un précédent combat et lui tenait lieu d’assistant, appuya de tout son poids sur la plaie. Casto se crispa, les dents serrées pour résister à une douleur qui aurait tué tout autre qu’un Astartes.

Vaddon sélectionna une des seringues d’injection et la lui enfonça dans le cou. La fiole logée sur le dessus du gantelet se vida, et chargea son système vasculaire de stimulants pour le forcer à alimenter les alentours des organes crevés. Pris de spasmes, Casto faillit casser l’aiguille.

— Tenez-le, réclama sèchement Vaddon.

— Oui, dit une voix derrière eux. Tenez-le. Ça ne le rendra que plus facile à achever.

Vaddon releva brusquement la tête et vit venir à eux un personnage dans l’armure d’un seigneur commandeur de leur légion ; celui-ci portait à la

main un énorme marteau, autour duquel jouaient des arcs d'énergie violacée. Derrière lui, Vaddon aperçut encore une vingtaine d'Emperor's Children parés de pourpre et d'or. Leurs armures avaient été récemment ointes de lubrifiants et d'huile.

Il sut instantanément qu'ils n'étaient pas des loyalistes, et sentit une main froide se refermer autour de ses cœurs en réalisant que ses patients et lui étaient perdus.

— Qui va là ? cria-t-il, bien qu'il connût déjà la réponse.

— Je suis ta mort, sale traître ! répondit Eidolon avant d'abattre son marteau et de lui enfoncer le crâne.

Des centaines d'Emperor's Children se déversaient dans le palais depuis l'est, en une marée de feu et de sang. Ils fondirent d'abord sur les blessés, et Eidolon massacra de sa main ceux qui attendaient de recevoir les soins de Vaddon, en prenant un plaisir particulier à tuer les Emperor's Children qu'il trouva là. Les guerriers de son chapitre investirent ensuite le palais autour de lui, les défenseurs découvrant avec horreur que leur flanc avait été enfoncé, et que toujours plus de renégats se répandaient dans l'édifice.

Quelques instants plus tard, l'ultime bataille s'était engagée. Les loyalistes quittèrent leurs barricades et firent face aux Emperor's Children qui arrivaient sur leurs arrières. Les réacteurs des Marines d'assaut les portèrent au-dessus des coupoles effondrées pour les faire s'écraser en plein sur les unités d'Eidolon. Des porteurs d'armes lourdes et des tireurs déployés au sommet des murs faisaient pleuvoir leurs rafales sur l'ennemi. Des quantités invraisemblables de projectiles se répondaient en travers des dômes.

Alors que les combats se propageaient au cœur du palais, cela devint une bataille sans ordre rangé. Chaque Astartes devint une armée à lui seul ; toute trace d'organisation disparut, et les guerriers luttaient isolément contre les adversaires qui les entouraient. Les motojets des Emperor's Children traversaient les secteurs en hurlant et suivaient des circuits insensés autour des dômes, en arrosant de tirs ceux qui se battaient en dessous d'eux.

De leurs poings puissants, des Dreadnoughts arrachaient des pans de maçonnerie pour les jeter sur les loyalistes restés en position derrière certaines des barricades, sur lesquelles, peu de jours auparavant, tant d'assaillants étaient encore venus mourir.

Tout n'était plus qu'un tourbillon de démence, de haine et de destruction, au centre duquel Eidolon tuait à grands coups de marteau tous ceux qui

approchaient de lui, et menait ses combattants parfaits vers le centre du dispositif de défense.

Luc Sedirae, ses cheveux blonds et son sourire narquois paraissaient tout à fait étrangers au milieu des tours industrielles rouillées de la cité Chorale. À ses côtés, Serghar Targost, capitaine de la 7^{e} compagnie, avait davantage l'air à sa place : sa peau plus vieille, plus mate, et sa lourde cape de fourrure semblaient mieux correspondre à ce monde noir et assassiné.

Sedirae avait grimpé sur une plaque de machinerie effondrée, devant des milliers de Sons of Horus rangés en ordre d'assaut. La peinture des inscriptions guerrières était encore fraîche sur leurs plastrons, et de nouvelles bannières dédiées à la loge guerrière claquaient dans le vent.

— Fils d'Horus ! clama-t-il, d'une voix débordant de cette confiance qui lui venait si aisément. Nous avons attendu trop longtemps que les légions amies nous ouvrent la voie afin que nous puissions passer les sceptiques et les faibles au fil de l'épée ! Mais le seigneur commandeur Eidolon a brisé le siège ! L'heure est enfin venue ! L'heure de montrer aux autres légions comment les Sons of Horus se battent !

Les Astartes l'acclamèrent et les bannières furent levées bien haut, arborant diverses facettes des croyances sur lesquelles reposait la doctrine de la loge : une serre d'airain descendant du ciel pour broyer un monde dans sa poigne, une étoile sombre, projetant huit rayons de mort sur sa horde d'ennemis, et une grande bête ailée à deux têtes, fièrement dressée sur une montagne de cadavres.

Des images venues d'au-delà de la réalité, conjurées par les mots des prêtres davinites capables de regarder dans le Warp. Par elles, les Sons of Horus affichaient leur allégeance aux puissances que le Maître de Guerre avait embrassées.

— L'ennemi est dans le désarroi, cria Sedirae par-dessus les vivats. Nous allons nous jeter sur lui et le balayer. Sons of Horus, vous savez quel est votre devoir, et vous savez que les différents chemins que vous avez suivis convergeaient tous pour vous amener jusqu'à ce jour. Car c'est ici que nous allons détruire les derniers vestiges de l'ancienne croisade, et avancer vers le futur !

La confiance de Sedirae était contagieuse. Il sut qu'ils étaient prêts.

Targost s'avança et leva les deux mains. Lui-même était maintenant investi du grade de capitaine de loge, initié aux secrets des usages davinites, prêtre

tout autant que commandant. Il ouvrit la bouche et lâcha un flot de syllabes brutes, gutturales et obscures ; la langue de Davin tissée en une prière triomphante.

Les Astartes y répondirent, leurs voix levées scandant sans relâche et se répercutant autour des spires éteintes de la cité Chorale.

Et quand ces suppliques furent achevées, les Sons of Horus marchèrent à la guerre.

La fusillade faisait rage autour de Tarvitz. Des Terminators aux couleurs des Emperor's Children ratissaient de leurs tirs le dôme central, et les bruits d'un corps à corps brutal leur parvenait depuis la galerie voisine. Tarvitz baissa la tête et courut alors que les projectiles engendraient autour de lui une grêle de fragments. Il se jeta à couvert près du frère Solathen, de l'escouade Nasicae.

Solathen, avec une trentaine d'autres Emperor's Children loyalistes, était cloué derrière une grande colonne couchée à terre. Quelques Luna Wolves étaient parmi eux.

— Au nom de l'Empereur, que s'est-il passé ? cria Tarvitz. Comment sont-ils entrés ?

— Je n'en sais rien, mon capitaine, répondit Solathen. Ils sont arrivés par l'est.

— Nous aurions au moins dû être avertis. Le secteur était celui de Lucius. Est-ce que vous l'avez vu ?

— Qui, Lucius ? Non. Il doit avoir été tué.

— Ça me paraît peu probable. Je dois le trouver.

— On ne pourra pas tenir, dit Solathen. Nous allons devoir nous replier, et nous ne pourrons pas vous attendre.

Tarvitz hocha la tête, mais il devait essayer de trouver Lucius, même si ce n'était que pour ramener son corps. Il doutait que Lucius ne pût jamais mourir. Cependant, au milieu de ce désastre, tout était possible.

— Très bien, dit-il. Partez. Repliez-vous en bon ordre vers les dômes intérieurs, d'autres barricades sont prêtes là-bas. Allez-y ! Et ne m'attendez pas !

Il leva brièvement la tête au-dessus du niveau de la colonne, pour tirer au bolter vers les Emperor's Children d'Eidolon qui investissaient en nombre le bord opposé de ce dôme. Les armes de ses propres guerriers accentuèrent son tir de couverture tandis qu'ils commençaient à se replier par escouades.

Entre lui et sa destination, le terrain était jonché de cadavres, certains transformés en amas non identifiables de chair arrachée. Il attendit que ses hommes eussent mis suffisamment de distance entre eux et l'ennemi, et quitta à son tour leur couvert.

Des tirs de bolter labourèrent le sol près de lui ; d'une roulade, il arriva à l'abri d'un second pilier écroulé. Tarvitz rampa aussi vite qu'il le pouvait pour atteindre le couloir dont la courbure quittait le dôme, et s'enroulait autour de sa circonférence vers l'aile orientale du palais du maître de chœur.

Lucius était quelque part dans cette direction et il devait le retrouver.

Loken plongea au sol et glissa en travers des dalles noircies de l'esplanade. Le palais se dressait encore juste derrière lui ; il se retourna sur le dos et ouvrit le feu vers le World Eater le plus proche. L'un des tirs atteignit l'autre guerrier à la jambe, le faisant s'effondrer en un monticule rageur. En sautant sur lui, Torgaddon plongea son épée dans les vertèbres du traître.

Loken se remit debout alors qu'une nouvelle pétarade de tirs traversait la place. Il essaya de repérer où se trouvait l'ennemi parmi les piles de dépouilles et les plaques de marbre aux bords irréguliers, plantées de biais dans les cratères, mais cela confinait à l'impossible.

L'espace dégagé entre la confusion du palais et la masse sombre de la ville était infesté de World Eaters, qui avançaient pour aller exploiter la brèche ouverte par les Emperor's Children.

— Il y a tout une escouade dans le coin, estima Torgaddon en arrachant son épée du dos du World Eater. Et nous sommes en plein milieu.

— Alors en route.

À nouveau sur ses jambes, Loken changea de chargeur, et ils se hâtèrent de laisser derrière eux les épaves et les empilements charnels, en épiant le moindre signe de mouvement. Torgaddon le suivait de près en braquant son bolter derrière les tronçons de toitures ou de charpentes effondrées. Les sons des projectiles continuaient de claquer autour d'eux, et ceux de la bataille, qui leur parvenaient encore du palais, devenaient de plus en plus effroyables. Les cris de guerre et les explosions déchiraient la violence de ce soir.

— À terre ! cria Torgaddon.

Une traînée de plasma jaillit des ténèbres. Loken se jeta au sol ; le projectile brûlant lui passa au-dessus de la tête et fora un trou dans une plaque de pierre effondrée. Une forme sombre arriva sur lui. Ayant entrevu

un reflet, il leva son bolter en un geste de parade instinctive. Les dents de la lame tronçonneuse entamèrent le métal de l'arme. Loken frappa du talon vers l'entrejambe de son assaillant.

Le World Eater esquiva facilement en pivotant sur place, et dans le même mouvement, fit tomber Torgaddon en lui assénant un coup avec le pommeau de sa hache. Cette attaque laissa à Loken le temps de se relever, et il jeta de côté le bolter rendu inutilisable pour tirer sa propre épée.

Torgaddon était toujours au sol, aux prises avec un deuxième World Eater. Mais il devrait se défendre seul : l'adversaire de Loken était un capitaine, et pas n'importe quel capitaine. L'un des meilleurs de sa légion.

— Khârn ! lui cria Loken alors que l'autre se jetait à nouveau sur lui.

Khârn s'arrêta dans son élan, et l'espace d'un fugitif instant, Loken retrouva le combattant noble qui lui avait parlé dans le musée de la conquête. Bientôt, quelque chose revint s'emparer de lui, une haine qui lui tordait le visage.

Cette seconde de répit suffit à Loken, et lui permit de s'abriter derrière un éventail de dalles brisées plantées sur le rebord d'un cratère. Les bolts continuaient de saturer l'air, et quelque part, en dehors de son champ de vision, Torgaddon était pris dans son propre combat, mais Loken ne pouvait pas s'en préoccuper maintenant.

— Que s'est-il passé, Khârn ? Qu'ont-ils fait de vous ?

Khârn poussa un beuglement de rage incohérent et se rua sur lui, la hache levée bien haut. Loken ancra ses pieds au sol et leva son arme, qui arrêta celle du World Eater. Les deux guerriers se retrouvèrent pris dans une joute de force où chacun essaya de forcer l'autre à plier.

— Khârn… lâcha Loken entre ses mâchoires serrées. Les dents rotatives de la hache approchaient de son visage. Vous n'êtes plus celui que j'ai connu ! Qu'êtes-vous devenu ?

Alors que leurs yeux se rencontraient, Loken put contempler l'âme de Khârn, et désespéra. Il voyait toujours le guerrier qui avait prêté des serments de fraternité, qui avait juré de servir la Grande Croisade comme lui-même l'avait fait, qui en avait connu les tragédies autant que les victoires. Et il voyait la folie ténébreuse, laquelle avait noyé cette probité sous la perfidie et les massacres à perpétrer.

— Je suis la voie à huit branches, bredouilla Khârn, chacun de ses mots ponctué par un peu de bave écumante.

— Non ! s'écria Loken en repoussant le World Eater.

— Oh, si, reprit Khârn. Aucun chemin ne s’écarte de la voie. Nous devons toujours aller plus loin.

Toute considération humaine avait quitté son visage. Loken sut que le World Eater avait totalement perdu la raison, et que ce combat ne se terminerait que par la mort de l’un d’eux.

Il se jeta en arrière, évita la pluie de coups que voulut lui porter la hache de Khârn, jusqu’à se retrouver dos à un pan de ruines. La hache de son adversaire le rata et mordit dans la pierre à côté de lui. Loken écrasa le pommeau de son épée sur la tête de Khârn ; Khârn encaissa le coup et projeta son front contre le visage de Loken, lui attrapa le bras, l’entraîna au sol avec lui.

Ils roulèrent dans la boue comme des animaux, Khârn essayant d’écorcher le visage de Loken contre la pierre rugueuse. Loken fit son possible pour se libérer de lui. Il roula sur le dos en entendant le grondement d’un moteur puissant comme un tremblement de terre. Des phares s’allumèrent, et leur lumière crue se découpa autour de l’armure de Khârn.

Loken anticipa ce qui allait suivre. Il envoya son poing en plein dans le visage de Khârn, puis recommença, et continua de le frapper, l’autre main serrée autour de son cou, le bras tendu. Le World Eater se débattit pour le faire lâcher prise, alors que la lumière et le bruit de moteur s’intensifiaient, et que la forme d’un Land Raider gravissait derrière eux l’arête de débris, tel un monstre sorti des profondeurs.

Loken ressentit l’impact quand la lame de bulldozer du Land Raider percuta Khârn, les éperons à sa base s’enfonçant dans le torse du World Eater. Il le lâcha et roula jusqu’au fond du cratère ; le véhicule poursuivit sa course, emportant avec lui le corps gesticulant de Khârn. Loken s’aplatit dans la boue pour le laisser passer, à peine quelques centimètres au-dessus de lui.

Et ce fut terminé ; le char continua sa route, traînant devant lui le World Eater empalé comme une sorte de trophée macabre. D’autres véhicules progressaient tout autour, un œil rouge grand ouvert sur leurs coques. Loken reconnut immédiatement leurs couleurs.

Les Sons of Horus.

Pendant un instant, il resta là à regarder ce contingent se diriger droit sur le palais en commençant à diriger ses tirs contre lui. La meute fonçait vers sa proie.

Une main se baissa vers Loken et l’attrapa, pour le traîner, meurtri et

ensanglanté, à l’abri des armes des tanks. Il releva les yeux. Torgaddon était sorti pareillement contusionné de leur rencontre avec les World Eaters.

Son ami fit un signe du menton dans la direction qu’avait prise le Land Raider.

— C’était… ?

— Khârn, confirma Loken en hochant la tête.

— Il est mort ?

— Peut-être, je n’en sais rien.

Torgaddon releva les yeux vers le fer de lance des Sons of Horus.

— À mon avis, même Tarvitz va avoir du mal à tenir le palais maintenant.

— Alors nous devons nous dépêcher.

— Oui. Fais profil bas, essayons de ne pas nous attirer plus d’ennuis. Sauf si tu considères qu’Abaddon et Aximand ne nous poseront pas suffisamment de problèmes à eux deux.

— Saul leur fera payer le moindre bloc de gravats qu’ils prendront, dit Loken en se relevant péniblement. Khârn l’avait sonné, mais pas au point de ne plus pouvoir combattre. Et nous, nous devons faire en sorte que toute cette résistance ait été utile.

Les deux amis se remirent en chemin au travers des décombres, vers la basilique de Mackaran.

Où les attendait une dernière chance de victoire sur Isstvan III.

Les bruits de la bataille résonnaient tout autour de lui, et Tarvitz longeait les murs pour rester dans l’ombre tandis qu’il arpentait prudemment les ruines de l’aile est. Des escouades d’Emperor’s Children se répandaient dans les secteurs du palais en traversant un à un les dômes éventrés, et leurs tirs criblaient les pièces à mesure qu’ils plongeaient la pointe de leur attaque dans le cœur des défenses.

Ici et là, il reconnaissait les marquages de certaines des escouades qui le croisaient sans le voir, et devait refréner la pulsion d’en appeler à leur aide. Ces guerriers étaient devenus l’ennemi, il n’y aurait pas d’accolades fraternelles ni de paroles de bienvenue.

Le caractère obsessionnel de leur progression jouait en la faveur de Tarvitz : ces guerriers, habités de la même résolution rigide qu’Eidolon, avaient l’esprit fixé sur la gloire à gagner, plutôt que de faire preuve d’une vraie circonspection envers leurs alentours. Pour une fois, les défauts du seigneur commandeur revêtaient un aspect positif, songea-t-il en continuant

d’explorer comme un fantôme l’agencement désolé du palais.

— Vous allez devoir veiller à la discipline de vos troupes, Eidolon, murmura-t-il pour lui-même, ou quelqu’un finira par vous le faire payer.

Les secteurs de l’est qu’ils avaient assignés à Lucius et ses hommes avaient été dévastés, leurs fresques calcinées par la tempête de feu, leurs jardins de sculptures pulvérisés par les pilonnages constants et les combats furieux qui s’y étaient livrés au fil des mois. Avoir tenu si longtemps était un miracle en soi. Tarvitz n’était pas aveugle au point d’essayer de se faire croire qu’ils résisteraient beaucoup plus longtemps.

Il croisa des dizaines de corps, et les vérifia un par un, à la recherche d’un signe que Lucius fût tombé. Chaque guerrier en était un qu’il connaissait, qui l’avait suivi au combat lors de la défense du palais, qui lui avait fait confiance pour les mener à la victoire. Chaque paire d’yeux l’accusait d’être responsable de sa mort, mais il savait qu’il n’aurait pas pu faire plus.

Plus il s’aventurait à l’est, moins il rencontrait de ces assaillants. L’attaque des Emperor’s Children se portait vers le centre du complexe palatial plutôt que de se disperser pour le sécuriser dans sa totalité.

On pouvait toujours faire confiance à Eidolon pour foncer vers la gloire au lieu de respecter les procédures de bataille.

Si j’avais une centaine de space marines avec moi, je vous punirai pour votre arrogance , pensa Tarvitz.

Alors même que l’idée lui venait, un sourire s’élargit lentement sur son visage. Il avait une centaine de space marines. Certes, tous étaient pris dans des combats, mais si des Astartes étaient capables de se désengager en bon ordre pour passer le relais au beau milieu d’une fusillade désespérée, c’était bien les Emperor’s Children.

Il s’accroupit dans l’ombre d’une statue tombée et ouvrit un canal radio.

— Solathen, murmura-t-il. Vous me recevez ?

Son oreillette rendait une quantité invraisemblable de parasites. Il jura à l’idée que son plan pût être rendu impossible par un obstacle aussi trivial qu’une perte des transmissions.

— Je vous entends, mon capitaine, mais nous sommes un peu occupés pour l’instant ! répondit la voix de Solathen.

— Reçu, dit Tarvitz, mais je vous donne de nouveaux ordres. Désengagez-vous et laissez les Luna Wolves vous couvrir. Laissez-les se charger du plus gros des combats, rassemblez autant d’hommes que vous pouvez en rallier autour de vous et convergez vers ma position.

— C’est-à-dire ?

— Prenez les couloirs le long de l’aile des domestiques. Ils devraient vous amener jusqu’à moi sans trop de problème. Nous avons une chance de mettre à mal ces salauds, alors je veux que vous rappliquiez aussi vite que possible !

— Compris, mon capitaine, dit Solathen avant de couper la liaison.

Tarvitz se figea en entendant une voix lui dire :

— Ça ne changera rien, Saul. Le palais est perdu. Même vous, vous devriez être capable de vous en rendre compte.

Il leva les yeux. Au centre du dôme qui s’ouvrait devant lui, Lucius se tenait, son épée miroitante dans une main, un éclat de verre dans l’autre. Lucius leva le fragment de verre jusqu’à son visage, et fit glisser le tranchant sur sa joue, traçant sur sa peau une ligne dont un filet de sang coula pour aller s’écraser à ses pieds.

— Je vous croyais mort, dit Tarvitz en se relevant pour pénétrer dans le dôme où se trouvait l’épéiste.

La lumière intense des étoiles qui tombait à l’intérieur illuminait des dizaines de cadavres d’Emperor’s Children. Non pas des renégats, mais des loyalistes. Et aucun d’eux n’avait succombé à un projectile. Tous avaient été lacérés par une lame au fil aiguisé. Ces guerriers avaient été tous tués à l’arme blanche, et une horrible suspicion commença à se former dans l’esprit de Tarvitz.

— Mort ? s’amusa Lucius. Moi ? Vous vous souvenez de ce que Loken m’a dit quand je l’ai remis à sa place dans la cage d’entraînement ?

Tarvitz, à présent sur ses gardes, hocha la tête.

— Il vous a dit qu’il existait quelqu’un capable de vous battre.

— Et vous vous souvenez de ce que je lui ai répondu ?

— Oui, répondit Tarvitz, en glissant lentement la main vers la poignée de son épée. « Pas dans cette vie », c’est bien ça ?

— Quelle mémoire. Lucius laissa tomber son éclat de verre au sol.

— Pour qui est cette nouvelle cicatrice ?

Lucius lui sourit, sans aucune chaleur.

— Elle est pour vous, Saul.

Le grand parvis de la basilique de Mackaran était un désert de résidus osseux. Lorsque les bombes virales étaient tombées, des milliers d’Isstvaniens s’étaient rassemblés là dans l’espoir que la chambre du

parlement, à l’une des extrémités du forum, les accueillerait. Ils s’étaient bousculés et étaient morts ici ; leurs cendres évoquaient quelque vieux marécage, d’où s’élevaient les colonnes qui entouraient la place sur trois de ses côtés. Le quatrième était celui du bâtiment de la chambre, souillé par les enroulements de suie qui se hissaient sur sa façade.

L’édifice avait été le siège du parlement civil de la cité Chorale, le pendant du pouvoir de la noblesse, exercé depuis le palais du maître de chœur. Les citoyens de premier ordre qui s’y étaient réfugiés étaient morts dans les mêmes tourments que la horde d’habitants à l’extérieur.

Loken avança sur cette mer d’ossements gris, l’épée à la main. Un crâne lui sourit en le fixant de ses orbites creuses et accusatrices. Derrière lui, Torgaddon mettait en joue les recoins suspects du forum.

— Stop, dit calmement Loken.

Torgaddon s’arrêta, le regard vigilant.

— C’est eux ?

— Je ne sais pas, peut-être, dit Loken, les yeux levés vers la chambre du parlement. Derrière le contour du toit, il parvenait tout juste à entrevoir les lignes d’un appareil, d’un oiseau d’assaut aux couleurs des Sons of Horus.

— Quelqu’un s’est posé ici, en tout cas.

Ils se remirent à avancer, jusqu’à l’édifice, et grimpèrent la pente de ses marches lisses. Ses grandes portes de chêne aux clous épais, elles aussi, avaient été rongées par les germes et carbonisées par la tempête ardente.

— Après toi, dit Torgaddon.

Loken hocha la tête ; quand un terrible pressentiment s’empara de lui, il regretta soudain qu’ils fussent venus ici. Il se tourna vers Torgaddon, et regretta de ne pas trouver les mots qu’il aurait fallu dire avant de monter ces dernières marches.

Torgaddon parut comprendre ce qu’il pensait.

— Oui, je sais, mais quel autre choix on a, tu peux me le dire ?

— Aucun, admit Loken. Ils passèrent sous l’arche et pénétrèrent dans le parlement.

L’intérieur du bâtiment semblait avoir été épargné par le plus gros du bombardement et du cataclysme qui avait suivi. Seules quelques carcasses noircies et parfois entremêlées gisaient au milieu des lambris et des meubles foncés. Les murs de l’édifice circulaire étaient ornés de peintures aux couleurs effacées, qui évoquaient le passé glorieux de la cité Chorale, narrant l’histoire de sa croissance et de ses réussites.

Les bancs et les tablettes de vote étaient arrangés autour d'un proscenium central, surmonté d'un pupitre depuis lequel les débats étaient dirigés.

Sur cette scène, devant le pupitre, se tenaient Ezekyle et Horus Aximand.

— Vous nous avez trahis, le vilipenda Tarvitz. Une telle déception était presque plus qu'il ne pouvait en supporter. Vous avez tué vos propres hommes et vous avez laissé Eidolon et les siens pénétrer dans le palais. N'est-ce pas ?

— C'est vrai, avoua Lucius, en faisant lentement virevolter sa lame autour de lui, pour échauffer ses muscles en préparation du combat que Tarvitz savait inévitable. Et si c'était à refaire, je le referai sans hésiter.

Tarvitz suivait la courbure du dôme en calquant son pas sur celui de l'épéiste face à lui. Il ne se faisait aucune illusion quant à l'issue de leur affrontement : Lucius était le maître escrimeur prééminent de la légion, peut-être de toutes les légions. Il savait ne pas pouvoir le battre, et pourtant, cette déloyauté appelait un châtiment.

Il fallait satisfaire à l'honneur.

— Pourquoi, Lucius ? l'interrogea-t-il.

— Comment pouvez-vous me demander ça, Saul ? lui retourna Lucius en resserrant leur cercle ; pas à pas, la distance entre les deux guerriers se rétrécissait. Je n'étais ici qu'à cause de vous, parce que dans l'esprit de la légion, nous étions liés l'un à l'autre. Je sais ce que le seigneur commandeur et Fabius vous ont offert. Comment avez-vous pu décliner une telle chance ?

— C'était une abomination. Tarvitz devait continuer à le faire parler aussi longtemps que possible. Ils manipulent notre patrimoine génétique ; comment pouvez-vous sérieusement croire que l'Empereur approuverait cela ?

— L'Empereur ? Lucius se mit à rire. Êtes-vous vraiment certain qu'il désapprouverait ? Considérez ce qu'il a fait pour concevoir les Primarques, et est-ce que nous autres Astartes, nous ne sommes pas déjà le fruit d'une manipulation génétique ? Les expériences auxquelles Fabius se livre ne sont qu'un maillon logique dans cette chaîne de l'évolution. Nous formons une race supérieure, et nous devons établir notre supériorité sur tous les êtres inférieurs qui nous barrent la route.

— Même sur des camarades ? cracha Tarvitz, en désignant de son épée les dépouilles dans toute la circonférence du dôme.

Lucius ne fit que hausser les épaules.

— Oui, même sur eux. Quel choix avais-je ? Je vais pouvoir rejoindre ma légion, et ils espéraient m'en empêcher. Exactement comme vous, vous allez essayer.

— Et vous me tueriez moi aussi ? demanda Tarvitz. Après toutes ces années pendant lesquelles nous avons combattu côte à côte ?

— Saul, n'essayez pas de faire appel à mon sens de la nostalgie, l'avertit Lucius. Je suis supérieur à vous, et je vais accomplir de grandes choses au service de ma légion. Ni vous, ni une quelconque notion mal placée de fidélité n'allez m'en empêcher.

Lucius leva sa lame et adopta une posture de combat ramassée sur elle-même alors que Tarvitz se rapprochait de lui. Le dôme parut soudain très silencieux. Les deux combattants se contournaient toujours mutuellement, tous les deux à l'affût d'une faiblesse dans la garde de l'autre. De la main gauche, Tarvitz sortit son poignard de combat en adoptant une prise renversée. Il fallait mettre entre lui et Lucius autant de lames qu'il lui était possible d'en manier.

Tarvitz sut que plus aucun mot ne serait prononcé. Cela ne finirait que dans le sang.

Sans le laisser présager, il s'élança vers Lucius en cherchant à piquer de sa lame courte, mais alors qu'il portait le coup, il se rendit compte que Lucius s'y était attendu.

Ce dernier s'écarta et lui abattit le pommeau de son épée sur la main, ce qui lui fit lâcher le poignard. Puis il se baissa quand Tarvitz tourna sur son talon afin de porter un coup de taille latéral.

Son épée ne trancha que l'air, et Lucius lui envoya son coude dans le flanc.

Tarvitz recula d'un bond en s'attendant à recevoir un coup, mais son adversaire se contenta de sourire, et dansa autour de lui sur la pointe des pieds. Lucius jouait avec lui, et il sentit la colère le gagner face à une telle raillerie.

Lucius avança sur Tarvitz, se fendit et frappa à la vitesse d'un serpent en lui visant l'estomac. Tarvitz dévia la pointe en enroulant le coup, ramena ses poignets au-dessus de l'arme de Lucius et visa sa gorge, mais l'épéiste avait anticipé le mouvement et s'écarta avec agilité.

Il répéta brusquement son attaque ; le déplacement vif de d'acier obligea Lucius à continuer de reculer pas à pas. Lucius para un coup retors dirigé vers son pelvis, et pirouetta en riant pour entamer sa riposte éclair.

Tarvitz eut le temps de voir le coup fendre l'air vers lui et sut qu'il ne pourrait pas l'empêcher de porter. Il se jeta en arrière, mais ressentit un sillon de souffrance cuisante quand le tranchant énergisé le mordit profondément. Il serra son flanc d'une main alors que le sang se mettait à couler sur son armure, laquelle lui administra ses stimulants qui lui permirent de reprendre son souffle.

Tarvitz recula devant Lucius, qui le suivit avec un large sourire d'anticipation.

— Si c'est là ce que vous pouvez faire de mieux, Saul, vous feriez mieux d'abandonner dès maintenant. Je vous promets que ce sera rapide.

— J'étais justement sur le point de vous dire la même chose, lui rétorqua Tarvitz, en levant de nouveau son épée.

Les deux guerriers se ruèrent l'un sur l'autre. Leurs épées lancèrent des crépitations argentées lorsque les lames se rencontraient. Tarvitz se battait en y consacrant tout le courage, la force et le talent qu'il parvenait à mobiliser, mais cela était sans espoir : Lucius parait toutes ses attaques avec aisance, et les lui rendait négligemment, coupure après coupure, assez pour faire couler son sang et le faire souffrir, mais pas pour le tuer.

Du sang lui monta au coin de la bouche quand il recula en chancelant après une nouvelle entaille.

— Touché, se moqua Lucius. Je vous ai eu.

Tarvitz se battait en puisant dans ses dernières réserves ; le combat ne pourrait plus durer très longtemps. Lucius se serait bientôt lassé de ces pauvres échanges et l'achèverait, mais peut-être l'avait-il retenu suffisamment.

— Vous en avez eu assez ? toussa Tarvitz pour le provoquer. Vous n'êtes pas obligé de mourir ici, vous savez.

Tout en avançant vers lui, Lucius le considéra, la tête inclinée de côté.

— Le pire, c'est que vous êtes sérieux. Vous pensez réellement pouvoir l'emporter sur moi.

Tarvitz acquiesça et cracha un peu de sang.

— Approchez et essayez donc de me tuer, si vous croyez que vous en êtes capable.

Lucius se précipita pour l'attaquer ; Tarvitz lâcha son épée et se jeta à sa rencontre. Surpris par une telle manœuvre suicidaire, Lucius réagit une fraction de seconde trop tard pour éviter le choc.

Les deux guerriers se percutèrent en pleine course, le poing de Tarvitz

ayant atteint l’épéiste au visage. Pour en absorber la force, Lucius avait tourné la tête, mais Tarvitz ne lui laissa pas l’occasion de reprendre le dessus quand ils furent tombés au sol, et abattit à nouveau son poing sur le visage de son ancien compagnon. L’épée de Lucius lui avait échappé des mains, et ils luttèrent à coups de coude, de genou et de pied.

D’aussi près, le talent à l’escrime n’était d’aucun secours, et Tarvitz libéra sa haine et sa colère à chaque nouveau horion qu’il assénait. Ils roulèrent au sol, s’agrippèrent comme deux voyous des rues, Lucius encaissant des impacts qui auraient tué tout humain ordinaire plus d’une dizaine de fois.

— Je me souvenais aussi de ce que Loken a dit la première fois que vous vous êtes battus, se permit de lui dire Tarvitz quand il eut distingué du mouvement à l’extérieur du dôme. Il faut comprendre son ennemi, et faire ce qui est nécessaire pour le mettre à terre.

Il libéra Lucius de son étreinte et roula sur le côté, en s’éloignant de lui autant qu’il le pouvait. Lucius fut debout presque dans l’instant, et partit en vacillant récupérer son épée.

— Solathen ! cria Tarvitz. Tuez-le ! Il nous a tous trahis !

Il regarda Lucius se retourner vers l’entrée du dôme, et voir les guerriers que Solathen avait ralliés et amenés avec lui. Le sergent obéit immédiatement à l’ordre de Tarvitz, comme le devait un Emperor’s Children, et le dôme fut soudain empli par les aboiements des tirs. Lucius se précipita pour se mettre à l’abri, mais même lui n’était pas assez rapide pour éviter les bolts.

Ceux qu’il reçut l’agitèrent de soubresauts. Des étincelles et des gerbes de sang s’envolèrent de son armure ; il roula au sol, partit à quatre pattes en direction d’un trou percé dans le mur par les combats des mois passés, alors que les rafales des Emperor’s Children loyalistes continuaient de l’atteindre.

— Tuez-le ! hurla Tarvitz, mais Lucius fut plus rapide qu’il ne l’eût cru possible, et parvint à s’extraire du dôme au milieu des projectiles qui criblaient les fresques sales autour de lui.

Tarvitz se releva, et fonça en titubant vers l’endroit par lequel Lucius s’était échappé.

Au-delà du dôme, les dépendances extérieures n’offraient qu’un paysage effarant de cratères et de ruines calcinées. Un voile de fumée planait sur le champ de bataille qu’était devenu le palais. Il écrasa son poing dans le mur, frustré de se rendre compte que le traître leur avait échappé.

— Capitaine Tarvitz, l’appela Solathen. Au rapport, comme vous l’avez

ordonné.

Tarvitz abandonna l’espoir de retrouver Lucius, mit son insatisfaction de côté, et se concentra sur le sujet plus immédiat d’organiser une contre-attaque contre les guerriers d’Eidolon.

— Merci, Solathen. Je vous dois la vie, dit-il.

Le sergent hocha la tête. Tarvitz ramassa un bolter abandonné et vérifia le chargeur pour s’assurer que celui-ci était plein.

— Venez. Nous allons leur montrer ce que savent faire les vrais Emperor’s Children !

OceanofPDF.com

DIX-SEPT

Vaincre, c’est survivre
Dies Irae
La fin

— Traître, prononça Loken en s’avançant dans l’hémicycle.

— Il n’y avait plus rien à trahir, lui rétorqua Abaddon.

Malgré tout ce qui s’était produit sur Isstvan III, le mot « trahison » avait encore le pouvoir d’aviver cette colère toujours présente à l’intérieur de lui.

— Je t’envie, Loken, continua-t-il. La galaxie doit te paraître tellement simple. Tant qu’il y a quelqu’un que tu peux appeler ton ennemi, tu combattras jusqu’à la mort en étant convaincu d’avoir raison.

— Je sais que j’ai raison ! cria Loken. Comment est-ce que tout ça pourrait vous donner raison à vous ? Est-ce que vous aviez raison d’anéantir cette cité et d’assassiner vos frères ? Qu’est-ce qui t’est arrivé, Ezekyle, pour que tu te transformes en celui que tu es maintenant ?

En laissant Aximand se tenir seul à côté du pupitre, Abaddon descendit du proscenium. Son armure Terminator le rendait bien plus grand que Loken, lequel savait, pour avoir vu le premier capitaine en opération, qu’elle ne le gênait pas, et lui permettait de combattre comme n’importe quel Astartes en armure énergétique.

— Ce que nous avons fait sur Isstvan III, nous y avons été avons été contraints par l’incapacité des esprits étriqués à comprendre la réalité, dit Abaddon. Tu crois que j’y ai joué mon rôle et que je suis ici parce que

j’apprécie de tuer mes frères ? Je *crois* en quelque chose, Loken, tout autant que toi. Il existe des forces dans cette galaxie que même l’Empereur ne comprend pas. Si cet égoïste laisse l’Humanité pourrir sur la branche pendant qu’il cherche à devenir un dieu, ces forces nous submergeront, et le moindre être humain dans cette galaxie disparaîtra. Est-ce que tu comprends ça ? La race humaine tout entière ! Le Maître de Guerre l’a compris, lui, et c’est pour cela qu’il doit prendre la place de l’Empereur. Pour empêcher cette menace.

Torgaddon secoua la tête.

— Empêcher cette menace. Tu es un imbécile, Ezekyle. Nous avons très bien vu ce qu’Erebus faisait. Il vous a menti à tous. Vous avez conclu un pacte avec des puissances maléfiques.

— Maléfiques ? intervint Aximand. Elles ont sauvé la vie du Maître de Guerre. J’ai vu quel est leur pouvoir, et il est à sa portée de les contrôler. Vous croyez que nous sommes fous, ou aveugles, mais les forces du Warp sont la clé de cette galaxie. Et c’est cela que l’Empereur ne peut comprendre. Le Maître de Guerre sera le souverain du Warp, comme de l’Imperium. Et c’est ainsi que nous régnerons sur les étoiles.

— Non, répondit Loken. Le Maître de Guerre a été corrompu ; s’il monte sur le trône de Terra, ce ne sera pas l’Humanité qui régnera sur la galaxie. Et tu le sais, Horus. Même si Ezekyle ne le sait pas. Ezekyle ne se soucie pas de la galaxie, tout ce qui l’importe, c’est d’être dans le camp des vainqueurs.

Abaddon sourit, en approchant lentement de Loken, alors que Torgaddon le contournait pour se diriger vers Aximand.

— Vaincre, c’est survivre, dit-il. Celui qui meurt a perdu, et ce en quoi il croyait ne signifie plus rien. Il pourrait aussi bien ne jamais avoir existé. Moi, je vais vivre. La victoire, Loken, la victoire est la seule chose qui ait une vraie valeur dans cette galaxie. Tu aurais dû passer plus de temps à te comporter en soldat ; peut-être qu’aujourd’hui, tu te retrouverais dans le camp des vainqueurs.

Loken leva son épée en s’efforçant de jauger les mouvements d’Abaddon.

— Il est toujours temps de décider de qui va gagner.

Il le sentait se tendre, prêt à frapper. Les rodomontades du premier capitaine n’étaient qu’une couverture.

— Loken… Tu as fait tant de chemin, et tu n’as toujours pas compris. Nous ne sommes pas à ce point différents des humains que nous n’ayons

pas droit à quelques défauts. Mais te battre contre nous au lieu de réaliser ce que le Maître de Guerre cherche à accomplir… C'est impardonnable.

— Et toi, Ezekyle, quel est ton défaut ?

— De trop parler, répondit Abaddon, et il s'élança, les lames de son gantelet baignées d'énergies létales.

Torgaddon vit Abaddon charger vers Loken, et prit cela comme un signal pour attaquer Aximand. Son frère d'antan avait lu son intention dans ses yeux, et se précipita à sa rencontre, alors que les deux autres membres du Mournival commençaient déjà à détruire les bancs de la salle.

Ils se rejoignirent dans un choc de plaques d'armure, s'empoignèrent avec toute la force que seuls peuvent mobiliser ceux qui furent autrefois frères et devinrent les pires ennemis. Ils restèrent ainsi accrochés l'un à l'autre comme des lutteurs, jusqu'à ce qu'Aximand parvînt à écarter d'un coup les bras de Torgaddon pour lui envoyer son coude dans la mâchoire.

Torgaddon recula, bloqua le retour droit dirigé lui aussi vers son visage, et se rapprocha d'Aximand en lui expédiant son genou dans l'abdomen.

L'Autre Horus chancela, mais Torgaddon savait qu'il faudrait davantage qu'un choc aux entrailles pour arrêter un guerrier tel que lui. Son adversaire était d'une constitution solide ; sa force, son habileté et sa stabilité sur ses appuis égalaient les siennes.

Les deux guerriers se firent face. Pendant un instant, Torgaddon reconnut sur les traits d'Aximand une expression de regret.

— Pourquoi fais-tu ça ? lui demanda-t-il.

— Vous dites que vous êtes contre nous, répondit Aximand.

— Et c'est le cas.

Tous les deux abaissèrent leur garde et se redressèrent ; ils étaient frères, des membres du Mournival qui avaient traversé tant de batailles ensemble que leurs postures étaient inutiles. Tous deux savaient comment l'autre se battait.

— Tarik, dit Aximand. Si cela avait pu se terminer autrement, c'est ce que nous aurions fait. Aucun d'entre nous n'aurait choisi d'en passer par là.

— Horus, quand as-tu réalisé à quel point vous étiez allés trop loin ? Quand le Maître de Guerre t'a dit que nous allions être bombardés, ou un peu avant ?

Aximand regarda vers le combat que se livraient Loken et Abaddon.

— Tu peux t'en sortir, Tarik. Le Maître de Guerre veut la tête de Loken,

mais il n’a rien dit te concernant.

Torgaddon éclata de rire.

— Nous t’avions appelé l’Autre Horus parce que tu lui ressemblais tellement, mais nous avions tort. Horus n’a jamais eu ce doute dans les yeux. Toi, tu doutes, Aximand. Peut-être que tu es dans le mauvais camp. Peut-être que c’est ta dernière chance de terminer ta vie comme un Astartes, et pas comme un esclave.

Aximand sourit faiblement.

— Je l’ai vu, Tarik, j’ai vu le Warp. On ne peut pas se dresser contre lui.

— Et pourtant… Regarde-moi.

— Si tu avais seulement accepté la chance que la loge t’a offerte, toi aussi, tu l’aurais vu. Nous pouvons gagner une telle puissance. Si seulement tu savais, Tarik, tu nous rejoindrais dans l’instant. Tout l’avenir t’apparaîtrait clairement.

— Tu sais que je ne peux pas reculer. Pas plus que toi.

— Alors nous en sommes revenus là ?

— Exactement. Comme tu l’as dit, nous n’avons pas choisi nous-mêmes d’en arriver là.

Aximand se tint prêt.

— Comme dans les cages d’entraînement, Tarik.

— Non, répondit Torgaddon. Ça n’a plus rien à voir.

La griffe énergisée frappa vers la tête de Loken, et il s’abaissa, trop tôt pour reconnaître la feinte. Abaddon l’attrapa par le bord de son épaulière et lui planta son genou en plein dans l’estomac. La céramite se tordit. Loken sentit une pique de souffrance s’enfoncer en lui.

Abaddon le lâcha et lui lança son poing dans le visage. Loken fut projeté contre le mur de la chambre. De l’enduit roussi et des fragments de brique tombèrent autour de lui.

— Le Maître de Guerre voulait que j’emmène l’escouade Justaerin avec moi, mais je lui ai dit que je le prenais comme un affront.

Son épée était tombée à ses pieds, Loken la vit et se laissa glisser le long du mur pour la récupérer. Il se releva, s’écarta de la trajectoire d’un nouveau coup de poing et dirigea sa lame latéralement vers le visage du premier capitaine.

Abaddon la bloqua avec son avant-bras, tendit le bras pour soulever Loken du sol et le projeter à nouveau vers le mur de l’édifice. Les environs de

Loken se renversèrent autour de lui, et soudain vint la douleur.

Sa vision se troubla ; lorsqu'il retomba, sa chute dispersa autour de lui quelques débris de pierre.

La souffrance lui paraissait étrange, comme si elle avait été celle de quelqu'un d'autre. Comme si son dos était brisé, et qu'une voix perfide lui murmurait à l'esprit que la souffrance disparaîtrait s'il acceptait seulement de s'y abandonner, de se laisser aller à un oubli nébuleux.

Sa poigne se resserra autour de son épée, il laissa sa colère alimenter sa volonté de combattre cette voix dans sa tête, qui lui disait de renoncer.

Il y avait longtemps, Loken avait prêté un serment à l'Empereur, et ce serment était de ne jamais abandonner, même au moment où la mort approcherait. Sa vision redevint nette, et il leva les yeux vers le trou que son corps avait ouvert en traversant le mur de l'édifice.

Loken roula sur le ventre alors que la forme massive d'Abaddon chargeait dans sa direction, en fracassant les bords de cette brèche.

Il se remit sur ses pieds et recula, et le gantelet d'Abaddon le manqua de peu. Il se rapprocha, frappa de la pointe de son épée que les épaisses plaques de l'armure Terminator détournèrent. Loken remonta en courant les marches qui entouraient l'édifice. Il entendait Torgaddon et Aximand se battre à l'intérieur. L'aide de son frère lui serait indispensable pour triompher.

— Tu ne pourras pas m'échapper éternellement ! rugit Abaddon et se retournant de son pas résonnant pour se lancer à sa poursuite.

Saul Tarvitz avait retrouvé le sourire carnassier d'un chasseur qui aurait finalement acculé sa proie. Les guerriers que Solathen et lui menaient se ménageaient un passage sanglant parmi ceux d'Eidolon, et les tuaient sans pitié, comme eux-mêmes l'avaient été si récemment. Ce qui avait été une offensive menaçant de les submerger pouvait à présent devenir une déroute pour les renégats.

Le bruit des fusillades se répercutait puissamment dans le palais. Les loyalistes lâchaient rafale après rafale sur tout ce qu'ils voyaient bouger. Ils encerclaient petit à petit le groupe d'assaut d'Eidolon qui, attaqué sur deux fronts, commençait à céder.

Tarvitz voyait certains de ses combattants, privés d'un membre ou souffrant de plaies ouvertes, continuer de livrer leur combat désespéré, en adoptant des positions défensives d'où ils pouvaient encore tirer sur les

traîtres qui avaient failli réussir à les prendre en défaut. La propre épée de Tarvitz avait fauché un impressionnant total d'Astartes aux côtés desquels il avait jadis combattu et versé son sang ; chaque coup de lame était un tour cruel du destin, qui lui apportait une tristesse cuisante autant qu'une satisfaction cathartique.

Au centre de la bataille, il repéra Eidolon qui brisait un nouvel adversaire à chaque coup de son marteau, et se jeta dans la mêlée pour tenter d'atteindre le seigneur commandeur. Son corps souffrait toujours du duel contre Lucius. Appeler un apothicaire aurait été vain ; quelles que fussent les blessures dont il souffrait, celles-ci n'auraient jamais l'occasion de guérir. Tout s'achèverait ici, Tarvitz le savait, mais ce dernier combat aurait été mémorable, et jamais il n'avait été plus fier que de mener ses hommes en cet instant.

Que des combattants aussi nobles fussent sur le point de périr par la faute d'un des leurs, supposé loyal, mettait à leur résistance un point final tragique qui pour autant lui semblait approprié. Lucius avait bien failli leur coûter cette bataille d'emblée. Tarvitz se jura que s'il devait survivre à cet enfer, il traquerait ce scélérat et s'assurerait de le tuer lui-même.

Le seigneur commandeur était presque à sa portée.

À peine Eidolon l'eut-il vu venir à lui que les traîtres se mirent à battre en retraite en rangs disciplinés. Tarvitz était prêt à céder à la frustration, mais pas au point de se précipiter à la poursuite de son ennemi.

— Ligne de tir en travers de la nef ! cria-t-il à pleins poumons. Instantanément, un groupe d'Astartes se mit en formation et commença à diriger ses volées sur l'ennemi en recul.

Il abaissa son épée et s'appuya contre le mur délabré. Une fois de plus, contre toute attente, ils avaient tenu. Avant que ne lui fût laissé un seul instant pour savourer le caractère improbable de cette dernière victoire, son communicateur le sollicita.

— Capitaine Tarvitz, dit une voix, qu'il reconnut comme celle d'un des Luna Wolves.

— Parlez.

— Ici Vipus, mon capitaine. Notre position sur le toit est viable, mais nous avons de la compagnie.

— Je sais, répondit Tarvitz. Les Sons of Horus.

— Pire que ça. Levez les yeux et regardez à l'ouest.

Tarvitz s'avança au milieu des traces de la bataille, pour scruter le ciel au-

dessus des ruines croulantes et nimbées de fumée. Quelque chose se dirigeait vers le palais, quelque chose d'encore distant, et néanmoins gigantesque.

— Douce Terra, soupira-t-il. Le *Dies Irae* .

— Je vais faire du Titan notre cible prioritaire, promit Vipus.

— C'est inutile, vous ne pourrez pas l'endommager. Continuez de viser les fantassins ennemis.

— À vos ordres, mon capitaine.

— Ennemis en approche ! cria quelqu'un proche de l'entrée du palais. Des blindés et leurs unités de soutien !

Tarvitz mobilisa ses ultimes réserves d'énergie pour à nouveau mobiliser ses troupes et organiser la défense du site.

— Escouades d'assaut, postez-vous près des portes ! À tous les autres, feu à volonté !

Tarvitz voyait arriver un important détachement des forces ennemies, des Land Raiders trapus et des Rhinos massés en lisière du palais du maître de chœur. Derrière eux, des Sons of Horus, des World Eaters et des Emperor's Children répartissaient leurs angles de tir afin de couvrir tout le bâtiment.

Le *Dies Irae* serait bientôt assez proche pour faire peser sur eux toutes les batteries de son armement.

— Ils vont bientôt nous attaquer, cria Tarvitz, mais nous allons les repousser encore, mes frères ! Peu importe ce qui doit arriver, ils n'oublieront pas le combat que nous leur aurons opposé !

En considérant la taille de l'armée arrangée devant eux pour l'offensive finale, Tarvitz sut qu'ils ne pourraient résister plus longtemps.

C'était la fin.

Une armure Terminator était immense et changeait un homme en char d'assaut vivant. Ce que son porteur gagnait en protection, il le perdait en célérité ; Abaddon en avait l'habitude et malgré le poids de ses plaques, parvenait à combattre presque aussi vite que n'importe quel Astartes.

Mais « presque » n'était pas suffisant quand il devenait question de vie ou de mort.

Des gravats se répandirent à l'intérieur du parlement quand Abaddon y refit brutalement son entrée, les hautes épaules de son armure blanchies par la poudre de plâtre. Ses pas l'amenèrent sous un portique affaissé, lequel supportait encore le poids d'un bon nombre de statues de marbre. Loken

frappa l’une des colonnes flûtées qui soutenaient ce portique. Le pilastre se désagrégea sous la puissance du coup.

Quand l’immense plaque de la structure tomba sur Abaddon et que toute la statuaire s’effondra, la chambre du parlement s’emplit de poussière. Loken parvenait tout de même à entendre le premier capitaine rugir de colère.

Il se détourna de l’avalanche de débris, pour se diriger en courant vers le centre de la bâtisse, au milieu du gonflement du nuage de poussière.

Et il retrouva Torgaddon et Aximand sur la scène centrale.

Torgaddon était à genoux ; le sang ruisselait de son corps et de ses membres brisés. Aximand tenait son épée brandie, prêt à lui délivrer le coup de grâce.

Loken vit ce qui allait suivre avant même que cela ne fût advenu, et hurla à son ancien frère de retenir son geste. Malgré le bruit des éboulis écartés par Abaddon, qui se libérait des statues effondrées, les mots d’Aximand lui parvinrent, atrocement distincts.

— Je suis désolé, Tarik.

Et l’épée s’abattit sur le cou de Torgaddon.

Le tir de plasma était semblable au doigt d’un soleil, qui se tendit depuis le bras du *Dies Irae* et transperça le mur du temple des chanteuses de guerre. Le feu liquide pénétra profondément dans le sol. Dans un bruit digne d’un cri d’agonie, un des murs s’effondra, et des éclats de pierre verte fusèrent comme des couteaux. Des guerriers furent fondus par la chaleur ou moururent sous les piles de blocs qui s’écroulèrent.

Tarvitz tomba à genoux dans l’enroulement de marches qui rejoignait les étages du temple. Une masse étouffante de cendres brûlantes gonfla autour de lui. Il reprit son ascension ; des dizaines de space marines parmi les derniers loyalistes devaient encore avoir succombé. Le bruit d’effondrement était horrifiant. Il se répercuta dans le silence que faisaient régner les renégats tout autour du palais.

Un corps tomba, celui d’un des Luna Wolves, un bras arraché par les tirs qui harcelaient les niveaux supérieurs.

— Tous sur le toit ! ordonna Tarvitz en ignorant si quelqu’un parvenait à l’entendre malgré la cacophonie des batteries du Titan. Abandonnez la nef !

Il atteignit la galerie qui courait dans la longueur du temple, la découvrit bondée de space marines. Les couleurs de leurs légions étaient impossibles à distinguer sous les couches de salissures et de sang. Mais une telle

distinction n’avait plus d’importance, réalisa-t-il ; ils n’étaient plus qu’une bande de frères, luttant pour la même cause.

Au-dessus de cet étage se trouvait le toit. Tarvitz repéra le sergent Rethaerin, un solide officier du rang, vétéran de la campagne sur Meurtre.

— Sergent ! l’appela-t-il. Au rapport !

Rethaerin écarta les yeux de la fenêtre par laquelle était pointé son bolter. Un tir avait dû lui griffer le côté de la tête, et le sang lui ruisselait sur la tempe.

— C’est mauvais, mon capitaine ! répondit-il. Nous les avons retenus jusqu’à maintenant, mais nous ne résisterons pas à une autre attaque. Ils sont trop nombreux, et ce Titan va tous nous exterminer d’une seconde à l’autre.

Tarvitz hocha la tête et risqua un coup d’œil par une ouverture, vers le sol en contrebas. L’aversion qu’il ressentait envers ces traîtres, pour qui les notions d’honneur et de loyauté ne signifiaient plus rien, s’accrut encore quand il constata quelle multitude de cadavres s’étendait autour du palais. Il connaissait tous ces morts, qu’il avait menés au combat pendant ces derniers mois, et plus encore, il savait ce qu’ils symbolisaient.

Ces guerriers avaient été les meilleurs soldats de la galaxie, les sauveurs du genre humain et les favoris de l’Empereur. La trahison brutale avait mis un terme à de longues existences faites de dévotion héroïque et de sacrifice.

Jamais il ne s’était senti aussi impuissant.

— Non, dit-il en recouvrant sa détermination. Nous ne devons pas faillir.

Ses yeux cherchèrent ceux de Rethaerin.

— Le Titan va viser encore une fois le même angle du temple, plus haut, puis les traîtres vont lancer leur assaut. Faites reculer les hommes et tenez-vous en alerte.

Les renégats n’attendaient que de s’emparer du temple pour pouvoir achever les derniers loyalistes à loisir. Cette bataille n’était pas une simple bataille ; elle était pour le Maître de Guerre une démonstration de sa supériorité.

Des tirs d’un calibre prodigieux partirent du *Dies Irae* . Un orage de mort frappa la chapelle par l’extérieur, faisant succomber plusieurs loyalistes dans de grandes colonnes de feu.

Une chaleur infernale cogna contre le temple, et une bourrasque ardente souffla sur la galerie.

— Vous ne pouvez pas faire mieux que ça ? cria Tarvitz par colère. Vous

n’arriverez jamais à tous nous tuer !

Ses guerriers le regardèrent, une lueur sauvage dans les yeux. Pour lui, ces mots lancés par emportement plus que par défi avaient sonné creux, mais il constata l’effet qu’ils avaient eu, et sourit en se rappelant de son devoir envers ces hommes.

Leurs derniers instants devaient signifier quelque chose.

Soudain, l’air se déchira quand l’arme à plasma du Titan tira à nouveau, et une chaleur lumineuse tomba sur la galerie, projetant Tarvitz à terre. Des fragments de pierre fondue se mirent à pleuvoir, des guerriers tombèrent, brisés ou calcinés autour de lui. Aveuglé, assourdi, Tarvitz se traîna à l’opposé des dégâts ; un air tiède revint bruyamment occuper le vide laissé par le tir, et ce fut comme un vent expiatoire, venu souffler les loyalistes de la surface d’Isstvan III.

Il roula sur le dos. Le tir avait traversé nettement le toit du temple, en y laissant à la place d’un des coins un trou aux bords luisants, comme une monstrueuse marque de morsure. Un tiers de la structure complète s’était effondré dans un grand glissement de pierre liquéfiée, lequel s’écoulait dehors telle une langue de jade.

Tarvitz essaya de chasser le sifflement de ses tympans et força ses yeux à faire leur mise au point.

Au travers des effluves de chaleur, il entendit s’élever un cri de guerre ennemi.

Une clameur similaire monta de l’autre côté du temple, là où les World Eaters et les Emperor’s Children étaient déployés parmi les ruines du palais.

L’assaut arrivait.

Dans son mouvement, l’éclat argenté de la lame avait projeté une gerbe rouge. Loken, horrifié, tomba à genoux en voyant la tête de Torgaddon se détacher de ses épaules. Son sang lui jaillit lentement du cou en une courte fontaine.

Loken hurla le nom de son frère, en regardant son corps s’écraser au sol du proscenium et briser dans sa chute le pupitre de bois. Ses yeux rencontrèrent ceux d’Horus Aximand et il vit s’y refléter une tristesse qui égalait la sienne.

Ses humeurs s’enflammèrent. Sa colère n’était pas dirigée contre Aximand, mais contre celui qui, derrière lui, s’extrayait des décombres. Il se retourna, et se força à se relever en voyant Abaddon se redresser sous les

vestiges du portique. Le premier capitaine avait dégagé plusieurs plaques de marbre qui auraient broyé le torse d'un Astartes en armure énergétique, mais ses jambes demeuraient prisonnières et immobilisées.

Loken se laissa aller à un cri de douleur et de rage animale, et courut vers Abaddon. Il sauta, retomba en lui clouant un bras sous son genou, de tout son poids et de toute sa force. Le bras libre d'Abaddon se dressa et arrêta le poignet de Loken, qui lui approchait du visage son épée tronçonneuse.

Les deux guerriers se retrouvèrent figés dans le face à face qui déterminerait lequel vivrait et lequel devrait mourir. Loken serra les dents et força sa main à descendre, malgré la résistance d'Abaddon.

Abaddon regarda son visage, où il lut la colère qu'il ressentait pour cette perte.

— Il y a encore de l'espoir pour toi, Loken, grogna-t-il.

Loken poussa la pointe rugissante de l'épée avec plus de force que ne pouvait en contenir un seul corps. La trahison des Astartes, et de l'essence même de ce qu'ils incarnaient, brûlait dans son esprit. La cible de sa haine s'était incarnée sous les traits d'Abaddon.

Les dents de la lame tronçonneuse continuaient de vrombir. Abaddon chercha à les dévier tout en relâchant brusquement sa résistance, et la pointe mordit dans son plastron. Des étincelles jaillirent quand Loken continua de l'y pousser, au travers des épaisses couches de céramite. L'épée trépida, mais Loken conserva sa prise sur elle.

Car il savait où elle allait percer : droit sur le bouclier osseux qui protégeait la cavité thoracique d'Abaddon. Et de là, droit dans son cœur principal.

Alors même qu'il savourait l'idée de cette mort, le premier capitaine se mit à sourire et lui repoussa le poignet vers le haut. Les armures de bataille des Astartes accroissaient leur force, mais les armures Terminator la portaient à un seuil invraisemblable, et Abaddon faisait appel à cette puissance pour déloger Loken de sur lui.

Il se redressa des décombres dans un rugissement courroucé et son gantelet libéré frappa Loken en pleine poitrine. L'armure de Loken se fendit, et il sentit se fracturer les os de son propre bouclier pectoral. Il recula en titubant, en réussissant à rester debout quelques secondes avant que ses jambes n'en vinssent à céder sous lui. Il retomba à genoux, le sang dégoulinant en filets de ses lèvres gercées.

Abaddon se dressait au-dessus de lui. Loken, hébété, regarda Aximand les

rejoindre. Les yeux du premier capitaine étaient emplis de son triomphe, et ceux d'Aximand, de regrets. Avec un sourire, Abaddon lui prit des mains l'épée ensanglantée.

— C'est l'arme qui a tué Torgaddon. Il me semble juste qu'elle te tue toi aussi.

Il la leva et dit :

— Tu as eu ta chance, Loken. Meurs donc avec cette pensée.

Loken alla à la rencontre de son regard impitoyable, vit la folie qui se cachait derrière ces yeux comme une foule de démons, et attendit la mort.

Mais soudain, avant que le coup ne tombât, l'édifice du parlement éclata. Quelque chose de vaste et de colossal, comme un dieu de la guerre foulant ce monde, enfonça le mur arrière.

Loken crut entrevoir un gigantesque pied métallique, aisément aussi large que le bâtiment lui-même, frapper dans la maçonnerie et la démolir sur son passage.

Il releva les yeux à temps pour apercevoir ce dieu, terrible et immense, foulant les restes de la cité Chorale. Des armes surgissaient des créneaux alignés sur son dos, et sa tête paraissait déformée par un grognement de colère insensible.

Des tuiles et des débris tombèrent en cascade du toit quand le *Dies Irae* dévasta le parlement, et Loken sourit de voir le bâtiment s'effondrer autour de lui.

Les vibrations d'impacts démesurés se répercutèrent dans le sol. Le bruit de cette destruction était comme la plus douce des musiques qu'il n'eut jamais entendue, et tout tourna au noir autour de lui.

Saul Tarvitz observa autour de lui, la centaine de space marines entassés dans le minuscule carré de couverts. Tout ce qu'il subsistait du temple des chanteuses de guerre. Ils y attendaient l'offensive finale des renégats depuis ce qui leur avait semblé être une éternité. Une éternité de trente minutes.

— Pourquoi est-ce qu'ils n'attaquent pas ? demanda tout haut Nero Vipus, l'un des derniers Luna Wolves encore en vie.

— Je ne sais pas, dit Tarvitz, mais quelle qu'en soit la raison, j'en suis bien heureux.

Vipus acquiesça, le visage souligné par un chagrin qui n'avait rien à voir avec les derniers combats dans le palais du maître de chœur.

— Toujours aucune nouvelle de Garviel ou de Tarik ? s'inquiéta Tarvitz,

en connaissant déjà quelle serait la réponse.

— Non, lui confirma Vipus. Rien.

— Je suis désolé.

Vipus secoua la tête.

— Je ne les pleurerai pas, pas encore. Ils ont pu réussir.

Tarvitz ne répondit pas, préférant laisser le sergent espérer, et ramena son attention sur la taille de l'armée envoyée par le Maître de Guerre. Dix mille renégats patientaient, immobiles, sur les ruines de la cité Chorale. Des World Eaters scandaient leur chant aux côtés d'Emperor's Children, tandis que les Sons of Horus et la Death Guard se tenaient en longues lignes prêts à faire feu.

Par chance, la silhouette géante du *Dies Irae* s'était arrêtée de tirer. Le Titan marchait vers le fort-sirène, telle une forteresse de fer ambulante.

— Ils veulent s'assurer que nous serons vaincus, dit Tarvitz. Ils veulent pouvoir planter leur drapeau sur nos cadavres.

— Mais nous leur avons fait livrer le combat de leur vie, n'est-ce pas ? demanda Vipus.

— Oui, estima Tarvitz. Oui, et même une fois que nous ne serons plus, Garro dira aux autres légions ce que nous avons accompli ici. L'Empereur enverra une armée plus grande qu'il ne s'en est vu durant toute la Grande Croisade.

Vipus regarda vers celle du Maître de Guerre.

— Il faudra.

Abaddon contemplait les décombres du parlement, dont la structure n'était plus qu'un empilement de pierre rompue. Son visage d'un violet tuméfié saignait d'une dizaine de coupures, mais il était en vie.

À côté de lui, Horus Aximand s'était adossé à une statue mutilée ; respirer lui était pénible, et son épaule pendait selon un angle peu naturel. Abaddon les avait tous deux fait sortir de la carcasse effondrée du bâtiment. À en juger par la mine abattue d'Aximand, il ne s'en était pas sorti sans quelques cicatrices d'un autre type.

C'était terminé. Loken et Torgaddon étaient morts.

Il avait cru qu'il ressentirait une joie sauvage à cette idée, mais à la place ne lui était venue qu'une sensation de vide, d'un vide étrange qui béait dans son âme, comme un réceptacle qui jamais ne pourrait être rempli.

Abaddon tâcha de ne plus y penser et parla dans son communicateur.

— C’est fait, monseigneur, dit-il.

— Ezekyle, tu te rends compte de ce que nous avons fait ? murmura Aximand.

— Nous avons fait ce qui devait être fait. Le Maître de Guerre l’a ordonné, et nous avons obéi.

— Ils étaient nos frères.

Abaddon fut stupéfait de voir des larmes rouler sur les joues d’Aximand.

— Ils avaient trahi le Maître de Guerre, il n’y a rien d’autre à en dire.

Aximand hocha la tête, mais Abaddon parvenait à discerner la graine du doute qui avait germé en lui.

Il le fit s’appuyer sur son bras, et l’aida à marcher pour aller trouver l’oiseau d’assaut qui les emporterait loin de cet endroit maudit, vers le *Vengeful Spirit* .

Les traîtres étaient morts au sein du Mournival, mais il n’oublierait pas cette impression de regret qu’il avait vue sur les traits d’Aximand.

Il allait falloir le surveiller, décida-t-il.

L’écran d’affichage du strategium montrait la roche nue et noire d’Isstvan V.

Alors qu’Isstvan III avait auparavant été verdoyante, Isstvan V n’avait jamais été qu’un caillou éruptif. Sans plus aucune vie depuis des éons ; ses seules traces étaient quelques cités et fortifications de basalte dispersées. Le peuple de la cité Chorale croyait que ces vestiges étaient la demeure des dieux maléfiques de leur religion, qui ourdissaient là leur revanche.

Peut-être avaient-ils raison dans un sens, médita Horus. Il repensa à Fulgrim et à son contingent d’Emperor’s Children qui y préparaient la prochaine phase du plan.

Isstvan III avait été un prologue, Isstvan V serait la bataille la plus décisive qu’avait jamais connue la galaxie. L’idée le fit sourire alors qu’il relevait les yeux. Maloghurst arrivait vers son trône de son pas difficile.

— Quelles nouvelles, Mal ? lui demanda Horus. Toutes les unités en surface sont-elles retournées à leurs vaisseaux ?

— Je viens juste d’en avoir confirmation par le *Conqueror* , lui apprit son écuyer. Angron est revenu. Il était le dernier.

Horus releva la tête vers le globe d’Isstvan V.

— Bien. Je ne suis pas surpris qu’il ait été le dernier à quitter le champ de bataille. Quelle est l’addition finale de cette boucherie ?

— Nous avons perdu beaucoup d’hommes dans les atterrissages, et un bon nombre autour du palais, répondit Maloghurst. Les Emperor’s Children et la Death Guard ont tout autant souffert que nous. Mais les plus atteints ont été les World Eaters, leur légion est à peine à la moitié de ses effectifs.

— Tu penses qu’il n’était pas sage de livrer cette bataille, dit Horus. Tu ne peux pas me le cacher.

— Cette bataille a été coûteuse et aurait pu être raccourcie, affirma Maloghurst. Si le retrait des légions avait été décidé avant que le siège ne se développe, nous aurions économisé du temps et des vies. Nous ne disposons pas d’un nombre infini d’Astartes, et nous n’avons certainement pas de temps en trop. Je ne crois pas que nous avions de grande victoire à gagner ici.

— Tu ne vois que les conséquences matérielles, dit Horus. Les gains psychologiques ont l’air de t’échapper. Abaddon a pris goût au sang, les véritables menaces parmi les rebelles ont été éliminées, et les World Eaters en sont amenés à un point où ils ne peuvent plus reculer. S’il n’y a jamais eu un seul doute quant au succès final de cette croisade, il aura été banni par ce que j’ai réussi sur Isstvan III.

— Dans ce cas, quels sont vos ordres ?

L’attention d’Horus revint vers l’écran d’affichage.

— Nous nous sommes attardés ici trop longtemps, et il est temps d’avancer. Tu as raison, je n’aurais pas dû me laisser entraîner dans une guerre que nous n’avions pas le temps de livrer. Mais je vais rectifier cette erreur.

— Monseigneur ?

— Fais bombarder la cité, dit Horus. Raye-la de la surface de cette planète.

Loken n’arrivait pas à bouger les jambes. Chaque battement de ses cœurs lui torturait les poumons : les muscles de sa poitrine raclaient contre les arêtes de ses os brisés. Il toussait des caillots de sang à chaque expiration en étant presque sûr qu’elle serait sa dernière. La volonté de vivre abandonnait son corps.

Par un intervalle dans les éboulis qui le clouaient au sol, il parvenait à voir le ciel gris sombre. Des stries enflammées tombaient au travers des nuages, et il ferma les yeux en comprenant qu’il s’agissait des premières salves d’un nouveau bombardement orbital.

La mort pleuvait sur la cité Chorale pour la seconde fois, mais cette fois,

rien d’aussi insolite qu’un virus ne serait employé. Des têtes explosives raseraient la ville, et mettraient un point d’exclamation final à la bataille pour Isstvan III.

Un tel étalage de puissance était typique du Maître de Guerre.

Cette épitaphe ne laisserait aucun doute à quiconque sur l’identité du vainqueur.

Les premières floraisons orange éclatèrent dans la ville. Le sol trembla. Des bâtiments s’effondrèrent en vagues et les rues se remirent à bouillir.

La terre trépidait comme sous l’effet d’un séisme. Loken sentit sa prison de débris remuer. Des aiguillons de douleur le transpercèrent quand les flammes soufflèrent sur les restes du parlement.

Puis le noir vint enfin, et il ne ressentit plus rien.

Une centaine des loyalistes de Tarvitz avaient tenu bon. Les glorieux survivants de leur dernier carré, rassemblés dans ce qu’il restait du temple des chanteuses de guerre : des Sons of Horus, des Emperor’s Children, et même quelques World Eaters qui parmi eux paraissaient égarés. Tarvitz songea qu’ils ne comptaient aucun membre de la Death Guard. Peut-être quelques-uns d’entre eux avaient-ils survécu à la purge des tranchées menée par Mortarion. Ces rescapés auraient aussi bien pu se trouver de l’autre côté d’Isstvan III.

C’était la fin. Tous, ils le savaient, mais aucun d’eux ne l’avait formulé à voix haute.

Chacun connaissait tous les autres par leur nom. Avant, ils n’avaient été réciproquement que des visages salis au milieu des nuits et des jours interminables, mais ils étaient maintenant de vrais frères, des hommes avec qui Tarvitz se sentirait honoré de mourir.

Les flashs des explosions éclairaient le nord de la cité. Des étoiles filantes transperçaient les nuages sombres au-dessus de leurs têtes, ouvrant des trous par lesquels ils pouvaient entrevoir les véritables étoiles. Celles-ci brillaient à temps pour voir la cité Chorale expirer.

— Est-ce que nous les avons fait souffrir, mon capitaine ? demanda Solathen. Est-ce que notre résistance signifiait quelque chose ?

Tarvitz y pensa un moment avant de lui répondre.

— Oui, dit-il, nous leur avons fait mal. Ils s’en souviendront.

Une ogive s’écrasa sur le palais du maître de chœur, finissant par pulvériser en échardes de granite le peu qu’il restait de sa grande fleur de

pierre. Les loyalistes ne se jetèrent pas à couvert, ne coururent pas s'abriter. Cela ne servait plus à rien.

Le Maître de Guerre bombardait la ville, et il savait se montrer minutieux.

Il ne les laisserait pas s'en sortir une seconde fois.

Des tours de flammes montaient dans tout le palais et se rapprochaient d'eux avec une ardeur inéluctable.

Les combats pour la cité Chorale étaient terminés.

Le temple était presque achevé, les croisées de sa haute voûte évoquaient une cage thoracique de pierre noire, sous laquelle les officiers de la nouvelle croisade étaient regroupés. Angron fulminait toujours d'avoir dû abandonner Isstvan III avant l'extermination complète de tous les loyalistes. Mortarion se montrait taciturne et renfermé. Sa Death Guard érigeait comme une barrière d'acier entre lui et le reste du rassemblement.

Le seigneur commandeur Eidolon, toujours conscient des manquements de sa légion aux yeux du Maître de Guerre, s'était fait accompagner de plusieurs escouades d'Emperor's Children. Sa présence n'était pas la bienvenue, tout juste tolérée.

Maloghurst, Abaddon et Aximand représentaient les Sons of Horus, et à leurs côtés se tenait Erebus. Le Maître de Guerre se trouvait devant l'autel du temple, dont les quatre faces représentaient ce qu'Erebus appelait les quatre visages des dieux. Au-dessus de lui, une vaste image holographique d'Isstvan V les dominait tous.

Une zone connue comme la dépression d'Urgall y était mise en couleur : un cratère géant, surplombé par la forteresse que Fulgrim avait apprêtée pour les forces du Maître de Guerre. Des symboles bleus indiquaient les sites d'atterrissage probables, les couloirs d'attaque et de retraite. Horus avait passé la dernière heure à expliquer les détails de l'opération pour ses commandants, et son exposé arrivait à sa conclusion.

— En ce moment précis, sept légions sont en route pour nous détruire. Elles nous trouveront sur Isstvan V, et la bataille sera grande. Mais en vérité, ce ne sera pas une bataille, car nous avons accompli beaucoup depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Erebus, éclaire-nous sur la situation au-delà du système.

— Tout se passe pour le mieux sur Signum, monseigneur, dit le chapelain en s'avançant. Les nouveaux tatouages dessinés sur son crâne faisaient écho aux symboles gravés dans la pierre du temple. Sanguinius et les Blood

Angels ne nous troubleront pas, et Kor-Phaeron nous fait savoir que les Ultramarines se rassemblent autour de Calth. Ils ne suspectent rien, et ne seront bientôt plus en mesure de prêter leurs forces à l'intervention loyaliste. Nos alliés sont plus nombreux que nos ennemis.

— Alors tout est réglé, dit Horus. Et nous briserons l'échine des légions de l'Empereur sur Isstvan V.

— Et ensuite ? demanda Aximand.

Une étrange mélancolie s'était emparée de lui depuis les affrontements de la cité Chorale. Le Maître de Guerre vit Abaddon jeter dans sa direction un regard circonspect.

— Quand notre piège se sera refermé, spécifia Aximand, l'Empereur régnera toujours et l'Imperium en répondra encore à lui. Il y aura Isstvan V, et ensuite ?

— Ensuite ? lui répondit le Maître de Guerre. Ensuite, nous attaquerons Terra.

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

À PROPOS DES AUTEURS

Dan Abnett est un romancier et un scénariste de comics récompensé par plusieurs prix. Il a écrit plus de quarante romans pour Black Library, parmi lesquels la très populaire série des Fantômes de Gaunt, les trilogies Eisenhorn et Ravenor et, avec Mike Lee, le cycle de Darkblade. Deux de ses romans pour la série The Horus Heresy, *Prospero Brûle* et *La Bataille de Calth* , ont été des best-sellers du *New York Times* . Dan vit et travaille à Maidstone, au Royaume-Uni.

Graham McNeill est l'auteur de bien des romans de la série The Horus Heresy, dont *Les Fils de Lupercal* et *La Bataille de Molech* , son *New York Times* bestseller *Un Millier de Fils* ainsi que la nouvelle *Et le Reflet se Brisa* . Sa série Ultramarines est longue de six romans, et de nombreux liens sont tissés avec ses récits des Iron Warriors, dont le roman *Déluge d'Acier* est un favori constant des fans de la Black Library. Il a aussi à son actif une trilogie sur Mars, mettant en scène l'Adeptus Mechanicus d'une plume devenue fameuse. Pour le monde de Warhammer, il a écrit, entre autres, la Trilogie de Sigmar, dont le second volet a remporté le prestigieux David Gemmell Legend Award 2010.

Ben Counter est l'auteur des séries *Chevaliers Gris* et *Soul Drinkers* , ainsi que de *La Galaxie en Flammes* , pour la série The Horus Heresy. Travaillant en freelance, il est l'un des auteurs les plus populaires de Black Library. Diplômé d'Histoire Ancienne et avide collectionneur de figurines, il vit près de Portsmouth, en Angleterre.

OceanofPDF.com

Un extrait de
La Fuite de L'Eisenstein
dans *The Horus Heresy : Collection Volume 2.*
(À paraître Janvier 2020)



OceanofPDF.com

Dans le vide de l’espace, les vaisseaux se rassemblaient.

Les coques crénelées et leurs grandes formes ornementales, qui dérivaient calmement au milieu de l’obscurité silencieuse, ressemblaient à une congrégation d’édifices gothiques, d’une complexité de cathédrale, comme arrachés à la surface de mondes et devenus des bâtiments de guerre. Leurs grands nez sculptés, ciselés en pointes de flèche hautaines et redoutables, étaient tous tournés vers une même destination. Sur certains brûlaient des torches qui défiaient l’absence d’oxygène : au bout de ces tubes, des lueurs plasmiques traînaient leurs sillages orange clair de gaz turbulents, le long des kilomètres de flancs métalliques. Ces feux n’étaient allumés que lorsque l’heure était au conflit. L’éclat de la chaleur qu’ils dilapidaient était un message adressé à l’ennemi.

Nous vous amenons les feux de l’illumination.

La nef en tête de flottille était taillée dans un acier de la couleur d’un ciel d’orage, avec une proue d’un vert océan, et avançait lentement, en un mouvement inexorable, comme l’aurait fait une dague dans la main d’un tueur patient. Ce vaisseau n’arborait que peu d’ornements, lesquels étaient de nature martiale ; des exergues gravés sur son étrave en lettres de la hauteur d’un homme, de longues lignes de texte, rappelant toute une vie de batailles livrées, de planètes visitées, d’adversaires réduits en épaves. Seules deux décorations proéminentes venaient rompre sa monotonie : un aigle bicéphale doré, les ailes déployées à l’avant du pont de navigation, et un grand emblème fait d’un alliage lourd de fer et de nickel, un unique crâne serti dans un cadre d’acier en forme d’étoile, à la pointe même de la lame de proue, vigilant et menaçant.

D’autres vaisseaux s’alignaient derrière le premier ; leur formation reproduisait les schémas de bataille en fer de lance de leurs passagers.

Faisant écho à l’inébranlable résolution de ces occupants, le croiseur de tête arborait fièrement sur sa coque un nom inscrit en caractères de haut gothique : *Endurance* .

Ceux qui arrivaient derrière variaient en classes et en tailles, plus petites ou plus grandes que la sienne : l’*Indomitable Will* , le *Barbarus’s Sting* , le *Lord of Hyrus* , le *Terminus Est* , l’*Undying* , le *Spectre of Death* , et bien d’autres encore.

Telle était la flotte qui se regroupait dans l’ombre du soleil baptisé Iota Horologii, pour porter la Grande Croisade et la volonté de l’Empereur de l’Humanité sur l’un des gigantesques mondes-cylindres des jorgall. Transportés par milliers à bord de ces croiseurs, les instruments de cette volonté, les Astartes de la 14^{e} légion, la Death Guard.

Kaleb Arin remontait les corridors de l’*Endurance* d’une démarche rapide, serrant contre sa poitrine son lourd fardeau enveloppé d’une étoffe. Des années de service lui avaient inculqué une manière de marcher et de se comporter qui le rendait pratiquement invisible au milieu des silhouettes d’Astartes. Il avait appris l’art de se faire oublier d’eux. À ce jour, malgré toutes les années de devoir dont attestaient les rivets plantés dans sa clavicule, Kaleb n’avait pas encore perdu cet émerveillement de se trouver parmi eux, qui l’avait submergé dès le moment où il avait dédié sa vie à la 14^{e} légion. Malgré les sillons de son visage pâle qui trahissaient son âge, et ses cheveux poivre et sel, il se dressait toujours avec la vitalité d’un homme beaucoup plus jeune. La force de sa conviction l’avait soutenu, avec celle d’autres croyances plus secrètes, pour continuer à faire preuve d’une loyauté sans faille.

Peu d’hommes dans la galaxie, se fit-il la réflexion, pouvaient s’estimer aussi heureux que lui. La vérité qui ne l’avait jamais quitté demeurait aussi claire à ses yeux qu’elle l’avait été des décennies plus tôt, quand il s’était trouvé sous un ciel dévasté par les nuages toxiques, et qu’il avait accepté ses propres limites, ses propres échecs. Ceux qui continuaient à vouloir ce qu’ils ne pourraient jamais devenir, ceux qui se reprochaient de ne pas atteindre les hauteurs enivrantes qu’ils n’atteindraient jamais, ceux-là ne pouvaient pas connaître la paix de l’âme. Kaleb n’était pas comme eux. Kaleb comprenait sa place dans l’ordre des choses. Il savait où il devait être, et ce qu’il était censé faire. Sa place était ici, et maintenant ; il ne lui appartenait ni de questionner ni de vouloir, seulement de *faire* .

Il n’en ressentait pas moins de fierté. Quels hommes, se dit-il, pouvaient espérer marcher là où il marchait, parmi des demi-dieux nés de la chair de l’Empereur lui-même ? Ils ne cessaient jamais de l’émerveiller. L’hilote longeait les murs des couloirs en évitant les colosses, lesquels s’affairaient à leurs préparatifs pour l’engagement qui s’annonçait.

Les Astartes étaient comme des statues venues à la vie, de grands mythes descendus de leurs piédestaux, qu’il voyait marcher autour de lui dans leurs armures couleur de marbre blanc, leurs plaques bordées de vert et rehaussées d’or, certains dans des prototypes récents aux lignes plus lisses, d’autres dans les modèles anciens garnis de clous à large tête et dotés d’un casque à front bas. Ils étaient des êtres incroyables, les façonneurs de l’Imperium partant vers leurs hauts faits, une crainte respectueuse flottant autour d’eux comme une cape. Jamais ils ne comprendraient la façon dont les simples mortels les regardaient.

Kaleb, lui, savait que certains parmi la légion le considéraient avec mépris, au mieux comme une présence irritante, au pire comme ne valant guère mieux qu’un serviteur décérébré, ce qu’il acceptait comme sa condition avec le même stoïcisme résolu qui était le propre de la Death Guard. Jamais il ne se bercerait de l’illusion qu’il était l’un d’entre eux ; cette chance avait été offerte à Kaleb, et il avait échoué face à l’épreuve, mais il savait dans son cœur qu’il vivait selon le même code, et que son corps frêle d’humain mourrait pour les mêmes idéaux si cela pouvait servir l’Imperium. Kaleb Arin, aspirant déçu, hilote et écuyer du capitaine, était aussi satisfait de son existence que quiconque pouvait l’être.

Le poids de son fardeau était mal réparti à l’intérieur de l’étoffe, et il le serra en diagonale contre sa poitrine. Pas une fois il n’avait osé le laisser toucher le pont ou frôler un obstacle de trop près. Même à travers l’épais velours émeraude, le seul fait de le porter l’investissait d’un grand honneur. Il continua d’avancer et de monter par le circuit tortueux des couloirs, en franchissant les passerelles qui traversaient l’activité industrieuse et odorante des ponts d’armes. Il arriva sur les niveaux supérieurs, dans les portions du vaisseau allouées exclusivement aux Astartes et où l’équipage courant n’avait pas l’autorisation de s’aventurer. S’il avait souhaité pénétrer dans ces halls, même le capitaine de l’*Endurance* aurait eu à demander la permission à l’officier Death Guard de plus haut rang.

Kaleb ressentit une vague de satisfaction, et inconsciemment, passa une main par-dessus ses robes sur la broche en forme de crâne épinglée à son

cou. L’objet était aussi gros que sa paume, et fait d’une sorte d’alliage d’étain. Les mécanismes qu’il renfermait valaient une permission de passage écrite aux yeux du Dieu-Machine et des systèmes de surveillance du vaisseau. Cette broche était, d’une certaine manière, l’insigne de sa fonction. Kaleb l’imaginait aussi vieille que le vaisseau, peut-être autant que la légion elle-même. Elle avait servi à des centaines de serfs, morts en remplissant le même rôle que lui aujourd’hui. L’objet lui survivrait certainement.

Ou peut-être pas. Les coutumes se perdaient, et bien peu, parmi les frères de bataille les plus anciens, daignaient encore entretenir les traditions de la légion. Les temps et l’Astartes changeaient. Kaleb en avait été le témoin grâce aux traitements réjuvénants qui avaient étiré son espérance de vie et lui avaient accordé un fragment de la longévité de ses maîtres.

À jamais proche des Astartes, mais toujours tenu à une certaine distance, il avait vu les humeurs changer. Cela avait commencé dans les mois qui avaient suivi la décision de l’Empereur, celle de se retirer de la Grande Croisade, depuis qu’il avait fait au noble Primarque Horus l’honneur de le nommer Maître de Guerre. Le changement continuait autour de lui, en un lent remous silencieux, froid comme de la glace. Dans ses moments d’inquiétude les plus sombres, Kaleb se prenait à se demander où les mentalités émergeantes allaient les emmener, lui et la légion.

Son visage se fit amer. Il chassa par une grimace ce soudain assaut de mélancolie. Ce n’était pas le moment de considérer des futurs incertains et d’entretenir des inquiétudes sur ce qui devait advenir : une bataille se préparait, qui assiérait une fois de plus le juste droit de l’Humanité à arpenter les étoiles sans obstacle et sans crainte.

Alors qu’il approchait de la chambre d’armement, il regarda par un hublot renforcé, constellé de points lumineux. Kaleb se demanda lequel de ces points était le monde-colonie des jorgall, et si les xenos avaient la moindre idée de la tempête prête à s’abattre sur eux.

Nathaniel Garro leva Libertas devant ses yeux et observa la ligne de sa lame. Le métal lourd et dense de l’épée luisait dans la lumière bleue ; une vague de reflets irisés joua sur les parois de la chambre quand il inclina le tranchant. Aucune imperfection n’apparaissait dans la matrice cristalline du monoacier. Garro ne regarda même pas son écuyer, là où l’homme attendait dans une posture à demi inclinée.

— Du bon travail. Il lui fit signe de se redresser. Je suis satisfait.

Kaleb avait replié le velours entre ses doigts.

— J’ai cru comprendre que le serviteur qui a pris soin de votre arme était mécanicien ou forgeron dans sa précédente vie. Certains talents de sa carrière originale ont dû lui rester.

— Sans doute. Garro fit faire à Libertas quelques passes d’échauffement, en bougeant avec aisance dans la protection close de son armure énergétique MkIV. Il laissa la plus infime trace d’un sourire monter sur son visage maigre. Les ébréchures que la lame avait reçues durant la pacification des lunes de Carinea l’avaient troublé : elles n’avaient résulté que d’un seul coup mal exécuté, qui avait traversé un pilier de métal au lieu de la chair ennemie. Il était bon de sentir à nouveau entre ses mains son arme favorite. La masse substantielle de la large lame le complétait, et à un certain degré, l’idée de partir au combat sans elle avait dérangé Garro. Il ne se serait pas permis d’employer des mots tels que « chance » ou « superstition », sauf avec ironie, et pourtant, sans Libertas dans son fourreau, il devait admettre qu’il se sentait… Moins protégé.

L’Astartes aperçut son reflet dans le métal poli : des yeux âgés, sur un visage qui, malgré sa fatigue apparente, paraissait trop jeune pour eux. Une tête chauve parcourue de cicatrices pâles. Une expression patricienne qui trouvait ses racines dans les dynasties guerrières de l’ancienne Terra, et un teint blême, mais sans cette lividité que ses frères de la Death Guard avaient gardée du monde froid et dangereux de Barbarus. Garro leva l’épée en un salut, et la fit glisser dans le fourreau accroché à sa ceinture.

Il regarda vers Kaleb.

— Elle est plus vieille que moi, le savais-tu ? C’est ce qu’on m’a dit. Certains éléments de cette arme ont été fabriqués sur Terra avant l’ère des Luttes.

L’hilote hocha la tête.

— Dans ce cas, mon maître, je trouve approprié que ce soit un fils de Terra qui la brandisse.

— Seul importe qu’elle soit maniée pour servir l’Empereur, lui rétorqua Garro.

Kaleb ouvrait la bouche pour répondre, mais du mouvement à la porte de la chambre accrocha son regard. Immédiatement, l’hilote de Garro s’inclina en un salut déférent.

— Une si bonne épée, dit une voix.

L’Astartes se tourna pour voir approcher deux de ses frères. Alors que les silhouettes s’approchaient, il résista à l’envie de leur sourire.

— Dommage qu’elle ne soit pas confiée aux bons soins d’un guerrier plus jeune et plus vigoureux.

Garro fixa du regard celui qui avait parlé. Comme beaucoup parmi la Death Guard, le nouvel arrivant avait la tête rasée, en ayant néanmoins conservé sur l’arrière de la tête des cheveux qui frôlaient ses épaules en mèches noir et gris. Son visage était anguleux et buriné, mais les yeux qui y étaient sertis avaient en eux une lueur pétillante.

— Cette folle jeunesse, répondit Garro avec légèreté. Êtes-vous sûr que vous arriveriez à la porter, Temeter ? Vous aurez peut-être besoin que quelqu’un vous aide, dit-il en lui désignant le second frère, un personnage plus mince, aux traits affublés d’un œil bionique.

La bonne humeur se propagea en un éclatement de rires rauques.

— Pardonnez-moi, capitaine, répliqua Temeter. Je pensais vous l’échanger contre quelque chose qui vous conviendrait mieux… Une canne, par exemple ?

Garro fit exagérément semblant de considérer l’offre qui lui était faite.

— Vous avez peut-être raison. Mais je ne peux pas décemment confier mon épée à quelqu’un qui sent encore le lait de sa mère.

Leurs rires se répercutèrent dans la pièce, et Temeter leva les mains en signe de défaite.

— Je n’ai pas d’autre choix que de m’incliner devant l’âge et l’expérience de notre vénérable capitaine de bataille.

Garro vint vers lui et lui serra la main dans une poigne solide.

— Sacré Ullis. Vous n’avez pas beaucoup moins d’années au compteur.

— Oui, mais elles font toute la différence. De toute façon, ça n’est pas une question d’âge, mais de capacités.

Au côté de Temeter, l’autre Death Guard avait conservé une expression sérieuse.

— Alors je me risquerais à dire qu’elles vous font sérieusement défaut, mon capitaine.

— N’en rajoutez pas, Andus, se défendit Temeter. Nathaniel a déjà suffisamment de répartie sans que vous ne vous y mettiez !

— Je ne fais qu’aider le commandant de ma compagnie, comme doit le faire n’importe quel sergent, dit le vétéran avec un signe de tête. Quelqu’un qui n’aurait pas connu Andus Hakur aussi bien que son capitaine aurait pu

croire que l’insulte proférée était réelle, et en vérité, Garro avait entendu son domestique retenir son souffle avec effarement. Mais l’humour d’Hakur était sec au point d’en devenir aride.

Pour sa part, le capitaine Temeter avait accueilli la remarque en riant. Lui et Garro avaient tous deux servi avec cet autre guerrier avant de prendre le commandement de leurs compagnies respectives. Le fait que Garro eut persuadé le vieil Astartes de rejoindre son escouade de commandement plutôt que celle de Temeter était devenu entre eux un objet de taquinerie.

Garro rendit son signe de tête à Hakur et prit Temeter à part.

— Je ne m’attendais pas à vous voir avant le rassemblement sur le *Terminus Est* . C’est pour cela que je suis ici… Il tapota le pommeau de l’épée. Je ne voulais pas rejoindre le vaisseau de Typhon sans elle.

Temeter jeta un regard interrogateur à l’hilote de Garro.

— Oui, son croiseur est un vrai coupe-gorge, pas vrai ? Mais donc, je suppose que vous n’avez pas appris la nouvelle ?

Garro lança à son vieux camarade un regard de biais.

— Quelle nouvelle ? Et épargnez-moi vos effets théâtraux, Ullis, parlez.

La voix de Temeter baissa d’un ton.

— L’estimé commandant de la première grande compagnie, le capitaine Calas Typhon, a dû céder le commandement de l’assaut contre les jorgall. Quelqu’un d’autre va nous mener.

— Qui ? le pressa Garro. Typhon n’accepterait jamais de s’effacer devant un autre Astartes, sa fierté ne le lui permettrait pas.

— Vous n’avez pas tort, continua Temeter, Typhon ne s’efface pas devant n’importe qui.

La prise de conscience soudaine frappa Garro comme un courant de glace.

— Vous voulez dire…

— Le Primarque est ici, Nathaniel. Mortarion a décidé de prendre part en personne à cet engagement. Le programme est avancé.

— Le Primarque ? Les mots s’étaient glissés en un murmure hors de la bouche de Kaleb. Sa fascination et sa nervosité se devinaient dans chacune des syllabes.

Temeter le regarda comme s’il remarquait le laquais personnel de Garro pour la première fois.

— En effet, petit homme. À l’heure où je parle, il se trouve à bord de l’*Endurance* .

Kaleb tomba à genoux et fit le signe de l’aquila, sans pouvoir cacher le

tremblement de ses mains.

Malgré lui, son maître se sentit la gorge sèche. Jusqu'à l'annonce de Temeter, Garro, comme la majorité de la légion, croyait le maître de la Death Guard retenu autre part par une mission d'importance que lui avait confiée par le Maître de Guerre lui-même. Cette arrivée soudaine et secrète le laissait abasourdi. Apprendre que Mortarion conduirait leur fer de lance contre les jorgall l'avait empli d'exaltation, mêlée d'une certaine inquiétude.

— Quand devons-nous nous rassembler ? demanda-t-il en retrouvant sa voix.

Temeter eut un large sourire. Il constatait avec une certaine réjouissance ce trouble passager de Garro, d'habitude imperturbable.

— Tout de suite, mon vieil ami. Je suis venu vous chercher pour le conclave.

Il se pencha pour poursuivre sur le ton de la conspiration :

— Et je dois vous avertir que le Primarque est arrivé en intéressante compagnie.

Le hall de rassemblement n'avait rien de remarquable. Il n'était rien de plus qu'un espace rectangulaire dans la coque avant de l'*Endurance* , ouvert sur les étoiles à son extrémité, protégé du vide assassin de l'espace par deux panneaux ovales de verre blindé. Des volets à lames étaient à moitié fermés devant ces fenêtres, et jetaient des barres de lumière blanche ténue comme filtrait à travers eux l'éclat d'une nébuleuse proche.

Le plafond était une voûte formée par les poutrelles principales de la cage thoracique du vaisseau, que reliaient des plaques d'acier riveté. Il n'y avait pas de sièges, ni rien sur quoi quelqu'un eut pu se reposer. Nul ne s'en serait servi. Ce n'était pas un lieu pour les intrigues et les longs débats, mais un endroit où des ordres brefs étaient donnés, des directives prises et des plans de bataille rapidement établis. Ses seuls ornements étaient quelques bannières de combat suspendues au métal des poutres.

La salle était parsemée d'ombres. Les alcôves formées entre les espars viraient au noir d'encre. La lumière tombait en flaques, réglée sur le même blanc jaunâtre que le plein jour de Barbarus. Au centre du hall, un cylindre hololithique pivotait selon un axe paresseux, telle une citerne d'un bleu fantomatique dérivant dans l'air. Des adeptes du Mechanicum tournaient et s'affairaient autour du projecteur en forme de disque, sans jamais s'en

écarter de plus de la longueur d'un bras. Peut-être, imagina Garro, avaient-ils peur de se risquer parmi les guerriers assemblés là.

Il parcourait l'assemblée en observant les visages des officiers navals de haut rang et des représentants envoyés par tous les vaisseaux de la flottille. Le capitaine de l'*Endurance* , une femme maigre comme une mèche de fouet, au visage sévère, remarqua son regard et lui adressa de la tête un salut respectueux. Garro le lui retourna. Derrière son épaule, Temeter murmura :

— Où est Grulgor ?

— Là-bas, indiqua Garro d'un signe du menton, avec Typhon.

— Ah, dit sagement Temeter, ça ne devrait pas me surprendre.

Les capitaines des 1re et 2e compagnies de la Death Guard se consultaient mutuellement, dans un murmure si bas que même les sens accrus des autres Astartes ne suffisaient pas à deviner leurs propos. Garro s'aperçut que Grulgor avait remarqué leur arrivée ; comme cela était son habitude, il les ignora néanmoins, malgré le manquement protocolaire que cela représentait.

— Vous ne serez jamais amis, n'est-ce pas ? hasarda Temeter, qui s'en était aperçu lui aussi. Pas même un seul instant.

Garro se permit le plus infime des haussements d'épaules.

— Je préfère ne pas m'en préoccuper. Nous ne nous élevons pas au rang qui est le nôtre en nous faisant aimer ; c'est une croisade que nous devons gagner, pas un concours de popularité.

Temeter émit un petit bruit sarcastique.

— Parlez pour vous. Je suis extrêmement populaire.

— Je suis sûr que vous en êtes convaincu.

Quand ils se furent approchés, Typhon et Grulgor cessèrent abruptement leur conversation et se tournèrent vers eux. Le premier capitaine de la Death Guard, commandant de la compagnie la plus en vue et bras droit du Primarque, offrait un profil imposant dans son armure Terminator couleur de fer. Une queue de cheveux noirs se déversait sur ses épaules, et son visage barbu était surmonté par le coffrage carré de son harnachement de guerre. Une unique corne surgissait du front de son casque qu'il tenait coincé au creux de son bras. Les émotions qui l'habitaient étaient bien dissimulées, mais pas au point qu'il pût cacher les plissements de contrariété autour de ses yeux.

— Temeter. Garro.

Typhon posa sur les deux hommes un regard mesuré. Sa voix était un grondement grave.

L'air détendu que Temeter avait arboré jusque-là disparut aussitôt, évaporé sous les yeux perçants du premier capitaine. Garro ne pouvait qu'être médusé par la colère qui brillait derrière ces pupilles sombres, encore froissées que le commandement du fer de lance leur ait été usurpé au dernier moment.

— Grulgor et moi discutions des changements dans le plan d'offensive, continua Typhon.

— Des changements ? répéta Temeter. Je ne savais pas…

— C'est pourquoi nous vous en informons, le coupa Grulgor en laissant paraître un soupçon de raillerie. Bien qu'il fût né sur un monde du bord opposé de la galaxie, Ignatius Grulgor partageait avec Garro une contenance et des caractéristiques physiques similaires, jusqu'à la tête chauve et à la collection de cicatrices ; mais là où Garro se montrait impassible et mesuré, Grulgor côtoyait toujours les limites de l'arrogance, grognait plus qu'il ne parlait, jugeait les autres au lieu de les estimer.

— La 4*e* compagnie va être redéployée pour conduire des opérations d'abordage parmi la flotte d'escorte du monde-cylindre.

Temeter s'inclina en masquant l'irritation qu'il devait ressentir, privé d'un rôle à jouer dans les gloires plus grandes qu'il y aurait à tirer de cette opération.

— Comme notre Primarque le jugera bon. Il releva la tête et regarda Grulgor droit dans les yeux. Merci de m'en avoir averti, capitaine.

— Commandeur. Grulgor avait pratiquement craché ce mot. Adressez-vous à moi par mon grade, capitaine Temeter.

Celui-ci fronça les sourcils.

— Pardon, commandeur. C'est de ma faute. Les traditions ont tendance à m'échapper quand autre chose m'occupe l'esprit.

Garro regarda la mâchoire de Grulgor se durcir. Toutes les légions Astartes avaient leurs spécificités et leurs coutumes propres. La Death Guard différait de beaucoup de ses sœurs dans la façon dont était par exemple envisagée la structure de commandement. Par tradition, la 14*e* légion ne compterait jamais plus de sept grandes compagnies, même si celles-ci comptaient bien plus d'hommes que d'autres cohortes Astartes, comme celles des Space Wolves ou des Blood Angels. Et cependant que de nombreuses légions avaient pour usage d'honorer le meneur de leur 1*re*

compagnie du titre de premier capitaine, la Death Guard avait également établi deux autres titres privilégiés, respectivement accordés aux chefs des 2e et 7e compagnies. Ainsi, bien qu'il n'y eût pas réellement de supériorité de l'un envers l'autre, Grulgor pouvait s'il le souhaitait se prévaloir du titre de « commandeur », tout comme Garro était appelé « capitaine de bataille ». Ce dernier croyait savoir que cet honneur particulier remontait aux Guerres d'Unification, quand cette marque de distinction avait été accordée à un officier de la 14e légion par l'Empereur en personne. Et lui-même était fier de porter ce même titre, tant de siècles plus tard.

— Nos traditions font de nous ce que nous sommes, intervint-il calmement. Il est juste et bon que nous y soyons attachés.

— Avec une certaine modération, le corrigea Typhon. Nous ne devons pas nous laisser entraver par les règles d'un passé qui ne serait plus que poussière pour nous.

— C'est vrai, estima Grulgor.

— Ah, dit Temeter. Donc, Ignatius, vous vous accrochez à la tradition d'une main et vous la repoussez de l'autre ?

— Les manières anciennes sont justes et bonnes tant qu'elles servent un but. Grulgor jeta à Garro un regard glacial. Cet esclave personnel que vous conservez à vos côtés est une tradition, mais il est inutile. Voilà une coutume sans aucune valeur.

— Permettez-moi de ne pas partager cet avis, commandeur, répondit Garro. Mon hilote remplit à la perfection son rôle d'écuyer…

Grulgor s'en moquait.

— Pff. J'en ai eu un autrefois, je pense que j'ai dû le perdre quelque part sur une lune glaciaire. Pauvre petite chose, il n'a pas dû survivre au froid. Il détourna les yeux. À mon sens, tout ça pue la sensiblerie, Garro.

— Comme à chaque fois, Grulgor, j'accorde à vos commentaires toute l'attention qu'ils méritent. Il se détourna quand une silhouette parée d'or lui accrocha le regard en passant sous un puits de lumière.

Temeter vit où Garro regardait et lui tapa deux fois sur l'épaulière.

— Je vous avais bien dit que Mortarion avait amené de la compagnie.

Kaleb s'affairait à plier l'étoffe verte qui avait entouré l'épée en un carré net. Dans l'alcôve de la pièce d'armement, les armes et l'équipement du capitaine Garro reposaient autour de lui, suspendus à leurs patères ou à leurs râteliers. Contre l'une des cloisons reposait le lourd coffrage argenté

du bolter de son maître, poli pour lui donner une patine mate, où les détails de bronze brillaient sous la lumière blême des globes bioluminescents.

L'hilote reposa le tissu et se frotta les mains, pris par ses pensées. Il lui était difficile de garder l'esprit clair à l'idée que le Primarque ne se trouvait qu'à quelques niveaux de lui, quelque part sur les ponts supérieurs. Kaleb leva les yeux vers le plafond d'acier et s'imagina ce qu'il aurait pu voir si l'*Endurance* avait été fait de verre. Mortarion aurait-il irradié le froid et les ténèbres comme certains le disaient ? Aurait-il seulement été possible pour un simple mortel tel que lui de regarder en face le Seigneur de la Mort sans sentir son cœur s'arrêter de battre ? Il prit une profonde inspiration pour calmer ses nerfs. Cette distraction n'était pas évidente à gérer, et lui rendait difficile d'accomplir ses tâches ordinaires. Mortarion était un des fils de l'Empereur lui-même, et l'Empereur… L'Empereur était…

— Kaleb.

Il se retourna face à Hakur. Le vétéran était l'un des rares Astartes à l'appeler par son nom.

— Oui, monseigneur ?

— Sois un peu à ce que tu fais. De la tête, il lui désigna le plafond, à l'endroit où Kaleb avait eu les yeux fixés. Le Primarque te regarde à travers l'acier.

Le serf parvint à mobiliser un piètre sourire et s'inclina, en ramassant un chiffon et une boîte de pâte à lustrer. Sous le regard neutre d'Hakur, il revint au centre même de l'alcôve pour se mettre à l'ouvrage sur la lourde cuirasse de céramite et d'airain qui reposait là. Garro ne portait cette pièce cérémonielle qu'au combat ou pour les occasions solennelles. Son revêtement ornemental, qui allait de pair avec le rang honorifique de capitaine de bataille, montrait un aigle aux ailes déployées et au bec courbe, moulé dans le bronze comme s'il s'apprêtait à s'envoler du plastron. De même, le dos arborait un second aigle en guise de protège-nuque, qui dépassait entre les épaulières lorsque la cuirasse était portée sous le paquetage dorsal d'une armure d'Astartes.

Ce qui rendait cette pièce unique était que les aigles différaient de l'aquila impérial. Alors que le symbole de l'Imperium de l'Humanité avait deux têtes, l'une aveugle, tournée vers le passé, l'autre surveillant le futur, les aigles du capitaine de bataille étaient monocéphales. Pour Kaleb, cela signifiait qu'ils ne voyaient que le temps présent, et peut-être étaient-ils une sorte de porte-bonheur, capables de voir venir à l'avance un tir fatal ou un

coup de lame. Il avait une fois émis cette idée à voix haute, et n'avait reçu que mépris et moqueries de la part des hommes de Garro. Le sergent Hakur lui avait plus tard expliqué que de telles pensées étaient de la superstition, qu'elles n'avaient pas leur place sur un vaisseau de croisade. « Nous menons notre guerre pour dissiper les fables et les mystifications sous la lumière crue de la vérité, pas pour propager d'autres mythes. » Le vétéran avait tapoté l'un des aigles du bout du doigt. « Ce n'est que du bronze inanimé, rien de plus. De même que nous sommes faits de chair et d'os. »

Pourtant, la main de Kaleb ne put s'empêcher de dériver vers une petite icône, suspendue à une chaîne autour de son cou, cachée sous les plis de sa tunique là où personne ne pouvait la voir.

La silhouette était assurément féminine, élancée, pleine de prestance, habillée de mailles denses et brillantes plaquées comme une seconde peau, et d'un plastron d'armure doré qui lui formait un corsage. Un demi-masque qui lui enserrait le cou révélait la moitié d'un visage élégant. Garro avait parfois du mal à estimer l'âge d'un non-Astartes, mais il estimait qu'elle ne pouvait pas avoir plus de trente années solaires. Une mèche de cheveux sombres aux reflets violets se dressait sur son crâne lisse, totalement nu à l'exception d'un tatouage d'aquila rouge sang. Elle était assez belle, mais ce qui riva son attention sur elle était la façon dont elle traversait sans un bruit le sol de fer de la salle. S'il ne l'avait vu émerger des ombres, Garro aurait pu la prendre pour un fantôme hololithique, une image très détaillée venue du projecteur.

— Amendera Kendel, la nomma Typhon avec certaine répugnance. Une traqueuse de sorcières.

Temeter hocha la tête.

— Du cadre de la dague de foudre. Elle est ici sur délégation de la Sororité du Silence, et apparemment, sur les ordres du Sigillite en personne.

La lèvre supérieure de Grulgor se fronça.

— Il n'y a pas de psykers ici. Quel rôle pourrait bien jouer ces femmes dans cette bataille ?

— Le régent de Terra doit avoir ses raisons, estima Typhon, mais le ton de sa voix laissait entendre que lui-même n'en voyait pas.

Garro regardait la traqueuse de sorcières parcourir la salle. Sa discrétion était exemplaire. Elle continuait de se déplacer avec retenue, traversant l'assemblée des officiers navals d'une façon apparemment aléatoire, même

si les sens exercés de Garro lui faisaient comprendre qu'elle ne l'était pas.

Cette Kendel observait, cataloguait les réactions des personnes présentes et les mémorisait pour s'y référer plus tard. Elle évoquait à Garro un éclaireur observant le terrain avant une bataille, recherchant les cibles et leurs points faibles. Jamais encore il n'avait rencontré une des Sœurs du Silence, seulement entendu parler de leurs exploits au service de l'Imperium.

Leur nom était mérité, considéra-t-il. Kendel était bel et bien silencieuse, comme le vent soufflant sur une tombe, et sur son passage, il remarqua que certains frissonnaient sans vraiment s'en rendre compte, ou paraissaient momentanément distraits. Comme si la traqueuse de sorcières projetait autour d'elle une aura invisible qui troublait les mortels.

Garro la regarda passer près de l'entrée du hall de rassemblement, et son regard fut accroché par le reflet de bronze et d'acier sur deux grandes figures qui se dressaient de chaque côté de l'écoutille d'accès. Le torse bombé par des armures très décorées, et plus grandes encore que Typhon, les deux sentinelles identiques bloquaient le seuil en croisant leurs faux de combat, caractéristiques de l'élite de la Death Guard. Seuls quelques rares guerriers personnellement choisis par le Primarque avaient la permission de manier de telles armes, que l'on nommait faucheuses, forgées pour ressembler au simple outil de moisson censé avoir été l'arme de Mortarion durant sa jeunesse. Le premier capitaine en maniait une lui aussi, mais Garro reconnut immédiatement ces deux lames jumelles.

— Le Linceul, murmura-t-il. Ces deux Astartes constituaient la garde d'honneur personnelle du Primarque, condamnés à ne jamais révéler leur visage à quiconque excepté Mortarion, jusqu'à leur trépas. Il se racontait que les membres du Linceul étaient choisis en secret par le Primarque parmi les simples frères, puis enregistrés comme ayant été tués au combat. Ils étaient ses gardiens anonymes, à qui il n'était jamais permis de s'éloigner de leur seigneur de plus de quarante-neuf pas. Garro ressentit un certain frisson en réalisant qu'il ne s'était même pas aperçu de leur arrivée dans la salle.

— S'ils sont ici, où est notre maître ? demanda Grulgor.

Un froid sourire passa sur les lèvres de Typhon lorsqu'il comprit.

— Il était là depuis le début.

De l'autre côté du hall, une ombre imposante se détacha de la pénombre près des fenêtres ovales. Des pas réguliers amenèrent le silence en foulant les plaques du pont. Tous les deux pas, montait une lourde résonance quand

le pied d’une hampe de métal marquait le rythme de cette marche. Les muscles de Garro se crispèrent, alors que le bruit faisait reculer de l’hololithe plusieurs des officiers subalternes de la flotte.

Dans les légendes poussiéreuses qui avaient perduré de l’histoire des vieux états-nations de Terra, comme la Mérique, l’ancienne Ursh et l’Oséanie, existait le mythe d’une créature surgissant à pas lents des ténèbres pour emporter les esprits défunts ; un individu squelettique, l’incarnation qui fauchait les âmes comme sur un champ de blé. Ce n’était là que les spéculations des superstitieux et des craintifs. Et pourtant, en cette heure même, à un milliard d’années-lumière de la planète où ce folklore était né, le reflet même de cette figure emblématique se dressait sous la demi-lumière de l’*Endurance* , haut et émacié, dans une cape aussi grise qu’une mer glaciaire.

Mortarion s’arrêta et posa sur le sol la lame de sa faucheuse retournée, plus haute que lui d’encore une tête. Seules les silhouettes du Linceul restèrent debout. Toutes les autres personnes présentes, humains et Astartes, se prosternèrent à genoux. La cape de Mortarion s’ouvrit lorsqu’il tendit sa main libre, paume vers le haut.

— Relevez-vous, dit-il.

La voix du Primarque était grave et ferme, assez antithétique avec le visage cendreux et glabre qui émergeait de son épais gorgerin. Il s’en élevait des volutes de gaz blanc, des fumées capturées dans l’air de Barbarus. Garro perçut leur odeur, et pendant un instant, sa mémoire sensorielle le ramena sous les nuages de la planète au ciel nocif.

L’assemblée se releva, et le Primarque continua de dominer la salle. Sous la cape grise, il était un paladin bardé de bronze et d’acier nu. Le crâne ornemental de la Death Guard grimaçait sur son plastron dans son insigne étoilé. Et à sa ceinture, au niveau de la poitrine d’un Astartes ordinaire, Garro vit l’étui où reposait la Lanterne, un pistolet à énergie unique, de conception shenlongi.

Les seules autres parures de Mortarion étaient un chapelet d’encensoirs ronds en airain, lesquels contenaient eux aussi des éléments de la haute atmosphère empoisonnée de son monde d’adoption. Garro avait entendu dire que Mortarion les reniflait parfois comme un connaisseur aurait humé de bons vins, ou qu’il les lançait parmi les rangs de l’ennemi pour le faire suffoquer.

Le capitaine de bataille réalisa qu’il avait retenu son souffle, et le relâcha

tandis que les yeux ambrés de Mortarion observaient la salle. Le silence était total quand son seigneur se mit à parler.

— Des xenos.

Dans la bouche de Pyr Rahl, le mot était sans effort devenu une insulte. Ses doigts martelaient la bouche du canon de son bolter.

— Je me demande de quelle couleur va être leur sang ; blanc ? Violet ? Vert ? Il regarda autour de lui en passant une main sur ses cheveux ras. Quelqu'un veut parier avec moi ?

— Personne, Pyr, lui répondit Hakur en secouant la tête. Nous sommes tous fatigués de vos jeux imbéciles. Il jeta un regard vers l'alcôve d'armement où l'hilote de Garro était à l'ouvrage.

— Et de toute manière, que pourrions-nous parier ? ajouta Voyen, qui rejoignait Hakur près des râteliers d'armes blanches. Les deux vétérans étaient assez dissemblables par leur physique ; Voyen était ample de carrure, quand celle d'Hakur était plus fine, et ils veillaient pourtant ensemble à l'essentiel de ce qui touchait l'escouade. Nous ne sommes pas des rustres ni des simples soldats pour nous échanger de la monnaie !

— Ça n'est pas un pari pour de l'argent, apothicaire, rien d'aussi trivial que cela. Nous jouons pour le plaisir d'avoir eu raison et de pouvoir nous en targuer.

Solun Decius, le plus jeune membre de l'escouade de commandement, approcha en se passant une serviette sur le visage, afin d'en éponger la sueur suite à ses efforts dans l'une des cages d'entraînement. Son expression dure ne paraissait pas à sa place chez un frère de son âge. Ses yeux luisaient d'une ardeur à peine contenue, enthousiasmés par les soudaines possibilités de gloire qu'avait laissées entrevoir la venue du Primarque.

— J'accepte de parier, pour que vous nous laissiez tranquilles. Il se tourna vers Hakur et Voyen, mais ses aînés ne lui apportèrent aucun soutien. Je dis rouge, comme celui des orks.

Rahl renifla avec un air amusé.

— Blanc comme neige. Comme celui des arachnides.

— Vous vous trompez tous les deux. De derrière Rahl leur arriva le ton monotone de Tollen Sendek, au visage absorbé par une plaque de données dont l'écran regorgeait de cartes tactiques. Le sang des jorgall est bordeaux sombre.

Le guerrier avait l’arcade sourcilière prononcée, et de petits yeux qui le faisaient paraître assoupi en permanence.

— Et comment avez-vous acquis cette connaissance ? voulut savoir Decius.

Sendek agita en l’air sa plaque de données.

— Je suis bien informé, Solun. Pendant que vous usiez les dents de votre épée tronçonneuse dans les cages, j’ai étudié l’ennemi. Ces rapports de dissection des magos biologis sont fascinants.

Decius produisit un petit bruit de dédain.

— Tout ce que j’ai besoin de savoir, c’est comment les tuer. Et ça, est-ce que vos rapports vous en parlent, Tollen ?

Sendek hocha amplement la tête.

— Bien sûr.

— Eh bien, allez-y. Voyen fit signe à l’autre Astartes de se lever. Ne gardez pas de telles informations pour vous seul.

Sendek soupira et se mit debout, ses traits perpétuellement moroses éclairés par l’écran de la plaque. D’une main, il tapotait son plastron.

— Les jorgall pratiquent des implants mécaniques pour accroître leur potentiel physique. Ils possèdent certains traits semblables à ceux des humains : une tête, un cou, des yeux et une bouche. Malgré cela, il semble que leur cerveau et leur système nerveux central ne se trouvent pas ici… dit-il en montrant son front. Mais ici.

La main de Tollen reposait à nouveau sur sa poitrine.

— Pour les tuer, il faut donc leur viser le cœur ? nota Rahl, et il reçut un hochement de tête en réponse.

— Bien, dit Decius. Comme ça ? En un éclair, l’Astartes avait pivoté sur place et levé son bolter. Un seul projectile surgit du canon et partit ravager le torse d’un mannequin d’exercice immobile, à moins de quelques mètres du coin d’armement de Garro. À ce bruit, l’hilote du capitaine sursauta et se valut un petit bruit réprobateur de la part d’Hakur.

Decius se retourna, content de lui-même. Meric Voyen regarda vers l’autre vétéran.

— Quel jeune chiot arrogant. Je ne comprends pas ce que le capitaine lui trouve.

— Autrefois, j’ai dit la même chose de vous, Meric.

— La rapidité et le talent ne sont rien sans maîtrise de soi, répliqua l’apothicaire. Des démonstrations de ce genre seraient plutôt dignes des

Emperor’s Children.

Les paroles de l’autre guerrier firent naître chez Hakur un fin sourire.

— Sous nos allures distinctes, nous sommes tous des Astartes, et nous sommes tous frères.

L’humeur de Voyen s’assombrit brutalement.

— Ceci est tout autant un mensonge qu’une vérité, mon frère.

La forme de la construction jorgalli devint visible dans le cube hololithique. C’était un épais cylindre long de plusieurs kilomètres, rendu bulbeux à une de ses extrémités par ses blocs de propulsion, terminé à l’autre bout par une proue plus effilée. D’énormes ailes en forme de pétales, couvertes de panneaux miroitants, formaient une corolle à l’arrière de cette chose, accrochaient la lumière du soleil et la réfléchissaient à travers des fenêtres aussi vastes que des mers intérieures.

Mortarion pointa du doigt.

— Un monde-cylindre. Sa masse est deux fois supérieure à celle des autres qui ont été éliminés en orbite des planètes Tasak Bêta et Fallon. À la différence de ceux-ci, notre cible est le premier engin jorgalli que nous trouvons en plein milieu de l’espace.

À l’aide de ses longs mécadendrites semblables à des vers, l’un des adeptes actionna quelques commutateurs, et l’image recula pour révéler un halo de vaisseaux en forme de larme, rangés en déploiement serré.

— Une flotte substantielle voyage en avant du monde-cylindre. Le capitaine Temeter dirigera l’engagement qui visera à perturber ces croiseurs et à briser leurs lignes de communication.

Le Primarque accepta de la tête un salut de Temeter.

— Des éléments des 1re , 2e et 7e compagnies m’accompagneront lorsque je mènerai le fer de lance sur le cylindre en lui-même. Ce terrain convient à nos talents particuliers. Les jorgall respirent un mélange d’oxygène et de nitrogène à fortes concentrations chlorées. Un poison faible auquel nos poumons résisteront sans effort.

Comme pour souligner son argument, Mortarion inspira une bouffée de gaz par son masque.

— Le premier capitaine Typhon sera mon soutien direct. Le commandeur Grulgor pénétrera dans le secteur des blocs de propulsion et prendra le contrôle de leur centre névralgique. Le capitaine de bataille Garro neutralisera les incubateurs.

Garro salua fermement, imitant par là les gestes de Typhon et Grulgor. Il dissimula la déception que lui causait son objectif désigné, très loin du point d'attaque du Primarque sur la longueur du cylindre, et commença plutôt à considérer les premiers éléments de son plan d'attaque.

Mortarion hésita un moment, et Garro aurait pu jurer entendre un fin sourire se trahir dans le son de sa voix.

— Comme certains de vous ont pu le déduire, ce combat ne sera pas seulement celui de la Death Guard. Sur la requête de Malcador le Sigillite, j'ai amené ici avec moi une équipe d'investigateurs de la Divisio Astra Telepathica, menée par sœur Amendera, chevalier de l'oubli. Le Primarque inclina la tête et Garro vit la Sœur du Silence lui retourner une profonde révérence. Elle répondit par quelques signes, des mouvements rapides des doigts et du poignet.

— Les honorables sœurs vont se joindre à nous afin de suivre une piste psychique qui les a conduites jusqu'à ce monde artificiel.

Garro se raidit. *Des psykers ?* C'était la première fois qu'il entendait évoquer une telle menace sur l'engin jorgalli, et il releva que seul Typhon ne paraissait pas surpris à l'annonce d'une telle nouvelle.

— Je suis certain que chacun d'entre vous perçoit la pleine importance de notre entreprise, continua le Seigneur de la Mort, d'une voix toujours aussi grave. Les vaisseaux générationnels de ces jorgall ont à plusieurs reprises pénétré dans notre espace, avec l'intention de coloniser des mondes appartenant à l'Empereur. Nous ne pouvons pas les laisser y prendre pied. Il se tourna, et son visage disparut dans le capuchon de sa cape. Avec le temps, les Astartes effaceront ces créatures des cieux de l'Humanité, et c'est sur ce chemin que nous ferons un pas aujourd'hui.

Garro et ses frères de bataille saluèrent une nouvelle fois quand Mortarion leur tourna le dos et s'éloigna vers les ombres accueillantes. Ils ne l'acclamèrent pas par un cri de guerre, ne marquèrent pas l'importance de cet instant par de grandes déclarations. Le Primarque avait parlé, et sa seule voix suffisait.

(À paraître Janvier 2020).

OceanofPDF.com

UNE PUBLICATION BLACK LIBRARY

Version anglaise originellement publiée en Grande-Bretagne en 2019 par Black Library.
L'Ascension d'Horus Première version française publiée en France en 2008.
Les Faux Dieux Première version française publiée en France en 2008.
La Galaxie en Flammes Première version française publiée en France en 2008.
Cette édition est publiée en France en 2019 par Black Library
Games Workshop Ltd, Willow Road, Nottingham NG7 2WS UK.

Titre Original : *Horus Rising, False Gods et Galaxy in Flames* .
Illustration de couverture par : Neil Roberts.
Illustrations intérieures par: Karl Richardson.
Traduit de l'Anglais par : Julien Drouet.
Ces traductions copyright © Games Workshop Limited 2019.

The Horus Heresy : Collection I © Copyright Games Workshop Limited 2019. The Horus Heresy : Collection I, GW, Games Workshop, Black Library, The Horus Heresy, le logo The Horus Heresy, le symbole de l'oeil pour The Horus Heresy, Space Marine, 40K, Warhammer, Warhammer 40,000, le logo "Aquila" de l'aigle à deux têtes, et tous les logos, illustrations, images, noms, créatures, races, véhicules, lieux, armes, personnages, et tous les éléments distinctifs, sont soit ® or TM, et/ou © Games Workshop Limited, selon les lois appropriées au travers le monde.
Tous droits réservés.

Dépot légal : Octobre 2019

ISBN 13 : 978-1-78999-773-6

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes, faits ou lieux existants serait purement fortuite.

OceanofPDF.com